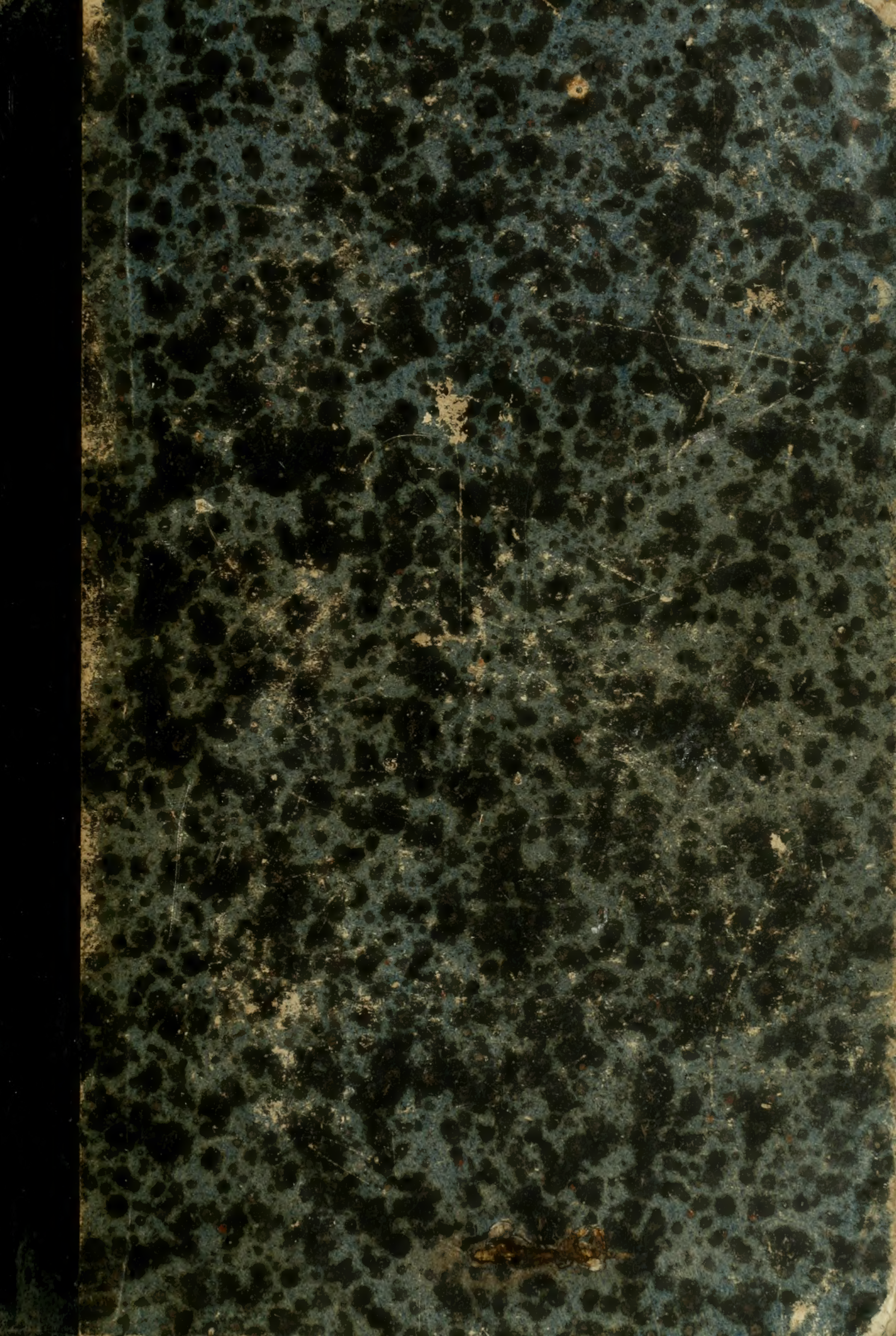
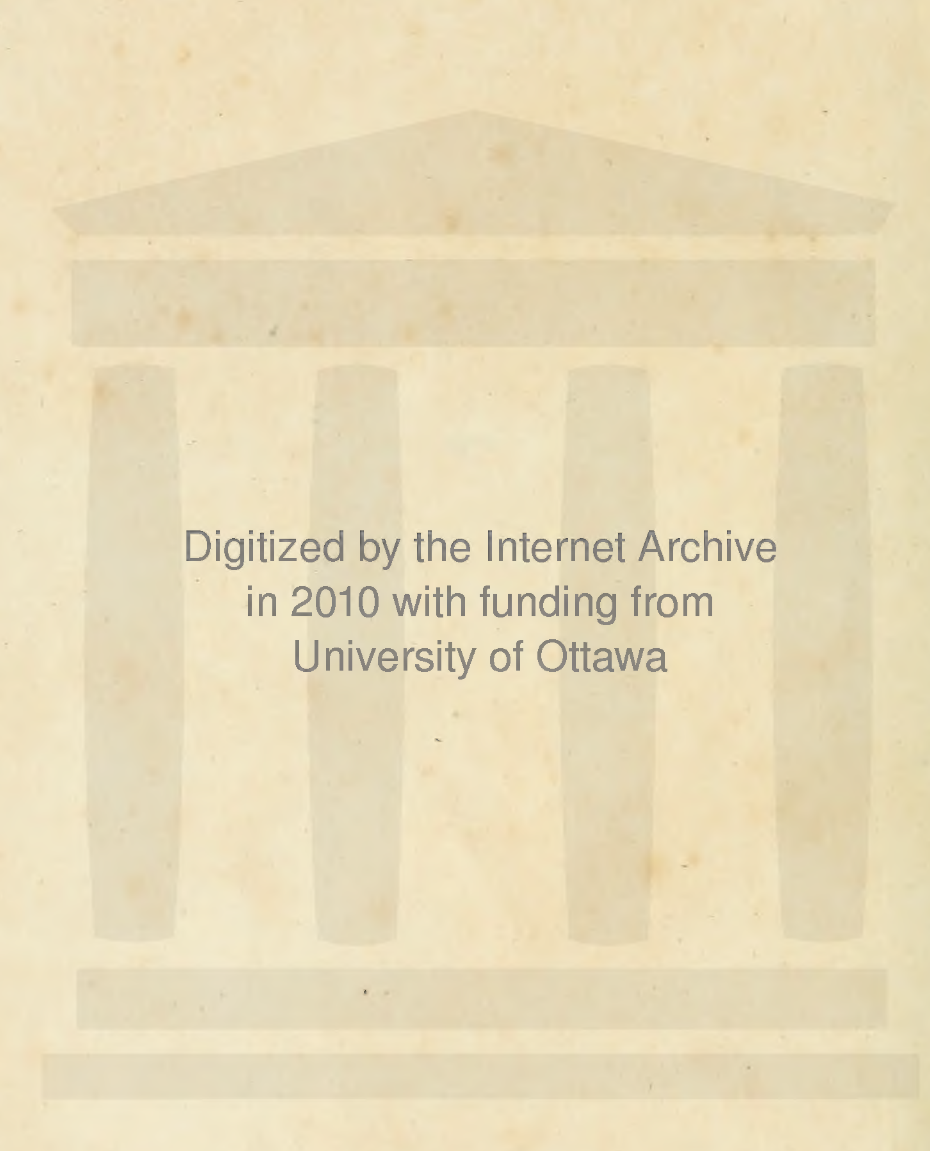








REVUE PITTORESQUE

REVUE PITTORESQUE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMPAGNIE, RUE DAMIETTE, 2.

REVUE PITTORESQUE

MUSÉE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉ PAR LES PREMIERS ARTISTES

Troisième Série

TOME III

PARIS

AUBERT, ÉDITEUR, 29, PLACE DE LA BOURSE

1845

L'ANGE GARDIEN.

CHRONIQUE DE L'OPÉRA. — 1767.



Madame Bontemps, femme du premier valet de chambre du roi, était veuve depuis peu de temps, sans regretter encore son précédent état. Ce n'était pas que son mari fût plus jaloux, plus tyran, plus fâcheux que ne doit être un mari : M. Bontemps, au contraire, nourri dans le sérail, avait appris de bonne heure, par l'exemple de son auguste maître, ce qu'on faisait alors des maris, et, plutôt que d'objecter des entraves bourgeoises aux fantaisies capricieuses de madame, il se fût employé complaisamment lui-même à les satisfaire, car il avait du savoir-vivre de cour et des principes de Parc-aux-Cerfs résumés dans cet axiome : « Ce que femme veut, l'époux le veut. » Le moyen de remplacer un pareil homme en ménage! Aussi madame Bontemps se décida-t-elle à vieillir veuve.

Elle passait pour charmante, pour adorable ; elle était jolie, non que ses traits fusent types dans les proportions de la beauté parfaite, mais à cause de la gentillesse et de la franchise qui animaient sa physionomie et toute sa séduisante personne. Ces minois chiffonnés, coquets et agaçants font souvent de plus grandes passions que les belles et régulières figures qu'on se contente d'admirer de loin : la grisette porte en soi plus d'atomes crochus que la princesse. Madame Bontemps n'était donc, à vrai dire, qu'une grisette de noble maison, de toilette recherchée et de manières distinguées. Louis XV ne la rencontrait jamais qu'il ne lui pinçât la joue, par amour de son premier valet de chambre.

Une peau éclatante de blancheur, des yeux bruns, vifs et bien fendus, une petite bouche toujours riante pour étaler ses dents de nacre, une taille à tenir dans les mains, un embonpoint ferme et arrondi, des bras et des jambes du plus rare modèle, un pied de Cendrillon : n'était-ce rien que ces avantages physiques pour relever un moral déchu de sa sensibilité primitive et gâté par l'adulation du sigisbéisme? Elle avait autant de préjugés que de quartiers de noblesse; elle tempérait la galanterie secrète par la prudence publique : elle cachait ses amants à l'ombre de son mari; et, quand elle fut devenue libre, faute de leur trouver un man-

teau honnête, elle les congédia pour tâter de la vertu.

Elle n'avait pas trente ans, et comme si elle goûtait les délices d'une sagesse à l'épreuve, en véritable fille repentie, elle retourna pas à pas vers l'innocence, tellement qu'elle réussit à chasser la foule de gens qui la courtisaient pour une foi plus ou moins solide : elle déclara tout net qu'elle ne voulait ni amour ni mariage. Bien plus, par une nouvelle bizarrerie, elle se lança dans le grand monde avec une sorte d'insatiable jouissance d'amour-propre, fière de tout le mal que faisaient ses yeux, et ambitieuse d'attirer à elle quantité de cœurs qui ne servaient qu'à parer son triomphe : c'était un luxe de rigueur et de cruauté inflexibles, un manége de froide coquetterie, un guet-apens de sourires et de regards. Ses appas avaient une si funeste puissance, que dans l'espace d'un an, l'amour sans espoir causa trois départs, deux suicides et une démence, le tout pour les menus plaisirs de madame Bontemps.

Cependant il y avait un galant qui ne parlait pas, qui ne mourait pas, qui ne tombait pas en folie. Cet homme tenace et obstiné était arrière-cousin de la veuve, Balthazar de Candal, capitaine au régiment des gardes françaises, mauvais sujet perdu de dettes et de débauche, capable de tout, excepté d'un bon sentiment et d'une bonne action. Aussitôt après le décès de M. Bontemps, il s'était offert pour lui succéder, et il avait d'avance invité à la noce les officiers, ses camarades d'orgies. Les refus dédaigneux de sa cousine n'ébranlaient pas l'assurance de son projet ; et, sans amender ses mœurs, il persévéra dans des poursuites brutalement militaires, quoique madame Bontemps se délivrât de cette importune parenté en la consignant à la porte de son hôtel. M. de Candal s'y présentait en vain toutes les fois qu'il n'était pas à table ou au jeu ; il s'emportait, menaçait le portier et les valets, s'apaisait en jurant d'épouser bon gré mal gré, et s'en allait jouer ou boire.

Le 14 novembre de l'année 1767, l'Académie royale de musique donna la première représentation des *Fragments nouveaux*, précédés du prologue des *Amours des Dieux*, par Fuzelier ; le premier ballet était *Théonis*, paroles de Poinsinet, musique de Berton, Trial et Garnier ; le second, *Amphion*, paroles de Thomas, musique de Laborde. Les vers du petit Poinsinet, aussi plats et flasques que ceux de l'académicien Thomas étaient ampoulés et martelés, avaient mal inspiré les auteurs de la partition, et le spectacle fut glacial malgré quelques danses bien dessinées. L'Opéra occupait alors, depuis l'incendie du 6 avril 1763, l'ancienne salle des Machines, aux Tuileries, construite par Vigarani, refaite ensuite pour les inventions scéniques de Servandoni et nouvellement restaurée par Soufflot, qui eut de furieuses critiques à essuyer, le parterre étant trop élevé, les premières loges trop saillantes, les secondes trop écrasées, et le paradis trop reculé.

Au moment où madame Bontemps sortait de sa loge, où elle affectait d'être ordinairement seule, la foule, qui se dégorgeait dans les corridors et les escaliers en exprimant tout haut son mécontentement, la sépara de son laquais et l'enveloppa de manière à l'épouvanter : mais son effroi prit une autre direction à l'aspect d'une figure d'homme qui n'avait rien d'humain et qui semblait avoir les yeux rivés sur elle. Ce monstrueux personnage n'était pourtant ni bossu, ni boiteux, et son frac mordoré, à boutons de diamants, témoignait assez que la fortune l'avait mieux traité que la nature. La petite vérole avait labouré et déformé cet épais visage au teint blafard ; une bouche sans lèvres s'ouvrait comme un gouffre au-dessous de la place du nez absent, et deux cercles rouges tannaient la peau à l'endroit des sourcils ; des cheveux couleur de brique couronnaient un front balafré d'une cicatrice violette.

Madame Bontemps faillit s'évanouir à cette apparition immobile devant elle ; mais elle jeta un cri à cause de la presse où elle se trouvait étouffée : aussitôt comme par enchantement, le monde qui se ruait fut contenu et repoussé ; elle put rejoindre son laquais qui la protégea jusqu'à son carrosse, et quoique l'affreux visage ne se montrât plus, elle retourna souvent la tête avec terreur sans apercevoir cet homme dont l'horrible souvenir était empreint dans son esprit ; elle en rêva pendant deux nuits.

Elle avait tout à fait oublié la rencontre de l'Opéra, lorsqu'elle reçut par la petite poste un billet de deux mille écus, payable au porteur, renfermé dans une lettre conçue en ces termes :

« Madame, vous avoir vue, c'est le plus
bonheur et aussi le plus grand malheur de n
puisque je suis condamné à ne vous conna
mais pour n'être pas haï de vous. Mais je
dorénavant me passer de vous voir, ne fût-
votre ombre ; je vous suivrai comme un dém
visible, et toute la joie que j'ai à espérer ici-
sera qu'en vous. Je sens bien que l'amour
part doit faire horreur : cependant je vou
madame, et n'ai pas la témérité de voul
aime. Pourvu que je contemple vos traits
cepte un rayon de vos yeux, surprenne un
votre voix, je serai heureux autant qu'il m'
mis de l'être. Cette sympathie qui s'est ré
moi n'a pas atteint votre cœur, et vous ne
pas même savoir quel est l'infortuné qui

tait mourir avant de vous avoir rencontrée. Sans doute je vous serai toujours étranger, et je ne vous contraindrai pas au supplice de mon regard ; mais je vous adresse une prière que vous n'aurez pas la cruauté de refuser: ayez la complaisance insigne d'aller à l'Opéra le plus souvent possible et de laisser tomber un regard de pitié dans l'orchestre, dès que vous entrerez ; ce regard si rapide, si indifférent qu'il soit, je le ramasserai avec transport et je tâcherai qu'il me suffise. La toilette ajoute beaucoup d'éclat à la beauté des femmes; je serai intéressé à ce que vous paraissiez belle, et je me persuaderai que vous m'appartenez : c'est pour aider à cette illusion que je vous prie d'accepter deux mille écus que je vous transmettrai chaque mois en reconnaissance du service que vous me rendrez.

« J'ai l'honneur d'être avec un irrévocable attachement, votre plus tendre et dévoué serviteur,

« LE CHEVALIER DE VERTUMNE. »

Madame Bontemps fut indignée de cette étrange épître, et si le billet au porteur ne l'avait pas accompagnée, elle eût accusé M. de Candal de s'être moqué d'elle ; mais les deux mille écus prouvaient assez que cet amant contemplatif agissait sérieusement et proposait un traité de la nature la plus équivoque. Madame Bontemps s'imagina qu'on portait atteinte à sa réputation et que des amoureux éconduits se vengeaient de sa dureté en lui tendant un piége : elle remit la lettre et l'argent au lieutenant de police, M. de Sartines, et elle fit grand bruit de l'insulte pour en avoir une réparation éclatante; mais M. de Sartines, pensant qu'un grand seigneur seul pouvait payer si cher quelques regards indirects, avant de débattre le prix du reste, eût empêché les recherches au lieu de les exciter. Durant plusieurs représentations de l'Opéra, tous les yeux furent braqués sur l'orchestre, bien des femmes de cour souhaitant s'attirer par là une rente mensuelle de deux mille écus ; bien des hommes, blâmant le scandale que madame Bontemps avait préféré plutôt de rire d'une insolence anonyme, de brûler la lettre et de garder la somme ou de la distribuer aux pauvres. Personne enfin ne découvrit le chevalier de Vertumne.

Mme Bontemps ne manqua pas, néanmoins, de fréquenter l'Opéra, et ses yeux s'abaissaient involontairement vers l'orchestre pour interroger des visages qui ne lui apprenaient rien de ce qu'elle cherchait; une seule fois elle crut entrevoir dans l'ombre du couloir le hideux inconnu au frac mordoré et aux boutons de diamants; mais il disparut aussitôt qu'elle l'eut envisagé. Depuis cette aventure, qui avait retenti dans tout Paris, madame Bontemps devenait plus rigide dans sa conduite et s'isolait des derniers amis qu'elle s'était conservés ; elle ne souffrait pas qu'on la visitât dans sa loge de l'Opéra, où elle s'affichait avec une élégance de modes éblouissante ; plus elle brillait par ses charmes, moins on estimait sa vertu.

Le mois fini, elle reçut encore une lettre du chevalier de Vertumne, qui lui reprochait tendrement de s'être nui à elle-même par une esclandre soulevée maladroitement ; il la remerciait d'avoir aussi exactement répondu à ses désirs, les seuls qu'il osât former, et il la priait de lui continuer ses bonnes grâces. Deux mille écus appuyaient cette demande, exprimée avec une timide politesse. Deux lignes, tracées au bas de la lettre en *post-scriptum*, l'invitaient à songer à *quelqu'un* tous les soirs à son coucher. Cette fois, elle déchira l'envoi et mit l'argent en portefeuille.

Un soir, en revenant de l'Académie royale de musique, son laquais s'était arrêté dans un cabaret, et le cocher, à moitié ivre, poussait les chevaux au galop et au hasard; madame Bontemps, couverte de pierreries, ne remarquait pas qu'on l'égarait dans les rues désertes qui avoisinent les Champs-Élysées, et que les lanternes du carrosse éclairaient à peine la route par une nuit obscure de décembre : elle rêvait mollement au triomphe que sa beauté avait obtenu sur toutes ses rivales, et elle comptait les passions qu'elle avait semées autour d'elle; l'écho de la musique bruissait au fond de sa mémoire, et encore captivée par tous les sens, elle se représentait dans l'orchestre un beau et mystérieux jeune homme, tantôt brun, tantôt blond, soupirant, pâle et tremblant, les yeux et la pensée fixés sur elle... Soudain une voix rude crie au cocher : « Arrête! » Le cocher fouette ses chevaux, et la voiture est immobile. « Madame, ce sont des voleurs, » dit une voix lamentable ; et la portière s'entr'ouvre, et deux mains armées se présentent, et deux faces ignobles, contractées par un rire méchant, grimacent aux reflets des poignards.

« Misérables ! lâches ! vous ne croyiez attaquer qu'une femme ! » s'écria un passant qui avait tiré son épée et frappait de la pointe.

Un cliquetis de fer ne dura qu'un instant; la chute pesante de deux corps et des gémissements annoncèrent que le combat s'était terminé par du sang répandu. Madame Bontemps, qui avait l'envie de s'évanouir, mit la tête à la portière pour voir sur le pavé un homme mort et un autre blessé ; mais son libérateur s'était enfui aussi promptement que le troisième voleur qui retenait les chevaux. Le cocher raconta, encore blême de peur, qu'au moment où trois malfaiteurs s'étaient précipités sur le carrosse, un homme les avait attaqués si vivement, qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnaître ni de se défendre. Madame Bontemps attribua naturellement ce service au chevalier de Vertumne et s'éton-

na que celui-ci ne jugeât point l'occasion favorable pour se démasquer. Son amour-propre ne fut pas moins piqué que sa curiosité.

Elle outre-passa les conditions du marché qu'elle n'avait pas souscrit et dont elle touchait la rente, car elle n'attendit pas le soir pour donner une pensée et presque un regret au galant inconnu qui lui avait sauvé la vie : elle s'habitua tellement à l'introduire dans son intimité par la préoccupation, qu'il se logea dans son esprit au plus près de son cœur. Sa pruderie n'était pas en défaut, puisqu'elle n'avait à rougir que devant son miroir; mais elle était vraiment éprise des procédés délicats de cet amant invisible, si différent des amants égoïstes, exigeants et indiscrets ; elle faisait bas des vœux pour qu'il se déclarât, et tout haut elle continuait à se dire invulnérable. Elle n'anéantit pas la lettre du troisième mois et la relut à plusieurs reprises avec émotion.

Alors elle se demanda pour la première fois la cause de tout ce mystère : ce soi-disant chevalier de Vertumne devait être un homme de qualité



(Madame Bontemps.)

d'après la richesse de ses dons et l'entente de ses manœuvres amoureuses ; mais s'il avait en partage jeunesse, fortune et rang, pourquoi choisir un expédient si bizarre, au risque d'être mal jugé et hai du premier coup ? Quant aux conditions nécessaires à un amant, l'esprit et la bonne mine, elle les lui prêtait généreusement, et elle l'eût imaginé fils du bourreau, assassin, histrion, avant de lui supposer la figure commune et déplaisante ; c'est que déjà elle l'aimait comme un dieu caché dans les nuages. Cependant il fallait faire sentinellait et jour à sa porte pour écarter son infatigal cousin des gardes françaises.

Elle se faisait scrupule d'assister à chaqreprésentation de l'Opéra et de regarder l'chestre comme un seul homme; par intervalleslle oubliait l'opéra et le ballet en s'abandonna au bercement de la musique et de la rêverie : ss cesse devant elle revenait un fantôme charma qu'elle s'était formé avec toutes les qualités qupeuvent

embellir un être malheureusement idéal. C'était encore une lutte de l'amour et de la pruderie; mais l'amour devait avoir le dessus aussitôt que le chevalier de Vertumne viendrait en personne décider sa victoire.

Un matin, madame Bontemps relisait la dernière lettre de son chevalier, lorsque entra dans son boudoir un notaire suivi d'un clerc et d'un avocat, tous habillés de noir comme pour un enterrement, tous plus lugubres encore d'air et de visage. Depuis la perte de son mari, qui avait laissé une fortune délabrée et compromise par un procès interminable, elle s'était fiée à l'habileté des hommes de la loi, et n'avait pas même pris garde à l'écho des débats judiciaires, les gens de cour ne se souciant guère du dérangement de leurs affaires tant qu'ils n'étaient pas ruinés de fond en comble au profit de leurs intendants.

« Madame, dit le notaire avec les précautions polies et oratoires qui doivent précéder l'annonce d'une fâcheuse nouvelle, hélas! madame, ces messieurs et moi nous arrivons du palais, où votre procès a été jugé par-devant la grande chambre.

— Eh bien, monsieur, interrompit madame Bontemps, ennuyée de ces détails de chicane, allez parler à mon intendant.

— Hélas! madame, reprit le notaire d'un ton plus piteux, vous avez perdu votre procès sans recours ni appel, avec dommages et intérêts, le tout s'élevant à la somme de trois cent mille écus, pour lesquels acquitter il est besoin de vendre votre château de Maubois, votre château de Normandie, votre maison de ville, voire même vos effets mobiliers et diamants.

— Quoi! monsieur, ce n'est pas possible, s'écria la veuve, stupéfaite et tremblante : M. Bontemps m'a laissé en mourant plus de cinquante mille livres de rente, non compris les pensions sur la cassette du roi, et depuis moins de deux ans que je l'ai perdu...

— J'en suis désolé, madame, répliqua le notaire; mais la vérité est que de votre fortune, il ne vous restera presque rien, les frais payés; car vos biens-fonds ne se vendront pas avantageusement par voie de justice, et les frais se montent déjà fort haut.

— Le coureur du chevalier de Vertumne demande à être introduit à l'instant auprès de madame, » vint dire un valet.

Madame Bontemps se trouvait dans une situation trop critique pour qu'un message de son ange gardien ne lui fût pas d'un bon augure : elle fit entrer aussitôt le coureur, qui était vêtu d'une livrée noire; il apportait une riche cassette de bois de senteur brodée d'acier et si lourde, qu'elle faillit la lâcher des mains en la recevant avec la clef. Cette cassette, qu'elle ouvrit avec une inquiète espérance, était remplie de louis et de rentes de l'hôtel de ville. Elle rougit à la vue de ce trésor qu'on lui offrait, hésita un moment à cause de la présence de quatre témoins, et se décida enfin à lire une lettre à son adresse d'une écriture bien connue :

« Madame, j'ai appris tout à l'heure le jugement que la grande chambre avait rendu contre vous : j'ai pensé que c'était l'occasion de vous montrer où sont vos amis. Je fus tenté, je l'avouerai, de paraître moi-même pour mettre à vos pieds tout ce que je possède; mais j'ai craint que ma personne empêchât d'accepter, non pas un don, non pas un prêt, hélas! mais une dette que j'ai contractée en m'attachant à vous, en vous consacrant ma misérable vie. Pardonnez-moi de m'abuser à ce point; c'est là le seul bonheur auquel je puisse prétendre. Il m'a semblé que vous daigniez m'accorder une pensée où la haine n'a pas de part; il m'a semblé que vos yeux me cherchaient peut-être... Oh! qu'ils ne me rencontrent jamais : car alors il ne me resterait qu'à mourir de douleur, puisque toute intelligence entre nos cœurs serait rompue. Je dois me borner à vous voir sans être vu, à vous aimer sans être aimé; seulement souvenez-vous que je suis là, toujours là, partout où vous êtes; souvenez-vous que mon sang est prêt à couler quand vous l'ordonnerez.

« Votre chevalier. »

Le coureur s'était éclipsé, sans doute selon les ordres de son maître, pendant que madame Bontemps ne finissait pas de lire la lettre avec des nuages dans les yeux et du trouble au cœur. Enfin elle courut à la fenêtre par un pressentiment subit, et aperçut un carrosse noir sans dorure qui s'ébranlait, et partit de toute la vitesse des chevaux; elle retourna s'asseoir, en essuyant deux larmes de reconnaissance et de joie.

« Messieurs, dit-elle négligemment aux gens d'affaires qui attendaient sa réponse dans un respectueux silence, je ne vois pas d'urgence à vendre mes terres et mon hôtel; je garderai mes diamants, s'il vous plaît; faites le compte de mes dettes, j'ai fait prendre cet argent pour satisfaire tout ce monde de créanciers. Quant à mon procès perdu, je n'y veux pas revenir, et j'ordonnerai à mon intendant de liquider ma fortune. »

Depuis cette éclatante preuve de dévouement anonyme, le chevalier de Vertumne se tint à l'écart, quoique chez madame Bontemps la gratitude fût devenue de l'amour, et que cette belle veuve eût accepté les six cent mille livres comme la dot anticipée d'un mariage futur.

Un soir, au retour de l'Opéra, où ses regards avaient passé en revue les spectateurs de l'orches-

tre, elle se hâta de quitter ses plumes, ses dentelles et ses paniers de baleines pour renvoyer ses femmes et jouir d'un tête à tête avec l'amant invisible qu'elle tirait de son imagination, avant de demander au sommeil les rêves d'une tendresse solitaire. Tous les soirs elle écrivait longuement à celui qu'elle ne connaissait que par des services signalés et des lettres énigmatiques. La plume est plus hardie que la langue, et d'ailleurs cette correspondance ne devait pas arriver à son adresse, cette correspondance qui se familiarisait à mesure que le cœur s'épanchait sur le papier : l'amour se nourrit de sa propre substance.

Elle était à peine assise devant son secrétaire, l'âme remplie et oppressée, qu'un éclat de rire partit derrière elle, et un homme s'élança de l'alcôve où il se tenait caché. M. de Candal avait séduit une femme de chambre de sa cousine, et, par l'entremise de cette fille, il avait pénétré dans l'appartement avec la résolution hardie de n'en sortir que nanti d'une promesse de mariage. Le vin dont il s'était largement abreuvé encourageait cette violence, et même il avait compté sur les revenus de madame Bontemps pour solder les dettes du jeu et redorer l'écusson de ses armoiries. Sa tentative lui paraissait aussi galante que victorieuse. Il s'était disposé comme pour la parade, les cheveux pommadés et poudrés, le chapeau en arrière, la moustache frisée, l'uniforme neuf et la posture militaire : il s'avança en triomphateur, et salua, la main sur son épée.

Madame Bontemps, plus surprise qu'effrayée de voir dans sa chambre un homme qui avait des projets sur elle, se leva majestueusement, sans prononcer une parole ni montrer aucune émotion, et marcha droit à la sonnette ; mais M. de Candal, qui comprit cette tactique d'une femme en péril, se jeta au-devant, et lui saisit le bras en homme qui sent l'avantage de sa situation. Il la regardait en raillant ; elle le regarda avec mépris et colère :

« Monsieur de Candal, lui dit-elle hautement, je vous avais congédié assez positivement pour être désormais délivrée de votre présence ; mais vous avez l'audace de vous introduire dans mon hôtel !... Sortez, monsieur, ou je serai forcée de vous faire chasser par mes gens !

— Ma chère cousine, je ne sortirai pas, et vous n'appellerez personne, reprit le capitaine aux gardes françaises ; vous êtes prise !

— Monsieur, ne m'insultez pas ! Je veux bien vous épargner un affront en faveur d'une parenté que vous déshonorez ; mais ne tardez pas à vous retirer sans esclandre. A cette heure indue, si l'on vous découvrait ici, que penserait-on de moi, mon Dieu ?

— Sarpéjeu, on penserait que vous n'avez pas mal choisi votre homme, comme dit la chanson : *Brave en amour, brave à la guerre.* D'ailleurs on ne penserait rien, puisque demain vous m'épouserez par droit de conquête. Je vais vous traiter dès à présent comme si vous étiez madame de Candal.

— Insolent ! j'oublie le sentiment d'indulgence qui me retenait, et je vais appeler mes gens, qui châtiront votre impudence, monsieur le capitaine.

— Si vous avez fantaisie d'appeler votre monde, je veux d'abord appeler le mien, que j'ai invité à nos fiançailles, belle cousine ! »

En achevant ces mots ironiques, M. de Candal entraîna madame Bontemps vers la fenêtre, qu'il ouvrit avec fracas, et l'attirant de force sur le balcon qui bordait le premier étage de l'hôtel, il lui montra la rue pleine d'uniformes et d'épées nues. Des applaudissements répondirent à l'invitation du capitaine, qui soutenait dans ses bras sa victime à demi évanouie et tremblante d'indignation muette. Les rires firent explosion.

« Madame, dit M. de Candal, remerciant du geste ses camarades, voici les officiers de mon régiment que j'ai rassemblés pour être confidents de ma bonne fortune. Demain ils porteront témoignage de ce qu'ils ont vu, à moins que vous ne consentiez par écrit à m'épouser, sarpéjeu !

— Monsieur de Candal, murmurait à son oreille madame Bontemps, qui s'efforçait d'échapper à cette scène odieuse, vous êtes un lâche ; et si j'avais un frère ou un amant pour me défendre, vous n'eussiez jamais attaqué ma réputation. Par pitié, faites retirer ces soldats ivres !

— Mes amis, en avez-vous assez vu ? cria le capitaine, assuré du succès de son entreprise ; suis je bien réellement possesseur de madame ma cousine ?

— Oui ! oui ! s'écrièrent à la fois les gardes françaises ; elle ne peut pas s'en dédire. La suite se devine, et nous ferons sentinelle jusqu'au jour.

— C'est inutile, sarpéjeu ; ma mignonne n'a pas envie de reculer ; et comme il s'agit d'un mariage légitime, je ne veux pas de scandale. Ainsi allez-vous-en m'attendre chez Ramponneau, où nous fêterons, le verre en main, mon enrôlement dans la compagnie des époux.

— Adieu, bon soir, bonne nuit, répétèrent ces bruyants acolytes ; vive Candal ! vive l'amour ! vive Ramponneau ! en marche, enfants ! »

Les officiers avaient remis l'épée dans le fourreau et s'éloignaient d'un pas aviné dans la rue, qu'ils ébranlaient de leurs chansons bachiques. M. de Candal, qui ne doutait plus de son triomphe, acheté au prix de l'honneur d'une femme, referma la fenêtre, déposa sur un fauteuil madame Bontemps, noyée de larmes et suffoquée de sanglots ; il fléchit le genou par dérision et lui baisa les mains en ricanant.

« Sarpéjeu, belle cousine, lui dit-il avec un ton d'autorité conjugale, demain vous serez ma femme, ou bien je vous perds de réputation.

— Monsieur, répondit elle en suppliante ; monsieur de Candal, vous ne ferez pas cela, vous ne commettrez point cette atroce méchanceté.

— Sarpéjeu ! si ce n'est pas moi, ce sera quelque autre ; car trente officiers aux gardes françaises, sans compter les voisins que le bruit a mis aux fenêtres, publieront sans faute que j'ai passé cette nuit dans votre chambre à coucher, et moi je ne dirai pas non.

— Monsieur, je ne puis croire encore à cet excès de noirceur et de lâcheté ; oui, de lâcheté, monsieur, car je n'ai nul moyen de défense ou de vengeance... Prenez-y garde, monsieur de Candal, il pourrait vous arriver malheur. Je sais une personne qui me défendrait, qui me vengerait !

— Il y a un amant, la belle ? Sarpéjeu ! j'en suis fort aise... Je vous le tuerai sans miséricorde, à moins que vous ne me signiez sur l'heure une promesse formelle de mariage. Nous sommes déjà cousins, la moitié du chemin est fait pour devenir époux ; dressons le contrat. Combien de fortune en rentes, terres, maisons ? cent mille écus ? bah ! trois cent mille ; peut-être six cent mille ? Heim? un million?... »

Tout à coup une vitre de la fenêtre se brisa, et, sans qu'on vît personne sur le balcon, une main tenant une épée se montra par l'ouverture du carreau brisé. Madame Bontemps poussa un cri et se cacha la tête. M. de Candal attribua cette plaisanterie à un des officiers de son régiment.

« Un homme de cœur n'outrage pas une femme, dit une voix haletante de fureur qu'on entendait distinctement du dehors. Tu as espéré de l'impunité, lâche; tu as fondé une infâme espérance sur le nombre de tes complices ; mais tu seras puni sans profiter de ton effronterie. Viens, Candal, si tu es digne de porter une épée, viens chercher ce qui t'attend, misérable insulteur de femmes, viens mourir !

—Moi ou toi ! cria le capitaine irrité de ces injures et observant la contenance indécise de madame Bontemps. Madame, vous aviez un amant, mais cela n'empêchait pas de prendre un mari. Sarpéjeu ! voilà de la vertu !

— Monsieur, monsieur de Candal, ce que vous dites est bien affreux, interrompit madame Bontemps en le retenant ; je vous atteste que je ne le connais pas, que je ne l'ai jamais vu ; mais, par grâce, évitez de le rencontrer. Fuyez, ne lui faites pas de mal !

— On ne lui fera pas une égratignure, si vous voulez, à condition que vous m'épouserez, en me donnant tous vos biens par contrat.

— Viendras-tu, Candal? reprit la voix menaçante, tandis que l'épée tournoyait comme pour frapper un ennemi dans l'air. Faut-il que je te nomme lâche en face ? faut-il, pour te forcer à la réparation que je réclame, te souffleter et te cracher au visage? Viens donc, si tu n'es pas le plus vil et le plus abject des hommes ! il ne s'agit que d'un duel à mort entre nous, et tes compagnons t'attendent chez Ramponneau.

— Sarpéjeu ! il a raison ; le devoir avant le plaisir. Rengaîne ta brette, monsieur l'amoureux, et songe tout à l'heure à autre chose qu'à briser des vitres.

— N'y allez pas ! je ne vous laisserai point partir ! Écoutez donc monsieur de Candal, c'est un insensé ! il vous tuera ! si vous ne le tuez, vous !...

— Adieu, madame ; je vous donne le temps de réfléchir : épousez-moi pour faire taire la médisance, et je couperai les oreilles, sarpéjeu, à quiconque dira que vous aviez un amant avant votre second mari. Me voici, monsieur le chevalier des dames ! »

M. de Candal disparut par la fenêtre, et quand madame Bontemps s'y traîna pour le rappeler encore, elle l'aperçut au bas du balcon, où il avait rejoint un homme qui le querellait d'un accent animé ; ils s'éloignèrent ensemble sans discontinuer leur altercation, et l'inconnu se retourna vers le balcon avec un geste qui ressemblait à l'envoi d'un baiser. Madame Bontemps, bouleversée par des émotions successives, dont la plus forte était une crainte sympathique pour celui qu'elle aimait, tomba sans connaissance sur le balcon, où sa tête heurta contre une barre de fer.

Elle ne reprit ses sens que vers le matin, soit que le tumulte de son esprit fût si longtemps à se calmer, soit que le coup de sa chute eût paralysé en elle le sentiment de l'existence ; elle se leva toute pâle et toute glacée, les cheveux flottants et la robe entr'ouverte ; sa mémoire avait mêlé les événements de la nuit, qui lui réapparaissaient comme à travers un voile, tantôt transparent, tantôt épais. On frappait à la porte de sa chambre, et ce bruit avait interrompu son évanouissement ; c'était une lettre qu'un coureur venait d'apporter, avec instance de la lui remettre, malgré l'heure matinale. Elle décacheta la lettre machinalement, et en la lisant, les idées lui revinrent une à une pour recomposer ses souvenirs :

« Madame, vous êtes vengée : M. de Candal est mort en se repentant de sa faute. Je suis heureux que ma vie ait servi à vous conserver l'honneur ; mais me sera-t-il permis d'implorer la seule récompense que je doive espérer ici-bas? Je vous prie, si le sort d'un malheureux qui vous aime vous inspire une généreuse pitié, je vous supplie de me donner une heure, la dernière, qui me sera la

consolation de toutes celles que j'ai passées à souffrir. La voiture que je vous envoie vous conduira, si vous daignez vous confier à la loyauté d'un mourant. « Le chevalier de VERTUMNE. »

Madame Bontemps avait les yeux secs, la poitrine gonflée ; elle sentit alors la véhémence de sa passion pour un être qui ne s'était révélé à elle que par des bienfaits et qui allait lui parler d'amour en rendant l'âme. Elle ne balançait pas, elle se roidissait contre la douleur; elle fût partie dans cet état de désordre extérieur où l'avaient mise des secousses si terribles. La femme de chambre, qui l'avait livrée à M. de Candal, répara en souriant l'abandon de sa chevelure et de ses vêtements. Madame Bontemps, accablée d'un désespoir vague, monta dans le carrosse noir stationné devant sa porte, et ne reconnut pas les rues encore endormies par lesquelles l'emportait la rapidité des chevaux et des roues.

Le carrosse entra dans la cour d'un grand hôtel, et des domestiques en livrée noire vinrent à sa rencontre sur le perron ; elle suivait ses guides en silence, et après avoir traversé plusieurs appartements, ornés avec un luxe de prince, elle fut introduite dans une chambre à coucher, où les volets fermés laissaient à peine filtrer assez de jour pour distinguer les objets : des habits tachés de sang et une épée gisaient dans un coin ; deux hommes, au maintien et au costume graves, étaient occupés l'un à écrire, l'autre à préparer des linges : le notaire et le chirurgien.

« Est-ce elle ? demanda une voix sourde qui s'exhala du lit, caché par des rideaux impénétrables à la vue. Oh ! tant mieux ; ajouta la voix sur une réponse affirmative. Madame, je n'aurais plus la force de dicter si je tardais quelques minutes ; je veux terminer une affaire importante avec monsieur.

Il dicta lentement au notaire : « Je donne et lègue irrévocablement à Mme Bontemps, veuve du premier valet de chambre du roi de France, mes biens, meubles et immeubles, tant à Paris qu'en Allemagne, et ce en toute propriété, sans exception ; j'entends que ladite dame soit et demeure ma légataire universelle en témoignage de l'affection que je lui ai toujours portée.

— Ah ! monsieur, je n'accepte pas ! s'écria la veuve, fondant en larmes et s'approchant du lit, dont les rideaux s'agitèrent; non, vous pouvez vivre, vous vivrez ! Et moi, monsieur, qu'ai-je fait pour mériter une pareille marque d'attachement? Je ne vous connais pas ; je désirais seulement vous connaître. Je refuse le don que vous me faites ; je suis déjà votre débitrice d'une somme considérable ; vivez pour que je m'acquitte envers vous !

— Madame, cette parole est bien douce venant de votre bouche, mais, je vous le répète, ceci est mon testament ; la blessure est mortelle, je le sens.

Le chirurgien inclina la tête en signe approbatif, et Mme Bontemps tomba dans un fauteuil, le front dans son mouchoir. Le moribond signa avec effort, et, rendant au notaire l'acte de ses suprêmes volontés, commanda qu'on le laissât seul avec Mme Bontemps. Il y eut entre eux un instant de silence que celle-ci rompit par une crise de plaintes entrecoupées; on pleurait aussi derrière les rideaux.

— Monsieur, dites que vous ne mourrez point !... Vous ne savez pas comme le dévouement a d'empire sur une femme ! Vous m'aimez, n'est-ce pas? je vous crois à ce que j'éprouve pour vous. Pourquoi vous en ferais-je un mystère? moi aussi, je vous aime, monsieur, et mon cœur vous garantit ma main.

— Ah ! madame, si ma blessure n'était pas mortelle, cette bonté de votre part la guérirait. Répétez encore que vous m'aimez ; mais n'approchez pas, je vous en conjure : mon incognito doit durer autant que moi... Elle m'aime ! et je meurs ! Si j'avais seulement une heure, un jour ! Elle m'aime !

— Je serais bien ingrate de n'être pas touchée de la délicatesse de votre amour ; vous m'avez sauvé la vie et l'honneur; je vous dois ma fortune ; il n'est qu'un prix à tant de générosité, et je vous l'offre : c'est mon cœur, c'est ma main. Nous vous guérirons avec le temps, avec des soins, de tendres soins !...

— Je vous dis que je meurs, madame !... Chère amie, je ne présumais pas un bonheur si complet, si inouï : être aimé de vous et vous l'entendre dire !

— Mais, à présent, ne dois-je pas vous voir, mon ami? Il y a un baume dans le regard de la femme qu'on aime. Je veux vous dire en face que je vous aime.

— Non, pas encore, jamais ! vous ne m'aimeriez plus !... Eh bien ! oui, dans un moment... la joie m'a tué... aimé d'elle !... maintenant, regardez-moi ! »

Madame Bontemps frémit en écoutant un soupir prolongé ; elle écarta les rideaux, que ne retenait plus un main convulsive, et elle entrevit avec horreur sur l'oreiller un visage effrayant de laideur et de difformité sur lequel la mort avait passé : c'était le monstre qu'elle avait rencontré un soir à la sortie de l'Opéra. Elle le pleura pourtant, mais sans oser le regarder une seconde fois.

La *Gazette de France*, dans son numéro du lundi suivant, annonça le décès du prince de Vissembourg, « qui habitait Paris depuis quelques années, disait le traducteur, et y vivait fort retiré, à cause des désagréments de sa figure. »

P. L. JACOB, bibliophile.

LE BANQUIER DE CIRE.

I.

En 1824, vers le commencement de l'été, un homme était couché sur son lit dans une chambre de l'hôtel Meurice, à Paris. Il dormait; sa respiration égale et tranquille témoignait de la parfaite quiétude de son sommeil. Ses traits, d'une régularité pleine de délicatesse, offraient le type de la beauté britannique, qui serait la perfection, si la perfection n'était inséparable de la grâce. Sa chevelure blonde, où quelques poils gris paraissaient çà et là, se cintrait en rouleau pommadé au-dessus de son front lisse et reluisant comme le marbre; une barbe incolore encadrait de ses deux flocons symétriques l'ovale irréprochable de son visage. C'était, à coup sûr, un Anglais ou la statue d'un Anglais; entre ces deux choses seulement le doute pouvait être permis.

Mais c'était bien un Anglais, en chair et en os, nommé Peter Lowter. Il était depuis un an à Paris, et passait, parmi ses connaissances, pour un drôle de corps, ce qui ne veut pas dire qu'il fût amusant le moins du monde. Voici quelle était sa vie : à onze heures il se levait, faisait une minutieuse toilette et déjeunait; à dix heures, il se rendait à Frascati; là, il jouait jusqu'à la fermeture des salons; il jouait gros jeu et perdait sans relâche; personne ne se souvenait de l'avoir vu gagner jamais. Depuis un an, il avait dû perdre ainsi une énorme somme. Aussi quelques-uns disaient-ils que c'était un membre du haut parlement voyageant incognito; d'autres le soupçonnaient, ce qui était bien autre chose! d'être parent du célèbre banquier de Londres portant le même nom que lui. Les croupiers, moins curieux, faisaient rafle de ses guinées sans s'inquiéter de sa position sociale.

Onze heures sonnèrent. Un réveil adapté à la pendule fit entendre son discordant appel. M. Lowter ouvrit les yeux et jeta autour de la chambre son regard apathique et froid. Un rayon de soleil se jouait dans les rideaux de la croisée.

« Pas de brouillard! » murmura-t-il avec désappointement.

Il se leva, mettant à tous ses mouvements une lenteur systématique, passa une robe de chambre, et vaqua aux détails de sa toilette. Cela fait, il prit une paire de pistolets, dans chacun desquels il força deux balles, et sonna son déjeuner.

Après avoir mangé beaucoup et bu davantage, il repoussa son fauteuil loin de la table et allongea le bras pour atteindre les pistolets. Son visage peignait l'impassibilité la plus complète; la diaphane blancheur de sa peau montrait les chairs de ses joues fraîches, rosées, comme devaient l'être, sous leur épiderme de satin, les chairs des modèles de Boucher.

Les deux pistolets furent tranquillement armés. Peter Lowter en prit un dans chaque main, tourna le dos au soleil, et appuya les deux canons contre son front. Au moment de presser les détentes, il parut se raviser.

« Ce misérable Dick oublie toujours les cure-dents! grommela-t-il d'un air chagrin. Dick! »

Un groom de proportions choisies, et pouvant peser un peu moins qu'un mouton, montra son visage de fouine à la porte entre-bâillée. Peter Lowter lui ordonna d'aller au diable, et, incidemment, d'apporter un paquet de cure-dents. Tandis que le groom exécutait la deuxième partie de cet ordre, son maître s'était renversé en arrière, et dardait au plafond son œil porcelaine. Le sujet de ses réflexions était plein de mélancolique philosophie. Il se disait qu'à tout prendre, les quatre balles de ses pistolets eussent remplacé les cure-dents avec avantage; que ce retard, apporté volontairement à l'accomplissement d'un acte sérieux et louable, était indigne d'un gentleman. Néanmoins, il attendait; pour un Anglais, le suicide perd les trois quarts de son charme quand le baromètre est au beau.

Ceux qui disaient que M. Lowter était parent du célèbre banquier de Londres se trompaient; M. Low-

ter était le banquier lui-même. Unique artisan de sa fortune, il avait acquis, en quinze ans, un crédit sans bornes; en 1825, il faisait autant d'affaires que dix de ses collègues et des plus connus. On lui supposait, en caisse ou placé quelque part, un fabuleux trésor, et ses rivaux, qui n'étaient que huit ou dix fois millionnaires, séchaient d'envie et de dépit.

Nonobstant, Peter Lowter était loin d'être heureux. Il avait atteint l'opulence après avoir connu la misère; sa femme était bonne et douce, sa fille, ravissante créature, eût fait l'orgueil de tous les pères : tout enfin lui souriait. Ce bonheur constant l'ennuya; il prit le spleen, et conçut pour son intérieur un invincible dégoût. La tentation lui vint d'abord d'exagérer les folies des lions de Londres; il le pouvait, sa caisse était inépuisable; mais il eût fallu se mouvoir, vivre, et le banquier Lowter, nature apathique, que la soif de l'or avait seule pu galvaniser autrefois, recula devant cette fatigue. D'ailleurs, par une contradiction explicable, tout en détestant sa femme, il l'estimait et tenait à son estime. Pendant de longues années on l'avait cité comme le modèle des pères de famille; à quoi bon perdre cette renommée, qui ajoutait à son crédit?

Pourtant, il fallait combattre l'odieux ennui qui le rongeait. Il se fit joueur. Heureux en affaires, la chance lui fut hostile au jeu. Il perdit, il perdit sans cesse, c'est pourquoi sa fantaisie devint une passion. Au jeu, comme en amour, le succès est un sûr remède, et les cruautés de la fortune n'ont pas moins d'irrésistible attrait que les savantes rigueurs d'une coquette; si Peter Lowter eût gagné, notre histoire finirait au premier chapitre.

Sa passion grandit et ne connut plus de frein; il perdit d'abord tout ce qu'il avait en caisse, puis les sommes placées; enfin, réduit aux fonds de son commerce, il dut se borner et ne jeter au jeu que l'immense bénéfice de chaque jour. — Alors, il s'ennuya de nouveau.

Ce n'était plus aux clubs fashionnables, ce n'était pas même dans les maisons tolérées que Peter Lowter vidait son portefeuille tous les soirs. Il avait fait choix d'un obscur tripot où nul ne pouvait le reconnaître. Sa passion, en effet, était un secret pour tous, même pour sa femme. Il passait la nuit entière et une partie des journées hors de chez lui; mais, tandis qu'il jouait, on le croyait au travail; mistress Lowter avait l'assurance matérielle, positive, qu'il était paisiblement assis dans son cabinet. Elle le *voyait*. Nous expliquerons plus tard cette expression, qui pourrait sembler étrange au lecteur.

Un seul confident avait le secret du banquier. Toby, vieux domestique, bavard de nature, mais discret comme un bloc de sapin du Nord, dont il avait la couleur et la souplesse, dès qu'il s'agissait de son maître, favorisait les mystérieuses excursions de Peter Lowter. Hors lui, tout le monde croyait le banquier un prodige d'assiduité et de laborieuse patience.

Il y a dans l'atmosphère de Londres une *malaria* de suicide que de lymphatiques gentlemen ont essayé d'importer en France, cela, malheureusement, avec un certain succès. Peter Lowter, en rentrant chez lui, passait la Tamise. Une fois il s'accouda sur la balustrade du pont, et regarda le fleuve avec envie. Il faisait froid; le banquier frissonna et poursuivit son chemin; mais, depuis lors, il ne pensait plus à la rivière sans éprouver un certain tressaillement voluptueux, comparable à cette saveur décevante, mais jolie, qui caresse le palais d'un gourmet au souvenir de tel pâté de Strasbourg convenablement arrosé. Trop paresseux pour avoir deux passions, il reprit au démon du jeu son cœur, et le donna au suicide; non pas à ce suicide étourdi que brusque un caissier famélique coupable de détournement, mais à ce tranquille et glorieux trépas médité à loisir, savouré en espoir, chaque jour, durant de longues semaines, puis accompli un matin à tête reposée, après une nuit d'un sommeil réparateur, quand les membres jouissent de ce surcroît de vie matérielle apporté par un confortable repas. Londres ne valait rien pour une partie de ce genre; il fallait conquérir liberté entière; le stratagème employé jusqu'alors avec succès pour tromper le monde et mistress Lowter ne suffisait plus.

Comme nous pourrons le voir, ce stratagème n'était pas sans mérite; à la rigueur, le banquier aurait pu trouver un autre expédient, mais il ne donnait carrière à son imagination qu'à bonnes enseignes. Que voulait-il? du temps et de la solitude pour boire à petites gorgées la coupe du suicide. Il jugea fort inutile de chercher un biais, et poussa droit au but : il quitta Londres, laissant à mistress Lowter un billet en forme de testament, et commençant par ces mots sacramentels :

« Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai cessé d'exister. Ne cherchez pas à connaître, etc., etc. »

Ceci, à bien le prendre, n'était point un mensonge, mais un simple anachronisme. Le banquier anticipait sur les événements. Cette fois, n'ayant plus besoin du vieux Toby, son complice ordinaire, il ne le mit point dans le secret, et partit, mort pour tout le monde.

Il débarqua en France. Rien n'est irréfléchi chez un Anglais : Peter Lowter avait pris le temps d'amasser une très-forte somme, et arrivait le portefeuille gonflé de bank-notes. Il joua pour occuper son ennui, et perdit suivant son habitude. Or, ici la perte de chaque jour ne pouvait plus se balancer par de continuels emprunts faits à la caisse; M. Lowter vit rapidement diminuer son trésor; la mort se montra prochaine, non plus volontaire, mais inévitable. Sous

ce nouvel aspect, elle lui sembla médiocrement séduisante.

Il perdit néanmoins sans relâche, travaillant méthodiquement à sa ruine, et ne permettant point à sa perte de dépasser une certaine limite. De cette façon, divisant le contenu de son portefeuille par le montant de son enjeu quotidien, il pouvait arrêter chaque soir le compte de ses jours. Cela dura un an.

Le veille du jour où nous l'avons présenté au lecteur, il avait fait sa dernière division et trouvé zéro pour quotient.

Peter Lowter voulait bien mourir, d'autant mieux qu'il ne pouvait faire autrement ; mais il eût été charmé de trouver un prétexte pour vivre. Au moment fatal, le souvenir de sa femme lui revint ; il voyait, comme dans un rêve, l'image de sa jolie Anna, sa fille aînée. Pourquoi les avait-il quittées?

Dick, le groom, reparut bientôt avec les cure-dents. Derrière lui entra un grand jeune homme qui parcourut la chambre d'un air effaré. A la vue de M. Lowter, il laissa échapper un oh ! modulé à la façon anglaise, sur trois notes également cacophoniques. Dick se retourna et fit chorus.

« Prodigieux ! murmura le nouvel arrivant.

— Monsieur, dit Lowter en montrant la porte, je ne vous connais pas. »

Le nouveau venu rougit, mais ne se retira point.

« Je me nomme Robert Stevenson, » dit-il en saluant respectueusement.

M. Lowter garda le silence.

« Ne connaissez-vous pas au moins mon nom? reprit Robert.

— Une méprise, je suppose, dit le banquier ; finissons.

— Prodigieux ! répéta Robert avec tous les signes de la stupéfaction. N'êtes-vous donc pas M. Peter Lowter, banquier, 6, Oxford-street, à Londres ! »

Ce dernier fit signe à Dick de sortir.

« Pourquoi cette question? demanda-t-il en fermant la porte.

— Pourquoi? s'écria le jeune homme. Allons ! je commence à croire en effet que c'est une méprise. Vous n'avez pas... M. Lowter, veux-je dire, n'a pas l'habitude, il est vrai, de communiquer avec ses employés, mais il ne peut ignorer le nom de son principal commis.

— Ah ! fit le banquier stupéfait à son tour, mais cachant son étonnement sous la flegmatique impassibilité de son visage; il n'est donc pas mort? »

Le commis éclata de rire.

« Vous avez raison de vous moquer de moi, M. Lowter, dit-il; mais je demande grâce. Sérieusement, c'est vous, n'est-ce pas? »

Le banquier secoua la tête.

« Non?... Hé bien ! je veux mourir si jamais ressemblance plus extraordinaire s'est rencontrée sous le soleil... Au fait, je suis fou ! Comment pourriez-vous être M. Lowter, mon patron? Je l'ai laissé il y a trois jours à Londres, et je suis certain qu'il n'était pas sur le paquebot qui m'a conduit en France. Par quel chemin m'auriez-vous devancé? »

Peter Lowter se perdait en conjectures et parcourait la chambre à grands pas. Le commis, profitant d'un instant favorable, voulut effectuer sa retraite.

« M. Robert Stevenson, dit tout à coup le banquier, j'ai beaucoup connu dans le temps ce digne M. Lowter d'Oxford-street dont je porte le nom ; je suis ravi qu'il ne soit point mort, et... Avez-vous déjeuné, M. Stevenson ? »

Quelques minutes après, nos deux Anglais étaient attablés vis-à-vis l'un de l'autre. Grâce à la précieuse faculté d'extension propre aux estomacs d'outre-Manche, le banquier put décemment tenir tête à son hôte. Celui-ci était jeune, simple d'esprit et naturellement communicatif. Une fois la glace rompue, il ne se fit point prier pour dire qu'il était fils de M. Stevenson, banquier d'Édimbourg et correspondant de la maison Lowter. Premier commis dans cette dernière maison depuis six mois, il était devenu amoureux de miss Anna, la fille aînée de son patron. Mistress Lowter voyait cet amour d'un œil bienveillant; miss Anna de même, du moins Robert l'espérait; mais il y avait ce diable de Thomas Bage !...

Quant au banquier lui-même, Robert ne savait, en vérité, à quoi s'en tenir. C'était un si singulier personnage! Chargé d'opérer en France divers recouvrements, Robert était arrivé le matin à Paris. En descendant à l'hôtel, il avait entendu prononcer le nom de son patron, et s'était fait dépeindre l'individu qui le portait.

« Rien ne manquait à la ressemblance, dit-il en finissant; même âge, même tournure... Et, sur mon honneur, plus je vous regarde !... Mais laissons cela. L'idée ne m'est pas venue d'abord que la rencontre fût impossible, et j'étais d'autant plus empressé de me trouver face à face avec mon patron, que je n'ai pas encore eu cet avantage.

— Comment ! s'écria Peter Lowter, depuis six mois ?... »

On était à la troisième bouteille de porto. Stevenson, de plus en plus expansif, s'accouda sur la table et prit un air mystérieux.

« Vous comprenez, dit-il en clignant de l'œil, qu'il y a là-dessous quelque chose d'étrange. A Londres, il court certains bruits...

— Je savais bien que mes souvenirs ne me trompaient pas, interrompit le banquier : on a dit autrefois que M. Lowter était mort.

— Mort? je ne sais. Maintenant on dit qu'il est fou. »

Peter Lowter fit un geste d'incrédulité.

« Positivement, reprit Stevenson ; et cela n'augmente pas le crédit de la maison.

— Mais pourquoi dit-on cela ?

— Je vous fais juge. Depuis un an, M. Lowter s'est fait mettre sous verre.

— Ah bah !

— Je m'explique : il a fait adapter à son cabinet, du côté des bureaux, une clôture à vitrage, fortement grillée. Derrière cette clôture, on le voit assis, le dos tourné au public, vêtu, été comme hiver, d'une robe de chambre fourrée.

— Et que fait-il ainsi ?

— Dieu et Thomas Bage le savent. Parfois, un épais rideau de serge empêche de l'apercevoir ; mais tout fait conjecturer qu'il reste, les journées entières, dans cette position. Quand vient la nuit, Thomas Bage (lui seul a la clef du sanctuaire) entre avec des flambeaux et le dîner du patron.

— Ce Bage n'est donc plus le premier commis ? demanda M. Lowter.

— Il a monté en grade ; il est associé ou quelque chose d'approchant.

— J'entends : il a la signature...

— Non pas ; M. Lowter seul...

— Par le ciel ! interrompit le banquier avec une chaleur inaccoutumée, je donnerais beaucoup pour voir un effet souscrit par ce Peter Lowter ! »

Stevenson avait fait grand honneur au déjeuner ; il ne prit point garde au feu subit qui brilla dans l'œil de son partner.

« Rien de plus facile, » dit-il.

Et il tira de son portefeuille une lettre de crédit, datée de Londres, quatre jours auparavant. M. Lowter se saisit avidement du papier et le retourna dans tous les sens. Tandis qu'il l'examinait, ses sourcils se fronçaient, ses lèvres se remuaient comme s'il se fût parlé à lui-même.

« A la bonne heure ! murmurait-il, voici ma signature miraculeusement contrefaite ; je conçois cela. Mais moi... moi, qui donc peut me doubler à Londres, et jouer mon rôle de manière à tromper jusqu'aux employés de la maison ?... Mon cher Stevenson, continua-t-il en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, tous ces détails me réjouissent infiniment ; poursuivez, je vous prie,

— Où en étais-je ? demanda Robert. Je vous disais, je pense, que miss Anna est la plus délicieuse fille qui soit au monde. Figurez-vous...

— Vous parlez de son père. Que fait-il, une fois le soir venu ?

— Le soir venu, balbutia-t-il, on lui sert à dîner, voilà tout.

— Dîne-t-il ?

— C'est vraisemblable.

— L'avez-vous vu ?

— Jamais. Bage tire le rideau... Afin que vous le sachiez, ce Bage est un misérable que je soupçonne fortement d'être mon rival. Mais il faudra que je meure... que je meure, mon cher monsieur, avant qu'il épouse miss Lowter ! »

Le banquier n'écoutait plus. Il se frottait les mains, un demi-sourire contractait les coins de sa lèvre.

« C'est cela, se disait-il, ce ne peut être autre chose... Dussé-je ne pas me tuer avant six mois, je saurai si j'ai deviné juste ! »

Le prétexte était trouvé. En conscience, il était excellent. Quel homme eût songé à mourir avant de démasquer le hardi coquin qui se faisait son Sosie ?

Stevenson, pendant cela, demeuré seul à table, buvait et se livrait à une élégiaque description de miss Anna Lowter ; sa langue s'épaississait de plus en plus. Bientôt il s'affaissa lourdement et prit sommeil.

M. Lowter sonna Dick ; Stevenson fut porté sur le lit, où il continua en paix son somme. Le soir, en s'éveillant, il se trouva seul. La chambre avait changé de physionomie : le secrétaire était grand ouvert et vide ; les meubles présentaient cet aspect de désordre qui suit un départ précipité. Sur la table où avait eu lieu le déjeuner, un billet cacheté portait l'adresse de M. Stevenson ; le commis l'ouvrit précipitamment. Voici quel était son contenu :

« Reçu de M. Stevenson 300 liv. sterl. en une lettre de crédit de pareille somme, et deux banknotes de 200 liv. sterl. chacune ; ensemble 700 liv. sterl.

« P. Lowter, 6, Oxford-street, London. »

Robert sauta sur son portefeuille, qu'il trouva vide. Il revint alors vers la table, relut la quittance, et se frotta les yeux jusqu'à les rendre très-rouges.

« C'était lui ! s'écria-t-il enfin ; impossible de méconnaître sa signature ! Il aura voulu me donner une leçon... Mais comment diable a-t-il pu me devancer ? »

Un domestique de l'hôtel entra.

« A quelle heure est arrivé ce gentleman qui occupait cette chambre ? » lui demanda Stevenson.

Le domestique le regarda étonné ; Stevenson renouvela sa question.

« Si vous voulez parler de M. Lowter, répondit enfin le garçon, il y a un an et quelques jours qu'il occupe cet appartement. »

Robert resta comme abasourdi.

« Ce n'est pas lui ! murmura-t-il après un long silence... C'est donc le diable ! »

Un peu soulagé par cet ingénieux syllogisme, Stevenson vida le contenu de sa bourse sur la table : il lui restait juste ce qu'il fallait pour retourner en Angleterre.

II.

La maison de Peter Lowter, à Londres, était un véritable palais. Le rez-de-chaussée entier était occupé par de vastes bureaux décorés avec un luxe sévère, et peuplés d'une armée d'employés de tous âges. Au premier étage se trouvait le cabinet de M. Lowter, dont Stevenson nous a fait la description. Ce cabinet donnait d'un côté sur les bureaux des chefs ; de l'autre, il touchait l'ancien appartement de mistress Lowter, occupé maintenant par Th. M. Bage. Mistress Lowter s'était retirée au second étage avec sa famille.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, la femme du banquier, malade, était à demi couchée sur une chaise longue ; près d'elle



Anna feuilletait distraitement un keepsake. L'ameublement du petit salon où elles se trouvaient outrepassait les limites les plus extrêmes de la magnificence privée : c'était royal, prestigieux ; volontiers aurions-nous dit extravagant, si miss Lowter n'eût montré là son pur et charmant visage, pour lequel aucun cadre ne pouvait être trop somptueux.

Mistress Lowter était une femme de quarante ans, aux traits fatigués, presque flétris ; la souffrance se lisait en caractères distincts sur son front. De temps en temps, à la dérobée, elle jetait un coup d'œil vers sa fille ; une larme venait alors à ses yeux.

« Il me semble, dit Anna en fermant tout à coup le keepsake, que M. Stevenson tarde bien à nous donner de ses nouvelles.

— Il y a huit jours seulement qu'il est parti, observa mistress Lowter.

— Huit jours, répéta la jeune fille, c'est bien long ! »

Comme si elle eût regretté cette parole, Anna rougit et cacha son visage derrière l'album, qu'elle ouvrit de nouveau.

« Elle l'aime, murmura mistress Lowter ; pauvre enfant ! »

Un domestique entr'ouvrit la porte, et annonça M. Bage. Ce nom parut produire sur les deux dames un effet analogue : mistress Lowter fronça le sourcil, et Anna laissa échapper une exclamation peu flatteuse pour le nouvel arrivant. M. Bage était remarquablement laid. Sa physionomie exprimait l'avidité ; ses manières avaient cette brutale aisance qui n'est qu'une variante de la bassesse. Il entra d'un air cavalier, salua légèrement, et jeta un vaste portefeuille sur la table.

« Que Dieu me punisse, s'écria-t-il, si miss Lowter ne devient pas plus belle chaque jour ! »

Ce compliment, tout parfumé de galanterie britannique, demeura sans réponse. Bage renfrogna sa laide figure et se tourna vers la mère.

« A l'ouvrage ! » dit-il avec brusquerie.

Anna comprit et se retira aussitôt. Bage ouvrit le portefeuille, qui contenait des effets, lettres et bordereaux sans signature. Mistress Lowter prit une plume et, sans lire, signa le tout.

« Cet étourdi de Stevenson n'écrit pas, dit Bage ; la dernière ressource nous échappe. »

Mistress Lowter tressaillit.

« N'y a-t-il donc plus d'espoir ? demanda-t-elle.

— Je n'en vois pas, répondit Bage avec une glaciale indifférence.

— Quoi ! cet immense crédit ?...

— Tout s'use... excepté mon amour. Décidément, ma chère dame, je crois que miss Anna m'a ensorcelé. »

Ce disant, Bage se frotta les mains d'un air satisfait. Mistress Lowter réprima un geste d'indignation.

« Mais, reprit-elle, Robert est un honnête jeune homme ; il aura sans doute effectué les recouvrements dont il s'est chargé ; nous allons recevoir sous peu...

— Quoi ? quelques milliers de livres. C'est trois jours de vie pour la maison... Avez-vous réfléchi à ma proposition ?

— Ainsi donc, s'écria mistress Lowter, nous voilà réduits à la mendicité !

— C'est le mot, ma bonne dame. »

Mistress Lowter se leva ; une rougeur subite et fugitive empourpra sa joue ; dans son regard éclatait une haine méprisante et sans bornes.

« Et vous venez me demander ma fille ! dit-elle d'une voix tremblante. Notre fortune était grande, si grande qu'elle excitait l'envie de tous ; vous étiez, vous, un chétif commis. Maintenant vous êtes millionnaire, et nous n'avons plus rien ! Fort contre une femme sur laquelle pesait la justice humaine, vous, son complice, son tentateur, vous lui avez dit : Je vais te voler ton opulence, je vais m'enrichir de ta détresse ; pas un mot de plainte ! il faut choisir entre la misère et l'infamie. Je me suis tue, car je vous savais lâche !... Mais maintenant, vous venez me demander ma fille... vous !... »

Elle s'arrêta, comme si elle n'avait pu trouver d'expression assez dédaigneuse pour formuler l'amertume de son refus. Thomas Bage attendit une seconde, puis, se forçant à ricaner :

« Sur ma parole, dit-il, je pense qu'il y a du vrai dans tout ceci. Je vous ai pris votre fortune ; d'où il résulte, ma chère dame, que je la possède : c'est un point à considérer. Quant à la main de miss Anna, je vous la demande en effet positivement.

— Jamais ! Je suis faible ; je fus coupable, mais je le fus pour mon enfant, et Dieu me pardonnera. Si je la donnais à un homme tel que vous...

— Elle jouirait d'un joli revenu, ma bonne dame, et je serais capable de vous assurer à vous-même une pension décente...

— Jamais ! répéta mistress Lowter avec force.

— Ma chère dame, dit Thomas Bage, dont la voix prit une inflexion doucereuse, vous me mettez sans cesse dans la nécessité de vous rappeler certaines choses... Ce que j'ai fait pour votre fortune, ne pourrai-je le faire pour miss Anna ?

— Non ! oh ! ce serait trop infâme ! murmura mistress Lowter en joignant les mains.

— Infâme ou non, je le puis.

— Vous ne le ferez pas !

— Je penche à croire, ma bonne dame, que je le ferai. J'aime votre fille ; réellement je l'aime plus qu'il n'est raisonnable. Vous me la refusez ; d'un mot je puis vous perdre : bien fou serais-je si je ne disais pas ce mot qui, tout naturellement, jettera la jolie miss entre les bras de qui voudra la prendre. »

Mistress Lowter était atterée. Avant que son émotion lui eût permis de trouver une parole pour répondre, Bage reprit son portefeuille et se leva.

« Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, » dit-il.

Puis, saluant cavalièrement, il se retira.

Comme nous l'avons dit déjà, le crédit de Peter Lowter était énorme, mais exclusivement personnel. Ce crédit n'avait pour fondement que la grande habileté du banquier, sa probité connue, et le remarquable bonheur qui l'avait accompagné dans toutes ses entreprises. Il était considéré à Londres comme un modèle dont il fallait désespérer d'atteindre la perfection. Sa femme, qui partageait la croyance commune, voyait en lui un être infaillible, une providence.

La lettre par laquelle le banquier annonçait son prétendu suicide frappa donc, dans le temps, mistress Lowter d'un coup doublement terrible ; elle perdait à la fois son mari et sa fortune. Mistress Lowter avait en ce monde un sentiment exclusif et passionné : sa fille Anna était tout pour elle. La mort du banquier jetait bas brusquement tous les rêves dorés qu'elle avait faits touchant l'avenir de cette enfant. Elle respectait son mari, sa mort l'affligeait ; elle avait connu le besoin autrefois, la pensée de redevenir pauvre l'eût navrée ; la pensée de voir sa fille partager sa chute la brisa.

Elle était seule dans l'appartement qu'elle occupait alors au premier étage de la maison d'Oxford-street, lorsque le vieux Toby lui apporta le message

mortuaire. Toby servait le banquier depuis quinze ans, mistress Lowter était douce et bonne, il l'aimait, et se reprochait souvent d'aider à la tromper. A peine la pauvre femme eut-elle parcouru les premières lignes de la lettre qu'elle se trouva mal. Toby, tout en lui portant secours, jeta un coup d'œil sur le papier, qui était tombé ouvert à ses pieds, il lut.

« Dieu nous aide ! murmura-t-il ; que va devenir la maison ? »

La position de la maison Lowter était en effet chose universellement connue. Son chef était pour elle ce que l'âme est au corps. Avec lui la puissance, la durée, l'essor indéfini ; sans lui, la mort.

Mistress Lowter resta longtemps évanouie. Toby lui faisait respirer des sels, et se creusait la tête pour trouver un moyen de salut. Au moment où la dame reprenait ses sens, le vieux domestique se toucha le front et fit un soubresaut de plaisir.

« Elle sera sauvée ! » s'écria-t-il.

Il n'entendait point parler de sa maîtresse, mais de la maison, chose bien autrement intéressante pour un valet de commerce. Et, comme mistress Lowter le regardait étonnée, il ajouta en forme d'explication :

« Son honneur M. Lowter est mort, c'est vrai, mais je le ressusciterai, moi... moi, Toby ! »

Il prit la main de la veuve, qui, faible encore, le laissa faire, et l'entraîna vers le cabinet du banquier. Thomas Bage entrait au moment où ils sortaient. Il vit à terre la lettre ouverte, la ramassa et ne se fit point scrupule de la lire.

Toby ouvrit une armoire, et tira un long rideau qui en voilait exactement le contenu. Mistress Lowter poussa un grand cri ; Thomas Bage tendit le cou par l'ouverture de la porte entrebâillée, et regarda.

« C'est lui, n'est-ce pas ? dit Toby triomphant. Oh ! c'est travaillé de main de maître. Son honneur a payé cent guinées au mouleur pour que rien n'y manquât. »

Ce n'était pas trop cher. L'armoire contenait un mannequin de cire représentant le banquier. L'artiste avait d'autant mieux réussi que le visage inanimé du modèle se prêtait merveilleusement à cette minutieuse reproduction. Un seul reproche était à faire au mouleur : il avait donné trop de vie à son œuvre ; Peter Lowter était plus mannequin que cela.

A cette vue, les yeux de la veuve se remplirent de larmes. Le vieux domestique prit une attitude humble et repentante.

« Madame aura pitié d'un pauvre homme et lui accordera son pardon, dit-il. J'ai honte de l'avouer, ce morceau de cire servait à la tromper, et j'étais de moitié dans la feinte ; mais son honneur était mon maître, et je devais lui obéir. Tous les soirs il sortait par cette porte, que vous ne voyez pas tant elle est habilement masquée ; il se rendait aux maisons de jeu. Moi, j'établissais ce mannequin dans la bergère et j'allumais la lampe. De votre fenêtre, vous regardiez souvent ; vous admiriez la patiente activité de son honneur.

— Assez ! interrompit mistress Lowter. Pourquoi me dire cela maintenant ?

— Pourquoi ? Ne me comprenez-vous donc pas ? Ce qui vous a trompée, vous, sa femme, ne peut-il tromper le monde ? »

La veuve pencha sa tête sur sa main ; une foule de pensées douloureuses se pressaient dans son cerveau. Elle souffrait cruellement du présent ; l'avenir était là, devant elle, plus funeste encore et dépourvu d'espoir. Anna, sa fille bien-aimée, allait connaître le malheur. Néanmoins, quand elle ouvrit la bouche, ce fut pour prononcer un refus.

« Ce serait un mensonge aussi coupable qu'inutile, dit-elle avec découragement.

— Coupable, peut-être ; inutile, non. »

Ceci fut dit par Thomas Bage, qui se présenta tout à coup. Mistress Lowter recula effrayée.

« Ne craignez rien ; je sais ce dont il s'agit, reprit Bage en montrant la lettre ouverte ; vous pouvez compter sur moi. »

Il braqua son binocle sur le mannequin, et l'examina durant quelques secondes avec une scrupuleuse attention.

« Sur mon honneur ! s'écria-t-il enfin, j'y serais pris tout le premier. Ce diable de patron ! qui l'aurait cru capable ?... Toby, mon ami, vous avez eu là une lumineuse idée, et vous êtes la perle des serviteurs... Laissez-nous. »

M. Bage possédait le talent de se faire haïr de tous. Toby éprouva une forte tentation de lui rétorquer l'ordre qu'il venait de recevoir ; mais quinze ans de domesticité dompteraient le plus énergique naturel ; il n'osa, et sortit. Mistress Lowter, distraite par son chagrin, ne prit pas même garde à l'entrée inconvenante de Bage, non plus qu'à l'insolence de cet employé qui donnait des ordres dans sa maison en sa présence.

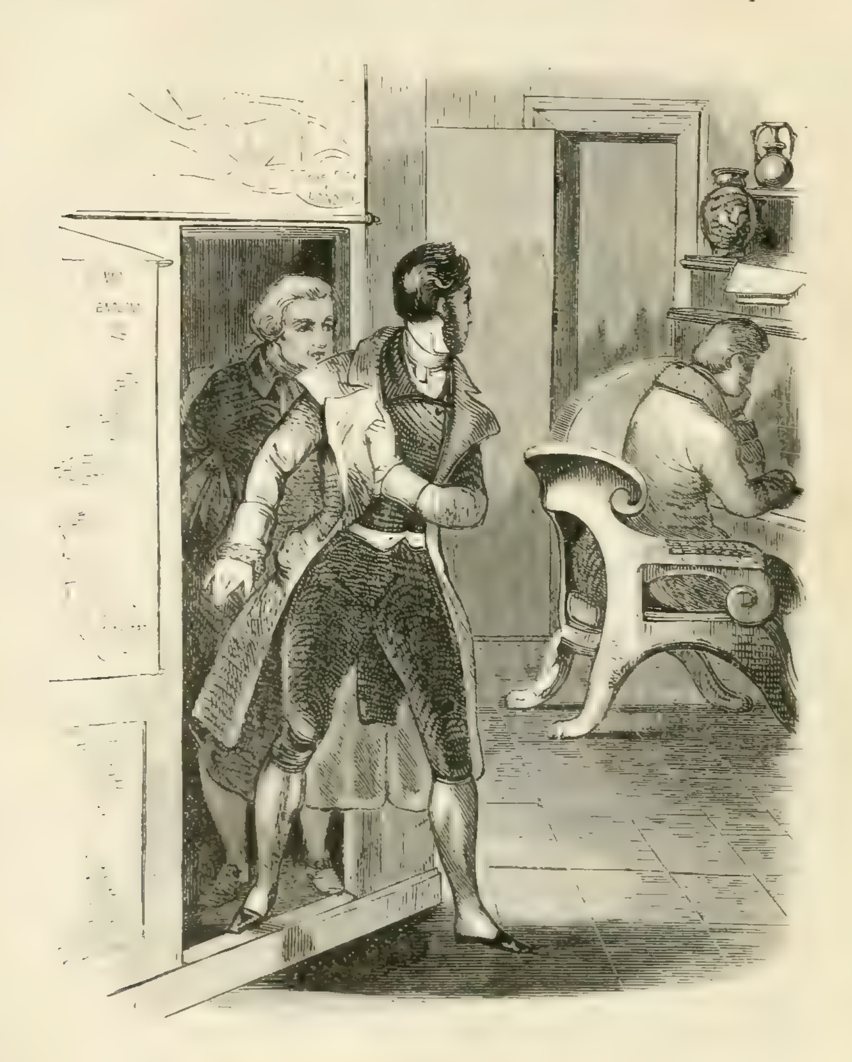
Bage avait son dessein. Une fois débarrassé du vieux valet, il se mit en frais d'éloquence pour persuader mistress Lowter ; plus l'idée semblait extravagante au premier aspect, plus il serait difficile d'en soupçonner l'exécution ; on était sûr de la discrétion de Toby : lui, Bage, prendrait connaissance de la comptabilité secrète du banquier et dirigerait la maison ; mistress Lowter se chargerait de la signature. — Il fallait bien qu'elle fît quelque chose ! — Et, à tout prendre, en contrefaisant l'écriture de son mari, elle ne commettrait point un faux : elle serait parfaitement certaine de remplir les engagements

pris sous ce nom, qui était le sien d'ailleurs. En définitive, ce n'était là qu'élargir un peu, à son profit, le sens du mot succession.

Bage dit cela, et beaucoup d'autres choses incomparablement plus concluantes ; il avait si grand désir d'arriver à ses fins, qu'il se surprit, cette fois, à parler couramment. Mistress Lowter refusait toujours. Enfin, en désespoir de cause, le commis prononça le nom d'Anna : — la pauvre mère ne résista plus.

De cette façon, les trois ingrédients qui entrent dans la constitution d'un banquier se trouvaient créés : son corps, ses livres et sa signature. Impossible d'imaginer une résurrection plus complète.

Dès le lendemain, en effet, la mystérieuse armoire fut vidée ; on affubla le mannequin d'une robe de



chambre, et on l'assit dans une bergère. Comme on ne pouvait le faire voir au-dehors, on abattit la cloison qui séparait le cabinet des bureaux, et cette cloison, remplacée par un vitrage à peine diaphane, permit d'apercevoir le profil perdu de M. Lowter, qui semblait méditer profondément.

Bage avait deviné juste : l'absurdité de la ruse éloigna tout soupçon. Lorsqu'on vint à trouver étrange la retraite indéfiniment prolongée du banquier, on ne supposa point sa mort ; on le crut fou. Ce fut pour la maison une première cause de discrédit.

Une autre, plus désastreuse encore, prit naissance dans les énormes et continuels détournements opérés par Thomas Bage. Mistress Lowter fut sévèrement et vite punie de la faiblesse qu'elle avait mise à suivre les conseils de cet homme. Chef suprême de la maison, il recevait tout, employait une misérable part des recettes aux besoins d'urgence, et s'attribuait le reste, reculant les payements, et détruisant à plaisir

le plus puissant crédit que jamais homme d'argent eût fondé par sa probité réelle ou prétendue. Peter Lowter avait distrait lui-même autrefois de fortes sommes; mais il s'était toujours arrêté là où commençait le danger; Bage, lui, s'était dit : En six mois, je veux être millionnaire; il agissait en conséquence. Le banquier avait traité sa maison comme on fait d'une forêt : il la grevait de coupes excessives, mais réglées; de telle sorte que, les recettes comblant le vide sans cesse, devaient retarder indéfiniment sa ruine. L'ancien premier commis, devenu maître à son tour, et n'ayant rien à ménager, introduisit aveuglément la hache dans les lieux réservés, mit bas taillis comme futaies, et fit sauter jusqu'aux souches. Ce fut une véritable et stupide dévastation. L'esprit de Bage, étroit, même dans la conception du mal, avait rêvé un million : peu lui importait, pour le conquérir, de jeter au vent le centuple de cette somme.

Puis, le million conquis, Bage désira un autre million; il devint insatiable; il s'attacha comme un polype au cœur de la maison mourante, et résolut de ne lâcher prise qu'au dernier jour.

Mistress Lowter put suivre pas à pas cette œuvre de carnage pécuniaire. Outre que l'ancien commis ne prenait point la peine de se cacher, la veuve était forcée de sanctionner par sa signature chacun de ses brigandages. Elle souscrivait les effets, Bage encaissait leur montant. Si quelquefois, stimulé par la pensée de ses enfants, elle hasardait une timide résistance, l'ancien commis, insolent, impitoyable, lui énumérait complaisamment les peines portées par le code anglais contre les faussaires.

« Ma chère dame, de quoi vous plaignez-vous? disait-il ensuite : vous voyez bien que je vous épargne. »

Six mois après la mort du banquier, Bage poussa l'impudence jusqu'à chasser mistress Lowter de son appartement pour s'y établir lui-même. Cet appartement, comme on sait, communiquait avec le cabinet de Peter Lowter : ceci détermina le choix de Bage. Il voulut veiller par lui-même à la conservation du gage de son pouvoir usurpé. En outre, il trouva une perverse et misérable joie à entasser le fruit de ses déprédations dans la propre caisse de son ancien maître.

Cette caisse, magnifique comme tout le reste de l'ameublement, avait une serrure à combinaison, ce qui était peu commun à cette époque. Lors de la disparition de M. Lowter, on n'avait point retrouvé la clef, non plus que celle de la porte masquée qui lui servait à rentrer chez lui, au retour de ses excursions nocturnes. Cette dernière porte, désormais inutile, demeura oubliée; mais la caisse fut ouverte, et le mécanicien qui l'avait construite fournit une nouvelle clef. Elle demeura affectée à l'usage exclusif de Bage. Par le fait, la maison Lowter pouvait s'en passer.

Bien que l'ancien commis poursuivît son œuvre sans pitié, il nourrissait depuis longtemps pour miss Lowter un sentiment qui avait toute la fougue de l'amour, sinon ses autres caractères. Cette passion, loin de plaider en faveur des victimes de sa cupidité, l'excitait à redoubler de zèle. Il se rendait justice, et, désespérant d'être aimé pour lui-même, il pensait, chaque fois qu'il arrachait à mistress Lowter un lambeau de fortune, détruire une possibilité de refus. Quand il eut son million, il aborda la question, et fut péremptoirement repoussé.

« Elles ont trop encore, se dit-il, et je n'ai pas assez. »

Et sa caisse s'encombra d'or et de billets; la maison Lowter se prit à chanceler sous le poids d'un discrédit naissant, Bage renouvela sa demande, et n'eut point un meilleur succès. Il tenait en caisse sa vengeance et sa consolation.

Cependant, comme si la maison n'eût pas porté en soi assez d'éléments de ruine, le bruit se répandit que M. Lowter était fou. Ce fut le coup mortel; un retrait général de fonds força de suspendre les payements. Pour ne rien négliger, on envoya des commis à l'étranger, avec charge de recouvrer des créances oubliées au temps de prospérité : c'était une ressource illusoire.

Bage choisit ce moment suprême pour offrir encore sa main. Cette fois, il croyait l'emporter de vive force. Nous avons assisté à la scène où mistress Lowter fit justice de ses prétentions. Ce résultat imprévu le transporta de fureur. Pour un si sanglant outrage, la mendicité ne lui sembla plus une vengeance suffisante; il menaça la pauvre femme qui osait défendre contre lui l'avenir de son enfant. Par malheur, si odieuse que fût la menace, Bage était homme à la tenir.

« J'ai trois millions, se disait-il en quittant mistress Lowter, j'ai davantage sans doute. Que Dieu me damne si je permets à personne de dire non à un homme tel que moi! »

Comme il rentrait dans sa chambre, il crut entendre un bruit inusité dans le cabinet de son ancien patron. Il se précipita; le cabinet était vide. Mais lorsqu' voulut, suivant son habitude de chaque jour, donner un coup d'œil à sa caisse, il eut beau tourner et retourner la clef dans la serrure, la caisse ne s'ouvrit point.

« Que veut dire ceci? murmura-t-il en pâlissant. Quelqu'un aurait-il pénétré?... Mais non, c'est impossible. J'aurai moi-même dérangé la serrure. Demain, il sera temps de s'occuper de cela. »

III.

Le lendemain, Thomas Bage avait oublié la ser-

rure. Toute la nuit, il avait roulé dans sa tête des projets de vengeance. En s'éveillant, sa première idée fut de se rendre chez mistress Lowter pour lui faire une dernière sommation.

« Si elle s'obstine, pensa-t-il, le coroner aura son rôle au dénoûment de la comédie. Une fois la chère dame en prison, nous verrons si sa fille se fera prier pour devenir mistress Bage. »

Avant de sortir, il jeta un coup d'œil dans le cabinet de M. Lowter. Le mannequin était là, terrible témoignage contre la veuve, si Bage en venait à la dernière extrémité. Il ferma la porte à double tour, pour s'assurer de cette pièce importante, et monta l'escalier.

Presque au même instant, la boiserie du cabinet craqua légèrement : la porte masquée cria sur ses gonds hors d'usage, et deux hommes entrèrent.

« C'est à peine si j'en crois mes pauvres yeux, dit l'un d'eux d'une voix basse et tremblante ; se peut-il que votre honneur soit ressuscité ! »

M. Lowter, — c'était lui-même, — mit un doigt sur sa bouche, et le vieux Toby dut faire trêve aux prolixes manifestations de son étonnement. Après s'être assuré que la chambre de Bage était vide, le banquier revint vers Toby.

« Je comprends ceci, dit-il en montrant le mannequin : explique-moi le reste. »

Toby savait, à peu de chose près, tout ce qui se passait dans la maison. Il raconta les manœuvres de Bage et leur déplorable résultat. Le banquier ne put retenir une exclamation de rage en apprenant la suspension de ses payements.

« Il y a ici de quoi les reprendre ! » dit Toby en frappant sur la caisse.

Lowter secoua la tête.

« Trois millions, dit-il. Sans la confiance, que sont trois millions pour la maison Lowter ? »

Il tira de sa poche une clef et voulut ouvrir la caisse. La clef de Bage, tordue et brisée, était restée dans la serrure. Un imperceptible sourire dérida le front du banquier.

« Le drôle est venu, murmura-t-il ; j'ai bien fait de prendre mes précautions. »

Puis s'adressant au vieillard, il ajouta :

« Ce Bage est un audacieux coquin ; il sera puni... Par qui faisait-il imiter ma signature ? »

Toby prononça bien bas le nom de mistress Lowter. Si la physionomie du banquier n'eût été une sorte de masque immobile et muet, en cet instant elle aurait à coup sûr exprimé le plus vif désappointement. Après quelques secondes de silence, il fit signe à Toby de sortir.

C'était la seconde visite que Peter Lowter faisait à son ancienne retraite. Lors de sa fuite, il avait conservé, par hasard et sans dessein prémédité, la clef de la porte masquée et celle de sa caisse. La veille, il était arrivé à Londres, et, à peine descendu de voiture il s'était introduit dans son cabinet. Sur la route de Douvres à Londres, il avait pu se convaincre, par les conversations des voyageurs, que Stevenson ne l'avait point trompé : le crédit de la maison était ébranlé, lui-même passait pour fou. Néanmoins, il prit espérance en trouvant la caisse pleine. A tout événement, il changea la combinaison de la serrure, ce qui empêcha Bage de pouvoir ouvrir.

Dans cette situation critique, l'esprit du banquier s'était brusquement réveillé en lui ; il avait résolu de soutenir, si ruiné qu'il fût, l'édifice de son crédit. Ce sentiment lui rendit son ancienne énergie. L'homme du spleen et du suicide disparut tout à coup pour faire place au hardi spéculateur, dont l'audace habilement calculée avait autrefois dompté la fortune.

Mais le récit de Toby dut changer son espoir en découragement. Il ne s'agissait plus d'étayer un crédit chancelant ; c'était une maison tombée qu'il fallait relever ; plus cette maison avait été puissante, plus sa chute était lourde, plus sa résurrection impossible. Lowter, seul dans son cabinet, se promenait à grands pas ; la sueur découlait de son front ; pour la première fois, la terrible agitation de son âme mettait du feu dans son sang et faisait étinceler son regard.

« Et le faussaire n'est pas Thomas Bage ! disait-il. La vengeance même, tout m'échappe à la fois ; le misérable est à l'abri des lois humaines. »

Un bruit soudain se fit dans la chambre voisine. Le banquier saisit ses pistolets et s'élança vers la porte. En ce moment d'exaltation, seul avec Bage, il n'eût reculé devant aucune extrémité. Il levait le pied pour briser la clôture, lorsque la voix de mistress Lowter se fit entendre.

« Pitié ! disait-elle, suppliante ; au nom de Dieu, je vous demande pitié !

— Moi, reprenait Bage avec un calme méprisant, je vous demande la main de miss Anna. »

Peter Lowter colla son oreille à la serrure ; l'effervescence était passée ; son flegmatique visage avait repris son immobilité.

« Ecoutez, ma bonne dame, disait encore Bage. La question est simple ; mon dessein est irrévocablement fixé. Faites ce que je vous demande, sinon je vous dénonce à l'instant même comme faussaire. Or, Dieu merci, j'ai là une preuve que le magistrat ne pourra récuser.

— Le mannequin ! » murmura Lowter, dont le front s'éclaircit tout à coup.

Mistress Lowter s'attachait à Bage, et disait avec larmes :

« Je ne puis... Oh ! entendez-moi, Thomas, je ne puis. Fortune, crédit, quand il s'est agi seulement

de ces choses, je vous ai laissé faire; mais, mon Anna, ma pauvre enfant! sacrifier son bonheur!... je ne puis.

— Alors, veuillez lâcher mes vêtements, ma chère dame; je vais me rendre de ce pas chez le magistrat.»

Le bruit cessa, Bage était parti. Peter Lowter se releva; il avait peine à contenir sa joie.

« Décidément, dit-il, je ne suis malheureux qu'au jeu. »

Le vieux Toby, toujours aux aguets, se trouva là pour secourir mistress Lowter, qui succombait à son épouvante. Quand il l'eut reportée dans son appartement, il voulut rejoindre le banquier. La porte secrète était fermée en dedans. Désespéré, Toby regagna précipitamment la chambre de Bage. A travers la serrure, il put s'assurer que le cabinet était vide; le mannequin seul était à sa place.

« Dieu ait pitié de nous! murmura le vieux serviteur. Le seul homme qui pût nous venir en aide nous abandonne! »

Mistress Lowter, à l'aide de Toby, avait remonté les marches de l'escalier. Elle était chez elle, entourée de ses jeunes enfants, d'Anna et de Stevenson, qui venait d'arriver. La pauvre femme, suffoquée par ses pleurs, ne pouvait prononcer une parole. Anna ignorait tout, elle n'osait interroger sa mère. Pour Stevenson, il essaya de gauches, mais franches consolations; et, comprenant vaguement que Bage était la cause de cette douleur, il offrait de le tuer en duel ou de toute autre façon qui agréerait à mistress Lowter. Le vieux Toby contemplait tristement cette scène, et répétait à part lui sans se lasser :

« Dieu ait pitié de nous!... Si seulement son honneur avait voulu... »

Ce fut, dans Oxford-Street, un étrange scandale, lorsqu'on vit un officier de la couronne franchir le seuil de la maison Lowter. En Angleterre, où les sympathies commerciales sont développées outre mesure, la chute d'une grande maison est toujours vivement ressentie; mais si cette chute est accompagnée de symptômes violents, l'émoi devient général : on s'ameute au-devant du seuil; on s'attend presque à voir sortir, cloué dans une bière, comme un mort de la veille, le cadavre de cet être fantastique, mais respectable, le crédit.

Ici le dénoûment prenait une tournure dramatique. La maison déclinait depuis longtemps; mais son chef, pour être fou, n'en restait pas moins un honnête homme aux yeux du public. Que venaient faire ces néfastes visages de magistrats et de constables? N'eût-il pas mieux valu laisser le moribond exhaler en paix son dernier souffle?

Telles étaient les charitables pensées d'une centaine de badauds de toutes les classes attroupés devant la porte extérieure. Pendant cela, Bage avait introduit les gens de la justice; il atteignit le premier étage, et fit sortir les employés, qui s'empressèrent de grossir la foule au dehors.

« Monsieur, votre accusation est grave, dit le magistrat; je vous laisse le temps de la réflexion : persistez-vous à la soutenir? »

Au lieu de répondre, Bage essaya d'ouvrir la porte du cabinet qui donnait sur les bureaux. La trouvant fermée, il brisa une vitre et souleva le rideau.

« Voyez! » dit-il.

Le mannequin apparut. Le magistrait et les constables connaissaient personnellement Peter Lowter; la copie était si merveilleusement exacte qu'ils demeurèrent indécis. Il fallut l'immobilité du bloc de cire pour les convaincre que le banquier lui-même n'était point devant leurs yeux.

« Voyez! répéta Bage. Depuis un an, voilà ce que recouvre la signature de la maison Lowter. Ce stratagème coupable, inventé par la veuve...

— L'apparence est en effet contre elle, interrompit l'officier de la couronne; mais la justice veut l'évidence. Faites que nous puissions entrer. »

Le vieux Toby n'avait pu modérer son inquiète curiosité; il était descendu à pas de loup. Bage aperçut sa tête chauve à la porte des bureaux.

« Une hache! » dit-il.

Toby obéit à contre-cœur. Bage se saisit de la hache; un des supports de la cloison tomba. L'officier de la couronne entra aussitôt par cette brèche, suivi de Bage et des constables. Toby s'appuya, défaillant, contre la muraille, une larme vint à sa paupière.

« Si seulement son honneur avait voulu!... murmurait-il d'une voix désolée.

— Et maintenant, dit Bage, la justice est-elle satisfaite? Ce témoignage laisse-t-il après soi quelque doute? »

Pour donner plus de force à ses paroles, il frappa un coup violent sur l'épaule du mannequin, qui se dressa lentement sur ses pieds.

Bage bondit en arrière et vint tomber, demi-mort de frayeur, auprès du vieux Toby.

« Longue vie à son honneur! s'écria celui-ci avec enthousiasme.

— Que me voulez-vous? » demanda froidement Peter Lowter au magistrat ébahi.

Ce dernier, dans son trouble, se tourna vers les constables : les constables se tournèrent les uns vers les autres. Tous les quatre toussèrent en chœur.

« Me ferez-vous la grâce de me dire qui vous amène? répéta le banquier.

— Mon cher monsieur... commença le magistrat avec embarras.

— J'ai nom Lowter, et n'aime point la familiarité, interrompit celui-ci.

— M. Lowter donc, c'est la requête de cet homme...

— Cet homme est un scélérat ou un fou. Je m'en doutais; ses paroles viennent de m'en donner la certitude... Est-ce tout?

— C'est tout. »

L'officier de la couronne salua profondément et fit mine de se retirer. Bage, pétrifié, était incapable de prononcer un mot. Toby exhalait sa joie en un rire ironique : le banquier réfléchissait. La scène qu'il venait de jouer n'était point une puérile comédie; en se mettant à la place du mannequin, il avait agi d'après un plan rapidement, mais ingénieusement combiné. Les circonstances aidant, il allait, en quelques minutes, relever son crédit abattu et mettre à néant le désastreux résultat d'une année d'absence.

« Monsieur, dit-il à l'officier de la couronne qui sortait, veuillez m'entendre à mon tour.

— On n'entre pas, » crièrent à ce moment plusieurs voix dans la rue.

Peter Lowter ouvrit la fenêtre et vit ses domestiques occupés à contenir la foule sans cesse croissante des curieux.

« Laissez entrer tout le monde! » dit-il en se penchant au dehors.

La foule se précipita aussitôt dans l'escalier.

« Vous ne pouvez penser, reprit Lowter en s'adressant au magistrat, que, sans dessein, je vous aie laissé violer mon domicile et prendre d'assaut ma retraite. En venant, vous m'avez fait plaisir, monsieur; j'avais besoin de votre présence. »

Les bureaux se remplissaient peu à peu; quelques têtes dépassaient la brèche, attentives, avides de voir et d'écouter.

« J'avais besoin de la présence de tous, continua le banquier en élevant la voix. Plus grand sera le scandale, plus il me sera profitable. Un homme, un ingrat que j'ai longtemps comblé de mes bienfaits... Je parle de vous, Thomas Bage... un scélérat avait médité la ruine de ma maison. J'ai vu avec douleur diminuer une confiance acquise par quinze années de probité; je m'étonnais, ignorant que j'avais sous mon toit un ennemi actif, acharné, infatigable. Il m'a fait passer pour fou, puis... En vérité, ce dernier acte désarme ma colère, tant il prouve clairement la démence la plus complète... il m'a fait passer pour mort! Qu'espérait-il de ce grossier mensonge? Je ne sais, et, pour ma part, je vois là un indice d'incurable folie... A cause de cela, monsieur le magistrat, tout en vous le livrant, j'appelle sur lui les miséricordes de la loi. »



Tout en parlant, il s'était avancé vers la caisse, qu'il ouvrit; l'assemblée resta comme éblouie à la vue de son contenu.

L'auditoire était considérablement grossi. Chaque visage exprima l'admiration la plus prononcée pour cette généreuse mansuétude.

« Voilà une parole qui vous fait honneur, monsieur, dit le magistrat.

— J'accepte ce témoignage, reprit Lowter avec dignité ; je crois le mériter, monsieur, car je n'ai pas tout dit encore. La calomnie n'eût point suffi à renverser l'édifice de mon crédit ; cet homme a employé la fraude. Il a osé, à mon insu, retarder, suspendre les payements, lorsque ma caisse était pleine, il a osé !... »

Un murmure d'indignation interrompit le banquier. Impatient de frapper le coup décisif, il feignit de se méprendre et de voir là une marque d'incrédulité.

« Vous ne me croyez pas ! dit-il d'une voix pleine d'amertume. De la calomnie, je le vois, il reste toujours quelque chose, et cet homme n'a pas travaillé en vain... »

Tout en parlant, il s'était avancé vers la caisse, qu'il ouvrit. L'assemblée resta comme éblouie à la vue de son contenu.

« C'est à moi ! c'est mon bien ! » s'écria Bage, retrouvant quelque force dans son désespoir.

Il voulut parler, mais la rumeur générale lui imposa rudement silence.

Une expression de commisération profonde vint à la physionomie de Lowter.

« A lui ! murmura-t-il de façon à être entendu. Sa folie ne peut plus être mise en doute ! Si le malheureux disait vrai, ce serait contre lui une foudroyante accusation : comment les économies d'un simple employé pourraient-elles atteindre le chiffre de 150,000 livres sterling ?

— Trois millions ! exclama l'officier de la couronne.

— Trois millions ! répétèrent les constables et la foule.

— La caisse ne contient pas beaucoup davantage, dit Lowter avec modestie ; mais c'est le courant ; en vingt-quatre heures je puis tripler cette somme ; en huit jours, je puis... »

Une acclamation enthousiaste, universelle, lui coupa la parole ; le magistrat lui-même se surprit à crier bravo. Les constables furent obligés de protéger Bage, que la foule proposait d'étrangler, séance tenante.

Nous dirons tout de suite que Bage, traduit devant le jury, essaya de soutenir sa cause. Il parla de faux, de suicide, de maisons de jeu. Le banquier Lowter dans une maison de jeu ! on n'eut garde de le croire. Il parla aussi du mannequin de cire. Cette idée parut à tout le monde prodigieusement bouffonne, — et Bage fut enfermé dans une maison de fous.

Londres entier sut l'histoire. Les journaux la racontèrent avec des variantes plus ou moins heureuses, sous la rubrique qui fait le titre de ce véridique récit. A la Bourse, ce fut un sujet inépuisable de conversations. Le crédit de la maison regagna et franchit de beaucoup ses anciennes limites. Il n'y eut pas jusqu'à cette retraite sévère à laquelle s'était condamné le banquier qui ne vînt ajouter à sa popularité dans cette ville. Non-seulement Peter Lowter était désormais pour tous un homme fabuleusement riche, il était aussi un *excentric man*, ce qui est avantageux plus que nous ne saurions dire.

Robert demanda et obtint la main de miss Anna. Les débats du procès de Bage lui démontrèrent jusqu'à l'évidence que le diable en personne s'était joué de lui à Paris. De peur de raillerie, il tut soigneusement son aventure.

Peter Lowter était le plus heureux des hommes. La vue de sa famille, qu'il avait sauvée d'un affreux malheur, était pour lui la source de vives et pures jouissances ; il mena pendant un mois la vie d'un patriarche.

Le trente et unième jour, en s'éveillant, il vit un magnifique rideau de brouillard suspendu derrière sa croisée. Il bâilla longuement et se leva. Tout, dans sa maison, lui sembla insipide et fastidieux : le vieux Toby parlait trop, mistress Lowter pas assez ; Anna devenait pédante ; Stevenson seul gardait son esprit de la veille, c'était dommage. Tant que dura la journée, le banquier bâilla assidument ; le soir, il se coucha de bonne heure et s'endormit en bâillant ; il rêva qu'il bâillait.

Ce que voyant, il reconnut le spleen, et prit son parti en gentleman. Le lendemain, mistress Lowter reçut, par les mains de Toby, une seconde édition du billet mortuaire que nous avons transcrit plus haut.

Huit jours après, les échos de l'hôtel Meurice furent éveillés par une double détonation. Dans la chambre que nous connaissons, on trouva Peter Lowter étendu sur le plancher. Près de lui était une table supportant les restes d'un copieux déjeuner et un paquet de cure-dents. — Il faisait du brouillard.

Mistres Lowter ne se désespéra point trop à la lecture de la lettre ci-dessus, le vieux Toby cligna de l'œil et dit :

« Il reviendra. »

En attendant, miss Anna Stevenson a pris du corps, elle possède six enfants, dont l'aînée, blanche et blonde fille, est nubile. La maison P. Lowter, R. Stevenson et compagnie prospère, et n'a point sa pareille dans l'univers entier.

PAUL FÉVAL.



QUINZE JOURS DE ROYAUTÉ.

Il y a deux manières de considérer l'histoire pour un romancier. D'abord, les événements dans toute leur portée, avec leurs antécédents et leurs graves conséquences. C'est une étude qui demande une science profonde et presque du génie. Il faut être Walter Scott, Chateaubriand ou Byron pour habiller l'histoire des parures de son imagination, et conserver à cette muse sévère toute sa majestueuse beauté. Ce serait donc bien de la hardiesse à une pauvre femme dont les vues et le talent sont si loin de la hauteur nécessaire, que d'accepter une tâche aussi difficile. Il reste heureusement un vaste domaine dans le cœur, et il est permis de l'essayer au milieu des faits historiques, pour y puiser plus d'intérêt encore.

Le récit qui va suivre se rapporte à une des époques les plus remarquables du siècle de Louis XIV ; je n'ai pas la prétention d'entreprendre au-dessus de mes forces; c'est plutôt le développement des pensées que celui des actions qu'on lira dans cette nouvelle. Je ne dirai rien que de vrai, si je ne dis pas tout ce qui est vrai, et l'on me pardonnera mon insuffisance en faveur de ma bonne volonté.

Par une soirée du mois de juillet 1697, un peu avant le souper, Louis XIV était assis près de madame de Maintenon, dans l'appartement de la favorite. Le roi paraissait soucieux et la marquise jouait l'indifférence, mais il était visible que tous les deux prenaient une vive part à la conversation.

— J'accepterai pour lui, madame ; les princes du sang me sauront gré de cette déférence. Je ne vois pas trop le moyen d'ailleurs d'agir autrement sans injustice, et avant toutes choses je ne veux pas être injuste.

— Mais ne craignez-vous pas, sire, de faire naître autour de vous de grandes prétentions ? Ne craignez-vous pas que tous les membres de votre famille ne voient avec envie l'élévation d'un cadet ?

— Le trône de Pologne n'est pas une position au-dessus d'un cadet de la maison de France, madame.

— J'en demeure d'accord, sire ; cependant M. de Pontchartrain me disait tout à l'heure que cette élection serait bien traversée, qu'une grande partie des voix serait contre nous, et que si Votre Majesté s'embarquait dans cette affaire, elle pourrait peut-être recevoir un échec.

— Mon Dieu ! madame, je sais mieux que Pontchartrain où en sont les choses, et si je consens à

laisser partir le prince de Conti, ce ne sera qu'après avoir pesé toutes les conséquences de cette démarche ; je suis réellement très-embarrassé.

— Ce que j'en dis au roi est simplement pour ma propre tranquillité. On ne connait pas l'avenir; peut-être les grandes qualités de M. de Conti l'emporteront-elles sur les prétentions des Polonais ; peut-être l'électeur de Saxe sera-t-il repoussé. Je veux le croire; dans tous les cas, Votre Majesté se rappellera mes observations, et m'en saura gré, je l'espère.

— J'en sens toute la portée, ma chère marquise, et j'y songerai. M. du Maine est-il venu chez vous aujourd'hui? Je serais bien aise de le consulter à cet égard. Quant à monseigneur, il aime trop son cousin de Conti pour ne pas approuver son élévation. Il est vrai cependant qu'il perdra en lui un ami d'enfance, et c'est beaucoup pour un roi.

— Une chose à laquelle nous ne pensons pas, sire, c'est à la manière dont le prince lui-même prendra sa nomination. Il ne l'a point sollicitée, il ignore encore l'honneur que les Polonais veulent lui faire ; sa position actuelle lui convient sans doute, et peut-être aimera-t-il mieux être le cadet de la maison de France que de monter sur le trône des Jagellons? Qui sait? »

Le roi et la marquise se regardèrent en souriant à moitié. Leur physionomie offrait un mélange d'ironie et de mécontentement.

« Madame, le prince de Conti acceptera sur-le-champ sans se faire prier. Ce n'est point un établissement pour ses enfants, mais c'est un précédent qu'une couronne. M. le prince serait ravi de joie, et M. le duc...

— N'est-il pas tout naturel qu'un beau-père et un beau-frère se réjouissent en pareille circonstance ?

— Je n'ai pas même pensé à vous parler d'eux, interrompit le roi, d'un ton qui interdisait toute réplique. Mais voilà l'heure où les princes arrivent chez moi. Je vais les recevoir, madame. J'ai bien réfléchi sur ce que nous venons de dire. Je vous remercie de vos conseils. »

La famille de Louis XIV, cette famille qui devait disparaître en si peu de temps pour ne laisser debout sur toutes ces tombes qu'un vieillard débile et un faible enfant, était alors nombreuse et si prospère, qu'il n'existait pas en Europe de maison royale à lui comparer.

D'abord, Monsieur, frère du roi, veuf de la charmante Henriette d'Angleterre, et alors marié à Charlotte, palatine de Bavière, dont le caractère étrange est si bien dépeint par les historiens de l'époque.

Puis, monseigneur, fils de Louis XIV et dauphin de France, avec ses trois fils les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri.

En troisième ligne, M. le duc de Chartres, fils de M. le duc d'Orléans, qui fut depuis régent de France. Il avait épousé Mademoiselle de Blois, seconde fille du roi et de madame de Montespan.

La douairière de Conti, fille de Louis XIV et de madame de Lavallière, était une ravissante princesse. Son mari mourut après quelques années de mariage. Son frère, le comte de la Roche-sur-Yon, devint alors prince de Conti, et c'est lui qu'on portait alors au trône de Pologne. Il avait pour femme sa cousine, Mlle de Bourbon, petite-fille du grand Condé, dont il était le neveu favori et l'élève. M. le duc de Bourbon avait épousé Mademoiselle de Nantes, fille aînée du roi et de madame de Montespan, dont l'esprit et la beauté sont si généralement connus.

Le duc du Maine, ce fils chéri de Louis XIV, celui qu'il aima et plaça au-dessus de tous, avait obtenu avec beaucoup de peine la main de la seconde sœur de M. le duc de Bourbon et de madame la princesse de Conti. Cette haute fortune de bâtards, leurs alliances forcées avec la famille royale, avait fait murmurer tout le monde. Le roi le savait, il sentait la justesse de ces plaintes ; mais son affection pour ses enfants naturels était si forte, qu'il la soutint envers et contre tous. M. le duc du Maine, élevé par madame de Maintenon, objet de sa tendresse spéciale, était d'un caractère peu honorable. Il passait pour un hypocrite et pour un poltron, ce que les Français de toutes les époques ont eu tant de peine à pardonner. Dans la guerre de Flandre, il se fit remarquer par sa *prudence* ; le roi le sut de *la Vienne*, son baigneur, qui ne se gênait point pour lui dire la vérité, et ce fut, dit Saint-Simon, la seule occasion dans laquelle ce roi, toujours si maître de lui, oublia sa dignité. Ne sachant sur qui se venger du chagrin qu'il ressentait, il cassa sa canne sur le dos d'un valet, *du Serveau*, lequel venait de voler un biscuit.

Le contraste frappant qui existait entre cet enfant bien-aimé et M. le prince de Conti, d'une bravoure si reconnue et si éprouvée, le blessait plus que toutes choses. Il ne pouvait lui pardonner sa noble renommée et l'amour que les troupes et le public lui portaient. Il ne lui accorda jamais aucune grâce, lui refusa toujours le commandement d'une armée, qu'il désirait passionnément lorsqu'il fut question du royaume de Pologne.

« On vit un mouvement bien différent dans cette « grande affaire. Le roi, ravi de se voir si glorieu- « sement délivré d'un prince à qui il n'avait jamais « pardonné le voyage en Hongrie, beaucoup moins « l'éclat de son mérite et l'applaudissement général « que jusque dans sa cour et sous ses yeux il n'avait

« pu émousser par l'empressement même de lui « plaire et la terreur de s'attirer son indignation, ne « pouvait cacher sa joie et son empressement de le « voir éloigné pour toujours. On distinguait aisément « ce sentiment particulier de celui du faible avantage d'avoir un prince de son sang à la tête d'une na- « tion qui figurait peu parmi les autres du nord et « qui laissait encore moins figurer son roi. Tous vou- « laient le prince de Conti à la tête de nos armées. « Cet événement ôtait au roi l'importunité d'un droit « et d'un jugement si universel, à son fils bien-aimé « un si fâcheux contraste, et le délivrait du seul de « sa maison dont la pureté du sang ne fût point « flétrie par ce mélange de bâtardise, et qui, en « même temps, était l'unique, dont l'entière nudité « excitait le murmure, pour n'en rien dire de plus, « contre les immenses établissements de ceux qui « étaient mis dans l'obscurité légale et de ceux en- « core qui, étant du sang des rois, n'étaient re- « vêtus qu'à titre de leurs mariages avec des en- « fants naturels.

« Madame la princesse de Conti, qui sentait le « poids qui accablait un mari qu'elle aimait, et « dont elle partageait la fortune, parut transportée « de joie de se voir sur le point de régner. M. le « prince, plus sensible encore à la gloire d'une cou- « ronne pour un gendre qu'il estimait, et qu'il ne « pouvait s'empêcher d'aimer, cachait sous cette « couverture la joie du repos de sa famille, et M. « le duc nageait entre la rage de la jalousie d'un « mérite si supérieur et récompensé comme tel par « un choix si flatteur, et la satisfaction de se voir à « l'abri du sentiment journalier du peintre de ce « mérite. Monseigneur fut un peu touché, mais au « bout, aise de la joie d'autrui; son apathie n'en fut « point émue. M. du Maine, transporté au fond de « l'ame d'une délivrance si grande et si peu es- « pérée, prit le visage et la contenance qu'il voulut « et qu'il jugea les plus convenables, et le public « demeura partagé entre la douleur de la perte de « ses délices et la joie de les voir couronnées. Mon- « sieur et monsieur son fils furent assez aises. « Madame de Maintenon triomphait en ses réduits, « et les armées, n'espérant plus le revoir à leur tê- « te, s'affligèrent moins qu'il fût tout à fait perdu « pour elles qu'elles ne prirent part au royal éta- « blissement où il était appelé. »

Voilà l'effet que produisit cette nouvelle lorsqu'elle fut connue, et je n'ai pu m'empêcher de citer textuellement Saint-Simon. Il exprime bien mieux et plus certainement que je ne pourrais le faire l'attitude de chacun dans cette grande circonstance. C'était alors une affaire toute nationale. L'indifférence, qui gagne de plus en plus toutes les classes de la société, et qui devient de l'égoïsme, ne nous permet pas de concevoir aujourd'hui l'intérêt que l'on portait autrefois aux princes de la maison de Bourbon. C'était la famille de tout le monde. Hélas! à présent, il n'y a plus de famille!

Le soir du même jour où le roi avait causé avec madame de Maintenon sur les affaires de Pologne, madame la duchesse de Bourbon venait de s'asseoir dans son appartement, préoccupée de l'accueil embarrassé qu'elle avait reçu de son père et des plaisanteries ironiques de la favorite. Elle n'avait pas encore pris le temps de quitter son habit de cour, lorsque M. le duc de Bourbon se présenta. Son air était soucieux, son abord farouche, pour ainsi dire; il toucha légèrement le bord de son chapeau, qu'il n'ôta point, car il était naturellement grossier, et s'approchant de sa femme, il lui demanda si elle pouvait lui donner un quart d'heure d'entretien.

— Bien volontiers, monsieur; que me voulez-vous?

— Une chose toute simple : vous prévenir, madame, que je n'entends pas supporter plus longtemps votre conduite, et que si vous continuez ainsi, je m'en plaindrai au roi.

— Que signifie cet emportement, monsieur? Que voulez-vous dire sur ma conduite? Quel scandale ai-je fait? A-t-on surpris ma correspondance avec un mousquetaire, comme ma sœur de Conti? Ai-je donné un charivari à Monsieur, comme ma sœur de Chartres? Vais-je la nuit faire la débauche et éveiller les bourgeois, comme vous, monsieur? Qu'avez-vous donc à me reprocher?

— Eh! madame, je sais bien que toute votre race de bâtards se traîne dans la boue d'où elle sort; je sais bien que je me suis déshonoré à jamais en acceptant cette alliance; je le sais bien, on me le répète assez souvent...

— Où cela, monsieur... dans les cabarets?

— Prenez garde, madame, ne m'insultez pas. Vous me pousserez à bout, et vous savez que je suis peu maître de moi.

— Je sais, monsieur, que le petit-fils du grand Condé, s'il frappe ses laquais, ne s'avilira pas jusqu'à battre une femme; je suis tranquille. Encore une fois, que me reprochez-vous?

— La préférence coupable que vous affichez, l'oubli de vos devoirs, que vous poussez envers moi jusqu'à l'insolence. Je vous reproche enfin ce que personne n'ignore... Vous me comprenez, madame?

— Et quand il serait vrai que j'aurais fait un choix, qu'auriez-vous à me dire, monsieur? J'aurais à débattre avec ma conscience la faute que je commettrais envers Dieu et ses préceptes; mais avec vous? je ne vous suis rien. Vous m'avez jamais fait que mon malheur; vous m'avez traitée avec le der-

nier mépris, vous m'avez abreuvée d'outrages. Pensez-vous que j'aie ignoré ce qui s'est passé ici, presque sous mes yeux? A la face de toute la cour et devant le roi, n'avez-vous pas entretenu des relations avec deux misérables filles, dans ma maison? J'ai détourné le courroux de mon père, par respect pour moi-même. Vous parliez tout à l'heure avec tant de dédain d'une race de bâtards; ne voulez-vous par marquer la noble maison de Condé de cette tache? Ne voulez-vous pas les adopter, les légitimer, sans doute? Mais prenez-y garde aussi, puisque vous me forcez à le dire, je puis faire des princes du sang sans vous, et vous ne pouvez en faire sans moi. J'ai gardé le silence jusqu'à présent, j'ai fermé les yeux sur tout cela, parce qu'il était indigne de moi de regarder quelque chose de si bas. Mais puisque vous m'accusez, je m'excuse: je vous parle des torts que vous avez, puisque vous m'en cherchez d'imaginaires. Si cela ne vous suffit point, plaignez-vous au roi. Je n'aurai pas, moi, besoin de me plaindre; il sait tout, et ma justification ne sera pas difficile à faire.

M. le duc se promenait dans la chambre en écoutant ces paroles; il pâlissait et rougissait à chaque instant; on voyait qu'il se faisait une horrible violence pour ne pas éclater. Ainsi que tous les princes unis aux enfants naturels de Louis XIV, il craignait sa femme; il savait quel pouvoir ils avaient tous sur l'esprit de leur père, et l'autorité du roi était si absolue et si redoutée que nul n'eût osé la braver en face. La princesse attendait la réponse de M. le duc; elle dissimulait sa frayeur sous une hardiesse empruntée, car elle aussi elle connaissait son caractère, sa méchanceté sournoise et la rage hypocrite qu'il nourrissait contre tous ceux qui lui portaient ombrage. Après un moment de silence elle se leva.

— Vous n'avez sans doute plus rien à me dire, monsieur? Permettez alors que je me retire. Je suis très-fatiguée, le cercle a duré longtemps chez le roi, et il est tard.

Et lui faisant une grande révérence, elle rentra dans ses cabinets.

A minuit précis, une femme sortait du palais de Versailles, enveloppée d'un coqueluchon et suivie seulement d'un laquais en livrée ventre de biche et rouge. Ce dernier dit un mot à l'oreille du factionnaire placé sur la terrasse et il les laissa passer sans difficulté. La nuit était noire, un orage se préparait et quelques éclairs sillonnaient l'horizon.

— Il n'est pas prudent de se promener si tard, disait le laquais à la dame qu'il accompagnait, et si madame voulait m'en croire, elle n'attendrait pas l'orage.

— Taisez-vous, chevalier, on pourrait vous reconnaître, nous sommes encore trop près du château.

— Mais, madame, en vérité, ce n'est pas prudent, d'après ce que M. le duc vient de dire à Votre Altesse sérénissime...

— Je veux le voir, vous dis-je; peu m'importe ce qui arrivera. Je sais que cet orage qui gronde là-bas au-dessus de la forêt n'est pas le plus redoutable pour moi, et qu'il s'en élève un là, dit-elle en montrant la fenêtre de madame de Maintenon, qui me causera bien plus de mal peut-être. J'ai vu cela ce soir dans leurs regards. Mais je veux le voir, j'en ai besoin, il est mon bonheur et ma vie. Voici la clef, ouvrez la grille du bosquet d'Apollon, il m'y attend sans doute; restez en dehors et prévenez-moi au moindre bruit.

Madame la duchesse entra dans le bosquet, un homme vint au-devant d'elle. A la lueur d'un éclair on vit briller sur sa poitrine le collier de l'ordre et à son côté la garde d'une épée enrichie de diamants.

II

Monseigneur et M. le prince de Conti chassaient dans la forêt de Meudon, quelques jours après les événements qu'on vient de lire. M. le dauphin paraissait très-gai et raillait le prince sur sa mauvaise humeur, qui éclatait malgré lui dans toutes ses paroles.

— Qu'avez-vous donc, mon cousin? vous êtes d'une distraction sans pareille. Si cela continue, vous tirerez sur nos chiens en les prenant pour des cerfs. Vous m'écoutez à peine, et vous ne me répondez pas du tout.

— Je vous demande pardon, monseigneur; je suis un peu souffrant aujourd'hui. J'en ignore la raison, c'est de la folie; mais je crois aux pressentiments, et depuis ce matin je ne puis me rendre compte de ma tristesse.

— Avez-vous donc eu quelque nouvelle disgrâce? Auriez-vous par hasard rencontré M. du Maine ou son impérieuse duchesse? Le roi vous a-t-il mal reçu? ou madame de Maintenon aurait-elle témoigné de nouveau son antipathie pour votre bonne grâce?

— Rien de tout cela, monseigneur; j'arrive de Chantilly et ne suis point allé à Marly ce matin.

— Ah! vous arrivez de Chantilly! Comment se porte madame la duchesse?

— Très-bien, monseigneur; elle est revenue à la cour.

— Et M. le duc aussi?

— Oui, monseigneur.

— A-t-il été un peu plus aimable pour vous?

— Il a été ce qu'il est toujours pour moi et pour les autres.

— C'est-à dire insupportable; je comprends. Mais nous approchons du château, que faites-vous? Rentrez-vous avec moi?

— Si vous le permettez, monseigneur, j'irai d'abord à Marly. Je n'ai pas vu le roi depuis bien des jours, et j'ai tant d'ennemis, que je dois veiller jusqu'aux plus petites choses; je reviendrai demain. »

En ce moment un courrier à la livrée du roi traversa l'allée; monseigneur l'appela.

— Qu'est-ce? dit monseigneur le dauphin.

— Une lettre du roi pour monseigneur.

— C'est bien; donnez.

Le prince de Conti prit la lettre des mains du courrier et la remit à monseigneur, qui la décacheta sur-le-champ. Une grande altération parut sur son visage.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'apprends? s'écria-t-il. Mon cousin, le roi vous demande; on vous a cherché à l'Isle Adam. Il faut partir tout de suite pour Marly. Je vous y suivrai de près, mon cher cousin.

Et le bon prince serra la main de M. de Conti, qui ne pouvait comprendre cet intérêt.

— Monseigneur, repondez-moi, en grâce; avons-nous la guerre? Ai-je enfin le commandement d'une armée?

— Non, non, nous n'avons pas la guerre; mais vous aurez un beau commandement. Je suis heureux, je suis fâché, mais vous le méritez. Vous devez être fier et tranquille; si c'est de la gloire qu'il vous faut, elle ne vous manquera pas.

— Monseigneur, je vous en supplie, un seul mot. Où m'envoie-t-on? Est-ce en Allemagne, en Hongrie? Enfin, où est-ce?

— Je ne puis rien dire. Allez voir le roi; il vous attend. Je serai bientôt à Marly; je veux examiner les physionomies. Adieu; allez, allez!

Et lui faisant un petit signe de la main, M. le dauphin s'éloigna.

Lorsque M. le prince de Conti arriva à Marly, le roi était à la promenade; le prince alla le rejoindre. Il y eut ce jour-là une distinction marquée dans la manière dont il fut accueilli.

« Vous arrivez bien tard, monsieur, dit le roi; je



vous ai fait chercher jusqu'à l'Ile-Adam; vous n'y étiez point.

— Il est vrai, sire; je viens de Chantilly, où j'ai laissé madame la princesse de Conti près de M. le prince.

— Vous vous trompez, monsieur; ils sont ici depuis une demi-heure, je les ai mandés. »

La conversation continua sur d'autres sujets. Le château de Marly, tout nouvellement habité par Louis XIV, subissait chaque semaine de brillantes métamorphoses. Le monarque avait contraint la nature, à force d'or et de puissance, à lui offrir un séjour digne de lui. Les jardins, presque aussi beaux que ceux de Versailles, n'avaient pas d'autres rivaux en Europe. Le roi affectionnait singulièrement cette résidence; et, comme on le sait, la plus grande

faveur qu'il pût faire à un courtisan était de le désigner pour *les Marly*.

Au milieu des adulations dont il se vit entouré, M. le prince de Conti conservait son attitude rêveuse. Sans doute l'énigme de son rappel le préoccupait fortement; mais il l'était autant peut-être du pressentiment inconnu dont il se sentait poursuivi. Les âmes tendres sont ainsi faites; elles ne songent aux grandes choses de la vie qu'en ce qui touche à leurs pensées: une fleur est souvent bien plus précieuse pour eux qu'un diadème.

Au moment où le roi rentrait chez madame de Maintenon, un page à la livrée de Condé remit une lettre à M. le prince de Conti.

« Mon cousin, lui dit le roi, ne vous éloignez pas, j'aurai bientôt à vous parler. Qu'on appelle M. de Torcy, ajouta-t-il. »

Le prince ouvrit le billet qu'on venait de lui donner, aussitôt que Sa Majesté eut disparu. Le page attendait la réponse.

« Dites à madame la duchesse que je me rends à ses ordres. »

L'enfant courut en avant, le prince le suivit.

Les princes et princesses de la famille royale n'avaient à Marly que de très-petits appartements. Le château était trop exigu pour les contenir tous, eux et leur suite, aussi commodément qu'à Versailles. Madame la duchesse de Bourbon était logée très-près de mesdames ses sœurs, et ce voisinage les gênait mutuellement à cause du peu d'union qui existait entre elles. Le page ouvrit doucement la porte d'un salon dont tous les rideaux étaient baissés et annonça à voix basse :

« Monseigneur le prince de Conti. »

La princesse était seule, assise ou plutôt couchée sur une espèce de fauteuil. Elle ne se leva point et ne fit pas un mouvement.

« Au nom du ciel! qu'avez-vous? s'écria le prince. D'où viennent ce silence et cette obscurité? Seriez-vous malade? »

Et il se jeta à ses genoux.

« Louis, dit-elle, après un effort pénible, Louis, nous allons être séparés.

— Séparés! madame, et qui l'oserait? J'en défie le roi lui-même.

— Nous serons séparés, vous dis-je, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je ne puis pas, que je ne veux pas m'y opposer.

— Parlez, parlez. Aujourd'hui tout est mystère autour de moi. Mais vous, mon amie, puisque vous êtes instruite, répondez-moi, qu'y a-t-il enfin?

— Oh! de belles et nobles choses, monsieur. Je suis heureuse, je suis contente. Et elle pleurait, la pauvre femme!

— Vous êtes comme monseigneur; il m'en a dit autant et de la même manière.

— Tous ceux qui vous aiment seront ainsi, Louis; ils seront ravis et ils pleureront.

— Au nom du ciel! qu'est-ce que cela signifie?

— Eh bien! je vais vous le dire. Vous êtes un brave et généreux prince, vous êtes un noble cœur. Moi, faible et pauvre créature, j'ai apprécié ce caractère, je vous ai donné ma vie. Un grand peuple a fait comme moi et vous a donné le trône. Vous êtes roi de Pologne et vous allez me quitter.

— Madame, répliqua le prince, ne vous ai-je pas juré de vous aimer toujours? n'ajoutez-vous plus de foi à ma parole, que vous me tendez un tel piége?

— Hélas! heureusement ce n'est point un piége. Vous allez l'entendre tout à l'heure de la bouche du roi; c'est pour cela qu'il vous a mandé. Tout le monde l'ignore, hors lui et monseigneur. Mon frère vient de me l'apprendre pour m'épargner une douloureuse joie devant toute la cour, et moi j'ai voulu être la première à saluer Votre Majesté.

— Mon Dieu! Louise, vous me feriez devenir fou. Est-ce que vous prenez tout cela au sérieux? Est-ce que vous croyez que tous les royaumes du monde valent ma liberté et mon amour? Vous savez bien que je n'accepterais pas l'empire, s'il me fallait l'accepter sans vous. Rassurez-vous, mon amie, je reste.

— Voilà ce que j'avais prévu, interrompit-elle, et voilà pourquoi j'ai demandé à vous parler moi-même. Oh! oui, je savais que vous m'aimiez assez pour me sacrifier une couronne, mais je ne veux pas de ce sacrifice.

— Ce n'en est point un, je vous le jure. Réfléchissez-y : quel est ce trône, qui m'est offert? pourrai-je le transmettre à mes enfants? me classera-t-il parmi les souverains? serai-je quelque chose de plus dans le monde et dans l'histoire? Non. Mille difficultés entourent cette entreprise; il me faudrait combattre, il me faudrait céder sur bien des points auxquels ma conscience répugne; et, pour prix de ces traverses, de ces ennuis sans but, qu'obtiendrais-je? je quitterais la France, vous, monseigneur, dont le règne me promet un dédommagement des injustices que j'ai subies; je souffrirais cette horrible mort d'une absence éternelle! Non, non, madame, encore une fois, je ne le veux pas.

— Et croyez-vous, monsieur, que tout le monde ne devinera pas le motif de ce refus? croyez-vous que notre amour, déjà hérissé de tant de dangers, ne recevra pas son coup de grâce? Puisque vous m'y forcez, je vais tout vous dire. M. le duc a des soupçons qu'un rien pourrait confirmer. Il les a confiés à M. du Maine. Celui-ci, qui vous hait parce que je vous aime peut-être, l'a engagé à s'adresser au roi. Il hésite, mais il le fera si le moindre

incident l'y pousse, et vous comprenez qu'alors je suis perdue. Vous voyez donc bien, monsieur, qu'il faut accepter.

— Mon Dieu! s'écria le prince, pourquoi me mettez-vous dans cette nécessité affreuse de la quitter ou de perdre la vie? pourquoi, surtout, placez-vous une couronne dans la balance? Qu'ai-je besoin d'une couronne sans elle?

— Louis, Louis, je vous en conjure, n'hésitez pas. L'heure s'avance, le roi va vous faire appeler, et,



(Louise.)

songez-y bien, un refus sera ma perte.

— Oh! madame, vous ne m'aimez plus! »

La princesse se jeta dans ses bras.

« Hélas! murmura-t-elle, suis-je ce que je veux? je fais mon devoir. Je brise mon cœur et le vôtre. Oh! ne me quittez pas! »

Un léger bruit se fit entendre dans l'antichambre; madame la duchesse essuya ses larmes et reprit un visage calme.

« On vient, Louis, je me confie à votre honneur. Je vous laisse le maître de notre destinée. Songez que toute l'Europe a les yeux sur nous; songez que nous nous devons au nom que nous portons tous deux; que vous vous devez surtout à votre courage et à votre réputation. Nos obligations sont plus grandes que celles des autres. Quoi que vous décidiez, je l'approuve. Je serai digne de vous, je vous le promets. Je me rends dans le grand cabinet. Vous y rencontrerez mon regard comme un encouragement ou une consolation, selon ce qui vous conviendra. Maintenant, séparons-nous, et du courage. »

Ouvrant la porte de sa chambre à coucher, elle s'y renferma à l'instant où l'on avertissait le prince que le roi le faisait appeler.

Louis XIV était dans l'appartement de la favorite; M. de Conti attendit ses ordres avec une émotion à laquelle ni l'un ni l'autre ne semblaient accoutumés.

« Mon cousin, dit le roi, voici deux lettres, une de l'abbé de Polignac et une de l'abbé de Châteauneuf : lisez la suscription; elle vous apprendra ce que je suis heureux de vous confirmer : vous êtes roi de Pologne. »

Le prince se jeta aux genoux de Louis XIV sans répondre; madame de Maintenon le regardait, et son œil perçant semblait chercher au fond de sa pensée. Il s'en aperçut, et cette circonstance lui donna une force qu'il n'eût pas trouvée sans elle.

« Je remercie Votre Majesté, répondit-il enfin, de la grâce qu'elle veut bien me faire.

— Il n'y a aucune grâce à moi dans tout ceci. Les Polonais ont reconnu votre mérite; ils vous demandent, ils vous veulent pour roi; je ne puis m'y opposer, et je ne le veux pas. Il est honorable pour ma maison qu'un prince de mon sang ait été

choisi sans intrigues, sans que j'aie usé de mon influence. J'en suis fier pour vous et pour moi, voilà tout. Dès aujourd'hui je vous regarde comme roi de Pologne, et je vous traiterai comme tel.



(Le prince de Conti.)

— Non, sire, je ne puis souffrir cette bonté de votre part. Je ne sais encore si j'accepterai ou si je refuserai l'honneur que l'on m'accorde ; mais, dans tous les cas, je n'accepterai le titre et le rang suprêmes que lorsque je les aurai réellement. Il peut arriver que ce peuple ne m'accueille pas; il peut arriver que le trône m'échappe. Je ne supporte pas l'idée de descendre après être monté. Je prie donc en grâce Votre Majesté de nous regarder encore et toujours, madame la princesse de Conti et moi, comme ses sujets dévoués et ses parents respectueux.

— Ceci est très-beau, mon cousin, et vous prouvez combien vous êtes digne du choix qu'on a fait de vous. Les propositions des états de Pologne n'avaient pas de sens, et l'abbé de Polignac est encore plus étrange de les avoir acceptées. Nous verrons cela quand vous serez sur les lieux. On ne vous a pas moins proclamé à Varsovie au milieu des sénateurs et des nonces, et vous êtes bien légitimement, par la grâce de Dieu et l'élection du peuple, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie.

— Je demanderai à Votre Majesté, sire, quelques jours de réflexion. C'est un grand parti à prendre ; je voudrais d'abord consulter monseigneur, dont les bontés pour moi sont si grandes, M. le prince, madame la princesse de Conti, M. le duc...

— Prenez garde, monsieur, que vous n'avez aucun avis à demander lorsque je vous ai donné le mien. Vous accepterez la couronne de Pologne, parce que s'il en était autrement, vous me désobligeriez beaucoup, et votre refus amènerait peut-être des conséquences graves. Il est certaines positions auxquelles on doit d'immenses sacrifices; la vôtre est de ce nombre ; et puisque vous voulez des conseils, recevez celui-ci : quand on ne peut pas soutenir un rôle que l'on joue devant toute une nation, on ne mérite ni pitié ni merci ; il n'y a que des femmes qui hésitent.

— Monsieur, continua madame de Maintenon, qui jusque-là s'était contentée d'observer, je crois que je puis vous faire mon compliment. Le roi me le permettra maintenant. »

Le prince s'inclina sans répondre

« Il faudra nous quitter promptement, monsieur; des vaisseaux vous attendront à Dunkerque, et la réussite dépend de la vivacité que nous mettrons dans nos démarches. Jean Bart vous conduira en sûreté ; je suis tranquille. Il est impossible que nous ne soyons pas les maîtres.

— Je vous conjure de nouveau, sire, de m'épargner les embarras d'une position indécise. Permettez-moi de me retirer de la cour jusqu'à mon départ; permettez-moi surtout d'hésiter encore. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, vous, roi du plus beau pays de l'univers, vous qui n'avez jamais quitté votre patrie, votre famille, vos affections, vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a d'affreux à ces sacrifices.

— Vous n'avez pas oublié votre courage de Hongrie ni ce qu'il vous a coûté, à ce qu'il paraît, mon cousin. Je m'en souviendrai comme vous, si vous me le rappelez ainsi.

— Pardon, sire, mais entre ce souvenir et vous, il y a le lit de mort du grand Condé et le serment que vous avez fait de ne plus me reprocher une étourderie de jeunesse.

— Je n'ai pour cela qu'un seule manière, monsieur. »

Et poussant lui-même la porte du grand cabinet, il dit à haute voix :

« Annoncez le roi et le roi de Pologne. »

Le prince de Conti arriva à Dunkerque le 3 septembre au soir. Jean Bart avait déjà pris ses ordres, et son départ était résolu pour le lendemain. On venait de le laisser seul dans la chambre qu'il occupait à l'amirauté; il se hâta d'ouvrir son portefeuille et d'y chercher une lettre.

« Elle m'a prié de ne la lire qu'ici, j'ai tenu ma promesse, se dit-il à lui-même; j'y dois répondre avant de m'embarquer. Hélas! c'est la dernière que je recevrai dans eette France si chère. »

« Mon ami, mon bien-aimé Louis, cette lettre « n'est plus que celle d'une amie; je veux oublier « les liens si tendres qui nous ont unis l'un à l'autre « pour ne me rappeler que mon affection de sœur. « Vous trouverez dans ce billet un anneau de deuil, « vous le porterez sans le quitter jamais, comme si « j'étais morte. Vous m'en enverrez un semblable, « et je ne m'en séparerai pas même dans la tombe.

« Maintenant, adieu! ayez du courage; songez à « ce que vous devez à l'histoire, songez que vous « êtes un héros et que vous ne pouvez pas rester « au-dessous de votre renommée. Sillery, notre « confident aux jours du bonheur, servira d'inter- « médiaire dans cette cruelle absence. Je lui ai re- « commandé de veiller sur vous, hélas! puisque je « n'y puis plus veiller moi-même. »

Le prince, en finissant cette lettre, resta plusieurs minutes anéanti, ses yeux fixés sur la bague, en versant des larmes.

« Morte pour moi! oh! non, non, cela ne sera pas. Ce royaume, je n'en veux point, cette couronne, je la rejette. Je reviendrai. Eh! que m'importent à moi les honneurs et les triomphes? c'est elle, c'est elle seule qui peut embellir ma vie, et je la retrouverai, dût-il m'en coûter mon avenir tout entier.

— Monseigneur, dit le chevalier de Sillery, qui entra vivement, il paraît que nous ne passerons pas facilement; la flotte ennemie nous attend dans la Baltique. Nous débuterons par un combat.

— Dieu vous entende! mon cher Sillery, il n'y a que cela qui puisse me raccommoder avec ma couronne. Mais dites donc à tous ces gens qui me persécutent de me faire grâce de la majesté; je ne veux porter ce titre qu'après avoir été sacré par le primat dans la cathédrale de Varsovie, si cela m'arrive jamais.

— Monseigneur, il n'y a que vous en Europe qui puissiez succéder au grand Sobieski. Je ne crains pas de rivalité.

— Et moi, j'en espère, monsieur. »

Le lendemain, le prince mit à la voile. Il trouva les vaisseaux ennemis à l'embouchure de la Meuse; mais, malgré son désir, le combat devint impossible, le gros temps sépara la frégate.

« Je suis bien malheureux, écrivait-il à madame « la duchesse, il me faut vous perdre, et je ne puis « même conquérir mon royaume; tout est contre « moi. »

Au moment où le futur roi de Pologne traversait le Sund, le roi de Danemarck, qui voulait demeurer neutre, se mit avec la reine à la fenêtre du château du Cronenbourg pour le voir passer. Le prince exigea que le salut leur fût fait, malgré le peu de courtoisie dont ils usaient à son égard, et chacun approuva cette conduite.

Pendant ce voyage, l'électeur de Saxe ne perdit pas son temps. Le primat lui avait écrit pour le supplier de ne point troubler leur liberté et de vouloir bien se retirer de Pologne, puisque le prince de Conti était élu et proclamé suivant les lois. L'assemblée de la noblesse de Varsovie avait établi une garde auprès du corps du feu roi pour empêcher qu'on ne l'enlevât et qu'on ne le portât à Cracovie, où il est d'usage que la pompe funèbre et le couronnement du successeur se fassent à la fois. L'électeur n'en tint compte; il reçut les hommages de son parti dans le château de Cracovie, s'empara de la couronne, des ornements royaux qu'on y conservait, et ayant fait dresser un catafalque dans l'église de Cracovie, comme si le corps du feu roi y eût été réellement, il se fit couronner en présence de toute la noblesse.

Le prince de Conti venait d'arriver à Dantzick. Les habitants étaient contre lui et lui refusèrent des vivres. Après avoir attendu plusieurs jours, il vint enfin une ambassade de la république polonaise le saluer sur sa frégate. Le prince brûlait du désir de combattre. Il voulait descendre à terre et conquérir, comme Henri IV, son royaume pied à pied;

mais il se trouva malheureusement qu'il n'avait point d'armée. L'abbé de Polignac, qui espérait, pour prix de ses soins, le chapeau de cardinal, avait fait de telles promesses, assuré tant d'argent, que dix millions n'auraient pas suffi pour les acquitter. Tous ses partisans, voyant qu'il n'était point aussi riche qu'on l'avait cru, lui tournèrent le dos; le seul primat fit tête à l'orage; mais il ne put empêcher la noblesse de se mettre du côté de l'électeur. Dès lors, la cause fut perdue. C'en était plus qu'il n'en fallait pour persuader le retour à un candidat plus empressé que ne l'était M. le prince de Conti. Le même jour, une frégate, dépêchée par lui, emporta les deux lettres suivantes :

« Sire,

« Je joue ici un personnage indigne d'un prince « de votre maison et d'un pays comme la France. « J'étais venu en Pologne avec la résolution de mé- « riter par mon courage le choix que ces peuples « avaient fait de moi; mais ce ne sont pas des dan- « gers qui me sont offerts, ce sont des trésors qu'il « me faudrait. Ils ne pensent pas à se défendre; ils « veulent se faire acheter, et je ne suis point assez « riche pour cela. Je supplie donc Votre Majesté « de trouver bon que je renonce à mes prétentions « et de me permettre de retourner près d'elle. « J'aime mieux rester ce que j'étais et abandonner « une partie où je ne vois ni honneur à gagner, ni « ennemis à combattre. »

L'autre lettre contenait ces mots :

« Mes belles amours, me voici que je retourne à « vous, non pas, comme je le pensais, avec quelque « gloire, mais bien marri et bien humilié. J'ai semé « mon argent par les chemins, j'ai refusé tous les « emprunts qui m'ont été offerts; je ne veux pas « acheter le malheur de ma vie; ce serait bien as- « sez de m'y soumettre si j'y étais forcé. Je ne sau- « rais vous dire de quelle inexprimable joie mon « cœur est rempli : je vais vous revoir. Tout ce qui « m'entoure me plaint; on veut absolument que je « sois triste, et je suis trop heureux. Cependant les « circonstances et ma pauvreté m'arrachent un beau « triomphe. Pourquoi n'ai-je pas pu trouver des « soldats? Que j'aurais été fier d'enlever, l'épée à la « main, cette couronne qu'on met à prix d'or, et de « la déposer ensuite pour revenir à vos genoux, « plus digne de vous, peut-être! Au lieu de cela, « vous me reverrez comme un pauvre banni, un « roi sans État, un prétendant disgracié, mais vous « me reverrez! A bientôt, *ma dame*, et ensuite à « toujours. Je vous parlerai avant tout le monde; « vous serez prévenue de mon arrivée. J'aurai le « temps de jouer le roi détrôné après que j'aurai « trouvé près de vous la récompense de mes dou- « leurs. Ne craignez rien, je serai prudent; je suis « trop heureux pour vouloir risquer de perdre en- « core ce qu'il m'a tant coûté de perdre une fois. »

Lorsque ces lettres arrivèrent à Paris, l'une fut remise en secret à madame la duchesse; M. de Torcy apporta l'autre au roi, chez madame de Maintenon. Louis XIV, dont le plus grand mérite était d'apprécier les hommes ce qu'ils valaient, ne put s'empêcher de dire, après l'avoir lue, et malgré sa contrariété :

« Voilà de grands et nobles sentiments. Il est dommage de ne pas réussir quand on pense ainsi.

— Il est dommage aussi, permettez-moi de le dire à Votre Majesté, que de si beaux sentiments aient pour motif des vues si coupables, répliqua madame de Maintenon. »

Le roi fronça le sourcil

« Il se peut que vous vous trompiez, madame, personne ne m'a rien rapporté de ce genre. »

Tout le temps de son souper le roi fut triste. Il ne parla point, et lui qui était d'ordinaire si gros mangeur, il ne toucha qu'à quelques plats de fruits et de confitures. Lorsque les princes et princesses furent admis dans sa chambre, ses yeux se portèrent d'abord sur madame la duchesse, dont le charmant visage rayonnait de bonheur. Sa toilette fraîche et couleur de rose était joyeuse comme elle. Son père la regarda longtemps et sa physionomie s'adoucit. Peut-être lui revint-il au cœur quelque souvenir du temps où lui aussi il faisait de l'amour l'affaire principale de sa vie. Peut-être se rappela-t-il la passion si tendre que la duchesse de Lavallière expiait aux Carmélites, et peut-être sa propre faiblesse le rendit-elle indulgent à celle des autres. Il ne put néanmoins s'empêcher de regarder tout à la sérénité empreinte sur les traits de Madame, sa fille.

« Vous êtes bien belle ce soir, Madame, et bien contente à ce qu'il me paraît?

— Oui, sire, répondit-elle un peu embarrassée; Votre Majesté ne m'a-t-elle pas permis de la voir longtemps ce matin? C'est un bonheur qui illumine toute ma journée.

— Je viens d'envoyer Torcy chez M. le prince et chez la princesse de Conti; j'avais un triste et agréable compliment à leur faire. Le prince de Conti a renoncé au trône de Pologne; il revient promptement et s'est noblement conduit. »

Tous les regards se portèrent sur madame la duchesse, qui ne sourcilla pas.

— Elle le sait, pensa le roi.

— Elle ne l'aime plus guère, dit tout bas madame la duchesse de Chartres à madame la princesse douairière de Conti.

— Voilà donc un roi sans trône, dit Madame. N'est-ce pas assez d'en avoir dans ce pays-ci; et qu'en ferez-vous, sire?

— Ce qu'il était avant, madame, puisqu'il a eu le bon esprit de ne rien vouloir accepter de plus pour n'en pas prendre l'habitude.

— Que penseriez-vous d'un établissement royal à Chantilly, ma sœur? interrompit madame la duchesse de Chartres.

— Je penserais, mignonne, qu'il serait tout aussi bien placé là qu'au Palais-Royal. »

A ces mots, Monsieur fut au moment de s'emporter; la présence seule du roi put le contenir. Il avait obtenu que, pour faire une différence entre madame de Chartres et les deux autres princesses légitimes, elles appelleraient sa belle-fille *Madame*, pendant que celle-ci les nommerait *ma sœur*. Madame la duchesse s'était mise à la traiter de *mignonne*, comme étant enfant du même amour. Monsieur ne pouvait supporter cela. Madame en enrageait de colère. Aussi ce soir-là, elle se leva et sortit dès que madame la duchesse eut parlé.

« Madame la duchesse de Bourgogne est, à l'heure qu'il est, bien près de son mariage, dit le roi pour changer de conversation.

— Son portrait court tout Paris, sire, répliqua la princesse de Conti douairière. Des gentilshommes de monseigneur en ont rapporté plusieurs à Meudon ce matin.

— C'est bon signe; elle sera aimée. N'est-il pas vrai, madame? »

Tout le monde s'inclina.

« Nous allons avoir des fêtes. M. le prince de Conti sera sûrement de retour pour y assister, répondit madame de Maintenon.

— Je l'ignore, répondit le roi. »

Il congédia sa famille au moment où les princesses lui faisaient leurs révérences. Une lettre tomba de la poche de madame la duchesse, qui ne s'en aperçut pas. M. le duc du Maine la ramassa et allait la lui rendre lorsque, jetant les yeux sur la suscription, il la plaça soigneusement dans son justaucorps. Ce mouvement échappa à tout le monde, hors à madame de Maintenon, à qui rien n'échappait.

Deux semaines après, madame la duchesse s'était enfermée dans l'appartement qu'elle occupait à Versailles et où nous avons déjà conduit le lecteur. M. le duc chassait à Chantilly. Elle se faisait passer pour malade, afin d'éloigner même les visites. Son agitation et son impatience étaient au comble; elle se levait et se rasseyait dix fois par minute; elle écoutait tous les bruits, cherchant à deviner l'approche de celui qu'elle attendait. Oh! c'est une si douce et si cruelle émotion que l'attente de ce qu'on aime! On désire et on craint tant de choses, on appelle de tant de vœux ce moment de la réunion dont on jouit mille fois d'avance!

Enfin un pas léger se fit entendre, quelques paroles s'échangèrent à voix basse entre la personne qui arrivait et une autre placée à la porte de l'appartement. Le cœur de la princesse battait au point de l'empêcher de distinguer ce qui se passait autour d'elle. Bientôt cette porte qu'elle perçait de ses regards s'ouvrit; un homme en costume de courrier entra, se jeta à ses pieds avec des larmes de joie et murmurant quelques paroles inintelligibles: c'était le prince de Conti!

Je n'essayerai pas de peindre ce moment; bien d'autres avant moi ont dit que cela était impossible, le plus grand mérite des impressions de cette nature est d'être si vives et si promptes, qu'elles échappent à l'analyse: ce sont les seuls instants où l'âme se souvienne du ciel.

« Vous voilà donc, mon beau monarque! dit la duchesse.

— Oui, me voilà de retour, et je ne crois pas que jamais on me reprenne à courir les aventures. Recevez ici mon serment de ne plus quitter vos charmes que pour le service du roi, et permettez-moi de déposer à vos pieds les débris d'une couronne. »

Il tira son épée, la brisa sur son genou, et en jeta les morceaux sur le tapis.

— Oh! merci! merci! interrompit la princesse. Il est donc bien vrai que nous ne nous séparerons plus!

— Plus qu'à la mort.

— Hélas! c'est encore trop!

— Et mon absence vous a-t-elle paru longue? Avez-vous daigné penser à moi?

— Comment aurais-je pu faire autrement? Vos ennemis mêmes prenaient à tâche de me rappeler votre existence. Tout me parlait de vous, mes craintes comme mes espérances.

— Et moi, madame, je n'avais ni craintes ni espérances, je n'avais qu'un seul désir, vous revoir! Oh! j'ai pris plus de peine pour briser mon sceptre qu'il ne m'en aurait fallu pour l'obtenir.

— Combien je suis fière de cet amour qui vous a fait rejeter un trône! combien je suis fière de vous surtout, qui êtes si noble et si grand que l'humiliation d'une défaite est devenue pour nous une gloire! Mais dois-je vous le dire en ce moment si doux? Je tremble pour notre amour. Le billet dans lequel vous m'annonciez votre retour a été surpris; je l'ai perdu; on me l'a pris, et cela ne peut être qu'ici ou chez le roi. J'ai vainement cherché à découvrir ce mystère. Est-il entre les mains de M. le duc, ou le roi l'a-t-il reçu de quelque ennemi caché? Je l'ignore, et je ne vis pas depuis lors. Ce soir, j'ai longtemps hésité à vous recevoir sous ces habits d'emprunt; pourtant le désir de vous revoir m'a fait tout braver. Qui sait si nous ne sommes pas réunis pour la dernière fois! Qui sait si, lorsque votre

arrivée sera connue de tous, il sera permis de nous retrouver encore? Nous sommes observés de si près! tant de jaloux nous entourent! Oh! Louis, pourquoi nos deux existences n'ont-elles pas été unies? Que de belles et grandes choses vous feriez sous l'inspiration d'un amour tel que le mien, s'il pouvait s'avouer à la face de tous! Nous sommes bien malheureux, mon ami, et je ne sais ce que l'avenir nous réserve. Dites-moi qu'au moins vous m'aimerez toujours.

— Je vous aimerai comme je vous aime, Louise. Je vous dois plus que vous ne pensez; car sans vous, le découragement se serait déjà emparé de mon âme. Mais ce que vous m'apprenez de ma lettre m'inquiète au delà de tout. On m'a suivi peut-être, et je connais votre mari; ce n'est pas ouvertement qu'il vous attaquera; il craint en vous la fille du roi, en moi le rival de sa fortune: s'il peut nous perdre, il le fera. Quant à ce qui me regarde, peu m'importe! Mais vous! vous! »

En ce moment, un mouvement inaccoutumé se fit entendre dans les antichambres. La princesse pâlit étrangement.

« C'est lui sans doute, s'écria-t-elle en se plaçant devant le prince. C'est lui! il vient vous assassiner, peut-être... Oh! mon Dieu! qu'ai-je fait!...

— Ne craignez rien, madame, remettez-vous. Quel que soit le danger qui nous menace, ne vous laissez point abattre. Le meilleur moyen de le braver, c'est un sang-froid hors de toute atteinte. Je suis là, d'ailleurs! Quelle crainte pouvez-vous avoir? »

Le bruit approchait de plus en plus, Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas.

III.

On annonça le roi. Il resta un instant debout à la porte, en face des deux amants, qu'il venait de surprendre, examinant l'épée brisée sur le tapis et surtout l'air embarrassé de madame sa fille. Quant au prince, il prit une attitude respectueuse, mais il ne baissa pas le regard.

— Qu'est-ce ceci, madame? et que signifie le trouble où je vous vois? Pourquoi cette arme, et pourquoi monsieur est-il ainsi dans votre appartement?

La princesse ne répondit pas.

— Vous me devez au moins quelques paroles d'explication, madame, et si vous continuez à vous taire, vous me ferez croire que vous êtes étrangement coupable.

— Si Votre Majesté veut me le permettre, je lui expliquerai ce qu'elle désire savoir, et...

— Et, monsieur, d'abord que faites-vous sous ces habits? Comment, à votre retour, n'êtes-vous pas venu me rendre vos hommages? Vous êtes ici, et je l'ignore! et je vous trouve chez madame la duchesse! avant d'avoir vu votre femme, M. le prince et moi-même! Vous avez pris d'étranges manières dans votre voyage de Pologne.

— Vous me demandez ce que je fais ici, sire; vous exigez que je vous parle franchement. Eh bien! je le ferai. J'en ai le droit peut-être, car je fus presque votre égal, il n'a tenu qu'à moi d'être traité comme tel. Je suis votre sujet, votre parent; j'ai fait jusqu'à présent tout ce qui a dépendu de moi pour soutenir toutes les obligations que ce double titre m'impose. Et vous m'avez toujours repoussé, et vous m'avez éloigné de votre royale personne, comme si je n'avais été qu'un courtisan importun. Sachez-le bien pourtant, sire, je n'ai jamais désiré ni demandé de faveurs. Je n'ai voulu que la justice, je n'ai voulu que votre approbation, si j'osais le dire, votre bienveillance. On m'a appelé au trône, j'ai refusé: j'aimais mieux mon épée qu'une couronne; vous m'avez ordonné de la prendre, j'ai obéi. Je suis allé en soldat de fortune conquérir le titre que vous m'aviez donné. Au lieu d'ennemis, je n'ai trouvé que des traîtres; au lieu de combattre, il a fallu négocier. Alors, sire, j'ai senti que je n'étais pas fait pour le manteau royal. J'ai senti que la plus noble partie de moi-même me rappelait ici; je n'ai plus opposé à la digue qui s'est rompue d'autre résistance que celle de votre nom; le flot a emporté mes craintes, il m'a rendu à mon pays, je ne suis plus roi, mais je suis toujours prince, mais je suis libre, et j'espère racheter bientôt de nouveaux titres à l'estime de tous. Il ne me reste qu'une ambition. Je veux que ce peuple qui m'avait choisi d'abord, et qui maintenant me repousse, me regrette bientôt. Je veux qu'ils me rappellent de leurs désirs, et je veux, moi, rester près de Votre Majesté, près de ma famille; j'y trouverai le bonheur et la gloire, cela vaut plus que ce que j'ai perdu. »

Le roi avait écouté ces paroles d'un front sévère et sans donner le moindre signe d'improbation. Tout à coup se retournant vers sa fille:

« Sortez, madame, » lui dit-il.

La princesse salua et disparut.

« Maintenant, reprit le roi, je vous ai écouté patiemment, monsieur, maintenant au moins vous n'aurez pas à me reprocher de vous avoir traité avec injustice. C'est à mon tour de vous répondre. Vous êtes marié, vous avez des enfants, vous leur devez le bon exemple, et vous apportez le scandale à la cour. Votre passion pour madame la duchesse n'est un secret pour personne, et cette passion, c'est un crime, monsieur, car ni vous ni elle n'êtes libre;

car votre femme en meurt de chagrin, et M. le duc de rage. Je vous ai vu vous éloigner avec plaisir, je ne vous le cache pas, puisque c'était d'une manière si glorieuse pour vous. Je croyais l'ordre et la paix rentrés dans ma famille, et vous venez troubler de nouveau ce que j'espérais si bien consolider. Retenez ceci, monsieur, je vous défends de voir madame la duchesse autrement que vous n'êtes obligé de le faire dans les occasions. Je vous le défends comme roi et comme père. Si vous osiez braver cette défense, il pourrait arriver de tels malheurs que vous auriez un terrible compte à rendre à Dieu et aux hommes. Ne me répondez point. Je n'entendrais pas une parole de plus. Retournez à Paris, et demain présentez-vous à la cour. Je pense que toutes vos précautions sont prises pour que votre démarche de ce soir soit ignorée. Je l'ai apprise par vous-même. La lettre que vous avez écrite à madame la duchesse s'est égarée; un ami, un homme qui comprend toute l'importance de ce secret, me l'a confiée, afin que j'empêchasse le bruit et que je misse un terme à cette liaison coupable. Allez, monsieur, et tâchez que l'avenir me fasse oublier le passé. »

Le lendemain, Louis XIV reçut M. le prince de Conti en audience publique. Il lui témoigna du regret de son échec, disant qu'il avait souhaité de ne plus le revoir, malgré toute son amitié pour lui. Aucune altération ne parut sur son visage. Et ce qui étonna toute la cour, ce fut la tristesse du prince. On savait que ce retour comblait tous ses vœux; il ne s'en cachait pas, et néanmoins son caractère avait pris une tendance à l'ironie; sa conversation, une sorte d'âcreté à laquelle on était si peu accoutumé de sa part, que personne ne pouvait comprendre ce changement. Il n'y eut qu'une voix, la cour fut unanime pour rendre ju^stice à ce prince; on l'entoura d'hommages, on le combla d'éloges; il y demeura insensible et semblait à peine y faire attention.

Les fêtes pour le mariage de M. le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV avec la princesse de Savoie eurent lieu, ainsi que l'avait annoncé le roi. Un jour, au jeu, M. le prince de Conti avait perdu beaucoup d'argent contre le grand prieur de Vendôme, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Il semblait avoir pris à tâche de tourner le grand prieur en ridicule; on aurait cru qu'une haine secrète ne cherchait qu'une occasion pour éclater, et les chances du jeu paraissaient plutôt un effet qu'une cause.

Il survint un coup qui fut disputé, et où les propos s'échangèrent avec une aigreur toujours croissante. Le grand prieur était fort insolent; il lui échappa de dire que pour un roi de rencontre, M. le prince de Conti avait bien souvent des rois dans sa manche. Le prince lui répondit sur-le-champ quelque chose de plus piquant encore sur sa lâcheté reconnue et sur sa réputation de *joueur heureux*. Le grand prieur s'emporte, jette les cartes, s'écrie que M. de Conti l'insulte, et lui en demande raison l'épée à la main.

« Vous me manquez de respect, monsieur, interrompit le prince, mais je n'ai jamais refusé une partie de ce genre, et je ne suis pas difficile à trouver, car je vais partout. »

M. le duc, présent à cette querelle, avait l'air d'un chat-tigre prêt à s'élancer sur sa proie. Au grand étonnement des spectateurs, il s'interposa entre les champions.

« Songez où vous êtes, messieurs, dit-il; songez que vous risquez la Bastille, ou pis encore peut-être.

— Monsieur, lui répliqua le prince de Conti, vous conviendrez au moins que *cet homme* m'a manqué de respect, et que si je lui fais l'honneur de me mesurer avec lui, ce sera par pure condescendance.

— Vous avez donc bien envie d'un duel? murmura M. le duc à l'oreille de son beau-frère; que diriez-vous si on vous en proposait un que vous pourriez accepter sans rougir?

— Je dirais que c'est le plus beau jour de ma vie; je dirais que je cherchais à me venger sur un misérable instrument, et que je suis trop heureux de m'attaquer à la main qui l'a conduit. Vous me comprenez, monsieur, vous comprenez que je connais la chaîne formée de M. du Maine à vous par le grand prieur; vous comprenez que je n'ignore pas où est cette lettre, quel est le lâche qui vous en a prévenu, et vous comprenez encore que je ne me suis pas emporté ce soir pour autre chose.

— A demain donc, monsieur; nous pourrons nous rendre chacun de notre côté derrière les murs du parc, accompagnés d'un de nos domestiques, cela suffira. Nous verrons qui de nous deux aura le bon droit et l'aide de Dieu. »

Ils se serrèrent la main en silence et se séparèrent. Cependant cette affaire fit du bruit. On arrêta sur l'heure M. de Vendôme et on le conduisit à la Bastille. Les princes du sang, M. le duc comme les autres, se montrèrent irrités de son insolence. Le roi exigea des excuses adressées par lui à M. le prince de Conti, et, malgré sa résistance, il dut se soumettre à cette humiliation.

M. le prince de Conti venait de rentrer chez lui et faisant ses préparatifs pour le combat du lendemain, lorsqu'une des femmes de madame la princesse de Conti vint tout éplorée le prévenir que son fils aîné, M. le comte de la Roche-sur-Yon, âgé de quatre ans, était à l'agonie. Des convulsions hor-

ribles l'avaient pris, et Fagon venait de déclarer qu'il n'y avait plus d'espérance de lui conserver la vie. M. le prince de Conti aimait beaucoup ses enfants; il s'empressa de se rendre auprès du lit du malade.

Il trouva le jeune prince dans un état qui annonçait la fin bien prochaine de sa courte maladie. Sa malheureuse mère pleurait auprès de lui; lorsqu'elle vit entrer son mari, elle leva vers lui un regard de reconnaissance, pour le remercier d'avoir compris son désespoir et de venir le partager. L'enfant ne connaissait plus personne. Sa respiration embarrassée, les mouvements nerveux qui agitaient ses petits membres avaient quelque chose d'effrayant.

« Mon Dieu! mon Dieu! sauvez mon fils! » s'écria le prince.

Et il se mit à genoux près du berceau. Sans doute une pensée soudaine se présenta à son imagination, car il rougit extrêmement, et se levant tout à coup, il ordonna qu'on le laissât seul avec la princesse.

« Madame, lui dit-il, le coup qui nous menace est sans doute une punition du ciel, que j'ai tant offensé. Pour me rappeler à lui, il me frappe dans ce que j'ai de plus cher. Près de ce lit de mort, je vous demande de me pardonner tous les chagrins que je vous ai causés, et je vous promets sur mon honneur qu'ils ne se renouvelleront plus. Quel que soit le résultat de ce sacrifice, je l'offre à Dieu, pour qu'il vous rende, à vous si pure et si innocente, ce cher petit être qui vous appartient. Me pardonnez-vous?

— Oh! monsieur, s'écria la princesse, je vous remercie; vous êtes bon. Ne me parlez point de pardon; ce que vous faites là efface toutes vos fautes, si vous en avez commis, ce que j'ai toujours voulu ignorer. Dieu entendra votre voix, sans doute, et il nous conservera notre fils. Prions ensemble, mon ami; vous êtes venu pleurer avec moi, et votre présence m'apportera la joie, j'en suis bien certaine. »

Ils se prosternèrent tous les deux auprès du berceau, et ils prièrent. Un ange est chargé, sans doute, de ces prières maternelles si ferventes; il les porte à Dieu; mais Dieu ne les accueille pas toujours, il sait où il frappe, et sa miséricorde ne retient pas sa justice.

Le comte de la Roche-sur-Yon mourut.

Madame la princesse de Conti se jeta dans les bras de son mari, qui la serra fortement sur sa poitrine. Au milieu de ses erreurs, il avait conservé une grande estime et une grande affection pour sa vertueuse compagne. En cet instant suprême, au milieu de ce déchirement horrible qu'on ne peut concevoir que lorsqu'on l'a éprouvé, il lui revint à la pensée qu'après avoir empoisonné la vie de cette femme, après avoir appelé sur cette tête si chaste la vengeance du ciel, peut-être, il allait encore le lendemain lui enlever ou son mari ou son frère. Son cœur se brisa, car il sentit qu'il lui fallait renoncer à sa haine comme à son amour, qu'il fallait se résoudre à ne plus garder dans l'âme qu'un seul sentiment, qu'un seul désir : celui du bonheur de cette femme; il baissa la tête et se résigna.

Puis, s'adressant à la duchesse, il lui dit : J'ai pris rendez-vous l'autre soir avec M. le duc pour nous battre demain, par suite d'une querelle de jeu. J'abjure cette folie; je vais lui écrire pour lui faire mes excuses et lui annoncer notre malheur. Croyez-moi, cette action peut en expier de bien coupables, car il est plus difficile de renoncer aux mauvaises passions qu'aux autres. Soyez tranquille, rien ne troublera plus notre union. Ce malheur est la plus grande leçon que le ciel nous envoie. »

Le prince tint parole. Depuis lors, il ne revit jamais madame la duchesse que pour les devoirs de cour et de famille. Mais ils furent longtemps l'un et l'autre à ne pouvoir se rencontrer ainsi sans une grande émotion. Chaque fois qu'ils s'apercevaient, leurs regards se fixaient sur les anneaux de deuil qu'ils avaient juré de ne quitter qu'à la mort. Ce regard disait bien des choses; il leur révélait les souffrances de leur âme, il leur parlait de ce passé si plein de souvenirs, de cet avenir consacré aux regrets. La douce princesse de Conti, dont l'inquiète sollicitude suivait partout le mari auquel elle était si tendrement attachée, ne pouvait même s'empêcher de les plaindre.

Dix ans se passèrent ainsi. La position du prince demeura la même. Le roi lui conserva toujours sa froideur accoutumée. Il n'obtint de lui aucunes grâces et cessa de les espérer. Enfin, en 1709, il fut nommé au commandement de l'armée de Lombardie. On s'occupait de ses équipages, il allait partir, lorsqu'une fièvre purpurine l'enleva en quatre jours. La veille de sa mort, il demanda à madame la princesse de Conti s'il avait bien tenu ses promesses et si elle était contente de lui. La princesse fondit en larmes.

« Eh bien! ajouta-t-il, je viens implorer de vous une dernière preuve d'amitié, et j'espère qu'il ne vous sera pas trop pénible de me l'accorder. Voici une lettre et un anneau, remettez-les vous-même à la personne que vous savez. En passant par vos mains, ce souvenir s'épurera encore; et Dieu m'excusera de n'avoir pu mourir sans penser à elle.

Voici ce que contenait la lettre ;

« Vous étiez morte pour moi, je l'étais pour vous;
« je vais vous attendre au ciel. Au lieu d'un anneau,
« vous en porterez deux, et le regard qui, pendant

« si longtemps a consolé nos âmes déchirées en ce « monde, je vous l'adresserai dans le sein de Dieu. « Priez pour moi et ne m'oubliez pas. Que toutes « les bénédictions d'un mourant soient sur votre « tête ! »

COMTESSE DASH.





UNE LARME D'ENFANT.

Figurez-vous, lecteur, que nous sommes dans le foyer des acteurs d'un des théâtres de Paris. Vous savez, n'est-il pas vrai, ce qu'est un foyer d'acteurs? Un salon de quatre mètres carrés où, de six heures du soir à minuit, se réunissent acteurs, actrices, directeurs, auteurs dramatiques et journalistes. Là, on cause, non pour médire, mais pour causer. Comme on est entre amis, ou, pour me servir du terme technique, entre *camarades*, on ne se gêne pas, on ne court point après l'esprit, on se tait plutôt que de parler pour ne rien dire, d'où il arrive que, la plupart du temps on a, chacun à son tour, de l'amabilité, de l'esprit, de l'entrain, parfois même de la sensibilité. Là se disent tour à tour et le fait piquant, et la chronique quasi-scandaleuse, et l'anecdote touchante. Là, le narrateur conte bien, car il est toujours sûr d'être écouté avec une extrême bienveillance. Or, il y a de cela deux jours, j'ai entendu dans ce foyer une histoire qui, toute simple, tout unie qu'elle puisse être, m'est allée droit au cœur. Je vais vous la redire telle que je l'ai retenue. Si elle ne vous émeut point, c'est que je la raconterai mal.

On avait parlé de la pluie, du beau temps, — de toutes choses et de quelques autres encore,—lorsqu'à propos d'une pauvre jeune débutante qui, l'autre soir, est demeurée immobile, sans voix et, pour ainsi dire, inanimée en face de ce formidable Croquemitaine, qu'on appelle le public, la conversation prit une allure quelque peu métaphysique.

— On ne guérit pas de la peur, dit l'un. La nature nous crée hardis ou timides.

— Comme elle nous crée froids ou ardents, dit l'autre, joueurs ou avares, enclins au vice ou à la vertu. Tout cela histoire de sang, de tempérament, de nerfs. Tel meurt sur l'échafaud qui, s'il eût été lymphatique, mourrait honnêtement dans son lit. On prétend que les hommes sont ce que l'éducation les fait; erreur! Les hommes sont toute leur vie ce qu'ils sont en naissant. Tant mieux pour ceux qui naissent bien organisés; malheur aux autres!

— Allons donc, reprit un des auditeurs. Ce que vous dites là est du matérialisme et du plus désolant. Si l'humanité était ainsi faite, l'humanité serait une peste; il faudrait lui mettre une pierre au cou, lui

attacher les pieds et les mains, et la jeter à la rivière. Est-ce que vous croyez, par exemple, qu'un homme qui a des ridicules, des vices ou des passions, ne saurait s'en corriger?

— Des ridicules, peut-être; des vices ou des passions, jamais. Montrez-moi un ambitieux, un joueur, un avare converti : je vous en défie!

—Un avare converti? Il y en a un parmi nous: et ce converti, c'est moi, s'écria un de nos dramaturges les plus distingués, homme de cœur dont la prodigue générosité est aujourd'hui proverbiale.

— Vous avez été avare, vous?...

— Comme Harpagon. De plus, j'avais l'avantage d'être bourru comme le bourru de Goldoni. La seule différence qu'il y eût entre lui et moi, c'est que j'étais aussi peu bienfaisant que j'étais bourru. Et, à cette heure, je suis radicalement guéri de ces deux infirmités.

— Et qui donc a opéré cette cure si merveilleuse?

— Qui?... Une larme d'enfant. »

Ici l'attention redoubla. Tous, nous nous serrâmes autour du converti.

« C'était en 1834, dit-il, je venais de donner au théâtre de la Porte-Saint-Martin celle de mes pièces qui, jusqu'à ce jour, m'a rapporté la plus forte somme d'argent; et pourquoi ne dirai-je pas le mot? la plus forte somme de renommée. Deux lettres m'arrivèrent à la fois de Marseille, l'une était du directeur du théâtre; elle m'annonçait que, vu les difficultés de mise en scène qu'offrait la représentation de mon drame, on me proposait de venir moi-même en diriger les dernières répétitions. L'administration du théâtre s'en remettait à moi du soin de fixer l'indemnité qui devait m'être allouée pour mes frais de voyage et de déplacement. Il fallait partir sur-le-champ.

L'autre lettre était ainsi conçue :

« Monsieur, la femme et la fille de votre frère meurent de misère. Quelques centaines de francs les arracheraient à la mort, votre présence les rendrait à la santé.

« Signé : Le docteur LAMBERT. »

Je vous l'ai dit tout à l'heure, et je ne crains pas de le répéter, car c'est un aveu que maintenant je puis faire sans honte, j'avais l'âme d'Harpagon. La lettre du docteur me déplut souverainement; je la froissai avec colère. Cependant la proposition du théâtre de Marseille exigeait une solution immédiate. Je partis.

Mon voyage ne fut qu'une longue addition. Je calculais ce que pourrait être l'indemnité que j'aurais à réclamer; d'avance, je tarifais mes conseils, je cotais mes paroles, je me faisais marchandise.

Quant à ma belle-sœur, j'y songeais le moins possible. Chaque fois que son souvenir se présentait à ma pensée, je m'efforçais de l'anéantir. Oh! cela était mal, bien mal; car j'avais déjà eu un tort immense à l'égard de la pauvre femme. Quelques années auparavant, mon frère, honnête matelot que la mer a dévoré, m'avait écrit pour m'apprendre que, fou d'amour, il allait épouser la fille d'un pêcheur, laquelle lui apportait une dot composée d'un excellent cœur, de jolis yeux, et d'une absence parfaite de numéraire. A cette lettre, j'avais niaisement répondu : « Tu vas te marier avec une femme que tu aimes et qui a l'avantage d'être encore moins millionnaire que toi... Soyez heureux, si vous pouvez; mais, entre nous, je vous dirai à tous les deux que vous faites une sottise... S'il en est temps encore, ne la faites pas... Adieu.» — Cette lettre était peu spirituelle : en revanche, elle était grossière.

Elle était Bretonne, ma belle-sœur, ce qui, tout le monde sait cela, veut dire fière, honnête, et têtue. Elle n'oublia jamais cette lettre cruellement brutale, et, dans son cœur, elle conçut un mépris profond pour celui qui l'avait écrite. Aussi, quand une tempête lui enleva son mari, quand, sans appui, sans espoir, elle se vit réduite à se débattre contre la pauvreté et la maladie, elle résolut de mourir plutôt mille fois que d'appeler son beau-frère à son aide. Et elle serait morte comme elle avait décidé de le faire, sans m'écrire, sans me pardonner, — ce qui eût été très-breton sans doute, mais peu sage et pas du tout chrétien, — mais elle n'était pas seule au monde, la Bretonne! Elle avait une petite fille, un amour de petite fille qui, sur le grabat où languissait sa mère, souffrait la faim avec une résignation d'ange et dépérissait tous les jours. La Bretonne avait beau être têtue, cela ne l'empêchait pas d'aimer sa fille de toutes les forces de son âme. Bientôt elle reconnut que si elle ne voulait pas tuer son enfant, il fallait qu'elle prît son courage à deux mains et tentât d'attendrir son beau-frère, si dur et si méchant. Elle fit sa confession à son médecin, homme honnête et charitable, qui, du premier coup d'œil avait reconnu que le vrai mal de sa cliente était la faim, mais n'avait pu donner à la patiente que des secours minimes et insuffisants, car il manquait lui-même du nécessaire. — Les médecins des pauvres ont tous des talents, excepté celui de se faire payer. — C'était ce brave homme qui s'était chargé de m'écrire.

Quand j'arrivai à Marseille, le docteur était dans la cour des Messageries. Comme je n'avais pas répondu à la demande d'argent qu'il m'avait adressée, il s'était dit dans sa simplicité : « Il vient! » et de jour en jour il m'attendait. Les belles âmes sont

ainsi : tout d'abord, elles soupçonnent le bien. Les paroles dont il me salua furent celles-ci : « Vous n'avez pas perdu de temps, monsieur. Vous avez pressenti qu'un retard serait un arrêt de mort. Dieu vous récompensera de cette bonne action. » — Cet éloge me parut amer comme une ironie, mais je n'eus point le courage de dire que je ne le méritais point. Et quel homme a jamais décliné la louange? Quel âne a refusé de passer pour un lion?...

Ma première visite, que, dans ma pensée, j'avais destinée au théâtre, fut pour ma belle-sœur. Je la trouvai dans une misérable masure où jamais n'a lui le soleil. Près du lit de douleur se tenait une petite fille aux grands yeux noirs, aux sourcils déjà fortement accusés, à la chevelure d'un blond doré encadrant de boucles capricieuses une physionomie empreinte d'une finesse intelligente et de cette gravité résignée que donne la précoce habitude de la souffrance. Grand Dieu! qu'elle était belle encore et que sa pâle maigreur était éloquente!

Silencieux, je la contemplais... je commençais à comprendre alors qu'il y a dans l'enfance une puissance attractive, une fascination victorieuse qui s'exerce avec un irrésistible empire, même sur les cœurs les plus obstinément fermés aux sensations douces et attendrissantes. J'aurais voulu embrasser cette délicieuse enfant; mais la sordide avarice me souffla tout à coup une horrible pensée : je me dis que si je me laissais émouvoir j'étais perdu, car j'allais me créer des devoirs sans nombre auxquels jusqu'alors j'avais pris à tâche de me soustraire; je me dis qu'il me faudrait faire disparaître jusqu'à la dernière trace de la hideuse misère que j'avais là, sous les yeux. Cette pensée me frappa de terreur; je reculai comme recule l'homme qui croit apercevoir un abîme sous ses pas.

Le bon docteur ne pouvait deviner ce qu'il y avait en moi de sécheresse et d'épouvantable égoïsme; il prit mon effroi pour de la pitié. Cette hésitation d'avare en face d'une douleur dont il voudrait fuir le spectacle lui sembla l'émotion d'une âme tendre; un sourire mélancolique apparut sur ses lèvres, il vint à moi et me saisissant la main, il me dit : « La vue de cette grande infortune vous touche, monsieur! Mais le médecin doit, avant tout, se familiariser avec l'aspect du mal qu'il essaye de guérir. C'est vous qui êtes le seul médecin de ces deux pauvres créatures. Approchez-vous! » Il me conduisit à deux pas du lit. De mon front tombaient des gouttes d'une sueur glacée. La honte me tenaillait l'âme et ma méchanceté me suppliciait.

Lorsque la Bretonne m'aperçut si près d'elle, elle fit un violent effort et se souleva sur son séant. Il y avait sur son visage je ne sais quoi de triste et de fier; elle aurait voulu mais n'osait point ordonner, la malheureuse femme, et cela lui coûtait bien de demander une grâce à un homme en qui elle n'avait pas foi! Aussi elle ne descendit point à la prière; mais de son doigt décharné et tremblant d'émotion, elle me montra sa fille; puis, avec cet accent du cœur qui pénètre et déchire : « Voilà un pauvre ange du bon Dieu qui bientôt n'aura plus de mère! »

Cette courte mais énergique allocution ne me vainquit point; je me gardai bien de regarder l'enfant dont ma dureté avait peur, et je répondis le le plus froidement que je pus : « Pourquoi donc avoir de ces mauvaises idées? Vous êtes jeune, vous avez un bon médecin. Il ne faut pas désespérer... » Tout autre eût ajouté : « Il vous arrive un frère qui ne demande pas mieux que de vous faire oublier les chagrins qu'il vous a causés. Comptez sur lui, il sera le père de votre enfant... » Mais je n'ajoutai pas cela. Je n'avais qu'une pensée: « Fuir! » O culte du veau d'or, que tu es fécond en infamies!

Pendant qu'incertain, je méditais une honteuse retraite, la charmante petite enfant n'avait pas cessé de me regarder avec des yeux plus surpris qu'effrayés; elle s'approcha de moi, retira ma main de la main du docteur, et m'indiquant le pied du lit sur lequel gisait sa mère, me dit d'une voix la plus douce du monde : « Assieds-toi là car tu es trop grand pour que je puisse t'embrasser si tu ne me mets pas sur tes genoux. »

Je m'assis, et d'elle-même l'enfant monta sur mes genoux.

La Bretonne, voyant cela, leva les yeux au ciel et parut prier.

Quant à moi, je sentis que le moment décisif de la lutte était arrivé, et je m'enveloppai le cœur d'un triple airain. Je me dis qu'à cette femme et à cette enfant je ne devais rien; que le prix si pénible de mon travail était à moi, bien à moi; que l'avenir est vaste et semé de périls, que le sacrifier serait imprudence et folie. Je me donnai en un mot toutes les excellentes raisons que l'amour du moi emprunte si savamment à la logique. Ma conviction une fois faite et arrêtée, je résolus d'être fort, et fronçant le sourcil, je considérai l'enfant. Elle aussi me considérait; son regard limpide et naïvement hardi plongeait dans mon regard; on eût dit qu'elle cherchait par quel côté elle pourrait faire une brèche dans ce rempart de glace derrière lequel je m'efforçais de me retrancher. Enfin, jetant ses petits bras autour de mon cou, elle me dit de sa voix argentine: «Veux-tu être mon papa, je t'aimerai bien?... C'est que tu lui ressembles joliment à mon papa! Il avait l'air méchant comme toi, mais il était bien bon, et il avait beau faire les gros yeux, je n'avais pas peur de lui... Es-tu bon aussi, toi? »

Combien il y avait de grâce et de séduction dans cette enfantine interpellation, je ne saurais vous le dire. Et cependant je ne cédai point! Et, rassemblant en un dernier effort tout ce que je me savais de rigueur dans l'âme, je dénouai avec une rude vivacité ces petits bras qui s'étaient souplement enlacés autour de mon cou, et, sans mot dire, je déposai l'enfant à terre. A ce moment, je vis sur son visage si merveilleusement expressif se peindre une horrible douleur; puis une larme glissant avec lenteur sur cette peau lisse et transparente, retomba brûlante sur ma main qui tremblait... Il se fit alors en moi comme une soudaine révolution; mon avarice et ma brutalité m'apparurent dans toute leur repoussante vérité; je rougis de moi... Sans plus chercher à combattre cet instinct de bonté que tout homme a dans l'âme, je ne voulus plus raisonner, je me contentai de sentir, et me laissant aller à ce bonheur, si nouveau pour moi, d'être guidé par mon cœur, j'étendis les mains sur la tête de l'enfant et je m'écriai : « Devant Dieu et devant ta mère, qui m'entendent, je promets d'être ton père, et jamais, je le jure, fille n'aura été plus tendrement chérie que je te chérirai. »

Ah! si vous aviez vu la Bretonne, quand elle m'entendit parler ainsi! Ses yeux brillaient, sa figure, où rayonnait un éclat étrange, était comme illuminée par le bonheur; sa poitrine haletait. Sa bouche s'ouvrait, sans doute pour me remercier, mais les paroles ne venaient pas. Le médecin et moi, nous eûmes une frayeur affreuse; nous crûmes qu'elle allait mourir de joie. Mais la joie ne tue pas. Bientôt la malade respira plus librement; elle put pleurer et me dire : « Frère, je vous avais mal jugé. » Elle ajouta je ne sais quelles autres paroles que je ne voulus pas entendre. Je crois, Dieu me pardonne, que si je l'eusse laissé faire, elle allait me demander pardon de ma brutalité. C'eût été pour en mourir de remords.

Je l'interrompis en lui faisant observer qu'elle était bien faible et qu'elle agirait sagement en gardant le silence. L'excellent docteur m'approuva : il ordonna quelques médicaments et déjà il s'éloignait... Je le pris à part, et lui présentant mon portefeuille, je lui dis :

« Docteur, encore un service. J'ai hâte que ma sœur sorte de cette masure. Je ne suis jamais venu à Marseille, je n'y connais âme qui vive. Vous chargeriez-vous de nous trouver, le plus promptement possible, un appartement où il fût permis d'apercevoir le soleil et de respirer?

— J'y consens, me répondit le docteur; mais la pauvre femme ne jouira pas longtemps de ce bien-être.

— Eh! docteur, quand elle n'en jouirait qu'un jour, c'est quelque chose dans une vie de misère et de larmes qu'un jour de bonheur! »

Le docteur accepta la commission. Le soir elle était faite et bien faite.

Le lendemain nous occupions, au bord de la mer, une petite maison simple mais admirablement située : il n'y avait alentour que le ciel, la verdure et l'eau. Là, trois mois se sont écoulés pendant lesquels j'ai nourri l'espoir d'arracher ma pauvre sœur au mal qui la consumait. Et comment n'aurais-je pas eu cet espoir? Elle était si calme! Il y avait un si doux sourire sur ses lèvres, surtout quand elle me voyait, oubliant et mes quarante ans et mes cheveux gris, redevenir enfant pour plaire à l'enfant dont j'avais juré d'être le père! Hélas! mes espérances ne devaient pas se réaliser. Il y avait trop longtemps que le combat durait entre la malade et la maladie; les sources de la vie étaient taries; science et soins n'y pouvaient plus rien. Ma sœur savait mieux que nous tous que le terme fatal approchait, mais elle ne s'en effrayait point. Si elle n'en parlait que rarement, c'était pour ne pas faire couler les larmes de sa fille.

Bientôt le moment fatal arriva!

Par une de ces magnifiques soirées, comme il y en a là-bas, sous le ciel de Provence, alors que la lune montait au-dessus des grands arbres de notre petit jardin, et qu'un vent doux, qu'elle amenait avec elle, soufflait au visage de la Bretonne qui, placée entre sa fille et moi, respirait avec délices la fraîcheur du soir, je sentis tout à coup sa main presser convulsivement ma main; j'eus comme le froid ardent de la fièvre et mes yeux se tournèrent du côté de la malade... Sur son visage il y avait une sérénité céleste. « Frère, me dit-elle, grâce à vous j'ai su ce que c'est qu'être heureuse; je m'en vais contente... Vous aimerez ma fille... Adieu! »

Elle cessa de parler : tout était fini.

Vous l'avouerai-je? Cette mort n'eut pour moi rien de terrible. C'est que dans ces derniers mots de la mourante, dans son pâle sourire, dans ce rayon d'espérance dont brilla le dernier de ses regards, il y avait comme une volupté mystique, comme un calme majestueux : ce n'était pas la nuit du néant, c'était l'aurore d'un beau jour.

A dater de cette époque la fille de mon frère fut la mienne. A elle je me suis voué tout entier; de ses joies j'ai fait mes joies, de sa vie ma vie. Ah! je lui dois tant! C'est par elle que je suis! Cette larme, perle précieuse que mon cœur a recueillie, a été pour lui ce qu'est la goutte de rosée pour la fleur qui ne s'est point encore ouverte : elle l'a fait s'épanouir.

ÉDOUARD LEMOINE.

LA PARTIE D'ÉCHECS PAR SUCCESSION.

Minuit sonnait à la plus retardataire des horloges du Marais, et cependant les fenêtres du conseiller Bloc brillaient encore d'un éclat insolite. Un bruit confus, un mouvement extraordinaire, se faisaient remarquer dans cette maison toujours si paisible, et les échos de la place Royale ne répétaient pas sans effroi le mouvement précipité d'une voiture et les coups redoublés du marteau qui ébranlait la porte cochère. C'est que le héros de cette histoire était en train de naître. — Événement commun, me direz-vous, incident banal qui ne vaut pas les huit lignes dont il occupe le cadre. — Commun tant qu'il vous plaira, mesdames : je sais bien qu'il en arrive autant à tout le monde, mais je n'en soutiens pas moins que la naissance de M. Placide Bloc est un fait fort intéressant. Au surplus, ce fut l'affaire d'un instant : la porte roula bientôt sur ses gonds massifs, un petit homme noir à perruque blanche s'élança de la voiture, et, grâce à ses soins, le digne conseiller se trouva père d'un gros garçon. Vous pensez bien que M. Bloc faillit mourir de joie en embrassant son fils. Tout le monde trouva que le nouveau-né était superbe : la nourrice ajouta qu'il ressemblait à monsieur son père, qui remercia sa femme et alla se coucher.

Maintenant que je suis en possession de mon héros, il est juste que je remonte au moins un degré de sa généalogie. Or, il faut savoir que M. Bloc, vingt ans auparavant, avait acheté une charge de conseiller au parlement pour avoir une femme, et prit une femme pour payer sa charge. Depuis lors, la fortune avait comblé ce ménage de successions américaines et de testaments datés de Pondichéry ; en sorte que M. Bloc était devenu millionnaire : par malheur, il n'avait pas d'enfants, et cette privation lui était d'autant plus sensible, qu'en perdant l'espoir de transmettre sa fortune et son nom à des héritiers directs, il perdait tous les jours quelque chose de l'amitié que madame Bloc lui avait d'abord témoignée. Des personnes dignes de foi nous ont même assuré que madame Bloc était devenue très-acariâtre et très-avare, et que la naissance inespérée du jeune Placide put seule lui rendre, au bout de seize ou dix-huit ans, un peu de cette humeur charmante qui avait fait le bonheur de M. le conseiller durant les premiers mois de son ménage. Mais M. Bloc, qui ne s'attendait pas à ce retour d'amabilité, avait pris depuis longtemps ses précautions contre les tracasseries domestiques. Une fois que la lune de miel fut passée, il se jeta à corps perdu dans les abstractions du jeu, laissa crier sa tendre épouse, et apprit la marche des échecs.

Vers la fin de la régence, et sous le règne de Louis XV, le jeu d'échecs, déjà en grande faveur chez les Anglais et les Hollandais, devint parmi nous la passion des hommes graves et sérieux. On ouvrit des académies, et des professeurs enseignaient publiquement cette science, où le guerrier voyait une image de ses théories militaires et l'algébriste une application de ses combinaisons infinies. Les hommes de lettres, les magistrats, cherchaient dans ce travail d'esprit un délassement à leurs fatigues intellectuelles, et de leurs rangs sortirent des adeptes dignes de soutenir l'honneur national dans les luttes qui ne tardèrent pas à s'engager entre les diverses académies de Paris, d'Amsterdam, de Leipsick ou de Londres. On sait combien le célèbre Philidor, qui avait abandonné la musique pour les échecs, se distingua dans ces guerres innocentes de nation à nation. Le conseiller Bloc était son meilleur élève.

Un certain Greyson, pair d'Angleterre, curieux de juger par lui-même de la force du professeur français, lui proposa un défi qui fut accepté. Mais plusieurs circonstances imprévues empêchèrent Philidor de faire honneur à sa promesse, et il obtint de l'Anglais qu'il pourrait se faire remplacer. Celui-ci céda, non sans difficulté, et ce fut M. Bloc, que son maître ne dédaigna pas de choisir pour champion. Au reste, lord Greyson dut être content de son adversaire, car la partie, engagée par lettres de Londres à Paris, se trouva interrompue trois ans

après, par la mort de lord Greyson. — Mais le cas était prévu, et un testament en bonne forme fit passer sur la tête d'un neveu du lord les rentes, les terres, les titres et la pairie du défunt, sous la condition, *sine qua non*, que la partie d'échecs serait continuée. Le neveu de lord Greyson accepta le legs avec plaisir, et chercha à le mériter en donnant tous ses soins à remplir la condition que lui avait imposée son oncle. D'ailleurs, il n'était ni moins habile tacticien, ni moins passionné joueur d'échecs que lord Greyson, et il se montra digne en tous points de soutenir la cause de son oncle et l'honneur de la vieille Angleterre.

De son côté, M. Bloc élevait son fils, le jeune Placide, dans la crainte de Dieu et l'amour des échecs. L'exemple de lord Greyson lui avait appris à se ménager un digne successeur; aussi, dès sa plus tendre enfance, le jeune Placide connaissait la marche du jeu de son père, et lorsque l'âge, en mûrissant sa raison, l'eut rendu plus capable des fortes combinaisons de la science, M. Bloc s'empressa de lui donner les leçons théoriques et pratiques avec un zèle tout à fait paternel. Enfin, à douze ans, Placide Bloc était déjà en état de lutter avec les plus habiles professeurs. Il est vrai qu'il n'avait jamais lu d'autre livre que l'*Analyse des Échecs*, par Philidor, imprimée par souscription à Londres, en 1749. Le jeune Placide avait aussi beaucoup de dispositions pour les sciences exactes, et promettait de devenir un algébriste consommé. Mais il ne voulait jamais compter arithmétiquement que jusqu'à 64, nombre des cases de l'échiquier.

Pendant une convalescence de deux mois, le médecin défendit à son père de le laisser jouer aux échecs, de peur de le fatiguer. Il montra alors beaucoup de goût pour la mécanique, et perfectionna lui-même un petit tour dont son père lui avait fait présent. Mais il n'employa jamais son talent qu'à tourner des échecs en ivoire et en bois, les plus jolis du monde, et de toutes les grandeurs possibles; si bien qu'une cousine à lui l'ayant prié de lui faire une bonbonnière, il ne trouva rien de mieux, après plusieurs essais inutiles, que de prendre une belle reine en ivoire, et de la creuser en dedans avec beaucoup d'adresse. La cousine voulut bien se contenter de cette boîte d'une nouvelle forme, qui pouvait, à la rigueur, servir d'étui.

Cependant la partie d'échecs continuait toujours avec un égal avantage. Les guerres nationales de la France et de l'Angleterre, au sujet de l'indépendance de l'Amérique, ne purent mettre fin à cette lutte de deux particuliers, et la paix générale du 3 septembre 1784 ne fit que la rendre plus acharnée, en facilitant les communications. Au reste, malgré la rapidité de la correspondance, la partie restait toujours indécise. Le neveu de lord Greyson avait appelé à son aide une famille entière de quakers, et du côté de M. Bloc, le jeune Placide grandissait tellement en science et en sagesse, qu'à l'âge de quinze ans son père jugea convenable de lui donner voix délibérative. Philidor avait promis de demeurer neutre, et il tint parole jusqu'à sa mort, arrivée en 1795. La balance était donc égale et l'équilibre parfait, ce qui explique comment la révolution seule put interrompre cette laborieuse et brillante partie, que ni la mort de lord Greyson, ni les guerres sanglantes de Louis XV et de Louis XVI, ni la bataille de Fontenoy, ni la prise de Pondichéry, ni la défaite de lord Cornwallis, n'avaient pu troubler.

Sous la Terreur, M. Bloc, en sa qualité de conseiller au parlement, fut exécuté en place de Grève. Le jeune Placide resta donc seul pour soutenir le combat, s'il venait à continuer. Mais les circonstances ne lui permirent pas de s'en occuper, et la cessation forcée de l'œuvre pour laquelle il était né, pour laquelle il avait été élevé, ne fut pas le seul malheur qu'il eut à supporter dans ces temps de trouble et d'anarchie.

M. Bloc, comme nous l'avons dit, avait expié sur l'échafaud le crime d'être conseiller au parlement et, de plus, fort riche. Mais quelques mois avant son arrestation, il avait trouvé le moyen de réaliser sa fortune et de la placer chez un banquier allemand. Son fils ne devait donc manquer de rien. Mais comme il était sans expérience du monde, il ne sut pas se prévaloir de sa fortune, et ce fut probablement à cela qu'il dut son salut. Il demeura à Paris, d'où il n'était jamais sorti, recevant toujours fort poliment les visites à domicile, changeant loyalement, comme l'ordonnait la proclamation, son or contre des assignats, et dépensant si peu qu'on le croyait pauvre. Jamais il n'eut l'idée de se plaindre du gouvernement qui avait tué son père en place de Grève et laissé mourir sa mère à la Conciergerie; cependant, comme on ne peut pas être toujours au-dessus des affections humaines, il lui arriva une fois de se fâcher, parce que, dans une de ces visites à domicile, si fréquentes à cette époque, on lui enleva la superbe édition de l'*Analyse des Échecs*, in-8°, 1777, avec un portrait de Philidor, par Bartholozzi. Il osa demander aux commissaires la raison de cette saisie; mais l'un d'eux, qui, avant d'être municipal, avait été écrivain public, lui répondit qu'un citoyen vraiment patriote ne devait pas conserver chez lui des livres où il était à chaque instant question de rois et de reines. Traduit devant le conseil municipal pour cet énorme délit, Placide Bloc en fut quitte heureusement pour une amende de 20,000 livres en assignats (environ 10 fr.), et son livre lui fut rendu à condition qu'il prendrait soin d'effacer les mots *roi* et *reine*, pour y substituer *droit* et *liberté*, ou simplement *citoyen* et *citoyenne*. Placide Bloc donna ses 20,000 fr., cacha

son beau livre, et, comme il le savait par cœur, continua à s'occuper des rois et des reines, tandis que les pluviôses, les ventôses, les brumaires passaient sur sa tête avec rapidité, et que la Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire changeaient l'ordre de choses autour de lui, sans qu'il se doutât seulement qu'il y eût un ordre de choses.

Cependant, au commencement du Consulat, Placide Bloc reçut d'Angleterre une lettre ainsi conçue :

« Monsieur, la partie d'échecs engagée, il y a « seize ans, entre monsieur votre père et lord Henry « Greyson s'est trouvée commise, par des circon- « stances pénibles, à vos soins d'un côté, et de l'au- « tre à ceux de lord William Greyson, neveu et hé- « ritier de lord Henry. Nous espérons que vous la « verrez finir, dût-elle durer soixante ans; mais « nous devons vous prévenir que la fortune vous a « donné d'autres adversaires. Lord William s'est « brûlé la cervelle il y a trois mois, après avoir in- « stitué légataires de sa partie d'échec les sociétaires « de High Street's academy. Les biens de Sa Grâce « ont été, par son ordre, réalisés et placés sur le « gouvernement, intérêts et capitaux. Un codicille « cacheté, qui ne doit être ouvert qu'après la fin de « la partie, ou, ce qu'à Dieu ne plaise, à votre mort, « a été déposé chez M. John Lesley, notaire à Lon- « dres.

« Comme la dernière lettre de monsieur votre « père, qui plaçait le fou à la quatrième case de la « tour, est restée sans réponse, nous vous prions « d'accepter la présente comme suite immédiate à « la correspondance établie : ainsi notre premier « acte d'hostilité sera d'avancer d'une case le pion « du cavalier de la dame.

« Agréez, monsieur, etc.

« Pour la Société, Philipp, président. »

Placide Bloc, après avoir réfléchi douze jours, envoya cette réponse :

« J'ai reçu votre honorée du...; je vous remercie « des détails où vous êtes entrés; et comme, en « avançant d'une case le pion du cavalier, vous avez « fait preuve d'une force supérieure, je continuerai « avec plaisir la partie commencée par mon père. « Le pion du fou à la dame, une case.

« Je suis, etc. »

Une fois que le cours de la correspondance fut rétabli, il n'y avait guère de raison pour que la partie d'échecs finît; car telle était la force et l'habileté des joueurs, que Placide Bloc consacra plus de dix-huit mois à prendre un fou à ses adversaires, tandis que ceux-ci ne purent réparer cette perte en cavaliers qu'au bout d'un temps à peu près égal. Il est vrai que les lettres ne se suivaient pas toujours d'une manière périodique : il fallait méditer des mois entiers avant que de remuer une pièce. Mais Placide Bloc, quoique jeune, était un homme fort réglé dans ses habitudes, et celle de passer tout son temps devant l'échiquier numéroté qui lui servait de champ de bataille, était devenu pour lui, comme on dit, une seconde nature.

En 1807, ce genre de vie si paisible fut troublé par une aventure qui eut sur la destinée de notre héros une grave influence. Fouché, duc d'Otrante, était alors ministre de la police, et l'on pense bien qu'en cette qualité il était au courant de la partie d'échecs comme M. Bloc lui-même; mais c'était en vain que le cabinet noir cherchait à découvrir des traces de conspiration dans les lettres si laconiques de Placide Bloc. On avait beau soumettre le papier à toutes les vapeurs et à toutes les épreuves sympathiques dont Rabelais nous a laissé le catalogue, aucune encre mystérieuse n'apparaissait. On avait beau se creuser la tête pour trouver un sens contre-révolutionnaire à ces mots : « Le pion de la tour, une case, » ou une idée royaliste dans ceux-ci : « Le cavalier donne échec au roi, » les lettres de M. Bloc, lues et relues, présentées à Fouché comme suspectes (et vraiment leur simplicité était de nature à effrayer), ces lettres, dis-je, partaient pour leur destination, et n'excitaient pas moins, je suppose, la curiosité et les soupçons du cabinet noir de Londres. Un jour, M. Bloc, après avoir médité cinq semaines sur un coup important, se préparait à écrire à ses adversaires la détermination qu'il venait de prendre, lorsque tout à coup un commissaire de police se présenta chez lui, accompagné de deux agents.

« Messieurs, leur dit M. Bloc, donnez-vous la peine de vous asseoir, je suis à vous dans la minute. »

Puis il écrivit à la hâte, avec un air d'inspiré, ces mots glorieux : *je roque*, et se mit à plier sa lettre.

« Monsieur, lui dit le commissaire de police, j'ai à remplir envers vous un devoir pénible, mais mes ordres sont formels, et me prescrivent de mettre le scellé sur tous vos papiers; c'est mon devoir, monsieur, et je vous prie de me remettre également la lettre que vous venez de signer !...

— Signer ! interrompit M. Bloc. — Ah ! c'est vrai. En effet, j'avais oublié cette importante formalité.— Et en remettant sa plume : « Tout est en règle, » ajouta-t-il.

« J'aime à le croire, reprit le commissaire; mais mon devoir est de vous prier de me suivre. Vous sentez bien, monsieur, que je dois remplir mon devoir.

— Diable, dit M. Bloc, est-ce que l'on va me guillotiner comme mon père?

— Ce n'est pas mon devoir, répondit le commissaire.

— Et de quoi est-il question? demanda M. Bloc.

— De me suivre chez le ministre de la police.

— Je vous demande bien pardon, monsieur ; mais j'ai pour habitude de ne jamais sortir à cette heure, qui est tout spécialement consacrée à mon dîner. — Eh ! Gertrude, mettez trois couverts de plus : ces messieurs attendront que j'aie fini, en dînant avec moi.

— Je ne sais trop, dit le commissaire, s'il est de mon devoir...

— Vos ordres, interrompit l'un des agents, ne nous prescrivent pas d'apposer le scellé sur la marmite ni sur la cave. »

Et l'on dîna, et M. le commissaire fit adroitement sauter le bouchon. Quant à messieurs les agents, ils s'emparèrent par mégarde de deux couverts, après quoi ils fêtèrent dignement leur hôte en buvant son vin.

Lorsqu'il fut question d'apposer les scellés, la cuisinière Gertrude obtint qu'ils ne seraient mis que sur le secrétaire de monsieur, et avant de partir, M. Bloc lui remit toutes les clefs en lui disant : « Gertrude, je ne sais pas quand je reviendrai. Faites toujours comme si j'y étais. Vous savez où est l'argent, que tous les jours mon dîner soit prêt, et si je ne rentre pas pour le prendre, faites-en ce que vous voudrez. » Après quoi, le commissaire prit le bras de M. Bloc pour marcher plus droit, et monta dans un fiacre, où il ne tarda pas à s'endormir sur l'épaule de son prisonnier. — Dix minutes après, Placide Bloc était au secret dans un des plus noirs cachots de la Conciergerie.

Placide Bloc patienta plusieurs mois. La privation absolue de distractions extérieures devait lui paraître moins pénible qu'à tout autre ; d'ailleurs, on lui permit, pour son argent, d'occuper une petite chambre assez propre, en attendant le jour du jugement. La cuisinière Gertrude parvint, non sans peine, à lui procurer un jeu d'échecs, et grâce à cette consolation, Placide n'eut pas à regretter sa liberté ; mais enfin, l'autorité ne pouvait pas l'oublier dans sa retraite forcée. Un juge d'instruction le fit comparaître, l'interrogea, et rendit une ordonnance de non-lieu. Jusque-là, rien que de très-ordinaire. Cependant une nouvelle vie venait de commencer pour Placide Bloc. Dans son interrogatoire, on l'avait confronté avec une jeune Anglaise, Placide n'avait pu la voir sans l'aimer. Pour la première fois, Placide avait senti son cœur : le joueur d'échecs oubliait sa passion abstraite et presque mystique, en songeant à ces beaux yeux bleus, à ces cheveux blonds, à cette figure ravissante, à cette assurance modeste de la jeune Anglaise. Une fois libre, il voulut la revoir, et la fortune le servit à souhait. Bref, en 1811, on célébra le mariage de Placide Bloc avec Élisa Summer. Les renseignements que nous avions pu nous procurer sur cette intéressante étrangère étaient jusqu'à ce jour fort incomplets. Quelques personnes savaient vaguement que cette jeune femme était restée sans fortune et orpheline à l'âge de seize ans ; qu'elle avait été prise en mer par un corsaire de Saint-Valery, et conduite en France avec d'autres prisonniers de guerre. Par un hasard qu'il est aujourd'hui facile d'expliquer, on trouva dans ses papiers toute la correspondance de MM. Bloc, père et fils, avec les joueurs d'échecs d'Angleterre, et c'est là ce qui lui valut d'être confrontée et par suite d'être mariée avec Placide.

Mais Placide Bloc, usé avant l'âge par ses longues études, par ses méditations éternelles, fut trouvé un jour mort d'apoplexie, la tête sur son échiquier. Or, le codicille cacheté de lord Greyson fut ouvert, et voici ce qu'il contenait :

« La totalité de mes biens appartiendra à celui qui « aura gagné la partie d'échecs dont MM. les socié- « taires de High Street's academy sont légataires. « Si M. Placide Bloc vient à mourir avant la fin de la « partie, et qu'il ne laisse aucun représentant, ma « nièce Élisa Summer reprendra ses droits comme « mon héritière naturelle, à moins qu'elle n'ait « épousé un Français. Dans ce cas, j'institue pour « ma légataire universelle l'académie de High- « Street. »

— Ainsi, la pauvre Élisa se trouve aujourd'hui dans une position fâcheuse. Elle a épousé un Français, et la partie d'échecs n'est pas finie. Les académiciens de High Street sont donc fondés en droit à demander la délivrance du legs de lord Greyson ; mais plusieurs jurisconsultes laissent encore à la veuve de Placide une chance de recouvrer la succession de son oncle. Il suffit en effet que madame Bloc présente un champion capable de gagner cette partie qui dure depuis si longtemps, et les deux premières conditions du codicille seront remplies.

JULES A. DAVID.



L'OISEAU EN CAGE.

I.

Depuis longtemps il n'était question dans les salons de Paris que des débuts d'une jeune actrice sur la scène très-célèbre alors de la Comédie-Italienne. C'était en 1774 environ. On racontait des merveilles des facultés de la débutante : elle devait parler, chanter et danser dans la même pièce; et la pièce avait été composée exprès pour elle par le spirituel Favart en compagnie d'un musicien et d'un chorégraphe aimés du public. Quinze jours avant cette attrayante représentation, tous les billets avaient été vendus à des prix exagérés, et plus d'une place revendue à des conditions encore plus folles. Le roi et toute la cour avaient promis, il est vrai, d'honorer le spectacle de leur présence, faveur remarquable, déférence rare, même en ces temps de mœurs faciles où la royauté se prodiguait assez volontiers dans les fêtes publiques. Par un calcul fort adroit dont quelques futurs directeurs ne devaient pas perdre la formule, celui de la Comédie-Italienne avait eu l'ingénieuse prudence de ne laisser voir son trésor qu'à quelques personnes sûres, indispensables témoins des répétitions d'usage. Aucune femme du théâtre n'avait été admise à partager le secret ; aussi disaient-elles, sans penser à mal, que la merveille ne pouvait manquer, tout en étant fort belle, d'avoir quelque défaut dans la taille, quelque imperfection notable qui finirait un jour par se dévoiler. Les poëtes de l'époque remuaient déjà dans leurs têtes des monceaux de comparaisons pour la mettre au moins au-dessus des étoiles; et les jeunes marquis se demandaient sans plus de façon quel serait celui d'entre eux qui, le premier, ferait cette superbe conquête. Il n'en fallait pas davantage pour occuper tout Paris en 1774 ; Paris, encore plus alors que maintenant, était la France et la France sans le fardeau embarrassant du peuple. Il s'agissait tout simplement de ne pas en être crotté sur son passage quand on se rendait au spectacle par les tortueuses et vilaines rues qui entouraient la Comédie-Italienne dans le quartier Mauconseil. Depuis les Frères de la Passion jusque bien après l'empire, les théâtres de Paris ont toujours eu une grande propension, on le supposerait, à se placer dans des endroits impossibles et à s'élever, par reconnaissance sans doute pour le tombereau de Thespis, là où Thespis a vidé son tombereau qui ne contenait pas seulement le berceau de la tragédie.

Un soir que Paris était beau, comme cela lui arrive parfois en automne, quand les rayons obliques du soleil ne sont à son coucher radieux ni trop chauds, ni trop froids, ni trop faibles, ni trop blessants; quand tous les monuments vous sourient comme s'ils avaient un visage, tant vous leur prêtez votre joie en passant; par une de ces soirées privilégiées, les chaises à porteurs du faubourg Saint-Germain, celles du quartier du Louvre, celles du Marais, se dirigeaient en se heurtant dans la main gantée des valets et en remplissant les rues de la Ferronnerie, Saint-Eustache, Saint-Denis, vers la rue Mauconseil, où était la Comédie-Italienne. Nos équipages modernes sont des machines brutales, des inventions meurtrières, comparés à ces jolis palanquins doublés à l'intérieur de satin blanc à croissants d'or, de damas cerise glacé, d'étoffe de Perse, de tissus de l'Inde tout mouchetés, répandant par leurs quatre croisées à cintres ou à ogives de bois doré des nuages de douces odeurs, parfums de toilettes exquises. Boudoirs au dedans, ces charmantes maisons mouvantes étaient faites à l'extérieur de bois fin des îles délicieusement ouvré. Aux quatre coins s'arrondissaient des couronnes de comtesses avec une folle aigrette de plumes blanches courbées sur la couronne; aux panneaux s'encadraient des peintures dues aux pinceaux des meilleurs maîtres du temps : allégories mythologiques, scènes de paysage, épisodes de bataille, tableaux de volupté, empruntés aux romans en vogue; et entre toutes ces fragiles, mais riches frivolités, se balançait, souriait, avec une mouche à la tempe, s'inclinait pour voir ou pour éviter de voir, quelque jeune duchesse, qui ondulait aux ondulations de son éventail de dentelle, au frémissement de ses rubans et au flux et reflux de sa blanche poitrine, peu soutenue dans son corset qui la faisait tenir droite comme un portrait de famille. Et c'était à la fois un ensemble grave et vivant, beau et respectueux, une réalité charmante et un portrait que cette alliance de la jeunesse et du plaisir, avec le rang et l'étiquette. Puis, rien n'avait un caractère franc et arrêté comme cette domination visible d'une classe sur toutes les autres classes : le duc avait hautement le pas sur le marquis, le marquis sur le simple chevalier, et marquis, chevaliers et ducs pesaient sur les bras du peuple, qui les portait à pied. La royauté était le monument, la noblesse les statues et les légères cariatides, le peuple le dur pavé, soutenant le monument de la base au faîte.

Tout ce monde doré, on le devine, se rendait à la Comédie-Italienne, où l'on allait d'habitude à la première heure de la nuit.[1] La salle s'emplissait avec de grands mouvements plus agités que bruyants; c'était une tempête de bon goût, une confusion décente. Ainsi que la lueur froide du phosphore, les galons des habits de prince et de commandeur, les colliers en diamants des grandes dames couraient au bord des galeries encore sombres de la salle et permettaient de distinguer en traits de feu les endroits pleins de ceux qui ne l'étaient pas encore, mais qui allaient l'être. On reconnaissait aussi que l'intérieur se comblait de minute en minute écoulée, au bruit des tabourets qui roulaient à tous les étages, au déploiement des éventails, ailes d'oiseaux épanouies dans cette vaste volière, à tout ce qu'il y a de confus dans la respiration de personnes qui arrivent et qui sont satisfaites d'arriver. A mesure que les bougies s'allumaient autour des colonnes et dans leur longueur, on remarquait au haut des lointains horizons, et dans le parcours des courbes concentriques, que ces objets, jusqu'alors vaporeux, s'assuraient des formes précises; des saluts révérencieux accusaient à toutes les distances ces apparitions graduelles. Les grandes familles s'envoyaient des hommages, et les fils de toutes ces maisons réunies dans le commun besoin de se montrer autant que de venir voir un spectacle nouveau, rôdaient dans les couloirs et dégageaient avec force excuses leurs petites épées prises toujours quelque part dans ce grand buisson de robes traînantes le long des escaliers.

Enfin il fit grand jour dans la salle, et cela doit s'entendre dans la proportion de ressources dont disposait il y a cent ans une salle de spectacle privée du gaz, privée même de l'effet des grands lustres alimentés par l'huile, que l'art du lampiste n'avait pas encore su amasser dans un seul réservoir pour lui faire parcourir, selon les lois de la pesanteur, tous les méandres d'un vaste luminaire, gloire réservée aux célèbres frères Quinquet. Mais si la clarté n'avait pas la vivacité égale et continue des lumières répandues depuis dans nos théâtres modernes, elle plaisait par une certaine surprise solennelle qui faisait de la fête, revêtue de cet aspect, autant une cérémonie qu'une réjouissance. Le plaisir, là comme ailleurs, comme partout, avait un caractère élevé, et le théâtre n'était qu'un vaste salon où la France nobiliaire s'amusait en famille en présence du roi. Cette régularité absolue introduite plus tard dans la coupe des théâtres afin que le peuple, relégué aux galeries basses et supérieures, ne fût pas empêché par l'orgueilleuse saillie des places intermédiaires réservées à la richesse, cette uniformité n'existait pas. Chaque loge offrait un avancement somptueux, un entablement soutenu par des colonnes d'une architecture de fantaisie portail massif et doré au fond duquel on découvrait des figures empreintes de la dignité de la naissance.

Enfin le roi, suivi de toute la cour, entra dans

la salle, et le rideau s'enroula lentement sur lui-même. Le spectacle commença.

Prévoyant la juste impatience du public, Favart avait commencé le rôle de la débutante avec la pièce. Dès la première scène, elle se montra. Fidéline fut trouvée, à cette soudaine entrée, encore plus jolie, plus jeune, plus gracieuse qu'on ne l'avait espéré. Trois saluts d'applaudissements, dont le roi eut l'initiative, marquèrent sa présence devant les feux de la rampe. Intimidée, elle ne put dire tout de suite les premiers mots de son rôle ; elle s'arrêta. Pendant sa charmante immobilité, la foule la contempla et la détailla avec une rare et unanime satisfaction. Les jeunes marquis convinrent que la Comédie-Italienne, cependant si riche en jolies femmes, n'en avait aucune à comparer à Fidéline, qui, plus rassurée, commença à jouer Au premier acte, elle devait parler, et c'était le moins important de ses trois essais dramatiques dans l'esprit du temps; au second acte, chanter, épreuve plus difficile, et au troisième et dernier acte, danser un pas espagnol créé pour elle. Comédienne, Fidéline se fit applaudir par les esprits les plus difficiles, par les plus attachés à la belle diction et à l'intelligence du geste. Sa place fut marquée au premier rang.

Assis sur les banquettes en velours qui entouraient la scène, comme il était encore d'usage à cette époque, trois jeunes marquis admiraient Fidéline avec un sentiment d'enthousiasme d'une égale exaltation. Ils étaient tous les trois jeunes, beaux, illustres par leur naissance et fort riches. Une préférence pour l'un d'eux ne se fût expliquée dans une femme que par la bizarrerie de l'amour et par la difficulté d'être aimée de tous les trois à la fois. Si un compliment partait des lèvres du marquis d'Arques, une galanterie non moins directe s'échappait aussitôt de la bouche du marquis de Villerieux, ou décelait à Fidéline l'estime passionnée du marquis de Ponteuil. On devine que ces éloges, quoique exprimés assez haut, ne franchissaient jamais la rampe s'ils parvenaient sans obstacle aux oreilles de la divine débutante. Vers la fin du premier acte, le marquis d'Arques, entraîné par l'ivresse toujours croissante de son admiration, s'écria : « Si Fidéline veut m'écouter et souffrir mon « amour, car je l'adore, je lui offre pour l'aider « dans sa carrière deux mille livres par mois. » Fidéline fit semblant de n'avoir rien entendu, ou elle n'entendit réellement rien, car une actrice applaudie ne tient plus à ce monde par aucun lien. Son père sortirait du tombeau, qu'elle ne répondrait pas. Au moment suprême et effectif du succès, elle n'a de père, de mère, d'ami, d'amant que le public. Le marquis redit sa phrase, mais cette fois ses deux amis le prirent chacun par un bras et lui dirent : « Tu es fou, tu extravagues. Deux mille livres par mois, c'est vingt-quatre mille livres par an ; c'est beaucoup plus de la moitié de ce que te donne ton père pour tes dépenses de l'année.

— Ce que j'ai dit est dit : deux mille livres par mois à Fidéline. Il n'appartient qu'à l'intendant de ma maison de me faire l'observation que je vous dois; et s'il me la faisait, je le chasserais sur-le-champ. »

Une amitié trop sincère unissait les trois jeunes gens pour que ces paroles d'une aigreur délibérée jetassent de la froideur entre eux. Ils se turent, et le premier acte s'acheva comme il avait commencé, c'est-à-dire à l'éclatante gloire de Fidéline.

Cependant son triomphe ne laissait pas sans anxiété ceux mêmes dont les encouragements l'avaient le mieux soutenue. Elle avait trop réussi peut-être. Comment la cantatrice s'élèverait-elle à la prodigieuse hauteur de la comédienne? Moins surprenante d'abord, elle eût appelé moins d'exigence de la part d'un public toujours disposé à grossir ses prétentions de toutes les générosités dont on l'a accablé. L'intelligence est si souvent inutile à la perfection du chant! Et combien la timidité n'est-elle pas plus à redouter pour la voix qui chante que pour la voix qui parle !

Au son d'une musique écoutée en silence, le rideau monta de nouveau, et Fidéline parut en costume oriental ou presque oriental, car à cette époque peu docile à la fidélité des costumes, le turban n'excluait pas l'anachronisme de la poudre, et le croissant de Mahomet partageait son éclat avec les mouches placées au coin de la bouche. La révolution introduite par Le Kain luttait pied à pied avec les reflux opiniâtres de la réaction. Dès les premiers morceaux de chant, la jeune actrice enleva toutes craintes à ses admirateurs; après l'effroi était venu le recueillement, après le recueillement le plaisir, après le plaisir l'exaltation, et ce fut l'exaltation qui se prolongea de démonstration en démonstration jusqu'aux dernières notes de l'acte lyrique. Fidéline chantait sa dernière scène, la plus énergique, la plus touchante, quand le jeune marquis de Villerieux ne put s'empêcher de dire, et même plus haut que ne l'avait fait le marquis d'Arques : « Si Fidéline consent à me distinguer des autres hommes, je désire qu'elle accepte une pension de trente mille livres sa vie durant. »

Au moment où le marquis adressait cette proposition, la charmante Fidéline se baissait pour recueillir de ses deux mains émues les couronnes lancées de tous les points des galeries sur le théâtre. Pour qui aurait-elle eu des oreilles dans un pareil moment?

« Il est plaisant, répliqua le marquis d'Arques en parlant à Villerieux, que tu me traites de fou

pour avoir offert deux mille livres de pension à Fidéline, la comédienne, quand tu viens de proposer à Fidéline la cantatrice, à titre de rente perpétuelle, une somme plus forte d'un cinquième! Est-ce donc si sensé ce que tu fais là ? Le fou d'une année l'emporterait-il en extravagance sur le fou qui se condamne à l'être toute sa vie ? Marquis de Villerieux, je reste ton débiteur. »

Le ton du marquis d'Arques était beaucoup plus ironique et railleur que le fond de sa remarque.

Aussi le marquis de Villerieux eut un mouvement de dépit qui se fût aisément changé en colère, malgré sa tolérance en amitié, sans l'intervention du marquis de Ponteuil. Celui-ci avait bien le droit, lui le plus raisonnable de tous jusqu'ici, de se placer entre les deux amis pour leur faire entendre combien ils étaient aussi insensés l'un que l'autre de ne pas user de la même indulgence réciproquement. « Si c'est de la rivalité amoureuse, attendez que Fidéline vous connaisse tous deux et fasse un choix. Si ce choix ne doit pas être dicté par le cœur, ce qui n'étonnerait bien fort aucun de nous, mais par l'avantage qu'elle trouvera dans une préférence fondée sur un autre motif, eh bien ! dans ce dernier cas, l'un de vous doit se résigner à faire de plus grands sacrifices pour la posséder ou cesser de disputer inutilement la victoire. »

On ne sait les propos qu'auraient échangés d'Arques et Villerieux si, pour la troisième fois, le rideau ne se fût levé sur le ballet où l'on allait voir figurer Fidéline, la fortunée comédienne à qui le roi, le roi lui-même ! pendant l'entr'acte avait envoyé son portrait entouré de diamants.

Rien ne porte bonheur comme le bonheur, surtout au théâtre, où les coups se décident sur l'heure, à la minute et avec la vivacité d'un fluide. Tout ou rien : on est au ciel ou plus bas que terre ; on a tout de suite vingt mille livres de rentes ou l'on est presque chassé par la porte de derrière ; par la fenêtre ce serait trop long. Sans doute à la fin du dix-huitième siècle on ne payait pas les actrices, il serait singulièrement inexact de l'avancer, avec la prodigalité assez peu réfléchie d'aujourd'hui ; mais, comme compensation à la médiocrité de leurs appointements, elles contractaient hors du théâtre d'autres engagements très-profitables, sinon à leurs mœurs, du moins à leur position dans le monde. Il y avait peu d'exceptions à l'usage. L'inviolabilité de la coutume expliquait pourquoi deux jeunes gens de haute naissance marchandaient en ce moment la débutante de la Comédie-Italienne, et aussi pourquoi ils négligeaient tous trois de faire précéder de la qualification modeste de demoiselle le nom de Fidéline.

Après les deux triomphes de la jeune actrice, il semblait impossible que la salle eût encore des applaudissements en réserve pour l'accueillir dans le dernier genre de spectacle où elle se produisait. Ce doute ne tarda pas à s'évanouir. Jusqu'ici l'intelligence et le goût avaient été seuls flattés par le talent de Fidéline : les sens n'avaient pas été éveillés ; ils allaient l'être maintenant par des attitudes étudiées d'après les plus voluptueuses fresques d'Herculanum ; par des sourires venus de statue en statue, depuis Phidias jusqu'à Coustou et Girardon ; par des danses si fines et si suaves, qu'il faudrait les pieds de celles qui les exécutent pour les décrire. Tous les spectateurs élançaient le corps hors de la rampe de leurs loges, et ceux qui étaient derrière se projetaient périlleusement en avant pour mieux participer à la joie de voir, sans perdre un seul mouvement, toutes les ondulations, tous les gestes harmonieux, tous les mouvements de Fidéline. Personne n'était plus assis : le roi lui-même était debout, plus attentif que tout le monde à suivre du fond de sa loge en velours cette créature merveilleuse, qui était maintenant papillon, après avoir été rossignol il n'y avait pas encore une heure.

Parmi les spectateurs privilégiés assis sur les banquettes circulaires de la scène, les trois jeunes marquis d'Arques, de Villerieux et de Ponteuil se faisaient remarquer par le délire de leurs cris et de leurs battements de mains ; c'était une frénésie : leur poudre odorante s'envolait; leurs jabots, leurs dentelles clapotaient comme sous une bouffée de vent ; ils perdaient leurs cravates ; leurs gants et leurs chapeaux étaient sous leurs pieds. C'étaient trois maniaques. Ponteuil lui-même avait tellement cédé au torrent, qu'il s'écria encore plus fort que d'Arques et Villerieux : « Oui, j'adore Fidéline, et si elle ne repousse pas l'aveu de ma flamme, je mets à ses pieds mon titre de marquis de Ponteuil, tous mes biens présents et à venir; je lui demande enfin d'accepter ma main.

— Ah çà, mais, répliquèrent avec un égal étonnement Villerieux et d'Arques, tu veux donc en faire ta femme, Ponteuil ? Toi qui nous aurais fait conduire tantôt à Bicêtre pour lui avoir promis quelque cent mille livres si elle voulait bien devenir la maîtresse de l'un de nous deux ! Ta femme ! Fidéline ! marquise de Ponteuil ! Quel est donc le plus extravagant de nous trois?

— Je ne l'avais pas encore vue danser, » se borna à répondre le marquis de Ponteuil.

Dans la soirée même on sut que le marquis de Ponteuil aimait déjà tellement Fidéline, qu'il lui avait fait proposer le mariage dans une lettre écrite sous la brûlante impression de la représentation qui avait eu lieu devant la cour et toute la grande société de Paris.

II.

On était alors en pleine époque philosophique ; on n'avait jamais été plus tolérant en France, plus facile à toutes les opinions politiques et littéraires ; oh ! mon Dieu, on aurait soupé avec le Grand-Turc et le pape ! On savait l'épître à Uranie par cœur et bien d'autres poésies du même genre ; on marchait à l'égalité à grands pas ; et voilà pourquoi le marquis de Ponteuil ouvrit, quelques jours aprèsque la nouvelle de sa proposition de mariage se fût répandue dans les salons, plusieurs lettres d'avertissement ainsi conçues. La première disait :

« Monsieur mon neveu,

« Si vous tenez encore à mon estime, faites taire les mauvais propos qu'on débite sur votre compte : vous vous seriez amouraché, dit-on, de la jeune saltimbanque qui a débuté l'autre jour à la Comédie-Italienne, et vous pousseriez, ajoute-t-on, l'égarement jusqu'à vouloir... Je n'achève pas. Il est des choses qu'on ne doit pas écrire, même pour les flétrir comme il convient.

« En attendant une prompte rétractation de votre part, je suis encore votre dévoué oncle,

« Baron DE TROIVAL. »

Dans la seconde lettre que décacheta le marquis de Ponteuil, on s'exprimait de cette manière :



« Monsieur mon neveu,

« Par la mort Dieu ! qu'on aime une sauteuse et qu'on s'en fasse bien venir, j'ai trop longtemps été jeune pour le blâmer ; mais d'une Colombine faire sa femme, ce serait agir comme un Pierrot et non comme un marquis de Ponteuil. Le frère de votre père espère que vous ne vous enfarinerez pas de cette belle façon-là.

« Adieu, monsieur mon neveu, et ne prêtez pas à rire.

« Votre oncle, chevalier DE PONTEUIL. »

Autre exemple de tolérance contemporaine :

« Mon cher cousin,

« Vous êtes original dans votre première intrigue. Donner votre nom à une bohémienne ! mais c'est tout à fait de l'imprévu pour vos parents et vos amis. Je suis de vos parents, s'il vous en souvient, et Ponteuil comme vous. Si vous vous obstinez à réaliser votre ingénieux projet d'épouser la divinité du Théâtre-Italien, je vous serai bien obligé de vouloir auparavant vous couper la gorge avec moi.

« Toujours votre bon cousin,

« LOUIS DE PONTEUIL. »

Sous un autre cachet armorié, le marquis lut encore :

« Monsieur le marquis,

« Ne comptant pas cet hiver réunir mes amis dans mes salons, j'ai l'honneur de vous prévenir de cette détermination si pénible pour moi. Vous vous dédommagerez aisément, monsieur le marquis, d'une privation qui m'atteint seule dans mes plaisirs les plus chers.

« Agréez l'expression de mes respects profonds,

« Comtesse DE RILLE. »

Ceci voulait dire que la comtesse de Rille chassait de ses salons le marquis de Ponteuil.

Parmi ces agréables protestations, le marquis lut encore les suivantes, remarquables par leur laconisme :

« Monsieur mon fils,

« Je vous maudis,

« Votre père, DE PONTEUIL. »

« Monsieur mon fils,

« Je vais vous maudire.

« Votre mère, DE PONTEUIL.

« Née DE TROIVAL. »

« Monsieur mon frère,

« Je vous maudirais, si...

« Votre frère, DE PONTEUIL. »

Enfin il n'y eut pas un Ponteuil, grand ou petit, proche ou éloigné, qui ne voulût se donner le plaisir de maudire sous forme d'épître le marquis de Ponteuil, leur fils, frère, neveu et cousin, comme on dit dans les lettres funèbres, de mariage et de mort.

Après avoir tout lu, le marquis se permit cette réflexion : « Il est midi, je puis donc me présenter chez Fidéline. »

Il est bon de remarquer en passant que Ponteuil n'avait pas encore parlé à la délicieuse actrice de la Comédie-Italienne lorsqu'il recevait ces lettres marquées au coin d'une si touchante tolérance. Il allait la voir chez elle pour la première fois. On attela et il partit.

III.

Quand Paris adopte une actrice, il n'est pas de folie qu'il ne fasse pour elle. C'est une fièvre de Saint-Guy. Il surgit tout à coup des vieillards galants et musqués qui frustrent leurs héritiers pour lui envoyer des conseils pleins de sagesse dans des manchons de Russie, des tapis des Gobelins, des pendules en porcelaine, les œuvres superbement reliées de nos classiques et des regrets de n'avoir à mettre à ses genoux que d'aussi stériles hommages. On voit des dames haut titrées lui envoyer des bracelets, des diadèmes, des colliers, avec prière de s'en parer le jour où elle paraîtra dans tel rôle qui leur a causé le plus de plaisir. Viennent en même temps les lettres d'invitation pour les soirées. On n'ose pas compter sur le bonheur de posséder, ne fût-ce qu'une simple demi-heure, la grande comédienne que tout Paris envie ; cependant si quelque considération peut la décider, on doit lui dire qu'elle sera attendue par le célèbre généval V..., par l'illustre musicien D..., par le fameux poëte R..., qui lui donnera la réplique. Sa vie est une fête, une représentation glorieuse.

Cette existence était déjà celle de Fidéline : de Ponteuil s'en convainquit en mettant le pied sur le seuil des marches de l'escalier, voûte parfumée d'arbustes rares, de fleurs encaissées dans des jardinières en palissandre. C'étaient des cadeaux sans importance, qui arrivent sans qu'on sache qui les fait. La première récompense que méritent ceux qui les adressent, c'est d'obtenir le silence sur la part qui leur revient dans ces envois différents. Dans l'antichambre de Fidéline, de Ponteuil s'embarrassa au milieu des meubles de fantaisie que l'actrice en vogue était suppliée d'accepter. Arbustes et meubles étaient des objets d'un très-grand prix, et c'est pour cela qu'il était tout à fait permis d'une part de les donner et de l'autre de les recevoir. Offrir une montre d'argent de trente francs serait mériter un affront impossible à laver ; mais une montre de cinq cents francs s'accepte et s'oublie.

Ce ne fut pas sans peine que de Ponteuil parvint jusqu'au boudoir où Fidéline achevait ou recommençait sa toilette. Le valet de pied et la femme de chambre opposaient quelques difficultés ; ils avaient déjà l'air de mentir.

Le premier orgueil que satisfait en elle une actrice qui vient de réussir, c'est de prendre à son service un domestique en livrée et une femme de chambre, bien qu'elle ne sache pas encore s'en faire servir. Elle *supplie* sa femme de chambre de lui acheter des épingles noires; elle parle à son valet de pied comme elle parlerait à son père. Elle l'appelle : « Monsieur. »

Quand le jeune marquis fut introduit dans le boudoir, Fidéline recevait les adorations de trois ou quatre de ces vieillards gris-perle qui envoient des manchons et d'une nuée de très-jeunes gens, petites mouches excessivement gourmandes du premier miel que répand une actrice, une musicienne, une artiste de quelque renommée ; chérubins pleins de lait, dont les ailes n'ont pas encore mué. Ces beaux innocents sont tout à la fois poëtes, journalistes, grooms, commissionnaires, amants, cabaleurs : que ne sont-ils pas encore !

De Ponteuil, sans faire attention à eux, alla complimenter Fidéline en termes peut-être préparés, mais élégants et précis; il rougit cependant quand il eut fini de parler. Cet embarras naissait chez lui de la vive impression qu'il venait d'éprouver en voyant de près la belle actrice de la Comédie-Italienne et en découvrant, au grand danger de son cœur, combien elle était encore plus éclatante et plus fraîche au grand jour, pourtant si funeste aux beautés du théâtre, qu'à la lumière. Sa figure avait le caractère de son talent: il en était pour ainsi dire le précieux étui ; son front offrait la largeur voûtée des grands talents lyriques, et son regard s'arrêtait souvent avec réflexion ; tout enfin en elle eût paru tourner au grave et au studieux sans la gentille témérité de son nez, tout à fait parisien; puis elle était trop blanche de teint pour être complétement acceptée comme une personne sérieuse.

Un excellent moyen connu de faire comprendre aux gens qu'ils nous gênent, c'est de n'entrer par aucun coin dans leur conversation, parlassent-ils de la chose la plus curieuse de l'univers : fussent-ils gais, bavards, pleins de verve, vous les glacez ; vous produisez en vous taisant autour d'eux, en vous appliquant étroitement contre eux, l'effet du sel sur le vin de Champagne. Bientôt leur mousse s'abat, ils diminuent, ce sont des hommes frappés de glace.

Ainsi arriva-t-il dans le boudoir de Fidéline; tout le monde en sortit, excepté de Ponteuil.

Les compliments dus à l'actrice étant épuisés, de Ponteuil demanda à Fidéline si elle avait eu la complaisance de lire le petit billet qu'il lui avait envoyé par un domestique le soir même de son début aux Italiens. — Je suis le marquis de Ponteuil, ajouta-t-il avec un grand air de modestie.

Au fond de son cœur, de Ponteuil avait extraordinairement compté sur l'effet qu'il produirait en déclinant son titre; en cela il s'était presque abusé. Fidéline avait encore trop l'esprit de son âge pour ne pas préférer le visage d'un beau jeune homme à la qualification la plus haute du royaume. D'ailleurs elle n'avait guère reçu jusqu'ici que des barons, des comtes et des ducs. Ce qui la toucha, sans l'émouvoir profondément toutefois, ce fut l'accent sincère que de Ponteuil donna à ses paroles en peignant ce qu'il éprouvait pour elle. Il n'y avait rien de bien neuf dans l'histoire de ses maux : depuis Daphnis et Chloé et même beaucoup avant l'existence de ces deux types charmants, les doux tourments d'amour se ressemblent : langueur, ennui de la vie, dégoût de toutes choses, insomnie, désespoir, envie de mourir. La passion seule rajeunit ce vieux vocabulaire et l'emploie toujours avec avantage. De Ponteuil affirma que rien ne le retiendrait, qu'il partirait immédiatement pour les Grandes-Indes, ainsi qu'on désignait autrefois l'Amérique, si Fidéline ne consentait pas à devenir sa femme. Il était épris de sa jeunesse, de sa beauté, de son esprit, de son inimitable talent, de sa grâce naïve; et plein de respect pour l'objet de son adoration, il ne voulait posséder tant de perfections qu'en échange d'un titre sacré. Sa fuite, si Fidéline le réduisait à cette douloureuse détermination, serait le malheur de sa famille pour en être bientôt le désespoir, car il mourrait dans l'ennui de cet exil, il le souhaitait du moins. Ensuite le jeune marquis de Ponteuil tomba à genoux, prit et couvrit de larmes la main de Fidéline, émue, malgré elle, de ces manifestations rapides et brûlantes. De nouveau, il protesta, dans l'attitude suppliante où il était, de son irrévocable intention de légitimer par le mariage l'excès d'un attachement supérieur à tous les préjugés humains. Le front baissé, le visage pâle, les lèvres tremblantes, il attendit, le regard levé au ciel, la réponse de Fidéline.

En véritable enfant, Fidéline avait pris plaisir à écouter une confidence qui commençait à caresser son orgueil, si elle n'éveillait encore en elle aucun écho de sensibilité. Elle était debout, et sa main gauche jouait avec les gros plis de la portière en lampas parfilé d'argent qui tombait devant la porte de son boudoir. Surprise au milieu de sa toilette par l'arrivée du jeune marquis, son gracieux corps était encore enveloppé d'un peignoir orné de dentelles. L'eau fraîche, ses dix-sept ans, la blancheur de sa toilette négligée, les vagues parfums de son boudoir, son étonnement d'entendre ainsi parler un beau jeune homme à ses pieds, lui prêtaient une séduction dont l'homme le plus froid aurait subi l'influence. Ses grands yeux bleus s'ouvraient tant qu'ils pouvaient afin de mieux comprendre, car sa naïveté lui semblait une honte dans un moment où on lui parlait, comme à une grande personne, d'alliance, d'attachement légitime. Il ne manquait à tant d'heureuses dispositions qu'un peu d'amour : l'amour manquait; il n'était pas impossible qu'il vînt, mais il n'était pas encore venu.

De Ponteuil attendait toujours la réponse de Fidéline.

Entre les mille raisons qu'une femme un peu habile aurait su employer pour se débarrasser d'un amant importun ou pour donner de l'espoir, sans trop l'encourager cependant, à un amant aimé, Fidéline ne rencontra que ces paroles :

« J'ai un engagement pour trois ans avec le directeur de la Comédie-Italienne. Relevez-vous, monsieur, je vous en prie. »

On ne sait pas la réponse qu'aurait faite de Ponteuil à cette phrase en apparence recherchée et à coup sûr fort naturelle au fond, si Fidéline n'avait été brusquement appelée par une personne dont la

voix assez impérieuse semblait venir de la pièce voisine.

Fidéline souleva le rideau de la portière et laissa de Ponteuil tout seul dans le boudoir.

Celui-ci, ne sachant s'il lui convenait de sortir ou de rester, prit le parti que prennent toujours les amants en pareil cas : il resta. Il s'assit sur la bergère, où il se mit à creuser la réponse de Fidéline! « *J'ai un engagement de trois ans avec la Comédie-Italienne.* » Qu'est-ce que cela veut dire? Il répétait pour la dixième fois cette phrase quand il distingua fort bien les mots de la conversation qui avait lieu dans l'autre pièce, ce qui lui fournit au même instant l'occasion de remarquer que Fidéline en se retirant avait négligé d'éloigner un tabouret placé sur son passage. En sorte que le rideau de la portière n'était pas tombé exactement ; le tabouret s'était interposé ; de sa place, par l'écart qui s'était fait, il apercevait vis-à-vis dans la glace, et sans être vu, la personne avec laquelle Fidéline causait.

Il voyait un peu et il entendait tout.

« Eh bien, disait cette femme à Fidéline, il paraît, mon petit loup, que nous prenons goût à la chose ;



tu vas de triomphe en triomphe, comme les empereurs romains. Hier soir on t'a jeté un déluge de couronnes.

— Oui, maman ; le public a tant de bonté pour moi.

— Tu appelles cela de la bonté, merci! c'est de la belle et bonne justice, mon petit agneau. Il n'y a qu'une voix là-dessus. Je n'entre pas dans une maison, vrai comme je suis ta mère et marchande à la toilette, sans qu'on me dise : « Madame Pomelin, servez-nous bien ; nous allons ce soir aux Italiens voir la débutante. » Tu es à la mode, mon petit mouton, comme les mantelets à la maréchale. Profite, moissonne quand il y a du blé. Parlons de ton avenir.

Tu es engagée pour trois ans?

— Et j'aurai deux congés.

— C'est beau ! Te voilà riche, sois toujours honnête. Ton père est toujours où tu sais. Oui ! sois toujours honnête, imite ta mère. J'espère que lorsque tu auras besoin de malines ou de guipure, ou de quoi que ce soit, tu t'adresseras à madame Pomelin, ta mère.

— Vous me disiez que mon père était toujours en prison ; le malheureux !

— Entre nous, l'auteur de tes jours et de mes malheurs est un tonneau. Oublier d'allumer tout un quartier le soir où le roi allait aux Italiens ! Mais à toi la puissance : tu parleras pour lui au ministre, mon petit pigeon, afin qu'on le laisse le plus longtemps possible où il est. De quoi parlions-nous ?

— De mon père.

— A ce propos, je te dirai que ton frère est un monstre : il veut s'engager dans la marine ; il me demande trois cents livres pour aller à Brest, et crois tu qu'il a ajouté : « Si vous ne me les donnez pas, je ferai siffler ma sœur Fidéline ; je la sifflerai moi-même. »

— Tenez ! voilà trois cents livres, dit Fidéline en allant à son secrétaire, — qu'il parte.

— Il me semble, réfléchit de Ponteuil, que Fidéline n'est pas heureusement partagée en famille.

— Quant à ta sœur, reprit Mme Pomelin, tu ne t'imaginerais jamais ce que la bestiole s'est mis en tête avec sa taille des tours Notre-Dame et son nez fait comme saint Christophe : elle veut débuter à la Comédie-Française, et son espoir est de réussir comme toi, mieux que toi, parce qu'elle s'appelle comme toi. Elle te couvrirait par là de ridicule. Fais-la mettre dans un couvent: tu as de belles connaissances maintenant, tu as des protecteurs et tu protégeras bientôt; je connais cela. Avec ta figure, avec tes talents, et tu en as jusqu'au bout des ongles! on a ce qu'on veut. Tu plais, tu charmes, tu ravis; reste honnête, et nous serons bien heureuses toutes les deux.

— Mon plus grand bonheur, maman, sera toujours de m'occuper de mon art, que je préfère à tout depuis que j'y ai réussi.

— Tu parles comme un oracle. Vois-tu, c'est qu'il existe des gens mal intentionnés pour les jolies débutantes au temps où nous vivons. Ils te diront mille et mille compliments bien habillés, comme ils savent les faire; ils iront même jusqu'à t'accabler de promesses.

— C'est par là qu'ils commencent, je crois, ma mère.

— Oui, mon oiseau. Evite, évite ces dangereux enjôleurs. Mon Dieu! pas plus tard qu'hier, aux Italiens, je m'amusais de mon coin à considérer les beaux marquis qui te mangeaient de la prunelle. C'était un assaut, une bataille de Fontenoy. Il est vrai que tu étais olympique! Ne porte pas ton buste si haut; tu perds trop par là les grâces de la taille. Tu es jolie; sois belle! Il vaut mieux faire envie que pitié, et envie surtout par son honnêteté. Rappelle-toi cette vérité si simple et si pure: sois honnête!

— Oui, maman. Mais quelqu'un m'attend; si vous permettiez...

— Elle pense à moi, dit de Ponteuil.

— Votre mère vous importunerait-elle, que vous ne pouvez seulement demeurer une demi-heure avec elle, mademoiselle? On devient fière, il me semble; on me fait comprendre que je suis indiscrète. Je crois, Dieu me pardonne, que votre femme de chambre m'a toisée!

— Ah! ma mère, vous vous êtes trompée; je suis bien contente quand je vous vois. Tout le monde vous respecte comme moi-même ici.

— Bien sûr? Alors donne-moi un petit verre de liqueur des îles pour me remettre de mon trouble. Je reprends mon récit. Parmi ces gentilshommes qui hier, pas plus tard qu'hier, te perçaient de leurs yeux, il y en avait un surtout que le hasard m'a fait remarquer. »

De Ponteuil écoutait avec une extrême attention.

« Tu l'as remarqué sans doute toi-même, car il n'est pas défendu de regarder en passant ceux qui vous trouvent bien. Soyons honnêtes, mais pas bégueules; c'est la devise du sage.

— Si vous saviez, lorsqu'on est en scène, ma mère, combien il est difficile de distinguer la personne que nous connaissons le plus. A-t-on assez de sang-froid pour se préoccuper d'une autre idée que du soin qu'on apporte à bien rendre son rôle?

— Alors j'ai été seule à voir le grand personnage qui t'admirait tant.

— Vous avez donc reconnu tout de suite que c'était un grand personnage?

— Il est fort beau encore! C'est que je trouve beaux tous ceux qui t'applaudissent; il ne se faisait pas faute de t'encourager: c'est grand de sa part. Je voudrais pouvoir le lui envoyer dire.

— Ce serait assez original, répliqua Fidéline; vous plaisantez, je pense?

— Comme tu le dis, ma tourterelle; il est trop haut, et tu as trop d'honnêteté pour que la demande ne fût pas trouvée légère. Tiens! qu'est-ce que tu as donc d'accroché à ta glace? Montre-moi cela!

— C'est le portrait de Sa Majesté; le roi Louis XV lui-même me l'a fait remettre dans ma loge le soir de mon premier début. »

De Ponteuil quitta brusquement sa place, comme si une plaque de fer rouge eût passé sous ses pieds:

« Déjà le roi! murmura-t-il en broyant le pommeau de son épée.

— Comme cela se rencontre! s'écria Mme Pomelin en admirant le médaillon donné par le roi à Fidéline: ce gentilhomme dont je te parlais, c'est le roi Louis XV lui-même. Ton talent l'a captivé. Sois donc fière de son suffrage; mais, crois-moi, sois honnête, toujours honnête, pour que nous soyons heureuses toi et moi. Je sais tout ce qu'il y a de profit à plaire à un front couronné, les honneurs, les grandeurs, les splendeurs, l'or! mais, comme on se compromet! il faut y regarder à deux fois. Nous n'avons rien de comparable à l'honneur. Tu sais, l'honneur est une ville escarpée et sans portes. Laisse-le t'aimer en silence; il nous en estimera davantage. N'affecte pas surtout de repousser son regard; il prendrait cela pour une ruse. Agis comme s'il te plaisait et demeure honnête. Nous reparlerons de cela. Adieu, ma pintade. Je t'ai mis de côté ces gants brodés, cette mantille et ces parfumeries: tu n'en as que pour trois cents livres. Je m'immole moi-même pour toi.

— N'est-ce pas un peu cher, maman?

— Tu me manques de respect, je crois?

— Trop de dépenses finiraient par excéder mes appointements.

— Ceci est un cadeau maternel que je vous fais.

Vous ne payerez que dans huit jours. Adieu, ma fille, adieu.

— Une idée me vient, se dit de Ponteuil après avoir entendu les dernières paroles de l'excellente Mme Pomelin. »

Il descendit rapidement l'escalier derrière les pas de la revendeuse à la toilette :

« Madame, lui dit-il quand ils furent tous deux à quelque distance de la maison de Fidéline, j'ai parié cent louis avec un ami qui m'attend là-bas sur la place que vous aviez vendu pour plus de deux cents francs d'objets de toilette à Mlle Fidéline, de chez qui vous sortez.

— J'ai vendu pour trois cents livres, répondit Mme Pomelin, comme je suis votre servante.

— En ce cas, madame, puisque vous m'avez fait gagner deux mille quatre cents livres, vous aurez la générosité d'accepter de ma main les trois cents livres que vous aurait comptées Mlle Fidéline. Vous la tiendrez quitte. Je compte que vous lui tairez la liberté de ce pari tenu par deux gentilshommes qui ont son talent en grande estime. Leurs respects vous sont acquis. »

De Ponteuil salua profondément Mme Pomelin et se retira.

« Toi ! dit Mme Pomelin en sa propre personne, tu étais dans le boudoir de ma fille, d'où tu as tout entendu ; mais vous ne nous convenez pas, mon beau petit marquis. Ton denier à Dieu n'en sera pas moins vaporisé. »

IV.

C'est par l'amour qu'on commence à aimer une des femmes éparses sur le globe, c'est par la jalousie qu'on commence à aimer une actrice. Avant qu'elle ne vous connaisse, vous avez pour rivaux mille ou douze cents spectateurs par soirée, qui viennent à prix d'argent jouir de la vue ou de ses bras, ou de sa taille, ou de ses épaules, sans vous accorder le droit de le trouver mauvais. A vos côtés vous entendez circuler les critiques les plus violentes de son talent ou des éloges plus blessants encore que ces critiques. On n'a pas de destinée meilleure à espérer du jour où l'on a voué de l'attachement à une beauté de théâtre. Jetez donc le gant à l'univers ! Appelez en duel les populations!

Avant de savoir si Fidéline l'aimait, de Ponteuil avait éprouvé ce sentiment dont l'analyse ne nous a pas coûté grands frais d'observation. Trop heureux si cette jalousie particulière, banale variété de l'espèce, n'avait été couverte et dominée par une autre jalousie, la grande et légitime jalousie de tous les temps, dans le cœur de l'amoureux marquis. Depuis la conversation de madame Pomelin avec sa fille, il redoutait que Fidéline, mal conseillée, n'écoutât des propositions agréables à son orgueil. Un amour exclusif est seul capable d'empêcher une jeune femme de céder aux séductions infinies de la richesse. Fidéline a-t-elle cet amour? se demandait de Ponteuil en passant en revue dans sa mémoire les actions et les paroles de la merveille de la Comédie-Italienne. Quel chapitre confus que celui-là ! L'encouragement d'hier s'efface sous le mot froid de ce matin, qu'un geste bienveillant, — et cela suffit, car tout est amour dans l'amour, — fait oublier pour jamais. Jamais signifie quelques heures, car si le geste bienveillant se répète en faveur d'un autre, vous vous en voulez d'avoir paru heureux. C'est à recommencer, à reprendre sans cesse.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la visite du marquis de Ponteuil à Fidéline, qui avait fini par lui expliquer tout naturellement le véritable sens de la réponse qu'elle avait faite à la demande de sa main. Dans son ignorance naïve, elle s'imaginait que son engagement dramatique s'opposait à tout autre contrat plus sérieux et beaucoup plus long. Heureux donc de se voir accepté, le jeune marquis, le premier assez hardi parmi ceux de son rang pour épouser une comédienne, comprenait combien l'objection était peu grave. Tranquille sur ce point, il s'abreuvait d'espérance et d'amour en allant écouter chaque soir Fidéline et en lui apportant chaque matin des jonchées d'éloges. Il se disposait comme de coutume à lui faire sa visite, lorsque ses deux amis d'Arques et de Villerieux entrèrent dans son appartement et le forcèrent à différer de quelques minutes le moment de son bonheur.

« Nous venons tous deux, dit le marquis d'Arques, dans le même but; il importe que tu nous entendes. Assieds-toi. »

De Ponteuil dompta son impatience ; il s'assit.

« Nous n'avons pas eu l'occasion de nous rencontrer, reprit Villerieux, depuis le fameux début de Fidéline à la Comédie-Italienne.

— Messieurs, interrompit de Ponteuil, ce m'est un vif regret de m'en faire souvenir. »

D'Arques continua :

« Allons au fait tout de suite. Marquis, ta conduite nous a indisposés contre toi.

— Messieurs, ma conduite aura le déplaisir de se passer de votre agrément.

— Nous n'en doutons pas, répliqua d'Arques ; mais elle n'a pas que nous pour censeurs. Epouse qui bon te semble, c'est ton droit. Ce qui est moins ton droit, c'est de nous enlever, par une fantaisie sans exemple dans nos mœurs galantes, la plus divine actrice des Italiens. C'est un fait brutal, sans esprit, au-dessous même du despotisme d'un financier. »

De Ponteuil, sans se déranger, tendit le bras et sonna; une figure de valet parut entre les deux battants de la porte à demi ouverte.

« Que désire monsieur le marquis?

— Préparez-moi deux épées de combat : allez! Continue, dit de Ponteuil à d'Arques, qui reprit avec le même sang-froid poli :

— Où en serions-nous, marquis, si tu allais faire naître la mode d'enlever les actrices par le guet-apens du mariage ? Il n'y aurait bientôt plus de théâtre à Paris. Nous ne souffrirons pas qu'un tel usage s'établisse.

— Cependant, messieurs, chacun est libre, sous le règne de Louis XV le Bien-Aimé, de se marier avec la femme qui lui plaît.

— C'est précisément ce qui est en question, marquis. »

De Ponteuil sonna de nouveau; le même valet montra son visage soumis.

« Vous descendrez les épées dans la voiture jaune, que vous tiendrez à ma disposition.

— Oui, monsieur le marquis.

— Vous voulez donc, messieurs, demanda de Ponteuil à Villerieux et à d'Arques, m'empêcher de donner mon nom à Fidéline? »

Ce fut de Villerieux qui répondit :

« Pas exactement cela. Fais-en une marquise si cela t'arrange, quand tu l'auras.

— Comment! quand je l'aurai! me la disputeriez-vous? où sont vos pouvoirs?

— Si tu es tué, répondit d'Arques avec un beau calme, nous aurons prouvé, tu en conviens, que nous avions le pouvoir d'empêcher ce mariage.

— J'en conviens.

— Si tu tues Villerieux ou moi, tu auras conquis Fidéline, que nous t'aurons du moins disputée aux yeux de toute la jeune noblesse, froissée comme nous de ton action.

— Et si je blesse l'un de vous seulement?

— Celui-là, comme toute défaite entraîne un sacrifice, signera à ton contrat de mariage, où toute la noblesse, tu le présumes, n'a pas l'intention de courir se faire inscrire.

— Soit! dit de Ponteuil en souriant avec une politesse impertinente au propos impertinent de ses deux amis.

— Mais si c'est toi qui es blessé, ajouta de Villerieux, tu ne te marieras avec Fidéline que dans trois mois.

— Soit encore! s'écria de Ponteuil, qui aurait pu repousser du haut de ses épaules ces différentes propositions s'il n'avait songé qu'il était en face d'un premier duel, qui est toujours un marché onéreux. Refuser les conditions, c'était refuser la rencontre. Le traité fut accepté.

— Quel est celui de vous qui me fera l'honneur d'être mon adversaire?

— Moi, répondit le marquis d'Arques : j'ai vingt ans et deux mois; je suis par conséquent de quatre grands mois l'aîné de notre ami Villerieux, qui sera mon second.

— Les deux choix me conviennent parfaitement, dit le marquis de Ponteuil, qui ajouta : — En passant par le Roule, je prierai Duménil de m'assister. Je le sais à cette heure chez lui. Vous agrée-t-il?

— Parfaitement aussi.

— Au parc de Monceaux! » dit de Ponteuil à son cocher quand ses deux amis d'Arques et Villerieux furent montés en voiture.

V.

Deux heures après ce duel, consommé dans toutes les formes de politesse établies entre de vrais gentilshommes, de Ponteuil, d'un pas lent, peu naturel à ses habitudes vives, montait les marches de l'hôtel de Fidéline. On voyait sur son visage pâle et riant l'effort d'une souffrance contenue. Son mal luttait en lui avec une joie fière. Pendant le peu de minutes qu'il fut laissé seul dans le salon d'attente par le valet chargé de l'annoncer, il retira son bras droit, caché à demi entre l'ouverture de son gilet, il regarda sa main, tout alourdie par la douleur et la double enveloppe d'un mouchoir brodé, et ce mouvement, quoique exécuté avec délicatesse, lui arracha un cri aigu. Pour en étouffer le retentissement, il se mit à marcher avec bruit, et afin d'éviter le même accident et ses suites, il replaça plus soigneusement son bras sous son gilet après s'être assis au fond d'une encoignure dans un grand fauteuil. Là il se plut, comme on l'éprouverait dans un rêve, à se peindre l'étonnement glorieux et mélancolique qu'il causerait à Fidéline en lui racontant les dangers courus pour elle, la blessure reçue pour elle, témoignages rigoureusement vrais de son amour pour elle. Il serait modeste dans son récit, juste envers son adversaire; il dirait avec une égale résignation les dures conditions imposées à sa défaite. Fidéline apprendrait de sa bouche qu'une loi bizarre, mais sacrée, de cette rencontre voulait qu'il ne s'unît pas à elle avant trois mois. Le délai était pénible, affreux; mais il n'emploierait que mieux cet intervalle à lui prouver combien sa résolution de l'épouser était profonde dans sa volonté, combien d'un autre côté l'affection qu'il lui portait, affection méritée, gagnée, attendue, était à l'épreuve du temps. Il y a de l'ivresse dans l'affaiblissement qui résulte du sang répandu par une blessure; cette ivresse ressemble à la défaillance du jeûne : elle a son délire progressif, son exaltation, sa fièvre. Plus l'homme diminue, plus il devient lé-

ger en perdant son lest impur, et plus il s'élève et perce vers les régions subtiles de la pensée.

« Mademoiselle peut recevoir M. le marquis de Ponteuil, » vint dire le valet.

Se faisant fort sur sa main gauche, de Ponteuil se leva et se dirigea vers la salle à manger, où Fidéline attendait à table qu'on lui servît à déjeuner.

« Vous permettez, monsieur le marquis, lui dit Fidéline en lui désignant un siége en face d'elle, à l'un des bouts de la petite table qui se couvrait de mets délicats. Comme il est près d'une heure, je ne vous ferai pas l'impertinence de vous inviter à déjeuner avec moi. Que je suis paresseuse ce matin! Le spectacle a fini si tard hier. J'avais demandé de la glace, il me semble, » ajouta-t-elle en se tournant vers son domestique.

« Elle ne me demande pas pourquoi je me présente si tard chez elle aujourd'hui, pensa de Ponteuil.

— Vous avez raison de prendre un long repos, répondit-il à Fidéline; votre santé en a besoin. Jouer et veiller épuisent horriblement. La gloire, il est vrai, calme bien des fatigues.

— Vous me rappelez, dit Fidéline en payant d'un sourire charmant le mot flatteur du marquis, que j'attends avec le numéro de la *Gazette de France*, où il est, dit-on, question de mes débuts, la *Gazette de la Cour* et le *Mercure galant*, qui veulent bien aussi s'en occuper, à ce qu'on m'assure. Allez voir, dit-elle au domestique, s'ils ne seraient pas dans la boîte. Je ne suis pas, au fond, très-curieuse de les lire. »

Fidéline oubliait sans doute, si elle ne mentait pas, que c'était la sixième fois qu'elle envoyait chercher les gazettes pas son domestique.

« Elle ne s'aperçoit donc pas de ma pâleur! pensa encore de Ponteuil, qui répondit pourtant à la comédienne : Si j'avais prévu un retard dans l'envoi de vos gazettes, je me serais fait un plaisir de les acheter en passant sous les galeries des Français.

— Vous êtes trop bon; ce n'est pas si pressé, en vérité. Versez-moi de ce thé, je vous prie, marquis.

— Quoi! elle n'a pas remarqué que je l'ai servie



de la main gauche et en tremblant. Où donc a-t-elle la tête? »

Le domestique posa sur la nappe, près du bras de Fidéline, les deux gazettes et le recueil qu'elle attendait.

« Très-bien. Nous lirons cela après le déjeuner ou dans la journée.

— Pourquoi ne pas les lire à présent? s'informa de Ponteuil.

— Ce serait me priver, monsieur le marquis, du plaisir de causer avec vous.

— Non, je suis aussi intéressé que vous, Fidéline, à connaître ce que pensent de votre talent messieurs les beaux esprits.

— Auriez-vous vraiment cette curiosité? dit Fidéline, qui mourait d'envie de dévorer ces gazettes; puisque vous le désirez... »

De Ponteuil sentait que la fièvre le gagnait.

Fidéline poursuivit :

« Eh bien! lisez-les-moi donc. J'aurai plaisir à vous écouter. »

Dans l'impossibilité de faire usage de ses deux mains, de Ponteuil ouvrit en l'appuyant sur la table la *Gazette de la Cour*, et, après l'avoir étendue avec une pénible gaucherie, dont Fidéline, dans l'attente de cette impatiente lecture, ne s'aperçut pas, il commença ainsi :

« Sa Majesté a honoré pour la cinquième fois de sa présence les débuts de mademoiselle Fidéline, cette actrice de si grandes espérances. Vers le milieu du spectacle, Sa Majesté, touchée du jeune talent de cette comédienne, a daigné l'encourager de quelques gracieux applaudissements, heureux signal des manifestations bruyantes qui ont immédiatement éclaté dans toute la salle. Une demi-heure avant la chute du rideau, Sa majesté a quitté sa loge pour rentrer aux Tuileries, où il y avait bal. »

« C'est très-poli, mais très-froid, dit Fidéline; il est bien plus souvent question dans cet article de Sa Majesté que de moi. Au surplus, on m'a conseillé de rester parfaitement indifférente aux éloges comme aux critiques des gazettes.

— Entrer en partage de publicité avec la royauté, c'est déjà un assez beau lot, fit remarquer de Ponteuil, dont les douloureuses grimaces pendant la lecture de ces lignes n'avaient pas une seule fois attiré l'attention de Fidéline.

— Peut-être, reprit-il, la *Gazette de France* aura-t-elle consacré plus d'espace à l'appréciation de votre talent. »

Et il dégagea la seconde gazette de son enveloppe avec plus d'embarras que la première.

— Ah! dit-il, votre nom est en toutes lettres en tête de l'article; c'est important. Lisons :

« Il n'y a pas d'exemple d'aussi beaux débuts au Théâtre-Italien. Jeunesse, beauté, grâce, talent, mademoiselle Fidéline les réunit en elle. Aussi quel succès se comparerait au sien? Aux suffrages des vieux amateurs elle a su joindre à son avantage les suffrages de la jeune noblesse et, pour tout dire enfin, ceux de la cour. L'enthousiasme est si grand pendant les mémorables soirées où elle joue, qu'on oublie presque la présence du roi et des dignitaires qui l'accompagnent. Où ira un tel talent, qui part de si haut et qui a tant de chemin à parcourir? »

— Que je suis heureuse, mon Dieu! de ces beaux éloges! s'écria involontairement Fidéline, dont l'âme s'ouvrait à toutes les vanités de la joie.

— Que je souffre! Je sens que mon sang s'en va par ma blessure, » murmura de Ponteuil.

Fidéline sonna.

« La Provence, prenez cette pendule et portez-la sur-le-champ au rédacteur de la *Gazette de France*; déposez-la chez son portier. Pas un mot sur celle qui l'envoie; pas de nom. Rien. Faites-vous aider. Allez vite.

— Et que dit le superbe *Mercure?* » demanda Fidéline au marquis. On l'avait mise en goût d'éloges. Les éloges! on ferait venir du fond de l'Océan à la surface de l'eau avec un éloge une actrice noyée depuis trois ans.

— Seriez-vous assez complaisante pour couper les feuilles du *Mercure* avec votre couteau, » dit de Ponteuil à Fidéline en lui tendant toujours de sa main gauche embarrassée l'exemplaire du recueil.

Sans s'informer de la raison de cette prière étrange de la part d'un gentilhomme aux manières toujours exquises, Fidéline, avec une précipitation brusque, passa rapidement la lame de son couteau à fruits entre les feuilles du *Mercure*.

« Voilà l'article qui me concerne : *Comédie-Italienne.*

— Tenez l'exemplaire ouvert, Fidéline; je lirai à côté de vous. »

— Est-ce que j'aurais jamais pu tenir ce livre? » pensa de Ponteuil en se levant pour se placer presque derrière la jeune actrice. Debout et faible sur ses jambes, il tâcha de lire :

« Chaque année la Comédie-Italienne s'impose le devoir, dont nous nous passerions fort bien, de faire débuter, dans l'intérêt assez mal entendu de nos plaisirs, quelque actrice longtemps louée d'avance. Quant à nous, nous avouons ne pas comprendre la nécessité d'interrompre le cours régulier des représentations ordinaires pour ouvrir un passage à des prétentions excessivement exagérées. »

— Quel ton impertinent! » dit tout haut Fidéline.

De Ponteuil n'avait plus la conscience de ce qu'il lisait. Cependant il poursuivit :

« Assez bien de figure, quoique trop maniérée, mademoiselle Fidéline aurait dû s'exercer longtemps sur les théâtres secondaires avant de se montrer sur les planches du Théâtre-Italien. Elle n'a presque pas de voix; le peu qu'elle en a s'échappe par éclats déchirants. Sa méthode est mauvaise, ses gestes sont sans noblesse. Nous ne pouvons voir dans ses débuts que le fait d'une vocation menteuse et décevante autant pour elle que pour nous. »

— Misérable folliculaire! qui donc le châtiera? » dit dans un accès de colère la comédienne blessée.

De Ponteuil acheva presque sans haleine cette dernière phrase :

« Cependant mademoiselle Fidéline est encore

assez jolie pour trouver à la Comédie-Italienne des succès qui n'auront pas absolument besoin du concours de sa voix. »

— Ceci est un outrage ! s'écria-t-elle, et je serai vengée. »

Comme elle se retournait pour voir si le marquis partageait son indignation, de Ponteuil tombait à terre, évanoui, perdant abondamment du sang par l'endroit de sa blessure.

Alors seulement Fidéline apprit que le jeune marquis de Ponteuil était blessé.

Du reste, c'était une femme accomplie.

VI.

L'époque à laquelle se rattache cette histoire de coulisse était l'âge d'or des femmes de théâtre dans le sens réel et figuré du mot. Quel gentilhomme se respectant un peu ne sacrifiait une partie de ses revenus à satisfaire les goûts et les penchants d'une actrice ? Watteau nous a légué des témoignages authentiques de la molle dissipation de ces jolies créatures qui ont posé sous ses yeux pour la gloire de ses travaux et pour notre édification privée. Son pinceau de colibri nous les a représentées dans presque tous les actes de leur vie insoucieuse, sur le gazon et tenant dans leurs petites mains de longs verres de vin d'Aï, premier baptême du vin de Champagne ; promenées dans l'air sur une balançoire et livrant aux zéphyrs leurs robes insuffisantes ; à demi couchées sur leur sofa et perdant dans un sommeil ingénieux leurs mules et leurs gants ; pinçant de la mandoline et ne s'opposant pas à ce qu'on prenne sur leurs épaules bien des choses qui ne sont pas sur la partition ; enfin Watteau nous a transmis leur biographie et leurs portraits sans se préoccuper de la moralité de sa tâche.

Il n'a oublié que les mères d'actrices, et c'est à déplorer sa négligence, car elles s'en vont tous les jours avec les dieux, c'est-à-dire avec ceux qui faisaient des déesses de ces filles d'actrices. Madame Pomelin les contenait toutes. Sa fille avait été sa plus belle espérance depuis l'âge le plus tendre ; à chaque charme nouveau qu'elle découvrait en elle, elle se disait : « Ceci est pour le Théâtre-Italien ; voilà un pied qui vaut bien trois mille livres de revenu ; voilà des cheveux qui représentent le double. » Et le jour où elle reconnut que Fidéline possédait une voix juste et agréable, elle s'écria : « Ma fortune est faite. Mettons-nous dans nos meubles. »

Il est juste d'avouer que madame Pomelin n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille : chaque disposition intelligente de Fidéline avait été développée, cultivée et perfectionnée par un maître particulier de musique ou de danse, de langues ou de dessin, de déclamation ou de grâce. On s'explique ainsi la vigilance qu'elle exerçait autour de sa fille et l'excès d'ambition où elle fut jetée par le succès de ses débuts à la Comédie-Italienne. Dès le lendemain de cette épreuve décisive, elle loua pour sa fille un bel appartement dans un petit hôtel élégant ; elle prit à gage une femme de chambre et un valet de pied ; elle loua pour trois mois un carrosse, deux chevaux et un cocher qui s'appelait Flamand, quoiqu'il fût né à Fontainebleau. Ce luxe était logique : il fallait poursuivre jusqu'au bout l'œuvre commencée ; mais comme il ne pouvait durer quelque élevés que fussent les appointements de Fidéline, il importait à madame Pomelin de réussir tout de suite sous peine de voir périr dans un même naufrage ses espérances, ses peines et ses soins.

Si l'on se rappelle l'entretien de madame Pomelin avec sa fille, on sera parfaitement instruit de l'extravagance de son ambition maternelle. Le roi avait applaudi sa fille, le roi avait adressé son portrait à Fidéline, le roi voulait du bien à toutes les jeunes femmes, cela n'était que trop notoire : le roi convenait donc à sa fille. Elle planta son pavillon sur cette idée. Sa fille était donc dévolue au roi comme les fruits des serres royales, comme les poissons de la première marée qui arrive à Paris. Elle eût volontiers peint sur les épaules de sa fille ces mots qu'on grave sur les canons anglais : « *King's own* (bien du roi).

Pour la défense de madame Pomelin, l'impartialité commande de dire qu'à l'époque où elle florissait, il était sans exemple qu'une comédienne se fût unie autrement que par le cœur avec l'homme de son choix. On n'avait pas même un seul miracle à citer. L'état des mœurs expliquait donc sans la justifier l'excellente madame Pomelin obéissant à la faiblesse si peu morale de chercher un roi pour suppléer le mari qu'elle ne pouvait offrir à sa fille. En matière de pis-aller, le bon sens indique que c'est au plus brillant qu'il faut recourir ; et madame Pomelin avait prodigieusement du bon sens.

Elle n'avait pas vu sans une vive contrariété, pour toutes ces raisons fort bien déduites, les assiduités du marquis de Ponteuil auprès de sa fille ; c'était le loup dans la bergerie. Dans sa sagesse, elle décida de frapper un grand coup avant que le mal devînt plus grave. Madame Pomelin se présenta chez le marquis de Ponteuil. Complétement guéri de sa blessure, celui-ci songeait en ce moment aux détails de sa toilette pour la soirée qui se préparait : Fidéline jouait dans un opéra nouveau composé par Sedaine ; tout Paris assisterait à cette représentation, destinée à confirmer les succès obtenus par l'actrice sur le point de s'emparer de la vogue, ou à donner raison à ceux qui l'avaient accusée de n'avoir réussi que par sa jeunesse et le

charme incontestable de sa beauté. Cette soirée, et l'on n'en était séparé que par quelques heures, absorbait toutes les pensées du jeune marquis, à qui rien maintenant de ce qui regardait Fidéline n'était indifférent : opinions sur son talent dans le monde, tracasseries de coulisses, rivalités de rôles, critiques des gazettes.

A ce propos, il est utile de dire que le rédacteur du *Mercure* qui avait parlé de Fideline en termes si dégagés avait reçu des coups de bâton sur les reins en pleine place publique. On commençait à apprécier en France l'utilité de la haute critique.

De Ponteuil courut recevoir madame Pomelin, qui ne fit pas longtemps languir son impatience.

« Monsieur le marquis, vous ne m'attendiez pas.

— Je suis toujours prêt à recevoir les personnes aimables, madame Pomelin.

— Vous me rassurez. Vos visites, monsieur le marquis, nous honorent infiniment, ma fille et moi; mais elles nous font le plus grand tort du monde.

— Je n'imagine pas le dommage qu'elles peuvent vous causer; il me semble d'ailleurs qu'elles n'ont pas déplu jusqu'ici à mademoiselle Fidéline.

— Ma fille est une étourdie; il est mal à elle de se prêter à vos insistances amoureuses.

— Je l'aime.

— Tant pis!

— Elle m'aime aussi.

— Tant pis! tant pis!

— J'estime son talent.

— Vous nous perdez.

— Je la respecte.

— Vous nous ruinez pour toujours.

— Je n'ai que des vues honnêtes.

— Vous nous réduisez à l'hôpital, monsieur le marquis.

— Mais en quoi, expliquez-vous, madame Pomelin, ma présence chez vous entraînerait tant de malheurs?

— En faisant croire que vous êtes l'amant de ma fille.

— Où est le mal?

— Voyons, monsieur le marquis, puisque vous voulez forcer une mère à vous dire toute sa pensée, raisonnons : — Ma fille doit demeurer toujours honnête ou céder à la séduction dont elle n'est que trop entourée. Il n'y a pas de milieu. Mon vœu le plus cher est qu'elle se conserve pure et vertueuse. »

Madame Pomelin éternua : « Je m'enrhume, je crois, » dit-elle.

Elle poursuivit :

« Mais si la fatalité voulait qu'elle oubliât ses devoirs, je dois désirer, comme mère, que son sort soit le plus heureux possible, malgré sa faute même.

— Je crois vous comprendre, madame Pomelin.

— Alors vous me plaignez.

— Je vous admire, au contraire, dit de Ponteuil, qui, rapprochant son fauteuil de celui de son interlocutrice, afin de pouvoir parler plus bas, ajouta : —Madame Pomelin, si je vous envoyais dans une de mes terres en Normandie, où vous passeriez l'existence la plus douce pendant toute l'année?

— J'aime assez l'existence la plus douce, répondit madame Pomelin.

— Et votre mari, continua de Ponteuil, je le créerai garde de mes bois en Lorraine.

— Je n'ai aucune objection sérieuse à faire, répliqua madame Pomelin, à la distance où vous nous placerez l'un de l'autre.

— Votre fille aînée, la sœur de Fidéline, sera convenablement dotée par moi afin qu'elle se marie bientôt.

— Ce jeune homme, pensa madame Pomelin, nous estime, je le vois, à notre valeur.

— Quant à votre fils...

— C'est tout mon portrait, interrompit madame Pomelin.

— Quant à votre fils, il ira gérer les plantations de mon oncle à Calcutta. Il aura un traité de vingt ans, à six mille livres par an.

— Mais il me semble avoir ouï dire qu'on ne vivait pas plus de cinq ans dans ce pays malsain?

— Il y a des exemples qui confirment cette vérité, répondit de Ponteuil.

— Je vous rendrai réponse demain, dit madame Pomelin en se levant.

— Et demain je vous signerai tous les engagements avantageux que j'ai eu l'honneur de vous proposer si vous les acceptez.

— A demain donc, monsieur le marquis.

— Mes très-humbles respects, madame Pomelin. »

La Pomelin sortit.

« Noble fille! s'écria le marquis en baisant le portrait de Fidéline, je t'arracherai à ce bourbier. »

La porte de l'appartement se rouvrit.

« C'est encore moi, monsieur le marquis : vous n'auriez pas besoin de quelques douzaines de mouchoirs de batiste? c'est ce qu'il y a de plus fin.

— J'achète d'avance, madame Pomelin, tout ce qu'il vous plaira de remettre à mon valet de chambre.

— Si cet homme était seulement maréchal de France, murmura madame Pomelin en descendant les marches de l'hôtel Ponteuil, il aurait, je crois, la préférence. »

Cette belle réflexion de madame Pomelin nous laisse pressentir le motif pour lequel elle avait remis au lendemain la conclusion du traité proposé par le marquis de Ponteuil. Elle avait une dernière

et magnifique chance à tenter dans la soirée. La soirée commençait.

VII.

L'affluence appelée à la Comédie-Italienne pour entendre Fidéline dans un rôle nouveau était encore plus grande qu'à la première soirée de ses heureux débuts. Deux comtes qui arrivèrent en même temps devant la grille du vendeur de billets d'entrée se prirent de si chaude querelle pour avoir une seule et unique place de seconde galerie, qu'ils allèrent un instant à l'écart et tirèrent bravement leurs épées. Le plus jeune fut blessé; l'autre jouit de son entrée, achetée, on peut le dire, au prix du sang. Le désir d'emplir ses oreilles des sons suaves si délicieusement filés par la belle actrice n'était pas le motif absolu de cet empressement. Des esprits mécontents, des esprits faux, ou pour s'exprimer avec indulgence et pitié, des caractères malheureux, ayant, par des propos de café, des écrits louches et railleurs, cherché à mettre en doute certaines parties de ses facultés musicales, le poivre répandu par leurs critiques sur tant de vives admirations avait exalté les plus raisonnables. La majorité voulait que son enthousiasme, en venant, fût solennellement ratifié; la partie douteuse, la partie faible, mais importante cependant, à cause de son audace, accourait pour que l'événement lui donnât hautement raison contre le blâme accumulé sur elle. La crainte se mêlait ainsi au plaisir promis, car nul ne pouvait assurer que la malveillance, cette déesse née de l'accouplement monstrueux d'un auteur dramatique sifflé et d'une actrice repoussée, ne se manifestât par des actes odieux.

On se ferait difficilement une idée de l'éclat donné à la salle par la richesse des toilettes, aujourd'hui que nos habits sombres, d'une parfaite égalité et d'un parfait ennui marron, nous placent si loin de ces jours de splendeur aristocratique. Tout l'or, tous les diamants, passés d'héritage en héritage, sans altération, jusqu'à ces lointains descendants, étincelaient et rayonnaient. La richesse faisait cuirasse à la naissance, le beau métal enveloppait le grand titre, la France était montée en un diadème dont le roi était la grosse perle.

Quoique mourant, le roi, pour se distraire de ses souffrances, s'était rendu au spectacle; à son entrée, l'orchestre avait fait entendre l'ouverture; le rideau allait se lever sur la pièce nouvelle et l'actrice tant souhaitée.

En ce moment on ne pensait pas moins au marquis de Ponteuil qu'à Fidéline : on s'entretenait dans chaque loge de sa folie si bien soutenue, de son étrange projet de mariage, de ses querelles avec sa famille et tous ses parents jusqu'au dernier degré, de la froideur de ses amis, honteux d'une union inouïe; de son duel avec le marquis d'Arques, généreux vengeur de l'affront fait par un seul à tous. Excepté quelques esprits philosophiques élevés à l'école de J. J. Rousseau et de Diderot, personne ne se sentait porté pour lui à l'indulgence. Il était unanimement convenu que toutes les portes lui seraient fermées, et on a déjà vu que l'imprudent marquis avait subi dès le commencement de sa passion les effets de ces menaces. Mais son parti était pris : riche, il se passerait de l'appui des autres; marquis, nulle puissance au monde ne l'empêcherait de créer Fidéline marquise en se mariant avec elle. Quelle ravissante marquise ne serait-elle pas, elle si distinguée dans ses manières, si célèbre par son talent, si douce et si jolie! Pour la première fois le génie s'alliait au rang; une révolution s'opérait : le marquis de Ponteuil en donnait le signal.

Fidéline n'entrait en scène que vers la fin du premier acte, et cela avait été ainsi arrangé pour qu'elle n'épuisât pas ses moyens d'abord et qu'elle en gardât la meilleure partie pour le second et dernier acte de l'ouvrage de Sedaine.

Elle parut; la salle vacilla sous l'effort subit des battements de mains; il fut impossible d'attendre que le roi eût pris une initiative consacrée. Le roi ne s'en fâcha pas; il n'en applaudit pas moins. On remarqua qu'à son immense talent, la jeune actrice avait ajouté l'appui si précieux de l'expérience. Même abondance, même expansion, même désespoir de moyens, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais de l'adresse à mesurer ses forces, mais de l'adresse plus grande encore à les diriger avec une admirable variété sur tous les points et de manière à ne laisser aucune note dans l'ombre. A son début elle avait réussi : ici elle triomphait.

Le premier acte finit comme une victoire.

A vrai dire, le second acte n'avait été écrit que pour Fidéline; il reposait sur elle tout entier. Elle chante son grand morceau, on l'écoute, on est ravi; mais profitant de ce calme extatique, une volée de coups de sifflets part tout à coup. Fidéline chancelle, pâlit et tombe. La moitié de la salle avait reçu le coup. Tous les jeunes gens portent la main à leur épée; les femmes s'indignent; le roi s'est levé à demi : on a osé siffler en sa présence.

De Ponteuil court à Fidéline, la soulève dans ses bras aux yeux de deux mille spectateurs et l'emporte au foyer des comédiens, où des soins lui sont donnés.

On répétait avec indignation dans la salle : « C'est une cabale! c'est une infâme cabale! on a sifflé de ce côté! — Non, c'est de celui-ci! — Non, c'est d'en haut! — On vient d'arrêter les misérables. — Non,

ils se sont échappés ! — Vous vous trompez, on les tient. »

Pendant cet orage de propos, la charmante Fidéline recouvrait ses sens, grâce aux médecins appelés autour d'elle par de Ponteuil ; mais sa raison, en revenant, lui rendait plus poignante la honte éprouvée. Elle eût préféré mourir sous le coup que de se souvenir de l'affront qu'elle avait reçu si le choix lui avait été permis. Que ne lui disait pas le marquis pour la consoler ! Il lui citait tous les noms des grands artistes dont les débuts avaient été marqués par les mêmes outrages ; il lui rapportait l'af-



(L'oiseau était donc en cage ; Fidéline s'appelait donc madame la marquise de Ponteuil.)

fliction de la salle entière, et enfin il ajoutait en lui baisant les mains : « Dans trois jours expire l'engagement auquel mon malheureux duel m'avait forcé de souscrire, et dans trois jours vous serez ma femme, marquise de Ponteuil. Pourquoi pleurer et vous désoler quand votre bonheur est à vos pieds ? »

Un page de Louis XV entra dans le foyer, et en s'approchant de Fidéline il lui dit : « Mademoiselle, le roi, mon maître, m'envoie savoir de vos nouvelles. »

Ces paroles, que peu d'actrices avaient méritées d'une bouche royale, inspirèrent cette réponse à Fidéline :

« Monsieur le régisseur, qu'on lève le rideau ; je jouerai ou je mourrai. »

L'énergie de l'enthousiasme public fut triplé quand Fidéline, courageuse et pâle, vint chanter jus-

qu'aux bords de la rampe. Elle fut touchante, elle fut sublime; elle alla au cœur par tous les chemins qu'il lui plut de prendre. De Ponteuil était fou de bonheur et de crainte : si Fidéline allait succomber à tant d'émotions diverses!

Le rideau descendit à regret sur une si belle vengeance.

Enfin la salle se vida en quelques minutes; il ne resta plus personne.

Je me trompe : une seule n'était pas encore sortie. Cette personne se prit à rire comme une bienheureuse en promenant son regard autour des galeries solitaires pour les reporter sur la scène.

Celui qui aurait lu dans l'âme de cette femme y aurait vu ces mots :

« Si je n'avais pas fait siffler Fidéline, je n'aurais jamais eu l'occasion de la faire appeler. Le mal et le bien m'ont réussi, et tout est bien. Le roi a envoyé un page à Fidéline pendant qu'elle était évanouie au foyer; demain le même page sera chez elle. »

Cette honorable personne, cette femme, c'était madame Pomelin.

On lui doit l'usage de redemander les actrices.

C'est l'invention d'une mère, perfectionnée plus tard par les amants.

VIII.

Aucun page ne se présenta le lendemain chez Fidéline, ainsi que l'avait espéré madame Pomelin; Louis XV était mort dans la nuit de la variole. Mais huit jours après, Fidéline était proclamée marquise de Ponteuil au pied de l'autel. La noblesse parisienne se couvrit de deuil; une grande extravagance fut consommée. Madame Pomelin ne se permit qu'un mot, et il mérite d'être cité :

« Ce mariage est sans exemple, dit-elle; mais tant pis, je me mets au-dessus des préjugés. »

L'oiseau était donc en cage; Fidéline s'appelait madame la marquise de Ponteuil.

Réglant ses actions d'après sa position nouvelle, Fidéline ne se rendait plus aux répétitions qu'en chaise à porteurs, et quand elle entrait, deux domestiques en grande livrée l'attendaient dans la coulisse pour lui jeter un châle sur les épaules ou lui offrir le verre d'eau sucrée. Au lieu de perles fausses dont elle se parait autrefois, elle ornait son cou, ses bras, ses oreilles de diamants dont toutes ses compagnes se montrèrent jalouses. Elle apporta une si exacte réserve dans ses rapports avec ces dames, ses égales hier, que celles-ci furent blessées des marques de ce profond respect et ne lui parlèrent plus. Peu à peu elle s'isolait du centre où jusqu'ici elle avait vécu. Ce n'était pas de Ponteuil qui arrachait ainsi Fidéline aux habitudes du passé; loin de là, il ne mettait rien au-dessus du bonheur de l'entendre applaudir par deux mille spectateurs ravis de sa voix.

Il fut d'abord heureux comme doit l'être tout homme dont la volonté a péniblement triomphé des obstacles; ses parents l'évitèrent, mais il l'avait prévu; sauf d'Arques et Villerieux, tous ses amis négligèrent de le voir, mais il s'y attendait. L'ennui auquel il était le moins préparé vint du côté des parents de sa femme. Le croirait-on! Le jeune Pomelin prétendait ne pas quitter la France pour aller mourir de la fièvre jaune dans l'Inde; M. Pomelin croyait au-dessous de lui de devenir garde forestier, lui ex-allumeur de lanternes, et madame Pomelin redoutait les regrets de la solitude en se retirant en Normandie dans une des terres de son gendre. Cependant on leur fit entendre raison en les indemnisant comme ils le voulurent.

De Ponteuil se trouva bientôt seul à seul avec sa divine femme, et on comprend qu'elle lui tint lieu de tout. Avec elle, par elle, il se consolerait du dédain, du mépris, de la colère de ceux de son rang. Ne possédait-il pas un trésor d'amour, de beauté et de gloire? — Que lui importait le reste du monde!

« Mon ami, lui dit Fidéline deux mois après leur mariage, il ne me convient plus de jouer, comme une actrice de province, trois genres différents, la comédie, l'opéra et le ballet. Un talent sérieux ne doit pas ainsi s'éparpiller.

— N'oubliez pas, lui objecta de Ponteuil avec douceur, que vous avez acquis votre renommée en prouvant la possibilité de réussir dans ces trois genres; ne cessera-t-on pas de vous considérer comme une organisation privilégiée si vous descendez? car c'est descendre, à vous circonscrire dans un cercle encore vaste, mais plus étroit cependant.

— Ma dignité personnelle m'oblige à me borner uniquement au chant. Je ne veux plus être que cantatrice; ma part est encore belle : ne le trouvez-vous pas?

— Sans doute, Fidéline. J'oserai vous demander toutefois s'il y a moins de dignité à jouer la comédie qu'à chanter l'opéra?

— Il y en a moins, vous répondrai je, à les jouer l'un et l'autre, même avec succès, qu'à réussir séparément ou dans l'opéra ou dans la comédie. Les grandes vocations sont exclusives. D'ailleurs le personnel de la comédie est si misérable, celui du ballet si odieusement vil, qu'il m'est pénible de m'y voir confondue. Et puis je le veux. Ne convenez-vous pas, mon ami, que c'est donner la meilleure des raisons?

— J'en conviens, Fidéline. Puisque vous le désirez, vous chanterez seulement, et vous ne parlerez ni ne danserez plus à la Comédie Italienne. Le public, je vous préviens, en souffrira en silence.

— Nous l'apprivoiserons peu à peu, ce tigre de public, » répondit madame la marquise en disant à ses gens d'avertir les porteurs de tenir prête sa chaise, qu'elle se rendait à la répétition.

De Ponteuil l'y accompagna, ce qui lui arrivait souvent depuis son mariage ; la chose, d'ailleurs, n'était pas inusitée; beaucoup de jeunes seigneurs ne passaient pas leurs matinées autrement.

Assis dans un fauteuil, il assistait ce jour-là aux études de sa femme, lorsqu'un jeune homme, enveloppé avec élégance dans un manteau vert sorti des ateliers du fameux Silvandre, le premier tailleur de l'époque, le Humann du dix-huitième siècle, descendit sur le théâtre et alla frapper familièrement Fidéline à l'épaule.

La liberté parut fort étrange à de Ponteuil.

« J'arrive de Bordeaux, » dit le nouveau venu.

Fidéline, sans lui répondre, le regarda des pieds à la tête.

« De Bordeaux, où j'ai appris tes succès avec plaisir, sinon avec étonnement. »

Le marquis de Ponteuil croyait rêver ; il cherchait des yeux une canne pour bâtonner l'insolent.

« Narcisse, qui t'a connue ici lorsqu'il était dans les chœurs, et Florimond, m'ont chargé de te porter leurs compliments. »

Fidéline ayant tourné le dos avec dégoût au personnage qui lui parlait ainsi, celui-ci courut à elle et l'arrêta en riant par la taille.

Il reçut un coup qui lui fit tomber le chapeau ; il se retourna en colère.

« C'est moi, lui dit le marquis de Ponteuil, maroufle; qui vous a permis de parler sur ce ton à madame la marquise, de la tutoyer? A moi, mes laquais!

— Tout le monde se tutoyant au théâtre, lui répondit l'insulté en rendant le coup qu'il avait reçu, j'ai cru qu'un jeune-premier comme moi avait le droit de tutoyer une première chanteuse comme elle. »

Quelle faute ! et quelle leçon ! murmura le marquis de Ponteuil. Oui, chacun ici, depuis le plus grand comédien jusqu'à l'allumeur, est reçu à tutoyer ma femme. C'est l'usage au théâtre.

« Je vous fais publiquement des excuses, monsieur, dit-il au comédien en manteau vert, et je suis prêt à vous donner pleine satisfaction de l'outrage. »

Le comédien, qui était homme d'esprit, accepta les excuses et il dit tout bas à l'oreille de Ponteuil.

« Quelquefois, monsieur le marquis, les comtesses, touchées de nos talents, nous gratifient de leurs plus douces attentions, mais pour cela nous n'exigeons pas qu'elles nous épousent. »

De compte fait, pour devenir le mari de Fidéline, le marquis de Ponteuil s'était brouillé avec son oncle maternel, le baron de Troival ; avec son oncle paternel, le chevalier de Ponteuil ; avec ses cousins sans exception ; il avait été exclu de toutes les sociétés de Paris et maudit par son père et sa mère; il avait reçu une blessure à la suite d'un duel avec son meilleur ami; il s'était donné en spectacle le soir où Fidéline s'évanouit; il s'était allié aux Pomelin, dont nous avons esquissé les mœurs ; il venait de faire des excuses à un comédien qui avait tutoyé sa femme.

Ces mille contrariétés et mille autres ne décourageaient pas de Ponteuil ; son bonheur de roi, sa volupté d'empereur romain était de se mettre dans un coin du théâtre, quand Fidéline jouait, et de se dire : Chacun l'admire, chacun l'aime ; ce jeune homme là-bas en rêvera toutes ses nuits ; tout ce monde vous l'envie, mais c'est moi seul qui l'ai, elle m'appartient, c'est ma femme.

Cependant, le marquis ne s'était pas trompé lorsqu'il avait menacé Fidéline du mécontentement du public si elle renonçait à l'universalité d'emplois qui avait établi sa célébrité. Dès qu'elle ne fut plus que cantatrice, on demanda à sa voix la compensation des plaisirs à jamais perdus qu'elle procurait comme danseuse et comme comédienne. La prétention fondée ou non écrasait ses forces; elle se plaignit de l'injustice de la foule, qui attendait d'une lyre les sons nombreux, variés, inépuisables d'un orchestre entier. Elle opposa de la fierté obstinée à ces exigences; il y eut dès lors scission, bouderie, refroidissement entre elle et le public, qui admirait encore son talent, mais qui n'aimait plus sa personne.

« Puisqu'il en est ainsi, dit un soir Fidéline en rentrant furieuse chez elle, puisqu'on me tient les applaudissements si haut afin de me punir de ne plus être la bateleuse et la soubrette de la Comédie-Italienne, je ne chanterai plus qu'une fois par semaine, au lieu de quatre fois, et ils s'en contenteront. Je tiendrai ma promesse, aussi vrai que je jette toutes ces parures au feu. Je leur apprendrai à ne pas m'applaudir quand je le mérite ! » Ce ne fut pas de voir brûler les gants et le mantelet de sa femme qui affligea de Ponteuil, ce fut de se confirmer dans cette triste remarque que Fidéline devenait de jour en jour plus aigre, plus irritable, plus emportée, elle si douce il y avait un an. Ce changement dans son caractère influait sur sa beauté; elle maigrissait; le rouge employé pour éteindre quelques pâleurs survenues s'étendait en teintes moins sobres sur ses joues. Bientôt elle perdit l'appétit, son sommeil fut troublé ; elle cessa même tout à coup de montrer de l'indulgence pour ses camarades. Elle prit en aversion ses rivales; autrefois elle aurait désiré les surpasser, maintenant elle n'aspirait qu'à les abattre. Enfin elle était parvenue à la seconde

période de la vie d'une actrice. Fidéline abhorrait le public.

De son côté, le public murmura contre Fidéline lorsqu'il apprit avec déplaisir qu'elle comptait ne plus jouer qu'une fois par semaine ; il fut plus froid pour elle ; il revint même, ainsi que cela arrive souvent, sur beaucoup de ses admirations en apparence consacrées ; il ne laissa échapper aucune occasion de prodiguer ses encouragements à la moindre actrice dont le talent pouvait porter ombrage à la fière marquise de Ponteuil.

Cette manière d'agir en reine laissa presque tout son temps à Fidéline, qui put ainsi gouverner plus à l'aise et fastueusement sa maison, dont Ponteuil, à force de soins dispendieux et de goût, avait fait un palais, mais un palais solitaire. On n'y recevait aucune actrice, et peu de dames voulaient se présenter dans les salons de l'actrice, funeste réciprocité, féconde en toute sorte de mauvaises conséquences. De Ponteuil s'apercevait enfin qu'il n'avait aimé que l'actrice entourée de bruits glorieux dans Fidéline, et qu'il ne lui restait de plus en plus qu'une femme, qu'une femme jolie sans doute, mais qu'une femme, à mesure que Fidéline se détachait dédaigneusement de la scène, cadre favorable où se produisait mieux en relief son prix, sa valeur, toute sa personnalité.



Au milieu de ces jours de découragement pour le jeune ménage, il se présenta chez la marquise de Ponteuil une femme assez indiquée dans les pages de cette histoire.

« Bonjour, ma petite marquise, que je t'embrasse

sur les deux joues. Réponds-moi tout de suite : ton mari te rend-il bien heureuse? Te donne-t-il tout ce que tu désires? C'est que je lui parlerais, je le chapitrerais, si je supposais qu'il te causât du chagrin. Je te trouve un peu moins rose qu'à mon départ. Tu me caches quelque douleur : ton mari te trahirait-il? Ah! monsieur mon gendre, parce qu'on vous a donné la préférence, vous vous croiriez peut-être tout permis! Mais c'est un monstre que cet homme-là : c'est...

— Ma mère, il n'y a pas un mot de vrai dans vos suppositions : qui a pu vous faire imaginer ce que vous dites là?

— Si je me suis trompée, je rétracte mon dire. C'est que, vois-tu, il y si peu de danger à dire d'avance du mal de ses gendres, que je me suis lancée sur le compte du mien. Sais-tu pourquoi il m'a envoyée dans sa terre de Normandie? Pour abréger plus tôt mes jours.

— Quel intérêt M. le marquis aurait-il à votre mort? A-t-il jamais espéré en votre héritage?

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'un beau-fils. D'abord, c'est un vrai pays de loup que sa terre; elle rapporte une quinzaine de belles mille livres, j'en conviens; mais pas une pauvre petite maison honnête où aller parler un peu du prochain. Sans M. le curé je serais morte d'ennui. A propos, il m'a ramenée au giron. Je ferai mes pâques cette année. Cela t'étonne. Vois-tu, ma fille, il n'y a rien de beau comme la religion de nos pères. En as-tu beaucoup? ton mari va-t-il aux offices? Et toi? Je gage que vous vivez comme des païens.

— Vous savez, ma mère, que le théâtre et l'Église...

— Il faut songer à ton salut et sacrifier le théâtre. Faisons une bonne fin. Comptes-tu rester encore longtemps sous le coup de la damnation éternelle? Je te disais autrefois : Sois honnête; je te dis aujourd'hui : Suis pieuse. Ensuite tes intérêts sont là; songes-y. Du jour où tu quitteras ta profession, tous ceux qui t'ont jeté la pierre te tendront la main. »

Ce que disait madame Pomelin arrêtait singulièrement l'attention de sa fille.

« Tu es marquise et bien marquise; le roi ne t'enlèverait pas cette qualité : mais les salons de la cour te sont fermés; les parents de ton mari n'ont pour toi aucune estime; tu souffres, je le sais, de cette déconsidération, et tu ne connais aucun moyen de l'empêcher; j'en connais un, moi.

Fidéline se rapprocha de sa mère.

« Nous touchons au saint temps du carême, Profite de la circonstance, montre-toi à Saint-Germain-l'Auxerrois en robe violette, en bonnet de béguine, la tête basse, et prie le bon Dieu tant que tu pourras devant le monde. Cela fera du scandale.

— Je vous écoute bien, ma mère.

— On dira bientôt dans Paris : Vous ne savez pas? Fidéline s'est convertie, Fidéline est toujours à l'église; il n'y a de religion que pour elle; monsieur le curé est dans l'admiration de sa conduite; l'archevêque de Paris lui a envoyé ses pieuses félicitations. Et tu verras revenir peu à peu vers toi ta belle-mère, tes beaux-frères, tous les parents, tous les amis de ton mari, qui se disputeront le bonheur de t'accueillir chez eux.

— Quel bon conseil vous me donnez là, ma mère! et combien vous avez pénétré dans les plus secrets de mes désirs! Enfin je m'entendrai annoncer dans les salons en ma qualité de marquise. J'irai aux grandes réceptions de la cour.

— Pour cela, je te l'ai dit, aime le bon Dieu, allonge tes robes, enlève tes mouches, fréquente Saint-Germain-l'Auxerrois, fais maigre, ne te laisse pas dominer par ton mari, sois dame de charité si l'occasion s'en présente, accompagne le viatique quand tu le rencontreras sur ton passage, et ton affaire est au sac.

— Je suivrai en tout vos avis.

— A propos, j'ai des nouvelles de ton père à te donner. Le cher homme est mort d'une indigestion de faisans dans l'exercice de ses fonctions de garde forestier. C'est distingué. Je n'aurais pas cru qu'il finît si bien. »

Fidéline baissa la tête pour répandre quelques larmes.

« Vous venez fort à propos, s'écria madame Pomelin en voyant entrer son gendre le marquis de Ponteuil; votre femme se désolait avec moi d'un petit chagrin dont elle m'a fait la confidence.

— Un chagrin! qu'est-ce donc? apprenez-moi cela tout de suite; ma Fidéline a du chagrin!

— Nous avons un héritier en perspective, mon gendre. On me menace d'être grand'mère dans sept mois.

— Serait-il vrai? Fidéline me rendrait enfin père! Et vous craignez de m'annoncer cette bonne nouvelle!

— Pas celle-là, mon gendre, mais un autre. Déjà très-souffrante, votre femme a promis à son médecin, qui l'a menacée des plus dangereux accidents si elle ne suivait pas son avis, de ne pas chanter pendant tout le temps de sa grossesse. Il faut qu'elle quitte la scène. »

De Ponteuil ne s'attendait guère à cette foudroyante conclusion, pourtant si peu forcée; il resta ébahi; pas une parole ne sortit de sa bouche, le coup avait porté en plein. Il était à peindre.

L'actrice perdait les ailes; superbe compensation pour de Ponteuil, il lui restait une mère de famille.

IX

Madame Pomelin vit se réaliser à la lettre ce qu'elle avait prophétisé à sa fille dans le dernier entretien. Tout Paris courut pendant les jours du carême à Saint-Germain-l'Auxerrois, où Fidéline faisait ses dévotions; on devançait l'heure de l'ouverture des portes pour la voir entrer: on se pressait contre la grille de la chapelle qu'elle avait choisie pour s'abandonner à son recueillement; on voulait entendre sa magnifique voix célébrer le Seigneur, cette voix qui avait tant chanté l'amour! On sortait avant elle de l'église, on courait sur son passage afin de lire sur sa figure que ne souillait plus la teinte mondaine du rouge, les signes de sa contrition et de son repentir. A peine croyait-on au miracle après en avoir été témoin. Est-ce bien elle? se disait-on. Quelle est cette pieuse amie qui l'accompagne? Comme cette vertueuse personne a la piété peinte sur tous les traits! quelle chaste simplicité dans son costume! c'est sans doute quelque grande dame affiliée à une des congrégations de Paris; elle est saintement jalouse d'exposer aux regards sa belle conquête. La vertueuse personne, la pieuse amie, c'était, comme chacun le prévoit, madame Pomelin, qui, du reste, se moquait des propos assez malicieux que tenaient d'autres gens moins édifiés, malgré le parfum de componction universelle répandu autour d'elle et de sa fille. Jusqu'ici la Comédie-Italienne ne passait pas pour avoir la langue collée au palais en fait de médisance; elle se surpassa à l'occasion de cette conversion soudaine. Les Pierrots, les Arlequins, les Colombines, gazouillèrent les plus jolis morceaux de calomnie. Fidéline avait séduit un duc millionnairement janséniste; deux cent mille livres de rente l'avaient acquise corps et âme. Autre version: un jeune vicaire dont la rare beauté était bien connue des femmes de la paroisse, et même de celles des autres quartiers, avait si directement touché le cœur de Fidéline, qu'elle avait résolu de se dévouer au Créateur par amour pour la créature et pour la voir de plus près.

Le marquis de Ponteuil ne savait rien, parce que ce sont les maris qui savent le moins, les maris d'actrices surtout, et qu'en outre, depuis la rupture de sa femme avec la Comédie-Italienne, il avait résolu, pour se distraire d'une foule d'ennuis, d'aller visiter ses propriétés. Son absence fut de deux mois. A son retour seulement, il apprit d'abord par des souvenirs aussitôt contenus qu'échappés, par des propos voilés, ensuite par des réticences maladroites comme le sont toutes les réticences, une grande partie de la vérité. Il n'est pas nécessaire d'indiquer ici qu'au temps où se place cette anecdote, pleine de moralité, il n'existait pas des journaux qui vous apportaient le matin, au lit, le déshonneur de vos meilleurs amis ou votre propre déshonneur. Ce progrès manquait.

Si de Ponteuil avait suivi sa femme, il eût facilement appris ce que nul n'avait intérêt à lui dire; au surplus, Fidéline n'était pas criminelle; et il faut admettre, pour peu qu'on connaisse le cœur humain, que sa conduite n'était pas assez coupable pour qu'on eût plaisir à en avertir le mari. On se contentait de montrer de Ponteuil au doigt et de le berner au foyer de la Comédie-Italienne.

Cependant un dessin publié sans nom d'auteur et répandu dans les cafés et les cercles de Paris alimenta le scandale à un point vraiment dangereux pour la réputation du marquis de Ponteuil. Très-spirituelle, cette caricature, où la ressemblance des personnages n'avait pas été négligée, laissait croire que de Ponteuil était complice de cette comédie jouée en famille. Ruiné par des dépenses folles, il aurait permis à un personnage très-riche et en apparence très-pieux de relever sa fortune par un moyen aussi odieux que connu. La version du duc revenait sur l'eau. Les allusions de la caricature disaient cela et bien autres choses.

D'Arques et Villerieux, après s'être consultés, jugèrent qu'il était temps d'avertir leur ami.

« C'est ton tour, » lui dirent-ils en mettant sous ses yeux la caricature dont tout Paris s'amusait.

Sa prompte colère le fit sortir tout entier du fourreau; mais il rentra bientôt en lui-même, et il put entendre alors de la bouche de ses amis le récit des actions de sa femme et de la mère de sa femme pendant son absence.

En causant fort tristement de ce sujet, de Ponteuil conduisit chez lui d'Arques et Villerieux. « Vous allez me conseiller, leur disait-il, le moyen le plus décisif de me venger des misérables qui ont ainsi porté atteinte à la pureté de mon honneur. » En hommes préoccupés de la même idée, ils s'arrêtaient tous trois dans chaque pièce qu'il leur fallait traverser pour se rendre au cabinet du marquis; ensuite ils reprenaient leur marche distraite. Arrivés à la porte du grand salon de réception, de Ponteuil en tourne le bouton; tous trois entrent en même temps.

Madame Pomelin, Fidéline et deux vieux moines causaient près du feu.

« Nous vous dérangeons, dit le marquis de Ponteuil avec un sourire amer. Ces dames se confessaient sans doute. ».

Au ton particulier de cette demande, les deux moines comprirent l'importunité de leur présence; ils se levèrent, saluèrent et partirent.

« Vous ne m'aviez pas fait part de ces plans de

dévotion dans vos lettres, madame la marquise, dit de Ponteuil en s'adressant à sa femme. Je ne hais pas la religion, il s'en faut, mais je m'étonne toujours quand je vois les gens en montrer à tel jour, à telle heure.

— Il faut pourtant bien commencer, reprit madame Pomelin, toute vêtue de noir comme une abbesse.

— Je me prive en ce moment-ci, riposta le marquis, du plaisir de parler à madame Pomelin.

— Puisque c'est moi que vos reproches atteignent, monsieur le marquis, dit Fidéline, je me bornerai à vous répondre que la pensée de faire dans ma vie une large part à la religion date de ma plus tendre enfance.

— Oui, de sa plus tendre enfance, ajouta madame Pomelin, appuyant les paroles de sa fille.

— Et c'est sans doute à cause de cette vocation pressentie par vous, madame Pomelin, que vous avez fait débuter votre fille à la Comédie-Italienne. Je vous blâme seulement de ne m'avoir pas prévenu, madame la marquise, que votre intention était d'être deux ans comédienne avant de vous adonner aux pratiques religieuses.

— Vous voulez me faire de la peine, je le vois, monsieur, à l'aigreur de vos paroles, aux regards ironiques que vous me lancez, à la honte, à la confusion dont vous vous préparez à me couvrir devant ces messieurs. Je veux vous épargner une injustice, monsieur le marquis : je me retire.»

Des larmes couraient sur les joues pâles de Fidéline.

« C'est que je vous ai aimée, madame, je l'avoue, autant pour votre supériorité divine dans l'art du théâtre que pour votre beauté. Je serai même d'une plus grande, d'une entière franchise : je ne vous ai épousée que pour votre talent. Vous êtes belle, nul ne le conteste ; mais à Paris, en France, il est des femmes qui ont l'agrément de votre âge réuni à votre fraîcheur, à vos grâces; ce qu'aucune d'elles n'a et n'aura jamais, c'est votre voix, c'est l'âme dont cette voix est le souffle. Pour ce grand charme, d'Arques vous a aimée, Villerieux vous a aimée ; qui ne vous a pas aimée ? Je vous ai disputée à l'un des deux au prix de mon sang, à tout le monde au prix de toutes mes liaisons, de toute ma parenté soulevée contre moi. Mon père, ma mère, m'ont maudit ; j'ai été ridiculisé, blâmé, haï pour vous. Je le proteste, tous ces maux à la fois ne me causaient pas tant de douleur que me causait de joie la satisfaction d'être le mari de la femme la plus intelligente de notre siècle, la plus applaudie, la plus connue après la reine de France. Appelez-moi ambitieux; je vous ai épousée, oui, par ambition ; ne m'avez-vous pas donné votre main parce que j'étais riche, parce que j'étais marquis de Ponteuil, dites ? Qui sort aujourd'hui des termes de ce traité, si ce n'est vous ? de ce traité, où d'un côté se trouvaient la beauté, la grâce, mille dons naturels ; de l'autre le titre, le rang, une affection réelle, une soumission à toutes vos volontés, une profonde résignation, permettez-moi de le dire aussi, à subir la fausse position où je me suis mis pour vous. »

Fidéline, qui s'était d'abord levée pour partir, laissa tomber sa main dans celle de de Ponteuil.

Madame Pomelin voyait son bataillon carré près d'être enfoncé.

« Rendez-moi le bonheur en renonçant à ces momeries qu'il sera toujours assez temps de reprendre avec l'âge, et reparaissez au théâtre, où un retour de la faveur publique vous attend. On vous a calomniée dans le monde en apprenant l'excès de piété où vous êtes tout à coup tombée. J'ai eu ma part dans ces libelles ; couvrez, éclipsez tous ces mauvais bruits par l'éclat de votre gloire. Que Fidéline fasse oublier les erreurs de madame de Ponteuil. »

Madame Pomelin, quoique assise, perdait l'équilibre. Comme les chances tournaient à mal !

« N'est-ce pas, Fidéline, vous rentrerez encore dans cette carrière de gloire ? »

Fidéline souriait, mais sans être encore bien convaincue.

« Notre religion n'aurait pas fait ses frais ! » pensait dans sa rage madame Pomelin.

« Oui, Fidéline, le bonheur est là pour vous, croyez-moi, quand tous les rangs vous sont fermés. »

Fideline regarda sa mère ; de Ponteuil avait touché une vilaine corde.

« Vous voulez donc forcer ma fille, s'écria tout à coup madame Pomelin, à se damner ! C'est que je suis sa mère ! On ne me regarde pas ainsi non plus, dit-elle en promenant son éventail sous le nez du marquis de Villerieux. Mon gendre, ne souffrez pas qu'on m'insulte chez moi !

— Je n'ai rien dit à madame, répliqua Villerieux, qui n'avait rien dit, il est vrai, mais qui avait souri à l'étrange figure de madame Pomelin, au moment où de Ponteuil et sa femme avaient été sur le point de s'entendre.

— Non ! ma fille ne montera jamais sur un théâtre d'histrions.

— Vous n'avez plus aucun droit, si je ne me trompe, riposta de Ponteuil, sur les actions de ma femme.

— Ah ! vous insultez maintenant une pauvre mère, vous l'avilissez, vous la mettez à la porte, vous la chassez ! On me chasse ! eh bien ! je sors : viens, ma fille ! viens ! nous trouverons un refuge contre

la tyrannie de cet homme. Dieu et les honnêtes gens nous restent. »

Villerieux et d'Arques retinrent le marquis de Ponteuil prêt à empêcher Fidéline de se laisser entraîner par sa mère. C'eût été de sa part de la violence ou de la faiblesse; ni l'un ni l'autre ne convenaient dans un pareil moment. La position du marquis de Ponteuil, pour son honneur et pour son repos domestique, ne pouvait plus être régularisée que par l'entremise sérieuse des tiers ou par celle de la loi peut-être.

X

Il n'y avait pas une heure que cette touchante scène, suscitée par une belle-mère, avait eu lieu, lorsque le marquis de Ponteuil reçut la lettre suivante de son oncle, le baron de Troival, celui-là même qui avait appelé Fidéline *une jeune saltimbanque* à l'époque où son neveu l'épousa.

« Monsieur mon neveu,

« Je vous blâmai il y a bientôt deux ans lorsque vous donnâtes votre nom à mademoiselle Pomelin; je ne prévoyais pas l'excellente conduite que devait tenir cette charmante personne. Notre édification est maintenant complète. Rentrée dans notre famille par la porte de la religion, elle y restera; et je vous écris pour vous dire, monsieur mon neveu, combien l'action de la renvoyer de chez vous est indigne d'un galant homme. Sa piété ne devait pas lui être un crime. A ma dernière lettre, il y a bientôt deux ans, je vous méprisai; revenu sur le compte de votre femme, cette fois je vous déshérite.

« Votre oncle, « Baron DE TROIVAL. »

« Ceci est trop fort! s'écria le marquis de Ponteuil; madame Pomelin a singulièrement présenté les faits à mon oncle. Elle emmène Fidéline, et elle va dire ensuite que je les chasse. »

Une autre lettre fut remise deux heures après à de Ponteuil. C'était le tour de l'oncle paternel dont la dernière lettre au marquis contenait cette phrase: « D'une Colombine faire sa femme, ce serait agir comme un Pierrot, et non comme un marquis de Ponteuil. »

« Monsieur mon neveu,

« Je n'ai que deux mots à vous dire, mais vous les retiendrez. Il y a une lâcheté insigne, sachez-le, à mettre hors de chez soi une femme qu'on a faite marquise à la face de Dieu. J'apprends d'une digne mère pourquoi vous l'avez chassée. Par la mort-Dieu! n'ayez point de religion, soyez un Saint-Évremont, un Arouet, je le permets, je le souffre du moins; mais punir, déshonorer, frapper, chasser ceux qui sont ramenés à la religion par la grâce, c'est le fait d'un scélérat. C'est moi qui me charge de l'avenir de madame la marquise votre femme. Elle n'a plus à s'occuper que de son dédain pour vous.

« Votre oncle, Chevalier DE PONTEUIL. »

« Ah! madame Pomelin! c'est ainsi que vous me dépeignez à ma famille. La belle-mère m'a joué, horriblement joué, » disait de Ponteuil en froissant la lettre de son oncle.

Il n'était pas au bout; avant la fin du jour père lui écrivait:

« Monsieur mon fils,

« Du fond même de nos peines, Dieu tire quand il lui plaît nos plus chères consolations. Une fille m'est rendue dans votre femme, madame la marquise de Ponteuil! Hélas, monsieur mon fils, vous serez donc toujours un athée, un impie, un libertin? expulser votre femme parce que la religion l'appelle à elle; la répudier parce qu'elle ne veut pas reparaître dans l'asile du démon et jouer la comédie! Si je ne vous eusse pas déjà maudit, je le ferais aujourd'hui. Persistez dans votre impiété, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est que votre femme est devenue pour moi, je vous le répète, une fille chérie. Sa respectable mère m'a raconté vos iniquités.

« Votre père, DE PONTEUIL. »

Le marquis de Ponteuil comprit encore mieux combien madame Pomelin, sa belle-mère, était arrivée à ses fins lorsqu'il lut dans la *Gazette* les lignes suivantes:

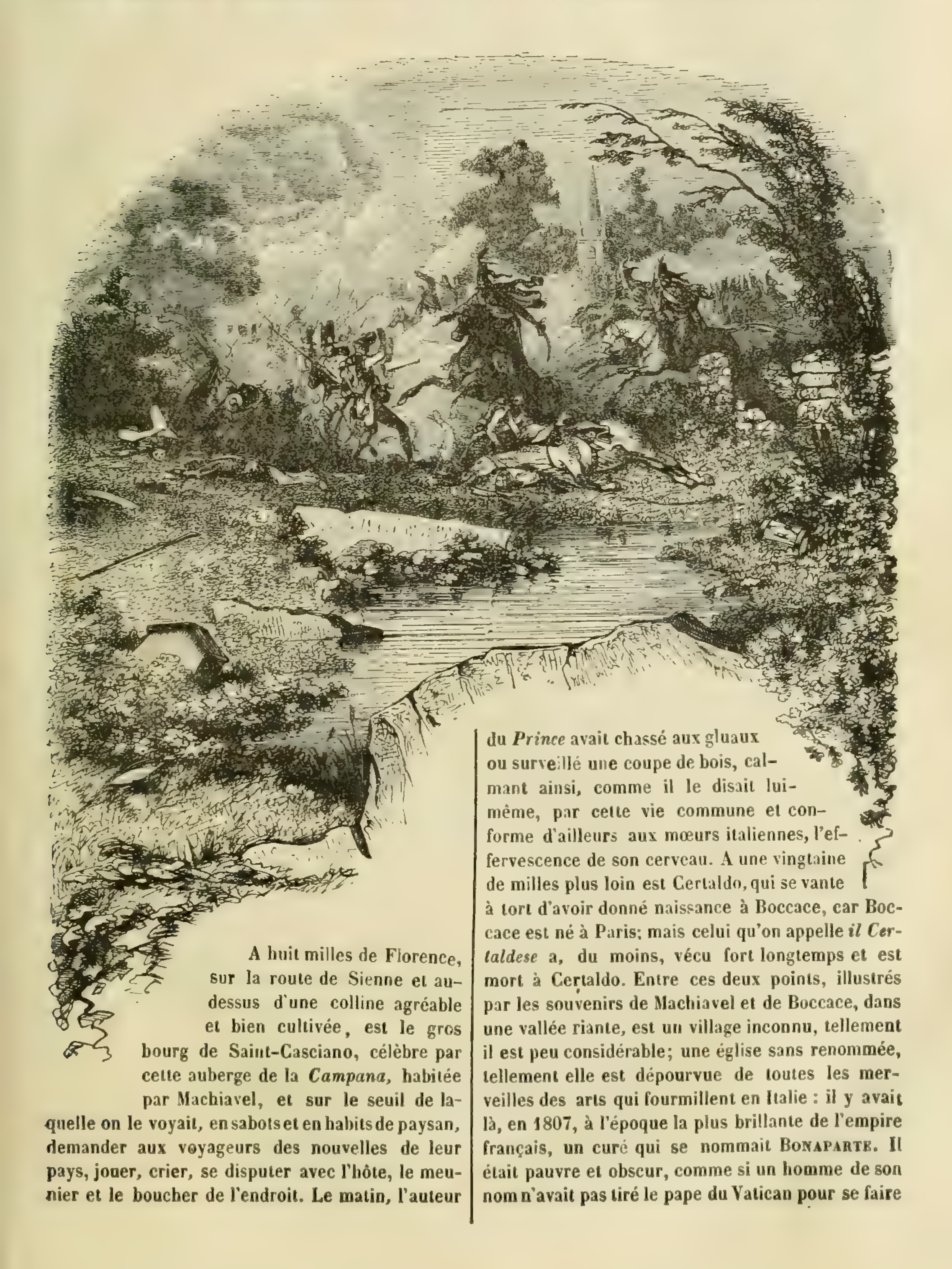
« Madame la marquise de Ponteuil a été hier, premier jour des fêtes de Pâques, présentée à Sa Majesté dans l'ordre des réceptions. Monsieur le baron de Troival et M. le comte de Ponteuil, malgré son grand âge, accompagnaient madame la marquise, dont l'air noble et distingué a plu à toute la cour. L'inconduite de son mari était dans toutes les bouches. »

L'œuvre de madame Pomelin était accomplie.

Le marquis de Ponteuil, accablé d'ennui, exaspéré, se retira à la Trappe. C'est ainsi qu'autrefois on se brûlait la cervelle.

LÉON GOZLAN.

LE MOINS BELLIQUEUX DE LA FAMILLE BONAPARTE.



A huit milles de Florence, sur la route de Sienne et au-dessus d'une colline agréable et bien cultivée, est le gros bourg de Saint-Casciano, célèbre par cette auberge de la *Campana,* habitée par Machiavel, et sur le seuil de laquelle on le voyait, en sabots et en habits de paysan, demander aux voyageurs des nouvelles de leur pays, jouer, crier, se disputer avec l'hôte, le meunier et le boucher de l'endroit. Le matin, l'auteur du *Prince* avait chassé aux gluaux ou surveillé une coupe de bois, calmant ainsi, comme il le disait lui-même, par cette vie commune et conforme d'ailleurs aux mœurs italiennes, l'effervescence de son cerveau. A une vingtaine de milles plus loin est Certaldo, qui se vante à tort d'avoir donné naissance à Boccace, car Boccace est né à Paris; mais celui qu'on appelle *il Certaldese* a, du moins, vécu fort longtemps et est mort à Certaldo. Entre ces deux points, illustrés par les souvenirs de Machiavel et de Boccace, dans une vallée riante, est un village inconnu, tellement il est peu considérable; une église sans renommée, tellement elle est dépourvue de toutes les merveilles des arts qui fourmillent en Italie : il y avait là, en 1807, à l'époque la plus brillante de l'empire français, un curé qui se nommait BONAPARTE. Il était pauvre et obscur, comme si un homme de son nom n'avait pas tiré le pape du Vatican pour se faire

sacrer à Notre-Dame; doux et sans ambition comme s'il n'était pas l'oncle de Letizia et le grand-oncle du jeune général qui avait si glorieusement conquis l'Italie, salué les Pyramides, et qui faisait et défaisait les rois en Europe. C'était un autre Alcinoüs dans les jardins de son presbytère, taillant ses arbres, mariant ses quelques vignes aux cinq ou six ormeaux de son petit domaine, et qui, comme le père d'Ulysse, portait un manteau troué et une chaussure rapiécée. Tout le bruit que faisait son petit-neveu dans le monde avait passé par-dessus sa tête sans qu'il l'entendît.

Personne autour de lui ne se doutait de sa glorieuse parenté; il avait oublié la Corse, sa patrie, pour ne songer qu'à ses paroissiens, simples et ignorants comme lui; derrière l'église serait son tombeau; dans sa maison curiale était un fusil qui donnait quelquefois du gibier à sa table; quelques lignes avec lesquelles il pêchait dans un étang voisin. Si on ajoute à ces moyens de distraction la culture de quelques fleurs, et la dîme qu'il allait recueillir deux fois par an, on aura un résumé exact des occupations temporelles du curé Bonaparte, qui, quant au spirituel, n'innovait jamais, disait la messe deux fois par semaine et prêchait tous les dimanches après vêpres. Cependant, il y avait trois personnages que le curé distinguait et dont il s'occupait plus particulièrement que de ses autres paroissiens : une poule, une jeune fille et un jeune garçon. La poule était blanche et familière, excellente couveuse, et quand le curé déjeunait sous une petite tonnelle devant sa porte, la poule chérie venait becqueter les miettes de sa table; elle allait à lui quand il l'appelait, se laissait caresser, et poussait quelquefois la condescendance jusqu'à pondre ses œufs quotidiens dans les plis poudreux de sa soutane; avec celle-là l'intimité était complète. Il n'en était pas tout à fait de même de la jeune fille Mattea; il l'avait vue naître; il l'avait baptisée et catéchisée, et c'était avec un plaisir innocent qu'il la voyait grandir et s'embellir tous les jours. Mattea avec ses beaux yeux, sa taille leste et dégagée, et cette finesse italienne qui s'allie à la naïveté et au naturel, était l'orgueil du village. Le bon curé rêvait sans cesse au bonheur à venir de la jeune fille; il avait arrangé pour elle un mariage superbe : il voulait la donner à Tommaso, son sacristain, le troisième objet de ses affections. Celui-ci, grand et vigoureux garçon, était un hôte habituel du presbytère; factotum du curé, il cultivait le jardin, faisait la cuisine, répondait à la messe et chantait au lutrin, parait l'autel et garnissait les burettes; c'était un bon jeune homme, un peu tapageur, mais honnête, toujours le premier et le plus ardent aux querelles de village; du temps du Dante il eût été guelfe ou gibelin, jamais neutre. Il aimait Mattea avec une vivacité qui aurait effrayé le curé si la froideur de la jeune fille n'eût rassuré le vieux prêtre.

C'est ainsi que le bon curé vivait doucement au milieu de ses paroissiens et des êtres qu'il aimait, quand un jour d'été un bruit inaccoutumé remplit le village, les pas des chevaux sonnaient sur le chemin qui le traversait, et la cour du presbytère se trouva pleine en un moment de cavaliers. Un des lieutenants de l'empereur, tout chamarré d'or, le chapeau orné de plumes blanches, se présenta devant le curé; celui-ci, tremblant, avança un siége, et se tint debout, les mains croisées sur sa poitrine, ne sachant encore à quel martyre il était réservé.

« Rassurez-vous, monsieur le curé, dit le général comte de l'empire N**, rassurez-vous; vous vous nommez Bonaparte et vous êtes l'oncle de Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie?

— Oui, monsieur, murmura le curé, qui savait confusément la fortune de son neveu, mais qui la regardait comme une de ces choses lointaines dont il était séparé par des pays sans nombre, par d'incommensurables distances.

— La mère de Sa Majesté...

— Letizia! dit le curé.

— Madame-Mère, reprit le général, a parlé de vous à Sa Majesté.

— Au petit Napoléon? dit encore le curé.

— A l'empereur, monsieur le curé. Il n'est pas convenable qu'un parent aussi proche que vous l'êtes, qu'un homme aussi recommandable que vous, languisse ignoré dans une pauvre cure de village, tandis que sa famille gouverne l'Europe, tandis que votre neveu, monsieur le curé, remplit le monde de son nom et de ses hauts faits. L'empereur m'envoie vers vous; vous n'avez qu'à parler, vous n'avez qu'à vouloir. Quel siége épiscopal vous tente? Voulez-vous un évêché en France ou en Italie? Voulez-vous échanger votre soutane noire contre la pourpre d'un cardinal? L'empereur a trop d'amitié et de respect pour lui refuser quelque chose; l'empereur peut tout. »

Le plus grand personnage que le pauvre curé eût vu dans sa vie était l'évêque de Fiesole, qui venait une fois par an dans le village pour confirmer les petites filles et les petits garçons. Après cette visite épiscopale, M. le curé restait ébloui pendant quinze jours au souvenir de l'anneau du pêcheur, de la mitre d'or et du rochet de dentelle. On faisait briller à ses yeux de bien plus grandes richesses, on dorait son avenir d'une puissance bien supérieure. Il hésita un moment; il se recueillit devant le général qui s'inclinait.

« Monsieur, dit-il, cela est-il bien vrai? Ma nièce Letizia est impératrice?... Et moi qui ai en-

tendu sa première confession !... Il y a bien longtemps !... quand elle était petite fille !... »

Le général sourit.

« Monsieur, continua le curé, permettez-moi de m'examiner un instant; il faut y réfléchir avant de changer si subitement de fortune. »

Le général était aux ordres du curé, et celui-ci monta dans cette petite chambre où il y avait une fenêtre qui donnait sur la cour.

Dans la cour, tout était tumulte et confusion. L'escorte du général avait débridé ses chevaux, et les cavaliers fumaient et riaient entre eux. Mattea, cachée dans un coin, considérait ce spectacle nouveau pour elle, tandis que Tommaso était tout occupé des grands sabres, des brillants uniformes, et que la poule Bianca courait effarouchée dans les pieds des chevaux.

Peu à peu les yeux de Mattea se familiarisèrent avec ce qu'elle voyait, et, de son côté, un dragon aperçut la jeune fille : il s'avança vers elle; il était jeune, beau et galant; Mattea, coquette et point amoureuse de celui que lui destinait le curé. Ce qu'ils se dirent, par quelles paroles le soldat français séduisit l'Italienne, c'est ce que nous ne savons; mais ce qui est certain, c'est que quand Tommaso voulut aller au secours de la jeune fille, celle-ci le repoussa rudement, en lui rappelant qu'il était midi et qu'il devait aller sonner l'*Angelus*. Tommaso s'emporta, le dragon le prit par une oreille, le fit pirouetter sur lui-même, et l'envoya tomber au milieu d'un groupe de camarades.

« C'est donc toi, grand nigaud, lui dirent les soldats, qui sonne l'*Angelus* ici, et qui réponds aux patenôtres du curé au lieu d'être un homme et de servir l'empereur! Tu seras bien avancé quand tu seras bedeau dans ce maudit village. Crois-nous, mon garçon, laisse là ta clochette et viens avec nous, nous te donnerons un bel uniforme, un grand sabre et un beau cheval. C'est cette fille qui te retient, dirent-ils en désignant Mattea, qui, dans un coin de la cour, était en conversation réglée avec son nouvel amoureux. — C'est cette fille? regarde-la bien, elle ne t'aime pas, elle aime le *Parisien*; vois donc, il l'embrasse. »

Tandis que ces choses se passaient, un gros dragon, qui avait passé la saison des amours et à qui sans doute la ration du régiment ne suffisait pas, faisait la chasse aux poules du curé, et la pauvre Bianca s'efforçait vainement d'échapper au ravisseur.

« Mattea, retournez chez votre mère, criait le curé par la fenêtre de sa chambre... Monsieur le dragon, laissez Bianca tranquille, je vous en prie.»

Hélas! la voix débile du curé n'avait pas la puissance de la voix de Napoléon. Le *Parisien* continuait à courtiser la jeune fille; le gros dragon poursuivait toujours Bianca; Tommaso, le petit gibelin, étendait une main sur la croupe d'un cheval, de l'autre il caressait la poignée d'un sabre. Enfin le *Parisien* fit avancer son cheval; il s'élança dessus d'un bond ; puis, tendant les mains à Mattea, il la plaça en croupe derrière lui, et sans respect pour la maison du curé, il piqua des deux et disparut avec l'Italienne. Au même moment, le gros dragon s'emparait de Bianca.

« Mattea, Mattea... Monsieur le dragon, laissez cette poule! » criait le curé d'une voix tremblante.

Alors Tommaso, entendant enfin la voix de son maître, courut au secours de la poule; le pauvre garçon n'avait pu défendre sa maîtresse, il sauva Bianca.

Le curé Bonaparte quitta sa chambre et alla rejoindre le général : le pauvre homme était pâle, défait.

« Qu'avez-vous, monseigneur? lui dit le général : quel chagrin peut vous agiter ainsi?

— Monseigneur! monsieur, répondit tristement le curé, laissons cela. Il y avait ici une fille sage, honnête et bonne, et depuis que vous êtes arrivé, elle est perdue.

— Perdue! expliquez-vous, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur le général, Mattea, ma filleule, a suivi un de vos soldats, elle vient de s'enfuir sous mes yeux.

— Un rapt dans votre maison, s'écria le général, dans la maison de l'oncle de l'empereur! Le coupable sera puni, il sera fusillé sur l'heure... Holà!.. brigadier, quel est celui de vos hommes qui vient de se rendre coupable de ce crime?

— Oh! point de sang, je vous en prie, monsieur le général, point de sang; mais si cet homme est un bon sujet, qu'il épouse Mattea et qu'il la rende heureuse. »

Le brigadier raconta le fait; il n'y avait point eu de violence, et le ravisseur, le nouveau Pâris de cette Hellène florentine, était le *Parisien*, un bon soldat, qui allait être élevé au grade de maréchal des logis et qui était désigné pour avoir la croix.

« Il l'épousera, dit le général; il l'épousera, je vous en réponds. »

Le curé jetait çà et là des regards incertains et effarés, évidemment il cherchait sa poule, il voulait sa poule; mais la sévérité du général, qui avait parlé de faire fusiller le ravisseur de Mattea, le retenait, et il n'osait pas compromettre la vie d'un homme par amour pour un animal, lorsque Tommaso entra, tenant dans ses bras le volatile chéri; Bianca était évanouie, ses paupières bleuâtres recouvraient ses yeux ronds, et ses pattes roidies ne pouvaient plus la soutenir. Le curé s'en

empara, il lui entr'ouvrit le bec et y versa quelques gouttes de vin; Bianca revint à elle, doucement, peu à peu, comme une petite maîtresse après une attaque de nerfs; elle entr'ouvrit ses paupières, releva sa crête, étendit ses pattes et agita ses ailes. Tommaso saisit ce moment pour prendre la parole.

« Monsieur le curé, dit-il, j'ai perdu Mattea.... ils m'ont promis que je serais un jour capitaine, colonel, maréchal de France, que sais-je, moi... je me fais dragon. »

Le curé regarda d'un air triste le général; tout en caressant sa poule, il lui dit :

« Je remercie mon neveu l'empereur, monsieur le général, et je reste curé de ce pauvre petit village inconnu, où j'ai été si longtemps heureux. J'ai hésité un moment, et, vous le voyez, Dieu m'a puni... Dites à Letizia que j'espère (et je le crois fermement) qu'elle a toujours la même bonne conscience qu'elle avait étant jeune fille... Embrassez pour moi mon petit-neveu le petit Napoléon; Dieu leur conserve à tous leurs trônes; ce sont de braves enfants d'avoir songé à leur vieil oncle; je ne veux point d'évêché, point de robe rouge ni de barrette de cardinal... Allez, monsieur le général, et, si vous respectez les volontés de l'oncle de votre empereur, ne revenez plus. »

Lorsqu'on recevait un ordre de l'empereur, il fallait l'exécuter et réaliser la pensée impériale, cet arrêt du destin qui a si longtemps fait la loi en Europe; si Napoléon disait : Vous prendrez cette ville! il était nécessaire de la prendre, il était écrit qu'on la prendrait, et cette fois-ci, cette parole fatidique a été une des mille causes des grands succès de l'empereur. Or, il avait dit au général N... :

« Vous tirerez mon oncle de sa cure, et le ferez venir à Paris, ou le conduirez à Rome. Que mon oncle soit auprès de moi ou auprès du pape, n'importe, il sera toujours bien; mais il ne peut être ailleurs : il faut qu'il revienne au moins évêque. »

Le général insista donc, il pria, supplia, puis menaça; il ne pouvait comprendre comment on refusait la croix, apanage des évêques; les revenus d'un diocèse, ou la singulière influence qu'exerce toujours un cardinal. Le curé demeura ferme dans sa résolution, il résista aux prières, et quand vint le tour des menaces, il répondit avec l'amertume d'un Corse irrité et l'autorité d'un grand parent qui ne se laisse pas gourmander par la jeunesse inconsidérée de son petit neveu. Le général désappointé fut forcé de se retirer sans avoir rien obtenu, et sa turbulente escorte évacua le village.

Quand l'empereur apprit le mauvais succès de son ambassade et le peu d'ambition d'un Bonaparte, il sourit et leva les épaules.

Mattea épousa le *Parisien*, et avec le temps elle se trouva la femme d'un colonel.

Tommaso prit du service, et à la restauration il était capitaine de la garde impériale.

Le bon curé Bonaparte mourut avant la fin de l'empire. Hélas! il a été le plus heureux de sa famille.

MARIE AYCARD.



MAITRE ET VALET.

Je me souviendrai toute ma vie du premier grand dîner que je fis à Londres. J'eus tout le temps de tout entendre et de tout voir, attendu que je ne savais ni la langue ni la cuisine employées dans ce repas. Mon rôle fut donc tout passif une grande partie de cette cérémonie somptueuse, et ce ne fut qu'au second service, quand enfin se montrèrent la langue et les vins de France, si joyeusement annoncés, par le fracas et la mousse petillante, que je commençai à devenir à peu près un homme, comme on est un homme toutefois lorsqu'on se trouve encore à jeun avec des gens qui ont fort bien dîné.

Voici ce qui me frappa ce jour-là; et je vous raconte ce fait, non pas tant comme une histoire amusante que comme une étude des mœurs anglaises. Quand je vous l'aurai racontée de mon mieux, vous ferez de mon histoire ce que vous voudrez, si tant est qu'on puisse en faire quelque chose.

Donc (vous voyez que ce commencement se ressent un peu de l'embarras d'une conversation anglaise) j'étais assis à ce dîner à côté d'un gentilhomme anglais très-poli, très-aimable, très-grand buveur, et fort communicatif pour un Anglais qui est chez lui, dans son île, sous sa charte anglaise, propriétaire, électeur, éligible, élu ; car celui-là était membre de la chambre des communes. Il était très-honoré de toute l'assemblée; on écoutait ses moindres paroles avec déférence; les laquais de la maison, véritables laquais anglais, insolents et bien tenus comme des laquais de l'ancien régime français, avaient pour mon voisin toute sorte d'égards et de respects. Évidemment c'était un homme riche et considérable ; c'était aussi un homme spirituel et hospitalier, car, une fois qu'il eut essuyé le premier feu de la conversation et qu'il y eut reparti pour sa part, il finit par m'apercevoir : alors il me parla en français et me fit verser le premier verre de vin de Champagne ; si bien que nous fûmes tout de suite amis.

En général, on ne rend pas assez justice au vin de Champagne. Il est vrai qu'on le boit à longs traits, mais il est aussitôt oublié qu'il est bu ; on le dépense comme on dépense son esprit, au hasard et à tout propos. C'est surtout lorsqu'on a quitté Paris que l'on comprend bien ce que c'est que le vin de Champagne. Paris est la véritable patrie du vin de Champagne : ce n'est que là qu'il se plaît; là seulement il est à l'aise, là seulement il a toute sa joie, toute sa verve et toute sa puissance. Le vin de Champagne aime les jeunes gens de Paris, et surtout les femmes de Paris ; il aime les nuits de Paris : il donne le courage du duel et le courage du jeu, tous les courages secondaires. C'est le vin de Champagne qui dompte les chevaux anglais, qui conduit les tilburys au bois de Boulogne ; il anime nos boulevards le soir, il se dandine à Tivoli et se promène à Coblentz ; c'est notre poésie de toutes les heures, c'est notre élégant et facile et amoureux opium. Vive le vin de Champagne à Paris.

Hors de Paris, le vin de Champagne n'est plus qu'un exilé qui se rappelle quelquefois son sourire et sa gaieté; mais il s'en souvient seulement à de rares intervalles ; puis il retombe dans sa tristesse, songeant à la patrie absente. Que voulez-vous en effet qu'il devienne, ce pauvre vin, débouché par des mains brutales de province ? comment peut-il éclater de rire dans une fougère commune et mal taillée? Pour nous ce n'est pas un vin de la province, c'est un vin de Paris. Laissez à la province le vin de Mâcon, noble et franc, libéral et frondeur, ennemi né du sous-préfet et du maire ; le vin du Rhin, qui porte des éperons et des moustaches, véritable soldat toujours prêt à dégaîner; laissez à la province même le vin de Bordeaux, mélancolique et froide boisson qui rencontre encore en province des hommes de Paris pour la comprendre ; mais le vin de Champagne ! par Voltaire ! c'est l'enfant parisien, c'est la joie parisienne. Il aime, il devine, il reconnaît le Parisien partout où il le rencontre; il brûle alors de briser sa prison de verre pour venir se jeter dans ses bras. Le vin de Champagne et le Parisien se reconnaissent à

mille lieues de distance. Que de longues et douces étreintes! que de paroles d'amour! que de bonheur de se revoir! que de promesses de ne jamais se quitter! Le vin de Champagne, mon Dieu! c'est notre truchement dans les déserts de l'Afrique, c'est notre consul actif et dévoué en Orient, c'est notre pavillon protecteur dans la vaste mer, c'est notre riche et puissant ambassadeur dans les hautes nations, c'est le grand cordon bleu, c'est la noble armoirie que nous portons tous sur notre poitrine et sur notre voiture, nous autres Parisiens, dans les cours étrangères! Je me sentis donc très-disposé à être un Anglais, ou, si vous aimez mieux, tous ces messieurs se reconnurent Français quand le vin de Champagne parut à table escorté par le bouchon qui saute, comme une grande dame est escortée par son coureur.

A ce moment-là nous fûmes tous compatriotes, tout le monde but et parla français; je fus le roi du festin. Vous raconter tout ce qui se dit alors, je ne saurais. D'ailleurs ce n'est pas là mon histoire : il faut attendre, pour que mon histoire arrive, que la plupart de ces gentilshommes se retirent et que nous restions seuls à table, tout occupés à boire, le gentilhomme anglais, moi et toi, mon cher et digne Hawtrey, que cette scène, digne de Sterne, a ému jusqu'aux larmes.

Nous étions donc tous les trois buvant à petits traits dans de longs verres, et tenant de très-sérieux discours sur toutes les choses frivoles, le jeu, l'amour, les chevaux, les femmes, la politique, et enfin les deux héros poétiques de France et d'Angleterre, Shakspeare et Jean-Jacques Rousseau; car vous remarquerez qu'il n'y a pas un Anglais qui ne parle de Jean-Jacques, pas un Français qui ne s'entretienne du vieux John. Quel que soit donc le cours d'une conversation entre Anglais et Français, il faut toujours qu'elle arrive invariablement à ces deux hommes. Cela tient à ce que nos voisins ont accueilli Jean-Jacques Rousseau persécuté en France; cela tient à ce que, nous autres, nous nous sommes tout récemment soumis à Shakspeare, ce dieu méconnu, héros tout nouveau pour nous, auquel nous avons présenté notre épée par la poignée. Nous parlâmes donc de Shakspeare et de Jean-Jacques Rousseau ce soir-là.

Je ne sais comment ni pourquoi je vins à dire à notre Anglais, qui les comparait l'un à l'autre avec beaucoup d'esprit, sinon de sens, et qui trouvait plus d'une affinité entre ces deux génies sauvages qui éclatent tout à coup par unique besoin d'éclater, et qui se manifestent au dehors par la pensée et par l'éloquence, comme fait un volcan ordinaire par des éruptions de toute sorte : — Ajoutez ceci à votre portrait, lui dis-je, qu'ils ont été tous les deux domestiques; que Shakspeare a tenu les chevaux à la porte des théâtres, et que Jean-Jacques Rousseau a servi à table chez un grand seigneur. J'avais dit cela comme quelque chose de très-simple, de très-connu et de parfaitement naturel.

Mais jugez de ma surprise! A peine eus-je achevé cette malencontreuse proposition, que je vois la figure de notre Anglais pâlir tout à coup et devenir blanche et triste, de joyeuse et rubiconde qu'elle était. Je crus d'abord que le digne homme venait d'éprouver les atteintes d'un mal subit, et je me préparais à lui porter secours, quand tout à coup il se leva de table en sanglotant; puis d'un geste il renvoya le domestique qui nous servait. Quand il eut versé deux ou trois de ces grosses larmes honnêtes qui sortent de l'âme, qui ont tant de peine à couler, et qui font tant de mal à voir :

« Mon Dieu! s'écria-t-il, mon Dieu! que vous m'avez fait de mal sans le vouloir, monsieur! »

En même temps il reprit sa place à table; il appuya son front sur sa main gauche; de sa main droite il se livrait à un mouvement convulsif par-dessus son épaule, comme s'il voulait en arracher quelque chose.

Nous étions là tous les deux le regardant bouche béante, Hawtrey immobile et ne songeant même pas à s'expliquer ce spleen subit autrement que par l'ivresse, moi, avec notre malheureuse littérature d'échafaud et de bagne, m'attendant enfin à me trouver en présence d'un de ces êtres *flétris par les lois*, comme on dit, que la société rejette de son sein, dont les romans abondent, qu'on voit partout sur nos théâtres et que dans le monde on ne rencontre nulle part, Dieu soit loué!

Que sait-on? j'allais peut-être voir enfin une chose que je n'ai jamais vue, ni moi ni bien d'autres, un galérien en chair et en os!

Mon soupçon, tout littéraire et tout dramatique qu'il était, prit bientôt une grande consistance quand j'entendis l'honnête gentleman s'écrier en portant un regard effaré sur son épaule :

« Ne voyez-vous rien, ne voyez-vous rien, messieurs, sur mon épaule? »

En même temps son geste convulsif allait toujours.

Hawtrey lui répondit comme répondrait un véritable Français, qu'il ne voyait rien sur les épaules de Son Honneur, si ce n'est un très-bel habit de très beau drap. Moi, silencieux et morne, je pensais fièrement que le gentilhomme s'était trompé et qu'il avait voulu dire : — Ne voyez-vous rien *sous* mon habit et non pas *sur* mon habit? Je me croyais très-habile d'avoir deviné cela. Il y a des moments où l'on pousse la bêtise jusqu'à la cruauté.

Cependant, le gentilhomme reprenait toujours : « Ne voyez-vous rien là sur mon habit? ne voyez-vous pas cette maudite aiguillette? » Puis tout à coup, remarquant mon étonnement à moi, désappointé que j'étais de trouver une simple aiguillette sur une épaule que je croyais au moins marquée d'un fer chaud :

« Oui, dit-il en serrant les poings, oui, j'ai porté l'aiguillette; oui, j'ai été laquais; oui, j'ai servi à table; oui, j'ai frotté les bottes d'un autre; oui, je suis un valet indigne d'être à vos côtés. Donnez-moi une place derrière vos siéges, messieurs, et permettez-moi de vous servir. »

Hawtrey, bon comme il est et Anglais comme il est, prit pitié de ce digne gentilhomme, et lui adressa de consolantes paroles. Moi j'avais un bien mauvais cœur ce soir-là ; ce n'est pas ma coutume pourtant. Moi je disais que, pour l'intérêt du drame, si l'aiguillette était un agent moins héroïque que le fer chaud, c'était aussi un agent plus inattendu et plus nouveau, et je me demandais ce que ce drame allait devenir.

Mais alors commença un drame véritable, d'une grande énergie, d'une passion irrésistible, d'un intérêt puissant, tragédie jouée par un seul acteur, péripétie cruelle, fatalité inévitable : éloquence, colère, larmes, pitié, rires aussi, rien n'y manquait; c'était un drame digne de Shakspeare, et qu'il n'aurait pas laissé échapper, j'en suis sûr, si comme moi il eût pu entendre cet homme parler avec tant de cœur et d'âme et de regrets, et nous faire passer avec lui par toutes les angoisses de sa condition passée, que je lui avais rappelée si mal à propos.

Tout ce qu'il nous dit ce soir-là ne pourrait se redire : il faudrait bien du génie vraiment pour se souvenir de tous ces éclats de passion. Voilà à peu près ce qu'il nous dit cependant :

« Oui, j'ai été domestique ; oui, j'ai porté la livrée; oui, je sens encore l'aiguillette fatale que n'ont portée ni Jean-Jacques Rousseau ni Shakspeare; oui, je sais trop bien quel est ce supplice d'avoir son âme attachée au son d'une sonnette! Vous êtes tout seul dans l'antichambre à rêver : la sonnette vous réveille en sursaut; la sonnette! c'est un autre vous-même. J'ai vécu ainsi. J'ai été l'ombre d'un autre homme, j'ai été le jouet de ses moindres caprices, l'instrument de ses moindres passions, j'ai été domestique. Mais qui vous a dit que j'ai été domestique, monsieur? »

Disant ces mots il était abîmé dans la douleur.

Nous voulûmes le consoler; mais lui, reprenant cette conversation souvent interrompue :

« Ah ! disait-il, me consoler, cela est impossible ! me faire oublier le passé, c'est impossible ! Mes membres se sont pliés à la livrée et en conservent l'empreinte; l'aiguillette pèse toujours sur mon épaule, ma tête est presque toujours découverte, je ne sais pas tendre amicalement la main aux gens que je salue. Quand je monte dans ma voiture, le pied me brûle, et dans ma maison, parmi mes nombreux domestiques, s'il faut implorer un service, je n'ose pas et j'hésite. Je suis maudit, une tache ineffaçable pèse sur mon front ! »

Puis il se frappait le front avec fureur.

Alors Hawtrey, qui est un puritain, un homme de la vieille Eglise, tout rempli de la vieille foi, voyant que cette puérile affliction n'avait pas de terme, se mit à la fin en colère et s'emporta en chrétien contre l'orgueil de cet homme qui ne pouvait pas oublier son ancienne condition, et qui se traitait plus mal pour avoir habité une antichambre que pour avoir fait un voyage à Botany-Bay après avoir passé par Old-Bayley.

« Cela est très-mal et très-peu chrétien, et très-peu digne d'un homme raisonnable, monsieur, je vous le dis en vérité! »

Le gentilhomme se prit à sourire amèrement.

« Voilà en effet ce que je me dis tous les jours, mais ce sont de vaines paroles. Croyez, jeune homme, que j'ai fait tous mes efforts pour surmonter ce malheur puéril. Vains efforts! Quand je me suis bien raisonné tout le jour, quand je me suis bien répété que tous les hommes sont égaux dans l'église et dans le royaume, la nuit arrive : alors, après ma prière, le frisson me reprend. Je me mets au lit en tremblant, et je m'endors. Mon sommeil est horrible : à peine endormi, je commence mon métier d'autrefois ; j'étais maître tout à l'heure, je suis valet à présent. Oh! que de tortures morales et physiques! oh! que de petites douleurs plus cruelles mille fois que les grandes douleurs! C'est un rêve continuel tout empreint de domesticité : je loge dans les combles de la maison; dès le matin je me lève pour panser mes chevaux; l'animal bondit sous ma main, je le frotte et je le pare, et dans sa robe luisante je vois mon visage encore tout pâli par les veilles; à peine mon cheval est-il pansé que j'entends le maître qui sonne... C'est horrible!... A midi il monte sur le cheval que j'ai rendu si beau... C'est horrible!... Le soir il me place derrière lui, et je suis là, attendant, pour remuer, un geste de sa femme, un son de sa voix... C'est horrible!... Le soir, je le vois entrer chez Fanny, chez qui encore?... J'entends les éclats de leur joie, et j'attends... C'est horrible!... Le même rêve m'obsède toutes les nuits, toutes les nuits j'endosse la même livrée ; je suis laquais vingt-quatre heures sur quarante-huit. Et quand, après ce long et pénible sommeil, je me réveille enfin, quand je me trouve dans le lit du maître, dans la chambre du maître, tout éveillé que je suis, je tremble de voir arriver quelqu'un qui me chasse, il me faut une

heure au moins avant de m'habituer chaque matin à ma position nouvelle, avant d'oser appeler mon valet de chambre, qui m'attend là, qui a peut-être rêvé la nuit qu'il était le maître, et qui est plus heureux que moi.

« Monsieur, me dit-il, j'ai une histoire à vous raconter qui est horrible. Sans doute vous êtes comme moi, monsieur, et vous ne trouvez rien de plus doux au monde que d'aimer une belle femme qui vous aime, que de boire un vin qui vous plaît, que d'avoir l'épée à la main, six pieds de gazon, et un homme aussi, l'épée à la main, que vous haïssez. Cela est heureux, n'est-ce pas? on se sent un homme alors! Eh bien, la semaine passée, j'ai rêvé une fois que moi je servais à table mon rival aimé, l'amant de ma femme. Pendant douze heures j'ai été derrière eux, la serviette au bras, obéissant à leurs moindres gestes, écoutant leurs moindres propos, comprenant leurs moindres signes. Malédiction, malédiction! ils se gênaient si peu pour moi! ils me comptaient pour si peu, moi! ils se livraient à leur passion comme s'ils avaient été seuls; et moi je les servais! Mon cœur battait à outrance. Ils se retournaient comme s'ils avaient été inquiétés du bruit que faisait mon cœur! Ma gorge enflammée était desséchée comme la fournaise. Ils me demandaient à boire, et je leur versais à boire!... Malédiction! et à la fin de ce repas maudit, quand je voulus me venger enfin et demander raison de son outrage à l'homme qui m'outrageait, il me demanda son épée et me fit signe de l'accompagner, et il alla se battre en duel, et ce fut un autre que moi qui croisa le fer avec lui, et moi je restai là tranquille spectateur. J'étais un domestique, je n'étais pas un homme! je n'avais plus ni amour, ni haine! — Voilà les nuits que je passe, messieurs, voilà mes rêves, volià ma vie! Car le jour je vis à peine; le jour, pendant que je suis le maître, je pense à la nuit qui va venir. Quand je monte dans ma voiture, le jour, ce n'est jamais sans songer que je dois la laver la nuit; quand je donne le bras à ma femme, je me rappelle que bientôt je me tiendrai debout derrière sa chaise. Mes amis les plus sincères, je les hais, parce que je sais qu'à la nuit tombante, ils me feront porter un habit galonné, et qu'ils me donneront des ordres, et que devant moi il n'y aura plus un de ces hommes si élégants, si aimables, si parés, qui songera à être un héros. Car voilà un des malheurs de notre condition à nous autres laquais, c'est que nous voyons l'humanité dans ce qu'elle a de plus vil et de plus abject: nous savons à point nommé quand nos maîtres manquent d'argent ou de courage; nous savons quand ils pleurent: nous connaissons leurs maladies les plus cachées; nous mettons le doigt sur leurs plaies les plus secrètes; ils ne se gênent pas avec nous: pourquoi voudriez-vous qu'ils fussent des hommes pour nous? nous ne sommes pas des hommes pour eux. Aussi, malgré moi, malheureux que je suis, je méprise les hommes pour les avoir vus dans leur intérieur; ce qu'on appelle le monde est pour moi une chose informe et déplaisante: voilà un bien beau monde, n'est-ce pas? Oui, un beau monde pour celui qui ignore combien il a fallu de mains, de parfums, de brosses, de faux cheveux et de faux mollets pour le rendre supportable trois heures durant. »

Ainsi parla notre homme; mais, comme je vous le dis, il parla avec une éloquence incomparable et que rien ne peut rendre. Au milieu de toute cette colère, il eut des aperçus très-fins et très-ingénieux qui me frappèrent comme autant de vérités toutes neuves et qui m'échappent à présent comme ces beaux airs du grand Opéra dont on se souvient sans pouvoir en chanter une note. Cependant l'heure était fort avancée; et lorsque minuit sonna, notre gentilhomme, se levant comme en sursaut:

« Voici l'heure où je redeviens laquais, » nous dit-il.

Puis, tirant sa montre:

« J'ai encore quelques instants devant moi. »

Il sonna. Un des domestiques de la maison entra dans l'appartement.

« Voulez-vous, lui dit-il très-poliment, faire avancer ma voiture, s'il vous plaît? »

Il sortit en nous faisant un profond salut.

Restés seuls, Hawtrey et moi, nous entendîmes la voiture qui s'éloignait.

« Ceci est étrange! dit Hawtrey. Voilà un sentiment singulier et tout nouveau qui se révèle à nous mal à propos. C'est un mélange bizarre de folie et de raison que je ne saurais définir, mais qui est bien singulier. Qu'en penses-tu?

— Je pense, lui dis-je, puisque nous avons parlé de Jean-Jacques Rousseau, que voilà un homme qui dérange singulièrement les plus belles pages qu'ait écrites Jean-Jacques Rousseau, son admirable déclamation sur le remords. »

Hawtrey réfléchit quelque peu.

« Tu as raison, dit-il, voilà un fait qui retrécit singulièrement le domaine de la conscience. Cet homme, dont la vie est ainsi troublée par un accident qui n'est ni un crime ni une faute, et qui cependant souffre tout autant que le criminel après un repentir, cet homme est une profonde énigme bien difficile à accorder avec le remords. »

Et puis il ajouta, croyant se parler à lui seul, car c'est un homme de trop de foi pour vouloir scandaliser son frère:

« Sait-on, après tout, ce que signifient ces deux mots-là: *conscience* et *remords?* »

JULES JANIN.



UNE JOURNÉE DE DUPE.

Eusèbe Mainville était, comme de coutume, à neuf heures du matin, établi dans son fauteuil, près d'un élégant bureau chargé de livres, de journaux, de brochures, etc. Il laissa tomber, en bâillant, le journal qu'il tenait. — Il y a pourtant un public qui ajoute foi à ces sornettes! Il haussa les épaules et prit une brochure qu'il rejeta bientôt avec le même dédain. — Je sais, pensa-t-il, des lecteurs bénins qui prendraient cela pour de l'esprit! En même temps il se pencha pour jeter sur la glace un regard de complaisance; mais afin de donner le change à ce mouvement de vanité, il se dit que sa calotte bariolée, sa robe de chambre à ramage et ses pantoufles à pointes recourbées lui donnaient précisément l'air d'une pagode de la Chine, et il prit en pitié les gens assez sots pour être contents de leur personne. Tout à coup il se souvint que ce jour-là il avait rendez-vous avec un ministre. Eusèbe possédait une belle fortune, un nom recommandable; il pouvait très-bien se passer de la place qu'il sollicitait, ce qui lui donnait l'espoir de l'obtenir. Il aspirait à la diplomatie; ce n'était point par ambition, fi donc! il n'y cherchait qu'une occasion de mettre à profit sa perspicacité naturelle. Il sonna son domestique pour s'habiller. Bientôt, à l'empressement et à la célérité que celui-ci mettait à le servir, il démêla qu'il avait quelque chose à lui demander.

« André, lui dit-il d'un ton de supériorité railleuse, vous avez envie de sortir aujourd'hui? mettez le cheval au tilbury; Paul, le petit groom, me suffira.

André quitta la chambre sans rien dire, plus irrité que son maître ne lui sût pas gré de son empressement intéressé, que reconnaissant de la permission accordée. Eusèbe s'en inquiéta peu et se rendit à son audience. Il fut parfaitement accueilli : le ministre était homme de cour; mais, à travers ses phrases polies, Eusèbe entrevit aisément qu'il n'avait nulle envie de lui accorder sa demande; ce n'était pas à lui qu'on pouvait donner impunément de l'eau bénite. Avec tout le savoir-vivre requis, il poussa le ministre dans ses derniers retranchements, le mit, comme on dit, au pied du mur, le contraignit presque à une réponse positive, et le laissa bien convaincu qu'il ne l'avait point abusé, mais aussi un peu plus mal disposé pour lui à la fin qu'au commencement de l'audience. — Ce que c'est, dit Eusèbe, que de connaître son monde; un provincial s'y serait laissé attraper!

Il descendait chez Tortoni pour y déjeuner, quand il rencontra Folmont, un de ces êtres indéfinissables qui changent de situation et de fortune comme on change d'habits. Aujourd'hui vous les rencontrez à

cheval, demain en voiture, après-demain ils seront à pied.

« Parbleu ! tu arrives à propos, cria-t-il à Mainville, il faut que je te fasse voir mon nouveau cabriolet anglais à deux chevaux.

— Est-ce que tu aurais envie de t'en défaire? demanda Eusèbe d'un ton nonchalant.

— En vérité, on croirait que tu es sorcier. Eh bien ! oui ; j'ai besoin d'argent dans ce moment-ci, et si tu veux t'en accommoder, je perdrai mille francs sur ce qu'il m'a coûté, quoique je ne l'aie que depuis huit jours.

— A la bonne heure.... après déjeuner.... nous verrons. »

Folmont, qui paraissait pressé de conclure le marché, ne le quitta point qu'il ne lui eût fait voir le phaéton, qui stationnait sur le boulevard. Eusèbe l'examina d'un air indifférent.

« Combien en veux-tu?

— Mais... comme je te l'ai dit, 11,000 francs; sur ma parole, il m'en a coûté 12,000.

— Eh bien! mon cher, j'en suis fâché pour toi, mais on t'a attrapé, reprit Eusèbe avec un sourire moqueur : j'ai vu ces deux chevaux chez Crémieux, j'en sais le prix, ainsi que de la voiture ; le tout n'a dû être payé que 10,000 francs, et je n'en donnerais pas huit.

— Comme il te plaira, repartit Folmont d'une voix altérée; ce n'est pas moi qui voudrais te faire faire un mauvais marché,

— Oh ! non, tu ne chercherais pas à gagner mille francs sur un ami ! Je ne veux pas non plus te les faire perdre, ainsi nous en resterons là. » Et Eusèbe triomphant monta dans son tilbury en saluant le pauvre Folmont désappointé.

Il pensa que pour tuer le temps il ferait bien de rendre une visite du matin à madame Menneval, la femme la plus à la mode de cette saison; car, à Paris, les femmes ont leur saison comme les fleurs.

Pourriez-vous m'apprendre de quels éléments se compose une femme à la mode ? Souvent je me suis creusé la tête à chercher le mot de cette importante énigme, et je ne l'ai pas encore trouvé. La beauté ? — Non ; pour être ce qu'on appelle une jolie femme, il n'est pas absolument nécessaire d'être jolie ; cela ne gâte rien cependant, mais cela ne suffit pas. — La richesse? l'élégance? — C'est quelque chose, mais ce n'est pas encore tout. — Choisir ses chapeaux, ses robes, ses bijoux dans les magasins les plus célèbres, chez les artistes les plus renommés? — Bon ! cent femmes le font, et une seule est la femme à la mode. On peut avoir un charmant visage, une taille gracieuse, une élégante toilette, et paraître dans sa loge sans produire la moindre sensation, sans entendre répéter de tous côtés à voix haute ou basse : « C'est madame une telle, la plus jolie femme de Paris. » Il entre donc dans la composition d'une femme à la mode, avec tout ce que je viens d'énumérer, un je ne sais quoi qui échappe à l'analyse ; c'est comme la différence qui existe entre le charbon et le diamant, elle frappe les yeux les plus grossiers et se dérobe aux plus savantes expériences ; on est parvenu à découvrir que le diamant n'était que du charbon, mais qui trouvera l'ingrédient inconnu à l'aide duquel le charbon devient diamant ? Voilà précisément ce qu'il me faudrait pour expliquer ma femme à la mode ; faute de quoi je serai bientôt aussi claire dans mes définitions qu'un métaphysicien allemand.

Je finirai donc par où peut-être j'aurais dû commencer, par dire simplement : Madame Menneval était une femme à la mode, livrant ce mot à toutes les interprétations qu'on voudra lui donner. J'ajouterai cependant, pour son honneur, qu'elle avait du mérite à l'être. En effet, il y a des femmes qui, douées par la nature et la fortune, naissent pour régner, comme les monarques héréditaires (je ne parle pas de ceux d'aujourd'hui); tandis que d'autres, Bonapartes femelles, arrivent au rang suprême de leur propre puissance. Aussi que de travaux pour y monter ! que de savantes combinaisons pour s'y maintenir ! Il en faut moins, je suis sûre, au prince de nos diplomates pour diriger la politique européenne ; aussi quand le saint simonisme sera établi, ce sont ces femmes-là que je recommande aux gouvernants d'alors, pour en faire des *femmes d'État*. Madame Menneval avait épousé un employé des finances, lequel était parvenu jusqu'à une recette générale qu'il occupa peu de temps, et dont sa femme dépensait à Paris les revenus avec une *disinvoltura* admirable. A la mort de son mari, il lui resta une fortune suffisante pour conserver des relations brillantes, un élégant appartement et une toilette recherchée ; son industrie... fi ! l'ignoble mot ! son génie suppléait à tout le reste. Sans château, sans équipage, sans loges aux spectacles, elle pouvait aller à la campagne quand il lui plaisait, elle ne manquait pas une représentation marquante, et il était rare qu'elle n'eût pas une voiture à sa disposition : c'est que madame Menneval était un esprit solide qui estimait les choses à leur juste valeur; elle savait parfaitement exploiter l'amitié, l'ostentation, la fatuité, et ses propres avantages. Tant de gens sont heureux de dire : J'étais hier au spectacle dans la loge de madame une telle ; ou : Elle m'attend ce matin pour une promenade; ou : Elle doit passer l'été à ma maison de campagne (quand c'est quelqu'un dont on s'occupe). Il est vrai qu'il y a des femmes qui, du haut de leur abstinence, regardent de tels plaisirs en pitié, et trouvent qu'ils ne valent pas ce qu'ils coûtent. C'est

toujours la vieille querelle de Diogène et d'Aristippe. « Si Aristippe savait vivre de racines, il ne serait pas « obligé de flatter les rois! — Si Diogène savait flat- « ter les rois, il ne serait pas obligé de manger des « racines! » Eh! mes amis, vivez en paix : chacun de vous sacrifie à ce qu'il préfère, l'un à sa liberté, l'autre à ses plaisirs? vous n'avez rien à vous reprocher. Je sais pourtant qu'il est de règle d'admirer Diogène; mais c'est un lieu commun.

Eusèbe Mainville avait beaucoup de considération pour madame Menneval; il admirait d'autant plus l'habileté de sa conduite, qu'elle n'avait pu le tromper; et le sentiment de sa propre supériorité lui faisait trouver chez elle plus de plaisir qu'il ne se l'avouait.

Au moment où le domestique ouvrit la porte pour l'annoncer, il vit la jolie veuve se retourner vivement avec une petite exclamation de joie; mais son nom, à ce qu'il paraît, changea bientôt cette disposition; car il ne trouva plus sur son visage qu'une légère nuance de désappointement. Il était clair qu'elle attendait quelqu'un, et que ce n'était pas lui.

Il s'établit dans un fauteuil avec son air habituel d'impertinence polie, la plus haïssable de toutes les impertinences. Il promena un coup d'œil d'investigation sur madame Menneval : elle était mise à ravir; mais la chose était si ordinaire, qu'elle ne signifiait rien. Cependant il suivit la direction de son regard, et il rencontra, posé sur la harpe, un chapeau! mais un chapeau si léger, si frais, si coquet, orné d'une plume jetée avec une grace si capricieuse, qu'il ne fut plus surpris de la préoccupation de la belle dame. Tout autre, à sa place, aurait entamé la conversation par « Je crains que ma visite ne soit indiscrète, peut-être vous alliez sortir? » ou quelque autre banalité de cette force qui l'eût mené tout droit au but; mais la profonde sagacité d'Eusèbe ne pouvait s'accommoder de ce procédé vulgaire. Il effleura donc l'un après l'autre, avec tout l'esprit qu'il était capable d'y mettre, chacun des sujets qui pouvaient attirer l'attention de son interlocutrice; mais toute son éloquence ne put réussir à amener le moindre changement dans le ton indifférent de sa voix, dans l'expression distraite de son visage. Piqué de son peu de succès, il se rejeta, par manière d'épigramme, sur la beauté du temps qu'il faisait ce jour-là. Mais il n'eut pas plutôt prononcé ce mot, que madame Menneval devint attentive, gracieuse, charmante. Fort bien! pensa Eusèbe; elle avait des projets de promenade, et elle compte sur moi pour remplacer le *patito* qui lui a manqué de parole! Lui! Eusèbe! se voir réduit au rôle d'utilité! Il se promit bien de ne pas l'accepter.

« Est-ce que ce beau soleil ne vous donne pas, madame, envie de sortir? dit-il d'un ton persuasif...

— Je ne sais... Je ne suis pas décidée, répondit avec nonchalance madame de Menneval.

— Le Bois doit être charmant à l'heure qu'il est; je suis sûr que tout Paris s'y trouve. » Madame Menneval souriait en arrangeant du bout des doigts les boucles de ses cheveux blonds.

« Songez donc au nombre de gens qui seront désappointés par votre absence!.. Vraiment vous n'êtes guère compatissante. »

Madame Menneval l'écoutait avec complaisance et jetait de temps à autre un coup d'œil sur le joli chapeau; Eusèbe s'en aperçut, et se levant pour l'aller chercher : « Voici, dit-il en le lui présentant délicatement, un talisman qui aura plus de pouvoir que toute ma rhétorique; je suis convaincu que du moment où vous l'aurez posé sur votre tête, rien ne sera capable de vous retenir chez vous. » Madame Menneval prit le chapeau en riant et le mit en effet sur sa tête. « Maintenant, continua Eusèbe, je suis bien assuré de vous rencontrer au Bois. J'envie celui qui aura le bonheur de vous accompagner : c'est une faveur que par malheur je ne puis solliciter pour moi, ajouta-t-il en soupirant d'un air contrit; mais je ne suis pas assez impertinent pour proposer à une femme de monter dans un tilbury... c'est du plus mauvais ton... » Après avoir prononcé cet axiome d'une voix brève et sentencieuse, Eusèbe salua respectueusement la jolie dame déconcertée, et se retira en se félicitant sous cape de sa déconvenue. Il se rendit seul à la promenade, la trouva ennuyeuse, et pour ne pas rencontrer de nouveau la foule qui l'obsédait, et les gens de sa connaissance dont il ne se souciait pas, il sortit par la barrière de l'Etoile et rentra par celle du Roule; il descendit le faubourg et suivit ensuite les boulevards jusqu'au café de Paris, où il entra en bâillant. Il fut aussitôt accosté par deux jeunes gens de sa connaissance, de ceux qui font métier de gaieté; car on fait métier de tout à Paris. Ils ont coutume de vivre aux dépens de ceux qu'ils amusent, c'est juste; mais Eusèbe, que rien n'amusait, ne se souciait nullement de payer leur écot. Aussi écouta-t-il avec une imperturbable gravité tous les contes joyeux de Maurice, tous les lazzi de Prosper.

« Où dînez-vous, Mainville? lui dit enfin ce dernier, impatienté de ne pouvoir le dérider.

— Chez un banquier de la Chaussée-d'Antin à qui j'ai promis depuis huit jours, » répondit Eusèbe d'un ton très-naturel. L'autre fit une pirouette sur le talon, et Eusèbe s'en alla dîner seul chez Laiter, où, pour se désennuyer, il s'occupa à prouver au garçon que le vin était frelaté, que les huîtres n'étaient pas fraîches, et que le *suprême* avait été réchauffé.

Ne sachant plus que faire du reste de sa journée qui lui pesait horriblement, il se rendit à l'Opéra. On jouait *Robert-le-Diable*, l'ouvrage le plus populaire de ces dernières années : aussi la salle était comble. Mais Eusèbe ne jeta pas même un coup d'œil sur les loges, assuré qu'il était de n'y voir personne de sa connaissance. Il remarqua tout de suite que la jeune chanteuse chargée du rôle d'Alice était mal disposée, et il paria avec un de ses voisins que le parterre applaudirait chaque trait qu'elle manquerait : ce qui arriva en effet assez souvent ; mais l'attention maligne qu'il apportait à ces petites ruses de poitrine fatiguée s'épuisa bientôt. Il n'avait garde non plus de se laisser séduire à ce sourire captieux par lequel une jolie danseuse arrache à la fin de sa pirouette les applaudissements du public : de sorte qu'au milieu du troisième acte il alla s'asseoir dans un coin du foyer; et il commençait à s'y endormir, quand il fut réveillé en sursaut par des éclats de rire si francs, si joyeux, qu'il se dit : — Il faut que ce soit Roger ; il n'y a que lui à Paris qui sache rire comme cela. En effet c'était Roger Durepaire, que par plaisanterie ses amis appelaient quelquefois Roger-Bontemps.

Roger, fils d'un ancien militaire, devenu l'un des plus riches propriétaires de la Touraine, avait été au collége le camarade d'Eusèbe; mais à la fin de leur éducation, l'un devant demeurer à Paris, l'autre dans ses terres, ils se trouvèrent séparés. Au bout de quelques années, pendant lesquelles Eusèbe était devenu le jeune homme le plus distingué des salons à la mode, et Roger le chasseur le plus habile, le pêcheur le plus heureux, et le plus hardi cavalier de toute sa province, le père de ce dernier l'envoya à Paris pour y nouer quelques relations et choisir une carrière qui pût, comme on dit, le *poser* dans le monde. Naturellement Eusèbe était la première personne que Roger devait chercher à voir. Il retrouva son ami avec plaisir, et se chargea volontiers de lui servir de mentor. Il le conduisit partout, le présenta dans toutes les maisons où lui-même était admis, le mit en relation avec tout ce qu'il connaissait, et condescendit jusqu'à lui donner d'excellents préceptes de conduite, de tenue, et même de toilette; mais bientôt il s'aperçut que son élève lui ferait peu d'honneur, ce qui le refroidit beaucoup. Il trouvait que la figure épanouie, les épaules un peu rondes, la taille un peu massive de Roger, avaient quelque chose d'ignoble, comparées à l'élégance symétrique, à la grâce anguleuse de sa propre tournure : de plus, il ne put le guérir de cette naïveté provinciale qui s'amuse de tout, admire tout, et croit tout... aussi avait-il fini par le livrer à lui-même, désespérant d'en faire quelque chose.

Aussitôt que Roger, qui venait pendant l'entr'acte faire un tour au foyer, eut aperçu Mainville, il quitta les jeunes gens avec lesquels il se trouvait, courut à lui et lui tendit la main avec une cordialité de bonne humeur. Eusèbe y posa négligemment le bout de ses doigts, qu'il retira à cet effet de la poche de son gilet. « N'as-tu pas peur de compromettre tes gants blancs? lui cria Roger. Attends, attends, je vais t'apprendre comment on donne la main à un ami... » Et il lui secoua le bras de manière à le lui démettre, en riant de toutes ses forces.

Cette incartade faillit déconcerter la dédaigneuse impassibilité de Mainville ; mais dans la crainte d'en provoquer une autre, il se contenta de retirer sa main en gardant un silence boudeur. « Qu'as-tu? dit le bon Roger qui craignait déjà de l'avoir affligé; je ne t'ai jamais vu si morose; es-tu malade?.... te serait-il arrivé quelque malheur? Si par hasard tu avais besoin d'argent? dit-il en baissant la voix, ne te gêne pas, tout le mien est à ton service. » Eusèbe ayant répondu à chaque question par un signe de tête négatif, accompagné à la dernière d'un demi-sourire plus hautain que reconnaissant, Roger se tranquillisa et chercha à l'égayer en lui parlant du spectacle, où tout l'enchantait, musique, décorations, chanteuses, danseuses.

« Ne trouves-tu pas, dit-il, que mademoiselle *** a chanté comme un ange?

— Tant pis pour les anges ! elle a escamoté le *si* de son grand air au moyen d'une *fioriture* qui a pu enlever le public bénévole : mais une oreille un peu délicate...!

— Eh bien, je suis de l'avis du Bonhomme :

« Les délicats sont malheureux. »

Et le ballet, qu'en dis-tu ?... toutes ces danseuses ne sont-elles pas charmantes ?

— Oui, du balcon ; mais quand on a vu cela de près !

— Allons, allons ! tu es dans une mauvaise disposition, dit Roger avec bonhomie ; si tu avais passé une journée comme la mienne, tu serais moins difficile à contenter.

— Une journée comme la tienne ! répéta Eusèbe machinalement.

— Oui, dit l'autre, qui prit cette phrase pour une question. Tu sais que mon père désire me voir entrer dans la diplomatie, afin, je pense, que mes voyages ne lui coûtent pas si cher. J'ai donc commencé par aller chez le ministre... » Ce mot éveilla l'attention d'Eusèbe. Et Roger, charmé d'exciter son intérêt, continua : « J'ai été reçu de la manière la plus gracieuse. Le ministre m'a dit, à la vérité, qu'il n'y avait point d'emploi vacant en ce moment, mais qu'à la première occasion il penserait à moi, ajoutant, du ton le plus aimable, que les services de mon père étaient assez connus pour l'empêcher d'oublier mon nom. »

Ici Eusèbe se renversa sur le dossier de son siége, allongea les jambes aussi loin qu'elles pouvaient s'étendre, et enfonça les mains dans ses goussets. « Je pensai, continua Roger, que j'avais lieu d'être content de mon audience, et je m'en allai déjeuner chez Tortoni, où je rencontrai Folmont, qui me fit voir le plus joli phaéton...

— Je le connais, reprit Mainville.

— Eh bien! tu seras surpris d'apprendre que ce pauvre Folmont, voyant combien j'en étais enchanté, a consenti à me le céder pour 12,000 fr., avec l'attelage... » A ce mot, Eusèbe, qui l'écoutait les yeux en l'air, fit un mouvement de tête que l'autre prit pour un geste d'approbation. « Vraiment la chose te paraîtra bien meilleure encore : tu sauras qu'enchanté de mon acquisition et de la bonté de ce pauvre Folmont, qui paraissait ravi de m'avoir fait plaisir, je voulus essayer sur-le-champ ma nouvelle voiture, et j'allai rendre une visite à madame Menneval, à qui je ne pus m'empêcher d'en par-



ler... Croirais-tu qu'elle fut assez aimable pour consentir à y monter avec moi afin de m'en dire son avis? »

Du haut de sa cravate Eusèbe laissa tomber sur son ami un regard de compassion que celui-ci ne remarqua point. « Tu sais, poursuivit-il, comme je mène? — Oui, pensa l'autre, il pourrait au besoin conduire une diligence.—Nous fîmes un tour au Bois. Madame Menneval était enthousiasmée du phaéton : tu sais qu'elle est bon juge en matière de goût. « C'est, disait-elle, la plus délicieuse voiture qui existe pour la promenade : elle permet de juger l'ensemble d'une toilette de la tête aux pieds sans en compromettre la fraîcheur; elle n'a ni le hasardé du tilbury, ni la disgrâce du cabriolet, ni la pesanteur du landau, ni l'inconvénient de la calèche, où les femmes sont rangées comme des flacons dans une cave à odeurs; ni le mystère du coupé, où l'on a toujours l'air d'être en tête-à-tête ». Bref elle ne tarissait pas; au point que j'avais peur d'avoir fait tort à ce pauvre Folmont. De plus, le temps était superbe, la promenade charmante. Aussi je ne me suis pas ennuyé, ni madame Menneval non plus, je t'en réponds : elle riait comme une folle de tout ce que je lui disais, et elle m'a répété plus de dix fois : — Mon Dieu, monsieur Roger, que vous êtes amusant! Elle me pria de la conduire jusqu'à la rue de l'Université. Je la laissai à la porte d'une comtesse dont j'ai oublié le nom, et chez laquelle elle devait dîner... Je pensais moi-même à en faire autant, lorsque par bonheur je rencontrai, sur le boulevard, Maurice et Prosper...

— Qui n'ont pas mieux demandé que de te tenir compagnie?

— Vraiment oui. Nous avons pris un cabinet particulier afin d'être à notre aise. Maurice a conté cent histoires plus bouffonnes les unes qne les autres, et Prosper nous a fait le *récit de la bataille* et le *passage de la procession*. Nous avons ri, c'était à n'y pas tenir. As-tu entendu *le passage de la proces-*

sion ?... » Pour le coup, ce n'était plus de la compassion que Mainville éprouvait, c'était du mépris, Roger y mit le comble en ajoutant : « Vois si je suis heureux ! il s'est trouvé que je possédais encore de quoi payer ma place à l'Opéra, après avoir cru prêter à Prosper, qui avait besoin d'argent, tout ce que j'avais sur moi. »

Pendant cette conversation, Eusèbe avait tellement grandi à ses propres yeux, qu'il se voyait en ce moment la taille des héros d'Homère...

« Pauvre Roger ! dit-il avec un mélange de pitié et de satisfaction, c'est bien là ce qui s'appelle une journée de dupe.

— Comment l'entends-tu ?.. »

Mainville n'eut pas de peine à lui prouver qu'il était venu précisément donner tête baissée dans tous les panneaux que lui-même avait su éviter. Roger l'écouta avec plus de sérieux que de coutume.

« Ainsi, dit-il après un moment de réflexion, tu n'as pas été satisfait de la réception du ministre ?

— Dis que je ne m'y suis pas laissé prendre.

— Tu aurais pu acheter le phaéton de Folmont ?

— J'aurais pu le payer aussi 2,000 francs de trop.

— Il n'a tenu qu'à toi de faire une jolie promenade avec une jolie femme ?

— Tu veux dire qu'il n'a tenu qu'à moi d'être son cocher.

— Ton dîner du moins t'a-t-il amusé ?

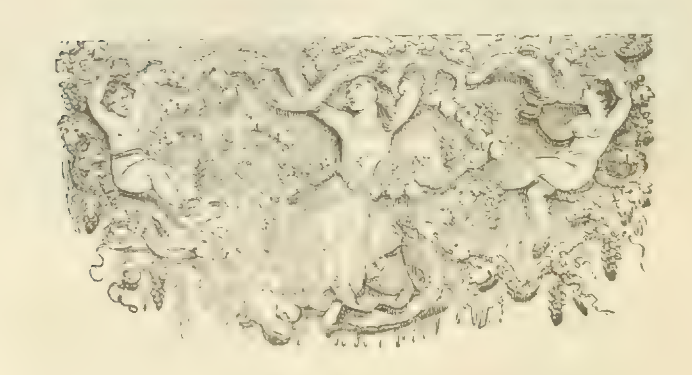
— Comme on s'amuse quand on dîne seul.

— Alors tu es mécontent de ta journée ?

— La belle question !

— Eh bien ! mon cher, dit Roger en riant de plus belle, c'est précisément là ce que j'appelle *une Journée de dupe.* »

Madame Amable TASTU.



LE VOILE NOIR.

IMITÉ DE DICKENS.

C'était au mois de décembre de l'an 1811, dix heures du soir venaient de sonner, un jeune médecin, depuis peu de temps en possession de son diplôme, était assis au coin d'un feu qui jetait de brillantes lueurs dans un salon modeste; le vent poussait des gémissements lugubres en s'engouffrant dans la cheminée; des rafales de pluie venaient se briser contre les volets. Pendant toute la journée, le docteur avait eu à arpenter la ville, en butte au froid et à l'averse, occupé d'une affaire étrangère à sa profession; maintenant il savourait la douceur que procurent une bonne robe de chambre et une chaude paire de pantoufles; il était dans cet état béatifique où le sommeil s'empare peu à peu de toutes les facultés, où l'imagination s'élance déjà sur les ailes dorées du rêve. D'abord il pensa que le vent soufflait avec une violence extrême, et il en conclut sagement que, s'il n'était pas de sa personne commodément installé au coin du feu, la pluie lui battrait rudement au visage. Il songea ensuite à la visite que, chaque année, à l'époque de Noël, il rendait à sa ville natale et à ses amis les plus chers; il se retraça le plaisir qu'ils auraient à le revoir, et la joie qu'éprouverait Emilie, lorsqu'elle saurait qu'enfin un malade s'était adressé à lui; il réfléchit ensuite qu'il fallait espérer qu'il trouverait à la fin plus d'un malade, et qu'alors il pourrait aller rejoindre Emilie, unir son sort au sien, la ramener avec lui, afin qu'elle donnât de la vie à cette triste et solitaire demeure, afin qu'elle l'animât à redoubler d'ardeur dans ses travaux. Il se demanda ensuite si le premier malade dont il invoquait la venue arriverait enfin, ou bien s'il ne devait jamais paraître; et, au milieu de ces médiations, de ces réflexions, de ces demandes, il se livra au sommeil le plus complet, rêvant à Émilie, dont la voix fraîche et perlée retentit bientôt à son oreille, dont la main petite et satinée, se posa sur son épaule.

A ce contact, un frisson de plaisir parcourut tout son corps; il se réveilla en sursaut: une main en effet était sur son épaule, mais elle n'était ni douce ni bien modelée: cette main, ou plutôt cette patte appartenait à un gros garçon de onze ans, dès sa naissance abandonné de père et de mère, et que l'administration de la paroisse avait mis au service du docteur, moyennant un salaire d'un shelling par semaine et la nourriture. L'enfant devait faire les commissions du disciple d'Esculape, mais son emploi était la plus complète des sinécures; il passait à dormir ou à digérer un très-maigre repas les quatorze heures du jour, durant lesquelles il était sans occupation.

« Une dame, monsieur,! une dame! marmottait Tom en poussant doucement son maître afin de le reveiller.

— Quelle dame! s'écria notre ami, sortant de son fauteuil par un brusque mouvement, et ne sachant pas trop si son rêve n'était qu'une illusion, si ce n'était pas Émilie elle-même dont on lui annonçait ainsi la venue. Quelle dame! où?

— Ici, monsieur. » Et le doigt de Tom se dirigeait vers la porte vitrée qui conduisait dans le cabinet du docteur, tandis que la figure de l'enfant exprimait un sentiment d'alarme trop vif pour n'avoir d'autre cause que la présence d'un malade, quelque insolite que fût une apparition de ce genre.

Le jeune homme jeta les yeux du côté de la porte; il tressaillit à l'aspect de la figure que rencontra son regard.

Devant lui était une femme d'une taille extraordinairement élevée; ses vêtements étaient ceux d'une personne en grand deuil; un châle noir cachait tout son buste; un épais voile noir couvrait sa figure. Elle restait dans une immobilité complète derrière la porte vitrée; et, bien qu'aucun geste ne lui échappât, notre héros *sentit* que der-

rière ce voile étaient deux yeux fixés sur lui.

Il surmonta un sentiment de surprise et de malaise ; il s'avança vers la porte, il l'ouvrit ; elle tournait en dedans, de sorte que l'attitude de l'inconnue n'eut aucun changement à éprouver.

« Est-ce que vous désirez me consulter, madame ? »

Une inclinaison de tête tint lieu de réponse affirmative.

« Veuillez entrer. »

La femme noire fit un pas en avant, et, tournant la tête du côté de l'enfant, elle sembla hésiter.

« Sortez, Tom, » dit le jeune homme.

Tom, dont les yeux s'écarquillaient de surprise et de peur, ne se le fit pas dire deux fois.

« Fermez donc la porte ! » lui cria son maître

Tom ferma la porte et se tapit derrière, l'œil et l'oreille au guet.

Approchant une chaise du feu, le médecin invita l'inconnue à s'asseoir ; elle s'avança avec lenteur, et le jeune homme observa que la boue et la pluie avaient imprégné les vêtements lugubres de sa mystérieuse visiteuse.

« Vous avez souffert du mauvais temps, dit le docteur afin d'entamer une conversation qu'il trouvait embarrassante.

— Oui, répondit l'inconnue d'une voix sombre et pénible qui révélait de cruelles souffrances.

— Êtes-vous malade?

— C'est l'esprit, non le corps, qui est cruellement affecté chez moi. Ce n'est point pour ce qui me regarde que je viens m'adresser à vous. Je réclame votre assistance pour un autre. Peut-être y a-t-il folie à vous demander le service que je sollicite ; mais chaque nuit, durant de longues veilles passées dans les larmes, cette pensée ne m'a pas quittée un seul instant ; je ne prévois que trop que nul secours humain ne peut *lui* être utile, et cependant je frémis, je me révolte à l'idée de le mettre à jamais dans son cercueil sans avoir cherché à m'assurer si tout est perdu sans remède. »

L'inconnue parlait avec une chaleur, une sincérité qui alla droit au cœur de notre héros. Il était jeune, il était à ses premiers pas dans la carrière ; il n'avait pas eu le temps de contracter cette insensibilité qui étouffe toute émotion chez un praticien émérite, habitué à voir, à palper la douleur sous toutes ses formes.

Il se leva avec précipitation.

« Si la personne dont vous parlez est dans une position aussi désespérée que vos paroles le donnent à supposer, il n'y a pas un instant à perdre. Je suis prêt à vous accompagner. Pourquoi n'avez-vous pas déjà réclamé quelque conseil?

— Parce que tout secours eût été impossible plus tôt, parce qu'à présent même il n'y a moyen de rien faire, » répliqua l'inconnue en joignant les mains avec un mouvement de désespoir.

Le docteur regarda le voile noir qui ne s'était point levé ; il aurait voulu juger de l'expression des traits qu'il cachait; mais l'épaisseur du tissu déjouait toute observation.

« Vous êtes malade, à votre insu peut-être, reprit-il d'une voix affectueuse. La fièvre vous a donné la force de résister à de cruelles agitations, à de pénibles fatigues; maintenant elle vous brûle. Buvez ceci (et il remplit un verre d'eau), calmez-vous pour un instant, dites-moi avec tout le sang-froid dont vous serez maîtresse quelle est la nature du mal qu'éprouve la personne pour laquelle vous êtes si inquiète ; faites-moi savoir depuis combien de temps elle est malade. Aussitôt que j'aurai les renseignements qui me sont nécessaires pour que ma visite puisse produire quelques résultats favorables, je suis prêt à aller avec vous. »

L'inconnue porta le verre à ses lèvres sans lever son voile ; elle le reposa sans y avoir touché ; elle éclata en sanglots.

« Je sais que mes paroles semblent dictées par le délire de la fièvre. On me l'a déjà dit, et avec moins de douceur que vous. Je ne suis pas jeune, monsieur, et plus la vie approche de son terme, plus elle devient chère et précieuse ; cependant je sacrifierais avec joie ce qui peut me rester d'années à rester en ce monde, si je pouvais, à ce prix, obtenir que les faits que je vous expose ne fussent pas de la plus rigoureuse exactitude. L'être dont je parle sera demain hors de l'atteinte de tous les secours de l'art, je le sais, quelles que soient les illusions que je m'efforce de faire à cet égard, et cependant, quoiqu'il soit en ce moment même presque entre les mains de la mort, vous ne pouvez le voir, vous ne pouvez l'assister en rien.

— Je redouterais d'augmenter votre douleur en discutant ce que vous m'annoncez, en vous pressant de questions sur un sujet que vous paraissez désireuse de cacher avec soin ; mais, permettez-moi de vous le dire, dans ce que vous me révélez, il est des circonstances d'une invraisemblance choquante et inconciliable avec certaine portion de ce que vous m'apprenez en même temps. Il s'agit, d'après vous, d'une personne qui est mourante aujourd'hui, et je ne peux la voir, lorsque peut-être je serai à même de lui être utile; vous craignez que demain matin il ne soit trop tard, et, toutefois, ce n'est qu'en ce moment qu'il me sera donné d'approcher d'elle. Si cette personne vous est bien chère,—vos paroles, votre agitation, tout annonce quelle inquiétude elle vous inspire, — pourquoi ne pas essayer de sauver sa vie avant qu'un retard funeste, avant

que les progrès du mal n'aient rendu son état désespéré ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'inconnue en versant un torrent de larmes, comment puis-je espérer que des étrangers ajouteront foi à ce qui me semble incroyable à moi-même? Vous ne voulez donc pas le voir, monsieur? ajouta-t-elle en se levant brusquement.

— Je n'ai point dit que je refusais de le voir, mais je vous préviens que, si vous persistez dans votre inexplicable retard, et si cette personne vient à mourir, une responsabilité terrible pèse sur vous.

— C'est ailleurs que tombera une responsabilité effrayante ! répondit l'étrangère avec amertume. Quant à ce qui me touche, il n'est rien dont je ne puisse répondre.

— Mon devoir, ma profession est d'apporter à quiconque les réclame les secours de mon art. Je me conforme à ce que vous exigez, quelque étrange que semble la chose. Je verrai ce malade demain matin, si vous me laissez son adresse. A quelle heure pourrai-je me présenter auprès de lui?

— A neuf heures.

— Vous devez m'excuser si je vous adresse de nouvelles questions; mais elles sont indispensables. Est-il en ce moment confié à vos soins?

— Il ne l'est pas.

— Vous ne pouvez donc pas l'assister? Les instructions que je vous donnerais pour le traitement à suivre durant le reste de la nuit seraient inutiles? En ce moment, je ne peux rien pour lui? »

Voyant qu'il n'y avait aucun renseignement positif à tirer de l'inconnue, et désireux de mettre un terme à une scène affligeante, car la douleur de la mystérieuse visiteuse, péniblement contenue d'abord, débordait de plus en plus, le jeune médecin réitéra sa promesse d'être exact le lendemain à l'heure indiquée ; la dame noire lui donna l'adresse d'une rue à peu près inconnue à Walworth, et elle se retira en silence ; elle disparut dans les ténèbres sans que le voile qui cachait ses traits se fût levé.

On croira sans peine qu'une visite aussi extraordinaire produisit une impression considérable sur l'esprit de notre héros ; il se livra, sur ce qui venait de se passer, à une longue et très-infructueuse méditation. Trop éclairé pour rien voir de surnaturel dans cet étrange concours de circonstances, il chercha en vain une explication plausible. S'agissait-il d'un assassinat médité pour la nuit même, et, d'abord complice du crime, l'inconnue avait-elle été saisie de remords et cherchait-elle à empêcher l'accomplissement du forfait en amenant, en temps opportun, un homme de l'art au secours de la victime? Mais choses semblables ne se passent point ainsi au milieu d'une capitale. N'était-il pas plus vraisemblable qu'il avait reçu la visite d'une infortunée dont le cerveau était dérangé? Cette incertitude empêcha le jeune docteur de fermer l'œil durant le reste de la nuit ; il ne put un seul instant éloigner le voile noir toujours présent à son imagination troublée ; il attendit le jour avec impatience : il lui tardait de savoir à quoi s'en tenir. A peine une clarté très-douteuse s'était-elle, dans cette triste saison, répandue dans les rues, qu'il était en marche; il se dirigeait vers Walworth.

Walworth, soit dit pour ceux qui sont médiocrement au fait de la géographie de Londres, est un de ces nombreux villages qui forment une ceinture autour des flancs de l'immense métropole britannique, et qu'elle absorbe peu à peu à mesure que ses flots de maisons débordent dans la campagne. Aujourd'hui même, Walworth est un endroit d'assez mauvaise mine; on ne compte aucun banquier parmi ses habitants ; il y a une quarantaine d'années, c'était un quartier perdu, affreux, un véritable coupe-gorge où étaient dispersés quelques logis des plus misérables, peuplés de gens aux allures les plus équivoques, trop pauvres pour demeurer en lieu plus honnête, ou ayant de bonnes raisons pour aimer à faire leur nid dans des coins écartés et solitaires. La police ne se hasardait guère dans cet assemblage de repaires infectés de vagabonds, de voleurs, de recéleurs, de faux monnayeurs.

Notre héros eut à s'orienter, non sans peine, à travers un labyrinthe de ruelles ou de sentiers défoncés par la pluie, convertis en abîmes de boue. Des lambeaux de jardin mal cultivés, des emplacements vides entourés de haies décrépites ou de palissades pourries et ébréchées, s'alignaient assez irrégulièrement à droite et à gauche. Des baraques de bois mal closes, des masures à la mine malfaisante, étaient éparpillées deçà et delà.

Il fallait avoir une affaire bien urgente pour venir si loin en semblable réunion de bouges.

Le docteur rencontra divers individus déguenillés auxquels il dut s'adresser pour demander sa route ; après avoir reçu force réponses contradictoires et insuffisantes, il atteignit enfin le terme de ce pénible voyage de découverte.

Il était devant la maison que la dame noire lui avait désignée. Cette maison, élevée d'un seul étage, n'avait été, depuis qu'elle était sortie de terre, l'objet d'aucune réparation ; il semblait qu'on voulût la laisser tomber peu à peu en ruines. Elle était isolée, flanquée d'un pré marécageux ; la porte était fermée, les deux fenêtres du premier étage étaient garnies de rideaux dont la fermeture indiquait qu'on ne se souciait pas qu'un œil indiscret vînt pénétrer dans cette habitation sinistre ; du reste, pas le moindre bruit ne sortait de l'intérieur ; rien n'indiquait qu'il y eût là dedans âme qui vive.

Le jeune homme hésita un instant avant de soulever le marteau; il regarda la maison, elle lui sembla présenter la physionomie la plus repoussante qu'il fût donné à un assemblage de bois et de plâtre de pouvoir exprimer; il savait combien une capitale renferme de gens dont l'audace ne recule devant aucun attentat; les étouffeurs, les résurrectionnistes n'avaient point encore atteint l'affreuse célébrité qui est devenue leur partage, mais notre docteur avait fréquenté les hôpitaux; il savait que, pour se procurer ces cadavres que les Hippocrates anglais achètent si mystérieusement, les misérables qui font le commerce de la chair morte n'hésitent pas toujours à se souiller d'un meurtre. Si jamais asile avait été organisé pour l'exercice des plus effroyables métiers, c'était, à coup sûr, celui qu'il avait sous les yeux. On ne pouvait mieux choisir. Cependant l'incertitude de notre héros ne fut pas de longue durée; il eût rougi de s'en retourner lâchement, de lâcher pied devant un péril imaginaire peut-être; une pluie glaciale redoublait; il fallait prendre un parti, se décider avec promptitude; il se dirigea d'un pas ferme vers la porte, il frappa doucement,

Des paroles à voix basse s'échangèrent aussitôt; on eût dit qu'une personne dans le corridor, recevait quelques instructions d'un autre individu arrêté sur l'escalier. Des verrous furent retirés avec précaution; une clef tourna dans une forte serrure; un homme de haute taille, de figure farouche, d'une pâleur de trépassé, l'œil hagard, les cheveux en désordre, les vêtements squalides, se montra sur le seuil à mesure que la porte, tournant sans bruit sur ses gonds, livrait un étroit passage.

«Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.»

Le médecin fit quelques pas dans le corridor, et la porte fut très-exactement refermée derrière lui; clef et verrous s'interposèrent derechef contre une visite indiscrète.

« Voudriez-vous passer par ici? »

Et le docteur fut conduit vers un petit appartement à l'extrémité du corridor.

« Suis-je arrivé à temps? demanda-t-il.

— Vous êtes arrivé trop tôt, » lui répondit le personnage qui faisait les honneurs de cette triste demeure.

Un geste de surprise et d'effroi échappa au jeune homme; le grand escogrife ne parut pas s'en être aperçu.

« Soyez assez bon pour rester ici, monsieur; vous n'aurez pas à attendre cinq minutes, je vous le promets. »

Et l'inconnu se retira en fermant la porte, en la fermant à clef.

Le médecin, resté seul, eut bientôt fait l'inventaire de l'appartement dans lequel il était emprisonné. Deux vieilles chaises boiteuses et une table brisée composaient tout le mobilier. Un tas de charbon brûlait lentement et à regret dans une petite cheminée; l'humidité suintait le long des murailles complétement nues; une seule croisée s'ouvrait sur une petite cour qui était couverte d'eau et ceinte d'un mur dont la couleur, d'un vert sale, faisait mal à voir. Pour la plupart des carreaux de cette unique fenêtre, le verre avait été remplacé de longue date par des morceaux de papier que le vent avait déchirés. Pas le moindre son ne sortait du reste de cette demeure, et pendant un moment le docteur put se livrer à des réflexions assez peu rassurantes sur l'issue d'une aventure qui se présentait aussi singulièrement. Il se demandait avec quelque inquiétude dans quel but on l'avait enfermé. Il jugea d'ailleurs inutile d'appeler, d'essayer de sortir; il sentit qu'il s'était livré et qu'il fallait attendre.

Un quart d'heure s'écoula; la patience de notre héros touchait à son terme, lorsque le bruit d'une voiture, lancée au grand trot, vint frapper son oreille. Il entendit la voiture s'arrêter devant la maison, la porte s'ouvrir; une conversation, dont le sens ne pouvait parvenir jusqu'à lui, s'engagea dans le corridor; ensuite, un bruit de pas comme si deux ou trois hommes montaient l'escalier en portant un fardeau. Une demi minute après, ces nouveaux venus descendirent l'escalier, ils sortirent, la porte de la rue se referma derechef sur eux, avec tout son attirail de verrous et de clefs. Le silence se rétablit.

Étourdi par un enchaînement de circonstances aussi mystérieuses et qu'il n'essayait pas de s'expliquer, notre docteur restait sans mouvement, sans voix et presque sans idée, devant le feu qui s'était éteint. Bientôt la porte du misérable appartement où il était détenu fut ouverte, et il vit devant lui cette même femme qui la veille au soir était venue lui rendre visite. Elle avait encore le visage couvert de son inamovible voile noir. Des sanglots déchirants échappaient de sa bouche. Elle ne prononça pas un seul mot, mais elle lui fit un geste pour qu'il eût à la suivre. Il obéit. Il monta l'escalier délabré; il entra dans une chambre à peu près dégarnie de meubles. Dans un coin était un mauvais lit de camp. Des rideaux d'une étoffe grossière, déployés devant les croisées, faisaient régner dans cette pièce une obscurité presque complète; et, tandis que le regard du médecin cherchait à distinguer les objets, la femme courut se jeter à genoux auprès du lit.

Le docteur s'aperçut alors qu'un homme entouré dans une couverture était étendu sur ce lit. Il était complétement immobile; la tête et la figure étaient découvertes; seulement un bandage passait au-

dessous du menton et venait se nouer au-dessus de la nuque, les yeux étaient fermés, le bras gauche pendait presque jusqu'à terre.

Écartant doucement l'inconnue, le jeune médecin prit la main de ce malheureux; il la laissa retomber aussitôt, comme s'il eût touché un fer brûlant.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, cet homme est mort !

— Oh! non! il ne l'est pas, repartit la dame noire en se levant brusquement et en se tordant les mains; ne dites pas qu'il est mort, je ne peux supporter cette idée. Combien n'y a-t-il pas eu de gens qui ont été rappelés à la vie lorsqu'on les croyait perdus sans ressource! combien d'autres auraient-ils été sauvés, si des moyens opportuns avaient été employés en temps utile! Tâchez, monsieur, de faire quelque chose pour lui; employez tous vos efforts; rien n'est désespéré. Peut-être, en ce moment même, la vie l'abandonne-t-elle. Hâtez-vous; au nom du ciel, hâtez-vous, soyez son sauveur. » Et la malheureuse frottait avec empressement les tempes, la poitrine de celui qui gisait devant elle; elle frappa dans ses mains, mais ces mains, roides de froid, aussitôt qu'elle ne les souleva plus, retombèrent pesamment.

« Tout est inutile, dit le médecin d'un ton péniblement affecté. Attendez, ouvrez les rideaux.

— Pourquoi? s'écria l'inconnue en tressaillant.

— Ouvrez le rideau, vous dis-je, je vous l'ordonne, répondit le docteur avec fermeté.

— J'ai voulu que la chambre restât obscure, répliqua la femme en se jetant au-devant de notre héros pour l'empêcher de se diriger lui-même vers la croisée. Ayez pitié de moi. Si c'est un cadavre qui est là sur ce lit, que du moins mes yeux soient les seuls à le voir.

— La mort de cet homme n'a pas été naturelle, » s'écria le médecin, et, s'élançant vers la croisée, il écarta vivement le rideau.

L'inconnue essaya en vain de le retenir; son voile tomba, et livra aux regards la figure d'une femme âgée de cinquante ans environ, qui avait été belle, mais que les larmes, les privations, les chagrins de toute espèce avaient brisée, vieillie de bonne heure. Un tremblement nerveux agitait les lèvres et un feu sombre brillait dans les yeux de cette infortunée.

« Il y a eu violence, dit le médecin en montrant le cadavre et en attachant sur cette femme un regard scrutateur.

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

— Cet homme a été la victime d'un meurtre.

— D'un meurtre barbare, atroce; j'en prends Dieu à témoin.

— Et le coupable, quel est-il? s'écria le docteur en saisissant l'inconnue par le bras.

— Regardez d'abord et demandez-le-moi ensuite. »

Le jeune homme se pencha vers le cadavre qui se trouvait alors exposé au grand jour. La face était enflée et gorgée d'un sang noir; les yeux sortaient de leur orbite; la langue se montrait entre deux lèvres souillées d'écume, un cercle d'un bleu livide se dessinait autour du cou. La vérité se révéla aussitôt.

« C'est un des condamnés à mort qui ont été exécutés ce matin, s'écria le docteur en s'éloignant du lit, non sans frémir.

— C'est cela même, répondit l'inconnue d'un ton hébété.

— Qui était-il?

— C'était mon fils! »

Et elle tomba sans connaissance sur le parquet.

L'histoire de cette malheureuse était d'ailleurs bien simple. Restée veuve, sans amis, sans fortune, avec un fils unique, elle l'avait élevé de son mieux; elle s'était pour lui condamnée aux plus rudes privations; l'ingrat s'était laissé entraîner dans la mauvaise compagnie; il avait sans peine franchi la barrière qui sépare le vice du crime; il périt de la main du bourreau; sa mère, que le chimérique espoir de le sauver avait soutenue jusqu'au dernier instant, devint folle lorsqu'elle reconnut que c'en était fait. En vain avait-elle fait réclamer le corps aussitôt qu'il avait été possible de l'enlever à la justice, en vain l'avait-elle caché dans un asile secret, la potence n'avait que trop bien rempli sa tâche.

Le jeune docteur n'oublia pas cette femme si cruellement frappée; il la fit recevoir dans un hospice, il lui rendit de fréquentes visites, il veilla à ce qu'elle fût traitée avec un soin particulier; il n'épargna rien pour adoucir son sort; elle eut du moins le bonheur de ne pas recouvrer la raison; elle n'aurait que trop senti toute l'étendue d'une peine que rien ne pouvait adoucir.

Notre héros est devenu célèbre; la voix publique le place au premier rang des successeurs de Galien et de Boerhave; de tous les côtés on réclame ses soins; les journées, fussent-elles de soixante-douze heures, ne seraient pas assez longues pour lui permettre de faire la moitié des visites que mentionne le carnet de son secrétaire; les guinées arrivent chez lui en piles éclatantes; sa poitrine est décorée de divers ordres, et toutefois, au milieu de ses honneurs, de ses richesses, de ses occupations dévorantes, il lui arrive souvent de songer au *Voile noir*.

CHARLES DICKENS. *Traduit par E. B.*

LA RÉCONCILIATION.



Le crépuscule tombait déjà, lorsqu'un jeune chevalier entra dans un vallon silencieux. Peu à peu, les nuages devinrent plus sombres, les clartés du soir plus pâles, et le chevalier s'abandonna à de vagues rêveries, en écoutant le murmure d'un petit ruisseau caché sous les broussailles qui pendaient aux flancs de la montagne. Le cheval, sur le cou duquel flottaient les rênes, ne sentant plus l'éperon du cavalier, suivit à pas lents l'étroit sentier qui serpentait à travers les roches escarpées. Le bruit du ruisseau redevint plus fort; les ombres s'épaissirent, les pas du cheval retentirent dans la solitude, les ruines d'un vieux manoir se dressèrent à l'horizon; mais le chevalier, plongé dans ses vagues réflexions, fixait au hasard les yeux dans les ténèbres, et remarquait à peine les objets qui l'environnaient.

La lune se leva derrière lui, et dora de ses rayons la cime des arbres et des broussailles. Le chemin s'était encore resserré, et l'ombre géante du chevalier s'allongeait jusque sur la montagne voisine. L'eau du ruisseau, arrêtée dans son cours par des quartiers de roche, retombait en mousse argentine. Un rossignol se mit à chanter, et ses mélodieux accords retentirent dans la forêt.

Le chevalier aperçut devant lui comme un saule rabougri penché au-dessus du ruisseau, et dont quelques rameaux trempaient dans l'onde et opposaient une faible digue au courant. Lorsqu'il se fut approché, les contours de cet arbre supposé prirent une forme plus distincte, et il vit une figure d'homme revêtu d'un costume de moine, qui, la tête baissée, laissait couler entre ses doigts les vagues légères, en s'écriant : « Elle ne vient pas! elle ne vient pas! Hélas! elle ne viendra jamais! »

Le cheval, effrayé, fit un saut de côté; le cavalier frémit involontairement, et enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture, qui l'emporta loin de là en hennissant avec bruit.

A l'endroit où il ralentit le pas, l'étroit sentier s'élargissait et aboutissait dans une épaisse forêt de chênes. Quelques rayons de la lune glissaient à peine dans les rares interstices des rameaux entrelacés. Bientôt le chevalier se trouva à la porte d'une grotte, où brillaient les lueurs d'un feu clair. Il descendit, attacha son cheval à un arbre, et entra.

Un vieil ermite était agenouillé devant un crucifix de bois, et priait avec tant de ferveur, qu'il ne fit pas attention à l'hôte qui lui était survenu. Une longue barbe blanche pendait sur sa poitrine : les années avaient profondément labouré son front, ses yeux étaient ternes, et sa physionomie avait une expression de béatitude. Le chevalier se tint à l'écart, joignit les mains et murmura un *Ave Maria;* le vieillard se releva, essuya une larme, et aperçut l'étranger. « Sois le bienvenu! » s'écria-t-il; et il lui tendit une main qui tremblait de vieillesse.

Le chevalier la serra avec cordialité; il se sentit entraîné vers le vieillard par une sympathie involontaire, et le respect dont il était saisi se changea en une vive tendresse. « Tu as eu raison d'entrer dans ma demeure, poursuivit l'ermite, car il n'y a pas de villages à plusieurs lieues à la ronde. Mais pourquoi es-tu muet et rêveur? Assieds-toi devant le feu, et repose-toi, pendant que je vais te préparer un repas aussi abondant que me le permettront mes ressources. »

Le chevalier ôta son casque. Les boucles de ses cheveux bruns tombèrent librement sur ses épaules, et le vieillard le considéra avec attention.

« D'où vient la terreur peinte dans tes yeux hagards? » lui demanda-t-il affectueusement.

Le chevalier parut se recueillir. « Depuis que je suis entré dans cette vallée, dit-il, j'ai été saisi d'un singulier frémissement. Sais-tu quelle est l'étrange figure qui m'est apparue sur le bord du ruisseau? Est-ce un esprit, est-ce un habitant de cette contrée?... Non ; ce ne peut être un homme, car, à la clarté de la lune, sa substance vaporeuse m'a semblé se confondre avec le brouillard. J'ai frissonné, et de vagues terreurs m'ont poursuivi jusqu'ici. Explique-moi ce mystère, et les paroles que j'ai entendues se mêler au murmure des feuilles agitées.

— Tu as vu l'apparition? demanda l'ermite vivement ému. Assieds-toi près du feu, je vais te raconter cette douloureuse histoire. »

Ils s'assirent tous deux, le jeune homme attentif et recueilli, le vieillard plongé dans une méditation profonde. Après un moment de silence, l'ermite commença en ces termes :

« Il y a maintenant près de trente ans, le front orné comme le tien de boucles ondoyantes, je courais comme toi le monde en cherchant des aventures et des combats, et mes regards allaient au-devant du danger avec autant de hardiesse que les tiens. Les chagrins ont fait de moi, avant le temps, un vieillard débile, et tu chercherais vainement en moi l'homme énergique et vigoureux, qui s'attirait l'estime des chevaliers et le cœur des jeunes filles. Le passé est maintenant derrière moi comme un songe ; et mes douleurs et mes plaisirs se perdent dans un lointain crépuscule. Heureux jours de ma jeunesse, je vous ai dit un adieu éternel, et c'est à peine si vos lueurs pâlissantes viennent encore quelquefois réchauffer mon cœur glacé!

« J'avais un frère, âgé de deux ans plus que moi. Nous étions semblables de figure et de caractère; seulement il était plus fougueux, plus violent et plus irascible. Nous nous aimions tendrement; nous n'étions jamais heureux l'un sans l'autre; nous combattions côte à côte dans les mêlées, et nous paraissions n'avoir qu'une même vie et qu'une même pensée.

« Il se lia avec une jeune fille, dont le noble amour en fit bientôt un homme accompli. La tendresse d'Hedwige tempéra l'humeur sauvage de mon frère, et lui donna cette douceur indispensable pour plaire à l'objet aimé. Hedwige devint sa femme, et lui donna un fils, et rien ne semblait manquer à leur bonheur.

« A cette époque, une nouvelle croisade fut prêchée contre les infidèles. Enflammé d'une sainte ardeur, mon frère ceignit l'épée, mit sur son manteau le signe de la rédemption, et alla chercher la gloire et les dangers sous les murs de Jérusalem. Ni mes prières, ni les larmes de son épouse ne purent le retenir; un fol enthousiasme l'arracha de nos bras. Grand Dieu! j'espérais encore le revoir, je craignais pour lui les périls de la guerre, mais j'étais loin d'appréhender les tristes événements qui m'ont condamné à une éternelle douleur.

« Nous attendîmes inutilement un message. Notre craintive impatience, tout en entretenant notre espoir, nous faisait redouter mille accidents. Les semaines, les mois se succédèrent sans que nos vœux fussent accomplis. Nous apprîmes toutefois que, sur le chemin de la Terre-Sainte, les croisés avaient été attaqués par les barbares, décimés par la misère et par toutes les privations. La plupart d'entre eux s'étaient dispersés dans les bois, et y étaient devenus la proie de la faim et des bêtes fauves. Nous n'avions aucune nouvelle de mon frère, et nous fûmes contraints de nous accoutumer à l'idée qu'il avait partagé la mort funeste du plus grand nombre de ses compagnons. Sa veuve abandonnée le pleurait chaque jour, sourde aux consolations que, dans ma douleur fraternelle, j'avais à peine la force de lui donner.

« Cinq longues années s'étaient écoulées dans les gémissements et les larmes, lorsque je vis à un tournoi la fille de Guillaume d'Oslabourg. O chevalier! laisse-moi m'arrêter un moment sur cette brillante époque de ma vie! laisse-moi me raviver au souvenir de ce beau passé! Hélas! je n'ai fait qu'entrevoir le printemps; le sombre hiver est bientôt revenu dans mon cœur; il ne m'est resté aucune des fleurs de ces jours de soleil; la tempête impitoyable me les a toutes arrachées!

« Clara d'Oslabourg était la plus belle des femmes. Sa haute taille était à la fois imposante et gracieuse. Son port majestueux commandait le respect; sa bonté lui conciliait les cœurs. Elle joignait les charmes d'une femme à la noblesse d'un guerrier.

« C'était le père de Clara qui donnait le tournoi où je la rencontrai. Son âme fut touchée de la pro-

fonde douleur qui se peignait dans les regards de ma belle-sœur. Les amitiés qui naissent au sein du malheur sont les plus promptes à se former, et les plus difficiles à rompre. Hedwige et Clara s'aimèrent comme deux sœurs élevées ensemble, et qui n'ont rien de caché l'une pour l'autre. Elles se virent souvent, et quand le père de Clara mourut, Hedwige recueillit son amie dans son château. Pour la payer de cette hospitalité généreuse, Clara réconcilia ma sœur avec la vie, essuya ses larmes, et lui apprit à sourire encore au lever du soleil.

« En voyant à chaque instant la fille d'Oslabourg,



je perdis la tranquillité de mon cœur. Je connus tous les tourments, toutes les délices de l'amour; mes nuits étaient sans sommeil, mes jours sans repos, et le monde me semblait plus beau, et la nature avait pour moi plus d'attraits. Entraîné vers Clara par une violente ardeur, je désirais sa présence, et cependant, à son aspect, je me sentais trembler et frémir.

« Je suis un enfant, n'est-ce pas, de te parler si longuement de mes folies? Au bout de quelque temps, je lui découvris mon amour, et bientôt nous fûmes fiancés. Notre union devait avoir lieu dans deux mois; je comptais les jours, les heures, les minutes; j'aurais voulu accélérer la marche du temps, et communiquer à sa course la bouillante activité qui me dévorait.

« Nous reçûmes enfin des nouvelles de mon frère par un chevalier espagnol qui l'avait vu en Afrique. Des corsaires avaient capturé le vaisseau sur lequel mon frère revenait; il avait été vendu comme esclave à Tunis, et l'on exigeait une forte rançon pour prix de sa liberté.

« Cette nouvelle nous causa plus de joie que de tristesse, car nous avions cru qu'il avait cessé de vivre. Hedwige s'abandonna à l'espérance, rassembla à la hâte la somme nécessaire, et se prépara à aller au-devant de son époux.

« Le messager retournait en Espagne. Hedwige prit la résolution de faire le voyage avec lui, et Clara, sous le costume d'un chevalier, voulut suivre son amie dont il lui était impossible de se séparer. J'essayai de la détourner de ce projet, mais inutilement; le jeune fils de mon frère fut confié aux moines d'un couvent voisin; elles partirent, et, plein de tristes pressentiments, je les vis s'éloigner avec des yeux pleins de larmes.

« Je brûlais du désir de les accompagner, mais j'avais promis à l'un de mes amis de le soutenir dans une expédition qu'il entreprenait, et mes engagements me retinrent en Allemagne. Elles me quittèrent, et je ne les ai jamais revues.

« Dès lors mon existence s'assombrit. Je fus heureux dans les combats, mais que ne suis-je tombé sous l'épée d'un ennemi! que n'ai-je échappé par la mort à de longues années de martyre!... Pardonne-moi ces larmes; elles coulent souvent encore au souvenir de mon frère et de ma bien-aimée : l'âge ne peut nous amortir assez pour empêcher la douleur de venir parfois nous étreindre avec une force nouvelle.

« Sur la route, Clara eut la funeste idée de ne pas se découvrir à mon frère avant qu'ils ne fussent tous de retour dans leur patrie, afin de le surprendre en se présentant à lui comme ma fiancée. Elles arrivèrent en Espagne, et firent passer à Tunis la rançon demandée. Mon frère fut libre, traversa la mer, rejoignit sa femme, et un moment de bonheur lui fit oublier des années de tourments.

« Clara lui fut présentée comme un ami, et il l'accueillit avec cordialité; mais bientôt il remarqua la tendresse qui l'unissait à Hedwige, et d'affreux soupçons se glissèrent dans son âme. « Elle m'est infidèle! s'écriait-il parfois lorsqu'il était seul. Elle m'oublie pour cet étranger maudit! » Il épia plus attentivement sa femme et ma fiancée, il crut avoir surpris comme un secret d'une affection qu'elles ne cherchaient pas à dissimuler. Il devint de plus en plus froid avec Hedwige, lui cacha la plaie qu'elle avait innocemment faite à son cœur, et elle continua à partager sans scrupule son amour entre son époux et son amie.

« La jalousie ravageait l'âme de mon frère; il haïssait déjà Hedwige et son compagnon, il interprétait leurs gestes, leurs moindres regards. Une fureur intérieure lui enlevait le sommeil, et d'é-

tranges rêves le poursuivaient. « Voilà donc pourquoi j'ai passé les mers ! se disait-il ; voilà le bonheur qui m'attendait au retour ! Je suis revenu chercher d'affreuses tortures ; en revoyant ma patrie, j'y retrouve une femme infidèle, et elle ne vient elle-même à ma rencontre que pour me faire connaître plus tôt sa honte et sa trahison ! »

« Mon frère prit pour confident un vieil écuyer, et ils observèrent ensemble la conduite des deux amies. Sans se douter un seul instant de la vérité, ils acquirent mille preuves de l'infidélité supposée. La fureur de mon frère alla toujours croissant, et de sombres résolutions mûrirent en son cœur.

« Un soir, il se promenait en bateau avec son écuyer, sa femme et Clara. La lune s'était levée ; la barque glissait doucement sur les flots froids et immobiles, il était assis auprès d'Hedwige, dont il tenait une main dans les siennes. Il la contemplait fixement et avec un regard scrutateur, et elle baissait en tremblant les yeux devant lui. Clara saisit l'autre main d'Hedwige.

« Perfide ! s'écria-t-il, tu te joues du repos d'un homme, tu te joues de tes serments !... » Hélas ! son bon ange se retira de lui ; dans un accès de fureur sauvage, il enfonça son poignard dans le sein de sa femme. Clara tomba sans connaissance à côté



de son amie ; il prit le poignard ensanglanté, et en frappa ma fiancée.

« Hedwige, avant de mourir, dissipa la fatale erreur de son époux, et ses yeux s'éteignirent, et son sang rougit les eaux du fleuve. Mon frère demeura longtemps comme étourdi ; puis il sauta dans le fleuve, et nagea machinalement jusqu'au rivage sans avoir la conscience de ce qu'il faisait. Le lendemain, il prit la route d'Allemagne. Il semblait muet, insensible, inanimé, et aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres.

« C'est ainsi que furent détruites toutes mes joies, toutes mes espérances. J'étais à la fenêtre du château, et j'attendais impatiemment le retour de ma bien-aimée. Chaque fois que j'entendais le bruit des pas d'un cheval, je sortais brusquement de ma rêverie, mes yeux s'égaraient dans la campagne, et je frémissais de plaisir si quelque figure de femme m'apparaissait dans le lointain.

« Enfin un chevalier accourut, monté sur un cheval noir.

« C'était mon frère ; mais, hélas ! je m'étais bercé de fausses joies ! Son visage était décomposé, ses yeux roulaient hagards dans leurs orbites, son cœur battait avec violence.

« Où sont Hedwige et Clara ? » m'écriai-je.

« Il me répondit par des larmes, et se jeta à mon cou.

« Dans la tombe ! » me dit-il enfin après un profond soupir.

« Que d'heures terribles je passai ! Mes poings se serraient convulsivement, ma poitrine était contractée par une agitation nerveuse, une voix secrète me criait mort et vengeance... Mais je vis le désespoir de mon frère, je lui pardonnai, et je m'en applaudis.

« Que ne s'est-il pardonné lui-même ! mais son malheur et son crime étaient jour et nuit devant ses yeux. Hedwige lui apparaissait sans cesse, et lui montrait le poignard qui lui avait arraché la vie. « Je suis à jamais condamné, me disait-il en me prenant la main. Le ciel ne m'offre pas plus de repos que la terre. Je n'ai plus d'espérance, même dans la mort. »

« J'employais ma vie à le consoler. Nous abandonnâmes le château, nous remplaçâmes le costume de chevalier par un saint habit, et après avoir erré dans les bois et les plaines solitaires, nous vînmes nous établir dans cette grotte.

« Souvent, même pendant la nuit, assis sur un quartier de roc, il restait de longues heures penché sur le torrent. Il me révéla qu'Hedwige lui était apparue en songe ; elle lui avait dit qu'elle ne se réconcilierait pas avec lui avant qu'il n'eût revu son sang le long des bords du ruisseau ; et depuis ce jour, il examinait et comptait les vagues, en y cherchant les gouttes de sang qu'avait répandu sa femme expirante.

« Tant de délire m'arracha des larmes ; je cherchai à le distraire de cette pensée, mais il répondit avec égarement : « C'est en Espagne que je l'ai versé, et le courant l'a emporté vers la mer ; que de temps il faudra avant qu'il se mêle aux sources des montagnes pour revenir jusqu'ici ! »

« Il ne quittait plus le ruisseau. Sa douleur et sa folie augmentaient chaque jour ; enfin il y succomba. Je l'enterrai ici, près de cette grotte.

« Depuis j'ai souvent revu son ombre assise au bord du torrent, l'œil penché sur les ondes qui pas-

saient, et murmurant : « Elle ne vient pas ! elle ne vient pas ! » Souvent j'ai frissonné à cet aspect, et prié jusqu'à minuit pour le repos de son âme. »

L'ermite se tut, baissa la tête, et pria à voix basse en remuant les grains de son rosaire. Le chevalier, qui l'avait écouté avec une vive attention, lui dit, au bout de quelques instants :

« Et qu'est devenu le fils de ton frère ?

— Il s'est enfui du couvent où nous l'avions placé, et nous avons perdu ses traces.

— Ton nom ?

— Pourquoi me regarder ainsi ? Ulfo de Waldbourg.

— O mon oncle !... s'écria le chevalier, se jetant entre les bras de l'ermite étonné. Cette ombre qui hante le bord du torrent, c'est celle de mon père !

— De ton père ! il s'appelait ?...

— Karl de Waldbourg... Je me sauvai du cloître solitaire qui me semblait une prison, j'entrai au service d'un seigneur, et voilà plusieurs années que je cherche mon père et vous.

— Oui, je te reconnais, dit le vieillard. Tu as les yeux, les traits, les cheveux bruns de ton père.

— Ah ! si je pouvais rendre le calme à son âme ! si mes prières pouvaient la réconcilier avec ma mère et le ciel ! »

Le chevalier joignit les mains et réfléchit. « Mon oncle, dit-il, je crois avoir compris le sens de ce rêve mystérieux ; c'est moi peut-être que ma mère a désigné... Oh ! venez ! »

Ils quittèrent la grotte. La lune était voilée d'épais nuages, un auguste silence régnait sur la nature. Ils entrèrent dans la forêt comme dans un temple, et le fils de Karl de Waldbourg s'agenouilla sur le tombeau paternel.

« Ombre de mon père ! dit-il avec ferveur et d'une voix suppliante, ombre de mon père, écoute la voix de ton enfant ! Écoute ma voix, ô ma mère, et toi, Dieu bon et sauveur, ne sois pas inexorable à mes vœux. Accorde le repos au malheureux, permets qu'il trouve un asile dans ce tombeau, après son rude pèlerinage. Que j'apprenne de toi, ombre de mon père, que j'ai saisi le sens de tes paroles prophétiques, et honore-moi d'un signe, si ma mère t'a pardonné ! »

Ces paroles résonnèrent sur les cimes des monts comme l'écho d'une flûte harmonieuse. Deux apparitions radieuses et qui se tenaient enlacées descendirent et s'approchèrent. « Nous sommes réconciliés ! » murmura une voix surhumaine ; et deux mains s'étendirent sur la tête du jeune homme agenouillé, et, comme une fraîche brise, lui arrivèrent ces mots : « Sois vaillant ! »

Les nuages qui avaient caché la lune se dissipèrent, les apparitions se confondirent avec les rayons d'une lumière argentée, et les deux mortels en extase les suivirent longtemps des yeux.

LUDWIG TIECK.

(*Traduit par E. de la Bédollierre.*)





LA SAINT-BARTHÉLEMY.

1572.

> Ne presche plus en France une doctrine armée,
> Un Christ empistolé tout noirci de fumée,
> Qui, comme un Mehemet, va portant en la main
> Un large coutelas rouge de sang humain.
>
> RONSARD, *Discours des Misères du temps.*

La Saint-Barthélemy, dont l'idée appartient au duc d'Albe, fut complotée, dit-on, pendant deux ans par Catherine de Médicis et ses favoris, Retz et Gonzague. Que leur manquait-il pour l'exécuter? une occasion.

Sous prétexte de cimenter la paix, la reine-mère prépara le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Le contrat fut signé à Blois le 11 avril 1572; cinq jours après Jeanne d'Albret mourut subitement, empoisonnée sans doute par des parfumeries que lui avait vendues un Italien au service de Médicis. La dispense du pape et les mesures que l'on prit pour envelopper dans le massacre les principaux huguenots retardèrent plusieurs mois la célébration du mariage; enfin l'amiral Coligny quitta sa maison de Châtillon-sur-Loing pour se rendre à Paris, et avec lui tous les chefs de son parti vinrent assister à ces noces sanglantes.

Le 18 août, bien que les dispenses ne fussent pas encore arrivées de Rome, le cardinal de Bourbon maria le roi de Navarre à madame Marguerite de France. La cérémonie eut lieu, selon l'usage, à la porte de l'église Notre-Dame, les deux époux n'étant pas de la même religion. Tout ce que la cour avait de distingué y assistait; là se trouvaient ensemble catholiques et protestants: les ducs d'Anjou et d'Alençon, frères du roi; le prince de Condé et le marquis de Conti son frère; le duc de Montpensier; le prince Daufin; les ducs de Guise, d'Aumale et de Nevers; les maréchaux de Montmorency, de Cossé et de Tavannes; l'amiral Coligny et le comte de La Roche-

foucault. Beaucoup de ces seigneurs étaient placés par le hasard à côté de leurs futurs meurtriers. La vieille basilique, magnifiquement décorée, avait ouvert ses portes, d'où s'échappaient, avec l'encens, les graves accents de l'orgue mêlés à la voix des prêtres; les cloches envoyaient de joyeuses volées; la foule était dans les rues, aux fenêtres, sur les toits des maisons; la cérémonie ne fut signalée par aucun événement remarquable, si ce n'est que le duc de Guise, qui avait toujours à cœur l'assassinat de son père par Poltrot de Méré et sa haine pour l'amiral, s'approcha par derrière de Coligny, et, la main sur la garde de son épée, fit mine de le vouloir frapper dans le dos. Le comte de Nevers, qui s'aperçut de ce geste imprudent, l'arrêta par ces mots, prononcés d'une voix mystérieuse:

« Guise, tu joues là une vie contre vingt mille; aie patience deux jours durant, et tu auras belle revanche; en attendant aiguise ta lame, fais dire des messes et accole les parpayots avec beaux semblants d'amitié.

— Ton conseil est bon, Gonzague, j'en userai; mais par mes trois merlettes, je tuerais de meilleur courage si j'avais de prime abord mis à mal monsieur l'homme de bien, qui m'a l'air d'avoir fait seul le crime de Poltrot, devers Orléans. »

Le cortége retourna au Louvre, où l'attendait le roi, *bien appris à jouer son rolet*, comme il l'avouait lui-même avec l'ingénuité de la scélératesse; Catherine de Médicis, encore belle quoique dans l'âge mûr, donnait l'exemple à son fils, en dissimulant ses projets sanguinaires sous un masque d'aménité et de mignardise qui trompait les plus courtisans. Un groupe de ceux de la religion vint à se former autour de Henri, qui se plaignit, en riant, de la mal honnêteté des papistes, et de ce qu'ils l'avaient reçu seulement à la porte de leur église, comme s'ils eussent craint de gagner la lèpre. Jean Goujon, célèbre depuis le règne de Henri II, qui le chargea des sculptures du château d'Anet; Jean Goujon, calviniste dans l'âme, bien qu'il travaillât d'ordinaire pour le roi très-chrétien Charles IX, avait été indigné de ce mariage en plein air, et son caractère naturellement doux et timide se révolta au souvenir amer réveillé par la plaisanterie du roi de Navarre.

« Sire, dit-il avec feu, il sied bien en effet aux papistes de faire les dégoûtés, et de nous exclure des églises! Ce n'est pas que nous les aimions le moins du monde, bien au contraire, mais j'admire comme ces messieurs si difficiles passent leur temps dans la maison du Seigneur; ils causent, rient et courtisent les dames. Loin de là à nos prêches, qui manquent moins d'auditeurs que de temples; mais vive Dieu! j'y mettrai bon ordre; laissez faire, sire, je veux qu'avant long-temps, dans Paris, vous ayez un temple admirable en architecture, statues et bas-reliefs. Ce sera, si l'on me laisse faire, un si grand chef-d'œuvre, que les fidèles y auront mille distractions à mon honneur.

— Merci, par avance, répondit celui qui fut plus tard le bon Henri IV; je connais ce que tu peux, l'ami, en matière de maçonnerie, et l'hôtel de Carnavalet, la fontaine des Innocents et la porte Saint-Antoine me content merveille de ton ciseau. Vive Dieu! je te baille ordre d'édifier ledit temple en l'emplacement qui t'agréera, d'autant que, d'après le traité, cela nous est loisible. Fais ton associé, si tu aimes mieux, de Pierre Lescot ou de Germain Pilon; n'épargne ni soins, ni temps, ni argent, et tâche que le bon Dieu lui-même soit content: le tout demeure à ta convenance. »

Le soir même ce propos fut rapporté au roi, qui n'avait jamais ouï parler de l'hérésie de Jean Goujon. Ce qui l'affligea davantage fut la prochaine construction de ce temple protestant: « C'est assez, pensa-t-il, qu'il soit payé moins en écus qu'en éloges et bénédictions pour qu'il s'outrepasse en cet ouvrage maudit, et les hérétiques auraient le parangon des églises! mais les pierres sont encore aux carrières! »

Les trois jours suivants furent remplis par des joutes, des mascarades, des bals et des conseils secrets dans le cabinet du roi. Les machinateurs de la Saint-Barthélemy, à l'instar du chat qui joue avec la souris avant de la dévorer, révélèrent leurs intentions atroces dans un divertissement dont les acteurs étaient bourreaux et victimes. Le roi, ses deux frères et les princes catholiques étaient représentés au milieu des délices du paradis, non loin duquel s'ouvrait le gouffre de l'enfer, avec ses diables, ses flammes et ses bruits de chaînes; le roi de Navarre et plusieurs seigneurs du parti calviniste figuraient des chevaliers errants qui combattirent contre le roi et les habitants du paradis, et furent précipités dans le Tartare, suivant le programme de la fête. Cette allégorie, que l'événement expliqua trois jours après, ne fut alors comprise par aucun de ceux qu'elle menaçait. On applaudit l'auteur, le décorateur et les acteurs; Charles IX reçut tous les éloges, comme de bon droit: il devait tenir plus qu'il ne promettait.

Le lendemain de ce spectacle mémorable, Jean Goujon, dès le matin, reprit le cours de ses travaux avec cette ardeur et cette persévérance qui le rendaient étranger aux affaires politiques, en le sortant à peine de la classe des ouvriers. Cette obscurité qu'il aimait lui permit de vivre tranquille dans une cour fanatique et persécutrice; et si le hasard n'avait pas mis en évidence ses opinions religieuses, il eût sans doute fourni une longue carrière pour les arts qui partageaient avec la réforme son inviolable attachement. Il n'approuvait pas plus

les religionnaires pillant, brûlant les églises et massacrant les prêtres, que les papistes se portant à des excès non moins horribles. C'était là le louable motif qui l'empêchait de se mêler aux sanglants débats nés de l'autel, et souvent il répétait à ses vieux amis : « Combien dans ses commencements était plus noble la cause de nos frères s'offrant d'eux-mêmes au martyre ! » Jean Goujon avait acquis de la fortune par son travail, que Henri II estimait singulièrement. Marie Stuart quittant le *beau pays de France* pour retourner en Écosse, après la mort de François II, son mari, voulait emmener avec elle cet excellent sculpteur ; mais il refusa les offres magnifiques qu'elle lui fit, et préféra rester au Louvre, qu'il était chargé de décorer de statues et de sculptures. Après avoir achevé un de ses meilleurs ouvrages, la tribune de la salle des Suisses, il commença plusieurs bas-reliefs extérieurs que l'on remarque encore dans le vieux Louvre. Il en terminait alors un du côté de la rivière, et monté sur un échafaudage à découvert, le ciseau et le marteau en main, il polissait son dernier chef-d'œuvre, en chantant à voix basse les psaumes de David, traduits en vers par Clément Marot et Théodore de Bèze.

Le roi sortit de son palais avec une garde nombreuse et les seigneurs de sa cour; il avait un justaucorps de satin blanc tailladé et bordé en étoffe d'argent, une toquette de velours blanc ornée de pierres précieuses et d'une plume, une collerette étroite, des hauts-de-chausses de soie très-serrés et un manteau court de velours cramoisi avec des bouffettes autour du collet. Ronsard, déjà vieux, puisqu'il était né le jour même de la bataille de Pavie, parlait de poésie à ce prince, qui faisait lui-même des vers excellents. Le comte de La Rochefoucault, fort bien en cour, quoique protestant, détournait souvent l'entretien sur la chasse, qui plaisait beaucoup au roi ; témoin son *Traité de la Vénerie*, que M. de Villeroi publia sous le titre de *Chasse royale*, en 1617. Messieurs de Retz, de Tavannes, de Soubise et d'autres gentilshommes des deux religions devisaient ensemble des prodiges survenus depuis trois jours : une nuée de corbeaux passant au-dessus de la ville, des cris et des bruits d'armes entendus pendant la nuit, et le tonnerre tombé par deux fois sur l'hôtel de l'amiral, dans la rue de Béthizy. Cinquante suisses et archers de la garde du roi, accoutrés du haubert et du sayon, ou d'habits bariolés, le chapelet et la large épée au côté, portant l'arquebuse avec sa fourchette et la mèche allumée, fermaient la marche, sous la conduite de Cosseins. Charles IX, en cet équipage, allait rendre visite à sa maîtresse Marie Touchet, fille d'un lieutenant particulier au présidial d'Orléans.

En passant auprès de l'échafaudage sur lequel sculptait Jean Goujon, il leva la tête, le reconnut, tandis que celui-ci, tout entier à son travail, sans prendre garde au bruit qui se faisait à ses pieds, continuait à psalmodier comme s'il était au prêche.

« Qui croirait, dit Ronsard, à voir cet homme sans pourpoint et en tablier de cuir, travaillant du soir au matin comme mercenaire, qu'il soit pour vrai le Phidias de Votre Majesté ? Il croît en âge et talent....

— En hérésie, tu peux dire, interrompit le roi; je m'ébahis qu'il ne se fasse ministre ! le diable emporte Calvin!

— Soit, reprit M. de Tavannes, prenez patience, il veut servir de ses petits moyens la religion qu'il a tant à cœur : j'ai ouï dire qu'il dressait une statue de monsieur l'amiral...

— Que cela soit, que vous importe, s'écria le comte de La Rochefoucault, le feu au visage : n'est-ce pas, s'il vous plaît, une belle et noble tête de vieillard en cheveux blancs ? Je suis d'avis que cette sculpture vaudra à Jean Goujon plus de los que ses ouvrages de la porte Saint-Antoine, tant beaux soient-ils !

— Foucault, dit le roi à ce seigneur, qu'il aimait particulièrement, tu ne songes pas que cet hérétique ne m'a point encore pourtrait en pierre ou en marbre ; cependant il est mon sculpteur ordinaire, sang-Dieu !

— Il faut que Sa Majesté ne lui ait point commandé, répondit Ronsard ; car Goujon n'est pas assez ennemi de lui-même pour faire fi d'un si insigne honneur.

— Non, l'ami Ronsard, dit le roi d'un air fâché; non par le baptême ! la même main qui taillera en marbre vif mon cousin l'amiral ne peut, Dieu me damne ! ériger pareillement mon buste pour servir de pendant : j'aurais peur de faire la grimace, mort d'huguenot ! à moins toutefois qu'à la façon des anciens empereurs romains, on coupe le chef d'icelui pour y placer le mien. Vive Dieu ! »

Charles IX avait l'habitude de jeter presque à chaque mot des jurons qu'il composait selon la circonstance, il appela Jean Goujon en invoquant Dieu et diable; le sculpteur sortit enfin de sa préoccupation laborieuse, et voyant le roi qui déjà avait un pied sur l'échelle, il ôta respectueusement son bonnet et voulut descendre; mais Charles IX, plus enfant que roi, lui fit signe de n'en rien faire et monta seul sur l'échafaudage, avec sa légèreté de vingt-deux ans.

— Par les mules du pape ! s'écria-t-il en frappant sur l'épaule de Jean Goujon, à quoi songez-vous, mon maître! ce n'est pas là un temple protestant, à ce que je crois?

— Sire, je ne sais de quel temple vous parlez.

— Oui dà ! par la hart ! ne vous souvient-il plus qu'à mon beau-frère, le roi de Navarre, vous avez

promis un temple où se feront les prêches, où se chanteront les psaumes français!...

— Il est vrai, sire! tel est le bon plaisir de ce religieux roi! Je m'estime heureux de mettre la main à l'œuvre pour messieurs de la religion!

— Que je sois un hérétique si vous en faites rien! par l'âme de mon père! ce temple s'en ira en fumée, et gare ceux-là qui s'attaquent à la foi catholique!...



— Sire, n'avez-vous pas reconnu dans le traité les édits faits par votre défunt honoré père?... Toutefois je n'agirai nullement à l'encontre de vos volontés. Mon ciseau est vôtre; et s'il vous plaisait de donner un coup d'œil à cette sculpture, que j'achèverai demain!...

— Faites, compère, cela vous rapporte profit et honneur; mais, froc de moine! regardez-y à plusieurs fois avant de me faire une injure aussi grièvе que d'élever une statue triomphale au Coligny!...

— Qui vous a dit ces choses? sire! c'est affaire aux grands rois tels que vous d'avoir dans les places et carrefours des effigies en vénération à chacun. M. de Théligny, gendre de monsieur l'amiral, m'a prié de sculpter le buste de ce vénérable homme, pour l'offrir à madame son épouse....

— Vive Dieu! c'est de la prévoyance! voilà de quoi parer un tombeau!

— Ah! sire, prions Dieu qu'il ne retire point à lui de sitôt ce brave chef, qui est notre père à tous!

— Était il bon père d'aventure pour feu M. de Guise, qu'il fit tuer par Poltrot? Sang et tête! l'habile coup que ce fut!

— Je vous en prie, ne dites point cela! vous ne pouvez le penser, sire!

— Écoute, Goujon, tu serais sage d'abjurer avant deux jours d'ici! la réforme est maladie mortelle à l'heure qu'il est, bouche d'enfer!

— Je répondrai à Votre Majesté que j'ai regret bien poignant de lui désobéir, mais que je mourrai dans la croyance que je tiens de feu mon père, mort lui-même luthérien de cœur et de fait.

— A ton aise, foi de prince! adieu; j'avais pensé à t'ordonner une statue de roi; mais j'aurais trop peur d'aller en purgatoire, si j'employais à ce la main d'un huguenot entiché de l'impénitence finale. Sur mon âme! mon ami, je t'ai conseillé sagement à propos de l'abjuration. Surtout dépêche ta statue du Coligny, crainte de ne la pas finir. »

Charles IX, laissant Jean Goujon confus et inquiet, rejoignit sa suite, qui s'émerveillait de voir un roi de France sur un frêle échafaudage d'ouvriers.

« Sire, lui dit M. de La Rochefoucault, vous montiez l'échelle d'un air si délibéré, que je croyais que vous alliez au ciel tout droit!

— Par tous les saints! Foucault, c'est à toi d'y monter s'il se peut! la traite est longue et rude avec une conscience de réformé, vraie besace à péchés mortels!

— Sire, dit un page qui arrivait en courant, M. de Guise m'envoie vers Votre Majesté, la prévenir que

l'homme en question est au Louvre, attendant ses ordres.

— Il se fait tard ; Ronsard, va de ma part visiter *je charme tout* (c'est l'anagramme du nom de Marie Touchet), et dis-lui, que trois jours en çà je n'aurai le loisir de la voir, sans pour ce que je l'aime moins.

— J'en prends à témoin, dit Ronsard, les gentils vers que vous fîtes l'autre jour sur le nom de madame Marie Touchet, auxquels se trouvent *aimer* et *toucher*, par inversion des lettres[1]...

— Le diable m'emporte ! s'écria le roi, je me sens en veine poétique, et les rimes ne me coûteront que le temps de les dire ; or çà, monsieur mon ambassadeur, toi qui assures te ressouvenir d'un livre, la lecture faite, je te vais bailler de la besogne...

— Sire, reprit Ronsard, dites seulement à haute et intelligible voix ce qui vous plaît, et je retiendrai en ma bonne mémoire tout par ordre et sans omission. Il suffit que je vous entende du commencement à la fin.

— Par la mort Dieu ! messieurs, écoutez tout bellement ; je ne tarderai guère. »

Les gentilshommes se rangèrent en cercle autour de Charles IX, qui, relevant la tête, murmura deux ou trois jurons, et récita d'une voix douce et agréable les vers suivants, improvisés dans un mètre nouveau et ingénieux :

Seras-tu pas marrie,
Marie,
Tantôt de ne pouvoir
Me voir ?

Certes, j'ai grande envie,
Ma vie,
D'aller là-bas m'asseoir
Ce soir.

Mais qu'Amour me pardonne !
Je donne
A des faits importants
Mon temps.

La même rive arrose
Et rose
Et mal plaisant souci
Ainsi !

Hier, au feu de l'âtre,
Folâtre,
Comme étoiloient nos yeux
Joyeux !

C'étoient baisers sans nombre
Dans l'ombre,
Gais devis et serments
D'amants.

C'étoient plaisirs insignes
Très-dignes
D'un Dieu, plutôt, je croi,
D'un roi.

Ce jourd'hui l'importune
Fortune
M'empêche de travaux
Nouveaux.

Mais j'en fais, par la messe !
Promesse,
Demain pluie ou soleil
Vermeil.

Que lors cent mignardises
Tu dises,
Et coures en émoi
Vers moi !

Du soin qui t'environne,
Couronne !
Amour guérit, vainqueur
Mon cœur.

Hier j'étois plus qu'homme
En somme,
Vu que ma main touchoit
Touchet !

« O les merveilleux vers ! s'écrièrent à la fois les courtisans avec une bruyante approbation où la flatterie était de moitié.

— Sire, dit Ronsard d'une voix émue, vous m'avez vaincu, et la palme vous soit décernée par tous et partout ! J'en jure Apollon ! cette jolie poésie s'est engravée en mon cerveau mieux que sur l'airain, et madame Touchet s'en va l'écrire sous ma dictée.

— Par la pince de Mellin[1] ! Ronsard, toi qui es le

[1] Voici cette chanson, assez mauvaise d'ailleurs :

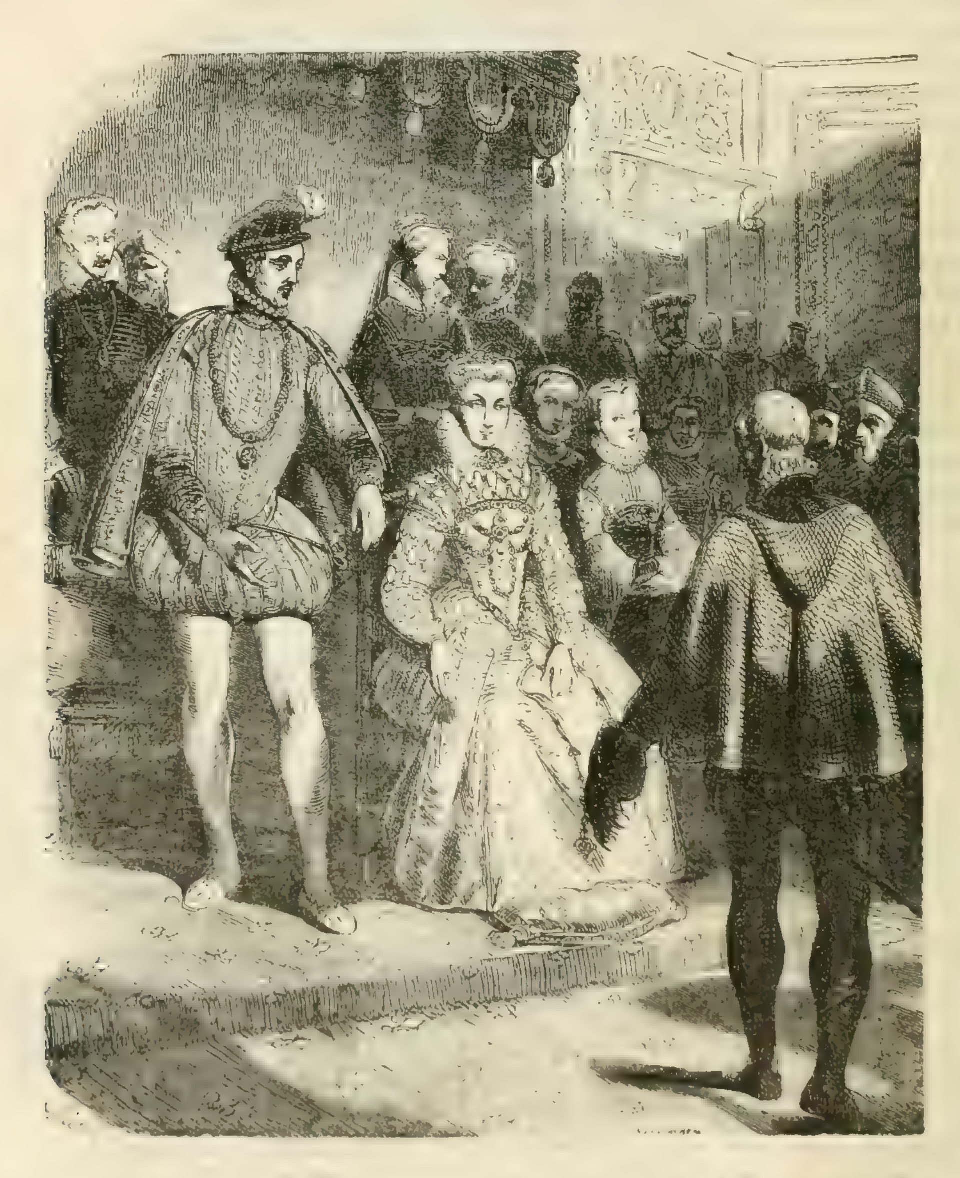
Toucher, aimer, c'est ma devise
De celle-là que plus je prise,
Bien qu'un regard d'elle à mon cœur
Darde plus de traits et de flamme
Que de tous l'archerot vainqueur
N'en feroit onc appointer dans mon âme.

[1] Les querelles de Mellin de Saint-Gelais et de Ronsard, à la cour de Henri II, rappellent la division qui existe aujourd'hui entre le *classique* et le *romantique*. Ces deux grands poètes cependant se réconcilièrent, et Ronsard a rendu célèbre le talent satirique de son rival dans une strophe souvent citée :

Écarte loin de mon chef
Tout malheur et tout méchef,
Préserve-moi d'infamie,
De toute langue ennemie
Et de tout acte malin,
Et fais que devant mon prince
Désormais plus ne me pince
La tenaille de Mellin.

poète des rois et aussi le roi des poètes, tu dois être satisfait de ton élève ; mais j'oublie que M. de Guise attend le sien. Messieurs, au Louvre ! et demain, la messe dite, je vous défie au jeu de paume. »

Charles IX alla s'enfermer dans son cabinet avec M. de Guise et Nicolas de Louviers, sieur de Maurevert, ou Maurevel en Brie, surnommé le *Tueur du Roi*. La reine-mère, qui était depuis le matin en conférence avec deux astrologues et son physicien Côme Ruggieri, dit Ruger, se rendit auprès de son fils, lorsque le duc de Guise se fut retiré ainsi que Maurevert, qui alla toucher une grosse somme à l'épargne du roi. Catherine de Médicis félicita Charles IX de la résolution qu'il avait prise, et s'étant fait rendre compte des moyens d'exécution, l'embrassa maternellement ; il était digne d'elle. De splendides festins eurent lieu ce jour-là, suivis de fêtes non moins brillantes que celles de la veille, et les protestants, aveuglés par l'accueil bienveillant qu'on leur faisait à dessein, se livraient sans défense aux égorgeurs.



Le 22 août, à l'heure de midi, l'amiral, accompagné de ses amis et de son gendre, sortit du conseil présidé par le duc d'Anjou, et sur sa route rencontra le roi descendant les degrés de la chapelle qui était devant le Louvre.

« C'est vous, mon cousin, dit Charles IX peu charmé de la rencontre, ne m'en veuillez pas de

m'être absenté du conseil ; j'avais une pénitence à faire pour obéir à mon confesseur ; maintenant je m'en vais au jeu de paume afin de me remettre en belle humeur.

— Sire, souffrez que je vous ramène jusque-là en causant d'affaires bien urgentes, et là je vous laisserai dresser une partie avec MM. de La Rochefoucault et Théligny, qui tient la raquette comme un prêtre un aspersoir ; puis je m'en reviendrai dîner en mon logis. »

Le roi se serait volontiers passé de la compagnie de l'amiral, mais il craignit de lui donner des soupçons en résistant plus long-temps à son désir. Pendant que Coligny lui parlait avec chaleur de diverses requêtes qu'il recevait des provinces, dans lesquelles les protestants demandaient justice et protection, Charles IX examinait tristement l'armure que le vieil amiral ne quittait jamais, parce que, disait-il, un justaucorps de satin, d'homme de guerre l'eût changé en courtisan. Arrivés au jeu de paume, MM. de La Rochefoucault et Théligny réclamèrent l'honneur de jouer contre le roi, dont l'amiral prit congé.

« Mon cousin, dit Charles, je voudrais pour beaucoup ne pas vous voir cette parure de fer à cette heure. Par la mort-Dieu ! je vous prierais de jouer contre moi une belle partie. Dieu sait qui serait battu.

— Sire, ce serait moi certainement, qui n'ai pas été instruit à tenir la raquette, mais l'épée ; vraiment ! Dieu me garde d'en user jamais plus contre vous ! »

Sur ce il s'éloigna avec sa suite, au grand contentement du roi, qui semblait, distrait du jeu, prêter l'oreille au moindre bruit. L'amiral marchait le premier, lisant une requête, son cure-dent à la bouche, tandis que MM. Pruneaux, de Guerchy, les capitaines Piles et Monins s'entretenaient de fêtes, de bals et de joutes. Ils n'étaient pas à cent pas du Louvre, devant le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, lorsque d'une fenêtre treillissée de la maison où logeait ordinairement Villemur, précepteur du duc de Guise, on tira un coup d'arquebuse à trois balles qui emportèrent l'index de la main droite de Coligny et le blessèrent au bras gauche.

La consternation fut grande parmi les gentilshommes de la suite de l'amiral, et celui-ci, tandis qu'ils s'entre-regardaient, leurs épées demi tirées du fourreau, leur montra avec sa main sanglante la maison d'où l'arquebusade était partie.

« Soyez rassurés, messieurs, dit-il enfin tristement, c'est à ma vie seule qu'on en veut ; voilà ce que cachaient les accolades perfides du duc de Guise ; capitaine Piles, et vous Monins, allez de ma part dire au roi comme on observe les traités et le droit des gens : ils ont voulu m'assassiner en face du Louvre !

— Monseigneur, s'écria Monins avec effroi, si les balles étaient empoisonnées !...

— Alors, mes enfants, répondit l'amiral d'une voix calme, je suis un homme mort ; mais il en arrivera comme il plaira à Dieu ! »

Pendant cette scène de trouble, un gentilhomme arrachait sa collerette pour bander les blessures de Coligny ; un autre soutenait son bras ; M. de Guerchy étanchait le sang qui coulait en abondance ; plusieurs s'étaient dirigés vers la maison désignée par l'amiral, dont ils enfoncèrent la porte ; la foule se rassemblait autour de la victime, que ses amis désolés ramenaient lentement dans son hôtel, distant à peine de six-vingts pas. Le peuple témoignait par son silence ses dispositions hostiles à l'égard des protestants. On nommait cependant tout haut le duc de Guise comme auteur de l'assassinat.

Jean Goujon, se rendant à l'échafaudage du Louvre, entendit le coup et les cris d'indignation qui le suivirent ; il passait le long de la maison de Villemur, et ne sachant pas encore qui l'on venait d'assassiner, il s'élança dans le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, devant lequel il remarqua un cheval sellé que gardait un valet à la livrée du duc de Guise : un homme, le visage pâle, les cheveux en désordre, courait tant qu'il avait de force à sa rencontre.

« Chailly, dit-il d'un air égaré, croyant parler à un de ses complices, va-t'en dire à monseigneur qu'il est mort, et qu'à présent on peut sonner le tocsin : pas un n'échappera ! »

Il allait passer outre ; mais ces mots effrayants, ses traits décomposés confirmèrent les soupçons du sculpteur, qui l'arrêta d'un bras vigoureux.

« Qui es-tu ? demanda-t-il à ce misérable, qui jetait autour de lui des regards de terreur.

— Maurevert ! répondit-il ; ne me retenez pas davantage ; j'ai agi par ordre exprès du roi ! »

A ce nom Jean Goujon hésita, et Maurevert redoublant d'efforts se débarrassa des mains qui retardaient sa fuite, monta sur le cheval qui l'attendait, et disparut au grand galop. Il sortit de Paris par la porte Saint-Antoine.

Cependant on accourait à la poursuite de l'assassin ; les seigneurs de la religion parcouraient le cloître l'épée à la main, se faisant ouvrir toutes les portes. Ils entrèrent dans la maison de Villemur ; on trouva un laquais et une servante dans la cave ; on les interrogea, ils répondirent que M. Chailly, valet de chambre du duc de Guise, avait amené la veille un inconnu d'un aspect sinistre, qui avait dès le matin agencé son arquebuse et regardé par le grillage d'une fenêtre donnant du côté de Louvre ; qu'ayant eu peur du coup tiré par cet homme, ils

s'étaient cachés sans mauvaise intention; enfin qu'ils ne savaient rien de plus. Ce rapport parut vrai; dans la chambre indiquée était encore l'arquebuse montée sur sa fourchette, la mèche éteinte et ample provision de poudre et de balles : l'arquebusier seul n'y était pas.

« L'avez-vous vu, l'assassin de monsieur l'amiral? dit un gentilhomme à Jean Goujon, qu'il reconnut.

— Bon Dieu! que m'apprenez-vous? l'amiral est mort? Ah! que n'en ai-je eu seulement la pensée! Ce digne chef de la religion! Tout à l'heure j'eusse fermé la fuite à ce misérable Maurevert...

— Maurevert! le tueur du roi! s'écria un des assistants; trahison! nous sommes perdus si nous ne désertons Paris, l'amiral à notre tête. »

Cependant à la détonation de l'arquebuse le roi avait tressailli; la raquette lui était tombée des mains; mais il se remit, et dit avec un sourire équivoque :

« Je rendrai une belle ordonnance contre les écoliers qui, dans les rues, tirent des armes à feu aux environs de mon Louvre. Qu'ils s'en aillent pour cela dans le Pré-aux-Clercs, par ma barbe!

— Le coup vient de la rue Béthisy! dit Théligny en quittant le jeu; et l'amiral s'en allait tout à l'heure en son hôtel! Sire, pardon, je cours à son aide.

— C'est bien fait à toi, tâche d'arriver à temps: messieurs, je vous donne le bonjour. »

Charles IX trouva la reine-mère, son frère, le duc d'Anjou, le comte de Retz et le duc de Nevers, réunis en conseil secret, et dans l'impatience de nouvelles fraîches. Le duc de Guise arriva sur ces entrefaites.

« Vive Dieu! dit le roi, le Coligny est-il dépêché? Dois-je faire dire des messes pour le repos de son âme?

— Sire, répondit Guise d'un air sombre, les corbeaux de Montfaucon jeûneront encore quelque temps de sa chair, la blessure n'est pas mortelle.

— Par l'honneur de ma mère! s'écria Charles, le traître Maurevert, pour la première fois de sa vie, a mal ajusté son harquebutte! Je n'empêcherai pas qu'on le pende; ce mauvais tueur ne sera jamais plus mon ami.

— Encore, reprit Guise, il ne s'en est pas manqué de beaucoup qu'il fût pris par les huguenots, et je gage qu'il leur eût révélé sa mission, en accusant de tout Votre Majesté et moi.

— Guise, je m'en dédis, répliqua le roi; l'idée t'en appartient comme l'exécution, et mon bon frère Henri a pris le meurtre sur sa conscience en cette vie et en l'autre. Mais ce Maurevert est-il devenu fou, qu'il ait failli se laisser arrêter en flagrant délit?

— Voici comme me l'a conté Chailly, qui est caché dans ma chambre, sous mon lit, attendu qu'on le cherche. Maurevert ayant fait le coup, et croyant qu'il n'était plus à refaire, s'enfuyait par le cloître Saint-Germain; le sculpteur Jean Goujon, qu'il prenait dans l'ombre pour Chailly, le happa à la gorge et l'eût tenu jusqu'à l'arrivée des gentilshommes huguenots, s'il n'eût pas invoqué votre nom pour s'échapper....

— Qu'est-ce, monsieur de Guise? dit le roi en colère, ne me mêlez le moins du monde en vos assassinats, sinon je montrerai bien que je n'y suis de rien. Or, écoutez: de crainte des procès, faites éloigner Chailly, comme vous avez fait Maurevert, et que je n'en entende parler désormais.

— Le roi a raison, ajouta Catherine; qu'à tout prix Chailly parte; qui sait? avant deux jours il pourra se montrer peut-être; cependant l'amiral est blessé, m'a-t-on assuré?

— Au bras et à la main, madame, dit Guise, le médecin du roi est à l'opérer à l'heure qu'il est.

— Maurevert n'a-t-il pas eu soin de mordre les balles? continua Médicis; ou bien s'il les avait trempées dans quelque poison, tout serait dit.

— Je ne lui avais rien ordonné de cela, me fiant sur son adresse; j'en ai regret par ma foi! cela ne coûtait pas davantage.

— Ce qui me tourmente surtout, dit le duc d'Anjou, c'est de ne pas en finir dès aujourd'hui avec les Colignards, ce serait la clôture des noces de madame ma sœur avec le Navarrois.

— Tel était mon conseil, reprit Médicis; l'amiral mort, nous aurions eu bon marché du reste; le signal eût sonné à Saint-Germain-l'Auxerrois, et le massacre se poursuivrait maintenant sans relâche: j'y comptais pour ma part, et les Suisses avaient ordre de se tenir prêts.

— Les mesures, madame, n'étaient pas toutes prises, répliqua le comte de Retz; les bourgeois catholiques n'agissant pas de concert, la plupart de cette vermine hérétique n'eût pas été écrasée; vous savez que l'église réformée participe de la nature de l'hydre de Lerne, les têtes coupées renaissent à foison; il faut d'un coup mettre à mort la vilaine bête.

— Bien parlé, Retz, dit la reine-mère; ainsi, demain!.... Non, dimanche, jour de la Saint-Barthélemy; offrons au bon Dieu cet holocauste expiatoire de nos péchés, et noyons l'hérésie en son propre sang.

— C'est chose conclue, s'écria le duc d'Anjou; dimanche donc, sans plus attendre, nous gagnerons des indulgences plus qu'il n'en faut pour éviter le purgatoire, et si nous manquons la sainte messe, la cause en sera fort agréable à Dieu et à monseigneur le pape.

— Oui, dimanche, observa Médicis, mais il con-

vient de surprendre nos gens au lit ; la nuit, qui est favorable aux voleurs et aux amants, viendra cette fois bien à point pour les serviteurs de la vraie religion : son ombre sera par là sanctifiée.

— La nuit vaut mieux, dit le duc de Guise ; voyez la Bible : les premiers nés d'Égypte ne furent-ils pas une nuit exterminés par les anges ? Les mêmes anges, de qui nous suivons la méthode, n'ont-ils pas nuitamment taillé en pièces l'armée hérétique du roi Sennachérib, et mille autres bons exemples que vous savez comme moi ? Donc la nuit du 23 au 24, jour de Saint-Barthélemy, saint et martyr, la boucherie sera solennelle, profitable à la religion de Jésus-Christ comme au roi et à son État. Je m'assigne pour ma part la maison de l'amiral ; pas un des gens qu'elle enferme n'en sortira vif ; aussi bien je suis aise d'acquitter une vieille dette qui court depuis le meurtre de mon très-honoré père ; messieurs, préparons à cet effet nos amis, nos cœurs et nos âmes.

— Je consens à tout, reprit le duc d'Anjou, sinon à ce qui est de la nuit ; on dirait de par le monde que lâchement nous avons frappé ceux qui dormaient sur la foi de l'hospitalité ; au contraire, si nous faisons le coup en plein jour, comme braves ennemis doivent agir, si le péché commis à la face du ciel est réparé de même, on approuvera cette justice, d'autant que ça aura été à nos risques et périls.

— Mon cher Henri, répondit Catherine, vous avez grand tort d'estimer des huguenots au prix des autres hommes ; la Bible, qui les représente sous la figure des Philistins, permet de les tuer en toute rencontre, ni plus ni moins que des loups et bêtes nuisantes. Mais pour couleur d'équité, et surtout pour obtempérer à votre valeureux désir, faisons que la fête commence au point du jour, qui en ce mois luit vers quatre heures, cela sera tout ainsi pour nous et pour eux que si l'on entrait en danse vers la minuit. Ils ne s'éveilleront pas, je présume, si matin ; tâchons que ce ne soit jamais. Que penses-tu de mon invention, Charlot ? Monsieur ton confesseur n'eût pas mieux trouvé. Mais d'où te vient cet air soucieux, mon petit fillot ?

— Madame, reprit le roi, je suis en grande colère contre ce Jean Goujon, qui, en retour de mes bontés, vient traverser mes desseins. Gageons qu'il a déjà rempli toutes les oreilles hérétiques de l'insigne mensonge de Maurevert, touchant l'arquebuttade, et je me persuade qu'on le croira facilement. Encore n'est-ce pas le premier ennui que m'a fait monsieur mon sculpteur. Par mon divin Sauveur ! j'entends bien qu'il n'échappe à la punition, ce ne sera pas le massacre des saints Innocents ! »

Incontinent le roi de Navarre et le prince de Condé demandèrent à être introduits ; ils se plaignirent au roi de l'assassinat qui venait d'avoir lieu, et, insinuant que le séjour de Paris n'était pas sûr pour ceux de la religion, réclamèrent la permission d'en sortir.

« Mes très-chers cousins, dit le roi d'un air hypocrite, je vous jure par l'eucharistie que je ne suis pas moins désolé de ce qui est advenu : mon cœur en saigne d'y penser ; mais ne vous inquiétez pas du reste, je promets de faire mémorable justice du coupable, consentants et fauteurs du crime, et mon conseil s'y emploiera dès demain.

— Sainte messe ! ajouta Médicis, croirait-on pareille audace ? Presque sous les yeux de Sa Majesté tendre une embûche à ce bon amiral, que j'aime comme s'il fût mon père ! C'est un vrai outrage au roi, et le roi fera bien de pourvoir à la vengeance. Si l'on supportait cela aujourd'hui, demain on prendrait la hardiesse d'en faire autant dans son Louvre, une autre fois dans son lit, et l'autre jusque dans ses bras. Messieurs, ne partez encore ; il est besoin que vous assistiez au châtiment du délit. »

Le roi commanda que l'on informât du fait sur-le-champ, et la commission en fut donnée aux présidents de Thou et de Morsen, et au conseiller Viole. On fit chercher Maurevert, qui avait changé de cheval à Villeneuve-Saint-Georges, en disant sur son passage : « Vous n'avez plus d'amiral ! » Une enquête judiciaire fut faite dans la maison du chanoine, et le laquais et la servante arrêtés et interrogés persistèrent dans leurs dépositions. Cependant, pour empêcher que les coupables ne prissent la fuite, on ferma les portes de Paris, et deux seulement restèrent ouvertes avec bonne garde ; le roi fit mettre toute la ville en armes, et voulut que les seigneurs et gentilshommes de la religion allassent loger aux environs de l'hôtel de Coligny, sous prétexte de lui porter secours en cas de danger. C'était Médicis qui dirigeait tous les ressorts de cette machination infernale.

Cependant les blessures de l'amiral inspiraient des craintes à ses amis, quoique les médecins et chirurgiens appelés auprès de lui eussent répondu de sa vie. Antoine Paré, chirurgien du roi, avait coupé l'index mutilé, et comme ses pinces n'étaient pas assez aiguisées, il se reprit à trois fois dans cette douloureuse opération : il fit ensuite deux profondes incisions dans le bras gauche, que la balle avait traversé. L'amiral endura tout sans proférer une plainte, et avec un visage merveilleusement patient. Tandis qu'on bandait ses plaies, les principaux seigneurs protestants entouraient son lit dans un morne silence, et leur inquiétude se peignait dans leurs yeux. On vit entrer Jean Goujon, qui fondit en larmes à la vue de la pâleur effrayante de Coligny.

« Vive la réforme ! lui dit en riant ce dernier, n'est-ce pas toi, mon fils, qui avais appréhendé au

corps ce damné de Maurevert? C'est un acte courageux, d'autant que ces sortes de gens ont d'ordinaire deux ou trois pouces de fer à la ceinture, sinon dans la main. Je remercie Dieu de ce que tu n'as pas eu lieu de t'en repentir !

— Ah ! monseigneur, reprit tristement le sculpteur, j'aurais, avec grande joie, donné mon sang pour racheter le vôtre, si nécessaire à l'Église évangélique ; mais je ne veux me pardonner jamais la fuite du scélérat que la Providence avait mis entre mes mains.

— Souviens-toi que Jésus sur la croix demandait grâce pour ses ennemis; faisons à son exemple ; et moi le premier, je me réjouis de savoir l'assassin non arrêté, et loin d'ici; je m'en voudrais de la mort de cet homme, d'autant qu'il aura loisir de faire pénitence. Ce qui m'afflige, c'est de voir le roi calomnié par de tels misérables.

— Certes, j'aurais dû me défier de ses menteuses paroles, et ne le retenir que mieux pour l'éclaircissement; mais au nom de Sa Majesté, réclamé par ce tueur, mes bras ont failli avec mon intention, et je l'ai laissé courir au cheval qu'un valet lui tenait en laisse.

— En vérité, si un autre que toi me le disait, je n'en croirais rien.

— Je n'avais pas la berlue, tout inquiet que je fus au bruit de l'arquebuttade; j'ai vu à la porte du cloître un beau cheval gardé par un valet portant la livrée de Guise.

— Messieurs, dit l'amiral en se tournant vers les assistants, pétrifiés d'indignation, vous voyez ce qui en est. »

Or Théligny et le maréchal de Damville avaient été humblement prier Sa Majesté de vouloir bien, s'il lui plaisait d'en prendre la peine, visiter l'amiral, qui, se trouvant en danger de mort, avait à lui dire des choses importantes concernant son salut et celui du royaume. Le roi répondit qu'il irait volontiers ; et vers deux heures il se mit en chemin, accompagné de la reine sa mère, de ses deux frères, du duc de Montpensier, du cardinal de Bourbon, des maréchaux de Damville, de Tavannes et de Cossé, du comte de Retz, du duc de Nevers et des sieurs de Thoré et de Méru. Charles IX ordonna qu'on fît sortir de la chambre de l'amiral ceux qui s'y trouvaient, excepté Théligny et sa femme. Le premier qu'il reconnut fut Jean Goujon ; il fronça le sourcil, et lui dit avec une colère couverte :

« Par la messe! monsieur mon sculpteur, que venez-vous faire ici ? N'est-il point assez de besogne en mon château du Louvre, qu'il vous faille fainéantiser toute la journée du bon Dieu ! Vous avez fait, je crois, de beaux rapports ! je sais de vos nouvelles. Je vous ai tant et plus d'obligation. Un bon office n'est jamais perdu ; j'en remets le payement à deux jours d'ici. »

A ces mots il tourna le dos à Jean Goujon stupéfait d'un si étrange accueil, et passa avec sa suite dans la chambre de l'amiral. Celui-ci regarda si Guise n'était pas d'aventure parmi les nouveaux venus ; et ne le voyant pas, il répondit avec une singulière modestie au roi qui, après l'avoir salué avec bonté, selon sa coutume, l'interrogea doucement sur sa santé.

« Sire, je vous suis reconnaissant autant que possible de l'honneur qu'il plaît à Votre Majesté de me faire, et tant de peine que prenez pour moi.

— Mon père, reprit le roi, moi, madame ma mère et messieurs mes frères, sommes joyeux de vous savoir si bon courage, et j'espère que guérison ne se fera point attendre : je formerai des vœux pour cela. »

Alors l'amiral justifia sa conduite passée, avertit le roi des secrètes intelligences que le duc d'Albe avait dans son conseil, et le pria de veiller à ce que les édits de pacification fussent mieux observés.

« Je vous promets, dit le roi, de faire réflexion sur ce que vous me dites, et ma bonne mère ne me laissera l'oublier ; mais à cette heure, je l'avoue, j'ai peur qu'une sédition ne s'émeuve dans la ville, pleine de mutins et enragés, ce pourquoi je vous exhorte à permettre que vous soyez porté au Louvre pour plus de sûreté. Sainte communion ! qu'on vienne vous chercher là, je répondrais à coups d'harquebutte !

— Certes, ajouta le comte de Retz, nous lui ferons un rempart de nos corps et de nos courages.

— Sire, répondit Coligny, je n'ai nulle crainte du gros danger dont vous me menacez sans raison ; je suis, Dieu merci ! bien entouré de mes vrais amis...

— Qui toutefois, interrompit Médicis, ne vous eussent sauvé de l'harquebutte de Maurevert !

— Madame, s'écria l'amiral en broyant le curedent qu'il tenait à la bouche, c'est en vain qu'on voudrait semer la zizanie entre mes féaux et moi ! je les apprécie selon leur valeur, et je proteste qu'il n'en est pas un qui ne me fît un rempart de son corps ! Nous nous connaissons de loin !

— En tout cas, observa Théligny, le transport serait impossible ; l'agitation aggraverait les douleurs, et les médecins, d'ailleurs, n'y consentiraient.

— A votre aise, mon père, et qu'il soit fait selon votre désir, dit le roi, mais je souhaiterais voir la balle qui a failli coucher mort le plus brave gentilhomme qui soit en mon royaume ! »

Théligny alla chercher la balle, et la remit à Charles IX ; celui-ci l'examina avec curiosité, l'approcha de son nez, et, désignant la manche ensan-

glantée qu'on lui montrait en même temps, demanda si tout ce sang était sorti de la blessure.

« Ah ! Sire, dit l'amiral en soupirant, j'en ai versé bien davantage dans les guerres, et le peu qui me reste encore s'en ira au service de Votre Majesté.

— Il est étrange, continua Médicis, qu'on perde tant de sang et ne meure pas ! » Puis elle prit la balle des mains du roi et la considéra en souriant.

« Sainte Madone ! je suis contente qu'elle ne soit demeurée dans la plaie. Quand feu M. de Guise fut blessé devant Orléans, j'ai ouï raisonner les médecins ; disant que si la balle, empoisonnée ou non, était hors, le cas ne serait nullement mortel.

— Nous ne nous sommes contentés de si peu, reprit un médecin qui se trouvait auprès du lit ; afin de prévenir le poison, s'il y en avait, monseigneur a pris un breuvage propre à cet effet.

— Vive Dieu ! mon père, vous avez soutenu gaillardement l'opération, et je vous déclare le plus valeureux et magnanime homme de la religion. »

Le vieil amiral pleurait de joie. Charles le quitta en lui prodiguant les plus vifs témoignages d'amitié. De retour au Louvre, il écrivit à tous les gouverneurs de province pour leur apprendre le crime de Maurevert et la vengeance qu'il prétendait en tirer ; ensuite il tint conseil avec sa mère et ses affidés pour organiser la Saint-Barthélemy. »

Le lendemain, samedi 23 août, le roi, suivant un plan arrêté, comme pour attester ses bonnes intentions à l'égard de l'amiral, feignit de disgracier MM. de Guise et d'Aumale, qui firent semblant de sortir de Paris, se dirigèrent à cheval vers la porte Saint-Antoine et retournèrent sur leurs pas. Les quarteniers allèrent dresser la liste des noms et demeures des protestants. Après son dîner, Médicis rassembla encore une fois, dans son jardin des Tuileries, le roi, le duc d'Anjou, Gonzague, Tavannes et le comte de Retz. Les dernières mesures furent prises ; on résolut d'épargner le roi de Navarre et le prince de Condé, qui étaient au Louvre, à condition qu'ils changeraient de religion, de gré ou de force ; on nomma le duc de Guise chef de l'exécution, et comme le soir approchait, douze cents harquebusiers furent disséminés dans les rues voisines de l'hôtel de l'amiral. Ces apprêts inquiétants ne purent être faits assez secrètement pour ne pas donner l'éveil à quelques seigneurs qui en avertirent Coligny. Ce dernier, sans que sa sécurité fût troublée, ne vit dans toutes ces allées et venues que l'émotion du peuple, et envoya demander au roi quelques archers de sa garde. Cosseins, avec cinquante soldats, vint, sous prétexte de protéger son hôtel, occuper deux boutiques de la rue Béthisy.

Jean Goujon, chagrin de se voir en disgrâce, ne se rendit que fort tard à son échafaudage ; mais à peine avait-il commencé à travailler qu'un son éclatant le fit tressaillir ; il retourna la tête et vit six crocheteurs pesamment chargés qui entrèrent au Louvre. Un d'eux avait fléchi sous le faix, et ce qu'il portait avait rendu comme un bruit de fer.

« Au diable le faux pas ! dit quelqu'un qui conduisait ces gens, ne pouvez-vous marcher droit, traîtres ! vaudrait autant crier par les rues que vous crochetez des armes. » Cet événement en apparence fort naturel, et surtout ces paroles frappèrent l'esprit soupçonneux du sculpteur, qui, ayant quitté aussitôt son travail, se rendit chez l'amiral dans la chambre duquel on tenait conseil, pour savoir si l'on devait sortir de Paris la nuit même. Coligny écoutait les différents avis en silence, le coude appuyé sur sa Bible.

« Messieurs, dit Jean Goujon, ce soir le Louvre est dans un étrange désarroi, les capitaines suisses ont été mandés et tout à l'heure six hommes courbés sous un amas d'armes sont entrés secrètement par la petite poterne qui regarde la rivière. »

Cette nouvelle effraya les plus prudents ; les autres, et principalement le roi de Navarre et le prince de Condé, s'élevèrent contre le projet de retraite précipitée.

« Cœur d'huguenot ! dit enfin l'amiral conservant un visage triste et sévère, vous parlez bien, messieurs, et Bouchavannes peut rapporter ce qu'il a entendu à madame la reine-mère. Étant ici moi, je pense que rester est plus convenable. Si était possible, je me laisserais aller à l'opinion de monsieur le vidame de Chartres, que je remercie de l'intérêt qu'il prend à ma sûreté ; mais l'affaire de mon assassinat est encore trop récente, et j'aurais l'air de mettre en doute la parole du roi.

Il se fit alors un grand tumulte dans la rue, et le roi de Navarre descendit pour s'informer de ce qui se passait. Un page apportait deux épieux par le commandement de Théligny : Cosseins empêchait que ces armes fussent introduites dans l'hôtel.

« Monseigneur, répondit-il au roi de Navarre, qui lui demandait la cause de ce refus, Sa Majesté m'a ordonné qu'il en fût ainsi ; mais s'il vous plaît de commander d'autre sorte, je suis content que ces épieux soient portés là-dedans. »

Quand les seigneurs réunis apprirent cela, la question du départ de l'amiral fut encore agitée ; Jean Goujon s'était retiré.

« Messieurs, dit Théligny, pour vous appointer, je propose de tirer au sort le parti qu'il est le meilleur de suivre ; monsieur l'amiral, prêtez un peu votre Bible. A vous, monseigneur.

— Je tiens pour le séjour, répondit le roi de Navarre en prenant le livre qu'il ouvrit à ce verset : *La nuit suivante, le Seigneur dit à Gédéon : Levez-vous !*

— Oui dà, s'écria le vidame de Chartres en saisissant la Bible à son tour, le sens suivant la lettre est à notre avantage ! et j'ai idée que l'avenir souvent se manifeste en ces jeux de hasard. Voyez : *Dix-huit mille hommes furent tués en cet endroit, tous hommes de guerre et très-vaillants.* La victoire me demeure, d'autant que la lettre *D* l'emporte sur la lettre *L*. Mais ce qui me semble en faveur de la départie, c'est l'incroyable avertissement contenu en ces deux versets !...

— Monsieur le vidame, répliqua l'amiral, vous avez raison de persister en votre penser et moi dans le mien, ainsi je me suis résolu à ne point partir, et vous ferez ce que vous voudrez...

— Monseigneur, partez, je pars ; je demeure si demeurez ; et, quelque chose qui arrive, je suis tout prêt à mourir à vos côtés pour vous et la religion.

— Sur ce, messieurs et amis, dit l'amiral, je vous donne le bonsoir, et prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde ! »

Le soir venu, le duc de Guise avait mandé les capitaines des Suisses et leur avait déclaré ouvertement que le roi voulait que justice se fît cette nuit même : ils jurèrent d'obéir aux volontés du roi ; leurs compagnies furent postées autour du Louvre, avec ordre de n'en laisser sortir personne de la maison du roi de Navarre et du prince de Condé, qui y demeuraient avec leurs plus chers serviteurs.

Vers minuit, les capitaines et dizainiers de Paris sont convoqués à l'Hôtel-de-Ville, et le président Charron, prévôt des marchands, accompagné de quelques partisans des Guise, tels que d'Entragues et Puygaillard, leur adresse ce discours :

« Messieurs, le roi a délibéré d'exterminer tous les séditieux qui, les années précédentes, avaient pris les armes contre lui et de racler entièrement la



race de ces méchants. Cela est venu bien à point ; leurs princes et capitaines sont comme en prison dans l'enclos de Paris : on commencera par eux cette nuit-ci ; quant aux autres, le roi donnera ordre qu'on leur fasse pareil traitement dans chaque province ; le signal du massacre est la cloche du Palais qu'on sonnera au point du jour, ce qu'on n'a accoutumé de faire qu'aux grandes choses. Les signes qui vous distingueront d'avec tous autres, ce sera un mouchoir blanc attaché au bras gauche avec une croix blanche au chapeau. Avisez au reste d'être bien armés, d'avoir bon courage et faire allumer des flambeaux et falots par les fenêtres des maisons, pour empêcher le désordre avant le son de l'horloge du Palais. »

Il ne fallait pas plus long-temps haranguer ceux qui ne demandaient qu'à frapper ; les dizainiers aussitôt courent aux armes et se répandent en divers quartiers où le duc de Guise et le chevalier d'Angoulême, bâtard de Henri II, leur assignent leur place.

A cette même heure, le comte de La Rochefoucault se trouvait encore dans la chambre du roi, auquel il prit un remords d'amitié.

« Foucault, lui dit-il, ne t'en va point ; il est déjà tard ; nous baliverncrons le reste de la nuit.

— Cela ne se peut, sire, car il faut dormir et se coucher.

— Tu coucheras, s'il est besoin, avec mes valets de chambre.

— Les pieds leur puent ! et d'ailleurs je m'en vais chez madame la princesse de Condé, la douairière, deviser d'amour et le reste. Adieu, mon petit maître ! »

A peine était-il sorti, que la reine-mère, suivie d'une seule femme de chambre, entra dans le cabinet du roi ; le duc d'Anjou, le duc de Nevers, Tavannes, le comte de Retz, et bientôt après le duc de Guise, s'y réunirent une dernière fois en un conseil secret, qui dura plus d'une heure. On résolut de hâter l'exécution, dont la conduite fut commise au duc de Guise, au chevalier d'Angoulême et au duc d'Aumale. Ceux-ci, accompagnés des capitaines Cosseins et Goas, s'acheminèrent vers le logis de l'amiral, où devait commencer le massacre. Le duc de Nevers voulait sortir de Paris avec une bonne troupe de cavalerie pour saccager ceux qui s'enfuiraient des faubourgs ; mais le roi et Médicis le supplièrent de ne les pas abandonner dans cette grande entreprise.

Cependant les alentours du Louvre étaient remplis d'une rumeur menaçante ; ce cliquetis d'armes, ces torches allumées, ces gens allant et venant excitèrent quelques gentilshommes de la religion à sortir de leur logis et à demander ce que c'était ; on leur répondit que le roi avait fantaisie d'assaillir à cette heure-là un château fait à plaisir, et que ses amis étaient conviés à ce passe-temps. Ces gentilshommes s'approchèrent du Louvre éclairé par mille flambeaux, et retentissant de pas et de voix.

« Cap de biou ! leur dit un soldat gascon, mes beaux sires, que venez-vous querre à la marmite qui bout pour vous, car à votre air, je vous déclare huguenots ; que l'angine vous étouffe ! Halte là ! nous irons saigner de votre côté dans un instant.

— Goujat, reprit l'un d'eux, je m'en vais t'envoyer un de mes valets, qui te baillera les étrivières. »

Le soldat répond par un coup de pertuisane, les gentilshommes tirent leurs épées ; ils sont environnés tout à coup, et, malgré leur vigoureuse résistance, ils périssent accablés par le nombre.

« Sire, la noise est émue, s'écria Médicis au tumulte qui se fit devant le Louvre, il n'est plus loisible de reculer davantage ; lâchons la bride aux vrais catholiques ; Losses, va-t'en faire sonner la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois. »

A ce signal, la maison de Coligny est forcée, l'amiral tué par Besme, et son corps jeté par la fenêtre aux pieds du duc de Guise, qui essuie avec un mouchoir son visage sanglant, et dit. « Je le connais ; c'est lui-même ! Courage ! nous avons heureusement commencé ! » Les meurtriers se précipitent alors dans la ville en criant : « Le roi le commande ! c'est la volonté du roi ! c'est son exprès commandement ! » Aux premières lueurs du jour, l'horloge du palais sonne ; aussitôt les bourgeois armés se mêlent aux soldats, et on assassine dans chaque rue et dans chaque maison. Tavannes marche à la tête de ces furieux, qui crient avec lui : « Saignez ! saignez ! la saignée est bonne au mois d'août. » Un horrible fanatisme s'étend depuis les colléges, où le savant Pierre Ramus est mis à mort, jusqu'au Louvre, où l'on égorge les protestants, même dans la chambre du roi de Navarre. Les mots *tue ! tue !* passent de bouche en bouche, et le jeune roi qui préside à cette scène d'horreur n'est pas le dernier à le répéter. Les ruisseaux sont gonflés de sang, le pavé jonché de cadavres. Ceux de la religion, surpris, nus, désarmés, sont frappés dans leurs lits et sur les toits où ils se réfugient. Deux mille personnes périrent ce jour-là, seigneurs, gentilshommes, présidents, conseillers, avocats, procureurs, écoliers médecins, marchands, femmes, filles et enfants ; le comte de La Rochefoucault fut tué dans un grenier par un Écossais ; le seigneur de La Force, sur le corps d'un de ses fils. Théligny, le marquis de Renel, de Brion, gouverneur du marquis de Conti, le baron de Soubise, le sieur de Guerchy et d'autres de marque n'échappèrent pas au carnage ; le comte de Montgommery et le vidame de Chartres, qui habitaient le faubourg Saint-Germain, s'enfuirent en Angleterre. Enfin Charles IX accorda la vie au célèbre chirurgien Ambroise Paré, qu'il enferma dans sa chambre royale.

« Messire Ambroise, lui dit-il, bien que je vous veuille du mal d'avoir prêté au Coligny l'aide de votre bel art, je vous donne la vie sauve, attendu qu'en danger de mort on ne peut se passer de votre assistance. Ce serait pitié de vous voir taillé en pièces comme un chien. »

Le matin de ce jour mémorable, Jean Goujon, qui avait sa maison dans le faubourg Saint-Germain, à l'endroit où est maintenant la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, la quitta de bonne heure pour aller achever le bas-relief du Louvre. Il entendit dans le lointain le tintement des cloches, les cris et les arquebusades ; il doubla le pas, et, arrivé à la porte Dauphine, Maugiron, qui l'aimait particulièrement, s'offrit à lui à la tête d'une grosse troupe à cheval.

« Jean, lui cria celui-ci, tu ferais mieux de ne point aller dans la ville ! Or, par précaution, attache à ton bras gauche ton mouchoir, et cette croix blanche à ton chapeau. Dégaîne en tout cas ! »

Là-dessus il partit au galop avec ses gens. Gou-

jon, incertain de ce qu'il devait faire, suivit cependant ce conseil, et voyant venir à lui des hommes qui portaient le même signe de ralliement, il se jeta dans une rue où son premier coup d'œil rencontra des fuyards, des égorgeurs, du sang et des morts. Il était sans arme.

« Frère, lui disaient des assassins qui le prenaient pour un des leurs, combien en as-tu saigné pour ta part?

— Beaucoup! » répondait-il sans savoir ce dont il s'agissait et sans oser le demander.

Un malheureux qu'on lança tout percé de coups



du haut d'une maison tomba à côté de lui et le couvrit de sang. « Mort aux huguenots! » Ce cri lui apprit tout ce qu'il ignorait.

« Tu sembles avoir fait grosse besogne, lui dit un bourgeois qui avait une main coupée pendue à son chapeau; mais aurais-tu laissé ton épée dans la poitrine de ces mécréants; tiens, vieux brave, ce poignard en a déja expédié plus de dix, tâche d'augmenter le compte. »

Jean Goujon hâtait ou ralentissait sa marche; plusieurs fois il fut tenté de retourner en arrière, mais entendant dire que les portes de la ville venaient d'être fermées, il s'arma d'une forte résolution et se dirigea vers l'hôtel de l'amiral. Il était arrivé sur le bord de la rivière rouge de sang et couverte de morts, il faillit perdre courage.

« Monseigneur, lui cria un batelier qui regardait tranquillement ce spectacle horrible, vous plairait-il de passer l'eau? la curée est plus abondante à l'autre rive, et tout n'est pas fait par delà. »

Jean Goujon, dont les yeux étaient pleins de larmes et le cœur de sanglots, descendit dans la barque et s'y assit en silence; le batelier ayant détaché le cable, commença à ramer en chantant un vieux noël.

« Par la Conception! s'écria-t-il en pesant sur les rames, le métier est dur ce matin; il y a plus de corps que d'eau en la Seine, et ma peine étant double, il serait bon que la paye le fût aussi; je brûlerais une chandelle pour l'âme de Coligny!

— Que dis-tu de monsieur l'amiral?

— Qu'il a fait un bien en sa vie, puisque sa mort a procuré cette belle saignée catholique?

— Par la Bible! l'amiral mort?

— Dea! jouez la surprise! C'est grande joie parmi les bons chrétiens! Vous en savez quelque chose, car à votre abord je juge que vous avez joué des couteaux, et dans cette païenne ville les tueurs ont du gibier pour plus de trois jours! Si je n'étais forcé de gagner ma pauvre vie, j'offrirais en hostie au bon

Dieu des bourgeois et grands seigneurs! faute de quoi je ferai des neuvaines à saint Barthélemy.»

La barque abordait; Jean Goujon jette sa bourse au batelier et s'élance à terre. Une multitude d'hommes à figure atroce accouraient du côté de la rue Béthizy, avec des rires et des hurlements effroyables; Jean Goujon se trouvait au pied de son échafaudage, où l'échelle de la veille était encore debout. Le péril qu'il court lui inspire une idée subite; il monte, ôte son pourpoint, ceint le tablier de cuir, et le marteau dans sa main tremblante lui donne l'air d'un ouvrier.

« Aux corbeaux! aux chiens! à Montfaucon! » disaient cent voix autour d'un corps sans tête et sans bras que traînait dans la boue une populace ivre de sang; la tête de l'amiral avait été tranchée pour être embaumée et envoyée à Rome au pape et au cardinal deLorraine.

« La passion de saint Coligny, selon saint Barthélemy! » criait Maurevert, qui se retournait de temps en temps pour donner des coups de fouet à ce tronc mutilé.

« Vive le roi! » cria l'affreux cortége en passant devant un balcon où Charles IX, avec sa cour, se repaissait des crimes qu'il avait ordonnés, et tirait des coups d'arquebuse sur des malheureux qui traversaient la Seine à la nage.

« Sire, dit le comte de Retz, demain nous irons visiter le Coligny au gibet de Montfaucon. »

— Losses, dit le roi tout échauffé, la sueur au front et la joie au visage, ne te lasse pas de charger mon harquebutte plus que moi de la tirer. Dieu et Diable! J'ai fait de beaux coups d'adresse, et plus d'un huguenot a mes balles sur la conscience, outre mille et un péchés non absous. »

Charles IX visa et mit le feu à la poudre; le batelier, qui repassait la rivière, tomba mort dans sa barque.

« Par ma moustache! sire, s'écria le duc de Nevers, vous touchez le but à tout coup; pour vrai! vous avez l'œil à la main! Si d'aventure le pauvre défunt était bon chrétien, il n'en ira que plus tôt en paradis; le bon Dieu reconnaît les siens.

— Dieu me damne! interrompit le roi, je vais conclure par un chef-d'œuvre; ma main, de fatigue, tiendrait mieux à présent une quenouille qu'une harquebutte! Or çà, messieurs et dames, continua-t-il en désignant de la main l'échafaudage sur lequel s'était réfugié Jean Goujon, voyez là-bas cet ouvrier qui martèle de si bon courage! je le connais rien que de le haïr; il est déloyal, hugueuot jusqu'au fond de l'âme, et je gage que, sous mine de travailler, il machine quelque vengeance hérétique.

— C'est un homme hardi, répliqua la reine-mère; il songe à son ouvrage pendant cette échauffourée!

— A ses regards jetés de droite et de gauche, reprit le duc d'Anjou, on voit qu'il a plus de peur que d'honnêteté. On dirait un faux ouvrier.

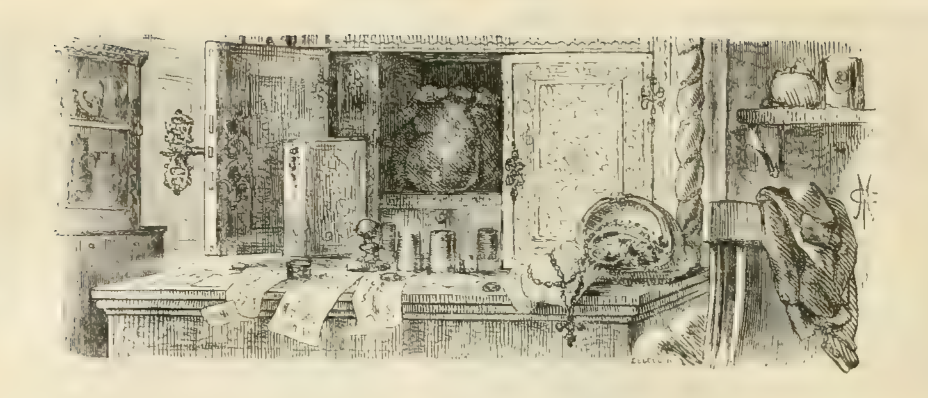
Par l'Eucharistie! dit le roi, qui le couchait en joue, voyez, je vous prie. Quel qu'il soit, je l'ai au bout de mon harquebutte!... Je regrette que le pauvre Foucault soit défunt, il admirerait mes coups de maître. Cet autre ne se doute assurément que je le regarde si amoureusement. »

Le coup partit: Jean Goujon chancela, s'appuya sur les parois de l'échafaudage, s'y cramponna un instant, roula le long de l'échelle, et ne bougea plus. Un applaudissement unanime s'éleva après un court silence, et Charles, content de lui-même, dit avec un sourire sanguinaire :

« Voici l'emploi de mon sculpteur vacant! C'était un habile ouvrier et un mauvais chrétien; celui-là du moins ne se plaindra pas d'avoir été mal tué. »

Charles IX passa la nuit suivante avec sa maîtresse Marie Touchet, et la Saint-Barthélemy continua pendant quinze jours à Paris et dans les provinces.

Le Bibliophile JACOB.



LA TRÉSORIÈRE.

Il y avait en 1830, dans le département de la Haute-Vienne, tout au pied d'une colline, près d'Oradour, un château dont le nom provenait d'un trésor qu'un des anciens seigneurs du pays avait trouvé, disait la tradition, en faisant bâtir une tour que les dégradations du temps avaient convertie en colombier. La Trésorerière appartenait alors à une vieille dame, qui, après une longue vie, pleine d'événements divers, était venue s'abriter sous les murs vénérables de cette antique habitation. Madame d'Estraines avait besoin de calme et de repos, et depuis longtemps elle avait fui le monde, heureuse qu'elle était de vivre avec ses souvenirs dans les mélancoliques paysages du Limousin. Elle divisait son temps entre d'interminables tapisseries qu'elle brodait patiemment depuis bientôt quinze ans, et la lecture d'innombrables volumes de mémoires vrais ou faux sur l'histoire du dernier siècle, pendant lequel l'excellente dame avait joué un certain rôle à la cour de Louis XV et de Louis XVI, tour à tour galante et philosophe, comme il convenait aux jolies femmes de ce temps-là. Or, un jour qu'elle lisait un tome de la Correspondance de Grimm, elle entendit rouler sur le gazon de l'avenue seigneuriale une voiture de poste qui arrivait au galop. Avant que la bonne douairière eût fermé son volume et tiré ses lunettes, elle se sentit joyeusement embrassée sur les deux joues par une jeune dame qui venait de sauter à bas de la voiture avec la vivacité d'un page.

— Quoi ! c'est vous, ma nièce ? s'écria madame d'Estraines en rendant caresse pour caresse.

— Moi-même, répondit madame de la Saulnaie, avec mon cher oncle, M. d'Ocbhon, que je vous amène !

— Nous émigrons.

— Et pourquoi ?

— Quoi ! ce pays est-il donc si barbare que vous ignoriez ?...

— Non, non, Louise, reprit la vieille dame en secouant tristement la tête ; j'ai entendu parler de quelque chose comme d'une révolution...

— Une émeute, ma tante.

— Mais j'ai tant vu de ces choses-là, que je n'en suis point étonnée.

C'est donc pour cela que vous êtes partie ? Si j'avais été là, vous ne l'auriez point fait. Les absents ont toujours tort, ma nièce.

— De bons gentilshommes pouvaient-ils sanctionner par leur présence l'existence d'un gouvernement usurpateur ? s'écria madame de la Saulnaie avec un air mutin qui séyait à sa piquante physionomie. J'ai prouvé à mon oncle qu'il fallait partir. D'ailleurs, ce gouvernement ne tardera pas à être renversé.

— Non, non. C'est ce qu'on verra plus tard. En

attendant, ce qui me console, c'est que, pour émigrer, vous avez pris la Loire pour le Rhin; c'est plus près et moins dangereux.

Ce fut en causant de cette façon que les trois personnes si brusquement réunies rentrèrent au château, où elles trouvèrent un bon souper, ce qui valait mieux, à ce que disait madame d'Estraines, qu'une conversation politique.

Madame de la Saulnaie passait pour une des plus jolies et des plus spirituelles femmes de la cour. Veuve d'un officier supérieur des gardes du corps, elle avait bientôt oublié son mari au milieu des plaisirs qui l'entouraient; ce qui était cause que si on lui accordait beaucoup du côté de l'esprit, on ne lui accordait guère du côté du cœur. Il faut considérer que M. de la Saulnaie était, de son vivant, un assez vilain mari, plus occupé de ses devoirs militaires que de sa femme; il la négligeait assez volontiers pour parader à la tête de sa compagnie: si bien qu'après sa mort, lorsque le temps du deuil fut expiré, sa veuve n'eut rien de plus pressé que de rentrer dans un monde qu'elle pleurait peut-être plus que lui.

Tout entraînée qu'elle était par le tourbillon des fêtes, elle avait encore assez gardé de bon sens pour comprendre que, dans sa position isolée, jeune et belle comme elle l'était, un chaperon, mais un chaperon complaisant, lui était nécessaire.

Un jour donc elle s'en alla chez son oncle, M. d'Ocbhon, traînant après elle, dans une grande voiture, toutes sortes de caisses et de malles, où la moitié de sa garde-robe tenait à peine. Le bon homme fut fort étonné, quand elle lui fit part du projet qu'elle avait conçu de s'établir dans son hôtel.

— Vous allez faire beaucoup de bruit, lui dit-il.

— Quelque peu; mais n'importe! Il me fallait un sage Mentor, pas trop sévère; c'est vous que j'ai choisi. Allez-vous pas me renvoyer?

M. d'Ocbhon était trop galant pour en rien faire; il se soumit en embrassant sa nièce qu'il aimait comme son enfant, et le tapage succéda bientôt au silence dans son hôtel.

Ce fut donc au milieu des fêtes que la révolution éclata comme un coup de tonnerre dans un ciel pur. M. d'Ocbhon, dans son royalisme sincère et fervent, n'avait jamais voulu soupçonner même que la chose fût possible. Il fut d'abord trop étonné pour rien laisser voir de son indignation. Il assistait aux événements comme à une fantasmagorie dont le sens lui échappait. Mais madame de la Saulnaie, à qui sa jeunesse donnait plus d'ardeur, ne resta pas long-temps sous le poids de cette stupéfaction; sa colère s'exaltait dans les cercles du faubourg Saint-Germain contre l'émeute qui avait brisé la chaîne de ses plaisirs. Bientôt elle vit partir, une à une, toutes ses amies, jalouses de protester par l'absence contre le gouvernement. On ne doutait pas que cette manifestation ne fût d'un grand poids dans la balance des affaires politiques, en même temps qu'elle était un témoignage de la fidélité gardée.

Madame de la Saulnaie vit dans tout cela une affaire de mode et un prétexte de voyage; elle fit donc bravement préparer une voiture, commanda des chevaux de poste, et partit un beau matin avec son oncle pour le Limousin.

Les nouveaux hôtes de la Trésorière rendirent un peu de vie au vieux château. Madame de la Saulnaie s'était sacrifiée; mais elle avait, autant que possible, entouré son sacrifice de fleurs. Ses équipages l'avaient suivie en Limousin, et sous sa direction, les vastes salles de la Trésorière, livrées aux mains de tapissiers mandés de Paris, prirent un aspect coquet qui rappelait la Chaussée-d'Antin. Elle se fit hardiment ouvrir toutes les portes de gentilhommière de l'arrondissement; ce que son nom n'avait pas fait, sa présence le faisait: la rudesse indigène des propriétaires ne tenait pas contre sa grâce spirituelle; elle chantait avec les jeunes filles, courait le lièvre avec les jeunes gens, et savait mieux que personne improviser un bal avec un méchant ménétrier, sous un bouquet d'arbres.

On allait, on venait, on chantait, on dansait, on se visitait; c'était toujours un grand bruit dans la cour de la Trésorière. Madame de la Saulnaie présidait à tout ce fracas en habit de cheval, une cravache à la main. Quand, par aventure, elle allait à Oradour, elle ne manquait pas de faire monter toute sa livrée, grooms à cheval, laquais sur le siége, s'habillait de la façon la plus merveilleuse avec les modes les plus nouvelles, et traversait lentement les rues tortueuses du chef-lieu, où chacun se mettait sur la porte pour la voir: ce jour-là la bourgeoisie affirmait que la révolution n'en avait pas fini avec l'aristocratie, et les fortes têtes de l'endroit se rendaient chez le sous-préfet pour le conseiller de se tenir en garde contre les conspirateurs.

Quand la jolie Parisienne se douta de l'effet qu'elle produisait, elle n'eut garde de discontinuer: bien au contraire elle redoubla d'activité; et, tout en s'amusant du trouble incessant où elle jetait l'autorité, elle finit par croire un peu à son importance.

Les choses en vinrent à ce point que les rapports du sous-préfet d'Oradour présentèrent le château de la Trésorière comme un foyer d'intrigues, un nid de conspirations où se réunissaient tous les légitimistes du pays, et que madame de la Saulnaie, prenant sa réputation au sérieux, eût été prête à marcher contre Paris, l'épée à la main, si, au lieu de trente chasseurs, elle eût eu à sa suite cent gentilshommes empanachés de plumes blanches.

M. d'Ocbhon partageait à huis clos l'enthousiasme de sa nièce. Quant à madame d'Estraines, elle laissait faire et souriait, en disant que le bruit ne faisait pas de mal.

Quinze ou dix-huit mois se passèrent de cette façon-là. Madame de la Saulnaie, qui variait ses plaisirs par de petits voyages aux Pyrénées, à Bordeaux, à Toulouse, ne parlait pas encore de retourner à Paris. La société de la Trésorière s'était augmentée de deux personnes : sir John Blackerley et M. de Champluis. Le baronnet sir Georges Blackerley leur avait été présenté à Paris ; ils l'avaient rencontré à Toulouse lors d'un voyage qu'ils avaient entrepris en Espagne, et sur leurs instances le membre tory de la chambre des communes, pour le bourg de Lampden et Dewonshire, les avait suivis en attendant l'ouverture du parlement. Quant à M. de Champluis, il était accouru à la Trésorière sur l'invitaion de son tuteur, M. d'Ocbhon

Lorsque le parlement s'ouvrit, sir Blackerley ne partit pas. La prolongation de son séjour à la Trésorière se rattachait peut-être à une circonstance à laquelle les jeunes gentilshommes qui accompagnaient madame de la Saulnaie dans ses excursions ne prirent pas garde, et qui cependant ne laissait pas que d'avoir une certaine importance.

Un jour que, vers midi, elle poursuivait un sanglier, à travers bois, en compagnie de sir John Blackerley et de quelques gentilshommes du voisinage, les meutes faisaient grand bruit, les cors sonnaient et les piqueurs animaient les chiens de la voix et du fouet. Le baronnet, qui avait couru le renard dans les vertes vallées du Yorckshire, franchissait lestement les brisants et les fossés, sans perdre pied, à côté de madame de la Saulnaie. Le reste de la chasse les suivait, tant bien que mal, au galop. Quand la bête fut lasse de se faire traquer, elle s'accula brusquement contre un vieux chêne, et abattit à coups de crocs deux ou trois chiens qui lui voulaient mordre les oreilles. La meute éparpillée se



(Il se baissa, et saisit la rose : le sanglier tourna vers lui sa hure degouttante de sang)

réunit autour du chêne, la clairière retentissait d'aboiements formidables, et les chasseurs, guidés par eux, accoururent au plus vite. Le sanglier faisait face à ses ennemis en secouant sa hure écumante; les chiens rampaient et bondissaient autour de lui ; ceux qui s'élançaient retombaient en hurlant. Les piqueurs criaient : *tayaut ! tayaut !* à tue tête, et madame de la Saulnaie, échauffée par le bruit et l'action, le regard étincelant, les lèvres tremblantes, les joues blanchies par l'impatience et l'émotion, caracolait en faisant siffler sa cravache. Quand elle allait en chasse, elle avait pour coutume d'attacher

à son chapeau une rose blanche comme une cocarde. C'était l'odorant panache qui ralliait toute la compagnie autour d'elle sur le chemin du hallali.

Tandis que son cheval piaffait et se cabrait sous sa main inquiète, la rose blanche se détacha du chapeau. Le vent qui passait entre les branches des grands arbres l'emporta, et la fleur embaumée vint tomber entre les pieds fourchus du sanglier.

— Oh ! ma rose, ma rose ! s'écria madame de la Saulnaie ; la vilaine bête va la pétrir sous ses pieds !

— Vous y tenez donc beaucoup, madame? lui demanda gaiement sir John Blackerley.

— Mais n'est-ce pas mon drapeau? reprit-elle en souriant ; qui donc l'empêchera d'être souillé? Puis elle ajouta : Est-il donc impossible de tuer ce sanglier ?

— Non pas, madame ; on peut le tuer à moins qu'il ne nous tue.

Et avant même que madame de la Saulnaie eût pu deviner son intention, sir John Blackerley, sautant à bas de son cheval, s'élança sur le sanglier en tirant son couteau de chasse.

Tous les chasseurs pâlirent en voyant écarter les chiens ; un cri étouffé passa entre les lèvres de Louise.

Sir John était calme et froid comme la statue du commandeur de don Juan. Profitant avec adresse d'un instant où l'animal se défaisait d'un chien qui enfonçait ses dents dans son épaule, il se baissa, et saisit la rose : le sanglier tourna vers lui sa hure dégouttante de sang ; le baronnet se redressa, et, tandis que les crocs d'ivoire déchiraient sa veste, il planta bravement son couteau dans la gorge de l'animal. Le sanglier s'abattit sous ses jarrets, et la meute altérée sauta sur ses flancs.

— Voici votre rose, madame, dit sir John en s'approchant de madame de Saulnaie, avec la tranquillité d'un homme qui viendrait de cueillir une fleur. Voyez, ajouta-t-il d'une voix qu'aucune émotion n'agitait, aucune tache ne souille sa blancheur.

— Oh ! monsieur, quelle peur vous m'avez faite ! répondit madame de la Saulnaie, en respirant comme une personne qui se réveille d'un rêve affreux.

Puis elle ajouta plus bas en repoussant la main du baronnet :

— Non, non, gardez-la, vous l'avez bien gagnée.

Cette scène fut bientôt oubliée. Les chasseurs en parlèrent comme d'une preuve de courage, puis ils se turent. Si madame de la Saulnaie s'en souvint plus long-temps, elle n'en fit du moins rien paraître, et les rapports qui l'unissaient à sir John continuèrent sur le même pied.

Cependant sir John laissa s'écouler sans partir l'époque de l'ouverture du parlement ; quand on lui parlait de cette circonstance, il répondait en soupirant que sans un anévrisme, dont il était incommodé et pour lequel les médecins lui avaient recommandé l'air plus doux du Limousin, il se serait hâté de regagner Londres.

On était alors au mois de mai. Toute la compagnie de la Trésorière était réunie, à l'exception de madame d'Estraines, sur une terrasse plantée d'acacias, d'où la vue plongeait au loin dans la campagne, où la Tardoire se glissait comme un serpent argenté entre les prairies, çà et là voilée de peupliers. Un vent tiède passait sur les arbres chargés de fleurs odorantes ; le bruit de la rivière arrivait doux et murmurant comme la chanson d'un enfant ; et, derrière un masif de bois, la cloche de Cussac sonnait l'*Angelus*. L'atmosphère était lourde et chargée d'électricité ; mais tandis que les rayons du soleil incliné fuyaient entre les déchirures de nuages cuivrés comme des flèches d'or, et traçaient de grandes bandes lumineuses sur les herbes, on voyait à l'est, autour des montagnes dentelées de la chaîne du Limousin, monter avec des formes tourmentées et des teintes sombres, de profondes nuées qu'un orage lointain soulevait avec une majestueuse lenteur. Les fauvettes à gorge noire se cachaient dans les haies, et les taureaux fauves, errant dans la campagne, mugissaient en aspirant l'air chaud, la tête tournée vers l'Orient.

Madame de la Saulnaie et sir John Blackerley étaient assis l'un près de l'autre sur un banc adossé à l'un des acacias. La jeune femme jouait avec le voile de son chapeau d'amazone posé sur ses genoux, laissant la brise mêler les larges tresses de ses cheveux bouclés. Le baronnet la regardait avec cet air grave qui lui était habituel. Le jeu bizarre d'un rayon qui se brisait contre le tronc svelte de l'acacia encadrait sa tête de lumière, et faisait merveilleusement ressortir l'expression de sa belle physionomie. Laurence l'aurait désirée pour ses pinceaux. Quand madame de la Saulnaie lui parlait, il répondait doucement, mais le plus laconiquement possible ; et quand elle se taisait, on voyait, comme un voile, s'épandre sur ses traits nobles et réguliers une indéfinissable expression de tristesse.

A quelques pas d'eux, un jeune homme, assis à l'angle de la balustrade qui régnait autour de la terrasse, semblait les observer l'un et l'autre furtivement. Une de ses mains soutenait sa tête penchée, tandis que l'autre caressait un beau chien d'arrêt couché à ses côtés. Un fusil était placé en travers sur ses genoux, et ses épaules supportaient encore le poids d'une carnassière où se voyait à travers les mailles les pattes rouges de quelques perdrix. Lorsque, par hasard, les yeux de madame de la Saulnaie s'arrêtaient sur lui, il détournait ses regards, curieusement dirigés sur elle et sur sir John, et rougissait comme un enfant surpris en

faute ; mais Louise ne prenait pas garde à ce muet espionnage.

M. d'Ocbhon se promenait le long de la terrasse, lentement, les mains croisées derrière le dos et la tête penchée sur la poitrine. Quelquefois il tirait sa montre, consultait l'heure, puis jetait un regard rapide sur l'avenue qui descendait vers le parc ; l'avenue était solitaire, et le bonhomme recommençait sa promenade un instant interrompue. Chacun de ces quatre personnages semblait préoccupé, à l'insu des autres, par une belle pensée grave qui agitait les sentiments les plus intimes du cœur. Madame de la Saulnaie était devenue peu à peu silencieuse ; elle examinait à la dérobée son oncle, dont l'impatience se trahissait par une marche plus hâtée et des stations plus fréquentes, tandis qu'il aspirait brusquement de larges prises de tabac. Une dernière fois M. d'Ocbhon s'approcha de la balustrade, pencha son corps en avant, et plaçant une de ses mains en abat-jour sur son front pour se garantir des rayons obliques du soleil, chercha longtemps dans la plaine en parcourant du regard tous les sentiers qui radiaient autour du parc et se perdaient à l'horizon dans les vapeurs dorées du soir. Les sentiers étaient déserts. M. d'Ocbhon quitta la balustrade et jeta au baronnet, en passant près de l'acacia où était Louise et sir John, un coup d'œil dont celui-ci comprit sans doute la signification, car il se leva et vint le joindre.

— Je ne vois encore personne, lui dit M. d'Ocbhon ; cependant la nuit est proche.

— Il y a loin de Pensols à la Trésorière, répondit le baronnet, et les messagers de cette nature n'arrivent pas, comme un courrier de cabinet, à heure fixe.

— Je connais Léonard ; rien ne saurait arrêter le petit drôle, à moins qu'il n'ait rencontré une jolie fille. Tout jeune qu'il est, il se déferait fort lestement d'un gendarme, si un gendarme voulait lui mettre la main dessus.

— Il vaudrait mieux qu'il eût appris à creuser un sillon qu'à jouer du couteau, reprit le grave Anglais, quoique ces sortes d'hommes soient utiles dans certaines circonstances ; il est seulement fâcheux que ces circonstances se présentent jamais.

— Certes, ce n'est pas moi qui pensais avoir un jour besoin des services de ce gaillard-là, continua M. d'Ocbhon avec un mouvement d'impatience ; ce n'est pas moi non plus qui ai créé la situation bizarre où je me trouve ; mais puisque cette situation existe, je dois tout au moins me conduire en gentilhomme, et c'est ce que je ferai, advienne que pourra.

Tandis que sir John Blackerley et M. d'Ocbhon causaient à voix basse en cheminant, Étienne de Champluis s'était levé et rapproché de sa cousine.

— Voilà mon oncle et sir John, dit-il, qui vont sans doute recommencer leur interminable dissertation politique ; c'est la première fois peut-être qu'on voit l'Angleterre et la France s'entendre si bien. Mais ne les laisserez-vous pas discuter sur les principes des libéraux, et attendrez-vous assise l'orage qui vient de là-bas?

— L'orage ? fit madame de la Saulnaie en sortant de sa rêverie, de quel orage parlez-vous ?

— Mais, reprit Étienne en étendant la main vers l'Orient, regardez-le vous-même. Le vent chasse de gros nuages sur nos têtes ; le ciel s'assombrit : avant une heure il éclatera.

— Il y a des orages propices, dit madame de la Saulnaie en tournant ses regards vers l'horizon ; un peu de pluie et un peu de vent cachent bien des choses.

— Un seul éclair les illumine, reprit Étienne, tandis que de pâles lueurs flamboyaient sur le flanc des nuées.

Madame de la Saulnaie tressaillit et porta vivement ses regards sur son cousin.

— Vous avez fait bonne chasse ? dit-elle brusquement en changeant le sujet de leur conversation.

Elle avançait sa main pour caresser le chien d'arrêt, lorsque tout à coup elle entendit un bruit de pas rapides qui faisaient crier le gravier de la terrasse. Un jeune paysan leste et vigoureux passa devant elle et se dirigea, en ôtant son chapeau de feutre gris, vers M. d'Ocbhon et sir John.

— Léonard ! s'écria madame de la Saulnaie ; » et, sans attendre la réponse de son cousin, elle courut à leur rencontre.

M. d'Ocbhon prit une lettre des mains de Léonard, brisa le cachet et lut à la hâte ce qu'elle contenait, à la clarté mourante du jour. Ses sourcils se rapprochèrent subitement ; et, prévenant les questions que sa nièce impatiente allait lui adresser, il lui tendit la lettre. Sir John fit signe à Léonard, qui s'était retiré à l'écart, et tous deux s'étant rapprochés de la balustrade qui dominait la plaine, se parlèrent bientôt avec une vivacité qui n'était pas habituelle au baronnet. Étienne de Champluis les regarda un instant en silence ; personne ne faisait attention à lui. Alors il jeta son fusil sur son épaule ; et, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il entra au château, ne pouvant se défendre d'un triste pressentiment. Peu de minutes après il était chez madame d'Estraines.

Lorsque Étienne entra chez la vieille douairière, elle brodait un meuble de tapisserie représentant la délivrance d'Andromède par Persée ; la bonne dame ne voulait point d'autres sujets que les sujets mythologiques. Elle laissa son aiguille sur le cothurne du chevalier grec, et salua son petit-neveu de ce

doux sourire que les vieillards ont pour les jeunes gens.

— C'est très-aimable à vous de venir me voir dans ma solitude, lui dit-elle ; mais quel air solennel avez-vous donc aujourd'hui ? on dirait un chambellan entrant chez une grande duchesse !

— Quelle folie ! répondit Étienne, qui s'efforçait de chasser les tristes préoccupations qui augmentaient l'expression de gravité habituelle de son visage.

— Sans doute, reprit madame d'Estraines, vous n'êtes point gai, ainsi qu'autrefois les jeunes gens l'étaient à votre âge ; mais vous avez ce soir quelque chose de plus que cette mélancolie si bien mise en faveur par votre sotte littérature. Voyons, asseyez-vous là, sur ce fauteuil, et répondez ; j'ai vu trop de choses pour n'avoir pas un grand fond d'indulgence. Qu'avez-vous ?

— Mais, rien en vérité, reprit Étienne en jetant un regard sur la terrasse, que les ombres du soir obscurcissaient déjà.

Madame d'Estraines suivit la direction de ce regard et elle aperçut à l'extrémité de la terrasse le groupe de causeurs qui se dessinait en noir sur le fond gris du paysage. Elle demeura un instant muette, promenant son regard de la fenêtre à son neveu ; puis enfin, comme si elle eût voulu éclaircir un doute, elle arrêta ses yeux sur lui en repoussant le canevas qu'elle tenait encore à la main. Étienne se sentit rougir, tandis que les yeux intelligents et lumineux de sa tante semblaient lire le trouble de son cœur.

— J'ai cru voir ma nièce assise là, sous un acacia, reprit-elle en rompant un silence qui embarrassait Étienne. C'était bien elle, n'est-ce pas, qui causait avec sir John Blackerley ?

— Oui, ma tante, répondit le jeune homme d'une voix émue.

— Je sais alors la cause de votre tristesse.

— Quoi, vous croyez ?

— Je crois ce que je sais, mon enfant, interrompit madame d'Estraines. A quoi vous servirait la dissimulation avec moi? Ne vous fatiguez donc pas l'esprit à chercher une explication qui n'expliquerait rien.

— Cependant, s'écria M. de Champluis en faisant un effort héroïque pour dominer son émotion, encore faut-il que je ne vous laisse pas supposer ce qui n'est pas !

— Écoutez, cher petit, dit madame d'Estraines en prenant les mains de son neveu, voilà quatre mois que vous êtes à la Trésorière, et voilà quatre mois que vous aimez madame de la Saulnaie. Ne me répondez pas; tous vos discours ne feraient pas que ce que j'ai vu ne soit. J'ai vu naître cet amour, je l'ai vu grandir; j'espère qu'il passera. Oh ! ne secouez pas la tête ; j'en ai vu s'éteindre qui devaient être immortels. C'est Dieu qui a fait notre cœur mobile et variable, et Dieu sait bien ce qu'il fait. Puissiez-vous donc guérir au plus vite ; car, en vérité, il ne vous arrivera rien de bon de cet amour.

— Mais je n'attends rien, j'aime, et voilà tout, répondit Étienne en levant les yeux, tandis qu'une grande pâleur se répandait sur ses joues.

— Aujourd'hui peut-être; mais qui saurait répondre du lendemain ? si vous étiez sage, vous partiriez, et l'absence vous guérirait.

— Et pourquoi me guérirais-je ?

— Pourquoi, dites-vous? mais parce que ma nièce ne vous aimera jamais ; vous êtes trop jeune, Étienne. Un jour vous comprendrez ce que cela signifie.

Il était clair qu'en attendant ce jour, Étienne ne comprenait pas le sens de ce lambeau de phrase. Il attacha un regard interrogateur sur les yeux de sa tante ; mais la bonne dame, emportée par ses pensées, se laissait aller à parler assez volontiers comme le font les vieilles gens.

— Quelle folie ! disait-elle ; cet amour-là est venu en courant, comme deux étourdis que vous êtes, par la campagne, en vous promenant bien doucement sous les arbres par les tièdes soirées; mais, tandis que ma nièce ne prenait point garde à ses paroles, vous aspiriez la sentimentale passion dans l'air ambaumé, dans ses regards souriants, dans le murmure de ses discours aussi capricieux que l'onde du ruisseau. Pauvre enfant ! vous vous êtes laissé prendre à tout cela comme un oiseau à la glu du chasseur ; les mauvais livres d'aujourd'hui ont gâté l'esprit des jeunes gens ; vos cœurs sont comme des fruits venus en serre chaude ; ils sont mûrs avant l'époque. De mon temps les gentilshommes de votre âge faisaient danser les petites demoiselles et ne perdaient point de vue la robe de M. l'abbé leur professeur, et jamais aucun d'eux ne se serait avisé de penser à de romanesques amours avec de grandes dames.

La tirade était longue. Étienne était abasourdi ; mais, en même temps qu'il était chagrin de voir son amour si bien deviné lorsqu'il le croyait un secret, il était quelque peu blessé dans sa vanité par la façon dont madame d'Estraines parlait de lui.

— Il se peut que mon amour soit une faute, reprit-il d'une voix tremblante ; mais si vos paroles sont des reproches...

— Eh mon Dieu ! s'écria-t-elle, ce n'est point moi qui aurai jamais fantaisie de t'en adresser ; j'ai trop de respect pour un amour vrai. Pardonne-moi un discours qui avait un peu la tournure d'une homélie, et ne pensons plus à tout cela, quoique je maintienne que si tu avais le courage et la fermeté d'un

homme comme tu en as les sentiments tendres, tu partirais au plus tôt. Je ne sais pas de meilleur remède que l'absence pour guérir ces maladies-là.

— Mais, ma tante, dit Étienne en souriant, ne vous ai-je pas assuré...

— Que tu ne voulais pas guérir? je l'ai parfaitement compris. Aussi bien, puisqu'on ne peut empêcher que les choses n'aient leur cours, et que les raisonnements sont de mauvaises barrières contre la passion, agis donc à ta guise, et n'en parlons plus.

Étienne ne demandait pas mieux, et la conversation prit un autre tour.

Mais, distrait des impressions que les discours de sa tante avaient éveillées dans son cœur, Étienne ne put s'empêcher de revenir, par une pente naturelle, aux choses qui le préoccupaient au commencement de sa visite. Il raconta donc à madame d'Estraines les circonstances qui avaient marqué l'apparition de Léonard sur la terrasse.

Madame d'Estraines écouta M. de Champluis avec une grande attention.

— Je crains bien, dit-elle en secouant les grandes barbes de la coiffe qui emprisonnait sa vieille tête, que mon frère ne se soit engagé dans une méchante affaire. Je le sais trop prudent pour rien tenter, s'il est seul; mais je le sais trop faible aussi pour résister, si ma nièce le pousse, et certainement c'est elle qui a jeté le levain dans la pâte; si la pâte fermente elle est femme à attacher la mèche à une mine, au risque de nous faire sauter tous en l'air. Qui le croirait, en la voyant avec ses petites joues roses, sa bouche souriante, ses yeux tendres et doux, et ses cheveux blonds qui lui donnent l'apparence d'une bergère de bateau!

Tout en parlant, la bonne dame s'était levée; elle ajusta ses mitaines, jeta un mantelet sur ses épaules, et, prenant dans sa main une canne à pomme d'or ciselée, elle s'achemina gravement vers le salon où se tenait la compagnie.

Lorsqu'elle entra, suivie d'Étienne, M. d'Ocbhon, sir John et madame de la Saulnaie causaient mystérieusement auprès de la grande cheminée. Léonard n'était plus avec eux. Tous trois se turent à l'arrivée de la dame. Sir John prit un journal, le comte se mit à tisonner le feu, et madame de la Saulnaie courut à un piano. Mais ce petit manége n'échappa pas à madame d'Estraines, et il confirma pleinement les soupçons qu'elle avait conçus.

— Quelle grave affaire traitez-vous donc ensemble, dit-elle, que vous oubliiez l'heure du souper? Vraiment, vous avez tous d'étranges usages aujourd'hui; j'entre, et vous vous taisez. Vous avez chassé une bonne partie de la journée; il est huit heures, et personne ne songe à se mettre à table. Que signifie ce silence?

— Mais, madame, s'écria M. d'Ocbhon avec un petit geste d'impatience, il signifie apparemment que personne ici n'a faim.

— J'ai vu un temps, reprit la vieille douairière, en posant sa main ridée sur le bras de son frère, où personne ne pensait à ses plaisirs, ni les vieillards, ni les jeunes gens. En ce temps-là on attendait le lendemain avec terreur; on voyait passer le jour avec effroi. Or, vous voilà, vous qui avez des cheveux blancs, et sir John qui a des cheveux noirs, ma nièce qui est une femme, Étienne qui est un enfant, tous graves et silencieux. Si donc vous êtes tous mornes, c'est qu'on conspire ici. Je ne sais ce que vous attendez, mais vous attendez; et c'est peut-être une terrible chose, prenez-y garde; j'en ai vu beaucoup d'aventurés dans cette vie-là, et beaucoup ne sont pas revenus : car, si l'on sait aujourd'hui d'où l'on part, on ne sait jamais où l'on va : prenez-y garde!

Tandis qu'elle parlait avec cette voix sentencieuse dont les vieilles personnes ont l'habitude, madame de la Saulnaie faisait courir ses doigts sur les touches d'ivoire du piano. L'impatience rougissait son front, et une émotion vainement comprimée agitait sa poitrine. Lorsque madame d'Estraines se tut, voyant que M. d'Ocbhon et sir John demeuraient immobiles et muets, celui-là la tête baissée, celui-ci les bras croisés, l'un pâle et inquiet, l'autre impassible dans sa gravité, madame de la Saulnaie quitta brusquement le piano et s'avança vers sa tante.

— Eh bien, oui, dit-elle en levant ses beaux yeux étincelants, oui, nous attendons.

— Louise, s'écria M. d'Ocbhon.

— Et pourquoi ne le dirais-je pas? Maintenant nous sommes trop avancés pour reculer. Si l'un ne peut se faire sans imprudence, l'autre ne saurait plus être sans lâcheté; et ceux qui sont de notre sang n'hésitent jamais en de telles circonstances.

— Mais qui attendez-vous donc? demanda madame d'Estraines pleine d'anxiété?

— Madame, duchesse de Berry, répondit madame de la Saulnaie d'une voix haute et fière.

Madame d'Estraines tressaillit à ce nom. Son noble visage prit une expression de profonde douleur, elle joignit les mains et leva les yeux vers le ciel comme si son âme murmurait une prière mentale.

— Ce qui est fait est fait, dit elle en se tournant vers son frère : puisque Madame doit honorer la Trésorière de sa présence, il la faut recevoir dignement, comme il convient à son rang, à ses malheurs surtout. Mais que toutes les fatales conséquences qui résulteront de son arrivée retombent sur la tête de ceux qui l'ont appelée!

— Les conséquences seront grandes pour la France, glorieuses pour nous, qui aurons aidé au triomphe

de la bonne cause, s'écria madame de la Saulnaie, le visage resplendissant d'enthousiasme. Il ne faut point parler de malheur et de fatalité : le jour de la victoire approche.

Madame d'Estraines regarda sa nièce avec bonté :

— Tu espères, mon enfant, lui dit-elle; c'est l'apanage de la jeunesse que l'espérance; garde-la donc tout entière, mais laisse-nous la réflexion. Vous savez, ajouta-t-elle alors en se tournant vers M. d'Ocbhon, que je suis la baronne de ce château ; c'est à moi qu'il appartient de recevoir Madame, et puisqu'il y a des périls dans cet honneur j'en veux ma part. J'ai donc quelque droit à savoir tout ce qui s'est fait et tout ce que vous vous proposez de faire.

— C'est une chose simple, reprit M. d'Ocbhon : Madame est débarquée à Marseilles le 30 avril, suivie de quelques serviteurs fidèles. Depuis lors, elle a voyagé, tantôt de nuit, tantôt de jour, trouvant un asile chez des gentilshommes dévoués. L'un d'eux, qui est de nos voisins, comptant sur ma loyauté, m'a informé des projets de son altesse, et m'a demandé aide et secours, au nom du roi, pour lui faciliter les moyens d'arriver dans la Vendée, où de braves royalistes, nombreux et résolus, se tiennent prêts à lever le drapeau blanc au premier signal.

— Pouvions-nous refuser? exclama madame de la Saulnaie.

J'ai promis ce qu'on me demandait. Or, Madame est aujourd'hui à la Chapelle-Montbradoix, à trois lieues d'ici. Le gentilhomme qui a ma parole l'accompagne, mais les routes sont sillonnées de lanciers. Le régiment qui était en garnison à Limoges a été échelonné dans tout l'arrondissement ; les autorités sont sur leurs gardes; en suivant la chaîne des collines qui court depuis le Périgord jusqu'à la Loire, Madame peut seulement espérer d'échapper aux agents qui la poursuivent. La Trésorière lui ouvre le passage de ces collines ; elle attend que la nuit soit profonde pour partir ; le rendez-vous est au pré des Trois-Deniers, dans une heure elle y sera. C'est là qu'il faut aller; le gentilhomme qui l'accompagne ne connaît pas les sentiers qui, par les bois et les ravins, conduisent jusqu'au château, et c'est à nous qu'il doit confier le soin de veiller sur une tête aussi sacrée. C'est Léonard qui nous a confirmé les détails que nous écrit une dame par sa lettre. Il a rencontré des lanciers par la campagne. Or, quand vous êtes entrée, nous discutions ensemble pour savoir lequel de nous aurait l'honneur de servir de guide à Madame.

— Et je disais à mon oncle, s'écria madame de la Saulnaie, que ce n'était pas à lui à se rendre au pré des Trois-Deniers. Ce n'est pas à son âge qu'il convient de s'exposer aux dangers d'une expédition nocturne ; entendez la pluie qui fouette les vitres. Il y a des lanciers en campagne, dites-vous ; s'il y a des périls c'est à moi, qui les ai appelés, à les braver, non pas à vous.

— Vous avez raison en ce qui touche M. d'Ocbhon, dit à son tour sir John ; mais ce n'est pas à vous non plus, qui êtes une jeune femme, à vous exposer imprudemment. Demeurez donc, et moi....

— Non pas, sir John, interrompit madame de la Saulnaie ; je n'abandonnerai pas cet honneur à un fils de notre implacable ennemie l'Angleterre. L'exilée, en approchant de sa fidèle Vendée, doit être accueillie par une main française. Si c'était un Stuart, je ne vous disputerais pas la gloire de tout braver pour le sauver ; mais c'est un Bourbon, et cette gloire nous appartient.

— Alors, c'est moi qui vais partir, s'écria Étienne de Champluis les yeux brillants d'enthousiasme. Restez, mon oncle ; restez aussi, ma cousine ; je suis bon gentilhomme, je suis jeune ; personne ne doute de mon courage : je revendique le droit d'accompagner Madame.

Louise, étonnée, regardait Étienne : ce n'était plus l'enfant timide et soucieux qu'elle connaissait ; c'était un grand et beau jeune homme, hardi et résolu.

— Bien parlé ! mon cousin, lui dit-elle en lui tendant la main ; afin que mon oncle cède aussi, je cède la première. Faites votre devoir, et que Dieu vous garde !

— Mais, mon enfant, lui dit madame d'Estraines, qui avait pour Étienne toute la tendresse d'une mère, n'allez pas commettre d'imprudence.

— N'ayez point de peur, ma bonne tante, reprit joyeusement Étienne ; Dieu aura entendu la voix de ma jolie cousine. Adieu, il est temps de partir.

— Mais n'avez-vous pas quelques préparatifs ?...

— Ils ne seront pas longs. Je porte encore mon habit de chasse ; je prendrai, en passant, mon fusil qui est au râtelier, et malheur aux importuns qui chercheraient à nous examiner de trop près ! J'appellerai mon chien ; je ne connais pas d'animal qui ait le nez plus fin : il flaire un homme à cinq cents pas. Léonard, qui est leste et vigoureux, nous servira d'éclaireur et de guide. Avant une heure, nous serons au pré des Trois-Deniers ; avant trois, nous serons de retour.

Étienne prit sa casquette, serra la main à sa tante et sortit du salon. Madame de la Saulnaie l'accompagna jusqu'au râtelier.

— Je ne vous savais pas tant de dévouement, lui dit-elle, tandis qu'il prenait son fusil.

— Du dévouement ! reprit-il ; oh ! ce n'est pas cela qui m'inspire. Et portant la main de sa cousine à ses lèvres il s'éloigna rapidement.

Louise sentit le feu de ses lèvres jusqu'à son

cœur, et rougit, quoiqu'il ne fût plus là. Elle courut jusqu'à la porte qu'il venait de franchir et le regarda s'enfoncer dans l'ombre avec Léonard. Quand elle ne le vit plus, elle rentra lentement au salon, tremblante et le cœur ému ; le baiser d'Étienne avait déchiré le voile qui couvrait ses yeux.

Le vent s'engouffrait dans la sombre avenue, et la pluie battait contre les fenêtres : tous les hôtes de la Trésorière, réunis dans le salon, attendaient assis autour du feu ; tous étaient muets et chacun causait avec ses pensées secrètes, lorsqu'au bruit de l'orage se mêla tout à coup un bruit de chevaux piétinant sur le gravier. Au même instant la porte du salon s'ouvrit, et un domestique entra brusquement, pâle, effaré.

Chacun se leva. M. d'Ocbhon tremblait ; madame de la Saulnaie avançait la tête en fronçant le sourcil ; sir John s'était élancé vers une des fenêtres.

— Madame, s'écria le domestique en s'adressant à madame d'Estraines, je ne sais pas ce qui arrive, mais voilà des lanciers qui entourent la maison.

— Des lanciers ! murmura M. d'Ocbhon !

— Oui, monsieur le baron ; et celui qui les commande, un grand officier qui a des moustaches, demande à parler à madame la comtesse.

— A moi ? fit madame d'Estraines.

— Serait-ce quelque visite domiciliaire ? dit M. d'Ocbhon.

— Une visite domiciliaire ! s'écria madame de la Saulnaie ; mais c'est une tyrannie, il faut résister.

— Mon amitié me donne le droit de vous donner un conseil, dit à son tour sir John : loin de résister il faut faire entrer cet officier tout de suite et s'expliquer avec lui.

— Mais, s'ils entrent, ils s'empareront de la duchesse aussitôt qu'elle arrivera, dit madame de la Saulnaie en tordant ses mains de désespoir.

— Une folle résistance peut tout compromettre, reprit sir John ; une explication peut tout sauver ; il n'est pas encore certain que cet officier ait ordre de procéder à une visite domiciliaire ; peut être surpris par l'orage, veut-il seulement demander un asile pour sa troupe et pour lui. Mais, quoi qu'il en soit, d'abord il faut le faire entrer.

— Jean, dit madame d'Estraines au domestique, donnez l'ordre qu'on introduise cet officier.

Un instant après on entendit le bruit des bottes éperonnées de l'officier sur les dalles du corridor.

Il entra et salua en ôtant son schapska, dont les plumes pendaient toutes détrempées par la pluie.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il en s'adressant à la baronne, si je viens à pareille heure réclamer l'hospitalité pour mes soldats et pour moi. J'ai ordre de battre le pays avec ma troupe pour surveiller les mouvements de quelques réfractaires qui se sont montrés dans les environs de Rochechouart. On m'a assigné pour quartier général le château de la Trésorière : voici mes ordres. Je comptais ne m'arrêter que demain et coucher avec mes gens à Oradour ; mais l'orage qui m'a surpris dans la plaine m'a contraint de venir vous importuner quelques heures plus tôt.

La baronne prit les papiers que lui tendait l'officier, et lut que le général B... donnait commission au lieutenant Lambert de parcourir les communes du canton de Rochechouart, et requérait les habitants de lui prêter aide et assistance en cas de besoin.

— J'ai vingt-cinq lanciers avec moi, ajouta le lieutenant lorsque la baronne eut achevé de parcourir les papiers.

— Je ne m'attendais pas à telle visite, reprit madame d'Estraines, dans le calme et solitaire château de la Trésorière ; mais vous avez des ordres et vous devez les exécuter. Je veillerai à ce que tout ce qui vous sera nécessaire vous soit donné.

Madame d'Estraines agita une sonnette d'argent, et donna rapidement des instructions dans ce sens à son intendant.

— Et moi, madame, dit l'officier en se retirant, je vais donner des ordres pour que la présence de mes vingt-cinq lanciers vous soit incommode le moins possible.

— L'impertinent ! exclama madame de la Saulnaie quand le lieutenant Lambert se fut éloigné ; il n'a pas seulement daigné nous adresser un seul mot d'excuse sur sa malséante visite.

— C'est un militaire, et il a des ordres, répondit sir John en lui jetant un regard. Sa présence est inopportune, mais il faut l'accepter comme une nécessité. D'ailleurs, il n'y a que demi-mal ; il reste, mais il semble ne se douter de rien. Il y a sur le visage de ce jeune homme l'expression de la franchise et de l'énergie hautement caractérisées ; il ne faillira pas plus à son devoir qu'il ne reculera devant un danger, quel qu'il soit ; mais il n'a certainement ni la ruse, ni la dissimulation qui sont nécessaires pour remplir la mission qui lui est confiée. Accueillez-le avec simplicité pour lui inspirer une confiance qui nous est indispensable, et gardons-nous surtout d'éveiller ses soupçons, parce que c'est un de ces hommes qui, lorsqu'ils se sentent embarrassés dans les fils d'une intrigue, coupent volontiers le nœud gordien avec le sabre.

D'après les conseils de sir John, M. d'Ocbhon lança les gardes du château dans le parc pour prévenir Étienne et l'arrêter avec son compagnon ; madame d'Estraines invita le lieutenant à souper, et madame de la Saulnaie dissimula la colère qui tourmentait son beau visage.

Un quart d'heure après son arrivée, le lieutenant

Lambert se chauffait paisiblement au coin du feu, en compagnie de ces quatre personnages. On dressait une table dans une pièce voisine, et madame d'Estraines s'excusait sur le retard qu'on mettait à servir, en prétextant l'absence de son neveu, que son ardeur pour la chasse entraînait loin du château.

— Qu'il prenne garde d'être trop fatigué, dit nonchalamment madame de la Saulnaie; je veux un bon danseur pour ouvrir le bal que nous donnons demain soir.

— Un bal! fit l'officier en tournant la tête vers Louise, que tous les regards interrogeaient à la fois.

— Hé! mon Dieu, oui! Que faire en ce pays pour tuer le temps? reprit-elle avec un sourire; ne faut-il pas se distraire le plus qu'on peut? Ce n'est point une amusante chose que la politique, et je cherche à y échapper autant qu'il m'est possible.

— Mais vous avez trouvé là, madame, une heureuse façon de vous en garantir. Oh! qu'on ferait mieux de vous imiter dans tous les châteaux du pays, que de passer le temps à intriguer; ce jeu-là au moins ne coûtera pas de sang.

— Du sang! s'écria madame de la Saulnaie en tressaillant.

Hélas! je le crains, reprit l'officier; c'est toujours de cette façon-là que les intrigues politiques finissent; encore si elles se terminaient promptement, je m'en plaindrais moins : on se donnerait de bons coups de sabre, et le plus fort aurait raison; tandis que le métier qu'on nous fait faire ne nous rapporte pas plus de profit que de plaisir.

— Sir John avait raison, pensa tout bas madame de la Saulnaie; puis elle ajouta tout haut : Grâce au ciel, nous n'en sommes pas encore aux coups de sabre; et, en attendant, nous dansons; c'est ce qui nous arrive quelquefois au château de la Trésorière, et c'est ce qui nous arrivera demain, entre amis et voisins. Vous plairait-il d'en être, monsieur, puisque le hasard vous a fait notre hôte?

— De grand cœur, répondit l'officier, pourvu que mon service me le permette.

En ce moment son regard tomba sur un portrait du duc de Bordeaux suspendu contre le mur : il se mordit les lèvres, et Louise surprit un rapide éclair dans ses yeux. Mais madame d'Estraines s'étant levée en ce moment pour donner un ordre, l'officier l'examina, et un imperceptible mouvement d'épaules accompagna le léger sourire qui vint dérider son visage.

Ce mouvement et ce sourire semblaient dire : Bah! c'est un caprice de la bonne dame; cela ne vaut pas une contredanse perdue, et de nouveau ses regards se tournèrent vers madame de la Saulnaie, qui avait merveilleusement interprété le jeu muet de sa physionomie avec l'intelligente perspicacité particulière aux esprits féminins.

Le signal qui devait avertir M. d'Ocbhon de la présence d'Étienne et de son compagnon, ne se faisait pas entendre, lorsque tout à coup la porte qui donnait sur une galerie contiguë au salon s'ouvrit, et Étienne parut sur le seuil, tenant d'une main son fusil, et conduisant de l'autre un jeune homme dont la tête blonde et pâle était couverte d'un large chapeau tout dégouttant de pluie.

Madame de la Saulnaie put à peine maîtriser un cri qui vint expirer sur ses lèvres, et se leva d'un bond; madame d'Estraines devint toute pâle, tandis que ses regards allaient avec terreur du jeune homme à l'officier. M. d'Ocbhon, surpris, épouvanté, n'avait pas même la force de quitter le chambranle de la cheminée contre lequel il s'appuyait.

Sir John embrassa toute cette scène d'un coup d'œil. Sur le seuil de la porte, Étienne s'était arrêté fronçant le sourcil et couvrant de son corps son jeune compagnon, tandis que sa main glissait le long du canon jusqu'à la batterie de son fusil. Le lieutenant Lambert s'était tourné sur sa chaise, et le regardait fixement avec surprise, mais avec une curiosité qui pouvait devenir fatale à tous.

Le silence était alors plus qu'une imprudence; c'eût été une révélation terrible pour un esprit plus soupçonneux que celui de l'officier. Sir John en comprit tout le danger.

— Vous arrivez bien tard, Étienne, dit-il brusquement en s'avançant vers les deux jeunes gens. Voilà plus d'une heure que nous vous attendons, vous et votre cousin; et, lorsque nous prêtons l'oreille pour entendre la cloche de la grille du parc, qui annonce tous les soirs votre retour, vous arrivez à l'improviste par la galerie qui communique aux serres. Voyez quelle peur vous avez fait à ces dames! Vrai Dieu! elles vous ont pris pour un revenant.

Étienne comprit sir John d'un regard; il fit un pas dans le salon, et jetant sa casquette avec aisance :

— Nous étions dans les collines avec mon cousin; il eût été trop long de prendre par le parc, et je me suis jeté dans le jardin par-dessus la brèche des douves, dit-il. Je regrette de vous avoir fait attendre; mais on ne fait pas tous les jours des chasses comme celle-là.

Le pays est-il donc giboyeux? demanda le jeune lieutenant avec insouciance.

— Quelque peu, mon lieutenant, reprit Étienne avec un sourire; d'ailleurs on trouve selon qu'on cherche; si vous restez quelque temps dans le pays, vous m'en direz des nouvelles.

Ce court dialogue avait suffi pour rendre à mesdames d'Estraines et de la Saulnaie toute leur pré-

sence d'esprit. Elles s'approchèrent l'une et l'autre du compagnon d'Étienne.

— Eh! mon Dieu! beau neveu, lui dit la douairière, vous voilà trempé par la pluie. N'êtes-vous point fatigué?

— Je le suis beaucoup, répondit le jeune homme d'une voix faible, en jetant ses yeux bleus vers les deux femmes; oui, beaucoup, reprit-il en s'appuyant contre le dos d'un fauteuil.

— Ah! mon pauvre cousin n'est point encore habitué à nos chasses, s'écria Étienne; il a vraiment grand besoin de repos, et je crois que la table ferait moins son affaire qu'un bon lit. Viens çà, mon garçon, ajouta-t-il en le prenant par le bras; je vais te conduire dans ta chambre et te faire avaler du bouillon.

Et il traversa lestement le salon en soutenant le jeune homme.

Quand la porte se fut refermée sur eux, Étienne tomba sur ses genoux.

— Me pardonnez-vous, madame, d'avoir osé vous parler de cette façon-là? Ah! s'il ne se fût agi que de la vie de ce lancier, je l'aurais tué plutôt que de vous manquer de respect, mais il n'est pas seul au château, et j'ai osé...

— Vous avez osé me sauver, M. de Champluis; relevez-vous: votre noble dévouement me console de bien des infortunes.



Et la duchesse de Berry tendit une main au jeune homme, qu'il porta à ses lèvres avec ardeur.

Quand les deux dames rentrèrent au salon elles annoncèrent à sir John et au lieutenant Lambert que le jeune cousin d'Étienne s'était volontiers couché, et que le souper se ferait sans lui.

Lorsque l'officier se fut retiré, madame de la Saulnaie put enfin expliquer à madame d'Estraines à quel propos elle avait annoncé un bal pour le lendemain. En traversant les cuisines pour chercher un garde, à qui elle avait quelques ordres à donner, elle avait entendu dire à un lancier qu'il était allé à Oradour pour demander les dépêches, qu'en traversant le bourg il avait pris copie d'un signalement dont le sous-préfet venait de faire l'envoi. Le signalement était celui de la duchesse de Berry. Le lancier avait le papier dans la poche de son habit et attendait le lieutenant Lambert pour le lui remettre. Madame de la Saulnaie avait fait signe au garde qui était un homme intelligent, et lui avait ordonné de faire boire ce soldat.

— Il a réussi à moitié, dit-elle; le soldat a été s'étendre dans une grange, hors d'état de rendre compte de sa mission; mais le garde n'a pas pu parvenir à lui soustraire ce fatal papier. D'ailleurs le signalement de Madame doit être adressé au lieu-

tenant Lambert; demain il le reconnaîtra, et s'il revoyait le cousin d'Étienne, peut-être ne le laisserait-il pas échapper cette fois. Il ne faut pas penser à faire partir Madame cette nuit; elle est épuisée de fatigue; c'est alors que l'idée de ce bal m'est venue. Je me charge d'y faire venir le plus de monde possible : la cave sera ouverte aux lanciers; je danserai avec le lieutenant s'il le faut, et au milieu du tumulte, quand il fera bien noir, la duchesse s'esquivera à la faveur d'un déguisement, accompagnée d'Étienne et de Léonard; elle se jettera dans les montagnes, dont tous deux connaissent les secrets passages, et alors à la garde de Dieu !

— Et malheur à ceux qui tenteraient de nous arrêter ou de nous suivre ! ajouta Étienne.

Cette exclamation valut à Étienne un regard qui précipita les battements de son cœur. Les rêves les plus enflammés vinrent assaillir sa jeune imagination, lorsqu'il se trouva seul dans sa chambre; il aspirait aux dangers du combat, et se voyait sanglant et blessé, aux genoux d'une femme qui, pour le sauver, n'avait qu'à poser ses lèvres sur son front brûlant; il faisait de la politique chevaleresque les paupières à demi closes; mais tandis que les songes, qu'enfante l'amour, tourbillonnaient autour de son alcôve, madame de la Saulnaie, en peignoir, ramenait les blondes tresses de ses cheveux autour de sa tête inclinée. Elle était seule et semblait écouter. Un bruit léger comme le soupir du vent dans le feuillage passa entre les rainures des persiennes entre-bâillées. L'orage était calmé; madame de la Saulnaie courut vers son balcon que voilaient les hautes branches d'un tilleul, entr'ouvrit doucement la fenêtre, et la silhouette de sir John se détacha dans l'aube.

— Toujours souriante, Louise, dit-il à la jeune femme; je ne veux pas faire comme le pédagogue qui prêchait tandis que l'enfant s'enfonçait sous l'eau, mais vous avez été bien imprudente; voilà l'heure du danger, et vous savez qui l'a appelé.

— Je le sais, John; mais ne croyez pas que je m'en repente. Dieu nous viendra en aide, et certes nous triompherons. Voyons, reprit-elle en tendant la main au baronnet, ne soyez donc pas si grave ici. Les femmes n'aiment guère la sagesse à minuit; d'ailleurs n'ai-je pas à vous remercier? Sans votre adresse et votre sang-froid nous étions tous pris au piége; vous seul n'avez pas perdu la tête. Depuis quand, sir Blackerley, vous avisez-vous d'avoir plus d'esprit qu'une Parisienne ?

— Depuis qu'une Parisienne m'a permis de l'aimer, répondit l'Anglais en baisant la blanche main qu'on lui abandonnait.

En ce moment on entendit un bruit de pas sous le balcon; on aurait dit que de lourdes bottes faisaient crier le gravier sourdement. Madame de la Saulnaie frissonna. Plus rapide que la pensée elle tourna le bouton de la lampe qui brillait sur sa toilette, et courut coller son visage contre les persiennes. A la pâle clarté de quelques étoiles qui scintillaient entre de blanches nuées, elle aperçut le lieutenant Lambert et quatre ou cinq lanciers. Leurs armes reluisaient sous le tilleul.

— Bernard, dit le lieutenant à l'un d'eux, tu vas disposer tes hommes autour du parc, vous veillerez à ce que personne ne sorte du château ou ne cherche à s'y introduire; si quelqu'un tentait de s'évader, vous l'arrêteriez sur-le-champ et vous viendriez me prévenir; mais en aucun cas, autre que celui de défense personnelle, ne faites usage de vos armes. Dans deux heures on vous relèvera. Allez !

Les lanciers passerent leurs mousquetons sous le bras, et, tournant sur leurs talons, s'enfoncèrent dans le parc. Le lieutenant Lambert tira un briquet de sa poche, alluma un cigare et s'éloigna lentement en fredonnant une ariette d'opéra.

Quand le bruit de leurs pas s'éteignit sous la feuillée, madame de la Saulnaie se pencha vers sir John : elle était pâle et tremblante.

— Il aura lu les dépêches, dit-elle à voix basse, et il connaît le signalement de la duchesse de Berry.

Cependant le lendemain le lieutenant Lambert ne manifesta aucun soupçon; il demanda des nouvelles du jeune chasseur avec le ton froidement poli d'un homme qui s'acquitte d'un devoir; et, s'il continua à prescrire la plus active surveillance à ses lanciers, il semblait en donnant ses ordres guidé plutôt par l'habitude du service militaire que par la conscience d'un danger.

Madame de la Saulnaie avait si bien employé son temps que vers le soir on vit arriver une file de voitures et de cavaliers qui venaient prendre part à la fête. Le sentiment du péril qui environnait Madame avait surexcité en Louise tous les instincts éveillés par les circonstances de sa vie nouvelle; le regard de sir John pouvait seul saisir sur son visage la trace fugitive des craintes qui l'obsédaient: pour tout autre, elle paraissait souriante et joyeuse comme une jeune femme à l'approche d'un bal.

Bientôt un orchestre improvisé préluda à un grand bruit, et madame de la Saulnaie ouvrit le bal avec Étienne. On dansait partout, sur la terrasse illuminée, dans les salons ornés de fleurs. Les gens du château, émoustillés par l'exemple, ne tardèrent pas non plus à danser dans les cours; les lanciers, alléchés par le bruit, se mêlèrent peu à peu aux groupes, et, quelques jolies filles se trouvant par là, ils firent bientôt comme tout le monde. Madame de la Saulnaie, qui observait tout sans paraître regarder rien, fit apporter des paniers de vin; et Léonard, qui était un garçon précieux pour ces sortes de

choses, versait gaillardement aux soldats, qui buvaient à pleins verres. Le lieutenant Lambert avait vingt-cinq ans : la vue des femmes qui tournoyaient autour de lui, gazouillant comme des fauvettes, le son des instruments qui ne chômaient guère, l'éclat de cette gaieté en plein vent, étourdirent son esprit, où le soupçon n'avait pu enfanter de profondes racines. Quand il eut dansé, il ne pensa plus aux conspirations ; la valse fit sur son cerveau l'effet d'une bouteille de vin de Champagne, et l'officier chargé d'une mission disparut sous l'élève de Saumur.

— Il est temps, je crois, dit madame de la Saulnaie à l'oreille d'Étienne, en quittant le bras du lieutenant.

Étienne glissa comme une couleuvre entre les danseurs et disparut.

Un instant après il franchissait la grille des cours et pénétrait dans le parc ; tandis qu'il fouillait un buisson et s'armait d'un fusil double qu'il en avait tiré, deux personnes entrèrent dans le fourré sans faire plus de bruit qu'un lièvre en passant sur les bruyères : c'étaient Léonard et une paysanne ; tous deux sortaient des cours où retentissait le bruit de la fête.

— Ils nous ont laissé passer, dit Léonard à voix basse, tout en prenant comme Étienne un fusil caché sous l'herbe ; les lanciers n'ont pas plus de tête que des grives en automne ; mais ils ne sont que douze par là ; j'en ai compté cinq aux écuries ; les autres sont en sentinelles autour du parc.

— En es-tu sûr ? demanda Étienne.

— J'ai rampé jusqu'aux charmilles et j'ai vu leurs mousquetons briller au clair de la lune. Nous ne pouvons songer à passer tous trois ensemble par les clairières, quand il n'y a pas le plus petit nuage au ciel.

— Cependant nous ne pouvons pas attendre ! dit la paysanne en frappant la terre du pied.

— C'est ce qu'il y aurait de plus sage, répliqua Léonard ; mais il nous reste encore un moyen. Marchez droit devant vous ; là-bas, près d'un bouquet de chênes, à l'extrémité du parc, vous rencontrerez une sentinelle : c'est la plus isolée. Vous arriverez vers elle en chantant : le lancier vous arrêtera...

— Malheureux ! s'écria Étienne, et s'il allait la reconnaître !

— Aimez-vous mieux que je lui casse la tête d'un coup de fusil ? Parlez ! j'y cours, et vous jouerez des jambes.

— Non, fit vivement la paysanne. Apres ?

— Vous lui répondrez que vous venez du château et que vous allez à la ferme des Pierreux ; certainement il vous laissera partir. Alors vous filerez tout doucement par le sentier ; puis, quand vous aurez perdu la sentinelle de vue, vous vous jetterez dans les champs à droite, vous longerez le bois, et vous nous trouverez à quelques centaines de pas.

— C'est bien, dit Étienne, je vais l'accompagner ; et si...

— Non, pas vous, reprit Léonard en l'arrêtant, mais moi, s'il vous plaît. Pardonnez-moi, mon jeune maître, mais je crois que pour cette affaire-là vous n'auriez pas le coup d'œil assez juste, vous avez le sang trop vif. Et puis, s'il me fallait venir à jouer du couteau, j'ai de meilleurs bras que vous pour cette besogne. Un coup peut nous perdre ou nous sauver, et ma main ne m'a jamais trompé.

Comme Étienne hésitait encore, la paysanne lui tendit la main et lui dit d'une voix ferme :

— Allez, monsieur de Champluis ; Léonard a raison. Une meilleure occasion se présentera pour vous de vous battre au soleil.

— Vous, monsieur, continua Léonard, prenez à droite par le taillis, faites aussi peu de bruit que vous le pourrez, et quand vous serez près des ormes du vieux jardin, glissez-vous à plat ventre. Si vous craignez d'être aperçu par la maudite lumière qu'il fait, relevez-vous hardiment, allez droit à la sentinelle, dites votre nom ; les lanciers le connaissent déjà ; si elle tente de vous arrêter, à la garde de Dieu, ce sera une affaire à régler entre vous.

— Et qui ne sera pas longue, dit Étienne, qui serrait son fusil. Et tous trois, par différents côtés, gagnèrent dans le parc.

— Qui va là ? dit bientôt la voix de la sentinelle.

— Une femme, répondit la paysanne en affectant l'allure des femmes de la campagne.

— Avancez à l'ordre. Voyons, où allez-vous comme ça ?

— A la ferme des Pierreux, qui est là-bas où vous voyez ces grands peupliers.

— Ah ! et qu'allez-vous y faire ?

— Voir ma tante, la vieille Margot, qui est malade, répondit hardiment la jeune paysanne en fourrant ses mains dans les poches d'un petit tablier.

— Eh bien ! on ne passe pas ; vous lui apporterez de la tisane une autre fois ; il y a des ordres.

— Est-ce qu'il y a aussi des ordres pour les filles qui ont des amoureux ? reprit la paysanne en se dandinant sur ses jambes.

— Ah ! vous avez un amoureux !

— Tiens ! est-ce que toutes les jolies filles n'en ont pas toujours quelqu'un.

— Et quelquefois deux.

— C'est selon ! dame, quand on est gentille. Voyons, laissez-moi passer ; mon cousin Pierre m'attend.

Le lancier regarda la jeune fille à la clarté brillante de la lune ; il sembla réfléchir un instant, puis reprit en étendant la main vers elle :

— Et si je vous laisse passer, que me donnerez-vous ?

— Mais pas grand' chose, répondit-elle en sou-

riant, je vous donnerai un grand merci; c'est tout ce que j'ai à votre service.

— Oh! les jolies filles ont mieux que ça; vous me donnerez bien un baiser? continua le lancier en lui prenant la taille.

— Insolent! s'écria la paysanne qui venait d'effleurer de sa main la joue du soldat.

— Oh! fit le lancier, qu'est-ce que cela? vous avez la main bien douce et la parole bien dure pour une paysanne. Halte-là, ma mie, nous allons retourner ensemble au château, s'il vous plaît.

L'effroi chassa subitement la rougeur ardente qui colorait les joues de la jeune fille: elle pâlit et se recula.

— Vous suivre, moi, jamais...

— Oh! ne cherchez pas à m'échapper, j'ai de meilleures jambes que vous, et au besoin, vrai Dieu! madame, je dépêcherais à vos trousses une balle qui saurait bien vous atteindre.

— Je suis perdue! murmura la paysanne en jetant de tristes regards autour d'elle.

Mais au moment où la main du lancier s'étendait vers elle, un coup de bâton la fit retomber sans force à ses côtés, et Léonard, agile comme une panthère, avait sauté à la gorge du soldat.

— Écoute, lui dit-il, quand il l'eut terrassé, si tu dis un mot, je te plante ce couteau dans le cœur. Si tu tiens à vivre, tais-toi.

— C'est bon, fit le lancier; vous m'avez pris par derrière, et je ne sais plus où est mon bras. Je ne dis rien pour le quart d'heure; un jour nous nous retrouverons.

— Tu as de l'esprit, mon drôle; tu vas rester ici bien tranquille, reprit Léonard en le bâillonnant, après avoir noué ses bras derrière le dos. Voilà un arbre qui pourra te servir d'oreiller. Tiens-toi les pieds chauds et bonne nuit.

— Vite, madame, ajouta-t-il en prenant la paysanne par la main, il n'y a pas de temps à perdre; j'ai entendu les pas des lanciers qui viennent relever les sentinelles, et je n'ai qu'un fusil contre quatre mousquetons.

Le regard que Léonard jeta sur la duchesse était encore plus significatif que ses paroles. Elle ne répondit rien; mais s'appuyant sur les bras du garde, elle s'enfonça dans les blés.

Tandis que ces choses se passaient à l'extrémité du parc, la fête continuait au château. Cependant, étonné de ne plus rencontrer Étienne, le lieutenant demanda de ses nouvelles à madame de la Saulnaie.

— Il danse dans le salon, répondit-elle, avec son cousin, qui n'a pu entendre les violons sans vouloir jouer des jambes.

— Ah! il est descendu?

— Eh! mon Dieu, oui; il est d'un sang qui ne lui permet pas de rester en place quand il y a du bruit quelque part.

Le lieutenant Lambert s'éloigna, tout à fait rassuré cette fois.

— A mon tour! reprit madame de la Saulnaie, quand elle le vit entrer au château.

— Où courez-vous? lui demanda sir John, en lui voyant gagner une porte de service qui conduisait dans les appartements par un escalier dérobé.

— Achever mon rôle, dit-elle en lui jetant un sourire; je ne puis pas laisser à Étienne tout le poids de cette comédie.

— Mais ne m'en revient-il aucun?

— Si vraiment; vous interviendrez comme la Providence, au dénoûment, pour me gronder.

Et Louise, appuyant deux doigts sur ses lèvres, disparut sous la porte obscure.

Sir John secoua la tête et rentra au château. En passant le perron, il rencontra M. d'Ocbhon. Le bonhomme, qui ne pouvait dompter son inquiétude, le prit par le bras et le questionna sur ce que faisait sa nièce, qu'il cherchait vainement.

— Pas grand' chose, répondit gravement l'Anglais; elle achève le premier acte d'une trilogie qui a commencé comme un vaudeville et qui pourrait bien finir comme une tragédie.

Il achevait à peine ce peu de mots qu'une étrange rumeur s'éleva au milieu des groupes de danseurs. Quelques lanciers ramenaient l'un d'entre eux qu'ils avaient trouvé lié contre un arbre. Le bruit circulait que madame la duchesse de Berry venait de s'échapper par le parc. Le lieutenant Lambert fut bientôt instruit de tout ce qui se passait: il accourut sur les lieux et se fit raconter par la sentinelle les détails du guet-apens et de l'évasion dont les soldats irrités causaient entre eux.

Le lieutenant Lambert courut aux écuries, sauta sur son cheval, et, se faisant suivre de quelques hommes, se lança au galop dans le parc, tandis qu'il donnait ordre à son maréchal-des-logis de tourner le château avec le reste de la troupe et de gagner les collines, où les fugitifs devaient probablement s'être réfugiés.

La fête s'était brusquement arrêtée; le bruit de cet événement s'était répandu de proche en proche, et les invités se communiquaient à voix basse les impressions que la nouvelle réveillait dans leur esprit. Cependant lorsqu'on sut à peu près de quoi il s'agissait, la peur gagna le grand nombre: les gentilshommes limousins craignaient de se compromettre par une manifestation imprudente, et la plupart, se bornant à faire des vœux muets, s'échappaient doucement. Le lieutenant Lambert n'avait pas encore atteint l'extrémité du parc que déjà les royalistes de Rochechouart s'éparpillaient par les chemins comme une nuée de canards effarouchés; et, lorsque

madame d'Estraines dit d'une voix haute et grave en s'agenouillant au milieu du salon : « Prions pour la mère d'Henri V », il ne restait plus autour d'elle que quelques vieux Vendéens à tête blanche et de jeunes femmes qui tremblaient.

Le lieutenant Lambert avait rapidement gagné la lisière du bois ; et, suivant les indications que Bernard venait de lui donner, il s'était jeté à droite dans les champs, espaçant ses hommes autant que le lui permettait la nature du terrain, mais de façon à ce qu'ils pussent toujours se voir et se prêter un mutuel secours en cas de danger. Il y avait à peine cinq minutes qu'ils galopaient dans le taillis, fouillant du regard les buissons et les halliers, lorsqu'un coup de feu partit du bois, et presque au même instant une femme à cheval parut sur la lisière, courant au galop. La lune éclairait en plein la terre, et sa lumière argentée permettait de reconnaître au loin les objets.

—C'est elle ! c'est elle ! s'écria Bernard en voyant le costume que portait cette femme ; et, sans attendre les ordres de son officier, il se lança à sa poursuite à bride abattue.

Le lieutenant Lambert arracha une carabine des mains d'un lancier, et lâcha le coup de façon à faire voler la terre à quelques pas de sa fugitive, espérant que la peur la forcerait à s'arrêter ; mais le sifflement de la balle précipita sa course. Elle pencha sa tête sur l'encolure du cheval, et, fouettant son cou avec une houssine, elle sembla glisser comme un fantôme sur la surface du sol. Les pieds du cheval arrachaient des étincelles aux cailloux.

— En avant ! cria le lieutenant d'une voix tonnante ; et toute la troupe s'élança à sa suite.

Cette course ardente dura plus d'un quart d'heure. La fugitive entraînait après elle les lanciers dans la plaine, sautant les haies et les fossés, et les écartant de plus en plus des collines qui s'effaçaient à l'horizon. A mesure qu'elle s'enfonçait dans les champs, les chevaux des lanciers haletaient et perdaient du terrain ; deux cavaliers seulement, Lambert et Bernard, la suivaient, broyant la terre sur ses traces.

Enfin la fugitive ralentit sa course effrénée ; Lambert redoubla d'efforts, Bernard le suivit, et bientôt tous deux furent à ses côtés.

— Rendez-vous, madame, s'écria le lieutenant, tandis que Bernard saisissait par la bride le cheval écumant.

— Bien volontiers, monsieur Lambert, dit madame de la Saulnaie en s'inclinant sur sa selle.

— Quoi, madame !...

— Vous ne vous en doutiez guère, n'est-ce pas ? Je ne vaux vraiment pas la peine qu'on me poursuive si long-temps et si loin, et cependant je vous ai fait courir ; mais je suis fatiguée et je me rends. Voilà ma cravache.

Madame de la Saulnaie souriait en ramenant ses cheveux sous son petit bonnet ; le lieutenant Lambert avait peine à dissimuler sa colère et mordait ses lèvres ; Bernard maugréait entre ses dents.

— Oh ! ne vous pressez pas, criait-il aux lanciers qui accouraient vers eux, ce n'est pas celle que nous cherchons.

— Et je crois que celle-là n'a plus rien à craindre de vos poursuites, reprit madame de la Saulnaie. Voyons, lieutenant, ajouta-t-elle en tendant sa main au jeune officier, chacun a fait son devoir, puis-je dire sans rancune ?

— Bien joué, madame, répondit le lieutenant en serrant cordialement cette petite main ; je ne puis vous en vouloir, mais j'aurai ma revanche.

Le coup de feu que Léonard avait lâché, au moment où madame de la Saulnaie sortait du bois, pour attirer l'attention sur elle, avait failli devenir fatal aux fugitifs. Les lanciers qui avaient reçu ordre de tourner le château avaient déjà gagné le revers de la colline ; au bruit de la détonation, ils changèrent de direction. Léonard, Étienne et la duchesse n'eurent que le temps de se blottir dans les fourrés. Couchés par terre, sur l'herbe, ils voyaient entre les buissons les soldats fureter avec inquiétude et curiosité, la carabine sur le pommeau de la selle. Étienne et Léonard retenaient leur respiration, tous deux l'œil fixé sur les lanciers et le doigt posé sur la détente du fusil ; chacun tenait son homme au bout du canon. Ils avaient échangé un regard et s'étaient compris. Enfin les lanciers passèrent à côté d'eux sans les voir ; le souffle des chevaux agita un instant le feuillage du taillis qui les abritait, et ils s'éloignèrent ; une dernière fois leurs armes, éclairées par la lune, brillèrent sur la colline, et le bruit de leurs pas s'éteignit dans l'éloignement. Les deux jeunes gens se levèrent.

— Debout, madame, dit Léonard ; prenons ce sentier qu'ils ne connaissent pas, et marchons ferme : dans une heure nous serons sauvés.

— Merci, mes amis, dit la duchesse en leur prenant la main à tous deux. Quand pourrai-je reconnaître un pareil dévouement !

— Notre récompense est dans votre souvenir, lui répondit Étienne qui lui indiquait le sentier, où déjà Léonard marchait en éclaireur.

Ils s'avancèrent en silence pendant une heure ; le pays devenait de plus en plus accidenté et sauvage ; des touffes de chênes et de bouleaux hérissaient le terrain couvert de bruyères et de genêts. Léonard se retourna.

— Il n'y a plus de dangers maintenant ; les gendarmes ne pénètrent jamais la nuit en pareil lieu, et les lanciers n'en savent guère le chemin. En suivant cette allée, nous arriverons dans deux ou trois heures, tout à notre aise, à Brénac, où vous serez en

sûreté ; après quoi, madame, nous irons à nos affaires.

Léonard jeta nonchalamment son fusil sur l'épaule et se mit à marcher en sifflant.

— C'est un hardi compagnon que Léonard, dit Étienne ; on peut se fier à son coup d'œil et à sa parole : ce qu'il dit, il le fait ; mais ce qu'il fait, il ne le dit pas.

— Il a plus que vous, j'imagine, répondit la paysanne, l'habitude de ces sortes d'expéditions nocturnes.

— Il se peut, madame ; mais il n'y apporte ni plus de dévouement ni plus de résolution.

— Je le crois ; vous êtes gentilhomme et d'une famille qui a toujours eu le cœur haut et bien placé. Mais vous êtes bien jeune pour avoir tant de hardiesse et tant de fermeté dans une circonstance où la passion politique a plus à faire que le sentiment. Je suppose qu'une autre pensée vous guide et vous soutient, ajouta-t-elle en souriant, oubliant pour une heure qu'elle était prétendante, pour se souvenir seulement qu'elle était femme. Mais je ne vous demande pas compte de cette pensée, laissant à une autre le soin de vous récompenser, en attendant que mon fils puisse reconnaître votre dévouement.

Étienne inclina la tête doucement et se sentit rougir ; mais bientôt de nouvelles pensées agitèrent l'esprit de la duchesse ; et se rappelant le rôle qu'elle était appelée à jouer, elle demanda à son jeune défenseur des renseignements sur l'état des partis en Vendée, et la conversation prit un autre tour.

Cependant Léonard leur signala le voisinage de Rochechouart. En approchant ils prirent de nouvelles précautions, quoique personne ne parût dans la campagne endormie : ils s'écartèrent du creux de la vallée, et ne tardèrent pas à atteindre une chaumière isolée auprès de laquelle deux hommes couchés sous les arbres les attendaient. De nouveaux guides allaient conduire la duchesse.

En la remettant entre leurs mains, Étienne s'inclina et mit un genou à terre devant celle qu'il avait si couragement protégée, et qui avait ouvert son cœur à l'espoir.

— Adieu, monsieur de Champluis, lui dit-elle ; mes fidèles compagnons vont bientôt me rejoindre : la prudence nous avait séparés, le danger va nous réunir. Dans deux jours, je respirerai l'air de la Vendée. Puis-je vous dire au revoir ?

— Au revoir, madame, fit le jeune homme en baisant la main que la duchesse lui tendait.

Léonard et Étienne s'éloignèrent. Un instant après ils entendirent le bruit que faisaient des chevaux en frappant les cailloux de leurs pieds, et tous deux s'étant retournés virent la duchesse et ses deux guides qui s'élançaient au galop dans la vallée. L'ombre les enveloppa bientôt.

Après que les deux jeunes gens eurent fait une ou deux lieues dans la direction de la Trésorière, sans échanger une parole, Léonard s'arrêta brusquement au détour d'un sentier.

— Adieu, notre jeune maître, dit-il à Étienne ; votre chemin est là, le mien est ici.

— Mais ne vas-tu pas à la Trésorière ?

— Plus maintenant ; j'ai là-bas, dans les bois, de jeunes gars à qui j'ai donné rendez-vous et qui m'attendent.

— Et pourquoi faire ?

— Pour faire le coup de fusil, si les bleus nous cherchent. Si le cœur vous en dit, vous viendrez nous rejoindre ; il nous faut un chef, vous serez le nôtre.

Et, sans attendre la réponse d'Étienne, Léonard s'enfonça dans le sentier.

Étienne passa le reste de la nuit dans une ferme dépendante des domaines de son oncle, et ne rentra à la Trésorière qu'au soleil levant. Les lanciers, fatigués de leur inutile poursuite, étaient tous réunis au château. Le lieutenant Lambert fumait un cigare en se promenant sur la terrasse. Il salua le jeune homme sans lui adresser une question, et continua sa promenade, tandis qu'Étienne entrait au château.

Mais le lendemain les lanciers montèrent à cheval à midi. En donnant l'ordre du départ, le lieutenant Lambert froissait une lettre entre ses mains, et, lorsqu'il passa devant madame de la Saulnaie, il s'inclina avec grâce pour la saluer ; puis, relevant sa tête, il lui dit entre deux sourires :

— A vous la partie, à moi la revanche ; l'une vaudra l'autre, madame.

Et il s'éloigna au grand trot.

Madame de la Saulnaie cherchait à comprendre le sens de ces paroles mystérieuses, lorsque M. d'Ocbhon vint lui apprendre que des troubles avaient éclaté au village de Saint-Basile, où une troupe de réfractaires armés s'était montrée.

— Je comprends tout maintenant, s'écria la jeune femme ; ils sont perdus.

Et elle raconta ce que le lieutenant lui avait dit en partant. Tandis qu'ils se communiquaient leurs inquiétudes, un paysan arriva sur la terrasse, haletant et poudreux : sans pouvoir articuler une parole, il tendit une lettre à M. d'Ocbhon et se laissa tomber sur un banc, pâle, épuisé. Ses vêtements étaient déchirés et ses mains ensanglantées.

— La lettre est pour vous, Louise, dit M. d'Ocbhon ; c'est l'écriture de Léonard.

— De Léonard ! dit-elle, voyons.

Madame de la Saulnaie ouvrit précipitamment le papier et lut avidement. Léonard lui mandait que des nouvelles sûres lui avaient appris l'arrivée de Madame dans l'arrondissement d'Angers ; et que déjà

il y avait eu des soulèvements sur plusieurs points de la Vendée. Lui-même n'avait pas perdu un instant, et il avait fait une tentative à Saint-Basile, où il s'était procuré les armes et les vivres qui manquaient à sa petite troupe; mais la chose dont il avait le plus pressant besoin était de l'argent, pour attirer à lui ceux qui hésitaient encore, soit que l'appât d'une récompense pût seule les engager à braver des dangers que le sentiment politique était impuissant à leur faire affronter, soit qu'ils ne voulussent pas abandonner leurs familles, au milieu des hasards d'une guerre civile, sans ressource aucune. Après l'argent, la chose qui lui était le plus nécessaire, c'était un chef, un chef qui eût un nom et par ce nom de l'autorité.

— Tout cela, ils l'auront, s'écria madame de la Saulnaie, dont l'esprit ardent venait d'évoquer l'image d'Étienne de Champluis, qui, depuis deux jours, avait fait de singuliers progrès dans son estime.

Ce fut vainement que madame d'Estraines et M. d'Ocbhon tentèrent de s'opposer à ses projets.

— Je sais cela, répondait-elle à toutes leurs remontrances; je sais qu'il y a beaucoup d'imprudence et peut-être de danger à me mettre en campagne; mais où serait le mérite s'il ne s'agissait que d'une promenade? D'ailleurs, je suis un peu la cause de tout ceci, et je dois aide et secours à ceux que mon exemple a entraînés.

Un instant après madame de la Saulnaie montait à cheval, et se dirigeait au galop vers la partie des montagnes que le paysan lui avait désignée comme la retraite où Léonard et sa troupe s'étaient retirés. Sir John et M. de Champluis n'étaient pas dans ce moment au château.

Cette retraite était à quelques lieues de la Trésorière. Malgré la rapidité de sa marche, le soleil s'inclinait vers l'horizon empourpré quand la jeune femme approcha du vallon où elle devait trouver Léonard. L'agitation du galop avait redoublé l'ardeur de ses rêveries héroïques; il lui semblait qu'elle était une princesse qu'attendait une brillante troupe de chevaliers pour courir à la conquête d'un royaume fantastique, lorsqu'au détour du bois un coup de feu la fit violemment tressaillir. Quatre ou cinq autres éclatèrent immédiatement après, et l'écho répercuta ce bruit de colline en colline. Madame de la Saulnaie arrêta un instant son cheval écumant. La fusillade partait de la vallée vers laquelle elle courait: les paroles du lieutenant Lambert lui revinrent soudainement à la mémoire: elle craignit une trahison, et, emportée par l'inquiétude et la curiosité, elle s'élança en avant.

Un spectacle étrange s'offrit bientôt à ses regards. Plusieurs groupes de lanciers parcouraient le vallon, la carabine appuyée sur la cuisse; çà et là cachés derrière les plis du terrain, sous le couvert des buissons, une douzaine de chouans rampaient en échangeant des coups de fusil avec les carabiniers, qui, s'ils avaient l'avantage du nombre, avaient contre eux les difficultés du terrain. Les soldats traçaient un demi-cercle qui allait en se rétrécissant vers l'extrémité de la petite vallée où s'ouvrait un plateau nu et pierreux; il était clair que si le lieutenant Lambert parvenait à les pousser jusque-là, les chouans perdraient tout l'avantage de leur position et se trouveraient à la merci de leurs ennemis, tous mieux armés et bien montés.

Madame de la Saulnaie arrêta son cheval et suivit d'un œil inquiet les détails du combat. Elle avait bien vite reconnu les deux chefs, Léonard et Lambert, qui dirigeaient les mouvements de leurs petites troupes. Les coups de feu se suivaient à intervalles inégaux, quelquefois rares, quelquefois pressés; mais jusqu'alors ils avaient fait plus de bruit que de mal, lorsqu'enfin deux lanciers, frappés simultanément à la poitrine, lâchèrent la bride de leurs chevaux et tombèrent sur l'herbe. Un cri de joie s'éleva du fond de la vallée; un cri de fureur lui répondit, et les cavaliers, n'écoutant plus la voix de Lambert, qui s'efforçait de les arrêter, se jetèrent en avant. Léonard poussa un coup de sifflet, et tous les chouans se dispersèrent comme une volée d'alouettes; mais il avait été aperçu, et Bernard s'élança vers lui, le sabre et le pistolet au poing. Le jeune chef semblait n'y pas prendre garde, et déjà Bernard levait son pistolet, lorsqu'un coup de feu l'abattit au pied du chouan. Il se tordit un instant sur la terre, mordant et broyant les herbes, se leva sur ses genoux cherchant son sabre, retomba et mourut.

— Merci, dit Léonard en tendant la main à celui qui l'avait sauvé.

Puis, armant le fusil qu'il venait de recharger, il siffla une seconde fois, envoya sa balle à un lancier, qui passait près de là, et marcha en avant.

Au même instant le lieutenant Lambert arriva sur lui; il avait vu tomber Bernard et courait le venger. Les deux chefs se rencontrèrent sur un espace nu, clairière ménagée par le hasard entre les rochers et le taillis. Lambert lâcha un coup de pistolet sur le chouan; mais un brusque mouvement du cheval fit dévier sa main, et la balle glissa sur le dos de Léonard, qui, prompt et agile comme un chat-tigre, sauta à la bride du cheval. Lambert cherchait à le frapper du sabre, le paysan évitait les coups avec une merveilleuse dextérité; il avait jeté son fusil comme une arme inutile et tenait un couteau à la main. L'animal fatigué se cabra sous l'éperon du lancier; Léonard saisit l'instant et plongea sa lame dans sa gorge, tandis que le sabre du lieutenant effleurait son front où se dessinait une ligne de sang.

Le cheval hennit de douleur et s'abattit sur le cavalier. Lambert était vigoureux, mais il avait une jambe engagée sous le cheval; et Léonard, ne lui laissant pas le temps de se redresser, l'attaqua avec fureur. La lutte fut courte : le lieutenant, couché par terre, pouvait à peine faire usage de son sabre; il étreignit le chouan dans ses bras, cherchant à le renverser sous lui; tous deux se tinrent un instant mêlés et confondus sur la poussière, quand tout à coup les bras du lieutenant s'ouvrirent, il poussa un cri terrible, et Léonard se releva en laissant son couteau dans sa poitrine.

« En avant! en avant! cria-t-il, et mort aux bleus! »

Et il s'enfonça dans le taillis, où éclataient les coups de feu. Son compagnon le suivit.

Mais, en voyant tomber leur chef, les lanciers, qui avaient déjà perdu quelques-uns des leurs, les plus hardis, lâchèrent pied et se débandèrent. Leurs chevaux, lancés à toutes brides, les eurent bientôt mis hors de l'atteinte de leurs ennemis, dont les balles sifflèrent quelque temps à leurs oreilles.

Madame de la Saulnaie avait tout vu de sa position. Sans qu'elle y pensât, l'intérêt de cette scène, si puissant pour elle, la faisait s'avancer lentement vers le vallon; elle ne put se défendre d'un mouvement d'horreur quand elle vit la chute de Lambert, et, emportée par le sentiment de la pitié, qui se réveille si vite dans le cœur d'une femme, elle se dirigea vers la clairière où le jeune lieutenant était tombé.

Quand elle arriva, il était seul, étendu à côté de son cheval expirant, la jambe toujours prise sous la selle; il respirait encore. Madame de la Saulnaie essaya d'étancher le sang qui sortait de la blessure béante, et, soulevant sa tête, l'appuya sur ses genoux. Lambert tourna ses yeux vers elle et la reconnut; il sourit doucement en pressant sa main.

« Il est trop tard, madame, le couteau a bien frappé.



— Non, dit-elle, nous vous guérirons! »

Le lancier secoua la tête.

« Je le savais bien, dit-il, vous êtes bonne, et c'est sans méchanceté que vous avez poussé à cette guerre-là; cependant il aurait mieux valu jouer à un autre jeu; ceux-là finissent toujours mal. Voyez où cela vous a conduite. Maintenant vous aurez du sang aux mains!

— Ah! fit madame de la Saulnaie en tordant ses mains dans sa robe.

— Je suis soldat; mon père l'était aussi; ce n'est pas la mort qui m'effraie, mais j'ai regret de mourir sous un couteau français, quand nous avons d'autres ennemis.

— Taisez-vous, reprit la jeune femme, vous vous fatiguez.

— Je vous dis que tout est fini pour moi ; laissez-moi vous faire une prière. Vous ne la refuserez pas au mourant, quoique ce mourant soit un bleu, comme on dit dans ce pays.

— Parlez, dit-elle en portant la main à ses yeux, où brillait une larme.

— J'ai une pauvre mère à Nancy ; vous lui écrirez, et vous lui direz comment je suis mort ; vous trouverez de bonnes paroles pour la consoler ; elle n'avait que moi de fils. Vous me le promettez. »

Madame de la Saulnaie détourna la tête en sanglotant.

Lambert prit ses deux mains dans les siennes, il les porta à ses lèvres ; puis, tirant de son doigt un anneau d'or, il le lui donna en lui disant :

« Vous le lui enverrez ! »

Tout à coup il pâlit horriblement, et le sang cessa de couler de sa plaie ; un frisson courut dans ses membres, il agita ses lèvres, regarda une dernière fois madame de la Saulnaie comme s'il voulait lui adresser une prière, et laissa tomber sa main.

Madame de la Saulnaie se pencha sur lui ; aucun souffle n'agita les bandes de ses cheveux. Le lieutenant était mort ; sa tête reposait lourdement sur les genoux de la jeune femme, qui s'épouvantait de se voir seule, à l'entrée de la nuit, près d'un cadavre sanglant. Un cri étouffé jaillit de ses lèvres, elle repoussa la tête du lancier, qui retomba sur l'herbe, et se leva pâle, effarée, agitant ses mains, que le sang rougissait ; elle s'enfuyait au hasard, lorsque les chouans, qui venaient de la poursuite des cavaliers, parurent dans la clairière. L'un d'eux s'élança vers elle.

« Étienne ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras. Vous ! vous ici !

— Oui, dit Léonard ; je comptais sur lui, et maintenant nous avons notre chef.

— Leur chef, dit madame de la Saulnaie en le regardant. Étienne, emmenez-moi ; venez, venez. Oh ! je meurs si vous me laissez ici. »

Les chouans, qui, pour la plupart, étaient du canton et connaissaient madame de la Saulnaie, se regardèrent entre eux, étonnés ; les yeux de Léonard s'arrêtèrent sur le cadavre du lieutenant ; il vit en même temps les taches rouges qui ensanglantaient la robe de la femme, et son épouvante lui fut expliquée.

« Il est mort près d'elle ; elle a peur, dit-il tout bas. »

Cependant Étienne fit approcher le cheval de sa cousine et le sien ; il la mit en selle, et, prenant Léonard à l'écart, il lui dit en lui serrant la main.

« Je dois la conduire au château, mais je suis à vous ; il est prudent que vous quittiez ces collines ; quand vous serez en lieu sûr, faites-le-moi connaître, et je vous rejoindrai. Adieu. »

Pendant une partie de la route, madame de la Saulnaie resta muette ; la terreur semblait avoir fermé ses lèvres ; elle galopait à côté d'Étienne, regardant parfois derrière elle, comme si elle eût craint qu'un fantôme la poursuivît. Lorsque ses yeux tombaient sur la bague que Lambert lui avait confiée, elle tressaillait et frappait son cheval qui dévorait l'espace.

Enfin la fraîcheur de la nuit calma son agitation fébrile : elle put alors écouter Étienne qui cherchait à distraire ses esprits des pensées qui la tourmentaient. Il lui apprit, sur sa demande, que, s'étant écarté dans la journée, après une visite qu'il avait faite aux gentilshommes entre les mains desquels il avait laissé la duchesse, il s'était trouvé, au coucher du soleil, sur les collines qui enserrent le vallon ; ayant aperçu de loin les lanciers qui s'avançaient rapidement, la curiosité l'avait engagé à descendre, et le hasard l'avait jeté au milieu des chouans, au moment où le combat commençait. Il n'y avait pris aucune part jusqu'au moment où un lancier avait menacé la vie de Léonard ; alors, par un mouvement aussi rapide que la pensée, il avait jeté cet homme par terre d'un coup de fusil ; Léonard s'était lancé en avant, et il l'avait suivi.

« Et vous auriez pu être tué, lui dit madame de la Saulnaie.

— Je serais mort près de vous, sous vos yeux ! C'eût été presque du bonheur ! »

Étienne prononça ces paroles d'une voix exaltée : Louise lui prit la main et baissa sa tête pour qu'il ne vît pas les larmes qui brillaient dans ses yeux.

Grâce à la connaissance qu'ils avaient des localités et à la rapidité de leur marche, ils arrivèrent à la Trésorière avant qu'aucun lancier n'y fût revenu ; personne ne put donc se douter de la part qu'ils avaient prise au combat.

Le lendemain, Étienne et madame de la Saulnaie se rencontrèrent dans le parc ; le repos avait rendu à cette dernière une partie du calme qu'elle avait perdu. Elle prit le bras d'Étienne et se dirigea vers un petit pavillon caché dans le plus épais du bois : les habitants de la Trésorière en avaient fait un lieu de retraite pour les chaudes journées d'été : des plantes grimpantes lui faisaient un rideau de feuillage verdoyant, et il était garni à l'intérieur de jolis meubles façonnés en bois.

La conversation des deux promeneurs roula quelque temps sur des choses indifférentes, lorsqu'une observation d'Étienne réveilla des sentiments un instant assoupis dans le cœur de Louise.

« Que dites-vous ? s'écria-t-elle en frémissant.

— Mais rien qui doive vous étonner, reprit-il. En quittant Léonard, j'ai promis de le rejoindre, et je le rejoindrai quand il m'appellera.

— Quoi! vous voulez encore courir les chances de cette horrible guerre ?

— Je ne crois pas qu'elles soient si dangereuses, si tous les combats ressemblent à celui d'hier. D'ailleurs, qu'importe! N'est-ce pas la place d'un gentilhomme? »

En achevant ces mots, Étienne ouvrit la porte du pavillon où ils venaient d'arriver, et ils entrèrent.

Madame de la Saulnaie s'assit et garda quelques instants le silence, la tête appuyée dans ses mains. Étienne la regardait avec surprise, cherchant quelle cause pouvait affliger sa cousine.

« Est-ce bien sérieusement, lui dit-elle enfin, que vous avez résolu de partir?

— Mais est-ce bien vous qui me parlez ainsi, vous qui, il n'y a pas deux jours, attendiez avec une impatience pleine d'enthousiasme le réveil de la légitimité? Ne vous souvient-il plus de ce que vous me disiez alors? Vous m'avez montré le but, vous m'avez ouvert la carrière; pourquoi ne partirais-je pas?

— Pourquoi? reprit madame de la Saulnaie. Tenez, Étienne, accusez-moi d'inconstance, si vous le voulez; je suis femme et je juge des choses par le sentiment plus que par la raison. J'étais enthousiaste hier, je suis tremblante aujourd'hui; ce que j'ai vu a troublé mon esprit. Il y a des instants où je doute de la justice de ce que nous faisons. Le croiriez-vous! il me semble toujours voir la figure mourante de ce pauvre officier; il était jeune, insoucieux, confiant, quand il a frappé à notre porte : il est mort maintenant, mort la tête appuyée sur mes genoux. J'entends le son de sa voix dans le bruit du feuillage agité, dans le murmure des eaux. Ce qu'il m'a dit résonne incessamment dans mon cœur. Le souvenir de sang me trouble.

— Voilà donc le secret de votre tristesse! Mais Lambert était un soldat; il est mort en soldat.

— Et que savez-vous si vous ne mourrez pas comme lui, frappé comme lui, par une main française aussi?

— Si vous me regrettez, Louise, je serai heureux de mourir. »

L'exagération dans le sentiment est une chose qui plaît toujours aux femmes; madame de la Saulnaie ne chercha pas à retirer la main qu'Étienne avait prise entre les siennes, et un sourire effleura ses lèvres.

« Enfant, dit-elle, mes regrets suffiraient-ils pour payer une vie éteinte sitôt! est-ce à vingt ans qu'il faut penser à mourir, et voudriez-vous me laisser avec cette pensée cruelle que c'est moi qui vous ai ouvert le tombeau?

— Louise! Louise! s'écria le jeune homme le cœur gonflé d'émotions, laissez-moi partir, et je reviendrai; votre souvenir me protégera; quand nous serons vainqueurs, j'accourrai près de vous, et alors... alors je vous dirai...

— Que me direz-vous que je ne sache déjà? murmura madame de la Saulnaie en rougissant. Étienne, ne l'ai-je pas deviné depuis que vous m'avez pris la main, le soir où vous êtes parti avec Léonard pendant l'orage? Un éclair illumina mon cœur, et je compris tout ce qu'il y avait dans le vôtre!

— Eh bien! dit Étienne en tombant à ses genoux, si vous savez que je vous aime, ne vous semble-t-il pas que je dois partir? Mon cœur ose penser à vous, et qu'ai-je donc fait encore pour mériter un de vos regards! Oui, ce n'est pas le désir de la gloire qui m'entraîne, c'est votre pensée seule, rien que vous! Mais cette pensée me grandit et me donnera le courage de tenter de grandes choses! Pour oser vous aimer, il faut déjà vous mériter! Ce sera en murmurant votre nom que je m'élancerai au combat, et, si je meurs, au moins mourrai-je digne de vous? »

Madame de la Saulnaie tremblait et palpitait en l'entendant parler. Elle cachait sa tête dans ses mains, et mille pensées diverses traversaient son cœur comme des flèches; elle revoyait l'image sanglante de Lambert mourant; la voix qui frappait son oreille avec cet accent passionné qui vient du cœur et va au cœur, et toutes ses pensées se résumaient en une seule : sauver Étienne, le sauver à tout prix.

Quand il se tut, elle releva son visage baigné de larmes, écarta les cheveux du front d'Étienne, et lui dit tout bas en approchant ses lèvres tremblantes :

— Et si déjà je vous aimais, voudriez-vous partir encore ?

. . . .

Plusieurs jours s'écoulèrent, et Étienne ne partit pas. Après l'agitation, le calme était revenu à la Trésorière. Seulement, parfois le bruit des coups de fusil qui illuminaient le Bocage vendéen venait retentir jusqu'au château. Souvent il était question des combats qui mettaient en présence les chouans et les bleus : alors les yeux d'Étienne s'enflammaient, et madame de la Saulnaie pâlissait en le regardant.

Une crise était inévitable, un accident la précipita. On apprit un soir que la bande de Léonard était engagée dans l'arrondissement de Château-Gonthier, sous les ordres de MM. Leroi et Guitter-Saint-Martin. L'insurrection se concentrait dans les départements de la Mayenne et de la Sarthe, et on s'attendait, de part et d'autre, à un événement décisif. Les chouans hésitaient, reprochant aux gentilshommes qui les avaient poussés dans la voie de la révolte de les abandonner à l'heure du danger. On allait même jusqu'à les accuser de tra-

bison. Un émissaire de Léonard, qui était devenu, grâce à son activité, à son audace, à son adresse, un des chefs les plus influents des bandes inorganisées, fit connaître à Étienne que son nom circulait parmi les chouans venus de Rochechouart, et que plusieurs l'accompagnaient d'épithètes outrageantes. Sa présence seule pouvait faire taire les calomnies et ranimer le courage de ceux que Léonard avait entraînés. A l'audition de cette nouvelle, Étienne de Champluis, qui déjà se reprochait l'inaction où il se tenait malgré la promesse sacrée qu'il avait faite, sentit tout son sang affluer à ses joues. Sa résolution fut prise sur l'heure, et il en renvoya l'exécution à la nuit.

Quand les ombres s'étendirent sur la campagne, Étienne se glissa hors du château, rejoignit le paysan, et tous deux à cheval prirent la route du Nord. Un garde les ayant rencontrés comme ils franchissaient les limites du parc, M. de Champluis lui cria qu'il allait à un rendez-vous de chasse où le mandait un gentilhomme du voisinage, et qu'il ne rentrerait pas le lendemain.

Madame de la Saulnaie fut fort étonnée quand elle apprit ce départ; Étienne ne lui avait rien dit de ce projet de chasse; elle soupçonna une partie de la vérité, et une sombre inquiétude pénétra dans son cœur.

M. d'Ocbhon et madame d'Estraines n'osaient la questionner; ils assistaient épouvantés et silencieux à la marche d'événements qu'ils n'avaient pas plus la force d'arrêter qu'ils n'avaient eu la prudence de les prévenir. Enfin, le troisième jour qui suivit le départ d'Étienne, les soupçons de madame de la Saulnaie furent confirmés.

Elle reçut une lettre de son cousin qui lui disait que le service de la cause qu'il avait embrassée réclamait impérieusement sa présence dans les rangs de ceux qui la défendaient; il avait fait une promesse sacrée et il aurait regardé comme une tache faite à son honneur un plus long retard à l'accomplir. Mais dans cette lettre, destinée à passer sous les yeux de son oncle et de sa tante, il y en avait une autre qu'elle seule devait lire, et dans celle-là Étienne lui disait qu'une voix mystérieuse criait toujours à son cœur qu'il jouissait d'un bonheur qu'il n'avait pas su mériter. Un amour tel que le sien voulait être payé par les plus grands sacrifices, et il n'en savait pas de plus noble que celui de la quitter pour aller conquérir, au péril de sa vie, un peu de cette gloire qui devait le rehausser à ses yeux.

De grosses larmes mouillèrent les yeux de madame de la Saulnaie, pendant qu'elle lisait cette lettre où respirait le sentiment le plus vif d'un amour chevaleresque. Son imagination, exaltée par deux jours d'angoisses secrètes, lui fit entrevoir le passé sous les plus sombres couleurs; elle se reprochait amèrement sa conduite et l'emploi de son influence.

Elle lutta pendant trois jours sous l'obsession de ces pensées, après avoir écrit à Étienne que, s'il lui croyait quelque droit sur sa vie, elle le priait de la conserver pour elle et de revenir : « C'est une guerre impie! » disait-elle. La vérité parle dans la bouche des mourants, et la voix de Lambert murmurait toujours à son oreille; quand elle lui avait inspiré le désir de la guerre et soufflé l'amour de l'insurrection, son âme marchait dans les ténèbres et l'égarement! Enfin, brisée par ses craintes et ses combats intérieurs, elle demanda à sir John de la sauver du désespoir en ramenant Étienne de Champluis.

« C'est un frère pour moi, dit-elle en rougissant; il a vécu et grandi à mes côtés; j'avais promis à sa mère de veiller sur lui, et folle que j'étais, voilà où je l'ai conduit : je l'ai perdu : aidez-moi à le sauver. N'êtes-vous pas le seul qui puissiez aller jusqu'à lui?

— J'irai où vous voulez m'envoyer, Louise, lui répondit sir John d'une voix qu'il essayait de rendre calme, mais que l'émotion faisait trembler. Quand vous m'avez rencontré j'avais perdu ceux qui m'étaient chers; j'étais dévoré par cette sombre maladie qu'on respire sous ce ciel gris d'Angleterre; j'avais le cœur fermé à l'espérance, et vous m'avez réconcilié avec la vie : je n'oublierai donc pas que c'est votre main généreuse qui m'a retiré de l'abîme où j'allais tomber : ce que vous me demandez je le ferai. »

Sir John partit sur l'heure; les renseignements qu'il avait obtenus lui firent suivre les traces d'Étienne qui combattait avec les bandes que commandaient MM. Gaulier, Leroi et Guitter-Saint-Martin. Il allait l'atteindre quand un orage le surprit, et son guide, s'étant égaré, ne put le conduire au château de la Vézouzière. Le lendemain il se remit en route; mais quand il approcha du château, il entendit retentir la fusillade : il pressa la marche, et se montra bientôt en vue des bâtiments qu'entourait un cercle de feu. On se battait dans les jardins, dans les cours, dans les fermes, partout. Les chouans tiraient par les fenêtres, les soldats s'avançaient en s'embusquant derrière les arbres et les murs. Sir John chercha à s'avancer, il fut repoussé; on l'avertit une fois, et il comprit qu'une seconde tentative serait pour le moins périlleuse; d'ailleurs n'était-il pas trop tard? Il rôda autour des lignes, cherchant une issue; un instant il aperçut Étienne, les mains noires de poudre, chargeant et tirant son fusil près d'une porte entre-bâillée; il voulut s'élancer, mais les soldats le devancèrent, et tous courant à la fois, sur l'ordre de leur chef, envahirent le château la baïonnette en avant. Quand sir John put pénétrer dans la Vézouzière, le silence régnait partout. Aucun cri ne remontait vers le ciel, aucun

coup de fusil n'éclatait. En parcourant les salles fumantes, le pied lui glissait dans le sang ; il trébuchait sur les cadavres en appelant Étienne. Enfin, dans une arrière-cour, où les plus braves s'étaient retranchés, il le trouva étendu sur le carreau, la poitrine ouverte près du cœur. Sir John s'agenouilla à ses côtés et lui prit la main. Étienne ouvrit les yeux et le reconnut. Un dernier sourire passa sur son visage, ses lèvres murmurèrent un nom que le cœur de John entendit, et il laissa tomber sa tête un instant soulevée. L'Anglais essuya une larme qui brillait entre ses cils, le prit comme un enfant entre ses bras, et porta son cadavre hors du château. Les soldats s'inclinèrent en le voyant chargé de ce pieux fardeau. Sir John traversa leurs bivouacs silencieux, fit venir deux paysans, et, aidé par eux, transporta le corps d'Étienne au cimetière le plus voisin. Un vieux prêtre vendéen bénit sa tombe en pleurant, et le soir même sir John quitta la Vézouzière, où le bruit du combat s'était éteint, et où l'on n'entendait plus que le pas lourd et mesuré des sentinelles.

Avant même qu'aucun message eût pu semer la nouvelle de cet événement, un bruit vague s'était répandu dans les départements circonvoisins : comme un pressentiment, l'inquiétude circulait de château en château ; on se disait tout bas que la mort avait frappé les plus fidèles serviteurs de la royauté exilée ; on murmurait leurs noms, et de sinistres appréhensions assombrissaient les visages dans toutes les campagnes vendéennes. Ce bruit incertain, mystérieux, était arrivé à la Trésorière ; les trois habitants n'osaient se communiquer leurs craintes, et attendaient, pleins d'épouvante et d'anxiété.

Madame de la Saulnaie allait à toute heure sur la route qui passait à l'angle du parc, dans la plaine ; ses regards voilés de pleurs consultaient la longue avenue, et chaque fois qu'un cavalier arrivait au galop en soulevant la poussière, son cœur battait.

Enfin, un soir, au moment où elle allait se retirer, un homme à cheval descendit près d'elle à la porte du parc. Elle devina sir John plutôt qu'elle ne le reconnut, tant il était pâle et souillé de poussière et de boue.

Elle pâlit en le voyant seul.

« Étienne ? » dit-elle en lui prenant le bras.

Le regard de sir John lui répondit : elle chancela, mais aucune larme ne tomba de ses yeux rougis. Sir John la soutint, et tous deux prirent le chemin de la Trésorière à travers le parc. Sur un signe qu'elle lui fit, il raconta ce qu'il avait vu et comment Étienne était mort. Madame de la Saulnaie tremblait à chaque mot, comme une feuille secouée par le vent. Vers le milieu du parc, sir John pâlit et s'appuya contre un arbre. Louise le regarda et s'aperçut seulement alors que des taches de sang se mêlaient aux souillures de la boue. Elle écarta ses vêtements ; une rose rouge tomba à ses pieds ; sir John se baissa vivement et la ramassa, puis écartant ses mains :

« Ce n'est rien, dit-il, une balle m'a sillonné la poitrine avant-hier, tandis que je courais autour du château pour le trouver ; je n'ai senti ma blessure qu'après l'avoir vu. Tenez, ajouta-t-il en montrant la rose de madame de la Saulnaie, elle était blanche quand je la pris devant le sanglier ; elle est toute rouge aujourd'hui ! Toutes les fois qu'un amour vrai s'empare du cœur, ne faut-il pas qu'il soit arrosé par les larmes et par le sang ? Il vous aimait sincèrement, et il est mort ; moi, j'emporte une blessure profonde que l'éloignement ne cicatrisera pas.

— Vous partez donc aussi? murmura madame de la Saulnaie.

— Oui, demain, reprit sir John ; je ne pourrais jamais oublier le passé ; un souvenir est entre nous deux. »

Madame de la Saulnaie baissa la tête, et tous deux gardèrent le silence.

Le lendemain sir John Blackerley s'éloigna pour ne plus revenir ; la rose rouge était toujours sur son cœur, et pour la première fois madame de la Saulnaie vit une larme humecter sa paupière, quand il lui prit la main dans la sienne en lui disant adieu.

Le bruit de sa voiture roulait encore dans l'avenue, lorsque Léonard se présenta devant madame de la Saulnaie, qui s'était retirée dans le pavillon du parc. Il était meurtri, have, brisé par la fatigue ; ses vêtements étaient en lambeaux et souillés de sang.

« Pardonnez-moi, madame, si je vous ai suivie, lui dit-il en ôtant le feutre à larges bords qui ombrageait son visage, où, malgré l'altération de la fatigue et du besoin, ses yeux noirs brillaient encore d'un éclat sauvage. J'étais sur la route quand l'Anglais vous a dit adieu, et je suis entré dans le parc avec vous parce que j'avais une commission à remplir.

— Une commission ! s'écria madame de la Saulnaie.

— Oui, de la part de notre pauvre maître ; tenez, madame, voici ce que M. de Champluis m'a dit de vous donner. »

Et Léonard tendit à madame de la Saulnaie un morceau de papier entouré d'un linge blanc tigré de rouge.

Ce morceau de papier était la lettre qu'elle lui avait écrite après son départ ; ce linge, un mouchoir marqué à ses armes et qu'il lui avait pris. Le mouchoir et la lettre étaient troués et tachetés de sang.

« C'est la baïonnette d'un bleu qui les a fendus en frappant mon jeune maître à la poitrine ; ma dernière balle a été pour ce soldat. M. de Champluis les a tirés de son habit et me les a donnés, en

me faisant jurer, si je n'étais pas tué, de vous les apporter. Je lui ai serré la main, j'ai sauté par-dessus les fossés, au milieu des balles, et je me suis caché dans une haie. Quand la nuit a été bien sombre, je me suis levé, et, en rampant sur le ventre, j'ai gagné la plaine. Maintenant me voilà, et certes il aurait mieux valu que ce fût moi qui fusse resté, et que ce fût lui qui revînt.



Madame de la Saulnaie tendit la main à Léonard, qui l'étreignit bravement.

« Voulez-vous rester avec moi? lui dit-elle ; je vais quitter la Trésorière, et vous me suivrez à Paris. Vous ferez ce que vous voudrez, et nous parlerons de lui.

— Vous êtes bonne, madame, et je vous remercie, répondit Léonard en secouant la tête ; mais je suis un enfant de la campagne, et j'ai besoin d'air et de mouvement pour vivre. Je vais d'abord me jeter dans les bois pour me cacher ; puis nous verrons. Quand on a deux bras, on ne meurt pas de faim. »

Madame de la Saulnaie ne dit rien ; mais le lendemain elle fit partir Léonard pour la Bretagne, avec une lettre pour les fermiers d'une terre qu'elle y avait. Plus tard elle apprit que le chouan, emporté par son humeur aventureuse et ses habitudes indépendantes, s'était associé avec des contrebandiers; il avait acquis une certaine célébrité sur les côtes, et il se proposait de vivre en fraudant le fisc, à moins que la balle d'un douanier ne l'arrêtât en chemin.

Pour elle, elle quitta la Trésorière, où trop de souvenirs lui rappelaient le passé ; elle retourna à Paris et vécut quelque temps dans les fêtes, cherchant des distractions qui la fuyaient. Mais vainement voulut-elle étouffer une pensée constante qui la tourmentait dans le silence des nuits et la poursuivait au bal ; une secrète douleur la consumait. Un souvenir avait sucé la vie de son cœur, comme l'abeille suce le miel d'une fleur.

Enfin le monde apprit un jour que madame de la Saulnaie, celle qu'il avait connue si ardente au plaisir, si radieuse dans sa joie, si belle et si fringante, avait enseveli sa jeunesse dans un couvent.

M. d'Orbhon et madame d'Estraines restèrent seuls dans le château que le bonheur avait habité quelque temps ; et quand le soir l'orage faisait plier et gémir les arbres de la Trésorière, tous deux, assis à l'angle de la haute cheminée, se rappelaient à voix basse, en écoutant le vent et la pluie, cette soirée fatale où Etienne était parti, où le lieutenant Lambert était venu frapper à leur porte.

AMÉDÉE ACHARD.

LE CONSEILLER KRESPEL.



'HOMME dont je veux vous entretenir n'est autre que le conseiller Krespel, de Halle. Jamais je n'ai vu d'homme plus bizarre que ce conseiller Krespel. Lorsque j'allai m'établir à Halle, un trait de folie des plus singuliers le rendait la fable de toute la ville.

Krespel passait pour habile diplomate et savant jurisconsulte. Un petit prince d'Allemagne l'avait chargé de rédiger un mémoire qui avait pour but de faire valoir, devant la cour impériale, ses droits à certain territoire. Le prince gagna sa cause, et comme Krespel se plaignait de n'avoir pu trouver d'habitation à sa convenance, il s'engagea à faire les frais d'une maison dont le conseiller dirigerait à son gré la construction. Le prince voulait même payer un terrain au choix de Krespel ; mais celui-ci n'accepta pas, et résolut de faire bâtir sa maison dans un beau jardin qu'il possédait aux portes de la ville.

Il acheta tous les matériaux nécessaires, et les fit conduire au lieu qu'il avait fixé. Chaque jour il s'y trouvait, vêtu d'habits singuliers qu'il avait taillés lui-même, et on le voyait éteindre la chaux, tamiser le sable, entasser symétriquement les moellons. Il n'avait consulté aucun architecte, n'avait adopté aucun plan. Un jour il se rendit chez un habile maître maçon, et le pria de venir le lendemain au jardin, au lever du soleil, avec un grand nombre d'ouvriers, de compagnons et de manœuvres, afin de commencer l'édifice.

Naturellement le maître maçon demanda à voir le plan ; mais, à sa grande surprise, Krespel lui répondit qu'on pouvait aisément s'en passer, et que tout irait le mieux du monde.

Le lendemain, arrivé avec ses gens au lieu du rendez-vous, le maître maçon vit une enceinte carrée régulièrement formée par un fossé d'une certaine profondeur.

« C'est ici, dit Krespel, que doivent être assis les fondements de ma maison ; ayez la bonté d'en élever les quatre murs jusqu'à ce que je vous crie : C'est assez.

— Quoi ! interrompit le maître maçon, comme effrayé de l'extravagance de Krespel, prétendez-vous vous passer de portes, de fenêtres, de mur transversal ?

— Faites ce que je vous dis, mon cher, répondit tranquillement Krespel ; nous songerons au reste plus tard. »

Il ne fallut rien moins que la perspective d'un salaire considérable pour déterminer le maître maçon à entreprendre cette étrange bâtisse. Jamais édifice ne fut élevé plus gaiement. Il avança au milieu des éclats de rire continuels des ouvriers, qui ne quittèrent point leur travail, parce qu'on leur donna des vivres en abondance. Les quatre murs montèrent avec une incroyable rapidité, jusqu'à ce que Krespel s'écriât : « Arrêtez ! »

Aussitôt le bruit des pioches cessa ; les ouvriers descendirent de leurs échafaudages, et entourèrent Krespel. Leurs physionomies exprimaient une inquiète curiosité, et ils semblaient se demander ce qu'il fallait faire.

« Place, » dit le conseiller.

Il alla à l'une des extrémités du jardin, et marcha lentement vers l'une des faces du mur. Quand il y fut arrivé, il secoua la tête d'un air de mauvaise humeur, courut à un autre bout du jardin, revint au mur, et donna les mêmes signes de mécontentement. Il réitéra plusieurs fois ses allées et venues, puis enfin il se heurta rudement le nez contre le mur en s'écriant :

« Accourez, accourez, vous autres ! percez-moi une porte, percez-moi une porte ici. »

Il en donna exactement la hauteur et la largeur en pieds et en pouces, entra dans le carré, et sourit de plaisir en entendant le maître observer que les quatre murs avaient juste l'élévation d'une belle maison de deux étages. Il se promena tout pensif dans l'intérieur du bâtiment, et derrière lui se tenaient les maçons munis de pioches et de marteaux.

« Ici une fenêtre de six pieds sur quatre ! là un jour de trois pieds sur deux, » s'écriait Krespel, et

les ouvertures demandées étaient percées à l'instant.

Ce fut pendant cette opération que j'arrivai à Halle. C'était un curieux spectacle : des groupes de badauds entouraient le jardin, et chaque fois que les pierres tombaient, et qu'on voyait paraître une fenêtre inattendue, de grands cris d'allégresse ébranlaient les airs.

Krespel agit de même pour toutes les constructions nécessaires à l'achèvement de sa maison, que l'on termina d'après ses indications spontanées.

L'entreprise parut moins ridicule à sa conclusion qu'à son début, et la générosité de Krespel, qui, à la vérité, ne lui coûtait rien, maintint les ouvriers en bonne humeur. Ils parvinrent à lever les difficultés qui provenaient de cette singulière manière de bâtir, et obtinrent bientôt une maison complète. L'extérieur en offrait l'aspect le plus bizarre, aucune fenêtre ne ressemblant à l'autre; mais la disposition des appartements causait une satisfaction toute particulière. C'est ce qu'affirmèrent les personnes admises à les visiter, et plus tard Krespel me mit à même de m'en assurer par mes propres yeux.

Je ne lui avais pas encore parlé. Sa maison l'occupait tellement qu'il n'allait plus dîner chez le professeur Muller, comme il avait l'habitude de le faire tous les mardis. Il avait répondu à l'invitation expresse de Muller en lui annonçant l'intention formelle de ne pas sortir avant d'avoir pendu la crémaillère. Ses amis et connaissances comptaient qu'un grand repas signalerait l'inauguration du nouveau domicile; mais Krespel n'invita que le maître maçon, avec les ouvriers, les compagnons et les manœuvres. Il les régala des mets les plus recherchés. Les maçons dévorèrent sans cérémonie des pâtés de perdrix ; les menuisiers rabotèrent avec leurs dents des faisans rôtis, et les manœuvres affamés manœuvrèrent à merveille en dépeçant des poulets fricassés aux truffes. Le soir, il y eut grand bal, auquel assistèrent les femmes et les filles des convives. Krespel valsa avec les femmes des maîtres, puis s'assit à côté des musiciens, prit un violon, et dirigea l'orchestre jusqu'au jour.

Cette fête rendit Krespel populaire. Le mardi suivant, à ma vive satisfaction, je le rencontrai chez le professeur Muller. On ne peut se figurer rien de plus original que la manière d'être de Krespel. Gauche et lourd dans ses mouvements, il semblait toujours prêt à se heurter contre un meuble, à briser quelque porcelaine; mais la maîtresse de la maison le connaissait, et elle n'eut l'air aucunement effrayée de le voir tourner à grands pas autour d'une table chargée de tasses précieuses, toucher à une grande glace qui descendait jusqu'à terre, et même prendre un magnifique vase supérieurement peint, et le faire voltiger en l'air pour en apprécier les reflets.

Avant le dîner, Krespel passa en revue tout ce qui se trouvait chez le professeur, monta sur un fauteuil pour décrocher un tableau, qu'il remit ensuite en place ; il parla beaucoup et avec vivacité ; tantôt, et surtout pendant le repas, il sautait sans transition d'un sujet à un autre, tantôt il poursuivait la même idée, la reprenait sans cesse, tombait dans d'étranges divagations, et ne pouvait parvenir à ressaisir le fil de ses pensées avant qu'un autre objet les lui fît complétement oublier. Sa voix était parfois rauque et perçante, parfois sourde et psalmodique, mais jamais en harmonie avec ses paroles.

Il fut question de musique : on vanta les talents d'un nouveau compositeur. Krespel sourit, et dit de son ton sourd et psalmodique : « Que le diable emporte cet infâme croque-notes à dix mille toises au fond des enfers ! »

Puis il reprit avec violence et d'un air farouche : « Quant à elle, c'est un ange du ciel; ses accords sont purs comme les hymnes adressées à Dieu ! c'est la lumière, c'est l'étoile de tous les chants ! »

Et les larmes lui vinrent aux yeux. Il fallut se souvenir qu'une heure auparavant on avait parlé d'une célèbre cantatrice.

On servit un rôti de lièvre. Je remarquai que Krespel ôtait avec soin la viande des os qui étaient sur son assiette, et demandait avec instance les pattes du lièvre. La petite fille du professeur, âgée de cinq ans, les lui apporta avec un sourire amical. Pendant le dîner, les enfants avaient regardé le conseiller d'un air d'intelligence ; mais en ce moment ils se levèrent d'un commun accord, et s'approchèrent de lui, en s'en tenant toutefois à une distance respectueuse de trois pas.

« Que va-t-il faire? » me dis-je à moi-même. Au dessert, Krespel tira de sa poche une boîte où se trouvait un petit tour en acier. Il le vissa à la table, et se mit à tourner les os du lièvre avec autant d'adresse que de célérité. Il en fabriqua une foule de boîtes, de tabatières, de billes d'une extrême petitesse, et que les enfants reçurent avec des transports de joie.

« Que devient notre Antonie, mon cher conseiller ? » demanda la nièce du professeur au moment où on se levait de table.

Krespel eut l'air d'un homme qui vient de mordre une orange amère, et veut feindre d'avoir eu le palais agréablement impressionné. Bientôt ses traits se contractèrent et prirent l'expression d'une ironie affreuse et qui me sembla presque satanique.

« Notre... notre Antonie, » dit-il de sa voix rauque et perçante.

M. Muller se hâta d'intervenir. Dans le coup d'œil de reproche qu'il lança à sa nièce, je lus que celle-ci venait de toucher Krespel par un point sensible.

« Où en êtes-vous avec les violons ? » dit gaiement M. Muller, en prenant le conseiller par les deux mains.

La figure de Krespel se dérida, et il répondit sur un autre ton :

« Ça va à merveille, professeur ; c'est aujourd'hui seulement que j'ai ouvert le fameux violon d'Amati, dont je vous ai déjà parlé, et qu'un heureux hasard a fait tomber entre mes mains. J'espère qu'Antonie aura achevé de le démonter avec soin.

— Antonie est une bonne fille, dit le professeur.

— Oui, en vérité, » s'écria Krespel.

Et, se retournant brusquement, il prit son chapeau et sa canne, et sortit avec précipitation. Je vis dans la glace que de grosses larmes lui roulaient dans les yeux.

Dès que le conseiller fut parti, je priai le professeur de me dire ce que c'était que ces violons, et surtout quelle était la position d'Antonie.

« Ah ! me dit M. Muller, comme Krespel est en toutes choses un homme très-original, il a la manie de faire des violons.

— De faire des violons ! m'écriai-je tout étonné.

— Oui, continua le professeur, et, au dire des connaisseurs, Krespel est le meilleur fabricant de violons de notre époque. Autrefois, lorsqu'il avait réussi dans la confection d'un instrument, il en laissait jouer à d'autres ; mais depuis quelque temps il a changé d'idée. Quand il a terminé un violon, il en joue lui-même, pendant une heure ou deux, avec une expression entraînante et une grande supériorité, puis il le suspend auprès des autres, n'y touche plus, et ne souffre pas qu'on y touche. Y a-t-il dans quelque boutique un violon d'un vieux maître, Krespel le découvre, et se le procure à n'importe quel prix. Il n'en joue qu'une seule fois, le démonte ensuite pour en examiner la structure intérieure ; et, s'il n'y trouve pas ce qu'il s'attendait à y voir, il en jette avec humeur les morceaux dans une grande caisse déjà remplie de violons démontés.

— Mais quels rapports a-t-il avec Antonie ?

— Des rapports qui me le rendraient odieux, si je ne connaissais sa sensibilité et son bon naturel, si je n'étais convaincu que sa conduite est motivée par un inexplicable mystère. Il y a quelques années, lorsque le conseiller vint s'établir à Halle, il vivait en anachorète avec une vieille femme de ménage, dans une sombre maison de la rue de Glaucha. Bientôt sa singularité éveilla la curiosité des voisins. Il s'en aperçut, et ne tarda pas à se lier avec différentes personnes. Chez toutes, comme chez moi, on s'accoutuma si bien à ses façons qu'il devint indispensable. Malgré ses manières peu prévenantes, les enfants mêmes le prirent en affection, sans cependant lui devenir à charge ; car à leur tendresse pour lui se joignit toujours une sorte de respect qui le garantit de toute importunité. Vous avez vu aujourd'hui par quels talents il se concilie l'amitié des enfants.

» Nous l'avions pris pour un vieux garçon, et il n'avait pas cherché à nous dissuader. Après avoir séjourné quelque temps en cette ville, il s'absenta pour aller on ne sait où, et revint au bout de plusieurs mois. Le lendemain de son retour, ses fenêtres furent éclairées d'une manière inusitée, et qui attira l'attention des voisins. Bientôt on entendit une merveilleuse voix de femme, et l'accompagnement d'un piano. Puis les sons d'un violon montèrent en même temps que la voix, et semblèrent lutter d'énergie avec elle : on reconnut tout de suite la manière de jouer du conseiller. Je me glissai dans un groupe qui s'était formé devant la maison pour entendre cet étonnant concert, et, je dois l'avouer, la voix pénétrante et expressive de l'inconnue me parut supérieure à celle des meilleures cantatrices. Ce fut pour moi une révélation musicale que ces notes long-temps soutenues, ces roulades de rossignol qui montaient et descendaient tous les degrés de l'échelle chromatique, ces sons élevés jusqu'au diapason de l'orgue pour revenir graduellement au pianissimo. Tous les auditeurs étaient dans l'extase, et, lorsque la cantatrice se tut, de muets soupirs se firent entendre.

» Il était déjà minuit, quand tout à coup le conseiller éleva la voix avec violence. Une autre voix d'homme parut lui adresser de vives représentations, et une femme articula des plaintes vagues et entrecoupées. Les cris du conseiller devinrent de plus en plus éclatants, et finirent par prendre cet accent lent et psalmodique que vous lui connaissez. Un cri terrible de la jeune fille l'interrompit ; puis il y eut un silence de mort, et l'on entendit descendre rapidement l'escalier. Un jeune homme sortit en sanglotant, se jeta dans une chaise de poste qui était près de là, et s'éloigna immédiatement.

» Le lendemain le conseiller était calme et impassible. Personne n'eut le courage de l'interroger sur ce qui s'était passé la veille ; mais on fit quelques questions à la vieille femme de ménage. Elle répon-

dit que le conseiller avait amené avec lui une belle jeune fille appelée Antonie, et que c'était elle qui avait chanté avec tant d'art ; qu'il était venu aussi un jeune homme ; qu'il se montrait plein d'empressement pour Antonie, dont il devait être l'époux ; mais qu'il avait été obligé de partir de suite, parce que le conseiller l'avait absolument exigé.

» On ignore encore les rapports d'Antonie avec le conseiller ; mais il est certain qu'il traite la pauvre enfant avec la plus odieuse tyrannie. Il la surveille comme Bartholo surveillait Rosine ; il lui permet à peine de se montrer à la fenêtre. Si, cédant à de vives instances, il la mène en société, il l'épie sans cesse avec des yeux d'Argus, ne souffre jamais qu'on fasse entendre devant elle une seule note de musique, et, au dehors ou chez elle, lui défend expressément de chanter. La voie d'Antonie est devenue pour le public une vague illusion, et l'opinion s'est accréditée que c'est une céleste merveille. C'est au point que des gens qui ne l'ont jamais entendue, assistant au début de quelque cantatrice, s'écrient avec humeur : Qu'est-ce que ce glapissement insupportable ? Il n'y a qu'Antonie qui sache chanter. »

Comme le fantastique exerce sur mon âme une invincible fascination, le récit du professeur m'inspira naturellement un violent désir de connaître Antonie. J'avais souvent entendu faire l'éloge de son chant ; mais j'ignorais que cette charmante fille se trouvât à Halle, retenue captive par ce fou de Krespel, et comme maîtrisée par les sortiléges d'un perfide magicien. Avec ces prédispositions, il est tout simple que, la nuit suivante, j'aie entendu en rêve le chant merveilleux d'Antonie. Elle me conjurait, par un ravissant adagio que je me figurais avoir composé moi-même, de l'arracher à son bourreau. Je résolus bientôt de pénétrer dans la maison de Krespel, comme Astolphe dans le palais enchanté d'Alcine, pour délivrer la reine du chant d'une honteuse et pénible captivité.

Tout se passa autrement que je ne l'avais prévu. A peine eus-je vu le conseiller deux ou trois fois, et lui eus-je parlé avec enthousiasme de la fabrication des violons, qu'il m'engagea à aller lui rendre visite. Je répondis à l'invitation, et il me montra tous ses trésors en violons. Il y en avait au moins une trentaine, suspendus dans un cabinet, et au milieu d'eux on en distinguait un qui portait tous les caractères de l'antiquité, une tête de lion sculptée, etc. ; surmonté d'une couronne de fleurs et accroché plus haut que les autres, il semblait les dominer en souverain.



« Ce violon, me dit Krespel, est un chef-d'œuvre d'un maître inconnu, probablement contemporain de Tartini. Je suis convaincu qu'il y a dans sa structure intérieure quelque particularité remarquable, et qu'en le démontant je découvrirai un secret que je cherche depuis long-temps. Moquez-vous de moi si vous voulez ; mais cet objet inanimé, auquel je communique le son et la vie, me parle souvent comme spontanément et d'une manière étrange. La première fois que j'en jouai, il me sembla que mon talent se réduisait à celui d'un magnétiseur qui met un somnambule en mouvement, et lui fait exprimer ses pensées par la parole. Ne croyez pas que je sois assez fou pour m'arrêter à de pareilles chimères ; mais je ne sais pourquoi je n'ai jamais eu le courage de mettre en pièces cette machine sans idées et sans vie. Je m'applaudis aujourd'hui de ne l'avoir pas fait ; car, depuis qu'Antonie est ici, je lui joue quelquefois de ce violon, et elle m'entend avec beaucoup de plaisir.... beaucoup de plaisir. »

Le conseiller prononça ces paroles avec une émotion visible, qui m'encouragea à lui dire : « O mon cher monsieur Krespel, ne voudriez-vous pas en jouer en ma présence? »

Il fit sa grimace aigre-douce, et dit de sa voix sourde et psalmodique : « Non, mon cher monsieur l'étudiant. »

Il n'en fut plus question. Je fus encore obligé, pour lui complaire, de passer en revue grand nombre de raretés, la plupart puériles. Enfin il tira d'une petite boîte un papier plié qu'il me mit dans la main.

« Vous êtes un ami des beaux-arts, me dit-il d'un ton solennel ; acceptez ce présent comme un souvenir précieux, et qui devra toujours vous être cher. »

Là-dessus il me poussa très-doucement par les épaules du côté de la porte, et m'embrassa sur le seuil. C'était évidemment une manière symbolique de m'éconduire.

Lorsque j'ouvris le papier, j'y trouvai un morceau de chanterelle, long d'environ un huitième de pouce, avec cette note :

Morceau de la chanterelle
dont Stamitz monta son violon
lors de son dernier concert.

La façon assez brutale dont Krespel me congédia lorsque je lui parlai d'Antonie m'avait ôté tout espoir de la voir ; mais, la seconde fois que je retournai chez lui, je trouvai Antonie dans la chambre du conseiller, l'aidant à monter un violon.

Au premier abord, l'extérieur d'Antonie ne produisait pas une vive impression ; mais bientôt on ne pouvait détacher les regards de dessus ses yeux bleus, ses jolies lèvres roses, sa tournure délicate et distinguée. Elle était très-pâle ; mais, si elle entendait un mot piquant et spirituel, elle souriait doucement, et ses joues se couvraient d'un brûlant incarnat, qui se décolorait graduellement et devenait d'une teinte rose.

Je causai sans contrainte avec Antonie, et ne remarquai nullement ces regards d'Argus dont le professeur m'avait parlé. La conduite de Krespel n'eut rien d'extraordinaire, et il parut même trouver bon que j'eusse lié conversation avec Antonie.

Je réitérai mes visites. Nous nous habituâmes par degrés les uns aux autres, et nous trouvions dans notre petit cercle des plaisirs vifs et sans cesse renouvelés. Malgré ses bizarreries, le conseiller était très-amusant ; mais c'était principalement Antonie qui m'attirait par un charme irrésistible, et me faisait supporter des désagréments capables de mettre ma patience à l'épreuve. En effet, avec ces idées originales et excentriques, Krespel était parfois ennuyeux et insipide; mais ce qui me contrariait au dernier point, c'était de voir Krespel interrompre brusquement la conversation sitôt qu'elle tombait sur la musique, et surtout sur le chant. Il prenait alors son inflexion de voix sourde et psalmodique, et, d'un air diabolique, il mettait sur le tapis un sujet tout différent, et souvent des plus vulgaires. A la tristesse que je lisais dans les yeux d'Antonie, je devinais qu'il se proposait de m'empêcher d'inviter la jeune fille à chanter. Je tins ferme ; mes désirs furent irrités par les obstacles que Krespel m'opposait. Des rêves et des espérances ne me suffisaient pas; je voulais entendre chanter Antonie.

Un soir donc, le conseiller était d'une excellente humeur. Il avait démonté un vieux violon de Crémone, et en avait trouvé l'âme placée une demi-ligne plus obliquement que de coutume, découverte importante et précieuse pour la pratique. A force de parler de la véritable manière de jouer du violon, je parvins à échauffer Krespel. Il me dit que les vieux maîtres composaient pour des chanteurs vraiment dignes de ce nom; et je lui fis observer que maintenant le chant se réglait sur le jeu disgracieux des instrumentistes.

Je me levai brusquement, je courus au piano et l'ouvris avec pétulance.

« Quoi de plus absurde, m'écriai-je, que cette bizarre méthode, moins semblable à de la musique qu'au bruit que font des pois secs en tombant à terre ? »

Et, frappant quelques accords sans harmonie, je chantai plusieurs de ces airs modernes qui vont et viennent par saccades, et ronflent comme une toupie d'Allemagne. Krespel étouffait de rire.

« Ah! ah ! s'écria-t-il, il me semble entendre nos Allemands italianisés ou nos Italiens germanisés exécuter un air de Puccita, de Portogallo ou de tout autre de ces maîtres de chapelle qui sont esclaves des premiers ténors. »

Je jugeai l'occasion favorable.

« N'est-ce pas, dis-je en me tournant vers la jeune fille, n'est-ce pas qu'Antonie est étrangère à cette méthode barbare? »

En même temps j'entamai un air charmant et plein d'âme du vieux Leonardo Leo. Les joues d'Antonie se colorèrent; un feu céleste brilla dans ses yeux ranimés: elle ouvrit les lèvres; mais, au même instant, Krespel la repoussa, me saisit par les épaules, et s'écria de sa voix rauque et perçante :

« Mon petit ami ! mon petit ami ! mon petit ami... »

Puis il continua d'un ton sourd et psalmodique, en me prenant la main et avec un air de politesse extrême :

« Au fait, mon très-respectable monsieur l'étudiant, je manquerais à toute espèce de convenance si je vous exprimais hautement le désir qu'ici même et sur l'heure Satan, de ses griffes ardentes, vous rompît délicatement la nuque, et vous expédiât d'une

manière sûre et prompte à la fois. Ainsi n'en parlons point. Mais, convenez-en avec moi, il fait sombre, les réverbères ne sont point allumés aujourd'hui, et, si vous ne retourniez tranquillement chez vous, vous vous exposeriez à endommager votre chère carcasse, quand même je ne vous jetterais pas du haut en bas de l'escalier. Allez en paix, conservez un bon souvenir de votre véritable ami; il est possible..... comprenez-vous bien? que sa porte vous soit à jamais fermée. »

A ces mots, il m'embrassa, se retourna en m'étreignant les bras avec force, de maniere à m'empêcher de voir Antonie, et me mit lentement dehors.

J'aurais dû lui donner une paire de soufflets, mais ma position me l'interdisait. Lorsque je contai mon aventure à M. Muller, il se moqua de moi, et m'assura que j'étais à jamais brouillé avec Krespel. Quant à jouer le rôle de troubadour langoureux, à me mettre en faction sous les fenêtres comme un aventurier, Antonie m'était trop chère pour cela, je pourrais même dire trop sacrée.

Je quittai Halle, le cœur déchiré; mais, comme c'est l'ordinaire, les vives couleurs de cette image fantastique s'effacèrent peu à peu de mon esprit. Toutefois Antonie et son chant, que je n'avais jamais entendu, brillaient d'une douce lueur au fond de mon âme, et y répandaient un sentiment tendre et consolant.

Il y avait deux ans que j'étais établi à Berlin, lorsque j'entrepris un voyage dans le sud de l'Allemagne. Un soir les tours de Halle s'élevèrent, à mes yeux, dans les vapeurs du crépuscule. En approchant, j'éprouvai une anxiété indéfinissable et de la nature la plus pénible. J'avais sur la poitrine un poids qui m'empêchait de respirer; je fus obligé de descendre de voiture; mais mon oppression augmenta, et des souffrances physiques suivirent mes angoisses morales.

Un instant après il me sembla entendre monter dans les airs les accords d'un chœur majestueux; les sons devinrent plus distincts : je reconnus des voix d'hommes qui chantaient un hymne religieux.

« Qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? » m'écriai-je, comme si un fer rouge m'eût transpercé la poitrine.

— Ne le voyez-vous pas? répondit le postillon qui marchait à mes côtés; on enterre quelqu'un là-bas.»

En effet, nous étions à peu de distance du cimetière. J'aperçus un cercle d'hommes vêtus de deuil autour d'une fosse qu'on allait combler: les larmes me vinrent aux yeux; il me semblait qu'on enterrait là tous les plaisirs, tout le bonheur de ma vie!



Je descendis rapidement la côte, et perdis de vue le cimetière. Le chœur cessa, et, non loin des portes de la ville, je vis plusieurs personnes qui revenaient de l'enterrement. M. Muller et sa niece, tous deux en deuil, passerent auprès de moi sans me remarquer. La niece avait son mouchoir sur les yeux, et sanglotait amèrement.

Je n'eus pas la force d'entrer dans la ville. J'envoyai mon domestique avec la voiture à l'hôtel où je descendais habituellement, et je me dirigeai vers les jardins du faubourg pour me débarrasser d'un malaise qui n'avait peut-être que des causes physiques, telles que les secousses et l'échauffement du voyage. Arrivé à une allée qui aboutissait à un pavillon d'agrément, je fus témoin d'un étrange spectacle. Le conseiller Krespel, conduit par deux employés des pompes funebres, cherchait à leur échapper en faisant les bonds les plus singuliers. Il portait, comme de coutume, l'habit gris qu'il avait taillé de ses propres mains; seulement un très long crêpe, qui voltigeait au gré du vent, pendait de son petit chapeau à trois cornes, qu'il s'était martialement enfoncé sur l'oreille droite. Il avait autour du corps un ceinturon auquel il avait passé un archet en guise d'épée.

Un froid glacial me parcourut les membres.

« Il est fou ! » me dis-je en le suivant.

Les deux employés le conduisirent à sa porte. Là, il les embrassa en riant aux éclats, et ils le quittèrent. J'étais tout près de lui ; ses regards tombèrent sur moi. Il m'examina long-temps d'un œil fixe, puis s'écria de son ton sourd et psalmodique :

« Soyez le bienvenu, monsieur l'étudiant ; vous aussi vous me comprenez. »

En disant ces mots, il me prit par le bras, m'entraîna dans la maison, me fit monter l'escalier et entrer dans la chambre aux violons. Tous étaient recouverts de crêpes ; le violon du vieux maître inconnu manquait, et à la place était une couronne de cyprès.

Je devinai ce qui était arrivé.

« Antonie ! hélas ! Antonie ! » m'écriai-je avec un accent de désespoir.

Le conseiller demeura auprès de moi, les bras croisés et comme pétrifié. Je lui montrai la couronne de cyprès.

« Lorsqu'elle mourut, me dit-il d'une voix creuse et solennelle, l'âme de ce violon se rompit avec un effroyable fracas, et la table d'harmonie se déchira. Ce fidèle instrument ne pouvait vivre qu'avec elle et par elle. Il est à côté d'elle dans la bière : il a été enterré avec elle ! »

Vivement ému, je me laissai tomber sur une chaise. Le conseiller, de sa voix rauque et perçante, se mit à entonner une chanson des plus gaies.

Soudain le conseiller s'arrêta, et me dit :

« Mon petit ami ! mon petit ami ! pourquoi ces clameurs ? As-tu vu l'ange de la mort ? il précède toujours le convoi funèbre. »

Il se plaça au milieu de la chambre, arracha l'archet de son ceinturon, le brisa en mille morceaux, et ajouta, en riant aux éclats :

« Enfin la verge de condamnation est rompue sur ma tête !... Le crois-tu, mon fils ?... N'est-ce pas ?... Rien ! rien !... je suis libre enfin !... Libre ! libre !... Ah ! ah ! je suis libre !... Je ne ferai donc plus de violons !... Ah ! ah ! plus de violons !... »

Krespel, en son affreux délire, tint encore une foule de propos incohérents, et finit par tomber d'épuisement. La vieille femme de ménage accourut à mes cris, et je me vis avec joie rendu à la liberté.

Je ne doutai pas un seul instant que Kespel ne fût devenu fou, mais M. Muller me soutint le contraire.

Cette assertion fut en partie réalisée. Le lendemain Krespel se montra le même qu'autrefois ; seulement il déclara qu'il ne fabriquerait plus de violons, et qu'il n'en jouerait jamais. J'ai appris plus tard qu'il avait tenu parole.

Les remarques du professeur venaient à l'appui de ma conviction intime. J'étais persuadé que les mystérieux rapports d'Antonie et du conseiller, et même la mort de la jeune fille, étaient autant de crimes irrémissibles qui pesaient sur la conscience de Krespel. Je ne voulus pas quitter Halle sans lui reprocher le forfait dont je le soupçonnais.

Ce fut dans ces dispositions que je me rendis chez le conseiller. Je le trouvai riant et calme, occupé à tourner des jouets d'enfants.

Je commençai brusquement mon attaque :

« Comment votre âme peut-elle avoir un moment de tranquillité ? disais-je avec chaleur. Le souvenir de votre affreux attentat ne vous ronge-t-il pas comme une morsure de serpent ? »

Le conseiller mit son ciseau de côté, et me regarda avec stupéfaction.

« Que voulez-vous dire, mon cher ? » demanda-t-il.

Je poursuivis avec une animation toujours croissante. Je l'accusai directement d'avoir tué Antonie, et le menaçai de la vengeance éternelle.

« Jeune homme ! me dit-il d'un ton solennel, tu me prends pour un insensé, pour un frénétique ; mais je te le pardonne. Comment as-tu la prétention de pénétrer dans ma vie et d'en saisir les fils les plus cachés. Elle n'est plus : le secret a cessé..... »

Krespel s'interrompit, se leva et fit plusieurs tours dans la chambre. Je me hasardai à lui demander une explication : il me regarda en face, me prit par la main, et me conduisit à la fenêtre, dont il ouvrit les deux battants. Il s'appuya sur les coudes, jeta les yeux sur le jardin, et me raconta l'histoire de sa vie.

Voici en peu de mots ce qui concernait Antonie.

Vingt ans auparavant, entraîné par son amour, ou plutôt par sa passion pour les violons, le conseiller avait été chercher et acheter en Italie des violons des meilleurs maîtres. A cette époque il n'en fabriquait pas lui-même, et n'en démontait pas encore. A Venise, il entendit la fameuse cantatrice Angéla, qui brillait alors dans les premiers rôles au théâtre de San-Benedetto. L'enthousiasme de Krespel pour elle fut causé moins par la beauté surhumaine de la signora Angéla que par les talents qu'elle cultivait avec tant d'éclat Il chercha à lier connaissance avec elle, et, en dépit de son extérieur peu agréable, il parvint à captiver le cœur d'Angéla, principalement par la manière large et expressive dont il jouait du violon. Au bout de quelques semaines, des relations intimes amenèrent un mariage qui demeura secret, parce qu'Angéla ne voulait abandonner ni le théâtre ni le nom sous lequel elle était célèbre, et ne se souciait pas d'y ajouter le nom peu euphonique de Krespel.

Le conseiller me décrivit avec la plus comique ironie les tortures que lui infligea la signora Angéla, dès qu'elle fut sa femme.

Après une querelle orageuse, Krespel s'était retiré dans la maison de campagne d'Angélina, et oubliait les peines de la journée en jouant différents airs sur un violon de Crémone. Au bout de quelques instants, la signora, qui avait suivi son mari en voiture, entra dans l'appartement. Saisie de velléités sentimentales, elle embrassa le conseiller en lui lançant de langoureuses œillades, et posa sa petite tête sur l'épaule de son mari; mais celui-ci, égaré dans les hautes régions de ses accords, continua à jouer de manière à ébranler la maison. Par hasard, le bout de son archet toucha un peu rudement la signora, qui, pleine de fureur, fit un saut en arrière.

« *Bestia tedesca!* » s'écria-t-elle, et elle arracha le violon des mains de Krespel, et le rompit en mille morceaux sur le marbre de la table.

Le conseiller demeura d'abord immobile comme une statue; puis, comme s'il se fût réveillé d'un songe, il saisit la signora avec une force de géant, et la jeta sans cérémonie par la fenêtre. Il retourna à Venise sans s'en inquiéter davantage, et se réfugia de Venise en Allemagne.

Ce fut seulement quelque temps après que ce qu'il avait fait s'éclaircit à ses yeux. Il savait que la fenêtre n'était pas à cinq pieds du sol, et tout lui démontrait qu'il avait été indispensable de jeter la signora par la fenêtre dans les circonstances précitées. Cependant il éprouvait des remords involontaires, d'autant plus que la signora lui avait clairement fait entendre qu'elle était enceinte. Il osait à peine prendre des renseignements, et grande fut sa surprise quand, au bout de huit mois, il reçut de sa chère épouse une lettre touchante par laquelle elle lui annonçait qu'elle était accouchée d'une charmante petite fille. Sans dire un seul mot du fatal accident, elle conjurait tendrement le *marito amato*, le *padre felicissimo*, de venir à Venise.

Krespel n'en fit rien, mais il demanda des détails à l'un de ses amis intimes. Il apprit que la signora, légère comme un oiseau, était tombée sur un moelleux tapis de verdure, et que sa chute, ou plutôt son vol par la fenêtre, n'avait eu que des suites morales. Depuis cette héroïque action de Krespel, la signora était complétement transformée Plus de caprices, plus d'idées fantasques, plus d'importunités.

« Il est bon, ajoutait l'ami de Krespel, de taire avec soin la manière dont Angéla a été guérie de ses caprices; autrement l'on verrait tous les jours des cantatrices voler par les fenêtres. »

Le conseiller, vivement ému, demanda des chevaux et monta en voiture.

« Arrêtez ! s'écria-t-il au moment de partir. »

« Quoi ! se dit-il à lui même, n'est-il pas évident qu'aussitôt que je me montre, le mauvais esprit reprend son empire sur Angéla? puisque je l'ai déjà jetée par la fenêtre, que ferais-je à présent en pareille occasion? quel parti me reste-t-il à prendre? »

Il descendit de voiture, écrivit une lettre bien tendre à sa femme convalescente, lui marqua surtout combien il lui était agréable de la voir fière et heureuse de ce que l'enfant portait comme lui un petit signe derrière l'oreille, et il resta en Allemagne.

La correspondance se poursuivit activement. Assurances d'amours, sollicitations, espérances, plaintes au sujet de l'absence, vœux divers, allaient et venaient de Venise à Halle et de Halle à Venise.

Enfin Angéla vint en Allemagne, et fit sensation au grand théâtre de Francfort, en qualité de prima donna.

Cependant Antonie grandissait, et sa mère ne se lassait pas d'écrire à Krespel que leur fille promettait d'être une cantatrice de premier mérite. Les amis que Krespel avait à Francfort confirmaient cette assertion, et l'invitaient à venir une seule fois à Francfort pour y admirer les deux sublimes cantatrices. Ils ne se doutaient pas des liens intimes qui les unissaient toutes deux au conseiller.

Peut-être avez-vous connu Bernhardt de Francfort, jeune compositeur plein d'avenir, qui disparut on ne sait comment. Eh bien ! il devint éperdument amoureux d'Antonie, et demanda à Angéla de consentir à une union que l'art sanctifiait! Antonie répondait sincèrement à cette passion; sa mère n'avait point d'objections à faire, et, quant au conseiller, ce parti lui convenait d'autant plus que les compositions du jeune maître avaient trouvé grâce devant son jugement sévère.

Krespel s'attendait à recevoir la nouvelle de la cérémonie du mariage, mais il lui vint à la place une lettre cachetée de noir, dont la suscription était d'une main étrangère. Le docteur Reinberg annonçait au conseiller qu'à la suite d'un refroidissement gagné au théâtre, Angéla était morte la veille du jour fixé pour le mariage d'Antonie. Angéla avait confié au docteur qu'elle était la femme de Krespel et qu'Antonie était leur fille.

Quoique Krespel fût péniblement affecté de la mort d'Angéla, il lui sembla qu'il y avait dans son existence un sujet d'embarras de moins, et qu'à partir de ce moment seulement il commençait à respirer. Le jour même il partit pour Francfort. On ne saurait imaginer avec quel entraînement le conseiller me décrivit sa première entrevue avec Antonie.

Bernhardt était présent, et il se concerta avec Antonie pour émouvoir profondément Krespel. Par une attention délicate, elle chanta un des motets du vieux *padre* Martini; elle savait que le conseiller ne cessait, au beau temps de ses amours, de demander cet air à Angéla.

Krespel versa des torrents de larmes : jamais Angela elle-même n'avait chanté ainsi. Il se leva, pressa

Antonie contre son sein, et la supplia d'une voix douce et étouffée :

« Si tu m'aimes, dit-il, ne chante plus.... cela m'oppresse.... j'ai peur.... ne chante plus ! ... »

« Non, disait le lendemain Krespel au docteur Reinberg, lorsque, pendant qu'elle chantait, une vive rougeur se concentrait sur ses joues pâles, et y formait un petit point de couleur foncée, ce n'était point une ressemblance de famille... c'était ce que je craignais. »

Depuis le commencement de l'entretien, le docteur montrait une profonde inquiétude.

« Que cela vienne, répondit-il, d'efforts faits prématurément pour chanter ou d'un vice organique de constitution, Antonie a la poitrine attaquée. C'est précisément ce qui donne à sa voix cette force rare, inouïe, je dirai même supérieure à la sphère du chant humain. Mais une mort prochaine la menace ; car, si elle continue à chanter, je lui donne au plus un mois à vivre. »

Ces paroles déchirèrent intérieurement le conseiller comme autant de coups de poignard. Il lui semblait qu'un bel arbre, couvert pour la première fois de fleurs épanouies, était condamné à être coupé à sa racine, de manière à n'avoir plus jamais ni fleurs ni verdure. Il révéla tout à Antonie, et la laissa libre de son choix. Il fallait suivre son fiancé, céder aux séductions du monde, à celles de Bernhardt, et mourir bientôt, ou vivre encore de longues années, et assurer à son père, dans la vieillesse, un repos et un bonheur qu'il n'avait jamais ressentis.

Antonie tomba en sanglotant dans les bras de son père ; sentant tout ce que les moments qui suivraient auraient de déchirant pour elle, il ne voulut pas en entendre davantage; il s'expliqua avec le fiancé. Mais, bien que celui-ci assurât que jamais aucun son ne sortirait des lèvres d'Antonie, le conseiller savait bien que Bernhardt ne résisterait pas à la tentation d'entendre Antonie chanter au moins les airs qu'il composerait.

Le conseiller disparut de Francfort, et vint à Halle avec Antonie. Bernhardt apprit leur départ avec désespoir, suivit leurs traces, les atteignit et arriva à Halle en même temps qu'eux.

« Le voir encore une fois et mourir ! dit Antonie d'un ton suppliant.

— Mourir ! mourir ! » s'écria Krespel avec l'accent d'un emportement sauvage.

Un froid glacial lui parcourut les veines. Sa fille, le seul être au monde qui lui fît connaître la joie, qui le réconciliât avec la vie, pensait à s'arracher violemment de ses bras ! N'importe ; il voulut que l'affreux sacrifice fût consommé. Bernhardt fut contraint de se mettre au piano, Antonie chanta, Krespel joua gaiement du violon, jusqu'à ce que le point d'un rouge foncé se montrât sur les joues d'Antonie. Alors il ordonna de cesser ; mais, lorsque Bernhardt prit congé d'Antonie, elle tomba évanouie en poussant un grand cri.

« Je crus, me raconta Krespel, qu'elle était morte comme je l'avais prévu, et, m'étant volontairement exposé au danger, je demeurai tranquille et de sang-froid. Bernhardt, dans sa stupeur, était devenu doux comme un agneau, et avait l'air d'un imbécile. Je le saisis par les épaules, et lui dis (ici le conseiller prit son inflexion de voix sourde et psalmodique) : « Très-honorable maître de piano, puisque vous avez, conformément à vos désirs, assassiné votre chère fiancée, vous pouvez vous en aller tranquillement, à moins que vous ne vouliez attendre que je vous enfonce dans le cœur ce couteau de chasse étincelant. Votre précieux sang contribuerait peut-être à rendre un peu de couleurs à ma fille, qui, comme vous le voyez, est passablement pâle. Sauvez-vous vite, car je me sens tenté de vous lancer un couteau des plus acérés. »

» Sans doute, en disant ces mots j'avais l'air effrayant ; car Bernhardt s'arracha de mes mains en poussant un cri de désespoir, courut à la porte, et se précipita au bas de l'escalier. »

Lorsque Bernhardt fut parti, le conseiller songea à relever Antonie, qui était à terre sans connaissance. Elle ouvrit les yeux en poussant un profond soupir ; mais ils parurent se refermer encore pour la dernière fois. Krespel fut saisi d'un inconsolable chagrin. Le médecin, mandé par la femme de ménage, prononça qu'Antonie était gravement indisposée, mais que son état n'avait rien de dangereux ; et, en effet, elle se rétablit plus tôt que le conseiller n'avait osé l'espérer. Elle se soumit aux volontés du conseiller avec la plus vive tendresse filiale, alla au-devant de ses goûts, prévint ses pensées et ses bizarres caprices. Elle l'aidait à démonter de vieux violons et à en fabriquer de neufs.

« Je ne veux plus chanter ; mais je vivrai pour toi, » disait-elle souvent en souriant tendrement à son père, lorsqu'on l'avait priée de chanter et qu'elle avait refusé.

Néanmoins le conseiller tâchait, autant que possible, de fuir de pareilles tentations ; et de là venaient sa répugnance à la conduire en société et le soin avec lequel il évitait la musique.

Lorsque le conseiller eut acheté et voulut démonter le curieux violon qu'il enterra avec Antonie, elle le regarda tristement, et lui dit d'un ton doux et suppliant : « Et celui-là aussi ? »

Krespel ne put se rendre compte lui-même de la force mystérieuse qui le contraignit à laisser le violon intact et à en jouer. A peine en eut-il tiré quelques sons qu'Antonie s'écria avec joie :

« Eh ! mais, c'est moi !... je chante maintenant. »

En effet, les sons argentins de l'instrument avaient

quelque chose de tout particulier, et semblaient partir d'une poitrine humaine.

Krespel fut profondément attendri. Il joua mieux que jamais, et quand, dans les morceaux difficiles, il montait et descendait avec une force et une expression puissantes, Antonie extasiée disait en battant des mains : « Ah ! que j'ai bien rendu ce passage ! ah ! que j'ai bien rendu ce passage ! »



Depuis ce temps, la plus grande tranquillité régna dans leur existence. Souvent Antonie disait à Krespel : « Mon père, je voudrais bien chanter. » Krespel décrochait son violon, jouait les plus jolis airs d'Antonie, et elle était ravie dans le fond de son cœur.

Peu de temps avant mon retour à Halle, le conseiller crut, au milieu de la nuit, entendre jouer du piano dans la chambre voisine. Il reconnut bientôt que c'était Bernhardt qui préludait et essaya de se lever ; mais il lui semblait avoir un poids sur la poitrine, et être lié avec des bandes de fer. Antonie fit entendre des sons bas et faibles, qui montèrent par degrès jusqu'au plus éclatant *fortissimo*. Puis ces sons étranges se modulèrent en un air touchant que Bernhardt avait composé pour Antonie dans le style religieux des anciens maîtres.

Krespel disait que la situation où il s'était trouvé était incompréhensible ; car un effroi terrible se mêlait dans son âme à une joie comme il n'en avait jamais ressenti.

Tout à coup une clarté éblouissante l'entoura, et il aperçut Bernhardt et Antonie qui se tenaient embrassés, et se regardaient avec un céleste ravissement. Le chant et l'accompagnement continuèrent sans qu'on vît Antonie chanter, ni Bernhardt toucher du piano. Enfin le conseiller tomba dans une sorte de ravissement profond, et tout disparut à ses yeux.

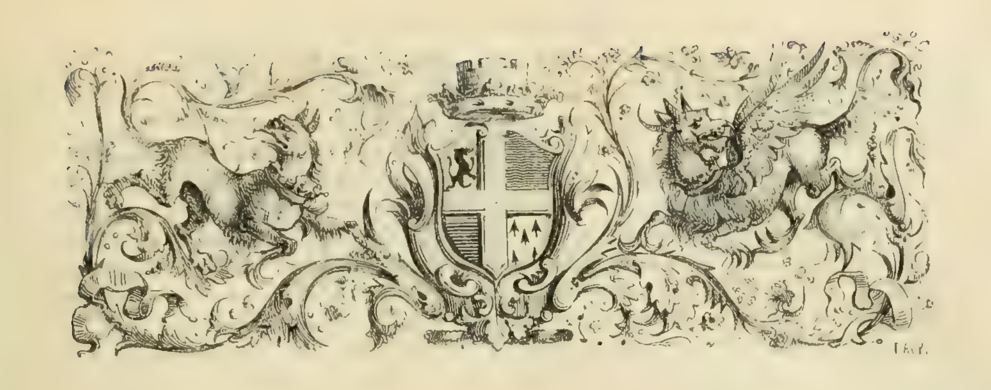
Lorsqu'il se réveilla, l'affreuse anxiété produite par ce songe durait encore. Il courut à la chambre d'Antonie. Elle était couchée sur un sofa, les yeux fermés, les traits empreints d'un divin sourire, les mains jointes avec piété, comme endormie et rêvant des béatitudes du ciel.....

Mais elle était morte !

HOFFMAN

Traduction nouvelle d'Émile DE LABÉDOLLIÈRE.





LE BARON DE GROGZWIG.

Le baron von Koëldwethout, de Grogzwig en Allemagne, avait aussi bonne tournure qu'on pouvait l'attendre d'un baron. Je n'ai pas besoin de dire qu'il vivait dans un château ; quoi de plus naturel ? ni que ce château était vieux ; car vit-on jamais un baron allemand loger dans un château neuf ?

Plusieurs circonstances étranges se rattachaient à ce vénérable édifice, et au nombre des plus étonnantes et des plus mystérieuses, on remarquait les suivantes. Quand le vent soufflait, il s'engouffrait dans les cheminées ou même hurlait à travers les arbres de la forêt voisine. Quand la lune brillait, ses rayons pénétraient par certaines meurtrières pratiquées dans le mur, et éclairaient une partie des salles et des galeries, en laissant le reste dans l'obscurité !!!

Quelle était la cause de ces miraculeux incidents ? Ils provenaient, disait-on, de ce que l'un des aïeux du baron, se trouvant à court d'argent, avait planté un poignard dans la gorge d'un passant bien vêtu qui lui demandait son chemin la nuit. Toutefois cette opinion n'est guère admissible ; car ce même aïeul, homme aimable et délicat, se sentit désolé de son excès de brusquerie ; il mit en conséquence la main sur une provision de pierre et de bois de charpente

appartenant à un voisin moins fort que lui, bâtit une chapelle en manière d'excuse, et vit dès ce moment toutes ses prières exaucées par le ciel.

A propos des ancêtres du baron, je me rappelle qu'il croyait avoir des droits au respect des hommes par la longueur de sa généalogie. Je craindrais de m'embarquer dans l'énumération des susdits ancêtres ; mais je sais qu'il en avait bien plus qu'aucun de ses contemporains, et tout ce que je souhaiterais, c'est qu'il eût vécu de nos jours pour en avoir encore davantage. Il est fâcheux pour les héros des siècles passés d'être venus sitôt au monde ; car on ne peut raisonnablement exiger qu'un individu né trois ou quatre cents ans avant nous ait autant d'aïeux qu'un homme né de notre temps. Celui qui demeurera le dernier sur la terre, quel qu'il soit, savetier ou gagne-petit, possédera une généalogie plus étendue que le plus noble personnage de notre siècle : voilà qui est bien inconvenant !



Quant au baron von Koëldwethout de Grogzwig, c'était un bel et vigoureux gaillard, aux cheveux noirs, aux épaisses moustaches, qui allait à la chasse en habit vert-pomme, avec des bottes brunes à ses pieds, et un cor de chasse sur l'épaule. Quand il embouchait ce cor, vingt-quatre autres gentilshommes de rang inférieur, en habits vert-pomme un peu moins riches, en bottes brunes un peu plus grossières, arrivaient immédiatement, et toute la bande, prenant en main des épieux durs comme des barreaux de fer, s'en allait galoper à la poursuite des sangliers. Quelquefois même on s'aventurait à attaquer un ours, et, dans ce cas, le baron commençait par le tuer, et en réservait la graisse pour l'entretien de ses favoris.

C'était une joyeuse vie pour le baron de Grogzwig, et une plus joyeuse encore pour les vassaux du baron, qui buvaient toutes les nuits du vin du Rhin, jusqu'au moment où ils tombaient sous la table, posaient les bouteilles sur le plancher et demandaient leurs pipes. Jamais on ne vit d'égrillards aussi disposés à rire que les habitants de Grogzwig.

Mais les plaisirs dont on jouit à table, ou sous la table, demandent à être variés, surtout lorsque les vingt-cinq mêmes personnes s'assoient toujours aux mêmes festins, pour s'enivrer des mêmes vins et se raconter les mêmes histoires. Le baron s'ennuya et chercha des distractions. Il se mit à se disputer avec ses gentilshommes, et essaya d'en rosser deux ou trois par jour au dessert. Ce fut d'abord un amusement fort agréable ; mais il sembla monotone au bout d'environ une semaine : le baron retomba dans sa mauvaise humeur, et chercha avec désespoir quelque divertissement nouveau.

Un soir, après une chasse dans laquelle il avait surpassé Nemrod lui-même, immolé encore un ours magnifique, et rapporté l'animal en triomphe au château, le baron von Koëldwethout se mit tristement à table et regarda d'un air mécontent la voûte enfumée de la salle. Il avala d'énormes rasades ; mais plus il buvait, plus il faisait la moue. Les gentilshommes, honorés de la dangereuse distinction de s'asseoir à sa droite et à sa gauche, ne buvaient pas moins que lui, et se faisaient la moue les uns aux autres.

« Je le veux ! s'écria soudain le baron frappant la table de la main droite et retroussant de l'autre sa moustache, buvons à la dame de Grogzwig ! »

Les vingt-quatre gentilshommes vert-pomme devinrent pâles, à l'exception de leurs vingt-quatre nez, dont la couleur était inaltérable.

« J'ai dit : Buvons à la dame de Grogzwig, répéta le baron promenant ses yeux autour de la table. Tout bon chevalier doit avoir sa dame comme son Dieu !

— A la dame de Grogzwig ! » crièrent les vert-pomme.

Et leurs vingt-quatre gosiers furent arrosés de vingt-quatre hanaps d'un vin du Rhin si délicieux, qu'ils se léchèrent leurs quarante-huit lèvres en clignant des yeux.

« C'est la charmante fille du baron de Swillenhausen, dit Koëldwethout consentant à s'expliquer. Nous la demanderons en mariage à son père demain, avant le coucher du soleil, et s'il refuse notre alliance, nous lui couperons le nez. »

Un rauque murmure s'éleva du sein de la société,

et chacun porta la main d'abord à la poignée de son épée, puis au bout de son nez, avec une expression terrible.

Que la piété filiale offre un touchant spectacle! Si la fille du baron de Swillenhausen avait déclaré que son cœur n'était pas libre, si elle s'était jetée aux pieds de son père en les noyant de pleurs, si elle s'était seulement évanouie, il y a cent à parier contre un que le baron de Swillenhausen eût été jeté par la fenêtre du castel, et le castel démoli. Mais lorsque, le lendemain matin, un messager apporta la requête de Koëldwethout, la demoiselle se tint parfaitement tranquille et se retira modestement dans sa chambre, de la croisée de laquelle elle regarda venir le prétendant et sa suite. Sitôt qu'elle se fut assurée que le cavalier aux épaisses moustaches était son futur, elle se hâta d'aller trouver son père, et lui annonça qu'elle était prête à se sacrifier pour assurer la tranquillité des vieux jours paternels. Le vénérable baron prit son enfant dans ses bras, et versa une larme de joie.

Le même jour, il y eut grande fête au château. Les vingt-quatre gentilshommes vert-pomme de Koëldwethout échangèrent des vœux d'éternelle amitié avec les douze gentilshommes vert-pomme de Swillenhausen, et promirent au vieux baron de boire son vin jusqu'à ce que leurs visages tout entiers prissent la même teinte que leurs nez. Quand vint l'heure de se séparer, ils frappèrent sur l'épaule les uns des autres, et le baron de Koëldwethout et ses compagnons regagnèrent gaiement leur logis.



(Il rossa les deux officiers le plus habitués à cet exercice.)

Pendant six mortelles semaines, les ours et les sangliers eurent congé. Les maisons de Koëldwethout et de Swillenhausen étaient unies; leurs épieux se rouillaient et le cor de chasse du baron était muet.

Ce fut une époque décisive pour les vingt-quatre gentilshommes! hélas! leurs jours de gloire et de prospérité avaient chaussé leurs bottes de voyage, et étaient déjà en route pour ne jamais revenir!

« Mon ami, dit la baronne.

— Mon amour, dit le baron.

— Ces hommes bruyants, grossiers...

— Qui donc, madame? » dit le baron surpris.

De la fenêtre près de laquelle ils étaient assis, la baronne indiqua du doigt la cour où les vert-pomme sans défiance buvaient le coup de l'étrier avant de partir ce jour-là pour la chasse au sanglier.

« C'est ma suite de chasse, madame, dit le baron.

— Congédiez-la, mon amour, murmura la baronne.

— La congédier ! s'écria le baron stupéfait.

— Pour me plaire, répondit la baronne.

— Pour plaire au diable, madame, » reprit le baron.

Là-dessus la baronne poussa un grand cri, et tomba en syncope aux pieds de son époux.

Que pouvait faire le baron? Il appela la femme de chambre, et demanda le docteur en rugissant ; puis, se précipitant dans la cour, il rossa les deux officiers le plus habitués à cet exercice, et maudissant tous les autres en masse, il les envoya énergiquement promener.

Ce n'est pas à moi d'expliquer par quelles sourdes manœuvres quelques femmes parviennent à dominer leurs maris comme elles le font ; j'ai pourtant mon opinion personnelle à ce sujet, et suis d'avis qu'aucun membre du parlement ne devrait se marier ; car, sur quatre députés mariés, trois votent moins d'après leur propre conscience, que d'après celle de leurs femmes, si elles en ont. Tout ce qu'il m'importe de dire, c'est que, de manière ou d'autre, la baronne de Koëldwethout acquit une grande influence sur son mari ; peu à peu, brin à brin, jour par jour, année par année, le baron céda quelque point en litige, ou renonça à quelque vieille manie. A l'âge de quarante ans, frais et robuste encore, il n'avait ni festins, ni plaisirs, ni train de chasse, ni rien enfin de ce qu'il aimait, ou de ce qu'il avait coutume d'avoir ; et, quoiqu'il fût fier comme un lion et dur comme l'acier, il était décidément mené par le nez, dans son propre castel de Grogzwig.

Là ne se bornèrent pas les infortunes du baron. Environ un an après le mariage, vint au monde un petit baron bien constitué, en l'honneur duquel furent tirés plusieurs feux d'artifice et vidés plusieurs tonneaux de vin ; l'année suivante, arriva une petite baronne ; la troisième année, un autre petit baron, et ainsi annuellement un baron et une baronne, et une fois les deux ensemble. Enfin le sire de Grogzwig se trouva père d'une grande famille de douze petits barons et baronnes.



A chacun de ces anniversaires, la vénérable châtelaine de Swillenhausen faisait preuve de sensibilité, et s'inquiétait vivement de la santé de sa fille, la baronne de Koëldwethout. Il est vrai que la bonne dame n'entreprit jamais rien d'efficace pour le rétablissement de son enfant. Cependant elle regardait comme un devoir d'être aussi nerveuse que possible, et passait son temps au château de Grogzwig, à faire des observations morales sur le ménage de son gendre et à déplorer le triste sort de sa malheureuse fille ; puis, si le baron de Grogzwig, légèrement irrité de cette conduite, osait insinuer que sa femme n'était pas plus maltraitée que les femmes des autres barons, la dame de Swillenhausen priait tout le monde d'observer qu'elle seule sympathisait avec les souffrances de sa fille. Là-dessus, ses parents et ses amis remarquaient qu'elle ne criait pas assez haut contre son gendre, et que s'il y avait sur la terre un animal dur et méchant, c'était le baron de Grogzwig.

Le pauvre baron supporta tant qu'il le put ces désagréments, et quand ils lui devinrent intolérables, il perdit l'appétit et la gaieté, et tomba dans l'abattement.

Mais de plus grands chagrins lui étaient réservés, et lorsqu'ils l'accablèrent, sa mélancolie redoubla. Il contracta des dettes ; les coffres de Grogzwig se désemplirent, quoique la famille de Swillenhausen les eût considérés comme inépuisables, et au moment précis où la baronne allait faire une treizième addition à la généalogie de sa famille, Koëldwethout s'aperçut qu'il n'avait plus un sou vaillant.

« Je ne sais que faire, dit-il, j'ai envie de me tuer. »

C'était une brillante idée !

Le baron prit dans son armoire un vieux couteau de chasse, et l'ayant repassé sur sa botte, il fit mine de l'approcher de sa gorge.

« Hem ! dit-il s'arrêtant tout court, il n'est peut-être pas assez affilé. »

Le baron le repassa de nouveau ; et il faisait une seconde tentative, quand il fut interrompu par les clameurs bruyantes des jeunes barons et baronnes ; car leur chambre était dans une tour voisine, dont les fenêtres étaient garnies de barres de fer, pour les empêcher de tomber dans le fossé.

« O délices du célibat ! s'écria le baron en soupirant, si j'avais été garçon, j'aurais pu me tuer cinquante fois sans être dérangé. Holà ! mettez un flacon de vin et la plus grande de mes pipes dans la petite chambre voûtée, derrière la salle d'armes. »

Un varlet, qu'on pourrait appeler Jehan, et qui s'appelait Jean, exécuta à merveille l'ordre du baron dans l'espace d'une demi-heure ou à peu près, et le sire de Grogzwig, informé que tout était prêt, passa dans la chambre voûtée, dont les boiseries sombres étincelaient à la lueur des bûches amoncelées dans le foyer. La bouteille et la pipe étaient prêtes, et, somme toute, la pièce avait un air fort *comfortable*.

« Laisse la lampe, dit le baron.

— Vous faut-il encore autre chose, monseigneur? demanda le varlet.

— Va-t'en. »

Jean obéit, et le baron ferma la porte.

« Je vais fumer une dernière pipe, dit-il, et tout sera fini. »

Mettant de côté le couteau de chasse en attendant qu'il en eût besoin, et se versant un grand verre de vin, le sire de Grogzwig s'étendit sur son fauteuil, allongea les jambes sur les chenets, et se mit à fumer.

Le baron eût été certainement romantique si le romantisme eût été inventé à cette époque ; mais il était doublement disposé à la rêverie par sa qualité d'Allemand et de fumeur. Rien n'est plus favorable que la pipe aux hallucinations. La monotonie du mouvement d'aspiration et d'expiration jette l'esprit et les sens dans une espèce de somnolence. Les vapeurs narcotiques du tabac surexcitent et exaltent l'imagination. Il semble que du foyer de la pipe s'échappe une multitude d'êtres aériens qui flottent et tourbillonnent avec la fumée, se cherchent et se saisissent au milieu du nuage azuré, et montent au ciel en dansant.

Le baron songea à une foule de choses, à ses peines présentes, à ses jours de célibat et aux gentilshommes vert-pomme, depuis longtemps dispersés dans le pays, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus, à l'exception de deux qui avaient eu le malheur d'être décapités, et de quatre autres qui s'étaient tués à force de boire. Son esprit errait au milieu des ours et des sangliers, lorsque, en vidant son verre jusqu'au fond, il leva les yeux et crut s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

A travers l'atmosphère brumeuse dont il s'était entouré, le baron distingua un être hideux et ridé, avec des yeux creux et sanglants, une figure cadavéreuse et d'une longueur démesurée, ombragée de boucles éparses de cheveux noirs. Ce personnage fantastique était assis de l'autre côté du feu, et plus le baron le regarda, plus il demeura convaincu de la réalité de sa présence. L'apparition était affublée d'une espèce de tunique de couleur bleuâtre, qui parut au baron décorée d'os en croix. En guise de cuissards, ses jambes étaient encaissées dans des planches de cercueil, et sur son épaule gauche était jeté un manteau court et poudreux, qui semblait fabriqué d'un morceau de linceul. Elle ne faisait aucune attention au baron, mais contemplait fixement le feu.

« Ohé ! s'écria le baron frappant du pied pour attirer les regards de l'inconnu.

— Ohé ! répéta celui-ci levant les yeux vers le baron mais sans bouger.

— Qu'est-ce ? dit le baron sans s'effrayer de cette voix creuse et de ces yeux mornes ; je dois vous adresser une question. Comment êtes-vous entré ici ?

— Par la porte.

— Qui êtes-vous ?

— Un homme.

— Je ne le crois pas.

— Comme vous voudrez. »

L'intrus regarda quelque temps le hardi baron de Grogzwig, et lui dit familièrement :

« Il n'y a pas moyen de vous tromper, à ce que je vois. Je ne suis pas homme.

— Qui êtes-vous donc ?

— Un génie.

— Vous n'en avez pas l'air, repartit dédaigneusement le baron.

— Je suis le génie du désespoir et du suicide, dit l'apparition ; vous me connaissez à présent. »

A ces mots, l'apparition se tourna vers le baron, comme si elle se fût préparée à agir, et ce qu'il y eut de remarquable, ce fut de la voir mettre de côté son manteau, exhiber un pieu ferré qui lui traversait le milieu du corps, l'arracher brusquement, et le poser sur la table aussi tranquillement que si c'eût été une canne de voyage.

« Maintenant, dit le génie jetant un coup d'œil sur le couteau de chasse, êtes-vous prêt ?

— Pas encore ; il faut que j'achève ma pipe.

— Dépêchez-vous.

— Vous semblez pressé.

— Mais oui, je le suis ; par ces temps de misère et d'ennui, j'ai beaucoup à faire en Angleterre et en France, où je vais de ce pas, et tout mon temps est pris.

— Buvez-vous? dit le baron touchant la bouteille avec la tête de sa pipe.

— Neuf fois sur dix et largement, reprit le génie d'un ton sec.

— Jamais avec modération?

— Jamais, répliqua le génie en frissonnant ; cela engendre la gaieté. »

Le baron examina encore son nouvel hôte, qu'il regardait comme un visiteur extraordinairement fantasque, et lui demanda enfin s'il prenait une part active à tous les simples arrangements du genre de ceux dont il s'agissait en ce moment.

« Non, répondit évasivement le génie ; mais je suis toujours présent.

— Pour voir si l'affaire va bien, je suppose ?

— Précisément, répondit le génie en jouant avec son pieu, dont il examinait le fer. Ne perdez pas une minute, je vous prie ; car je suis mandé par un jeune homme affligé de trop de loisir et d'argent.

— Se tuer parce qu'on a de l'argent ! s'écria le baron se laissant aller à une violente envie de rire. Ah ! ah ! ah ! voilà qui est bon ! »

C'était la première fois que le baron riait depuis longtemps.

« Dites donc, reprit le génie d'un ton suppliant et d'un air d'anxiété, ne recommencez pas, s'il vous plaît.

— Pourquoi ?

— Vos rires me font mal; soupirez tant que vous voudrez, je m'en trouverai bien. »



Le baron soupira machinalement, et le génie, reprenant courage, lui tendit le couteau de chasse avec la plus séduisante politesse.

« Ah ! ce n'est pas une mauvaise idée, dit le baron sentant la froide pointe de l'acier, se tuer parce qu'on a trop d'argent.

— Bah ! dit l'apparition avec pétulance, est-ce une meilleure idée de se tuer parce qu'on n'en a pas assez ? »

Je ne sais si le génie s'était compromis par mégarde en prononçant ces mots, ou s'il croyait la résolution du baron assez bien arrêtée pour n'avoir pas besoin de faire attention à ce qu'il disait; je sais seulement que le sire de Grogzwig s'arrêta tout à coup, ouvrit de grands yeux, et parut envisager l'affaire sous un jour complétement nouveau.

« Mais, en effet, dit-il, rien n'est encore désespéré.

— Vos coffres sont vides ! s'écria le génie.

— On peut les remplir.

— Votre femme gronde.

— On la fera taire.

— Vous avez treize enfants.

— Ils ne peuvent tous mal tourner. »

Le génie s'irritait évidemment des opinions avancées par le baron ; mais il affecta d'en rire, et le pria de lui faire savoir quand il aurait fini de plaisanter.

— Mais je ne plaisante pas; au contraire, reprit le baron.

— Eh bien ! j'en suis charmé, dit le génie, parce que, je l'avoue franchement, toute plaisanterie est mortelle pour moi. Allons, quittez ce monde de misères.

— J'hésite, dit le baron jouant avec le couteau de chasse ; ce monde ne vaut pas grand'chose, mais je ne crois pas que le vôtre vaille beaucoup mieux ; car vous n'avez pas la mine excessivement *confortable*. Quand j'y songe, après tout, en quittant cette terre, suis-je sûr d'améliorer mon sort ?

— Dépêchez-vous ! s'écria le génie en grinçant les dents.

— Laissez-moi, dit le baron ; je cesserai de broyer du noir, je prendrai gaiement les choses, je respirerai le frais, j'irai à la chasse aux ours, et si l'on me contrarie, je parlerai haut et ferme à la baronne, et j'enverrai promener les Swillenhausen. »

A ces mots, le baron tomba en arrière dans son fauteuil, et partit d'un éclat de rire si désordonné, que la chambre en retentit.

Le génie recula de deux pas, regarda le baron avec une expression de terreur, reprit son pieu ferré, se l'enfonça violemment au travers du corps, poussa un hurlement d'effroi, et disparut.

Le sire de Grogzwig, comme le bûcheron de la fable, ne revit plus le génie de la mort. Conformant ses actions à ses paroles, il eut bientôt mis à la raison la baronne et les Swillenhausen, et mourut longtemps après, sans beaucoup de fortune, mais heureux, laissant une nombreuse famille exercée avec soin sous ses yeux à la chasse aux ours et aux sangliers.

Bonnes gens, si de semblables motifs vous rendent jamais hypocondres et mélancoliques, je vous conseille d'examiner les deux faces de la question, en appliquant à la meilleure un verre grossissant. Que si vous vous sentez encore tentés de vous en aller sans congé, vous n'aurez qu'à fumer d'abord une bonne pipe, à boire bouteille, et à profiter du louable exemple du baron de Grogzwig.

Charles DICKENS.

Traduction d'Emile de Labédollière.





LES QUATRE SAVANTS.

L'île de Ceylan serait la plus heureuse du monde, si elle n'était spécialement placée sous la protection du grand Kaltragan. Kaltragan est tout simplement un dieu; mais un dieu comme il n'y en a pas, un dieu exigeant, quinteux, despotique. Il veut être adoré sous toutes les formes possibles : si l'on bâtit une maison, on la met sous la sauvegarde de Kaltragan; la terre est ensemencée au nom de Kaltragan; l'eau, c'est Kaltragan; le vin, c'est Kaltragan; mais ce qui est surtout Kaltragan, c'est le feu. Un pareil dieu ne doit pas manquer de prêtres.

Ces prêtres, ou plutôt les prédécesseurs de ces prêtres, ont été en différend pendant douze siècles environ sur quarante-trois mille questions religieuses du bouddhisme. Toutes enfin ont été résolues, excepté une seule, celle de savoir si le feu, cette éclatante image de Bouddha, exige de ses mille milliers d'adorateurs qu'ils soient accroupis ou couchés à plat ventre pendant l'acte de la prière, qu'on lui adresse vingt ou trente fois par jour. Difficulté d'autant plus épineuse, qu'elle a déjà été levée par le grand Phalou, dans un ouvrage intitulé le *Phalou*, et écrit, il y a six cents ans, dans une langue exceptionnelle qui a glorieusement pris le nom de l'auteur et du livre, et s'appelle par conséquent le *Phalou*. Cette sublime question de déterminer la manière dont on doit adorer le feu y étant clairement débattue et résolue, il n'y aurait plus, ce semble, qu'à ouvrir le *Phalou* et à se renseigner. Oui; mais qu'est-ce qui sait le phalou, même aux Indes? De siècle en siècle, les rares possesseurs de cette divine langue, qui n'eut qu'un écrivain et qu'un livre, se sont perdus; déplorable malheur, qu'il faut attribuer en grande partie à l'impossibilité de se procurer ce livre. Où est-il? Comment le dire, depuis le jour où les Portugais, vainqueurs sur toute la côte, enlevèrent non-seulement les dieux d'or et d'argent aux yeux de topaze, mais le vénérable *Phalou*, tout petit volume écrit sur coton et relié entre deux planches enduites de vernis? Oui, ils enlevèrent le *Phalou*, livre aussi impossible à remplacer que facile à reconnaître. Vingt-quatre diamants du plus grand prix, douze de chaque côté, couraient au bord de la reliure comme les clous dorés le long des missels du moyen âge. Tout ayant disparu, et le livre et la langue, comment parvenir à connaître l'attitude dans laquelle le dieu Kaltragan veut être invoqué quand il prend la forme du feu? Se livrant avec fureur aux inspirations de leur fanatisme, les Indiens de l'île où la dispute avait pris naissance et ceux de toute la presqu'île gangétique ne s'occupaient plus ni de la pêche des perles, ni de la chasse aux éléphants, ni de la culture du poivre, ni de celle de gingembre. Jour et nuit ils discutaient à coups de poignard le problème de l'adoration du feu.

S'il est un moyen de les mettre d'accord, pensa le gouverneur de Calcutta, c'est de faire décider l'affaire par un concile; il jaillira à coup sûr quelque lumière de la réunion formée des plus doctes théologiens de l'Inde. Benarès, la ville sainte par excellence, selon l'évêque Haber, fut choisie pour la ville où se rendraient les prêtres d'Auregabad, de Madras, de Mazulipatam et de toutes les grandes cités de l'empire. On mit à leur disposition des dromadaires, des palanquins, des vaisseaux à vapeur, afin

qu'ils ne reculassent pas devant la longueur ou les difficultés du voyage. On ne pourrait dire tout le luxe qui fut déployé pour les recevoir.

Si l'on tient à savoir l'époque où ce grand événement eut lieu aux Indes orientales, il nous sera facile de répondre qu'il se passa il y a environ huit ans. Nous assignerons plus exactement encore sa date en disant qu'il occupa les populations du Gange parallèlement à une époque bien présente à l'esprit des savants et des archéologues. L'académie de Moscou avait mis cette année-là au concours la question suivante, en promettant à celui qui la résoudrait 100,000 francs; le titre de membre de l'académie de Moscou, et une pension viagère de 25,000 francs : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* Ce programme, la hauteur de la question, le prix offert en récompense, sont une date trop vivante dans l'esprit des savants pour qu'ils l'aient oubliée.

Au bout de six mois de missions et de locomotions, cinq cents représentants des divers peuples semés sur la terre de Vichnou se logèrent dans les palais de Benarès, tout ruisselants de nattes lustrées, obscurcis de parfums, et retentissant des cris des jongleurs. Ce rapprochement, ces réunions animées, promettaient les meilleurs résultats ; on touchait, après de longues discussions, au moment heureux où il serait convenu, de part et d'autre, qu'on adorerait le feu dans une posture moitié accroupie et moitié couchée, afin de mettre tout le monde d'accord, lorsqu'une circonstance déplorable rompit les bonnes relations entamées. Un membre du concile fut trouvé assassiné dans sa baignoire. Quel était le meurtrier ? Ce ne pouvait être qu'un partisan du feu, de la secte des accroupis, car le prêtre tué appartenait à la secte des couchés. On cria à l'indignation, au guet-apens, à la trahison ; on courut aux armes. Aussitôt le gouverneur-général se rend à Benarès pour rétablir la paix. D'abord les membres du concile ne veulent rien entendre ; cependant, à force de supplications et de présents, il les rassemble de nouveau sous sa haute présidence, donnant à la réunion, au lieu d'un caractère religieux, un caractère exclusivement social. De leur délibération, leur dit-il, dépendait le bonheur ou le malheur des peuples de l'Inde. S'ils ne parvenaient point à s'entendre, les habitants, à leur retour, s'égorgeraient avec plus de fureur qu'auparavant, et la guerre civile prenant la place de l'industrie et du commerce, la misère la plus profonde s'ensuivrait. De là par conséquent des offrandes moins riches, beaucoup moins abondantes, seraient déposées sur l'autel des mille dieux de l'Inde, ce qui, en d'autres termes, signifiait : les revenus des pagodes seront infiniment réduits.

Ce langage fit quelque impression sur le cerveau des prêtres. Profitant de ce commencement de trêve, le gouverneur-général leur conseilla de remettre la négociation à deux brames des plus célèbres parmi eux, choisis, le premier dans les rangs de ceux qui professaient l'opinion fort respectable que le feu devait être vénéré dans telle posture, le second dans les rangs de ceux qui militaient en faveur de l'opinion contraire, et non moins admissible. A cette proposition les prêtres, ainsi qu'on devait s'y attendre, répondirent qu'ils défiaient tous les brames du monde de résoudre mieux qu'eux le point religieux dont ils s'occupaient, à moins toutefois, ajoutèrent-ils en manière de dérision, que les deux brames aux lumières desquels le gouverneur-général en déférait connussent le phalou.

« Je sais quatre personnes qui parlent, qui connaissent, qui savent le phalou, répliqua le gouverneur. D'abord ces deux brames, ajouta-t-il en faisant avancer au milieu du concile deux véritables brames qui saluèrent l'assemblée et se saluèrent dans une langue tout à fait inconnue aux cinq cents membres. »

Si la pagode de Jaggernaut, grande comme une ville, eût volé dans les airs aux yeux du concile, cela ne l'aurait pas plus étonné que la présence de ces deux hommes jeunes encore tous les deux et parlant le phalou ; car c'est le phalou qu'ils parlaient.

« Ils savent le phalou, se dirent les membres.

— C'est étonnant comme ils parlent le phalou !

— On dirait qu'ils n'ont jamais parlé que le phalou.

— Notre poivre, notre cannelle, nos écailles de tortue, nos dents d'éléphants sont sauvés, pensait avec joie le gouverneur. Je mettrai bien plus aisément d'accord deux brames que cinq cents brames, et une fois d'accord, je rétablirai la paix sur toute la vaste péninsule indienne.

— Mais, essaya de dire un brame plus retors, mais... »

Le gouverneur, qui vit venir la bombe, interrompit le brame par ces mots :

« J'étais sûr que des hommes aussi nobles, aussi dignes, aussi éclairés que vous, seigneurs, finiraient par comprendre la nécessité de simplifier la question.

— Mais,..» reprit le brame interrupteur.

Nouvel artifice oratoire du gouverneur.

« Ainsi, c'est entendu. Ces deux flambeaux, ces deux soleils, ces deux brames choisis par vous vont éclairer une discussion dont vous ne seriez jamais sortis, tant vous aviez des torrents d'éloquence à répandre avant de l'épuiser.

— Mais... »

Cette fois, le gouverneur, étant à bout de voie, laissa le brame lancer son objection.

« Mais, dit enfin ce dernier, qui nous assure que ces deux hommes savent réellement le phalou ?

— C'est juste.

— C'est à examiner.

— Il faut des preuves. »

En un instant, la persuasion première du concile revint sur elle-même, et un doute universel plana.

— Quelle langue parlerions-nous, répliquèrent les deux brames, si ce n'est le phalou ?

— J'atteste, dit l'un, que mon antagoniste s'explique parfaitement en phalou.

— J'affirme, dit l'autre, que c'est le plus pur phalou que parle le brame que voici.

— Comme je ne veux pas, intervint le gouverneur, que la loyauté de ces deux honorables brames soit un instant soupçonnée, je vais introduire ici, en votre présence, deux savants étrangers à votre pays et à votre religion, par conséquent désintéressés au plus haut point dans la question, et ils décideront, car ils ont passé leur vie à étudier le phalou, si ces deux brames le parlent réellement. L'un est un philologue anglais, sir Crawford, l'autre un philologue français, M. Amiel. Ce sont deux savants du premier ordre, professant dans leur patrie le sanscrit, le pracrit, le païsachi, le magadhi, le canyacubdja ou hindoustani, le bengali et le telingua, et temporairement aux Indes, où ils sont venus par modestie élargir le cercle de leurs connaissances.

— Qu'on les introduise, dit le concile, et que ces deux brames s'expriment en phalou devant eux. »

Non-seulement les deux savants européens parurent et écoutèrent, mais ils se mêlèrent à la conversation, et bientôt quatre voix différentes firent retentir les voûtes de la salle de toute sorte de mots phalou. Les quatre savants, car désormais ils étaient quatre, riaient, s'animaient, se fâchaient, se réconciliaient, se fâchaient de nouveau en phalou.

Le doute n'était plus permis après cet éloquent échange d'idées et de phrases. Le concile fut donc convaincu que les deux brames possédaient à fond le phalou, cette langue qu'on croyait perdue, morte, ensevelie depuis des siècles. On avait fait un grand pas dans la question.

Tout à coup le même membre qui avait hardiment mis en doute si ses deux confrères savaient le phalou, se leva et dit encore que tout n'était pas terminé par cette satisfaction donnée à l'assemblée. Les deux brames étaient, sans nul doute, très-capables tous deux de lire en phalou, mais à quoi cela servait-il si le *Phalou* lui-même n'existait plus, si le livre sacré où se cachait le dogme de l'adoration du feu avait été détruit par suite du pillage exercé par les Portugais sur la pagode d'Hyderabad ? On avait retrouvé la langue, mais avait-on retrouvé le livre ? Et sans ce livre quel espoir d'apaiser les troubles religieux de l'Inde, troubles à peine assoupis, sur le point de se rallumer plus terribles que jamais ?

— J'attendais cette sage objection, répliqua le gouverneur anglais, que rien avec raison n'étonnait plus depuis qu'il était parvenu à réunir quatre hommes sachant le phalou, je l'attendais pour la réduire à sa juste valeur. D'abord, dit-il, les livres saints ne se perdent jamais, s'ils s'égarent quelquefois. La Bible a traversé quarante siècles sans altération ; les quatre versions de l'Évangile ont opposé la même résistance aux invasions des temps et des Barbares ; pourquoi le *Phalòu*, n'eût-il (ce qui n'est pas à vos yeux) qu'une valeur purement historique, ne jouirait-il pas de la même faveur ?

— Mais, enfin, où est-il depuis trois siècles ? s'écria le brame.

— Où est-il ? demanda le gouverneur, qui se sentait accroché à ce point d'interrogation comme un poisson se sent pris à l'hameçon de fer.

— Oui, où est-il ?

— C'est où il est, répliqua le gouverneur avec la promptitude du sophisme, que nous irons le chercher. Croyez que l'Angleterre, protectrice des cultes de tous ses sujets, elle qui a relevé les pagodes renversées, elle qui prête son appui à votre religion partout où il est réclamé, n'épargnera ni son or ni ses soins pour retrouver le *Phalou*. L'Angleterre s'impose cette glorieuse mission, et elle confie le soin de la remplir à ces quatre beaux génies philologiques : le brame Palombo, le brame Mindana, le savant sir Crawford, mon illustre compatriote, et le non moins savant M. Amiel, Français d'origine, membre de toutes les sociétés savantes du globe. J'attends votre décision, vous priant d'arrêter entre vous, représentants religieux de l'Inde, clefs d'or de toutes les consciences d'en deçà et d'au delà du Gange, que pendant trois années, laps de temps rigoureusement nécessaire pour accomplir cette glorieuse expédition, vous vous engagez à tenir les fidèles adorateurs du feu dans la tranquillité d'une trêve. Jusqu'à l'expiration de ces trois années, en échange du service fort coûteux, je ne vous le cache pas, que va vous rendre l'Angleterre, vous me promettez de faire tout ce qui dépendra de vous pour qu'aucun soulèvement n'ait lieu dans le cercle territorial de votre autorité.

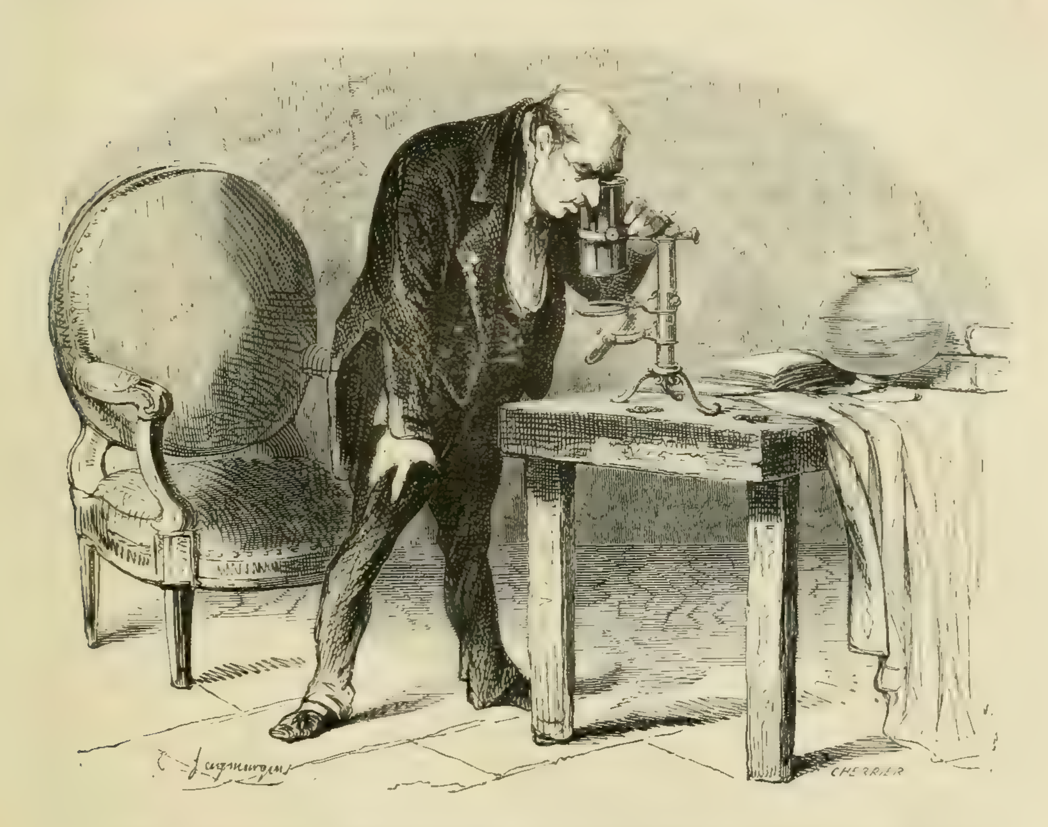
A moins de ne rien vouloir de ce qu'ils désiraient, les cinq cents brames n'avaient pas le droit de repousser la proposition du gouverneur ; et, d'accord sur l'efficacité de la mission comme sur la durée de temps qu'elle exigeait, ils devaient également accepter comme mandataires les quatre savants offerts par lui.

Tout fut accepté, convenu, juré et signé. Dans trois ans les mêmes brames, ou leurs successeurs

naturels, se réuniraient de nouveau à Benarès, la ville sainte, et il leur serait rendu un compte exact de la mission érudite et religieuse des quatre savants. Le concile fut dissous. Chargés de présents et d'honneurs, les cinq cents brames retournèrent chez eux où ils étaient attendus avec l'impatience naturelle à des hommes qui ne savent plus comment adorer le feu.

Comprenant l'importance de la responsabilité qu'il avait prise, le gouverneur ne songea plus qu'à faire voyager ses quatre savants. Un vaisseau magnifique fut affecté à leur expédition. La compagnie des Indes alloua à chacun d'eux trois mille francs par mois.

D'abord les quatre savants visiteraient, dans l'intérêt de leurs recherches, les principales villes de l'Inde, où il n'était pas impossible que le *Phalou* eût été entraîné par l'invasion portugaise. Des Indes ils se rendraient en Portugal, patrie des anciens vainqueurs et dévaliseurs des deux presqu'îles indiennes; ensuite ils fouilleraient l'Espagne, bassin naturel de toutes les richesses que laisse échapper le Portugal. De là ils passeraient en France. Enfin, ne



(Les petits poissons étaient rejetés dans le fleuve, et d'autres venaient les remplacer, la nuit suivante, sous le microscope du mystérieux Amiel.)

laissant aucun coin de l'Europe inexploré, ils étendraient au besoin leurs perquisitions sur l'Angleterre et l'Allemagne.

Les quatre savants s'embarquèrent sur *le Mahrabarata*, brick de guerre grand comme une frégate, souple comme une bayadère, doré comme un boudoir de la régence, ayant à bord jardin, cabinet de lecture, salle de bains, et de plus quatre petites imprimeries mécaniques, une pour chacun des savants. M. Amiel n'en revenait pas.

Nous avons déjà nommé M. Amiel, le savant français. Comme tous les savants, M. Amiel était très-chauve, un peu cagneux, un peu bossu et très-négligé dans sa toilette. Quarante six ans environ était son âge, Arles sa patrie; M. Amiel était donc Provençal comme le roi René. Jeune, il était venu à Paris pour vendre de l'huile vierge, et par la même occasion pour tâcher de placer une collection de sonnets dans le genre de ceux de Pétrarque. Ayant vendu ses huiles vierges, n'ayant pas placé ses sonnets, plus vierges encore que ses huiles, et s'obstinant à rester à Paris, malgré les injonctions de ses parents, il se trouva un jour sans pain, mais avec ses sonnets : c'est être deux fois sans pain. Il allait

mourir de la manière la plus poétique du monde, lorsqu'un autre Provençal charitable, auquel il avait été recommandé, lui dit : « Qu'attendez-vous donc pour professer l'hindoustani ou le sanscrit ? — Mais je ne le sais pas, répondit d'un souffle éteint M. Amiel. — Raison de plus, vous n'aurez jamais eu une aussi belle occasion pour l'apprendre ; d'ailleurs vous l'enseignerez sous moi qui suis le seul en France pouvant nier que je sais le sanscrit. — Mais vous le savez du moins, vous ?... — C'est là mon secret, venez. Et ils allèrent ensemble chez M. le ministre de l'instruction publique, toujours heureux de répandre ses largesses, ou plutôt celle des contribuables, sur les gens qui savent l'hindoustani, le malais, l'otaïtien, le sanscrit, le pracrit, etc.

De ce moment date la fortune de M. Amiel. Le lendemain il avait déjà un lorgnon de corne, comme tous les savants dont les yeux se sont fatigués à lire du sanscrit, et il faisait graver des cartes de visite sur lesquelles on lisait : *Polydore Amiel*, *d'Arles*, *professeur suppléant de sanscrit et de pracrit.* Six mois après, on le décorait ; l'année suivante, il était reçu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Au bout de deux ans à peine d'exercice, il avait 6,000 francs d'appointements, logement dans une des bibliothèques publiques, et trois élèves, les seuls qu'il ait jamais eus.

Il était déjà sur le beau chemin de la fortune, lorsqu'il passa aux Indes. Pourquoi ce voyage ? M. Amiel ne dit pas même à son meilleur ami qu'il quittait la France. Il prit seulement ses trois élèves avec lui, afin que quelque professeur de madécasse à la Bibliothèque royale ne les lui enlevât pas pendant l'absence, et il partit. Ses trois élèves moururent de la terrible maladie du foie en arrivant à Calcutta ; quant à lui, Amiel, il s'enferma dans un quartier isolé de la ville, et là il se fit apporter mystérieusement chaque soir, par un paria, un bocal de petits poissons. Le lendemain avant le jour, les petits poissons étaient rejetés dans le fleuve, et d'autres venaient les remplacer, la nuit suivante, sous le microscope du mystérieux Amiel.

Le gouverneur-général, dont la police était admirablement faite, avait appris que M. Amiel d'Arles était venu aux Indes, et se trouvait pour le moment à Calcutta dans le seul but, tenu par lui extrêmement secret, de résoudre le fameux problème historique que l'académie de Moscou avait mis au concours : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espece de poissons, dont la race est, nous assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* Sachant, disons-nous, que M. Amiel, qui voulait passer sur le corps de tous ses concurrents, relativement à ce grand prix de 400,000 francs, habitait Calcutta, où il n'était venu, prétendait-il faussement, que pour éclaircir le sens du xc[e] verset des *Pouranas*[1], prière habituelle des Indiens, le gouverneur avait jugé merveilleusement à propos de l'employer comme conciliateur dans la fameuse et sanglante querelle des peuples de l'Inde au sujet de l'adoration du feu. Quand le gouverneur lui demanda, avant de l'attirer à Benarès, s'il connaissait le phalou : « Je ne connais que cela, avait répondu M. Amiel. — Je prévoyais votre réponse », avait dit à son tour le gouverneur. — On sait comment M. Amiel avait été triomphalement accueilli par les brames. Le reste de son histoire se place naturellement dans celle que nous racontons.

Son confrère, sir Crawford, était Anglais, natif du Northumberland, vrai type des savants anglais : irascible, maigre, vêtu de noir, portant une cravate blanche très-lâche, des souliers lacés, des gants violets. Sa peau luisante avait la transparence du vieux papier vélin aux reflets jaunâtres. Quand il n'écrivait pas, il buvait du porter, et quand il ne buvait ni n'écrivait, il prenait des pilules végétales du docteur Morrison. Conservateur de la bibliothèque cotonienne, il s'était rendu aux Indes sous le prétexte de savoir de quel sexe étaient les démons indiens, immense question qui tient les savants en haleine depuis trois siècles. C'est au milieu de ses recherches que le gouverneur-général des Indes était allé le chercher pour l'adjoindre aux deux brames et au savant M. Amiel.

Quant aux deux brames, il est difficile de dire au juste ce qu'ils savaient. Ils parlaient peu, priaient presque toujours, et ne se nourrissaient que de légumes, particulièrement de riz. L'un, le plus jeune, se nommait, nous l'avons déjà dit, Palombo, l'autre Mindana.

Le jour où ils s'embarquèrent à Calcutta fut une fête pour cette ville immense, moitié noire, moitié blanche, couverte de palais et de maisons de chaume, ayant un million d'habitants, riche comme ne l'a jamais été Venise quand elle était la plus riche ville du monde, aristocratique comme Londres, bruyante comme Paris, fiévreuse comme Rome. Cette Athènes des marchands anglais avait frémi pour ses cotons quand la guerre religieuse s'était allumée entre les adorateurs du feu ; elle s'était déjà vue expirant sur ses ballots de poivre et consumée à la flamme odorante de sa cannelle. Les quatre savants avaient conjuré cette épouvantable crise. Aussi leur envoyait-on du rivage toutes sortes de bénédictions. C'était un bruit de gong et de tam-tam à fendre le ciel. La proue du *Mahrabarata* se perdait dans les guirlandes de fleurs qu'on y avait attachées la veille. Le beau brick s'éloignait du rivage au son de l'artillerie. Le canon grondait. Tout cela, tant d'honneurs pour la science ! les deux brames, montés sur la dunette, laissaient voir au peuple du rivage leurs

longs costumes blancs et leurs bras levés. Un verre de porter à la main, sir Crawford criait à chaque coup de canon : *Hourra for ever! hourra for ever!* et il buvait. M. Amiel n'en revenait pas. — Je voudrais bien qu'Arles me vît dans cette conjoncture, disait-il. Il est bien loin de moi, le temps où je vendais de l'huile vierge et où je ne vendais pas mes sonnets imités de Pétrarque ! Ai-je été bien avisé de me lancer dans le sanscrit, le telingua et le pracrit ! Si cela continue, j'achèterai les arènes à mon retour à Arles.

Le vaisseau fit voile vers le sud ; il dirigea sa proue sur Pondichéry, comptoir français à l'extrémité de la presqu'île et placé dans une position à permettre à nos savants d'étendre leurs recherches au-dessus et au-dessous de cette station. Fier de son glorieux fardeau, l'équipage du *Mahrabarata* entourait de prévenances les quatre illustres passagers. Musique à leur lever, musique à leur coucher, musique pendant les repas. Leurs repas, auxquels nul n'était admis, étaient choisis, délicats, splendides ; cuisine à la fois chinoise, indienne, anglaise et française. M. Amiel n'en revenait pas. Il prenait des indigestions de nids d'hirondelles : des indigestions de six cents francs la pièce.

De leur vénération pour les quatre savants, les officiers du *Mahrabarata* passèrent naturellement au désir non moins fondé de les mieux connaître. Quand on songe que tous les quatre connaissaient les langues mystérieuses de l'Inde, lisaient dans les livres les plus difficiles des religions de l'Inde, et savaient le phalou ! Mais comment sans indiscrétion parvenir à se faire admettre dans la société de pareils hommes, lesquels, du reste, ne se voyaient qu'à l'heure des repas, chacun d'eux, pendant les autres heures du jour, se retirant dans la méditation, s'enfermant dans l'isolement.

On était dans la chaude saison : la chaude saison dans l'Inde, c'est du feu.

L'embrasement général n'était tempéré que par la brise du soir quand elle arrivait, quand les bayadères du rivage ne la retenaient pas prisonnière dans les plis de leurs vêtements de mousseline. A l'heure où elle soufflait, on dressait une table sur la dunette, on la plaçait au milieu d'un pavillon de gaze, et c'est à l'abri de ce mur diaphane, assez étroitement tissé pour empêcher les moustiques de passer, trop fin pour arrêter les ondulations de l'air, que venaient souper les deux brames, sir Crawford et le vénérable M. Amiel, d'Arles. Dès qu'ils étaient assis, tous les officiers descendaient respectueusement sur le pont ou dans leurs cabines, laissant à leur docte intimité ces quatre beaux génies philologiques.

Un soir pourtant, ils ne descendirent pas ; ils ourdirent une conspiration.

Chacun d'eux s'était préparé à prendre des notes dans la demi-obscurité répandue autour du pavillon de gaze, et attendait avec anxiété que les quatre savants ouvrissent leurs bouches d'or.

Ils les ouvrirent, mais ce fut tout simplement pour manger, d'abord un pilaw poivré, doré et moulé en forme de pagode. Amiel mangea le péristyle de la pagode, sir Crawford la coupole ; les deux brames se partagèrent les fondations. Ils étaient beaux à voir.

— Ils mangent beaucoup plus qu'ils ne parlent, pensèrent les officiers de marine ; mais il faut que les savants se nourrissent. Ils payent le tribut à l'humanité.

Après le pilaw, sir Crawford et M. Amiel se jetèrent sur quatre nids d'hirondelles en salmis, d'un fumet comme jamais il ne s'en est répandu dans l'atmosphère de nos climats. Amiel avait toute la figure plongée dans un de ces nids. Il était devenu hirondelle.

Les jeunes officiers, le crayon à la main, attendaient toujours que les savants descendissent à proférer quelques paroles.

Enfin ilar lèrent.

« Eh bien ? dit M. Amiel.

— Eh bien ? répliqua sir Crawford.

— C'est absolument comme hier.

— Et aujourd'hui comme hier, monsieur Amiel, vous êtes dans l'erreur.

— C'est vous qui êtes dans l'erreur, dans la plus profonde des erreurs.

— Ils se portent un défi, murmurèrent les officiers de marine. Oh ! si nous allions assister à quelque beau combat scientifique. Ne perdons pas une syllabe.

— Moi ! dans l'erreur ! dites-vous ?

— Oui, vous, monsieur Crawford. Je vous dis qu'ils emploient l'huile.

— L'huile ! répéta ironiquement sir Crawford, l'huile !

— Chut ! chut ! dirent tout bas les jeunes marins du *Mahrabarata*, il s'agit entre eux de quelque cérémonie de la théurgie hindoue, où l'huile est mystiquement employée. Ils continuent une discussion commencée hier. Les brames vont y prendre part, assurément

— Il faut n'avoir, permettez-moi de vous le dire, monsieur Amiel, ni gosier, ni palais pour reconnaître dans cet objet la présence de l'huile.

— Mais j'en ai... M. Amiel allait dire vendu ; il s'arrêta et dit : « Je vous répète qu'ils emploient l'huile. Qu'emploieraient-ils, d'ailleurs ?

— Le beurre ! pardieu ! le beurre, monsieur Amiel !

Les jeunes officiers commençaient à perdre le fil de la discussion.

— Vous osez parler du beurre, l'opposer à l'huile, monsieur Crawford !

— Si je l'oppose à l'huile ! mais je le mets à mille piques au-dessus de l'huile. Il n'y a que les peuples pauvres, grossiers, qui apprêtent leurs mets avec de l'huile.

— Dites donc plutôt qu'il n'y a que les peuples privés d'huile qui font leur cuisine au beurre. Pourquoi Dieu aurait-il fait l'huile, monsieur Crawford?

— Pourquoi aurait-il fait le beurre, monsieur Amiel? Et ainsi ce pilaw a été cuit dans l'huile?

— Heureusement, très-heureusement, répéta M. Amiel.

— Eh bien ! moi, je soutiens qu'il a été fait au beurre.

— Allons donc ! monsieur Crawford !

— Ne pariez-pas, monsieur Amiel ! vous perdriez. Est-ce que jamais l'huile, qui n'est bonne que dans la peinture, aurait donné à cet excellent pilaw cette suavité, ce coulant, cette onction ?... »

Le crayon était depuis long-temps tombé des mains des jeunes officiers. Décidément il n'était question entre les deux grands savants, sir Crawford et M. Polydore Amiel, que de l'avantage de l'huile sur le beurre, ou de la prééminence du beurre sur l'huile dans l'art de la cuisine. Sir Crawford et M. Amiel ne parlaient que cuisine, à la grande stupéfaction de ceux qui étaient venus pour surprendre quelque savante dissertation d'histoire ou de philologie. Encore, si les brames les avaient dédommagés ! Mais les brames, qui, par esprit religieux, n'avaient, après le pilaw, osé toucher qu'aux légumes, mangeaient maintenant des fruits et ne parlaient pas.

« Vous me défiez ! s'écria M. Amiel du fond d'un second nid d'hirondelles. Vous me défiez ! Et bien ! je parie avec vous trois bouteilles de vin de Champagne, à boire tout de suite, que le pilaw était apprêté à l'huile.

— Je tiens le pari, répliqua sir Crawford en jetant sa serviette en l'air. Que le chef de cuisine vienne ! » Il fit un signe, et un domestique alla chercher le cuisinier.



(Ni l'huile ni le beurre, répondit le chef de cuisine, mais la graisse d'oie.)

« En attendant, qu'on débouche le champagne, ajouta-t-il.

— Comment ! dit le plus jeune des brames avec le sourire tranquille des Orientaux, comment pouvez-vous, vous, deux flambeaux de l'Occident, vous mettre en désaccord, ne fût-ce qu'un moment, sur une question aussi peu sérieuse? Que ce pilaw ait été cuit dans l'huile ou dans le beurre, qu'importe?

Bornons-nous à remercier Dieu, qui nous a permis de nous en régaler.

— Quelle philosophie douce! pensèrent les jeunes officiers. » Cet excellent brame avait peu parlé, mais le peu qu'il venait de dire partait d'un esprit sain; il les vengeait des propos gloutons de sir Crawford et de M. Amiel.

Mais le cuisinier avait paru sous le pavillon de gaze.

« Chef, dit M. Crawford au cuisinier, sur l'honneur, votre pilaw eût fait lécher les doigts au prince régent d'Angleterre. Vous êtes un habile homme, un grand homme!

— Je fais de mon mieux, sir.

— Pourriez-vous nous dire les condiments que vous avez employés pour arriver à cette haute perfection?

— Le poivre.

— D'abord.

— La cannelle.

— Cela va sans dire.

— Le piment.

— Très-bien. Mais pour lier, agglutiner les parties de cet admirable pilaw, n'avez-vous pas aussi employé....

— L'huile? interrompit Amiel.

— Le beurre? dit aussitôt sir Crawford.

— Ni l'huile ni le beurre, répondit le chef de cuisine, mais la graisse d'oie. »

Sir Crawford et M. Amiel se regardèrent avec le plus complet étonnement; un même soufflet paraissait les avoir renversés: on ne sait combien de temps aurait duré leur surprise, s'ils n'eussent été éveillés par les cris soudains des deux brames.

« Mais qu'avez-vous? leur demandèrent avec effroi M. Amiel et sir Crawford.

— Nous sommes perdus!

— Perdus!

— Nous sommes souillés!

— Mais pour quel motif?

— Nous sommes damnés! Nous avons mangé de la graisse!

— Eh bien, après?... N'était-ce pas délicieux?

— Ne savez-vous pas que, sous peine de damnation, il nous est défendu par Brama de toucher à tout ce qui a eu vie? La graisse a vécu, puisqu'elle provient de la chair d'une oie.

— Quoi! des esprits forts comme vous, reprit sir Crawfort, ont de ces préjugés-là! Vous qui nous railliez avec un dédain si philosophique, M. Amiel et moi, il n'y a qu'un instant, parce que nous étions en différend sur la question de savoir avec quel corps gras on avait confectionné cet admirable pilaw! »

Rien ne put apaiser la douleur des deux brames, qui se croyaient sérieusement damnés depuis qu'ils avaient mangé du pilaw cuit dans de la graisse d'oie.

M. Amiel n'en revenait pas.

Cette scène acheva de désenchanter les jeunes officiers du *Mahrabarata*: sur quatre savants, deux avaient consommé trois heures à mettre en parallèle l'huile et le beurre, et les deux autres se lamentaient comme deux enfants pour un motif encore plus ridicule.

Ces jeunes gens avaient tort: sir Crawfort et M. Amiel pouvaient être deux savants du premier ordre, malgré leur puérile discussion sur le beurre et l'huile, et les deux brames être deux intelligences supérieures, quoiqu'ils se fussent montrés déplorablement faibles sur un point. Richelieu aimait à jouer aux barres, Bossuet faisait maigre strictement le vendredi. Niera-t-on, pour cela, le génie de Richelieu et l'éloquence de Bossuet?

Les brames se retirèrent dans leur cabine, et M. Amiel et sir Crawfort consommèrent leur pari, quoique ni l'un ni l'autre ne l'eût gagné. A minuit, trois matelots vinrent ramasser le savant anglais, qui était tombé sous la table au dernier verre de vin de Champagne. Personne à bord ne s'indigna d'une telle conduite de la part d'un savant anglais l'ivresse n'étant pas considérée comme un défaut d'éducation en Angleterre.

Si les jeunes marins du *Mahrabarata* eussent été plus intimement admis dans la familiarité des quatre savants, ils n'auraient pas et si inutilement tenté d'épier une de leurs conversations afin de ramasser quelques tronçons de disputes, quelque éclat de leur foudroyante érudition. Pendant quinze jours de traversée, temps que mit le *Mahrabarata* pour se rendre de Calcutta à Pondichéry, les quatre savants n'avaient eu de communication entre eux qu'au moment des repas. Le reste du jour, ils ne se voyaient pas; on pourrait même dire qu'ils s'évitaient. Sir Crawford s'enfermait dans sa cabine, M. Amiel plus étroitement encore dans la sienne; de leur côté, les deux brames en faisaient autant. Seulement, ces derniers ne gardaient pas dans leur retraite le silence hermétique observé par leurs deux confrères. De leurs cloisons, lorsque la moitié de l'équipage dormait, s'échappaient des sons étouffés, une espèce de murmure mêlé de chants, de bruit d'instruments et de mesures indiquées sur le parquet, mais tout cela si confusément, qu'on doutait avoir entendu, et surtout que l'harmonie étrange fût sortie de la chambre des brames. On se confirmait dans ce doute lorsqu'on les voyait reparaître sur le pont du vaisseau avec leur figure unie et calme, fermée à toute émotion gaie. Donc les quatre savants n'étaient savants ni pour les autres ni entre eux; ils l'étaient sans doute pour eux-mêmes, caractère des véritables savants.

Enfin le *Mahrabarata* jeta l'ancre devant Pondichéry, et nos quatre illustres savants touchèrent la terre. Le vaisseau étant à leur disposition, ils arrêtèrent qu'il resterait trois mois en rade, quoique la rade de Pondichéry soit foraine, et par conséquent très-périlleuse. Pendant ce temps chacun d'eux se dirigerait vers un point de l'intérieur des terres pour visiter les pagodes, les mosquées, les dépôts religieux, dans l'espoir de mettre la main sur le *Phalou* si l'invasion portugaise l'avait laissé tomber quelque part sur son chemin, comme il arrive qu'un voleur trop chargé de rapine laisse parfois s'enfuir de ses mains le plus riche de ses vols. Ils exécutèrent ce plan; ils restaient une semaine, deux au plus, absents de Pondichery, puis ils revenaient, chacun de son côté, au foyer commun, après des recherches malheureusement toujours infructueuses. A la vérité, ils comptaient peu les uns et les autres toucher sitôt au but; au fond de leur cœur, peut-être ne désiraient-ils pas y arriver si promptement. Le mérite de leur mission se serait effacé devant cette facilité, devant ce bonheur acheté trop bon marché, d'ailleurs ils avaient 3,000 fr. par mois pendant trois ans tant qu'ils n'auraient pas découvert le *Phalou*. Pourquoi auraient-ils souhaité de le découvrir si vite?

Cependant, à les en croire, ils ne reculaient devant aucune fatigue dans leurs investigations. Ils traversaient des bois effrayants de solitude pour pénétrer dans l'intérieur de quelque ancienne pagode dévastée dont la bibliothèque se cachait sous des décombres, et dont le bibliothécaire en chef était un tigre. Crawford avait failli être dévoré par un lézard, ami de l'homme; ces sortes d'amis ont dix pieds de long dans l'Inde; Amiel avait été sur le point d'être écrasé sous les pieds d'une troupe d'éléphants, animaux qui pourtant reconnaissent un dieu.

Un jour, sir Crawford et M. Amiel se revirent à leur quartier-général, à Pondichéry, après une absence employée par chacun d'eux à leur difficile perquisition. Le sourire de la joie pétillait dans les yeux du savant provençal, quelque effort qu'il fît pour retenir son visage dans le cadre de son expression ordinaire. L'électricité du contentement pétillait au bout de chacun de ses cils. Il était distrait en écoutant sir Crawford; ainsi sont les amants qui ont une lettre de leur bien-aimée dans la poche. Vous leur parlez, ils sont dans leur poche. Il est bien content, pensait sir Crawford; pourquoi est-il si content? Aurait-il trouvé le *Phalou*? Il aurait cet honneur!....

« Monsieur Amiel, nous paraissons fort gai, aujourd'hui?

— C'est que ma santé se rétablit, cher monsieur Crawford.

— Votre santé! Mais vous n'avez jamais été malade?

— Je vous demande pardon, monsieur Crawford; je souffre de la rate; je souffrais beaucoup du moins, car je suis guéri, je crois.

— Il est extraordinaire que vous ayez trouvé votre guérison dans ces climats.

— Pourquoi pas, monsieur Crawford?

— C'est que nous habitons un pays où tout le monde a le foie attaqué, et précisément vous y guérissez de la rate!

— Que voulez-vous?

— Je veux vous féliciter d'un si beau résultat, monsieur Amiel. Comme il ment! murmurait sir Crawford; le tartufe donne ce faux prétexte à sa joie. Je le démasquerai. Et le *Phalou*, monsieur Amiel, le *Phalou*, que devient-il?

— Oh! le *Phalou*, le trouverons-nous jamais?

— L'hypocrite! pensa sir Crawford; il est sur la voie, à coup sûr. Nous ne devons pas renoncer si vite cependant.

— Renoncer? non; mais nous ne devons pas compter sur sa découverte avant bien du temps.

— Allons, réfléchit sir Crawford, il veut me donner le change. Il est sur le point de s'emparer du livre mystérieux, s'il ne l'a déjà..... Coupons court à cette prétention. Il aura avant peu de mes nouvelles. Monsieur Amiel, je désire pour vous de tout mon cœur la continuation d'un si florissant état de santé. Je pars demain pour Sandras, où je vais poursuivre nos travaux, si stériles jusqu'ici.

— Bon voyage! cher monsieur Crawford, bon voyage! Au surplus, souhaitez-m'en autant. Je pars dans le même but que vous, vous le savez, et avec aussi peu d'espoir, je l'avoue. »

Ici commence la grande comédie entre les deux savants: ils s'étaient long-temps observés, ils allaient bientôt se prendre corps à corps. Quelle lutte! quel combat! quelle Iliade!

Disons en passant que les deux brames, profitant de leur trimestre d'exploration, n'avaient plus reparu à Pondichéry depuis leur première sortie. Comme ils devaient explorer!

Dix jours après l'entrevue des deux savants, une brochure bleue tombait sous la main de M. Amiel étonné de froisser une brochure bleue dans un pays où l'on rencontre plus souvent sous la main des serpents que des brochures. M. Amiel n'en revenait pas. Elle avait été déposée clandestinement sur sa table. Le titre portait:

SIMPLE AVIS

A ceux qui s'occupent de découvrir aux Indes le fameux livre *Phalou*, où il n'est plus depuis trois siècles, et où par conséquent il est inutile de le chercher, à moins que l'on ne se contente de quelque autre ouvrage apocryphe.

Ce n'est pas la longueur du titre qui embarrassa M. Amiel, les savants en voient bien d'autres en fait de titres; ce fut de savoir de qui émanait cette brochure, et dans quel but on l'avait visiblement publiée et contre lui, et contre l'honorable sir Crawford, et contre les deux brames. Le plus simple était d'aller droit à M. Crawford, peut-être en saurait-il davantage. Justement sir Crawford revenait de Sandras. En abordant M. Amiel il rayonnait de bonheur; il était joyeux, en un mot, comme M. Amiel lui-même la dernière fois qu'ils se rencontrèrent.

« Vous parlerai-je d'abord de votre contentement ou de cette brochure? dit M. Amiel en touchant la main au savant anglais.

— Quelle est donc cette brochure? demanda Crawford.

— Mais elle est écrite contre nous, dit l'archéologue méridional.

— Bah!

— Voyez plutôt.

— En effet, dit sir Crawford en la parcourant, on prétend que le *Phalou* n'est pas aux Indes, où nous avons la simplicité de le chercher.

— Je suis beaucoup plus maltraité que vous dans cette brochure. On m'y appelle aventurier de la science, faux savant, commis-voyageur pour l'antiquité, reprit M. Amiel.

— Mon cher ami, dit sir Crawford, mettons-nous au-dessus de ces plates injures. Remplissons dignement notre mission, toute de science et d'humanité, et moquons-nous du reste. Quant à mon contentement, puisque vous avez la bonté de vous y intéresser, en voici la cause : j'ai reçu de Londres ce matin une lettre où l'on m'apprend que ma fille s'est mariée.

— Mais vous ne m'aviez pas dit que vous étiez marié vous-même, monsieur Crawford!

— Que voulez-vous, cela m'était sorti de la mémoire, comme vous votre maladie de la rate. C'est bien cela pourtant.

— Ce n'est pas du tout cela, pensa Amiel. L'intrigant! Il a trouvé le *Phalou* à Sandras, et il veut m'en faire un mystère. Je saurai la vérité comme je m'appelle Amiel, comme je suis d'Arles, et comme j'ai imité Pétrarque dans mes sonnets, que je n'ai jamais vendus.

Il s'agit de savoir maintenant quel est celui des deux qui avait réellement en sa possession le *Phalou*. Était-ce M. Amiel, dont la satisfaction avait attaché le brûlot de la jalousie à l'âme de M. Crawford? Était-ce M. Crawford, dont la joie faisait en ce moment l'anxiété de M. Amiel? »

Quoi qu'il en soit, dès ce moment, le savant Arlésien s'attacha à épier les pas de son antagoniste, et l'espionnage lui fut facile dans un pays où les herbes ont la hauteur des roseaux de nos froides contrées. Or un matin que, déguisé ainsi en boa, il poursuivait sir Crawford dans la campagne avec une douleur qui redoublait à chaque minute, et on va en connaître la cause, il le vit avec effroi s'arrêter au bord d'un étang et lancer dans l'eau un petit filet.



Un tremblement universel s'empara aussitôt de M. Amiel; il mesura d'un coup d'œil, d'une pensée, le malheur immense qui le menaçait. Son sang se décomposa; sa vie entière de savant s'écroulait. Sir Crawford retira ensuite le filet, et jeta sur le sable une douzaine de petits poissons bleu-clair.

— Je suis perdu! s'écria M. Amiel du fond des mangles et des grandes herbes. Il a découvert mon étang! Il a découvert mes poissons bleu-clair! Il m'aura suivi! Il m'aura guetté! Le monstre s'occupait, ainsi que moi, en secret, de la fameuse question posée par l'académie de Moscou : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* Il veut avoir le prix de 100,000 fr. et les 20,000 fr. de rente! Il est venu aux Indes pour cela comme moi. Résolument, il faut que l'un de nous disparaisse; il y a un archéologue de trop sur la terre. Ah! monsieur Crawford, infernal monsieur Crawford! voilà donc le sujet de votre horrible joie! A bientôt, faquin!»

Amiel disparut ensuite comme un reptile dans les hautes herbes.

Si maintenant l'on nous demande quel était celui des quatre savants qui s'occupait de la question du *Phalou*, pour laquelle ils touchaient chacun 3,000 fr. par mois, nous répondrons que nous n'en savons rien. La suite de cette histoire nous le révèlera peut-être.

Un jour que M. Crawford se rendait à son mystérieux étang pour pêcher quelques-uns de ces petits poissons bleu-clair, afin de compléter ses études et s'assurer du fameux prix de Moscou, il trouva sur le rivage une brochure vert-bronze intitulée :

CONSEIL AMICAL

Donné à ceux qui perdent leur temps à chercher le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou; inutilité de cette recherche, puisque le petit poisson bleu-clair est un poisson éteint, au dire même de l'académie de Moscou, qui a eu soin d'énoncer que la race en est perdue.

« Le coup m'est porté par Amiel, dit entre ses dents sir Crawford. Je l'ai attaqué sur le *Phalou*, il m'attaque sur le petit poisson bleu-clair. Nous sommes en guerre.»

Le lendemain *le Mahrabarata* appareillait pour le Portugal avec M. Crawford et M. Amiel, laissant à terre les deux brames, qu'on avait attendus plus d'un mois sans les voir revenir à Pondichéry.

A bord du *Mahrabarata*, les deux savants gardèrent leur attitude hostile, mais silencieuse, se voyant aux heures des repas, causant entre eux et avec tout le monde *au quart* de huit heures. Personne ne se doutait de l'existence de ces deux volcans cachés sous la verdure d'une politesse riante : ils grondaient au loin, ils vomissaient des laves de phrases quand ils étaient séparés, quand ils rentraient dans leur isolement; alors ils prenaient la plume, alors ils remuaient l'encre jusqu'à la vase et imprimaient infatigablement toute la nuit brochures l'un contre l'autre. Sir Crawford ouvrit la tranchée le huitième jour de mer; il glissa à minuit, sous la porte de la cabine de M. Amiel, une brochure ayant pour titre :

DOUBLE QUESTION

Résolue par l'honorable sir Crawford, esquire, qui a péremptoirement prouvé que le livre intitulé *le Phalou* n'existe plus, et qui se flatte d'avoir en sa possession, pour répondre au vœu de l'académie de Moscou, le petit poisson bleu-clair pressé quelquefois entre les mains du dieu Vichnou, et à la découverte duquel ladite académie a affecté entre autres prix une pension de 20,000 fr. et une somme de 100,000 fr. comptant.

Le Provençal saisit la brochure en frémissant : il ne douta plus à quel ennemi il avait affaire, à un ennemi qui lui enlevait d'un coup ou qui voulait lui enlever la gloire de découvrir le *Phalou*, et lui ravissait plus audacieusement encore un prix énorme, et pour la conquête duquel il avait quitté la France, traversé cinq ou six océans, doublé le cap des Tempêtes, vécu aux Indes dans l'obscurité d'un paria, et tué trois élèves de sanscrit; des élèves! ce qu'il y a de plus difficile au monde, même avant le sanscrit.

M. Crawford prétendait, dans cette brochure, que les Français étaient plus propres à la danse qu'à l'érudition, chose affreuse! qu'ils traitaient leurs savants comme d'autres traitent leurs malades : ils les faisaient voyager pour les rendre plus forts;

Que certains savants devraient se faire découvrir avant d'aller en découverte.

Amiel dévora son affront jusqu'au jour où il put à son tour répondre coup pour coup à cette première bordée de sir Crawford, jusqu'au moment où sa presse mécanique put vomir une brochure. Ce jour vint; le soleil se leva.

C'est dans l'une de ses bottes que sir Crawford, le matin en s'habillant, trouva la brochure de son adversaire. Son titre était :

SIR CRAWFORD DÉMASQUÉ

Par Polydore Amiel d'Arles, professeur à Paris de sanscrit, pracrit, païsachi, magadhi, hindoustani, bengali et telingua; ou ma réponse à la prétention dudit sieur Crawford, qui a mensongèrement soutenu que le *Phalou* n'existe plus, lequel existe, puisque moi, Amiel, je me flatte de le découvrir, et, QUI PLUS EST, de LE LIRE, et avis au susnommé Crawford de ne pas prétendre avoir découvert le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois le dieu Vichnou dans sa main, puisque, je le lui répète, ce poisson est purement allégorique comme la salamandre, le grifton, la licorne et l'hippogriffe.

Dans le corps de la brochure, sir Crawford lut que :

« Si les Français dansent bien, ils savent aussi se battre, et qu'une chose ne gâte pas l'autre;

» Que les ex-dentistes conservaient toujours des habitudes de leur premier métier en prenant une autre profession; l'habitude de mentir, par exemple;

» Qu'il y avait des prix qu'on n'atteignait pas plus qu'Ulysse n'atteignit la fausse Ithaque;

» Que Napoléon avait brûlé à Moscou, pendant la campagne de Russie, tous les prix académiques de cent mille francs. »

A notre avis, le Provençal, comme tous les Provençaux en général, était allé trop loin dans la défense. Sir Crawford ne l'avait pas attaqué en face : il avait nié le *Phalou*, appelé les Français danseurs; c'était inconvenant peut-être, mais c'était tolérable de savant à savant, et M. Amiel traitait sir Crawford de faussaire; il mettait presque en doute le courage des Anglais, il qualifiait son confrère d'ex-dentiste qui ne savait pas le phalou, et il le poursuivait ainsi de personnalité en personnalité jusqu'au bout de sa brochure. Amiel eût gâté une cause encore meilleure que la sienne en procédant ainsi.

Cependant, au fond, les torts étaient égaux.

Sir Crawford aurait pu soutenir sa découverte du poisson bleu-clair, sans dire pour cela que le *Phalou*, pour lequel il touchait trois mille francs, n'était plus nulle part, et M. Amiel défendre la possibilité d'exhumer un jour le *Phalou* de l'obscurité où il se cachait, sans nier la réalité du poisson bleu-clair, puisque lui-même était venu exprès aux Indes pour le chercher.

Mais les savants sont extrêmement légers. Ils brûleraient leur maison pour le plaisir de faire tousser leurs rivaux.

« Je l'ai foudroyé! dit Amiel, quand, après avoir compté les heures, il eut acquis la conviction que sir Crawford avait lu sa brochure. Oui, je l'ai couvert de confusion aux yeux du monde : il ne répondra plus. J'ai pour moi le monde entier. »

Les yeux du monde se réduisaient aux quatre yeux des deux adversaires.

Après cinq mois de traversée et en vue de Lisbonne, après un an de mission représenté pour chacun des savants par trente six mille francs d'émoluments, sir Crawford adressait à M. Polydore Amiel, qui croyait l'avoir foudroyé, pulvérisé, anéanti, une nouvelle brochure gris-sévère, qui portait sur la couverture ce titre peu en rapport, il nous semble, avec le fond même de la question :

MON DERNIER MOT

Au sieur Polydore Amiel d'Arles, ex-marchand d'huile d'olive, de saucissons et autres comestibles, ou leçon donnée par moi sir Crawford, esquire, à un âne en sanscrit, une buse en pracrit, une oie en hindoustani, un dromadaire en telingua, et un sot en trois lettres.

Demandons-nous, et la question est permise, le sort qui attendait cent mille populations qui avaient confié leur intérêt religieux aux mains des deux savants payés trois mille francs par mois pour savoir où était le *Phalou* et de quelle manière il convenait d'adorer le feu, symbole du divin Kaltragan?

Demandons-nous plutôt ce qui se passa dans l'âme acide du Provençal à la lecture du dernier mot de son redoutable adversaire. Il changea de couleur en prenant connaissance de ce pamphlet sorti de la plume acérée de l'homme qu'après tout il avait provoqué. La couleur de ses huiles lui monta au visage : il devint jaune, il devint vert, il rancit de rage. Je l'empoisonnerai! dit-il, je l'empoisonnerai dans son vin, dans son eau; je le mangerai aux anchois. Je le ferai saumurer comme les thons de mon pays. Et dire que Napoléon n'a pas exterminé tous ces brigands-là!

Mais *le Mahrabarata* achevait son voyage : on débarquait à Lisbonne. Au moment où les deux savants foulaient le sol portugais, les quatre facultés, long-temps prévenues de leur arrivée, accouraient au rivage pour les haranguer. Que d'acclamations ne retentirent pas sur le chemin des deux illustres missionnaires de la science! On les couronna de lauriers: on les harangua en latin, en français en grec, en portugais, en anglais et en italien. Ce jour-là, les quatre facultés réunies tinrent une séance extraordinaire, et à la fin de cette cérémonie touchante on força Amiel et Crawford de s'embrasser.

La réconciliation était si complète, que le lendemain même, en prenant son pot à eau pour se laver les mains, sir Crawford, au lieu d'eau, vit sortir une brochure du vase de porcelaine. Il put lire :

RÉPONSE AU DERNIER MOT

De l'Anglais Crawford, ex-arracheur de dents, ex-transfuge de Botany-Bay, et qui, trompant la bonne foi des Moscovites, leur rapporte d'infâmes goujons qu'il veut leur donner pour le petit poisson bleu-clair pressé quelquefois par le dieu Vichnou.

Et dans les vingt pages de la brochure, développement perfide du titre, il était dit que :

Les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc déloyalement; qu'ils ont toujours été les ennemis de la France; qu'ils ont fait périr Charles Ier sur un échafaud; qu'ils ont trahi les émigrés à Quiberon; qu'ils auront éternellement sur la conscience le martyre de Napoléon.

Amiel et Crawford partirent ensuite pour l'Espagne, après avoir fait semblant, pendant six mois,

de visiter les bibliothèque u Portugal, où l'on supposait que le *Phalou* étai' eut-être enfoui.

L'Espagne se montra pour eux aussi muette que le Portugal sur l'existence du *Phalou*.

Il ne leur restait guère que huit ou dix mois pour se livrer à leur utile exploration dans les autres pays indiqués sur leur itinéraire ; car ensuite il ne leur fallait pas moins d'un an s'ils voulaient se préparer à retourner aux Indes et y arriver au terme convenu.

Paris étant la dernière ville où ils se rendraient, ils résolurent de visiter auparavant l'Italie, si riche en dépôts de livres rares ; n'omettons pas de dire qu'un événement marqua leur résidence à Madrid. Ce fut l'apparition d'une autre brochure qu'insinua sir Crawford sous l'oreiller même de M. Amiel ; et comme pour lui dire : Je te poursuivrai jusque dans ton sommeil !

RÉPONSE A LA RÉPONSE

Faite à mon dernier mot par Amiel d'Arles, ou l'Angleterre vengée ! ! ! après quoi je ne répondrai plus, moi sir Crawford.

Cet audacieux écrit se terminait par ces mots foudroyants :

Français ! nous vous avons vaincus partout et écrasés à Waterloo ! ! !

Tout compte fait, Amiel et Crawford, en arrivant à Paris, et cela sans rapporter le plus léger indice, la moindre lumière sur le *Phalou*, avaient touché en beaux écus deux ans d'appointements, ou soit pour chacun d'eux soixante-douze mille francs. Si l'on ajoute à cette somme assez ronde les deux années du traitement affecté aux deux brames, qui pouvaient aussi en avoir joui, s'ils étaient encore vivants, on arrive au total de cent quarante-quatre mille francs versés par la compagnie des Indes, dans le but de faire préciser par la science comment les populations du Gange se permettraient d'adorer le feu. On a vu de quelle utile manière ces cent quarante-quatre mille francs avaient été employés.

Nous avons parlé des deux brames : qu'étaient-ils devenus depuis leur disparition restée inexpliquée ? Étaient-ils morts de fatigue ou de quelque accident funeste en cherchant le *Phalou* ? Fallait-il encore ajouter deux victimes au martyrologe de la science ?

Quoi qu'il en soit, leur absence allait se faire cruellement sentir à leurs deux estimables confrères, sir Crawford et M. Amiel.

Arrivés à Paris, nos deux illustres voyageurs écrivirent aussitôt à la Bibliothèque du roi, section des manuscrits, pour obtenir de MM. les conservateurs la faveur de se livrer, dans les cabinets spéciaux, à leurs dernières recherches sur le *Phalou*.

Le jour même de leur demande, ils reçurent une réponse chaleureuse des conservateurs ; ils étaient attendus ! ardemment désirés depuis un an ! on brûlait de les connaître ! on mettait à leur disposition tout ce que la Bibliothèque du roi, la première du monde, renferme de curieux, de vierge, de rare ! Et de plus, ajoutait celui des savants qui répondait au nom de ses confrères, on leur ménageait une surprise, au-dessus de toute imagination, digne d'eux, bien faite pour les récompenser de leur dévouement sans pareil, de leurs peines, de leurs souffrances !

Ces avances, cette promesse formulée en si bons termes, devaient les pousser à se rendre immédiatement à la Bibliothèque du roi, où on leur laissait entrevoir qu'on mettrait sous leurs yeux éblouis, sinon le merveilleux *Phalou*, de pareilles choses ne s'espèrent pas, du moins un livre de haute antiquité qui les consolerait de cette perte désormais démontrée pour eux. Cependant Amiel et Crawford ne remuèrent pas de leur hôtel, se disant pris, l'un d'une douleur aux articulations des genoux, l'autre d'une grande faiblesse de reins.

Sir Crawford demandait chaque matin à son domestique : Monsieur Amiel est-il sorti ? Le domestique répondait : Non, monsieur. Et sir Crawford s'étendait encore dans son fauteuil. De son côté, M. Amiel prenait les mêmes informations et ne sortait pas davantage de son lit. Ils avaient l'air d'être malades l'un par l'autre ; il semblait que celui-ci ne voulût pas être guéri avant que celui-là le fût.

Enfin sir Crawford écrivit un jour à M. Amiel :

« Monsieur,

» Toutes nos querelles doivent, si je ne me trompe, cesser un instant devant l'intérêt de notre mission : elle réclame de nous une prompte solution, puisque le terme de notre itinéraire est Paris, et que nous devons retourner à Calcutta avant un mois. Dans l'état très-maladif où je suis, il m'est impossible, vous le savez, monsieur, de me transporter à la Bibliothèque du roi. Cependant l'on nous y promet de grands éclaircissements sur la question. Je sais d'autre part que vous n'êtes pas moins souffrant que moi. Eh bien ! monsieur, si vous êtes de mon avis, au lieu d'aller à la Bibliothèque, nous supplierons messieurs les conservateurs de nous envoyer les pièces qu'ils supposent se rattacher à notre belle mission. Comme vous êtes Français, professeur de sanscrit et de pracrit, c'est vous, Monsieur, qui feriez la demande, à laquelle on aurait égard, je n'en doute pas. Quand nous aurions les livres, les manuscrits spéciaux en notre possession, nous nous les communiquerions sans dérangement, sans déplacement fatal à nos santés. Chacun de nous les lirait, et par ce moyen, aussi facile qu'indispensable, notre malheureux état de

maladie ne porterait aucun préjudice à notre sainte mission, qui, je le répète, et vous le savez comme moi, Monsieur, expire bientôt.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» CRAWFORD, esq. »

Amiel sauta sur cette proposition comme un lion affamé sur un mouton. Ce que Crawford désirait, il le voulait, lui, Amiel, de toute son âme. Mais que voulaient-ils tous les deux ? Ce qu'ils voulaient? ne pas aller à la Bibliothèque du roi..... Mais on leur avait promis..... C'est parce qu'on leur avait trop promis qu'ils embrassaient ce moyen, cette ancre de salut.

Amiel répondit immédiatement qu'il acceptait ce projet, et il écrivit dans le sens indiqué par sir Crawford à la Bibliothèque du roi. Quand cela fut fait, il n'eut plus la moindre douleur aux articulations du genou ; le lendemain, il se promenait dans Paris.

La Porte-Saint-Martin offrait alors à la curiosité des Parisiens les merveilleux, les prodigieux exercices de deux jongleurs fameux parmi les fameux. Du reste l'affiche disait :

Ils avalent du feu ;

On leur tire à balle dans la bouche ;

Ils font une vis avec un boulet de quarante-huit ;

Ils coupent un enfant en quatre morceaux et le rajustent ensuite devant tout le monde ;

On leur passe un sabre à travers le corps, et on les soulève ensuite sur ce point d'appui, etc., etc.

Amiel, curieux comme tous les Provençaux, suivit le monde et entra dans la salle. Que voit-il dans la baignoire d'avant-scène où il entre ? sir Crawford, sir Crawford lui-même, qui n'avait plus de maux de reins depuis qu'Amiel était guéri. Ils se saluèrent et attendirent le lever du rideau en causant amicalement de leur maladie, de même que Charles XII et le roi de Pologne, en guerre acharnée depuis dix ans, ne se parlèrent que de leurs bottes la première et unique fois qu'ils se virent.

Le rideau se lève, et les jongleurs paraissent. M. Amiel et sir Crawford poussent en même temps deux cris dont toute la salle fut scandalisée.

Les jongleurs qui avalaient du feu et se faisaient passer un sabre à travers le corps, c'étaient les deux illustres brames, leurs deux compagnons, les deux plus fameux savants de l'Inde, Mindana et Palombo.

Voilà donc comment eux aussi cherchaient le *Phalou !*

Profitant d'un moment où Palombo, couché sur le ventre près la baignoire d'avant-scène, imitait un reptile attendant sa proie, sir Crawford lui dit :

« Ce que vous faites là est indigne d'un savant. Au lieu d'étudier comment on doit adorer le feu, vous l'avalez !

— Quoi ! c'est vous, sir Crawford ?

— Nous-mêmes, répondit Amiel. Oui, c'est indigne d'un savant.

— Pourquoi cela ? répliqua le brame toujours couché sur son ventre. Dans notre pays, tous les savants sont des jongleurs ; et dans le vôtre ?....

— Dans le mien, dit Crawford, ils gagnent honorablement l'argent que leur donne l'État pour faire des recherches.

— Vous avez donc trouvé le *Phalou ?* demanda le brame avec la plus naïve ironie du monde.

— Non ; mais nous sommes sur la voie. Tenez, ajouta-t-il, vous et votre compagnon, qui dans ce moment-ci mange un lapin vivant, vous pouvez encore vous laver de la souillure que vous venez d'imprimer à votre caractère de savant, en vous ralliant à nous par quelque semblant d'utilité. Nous aurons pitié de votre caractère d'archéologue, si gravement compromis. Venez nous voir demain.

— Où êtes-vous logés? demanda le brame.

— Rue Saint-Lazare, hôtel du Nord.

— Demain, à dix heures, nous serons chez vous.

— Venez ; nous vous attendrons pour déjeuner.

— C'est accepté. Mais cette fois ne nous faites rien manger de ce qui a vécu. Nous nous souvenons du *Mahrabarata*.

— Soyez tranquille : vous mangerez du thon.

— Mais le thon a vécu ? s'écria le brame.

— Non ; car à Paris on fait le thon avec du veau.

— Mais le veau a vécu ?

— Jamais à Paris. »

Après cette conversation, assourdie par la musique de l'orchestre, le brame Palombo bondit sur lui-même, décrivit deux courbes en l'air, et s'enroula autour d'un arbre, comme fait un serpent qui a englouti sa proie.

Un vague instinct disait à sir Crawford et à M. Amiel, qui n'en revenaient pas d'avoir vu un des plus grands savants hindous se conduire ainsi, qu'ils n'avaient pas mal fait de renouer avec leurs deux confrères, quoiqu'ils méritassent de graves reproches.

Cet instinct ne les trompait pas.

En rentrant chez eux, ils trouvèrent la réponse à leur lettre adressée au conservateur des manuscrits : refus absolu de laisser sortir un seul document des salles de la Bibliothèque du roi. On leur montrerait avec une déférence particulière les recueils les plus précieux ; impossibilité, d'après les règlements, d'en prêter un seul. Dans le cours de cette réponse, on s'étonnait du retard de leur visite ; mais leur lettre et la pénible réponse qu'on était obligé d'y faire promettaient qu'on les verrait bientôt à la Bibliothèque. On eût voulu hâter ce moment. Tous les conservateurs, jaloux de les voir, espéraient même que le lendemain ils se rendraient à la Bibliothèque.

Là, devant eux tous, il leur serait remis un magnifique choix de manuscrits hindous, sanscrits, pracrits et telinguas, et un surtout, un particulièrement, celui qui devait les payer des peines sans nombre de leurs doctes et jusqu'ici trop ingrates investigations.

Une pâleur générale blanchit le visage de nos deux archéologues après qu'ils eurent lu cette lettre. On eût dit pour eux la trompette du jugement dernier.

Pourtant ils ne se communiquèrent pas la cause de leur chagrin.

Ils passèrent une nuit fort agitée.

Fidèles à leurs engagements de la veille, le lendemain matin les deux brames vinrent partager le déjeuner des deux confrères.

« A propos ? leur dit sir Crawford, toujours plus hardi qu'Amiel dans les circonstances difficiles, vous n'avez rien oublié, je suppose, de votre vaste érudition depuis que vous êtes en France ?

— Rien, dirent les brames en découpant quelque chose qui n'avait pas vécu.

— C'est qu'on se rouille parfois un peu, quand on est loin du foyer des connaissances acquises. »

Les brames ne comprirent pas distinctement la pensée un peu trop parée de sir Crawford, qui ajouta :

« Et le phalou, par exemple ?

— Oh ! le phalou ! le phalou ! s'écrièrent les brames.

— Le phalou ! répéta M. Amiel.

— Très-bien, dit sir Crawford ; je vois, sans nous expliquer davantage, que, comme nous, vous êtes toujours ferrés sur le phalou. Vous allez donc nous accompagner à la Bibliothèque du roi, n'est-ce pas ?

— Certainement, dirent les brames.

— Eh bien ! sans perdre plus de temps, partons, mes amis, dit sir Crawford, qui, comme un homme mal disposé au moment de partir pour un duel, but coup sur coup deux grands verres de vin de Bourgogne ; partons.

Ils entrèrent dans la Bibliothèque du roi.

M. Amiel toussait, quoiqu'il ne fût nullement enrhumé.

Les oreilles sifflaient à sir Crawford.

Les deux brames montaient courageusement les marches.

Tous les quatre furent enfin introduits dans la longue galerie des manuscrits. Ils étaient attendus par tous les conservateurs vêtus de noir. Après les



politesses établies entre savants, un des bibliothécaires dit aux quatre visiteurs : « Messieurs, réjouissez-vous et reconnaissez avant tout que Paris est la première ville savante du monde ; vous allez en avoir la plus admirable preuve. Oui, réjouissez-vous, car ce livre miraculeux, volé aux Indes depuis trois siècles, au fond d'une province, dans le sanctuaire d'une pagode, ce livre que vous avez si péniblement et si inutilement cherché sur toute la surface du globe, messieurs, le voici ! voici le *Phalou*, écrit en phalou par le célèbre Phalou. Les diamants de la reliure ont été volés par les Portugais. Remarquez les creux faits par les pierres précieuses quand elles y étaient. Du reste, lisez le livre, votre conviction sera complète. »

M. Amiel eut la chair de poule. Il fit machinalement deux pas en arrière.

Sir Crawford se mordit les lèvres pour ne pas s'évanouir.

Il dit pourtant aux deux brames, mais que sa voix était émue !

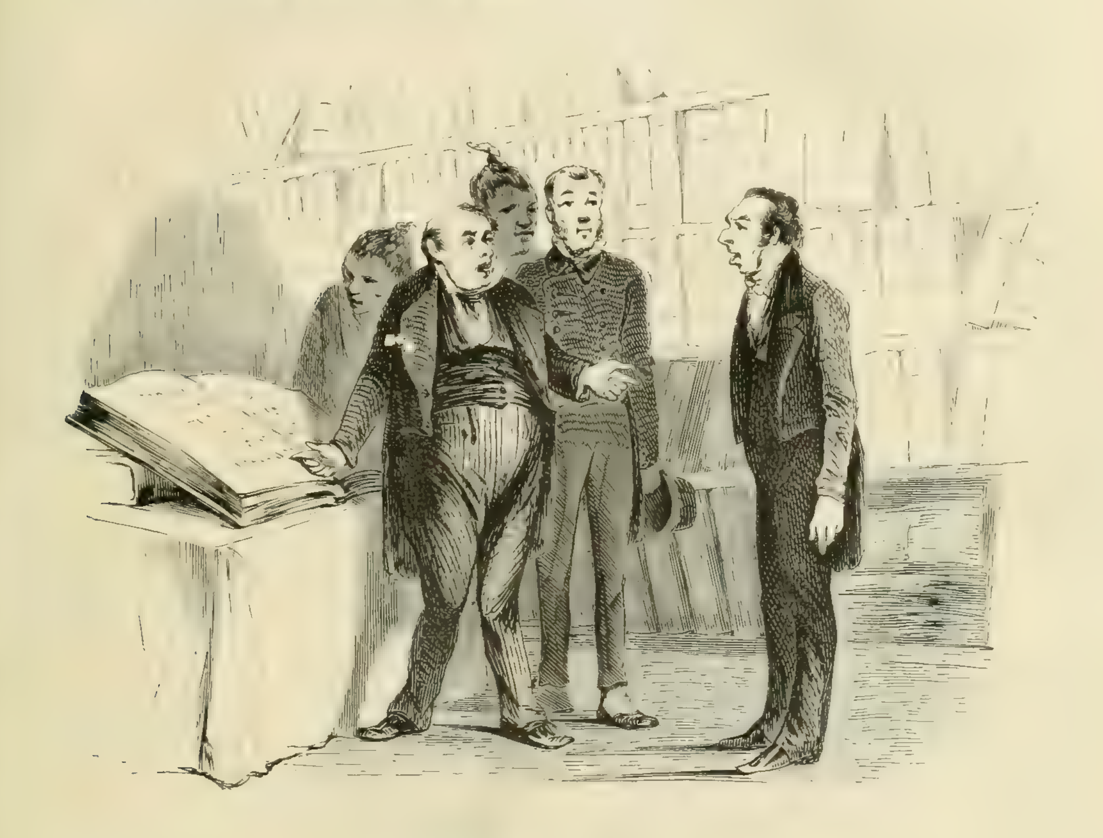
« Messieurs, à vous l'honneur ! lisez les premiers ce livre, qui est votre religion tout entière. »

Les deux brames se penchèrent sur le livre, et

ensuite ils relevèrent lentement la tête en disant : Nous avons oublié le phalou.

« Les brigands ! murmura sir Crawford.

— Alors à nous ! dit M. Amiel, qui, à son tour, s'inclina courageusement sur le livre. Après quelques minutes d'une inspection soutenue, il s'écria : Messieurs, ce phalou n'est pas pur, c'est du vieux phalou.



— Comment ! » dit le conservateur indigné, lui qui avait cru causer avec raison une admirable surprise aux quatre savants, comment ! vous dites que ce phalou n'est pas pur ! qu'il est vieux ! mais il n'y a qu'un livre écrit dans cette langue, et c'est celui-ci.

M. Amiel confessa alors avec une demi-humilité qu'il avait un peu perdu son phalou.

O honte ! aucun des quatre savants, cela fut démontré, ne savait le phalou. Voilà où aboutissait cette fameuse expédition scientifique pour laquelle ils allaient recevoir à eux quatre, pour trois ans de mission, trois cent quatre vingt-douze mille francs.

Monté sur la confusion des quatre savants, le conservateur lut d'abord en phalou les premières pages du livre célèbre, puis il traduisit en français le passage où il est question de l'adoration du feu. Ce passage disait :

« Vous n'adorerez le feu ni couchés ni accroupis, mais le dos tourné vers lui, indignes que vous êtes de le voir en face. »

Et ceci termina, quand ce fut connu, les collisions fanatiques des Indes. Ainsi c'est Paris qui a mis fin à des meurtres abominables commis continuellement en deçà et au delà du Gange en arrêtant ce point formidable de la religion hindoue ; Paris, la papauté de l'univers.

Rien n'est plus vrai que cette histoire, qu'on trouvera tout au long tracée, moins quelques pauvres détails de style qui nous appartiennent, dans les *Annales asiatiques de Calcutta*.

Quant aux quatre savants, voici la fin de leur histoire.

Sir Crawford mourut d'une attaque d'apoplexie en rentrant chez lui. M. Amiel partit un mois après pour Calcutta avec les deux brames et le *Phalou*, dont le ministère de l'instruction publique fit hommage à la compagnie des Indes. En route, Amiel apprit le phalou. Arrivé aux Indes, il alla à Benarès, où il fit aux cinq cents brames réunis, selon la promesse donnée par eux au gouverneur, le récit de son voyage, moins l'épisode de la Bibliothèque du roi.

On le nomma brame de première classe. Le gouverneur ajouta aux sommes qu'il lui avait déjà données pour les trois années d'expédition une gratification de cent mille francs. M. Amiel n'en revenait pas.

Il nous reste à dire à qui fut donné le prix fondé par l'académie de Moscou : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* L'académie de Moscou remit le concours à l'année suivante, comme font toutes les académies quand une question est parfaitement résolue.

Léon GOZLAN.





FANCHON.

LE CHEVALIER DORAT.

Lorsqu'on vient à relire aujourd'hui les feuilletons de Geoffroy, on se demande avec surprise comment cet écrivain a si long-temps conservé son immense réputation de critique. On ne peut guère s'expliquer un semblable phénomène que par le petit nombre des journaux qui paraissaient alors, et surtout par la position puissante du *Journal de l'Empire.* La critique de Geoffroy ne possède rien en effet de large et de vraiment artistique. Brutale, injuste, passionnée, elle consiste à dire en assez bon style des injures sans bon droit. Elle s'attaque à tout ce qui obtient à tort ou à raison du succès; elle aboie, mord, déchire, revient sans cesse à la charge, ne se décourage et ne se lasse jamais, ne tient pas compte d'un échec, enfin, comme Voltaire, s'inquiète peu de frapper juste, pourvu qu'elle frappe fort et souvent. Cet Érostrate qui brandit une plume au lieu d'une torche jette son encre corrosive sur tout ce qui brille ou qui s'élève. Il voudrait incendier, et il ne produit que des taches éphémères que le temps et le succès effacent bientôt. En effet, rien de ce qu'il a pris corps à corps n'a jamais succombé. Mademoiselle Duchesnois a laissé un grand nom artistique, malgré la haine de Geoffroy. Talma, qui, but de tant d'injures, pouvait, comme Titus, passer sa main sur son visage en disant : Il ne m'a point fait mal; enfin un vaudeville assez médiocre, contre lequel Geoffroy s'est évertué à douze ou quinze reprises différentes, a obtenu un succès inouï. Joué plus de deux cents fois, son titre seul éveille encore, parmi les contemporains des premières années de l'empire, le souvenir qui passionne tant de vieux visages aux représentations de *Richard:* il n'est pas un des lecteurs de ce feuilleton qui n'ait entendu parler de *Fanchon-la-Vielleuse,* si même il n'en a lu la brochure. Et cependant, je le répète, Geoffroy a fait une de ses plus violentes guerres à ce vaudeville. Napoléon, qui réorganisait alors une nouvelle noblesse, avait blâmé une pièce dans laquelle un grand seigneur épousait une chanteuse des rues. Dès que l'opinion impériale eut transpiré, Geoffroy se mit aussitôt à l'œuvre. Il s'en prit à tout, à l'idée, au style, aux couplets et à la *pensée philosophique* de l'ouvrage, pour nous servir de ses propres expressions. Ces cris et cette colère de commande, au lieu de nuire au succès, attirèrent l'attention du public sur la pièce, et dès lors on se disputa les places au Vaudeville pour applaudir *Fanchon.* Plusieurs duels

eurent lieu pour et contre *la Vielleuse*. Madame Belmont, chargée du rôle principal, prit place immédiatement parmi les actrices bien-aimées. Enfin, Carle Vernet, dont, à cette époque de littérature et de mœurs futiles, la France entière répétait en riant les calembours, dit que la pièce nouvelle, avec ses auteurs Pain et Bouilly, ne pouvait jamais avoir fin (faim). Un calembour de Carle Vernet était alors la consécration suprême de la mode : la plaisanterie du peintre célèbre raviva la vogue de *Fanchon* pour cent représentations nouvelles.

On le comprend, parmi les mille sujets de controverse que fit naître le succès de *Fanchon*, il faut mettre en première ligne les discussions qui s'élevaient chaque jour et à chaque moment sur le plus ou moins d'authenticité et de réalité de l'anecdote à laquelle les auteurs avaient emprunté le sujet de leur pièce. C'était une sorte de tradition vague sur l'origine de laquelle on n'avait rien de précis, et que la révolution et ses terribles bouleversements rendaient impossible à vérifier. Plus l'énigme restait indéchiffrable, plus on s'obstinait à en chercher le mot.

Un soir, Brazier, assis à l'orchestre du Vaudeville, et l'imagination fort loin de ce qui se passait sur la scène, rêvait à quelque scenario de pièce, lorsqu'il fut tiré tout à coup de sa préoccupation par une exclamation de son voisin. C'était un homme de cinquante ans à peu près, d'une physionomie fine, et dont les manières aisées annonçaient une grande distinction. Il prêtait au spectacle plus d'attention que n'en accorde d'ordinaire une personne familière avec les plaisirs du théâtre, et semblait attacher aux aventures de la joueuse de vielle un intérêt presque personnel. Quand on eut baissé le rideau après le premier acte, l'inconnu se pencha vers une personne qui l'accompagnait :

« Pauvre Fanchon ! dit-il en soupirant.

— Vous connaissez Fanchon la vielleuse ? s'écria Brazier.

— Vous connaissez Fanchon ? » répétèrent toutes les personnes qui se trouvaient là.

Aussitôt l'inconnu se vit entouré par une foule empressée. On grimpa de toutes parts sur les banquettes pour le voir et pour l'entendre.

« Monsieur se trompe, répondit celui qui se voyait subitement devenu l'objet d'un si vif empressement. Je ne sais rien sur ce que vous désirez connaître.

— Fanchon ! dites-nous l'histoire de Fanchon ! »

L'inconnu se rassit sur sa banquette. Les cris, les interrogations, les interpellations prirent alors un caractère presque hostile. Sans s'émouvoir, sans paraître remarquer le tumulte qui grondait autour de lui, le voisin de Brazier fit tête à l'orage. Sur ces entrefaites, on leva le rideau, le bruit se prolongea quelques instants encore ; mais enfin on obtint du silence, et la pièce put continuer.

« Monsieur, dit Brazier à la personne qu'il avait jetée dans une si désobligeante position, j'ai des excuses à vous faire : me pardonnerez-vous mon indiscrétion ?

— La faute en est à moi, monsieur, qui ai parlé trop haut à mon frère, répliqua avec une exquise politesse celui à qui s'adressait l'amende honorable du vaudevilliste ; cependant je dois vous avouer que je crains de devenir une seconde fois, après le spectacle, l'objet de nouvelles interpellations ; outre l'ennui d'une pareille scène, j'ai d'autres motifs pour ne point jouer ici un rôle public.

— Je puis vous épargner la contrariété que vous redoutez, monsieur. Voici la pièce qui touche à sa fin ; veuillez me suivre avec la personne qui vous accompagne : grâce à une petite porte, connue seulement des familiers du Vaudeville, nous nous réfugierons dans l'intérieur même du théâtre ; vous sortirez ensuite par la porte des artistes, et n'aurez plus rien à redouter de l'indiscrétion dont je suis le premier coupable. »

A quelques minutes de là, Brazier avait en effet mis en liberté les deux personnes dont il s'était fait l'Ariane au milieu du labyrinthe des coulisses.

« Monsieur, lui dit le plus âgé, il ne me reste qu'un moyen de vous remercier des bons offices que vous venez de nous rendre avec une si charmante grâce, c'est de vous raconter l'histoire que le public me demandait avec une trop bruyante instance. Cependant l'heure et le lieu ne me paraissent guère convenables pour un pareil récit. Si vous tenez à connaître ce que je sais de Fanchon, veuillez vous trouver demain matin, à onze heures, au café de Foy. Je vous dirai l'histoire de la vielleuse ; mais toutefois à une condition, de laquelle je suis résolu de ne point me départir, c'est que vous déjeunerez avec moi.

— J'accepte vos conditions, monsieur, à demain.

— A demain. »

Le lendemain, en effet, tous les deux se trouvèrent exacts au rendez-vous.

« Puisque nous n'avons personne pour nous présenter l'un à l'autre, monsieur, vous me permettrez de décliner moi-même mon nom, dit le vieillard en allant au-devant de Brazier : je suis le comte de C... Durant la terreur, on m'a inscrit sur la liste des émigrés, et l'on m'a condamné à mort. Je me trouve à Paris pour obtenir ma radiation et ma réhabilitation. Quant à vous, monsieur Brazier, je sais que vous êtes un jeune homme plein de talent et d'esprit, dont le public répète déjà le nom avec plaisir.

» Maintenant il ne me reste qu'à me féliciter du hasard heureux qui me vaut l'honneur de vous connaître, et qu'à vous conter l'histoire de Fanchon. Pour cela, il faut que je reporte mes souvenirs à

une époque où vous étiez à peine né ; oui, monsieur, je vais vous parler de 1773. J'avais à peu près l'âge que vous avez aujourd'hui. Mousquetaire rouge, comme mes camarades je passais au Cadran-Bleu tout le temps que me laissaient mon service et la galanterie. Le Cadran-Bleu servait alors de point de réunion aux jeunes hommes élégants. On y jouait, on y déjeunait, on y donnait de petits soupers : les abbés et les poètes affectionnaient ce cabaret, et les usuriers ne manquaient pas de s'y trouver assidûment ; car, en face d'une table de jeu, d'un repas bien servi ou d'un joli minois, l'argent allait vite ! Pour remplir sa bourse, on signait gaiement, et même sans les lire, les lettres de change les plus fatales.

» Parmi les sangsues de cette espèce qui hantaient le Cadran-Bleu, on remarquait surtout un petit homme frais, rose et poudré, que l'on nommait Blandin. Il était impossible de mettre plus de gaieté et de bonhomie à ruiner les gens que n'en professait cette bizarre créature. Facétieux et d'un entrain remarquable, il ne manquait pas d'un certain esprit et prenait sa part de toutes les folies qui se faisaient au Cadran-Bleu ; seulement il ne les payait point : il les faisait payer par ses pratiques, comme il disait. Pour cela, il ajoutait toujours aux conditions d'un prêt la réserve d'un souper en guise de pot-de-vin ou d'épingles. Du reste, ce que je vais ajouter vous le fera mieux connaître encore.

» Un soir, Blandin, étendu nonchalamment sur sa chaise, badinait avec un cure-dent et digérait en homme heureux. Tout à coup je vis sa face rebondie et empourprée devenir pâle, se décomposer, et donner tous les signes de la peur. Quelqu'un venait de s'asseoir en face de lui et le regardait d'une façon peu rassurante ; à la fin, cette personne éclata de rire et tourna la tête de mon côté : je reconnus le chevalier Dorat.

» Dorat, monsieur, n'était plus jeune en 1773. Les années et les chagrins avaient rudement malmené son visage ; quoique le poète ne comptât guère que quarante-cinq ans, on lui en eût donné soixante-dix : à le voir rire, avec sa face jaune et sa bouche édentée, on aurait dit une momie ressuscitée et en belle humeur.

» — Ah ! ah ! maître Blandin ! dit-il, pour avoir une telle peur en me voyant, il faut que vous sentiez au fond de votre conscience avoir bien mérité les coups de bâton que je vous avais promis. Mais, rassurez-vous, je ne vous garde pas rancune des quinze jours que vous m'avez fait passer à la prison pour dettes. Mercier n'a point voulu laisser dans vos griffes le fondateur du *Journal des Dames ;* il a payé la lettre de change que je vous avais faite, et me voilà prêt à vous en signer de nouvelles.

» Tandis que Dorat parlait, les joues de Blandin avaient repris leurs couleurs incarnadines, et son œil brillait de la grosse gaieté qui lui était habituelle.

— Vous ne rougirez donc jamais, monsieur le chevalier, murmura-t-il, d'avoir dissipé une si belle fortune ?

— Une pareille morale te sied bien, misérable, qui en as dévoré plus de la moitié avec tes prêts usuraires ! Mais je ne me plains pas, j'avais besoin d'argent, tu me l'as vendu cher ; s'il l'avait fallu, je te l'aurais payé plus cher encore.

— Cependant avec de l'économie....

— Écoute, vieux flibustier ! trêve de leçons. Maintenant que me voilà ruiné, je puis vivre comme toi. On n'a pas besoin de richesses pour s'imposer des privations. Ton exemple est celui d'un sot.

— Quoi ! prévoir l'avenir, se mettre à l'abri des revers de la fortune...

— A moins d'être un crétin de ton espèce, on sent l'or pétiller dans ses mains ; plus on dépense, plus on veut dépenser ; l'homme le plus pauvre, s'il lui arrivait tout à coup de l'opulence, se montrerait dissipateur.

— Non, monsieur ; il se souviendrait de sa pauvreté passée, et se tiendrait en garde contre le retour des souffrances qu'il a déjà supportées.

— Tu es aussi bête que fripon, Blandin. Tiens, regarde cette petite Savoyarde de seize à dix-sept ans qui serait, ma foi, jolie si elle était débarbouillée. Elle se fatigue la poitrine à chanter en plein vent, durant toute la soirée, pour gagner quelques sous. Je parie que, si elle devenait riche, l'or lui glisserait comme de l'eau bénite dans les mains.

— Vous ne connaissez point les Savoyards. Je suis originaire de ce pays-là, monsieur le chevalier. Ils sont économes.

— Veux-tu en faire le pari ?

— Mais, que pourrions-nous parier ?

— Cent louis.

— Fi donc ! vous n'avez plus d'argent.

— Eh bien ! je te ferai une lettre de change, tu m'en prêteras ?

Soit ! Comment enrichir cette petite fille ?

— L'un de nous deux s'en chargera.

— L'un de nous deux ! Mais moi seul je le puis, et vraiment je ne m'y sens point disposé... Attendez, si... je connais un moyen. Ohé ! petite, viens ici ; écoute : je vais te rendre riche. »

La Savoyarde accourut. Blandin la prit par la main et la mena devant chacune des personnes qui se trouvaient au Cadran-Bleu.

« Un louis pour ma protégée, disait-il, un louis ! et que ceux qui ne lui donneront rien prennent garde à eux, car le père Blandin n'escomptera plus leur signature. »

Dix minutes après, Blandin et la jeune fille revinrent près de Dorat. La recette, qui s'élevait à une

trentaine de pièces d'or, étincelait dans la soucoupe de la Savoyarde.

« Voilà ce que tu appelles faire la fortune de cette enfant, Blandin ! s'écria dédaigneusement Dorat. Il y a là trop peu de chose pour qu'elle ne le garde point précieusement. Si tu veux faire une véritable épreuve, il faut la jeter en pleine opulence.

— Oui, n'est-ce pas ! dépenser cent mille francs pour gagner cent louis ! Merci ! Chargez-vous de l'enrichir, puisque vous n'êtes point content de ce que j'ai fait.

— Tu crois me défier et te moquer de moi, vieux avare ! Eh bien ! j'accepte ton défi. Oui, moi, moi dont tu as si bien rongé le patrimoine, jusqu'à l'os que tu as même croqué ; je me charge de faire la fortune de cette enfant. Viens demain matin chez moi, petite, voici mon adresse. »

A huit jours de là, Blandin vit arriver au Cadran-Bleu une charmante chanteuse dans laquelle il eut bien de la peine à reconnaître la Savoyarde de l'autre soir. Un corset de satin écarlate, richement brodé en or, dessinait sa taille élégante et fine ; une jupe de taffetas noir à plis habilement tourmentés, laissait voir ses pieds mignons, chaussés de mules charmantes ; enfin un petit chapeau se posait avec coquetterie sur sa chevelure poudrée ; et ses adorables mains, chargées de bagues, tenaient une vielle de palissandre et d'or. On aurait dit une figure détachée d'un panneau de Watteau.

« Messieurs, dit-elle en mettant la plus piquante mutinerie à s'avancer vers un groupe de mousquetaires, ne voulez-vous point que je vous chante des couplets de M. le chevalier Dorat, mis en musique par M. le chevalier Piccini ?

— Si vraiment, ma jolie fille ! » s'écria-t-on de toutes parts.

Elle promena sur l'assemblée ses grands yeux noirs, et, après un court prélude, chanta quelques



couplets fort spirituels et qu'elle dit avec une voix qui manquait sans doute de méthode, mais pure, mais étendue, et dont l'expression fine et piquante rachetait l'inexpérience.

Quand elle eut fini, la soucoupe de vermeil ciselée qu'elle présenta à ses auditeurs se remplit jusqu'aux bords. De son petit doigt blanc elle écarta toutes les pièces de menue monnaie, les fit tomber à ses pieds, et appela deux ou trois mendiants qui se tenaient à la porte.

— Voici votre part, leur dit-elle, braves gens ! ramassez cela, je ne garde que l'or. »

Et elle sortit sans chanter davantage. Le lendemain elle revint de nouveau, mais avec un costume plus coquet que le premier. Comme la veille, elle jeta aux pauvres les pièces d'argent de sa recette.

Huit jours après, on ne parlait dans Paris que de la vielleuse du Cadran-Bleu; on s'extasiait sur sa beauté, on voulait la voir, on racontait le goût, l'originalité de sa toilette. C'était à qui lui prodiguerait des louis pour en obtenir un regard ou un sourire.

LES BERGERIES.

« Un mois s'était à peine écoulé que Fanchon-la-Vielleuse arrivait au Cadran-Bleu dans un magnifique carrosse avec deux laquais et un coureur. Dès lors on s'étouffa pour la voir; on se disputa, à prix d'or et à coups d'épée, les moindres places du restaurant : il y eut des gens qui passèrent la nuit dans le cabaret pour s'assurer une bonne place le lendemain soir et entendre à l'aise la Fanchon.

» Pendant toute une année, rien ne ralentit la vogue de cette jeune fille; les seigneurs les plus riches et les plus puissants cherchèrent à se faire aimer d'elle, et aucun d'eux ne put se vanter d'avoir réussi. Un pareil phénomène ajouta encore au prestige merveilleux de Fanchon.

» Une fois en mouvement, la roue de la fortune court souvent plus vite que ne prévoient ceux mêmes de qui elle a reçu son impulsion. Le hasard voulut qu'un soir l'abbé de Lattaignant, qui s'en retournait en fiacre au couvent des Pères de la doctrine chrétienne, fût forcé de prendre la file des voitures dont se trouvaient encombrés les abords du Cadran-Bleu. Un embarras survint et retint si long-temps en présence de Fanchon le chansonnier converti, que le bon prêtre, séduit par la grâce et par la beauté de la vielleuse, oublia pour elle le serment de ne plus écrire de couplets, qu'il avait fait à son confesseur, l'abbé Gautier, chapelain de l'hôpital des Incurables. Le lendemain, la jolie Savoyarde fit annoncer qu'elle allait dire une chansonnette villageoise de l'abbé de Lattaignant. Des cris de surprise et des applaudissements saluèrent cette nouvelle; car non-seulement l'abbé jouissait d'une grande réputation, mais en outre, et surtout, son retour à la poésie était une conquête de l'esprit voltairien et philosophique sur ce qu'on nommait alors les idées bigotes. Les couplets n'étaient pas excellents, monsieur, et pourtant j'éprouve à me les rappeler une émotion véritable. Il me semble encore voir Fanchon les chanter avec sa grâce ineffable. Cette jeune fille, qui ressemblait beaucoup à madame Saint-Aubin de l'Opéra-comique, mettait un charme naturel et sans égal dans ses moindres gestes, et personne n'entendait impunément son chant plein d'expression; sa voix était pure, élevée, d'une adorable naïveté.

» Encouragé par un pareil succès, Dorat était toujours à l'affût de ce qui pouvait ajouter à l'auréole romanesque de sa protégée. Il répandit adroitement sur l'origine de Fanchon, sur sa naissance et sur sa famille, mille bruits contradictoires que le public prenait au sérieux, et pour lesquels les uns se passionnaient aveuglément, tandis que les autres les combattaient avec une sorte de violence. De là mille versions bizarres sur la vielleuse : dans les unes, on voulait voir une jeune fille de haute naissance réduite à la pauvreté par des malheurs imprévus, et obligée, pour vivre et recourir à son talent de chanteuse, de déguiser son origine sous une robe de Savoyarde. D'autres fois on faisait Fanchon orpheline d'une servante d'auberge, séduite par le maréchal de Richelieu, et on lui donnait ainsi pour père un des grands seigneurs du royaume. Au milieu de tous ces contes, voici la vérité sur Fanchon : Comme beaucoup de jeunes Savoyardes, elle avait été envoyée par son père à Paris pour y mendier et jouer de la vielle. Quand la fortune avait commencé à lui sourire, elle s'était hâtée de faire passer au paysan une somme considérable : l'argent était revenu; hélas! depuis six mois le père de Fanchon n'existait plus.

» Fanchon ne savait pas lire; son esprit, sans être bien brillant, ne manquait pourtant pas de saillie : une gaieté vive lui donnait un grand charme et beaucoup d'originalité. Elle comprenait avec tact et finesse l'étrangeté de sa position, et savait fournir à son protecteur de nombreux moyens de la mettre en évidence : à peine une anecdote commençait-elle à vieillir et à s'oublier, qu'une seconde ravivait l'attention et fournissait un aliment nouveau à la curiosité.

» Un soir, par exemple, en rentrant chez elle, Fanchon aperçut, couchée sous une porte, une vieille Savoyarde; le premier mouvement de la bonne fille fut de descendre de voiture pour porter à sa compatriote les moyens de passer à couvert une nuit plus chaude. L'hiver sévissait alors avec une violence extrême, et le froid avait tellement saisi la pauvre créature qu'il ne lui restait aucune connaissance. Fanchon la crut morte; elle n'en fit pas moins placer l'infortunée dans sa voiture, l'emmena dans le petit hôtel du Pas-de-la-Mule, envoya querir un médecin, et parvint à ranimer la malade : mais des symptômes sinistres se déclarèrent presque aussitôt; la fièvre éclata avec son délire, et les gens de l'art témoignèrent les plus graves inquiétudes.

» Le bruit de la bienfaisance de Fanchon et du danger de sa protégée se répandit le lendemain dans Paris; tout Paris aussitôt se passionna pour celle

qu'on avait laissée, la veille, mourir de froid sans lui venir en aide. De cent côtés on accourait pour savoir des nouvelles de Madelon, c'est ainsi qu'elle se nommait. Il y eut un empressement extrême à lui envoyer des secours d'argent; lorsqu'on apprit qu'elle se trouvait enfin hors de danger, on s'abordait dans la rue en se félicitant mutuellement d'une si heureuse nouvelle.

» Le soir, quand Fanchon reparut au Cadran-Bleu, dont elle s'était tenue éloignée durant le danger de Madelon, des applaudissements enthousiastes l'accueillirent de toutes parts; sa recette s'éleva à plus de deux mille louis; enfin, quand elle voulut rentrer chez elle, on détela sa voiture, des gens du peuple prirent la place des chevaux, et la ramenèrent en triomphe à sa demeure, au milieu des bénédictions et des cris de dix mille personnes.

» Le bonheur de Fanchon avait seul commencé ce petit roman : le chevalier Dorat se chargea de le terminer par un dénoûment ingénieux. Durant son délire, Madelon avait souvent appelé ses enfants et son mari. Un courrier, expédié secrètement en Savoie, n'avait point tardé à rapporter les renseignements nécessaires au poète. Le jour où Madelon put se lever et sortir, le chevalier offrit sa voiture pour la promener; il la conduisit dans le faubourg Saint-Antoine. Là, le carrosse s'arrêta devant une maison de modeste apparence. A peine la porte se fut-elle ouverte, que Madelon jeta un cri et s'évanouit... Elle avait reconnu la maison qu'elle habitait en Savoie, et le jardin était disposé de manière à lui rappeler son pays natal. L'émotion de la convalescente devint encore plus vive lorsqu'elle vit sortir de la chaumière son mari et ses quatre enfants, qui se précipitèrent en pleurant dans ses bras. Des applaudissements saluèrent cette scène attendrissante; car deux ou trois cents personnes cachées derrière les arbres s'étaient disputé la faveur d'y assister.

» Madelon, comblée de présents, fut mise en possession de la maisson et du jardin achetés pour elle. L'abbé de Lattaignant rima son histoire en couplets que Fanchon chanta au Cadran-Bleu; les orgues de Barbarie les popularisèrent et les exportèrent en province, si bien que la France entière apprit à s'attendrir sur les aventures de Madelon, et à bénir la bienfaisance de Fanchon-la-Vielleuse.

» Pour bien comprendre, monsieur, l'éclat et la popularité d'une pareille comédie, il faut se reporter au temps où elle eut lieu. Watteau et Boucher avaient remis les scènes pastorales à la mode. Il fallait à tout prix des agneaux peignés, frisés, poudrés, avec des nœuds de rubans roses au cou! des bergères en paniers et en fourreau de taffetas gardaient ces troupeaux mignons en montrant leur petit pied renfermé dans les contours chinois d'une pantoufle rose. Quant aux bergers, ceux de l'Opéra réalisaient l'idée que s'en formaient les Parisiens : jouer de la flûte, passer les journées aux pieds des bergères, leur tenir des propos d'amour, s'affliger de leurs rigueurs et se réjouir de leur tendresse, composaient leur seule occupation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Madelon, son mari et ses enfants avaient été parés d'habits de velours et de soie le jour de leur entrevue romanesque, et que la chaumière et le jardin avaient été accommodés dans le même goût.

» Quoi qu'il en soit, cette aventure mit plus que jamais en vogue les bergeries. La fille de Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, voulut avoir un chalet suisse à Trianon. Louis XVI se prêta complaisamment à cette innocente parodie, et il parut en costume de bailli dans la ferme de la belle princesse. Celle-ci vint en jupon court lui faire la révérence et lui présenter du lait qu'elle avait trait de ses mains royales; madame de Polignac et la princesse de Lamballe représentaient les filles de ferme.

» Ainsi le caprice de Fanchon trouva des imitateurs jusque sur le trône même.

» Au milieu de ses triomphes et de sa fortune, la belle Savoyarde résistait à toutes les séductions qu'on lui prodiguait. Le comte d'Artois lui-même n'avait pu réussir à se faire aimer de la vielleuse. La calomnie, faute de mieux, s'en trouvait réduite à lui donner pour amant l'abbé de de Lattaignant qui comptait plus de soixante-dix ans, et qui se bornait à venir dîner tous les jours chez Fanchon et à composer pour elle, au sortir de table, des couplets nouveaux.

» Ce fut à l'époque où la fortune de Fanchon était arrivée à sa plus grande apogée que le chevalier Dorat me conduisit chez elle. Elle occupait, rue du Pas-de-la-Mule, un petit hôtel magnifiquement meublé; les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la faveur, fort difficile à obtenir, d'être admis au souper dont la vielleuse, en sortant du Cadran-Bleu, faisait les honneurs avec une aisance et une simplicité remarquables.

» Un soir, je vis Dorat triste et soucieux; il me conta le pari qu'il avait fait avec l'usurier Blandin, et ajouta :

» — Hélas! mes prévisions n'étaient que trop fondées! La pauvre enfant se laisse aller étourdiment à un goût effréné de luxe et de dépense. Déjà les dettes commencent à l'enlacer de leurs rets fatals. Enivrée de son succès, elle ne comprend pas que la fantaisie qui l'a élevée sur un autel peut demain la rejeter dans l'oubli et dans la misère! En vérité cette petite folle, avec sa sagesse, sa beauté et son excellent cœur, me donne des idées d'ordre et d'économie auxquelles je n'ai jamais songé pour moi!

Ces paroles de Dorat, loin de m'affliger, me

causeront une sorte de joie; car j'avais vingt ans alors, monsieur, et une grande fortune dont je pouvais disposer à mon gré. Éperdument amoureux de Fanchon, comme tous ceux qui approchaient d'elle, et comme eux également repoussé par une pudeur sans forfanterie et une dignité calme qui centuplait ma passion, je résolus de mettre aux pieds de la belle Savoyarde ma fortune, mon nom et ma main, en un mot d'en faire ma femme.

» Monsieur, on a abusé de semblables situations dans les pièces de théâtre : écrites, elles sont devenues aujourd'hui d'insignifiants et vulgaires lieux communs ; mais, croyez-m'en, on éprouve une grande et profonde émotion lorsqu'on voit une pauvre femme, les yeux pleins de larmes, vous tendre une main tremblante, et répondre :

» — Si vous étiez de ma condition, je m'estimerais heureuse d'être à vous ; mais bientôt, monsieur, vous regretteriez cette mésalliance : je ne veux pas punir votre générosité par un repentir.

» Ni mes larmes, ni mes protestations, ni mes prières ne purent la fléchir : désespéré, je partis pour l'Amérique, résolu à me faire tuer pour la cause de l'indépendance, ou plutôt pour oublier Fanchon.

» L'absence, l'éloignement, la vie des armes, périlleuse et pleine de mouvement, guérissent vite de l'amour. Peu à peu le souvenir de Fanchon devint pour moi une pensée sans amertume ; je ne l'oubliais point, mais je ne la regrettais plus. Cependant n'allez pas juger de moi plus mal que je ne le mérite : jamais je ne songeais à elle sans un vif sentiment de reconnaissance et d'admiration pour son généreux désintéressement.

» Bien des années s'écoulèrent avant mon retour en France, et bien des événements étaient survenus. Le chevalier Dorat, l'usurier Blandin et l'abbé de Lattaignant étaient morts ; personne ne songeait plus à Fanchon, disparue de Paris ; enfin la révolution et son terrible mouvement commençaient à bouleverser la France et préparaient les échafauds de 93.

» J'arrivais d'Amérique avec des idées libérales et républicaines. La république française menaça ma tête ; il me fallut émigrer et chercher un asile en pays étranger : je me réfugiai en Allemagne.

» Un soir, monsieur, j'errais dans les rues de Vienne, le cœur plein de cette tristesse qu'on éprouve avec tant d'amertume loin de son pays natal. Jugez de mon émotion et de mon trouble lorsque j'entendis tout à coup un des airs favoris de Fanchon. Une voix cassée disait, en s'accompagnant sur la vielle, les premiers couplets composés par l'abbé de Lattaignant pour celle que j'avais tant aimée. Ému jusqu'aux larmes, je m'approchai du groupe où l'on jouait cet air, et je vis, à la clarté de deux lampions fumants, des chiens revêtus de haillons qui exécutaient une danse.

» Cependant la vielle et la voix continuaient toujours les couplets de l'abbé de Latteignant. Une femme formait à elle seule l'orchestre qui me rappelait de si vifs souvenirs. Je m'approchai d'elle : la maladie et la misère se lisaient en déplorables caractères sur ses traits flétris et dans ses vêtements usés.

» — De qui donc avez-vous appris ces couplets ? lui demandai-je en déposant mon offrande dans la soucoupe qu'elle présentait aux passants.

» Elle leva les yeux, me regarda, frissonna des pieds à la tête, puis s'éloigna sans me répondre.

» Je rentrai chez moi plein d'une tristesse inexprimable. Durant toute la nuit, avec une terreur instinctive, je cherchais à me rappeler où j'avais vu cette femme. Je ne pouvais obtenir de mon souvenir rien de net et de certain ; enfin une horrible clarté traversa mon esprit.

» — Fanchon ! m'écriai-je, c'est Fanchon !

» Je me levai aussitôt : je parcourus inutilement toutes les auberges ; le soir, je visitai chacune des places publiques de Vienne... je ne revis plus la joueuse de vielle.

» Voilà, monsieur, tout ce que je sais de Fanchon. Était-ce bien elle que la misère avait jetée si bas ? je ne m'arrête jamais à cette idée sans frémir. Dieu veuille que je me sois trompé, et cependant une voix secrète me crie que je ne me trompe point ! N'est-ce pas affreux, monsieur, de penser que Paris applaudit avec transport à Fanchon, qu'il en fait l'apothéose, et que peut-être en ce moment, abandonnée de tous, elle succombe à la misère et à la faim ! »

En disant cela, le comte essuya ses yeux, tendit la main à Brazier, et s'éloigna en silence.

POST-SCRIPTUM.

Mercredi soir, j'ai trouvé, en rentrant chez moi, une lettre dont le cachet de cire blanche blasonnait des armoiries qui m'étaient inconnues.

Cette lettre, écrite sur un charmant petit papier vélin parfumé, portait à son aile gauche le même écusson que le cachet, et contenait ce qu'on va lire :

« J'ai un secret à vous révéler, Monsieur. Ma
» première pensée avait été de vous prier de pas-
» ser chez moi ; j'ai réfléchi qu'un rendez-vous
» dans un lieu public serait plus convenable. Ve-
» nez donc ce soir à l'Opéra, et montez dans la loge
» de la femme qui tiendra à la main, comme Louise
» Chaulieu de M. de Balzac, un bouquet de camé-
» lias rouges et blancs. »

Deux heures après, à l'aide de ma lorgnette je cherchais dans toutes les loges de l'Opéra le bou-

quet mystérieux. Après des investigations longues et minutieuses, je restai convaincu qu'il ne se trouvait aucun bouquet dans aucune des mains appuyées sur la balustrade de velours rouge.

Une seule loge restait vide, ce fut vers elle que je dirigeai impatiemment mes regards.

Le second acte de la *Reine de Chypre* se termina sans que personne eût paru dans cette loge.

Persuadé que j'étais victime d'une plaisanterie, je pris le parti de ne m'occuper que du spectacle, et je finis par oublier tout à fait, en écoutant le beau duo que chantent si bien Dupré et Baroilhet, le mouvement d'humeur que fait ressentir à l'homme le plus patient même une inoffensive mystification.

Quand le rideau se baissa, la loge vide n'était pas encore remplie.

Au quatrième acte, tandis que mademoiselle Maria dansait avec tant de grâce le pas cypriote auquel son talent plein d'expression sait donner un caractère si méridional, j'entendis une porte de loge s'ouvrir et se fermer avec un bruit qui domina l'orchestre lui-même. Je ne détournai même pas la tête, je ne quittai même pas les yeux de dessus la scène ; j'éprouvais trop de plaisir à suivre les bonds hardis et les poses capricieuses de la jolie mime, pour songer encore à mon rendez vous.

Après le divertissement, je me levai pour partir.

Le bouquet de camélias rouges et blancs resplendissait dans la loge restée si long-temps déserte.

Sans me souvenir de mon long désappointement, de ma mauvaise humeur et de ma rancune, je franchis rapidement les marches de l'escalier, et je me trouvai peu d'instants après en face de la porte de la loge mystérieuse. Elle s'ouvrit d'elle-même, comme la grotte enchantée des *Mille et une Nuits*.

Une femme se trouvait seule dans le petit boudoir tendu d'étoffe de soie, dont un riche tapis recouvrait le plancher. Elle me montra en souriant un fauteuil, et m'invitant à m'asseoir :

« Vous vous attendiez à une fée plus jeune, n'est-ce pas? demanda-t elle. Mais ces fées-là, monsieur, ne donnent point, les premières, de rendez vous aux poetes. Me pardonnerez-vous la petite déception que votre imagination vous a value et que j'ai peut-être un peu provoquée par mes allures de roman ? »

Il y avait un charme et une bonhomie ravissants dans la voix douce et sonore de la vieille femme ; ses yeux brillaient d'un esprit vif ; ses manières annonçaient une extrême distinction ; elle put lire dans mes regards peu de déconvenue et de regret.

« Voila vraiment qui est bien, monsieur ! Mes cheveux blancs et mes soixante-cinq années, — car j'ai soixante-cinq ans, monsieur, — ne vous font point peur. Pour récompense, je vais vous parler d'une personne à laquelle, s'il faut en juger par moi, vous avez su intéresser vos lecteurs, et dont vous ignorez la destinée véritable. J'ai connu Fanchon, monsieur ; elle est morte dans mes bras, et je puis ajouter un troisième chapitre aux deux que vous avez publiés déjà sur la célèbre vielleuse.

» Ce n'était point Fanchon, monsieur, que M. le comte de Forceville avait rencontrée en Allemagne : son amour pour elle, la puissance des souvenirs qu'avaient éveillés en lui le son de la vielle, les couplets de Lattaignant, la nuit et quelque ressemblance peut-être avaient causé son erreur. Tandis qu'il croyait Fanchon errante, pauvre et réduite au triste métier de faire danser des chiens savants, Fanchon, sous le nom de madame Laurent, occupait un joli hôtel dans le faubourg Saint-Antoine : elle menait une existence paisible, malgré la révolution qui bouleversait Paris et changeait si cruellement l'organisation sociale de la France. Grâce à son obscurité et aux abondantes aumônes qu'elle distribuait aux pauvres de son quartier, elle n'eut rien à redouter de la terreur ; enfin, quand il prit fantaisie à MM. Bouilly et Pain de mettre son histoire en scène, elle put jouir de sa propre apothéose, et rester témoin invisible de l'intérêt qu'excitaient son souvenir et son nom. Le jour où le comte de Forceville assista, près de M. Brazier, à une représentation de *Fanchon-la-Vielleuse*, je me trouvais avec l'héroïne de la pièce dans une des baignoires de côté. Là, je fus témoin de l'émotion qu'éprouva la vieille femme (car elle avait soixante-cinq ans, monsieur, comme je les ai aujourd'hui) lorsqu'elle reconnut dans ce vieillard chauve et blanc, que son nom troublait encore, celui qui l'avait tant aimée ; une larme brilla dans ses yeux presque septuagénaires, et sa main serra silencieusement la mienne.

» Dès ce moment une activité juvénile s'empara de ma vieille amie ; on aurait dit qu'elle se retrouvait à dix-huit ans : non-seulement elle sortit seule, à diverses reprises, ce qui ne lui arrivait jamais ; mais encore elle détacha sa vielle du clou auquel elle était restée suspendue depuis tant d'années, et elle se remit à chanter les couplets dont s'était extasiée tant de fois la foule du Cadran-Bleu ; quand on l'interrogeait, elle détournait les questions avec adresse, souriait et paraissait émue.

» Fanchon, monsieur, ou plutôt madame Laurent n'était point restée la créature ignorante que vous avez dépeinte. Quand elle eut cessé de chanter en public, ce qu'elle fit peu de temps après le départ du comte pour l'Amérique, elle songea sérieusement à se donner l'éducation qui lui manquait : elle apprit à lire et à écrire, employa ses loisirs à des études, et finit par devenir une femme instruite autant que spirituelle. Chaque soir, mon père, vieux chevalier de Saint-Louis, que le crédit et la popularité de madame Laurent avait protégé contre la

révolution, venait chez elle faire une partie de reversis, dont les deux autres partners étaient un abbé du voisinage, M. Moreau et moi.

» Un soir Fanchon m'apprit que j'allais me trouver affranchie de la fatigue de mes longues séances à la table de jeu; j'avais un successeur. En effet, quelques instants après mon arrivée, je vis entrer dans le salon, avec M. l'abbé Moreau, un vieux monsieur que l'ecclésiastique présenta gravement à la maîtresse de la maison. En s'acquittant de ce cérémonial, il échangea avec Fanchon un regard d'intelligence.

» Le nouveau venu était le comte de Forceville, que nous avions vu au Vaudeville quelques semaines auparavant, lorsque le nom de la vielleuse produisit sur lui une si vive impression.

» Mon amie, inquiète et troublée, semblait craindre et désirer tout à la fois que le comte la reconnût. Hélas! la voix, la démarche, les traits de Fanchon n'éveillèrent en lui aucun souvenir; il ne s'occupa que de la partie de reversis, dans laquelle il déploya un talent de première force. Quand vint le moment du souper, il fit preuve d'un appétit égal à sa supériorité de joueur. En prenant congé de madame Laurent, il demanda la permission de venir rendre quelquefois visite à son aimable voisine.

» — A dater de demain, je vous attends tous les soirs, répondit-elle en souriant.

» Quand le comte fut parti, elle m'emmena dans sa chambre à coucher et m'embrassa en pleurant.

» — Je suis folle, dit-elle : à mon âge, je devrais avoir oublié les souvenirs et les rêves de ma jeunesse. Eh bien, ma chère enfant, je vous en fais l'aveu, j'éprouve une tristesse profonde, un chagrin plein d'amertume d'avoir passé près de l'homme qui m'a tant aimée huit heures entières sans qu'il me reconnût, sans qu'un battement de son cœur, sans qu'un pressentiment vînt lui dire : là, près de vous, se trouve cette Fanchon pour laquelle vous vous êtes exilé, Fanchon qui vous a sacrifié son bonheur et jusqu'à son amour.

» Pendant une année entière, le comte de Forceville vint passer chacune de ses soirées chez madame Laurent. Quoiqu'il cachât sa pauvreté avec un soin extrême et malgré la recherche industrieuse qu'il apportait à sa toilette, il ne fallut pas une grande perspicacité pour comprendre qu'il subissait une de ces misères désastreuses dont la révolution avait frappé tant de personnes naguère heureuses et riches. Peu à peu les bijoux du comte disparurent les uns après les autres : ses doigts se dépouillèrent de leurs bagues; un soir, sa boîte d'or se trouva remplacée par une tabatière de corne, et à la canne à pomme richement ciselée sur laquelle il s'appuyait succéda un jonc simple et sans valeur. Enfin, au lieu du linge fin et soigneusement blanchi qu'il se complaisait à porter, on lui vit des chemises de toile grossière et renouvelées moins souvent. Du reste, sa sérénité ne semblait altérée en rien; en apparence il garda son humeur joviale et ne démentit pas son noble orgueil.

» Un jour que mon père et l'abbé Moreau n'avaient pu venir, Fanchon dit au comte, non sans baisser les yeux et sans trembler :

« — La vie solitaire est une triste chose pour une femme même de mon âge. Il me prend parfois la fantaisie de me marier.

» Le comte tressaillit, mais il garda le silence.

» A soixante-six ans, mon cher comte, une femme peut bien faire elle-même, et la première, une déclaration. Monsieur de Forceville, voulez-vous m'épouser? Vous n'aurez plus ainsi la rue à traverser pour venir faire chez moi, le soir, votre partie de reversis.

» Une larme coula le long des joues du comte. Il prit la main de madame Laurent.

» — Mon amie, répondit-il, je comprends toute la générosité de vos adorables intentions; j'en éprouve une profonde reconnaissance... mais je ne saurais les accepter.

» — Vous ne sauriez donc point m'aimer?

» — Au contraire; je ressens pour vous un sentiment tendre, dont je suis parfois tenté de m'accuser comme d'une faute.

» — Je ne vous comprends pas, balbutia l'heureuse Fanchon.

» — C'est qu'il existe dans mon cœur un souvenir qui fait toute ma vie, et auquel je ne voudrais pas, même au prix du bonheur, être infidèle. Je n'ai aimé qu'une seule fois en ma vie, madame. Celle que j'aimais, celle dont j'étais aimé m'a montré un dévouement si noble, une abnégation si sublime, que même aujourd'hui je commettrais une ingratitude coupable en donnant mon nom à une autre femme.

» Madame Laurent prit le comte par la main et le mena dans un petit cabinet où se trouvaient disposés, le long du mur, uue vielle, une jupe de soie et un corset de velours chamarré de paillettes d'or.

« — Fanchon! le costume de Fanchon! s'écria le comte. Oh! ne me trompez point. Si vous êtes veritablement Fanchon, ne tardez pas à me dire que mon cœur et mes souvenirs ne commettent point d'erreur.

» Il tremblait, il pleurait, il palpitait comme un jeune homme de dix-huit ans qui serre pour la première fois la main d'une femme aimée. Fanchon n'éprouvait pas une émotion moins grande. Le bonheur et l'amour avaient rendu à ces deux vieillards les enivrements et la verdeur de la jeunesse.

» — Refuserez-vous encore de m'épouser? demanda Fanchon d'une voix entrecoupée.

» Il tomba à ses pieds et couvrit de baisers la main qu'elle lui tendait.

» A trois semaines de là, l'abbé Moreau célébra le mariage de Fanchon Laurent avec le comte de Forceville. Mon père signa au contrat, et j'assistai au repas de noces.

» Dix années de bonheur s'écoulèrent encore pour les deux vieux époux, qui savaient donner à leur tendresse un caractère vénérable dont le spectacle émut tous ceux qui en furent témoins. Le comte mourut le premier, en 1809. Les amis de la comtesse comprirent aussitôt que la fidèle Fanchon ne tarderait point à rejoindre au ciel celui qu'elle pleurait sur la terre. En effet, le 11 mai 1810, un cercueil fut déposé dans le cimetière du Père-Lachaise, à côté de la fosse du comte de Forceville.

» Fanchon, quand elle mourut, habitait un appartement au premier, rue Ménilmontant, nº 7.

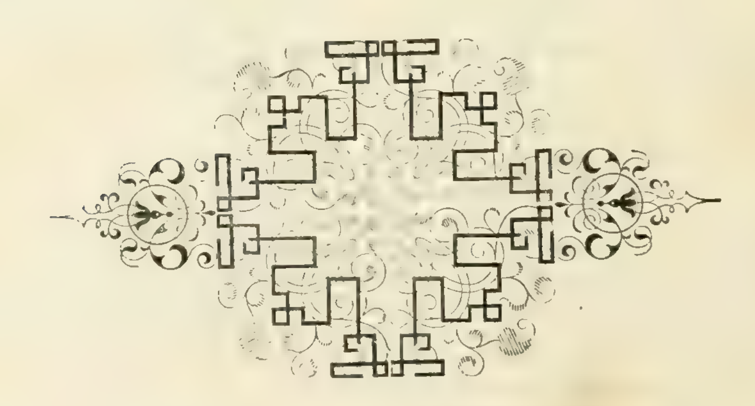
» Maintenant que mon récit est terminé, dit la vieille dame en s'interrompant, vous excuserez, n'est-il pas vrai? l'indiscrétion que j'ai commise et la manière un peu sans façon dont je vous ai demandé un rendez-vous. J'ai pensé qu'un peu de mise en scène ne nuirait en rien à l'effet des détails que je voulais vous conter. J'ai cédé au désir d'avoir, au moins une fois dans ma vie, quelque chose qui ressemblât à du roman. »

Elle parlait encore quand des salves d'applaudissements saluèrent madame Stolz et le cinquième acte de la *Reine de Chypre.*

Un domestique en livrée jeta un manteau de velours doublé d'hermine sur les épaules de la spirituelle conteuse, je lui donnai le bras pour la conduire à sa voiture, et me voici maintenant à écrire ce *post-scriptum* à l'histoire de Fanchon-la-Vielleuse.

5 janvier, minuit.

S. Henry BERTHOUD.





LE PRIMATICE ET FRANÇOIS Ier.

Il y avait huit ans que le duc de Mantoue avait envoyé au roi François Ier, qui lui demandait un artiste à la fois peintre et stucateur, Francesco Primaticcio, de la noble famille des Primatices, quand un matin le roi le fit appeler à Fontainebleau.

« Messer, lui dit-il, nous aurons à recevoir bientôt ici l'empereur Charles-Quint, qui traverse notre France pour aller punir les Gantois. Il faut que notre hôte impérial emporte un beau souvenir de l'hospitalité que lui aura offerte le roi François Ier. Nous voulons que son entrée dans le château ressemble à un triomphe. Puisez à pleines mains dans nos coffres, messer, et ordonnez-nous des fêtes splendides; j'ai été trop bien reçu à Pavie par l'empereur pour ne pas bien le recevoir à Fontainebleau. »

Le Primatice se mit aussitôt à l'œuvre, car c'était un homme d'imagination et de goût; et quand l'empereur arriva à Fontainebleau, il dut être ébloui de cette magnificence et de cette grandeur qui semblaient lui promettre l'exécution du traité de Madrid. Après avoir été reçu à Bayonne par les deux fils du roi, le dauphin et le duc d'Orléans, il fut accueilli à son arrivée sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, du côté de Nemours, par l'élite de la noblesse française. Un cortége grotesque de dieux et de déesses conduisit l'empereur jusqu'au château, sous un arc de triomphe, orné de peintures allégoriques faites par Primaticcio; et là il reçut l'accolade de son royal prisonnier, et les fêtes commencèrent.

Dans une des allées de la forêt, la duchesse d'Étampes se promenait auprès de François Ier, et lui disait :

« Savez-vous, sire, que vous êtes un prince, ou bien magnifique, ou bien rusé, et qu'on ne peut offrir à son prisonnier une prison plus somptueuse.

— Que veut dire notre belle duchesse? répondit le roi.

— Elle veut dire, reprit madame d'Étampes, que puisque l'empereur a bien retenu le roi jusqu'à ce qu'il eût signé le traité de Madrid, le roi devrait bien à son tour retenir l'empereur jusqu'à ce qu'il ait révoqué le traité qui déshonore la France.

— Et qui a dit à notre belle duchesse que nous fussions dans les mêmes intentions en France qu'en Espagne, et que le traité s'accomplirait? Les promesses faites sur la terre où l'on est prisonnier s'ou-

12.

blient vite quand on remet le pied sur celle où l'on est roi. Et c'est en Espagne que cette promesse fut faite. — J'ai oublié.

Et le roi et la royale favorite continuèrent leur promenade; mais la conversation changea sans doute, car ils se parlaient bien bas quand ils trouvèrent dans cette même allée l'empereur Charles-Quint.

« Mon frère, je suis ébloui de cette magnificence, dit l'empereur, et je remercie les Gantois de s'être révoltés.

— Mais peut-être, reprit le roi en riant, les Gantois pourraient bien me remercier à mon tour si je suivais certain conseil que vient de me donner une jolie bouche.

— Et quel est le conseil ?

— De garder Votre Majesté en France.

— C'est un conseil qu'il faut suivre, sire, si vous le trouvez bon, » reprit l'empereur en regardant madame d'Étampes.

Mais le soir Charles-Quint, ayant réfléchi que le conseil donné par la maîtresse du roi pourrait bien être suivi, voulut empêcher madame d'Étampes de tourner sa politique contre lui, et au moment de se mettre à table il laissa tomber, en se lavant les mains, un anneau de grand prix aux pieds de la duchesse. Elle le ramassa et le présenta à l'empereur, qui lui dit :

« Je vois bien, madame, que cet anneau veut changer de maître, et je ne veux le reprendre; il est en trop belles mains. »

La politique des diamants vaut mieux que celle



des conseils, car Charles-Quint partit et madame d'Étampes faillit perdre la France.

Madame d'Étampes était la favorite du roi, et le Primatice le favori de madame d'Étampes. Cette protection qu'elle lui avait toujours accordée s'augmenta encore, quand la nuit suivante arriva à Paris Benvenuto Cellini, qui encourut à l'instant même la disgrâce de la royale maîtresse. Le Primatice avait trouvé le Rosso en arrivant en France, et il le détestait.

Benvenuto avait trouvé Primatice, et voilà qu'il le détestait aussi. Seulement le ciseleur était un de ces hommes qu'on peut briser mais qui ne plient pas, et qui, fou de son talent et de l'amitié du roi, se souciait peu de la faveur de Primaticcio et de la haine de la duchesse. Il avait été présenté à François Ier à Fontainebleau; et quoique la duchesse eût daigné l'accueillir favorablement, il lui avait plu un jour, dans ses coquetteries de favorite royale, de faire faire antichambre toute une journée au ciseleur. Celui-ci ne lui avait pas pardonné de l'avoir fait attendre, et elle ne lui avait pas pardonné de n'avoir pas attendu encore. De là cette grande haine dans laquelle se trouve mêlé Primatice, comme l'instrument de madame d'Étampes.

Le roi avait commandé à Benvenuto les dessins

d'une grande fontaine qu'il voulait faire élever à Fontainebleau. Les dessins avaient été apportés et montrés au roi, qui les avait trouvés beaux : mais le roi voyait un peu par lui-même et beaucoup par madame d'Étampes ; et il avait plu à sa maîtresse, dans sa haine minutieuse, de faire perdre à l'orfévre la commande royale, et de la faire donner à son favori Primaticcio. Et le roi, qui, sans doute, dans le moment où elle la lui demandait, n'avait rien à lui refuser, accorda tout ce qu'elle voulut.

Comme on le sait, Benvenuto était un de ces hommes qui chargent toujours leur épée ou leur poignard de vider les querelles. C'est plus dangereux, mais c'est plus expéditif. Et lorsqu'un jour le trésorier de la favorite, à qui François Ier avait recommandé l'orfévre florentin, eut prévenu Cellini de ce qui se passait, celui-ci prit ses armes et s'en alla à Fontainebleau, où se trouvaient Primaticcio et le roi. Ceci se passait en l'an 1543, trois ans après l'arrivée de Benvenuto, et l'on pouvait voir à la manière dont il entendait se faire restituer sa commande, qu'il était sûr que la protection de François Ier excuserait les moyens dont il s'était servi. Il partit donc, et, arrivé à la résidence royale, avant de se rendre chez le protecteur il alla droit au rival. Il trouva Primaticcio travaillant dans son atelier. A son arrivée, le peintre bolonais se leva et vint au-devant de lui avec force compliments, lui demandant quelle affaire l'amenait, et ordonnant qu'on apportât à boire comme doivent le faire deux amis.

Il était pourtant facile de lire sur la physionomie de l'orfévre que ce n'était pas une visite d'amitié qu'il venait lui faire, mais que c'était quelque affaire importante et grave qui l'avait amené chez lui. Aussi, à l'ordre que donna Primatice, Benvenuto répondit :

« C'est inutile, messer, nous boirons peut-être après, mais certes pas avant ce que j'ai à vous dire. »

Puis il s'assit, et, fixant un regard sévère sur Primatice, il continua : « Voilà trois ans que je suis en France, et depuis trois ans la protection, je dirai même l'amitié du roi François Ier, ne s'est pas démentie un seul instant pour moi ; et cependant j'ai près de ce protecteur une puissante ennemie, et vous le savez mieux que moi, messer Francesco, puisque c'est vous qu'elle a choisi pour auxiliaire.

— Je ne vous comprends pas, interrompit Primaticcio.

— Eh bien ! attendez, et vous allez comprendre, reprit Cellini. Il y a quelques mois, le roi m'a commandé des dessins pour une fontaine qu'il doit me faire faire à Fontainebleau. Il y a huit jours, vous avez obtenu, par les intrigues de madame d'Étampes, la même commande que moi. Et comme, après tout, vous auriez pu ignorer que c'est à moi le premier qu'ont été demandés les dessins, je suis venu vous trouver comme un homme d'honneur doit le faire vis-à-vis d'un honnête homme, et vous dire : Restituez-moi ce qui m'appartient.

— J'ai reçu cette commande du roi François Ier, répondit le Primatice, et je ne la rendrai qu'à lui, si son plaisir est de me la reprendre.

— Écoutez, messer Francesco, dit Cellini se contenant encore, je comprends ce que vous me dites, mais il y a un moyen honorable et noble de nous satisfaire. Le roi nous a commandé à tous deux la même chose ; faisons tous deux nos dessins ; portons-les-lui sans rien dire ; et si ce sont les vôtres qu'il préfère, je m'inclinerai comme devant mon maître. Nous sommes tous les deux devenus les sujets du roi de France pour ainsi dire ; c'est près de lui que nous avons trouvé la protection et la fortune que peut-être nous n'eussions jamais eue, vous à Mantoue, moi à Florence. Ce que je vous propose ne peut que le satisfaire doublement. C'est une noble lutte d'art et de talent ; acceptez-la.

— Non pas, je la refuse, reprit Francesco ; car je ne sais pas pourquoi ayant reçu cet honneur de la bonté du roi, il me faudrait encore lutter avec vous pour le conserver. C'est mon bien, je le garde. Vous avez douze statues à faire pour Sa Majesté ; tous les jours il vous donne de nouveaux travaux et de nouvelles preuves d'admiration et d'estime. Moi j'accepte le peu qu'il me donne sans envier ce que vous avez. Nous ne pouvons tous deux que le remercier du partage de ses faveurs ; et comme je ne vous dispute pas vos travaux, pourquoi viendriez-vous me disputer les miens ?

— C'est bien, messer, reprit Cellini en se levant. J'avais cru pouvoir m'adresser à votre loyauté, je me suis trompé. C'est par la force qu'il faut vous reprendre ce que vous avez obtenu par la ruse. C'est bien, on vous le reprendra.

» Vous êtes l'arme dont se sert la duchesse contre moi, et vous vous croyez à couvert sous sa protection ; mais prenez garde, messer, je ne puis pas toucher la main, mais je puis briser l'arme. Je vous le dis donc pour la dernière fois, cette commande ne vous appartient pas ; et si vous dites un mot, je vous tue comme un chien coûte que coûte.

— Tant que j'agirai selon ma conscience, dit le Bolonais, je n'aurai rien à craindre, et il se leva à son tour.

— C'est bien, mais prenez garde ! dit Cellini en jetant un dernier regard de colère et de menace à son rival, et il sortit. »

Benvenuto avait raison, et la haine seule de madame d'Étampes lui avait fait enlever cette faveur du roi ; mais, disons-le, c'était elle qui avait fait appeler le Primatice ; c'était elle qui avait intrigué près du roi ; c'était elle enfin qui avait tout fait, et le Bolonais se serait attiré sa disgrâce s'il n'eût pas

embrassé sa cause. Et quoique c'eût été chose loyale de ne pas accepter ce qui avait été promis à un autre, il avait compris qu'en n'obéissant pas à madame d'Étampes, elle le perdrait, et il aimait mieux encore une haine avec un homme qu'avec la favorite d'un roi.

Du reste, le Primatice était à Paris depuis plus long-temps que Benvenuto; car c'était en 1531, à l'époque où il travaillait avec Jules Romain au palais du T, que le duc de Mantoue l'avait envoyé à François I[er]; et si le roi n'avait pas pour lui toute l'affection qu'il avait pour Benvenuto Cellini, il avait du moins pour son talent toute l'affection qu'il méritait; car, nous l'avons dit, c'était un homme de goût et d'imagination que messer Francesco Primaticcio, et outre les deux frises en stuc qu'il exécuta à Mantoue, sous les ordres de Jules Romain, il avait déjà fait de fort belles choses. En arrivant à Paris il avait trouvé le Rosso en faveur auprès du roi, et à partir de ce jour s'était déclarée cette jalousie dominante chez lui. Mais il était tombé plus tard sur un rude adversaire, et Benvenuto Cellini, le fier ciseleur florentin, n'était pas homme à quitter la partie de sitôt. Primaticcio l'avait fort bien compris, et, tout en voulant conserver la protection de madame d'Étampes, il n'eût pas été fâché d'éviter la colère du ciseleur; car il le connaissait pour un homme violent et déterminé, capable de le tuer comme il le lui avait dit. Alors il imagina un moyen de concilier tout en quittant la France, et il demanda à François I[er] de l'envoyer à Rome mouler des antiques. Le roi, qui n'ignorait pas toutes les querelles d'artistes, et qui ne pouvait que gagner comme art, pensa qu'il ferait naturellement tomber toutes ces querelles en éloignant celui qui en était la cause. Madame d'Étampes, qui voyait encore là-dedans le moyen de nuire à Benvenuto en lui opposant les chefs-d'œuvre de l'antiquité, appuya la



demande du peintre bolonais, qui partit enfin pour Rome, et laissa par son départ à Cellini le travail qu'il lui avait enlevé.

Pendant que Francesco était à Rome, Le Rosso mourut; et Cellini, resté seul en faveur auprès du roi, travaillait au Jupiter qu'il lui avait demandé. C'était à ce Jupiter, qui devait être la grande œuvre du ciseleur, que madame d'Étampes voulait opposer les modèles qu'allait rapporter le Primatice. Ce dernier se trouve si souvent mêlé à la haine de

la duchesse, qu'à côté de sa vie on ne peut s'empêcher d'esquisser celle du Florentin, dont nous ne devons pas écrire une biographie particulière. Benvenuto travaillait donc sans relâche pour arriver avant son rival, et rien n'est curieux comme la fonte de ce Jupiter qu'il fit au milieu de la fièvre et du délire de la maladie. Mais si prompte qu'ait été l'exécution, le Primatice était déjà de retour quand elle fut terminée ; et quelle qu'ait été la cause de cette mission, il n'en rapporta pas moins les moules des plus beaux antiques. »

A son tour il alla donc trouver le roi et lui dit :

« Sire, j'ai suivi les ordres que vous m'avez donnés, et j'ai fait ce que j'ai pu pour les bien suivre.... Je vous rapporte cent vingt-cinq statues, un grand nombre de bustes antiques et les moules du Laocoon, de la Vénus de Médicis et de l'Ariane; enfin tout ce que j'ai trouvé de plus beau parmi les œuvres de nos grands maîtres.

— C'est bien, messer Francesco, dit François Ier; nous ferons jeter ces trois derniers moules en bronze, et nous les placerons dans nos jardins de Fontainebleau: quant aux autres...

— Quant aux autres, interrompit madame d'Étampes, qui était présente à l'entrevue du roi et du peintre, Votre Majesté devrait les faire placer dans la grande galerie de ce même château. Ce sera un noble aréopage pour juger le Jupiter que Cellini doit y apporter.

— Et le triomphe n'en sera que plus grand pour notre orfévre! ajouta le roi, qui devinait l'intention de la duchesse. Quant à vous, Francesco, qui nous avez si bien et si loyalement servi, comme artiste, et qui dotez notre France de tous les chefs-d'œuvre, nous voulons faire quelque chose pour vous, nous vous nommons intendant de nos bâtiments.

— Et comme Sa Majesté ne fait pas les choses à demi, reprit encore madame d'Étampes, elle vous donne aussi l'abbaye de Saint-Martin, qui est vacante.

— Remerciez la duchesse, qui nous a deviné, Francesco, et continuez à nous servir comme vous l'avez fait jusqu'ici.

Le Primatice fit disposer les statues dans la grande galerie de Fontainebleau, comme le lui avait dit le roi, leur donnant les places les plus propres à les faire ressortir. Tout ce qu'il rapportait était du reste d'un travail admirable, et, n'ayant plus son premier rival, le Rosso, à combattre, il tournait toutes ses forces contre le dernier, Cellini. Quand celui-ci eut terminé son Jupiter, le roi lui fit dire de le faire transporter à Fontainebleau dans la galerie où se trouvaient les peintures du Rosso. Benvenuto obéit, et arrive dans cette belle galerie, où il trouve les statues de bronze du Primatice, qui étaient la reproduction des plus beaux antiques de Rome. Il comprit la ruse et devina encore les conseils de la favorite. Alors il fit adapter au piédestal de son Jupiter un socle avec quatre roulettes peu apparentes, pour qu'il pût facilement tourner sur sa base, et il attendit. La haine de la duchesse ne s'était pas arrêtée là. C'était pendant une chasse que le roi devait venir, au milieu du jour, voir l'œuvre du Florentin; mais elle s'était bien gardée de le laisser venir, et, pensant que le soir serait funeste à l'effet du travail de son ennemi, elle avait gardé le roi si bien, que la nuit était déjà presque tombée que le pauvre orfévre attendait encore. Alors il alluma une torche au milieu de la foudre que tenait Jupiter, et les rayons, tombant de haut, produisirent un effet merveilleux. Le roi arriva enfin avec madame d'Étampes, le dauphin, la dauphine, le roi de Navarre, son beau-frère, madame Marguerite sa fille et plusieurs grands seigneurs.

Dès que le roi entra, un des ouvriers du ciseleur poussa devant lui la statue, qui sembla vivante, et les statues restèrent au fond.

« C'est admirable! s'écria le roi. Je n'aurais jamais cru que vous pussiez arriver à cette perfection, Benvenuto.

— Mais voyez donc les superbes figures antiques, dit madame d'Étampes; nos pauvres sculpteurs modernes n'arriveront jamais à cette beauté, à cette puissance-là. »

Et le roi s'avança, suivi de son entourage; et après avoir admiré, comme elles le méritaient, les statues rapportées par Primaticcio, il en revint au Jupiter de Cellini, et recommença ses éloges.

« Le jour, peut-être, continua madame d'Étampes, la statue de Benvenuto, n'ayant plus les mêmes effets de lumière, perdra de sa beauté. Ce serait dommage vraiment, car le soir elle est fort belle; mais sans doute elle a quelque défaut caché, n'est-ce pas, maître Cellini? dit-elle en se tournant vers l'orfévre, car vous l'avez couverte d'un voile.

— Parce que nous ne pouvons représenter les dieux, reprit Benvenuto, que sous les formes humaines, madame; mais, puisque vous le voulez... »

Et il marcha vers la statue, qu'il découvrit entièrement.

« C'est fort beau, maître, dit vivement le roi, c'est fort beau, et vous aurez, je vous le jure, une récompense digne d'un pareil chef-d'œuvre. »

Il triomphait encore une fois. Il se remit donc à son colosse de Mars que le Primatice lui avait tout à fait abandonné, et le dernier commença les grands travaux du château de Fontainebleau.

Là encore la jalousie se manifesta, mais sans aucune retenue, sans aucune pudeur. Au lieu de respecter les œuvres fort belles de son rival mort, il fit abattre la plupart des compositions du Rosso, et il

commença ses peintures dans l'intérieur du château.

De son côté, nous l'avons dit, Benvenuto s'était remis à l'œuvre ; le colosse grandissait d'une façon fantastique et ressemblait à l'effigie d'un titan gigantesque. La tête du Mars était admirable. Benvenuto la laissait découverte par vanité et pour railler le Primatice ; mais il courait des bruits sur le colosse. On prétendait qu'il était hanté par un démon que le peuple appelait le démon bourreau. Et ce qui avait donné lieu à cette créance, c'est que, lorsque venait le soir, les yeux du Mars s'allumaient comme deux brasiers et que sa bouche semblait remuer.

Mais la plupart de ceux qui faisaient ces conjectures n'osaient approcher de l'endroit et s'enfuyaient épouvantés. Enfin quelques individus moins crédules ou moins peureux voulurent vérifier le fait; mais si près qu'ils s'avancèrent, ils ne purent voir qu'une chose : c'est que les yeux remuaient bien véritablement, et ils s'en retournèrent en assurant qu'il y avait un esprit dans la statue. Charmant esprit enfermé lui-même dans un corps de jeune fille qui s'était sauvée de chez sa mère pour suivre un apprenti de Cellini, et que cet apprenti, ne sachant où la cacher, avait mise dans la tête du dieu !

Pendant ce temps François Ier ne pouvait plus se donner aux arts comme auparavant, et c'était de tout autre chose qu'il était occupé. Charles-Quint menaçait de marcher sur Paris, que le roi voulait fortifier, et c'était encore à Benvenuto qu'il s'était adressé; mais cette fois encore madame d'Étampes s'était trouvée là pour empêcher les projets du ciseleur, et peut-être le diamant oublié en France était-il cause de cela. Benvenuto le savait, et peut-être il gardait le secret qu'il avait surpris pour s'en faire une arme terrible contre la duchesse au jour où la lutte deviendrait plus acharnée. Un traité fut conclu avec Charles-Quint; mais François Ier, tranquille du côté de l'Espagne, fut forcé de se retourner du côté de l'Angleterre.

Un jour qu'il était venu se reposer à Paris de tous ses ennuis politiques, il vint voir Benvenuto et lui demanda s'il avait encore quelque merveille à lui montrer. Cellini le conduisit à son colosse, et quand le roi lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui :

« Je vais vous paraître bien ingrat, sire, lui dit l'orfévre, mais je ne vous demande qu'une chose, c'est la permission de quitter la France. Il faut à l'artiste la solitude et le recueillement. Je vis ici, vous le savez, au milieu des intrigues et des querelles. Il faut que je revoie pendant quelque temps ma patrie et retrouve mes souvenirs pour me rendre mes idées, et je demande à Votre Majesté la permission de la quitter pour revenir après et rester toujours en France.

— Je ne te laisserai partir que si tu me laisses un artiste de ta taille, répliqua le roi.

« Je laisse à Votre Majesté le Primatice, répondit Cellini.

— C'est vrai, répondit François Ier, partez donc, maître Benvenuto, jusqu'à ce que vous nous reveniez et nous consoliez de votre absence. »

Le lendemain Benvenuto alla prendre congé de madame d'Étampes, il aurait eu du regret de la quitter sans se venger un peu d'elle. Elle le reçut avec un sourire ironique et triomphant.

« Je n'ai pas voulu quitter la France, madame, lui dit Benvenuto, sans faire mes adieux à ma protectrice; et j'ai pensé qu'au moment de mon départ, elle oublierait mes fautes et sa colère. Je puis mourir où je suis né, madame, et ce serait un regret pour moi de mourir avec votre disgrâce.

— Vous devenez flatteur, maître, et qui donc a fait ce grand changement?

— Personne, madame, mais j'ai pensé qu'un jour je pourrais revenir en France, et qu'il me serait fatal de retrouver la même colère.

— Savez-vous si j'aurais encore le même pouvoir?

— Oh ! vous avez, madame, un ce ces pouvoirs qui ne périssent pas, à moins qu'on ne trahisse celui de qui on le tient.

— Que voulez-vous dire? répliqua la duchesse étonnée.

— Je veux dire, madame, que je suis venu vous offrir ce que vous avez déjà refusé, une babiole, comme vous appelez nos œuvres, et que vous permettrez au pauvre orfévre de vous laisser son offrande comme le riche empereur.

— C'est d'un travail exquis, interrompit la duchesse en rougissant, et bien sûr, maître Benvenuto, vous avez une fée pour marraine.

— C'est bien peu de chose, madame, ajouta l'orfévre en souriant, et il faudrait mêler à cela quelque beau diamant; ce que j'aurais fait avec plaisir, si j'avais, comme Charles-Quint, les mines des Indes.

— Et qu'a dit notre roi de votre brusque départ? interrompit encore Anne de Pisseleu.

— Et que dira madame la duchesse de mon retour? répliqua Cellini.

— Elle dira, maître, que Benvenuto veut dire dans sa langue Bienvenu, et que vous serez toujours bienvenu chez elle.

— Merci mille fois, madame ! car sans les dernières paroles je n'aurais jamais osé revoir la France.»

Madame d'Étampes tendit la main à Cellini en signe de réconciliation, son ancien ennemi y posa ses lèvres et prit congé d'elle.

Quelques jours après, Benvenuto partit et ne revint jamais en France. Madame d'Étampes avait tenu parole.

Et maintenant qu'il a pour jamais quitté la France, oublions Benvenuto ; laissons-le retourner à Florence, se sauver à Venise, où il trouve le Titien ; aller à Rome voir Michel-Ange ; et revenir enfin à Florence, où il mourut en 1571.

Le Primatice resta donc seul à jouir de la faveur de François Ier, le roi artiste par excellence. Il continua ses travaux de Fontainebleau. La galerie d'Ulysse, qu'il exécuta entièrement, est un des plus beaux ouvrages du genre. La salle des conseils, dont il avait fait les fresques, était une des belles choses que la France doive au Bolonais. C'est lui qui avait construit, pour le cardinal de Lorraine, le premier château de Meudon, conjointement avec Philibert Delorme.

En 1547, il perdit son royal protecteur ; mais ce n'est pas lui, comme on l'a dit, qui donna les dessins du tombeau de François Ier à Saint-Denis, mais Philibert Delorme. La faveur dont il avait joui sous François Ier, se continua sous Henri II. Le Primatice, qui devait voir quatre règnes, devait voir aussi les plus grands événements qui se soient passés en France, et les plus grands hommes qu'il y ait eu au monde. Après avoir assisté à la lutte de François Ier et de Charles-Quint, il devait voir mourir l'un comme un débauché, l'autre comme un moine.

Le fils, nous l'avons dit, continua au peintre bolonais la protection dont l'avait honoré le père. C'était lui qui dirigeait les arts en France, non-seulement comme peintre, mais comme architecte. Il donnait les plans et dessins de tous les ouvrages de sculpture, d'ornement, d'ameublement. Rien ne se faisait comme monument que le Primatice n'y touchât. Il faut reconnaître dans ses œuvres, quoique un peu maniérées, un côté éminemment poétique. Ses figures sont savamment contrastées, son style est gracieux et léger, plein de noblesse et de grandiose ; enfin, c'était un cadeau digne d'un roi que le duc de Mantoue avait fait à François Ier. Étranger, comme on le pense bien, à toute la politique de cette époque, il voyait tous les événements bizarres se suivre et se dérouler sous ses yeux, et il assista au tournoi où Montgomery accomplissait la prédiction faite en frappant mortellement Henri II.

La vie de Primatice, qui n'est rien par elle-même, devient intéressante par ceux de son époque qu'il voit naître, passer, mourir. En Italie il avait vu Michel-Ange, Raphaël, Bartholoméi, le Titien et Benvenuto Cellini ; en France le roi François Ier, si grand par la chevalerie et ses amours ; en Espagne Charles-Quint, le puissant empereur, et Ignace de Loyola, le premier jésuite ; en Angleterre Henri VIII, le roi le plus marié qu'il y ait eu ; en Allemagne et en Suisse Luther et Calvin, les deux réédificateurs. Deux ans après sa naissance Christophe Colomb revenait d'Amérique, et dix ans avant sa mort Marie Stuart quittait la France.

Car c'était une époque riche d'événements et puissante d'intérêt que celle de Charles-Quint et de François Ier, et c'était un siècle admirable à traverser que le seizième siècle. Le Primatice l'avait pris presqu'à sa naissance, et si Dieu lui eût donné deux ans de plus il eût entendu les cris de la Saint-Barthélemy. Il continuait donc impassible au milieu de ces haines publiques, n'ayant plus pour son compte de haines particulières ; changeant de maître quand les rois changeaient, et ne perdant rien de sa position. Fontainebleau avait grandi. Au milieu des peintures du Rosso, dans la galerie de François Ier, il avait jeté son tableau de Danaé comme un défi au peintre et comme une insulte à l'homme. Avec le Nicolo, son élève et son ami, il avait peint la galerie d'Ulysse, qui avait soixante-seize toises de long sur trois de large ; elle était ornée de cinquante-huit tableaux mythologiques, auxquels avait encore travaillé le Nicolo. A tout cela se mêlaient des arabesques et des ornements d'or et de couleur. Cette galerie a été détruite depuis.

C'est encore à lui qu'il faut attribuer les fresques de la salle des *Cent-Suisses*.

Aux deux côtés de la cheminée se trouvent encore deux tableaux : l'un représente François Ier tuant un sanglier : c'est celui de droite ; l'autre est un Condamné qui, pour obtenir sa grâce, combat un loup-cervier : c'est celui de gauche. Au-dessous de ce dernier est une Diane au repos, qui n'est autre que la rivale de madame d'Étampes, Diane de Poitiers. Enfin, dans le fond de la salle, est un grand tableau peint à fresque, et représentant tous les instruments de musique connus de ce temps.

Toutes ces peintures sont du Primatice, ou du moins il a travaillé à toutes et en a fourni les dessins. Nous l'avons dit, malgré le côté un peu maniéré de ces compositions, elles sont empreintes de vigueur et de grandiose, et la salle des Cent-Suisses, ou de Henri II, est la plus belle qui soit peut-être au monde.

Les travaux n'étaient pas encore terminés quand mourut Henri II. François II, qui lui succéda, confia, comme son prédécesseur, l'intendance de ses bâtiments au peintre bolonais, qui, comblé de richesses, vivait en grand seigneur.

Il devait voir encore passer ce règne comme il avait vu passer les deux autres, et devait voir l'heureuse fiancée de François II, Marie Stuart, prendre à Paris une couronne de reine et la voir repartir quelques mois après pour aller prendre en Angleterre sa couronne de martyre. Veuve de dix-neuf ans, qui, en sortant du deuil de sa mère, passa au deuil de son époux ; reine poétique, qui envoya dans

un dernier adieu à la France, où elle laissa le corps de son époux, ces vers tristes et mélancoliques :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France! adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié,
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

Quand le roi fut mort, la reine-mère commanda à Primaticcio le tombeau de Henri II au milieu d'une chapelle, et aux quatre façades les tombeaux de ses fils, et orna en outre cette chapelle d'une quantité de bas-reliefs, de statues et de bronzes. C'est une des œuvres les plus grandes et les plus belles que le peintre sculpteur ait laissées à la France.

A cette époque Primaticcio était âgé de soixante-dix ans, il avait vu mourir tous les artistes qui l'environnaient excepté Benvenuto.

A François II succéda Charles IX, et ce fut le dernier roi que vit notre peintre jusqu'en 1570, époque à laquelle il mourut à son tour, âgé de quatre-vingts ans.

La France a conservé de lui deux tableaux : l'un, Scipion rendant à Allutius son épouse; l'autre, une composition allégorique dont on ignore le sujet. Le Louvre possède encore six dessins de lui dont quatre avaient été exécutés dans le château de Fontainebleau.

Deux ans plus tard, son dernier rival, Jean Goujon, mourait tué d'un coup d'arquebuse le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy...

Alexandre DUMAS.



LA LÉGENDE DES DEUX AMANTS.

Jadis advint en Normandie une aventure bien connue de deux amants épris d'une mutuelle tendresse, et qui moururent tous deux victimes de leur amour. Les Bretons en firent un lai, qui reçut le nom de *Lai des Deux Amants.*

En effet, dans la Neustrie, que nous appelons Normandie, est une montagne d'une merveilleuse hauteur, sur le sommet de laquelle sont enterrés les deux jeunes gens. Non loin de là, un roi, qui commandait aux Pistrésiens, après en avoir mûrement délibéré, fit bâtir une cité qu'il nomma Pistres. Le temps a respecté les murs et les maisons de cette ville, et la contrée, comme l'on sait, est encore appelée le val de Pistres.

Le roi avait une fille belle et courtoise entre toutes les damoiselles, et il ne pouvait se résoudre à se séparer de cette enfant sa seule consolation depuis la mort de la reine. On le blâmait généralement de cette égoïste affection, et ses serviteurs mêmes trouvaient sa conduite répréhensible. Informé de la clameur publique, le roi fut accablé de douleur, et songea aux moyens d'éviter les reproches sans renoncer à sa fille. Il manda donc à tous qu'il la donnerait en mariage à celui qui la porterait,

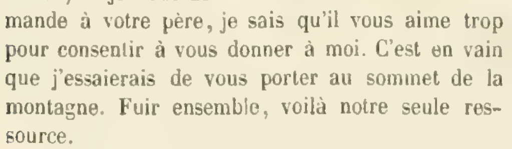


sans se reposer, au haut du mont voisin des murailles. Quand cette décision fut connue, plusieurs concurrents se présentèrent, et tentèrent l'aventure sans succès : tous ceux qui parvenaient à la moitié du chemin ne pouvaient aller plus loin, et renonçaient à l'entreprise. Il se passa long-temps sans qu'on vînt demander la jeune fille en mariage.

Un noble et beau damoisel, fils d'un comte du

pays, surpassait en mérite tous les autres jeunes gens. Il allait souvent à la cour, s'entretenait avec le roi, et avait un logement au château. Il s'éprit de la fille du roi, et la supplia maintes fois de lui octroyer un amour dont il se croyait digne par sa courtoisie, son courage et la faveur dont il jouissait auprès de son suzerain. Ils eurent ensemble de fréquentes entrevues, et s'entr'aimèrent loyalement, mais en ayant soin de cacher leur tendresse à tous les regards. Cet état de contrainte leur était pénible, mais le jeune homme se disait qu'il valait mieux souffrir des maux passagers que se perdre par trop de précipitation. Enfin, après avoir long-temps combattu sa passion, le damoisel, aussi beau que sage, se plaignit amèrement à sa mie. « Mes ennuis, dit-il, sont devenus insupportables; si je vous de-





mande à votre père, je sais qu'il vous aime trop pour consentir à vous donner à moi. C'est en vain que j'essaierais de vous porter au sommet de la montagne. Fuir ensemble, voilà notre seule ressource.

— Ami, répondit la damoiselle, je sais bien qu'il vous est impossible de me porter si haut entre vos bras, vous n'en auriez pas la force; mais si je m'en vais avec vous, mon père, accablé de douleur et justement irrité, ne vivra plus que pour gémir. Certes, l'affection que je lui porte est trop vive pour que je veuille m'attirer son ressentiment. Cessez de me parler de fuir, et avisez à d'autres moyens. J'ai à Salerne une parente qui possède des revenus considérables. Elle habite cette ville depuis plus de trente ans, et a tant étudié la médecine, qu'elle en sait tous les secrets et connaît à fond les vertus des herbes et des racines. Si vous voulez aller la trouver, lui remettre une lettre de moi et lui confier vos peines, elle s'intéressera à vous et emploiera sa science à vous tirer d'embarras. Elle vous taillera des électuaires et des breuvages qui vous réconforteront et augmenteront vos forces. Quand vous reviendrez en ce pays, demandez-moi à mon père. Il ne se méfiera point de vous, et vous avertira qu'il faut, pour m'épouser, me porter d'un trait sur la montagne; ce que l'art de ma parente vous aura mis à même d'accomplir. »

Le jeune homme est charmé de ce conseil, remercie sa belle mie, et lui demande congé. Il retourne chez lui, prend ses plus riches habits, et emmène à sa suite ses plus fidèles vassaux, avec des palefrois et des chevaux de somme. Il arrive à Salerne, se présente à la tante de sa mie, et lui donne une lettre. La tante la lit à plusieurs reprises, interroge le fils du comte, et le retient auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle soit instruite de tout ce qui le concerne. Elle lui communique une vigueur nouvelle au moyen de mystérieuses recettes; elle lui remet un breuvage si puissant, qu'aussitôt qu'il en aura bu, quels que soient son malaise et ses fatigues, il sentira dans ses veines et dans ses os une fraîcheur bienfaisante. Puis elle le congédie, et le damoisel joyeux met dans un vase la précieuse liqueur.

Quand il fut de retour, sans s'arrêter dans ses domaines, il alla demander au roi sa fille, s'engageant à remplir la condition exigée. Le roi ne l'éconduisit point, mais il le considéra comme un jeune insensé entraîné par la fougue du jeune âge! Tant de prud'hommes sages et vaillants avaient déjà échoué dans la même tentative! il lui fixa un jour, et invita ses vassaux et ses amis à être témoins de l'entreprise. Aucun ne manqua à l'appel. La damoiselle se tint prête, et, afin d'être plus légère, se soumit à un jeûne rigoureux. Au jour indiqué, le damoisel se présenta le premier, et n'oublia point son breuvage. Une foule immense s'assembla dans la prairie, et le roi amena sa fille. Elle n'avait d'autre vêtement qu'une robe légère. Le jeune homme prit la fillette entre ses bras, et lui donna son breuvage à porter; mais il y avait à craindre que cette ressource lui fût inutile, car, inca-



pable de se modérer, il ne songeait point à ménager son ardeur. Il gravit la moitié de la côte, et la joie qu'il éprouvait lui ôta le souvenir de son breuvage. La damoiselle le sentit faible. « Ami, dit-elle, buvez; je vois bien que vous êtes las; hâtez-vous de réparer vos forces. — Ma belle, répondit-il, je sens mon cœur plein d'énergie; tant que je pourrai faire encore trois pas, je ne m'arrêterai point pour boire. Tous ces gens nous poursuivraient de leurs clameurs, m'étourdiraient de leur tapage, et pourraient me troubler dans l'exécution de ma tâche; je ne veux point m'arrêter ici. » Quand il eut monté les deux tiers de la côte, peu s'en fallut qu'il ne tombât. « Ami, lui répéta avec instance la jeune fille, de grâce, buvez votre médecine. » Il ne voulut ni l'entendre ni la croire, fit un dernier effort, parvint au sommet, tomba, et ne se releva plus.

Son âme avait quitté son corps.

La damoiselle le vit tomber, le crut évanoui, et se mit à genoux auprès de lui. Elle voulut lui faire prendre la liqueur réparatrice, mais il ne répondit point.

Elle poussa de grands cris, et jeta à terre le vase où était le breuvage. Le sol en fut arrosé, et depuis l'on trouve dans toute la contrée des herbes salutaires qui doivent leurs vertus à cet incident.

Jamais douleur ne fut égale à celle de la jeune fille qui venait de perdre si malheureusement son ami. Elle se couche et s'étend près de lui, l'étreint et le presse entre ses bras, lui couvre de baisers les yeux et la bouche; le chagrin lui déchire le cœur, et elle meurt à côté de son ami, elle qui était si belle, si sage, si accomplie! Le roi et ceux qui attendaient en bas, voyant qu'ils ne revenaient point, vont les chercher et les trouvent morts tous deux. Le roi tombe à terre sans connaissance, et, dès qu'il peut parler, il montre un désespoir que partagent tous les assistants.

Les deux jeunes gens demeurèrent exposés pendant trois jours, puis on fit chercher un cercueil de marbre où on les déposa. On suivit l'avis unanime en les ensevelissant sur la montagne; puis chacun s'en retourna tristement.

Depuis cette aventure, cette côte s'appelle le mont des Deux-Amants, et, comme je vous l'ai dit, les Bretons en ont fait un lai.



LAI DU BISCLAVERET[1].

Puisque je me mêle d'écrire des lais, je ne veux point oublier celui qui s'appelle en breton Bisclaveret, et en normand Ganvall. On avait jadis de fréquents exemples d'hommes changés en loups-garous et réfugiés au milieu des bois. Le loup-garou est une bête féroce ; tant que dure sa fureur, il dévore les hommes, dévaste les campagnes et hante les grandes forêts. Sans entrer dans de plus longs détails, je veux vous conter l'histoire du Bisclaveret.

Il y avait en Bretagne un baron dont j'ai entendu dire le plus grand bien. C'était un bel et bon chevalier, noble dans toute sa conduite, favori de son suzerain et aimé de tous ses voisins. Il avait épousé une femme d'une illustre maison, et qui semblait remplie d'excellentes qualités. Ils s'aimaient d'un amour réciproque ; mais ce qui inquiétait vivement la dame, c'est qu'elle perdait son mari toutes les semaines pendant trois jours entiers, sans savoir ni ce qu'il devenait, ni où il allait. Les gens de la maison n'en savaient pas plus long qu'elle.

Un jour, le baron étant entré chez lui tout joyeux, elle résolut de profiter de cette disposition favorable. « Sire, mon bel et doux ami, lui dit-elle, il est une chose que je vous demanderais bien volontiers, si je l'osais ; mais je crains tant votre courroux, qu'il n'est rien que je redoute davantage. »

A ces mots, le baron attira sa femme vers lui et l'embrassa tendrement. « Parlez, madame, dit-il ; vous ne m'adresserez aucune question à laquelle je ne réponde, si c'est en mon pouvoir. — Vous m'enhardissez, reprit-elle ; sachez donc que les jours où vous me quittez, j'éprouve une telle anxiété, une telle douleur, une telle peur de vous perdre, que, si vous ne me rassurez promptement, je suis capable d'en mourir bientôt. Dites-moi, de grâce, où vous allez, où vous vous cachez, et ce qui peut ainsi vous attirer hors de votre demeure.



— Par la merci de Dieu, madame ! s'écria le baron, mal m'en adviendra, si je vous le dis ; car c'est un secret de nature à me faire perdre votre amour. »

Loin de considérer cette réponse comme une plaisanterie, la dame revint plusieurs fois à la charge. Elle flatta, elle cajola son mari avec tant de persévérance, que celui-ci finit par lui conter son aventure, sans lui rien celer.

« Madame, je deviens loup-garou ; je me rends

[1] C'était par ce nom que les Bretons autrefois désignaient l'être fantastique que nous appelons loup-garou. (*Note du traducteur.*)

dans la forêt voisine, au plus épais du fourré, et j'y vis de racines et de proie. »

Non contente de cette explication, la dame lui demanda s'il quittait ou conservait ses habits. « Je vais tout nu, répliqua-t-il. — Mais, au nom du ciel, que faites-vous de vos vêtements? — Quant à cela, madame, je ne le vous dirai pas; car si je les perdais, je serais toute ma vie loup-garou : à moins qu'on ne me les rendît. Voilà pourquoi je ne veux point faire connaître l'endroit où je les dépose.

— Sire, lui répondit la dame, je vous aime plus que tout au monde. Vous ne devez rien me cacher, puisque vous n'avez de moi rien à craindre. Votre silence me donnerait lieu de croire que vous n'avez point d'affection pour moi. En quoi donc ai-je forfait? Par quel péché ai-je mérité votre méfiance? Ouvrez-vous à moi, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. »

Elle le supplia avec tant d'ardeur, elle l'enlaça de tant d'artifices, qu'il ne put se défendre de lui révéler son secret. « Madame, dit-il, du côté de la forêt, près d'un carrefour et sur le bord du chemin, est une vieille chapelle à laquelle j'ai souvent eu recours. Là, sous un buisson, se trouve une grande pierre creuse où je dépose mes habits pendant tout le temps de ma métamorphose. »

En entendant ce merveilleux récit, la dame devint toute rouge de crainte. Depuis lors, elle ne rêva qu'au moyen de quitter son mari, et ne voulut plus coucher à ses côtés. Un chevalier du pays l'aimait, la sollicitait depuis long-temps, et souffrait d'une passion sans espoir. Elle ne l'avait jamais aimé, jamais encouragé; elle le mande par un message et lui dévoile ses pensées : « Ami, dit-elle, réjouissez-vous; je suis disposée à mettre un terme à vos tourments, je ne vous opposerai plus aucune résistance; je vous accorde mon amour, je consens à être à vous. »

Le chevalier la remercie avec ardeur, lui fait serment de fidélité, apprend d'elle tout ce qui concernait son mari; puis, muni des instructions nécessaires, il va à la forêt, et s'empare des habits. D'abord, comme on était habitué aux fréquentes absences du baron, on fit peu d'attention à sa disparition. Quand on vit qu'il ne revenait pas, on se mit à sa recherche; mais il fallut bientôt renoncer à de vaines perquisitions.

La dame épousa donc celui qui l'aimait depuis long-temps. Un an après, le roi alla à la chasse, et entra dans la forêt où était le loup-garou. Les chiens, à peine découplés, le rencontrèrent, le poursuivirent tout le jour, et peu s'en fallut qu'il ne fût déchiré par les veneurs et par la meute. Se voyant perdu, il courut implorer la pitié du roi, lui prit l'étrier, et lui baisa la jambe et le pied. En le voyant, le roi eut grand'peur et appela toute sa suite. « Approchez, seigneurs, s'écria-t-il, et regardez cette merveille; voyez comme cette bête s'humilie! elle a le sentiment d'un homme, et demande merci. Gardez-vous



de la frapper, et arrière tous ces chiens! cette bête est intelligente et sensible, et je lui fais grâce. Emparez-vous d'elle et partons, car je ne chasserai plus aujourd'hui. »

Le roi s'éloigne; le loup-garou le suit, se tient le plus près possible de lui, et refuse de l'abandonner. Le roi l'emmène en son château, et s'applaudit d'être possesseur du plus miraculeux animal qu'il ait jamais vu. Il y attache le plus grand prix, et commande à tous ses serviteurs de le garder avec soin, de ne lui faire aucun mal, de ne point le battre, de ne le laisser manquer de rien. On obéit volontiers à ses ordres. Le loup-garou était toujours au milieu des chevaliers et couchait dans la chambre du roi. Il se faisait aimer de tout le monde par sa douceur et sa docilité, accompagnait le roi partout, et lui témoignait une vive affection.

Écoutez maintenant comment il advint que le roi ayant tenu cour plénière, il y manda tous ses barons, afin de rendre la fête plus brillante. Le chevalier qui avait épousé la femme du loup-garou y vint en riche équipage, ne s'attendant pas à se trouver si près du premier mari. Au moment où il entrait au palais, le loup-garou l'aperçut, se précipita sur lui d'un seul bond, le mordit cruellement, et l'eût mis en pièces si le roi ne l'avait appelé et menacé d'une baguette.

Cette fureur étonna les assistants. Le bruit courut dans la maison qu'il n'avait pas agi sans motifs, et avait sans doute à se venger de quelque méfait. L'affaire en resta là jusqu'à la fin de la cour plénière, et au départ des barons le chevalier que le loup-garou avait attaqué avec juste raison fut des premiers à se retirer.

Peu de temps après, si je suis bien informé, le sage et courtois monarque alla à la chasse dans la forêt où l'on avait trouvé le loup-garou, et passa la nuit dans les environs. La femme du loup-garou le sut, se para de ses plus beaux atours, et se présenta

le lendemain au roi, auquel elle venait offrir de riches présents.

Quand le loup-garou la vit venir, il renversa ceux qui essayaient de le retenir, s'élança sur elle avec



fureur, et lui arracha le nez! Quel traitement plus affreux pouvait-il lui faire subir? Aussitôt il fut environné d'une foule menaçante; et il allait mourir, quand un sage conseiller dit au prince: « Sire, écoutez-moi. Cet animal est depuis long-temps auprès de vous, et il n'est aucun de nous qui ne le connaisse; jamais il n'a fait de mal à personne, jamais il n'a montré de férocité qu'à l'égard de la dame ici présente. Par la foi que je vous dois, il a quelque sujet de ressentiment contre elle et contre son mari. C'est la femme du chevalier qui vous était si cher et qui a disparu depuis long-temps, sans que nous sachions ce qu'il est devenu. Faites conduire cette dame en prison, et obtenez d'elle l'explication de la haine que cet animal lui porte. Nous avons déjà vu arriver en Bretagne mainte aventure merveilleuse. »

Le roi suivit cet avis; on se saisit du chevalier et l'on mit séparément la dame au cachot, où elle fut traitée avec la dernière rigueur. La crainte et les tortures lui arrachèrent des aveux; elle révéla comment elle avait trahi son maître et seigneur, et lui avait enlevé ses vêtements. Ce fait expliquait l'absence prolongée du baron, et donnait lieu de croire qu'il n'était autre que le loup-garou lui-même. Le roi demanda sans délai les vêtemente et les fit présenter au loup-garou; mais on eut beau les lui mettre sous les yeux, il n'y fit pas la moindre attention. Le roi appela le prud'homme qui lui avait le premier donné conseil. « Sire, dit celui-ci, ce n'est pas agir convenablement, et l'on ne saurait s'attendre à ce que le loup revête ses habits, et se transforme devant vous. Faites-le conduire dans une chambre écartée, où vous porterez ses hardes; laissez-l'y quelques instants, et nous verrons bien s'il devient homme. »

Le roi mena lui-même le loup, et ferma sur lui toutes les portes. Il revint au bout d'un certain temps avec deux barons, et tous trois, entrant dans la chambre, trouvèrent le chevalier qui dormait sur le lit du roi. Celui-ci courut l'embrasser, et lui fit mille caresses affectueuses. Dès que la chose fut possible, il lui rendit toutes ses terres, et lui donna plus de biens que je ne le saurais dire.

La perfide épouse fut chassée du pays, et partit avec son complice. Ils eurent des enfants faciles à reconnaître à la difformité de leur visage. La plupart de leurs filles vinrent au monde sans nez, et furent surnommées *énasées*.

L'aventure que vous venez d'entendre est vraie, gardez-vous d'en douter, et c'est pour en conserver à jamais le souvenir que fut composé le lai du Bisclaveret.

MARIE DE FRANCE.



LES DOUZE PERLES DU COLLIER,

SIMPLES LÉGENDES DES ÉCOLES CHINOISES[1].



PARMI les innombrables rues de la ville nommée Kin-Ling (de la colline d'or), cette splendide cité de l'Empire-Céleste que les Européens connaissent sous le nom de Nan-King (résidence impériale du sud), il y a une rue étroite, longue et peu fréquentée, que l'on appelle la ruelle des Immortelles-d'Eau (des narcisses). Elle se prolonge sans interruption depuis la grande place du palais des Mérites (le collége impérial) jusqu'à la porte du Dragon-Foudroyant. Celle-ci est la neuvième des treize portes armées de lames de fer qui sont percées dans le mur d'enceinte de la ville.

Les maisonnettes qui bordent de chaque côté, mais à longue distance l'une de l'autre, la ruelle des Immortelles-d'Eau, sont couvertes en roseaux, comme les plus pauvres habitations des campagnes.

[1] L'auteur, ou, pour mieux dire, le *metteur en cadre* de ce petit tableau, déclare ici qu'il a tout emprunté, le dessin et les couleurs; mais il ajoutera que c'est envers les peintres originaux qu'il s'est rendu coupable de ce larcin. Il ne s'agit point ici de légendes chinoises supposées, mais bien d'historiettes écrites par les Chinois eux-mêmes.

Une double haie de bambous en treillis relie entre elles ces chaumières, et sert en même temps à défendre leurs jardins respectifs contre les larcins des passants. Mais les passants sont rares dans cette rue, et peu de larcins seraient à craindre pour les propriétaires de ces gentils jardinets, sans la troupe de bambins qui vient chaque matin, à heure fixe, se réunir dans une maison située vers le milieu de la ruelle, maison d'apparence beaucoup meilleure que toutes celles qui l'environnent.

Celle-ci a un nom consacré par l'usage, nom pompeux que l'on peut lire en grands et beaux caractères d'écriture sur la bannière de soie qui flotte au bout d'une longue perche rouge devant l'entrée principale de l'habitation.

Or, cette inscription dit : « *C'est ici le palais de l'étude*, » ce qui signifie en langue vulgaire : Il y a ici une école publique.

Plus bas l'inscription ajoute : « *Yang, le talent en fleur*, » c'est-à-dire M. Mouton, bachelier ès-lettres, *surnommé tching-ming* (la parfaite lumière) *enseigne à lire et à écrire aux jeunes garçons pour le prix d'une enfilade de mille pièces de cuivre* (environ 7 fr. 50 centimes) *par année.*

L'école du bachelier Yang jouit d'un grand renom chez les pauvres familles du quartier : aussi le nombre de ses disciples est-il considérable.

D'ordinaire la rue des Immortelles-d'Eau est déserte et silencieuse ; mais il arrive un moment dans la journée où tout à coup elle devient singulièrement bruyante. C'est lorsque, les devoirs de l'école étant accomplis, la volée est donnée à la nichée d'oiseaux jaseurs que la sévérité du maître ne réduit qu'à grand'peine au silence pendant la durée des travaux. Yang, la parfaite lumière, a beau répéter à ses élèves, avant de les congédier, ce fragment du chapitre onzième du règlement des écoles : « Que chacun retourne à sa maison en ligne droite ; » les écoliers ne doivent pas s'arrêter en chemin » et se réunir pour faire des parties de jeu ; » à peine la cage est-elle ouverte que les étourneaux ont déjà oublié la sage recommandation du maître, et soudain le cri de délivrance, poussé comme un houra de guerre, va jeter le trouble et l'inquiétude dans le cœur des paisibles habitants de la ruelle.

Dès que ce cri strident et prolongé, parti comme d'une seule voix de cent bouches enfantines, a ébranlé l'air et traversé l'espace, au-dessus de chaque haie, à chaque fenêtre, sur chacune des portes de la rue, une tête paraît, et deux yeux activement guetteurs font partout bonne garde.

C'est qu'elle est fatale pour les fruits et pour les fleurs du voisinage l'heure de la sortie de l'école. Malheur au propriétaire de jardin qui ne veille pas alors sur son enclos ! Il y aura dommage chez lui s'il ne se tient pas soigneusement en garde, l'œil ouvert, l'oreille tendue et le bambou à la main, prêt à frapper sur les maraudeurs.

Gare au poirier dont la fleur pure et blanche est lumineuse comme la lune au milieu d'une belle nuit ! gare à l'arbrisseau qui donne le thé inspirateur des vers harmonieux ! gare à l'amandier qui rajeunit sous l'influence bienfaisante des pluies printanières ! Si quelques-uns de ces vauriens d'enfants parviennent à franchir la clôture d'un jardin, rien ne sera respecté par eux : ni la daphné au parfum enivrant, ni le lotus argenté des bassins, ni le mussœnda dont les boutons ressemblent à des diamants. Vous serez foulées sans pitié sous les pieds de ces bourreaux des fleurs, calicanthes aux clochettes carrées, alzéas aux nuances vaporeuses, et vous pivoines qui dérobez votre arome au ciel, pivoines dont les noms disent à la fois et l'élégance et la richesse ; car on vous appelle ou l'escalier d'or, ou la crinière du grand lion rouge, ou le pavillon vert, ou lion bleu scintillant, ou, enfin, l'élégant génie doré. Ni l'éclat, ni le parfum d'une fleur ne lui fera trouver grâce devant les impitoyables ravageurs, si quelque part, dans le jardin, ils ont avisé de loin le pêcher aux fruits savoureux, ou le *Yo-li* qui suspend en bouquets, à ses branches, la prune friande, qu'on a surnommée le ballon de soie brodé.

Ainsi tous les jours, à pareille heure, il y a terreur panique chez les habitants de la ruelle des Immortelles-d'Eau ; partout, avons-nous dit, la surveillance est sévèrement exercée ; mais, si actifs que soient les yeux qui veillent, toujours quelque maraudeur parvient à se glisser à travers l'espace agrandi du treillis de la haie, et, mûrs ou verts, des fruits sont dérobés. Ce larcin est doublement déplorable pour celui qui en souffre ; car, pour arriver jusqu'aux fruits, presque toujours le fripon d'enfant a passé sur les fleurs.

Revenons à maître Yang, la parfaite lumière. Nous avons dit que sa maison est de meilleure apparence que celles de son voisinage. En effet, sur son toit brillent au soleil les tuiles blanches et vernissées, signes distinctifs d'une habitation où s'est fixée l'honorable aisance. À l'extérieur une couche de plâtre recouvre, de la base au sommet, la charpente du bâtiment. Chez ses voisins, cette charpente se montre à nu. Des stores en paille de riz finement tressée et peinte en vert, ayant pour ornement des dragons aux ailes déployées, des phénix étalant leur plumage doré au milieu des flammes, remplacent aux fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage supérieur la natte grossière que les pauvres gens suspendent à l'unique ouverture par laquelle le jour pénètre dans leur demeure. La porte principale, ainsi que le livre des rites le prescrit, offre au dehors un triple accès, et cela au moyen de deux colonnettes de bois ciselé, également espacées.

Donc, maître Yang a chez lui une entrée d'honneur : celle du milieu. A lui est réservé le droit de la franchir. C'est par celle-ci encore qu'il va recevoir ou reconduire les visiteurs qu'il veut honorer. Quant à la servante du logis, aux hommes du vulgaire et à ses bambins d'écoliers, ils savent, d'après le mémorial antique des cérémonies, qu'ils ne doivent ou entrer ou sortir que par l'une des voies latérales de la porte.

Aussi bien que chez les plus riches habitants de la ville, il y a chez le bachelier Yang une pièce particulière nommée la *salle des fleurs*. C'est le parloir où les étrangers sont admis ; puis, au fond de l'appartement, est le réduit sacré : *la salle des ancêtres.*

Un mot à ce sujet.

La salle des ancêtres, c'est le temple de la famille. Tout Chinois sévère observateur des devoirs de la piété filiale doit s'y rendre chaque jour à son lever pour brûler une baguette d'encens devant la tablette sur laquelle sont écrits les noms de ses aïeux. Nul, quel que soit son rang ou son âge, ne peut se croire dispensé de cette sainte obligation. L'hommage quotidien à la mémoire des ancêtres est offert par le chef de la famille en présence de ses enfants et de ses serviteurs. Dans ce moment solennel, le père revêt le caractère sacré du prêtre sacrifiant à la divinité. Aux regards de ceux qui le contemplent, la cérémonie pieuse qu'il accomplit le couronne d'une auréole également sainte, également lumineuse, soit qu'il se nomme le Fils du Ciel (l'Empereur), soit qu'il appartienne à la dernière classe du peuple.

Il n'y a si pauvre habitation en Chine qui n'ait quelque part son autel des ancêtres. Chacun ne peut pas disposer d'une pièce de son appartement pour y déposer la tablette révérée ; chez le plus grand nombre même, parmi les pauvres gens, la même salle sert à la fois de chambre à coucher pour toute la famille et d'étable ou d'écurie pour les animaux domestiques. Mais, si petit que soit le réduit de cette famille, partout on a soin de ménager un coin où l'on puisse convenablement honorer la mémoire des parents qui ne sont plus ; partout enfin l'autel des aïeux trouve sa place ; et quand, par trop grande misère, on ne peut se procurer la baguette d'encens que l'usage prescrit, un morceau de papier sans tache, un brin de paille brûlés devant la sainte tablette satisfont la piété et témoignent de la vénération. Nous le répétons, car il est bon qu'on s'en souvienne : toute maison à la Chine est un temple ; les saints qu'on y honore ce sont les ancêtres ; le prêtre naturel, c'est le père de famille. Ce culte touchant, toujours en honneur et dont l'origine se perd dans le lointain des âges, devait naître chez le peuple qui a trouvé cette expression simple et sublime · Faire le mal, c'est oublier ses parents.

Le matin de l'un de ces jours que les Chinois appellent *Tsieï-ling* et par lesquels ils divisent leur année en vingt-quatre périodes de quinze jours ; un matin donc, il y eut un homme qui vint heurter à la porte de maître Yang, long-temps avant l'heure où d'ordinaire il ouvrait son école. Cet homme avait la tête nue et rasée, à ses pieds point de sandales. Il portait à la main un bâton de bois blanc, et, suspendue à sa ceinture par une chaîne de fer, une marmite de même métal. A la forme de la robe, aux insignes qui l'accompagnaient, le maître d'école reconnut *le vêtement de la loi* : il ne douta pas qu'il n'eût affaire à l'un de ces moines mendiants adorateurs de Fo (ou Bouddha), qui vont partout quêtant la subsistance pour leurs frères du couvent.

Le mendiant bouddhiste, sans accomplir les civilités accoutumées, passa tout droit par l'entrée d'honneur ausistôt que la porte lui fut ouverte. Cette façon d'agir chez un étranger ne pouvait donner que fort mauvaise opinion de lui à maître Yang, la parfaite lumière, si connu pour la religieuse attention qu'il mettait à pratiquer envers tous les rites et les cérémonies d'usage. Le moine ayant fait quelques pas en avant, s'arrêta pour attendre le maître d'école qui s'empressait de refermer sa porte, afin d'introduire ensuite l'impoli disciple de Bouddha dans la salle des Fleurs.

« Je suppose, lui dit le religieux quêteur, que vous pensez peu de bien de ma manière d'entrer chez les gens, et, dans votre cœur, vous vous dites : voilà un homme qui n'a nulle politesse.

— Mon pieux frère aîné, reprit le bonhomme Yang, quand une personne ne se conduit pas devant moi selon la règle de la droite raison, avant de la blâmer, je commence par m'examiner moi-même, et je me trouve alors si rempli d'imperfections, que je ne me crois pas en droit de m'apercevoir des fautes que les autres peuvent commettre. Cette loi de l'examen de soi-même est commandée par les livres classiques ; n'est-il pas écrit : « Que chacun » balaie la neige qui est devant sa porte au lieu » d'examiner la rosée blanche qui est sur le toit de » son voisin. »

Le bonze fit un geste d'approbation, et, continuant à marcher le premier, il entra dans la salle des Fleurs. Sans y être invité, il s'assit à la place d'honneur, et commença à exposer au maître d'école les besoins de son couvent et le motif de sa visite. Tout en se recommandant à la charité de Yang, la parfaite lumière, il s'emporta avec violence contre l'avarice des hommes. Le maître d'école, qui s'était empressé de préparer et de servir à son hôte la tasse de thé qu'on doit offrir à l'étranger qui se

présente, pria le bonze de lui dire à combien de portes il avait frappé et combien de refus il avait essuyés durant sa quête matinale.

« J'ai frappé à trois portes, répondit le moine bouddhiste ; la vôtre est la seule qui se soit ouverte, mais sans plus de profit pour mon couvent peut-être ; car je vais, sans doute, avoir à compter ici mon troisième refus. »

Yang ne répliqua rien ; mais il alla tirer d'un coffret un lingot d'argent ; il en coupa trois parcelles égales ; il les pesa, les repesa pour s'assurer qu'elles avaient bien la même valeur ; puis les ayant placées devant son hôte, il lui dit :

« Ne maudissez personne, mon pieux frère aîné ; les trois maisons que vous vouliez visiter ce matin se sont ouvertes, et chacun de ses habitants vous a donné l'aumône que vous attendiez de lui, car voici mon offrande et celles des deux autres. »



Le singulier mendiant fit encore un signe approbateur, et, sans adresser un seul mot de remercîment à son généreux hospitalier, il jeta les trois parcelles d'argent au fond du pot de la loi (la marmite des religieux bouddhistes).

Après un moment de silence, le bonze reprit :

« Vous vous attendiez, j'en suis certain, à m'entendre vous témoigner de la reconnaissance pour votre triple offrande, et mon silence vous étonne ?

— Nullement, reprit le maitre d'école ; vous ne me devez aucun remercîment : n'est-il pas écrit aussi : « Donner, c'est restituer ; être charitable,
» c'est acquitter une dette ; celui qui fait l'aumône
» aujourd'hui a été l'obligé de quelqu'un hier ; en
» recevant d'une main on s'engage à rendre de
» l'autre, et partout le pauvre est le créancier du
» riche. » C'est la loi qui le dit.

— Certes, repartit le mendiant en attachant un regard d'intérêt sur celui qui parlait avec tant de modestie, en même temps qu'il agissait avec tant de générosité. Mais, poursuivit-il, au-dessus des lois dictées par vos sages et vos philosophes, il y a les maximes du régulateur des dix mondes (Bouddha) qui disent : Ce que le pinceau de l'homme a écrit dans la loi n'est que la parole morte ; mais ce que le maître du ciel a écrit dans le cœur de l'homme est la lettre vivante. »

Il allait ajouter quelques mots d'éloges pour le maître d'école ; puis, soudain reprenant son rôle de censeur, le bonze jeta les yeux autour de lui et blâma l'aspect trop somptueux de la maison, la recherche de l'ameublement, qui cependant était fort simple ; il trouva mauvais que la tenture de la salle fût de telle couleur, et, ayant tourné ses regards du côté du jardin, ni l'ordre, ni la symétrie qui y régnaient, ni le dessin des allées, ni le choix des plantes n'obtinrent son agrément. Yang, la parfaite lumière, dont la patience ne se démentait pas, se contenta

de répondre à toutes les critiques de l'incontestable disciple de Bouddha :

« Cette tenture était la couleur favorite de ma mère ; mon père aimait à cultiver ces fleurs ; ce jardin a été dessiné sur le plan de celui qui appartenait à la maison où je suis né. Je n'ai pas écouté mon caprice pour meubler ainsi ma maison ; mais je respecte partout les traditions du passé ; et, pour tout disposer chez moi comme vous le voyez, j'ai seulement consulté les souvenirs de ma jeunesse. »

Les instants volent comme la flèche, les heures sont rapides comme la navette du tisserand, a dit l'immortel du nénuphar, le sublime Li-Taï-Pé, le grand poète de la Chine. Or, le moment du tsao-fan (le repas du matin) était arrivé. Yang invita son hôte à prendre sa part d'un modeste déjeuner, composé, outre le thé, accompagnement obligé de tous les repas, d'un plat de millet bouilli, assaisonné avec le basilic doux, et d'une salade de cette chicorée longue et jaune que chez les habitants du Céleste-Empire on nomme les Aiguilles-d'or. Le bonze se mit à table, et, toujours mécontent, il continua à blâmer l'ordonnance du service, la qualité du millet et le choix de la salade. Le maître d'école s'excusa sur son peu de fortune, qui ne lui permettait pas d'offrir un meilleur repas à son visiteur, et, comme on dit, épuisant son cœur pour essayer de satisfaire un homme si difficile à vivre, il conserva son calme et sa douceur malgré l'injustice des reproches qui lui étaient adressés.

Voyant bien qu'il fallait attaquer Yang sur d'autres points pour l'obliger à sortir des bornes de la modération, le religieux bouddhiste, qui semblait avoir pris à tâche d'exciter la colère du maître d'école, lui parla ainsi :

« Comment se fait-il que je n'aperçoive pas chez vous une seule image du dieu *Fo* ou de *Kouan-In*, le seigneur contemplant ; seriez-vous par hasard d'une secte ennemie de ma sainte religion ? »

En achevant ces mots, il se leva brusquement de table, comme s'il eût voulu s'enfuir de la maison de Yang, la parfaite lumière, ainsi que l'on s'enfuit de celle d'un pestiféré.

« Mon pieux frère aîné, répondit le maître d'école après avoir cérémonieusement prié le bonze de se rasseoir, je suis disciple du Saint Homme (de Confucius), mon culte est celui des lettrés ; mais faut-il pour cela que vous me quittiez si vite ? Voilà bien des siècles que trois religions différentes vivent en paix dans le sein de la Fleur du milieu (l'empire chinois) ; deux hommes qui ne partagent pas les mêmes croyances ne pourraient-ils vivre quelques heures dans un même endroit ? Vous le savez, la pagode de Bouddha s'élève sans crainte à côté du temple des disciples de la Voie et de la Vertu. Et l'académie où le Saint Homme qui a fondé ma foi religieuse est honoré ne souffre aucun dommage parce qu'il est voisin de ces deux temples où l'on sacrifie à des dieux différents. Pourquoi le même toit ne nous abriterait-il pas, puisque le même soleil nous éclaire, puisque la même loi nous protége ?

— Voilà, dit cette fois le religieux bouddhiste, ce que j'appelle parler comme un sage ; mais, si vous êtes réellement doué d'une haute raison, pourquoi ne l'avez-vous pas fait servir à votre avancement dans les lettres ? Au lieu de ce titre de bachelier, le dernier des grades littéraires, que n'avez-vous concouru pour obtenir le diplôme de docteur ? Vous seriez peut-être compté parmi les oreilles ou les yeux du Dragon (ministre d'état)

— Nourrir l'ambition dans son cœur, repartit le maître d'école en souriant, c'est porter un tigre dans ses bras. Ce serait manquer de prudence que d'oser me rapprocher de l'auguste orphelin (l'Empereur, ainsi nommé parce qu'il ne peut régner qu'après la mort de son père). Celui qui regarde le soleil, ajouta le modeste bachelier, devient aveugle ; celui qui écoute le tonnerre devient sourd ; la cloche de verre ne doit pas s'exposer aux coups du marteau d'or.

— Certainement cet homme est stupide, murmura le mendiant. Il eut soin de parler assez haut pour que le maître d'école l'entendît. Il n'a nul mérite, ajouta-t-il toujours à demi-voix ; peut-être n'est-il pas bon même à instruire des enfants. »

Pour toute réponse à des suppositions malveillantes, Yang, la parfaite lumière, invita son hôte à entrer dans la classe ; car déjà le bourdonnement de la voix des écoliers se faisait entendre dans la rue. L'heure accoutumée des travaux allait sonner.

Le bonze, fidèle à son système d'impertinence, cette fois encore passa le premier ; et, parvenu au milieu du temple de l'étude, il alla sans façon se camper dans le fauteuil du maître, comme si ce dernier le lui eût offert.

La classe de maître Yang est spacieuse et bien éclairée ; les bancs des écoliers s'élèvent en gradins et forment un triple étage ; une longue table règne devant chacun de ces bancs. Les places des élèves sont invariablement fixées, car dans ce pays, où le droit d'aînesse est partout respecté, c'est l'âge et non le mérite qui marque le rang, même à l'école. Mais, par une juste revanche, c'est le talent et non l'âge qui donne la considération et élève l'homme de la dernière classe du peuple aux premières places dans l'état. Le savoir, à la Chine, est en si grand honneur que devant le jeune homme instruit le vieillard ignorant s'incline, et en lui parlant il dit : « Mon frère aîné. »

Mais rentrons dans l'école de maître Yang, d'où cette petite digression nous a fait sortir.

Devant la portion du banc que chaque élève doit occuper, il y a sur la table les quatre choses pré-

cieuses de l'étudiant, savoir : le bâton d'encre, la pierre à broyer l'encre, le papier et le pinceau fait de poils de loup, qui sert à tracer les caractères d'écriture. Sur la muraille, autour de la salle, sont écrites des maximes empruntées aux auteurs classiques ; celle-ci, par exemple : « L'instruction, c'est le chemin droit ; c'est aussi les trois appuis (les jambes et le bâton) et les sandales du voyageur. » Enfin, dans l'endroit le plus apparent de la classe, vis-à-vis la porte d'entrée, et au-dessus du fauteuil du maître, le décalogue des écoliers chinois est écrit en gros caractères. Ce décalogue, composé de dix phrases de trois mots chacune, dit textuellement :

Mo fen tchi, ne divise pas ta pensée (ne sois pas distrait) ; *mo kien ssé*, ne joins pas confusément les choses (ne sois pas brouillon) ; *mo hidï o*, ne sois pas paresseux ; *mo kien touan*, ne fais pas de vaines ruptures (n'interromps pas inutilement tes travaux) ; *mo ouang siang*, ne fausse pas ta pensée (ne mens pas) ; *mo kou cheou*, de ne pas gâter sois observant (sois propre) ; *mo ta yen*, ne dis pas beaucoup de paroles (ne sois pas bavard) ; *mo kien tchou*, ne fais pas de vaines sorties (sois stable à ta place) ; *mo kao song*, ne sois haut lisant (ne lis pas à haute voix) ; *mo ngaï tso*, ne sois stupidement assis (assieds-toi convenablement).

Nous avons dit que la voix des élèves s'était fait entendre au dehors. Depuis un moment le religieux bouddhiste était assis dans le fauteuil de Yang, et ce dernier avait modestement pris place sur un des bancs de la classe ; cependant les bambins ne paraissaient pas encore.

« Que veut dire cela ? s'écria le bonze avec courroux, l'heure a sonné et les élèves ne sont pas encore à leur place ! je le disais bien, maître Yang connaît si mal son métier qu'il ne sait pas même apprendre l'exactitude aux enfants. »

Sans s'émouvoir d'un reproche immérité, Yang, la parfaite lumière, alla décrocher une planchette de bois suspendue à un pan de la muraille. Sur cette planchette il y avait de nombreux caractères écrits, car elle ne contenait pas moins de cent paragraphes. C'était le règlement officiel, rédigé, il y a un siècle et demi, par Chin-Tching-Kin, le législateur des écoles modernes de la Chine. Yang plaça la planchette sous les yeux de son hôte, et lui montra du doigt l'article 24.

« Le premier et le quinzième jour de chaque lune, » dit cet article, avant d'entrer à l'école, les élèves » se salueront respectivement, et attendront sur le » seuil de la porte ceux de leurs camarades qui » arriveront les derniers. »



Pour la troisième fois le bonze témoigna son approbation par un geste : car tout était selon la vo-

lonté du règlement, puisque ce jour se trouvait être l'un des vingt-quatre tsieï-ling de l'année, et, par conséquent, l'une des vingt-quatre époques consacrées particulièrement à l'observation des rites et à une offrande au maître.

Mais tous les élèves se sont enfin réunis à la porte du temple de l'étude ; ils se dirigèrent vers la classe, rangés en ordre et défilant deux à deux. Arrivés devant une tablette qui porte ces trois mots *Khoung fou tsen* (Confucius), ils s'inclinent par trois fois devant le nom vénéré de celui qui, depuis deux mille ans et plus, est le père des lettrés, le patron des écoles, le dieu des étudiants. Le triple salut étant donné à la tablette du Saint Homme, les élèves de maître Yang s'avancent avec gravité et silencieusement vers la table du maître afin d'y déposer l'offrande de la quinzaine.

C'est alors seulement qu'ils s'aperçoivent qu'un autre a pris la place de leur sage instituteur. L'âge vénérable de l'homme qui est assis dans le fauteuil du bachelier Yang les empêche d'éprouver de l'étonnement ; ils savent que lorsqu'un étranger vient visiter son école, le maître est dans l'habitude de céder son fauteuil à celui-ci et de s'asseoir lui-même, par humilité, sur un banc de la classe. Les enfants commencent donc à offrir aux vieux mendiant, qui tient la place d'honneur, les présents d'usage à pareil jour dans toutes les écoles de l'empire. Ceux-ci donnent une mesure de riz ou de millet, ceux-là quelques pincées de thé sec, ceux-là encore du sucre, des épices, des fruits ; d'autres une pièce d'étoffe, un ustensile de ménage. Tous ont apporté quelque chose, et chacun selon que sa famille est plus ou moins riche, plus ou moins généreuse.

A la suite des écoliers, et couronnant la marche, Yang le bachelier est venu, comme un simple étudiant, s'incliner à son tour devant l'étranger qui trône à sa place. Seul il a les mains vides : aussi le bonze, avec un sourire d'ironie, lui dit-il :

« Vous allez manquer aux devoirs de la charité, car on ne doit pas se présenter devant la table du maître sans y déposer quelque chose, et vous n'avez rien à mettre à l'offrande.

— Si fait, repartit le maître d'école ; car j'apporte la bonne volonté du cœur, qui est la plus pure des aumônes.

— Et celle dont on est le moins avare, car elle ne coûte rien.

— Peut-être, ajouta Yang, la parfaite lumière, trouverez-vous cette offrande moins méprisable quand j'y aurai joint tout ce que mes élèves me destinaient aujourd'hui ? Alors, désignant de la main les présents offerts par la classe tout entière, le maître d'école poursuivit :

— Ceci est à vous, mon pieux frère aîné ; un disciple du Saint Homme ne doit pas s'emparer de ce qui a été déposé aux pieds d'un adorateur de Bouddha. »

Le moine bouddhiste répondit seulement :

« J'accepte. » Et le signal des travaux fut donné.

La classe est en activité. Chacun des élèves a pris sa place sur l'un des bancs de l'étude. Le bonze continue à demeurer assis dans le fauteuil du maître, tandis que le bachelier Yang partage modestement avec l'aîné de ses écoliers le coin que celui-ci d'ordinaire occupe seul.

De son sac de toile bleue chacun a tiré son livre et ses leçons du mois écrites sur des feuilles séparées et qu'un fil de soie joint ensemble par un coin du papier. Tous les élèves lisent des yeux ou calquent sur une feuille transparente les caractères écrits sur le cahier d'exemples. Le bonze a devant lui le bâton d'encre rouge et le pinceau de maître Yang. Il feuillette gravement les leçons à distribuer, et d'un trait de pinceau il marque les passages sur lesquels l'élève doit principalement arrêter son attention. Du coin de l'œil, le maître d'école examine l'étranger qui tient sa place, et l'attitude de ce dernier, la manière facile avec laquelle il manie la pierre à broyer, la sûreté de son coup de pinceau, la rapidité de son examen, quand il passe en revue le cahier des leçons, ont jeté le trouble dans l'esprit de Yang, la parfaite lumière ; ce n'est pas un moine ignorant qu'il a devant les yeux. Si le bonze s'est emparé de la place d'honneur, c'est qu'il en est digne. Le bachelier n'ose cependant témoigner toute sa surprise et soumettre ses doutes à son voisin, car le règlement officiel des écoles fait défense expresse de troubler par des paroles inutiles les travaux des élèves ; or, le maître se taira, car il doit aux autres l'exemple du respect pour la discipline.

L'heure est venue de réciter les leçons de la veille. Une division de l'école est appelée : elle se présente respectueusement devant le religieux bouddhiste, comme s'il s'agissait de répondre à maître Yang lui-même. Mais ils sont là dix élèves, et le bonze fronce les sourcils.

« Trouble et confusion, dit-il, ces enfants sont si mal instruits qu'ils ignorent même l'ordre qu'on doit suivre lorsqu'il est question de réciter la leçon au maître. »

Mais il n'a pas encore achevé de parler que déjà l'élève le plus âgé de la division est allé chercher dans un coin de la classe un faisceau de baguettes de bambou dont chacune est de longueur différente ; il présente les brins de bois au bonze, qui les reçoit ; et, tandis que ce dernier tient le faisceau dans ses deux mains, chacun des écoliers tire au hasard une baguette de bambou et prend rang pour répondre suivant la longueur de la baguette qu'il a tirée.

Le bonze a témoigné par un signe de tête que cela est bien, puis il interroge les élèves. Il y a tant de

fermeté dans sa parole, il relève si habilement les erreurs de chacun, ses remarques sont si justes, ses citations des livres classiques sont si exactes, qu'à chaque instant la surprise de maître Yang grandit dans son esprit.

Tour à tour les différentes divisions de sa classe ont suivi la même règle et observé le même ordre ; mais un incident vient tout à coup interrompre la leçon près de finir : un écolier, au lieu de s'approcher de la table du maître, s'en est subitement éloigné, et cependant c'est à lui de répondre. Le bonze interrogateur tourne de nouveau un regard courroucé du côté du maître d'école.

« Depuis quand, dit-il, est-il permis à l'écolier de s'éloigner quand son maître l'appelle ? S'il a été paresseux et s'il est ignorant, ce n'est pas en fuyant le châtiment qu'il parviendra à l'éviter. »

Yang, la parfaite lumière, qui a compris le motif du mouvement de l'écolier, n'éprouve pour lui-même aucune honte et pour l'enfant aucune crainte en entendant ce reproche qui renferme une menace. Aussitôt et pour la seconde fois il va décrocher la planchette sur laquelle est écrit le règlement souverain, et il montre à l'impitoyable censeur l'article 39, intitulé : *Respect dû aux caractères écrits.* « Si l'écolier aperçoit à terre une feuille de papier sur laquelle se trouvent des caractères écrits, qu'il s'empresse de la ramasser et de la brûler. »

Et en effet, tandis que le bachelier désigne du doigt le texte précis du règlement, le bonze suit des yeux l'enfant qui vient de ramasser un fragment de papier que le vent a poussé du dehors dans la classe. Ce papier, jeté dans la rue comme inutile, ne contient que trois ou quatre caractères insignifiants et tracés seulement pour essayer la flexibilité du pinceau ; mais ces mots sans valeur ont suffi pour rendre ce papier respectable aux yeux d'un écolier instruit de ses devoirs. C'est à l'invention de l'écriture, est-il dit, que les hommes doivent l'invention des rites, l'établissement des relations morales et la fixité dans les lois : donc l'Écriture est sacrée. — L'enfant ne s'est ainsi éloigné de son maître que pour obéir aux leçons qu'il a reçues ; il se hâte d'aller brûler le papier au feu de la cassolette de parfums incessamment allumée devant la tablette de Confucius ; puis, cet acte religieux accompli, il revient près de la table répondre aux questions qui lui sont adressées.

Mais toutes les leçons ont été écrites et tous les devoirs sont examinés scrupuleusement. Le bonze alors se lève, et avec un profond esprit de justice, avec la parole grave et fleurie du magistrat accoutumé à haranguer la multitude, il distribue aux élèves et les paroles qui versent la joie dans un cœur, comme la liqueur parfumée dans un vase, et les paroles qui, suivant la belle expression chinoise, tordent les yeux du coupable pour en exprimer les larmes du repentir. Aux bien méritants il a accordé le pinceau d'honneur ; aux paresseux il a ordonné d'aller se mettre à genoux à la porte de la classe, et enfin, s'adressant à tous, il termine par ces mots :

« Soyez constants dans vos résolutions, car le Sage a dit : Une pensée doit durer dix mille années ! Soyez prudents dans votre conduite, car il a dit encore : Si tu veux cacher la trace de tes pas, ne marche pas dans la neige. Soyez discrets dans vos relations, car il est écrit : La parole dite au trou de l'oreille d'un ami est entendue par nos ennemis à la distance de mille *lis* (cent lieues). Soyez studieux, car les anciens disaient : L'arbre sans branches est appelé infirme ; l'homme sans études se nomme aveugle. Gardez-vous de calomnier ou de médire, car il est dit aussi : Les hommes ont dans la bouche une hache avec laquelle ils détruisent leur propre corps. Enfin, grandissez dans l'amour de la sagesse, c'est le moyen de parvenir au rang des immortels, puisqu'il est écrit : Les dix mille peuples appartiennent à l'Empereur ; mais les dix mille siècles appartiennent au sage. »

Cette instruction terminée, le religieux bouddhiste, s'adressant à Yang, la parfaite lumière, lui demanda :

« Auriez-vous mieux fait, eussiez-vous mieux dit ? »

Le maître d'école, moins confondu par le ton d'autorité que son hôte avait pris que par la sagesse de ses discours et par la dignité avec laquelle il trônait dans le fauteuil de l'instituteur, répondit en se prosternant :

« Vous êtes un illustre maître, mon pieux frère aîné, et ma faiblesse s'incline devant votre supériorité.

— Votre faiblesse, répéta le bonze en reprenant son maintien sévère, nous allons en juger tout à l'heure. Jusqu'ici je n'ai interrogé que les élèves, il est juste que le maître soit éprouvé à son tour. »

Alors, reprenant le pinceau, il disposa douze feuillets de papier de soie, et sur chacun de ceux-ci il traça rapidement quatre caractères. Le maître d'école, ainsi que tous ses élèves, le regard fixe et l'attention suspendue, suivaient avec admiration les mouvements gracieux de la main du disciple de Bouddha. Quand il eut cessé d'écrire, Yang, la parfaite lumière, s'écria :

« Oh ! je le disais bien, vous êtes un illustre maître ! Votre pinceau, en voltigeant avec la légèreté des dragons, a semé une rosée de pierres précieuses ; car ce que vous venez d'écrire, ce sont les *douze pierres du collier.*

— Et pourriez-vous les expliquer ? répliqua le savant moine avec un sourire où le doute perçait visiblement.

— Je vais au moins l'essayer, répondit avec modestie Yang, la parfaite lumière. »

Aussitôt, par les soins des élèves, les douze légendes furent fixées à la muraille en vue de toute la classe.

N'omettons pas ce point important à la fidélité du récit. *Siao-Sing-Yen* (Petite-Hirondelle bleue), la servante du maître d'école, avait été de porte en porte annoncer aux habitants de la ruelle des immortelles-d'Eau qu'un génie extraordinaire, mais de caractère fort maussade, était venu rendre visite à son maître, et que cet esprit, caché sous les vêtements d'un disciple de Bouddha, s'était emparé du fauteuil d'honneur et tenait la classe à la place du bonhomme Yang. Les voisins, supposant qu'il s'agissait de l'un de ces immortels qui peuplent par myriades la montagne *Kouan-Lun* (le paradis des Chinois, situé à l'ouest de l'empire), s'empressèrent d'aller répandre dans le quartier les paroles de Petite-Hirondelle bleue : si bien qu'au moment où le bachelier Yang se disposait à expliquer les douze légendes, la foule, s'étant portée dans la ruelle des Immortelles-d'Eau, envahit le temple de l'étude. Malgré cette affluence d'auditeurs, le maître d'école ne se déconcerta pas, et de nouveau, ayant salué son hôte, il commença :

« La première légende dit : *hiao kan tong thien* (la piété filiale émeut profondément le ciel). Or, ceci se rapporte au saint empereur Chun, qui commença à régner dans la 23e année du 7e cycle (2254 ans avant Jésus-Christ), alors que furent inventés les premiers instruments de la science du ciel et que le cours des astres commença à être régulièrement observé. Chun, dans sa jeunesse, n'avait pas été destiné à gouverner l'empire; il passa la première partie de sa vie à cultiver la terre. Son père était un homme simple et ignorant, sa belle-mère avait l'humeur farouche; l'aîné de ses deux frères était avare, et le plus jeune orgueilleux. Chun n'avait pas l'affection de ses parents, bien qu'il fût pour eux plein d'amour et d'obéissance.

» Souvent, lorsqu'il se rendait dans la montagne de Li pour cultiver ses champs, une profonde tristesse s'emparait de son cœur, et il s'abandonnait aux larmes; car ce lui était un grand deuil de se voir haï, lui qui sentait si bien le besoin d'être aimé ! Le Ciel, ému de sa pieuse affliction, ne voulant pas que le temps qu'il donnait à ses pleurs lui fût reproché comme un temps perdu pour les travaux de l'agriculture, envoyait les éléphants labourer pour lui, et, pour lui aussi, les oiseaux des airs arrachaient les mauvaises herbes. Lorsqu'il rentrait dans la maison paternelle, Chun s'asseyait à la dernière place et se contentait de la plus grossière nourriture : ainsi il assurait la paix entre l'avare et l'orgueilleux, entre le simple et l'intraitable

» Arriva le temps où l'auguste empereur Yao atteignit la soixante-dixième année de son règne et la quatre-vingtième de son âge. Il avait neuf fils, mais aucun ne lui paraissait mériter le trône. Il regrettait de ne pouvoir le laisser à un successeur digne de lui, quand il entendit parler de la piété et de la modération de Chun. Alors, raisonnant du petit au grand, le sage empereur pensa que les principes du gouvernement étaient en germe dans l'esprit de famille, et que celui qui était capable d'établir l'ordre et le bon accord dans une maison pouvait également bien gouverner les cent familles (la nation chinoise). Yao envoya ses neuf fils vers Chun, et ceux-ci, l'ayant rencontré comme il traçait un sillon dans ses champs, lui dirent positivement les paroles de la légende : « La piété filiale émeut profondément le ciel. » Puis ils ajoutèrent : « Quitte la charrue pour le sceptre ; Yao, notre père t'associe à l'empire ; viens régner avec lui. » Chun continua pendant cinquante ans la prospérité du règne de son prédécesseur. C'est de cette époque qu'il est écrit : La vertu était honorée sur la terre; l'empereur, paisiblement assis sur le trône du dragon, laissait tomber ses bras, et l'empire était bien gouverné.

» La deuxième légende dit : *Tsin tchang tang yo* (lui-même il goûtait les médicaments.) » Or, ceci se rapporte au pieux Ouen-Ti, qui fut élevé au rang de père et mère du peuple (d'empereur) dans la 21e année du 4e cycle (178 ans avant J.-C.), vers l'époque où les marchandises étrangères commencèrent à s'introduire dans les neuf provinces (l'empire chinois). Ouen-Ti, parvenu à la puissance suprême, avait conservé pour sa mère le respect et la soumission qu'il lui témoignait au temps de son enfance. Accablé par les infirmités de la vieillesse, la mère de Ouen-Ti fut atteinte d'une maladie qui ne dura pas moins de trois ans. Pendant ces trois douloureuses années, Ouen-Ti ne reposa pas une seule fois sa tête sur l'oreiller, et il ne lâcha pas une seule fois la ceinture de sa robe impériale (il ne se déshabilla pas). L'auguste malade ne voulait rien prendre que de la main de son fils; elle ne voulait rien boire avant qu'il eût lui-même posé ses lèvres sur les bords du vase qui contenait le médicament ordonné par le médecin de la cour. Le pieux fils, surmontant le dégoût que lui inspirait souvent l'amère boisson, se disait : « Ce qui doit sauver ma mère ne peut qu'être doux à mon cœur. » Et il buvait; et, s'adressant à la malade : « Ceci est bon, lui disait-il, puisque ceci doit vous rendre la santé. » Après trois ans de souffrances, la mère de Ouen-Ti mourut, car il est écrit : « Le médecin atteint la maladie, mais le médecin n'atteint pas la destinée. » L'empereur ne survécut pas à cette perte irréparable. Le titre d'honneur de Ouen-Ti dans le temple des ancêtres est Hiao, c'est-à-dire : la piété filiale elle-même.

» La troisième légende dit : *Ki tchi tong sin* (se piquer le doigt pour émouvoir un cœur). Or, ceci, qui se rapporte à *Tseng Tseu*, l'un des disciples du Saint Homme (Confucius), montre quelle influence secrète peut exister entre une mère et son fils, quand celui-ci est pénétré des devoirs de la piété filiale. Tseng-Tseu était dans la montagne occupé à couper du bois à brûler pour le foyer domestique. Un parent de sa mère, qui passait par le pays, vint visiter la bonne femme, qui alors était seule dans sa cabane. Comme le voyageur témoignait le désir de voir son jeune parent : « Il est à deux *lis* d'ici (un 5e de lieue), dit la mère de Tseng-Tseu ; attendez, je vais l'appeler. » Le parent fut étrangement surpris de l'entendre parler ainsi ; car il ne supposait pas que la voix humaine pût se faire entendre à une aussi grande distance. La bonne femme, voyant l'étonnement du voyageur, se mit à sourire ; puis elle détacha l'une des aiguilles de sa coiffure et se fit une piqûre légère au bout du petit doigt : « Il va venir », reprit-elle avec confiance.

» Au moment où la mère de Tseng-Tseu se piqua le petit doigt, son fils, qui conversait avec un ami tout en abattant les branches d'arbre, poussa un cri, laissa tomber sa cognée et porta la main à son cœur comme si une pointe d'aiguille l'avait tout à coup légèrement effleuré. Inquiet, il descendit rapidement la montagne. Arrivé dans sa chaumière, il tomba aux pieds de sa mère en lui demandant quel mal elle avait éprouvé : « Une simple piqûre, dit-elle en lui montrant la gouttelette de sang suspendue comme une perle de corail au bout de son petit doigt. Notre parent voulait te voir, ajouta la bonne femme, et tu n'étais pas là : il m'a bien fallu t'appeler.

» La quatrième légende dit : *ouan loui ki mou* (il entend le tonnerre et il pleure sur la tombe). Or, ceci se rapporte à Ouang-Fou, qui vivait dans le 54e cycle, alors que l'on commença à s'asseoir sur des chaises, ayant les jambes pendantes (vers l'an 550 de l'ère chrétienne). Ouang-Fou, tant que sa mère vécut, épuisa son cœur pour la servir. Grâce aux soins pieux de son fils, elle atteignit à une extrême vieillesse ; car Ouang-Fou n'avait pas moins de soixante et dix ans et sa bonne mère vivait encore. Comme elle se voyait avec chagrin avancer vers le terme de sa vie, son fils, pour la tromper sur le nombre de ses années, redevenait enfant ; et, bien qu'il eût un titre éminent à la cour, le grave magistrat jouait devant sa mère à tous les jeux de sa première jeunesse ; il imaginait mille espiégleries enfantines, afin que le voyant si jeune encore, la vénérable vieille oubliât son grand âge. Durant toute sa vie, la mère de Ouang-Fou avait eu grandement peur de l'orage, et quand le fouet du tonnerre (l'éclair) lui passait devant les yeux, elle devenait livide, tremblante et disait : « Je vais mourir. » Ouang-Fou eut la douleur de voir cette mère adorée revêtir les habits de la fin (le linceul). Après la mort de la bonne vieille, le pieux fils, dès qu'il entendait gronder le tonnerre, se souvenant des terreurs passées de sa mère et craignant que le bruit de l'orage ne troublât le sommeil de la mort, se rendait à son tombeau, et, se couchant sur la pierre, il lui disait en pleurant : « Ne crains rien, ma mère, ton fils est là. »

» La cinquième légende dit : « *Tan i chun mou* (avoir un seul habit et obéir à sa mère). » Or, ceci se rapporte à Tseu-Kien, qui naquit dans le 26e cycle, à l'époque où fut découverte l'aiguille qui montre le Sud[1] (la boussole, vers l'an 1114 avant J.-C.). Tseu-Kien était bien jeune encore quand il perdit sa mère. Son père se remaria, et la femme qu'il prit lui donna deux autres fils. Cette femme, tendrement attachée à ses propres enfants, haïssait Tseu-Kien. Dans les mois d'hiver, par un temps de glace et de neige, elle l'envoyait travailler sous le ciel nu. Le pauvre enfant n'était vêtu que d'un simple habit fait de feuilles de jonc, tandis que les deux fils de sa belle-mère avaient des vêtements de soie et de coton. Tseu-Kien conduisait le char de son père, et il était quelquefois si engourdi par le froid que les rênes lui tombaient des mains. Excité par la marâtre, son père alors le châtiait cruellement. Le jeune homme subissait la torture avec patience ; jamais une plainte ne sortait de sa bouche, jamais une pensée de vengeance n'entrait dans son cœur. Sa résignation et ses souffrances finirent par ouvrir les yeux à son père et le faire rougir de son injustice envers un fils si courageux. Alors, irrité contre la méchante femme qui l'avait rendu le complice de sa haine, il voulut la répudier, bien qu'elle eût donné le jour à deux fils. Tseu-Kien, instruit du projet de son père, l'en détourna en lui disant ces belles paroles : « Mère qui reste à la maison, un fils a froid ; mère qui s'en va, trois fils sont orphelins. » La belle-mère de Tseu-Kien, l'ayant entendu parler ainsi, fut pénétrée de honte pour sa conduite passée et de reconnaissance pour un fils si digne de son amour. A l'avenir, elle ne l'aima pas moins que les deux enfants qu'elle avait nourris de son lait.

» La sixième légende dit : *goueï tsin fou mi* (pour

[1] Répétons ici ce qu'écrivait en 1838 le savant et zélé M. Medhurst, missionnaire en Chine : « Il est certain que Marco-Polo, le voyageur vénitien, visita la Chine en 1275, la boussole ne fut inventée par Gioia, de Naples, que dans l'année 1302 : donc il est supposable que ce voyageur italien l'avait fait connaître à ses compatriotes. » Quoi qu'il en soit, il y avait plus de vingt siècles que les Chinois se servaient de la boussole quand les Européens commencèrent à en faire usage.

un parent porter du riz sur ses épaules). Or, ceci se rapporte à Tsaï-Chun, qui vivait dans le 15e cycle vers l'époque où la religion de Fo (Bouddha) s'introduisit dans l'empire des Quatre-Mers (l'empire chinois, vers l'an 70 de J.-C.). La famille de Tsaï-Chun était pauvre, et lui-même, pour assurer la subsistance à sa mère, ne mangeait que des herbes sauvages. Il arriva un temps de famine. L'enfant n'avait d'autre ressource pour nourrir la pauvre femme, restée veuve par suite des guerres civiles, que de cueillir des fruits de mûrier. Alors il séparait le noir du jaune, c'est-à-dire les fruits mûrs de ceux qui ne l'étaient pas encore. Tsaï-Chun fut rencontré un jour par des brigands nommés les Sourcils-Rouges, comme il était occupé à faire ce triage. Interrogé par ceux-ci sur ce qu'il faisait, il répondit : « Les bonnes mûres, je les garde pour ma mère ; celles qui sont mauvaises, je les garde pour moi. » Les brigands, émus de compassion pour l'orphelin qui montrait tant de piété filiale dans un si jeune âge, lui donnèrent trois mesures de riz et deux pieds de vache.

» La famine cessa ; mais la mère de Tsaï-Chun était toujours aussi pauvre. Lui, devenu plus grand et plus fort, pouvait supporter les fatigues : aussi allait-il quelquefois travailler jusqu'à la distance de cent *lis* (dix lieues), afin de pouvoir rapporter à la veuve la provision du riz nécessaire à ses repas. Plus tard Tsaï-Chun fut élevé aux emplois et devint immensément riche ; mais depuis long-temps sa mère avait cessé de vivre. Au temps de sa grandeur il aimait à revoir l'asile de sa misère ; et, lorsqu'il se promenait dans le pays, suivi de cent chars, entouré de tout le luxe de son temps et porté par une troupe d'esclaves, Tsaï-Chun disait en soupirant : « Je voudrais manger des herbes sauvages et porter encore du riz pour ma mère pendant une distance de cent *lis* ; mais, hélas ! cela ne peut plus être ! »

» La septième légende dit : *Yong tsiouen yo li* (la fontaine jaillissante, le poisson sauteur). Or, ceci se rapporte à la femme de Kiang-Chi, qui vivait sous la grande dynastie des Han, à l'époque où le jour fut divisé en douze périodes de deux heures chacune (l'an 72 avant J.-C.). La femme de Kiang-Chi montra la plus grande piété pour sa mère et ensuite pour la mère de son mari. Celle-ci, dans sa vieillesse, ne voulait manger que des carpes et ne voulait boire que de l'eau prise dans le fleuve nommé Yang-Tseu-Yang. Journellement l'obéissante belle-fille faisait un voyage pour aller renouveler les provisions de la mère de son mari. Un seul jour la femme de Kiang-Chi, épuisée de fatigue, négligea d'aller au fleuve : son mari la répudia. Chassée de la maison, elle travailla jour et nuit du métier de tisserand, et avec le produit de son travail non-seulement elle subvenait à ses propres besoins, mais encore il lui était possible de payer une personne qui tous les jours allait chercher une petite carpe et une cruche d'eau du Yang-Tseu-Yang. Cette même personne venait ensuite les déposer secrètement dans la maison de la belle-mère.

» Long-temps chez Kiang-Chi on ignora quelle était la main qui approvisionnait ainsi la vieille mère de tout ce qu'elle aimait ; mais à la fin le secret fut découvert. Alors le mari, repentant de sa dureté envers un cœur si plein de fidélité à ses devoirs, alla chercher sa femme et la rétablit dans ses droits d'épouse. Celle-ci recommença ses voyages journaliers au Yang-Tseu-Yang, et avec tant de persévérance que pour rien au monde elle n'eût voulu manquer à cette tâche souvent pénible. Ce fut pendant une de ces courses lointaines que l'année suivante elle donna le jour à un fils. Ceux qui l'avaient trouvée sur la route, au moment de sa délivrance et implorant le secours des passants pour l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, la rapportèrent presque mourante. Malgré ses souffrances la femme de Kiang-Chi laissait percer un doux contentement d'elle-même dans ses regards. Le ciel, qui soutenait son courage, avait permis qu'elle fût de retour au logis avec la provision journalière avant l'heure du repas de sa belle-mère. Son fils, ayant grandi, devint plus tard le porteur de la seule eau que son aïeule voulût boire. Un jour l'enfant, en puisant de cette eau, tomba dans le Yang-Tseu-Yang et fut noyé.

» La femme de Kiang-Chi n'osa pas reprocher son malheur à sa belle-mère ; et, comme il est dit que ce n'est pas pécher par la parole que de déguiser la vérité, lorsque celle-ci peut blesser la sensibilité de nos parents, elle attribua la mort de son fils à une autre cause, et le pleura en secret. Le ciel, ému par cette héroïque surveillance de soi-même, permit que le corps de l'enfant surnageât. Celui qui augmente ou diminue le nombre des années sur le livre d'or de la vie restitua à l'enfant le nombre des jours qu'il venait de lui retrancher. Il fut donc rendu à sa mère ; et, pour que le péril auquel il avait succombé une première fois ne se renouvelât plus, le génie du foyer fit jaillir à côté de la chaumière de Kiang-Chi une fontaine d'eau limpide et détournée du cours ordinaire du Yang-Tseu-Yang. Dans cette eau miraculeuse on voyait frétiller des poissons sauteurs. Ainsi, cette fontaine procura abondamment, sans danger comme sans fatigue, l'eau et les carpes favorites de l'aïeule.

» La huitième légende dit : *Ou-mang ssé ouan* (Ou-mang nourrit les moustiques). Or, ceci se rapporte au jeune Ou-mang, qui vivait à l'époque où fut construite la grande muraille (220 ans avant J.-C.). La pauvreté de son père était si grande qu'il ne pouvait avoir de couverture pour son lit ; et, dans les

nuits d'été, il souffrait cruellement de la piqûre des moustiques. L'enfant, qui n'était encore que dans sa huitième année, ne voulait pas chasser les insectes qui le dévoraient de peur qu'ils n'allassent importuner son père. Quand Ou-mang eut atteint un âge plus avancé, il suivit ce père bien-aimé dans la forêt où celui-ci exerçait le métier de bûcheron. Un jour un tigre s'élança sur le pauvre coupeur de bois, et il allait le dévorer, lorsque Ou-mang, dit l'histoire, oubliant qu'il avait un corps, mais se souvenant qu'il avait un père, s'élança sur le tigre, le saisit par le cou et l'obligea à lâcher sa proie. Délivré du péril, le bûcheron, d'un coup de hache, abattit le monstre, et à son tour il sauva la vie à son fils.

» La neuvième légende dit : *Ki mou ssé tsin* (sculpter le bois et servir ses parents). Or, ceci se rapporte à Ting-Lan, qui vivait à l'époque où la fête des lanternes fut instituée (l'an 806 de l'ère chrétienne). C'était un pauvre porteur de fardeaux dans les marchés publics. Il n'avait pu connaître ses parents; car, lorsque ceux-ci moururent, Ting-Lan était à peine âgé de quelques mois. Mais le ciel avait mis dans son cœur les sentiments précieux de la piété filiale, et c'était une grande douleur pour l'orphelin que de n'avoir plus sur la terre un père et une mère à aimer et à servir. Toute sa joie était de parler de ses parents morts à ceux qui les avaient connus ; mais, comme une bouche altérée qui voit à distance couler la source d'eau pure sans pouvoir en approcher ses lèvres, Ting-Lan, en écoutant les anciens amis de son père et de sa mère, irritait sa soif d'amour filial au lieu de la satisfaire. Il eut un songe; et, dans ce songe, ceux qu'il regrettait tant lui apparurent; leur image se fixa si bien dans sa mémoire qu'à son réveil il croyait les voir encore.

» Ting-Lan alors, devinant bien que cette miraculeuse apparition lui avait été envoyée pour qu'il pût réaliser le vœu de toute sa vie, sculpta, à l'aide de son couteau, deux images en bois si parfaitement semblables à celles qu'il avait vues en rêve, que chacun de ceux qui se souvenaient à peine de la physionomie de ses parents, furent frappés de surprise en retrouvant dans les deux idoles de Ting-Lan les traits qui s'étaient effacés de leur mémoire. « Oui, voilà bien ton père, voilà bien ta mère, lui dirent-ils; ils sont vivants! » Ils ne l'étaient pas, hélas! et cependant le pieux fils les servait et les honorait comme s'ils avaient pu le voir et le bénir. Il n'entreprenait rien sans les avoir consultés; et lorsqu'il avait commis quelque faute, il se mettait à genoux devant eux et implorait leur pardon.

» Ting-Lan se maria. La femme qu'il prit n'avait point comme lui un cœur rempli du saint amour de la famille : aussi trouvait-elle ridicule et digne de mépris le culte qu'il rendait à deux morceaux de bois sans valeur. Un jour que son mari était absent, la femme de Ting-Lan piqua avec une aiguille les doigts des deux images. A son retour, le fils respectueux étant allé saluer son père et sa mère, vit du sang au bout de leurs doigts et des larmes dans leurs yeux. Ting-Lan, au désespoir, demanda à sa femme d'où venait ce sang, et quelle était la cause de ces larmes. La coupable, effrayée du miracle, avoua son crime. Son mari la répudia, et, jusqu'au dernier jour de sa vie, il continua de servir ses parents.

» La dixième légende dit : « *Goueï mou maï eurl* (pour une mère enterrer un fils). » Or, ceci se rapporte à Ko-Yang qui vivait à l'époque où le grand canal fut creusé (l'an 1344 de l'ère chrétienne). Ko-Yang, qui avait un fils de trois ans et une vieille mère, dit un jour à sa femme : « Notre misère est si grande qu'il nous est impossible de nourrir en même temps ma mère et notre enfant. Le ciel peut encore nous accorder un fils, mais une mere qu'on a perdue, le ciel ne la remplace pas; nous devons donc, pour sauver l'une, enterrer l'autre. » La femme de Ko-Yang, malgré l'horreur que lui inspirait la proposition de son mari, vaincue par la nécessité, consentit en pleurant à la mort de son fils. Ko-Yang emmena l'enfant dans un bois voisin, et tandis que le pauvre petit, ignorant du sort qui l'attendait, jouait avec les marguerites dorées, son père, le front soucieux, le cœur serré, creusait la fosse à coups de bêche. Quand il eut atteint à la profondeur de trois pieds, il aperçut un lingot d'or sur lequel était cette inscription :

Le Maître du ciel donne cet or à Ko-Yang,
le pieux fils;
le gouvernement ne pourra le saisir;
personne ne pourra le lui prendre.

» La onzième légende dit : *Maï chin tsang fou* (se vendre pour donner la sépulture à un père). » Or, ceci se rapporte à Tong-Yong, qui vivait à l'époque où l'art d'imprimer les livres fut inventé par Fong-Tao (l'an 924 de l'ère chrétienne). Le père de Tong-Yong étant mort, son fils allait pleurant sur une place publique, désespéré et de la perte qu'il venait de faire et de ce qu'il était si pauvre qu'il ne pouvait rendre les honneurs funèbres au défunt. Un riche cultivateur qui passait par là s'informa du motif de ses larmes. Alors cet homme, le voyant fort et le supposant courageux puisqu'il était bon fils, lui dit : « Ne pleure plus, Tong-Yong, tu n'auras pas la honte de livrer le corps de ton père à la voracité des oiseaux de proie. Je te donnerai autant d'argent qu'il en faut pour lui élever le tombeau à sept étages; mais à la condition que tu resteras mon esclave jusqu'au jour où tu pourras te racheter. » Tong-Yong, ému de reconnaissance, accepta le marché. Quand il eut honorablement accompli les

funérailles de son père, il se mit en route pour se rendre chez son maître, lequel demeurait à 150 *lis* (15 lieues) de l'endroit où le pieux fils l'avait rencontré.

» Chemin faisant, une jeune fille apparut à Tong-Yong et lui demanda s'il voulait la prendre pour femme. « C'est un triste sort que vous ambitionnez, lui répondit-il ; car la femme d'un esclave est doublement esclave elle-même ; il faut qu'elle serve deux maîtres : le maître de tous deux d'abord, et puis son mari. » La jeune fille répliqua par ces paroles du *I King :* « Le ciel est mâle et la terre femelle ; la femme doit être soumise à l'homme. » Tong-Yong, la voyant jeune, belle et résignée, lui dit : « Viens ! » et elle l'accompagna chez son maître. Trois jours après l'esclave du cultivateur était libre ; car il n'avait fallu que ces trois jours à la femme de Tong-Yong pour tisser trois cents pièces de soie, qui servirent à racheter son mari. Les deux époux reprirent ensemble le chemin de la ville où était mort le père de Tong-Yong. Quand ils furent arrivés à l'endroit où peu de jours auparavant ils s'étaient rencontrés pour la première fois, la jeune fille prit son vol dans les airs et disparut. Ainsi la piété filiale de Tong-Yong ayant ému le ciel, il permit qu'un ange lui apparût et tissât la soie pour le racheter.

» La douzième légende dit : « *Kou-Tchou-Seng-Sun* (il pleure aux bambous pour faire pousser les rejetons). » Or, ceci se rapporte à Mang-Tsong, qui vivait à l'époque où fut établi l'usage d'emprisonner les pieds des femmes dans des bandelettes de lin (vers l'an 935 de l'ère chrétienne). La mère du jeune Mang-Tsong, pauvre veuve, était dangereusement malade ; on lui dit que le seul médicament capable de la sauver du danger de mort, consistait en un bouillon de rejetons frais de bambous. Mais on se trouvait alors au cœur du cruel hiver, et Mang-Tsong se voyait dans l'impossibilité de se procurer la plante précieuse par les moyens qui sont au pouvoir de l'homme. A la fin, dans son désespoir, et sans compter sur l'accomplissement de ses vœux, l'enfant se rendit dans une plantation de bambous ; la neige couvrait la terre et le givre étincelait sur les rares brins d'herbes desséchés çà et là. Alors il se tordit les bras et versa d'abondantes larmes. Ses pleurs commencèrent à faire fondre la neige, et immédiatement une fissure de la terre s'étant ouverte, des rejetons frais de bambous percèrent la surface. Mang-Tsong s'empressa de les cueillir ; il les porta chez lui, et, suivant les paroles du médecin, le bouillon qu'il obtint avec les fruits de sa merveilleuse récolte rendit aussitôt la santé à la malade. »

Yang, ayant ainsi égrené le collier perle à perle, se tourna vers le bonze et lui demanda si l'explication était telle qu'il la voulait.

« Vous avez oublié, lui répliqua son hôte, de nommer celui qui a rassemblé toutes ces vertus filiales en sa seule personne, et dont le titre d'honneur dans le temple de la famille sera la treizième perle du collier, ou la perle impériale.

— Je ne le connais pas celui-là, dit le bachelier cherchant dans sa mémoire.

— Ignorant ! » riposta le bonze d'un ton à couvrir de honte le bonhomme Yang. Mais aussitôt, prenant ce dernier par la main et parlant à la foule assemblée, le soi-disant religieux bouddhiste s'écria : « La perle impériale du collier, la voici ! c'est Yang, le maître d'école de la ruelle des Immortelles-d'Eau ; c'est Yang, surnommé la parfaite lumière, parce qu'il a guidé pendant vingt ans sa mère aveugle, parce que, grâce à son infatigable piété, la vénérable infirme parvint à oublier qu'elle avait perdu la clarté du jour. »

Le bachelier était muet de surprise au milieu de la foule transportée d'admiration. Cependant il ne devait pas se flatter d'être au bout de tous les étonnements que son visiteur lui avait ménagés. A peine achevait-il de parler, que le bruit des instruments de musique éclata dans la rue, et un riche palanquin fut déposé devant la porte de l'école.

« Ceci est à moi, dit l'étranger en désignant le palanquin au parasol vert, marque d'honneur d'un grand dignitaire de l'État. Si tu veux y prendre place à côté d'un homme qui n'a pu vaincre ta modération, et qui te proclame sage et savant, il sera dit dans l'histoire que le frère de ton souverain, l'examinateur impérial des écoles, a honoré en toi la patience, les vertus modestes et la piété. »

Yang et les assistants tombèrent à genoux devant le prince, et celui-ci n'ayant pu décider le maître d'école à abandonner ses élèves pour briguer un plus haut rang dans la carrière des lettres, dit en le quittant :

« Ta modestie n'enlèvera rien à ta gloire, car chacun sait maintenant que tu as enrichi de sa perle la plus précieuse le collier de la famille. »

Michel MASSON.

LÉNORE.

BALLADE ALLEMANDE DE BURGER.



Les rêves ont troublé le sommeil de Lénore :
Triste, elle s'est levée avant l'aube du jour :
« Es-tu mort ou parjure ? ô Wilhelm, mon amour !
Tarderas-tu long-temps encore ? »

De sombres visions l'agitent chaque nuit,
Car Wilhelm est parti le soir des fiançailles,
L'ingrat l'a délaissée, et maintenant il suit
Frédéric Deux dans les batailles.

Mais la paix est conclue, et le bruit des chansons
Succède dans la plaine au sifflement des balles ;
On entend retentir avec de joyeux sons
Les trompettes et les timbales.

Les soldats triomphants regagnent leurs foyers,
Et d'épais bataillons, échappés au carnage,
S'avancent sur les ponts et le long des sentiers,
Le front couronné de feuillage.

Et, pour les accueillir et leur donner la main,
Jeunes gens et vieillards sont là sur le chemin.
« Ma prière est enfin par le ciel exaucée !
Ami, sois bienvenu ! » dit mainte fiancée.
« Mon père est de retour, » dit maint enfant joyeux,
La gaîté dans le cœur et les pleurs dans les yeux.

Mais Wilhelm est absent ; c'est en vain que Lénore
Cherche au milieu des rangs cet époux qu'elle adore,

Et que, les parcourant d'un regard alarmé,
Elle crie : « Où donc est mon Wilhelm bien-aimé? »
On l'ignore, et, pendant que s'éloigne la foule,
Lénore, échevelée et folle en ses douleurs,
Pâle de désespoir, se meurtrit et se roule
Sur le sol baigné de ses pleurs.

Sa mère accourt : « Enfant, que Dieu te soit en aide!
Qu'est-ce donc? à tes maux n'est-il point de remède?
Ah! laisse au moins ta mère en prendre la moitié! »
—Malheur à moi! malheur! il n'est plus, ô ma mère!
Périssent l'univers, et les cieux, et la terre!
Le Seigneur n'a point de pitié.



—O ma fille! invoquons le Créateur suprême;
Ce qu'il fait est bien fait; il nous garde et nous aime...
—Et pourtant son courroux nous accable aujourd'hui!
A quoi sert d'implorer ses bontés souveraines?
A quoi sert de prier? les prières sont vaines,
Et ne montent pas jusqu'à lui.

—Ma fille, quel démon égare ta parole?
Connais mieux le Très-Haut, le Père qui console
Et n'abandonne point ses enfants dans le deuil.
Le Très-Saint Sacrement calmera ta souffrance...
—Les sacrements sont faux, et n'ont point la puissance
D'arracher les morts au cercueil.



— Écoute, mon enfant; en son humeur légère,
Peut-être il est au bras d'une femme étrangère :
Il a rompu ses nœuds; oublie un insconstant;
Il expira bientôt ses coupables délices,
Et les démons pour lui préparent leurs supplices
Dans le royaume de Satan.

— Non, ma mère, à ses jours le fer a mis un terme;
La tombe garde bien les morts qu'on y renferme;
Le trépas seul pourra consoler mes ennuis.
Que maudite soit l'heure où je parus au monde;
O ma vie, éteins-toi dans une nuit profonde!
O malheureuse que je suis!

— Son cœur dément les mots que sa bouche profère,
Seigneur, pour mon enfant ne soyez point sévère,
Ne la regardez point d'un œil trop rigoureux!
Ma fille, pense à Dieu, pense au bonheur céleste!
Qu'importent les chagrins de la terre? il te reste
Encore un époux dans les cieux.

— O ma ma vie, éteins-toi dans l'horreur des ténèbres!
Qu'est-ce que le bonheur? que sont ces lieux funèbres,
Où le blasphémateur est, dit-on, châtié?
Le bonheur c'est Wilhelm, l'enfer c'est son absence...
O ma mère, pourquoi m'avoir donné naissance?...
Le Seigneur n'a point de pitié!... »

C'est ainsi que Lénore, en sa sombre imprudence,
Méconnaissait de Dieu la sainte providence.
Son fougueux désespoir gémit jusqu'au moment
Où dans l'obscurité les cieux s'ensevelissent,
Où les étoiles d'or étincellent et glissent
Sur la voûte du firmament.

Mais au dehors quel bruit se fait entendre?
Trap! trap! trap! trap! c'est le pas d'un coursier;
Un cavalier soudain vient d'en descendre,
Et de son sabre a résonné l'acier.
Vers le perron le voilà qui chemine;
Jusqu'à la porte il monte, il est monté!
Et la sonnette à la voix argentine,
Gling! gling! gling! gling! a doucement tinté.

« Holà! dit-il, ne sois pas alarmée;
Que mes accents dissipent tes frayeurs.
A ton Wilhelm ouvre, ma bien-aimée:
Te trouve-t-il dans la joie ou les pleurs?
— C'est toi, Wilhelm, à cette heure avancée!...
Lénore, hélas! n'espérait plus te voir;
D'affreux tourments assiégeaient sa pensée...
D'où viens-tu donc avec ton cheval noir?

— J'accours ici chercher celle que j'aime;
Suis-moi, Lénore, et partons sans retard;
Mon cheval noir m'amène de Bohême.
— Mais pourquoi donc es-tu venu si tard?
— Il est minuit, et ce n'est qu'à cette heure
Qu'on nous permet de chausser l'étrier.
— Entre, Wilhelm, entre dans ma demeure;
Dans la forêt j'entends le vent crier.

— Laisse le vent crier: que nous importe?
De ses fureurs n'ayons aucun souci.
Mon coursier gratte et hennit à la porte;
Ne tente point de m'arrêter ici.
Sur mon cheval saute en croupe, Lénore!
Chausse-toi vite et fuyons à l'instant,
Car nous ferons deux cents milles encore
Pour arriver au lieu qui nous attend.



— Y songes-tu? deux cents milles encore!
Pourrions-nous donc les franchir cette nuit?
N'entends-tu pas cette cloche sonore
Dont le battant vient d'annoncer minuit?
— Hurra! les morts et moi nous allons vite;
Pour nous la lune éclaire le chemin.
Rassure-toi; si loin que soit mon gîte,
Nous l'atteindrons, je gage, avant demain.

Quel est l'abri vers lequel tu me guides?
Quel est le but de nos pas hasardeux?
— Un lit formé de six planches solides,
Avant le jour nous recevra tous deux.
Calme l'effroi de ton âme inquiète,
Lénore; allons! saute sur mon cheval.
Les conviés, préparés à la fête,
Nous attendront au banquet nuptial. »

Et la croupe a reçu Lénore, qui frissonne;
Puis, en avant! hop! hop! Ainsi le galop sonne,
Désordonné, brûlant.
Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine,
Et, broyés par les fers, les cailloux de la plaine
Roulent en pétillant.

Oh! comme sous leurs pas s'envolent les vallées,
Et de bois chevelus les montagnes voilées,
Et les bourgs et les forts!
« La lune montre au ciel sa figure blémie,
Hurra! les morts vont vite! en as-tu peur, ma mie?
— Non...; laisse en paix les morts!



—Qu'est-ce que ce convoi qui lentement s'approche?
C'est un mort qu'on enterre : écoute de la cloche
Les rauques tintements! »
Au-dessus du convoi les corbeaux se rassemblent;
Il marche avec des chants lugubres, et qui semblent
De sourds coassements.

« Holà! je vous invite au banquet de mes noces!
Plus tard vous choisirez parmi toutes ces fosses
Celle du trépassé.
Chantre, entonne pour nous l'hymne du mariage;
Prêtre, tu béniras le nœud qui nous engage! »
Les plaintes ont cessé :



Le cortége funèbre, interrompant son œuvre,
S'allonge derrière eux ainsi qu'une couleuvre,
Et va se déroulant.
Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine,
Et, broyés par les fers, les cailloux de la plaine
Roulent en pétillant.

« Auprès de ces gibets vois-tu dans la nuit brune
Tous ces fantômes blancs, que colore la lune,
Frémir et s'agiter?
— Çà, coquins, suivez-moi : l'épousée est jolie,
Et dans le bal joyeux, où ma voix vous convie,
Il vous faudra sauter. »

Et la bande les suit, du gibet détachée,
Avec le bruit du vent dans la feuille séchée,
Qu'il soulève en sifflant.
Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine,
Et, broyés par les fers, les cailloux de la plaine
Roulent en pétillant.

Oh! comme sous leurs pas s'envolent les vallées,
Et de bois chevelus les montagnes voilées,
Et les bourgs et les forts!
« La lune montre au ciel sa figure blémie;
Hurra! les morts vont vite! en as-tu peur, ma mie?
—Non...; laisse en paix les morts!

« Je sens l'air du matin,... mon cheval noir, courage!
L'heure vole, et je dois achever mon voyage
Avant le point du jour.
A nous hâter le coq en chantant nous invite!
Le sablier s'écoule... Hurra! les morts vont vite. .
Voici notre séjour! »

Contre une grille en fer il s'élance, il la frappe :
Elle s'ouvre en grinçant, et le cheval s'échappe.
Ses bonds précipités
Ébranlent les sentiers de l'asile suprême
Et les mille tombeaux que la lune parsème
De reflets argentés.

Mais tout à coup, voyez! ô prodige! ô mystère!
Le manteau de Wilhelm s'éparpille en poussière,
Et le beau cavalier
N'est plus rien qu'un squelette aux formes anguleuses,
Et qui tient une faux entre ses mains noueuses,
Avec un sablier.

Le cheval noir se cabre; une visqueuse écume
Inonde tout son corps; de sa bouche, qui fume,
Jaillit un fleuve ardent;
D'étincelles de feu sa crinière est couverte,
Et dans les profondeurs de la terre entr'ouverte
Il s'abîme en grondant.

Et de longs hurlements dans les airs retentissent;
Au fond de leurs tombeaux les trépassés gémissent
D'une effrayante voix;
Des spectres décharnés quittent le sombre empire;
Lénore pousse un cri, se débat, et respire
Pour la dernière fois.

Les esprits ont formé des rondes autour d'elle,
Et disent en dansant : « D'une peine cruelle
Si ton cœur est navré,
N'outrage point le ciel par un blasphème infâme! ..
Et maintenant que Dieu fasse grâce à ton âme!
Ton corps est délivré. »





SUZON LA CUISINIÈRE.



Que la campagne qui s'étend de Lieursaint à Melun produisait un effet magique ! Elle était couverte de neige ; chaque arbre offrait un brillant rameau de cristal, auquel le soleil couchant venait attacher des milliers de petits lampions rouges, bleus, verts et violets. Le froid était vif et cassant. Pas un oiseau ne rayait l'espace. A des distances perdues, des lignes de fumée montaient lentement dans l'air en forme de tire-bouchons et accusaient quelque reste de vie sur la terre muette et glacée. Quel charme n'a pas ce sommeil de la nature ! Comme l'homme que ne viennent plus distraire le feuillage des arbres, le bruit des ruisseaux, l'éclat des prairies, le chant des oiseaux, la conversation des êtres créés, aime à rentrer en lui et se sent sérieusement heureux en goûtant ces deux puissantes jouissances du cœur et de l'esprit : se souvenir et imaginer, regretter et espérer encore ! J'ai toujours considéré l'hiver comme un oncle qui vous fait la morale, mais dont on doit hériter.

Au milieu de ces grands carrés bien nivelés et polis, où Napoléon aurait rêvé quelque plan de bataille, on distinguait, aux larges lames de lumière horizontale partie du disque solaire, des touffes d'arbres, des toits de plomb, un grand développement de murs et de grilles de fer. En approchant, le vieux château de Chandeleur se montrait, derrière sa porte rouillée et à l'extrémité de ses triples allées de tilleuls et de marronniers, dans toute sa magnificence architecturale. Il était sombre comme la saison, et en parfaite harmonie avec le ciel gris qui lui servait de fond et de voûte. Décembre, s'il eût été seigneur de l'endroit, n'aurait pas choisi de plus convenable demeure. Pas de lumière aux deux étages dont il se couronnait sous sa toiture d'ardoise

diagonale. Les deux girouettes, plantées dans le cœur de deux bouquets de plomb, gémissaient comme deux orfraies aveugles.

Le château de Chandeleur était pourtant habité par un des plus braves et des plus joyeux gardes-du-corps du temps de la restauration. C'était là qu'après les plus hardies équipées, le commandant Mauduit de la Vallonnière était venu cuver ses amours, ses duels, ses intrigues, nous n'ajouterons pas et ses dettes, car il avait toujours été trop riche pour en faire, malgré ses effrayantes prodigalités. On ne lui avait connu qu'un seul défaut, dont il s'était sans doute corrigé en quittant la cour, le monde et les plaisirs : c'était celui de montrer une excessive vivacité dans ses colères jalouses, de mettre un peu trop sa cravache au service de sa main, et sa main au service de ses disputes intérieures avec ses maîtresses. Chacune d'elles pouvait dire, en indiquant une oreille déchirée, le front coupé d'une ligne bleue ou le cou estampé d'une marque nébuleuse : « J'ai servi sous le commandant Mauduit de la Vallonnière ; j'ai été aimée de lui. » Il n'était pas moins aimé, en effet, de toutes ces charmantes femmes, ses victimes. Comme elles le regrettaient en parlant de lui ! il est vrai qu'il représentait le passé pour elles, et le passé est un si beau jeune homme ! Le commandant, c'étaient les bals de Saint-Cloud, de Saint-Germain et du Pecq ; les promenades enchantées de Tivoli, à travers ces petites allées de myrtes où il faisait si sombre, les loges mystérieuses à Feydeau, les soupers chez Baleine, les folies de carnaval pendant les premières années du mariage de la duchesse de Berry, qui aimait tant qu'on s'amusât autour d'elle ; enfin, le commandant Mauduit leur rappelait vingt-cinq ans, la jeunesse, l'amour, le bonheur. Tout avait disparu ou était sur le point de disparaître, excepté le commandant, retiré dans son beau et sévère château de Chandeleur, au bout du monde ou aux portes de Paris, selon qu'il le voulait ; mais tout fait croire qu'il préférait être au bout du monde, car il allait à peine deux fois par an à Paris, et encore était-ce pour des affaires indispensables, pour donner une signature à son notaire ou se présenter chez son avoué.

On ne s'expliquait pas entièrement, par l'effet seul d'une bouderie légitimiste, cette séquestration absolue, après une vie aussi accidentée que la sienne. Peu à peu presque tous les partisans de la branche aînée avaient fait leur soumission, ceux-ci ouvertement, ceux-là à la suite de tous les délais hypocrites à l'usage des consciences étroites. Le commandant de la Vallonnière demeurait donc évidemment loin de Paris à cause d'un motif tout à fait étranger à l'opinion qu'il professait en politique. Quel est donc ce motif ? se demandaient ses nombreux amis, ses anciens compagnons de fêtes, et toutes ces femmes charmantes dans le souvenir desquelles il n'avait pas été remplacé depuis bientôt huit ans. Encore s'il était marié, nous comprendrions ; si même il vivait dans son château avec la dernière représentante de quelque passion ; mais nous connaissons, se disaient ses amis et ses amies, toutes les passions sabrées par le commandant. Lui, grand Dieu ! s'enfermer entre quatre murs pendant huit ans avec une femme ! Mais la supposition serait encore absurde en lui accordant huit femmes, et en admettant qu'il n'aurait eu qu'une seule année à demeurer avec elles. Il n'était pas aussi facile qu'on se l'imaginera peut-être d'arriver à un complet éclaircissement par le fait très-naturel et très-simple d'une visite à son château de Chandeleur. Comme il n'invitait personne, personne ne croyait convenable de se rendre importun dans le but de satisfaire une curiosité qu'il aurait devinée. On regrettait donc beaucoup l'énigmatique commandant Mauduit de la Vallonnière en attendant qu'on l'oubliât.

Au moment où le soleil s'éteignait dans une mer de neige, une petite voiture s'arrêtait à la grille du château, qui s'ouvrit quelques minutes après. Le bruit des roues brisant les milliers d'aiguilles glacées amoncelées dans la grande avenue se fit entendre dans la solitude, et se perdit bientôt au milieu de l'immense silence répandu sur la campagne. La nuit d'ailleurs attachait déjà ses longs fils d'araignée aux branches noires du parc.

« Qui dois-je annoncer? demanda un domestique au voyageur descendu de voiture.

— Monsieur de Morieux, répondit celui-ci avec une visible hésitation. Oui, monsieur de Morieux. »

Puis, se tournant vers son domestique, le voyageur lui dit : « Attendons. Peut-être repartiras-tu tout seul ; peut-être nous en irons-nous ensemble. Cela dépend d'une circonstance... Donne-moi toujours mon manteau pour que je n'aie pas l'air de m'implanter ici. »

M. de Morieux achevait à peine sa phrase, qu'il entendit une voix qui venait du fond de plusieurs pièces et qui chantait, sur l'air de chasse si connu sous le nom de la Saint-Hubert.

«Vive ! vive l'ami Morieux !
Ah ! dois-je en croire mes deux yeux?
Vive ! vive l'ami Morieux !»

« Je reste, dit aussitôt M. de Morieux à son domestique. Pars.

— Quand faudra-t-il venir chercher monsieur ?

— Jamais, dit le commandant en prenant son ami entre ses bras et en l'ambrassant à plusieurs reprises.

— Je t'écrirai.

— On t'écrira, dit le commandant.

- Oui, monsieur le commandant.

— A propos, il me semble, reprit le commandant, qu'il fait bien froid pour t'en aller à Paris à cette heure et sans avoir rien pris. Rentre ton cheval, et va ensuite te chauffer, souper et te coucher. Tu ne t'en iras que demain... Ça t'arrange-t-il, Morieux? C'est que si cela ne t'arrangeait pas, cela me serait parfaitement égal. »

Les deux amis regagnèrent une vaste pièce placée du côté du parc, et se laissèrent tomber tous les deux dans d'immenses fauteuils de campagne, devant un feu en train de consumer une demi-voie de bois.

Dans le premier moment ils ne trouvèrent rien à se dire, tant ils éprouvaient une joie vive et cordialement vraie à être ensemble après huit ans de séparation. Le cœur a des éclairs, mais pas de logique. Ils ne savaient par où commencer le long poème de l'absence. Enfin, après s'être jetés une troisième fois dans les bras l'un de l'autre, M. de Morieux dit au commandant Mauduit :

« Tu es heureux, toi ?

— Ne le serais-tu pas, mon ami ?

— Ne parlons pas encore de moi. Tu es heureux, n'est-ce pas?

— Mais oui, très-heureux.

— Tu as renoncé au monde?

— Comme un cénobite.

— Un cénobite retiré dans un bon château.

— Excellent.

— L'été tu pêches?

— Oui, je pêche... qui l'aurait dit?

— En automne tu chasses?

— Beaucoup.

— Ton parc est giboyeux?

— Extraordinairement.

— L'hiver tu te recueilles auprès de ton feu, ou bien tu visites tes voisins. De braves gens, sans doute?

— Oui, mon ami.

— Ah! voilà le bonheur! tu l'as pris au gîte.

— Je le crois.

— Et tu l'as trouvé parce que tu es devenu sage.

— Pas plus qu'un autre, mon cher de Morieux.

— Je te demande pardon, plus sage mille fois qu'un autre, que tous tes amis, que moi surtout; tu as compris que Paris ne vaut rien à une certaine époque de la vie et quand on y a vécu comme nous. Y vivre garçon, c'est être chaque jour, chaque heure, martyr de son impuissance à suivre les autres, de plus jeunes qui viennent vous remplacer; y vivre marié?... mon ami, je te savais brave, aimable, spirituel, mais je ne te croyais pas du génie. Tu as du génie...

— Morieux, chez les anciens l'hospitalité se donnait pour rien; est-il d'usage maintenant chez nous de la payer d'avance par des compliments comme celui que tu m'adresses, ma parole d'honneur, je ne sais pourquoi?

— Tu as du génie, commandant, répéta de Morieux en s'agitant comme un homme très-affligé de ne pas en avoir.

— Voyons, mon bon ami, dit le commandant en passant amicalement son bras autour du cou de M. de Morieux, — qu'entends-tu par ces paroles, où je vois moins, avec raison, l'intention de me faire une flatterie que celle de te plaindre indirectement du sort. Si ce que je vais te dire te fâche, tant pis, mais je le dirai toujours. Je t'ai connu banquier.

— Oui, mon ami.

— Très-riche.

— Je suis plus riche que jamais.

— Alors, qu'ai-je donc que tu n'aies pas, qui te fasse envie, que je puisse te donner? Es-tu jaloux de mes cheveux gris? mais tu en as aussi; de ce coup de sabre que j'ai rapporté de la guerre d'Espagne, ou de ces deux dents qui me manquent?

— Mon ami! s'écria de Morieux, tu n'es pas marié, voilà ton bonheur; tu ne t'es pas marié, voilà ton génie.

— C'est donc cela?

— C'est cela, mon ami. Et n'est-ce pas assez? »

De Morieux laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et il garda cette attitude pensive jusqu'à ce que le commandant lui dit :

« Si je ne me trompe, tu as pourtant épousé une personne que tu aimais beaucoup.

— Mais pourquoi l'ai-je aimée? s'écria de Morieux comme un homme qui peut enfin parler, s'alléger d'un lourd et long silence, pourquoi l'ai-je épousée? Est-ce pour sa dot?

— Je crois qu'elle n'en avait pas...

— Pas le sou, mon ami. Est-ce pour son héritage? mais elle n'a rien à espérer.

— Madame de Morieux, interrompit le commandant Mauduit, qui ne voulait pas se faire d'avance l'approbateur de toutes les récriminations du mari contre la femme, est une fort belle et fort aimable personne...

— Je ne dis pas non; mais tu sais mieux que personne, mon ami, que ce n'est ni toi, ni moi, ni nos amis qui pouvions nous marier pour l'unique plaisir de ravir une jolie femme au monde et aux salons. Nous n'avons jamais fait la guerre à si haut prix.

— Sans doute...

— D'ailleurs quelle gloire raisonnable y avait-il à enlever madame de Morieux, demoiselle, au rang plus que modeste où elle est née? Tu sais qu'elle est la fille d'un de mes fermiers.

— Qu'importe, si tu l'aimais?

— Mais il importe beaucoup.

— Mais non!...

— Mais si !...

— Comment ?

— Tout mon malheur vient de là.

— Ton malheur ?

— Un malheur qui m'a fait quitter ce matin même ma maison comme un fou, comme un désespéré, comme un homme décidé à s'exiler, à se noyer peut-être, si à la douleur que j'éprouve avait dû se joindre par hasard celle d'être mal reçu chez toi !...

— Est-ce que c'était possible ? Mais dis-moi..... c'est-à-dire dis-moi, si tu le juges convenable, car tu ne me dois aucune confidence...

— Au contraire. Tes conseils...

— Je n'ai pas grande expérience en ménage, mon pauvre ami.

— Heureusement pour toi ! Le cœur de l'ami me suffira.

— Alors, puisque tu le veux, répliqua le commandant en croisant ses jambes, je t'écoute. Mais à propos, se reprit-il vivement en les décroisant et en se levant, il faut souper ou dîner; et pour dîner ou souper il est nécessaire que je donne mes ordres. Permets. — Le commandant sonna, un domestique vint.

— Mistral, monsieur dîne avec moi.

— Ah ! monsieur dîne avec vous.

— Oui... Qu'y a-t-il ici ?

— Mademoiselle Suzon a ordonné avant de partir....

— Il ne s'agit pas de mademoiselle Suzon, mais de nous faire à dîner. Au surplus, ajouta le commandant, voici le menu ; on l'exécutera à la lettre.

— Oui, monsieur, à la lettre.

— Des petits pâtés...

— Des petits pâtés ! dites-vous ?

— Des petits pâtés, insista sèchement le commandant. — Une truite saumonée. »

Mistral regarda son maître avec étonnement.

« Une truite saumonée, répéta celui-ci en ajoutant : un coq de bruyère.

— Un coq !

— Ce qu'il y a de plus coq ! Entends-tu ? »

De Morieux restait méditatif; il n'entendait pas un mot de ce que disait le commandant à son domestique.

« Mais, monsieur le commandant, le bouilli d'hier ?

— Tu le mangeras, répondit Maudut en pinçant si vivement l'oreille de Mistral, que celui-ci devint rouge comme une grappe de groseille de l'arrière-saison.

— Un faisan truffé.

— Un faisan. Mais, monsieur le commandant ?..

— Deux faisans.

— Et truffés ?

— Bourrés de truffes comme un mortier. Entends-tu ?

— J'entends, monsieur le commandant. Mais mademoiselle Suzon avait dit pourtant qu'on arrangerait ce restant de veau... »

En appuyant le pied du fauteuil sur l'orteil de Mistral, le commandant apprit à son maître Jacques à ménager ses commentaires, et à ne mêler, en ce moment, aucun nom propre à la conversation.

« Après, nous aurons une entrée de champignons.

— Oui, monsieur le commandant.

— Une salade de homards.

— Mais, monsieur le commandant, il faudra aller chercher toutes ces choses-là à Paris.

— Eh bien ! dit le commandant qui, pas à pas, avait poussé Mistral près de la croisée du salon et assez loin de la cheminée pour que de Morieux n'entendît presque rien ; on ira à Paris, on ira à Paris.

— C'est bien loin ; il est tard.

— On prendra des chevaux à la poste.

— Des chevaux de poste pour un homard !

— Pour mon plaisir. — L'oreille gauche de Mistral subit le pincement douloureux de l'oreille droite.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore, monsieur le commandant ?

— Je veux les plus beaux fruits de Chevet ; quelques ananas...

— Mademoiselle Suzon avait dit que les noix qui sont dans le grenier, et qui commencent à moisir, seraient mangées...

— Te tairas-tu ?

— Je me tais, monsieur le commandant.

— Pour vins nous aurons du volney, du chambertin, du château-margaux, du champagne et du vin du Rhin. »

Mistral, qui était Marseillais, comme son nom l'indique, fit un signe de croix.

« Et des liqueurs à l'avenant.

— A l'avenant ! murmura Mistral, qui crut qu'*à l'avenant* était le nom d'une liqueur très-chère et très-rare.

— Va-t'en maintenant. »

Bouleversé, Mistral se retirait; le commandant le rappela.

« Nous souperons à onze heures.

— A onze heures !

— Oui, monsieur Mistral.

— Vous ne vous coucherez donc pas à neuf heures.

— Apparemment, admirable et stupide Marseillais, digne de représenter au côté droit de la chambre, près des marchands de sucre ton honorable département. »

La tête basse, la stupéfaction écrite sur tous les traits, Mistral sortit du salon pour aller remplir les

ordres du commandant, ordres qui effrayaient son imagination, troublaient ses habitudes, à ce point qu'il se retourna pour s'assurer que c'était bien son maître de tous les jours qui les lui avait donnés.

« Nous souperons à onze heures, Morieux, dit le commandant à son ami en reprenant sa place auprès de lui.

— Quand tu voudras.

— Maintenant je t'écoute. Allume d'abord ce cigare. »

Et de Morieux continua ainsi le récit de ses tribulations conjugales.

« Tu comprends donc, commandant, que je n'ai épousé Lucette ni pour sa beauté, quoiqu'elle soit réelle, ni pour sa fortune, ni pour ses espérances, ni pour rien de ce qui fait aujourd'hui qu'on se marie à Paris quand on a mon nom et ma position sociale. J'étais fatigué, harassé du monde...

— Comme moi, murmura tout bas le commandant.

— Fatigué de la vie de restaurant...

— Comme moi.

— Fatigué, accablé des soirées au club, à l'Opéra, dans les cercles...

— Comme moi.

— Lassé du jeu, des intrigues des autres et des miennes.

— Comme moi, toujours comme moi.

— Accablé, ennuyé des succès mêmes que j'obtenais de mes quelques avantages d'homme riche, d'homme lancé, et peut-être aussi d'homme assez agréable, puisqu'il faut tout dire dans cette confession...

— Toujours comme moi.

— Mais toi, s'écria de Morieux, toi, tu ne t'es pas marié, et moi... Enfin, je poursuis: j'avais trente-huit ans; continuer la vie que nous menions depuis douze ou quinze ans me paraissait aussi impossible qu'il nous aurait paru impossible d'y renoncer lorsque nous étions en train d'en jouir. D'ailleurs nos amis se détachaient l'un après l'autre de ce faisceau que nous formions et que nous pensions si follement devoir toujours se tenir debout et fleuri comme un mai de village. Constantin occupait son consulat en Amérique, de Rostainger ne quittait plus ses terres de la Bourgogne, Villefeuille se mourait du foie; Champloux, l'excentrique Champloux, avait été obligé, depuis la mort de son oncle, de se mettre à la tête de sa manufacture de Choisi-le-Roi; toi-même, tu préludais déjà à l'exil où tu as fini par te confiner: qu'allais-je devenir? et puis... et puis...

— Et puis, il faut bien le dire, interrompit le commandant, et puis tu avais trente-huit ans; et quand on a comme nous tenu long-temps la campagne, vieilli au service, trente-huit ans vous font trouver l'oreiller agréable et le coin du feu fort doux; je sais qu'il y a des exceptions.

— C'est parce que je n'étais pas une de ces exceptions, c'est parce que je ne voulais pas en être une, car on est un peu ce qu'on veut, que je ne me sentais pas le courage de vivre en garçon: toi, tu as eu cet admirable courage...

— Ne parlons pas de moi.

— Monsieur, vint dire tout bas Mistral à l'oreille du commandant, mademoiselle Suzon a emporté la clef de l'armoire où est le sucre.

— Je crois que celle-ci ouvre cette armoire. Tiens, sers-t'en et sors.

— Il fallait bien...

— Va-t'en.

— Oui, monsieur.

— Ne te gêne pas, commandant; un maître de maison n'a pas de permission à demander.

— Non, ce n'est rien: une femme de confiance que j'ai ici pour diriger le château est allée pour quatre jours à Melun, et les domestiques ne savent rien faire quand elle n'est plus là. Mais continue.

— La fille d'un de mes fermiers, Lucette Vernon, était venue quelquefois chez moi pour me payer les rentes de son père. Sa naïveté, sa grâce villageoise, son charmant naturel, sa modestie m'avaient frappé. Lorsque je vins à m'occuper sérieusement de ménage, je dus, tu le supposes, passer en revue non pas les femmes que j'aimais le plus, car nous en étions arrivés à ne pas aimer beaucoup, tu le sais, commandant.

— Ce n'est que trop vrai.

— Eh bien! je te dirai, pour abréger ce récit, que je n'en vis pas, parmi celles qui pourraient peut-être m'aimer, de plus convenablement placée que Lucette Vernon. Elle m'aimerait pour moi, j'avais été très-utile à son père pendant trois mauvaises années de récolte, j'avais fait avoir à sa mère un débit de poudre rural; c'est grâce à moi que son frère avait été libéré du service militaire; enfin, en l'épousant, je lui reconnaissais deux cent mille francs, et lui donnais pour faire son trousseau vingt mille francs comptant.

— Paysanne, épouser un gentilhomme riche, qui fait de la banque pour se distraire, qui possède, car tu as cela au moins, trente mille livres de rente, c'est faire un assez beau rêve. Mais ce que je ne comprends pas, mon cher de Morieux, poursuivit le commandant, c'est que tu aies fait sans amour, sans violent amour de ton côté, un pareil mariage.

— Mon cher, l'amour serait venu, j'en suis sûr, sans ma mauvaise étoile.

— Ah! il y a une étoile? Et où l'a places-tu? Voyons cette étoile.

— Ce qui me fit faire ce mariage est la même cause, mon ami, qui rend si cher à l'homme qui a

long-temps voyagé le coin du foyer ; la cause qui porte naturellement l'homme qui a fait excès du vin à boire de l'eau ; la cause qui veut que toi-même, car je te citerai toujours comme exemple, sois venu ici te reléguer au milieu de deux ou trois forêts, à six lieues de Paris, et au fond d'un vieux château à machicoulis. Les femmes du monde m'avaient blasé, une femme de la campagne, pensai-je, me soufflera une seconde vie, changera mes horizons, comme disent les poëtes, et d'autres sensations me rendront le cœur meilleur et l'esprit plus content. Enfin j'avais arrêté d'épouser une femme simple. Qui mieux choisir que Lucette ? Pour que ma transformation fût complète, je me promis de me faire simple comme elle dans la vie nouvelle que j'allais lui devoir. Ceux qui le trouveraient mauvais détourneraient la tête. Je résolus, en l'épousant, de voir ses parents, de me lier le plus intimement possible avec son père le fermier, avec son oncle qui a une scierie de planches sur l'Étampes, avec ses cousins, des meuniers, des marchands de blé, des marchands de fourrage. Tu souris...

— Un peu... Je vois venir...

— Tu ne vois rien venir, je te l'assure. Enfin j'épousai Lucette Vernon.

— Te voilà en plein fourrage, comme tu le désirais.

— Comme je le désirais. La lune de miel...

— Monsieur, vint dire une seconde fois Mistral au commandant, mademoiselle Suzon a aussi emporté la clef de l'armoire où l'on met l'huile et les épiceries. »

Après avoir jeté à Mistral un regard qui l'eût fendu s'il eût été de marbre, le commandant lui dit, toujours sans être entendu de M. Morieux : « Qu'on aille acheter de l'huile au village, et délivre-moi de toi. »

Mistral se retira très-peu rassuré.

« Tu disais donc que la lune de miel...., reprit le commandant, cherchant à déguiser le plus possible la contrariété sous-marine que venait de lui causer Mistral.

— Que la lune de miel fut du meilleur miel, du miel de Narbonne. Mon bonheur le plus doux, le plus vrai, le plus grand, je te l'avoue, fut de voir ma femme ne prendre aucun plaisir au luxe, à la splendeur dont elle se trouva tout à coup environnée et comme submergée. Il me sembla qu'elle regarda en pitié, qu'elle foula pour ainsi dire aux pieds, pour me servir de l'expression consacrée, les pompes du monde et ses magnificences. Allons ! me dis-je, elle a fait la moitié du chemin qui doit nous mener tous deux à une félicité parfaite. Elle est d'une admirable simplicité. Il me reste à faire maintenant l'autre moitié du chemin ; et je vais la faire. Tandis que ma femme est en train de dédaigner les séductions d'une société que j'ai dû lui montrer pour que la curiosité ne lui donnât pas plus tard le désir de la connaître, désir toujours dangereux quand il a été maladroitement comprimé, je vais, moi, de mon côté, compléter notre double éducation. Et je me rapprochai, ainsi que je me l'étais promis, de ses parents et de sa famille, bonnes gens, gens de la campagne. Je laissai ma femme à Paris, et j'allai résider avec quelque régularité au milieu de mes fermiers, m'associant à leur négoce, me familiarisant avec leurs habitudes, me levant de bonne heure, me couchant comme eux après la veillée, m'initiant enfin aux hommes et aux choses de cette autre société dont je voulais faire la mienne. L'apprentissage fut rude, mais j'espérais qu'il me récompenserait plus tard de ma patience, de mon dévouement, au bout duquel je voyais une existence calme, saine, heureuse, pour ma femme et pour moi. Cela valait bien quelques années de courage, quelques efforts de résignation.

— Quel âge avait ta femme quand tu l'as épousée ? demanda le commandant.

— Seize ans.

— En sorte que, lorsqu'elle a eu dix-huit ans, tu en as compté quarante, dirait Mistral ou M. de la Palice.

— Mais oui.

— Ah ! mon ami !

— Tu crois deviner, commandant ?

— Je te devine. Couvre-toi.

— Tu ne devines pas du tout.

— Ainsi, tu n'es pas ?...

— Non...

— Je ne suis que marié.

— Que marié ?

— Ne trouves-tu pas que c'est assez ?

— Alors, je ne devine pas.

— Écoute, commandant.

— Si je t'écoute ! »

Mistral entra pour la troisième fois au salon. La moustache pommelée du commandant se hérissa. Il se leva, et alla vers la porte pour empêcher son épouvantable Marseillais de s'approcher de la cheminée.

« Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a...

— Parleras-tu, bouche du Rhône ?

— Il y a, monsieur, qu'il n'y a plus de bois pour faire le dîner, plus de braise, plus de charbon.

— Qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie ?

— Monsieur sait bien...

— Qu'est-ce que je sais ?

— Que mademoiselle Suzon ne laisse jamais les combustibles à notre disposition.

— Elle aurait aussi emporté les clefs du bûcher ?

— Oui, monsieur.

— C'est trop fort !

— Oui, monsieur, c'est trop fort !

— Qui te demande ton avis ?

— Je croyais...

— Comment faire ?

— On ne vend pas de bois ici...

— Enfonce la serrure du bûcher.

— Oui, monsieur.

— Écoute pourtant, Mistral, ajouta avec hésitation le commandant Mauduit.

— Je vous écoute, monsieur.

— Tâche qu'on ne voie pas trop que la serrure a été forcée.

— C'est bien difficile, monsieur le commandant.

— Faites comme vous l'entendrez. Demain on fera venir un serrurier.

— De cette manière, dit Mistral, mademoiselle Suzon ne s'apercevra pas du gâchis.

— Imbécile ! qui est-ce qui te parle de mademoiselle Suzon ? Qu'a-t-elle à voir en ceci ?

— Rien, monsieur, rien...

— Est-on allé à Paris chercher les comestibles que j'ai indiqués pour le souper ?

— Vos gens sont à Paris en ce moment. Nous les attendons dans une heure.

— C'est bien. Tenez prêts les feux de la cuisine, puisque vous avez maintenant du bois et du charbon. »

Mistral s'estima heureux d'être quitte à si bon marché de sa troisième apparition.

« Je me trompais, poursuivit de Morieux, quand je comptais recevoir ici-bas la récompense de ma peine, de celle que je prenais pour devenir fermier, marchand de bestiaux, de fourrages et de grains, comme mon noble beau-père et les excellents parents de ma femme. Il y avait à peu près trois ans que je menais cette vie pastorale, rurale et frugale, loin de Paris, où je ne venais guère que tous les quinze jours pour passer une semaine avec Lucette, lorsqu'une fois la fantaisie me prit d'aller la voir sans lui annoncer ma bonne visite.

— Ah ! diable ! dit le commandant.

— Il était environ neuf heures du soir. J'entre chez moi en guêtres de cuir, en paletot de cuir-laine, en chapeau rond, en gants de peau de lapin, Dieu me pardonne ! et avec une barbe de quatre jours. Et crotté ! il avait plu depuis midi, et j'avais fait une partie de la route à cheval. Figure-toi dans quel état j'étais. Au bout du compte j'étais comme un fermier que j'étais. Je traverse le corridor de mon hôtel, et que vois-je ? des pots de fleurs posés sur chaque marche de l'escalier, des bougies partout. Me serais-je trompé de maison ? Mais non, je reconnais mes domestiques. Ils sont en livrée neuve. Eux, c'est autre chose, ils me reconnaissent à peine. « Ah ! çà, leur dis-je, qui fête-t-on ici, s'il vous plaît, bonnes gens ? Qui ? Mais tout le monde. Vous donnez une grande soirée. — Je donne une grande soirée ? — Oui, monsieur, les voitures vont venir dans une heure. Hier vous avez aussi donné un grand souper. D'ailleurs toutes les semaines il y a pareille fête chez vous. — Toutes les semaines ! — Oui, monsieur. — Et depuis combien de temps ? — Depuis deux ans environ. » Je croyais rêver. La phrase est très-banale, mon cher commandant, mais je n'en sais pas de plus vraie pour peindre ma situation d'esprit en ce moment. « C'est parfait, dis-je aux domestiques ; conduisez-moi vers madame. — Impossible en ce moment, madame se fait coiffer. — Mais non ! dit un autre valet du haut de l'escalier, le coiffeur est parti depuis un quart d'heure. — En ce cas, conduisez-moi vers madame. — Ah ! non, dit le second valet, celui qui venait de parler : madame est en trein de répéter son fameux pas avec son maître de danse ; et elle ne veut pas qu'on la dérange quand elle étudie ; elle répète un pas fort difficile qu'elle doit danser ce soir. — Ah ! madame apprend à danser ? — Oh ! monsieur, madame danse à ravir, vous la verrez ce soir. » Comme traqué entre les appartements de ma femme, où je ne pouvais pas entrer, et les personnes qui arrivaient, je courus dans la cuisine pour me cacher et attendre que ma femme voulût me recevoir.

— Quelle révolution ! mon pauvre Morieux.

— Foudroyante, mon bon ami. Enfin, je suis introduit auprès de ma femme, qui s'excuse de son mieux en me disant qu'elle ne savait pas que je dusse venir, que sans cela..... que d'ailleurs je suis le bienvenu. « Faites comme chez vous », me dit-elle en souriant, à moi planté devant elle, dans le costume que je t'ai décrit. J'avais l'air d'un fermier de la Beauce ou du Gatinais venant à une heure indue lui payer son fermage. Je pus pourtant lui dire : « Est-ce bien vous ? » — Comment ! si c'est moi ? Je suis moi comme vous êtes vous. — Mais vous voilà une femme du monde ? — Pas tout à fait. » Je t'assure, cher commandant, qu'elle était modeste dans sa réponse. Ma femme était éblouissante de beauté, de jeunesse, de distinction, belle autant que j'étais affreux. Les rôles étaient changés. « Mais, madame, je vous ai épousée pour votre simplicité, m'écriai-je. — Et moi, mon ami, me répondit-elle, pour votre bon ton, pour votre excellent goût, pour votre esprit, pour vos manières, que je me suis efforcée d'imiter, je n'ose pas dire acquérir. » Et, ayant dit cela, elle me tendit une charmante main divinement gantée, où il me fallut un effort surhumain pour laisser tomber la mienne gantée de peau de lapin. Elle reprit doucement, et d'une voix agitée par le plaisir qui l'appelait, l'attirait dans ses salons : « Je ne vous ai pas contrarié lorsque vous avez voulu devenir gros fermier ; pourquoi trouve-

riez-vous mauvais, mon bon ami, que je sois passée grande dame? Où est le mal? » Commandant, qu'aurais-tu fait à ma place?

— Le coup est trop extraordinaire pour qu'on n'en soit pas étourdi. Je ne sais ce que j'aurais fait. Et toi, enfin, quel parti pris-tu?

— Je me résignai, non pas à me montrer à la soirée de ma femme, mais à rentrer cette nuit-là chez moi. Je me plaçai derrière une porte en glace à travers les rideaux de laquelle je voyais tout sans être vu; ce léger obstacle ne m'empêchait pas non plus d'entendre. La soirée fut extrêmement brillante. Je ne te la décrirai pas; nous avons assez vu de soirées; mais ma femme surpassa tout ce que dans notre temps nous avons connu en amabilité, coquetterie du monde, intarissables agréments d'esprit, éclat, facilité de maintien; elle chanta à ravir, dansa à ravir; — ma femme qui avait appris à chanter et à danser! — et cela sans cesser de faire les honneurs de sa maison avec la dignité et l'expérience d'une douairière! Comment avait-elle appris tout cela?

— Parbleu! pendant tes absences, pendant que tu t'exerçais à devenir fermier.

— En trois ans, mon ami; mais en trois ans!

— Au besoin, mon cher Morieux, elle l'eût appris en trois mois, en trois jours; les femmes!

— Mais la mienne, mon ami! Tu comprends, commandant, que le lendemain je cherchai à savoir si la révolution morale était aussi profonde que j'avais lieu de le craindre. Je ne me convainquis que trop de la justesse de mes craintes. Ma femme était une



autre femme, comme moi j'étais devenu un autre homme. Je lui demandai si elle comptait continuer le genre d'existence dont elle m'avait offert la veille un si brillant échantillon. Sa réponse fut nette. « Depuis que j'ai l'honneur de porter votre nom, me dit-elle, je ne mène pas une autre existence; c'est la vôtre, c'est celle de tous vos amis, de leurs femmes, avec lesquelles vous m'avez mise en rapport pour les imiter, je présume. Quant aux talents d'agrément que j'ai acquis, je n'ai souhaité de les avoir que pour vous faire honneur. Les posséder m'a paru l'accomplissement d'un devoir commandé par l'obscurité de ma naissance; c'est une espèce de dot que j'ai voulu vous apporter après le mariage. — C'est très-bien, madame, répondis-je, continuez donc à vivre de la même manière, puisque vous vous justifiez si bien; mais permettez-moi de ne pas changer non plus la mienne. — Puisqu'elle vous plait..... —

Oui, elle me plaît, répliquai-je avec humeur. » — Et depuis lors, mon ami, devant ma femme, aux yeux de laquelle je n'ai pas voulu jouer le rôle d'un homme qui s'est imposé la tâche de changer de caractère, de mœurs, de costume, sans autre profit que de lui paraître souverainement bête; devant mes amis, qui m'auraient trouvé encore plus ridicule; devant le monde, ce monde que tu connais aussi bien que moi et qui ne pardonne pas, il m'a fallu persister dans le travestissement que j'avais pris pour me placer au niveau de ma femme, c'est-à-dire conserver mon caractère et mes habitudes de fermier. Depuis cinq ans je joue cette comédie, mais le rôle m'écrase ; il me rend tantôt stupide, tantôt furieux. Mon caractère s'est aigri, celui de ma femme n'est pas devenu meilleur; elle s'est créé un monde, une société à part. Dans ce monde, je suis forcément lourd, déplacé, triste, malheureux, prêt à chaque instant à revenir, fût-ce au prix de ma honte, à mon ancien genre de vie, pour montrer à ma femme que je puis encore lui donner des leçons d'élégance, de bon ton, ou bien à la renvoyer, comme je l'en ai menacée l'autre jour, à sa charrue, à sa ferme, à son troupeau. C'est mal, très-mal, je le sais, commandant; mais si tu étais dans ma peau, tu saurais ce que j'ai enduré pour en venir là.

— Je ne dis pas... »

La figure du commandant se rembrunissait depuis quelques minutes.

« Et tu ne sais pas tout!

— Quoi donc encore?

— Ce matin, elle m'a demandé d'aller au bal de la cour.

— Eh bien?

— Est-ce que je puis aller à la cour, moi? à un bal des Tuileries! Après huit ans du métier que je fais, moi endossant l'habit à la française, chaussant l'escarpin verni, étalant le bas de soie... Ah! comme on rirait..... Et je ne veux pas qu'on rie! Puisque vous refusez de m'accompagner, m'a dit alors ma femme, je me présenterai toute seule, comme une veuve ou comme un phénomène... Et elle s'est mise à rire, mais à rire d'une manière si impertinente, si mortifiante pour moi que... j'ai levé la main sur elle; sur-le-champ elle a demandé la séparation. « Vous l'aurez tout de suite, madame, lui ai-je répondu, car je pars, je m'éloigne de Paris aujourd'hui même. Votre père, que je verrai, vous dira le sort que je compte vous assurer. » Et je l'ai quittée ce matin; et voilà pourquoi je suis ici en ce moment. Oui, voilà pourquoi... Pouvais-je vivre plus longtemps ainsi? dis, mon ami. Ai-je bien fait? »

Les deux amis se regardèrent ensuite en silence.

De Morieux paraissait accablé sous le poids du passé qu'il venait de soulever, afin que son ami le commandant s'en rendît un compte exact et jugeât impartialement sa conduite. Il avait mis à jour le fond de sa conscience : il attendait une opinion. De Morieux était à peu près de l'âge du commandant; mais, quoiqu'il eût été à trente ans beaucoup mieux que lui, plus joli et plus élégamment tourné aux yeux des femmes, aujourd'hui, à quarante-six ans, il paraissait infiniment plus fatigué. Son étoffe, s'il est permis de risquer cette image, était plus passée de mode parce qu'elle avait été trop à la mode. Le riche banquier, ce beau de la restauration, avait maintenant les yeux, qu'il avait auparavant d'un bleu fier, clairs comme des perles trop long-temps exposées aux feux des soirées; perles encore, mais considérablement diminuées de valeur. Ses cheveux grisonnaient beaucoup autour de son front, pur cependant de toute forte ride; son nez, qu'on trouvait autrefois charmant de finesse et de pente, busquait avec trop de saillie, et ses dents, belles encore, bleuissaient légèrement sous leur superbe émail un peu entamé par la lime du dentiste. Sa figure avait grossi, et comme la majesté ne pouvait entrer dans les lignes étroites de son contour, elle devenait d'année en année plus ample que noble. De Morieux n'avait pas engraissé de façon à disparaître, à s'envaser dans un fâcheux embonpoint; il était pourtant loin de ressembler au délicieux cavalier de 1834, et surtout de 1828. D'une taille moyenne, il ne s'était ni aplati ni voûté : il avait subi des altérations, pas de dégradations. Sans la négligence des dernières années, il aurait lutté avec des chances avantageuses contre l'âge; mais il avait mis tellement en oubli les soins si impérieux du costume, lui si élégant jadis, que Humann, son tailleur, et le roi dans l'art d'habiller, Humann, qui ne dédaignait pas de le consulter sur les modes, sur les coupes d'un habit ou le dessin nouveau d'une redingote, aurait rougi et l'aurait maintenant renié. Ruine, mais ruine d'un palais, de Morieux attestait encore l'homme de goût par la finesse de ses pieds, la délicatesse de ses mains charmantes, et surtout par un ton exquis dans les manières.

Quant au commandant Mauduit, il était d'une constitution trop nerveuse pour n'avoir pas repoussé avec plus de succès que son ami l'assaut de ces quarante mille hommes qu'on appelle quarante ans. Il les portait sans doute, mais en Hercule. Ses cheveux gris ne donnaient que plus de valeur aux noirs; ses yeux s'étaient enfoncés, mais ils flamboyaient toujours. Son nez, un peu large à la base, ne déparait pas son visage mâle, très-inégalement barbu : il avait conservé les grosses moustaches, la barbe et la moitié de ses formidables favoris de garde-du-corps. Cette barbe, qui plaisait tant autrefois aux femmes délicates que réunissait le spirituel docteur Alibert dans son coquet entre-sol des Tuileries, avait à présent des reflets nombreux, rouges, dorés et

blancs, qui ne déplaisaient pas; c'était une forêt d'automne. Et ces deux ou trois dents brisées, qui le défiguraient à vingt-cinq ans, lui seyaient à quarante-six ans autant que ce valeureux coup de sabre qui lui descendait du front jusqu'aux lèvres en touchant au nez. Son bégaiement, très-léger du reste, et causé en partie par la lacune de ses dents et la fente martiale de ses lèvres, donnait une pointe d'originalité à sa conversation. Beaucoup plus grand que de Morieux, car il avait près de cinq pieds huit pouces, il portait la poitrine arrondie et en avant comme un major prussien. Il avait gardé du service militaire et tout royal d'officier des gardes-du-corps des mouvements brusques, mais nobles. Il tenait bien ses bras, regardait avec fierté, et pourtant sans la moindre impertinence, autour de lui. C'était l'homme fort, l'homme prêt à tout, excepté au mal. On sentait que sous Louis XIV, Henri IV, François Ier, et peut-être Philippe-Auguste, il y avait eu des Mauduit de la Vallonnière taillés ainsi, forts de cette force, beaux de cette beauté un peu inquiétante pour une société bourgeoise comme la nôtre, mais nécessaire quand il faut faire rouler des Allemands dans un fossé ou couper en deux des Anglais.

« Mon opinion, dit-il à son ami, mon opinion, tu veux la connaître? tu vas la savoir... D'abord buvons un verre de cette absinthe suisse, que je te recommande. — Le commandant, sans quitter son fauteuil, ouvrit une petite armoire placée près de la cheminée et en tira un plateau chargé d'un carafon d'absinthe et de plusieurs verres. Il épancha la liqueur vivifiante et aromatisée; quand lui et de Morieux en eurent bu, lui par habitude, de Morieux pour s'étourdir, il dit avec un ton de conviction fort extraordinaire chez un homme qui n'a pas connu les douceurs du mariage :

— Non-seulement je t'approuve d'avoir quitté ta femme, avec laquelle tu ne pouvais plus raisonnablement rester; mais, vois-tu, je t'avoue aussi qu'il faut avoir une patience archichrétienne pour ne l'avoir pas fait plus tôt. Mais les hommes, toi, moi, tous les autres, nous avons plus de peur de ce qui est faible que de ce qui est fort. Nous mangerions un géant, et nous tremblons comme de véritables canards devant cette feuille de papier de soie qu'on appelle femme. Raisonnements, conseils, rien n'y fait. Vous avez beau vous armer de toutes pièces, elles soufflent et vous tombez. C'est bête! c'est stupide! parole d'honneur! A quoi cela nous sert d'avoir la barbe au menton, des nerfs, des poignets de fer, de la tête, pour venir fondre à quarante-six ans comme un tas de neige devant une femme. Si je t'approuve? répéta le commandant en serrant contre lui son ami de Morieux touché de cet assentiment; je te bénirais, si je savais comment on bénit.

— Et encore tu n'es pas marié, mon cher ami, reprit de Morieux; que ne dirais-tu pas si tu l'étais!...

— Je devine assez comment les choses se passent dans ce régiment-là.

— Maintenant que tu m'as pleinement approuvé, dis-moi ce que je dois faire.

— D'abord ne rien changer à ta détermination. Ta femme, sans cela, te ferait avaler ses vieux gants. Que faire, dis-tu? Tu es riche, il faut voyager.

— Voyager? mais on revient.

— Eh bien?

— C'est comme si l'on n'était pas parti.

— Sans doute.

— Vis en garçon alors.

— C'est plus sage.

— Oui, vis en garçon.

— Comme toi, n'est-ce pas?

— Comme moi... ou comme d'autres.

— Non, comme toi. Mais c'est le ciel, ce château. Qu'on est bien ici! quel repos d'esprit! quel calme. Pas de maîtresse qui te ruine et pas de femme qui te tyrannise; mais tu es un demi-dieu, commandant.

— J'ai bien mes ennuis aussi, Morieux.

— Les ennuis qui résultent de la satiété, d'un trop grand contentement.

— Pas du tout.

— Allons donc! Je devine tes ennuis; des fermiers qui ne te payent pas, n'est-ce pas? des domestiques qui quelquefois font mal leur service. Piqûres de mouches que cela.

— J'ai d'autres mouches... »

Mistral parut de nouveau, mais, dès qu'il le vit entrer, le commandant, qui redoutait ses aparté, se dirigea vers lui.

« Qu'y a-t-il encore?

— Ça marche.

— Nous souperons bientôt?

— Oui, commandant. Mais...

— Mais quoi?

— J'ai fait apporter de Villeneuve-Saint-Georges du beau poisson.

— Ensuite...

— Mais les pêcheurs sont là, et je ne puis pas les renvoyer sans les payer. Il me faut douze francs.

— Il te faut douze francs? »

Le commandant fouilla dans toutes ses poches, dans celles du gilet et dans celles du pantalon; il ne parvint à réunir que six sous.

« Mademoiselle Suzon, demanda-t-il à Mistral, n'a donc rien laissé pour la dépense du château?

— Non, monsieur, puisqu'elle a compté sur ce qui restait au garde-manger.

— Eh bien! donne ces douze francs aux pêcheurs.

— J'attends que vous me les donniez d'abord.

— Dis-leur de repasser.

— Mais, monsieur le commandant, ils viennent de Villeneuve-Saint-Georges.

— Attends un instant. »

Et le commandant Mauduit se mit alors à se promener à grands pas dans le salon, préoccupé, horriblement contrarié, mâchant ses moustaches. Enfin il dit à Mistral :

« Crois-tu que ces pêcheurs auraient à me rendre sur un billet de mille francs?

— Mille francs ! où diable les prendraient-ils?

— J'en suis très-fâché pour eux, dit le commandant encore plus fâché que ceux qu'il supposait devoir l'être ; mais je n'ai que des billets de banque de mille francs dans mon secrétaire. S'ils n'ont pas la monnaie de mille francs, qu'ils reviennent demain au château.

— Mais.....

— Allons, laisse-moi. »

Le Marseillais, qui avait des raisons en foule pour tanner son bon maître, ainsi qu'on le verra plus tard, s'en alla, et il fallut bien qu'il fît accepter aux pêcheurs de Villeneuve-Saint-Georges de revenir le lendemain au château de Chandeleur chercher leur argent. La préoccupation du commandant Mauduit, pendant tous ces dialogues à voix basse avec Mistral, avait été horriblement pénible. Il tenait par-dessus tout à ce que pas un mot n'arrivât jusqu'aux oreilles, beaucoup trop distraites pour cela, de son ami et de son hôte.

Quelques minutes après, Mistral reparaissait au salon, mais cette fois pour ouvrir les deux battants de la porte, et porter, avec l'aide d'un valet, jusqu'auprès de la cheminée, la table toute servie.

« Enfin nous souperons! s'écria joyeusement le commandant. »

Morieux, la tête appuyée à l'angle de la cheminée, paraissait indifférent à ce que lui disait son ami, quand tout à coup un violent coup de sonnette retentit à la grille du château.

A ce bruit Mauduit resta interdit.

« A dix heures et demie, murmura-t-il, qui donc viendrait ! »

La sonnette fut agitée plus fort, beaucoup plus fort, et l'on eût dit des gens qui prenaient plaisir à faire beaucoup de bruit pour éveiller ou pour exciter les valets du château.

« Diable! » s'écria le commandant, dont l'étonnement mêlé d'inquiétude n'échappa pas à de Morieux.

« Il serait original, mais il ne serait pourtant pas tout à fait impossible, dit celui-ci, que Sara eût mis son projet à exécution. J'en ai peur.

— Qu'est-ce que tu dis donc de Sara?

— Je dis ce que j'ai oublié de te dire. Je m'aperçois qu'il est temps. Cette après-midi, en traversant les boulevards, ma voiture s'est croisée avec celle de Sara.....

— Mais quelle Sara? »

La cloche carillonna de plus belle, tandis que les domestiques couraient ouvrir.

— « Sara... ton ancienne maîtresse Sara!...

— Après? Et quel projet avait-elle?

— Elle m'a dit : « Où vas-tu? » J'ai répondu : « Chez Mauduit. — A son château? — Oui. — Il reçoit donc? — Je n'en sais rien. — Eh bien! dis-lui que j'irai aussi ce soir. »

— Voilà une ébouriffante surprise! s'écria le commandant, dont l'exclamation fut au même instant couverte par le bruit de deux coups de pistolet tirés dans la grande avenue.

— C'est elle! il n'y a plus à en douter, dit le commandant; je reconnais là sa manière de s'annoncer. »

La porte du salon s'ouvrit avec fracas. Sara, deux de ses amies et un vieux jeune homme râpé entrèrent en même temps.

« Quel rêve! s'écria Mauduit, qui ne se défendit pas d'un mouvement de joie en voyant une femme jeune encore, qui lui rappelait ses dernières belles années, ses vendanges d'automne, ainsi qu'il les appelait.

— Sara!

— Commandant, laisse-moi t'embrasser neuf fois, et permets-moi de te présenter deux jeunes personnes auxquelles j'apprends à aimer : Paillette et Tabellion, et monsieur, qui est mon fou de cour, que tu connais déjà comme chauve et carliste. Après le dessert, nous verrons si nous avons plus ou moins vieilli. A table! à table! puisqu'il y a table. »

Le cri de Sara fut un ordre. On ajouta des couverts aux couverts, malgré les observations de Mistral, qui marmottait toujours aux oreilles de son maître : « Monsieur, je n'ai pas la clef, » et à qui son maître répondait toujours : « Enfonce, enfonce la porte! »

Le domestique marseillais lançait lyriquement les yeux aux ciel comme pour dire : Comment tout ceci finira-t-il!

Lorsqu'on fut à table, Sara, semblable aux grands acteurs lorsqu'ils jouent, remplit, comme on dit, la scène. Sara avait alors trente-quatre ans, quoiqu'elle prétendît, avec un aplomb admirable, n'avoir que vingt-cinq ans. Elle prenait de l'embonpoint, mais l'embonpoint ragoûtant des belles femmes de Rubens. Blanche, le teint clair et rose, le nez au vent, les dents éblouissantes, les cheveux d'un châtain magnifique, le sein résolu, les bras un peu forts, la taille fine, le regard instruit de toutes les choses charmantes qu'on lui avait apprises, elle plaisait, elle amusait, elle allait aux sens comme lorsqu'elle était enfant elle allait au sein de sa nourrice, sans penser ni à bien ni à mal. Elle avait aimé des gens de lettres, des gens de qualité, des gens riches, mais

surtout des gens d'esprit. Elle adorait l'esprit; elle en avait beaucoup; ce qui lui faisait comprendre bien des faiblesses. Aussi menait-elle presque toujours avec elle son homme d'esprit, une espèce de Diogène qui couchait sur son canapé quand il était trop ivre pour rentrer chez lui, ou plutôt chez les autres, et deux jeunes filles qu'elle élevait à ses côtés pour perpétuer ses traditions. Ce fut l'homme d'esprit, ou plutôt le fou de Sara, qui ouvrit la conversation avec quelque régularité après le silence du potage. Il fut poussé par Sara, qui dit :

« Commandant, sais-tu que le jeune Prosper a perdu son oncle?

— Hélas! murmura Prosper, oui, j'avais un oncle; et, au sujet de sa mort, qui m'afflige d'autant moins que je ne suis pas son héritier, je vous adresserai cette question, à laquelle je vous prie de me répondre.

— Quelle est cette question?

— Vous savez qu'à la cour, quand il meurt quelqu'un, l'étiquette veut qu'on distingue soigneusement les actions qui sont de deuil de celles qui ne le sont pas. Je vous demande si le madère est de deuil?

— Le madère est de deuil, répondit gravement Sara.

— Alors j'en bois. Et le bourgogne vieux est il aussi de deuil?

— Il est parfaitement de deuil.

— Merci. »

Et Prosper jeta dans le plomb qu'il appelait son estomac plusieurs verres de madère et d'autres vins.



« Commandant, dit ensuite Sara, ton dîner est fort bon, et l'on dirait, ma parole, que c'est encore ta fameuse cuisinière du faubourg du Roule qui l'a fait. Voilà un cordon-bleu!

— Qu'est-elle devenue? demanda de Morieux.

— Je n'en sais trop rien, balbutia le commandant.

— Comment! tu n'as pas plus de reconnaissance!

— Sans doute elle est encore en place.

— Et tu ne l'as pas gardée!

— Non... Quittant Paris...

— Ingrat!

— Je ne dis pas... Mais... venant habiter la campagne...

— Comment s'appelait-elle déjà?...

— Suzon...

— C'est cela! Suzon nous a-t-elle fait manger de bons dîners, grand Dieu! Mais était-elle maussade! grognon!

— Un monstre de caractère! ajouta de Morieux.

— Oh ! oui, un véritable monstre ! répéta Sara. »

Le commandant, pour n'avoir pas à répondre, versa deux ou trois fois à boire à Prosper.

— Un instant ! dit celui-ci, un instant ! le champagne est-il de deuil ?

— Le champagne est de deuil, affirma Sara, qui abandonna, pour jeter ce cri, le propos sur la cuisinière. Commandant, continua-t-elle, viens m'embrasser. Je ne plaisante pas. »

Mauduit se leva pour aller embrasser Sara ; mais en quittant sa place il rencontra les yeux noirs de Mistral, et il hésita. De son côté, Mistral comprit l'embarras qu'il causait à son maître, et il eut peur de sa propre importance. Il chercha à se cacher, mais il fut si gauche en mettant devant son visage l'assiette qu'il tenait à la main, qu'il faillit se faire assommer par le commandant, qui lui dit, quand il fut près de lui : « Gredin ! occupe-toi donc de ton service. »

Mistral répliqua tout bas en tremblant : « Oui, monsieur. »

Enfin le commandant s'assit près de Sara.

« Voyons, mon bel ours chéri, lui dit-elle en passant les doigts dans ses cheveux gris et dans le collier de sa barbe, avons-nous beaucoup vieilli ?... Baisse la tête, mets-la sur mes genoux ; c'est de la pure amitié, ce que je fais là. N'est-ce pas, Morieux, ajouta-t-elle, en tendant amicalement la main à l'ex-banquier, dont le front commençait à se détendre. Mes pauvres et bons amis, ajouta-t-elle en partageant ses affectueux regards entre de Morieux et Mauduit, je suis heureuse, oh ! bien heureuse de me trouver au milieu de vous deux ; je me sens rajeunir, il me semble que je cours à cheval à Saint-Germain, dans les belles allées couvertes d'herbes ; et comme je criais : Ohé ! ohé ! commandant ! houp ! houp ! Et le jour, vous en souvenez-vous, où le duc de... me regardait avec de grands yeux d'étonnement, parce que je me trouvai mêlée par hasard aux officiers des chasses du roi et avec de belles dames. Vous souvenez-vous que j'allai vers lui en lui disant : « Monsieur le duc, ne cherchez pas tant ; je suis une... » Avez-vous ri ! avez-vous ri ! Allons, riez un peu comme ce jour-là. Vous me paraissez tristes tous les deux. Approche-toi davantage, Morieux. Dis-moi, qu'as-tu ? Sont-ils bien encore tous les deux ! Ma parole d'honneur les cheveux gris vous vont très-bien ! Puis, se tournant vers ses deux élèves, Paillette et Tabellion, elle leur dit d'un ton solennel, et vraiment elle était charmante en ce moment, avec son champagne, sa gravité et ses souvenirs : « Enfants, vous serez aimées, vous serez battues, vous serez trompées, vous tromperez aussi ; mais n'espérez pas être aimées, battues ni trompées par des hommes comme ceux-ci. Le moule de cette génération est brisé ! A leur santé, mes filles ! Prosper, ton oncle est mort, buvons à la santé de celui qui te reste.

— Sara, tu ne sais me dire que des choses désagréables aujourd'hui.

— Voilà pourtant le seul homme, continua Sara en montrant Prosper, dont je n'ai rien pu faire en 1830, et c'est en quoi il est admirable. J'ai fait, à la suite de cette révolution, des préfets, des directeurs de spectacle, des députés, des juges, que n'ai-je pas fait ? Je n'ai rien pu faire de lui. Commandant, qui sait quand nous nous reverrons maintenant ? voilà huit ans que nous ne nous étions vus : accorde-moi une faveur.

— Quoi donc ? »

Les yeux de Mistral rencontrèrent une seconde fois ceux du commandant.

« Un caprice... Accorde-moi un caprice. »

Morieux voulut se reculer de quelques pas.

« Voyons, dit Sara, reste donc à ta place, imbécile. Ne crois-tu pas...

— Est-ce que le caprice est de deuil ? demanda Prosper.

— Tais-toi, autre imbécile. Commandant, quand je t'ai aimé, reprit Sara, tu portais l'habit de garde-du-corps.

— Mais je crois que oui.

— J'en suis sûre, moi ! Que je voudrais te voir encore une fois sous cet uniforme !

— Mais...

— L'as-tu conservé ?

— Mais... oui...

— Va t'habiller en garde-du-corps, ou je mets le feu à ton château.

— Oui !

— Oui ! oui !

— Vive Charles X, cria Prosper. »

Et Mauduit ne trouva aucun moyen de ne pas céder au caprice de Sara.

On voit qu'il commençait à faire chaud dans le grand salon du commandant.

— Vous savez, messieurs et mesdemoiselles, reprit Sara, quand le commandant ne fut plus là, que nous allons passer une foule de jours ici.

— Et moi qui n'ai pas apporté de linge blanc ! s'écria Prosper.

— Admirable, s'écria Sara. Viens ici pour que je ne t'embrasse pas. Mesdemoiselles, couronnez monsieur. Ton mot restera. Or, je vous le répète, nous ne nous en allons pas.

— C'est convenu.

— Convenu !

— Voyez-vous, mesdemoiselles, dit ensuite Sara à Paillette et à Tabellion, il faut toujours aimer de manière à pouvoir trouver un château où passer la nuit ; et pour cela...

— Que faut-il faire pour cela? demandèrent à la fois Paillette et Tabellion.

— Il faut aimer des gens qui ont des châteaux, interrompit Prosper.

— Ce n'est pas là précisément, réclama Sara, ce que j'ai voulu dire.

— Qu'as-tu donc voulu dire? »

Le commandant ne tarda pas à reparaître au salon; mais, trompant l'espoir de Sara et des autres convives, il n'avait pas endossé son ancien uniforme de garde-du-corps.

« Commandant, cria Sara d'un ton sévère, qu'est-ce que cela signifie?

— Ma foi! je ne vous le cacherai pas, j'ai tant grossi, dit le commandant, que l'uniforme me va maintenant au milieu du dos, ce qui me donne tout à fait l'air d'un garde national de la banlieue. »

Prenant le commandant sous le bras, Sara lui dit:

« Je le savais, et mon caprice cachait un symbole, une leçon, une haute moralité.

— Comment! et que signifie?...

— Cela signifie, répliqua Sara à haute voix, que lorsqu'on a quarante ans on ne doit pas plus essayer de mettre les habits qu'on portait à vingt-cinq qu'on ne doit aimer des jeunes filles de dix-huit ans.

— Des filles de dix-huit ans!

— Oui, je vous apprends à tous qu'il y a ici une jeune fille de cet âge ou à peu près avec laquelle le commandant vit retiré.

— Moi?

— Toi! Je me suis dit en entrant: Ça sent la chair fraîche! Bast! est-ce que tu nous feras croire que tu te conduis ici en ermite avec cette table servie comme celle d'un Richelieu, avec ces vins qui vous rôtissent le cœur, avec ces liqueurs... »

Mistral ne put s'empêcher de rire; mais sa licence, heureusement pour lui, ne fut pas remarquée du commandant.

« Quelle est donc cette jeune fille, cette tendre beauté, monsieur l'ogre?

— En vérité!...

— Ta vérité!... La voici, ta vérité, reprit Sara: ces rubans roses, cette ceinture assez turlurette, ce bonnet, est-ce toi qui les portes?»

Le commandant Mauduit, confondu, baissa la tête.

— Admirez son aimable pudeur, continua Sara. Nous tenons enfin ton secret; il est joli! mais nous n'en dirons rien, vous n'en direz rien, ils n'en diront rien... Maintenant que nous t'avons dit ton secret, voici le nôtre: nous resterons ici huit jours plus ou moins; ça te va-t-il? »

Le coup de sabre qu'avait reçu autrefois le commandant lui avait causé une sensation moins forte que ce projet de Sara de demeurer huit jours au château.

« Et pendant ces huit jours nous saurons à quoi nous en tenir sur la demoiselle aux jolis rubans roses.

— Restez... mais restez, je vous en prie, dit le commandant avec mille grimaces; vous ne sauriez rien imaginer de plus agréable pour moi.

— Commandant, dit Sara, nous n'attendions pas moins de ta courtoisie, mais l'airain a sonné deux fois depuis minuit: allons nous reposer dans les bras de Morphée.

— Vos chambres sont prêtes, répondit le commandant avec autant de grâce qu'il eut la force d'en apporter à sa politesse.

— Quant à moi, je veux la tienne, commandant.

— Et monsieur, où donc couchera-t-il, demanda Mistral avec une anxiété comique.

— Chez qui il lui plaira, mon ami.

— Le feu est décidément dans les entrailles du château, » murmura Mistral en recevant cette réponse ambiguë.

Tout le monde se levait pour partir, excepté Prosper qui dormait comme un ours du pôle, et qu'on ne jugea ni à propos ni possible d'éveiller, lorsque la sonnette de la grande grille, celle que Sara avait si brutalement secouée en arrivant au château, tinta, mais d'une tout autre manière.

Le commandant Mauduit et Mistral échangèrent encore un regard, mais cette fois celui du domestique marseillais ne s'abaissa pas.

Resté avec son maître en arrière de tous les convives qui regagnaient en causant, en chantant, leurs chambres, il lui dit: « Il n'y a que mademoiselle Suzon qui sonne ainsi.»

Tandis que Sara et les siens, parmi lesquels se trouvait de Morieux, fort content de sa soirée, disparaissaient dans les hauteurs et les circonvolutions de l'escalier, une femme, d'un pas sec, vif et précipité, franchissait, les yeux fixés sur les croisées illuminées du château, la distance qui s'étendait entre la grille et le corps même du bâtiment.

Le commandant Mauduit s'arrêta comme pétrifié, un flambeau à la main, à la place qu'il occupait quand la fatale sonnette avait retenti.

Qu'à l'aide de la mémoire historique on prenne la peine de se souvenir de Charles-Quint entrant dans sa bonne ville de Gand après en avoir rudement châtié les bourgeois, au nombre desquels il tenait pourtant à honneur d'être compté; à défaut, qu'on se souvienne de Louis XIV se montrant, la cravache à la main, à son parlement, et l'on arrivera peut-être à composer la physionomie impérieuse et contenue de Suzon, lorsqu'elle pénétra dans l'atmosphère du salon encore chaude des liqueurs et des vins. Deviner qu'on sortait de dîner, qu'on

quittait à peine la table, qu'on avait prodigieusement bu et mangé, tout cela n'était pas très-difficile pour l'odorat exercé d'une cuisinière comme Suzon; mais dire ce qu'elle dit en posant le pied au salon surpasse de beaucoup la portée d'une intelligence même très-subtile. Suzon s'écria : *Ce dîner n'a pas été fait ici! il vient de chez Chevet!*

Le commandant répondit vaguement et en cherchant à placer quelque part son flambeau : « Oui..., eh bien! oui. »

Sans y faire attention, Suzon jeta son manteau de gros tartan sur le fauteuil au fond duquel dormait Prosper, l'homme d'esprit, le fou de Sara. Heureusement elle alla s'asseoir sur un autre siége.

La grosse Suzon s'approcha ensuite du feu et posa ses jambes enveloppées dans de gros bas de laine bleue sur la barre en cuivre du garde-cendre, tournant le dos à la table. Il est impossible de dire au juste à quelle gymnastique se livrait le commandant Mauduit pendant ces premières minutes d'une entrevue si peu prévue. Il n'attendait Suzon que dans quatre jours, et Suzon était là. Il allait, venait, tournait, regardait la table, éteignait une bougie, écoutait avec effroi si personne ne descendait, faisait semblant d'aller vers la cheminée; enfin il n'avait aucun sentiment exact de ses nombreux mouvements. Suzon ne disait mot; elle s'était repliée sur elle-même, chauffant à la fois son nez, ses mains, ses genoux et ses pieds; étrange raccourci, mais il était au moins aussi étrange de voir la grosse Suzon se chauffer, elle plus dure au froid que les pierres. Ce double silence fut bientôt rompu par le commandant, qui naturellement ouvrit le dialogue par une sottise, ainsi qu'en pareil cas cela arrive à tous les hommes, toujours trop pressés de s'innocenter devant les femmes, les premières joueuses d'échecs qui soient au monde.

« Je ne t'attendais pas, dit-il, avant quatre jours.

— Je m'en aperçois assez, répondit brièvement Suzon sans modifier d'un pli son attitude ramassée.

— Il est vrai que... oui... toi, Suzon, n'étant pas ici... moi... toi à Melun... moi obligé de recevoir quelques amis... Il faut bien, après tout, qu'on reçoive les gens... alors, dans ma position... j'ai été forcé...

— Et c'est bien tombé; juste, reprit Suzon, qui se contraignait avec la puissante énergie d'un Louis XI, le jour où je vais à Melun. C'est venu comme mars en carême, les roses en avril et le poisson dans la nasse.

— On dirait, continua le commandant, qui n'était dupe qu'à demi du calme de Suzon, un véritable fait exprès. J'ai été excessivement contrarié, Suzon.., très-contrarié.

— Je comprends cela, monsieur; vous n'avez pas besoin de me le dire.

— Tu comprends... car rien ici ne va bien sans toi... mais, en conscience, pouvais-je dire à mes amis : allez-vous-en? Non.

— Ces pauvres dames, dit hypocritement Suzon, n'auraient su où aller en effet. C'est si timide, le sexe de Paris! Il y a peut-être ici quelques-unes des dames avec lesquelles vous avez frayé dans votre temps?

— Oui, il y a aussi quelques dames au château; mais...

— Mais vous ne m'aviez pas dit qu'elles devaient venir.

— C'est que je n'en savais absolument rien. Je n'étais pas prévenu, je te l'assure, ajouta le commandant Mauduit en éteignant autour de lui, avec un zèle de valet bien appris, le plus de bougies qu'il pouvait, comme pour flatter l'économie de l'avare et sordide Suzon, terrible à l'endroit de la dépense. Aussi, reprit-il, juge de mon étonnement, de mon embarras... leur faire à dîner... toi n'étant pas là!

— Oh! oui, et ça ne vit pas de peu, de l'air du temps, ces jolis oiseaux qui s'abattent après être venus de si loin.

— Ce n'est pas que ces messieurs aient rien exigé.

— Mais notre cuisine de tous les jours aurait paru trop simple à ces dames. Vous leur avez donné, ajouta Suzon avec son infaillible perspicacité, des faisans, ça leur était dû; des truffes, diable! vingt-cinq francs la livre, cette année; du brochet, rien que ça! des champignons, et puis du bordeaux, du champagne : vous avez saigné la cave aux quatre veines.

— Je leur ai donné un peu de toutes ces choses, avec mesure, avec discrétion, cependant.

— De ces bonnes choses! appuya Suzon.

— Sans cela ils m'auraient traité de ladre, d'ours.

— Naturellement, monsieur, vous avez voulu faire voir qu'ici l'on jetait tout par les croisées, et comme le château a trois cent vingt-deux croisées...

— Tu te trompes. Ces gens-là sont d'ailleurs habitués à vivre de cette manière ; ils ne sont pas venus chez moi uniquement pour boire, rire, manger, faire bombance : ce sont des gens très-bien. »

Comme le commandant achevait sa phrase, il entendit la voix de Sara, qui chantait :

« Dormez, habitants de Paris,
Dormez, habitants de Paris,
Que tout bruit meure,
Car voici l'heure
Du couvre-feu. »

Mauduit regarda Suzon avec terreur.

Suzon eut l'air de n'avoir rien entendu, et, avec l'accompagnement de la voix de Sara éveillant tous les échos du vieux manoir, elle continua du même calme :

— Puis, monsieur le commandant, vous êtes bien le maître chez vous.

— Le maître! le maître!... Je n'use pas déjà tant de ce pouvoir.

— Personne ne vous en empêche. A propos, comment avez-vous donc fait pour vous procurer du linge, de l'argenterie, du bois, du vin? j'avais emporté les clefs.

— J'ai bien été obligé, répondit le commandant, qui se disait intérieurement : Allons! elle n'aura pas entendu chanter Sara; j'ai bien été obligé...

— D'envoyer chercher ailleurs ce qui vous manquait ici, n'est-ce pas?

— Pas précisément, Suzon.

— Oh! non, dit Mistral qui depuis quelques minutes se réjouissait, se délectait, s'épanouissait, debout près de la porte, du martyre de son maître; oh! non, car monsieur le commandant...

— Que fais-tu là?

— J'attendais, monsieur le commandant, pour savoir s'il fallait aller bassiner le lit de ces dames et de ces demoiselles.

— Brigand! murmura le commandant. Tout le monde est couché, dort... c'est inutile. »

On entendit une seconde fois Sara qui criait de toute la force de ses poumons : « O hé! Morieux! o hé! commandant! o hé! Prosper! o hé! les autres!

« Dormez-vous, bel Alcindor? »

— Vous voyez, monsieur, dit Mistral, qu'on ne dort pas. »

Suzon feignait toujours de ne rien entendre.

« Va-t'en, s'écria d'une voix de tonnerre le commandant, heureux de trouver ainsi un dérivatif à l'oppression qui l'accablait.

— Un instant, dit Suzon. Mistral, va me chercher le reste de bouilli et de veau froid dont ces dames auraient fait fi. J'ai la fringale... Ce froid...

— Oui, mademoiselle Suzon. »

Mistral, avant de sortir, s'arrêta pour écouter et désigner malicieusement du doigt le haut de l'escalier, d'où tombait la voix de Sara, qui chantait maintenant à tue-tête :

« J'ons deux filles à marier,
Landérirette! »

Elle faisait allusion aux deux jeunes élèves qu'elle avait conduites avec elle.

Toujours même surdité de Suzon.

« Pourquoi, reprit le commandant, qui aurait voulu, comme Othello, étouffer Sara sous son oreiller, ne mangerais-tu pas un morceau de pâté de venaison?

— C'est trop fin pour mon bec, répondit Suzon.

— Allons donc!

— Je craindrais pour mes dents. C'est bon pour ces belles et jeunes dames qui ont soupé ici.

— Oh! belles! ça dépend, dit le commandant, qui croyait avoir déjà apprivoisé la mauvaise humeur de Suzon; il prenait un accent plus dégagé.

— Tant mieux pour elles si elles sont belles et jeunes!

— Oh! jeunes!

— Quand elles seraient jeunes... est-ce que je les envie? Il ne me manquerait plus que ça!... Chacun a son âge, on le sait, comme chacun a sa place dans ce monde. Je suis votre cuisinière...; faut-il que j'aille, moi, bassiner le lit de ces dames?»

Le commandant s'aperçut de son erreur; cependant il se disait : « Du moins Sara s'endort...; je ne l'entends plus... Quelle nuit! » Il répliqua à l'ironique question de Suzon :

« Est-ce que je le souffrirais?... Toi bassiner le lit!

— Il vous a donc fallu, cela me revient, enfoncer les serrures des armoires pour avoir du linge et de la vaisselle?

— On les a un peu forcées... J'en ai été très-fâché pour toi. Je n'aurais pas voulu...

— Oh! si ce n'est rien qu'un peu..., répéta Suzon.

— Demain le serrurier viendra, et il n'y paraîtra plus.

— Très-bien, monsieur. »

Ce très bien n'aurait pas mieux été jeté par madame Dorval. Tout y était, la cuisinière, la servante-maîtresse, la maîtresse et bien d'autres choses.

« Mais tu peux être parfaitement tranquille, tant sur la vaisselle et la porcelaine que sur les cristaux; rien n'a été endommagé ni brisé.

— Mais tout cela est à vous, monsieur, répliqua Suzon. Si l'on a cassé quelque chose, tant pis pour vous. »

Le commandant se hâta trop tôt de répliquer : « Est-ce que j'ai eu affaire à des personnes..., est-ce que j'ai reçu ici des gens habitués à briser quoi que ce soit chez les autres? Mais raisonnons un peu...»

Au même instant un fracas épouvantable ébranla l'escalier, tout le château; les vibrations de la rampe de fer, qui avait dû être froissée, répétèrent pendant quelques secondes ce bruit extraordinaire. Il fut suivi de cette apostrophe de Sara :

« Puisque vous ne me répondez pas, ni toi commandant Mauduit, ni toi Prosper, ni toi Morieux, voilà de quoi vous éveiller. Ce n'est qu'un fauteuil de moins dans le château du commandant, de même que Charles X n'avait été qu'un Français de plus en entrant dans Paris. »

Morieux, du fond de sa chambre, se décida à répondre :

« Que veux-tu donc, démon de Sara?

— Ce que je veux? répondit Sara.

— Oui, pour causer cet affreux tintamarre.

— Je veux te parler de ta femme.

— Laisse-moi dormir. »

Suzon, pendant ce temps, continuait à se chauffer.

« On dit que tu l'es.

— Laisse-moi tranquille !

— Si ! tu l'es!... Mauduit ! commandant ! n'est-ce pas qu'il l'est?

— Elle ne dormira pas, cette infernale Sara ! grommelait avec rage entre ses dents le commandant, qui ne pouvait plus douter maintenant que Suzon entendît tout.

— Dis-moi que tu l'es, et je te laisse tranquille.

— Eh bien ! je le suis.

— A la bonne heure! Maintenant je dors... Je dors! » cria-t-elle de toutes ses forces.

Cependant elle finit par se taire.

« Je vous demande un peu, continua Suzon, comme si elle n'eût pas été interrompue, si je vous reproche quelque chose.

— Non, répondit le commandant, qui n'y était plus du tout, non; mais tu parais éprouver de la contrariété.

— Dame ! Je ne puis pas me mettre à cabrioler sur le tapis parce que vous avez dîné avec des gens très-tranquilles, j'en conviens, mais que je ne connais pas plus que l'avoine de l'an prochain ; parce que vous avez brisé les armoires, tripoté le linge damassé, *désastré* vos porcelaines de Chine. Tenez, monsieur, si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de mettre bien vite en ordre toutes ces belles choses, puisque vous dites, et je le souhaite, ajouta Suzon, qu'on ne les a pas brisées.

— Je suivrai ton conseil, répondit le commandant, heureux de montrer sa condescendance. Mistral va venir, et il lavera ces porcelaines et ces cristaux.

— Mistral ! ah ! bien ! oui ! il est si adroit déjà !

— Ou Nanon.

— Nanon est couchée.

— Et qui lui a permis de se coucher?

— Moi, monsieur, quand je suis rentrée. Je lui ai dit, ainsi qu'aux autres domestiques, d'aller se reposer. Il était deux heures, dans une maison où il est d'usage d'aller au lit à neuf heures... D'ailleurs je ne savais pas qu'il y eût fête et gala au château. Si vous voulez pourtant, on les éveillera tous...

— Du tout ! du tout ! Nous attendrons jusqu'à demain pour ranger ces porcelaines.... Cependant si tu as peur qu'il arrive quelque accident..., je vais les placer provisoirement dans cette armoire...

— Sans qu'elles soient lavées? Y songez-vous? En vérité, on dirait que ces objets-là sont à moi, tant vous apportez de négligence !

— Mais que faire ?

— Ce n'est que lorsque je suis ici que vous êtes embarrassé.

— Est-ce que ces maudites porcelaines vont rallumer le brûlot? pensa le commandant, dont le sang bouillonnait.

— Voyons, que je répare le désordre de ces belles dames, dit Suzon en quittant sa place auprès du feu pour aller laver les porcelaines et les cristaux.... C'est mon devoir. Ah ! si j'étais votre femme, ou tant seulement votre maîtresse, je pourrais bien ne pas me prêter d'aussi bonne grâce...

— Sacrebleu ! s'écria le commandant emporté par sa vivacité, sacrebleu ! je n'aime pas qu'on fasse payer si cher ses services. Ote-toi de là. Je m'en priverai. » Et, passant trop brusquement devant Suzon, il la fit trébucher et tomber sur le canapé.

Et toujours soumis (étrange chose !) dans ses plus violents emportements, le commandant emplit d'eau un vaste bol, et il y plongea successivement avec une admirable bonne volonté, quoiqu'il rugît de colère, les tasses, les soucoupes de porcelaine et les verres à liqueur. Après avoir barboté dans cette mare, il se mit en devoir d'essuyer tous ces objets l'un après l'autre avec une serviette.

Suzon, qui voyait tout du coin de l'œil, gardait, sur le canapé, l'attitude que lui avait donnée le commandant en l'y poussant.

Celui-ci achevait sa besogne de marmiton lorsque Mistral entra, portant le bouilli et le veau froid destinés au souper de Suzon.

« Tiens ! monsieur qui lave la vaisselle ! »

Il ne put retenir ce cri.

Suzon sourit imperceptiblement.

Le commandant Mauduit resta pétrifié, une tasse de porcelaine d'une main, sa serviette de l'autre. Il n'avait plus pensé au retour de Mistral.

Mistral était splendide.

Suzon, c'était Omphale faisant filer Hercule, et encore Omphale n'était pas cuisinière.

L'adroite cuisinière fit signe à Mistral de remporter les mets qu'il tenait, et elle lui ordonna en même temps d'aller se coucher.

Mistral se retira.

« Ainsi il n'y a plus qu'elle et moi éveillés au château en ce moment. Mon supplice de la soirée est fini..., pensait le commandant Mauduit en présence de Suzon... Mais demain, mais après-demain... que deviendrai-je avec Morieux, Sara, sa compagnie et Suzon ? »

La position du commandant vis-à-vis de sa cuisinière est celle de beaucoup de vieux garçons ; elle ne se présente pas ici avec la physionomie risquée du paradoxe. Son histoire est l'histoire secrète de la plupart de ces hommes qui, après avoir abusé d'une liberté exclusive en matière de jouissances, disparaissent tout à coup de la scène, comme s'ils avaient fui par le trou du souffleur. Ils s'abîment. On les cherche, on ne les trouve plus. Ni amis, ni

maîtresses, ni connaissances ne peuvent dire où ils sont allés. Souvent ils passent pour morts. Beaucoup finissent comme le commandant.

Le commandant avait depuis très-long-temps Suzon a son service, depuis 1830, époque où il lui avait fallu quitter la carrière militaire, qui ne permet guère, on le sait, les douceurs du chez-soi. Profondément affecté d'une révolution funeste à ses intérêts autant qu'à ses sympathies, il s'était retiré au bout du faubourg du Roule, près de la barrière, dans une de ses propriétés, et là il se consolait avec quelques amis, ses intimes compagnons de plaisir pendant les belles années de la restauration, cette demi-régence.

On vantait alors beaucoup sa table, et sa table n'empruntait son mérite qu'au talent très-profond et très-varié de Suzon, cordon bleu s'il en fut. Suzon était en effet du petit nombre de ces femmes rares par l'intelligence, qui, sans le secours des *Classiques de la table*, du *Cuisinier parisien* et du livre de M. Carême, arrivent à une perfection idéale dans l'art de la gastronomie. Suzon avait environ trente ans quand elle passa au service du commandant. Suzon était replète, grosse et grasse, haute en couleur, mais vive cependant, ou plutôt rapide comme une boule, car elle roulait. L'intelligence s'écrit toujours quelque part; la sienne se montrait dans ses yeux petits, mais noirs et saillants comme deux clous de girofle. Elle avait les lèvres fortes, un peu négresses, signe de sensualité, explication de sa science. Son nez était rond, de même que ses joues et son menton. La blancheur normande, car Suzon était de Vire, faisait que cet ensemble massif et engorgé ne repoussait pas alors autant qu'on se l'imaginerait; d'ailleurs Suzon n'affectait la prétention de plaire à personne. Mais cette dernière fleur de jeunesse ne devait pas la parer long-temps : le feu des fourneaux, si mortel à la porcelaine et aux cuisinières, fit fêler sa peau, la boucana, la rougit et la marroquina en beaucoup d'endroits. Le jeune éléphant devenait de jour en jour hippopotame au service ardent et difficile du commandant Mauduit. Puis les vapeurs succulentes l'engraissèrent encore, et elle prit graduellement l'embonpoint des bouchères sans avoir leur fraîcheur saignante. Suzon était très-estimée du commandant, qui reconnaissait en elle, outre son admirable habileté de cuisinière, un grand esprit d'ordre. Il semblait, en vérité, que ses dépenses diminuassent à mesure qu'il augmentait ses invitations, tant Suzon apportait de régularité dans ses marchés avec les fournisseurs de la maison. Il n'eût pas renvoyé Suzon pour tout au monde, lui eût-elle demandé six cents francs de plus sur ses gages. Appris à l'économie par cette judicieuse femme, il prit goût à l'ordre, et chaque soir il aimait à compter avec elle ou à débattre le menu du lendemain. C'était une heure utilement employée sur un temps qu'il ne savait plus où passer quand il ne recevait pas chez lui. On ne se figure pas l'épouvantable coup de massue que la révolution de juillet porta à la vie privée d'une foule de personnes; on ne tient compte que des troubles de la vie publique; c'est la vie privée qui saigne long-temps après une révolution. On tue la première; mais la seconde, qui n'est que blessée, languit et souffre sans fin. Le commandant, nous l'avons déjà dit, était bien fatigué aussi des bals, des fêtes, des dîners du dernier règne; il s'estimait très-heureux déjà, à cette époque, de pouvoir se retirer chez lui, de regarder à loisir ses tableaux, de faire réparer ses meubles, de lire quelque bon ouvrage, de souper près de son feu, et enfin, s'il faut le dire, de dormir dans son lit. La déesse de cette paix domestique, paix monotone, mais douce, mais saine, mais durable, pouvait, à quelque titre, se concevoir sous les traits familiers de Suzon. Suzon prenait un soin minutieux de son maître. Comme elle chauffait à point son bain! comme elle repassait artistement son linge fin! comme elle veillait avec soin à ce que ses bottes fussent bien vernies! comme elle prévoyait de loin un rhume, une indigestion! devinait le matin une mauvaise nuit passée! Puis Suzon, ne l'omettons pas, avait les bras très-blancs, d'une forme irréprochable, et une main potelée; il faut bien enfin qu'on ait quelque chose dans ce monde. Le commandant remarquait les bras de Suzon tous les matins, lorsqu'elle lui portait au lit une tasse de laid chaud et *la Quotidienne*.

Il fit une maladie, et Suzon le soigna; la convalescence fut beaucoup plus longue que la maladie, et Suzon devint son unique compagnie. C'est à cette époque qu'il cessa entièrement de recevoir et d'aller dans le monde. Il fit ou ne fit pas un voyage en Vendée, mais la Vendée, dont on s'occupait beaucoup alors politiquement, fut le prétexte de la disparition du commandant. On la crut momentanée; on la rattacha plus tard à une visite en Écosse à la cour déchue. Aucune de ces suppositions n'était vraie : le commandant, ce qu'on finit par savoir, s'était retiré à Lieursaint, dans son beau château de Chandeleur.

Ce qu'on ignora, c'est la vie qu'il y menait. On croyait qu'il vivait en campagnard, fréquentant ses riches voisins de château. Mauduit n'avait pas même cette distraction banale : la raison en est que Suzon avait un très-grand intérêt à ce qu'il se détachât complétement de ce monde toujours si habile à ressaisir ses réfractaires, et où, à coup sûr, on n'aurait pas manqué de le faire rougir d'elle. Elle voulait conserver, maintenir l'autorité qu'elle avait prise sur lui. Cette autorité était bien connue des autres domestiques du château, qui en riaient dans les

coins, mais qui s'y conformaient sous peine de renvoi immédiat. Mistral seul, l'hypocrite Marseillais, la reconnaissait, l'aimait, ou faisait semblant de l'aimer, et malheur à celui qui la méprisait devant lui ! Mistral formait la police secrète de Suzon ; tout le monde le soupçonnait, et le commandant ne l'ignorait pas. Mais toucher à Mistral, c'était offenser, blesser, irriter Suzon : on le craignait donc beaucoup, et Mauduit lui-même n'osait le maltraiter.

Ainsi un beau, un merveilleux de la restauration s'était courbé, aplati sous les sabots d'une cuisinière ! Nous avons expliqué, autant que la physiologie humaine le permet, ce singulier mystère dont toutes les parties pourtant ne s'expliquent pas. Le goût bizarre, sauvage de beaucoup d'hommes, surtout des hommes blasés, échappe à l'analyse en se mettant sous l'aile vaste et sombre de l'homme lui-même, ce grand mystère. Ce n'est qu'un mystère de plus. Oh ! l'âme de l'homme ! Le commandant Mauduit avait surtout cette folie d'amour, cette frénésie,— le croirait-on? on ne le croira pas,—non, quand Suzon était, tant bien que mal, parée, enrubannée et à peu près convenable, mais quand elle était exposée au feu des fourneaux, les manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes, la jupe relevée par un coin, le fichu en désordre et la joue brûlante du charbon qui flambait dans la rôtissoire : voilà comme il aimait aveuglément, brutalement Suzon !



Suzon, en acquérant du pouvoir, avait fini, ainsi que cela arrive toujours, par prendre goût au despotisme; elle l'exerçait maintenant sans pitié, à l'égard surtout de celui qui le lui avait concédé, le souffrait et n'avait plus en lui la force de le détruire. Comme on l'a vu dans les scènes précédentes, elle gardait les clefs du vin, du bois, de la vaisselle, de l'argenterie, des porcelaines et même de l'argent. Le commandant lui demandait vingt sous pour acheter du tabac quand sa provision était consommée. Qu'on imagine le coup que dut recevoir au cœur Suzon quand, par un accident naturel, elle revint au château de Chandeleur, qu'elle aperçut de loin tout illuminé et où elle n'était attendue que dans quatre jours; ce qu'elle éprouva lorsqu'en entrant au salon, elle vit une immense table en désordre, un parquet jonché de bouchons, de serviettes, lorsqu'elle respira à plein nez cet air chargé de musc, de vétiver, de fumée de cigares, de parfum de champagne, et qu'elle vit le commandant encore pourpre et animé du festin. Suzon se dit : Tout cela en quelques heures d'absence ! et si j'étais restée absente quatre jours ? Je ne m'absenterai plus !

Le commandant, croyant enfin tout son monde endormi et voulant pour son repos personnel, ce qui lui importait beaucoup, consolider sa paix avec

Suzon, dont il connaissait les sourdes bouderies, les rancunes étouffées, les réminiscences traîtresses, se rapprocha sinueusement du canapé où elle était à demi renversée, et il lui dit avec bonté :

« N'iras-tu pas te coucher aussi ? tu dois être fatiguée. Revenir ainsi au milieu de la nuit, par le froid...

— Est-ce que je vous gène ?

— Ah ! quelle idée !

— C'est une idée comme une autre. Si vous êtes attendu là-haut, allez toujours ; moi, je resterai ici.

— Attendu ! et par qui ?

— Est-ce que je le sais, moi ?

— Je ne te comprends pas...

— Tant pis !

— Mais non, je ne te comprends pas du tout, répéta le commandant en s'accoudant sur le coussin qui supportait la tête de Suzon.

— C'est bien. N'en parlons plus.

— On parle, au contraire, on s'explique...

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Tes mains sont bien froides ! »

Suzon, qui s'était laissé prendre un instant la main par le commandant, vint à jeter par hasard les yeux vers le tambour de la porte, et dans la demi-obscurité elle aperçut plusieurs têtes attentives et curieuses. Elle retira brusquement la main qu'elle avait presque abandonnée au commandant.

« Laissez-moi, monsieur.

— Tu es donc encore fâchée ?

— Je ne suis ni fâchée ni bien aise ; mais laissez-moi.

— Fais-moi une petite place près de toi, lui dit le commandant, et je te dirai tout. »

Suzon distinguait parfaitement les personnes qui l'espionnaient, et qui n'étaient pas moins que Morieux, Sara et ses deux élèves, Paillette et Tabellion.

« Qu'avez-vous encore à me dire ?

— Que je suis fort content de ton retour.

— Vraiment ?

— En doutes-tu ?

— Non, mais je veux que vous alliez vous coucher. Vous m'empêchez de respirer...

— Faisons la paix, Suzon, faisons la paix !

— Puisque vous ne voulez pas quitter cette place, je la quitte. Là ! »

Suzon se leva.

Le commandant chercha à la retenir.

« Reste donc là !

— Je vous dis... Et Suzon se dégagea brusquement et courut à l'autre bout du salon.

— Grosse méchante !

— Comme cela vous prend !... »

Le groupe de la porte n'échappait pas aux regards obliques de Suzon, quelque mouvement qu'elle fît

« Si tu ne viens pas, je vais te chercher, Suzon.

— Gardez-vous-en !

— Tu vas voir.

— Venez-y donc !... »

Le commandant se leva à son tour pour aller vers Suzon ; mais celle-ci mit aussitôt toute la longueur de la table entre elle et lui.

Mauduit, qui n'était pas habitué à tant d'espiégleries, se piqua au jeu, tourna avec vivacité autour de la table ; mais Suzon conservait toujours ses avantages en maintenant les distances.

« Est-ce que cela ne finira pas ?

— Dame ! finissez d'abord vous-même.

— Trêve ! je ne te poursuivrai plus...

— Qui me l'assure ?...

— Comme tu es en défiance ce soir. Ah ! çà... d'où vient !

— Je veux l'être toujours.

— Toujours !

— Comme je vous le dis...

— Suzon !

— Est-ce ainsi, monsieur, que vous prétendez tenir votre parole ?

— Je n'ai pas donné de parole. Mais enfin que veux-tu ?

— Je ne veux pas ce que vous voulez. Voilà, monsieur. »

Quelles étranges pensées se formaient dans la tête de ceux qui, dans l'ombre du tambour, étaient témoins silencieux de cette scène entre le commandant et sa cuisinière ! Sara se pressait les côtes pour retenir le rire qui lui échappait ; ses jolies élèves portaient la main à leur bouche afin de ne pas éclater. Morieux était confondu. — Voilà donc la cause de sa retraite ! se disait-il.

Prosper dormait toujours sous l'épais manteau de Suzon.

« Ah ! tu ne veux pas ce que je veux ?

— Non, monsieur. »

Ce *non, monsieur,* sortit avec l'énergie d'un boulet de la bouche de Suzon.

— Mais alors...

— Mais alors je m'en irai d'ici.

— T'en aller ?

— Oui. En route, j'ai rencontré cette nuit le messager de Melun ; il m'a remis une lettre de ma mère, celle que j'attendais ; par cette lettre, ma mère exige que je retourne près d'elle. Elle est vieille, me dit-elle, elle a besoin de moi. »

Ceci fut un nouveau et plus terrible choc pour le commandant.

« Et voilà pourquoi, reprit tranquillement Suzon, je suis revenue aussitôt au château. Je vais faire mes paquets, et je pars.

— C'est donc sérieux ?

— Très-sérieux. »

A l'instant même le commandant découvrit l'avenir sinistre qui l'attendait si Suzon, à laquelle il s'était habitué depuis tant d'années, comme il s'était habitué à l'élasticité de son fauteuil nankin, à sa chancelière, à son tire-bottes, venait tout à coup à lui manquer. Qui la remplacerait ? Elle seule avait le secret de ses goûts, de ses manies; elle seule menait, dirigeait, gouvernait sa maison, qu'il lui faudrait quitter si elle la quittait. Et où aller ? Encore à Paris ? Un affreux serrement de cœur l'étreignit à cette idée; mille autres douleurs qu'il n'eut pas le temps de déduire, mais qu'il sentait, le rendirent soudainement sombre et véritablement triste à pleurer.

« N'es-tu pas bien ici ? demanda-t-il avec intérêt à Suzon.

— Je ne dis pas, monsieur, que je croie...

— Désires-tu de l'augmentation dans tes gages ?

— Ah ! monsieur...

— Quel motif alors ?

— Je vous l'ai dit, le motif : ma mère est vieille, elle est malade, elle m'appelle à Melun. »

Le commandant réfléchit.

« Si tu la faisais venir ici ?

— Ma mère ! au château ?

— Pourquoi pas ? où est l'impossibilité ?

— Vous n'y pensez pas, monsieur. Vous vous rappelez cette longue lettre qu'elle me fit écrire, il y a deux ans, par le curé de Saint-Aspaïs, et où elle me reprochait ma conduite ? »

Suzon baissa ensuite les yeux.

Sara pinça jusqu'au sang Paillette, qui fut obligée de courir dans l'escalier pour rire à son aise; elle étouffait.

« Ta conduite ! ta conduite ! reprit le commandant.

— Dame, monsieur, ma mère, après tout, avait raison.

— Qu'en sait-elle ?

— Et ma conscience !...

— Tu deviens dévote à présent !

— Monsieur, j'ai toujours suivi ma religion..... Ainsi je partirai demain matin sans faute pour Melun. »

Le commandant, qui n'y tenait plus et à bout de raisonnement, prit, moitié avec autorité, moitié avec tendresse, la main de Suzon, que cette fois elle n'essaya pas de retirer, et il lui dit :

« Suzon ! Suzon ! tout peut encore s'arranger.

— Je ne vois pas trop comment.

— Si ! tout peut s'arranger.

— Je le voudrais... mais...

— Écoute !

— O Vénus ! ô Amathonte ! ô Cypris ! ô Eucharis ! » murmura Sara à l'oreille de Morieux.

Le commandant s'était penché sur Suzon, et il lui parlait bas.

« Eh bien ! murmura Sara... Jeunes filles, ajouta-t-elle, allez me chercher mes voiles, mes écrans, mes éventails ! allez me chercher ma pudeur ! »

Le commandant Mauduit disait à demi-voix à Suzon :

« Je veux que cela soit !

— Mais vos amis ?

— Je n'ai plus d'amis.

— Mais le monde ?

— Je ne m'en moque pas mal.

— Alors cela se fera du moins sans bruit, sans éclat ?

— Sans bruit, sans éclat. »

Suzon élevait de plus en plus la voix, afin que pas un mot de cette conversation ne restât à mi-chemin de la porte. Elle reprit :

« Ça se ferait la nuit, dans la chapelle, par un simple prêtre.

— Comme tu l'entendras, Suzon.

— Et bientôt ?

— Quand tu voudras... dans trois mois...

— Dans un mois.

— Dans un mois, soit ! Et tu ne me quittes plus ?

— Plus. »

Suzon baissa une seconde fois les yeux; le commandant la serra contre lui; mais dans ce mouvement, fait sans doute à faux, ils tombèrent tous les deux dans le fauteuil où dormait Prosper, qui, éveillé, on l'eût été à moins, par ce double poids assez lourd, se redressa et jeta la surprise et l'épouvante dans l'âme de Suzon.

Le cri de terreur de la cuisinière permit à Sara et à ses élèves d'en pousser plusieurs autres des plus ironiques et des plus bouffons, qui furent mis sur le compte de l'écho. Elles regagnèrent l'escalier après en avoir assez vu et assez entendu pour édifier tout Paris à leur retour.

Prosper en revenant un peu à lui et en cherchant encore, ivre, pâle et chancelant, à regagner sa chambre, eut un mot d'un comique rare. Il se tourna vers Suzon, et, comme s'il se fût agi de l'apitoyer sur un malade en voie de convalescence, et qui est encore dans l'impossibilité de se tenir sur ses jambes, il lui dit :

« *Je suis encore si faible !* »

Quand cette importante convention eut été passée entre le commandant et Suzon, et que celle-ci fut sur le point de se retirer, heureuse et fière comme la veuve de Scarron la nuit où Louis XIV lui dit : « Vous serez ma femme, » elle fut une dernière fois arrêtée par le commandant.

« Suzon, maintenant j'attends de toi une faveur.

— C'est ?...

— De fermer les yeux sur tout ce qui pourrait te déplaire pendant le séjour de ces personnes, de ces dames dont la visite est venue me surprendre. Il en

est parmi elles qui ne sont pas d'une régularité exemplaire.

— Je ne dirai rien du tout, soyez tranquille.

— Fais un effort sur toi-même, et sois pour elles, je t'en prie, ce que tu étais autrefois quand nous habitions le faubourg du Roule.

— Ah ! oui, votre cuisinière ? Qu'à cela ne tienne, monsieur, je serai cuisinière pour elles pendant tout le temps qu'elles demeureront à Chandeleur. Elles goûteront encore à mes sauces ; je ferai même comprendre à vos autres domestiques comment, par exception, vous voulez que je sois traitée.

— Merci, Suzon. C'est là ce que je désire.

— Je devine pourquoi vous souhaitez qu'il en soit ainsi...

— Oui, tu devines sans doute.

— Il ne faut pas qu'on soupçonne ce que vous avez l'intention de faire pour moi.

— Non... à quoi bon ?... pourquoi les en instruire? Tu n'y tiens pas ?...

— C'est juste, monsieur le commandant, répliqua Suzon, qui y tenait par-dessus toutes choses.

— Cela s'ébruiterait tout de suite. Et Paris..... Paris est une portière.

— Eh bien ! ne craignez pas ; on ne se doutera de rien, répéta Suzon, qui avait déjà fait savoir à toutes les personnes arrivées au château, comme on vient de le voir, qu'elle serait dans un mois la femme du commandant Mauduit, et s'appellerait l'hiver prochain Mme Mauduit de la Vallonnière. Elle se disposa à se retirer en disant au commandant :

« Quoique je doive être encore demain et quelques jours encore votre cuisinière, je ne me lèverai demain qu'à onze heures.

— On n'a rien à vous refuser, dit Mauduit.

— Il me faut du repos ; je ne veux pas vous faire peur.

— Tu es toujours bien comme tu es.

— Ah ! non... commandant !... non !... rien maintenant avant la cérémonie. »

Suzon lança au commandant un de ces regards qui allument comme un paquet de fagots le cœur des vieux garçons.

Elle alla enfin se coucher ; Mauduit resta seul.

Ses réflexions pendant une heure furent nombreuses ; elles furent graves ; mais il ne fallait plus penser à reculer. Du reste, le commandant n'en avait pas l'intention. Derrière lui un passé mort, devant lui un avenir vide ; le présent était sévère, mais du moins était-il possible. Il arrangerait sa fortune : ses neveux ne perdraient pas tout ; et, quant au scandale d'un pareil mariage, il le conjurerait en grande partie par un moyen souvent employé avec succès : le silence. On le supposerait peut-être ; personne n'en aurait une preuve certaine. Et d'ailleurs qui n'a pas sa plaie secrète sous le manteau ? « Après tout, dit le commandant en buvant de suite plusieurs verres de kirsch, je casserai la tête à celui qui le trouverait mauvais. » Telle fut la péroraison du long monologue débité par le commandant avant de prendre un flambeau pour aller goûter quelques heures d'un sommeil assez bien gagné, Dieu merci.

Au moment de sortir du salon, il fut distrait tout à coup par un grand bruit de clefs qu'on tournait dans les serrures aux divers étages du château. On fermait plusieurs portes à double tour, et l'on retirait les clefs. Le commandant ne tarda pas à se rendre compte de ce mouvement général des serrures. Il se rappela que, lorsque Suzon voulait communiquer un ordre du jour à la domesticité du château, elle employait ce moyen, celui d'enfermer chaque domestique dans sa chambre pour venir ensuite le lendemain matin lui signifier la part qu'il aurait à prendre à la mesure générale. Le commandant savait la mesure que Suzon projetait d'exécuter. Suzon devait prévenir chaque domestique de ne pas exagérer devant les étrangers présents au château les égards et la soumission qu'elle exigeait d'eux en temps ordinaire. Il ne s'arrêta pas davantage à cet incident ; il sortit du salon. Comme il avait cédé sa chambre à Sara, il se résigna à passer la nuit dans l'une des petites chambres des combles, appelées vulgairement chambres d'amis, attendu que d'ordinaire on n'y loge jamais personne.

Il montait donc brisé, assez soucieux, les marches du vieil escalier du château, quand, en passant devant la chambre de Sara et devant celle de Morieux, il vit, — ce que l'usage veut d'ailleurs partout, — que Sara avait déposé à la porte ses brodequins et ceux de ses deux élèves, et Morieux ses bottes.

« J'avais oublié, s'écria le commandant..., j'avais oublié, répéta-t-il en voyant ces trois paires de brodequins et cette paire de bottes, que... qu'elles seraient là, et qu'il fallait qu'un domestique vînt demain matin les cirer. Épouvantable contrariété ! murmura-t-il en se frappant la tête avec le poing... Suzon ne se lèvera qu'à onze heures, elle me l'a dit, et elle a enfermé tous les domestiques dans leur chambre. Voilà qui vient à merveille ! Que va dire Sara, que va dire Morieux, que vont-ils tous dire quand ils ne verront pas leurs chaussures cirées? Ils diront, parbleu ! j'en dirais autant à leur place, que mon château est un bouge, que mes domestiques sont des Mohicans, que mes valets sont des valets d'écurie... Mais il est impossible que cela se passe ainsi. Que faire, pourtant ? Aller maintenant ordonner à Suzon de se lever à sept heures, quand elle compte dormir jusqu'à onze heures, pour lui dire de cirer la chaussure de ces gens-là ?... à celle qui doit être... un jour... bientôt... Comme elle me recevrait ! Elle aurait raison... Et les autres domestiques sont sous clef ; et ces clefs, Suzon les a.....

Aller l'éveiller pour les lui demander, elle croirait que c'est pour un tout autre motif.., et elle ne m'ouvrirait pas... Terrible embarras... Il faut pourtant en sortir; mais comment?... N'importe comment! »

Et le commandant redescendit l'escalier, prit celui qui menait aux cuisines, et, foulant tout préjugé humain, il saisit de ses mains tremblantes de colère et de dépit la boîte à cirage et la bouteille au vernis; puis il remonta rapidement.

Il posa son flambeau sur une marche de l'étage placé au-dessous de celui où se trouvaient la chambre de Sara et celle de Morieux, s'assit au bord d'une autre marche, et le front en sueur, quoiqu'il fît un froid horrible dans l'escalier, l'oreille aux aguets, il prit d'abord les brodequins de Sara, et se mit en devoir de les brosser avec la brosse sèche. Horrible besogne! Il fallut l'entreprendre; il fallut qu'il la recommençât pour les brodequins de mademoiselle Paillette, pour les brodequins de mademoiselle Tabellion et pour les bottes de Morieux! Comme il ne s'était jamais livré à ce poétique exercice, il s'y prenait fort mal, étendait la poussière au lieu de l'enlever, la respirait, s'en remplissait la bouche, la gorge et les yeux. Il toussait, il rageait, il éternuait. Enfin, il s'agita de tant de façons qu'il éveilla l'attention de ses hôtes qui, trop émus par les fumées du souper, n'avaient pas encore fermé l'œil, excepté, bien entendu, Prosper, qui avait dormi trois ou quatre heures. Tous, par un instinct discret, ouvrirent à tâtons et mystérieusement la porte de leur chambre pour voir d'où venait cette sourde rumeur. Un instant après ils étaient silencieusement réunis dans les ténèbres de l'étage supérieur à celui où Mauduit cirait, avec une ardeur héroïque, bottes et brodequins. Ils s'invitèrent par des gestes à la plus rigoureuse circonspection; le spectacle était en vérité trop curieux, trop inouï, trop extraordinaire. Ils en jouirent avec un sentiment d'indicible stupéfaction. Un ancien commandant des gardes-du-corps, un brave officier de l'armée d'Espagne, un favori de l'ancienne cour, un homme à bonnes fortunes, un homme aimable, spirituel, élégant, riche, noble, décrottait la chaussure de ses hôtes, de peur, il ne fallut pas à ceux-ci grand effort de divination pour s'en convaincre, de peur de faire faire un pareil service par sa cuisinière! La pitié se confondait avec l'ironie dans leur esprit bouleversé, attristé par tant de petitesse et d'humilité! Morieux surtout eut lieu de faire des réflexions très-sérieuses en comparant sa situation à celle de son ami le commandant. Il mettait sa destinée en parallèle avec celle de Mauduit, et il en tirait une conclusion fort peu prévue.

La compassion inspirée par l'abaissement profond de Mauduit s'évanouit complétement lorsqu'on le vit, après avoir verni les chaussures de Sara et de ses élèves, verni les bottes de Morieux, se prendre corps à corps avec les hideuses bottes de Prosper. Il les avait oubliées, ou, pour mieux dire, il ne les avait pas vues, car Prosper accupait un cabinet dans un angle tournant de l'escalier. Enfin il les découvrait! Il recula de terreur; il les repoussa avec effroi; la boue des trois routes communales voilait la semelle, l'empeigne et la tige de ces effrayantes bottes!

« Pourtant.., » murmura avec amertume le commandant...

Ce pourtant disait toute la nécessité du sacrifice qu'il s'agissait pour lui d'accomplir. Il fourra son bras dans l'évasement des tiges, s'arma d'une lame rouillée, et trancha courageusement dans le vif de la glaise. Elle tombait par quartier. Quelles écuries d'Augias! Enfin il arriva au cuir, qu'il inonda de cirage. Il ne fallait pas songer au vernis.

En chemise, un bonnet de coton sur la tête, Prosper se livrait entre Sara et ses deux demoiselles à des contorsions de fakir indien. Le spectacle du commandant aux prises avec ses bottes lui suscita des mots, des plaisanteries, des pasquinades incroyables.

Enfin cette triste et burlesque comédie, dont la représentation se donne d'ailleurs tous les jours chez presque tous les vieux garçons, eut une fin. Dès qu'ils la prévirent, les témoins, ou plutôt les spectateurs, se retirèrent sans bruit dans leurs chambres.

Sara eut pourtant assez de temps pour dire : « Eh bien! si j'étais Suzon, la cuisinière de Mauduit, j'irais encore plus loin. Vous voyez cette boue, je la lui ferais manger. »

Prosper ne se permit que cette réflexion.

« Quand il lui était si facile de m'en donner une paire neuve! »

Le lendemain, les hôtes du château de Chandeleur, descendus fort tard, mais pourtant avant l'heure du déjeuner, trouvèrent dans le salon où ils avaient soupé la veille le commandant Mauduit qui les attendait.

« Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria celui-ci; tous en manteau de voyage!

— Nous partons, commandant, répondit Sara.

— Vous partez! vous m'aviez pourtant promis de rester huit jours ici...

— C'était seulement, reprit Sara, pour éprouver ta générosité. L'hospitalité n'a rien laissé à désirer.

— Vous plaisantez...

— Nous dirons à Paris que ton château nous a offert tout ce que nous avions le droit d'attendre de la noble galanterie de son possesseur.

— Je ne puis encore croire.., essaya de répliquer le commandant, qui se sentait soulagé d'un grand poids par ce départ.

— En restant plus long-temps, nous n'emporterions pas un souvenir plus doux de ton cœur..... Nous.....

— Commandant ! s'écria Sara, s'interrompant tout à coup pour embrasser Mauduit, qui ne devinait pas la cause de cette brusque accolade pleine de tendresse et de bonne sensibilité, car Sara laissa tomber des larmes sur les gros favoris du commandant. « Commandant !... commandant !... criait-elle.

— Eh ! ma bonne Sara, qu'as-tu ?

— J'ai.... j'ai.... Ah ! sacrebleu ! si j'avais eu le bonheur d'être une honnête fille !

— Qu'aurais-tu fait ?.,.

— Rien... Adieu ! adieu ! commandant ! »

Mauduit était ému... ; il était bien près de deviner... Il dit à Morieux : « Tu me quittes, toi aussi ? et où vas-tu ?

— Où je vais ? répondit Morieux.

— Oui...

— Rejoindre ma femme.

— Ta femme ! mais...

— J'ai réfléchi, Mauduit.

— Ah !

— Oui. La nuit porte conseil. »

Et Morieux serra affectueusement la main au commandant.

« Quant à moi, commandant, je vous dois une reconnaissance vive, profonde, éternelle, dit Prosper à son tour en gagnant la porte de la cour d'honneur, tandis que Morieux, Sara et ses deux élèves montaient en voiture.

— A moi ?

— A vous..., commandant.

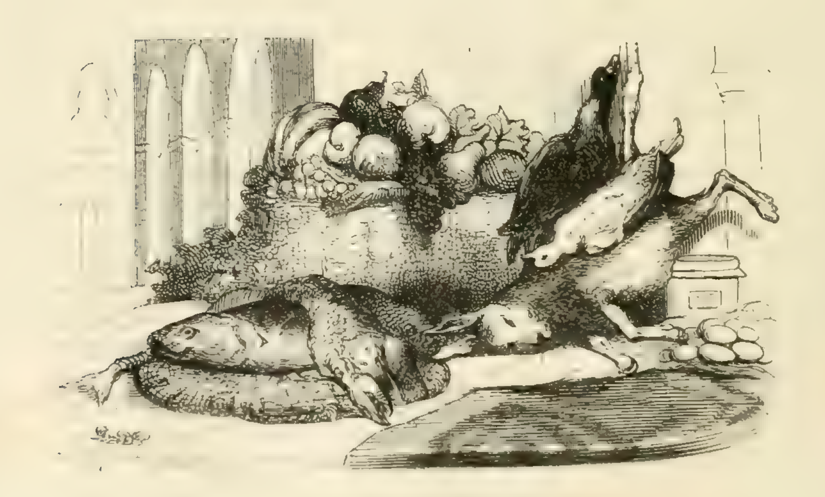
— A propos de quoi ?...

— A propos de... bottes.

. . . .

Suzon est aujourd'hui madame Mauduit de la Vallonnière.

Léon GOZLAN.



L'HYMEN SOUS LES FLOTS.

On n'entendait plus le bruit des portes, celui des voitures même allait cesser. Dans un salon, éclairé par un grand nombre de bougies aux deux tiers consumées, devant les restes d'un grand feu, se trouvaient encore assises deux personnes, une femme d'à peu près trente ans et un jeune homme qui paraissait compter quelques années de moins.

« Il est une malédiction, dit la baronne, que j'ai eu souvent occasion de répéter dans ma vie.

— J'espère, madame, que ce n'est pas contre les précepteurs.

— Non, Raoul ; c'est contre les gens qui, sortant d'un bal à deux heures du matin, entraînent dans leur fuite toute une société. Quand on fait tant que de rester à danser jusqu'à deux heures, ce n'est pas un reste de nuit, dans un lit où l'on ne fera que se retourner sans dormir, qui vaut la privation que l'on s'impose. A coup sûr, je vais rester au moins deux heures sans pouvoir trouver le sommeil. Ne vous retirez pas encore ; mes enfants sont fatigués, et je leur ai permis de se lever tard ; le professeur pourra donc en faire autant. Avez-vous quelque histoire à me raconter, ou plutôt répondez-moi à une question que me suggère votre attention à examiner les différentes femmes qui étaient ici il y a un quart d'heure. De toutes les femmes que vous avez jamais connues, quelle est celle que vous avez trouvée la plus jolie ?

— Est-ce sans vous compter, madame ?

— Sans me compter, monsieur.

— Alors c'est une femme que je n'ai jamais vue.

— Voici une étrange folie.

— Pas si étrange : je juge de la beauté, non par les proportions mathématiques du corps et du visage, mais par l'effet qu'elle produit ; et, des quelques amours que j'ai pu avoir jusqu'ici, le plus passionné, le plus véhément, le plus poétique, est, sans contredit, celui que m'a inspiré une femme dont je n'ai jamais vu seulement le bout du pied.

— Même en comptant cette femme vêtue de bleu que je vous ai envoyé engager à danser ?

— Celle dont vous m'aviez d'avance vanté la beauté ?

— Précisément.

— Je ne l'ai pas vue. Quand j'ai voulu m'approcher d'elle, à travers les groupes de danseurs, elle passait dans un autre salon, donnant la main à un homme plus heureux.

— Ou plus leste.

— Et je n'ai vu que les derniers plis de cette robe bleue par laquelle vous me la désigniez.

— Contez-moi votre histoire, Raoul. Est-elle longue ?

— Je ne puis le dire d'avance. Si la mémoire seule est en jeu, elle sera courte, car il y a peu d'incidents et de péripéties ; mais s'il se réveille, en parlant, un souvenir un peu vif, je ne puis répondre de rien.

— N'importe : si elle m'amuse, elle charmera mon insomnie ; si elle m'ennuie, elle m'endormira.

— Ainsi, de toute manière, je suis certain de me concilier la bienveillance de mon auditoire. C'est une position trop rare et trop belle pour n'en pas profiter. Je commence.

— Sonnez pour qu'on jette du bois au feu.

— J'en vais mettre moi-même.

— Vous êtes un adroit orateur; vous craignez que la présence momentanée d'un domestique n'interrompe les dispositions favorables où je suis pour entendre votre récit, et ne trouble mon recueillement. Vous ai-je deviné?

— Je ne suis pas forcé de l'avouer. Je pourrais dire que les domestiques sont fatigués, et me parer d'une intention philanthropique.

— Nous avons, vous et moi, trop d'esprit pour croire à la philanthropie.
Commencez.

— J'avais vingt ans...

— Je m'en étais doutée.

— Pourquoi?

— Parce que c'est le seul âge où l'on se livre à ces passions aussi irréfléchies, aussi romanesques, aussi extravagantes.

— Dites aussi vraies, aussi nobles, aussi pures. Si les femmes savaient quel trésor d'amour renferme le cœur d'un homme de vingt ans pour la première femme qu'il aimera; si elles voyaient bien tout ce qu'il y a de dévouement, d'idolâtrie dans un pareil amour; si elles savaient qu'elles sont pour cet homme la vie avec tous ses délices, le paradis avec ses joies mystérieuses; si elles savaient qu'il concentre alors sur elles toutes les passions humaines: la gloire est pour lui d'être aimé d'elles; l'ambition de baiser leurs cheveux; l'avarice de conserver une première lettre à demi-effacée par les baisers; mais elles se laissent, dans leur sot mépris pour ce jeune homme, dans leur plus sotte préférence pour des êtres abrutis et blasés, elles se laissent enlever ce premier amour par des grisettes ou des femmes de chambre. C'est sur le fumier que fleurit cette rose aux parfums enivrants.

— Votre digression n'est pas sans réplique, ô professeur de grec: d'abord, ce premier amour dont vous faites un tableau assez attrayant, il n'est pas donné à toutes les âmes de le sentir. Quelques organisations seules, richement dotées par la nature, en sont susceptibles; et d'ailleurs, croyez-vous qu'il n'est pas un peu humiliant pour une femme d'être adorée pour des charmes qu'elle n'a pas, louée pour des perfections imaginaires; de n'être qu'un miroir où se reflètent les brillantes rêveries de son amant; d'être pour lui ce qu'étaient pour les Gaulois ces vieux troncs hideux auxquels ils appendaient tant de manteaux de pourpre, tant d'aigles romaines, tant d'anneaux d'or arrachés aux doigts des chevaliers, qu'on finissait par confondre dans une même admiration et le tronc informe et les riches dépouilles dont il était couvert?

Croyez-moi, il est plus doux et plus sûr d'être aimée telle que l'on est, d'être aimée pour sa beauté et pour ses qualités, et non d'être simplement la toile que l'enthousiaste charge de brillantes couleurs. Voyez de près combien sont le plus souvent indignes les objets des plus violentes passions, et vous serez convaincu que l'on n'adore les femmes que fautedel es pouvoir aimer.

— Regardez en arrière, madame, et vous serez persuadée qu'il n'y a de bon et de beau dans la vie humaine que ce qui n'y est réellement pas. Les illusions sont la plus grande richesse de l'amour; et d'ailleurs, avant de les rejeter, il faudrait, et l'essai vous montrerait si la chose est facile, il faudrait bien savoir si ce qu'on leur substituerait serait plus vrai et plus positif; si les fruits sont plus réels que les fleurs, et s'il est bon que le vent fasse tomber sur la terre en neige odorante les pétales des fleurs pour que les fruits se forment plus vite. Non, ce ne sont pas des illusions peut-être; ces charmes que l'âme vous prête, vous les avez réellement; cet amour, si puissant sur celui qui l'éprouve, a une influence aussi forte sur celle qui l'inspire; et, si nous vous voyons à une aussi grande hauteur, c'est que notre amour vous a réellement élevées et grandies.

— Probablement vous aurez encore bien des choses à répondre; mais je craindrais un amour qui m'élèverait sur un piédestal dont je n'oserais descendre sans risquer de me rompre le cou. Commencez-vous votre histoire?»

Raoul commença:

« J'étais depuis quelques mois sur les côtes de la Bretagne. Donné pour précepteur aux deux jeunes fils du dernier membre d'une grande famille qui tire son origine de l'Armorique, j'avais suivi mon patron avec plaisir dans sa résidence d'été. C'était une belle maison un peu en ruines, mais pittoresque, et si près de la mer que le vent qui soufflait du large venait quelquefois apporter sur les lèvres une saveur salée. La journée était entièrement consacrée aux études de mes élèves et à quelques promenades que nous faisions sur le bord de la mer. Le soir je jouais aux échecs avec le père et nous buvions du punch.

» Un soir, que j'en avais bu plus que de coutume, il me fut impossible de dormir, et je descendis dans le jardin. Comme je goûtais le calme et la fraîcheur de la nuit, j'entendis tout à coup une douce voix de femme qui chantait sur un air simple et monotone un chant que j'avais quelquefois entendu fredonner par les habitants des côtes. Ce chant n'est ni harmonieux ni poétique, mais il est naïf et bizarre:

Mouettes blanches,
N'avez-vous pas vu

Flotter les planches
D'un vaisseau perdu ?

J'ai promis à ma femme
Un large ruban,
Large comme une flamme,
Pour parer son enfant.

Le vent a détruit
Ma pauvre toiture,
Et dans ma masure,
Il a plu toute la nuit.

Les douaniers m'ont pris
Ma poudre et mes fusils;
Ils m'ont pris mon filet,
Qui séchait sur le galet.

Dans les algues vertes,
Mer, apporte-moi,
Aux plages désertes,
Du bois pour mon toit ;

De la poudre sèche,
Un fusil damasquiné,
Des filets pour la pêche,
Un ruban pour mon nouveau-né.

» Je cherchai long-temps en vain, sans réussir, à voir d'où sortait cette voix qui paraissait, et sa douceur contribuait à l'illusion... tomber, sinon du ciel, du moins des arbres qui, hauts et touffus, masquaient la muraille qui terminait le jardin. Enfin j'aperçus une lumière à une petite fenêtre masquée par le feuillage. Elle appartenait sans doute à une maison adossée à une muraille : cette maison était habitée par deux femmes seules avec quelques domestiques. La voix cessa, et la lumière s'éteignit.

» Je restai encore quelque temps dans le jardin sous une impression magique. La nuit j'eus beaucoup de peine à m'endormir. Le lendemain matin je ne pensais plns à rien.

» Le soir, cependant, le crépuscule me rappela la petite fenêtre et la voix, et sitôt que j'eus fini ma partie d'échecs, je descendis au jardin. Il y avait une lumière à la fenêtre, et cette lumière, à travers les feuilles, semblait un ver luisant dans l'herbe. Mais on ne chanta pas. Mon esprit se perdit en de vagues rêveries; je cherchai à me représenter en imagination l'hôtesse de la petite chambre. Elle doit être jeune : c'était la seule conséquence que la voix me permît de tirer positivement.

» Quelques jours encore se passèrent pendant lesquels je m'occupai un peu plus de mon rêve qu'il ne convenait à ma tranquillité.

» Un jour, comme je me promenais avec mes élèves et mon fusil au bord de la mer, je vis passer près de nous un enfant qui venait quelquefois vendre des fruits à la maison. Je l'appelai, et le hasard ou le désœuvrement fit que je lui demandai d'où il venait.

» — Je viens de faire de longues courses inutiles : mademoiselle Pauline est bien fâchée de ne pas avoir de fleurs pour la fête de sa mère ; mais le vent du nord, qui a soufflé ces jours derniers, a tout desséché dans les jardins.

» — Ft qui est mademoiselle Pauline ? demandai-je.

» — C'est votre voisine : une bien bonne demoiselle, et jolie comme les anges. Elle m'apprend à lire et à écrire pour que je puisse un jour être clerc, et elle me paye généreusement mes commissions.

» Ma curiosité était trop piquée pour que je ne fisse pas d'autres questions. J'appris que ces dames ne sortaient jamais ; que la petite fenêtre dans les feuilles appartenait à la chambre de mademoiselle Pauline, et qu'après en être sortie le matin, elle n'y rentrait plus que le soir pour se livrer au repos. Je passai le reste de la promenade fort préoccupé. Quand mes élèves furent rentrés, je m'acheminai vers un jardin assez éloigné que je connaissais pour être toujours garni de fleurs, à cause du soin que prenait le propriétaire de l'abriter contre certains vents de la mer.

» La nuit, quand je me fus bien persuadé que tout le monde reposait, je grimpai dans un des arbres, et je sentis mon cœur battre bien violemment quand j'approchai de la fenêtre ; elle était fermée et pleine d'obscurité. J'attachai une botte de fleurs à un des barreaux, et je descendis, un peu froissé et écorché.

» Je n'osai me trouver au jardin au moment où elle verrait les fleurs ; seulement, je m'aperçus dans la journée que les fleurs n'y étaient plus.

» Bientôt, j'attirai près de moi le petit commissionnaire ; j'étais heureux de causer avec quelqu'un qui l'avait vue, qui avait entendu sa voix. Je voulus aussi lui montrer quelque chose, et je lui donnai des leçons d'arithmétique. Peu de temps après que j'eus commencé, il me dit :

» — Mademoiselle Pauline est très-contente que j'apprenne à compter, et elle m'a dit d'être reconnaissant pour ses voisins.

» Comme je vis par cela qu'il avait parlé de moi, je n'osais plus trop faire des questions sur ma voisine. Un jour cependant le petit Louis avait un ruban bleu dont il se parait avec orgueil ; il me dit que ce ruban lui avait été donné par mademoiselle Pauline. Je lui offris une pièce de monnaie en retour ; mais il refusa obstinément de s'en dessaisir. Seulement je conclus au ruban qu'elle devait être blonde. Tout cela m'intéressait plus que je ne saurais dire.

» Un soir, le soleil s'était couché dans un horizon rayé de longues bandes rouges, le vent du sud-

ouest s'était mis à souffler avec violence, et la mer paraissait sourdement agitée dans ses profondeurs. Elle s'élevait à l'horizon et semblait s'avancer en longues lames sur la terre, comme pour l'engloutir. Enfin la plus affreuse tempête se déclara. Tout le pays était dans une grande agitation ; plusieurs bateaux étaient sortis pour la pêche le jour précédent, et n'étaient pas encore rentrés. Les femmes et les enfants étaient sur la plage, et interrogaient en vain l'horizon. Un christ de bois près de l'église était entouré de gens à genoux. Enfin, on aperçut, dans la teinte jaune que le soleil couché laissait encore à l'horizon, les voiles dessinées en noir des deux bateaux que l'on attendait.

» Je rentrai à ce moment à la maison pour ne pas manquer l'heure à laquelle je voyais la lumière dans les feuilles. La chambre était éclairée ; j'entendis la douce voix :

— Geneviève, disait-elle, demain matin, sitôt que tu seras réveillée, viens me dire s'il n'est pas arrivé quelque malheur. Cette tempête m'épouvante.

» J'entendis une porte se fermer, et, à la lueur moins forte, je vis qu'on avait enlevé une des lumières ; peu après, j'entendis qu'on faisait une prière à la Vierge, la protectrice des marins. J'écoutai religieusement, et je priai avec elle.

» Je retournai au bord de la mer : les deux bateaux n'étaient plus qu'à deux portées de fusil de la côte ; mais la mer brisait avec une telle fureur, que les pêcheurs, comme il était facile de le voir à leurs manœuvres, faisaient tous leurs efforts pour n'être pas jetés et brisés.

» Il y eut un moment que le vent cessa de souffler, et où l'on n'entendit plus qu'un grondement sourd et lointain ; et au large, la mer s'éleva comme une montagne, elle semblait toucher le ciel ; puis cette immense lame se brisa en blanchissant, et vint en roulant vers la côte. Un cri de désespoir s'éleva du rivage. Les deux bateaux s'élevèrent sur la lame et disparurent aux yeux.

» Bientôt on les revit, mais à moitié détruits. Outre le coup de lame, ils s'étaient entrechoqués et brisés l'un contre l'autre. La lame les entraîna et les jeta au rivage, puis courut loin sur la grève ; mais, en retournant, elle reprit les bateaux et les ramena à quelque distance. Une seconde lame cependant s'était élevée et vint les rejeter à la côte, où ils furent entièrement mis en pièces. Les pêcheurs, à l'exception d'un homme et d'un enfant, furent sauvés.

» Au milieu de cette scène de désolation, ma pensée dominante avait été ma voisine. J'aurais voulu qu'il se présentât une occasion de me dévouer utilement. J'étais amoureux, mais de cet amour des âmes nobles, de cet amour qui agrandit et élève, et donne comme un besoin d'héroïsme. La mer apporta le corps de l'enfant : tout le monde le croyait mort : je crus m'apercevoir qu'il y avait encore en lui quelques restes d'existence, et je m'empressai de lui donner des soins, faute desquels l'ignorance l'aurait laissé périr. J'eus le bonheur de le rappeler à la vie. La mère ne prit pas le temps de me remercier, et emporta son enfant. Pour moi, je rentrai au jardin ; j'écrivis à la hâte sur un morceau de papier :

« La tempête a brisé les deux bateaux. Tous les hommes sont sauvés, excepté Jacques. »

» Puis je grimpai attacher mon écrit au barreau de la fenêtre.

» Le lendemain, comme, vers la brune, je me promenais dans le jardin, plusieurs personnes y entrèrent tout à coup, me prirent dans leurs bras, et me comblèrent de caresses : c'étaient les parents de l'enfant que mes soins avaient rappelé à la vie. Je fus si ému de cette reconnaissance que, par un mouvement naturel et instinctif, je me retournai vers la petite fenêtre ; j'y vis un mouvement comme de quelqu'un qui se retire précipitamment. Pauline m'avait vu : mon cœur se dilata délicieusement.

» Le jour d'après, c'était vers le milieu de la journée, la fenêtre était ouverte ; je montai dans l'arbre, et je pus voir la chambre : elle était meublée simplement. Je vis en frissonnant un lit bien blanc, le tapis sur lequel elle marchait et les pantoufles de maroquin qui avaient renfermé ses petits pieds. Je tirais une induction de tout, de la grandeur des pantoufles et de celle d'une paire de gants oubliés sur une table. Je vous laisse à penser quelle fut ma joie, lorsque je trouvai après les barreaux de la fenêtre deux longs cheveux qu'elle avait sans doute arrachés en se retirant la veille si précipitamment. »

— Et, dit ici l'auditoire, ces deux cheveux étaient blonds et singulièrement fins.

Raoul s'arrêta un moment, regarda l'interruptrice avec l'air d'un profond étonnement ; puis, songeant qu'il n'y avait dans ces paroles rien qui ne pût être supposé et ne s'appliquât à toute description d'héroïne de roman, il continua en ouvrant une bague :

« Ces deux cheveux, les voici, ils ne m'ont jamais quitté.

» Je ne tardai pas à revoir le petit Louis. Pauline lui avait fait quelques questions sur moi ; elle avait vu la reconnaissance des pêcheurs ; elle s'était fait raconter l'action bien simple qui me l'avait méritée, et elle avait dit, en voyant la joie de ces bonnes gens :

» — Je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

» Larmes précieuses ! J'aurais donné la moitié de mon sang pour posséder le mouchoir qui les avait essuyées.

— Je m'en vais, dit le petit Louis, car Mlle Pauline peut avoir besoin de moi ; elle doit être rentrée.

» — Rentrée ! m'écriai-je ? Est-elle sortie ?

» Je me précipitai dehors, et je courus vers l'église. Louis me suivit ; mais, comme nous sortions,

il me montra deux femmes qui rentraient.

» — Les voilà.

» Je ne vis que les plis de la robe blanche de celle qui entrait la première. Louis me dit :

» — C'est elle !

» Il alla la rejoindre. Pour moi, je rentrai tristement.

» Un autre jour que Louis avait laissé percer le désir d'avoir un *bel habit* pour une fête prochaine, je lui fis faire mystérieusement un costume fort propre que Pauline trouva dans sa chambre avec un mot d'écrit annonçant qu'il était destiné à Louis.

» Un soir, la lumière ne parut pas dans la chambre, et je sus le lendemain que la mère de Pauline avait été fort malade, qu'on allait envoyer chercher un médecin à la ville voisine. Je montai aussitôt à cheval ; j'arrivai bientôt chez le médecin, auquel je donnai mon cheval, et je revins à pied. Il était auprès de la malade, que le messager n'était pas à moitié route pour se rendre chez lui.

» La mère fut long-temps malade ; on ne permettait que rarement à Pauline de passer les nuits auprès d'elle. Elle trouvait toujours dans sa chambre tout ce qu'elle avait désiré dans la journée, tout ce qui pourrait être agréable à la malade. J'interrogeai le médecin ; il me dit qu'il n'y avait plus d'espoir, que la malade pourrait encore traîner un mois, mais que la mère de Pauline ne pourrait aller plus loin. Alors je fus plongé dans un noir chagrin ; je me représentai à l'avance le désespoir de la pauvre fille, son abandon, son isolement ; rien ne me donnait le droit de l'aller consoler et soutenir en ces moments de deuil et de désolation, que chaque jour approchait d'elle.

» Il advint qu'un jour, comme je causais avec le médecin, un homme qui sortait de chez le père de mes élèves, après une visite de quelques jours, et qu'une chaise de poste attendait à la porte, s'arrêta, et parut nous écouter avec attention. Quand le médecin fut parti, il s'approcha de moi et me dit : « Ce médecin est un ignorant qui tue sa malade, tandis qu'une saignée la tirerait d'affaire.

— Oh ! monsieur, lui dis-je en joignant les mains, allez et sauvez-la.

— Je ne le puis, dit-il, je suis médecin, et ne puis aller sur les brisées d'un confrère. D'ailleurs, un quart d'heure de retard me ferait manquer une affaire qui cause mon départ, et menace toute ma fortune et celle de mes enfants. Tâchez que votre frater saigne la malade, et tout ira bien.

— Monsieur, lui dis-je, en êtes-vous bien sûr ?

— Monsieur, répondit-il, il y a quarante ans que je suis médecin ; jamais je n'ai prononcé avec plus de certitude et de confiance. Il partit.

» J'attachai un écrit au barreau de la fenêtre. « Au nom du ciel, exigez qu'on saigne votre mère. Un médecin d'un grand mérite m'a promis qu'une saignée la sauverait.

» Je fus trois jours sans entendre parler de rien, en proie à la plus véhémente anxiété. Le quatrième jour, je crus être fou en voyant mon papier encore attaché au barreau. Cependant il avait été enlevé. Que s'était-il passé ?

» Je m'empressai de le reprendre : ce n'était pas mon écrit ; c'était un autre papier sur lequel il y avait : *Sylphe ou ange, merci*. C'était elle. Sa mère était sauvée ; elle avait senti le besoin de m'en témoigner sa reconnaissance. Peu de temps après, je fus obligé de faire un voyage de huit jours. A mon retour, la mère et la fille avaient quitté le pays. Je fus atterré. Personne ne savait où elles étaient allées ; tout ce qu'on put me dire, c'est *qu'elles ne reviendraient pas*, et que la maison était à vendre. Je ne tardai pas à quitter ces lieux qui m'étaient devenus insupportables, et après deux années passées en voyages qui amortirent un peu mon chagrin en me laissant une profonde mélancolie, je fus admis chez vous, où je suis resté depuis. »

— Mon cher Raoul, dit alors la dame qui composait l'assemblée, sachez-moi un gré infini. Jamais auditoire ne fut plus bienveillant : j'ai écouté votre histoire, et cependant je la connaissais.

Raoul fit un geste de surprise.

— Je vais vous en dire la fin : Pauline s'est mariée et est devenue veuve au bout d'un an.

— Ah ! madame, cette plaisanterie est cruelle.

— Je ne plaisante pas. C'est d'elle que je tiens son histoire et la vôtre ; et au moment où je vous parle, elle va rejoindre sa mère déjà installée dans la maison à la petite fenêtre.

— Quoi ! vous la connaissez ?

— Cette dame dont vous n'avez vu que la robe bleue...

— Eh bien ?

— C'est Pauline.

— Est-elle partie ?

— Elle est partie.

— Pour la Bretagne ?

— Oui ; si vous vous étiez présenté à elle comme je vous y avais engagé, elle n'aurait pas manqué de vous reconnaître.

— Quoi ! vous saviez qu'il était question de moi dans son histoire ?

— Nullement. »

Le lendemain Raoul se mit en route. La voiture n'avait jamais été si lentement. Pendant que Raoul voyage, gourmandant les postillons, pressant les voyageurs, s'irritant contre le plus léger retard, voyons ce qui se passe aux lieux qu'il va revoir.

Pour peu que l'on réveille ses souvenirs, on n'aura pas de peine à reconnaître que le peu de bonheur que l'on a eu dans le cours de sa vie n'est jamais

arrivé qu'à travers une foule d'obstacles qu'on lui a suscités, et que, si les efforts que l'on a faits avaient été suivis de succès, on aurait presque toujours réussi à se rendre le plus malheureux des hommes Aussi, quand je vois un homme courir, je me dis volontiers : Gageons que cet homme va au-devant de quelque malheur; Raoul allait très-vite.

Depuis la veille, Pauline avait rejoint sa mère; elle avait revu avec quelque émotion la petite chambre et la fenêtre grillée; elle avait revu son élève, son favori. Louis était devenu un jeune homme; il faisait la classe de son oncle *le clerc*, et devait lui succéder. Il fut bien heureux de revoir Pauline. C'était à elle qu'il devait la place qu'il occupait et la considération dont l'entouraient les paysans.

Le lendemain de son arrivée, Pauline voulut le voir; le temps était on ne peut pas plus beau, le ciel était pur et sans nuages; la mer était bleue et transparente, et sa surface unie n'était qu'à peine ridée de temps en temps par un léger vent d'est; les oiseaux volaient haut et semblaient comme des points mobiles dans les hautes régions de l'air.

Louis invita les deux dames à une promenade en canot; la sérénité du temps les engagea à accepter.

Quelle bonne flânerie qu'une promenade sur l'eau! comme cet air de la mer rafraîchit doucement le front! comme l'esprit devient libre et se dégage des soucis qu'on laisse sur la terre! Quelle charmante harmonie que celle de l'eau qui fuit la quille et qui ruisselle blanchissante sur les flancs de la barque! Quelles douces rêveries s'emparent alors de l'imagination et viennent la bercer!

Pauline se livrait sans restriction aux charmes de cette promenade; elle avait bien vite oublié Raoul dans cette vie où, pour elle, les événements qui composent d'ordinaire l'existence humaine s'étaient écoulés dans l'espace de quelques années. Mais les impressions qui s'emparaient d'elle alors avaient besoin de se rattacher à quelque souvenir ou à quelque espérance; et, en revoyant sa maison, sa chambre, sa fenêtre, elle se rappela l'*ange* ou le *sylphe* si soumis à ses volontés, si prévenant à ses désirs. Mais Louis, tout clerc qu'il était, et peut-être à cause de cela, était un fort médiocre navigateur. Une fausse manœuvre qu'il fit pencha le canot d'une manière qui effraya horriblement Pauline et sa mère. Par un mouvement instinctif, elles se jetèrent toutes deux sur le côté opposé, et le canot, qui n'avait plus ni centre ni équilibre, chavira.

Alors un grand cri se fit entendre sur la rive. A ce moment, un homme à cheval trottait tout le long de la grève. Il pressa son cheval et fut bientôt arrivé.

« Qu'est-ce? qu'y a-t il?

— Ah! voici sa robe blanche qui flotte. »

Il se jeta à l'eau. La mer était calme, bleue et transparente. Un beau soleil couchant reflétait dans l'eau ses teintes de pourpre et de feu. Il atteignit la robe; mais Pauline se cramponna après lui et l'étreignit de ses bras. Il n'était pas habile nageur; il se laissa entraîner, et tous deux disparurent. Le lendemain, la marée apporta sur les galets les cadavres de la mère de Pauline et de Louis. Deux autres cadavres étaient convulsivement enlacés, le désespoir empreint sur leurs traits décomposés par la souffrance : c'était ce qui restait de Pauline et de Raoul.

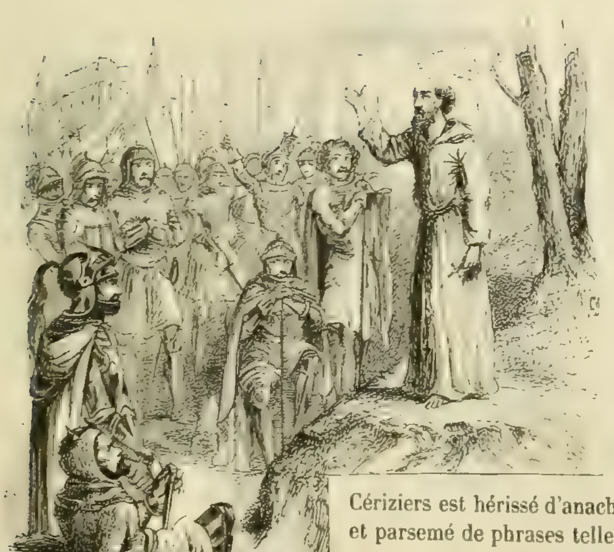
ALPHONSE KARR.



GENEVIÈVE DE BRABANT,

LÉGENDE DE MATTHIAS EMMICH.





Si l'histoire de Geneviève, duchesse de Brabant, a acquis une grande popularité, elle la doit plutôt à l'intérêt du sujet qu'au talent des auteurs qui l'ont traitée. Nous n'avons point la prétention de changer cet état de choses, mais nous avons cru qu'il n'était pas inutile d'exhumer la plus ancienne de toutes les versions de cette mémorable aventure.

L'Innocence reconnue, roman du jésuite Cériziers, publié en 1647 et souvent réimprimé depuis; un cantique qu'on psalmodie à toutes les fêtes patronales; une romance anodine de Berquin : tels sont, en France, les principaux monuments des infortunes de Geneviève. Or, l'ouvrage de Cériziers est hérissé d'anachronismes, enflé d'amplifications ridicules et parsemé de phrases telles que celles-ci :

« *Un coup de foudre eût frappé Geneviève avec moins d'étonnement que ces mots :*

« *Il trouva que Geneviève est un rocher; si les vents le battent, c'est pour l'affermir; si les flots le frappent, c'est pour le polir.* »

Le cantique populaire outrage toutes les règles de la prosodie et de la syntaxe.

La chronique primitive, d'après laquelle ont travaillé les écrivains ultérieurs, nous a paru, avec sa forme évangélique, sa bonne foi naïve et son cachet de vérité, préférable à toutes les paraphrases modernes; et, après l'avoir patiemment cherchée dans une multitude de volumes poudreux, nous nous estimons heureux d'être parvenus à la découvrir.

La légende latine que nous avons traduite a été publiée par Marquard Freher. A la suite d'une dissertation sur le Meyenland, après avoir cité une charte d'un certain Sigefroid, le savant professeur de droit de Heidelberg ajoute : « Il ne faut pas confondre ce Sigefroid avec un autre palatin du même nom, contemporain d'Hidolphe, cinquante-neuvième archevêque de Trèves, dont on fixe la mort à l'an 1254. En effet, dans le même pays est une chapelle

consacrée à la Vierge, où l'on trouve écrit que ce Sigefroid, l'un des plus nobles palatins de la cour de Trèves, habitait un château maintenant détruit, non loin de la ville de Meyen et du couvent du Lac, appelé aujourd'hui Hohen-Simmeren. Il eut pour femme Geneviève, duchesse de Brabant, qu'il condamna à mort sur les fausses accusations d'un chevalier nommé Golo. Exposée avec son fils dans une vaste forêt et conservée miraculeusement, sans secours humains, Geneviève fut retrouvée saine et sauve au bout d'un certain temps, et ce fut en mémoire de cet événement qu'on bâtit la chapelle dite *Frauen-Kirchen*. Nous donnons ailleurs en entier l'antique récit de cette aventure. »

Marquard Freher ne désigne pas l'auteur de la chronique qu'il transcrit; mais un écrivain antérieur, Jean Molanus, nomme Matthias Emmich, docteur en théologie et carme du couvent de Bopard, en 1472. Il fait une analyse du texte original, conservé, dit-il, dans la bibliothèque de Coblentz. La parfaite conformité de sa narration avec celle dont Marquard Freher est l'éditeur prouve que la première n'est que l'abrégé de la seconde.

Le témoignage de Jean Molanus est confirmé par Aubert Le Mire, dans ses *Fastes de Belgique et de Bourgogne*. « La bienheureuse Geneviève, princesse palatine, se distingua, comme une autre Suzanne, par ses vertus, sa patience et sa dévotion à la Vierge. Matthias Emmichius, docteur en théologie de l'ordre des Carmes, écrivit, en 1472, la vie de cette sainte femme, dont Henri Dupuy, historiographe du roi catholique, a publié l'éloge.

» La légende de Matthias Emmich est évidemment la source où ont puisé tous les auteurs qui ont parlé de Geneviève de Brabant. René Cériziers l'a traduite littéralement en plusieurs passages, mais en y ajoutant des circonstances dramatiques qu'il a tirées de sa propre imagination. »

On ne saurait douter que cette histoire ne soit vraie dans son ensemble, sinon dans tous ses détails. Il règne quelque incertitude sur la date qu'on doit lui assigner. On ne connaît d'archevêque à Trèves du nom d'Hidolphe ou Hidulphe qu'un saint, qui mourut vers 707, dont le pape Léon IX a écrit la vie, et que l'Église honore le 11 juillet. Christophe Brower, auteur des annales de Trèves, pense qu'il faut substituer à ce nom celui d'Hillinus, archevêque de Trèves vers l'an 1156. Peut-être est-il question de Ludolphe de Saxe, créé électeur au onzième siècle par Othon III, et cette opinion est d'autant plus admissible que les premiers mots de la chronique établissent qu'il s'agit d'un prince souverain. Le silence ou les assertions contradictoires des historiens rendent indéchiffrable l'étude de ces temps reculés, et dans la route qu'on se fraie à travers les ténèbres, on n'a pas de meilleurs guides que des documents originaux d'une incontestable antiquité, comme le précieux travail de Matthias Emmich.





UAND saint Hidolphe était archevêque de Trèves, on entreprit une croisade contre les infidèles. Il y avait alors à la cour de Trèves un noble palatin nommé Sigefroid, qui avait épousé une princesse du sang royal, Geneviève, fille du duc de Brabant. Geneviève était belle autant que pieuse, passait de longues heures dans son oratoire à prier la Vierge, et, par amour pour la Reine des Anges, donnait aux pauvres tout ce dont elle pouvait disposer.

Le jaloux Sigefroid craignit qu'on ne profitât de son absence pour chercher à séduire sa femme. Il décida donc qu'elle irait, pendant tout le temps de la croisade, demeurer au château de Symern, près de la ville de Meyen. Puis il fit ses préparatifs de départ, et convoqua ses barons et ses chevaliers, entre lesquels Golo se distinguait par son courage. Quand tous furent arrivés à Symern, le palatin les réunit en conseil, et les consulta sur le choix de l'homme qui devait le représenter pendant son absence. Golo fut désigné d'une voix unanime, et prêta serment en qualité d'intendant-général.

Une disposition spéciale de la Providence, comme on le croit pieusement, permit que Geneviève devînt enceinte la veille même du départ de son époux.

Le matin du jour fixé, Sigefroid manda auprès de lui son intendant-général. « Golo, lui dit-il, je confie à ta garde mon épouse chérie; je te laisse l'administration de tous mes domaines. Je compte sur ta fidélité. » A ces mots, Geneviève, succombant à la douleur d'une séparation cruelle, tomba mourante sur le sol. Le palatin la releva avec tendresse en s'écriant : « O Vierge Marie, c'est à vous surtout que je remets le soin de veiller sur ma femme adorée ! » Puis ils s'embrassèrent en pleurant, se prodiguèrent les marques de la plus vive affection, et le palatin s'éloigna.

Peu de temps après le perfide Golo éprouva pour Geneviève une passion criminelle. Il osa même lui parler d'amour, mais la vertueuse épouse le repoussa avec indignation. Alors il eut recours à la ruse, fabriqua de fausses lettres, se présenta à la palatine, et lui dit : « Voici, madame, des lettres qui me sont adressées, et que je vous communiquerai, si vous le désirez. — Lisez-les, répondit-elle. Et il lui lut une dépêche par laquelle on lui annonçait que Sigefroid avait péri sur mer avec tous les siens. La palatine se retira dans sa chambre, les yeux baignés de larmes amères, et elle implora la Vierge en disant : « O sainte mère de Dieu, mon unique refuge, daignez jeter un regard sur moi, car le désespoir m'accable ! » Bientôt l'excès de son affliction épuisa ses forces; elle s'endormit, et la Vierge, lui apparaissant au milieu d'une lumière éclatante, lui dit : « Console toi, ma fille, ton époux est vivant, mais plusieurs de ses compagnons sont morts en paix. »

Rassurée par cette vision, la palatine se réveilla et demanda à manger. Golo fit mêler aux aliments qu'il lui présenta des substances propres à lui troubler la raison, et crut pouvoir redoubler avec plus de succès ses coupables instances. « Madame, lui dit-il, comme vous avez pu le voir par les dépêches que j'ai reçues, notre seigneur et maître est mort. Moi-même je suis veuf; la maison tout entière est soumise à mon autorité; rien ne s'oppose à ce que vous m'acceptiez pour époux. »

Forte de l'assistance divine, la princesse répondit à ces sollicitations par un énergique refus. Golo, se voyant frustré dans ses espérances, ne songea plus qu'à se venger, et enleva à Geneviève toutes les suivantes et tous les camériers qui la servaient.

Le terme de sa grossesse arriva, et elle mit au monde un fils d'une beauté accomplie. Personne n'osa l'assister ou la consoler durant ses couches, et elle n'eut pour garde qu'une vieille servante, qui, agissant sous la direction de Golo, s'ingéniait à tourmenter la palatine. Dans son état de détresse, un messager de son mari vint la trouver, et lui dit : « Le palatin notre maître est sauvé, mais il a perdu la plupart des hommes de sa suite. »

La princesse de lui demander aussitôt : « Où est mon époux ? »

Et le messager répondit : « à Strasbourg. »

Il serait impossible de peindre la joie de Geneviève, qui crut être arrivée au terme de ses souffrances. Elle s'empressa de répéter à Golo ce qu'elle venait d'apprendre, et le chevalier félon, interdit, craignant le juste ressentiment de son maître, se retira tout en désordre, et il gémissait et pleurait en s'écriant : « Que vais-je devenir ? comment faire ? je suis perdu ! »

Une vieille femme, qui demeurait sur la colline que dominait le château de Symern, fut témoin de la douleur du chevalier, et se rendit auprès de lui.

« Qu'avez-vous, messire ? lui dit-elle ; quelle est la cause de vos ennuis ? Faites-la-moi connaître avec confiance, et, si vous suivez mes avis, vous serez bientôt délivré du danger qui peut vous menacer. — Ne sais-tu pas, répliqua Golo, quelle a été ma conduite envers la palatine, notre suzeraine ? Aujourd'hui que son époux est de retour, je puis m'attendre à périr dans les supplices. Imagine un moyen de m'y soustraire, et, si tu le trouves, je reconnaîtrai dignement tes services.

— Écoute-moi donc, dit la vieille, notre suzeraine a un enfant; mais qui sait si ce n'est pas le fruit d'un amour adultère ? »

Et elle s'assit, et, calculant le temps qui s'était écoulé entre le départ de Sigefroid et les couches de la princesse, elle reconnut l'époque précise de la conception. « Qui peut, reprit-elle, affirmer le fait avec exactitude ? Allez hardiment à la rencontre du palatin notre sire, et déclarez-lui que sa femme a eu pour amant un vil subalterne, un cuisinier de la maison. Il la punira de mort, et vous serez sauvé. »

Golo approuva cet odieux conseil, et, se rendant auprès de Sigefroid, il accusa la princesse d'adultère. Trop facilement persuadé de la vérité de ce qu'avançait l'intendant, le palatin se répandit en plaintes et en gémissements. « Sainte Vierge, disait-il, je vous avais confié ma femme, pourquoi donc avez-vous permis qu'elle se déshonorât ? quel parti prendre maintenant ? O Dieu, créateur de toutes choses, faites que la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse ? car je préfère la mort à la honte d'habiter avec des infâmes ! »

Et le voyant ainsi abattu, Golo s'approcha de lui : « Seigneur, lui dit-il, vous ne pouvez laisser vivre la femme qui vous a si indignement trahi.

— Que dois-je donc faire ? demanda le palatin.



— Il faut qu'elle périsse, reprit Golo. Qu'on la conduise au lac avec son enfant, et qu'ils y soient précipités tous deux.

— Soit, reprit le palatin, après un moment de silence. »

Dès que cette autorisation lui eut été donnée, l'intendant, poussé par le mauvais génie, courut à l'appartement de Geneviève, se saisit d'elle et de son enfant, et les remit entre les mains de quelques serviteurs. « Emmenez-les, dit-il à ces hommes, et accomplissez l'ordre de notre maître : il les a condamnés à mort !

— Quel est leur crime ? demandèrent ceux qu'on chargeait d'exécuter la cruelle sentence.

— Peu vous importe, répondit Golo, allez et obéissez, ou vous partagerez leur sort. »

Les serviteurs emmenèrent tristement la princesse et son enfant, et les conduisirent dans une forêt. Là, l'un d'eux dit à ses compagnons : « Quel mal ont-ils fait ? » Et une discussion s'engagea. « Frères et amis, s'écria un domestique attaché à Geneviève, nous ne savons pourquoi l'on traite ainsi notre maîtresse avec son fils. Est-ce que vous la croyez coupable ? — Non, répondirent-ils d'un commun accord, nous affirmerions par serment qu'elle est innocente. — Pourquoi donc la ferions-nous périr ? dit le vassal fidèle. — Est-il un moyen de nous en dispenser ? lui demandèrent ses compagnons. — Il n'y a qu'à la laisser ici, reprit-il ; plutôt que de souiller nos mains de son sang et de celui de son fils, mieux vaut les abandonner à la fureur des bêtes féroces. — Mais, dirent les autres domestiques, qu'arrivera-t-il s'ils s'éloignent de ce lieu ? — Nous ferons promettre à notre maîtresse de rester dans la forêt, et vous tous qui la connaissez, vous savez qu'elle tiendra la parole donnée. »

Ce plan fut adopté. Puis la bande se consulta sur les moyens de tromper Golo. « Coupons la langue de

ce chien qui nous a suivis, dit l'honnête serviteur, et nous la présenterons à l'intendant comme une preuve de l'exécution de la sentence. »

Cela fait, ils partirent, et du plus loin qu'il les



aperçut, Golo, qui épiait leur retour, s'écria · où les avez-vous laissés? » Et ils répondirent : « Tous deux sont morts, et voici la langue de Geneviève que nous avons coupée. — Notre maître vous récompensera, reprit le méchant chevalier, et vous lui serez chers, parce que vous avez suivi ses ordres. »

Abandonnée avec son enfant dans un affreux désert, la palatine se lamentait, et disait en pleurant : « Que je suis malheureuse ! moi qui ai été élevée dans l'abondance, accoutumée à une vie d'aisance et de luxe, me voici maintenant dénuée de toutes ressources ! » Ce qui redoublait sa douleur, c'est qu'elle n'avait point de lait pour nourrir son fils, qui n'avait pas encore trente jours. Privée de toute



assistance humaine, elle eut recours à la Vierge. « Sainte mère, s'écria-t-elle, exaucez une pauvre pécheresse que les hommes ont condamnée. Je suis, vous le savez, innocente du crime dont on m'accuse;

ne me refusez donc pas votre appui! vous seule et votre divin fils pouvez me délivrer et me nourrir. O Vierge toute-puissante, écartez de moi les bêtes féroces! »

Aussitôt elle entendit une douce voix qui lui répondait : « Sois forte contre le malheur, ma tendre et constante amie, je ne t'abandonnerai point. » Et, par la grâce du Seigneur, une biche vint se coucher aux pieds de l'enfant. La mère lui présenta les mamelles de l'animal, et il y but avidement.

La palatine passa dans cette forêt six ans et trois mois. Elle n'avait d'autre aliment que les herbes sauvages, et s'était construit à grand'peine une retraite avec des branches et des épines entrelacées.

Au bout de six ans et trois mois, Sigefroid, voulant célébrer par un grand festin le jour de l'Épiphanie, convoqua tous ses chevaliers et ses vassaux. Comme la majeure partie arriva la veille et les jours précédents, le palatin ordonna une grande chasse pour les divertir. A peine les veneurs avaient-ils lancé la meute qu'on aperçut la biche qui avait allaité l'enfant. Veneurs et chiens la poursuivirent, les uns criant, les autres aboyant, et le palatin et ses chevaliers s'élancèrent après eux. Quant à Golo, il avait perdu la trace des chiens, et suivait à quelque distance.



Serrée de près, la biche se réfugia dans l'enceinte qu'habitait Geneviève, et se coucha comme d'habitude aux pieds de l'enfant. Les chiens violèrent ce dernier asile, et la bonne mère, voyant que sa biche chérie était sur le point de périr, saisit un bâton, et s'efforça d'écarter la meute furieuse. En ce moment, le palatin s'approcha avec sa suite, et, témoin de cet étrange spectacle, il ordonna de chasser les chiens.

« Qui es-tu ? demanda-t-il ensuite à Geneviève qu'il ne reconnaissait pas. — Je suis chrétienne ; mais, comme vous le voyez, je n'ai point de vêtements pour me couvrir. Donnez-moi votre manteau, afin que je ne sois pas exposée nue à tous les regards. »

Le palatin le lui tendit, et lorsqu'elle fut enveloppée : « Femme, reprit-il, tu es sans habits et sans nourriture ? — Je n'ai point de pain, messire, mais je mange des fruits et des herbes que je trouve dans les bois. L'extrême vétusté a fait tomber mes vêtements en lambeaux. — Combien y a-t-il donc de temps que tu habites cette forêt ? — Il y a six ans et trois mois. — A qui est cet enfant ? — C'est mon fils. — Quel est son père ? demanda le palatin, qui prenait un vif plaisir à contempler l'enfant. — Dieu le sait, répliqua-t-elle. — Comment es-tu venue ici, et comment t'appelles-tu ? — Mon nom est Geneviève. »

Sitôt qu'il eut entendu ce nom, le palatin pensa que ce ne pouvait être sa femme, et un camérier, sortant de la foule, s'écria : « Sur mon âme, il me semble que c'est là notre maîtresse, qu'on croit morte depuis si long-temps. Elle avait une cicatrice au visage ; voyons si cette femme l'a aussi. »

Tous les chasseurs s'avancèrent et aperçurent la cicatrice que désignait le camérier. « Elle avait aussi un anneau de fiancée, » dit le palatin.

Deux chevaliers s'approchèrent, et reconnurent

l'anneau. Aussitôt le palatin embrassa Geneviève en lui disant : « Tu es véritablement ma femme ; et à l'enfant : « Tu es véritablement mon fils ! »

La vertueuse princesse raconta ce qui lui était arrivé, et le palatin et tous les assistants répandirent des larmes de regret et de joie. Quand le perfide Golo parut, on se précipita sur lui, et on voulait le tuer ; mais Sigefroid arrêta le bras de ses chevaliers : « Qu'on le garde à vue, dit-il, en attendant que nous ayons déterminé le supplice qui lui doit être infligé. »

Le palatin décida qu'on prendrait quatre taureaux qui n'avaient pas encore subi le joug ; que chacun d'eux serait attaché à l'une des extrémités du corps de Golo, deux aux pieds et deux aux mains, et qu'on abandonnerait le coupable à leur fureur. Lorsqu'ils eurent été liés ainsi, chacun tira de son côté, et, de cette manière, le corps du perfide Golo fut divisé en quatre quartiers.

Le palatin voulait emmener avec lui sa femme et son fils, mais elle s'y refusa : « C'est la sainte Vierge, dit-elle, qui m'a protégée des bêtes féroces en ce lieu d'exil, et a envoyé une bête fauve pour servir de nourrice à mon enfant. Je ne m'éloignerai pas avant que ce lieu soit dédié et consacré en son honneur. » Sigefroid envoya immédiatement une ambassade à l'archevêque Hidolphe pour lui demander la consécration de ce lieu. Quand il fut instruit des détails de cette merveilleuse aventure, le saint prélat fut rempli de joie, et vint le jour de l'Épiphanie consacrer cette retraite en l'honneur de la sainte et indivisible Trinité et de la sainte vierge Marie. Cette cérémonie terminée, le palatin conduisit en son château la princesse et son fils, et donna une



fête splendide à tous ceux qui se trouvaient présents.

La palatine le pria de faire ériger une chapelle dans le lieu consacré et de la doter de biens héréditaires. Il y consentit volontiers. Il avait fait préparer pour Geneviève des mets propres à réparer ses forces, mais il lui fut impossible de prendre une autre nourriture que celle à laquelle elle s'était accoutumée pendant son exil.

La palatine vécut depuis le jour où elle avait été retrouvée, c'est-à-dire depuis la veille de l'Épiphanie, jusqu'au 2 avril ; ce jour-là, son âme s'envola vers le Seigneur. Sigefroid, suivant sa promesse, éleva à l'endroit indiqué une chapelle dédiée à la Vierge, et y fit ensevelir son épouse chérie avec toutes les marques d'une violente douleur. Saint Hidolphe consacra la chapelle et y attacha des indulgences de quarante jours. Deux miracles s'opérèrent au moment de la consécration, sans parler de ceux dont le même lieu a été témoin plus tard. Un aveugle recouvra la vue, et un sourd la parole. A la demande du palatin, le pape accorda une année d'indulgences à ceux qui visiteraient la chapelle de la Vierge aux fêtes de Notre-Dame, de la Nativité, de la Résurrection, de la Pentecôte, de l'Épiphanie et au jour anniversaire de la dédicace. Il exempta de toutes les pénitences qu'on leur aurait infligées ceux qui entendraient la messe dans cette chapelle aux octaves des mêmes fêtes.

Traduction d'Emile DE LABÉDOLLIÈRE.

LE PISTOLET ANGLAIS.

Quoique cette année ait été pluvieuse et l'automne mêlé d'orages, les chasseurs n'en ont pas moins battu les plaines et les bois tout comme si nous avions joui du plus beau temps possible. Dans les premiers jours de septembre, M. Alfred de Germont a pris, malgré l'incertitude du temps, son fusil, sa veste de chasse, son carnier, sa poudre, son plomb ; il s'est fait suivre d'Azor, son bel épagneul, et s'est mis en voiture, au *Plat d'étain*, à huit heures du soir. Le lendemain matin il était à Château-Thierry. Une fois dans la patrie de La Fontaine, il n'a eu que trois petites lieues à faire pour se rendre chez M. de Lancey, vieil ami de sa famille, qui lui permet de chasser dans ses terres. M. Alfred de Germont n'est pas riche, c'est un étudiant en droit qui a sa fortune à faire, et quand on n'a ni bois, ni terres, ni parc, on est bien aise de rencontrer parmi les amis de sa famille un vieux marquis qui mette à votre disposition de nombreuses compagnies de perdreaux et une quantité raisonnable de lièvres amoureux de thym et de rosée. Alfred fut reçu par le vieillard avec tant de grâce et de cordialité qu'il se reprocha d'être allé à la terre de Lancey seulement pour chasser, et de n'avoir pas fait entrer en ligne de compte l'esprit et le bon vouloir d'un hôte aussi aimable que le marquis : il négligea donc un peu les lièvres et les perdrix, et devint assidu auprès du vieillard plus qu'il n'appartenait à un chasseur.

« Le temps est superbe pour l'affût, lui disait M. de Lancey : allez tuer des perdrix, Alfred ; mon chef compte sur vous pour le rôti.

— Permettez-moi de ne pas sortir ce matin, monsieur le marquis, répondait Alfred, et veuillez souffrir ma compagnie ; votre chef s'entend trop bien avec le garde-chasse pour que nous manquions de rôtis. »

Au fond, M. de Lancey ne demandait pas mieux que d'avoir auprès de lui un jeune homme gai et spirituel dont la présence raccourcissait ses journées et diminuait le poids de son isolement. M. de Lancey était fort riche, veuf et sans enfants ; quoique âgé de soixante-dix ans, il était encore fort et vigoureux ; mais, sans qu'il voulût en convenir, la solitude lui pesait, et cependant il ne voulait pas se décider à quitter sa terre pour venir à Paris. Alfred donna une nouvelle vie à l'intérieur du marquis ; il admira ses plantations, ses arbres demi-séculaires et surtout le château, que M. de Lancey avait embelli et dont il avait changé toutes les dispositions intérieures. Le marquis, avec la prolixité des vieillards, faisait l'histoire de chaque meuble ; mais en même temps, et avec le tact d'un homme de goût, il attachait à chaque circonstance futile quelque détail intéressant. Au bout d'une semaine, Alfred aurait pu écrire les chroniques du château de Lancey. Un jour cependant que le jeune homme était dans le cabinet du marquis, ses regards tombèrent sur un petit pistolet à manche d'ébène qui jusque-là avait échappé à ses investigations et aux récits du vieillard. Alfred se permit d'étendre la main et de prendre le pistolet sur l'étagère de velours qui le soutenait : c'était un pistolet de poche de la fabrique de Menton, armurier célèbre qui florissait à Londres vers la fin du dernier siècle, et dont les fusils à double canon ont été long-temps recherchés par

les chasseurs. Alfred examina avec attention cette arme, et il reconnut facilement que l'ouvrier l'avait finie avec un soin excessif et avait mis tout son talent à la rendre aussi sûre que juste. Les regards interrogateurs du jeune homme allaient de l'arme qu'il tenait à la main au marquis et semblaient demander un de ces récits dont jusque-là M. de Lancey avait été si prodigue.

« Ceci, dit M. de Lancey en prenant le pistolet et en soufflant sur la batterie pour faire disparaître un peu de poussière qui s'y était engagée, ceci est l'histoire de ma vie, mon cher Alfred ; c'est une aventure de ma jeunesse qui a failli me coûter la vie et l'honneur...

— L'honneur ! s'écria Alfred, vous, monsieur le marquis, en danger de perdre l'honneur ?

— Hélas ! oui. De quelque nom qu'on décore un assassinat, il n'en est pas moins flétrissant pour l'assassin, et je vous avoue que j'ai pendant trois mois nourri le projet d'assassiner quelqu'un.

— Vous ?

— Oui... ce pistolet, ajouta le marquis en se reprenant, c'est l'histoire de quelques folles pensées d'amour, c'est l'histoire de mon mariage et en même temps celle du long bonheur dont j'ai joui avec madame la marquise de Lancey, à laquelle je dois ma fortune... A ce soir, Alfred, ce soir je vous conterai une histoire ; vous la préférerez sans doute au cent de piquet auquel je vous condamne depuis huit jours. »

Le soir venu, M. de Lancey s'établit commodément dans son fauteuil, fit ranimer le feu par son domestique, et, quand il fut seul avec son jeune ami, quand les portes furent closes et que nul importun ne put venir les troubler, le vieux marquis commença :

« Vous savez, mon ami, dit-il, que je descends d'une famille distinguée, mais peu riche ; j'étais il y a cinquante ans bon gentilhomme et l'héritier futur d'une terre qui devait me donner à peine de quoi vivre. Mon père emprunta pour m'envoyer à Versailles, et j'entrai dans les gardes du corps. L'année 89 commençait, et je n'avais pas seize ans. J'étais le plus jeune des gardes du corps et le moins riche ; mon père mourut bientôt et me laissa sans autres protecteurs que le roi et la reine de France ; nous touchions au moment où, pour la première fois peut-être depuis bien des siècles, cette protection devait être sans valeur. Le roi ne daigna pas s'occuper de moi, la reine me distingua et m'accorda une petite pension sur sa cassette. Cette faveur inattendue m'inspira la plus vive reconnaissance, et je jurai de sacrifier ma vie pour Marie-Antoinette, si jamais elle avait besoin de mon bras. Les mauvais jours ne tardèrent pas à arriver pour elle. Je ne vous raconterai pas les dangers que j'ai courus, ni les efforts que je tentai pour la sauver, cela m'entraînerait dans de trop longs détails et nous éloignerait trop de l'histoire de ce pistolet, que vous tenez à apprendre et que je vous ai promise. En 1800, j'étais à Londres, émigré, et j'avais vingt-six ans. Comme tous mes compagnons d'exil, je nourrissais une haine profonde contre le gouvernement français. Nous avions vu les merveilles de la république ; mais, semblables aux tribus d'Israël, ces merveilles frappaient nos oreilles sans ébranler nos cœurs ; l'homme dont la fortune excitait surtout au plus haut degré notre haine et notre indignation, c'était Bonaparte, le premier consul ; nous ne lui pardonnions ni sa gloire ni son bonheur ; sur des faux rapports, nous avions cru que le jeune général républicain voulait renouveler en France le rôle que Munck avait jadis joué en Angleterre, et qu'après s'être emparé du pouvoir, il le remettrait au roi légitime. Le premier consul n'avait garde d'y songer, et nous le regardions comme un usurpateur qui volait à Louis XVIII son sceptre et sa couronne.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu l'explosion de la machine infernale : elle arriva au moment où la réaction contre les jacobins était la plus ardente, un mois après la tentative de Demerville, Aréna, Céracchi, Diana et Topino-Lebrun. Les soupçons se portèrent donc d'abord sur les jacobins. Le premier consul adopta cette opinion avec chaleur ; un instant même on crut à la disgrâce de Fouché, qu'on accusait de protéger les jacobins et qui dénonçait les chouans comme les véritables auteurs du crime. Il ne fallut rien moins que des preuves matérielles et multipliées pour détromper le premier consul ; et cependant, quoique les coupables fussent connus, la proscription des jacobins n'eut pas encore lieu ; elle fut seulement moins nombreuse. Quarante furent déportés aux îles Séchelles pour un crime commis par des chouans. Le coup partait de l'Angleterre : c'est là qu'il avait été conçu ; c'était l'or de Pitt qui l'avait soudoyé. Il y fit beaucoup de sensation ; on admira le bonheur de Bonaparte qu'une divinité protectrice semblait garantir de tout danger. Picot de Limoïlan, Saint-Réjand, Lahaye-Saint-Hilaire étaient des officiers de l'état-major de Georges Cadoudal et avaient à Londres des amis qui haïssaient autant qu'eux-mêmes le premier consul. Un jour l'un d'eux causait avec moi de cet événement....

— Avec vous ? dit Alfred, vous connaissez ces gens-là ?

— Hélas ! oui, répondit le marquis, ces gens-là, dont la manière de voir me fait aujourd'hui horreur, étaient alors mes compagnons d'exil et mes amis.

— Je ne puis que déplorer, dis-je à cet homme, le parti qu'ont pris Limoïlan et Saint-Réjand ; tuer Bonaparte, se défaire de l'usurpateur, rien de mieux ; mais détruire nos rues, écraser des Français sous

les débris de leurs maisons, voilà ce que je ne puis pardonner à ces messieurs, voilà ce qui me révolte et m'indigne. »

Mon indignation n'obtint qu'un sourire de pitié : j'ajoutai alors :

« Je vais plus loin : ces messieurs ont manqué de courage. Qu'est-ce, en effet, que le premier consul ? Un homme qui usurpe le trône de Sa Majesté, de Louis XVIII, et qui refuserait un duel si on lui faisait l'honneur de lui en proposer un : il est donc permis de le tuer, puisqu'il n'accepterait pas un combat régulier et qu'il ne reste que ce moyen de replacer le roi de France sur son troône ; mais on n'a le droit que de répandre seulement le sang de l'usurpateur, et encore il faut s'exposer personnellement, avouer son action et ne pas fuir après avoir fait le coup. C'est un combat à mort, où les deux adversaires doivent rester sur le champ de bataille, eux deux seuls, ou du moins l'un d'eux.

— Voilà, continua M. de Lancey, voilà, mon cher Alfred, comment je pensais en 1800, et j'exprimai cette opinion devant un homme habile à animer mon courage et à exploiter ma vanité.

— Cela vous serait bien facile, me dit mon compagnon, à vous, dont l'adresse est si excessive, qu'avec un pistolet vous tirez les hirondelles au vol et qu'à cent pas vous enlevez le bouchon d'une bouteille, ou partagez une balle sur la lame d'un couteau. »

Cette conversation avait lieu dans une des meilleures tavernes de Londres ; quelques émigrés survinrent, et mon compagnon leur parla de ce que je venais de dire comme d'un projet arrêté de tuer Bonaparte. On exalta mon courage, on m'accabla de louanges, on me prédit l'immortalité, on m'enivra tellement que je me trouvai engagé dans cette action périlleuse seulement pour avoir indiqué un moyen de l'accomplir. Insensés, qui croyions que le premier consul mort, les Bourbons n'auraient qu'un pas à faire pour remonter sur le trône, et qui, comme toujours, comptions la nation pour rien ! Cependant, il faut l'avouer, cette coupable idée ne me déplaisait pas. J'étais imbu de tous les préjugés de ma caste, j'avais soif de venger mon roi, ma reine ; je n'avais rien compris au grand mouvement qui s'était opéré en France ; en un mot, je ne savais pas ce que c'était que la révolution. Je quittai mes amis, décidé à accomplir ce coup hardi, à tenter ce que j'appelais un duel avec Bonaparte. La seule chose qui me causât quelque contrariété, c'était de m'être ouvert à trois ou quatre personnes ; je voulais n'avoir aucun complice et pouvoir disposer à ma volonté du temps, du lieu, des moyens. Je revis donc mes amis et leur déclarai que de nouvelles réflexions me faisaient abandonner, ou du moins ajourner le projet conçu la veille. La tentative de Saint-Regand était trop récente ; il était nécessaire de laisser se dissiper les craintes et s'assoupir jusqu'aux soupçons. J'avais un vieux parent, émigré comme moi et retiré à Édimbourg ; je déclarai qu'avant de rien entreprendre, je voulais l'aller voir, et je feignis de partir pour l'Écosse. Quelques jours après je débarquai à Boulogne, accompagné d'un petit domestique anglais fort intelligent, que depuis quelque temps j'avais à mon service. J'étais possesseur d'une somme assez considérable, gagnée au jeu une semaine auparavant ; je pouvais donc vivre à Paris indépendant et aussi répandu ou aussi isolé qu'il me conviendrait de l'être. Une fois à Paris, la première chose dont je m'occupai fut de me faire radier de la liste des émigrés, ce que j'obtins facilement. Je voulus ensuite connaître la nouvelle société qui m'entourait ; je trouvai de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions, des vices différents de ceux d'autrefois, des vertus qui semblaient être nées d'hier. La France, en entrant dans un siècle nouveau, semblait avoir rejeté tout souvenir de l'ancien et avoir perdu la mémoire du passé.

Une chose m'étonna, sans néanmoins me désabuser : on avait oublié les Bourbons, personne ne se les rappelait, ou du moins personne n'en avait l'air. Les Français ne s'informaient pas d'eux, ne prononçaient pas même leurs noms et ressemblaient à ces hommes qui, délivrés par le réveil d'un mauvais rêve, ne permettent pas à leur imagination d'en conserver la trace. Tous les esprits, au contraire, étaient pleins de la gloire du premier consul, on s'occupait de lui seul et de son armée ; ses généraux semblaient tirer de lui tout leur lustre ; il fixait leurs rangs, il leur distribuait à son gré le blâme ou l'éloge, et sa parole était un arrêt. C'était un nouveau César. Je me rappelai que Brutus était patricien.

Mon projet était aussi simple qu'il me paraissait facile à exécuter ; je n'avais ni confidents ni complices, et je me rendais à l'Opéra seul. Là j'attendais le premier consul, et la première fois qu'il paraissait, je tirai de ma poche ce pistolet que vous voyez, Alfred, et j'ajustai le grand homme que je ne pouvais pas manquer d'abattre, moi qui abattais des hirondelles au vol. Je me familiarisai avec la salle de l'Opéra ; je choisis une place commode pour mon projet, au balcon, à la gauche de l'acteur, presque vis-à-vis la loge du premier consul. Bientôt l'ouvreuse me fut toute dévouée ; elle s'habitua à marquer cette place d'un mouchoir, ou d'un gant, ou d'une lorgnette. Je devins un habitué, un des meubles de l'Opéra ; et, comme j'étais joli garçon et toujours mis avec élégance, on se demandait si ce muscadin si assidu était amoureux de Bigottini ou de Gardel, ou bien si c'était la voix de Lays qui le séduisait.

Voilà la vie que j'ai menée pendant trois mois à Paris : le matin chez moi, seul, livré aux soins de

mon petit domestique anglais John, à quatre heures dînant chez Legacque, et le soir au balcon de l'Opéra. Il faut ajouter qu'après mon dîner je revenais chez moi faire ma toilette et prendre mon pistolet, dont je renouvelais la charge tous les jours.

Une fois à l'Opéra, assis à ma place, mes regards se portaient naturellement sur la loge vide du premier consul, et je me représentais la scène qui suivrait mon attentat; je me voyais tirant de ma poche ce petit pistolet de Menton, j'entendais le bruit sec que faisait la batterie quand je l'armais, j'étendais le bras, le coup partait, et Bonaparte tombait sanglant dans le fond de sa loge. Alors, le cri des femmes, la stupéfaction du public, le silence de l'orchestre, madame Branchu s'arrêtant au milieu d'une roulade, ou Bigottini retombant sur les planches rebondissantes, et moi! moi! agitant dans mes mains un mouchoir blanc et criant : *Vive le roi!* Tout cela se peignait à mon imagination en traits distincts et colorés. J'étais le principal acteur de cette scène tumultueuse et terrible, dont ma mort devait sans doute être le dénoûment : je présentais donc ma poitrine aux sabres des vélites du consul, et à mon tour je tombais sans vie aux pieds des élégantes citoyennes qui m'entouraient. Tout en me familiarisant avec ces pensées, je commençais à comprendre qu'on ne tire pas sur un consul avec autant de sang-froid que sur une hirondelle; mais je n'en persistais pas moins dans mon projet. Le péril auquel j'allais m'exposer ennoblissait mon action; je n'étais pas un assassin, j'étais un ennemi qui venait donner la mort et la recevoir; j'étais comme le soldat qui met le feu à une mine, sûr d'être enseveli sous la forteresse qu'il va renverser. Un soir un jeune homme vint s'asseoir auprès de moi, et, après un moment de silence, il se pencha vers mon oreille et me dit :

« Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me donner un instant d'audience ? »

Je regardai ce jeune homme : il avait une figure commune, était mis avec richesse, mais peu de goût; et, quoiqu'il affectât beaucoup de sang-froid, son agitation se décelait malgré lui dans ses regards.

« Volontiers, répondis-je, de quoi s'agit-il ?

— Oh! de peu de chose, monsieur.

— Mais encore ?

— Au foyer, monsieur, si vous le voulez bien.

— Au foyer, soit. »

Et je suivis cet inconnu avec une palpitation de cœur dont je ne fus pas maître. On parlait beaucoup dans ce temps-là de l'habileté de Fouché, ministre de la police, et ce jeune homme pouvait être un de ses espions; mais, comme ma bouche ne s'était jamais ouverte pour parler de mon projet, je n'avais contre moi que ma qualité d'émigré et le pistolet chargé qu'on aurait découvert sur moi; pour le premier de ces griefs, ma radiation devait me garantir de toute poursuite; pour le second, j'aurais objecté le peu de sûreté des rues de Paris et le quartier désert que j'habitais. Je suivis donc cet inconnu, qui, une fois seul au foyer avec moi, redoubla ma crainte par ses premières paroles :

« Monsieur, me dit-il, j'ai un petit service à vous demander. »

Ma bouche se ployait difficilement à une locution alors encore en usage, j'y recourus néanmoins dans cette occasion :

« Lequel, citoyen ? répondis-je.

— Je viens vous prier de vouloir bien quitter la place que vous occupez à l'Opéra et d'en prendre une autre... Par exemple, si, au lieu de vous asseoir à la gauche de l'acteur, comme vous le faites, vous vous placiez à sa droite... je vous serais fort obligé de cette complaisance. »

— Je vous l'ai dit, Alfred, continua M. de Lancey, je n'avais rien écrit, rien confié, je crus cependant qu'un génie chargé de veiller sur les jours du premier consul avait révélé à Fouché mes pensées les plus secrètes et que j'étais perdu. C'était le cas de mourir avec grâce, de lutter avec esprit et légèreté : je mis donc dans mes manières autant d'insolence polie qu'il me fut possible d'en mettre; et prenant un ton moitié œil de bœuf, moitié muscadin :

« Par la sambleu, citoyen, dis-je, sur l'honneur, je suis vraiment fâché de ne pouvoir pas faire ce que vous demandez... Vraiment, c'est un sacrifice au-dessus de mes forces. »

Et je voulus me retirer pour aller reprendre ma place; le jeune homme me retint.

« Vous refusez, monsieur ?

— Demandez-moi tout autre chose, je serai ravi de vous être agréable... mais une place au balcon... non parbleu.

— C'est votre dernier mot ?

— Parole d'honneur, vous m'obligerez de ne pas insister.

— Alors, monsieur, me dit ce jeune homme, vous ne refuserez pas de vous battre avec moi demain ? »

Je m'attendais à tout autre chose, poursuivit le marquis; et, quoiqu'il soit pénible de se battre avec le premier venu, je me hâtai d'accepter, et j'allai reprendre ma place. Quand l'opéra fut fini et que, retiré chez moi, je pus me livrer à mes réflexions, je supposai que le lendemain je trouverais sur le pré, non un adversaire, mais un agent de Fouché qui m'arrêterait sans doute et me conduirait au donjon de Vincennes, et j'admirai la maladresse de la police qui aurait bien mieux trouvé son compte à une arrestation immédiate. Le lendemain j'arrivai

seul au lieu du rendez-vous, mon adversaire m'y avait précédé avec deux témoins.

« Citoyen, lui dis-je quand je vis qu'il s'agissait sérieusement d'un duel, quoique Français, je suis cependant à Paris sans famille et sans amis; qu'un de ces messieurs veuille bien passer de mon côté et notre partie sera régulière. »

Ma proposition fut acceptée, et, sans ajouter un mot, nous croisâmes le fer. Hélas! mon ami, ce jeune homme si querelleur, qui pour un motif en apparence frivole s'était hâté de provoquer un duel, savait à peine tenir l'épée; je le blessai à la première passe; et, tout en protestant que je garderais ma place à l'Opéra, je ne voulus pas aller plus avant. Mon adversaire, convenablement placé dans un fiacre, et moi seul avec l'honnête homme qui avait bien voulu me servir de témoin :

« Monsieur, lui dis-je, je vous prie de croire que je suis fâché de ce qui vient d'arriver; ce qui me console un peu, c'est que la blessure de votre ami est légère.

— Vous le pensez? me répondit mon témoin, qui, peu familier avec ces sortes d'affaires, me parut tout troublé. Vous croyez que mon ami Bernard n'en mourra pas?

— Je vous en réponds, dis-je. Ah! mon adversaire se nomme Bernard?

— Oui, monsieur.

— Il est fort singulier, votre ami Bernard; s'il se fait une habitude de rencontres pareilles à celle de ce matin, je ne lui donne pas six mois de vie.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce qu'il me paraît aussi querelleur que mal habile à manier l'épée : il m'a provoqué hier soir de la manière la plus inattendue et la plus ridicule.

— Ridicule! s'écria mon témoin; hélas! il s'agit de sa vie, il s'agit de son bonheur.

— Comment, monsieur! dis-je à mon tour, la vie de M. Bernard dépend de la place que j'occupe à l'Opéra?... Expliquez-vous de grâce; j'ai eu quelque raison pour ne rien lui demander à lui-même, mais je serai ravi de savoir le fond de tout ceci.

— Et vous le savez bien, répliqua l'ami de M. Bernard.

— Moi! Je veux mourir si je m'en doute. »

La chose était facile à expliquer; voici ce que j'appris : vis-à-vis la place que j'occupais, aux secondes loges, et par conséquent au-dessus de la loge du premier consul, se trouvait la loge de M. Van-Burner, hollandais, qui, sous le Directoire, s'était prodigieusement enrichi dans les fournitures, et dont la fortune dépassait les bornes ordinaires de la richesse des particuliers. M. Van Burner comptait par millions et avait une fille unique que mon adversaire, M. Bernard, devait épouser. Ma présence à l'Opéra, où, sans le savoir, je me plaçais sous les yeux de mademoiselle Berthe Van-Burner, dérangea des projets arrêtés. Le mariage était décidé : il devait avoir lieu dans quelques semaines, lorsque mademoiselle Berthe, qui jusque-là n'avait montré aucune répugnance pour son futur époux, commenca à élever quelques difficultés; elle se dit malade, elle demanda du temps, et cependant elle recevait tous les jours plus froidement M. Bernard. C'était une jeune personne charmante, mais aimée par son père jusqu'à l'idolâtrie. M. Van-Burner obéissait aux moindres fantaisies de sa fille. M. Bernard, avec la perspicacité naturelle aux amants, ne tarda pas à se convaincre que j'avais fait sur celle qu'il aimait une impression profonde : il résolut alors de m'éloigner ou de se défaire de moi, s'il le pouvait : de là sa prétention de me faire quitter une place où la jeune fille pouvait me voir tous les jours d'opéra.

« Monsieur, dis-je froidement à l'ami de M. Bernard qui me donnait ces détails, comme je l'ai dit hier à votre ami, j'en suis fâché, mais il m'est impossible de me déplacer. »

Je saluai, et j'allai déjeuner chez le suisse des Tuileries.

Malgré ma haine pour le premier consul et mon dévouement chevaleresque ou, si vous voulez, brutal pour les Bourbons, je n'appris pas sans émotion qu'une jeune fille immensément riche m'avait distingué et s'était prise pour moi d'un sentiment de préférence si violent qu'elle était sur le point de rompre un mariage presque conclu. Je n'avais pas remarqué mademoiselle Van-Burner, mais l'ami de M. Bernard ne m'avait pas laissé ignorer qu'elle était fort jolie; je pouvais donc, seulement en répondant aux attentions d'une jeune et jolie personne, faire ma fortune : c'était tentant, cela valait mieux que de me faire le héros d'une tragédie homicide, que de courir au martyre en tuant le premier consul. Je rentrai chez moi sans avoir du tout renoncé à la mission que je m'étais donnée, mais en songeant qu'il serait fort agréable d'avoir pour compagne une jolie femme, de vivre sans soucis, sans chagrins, au milieu de toutes les recherches du luxe, et de puiser à mon gré dans la caisse intarissable d'un fournisseur. Le lendemain j'allai de très-bonne heure à l'Opéra; il y avait encore fort peu de monde quand j'arrivai, et mon premier soin fut de lever les yeux sur la place qu'on m'avait à peu près indiquée. Je vis seule dans une loge une fort belle personne, mise avec une extrême élégance et qui pouvait avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans, l'allure libre, le regard hardi, et vêtue d'une façon riche, mais hasardée. Elle arrêta sur moi des yeux pleins de bonne volonté, et m'adressa un sourire très-expressif. Ce n'était pas là, sans aucun doute, mademoiselle Van-Burner. Je sortis pour aller aux informa-

tions. L'ouvreuse qui me conservait ma place me mit au fait :

« Cette dame, me dit-elle en faisant un petit geste gracieux, est la citoyenne Fulvie, une des femmes les plus à la mode aujourd'hui, et ce n'est pas sans raison... Vous êtes fort heureux, citoyen, si elle vous a remarqué ; bien des généraux du premier consul voudraient être à votre place... Oh! oh! citoyen, tout le monde ne convient pas à la citoyenne. »

J'avouai que la citoyenne méritait toutes ces louanges, et, après avoir pris ces informations, je regagnai ma place, et je m'aperçus que la loge qui touchait à celle de la citoyenne Fulvie n'était plus vide. Un homme de cinquante ans environ et une jeune personne l'occupaient : c'étaient M. Van-Burner et mademoiselle Berthe Van-Burner, qui venaient d'arriver. Mademoiselle Berthe, dont la pâleur et la rougeur alternatives décelaient l'amour, était d'une beauté remarquable. De beaux cheveux noirs, des yeux fendus en amande et un visage d'un ovale parfait, tout cela me parut bien au-dessus de ce que méritait la passion de l'infortuné M. Bernard. Timide et embarrassée, je crus voir néanmoins dans les yeux de la jeune fille que l'issue du combat de la veille ne lui déplaisait pas, et je me sus bon gré d'avoir inspiré de l'amour à une aussi belle personne. Je quittai l'Opéra presque amoureux. Quelques jours après une vieille dame vint chez moi; elle se dit comtesse ou marquise, et surtout ruinée par la révolution ; elle prétendit en outre avoir été autrefois très-liée avec ma famille. Je crus qu'elle venait mettre ma bourse à contribution; il n'en était rien.

« Mon cher marquis de Lancey, me dit-elle, il n'y a rien qui me rende malheureuse comme de voir des gens tels que vous, de bons gentilshommes, être privés de leur position et de leur fortune. C'est cette maudite révolution qui en est cause ; elle a tout brouillé, tout confondu ; et il faut vraiment un peu s'aider soi-même pour reparaître dans le monde avec les avantages auxquels on a droit. Par exemple, vous, monsieur le marquis, vous étiez riche, et la révolution vous a ruiné.

— Je n'étais pas riche, lui dis-je.

— Vous étiez fait pour l'être, marquis, et vous le seriez devenu, ou du moins vous auriez fait, sans la révolution, une grande fortune militaire.

— C'est possible.

— Eh bien, marquis, il faut entrer dans l'armée; c'est une pépinière de généraux.

— Moi servir Bonaparte! m'écriai-je, jamais! »

Et cette proposition me révolta tellement que mon secret fut près de m'échapper.

« Très-bien, monsieur le marquis, reprit la vieille dame ; vous pensez absolument comme moi ; si j'avais un fils et qu'il mît jamais à son chapeau cette maudite cocarde tricolore, s'il prenait jamais parti pour le Corse, je l'étranglerais de mes propres mains. Mais, mon cher marquis, continua-t-elle, il n'en faut pas moins vivre, et, croyez-moi, vivre agréablement, c'est le principal. Cette philosophie n'est peut-être pas de mon âge, mais elle est du vôtre, marquis : vous ne voulez avoir aucun rapport avec le gouvernement nouveau ; soit, je suis de cet avis. Eh bien! vous êtes jeune, joli garçon ; vous avez un beau nom, ce qui est toujours quelque chose, quoi qu'on en dise : que ne vous mariez-vous?

— Madame, répondis-je à ce négociateur en jupons, venons au fait ; vous venez me proposer d'épouser mademoiselle Van-Burner?

— C'est cela même : Van-Burner a trois ou quatre millions, mademoiselle Van-Burner est fille unique, elle héritera de cette immense fortune, qui aujourd'hui est à l'abri de tous les orages. La jeune personne est charmante, et elle se meurt littéralement d'amour pour vous. Ce sont de ces occasions qui ne se rencontrent pas deux fois ; heureux ceux à qui leur bonne fortune les présente une fois seulement... Réfléchissez, mon cher marquis. »

Cette femme m'étonnait ; elle me donnait avec assurance un titre alors proscrit, et me demandait de réfléchir à une chose qui n'exigeait pas de longues réflexions. Je n'avais que la cape et l'épée, et mon épée, je ne pouvais pas l'employer. J'acceptai. Il fut convenu que le soir même je sortirais de l'Opéra avant le ballet, et que mon officieuse et nouvelle amie me conduirait chez M. Van-Burner.

« Ce que c'est que d'être joli homme! dit la vieille dame en me quittant ; mademoiselle Van-Burner a déclaré à son père qu'elle mourrait si elle ne vous épousait pas. »

A peine la vieille dame fut-elle sortie que je reçus une autre visite. Cette fois c'était un petit domestique à livrée bleue et à la mine effrontée, qui me remit une lettre. La belle Fulvie m'écrivait. Celle-ci ne m'appelait pas marquis, mais citoyen, et elle employait le *tu*, dont l'usage n'était pas encore tout à fait tombé en désuétude.

« Citoyen, me disait-elle, dans son billet très-laconique, j'ai à te parler d'affaires très-particulières, et je t'attends à minuit, après l'Opéra. Je te crois trop galant homme pour manquer à un rendez-vous pareil. »

Je fis une réponse gracieuse à la citoyenne, et renvoyai son messager en lui donnant quelques pièces d'or.

« Très-bien, me dis-je, la fortune, l'hymen et l'amour me viennent en aide! En sortant de chez M. Van-Burner, j'irai chez la citoyenne Fulvie. »

Je passai la journée joyeusement, et le soir, avant l'Opéra, j'allai chez moi faire ma toilette. Je pris

machinalement ce pistolet, Alfred, je le chargeai comme d'habitude; et, le plaçant sur un meuble, je donnai un dernier coup d'œil à mon miroir. J'étais toujours mis avec élégance, mais ce soir-là je redoublai de soins et de coquetterie. Il me fallait plaire à deux femmes : de l'une j'attendais une nuit de plaisir, ma fortune dépendait de l'autre. La salle était pleine quand j'arrivai à l'Opéra. Dans le couloir, je me croisai avec le petit messager de la citoyenne Fulvie, il sourit en m'apercevant. Quelques pas plus loin je rencontrai la vieille dame qui m'avait fait l'honneur de venir chez moi le matin; elle se rendait dans la loge de M. Van-Burner.

« Bien! me dit-elle, vous êtes mis à peindre... vous êtes un homme de bon goût... à ce soir, après l'Opéra. »

Mon ouvreuse ne m'avait pas oublié, et je pus m'asseoir à ma place accoutumée. J'eus le plaisir de voir du même coup d'œil mademoiselle Van-Burner, belle de sa jeunesse et de ses espérances, et la citoyenne Fulvie, dont les regards avaient une vivacité et une expression extraordinaires. Une mince cloison séparait ces deux femmes, si loin toutes deux de se douter qu'elles étaient rivales. Je les considérais avec une attention qui leur plaisait également à toutes deux... Vous devez, Alfred, prendre une bien mauvaise opinion de votre vieil ami; je ne me dissimule pas aujourd'hui l'immoralité de ma conduite, et je vous en fais naïvement l'aveu. Il faut songer cependant que j'étais jeune, et surtout que je n'avais pas encore eu l'honneur de voir mademoiselle Van-Burner; ma bouche n'avait fait encore ni aveux ni promesses. Eh bien! dans ce moment-là même, et malgré tout le plaisir qui m'attendait chez la femme à la mode et galante qui me couvait des yeux, je me demandais si j'accepterais le rendez-vous dangereux qui pouvait me coûter une femme charmante et un million de dot.

« Ah bast! me disais-je, je suis encore libre, je le serai encore pendant quinze jours au moins; il vaut mieux faire une folie avant mon mariage qu'après. Mademoiselle Van-Burner ne sera jamais instruite; je ne lui dois rien encore, et pour mon futur beau-père, c'est un ancien fournisseur, il doit en avoir fait bien d'autres! »

C'est ainsi que j'apaisais ma conscience, et je m'amusais cependant à comparer ces deux femmes dont j'occupais l'imagination et faisais battre le cœur. Ma femme, je lui donnais déjà ce nom, était une des plus gracieuses personnes possibles; malgré cette passion, dont elle s'était éprise subitement pour moi et dont je ne pouvais pas lui savoir mauvais gré, sa figure virginale et pure respirait l'innocence et la paix. La citoyenne Fulvie, au contraire, avait, dans toute sa personne, je ne sais quel abandon voluptueux qui faisait naître les désirs; dans sa figure agaçante et mutine on voyait je ne sais quoi d'engageant et de séducteur qui promettait une maîtresse comparable au moins à la Cynthie du poète.

Tout d'un coup un mouvement inusité agite la salle entière, le roulement du tambour se fait entendre et le premier consul paraît dans sa loge.

C'était lui-même! et il était seul!

Les bras croisés sur la poitrine, il s'inclina devant le public, qui le salua de ses acclamations et le spectacle commença. Je voyais Bonaparte pour la première fois; jusque-là j'avais fui l'aspect de cet homme, que je ne voulais pas connaître, que je voulais assassiner; j'étais blessé de trouver son effigie sur la monnaie et son portrait chez tous les marchands d'estampes de la capitale. A l'aspect de cette figure maigre, mais belle et pâle, qu'encadraient des cheveux noirs, de ces yeux doux et brillants, de ce front pur, une sueur froide m'inonda, je me sentis défaillir, et, mon coude venant à s'appuyer involontairement sur mon habit, je sentis ce pistolet, Alfred, qui ne me quittait pas, ce pistolet instrument de mort et que j'avais chargé deux heures auparavant.

Je me rappelai alors la mission que je m'étais donnée et que depuis quelques jours j'avais complétement oubliée... Je n'étais point venu en France pour m'enrichir par un heureux mariage, pour passer mes nuits dans les folies de l'amour. Non, j'étais un ancien garde du corps de Louis XVI, j'étais émigré, et l'homme que je devais tuer était là devant moi, et, soit par l'effet du hasard, soit autrement, attachait ses regards sur ma personne et semblait défier ma colère et ma vengeance. Le premier consul, en effet, dirigeait vers moi ses regards perçants; immobile et fier, on aurait dit qu'il avait deviné mes desseins, mais qu'en même temps il se savait protégé par l'invisible bouclier de la Minerve, ou garanti de tout danger par cette étoile qu'il prétendait voir briller lui seul dans le ciel. J'hésitais; quelque chose dans le cœur me disait d'agir, et mon bras paralysé refusait d'obéir à cette volonté douteuse qui m'agitait. L'état où j'étais est difficile à décrire; je n'avais le sentiment que de mes sensations, j'ignorais quelle pièce on jouait et quels acteurs étaient en scène. Il est probable qu'il se présenta quelque allusion favorable à Bonaparte, car de tous les coins de la salle partit le cri : «Vive le premier consul! » Mes lèvres frémirent; ce cri me parut un défi jeté à mon courage, et, recueillant toutes mes forces, j'allais agir quand mes yeux se portèrent sur la loge de mademoiselle Van-Burner : il me parut qu'elle me regardait d'un air suppliant, qu'elle me disait :

« Malheureux! ne vous perdez pas; si vous mourez, moi, je succombe. »

La citoyenne Fulvie me souriait toujours, et de ses lèvres de corail il me semblait voir s'échapper ces paroles :

« La vie est courte, ami, ne la perds pas en noirs complots, laisse-là les armes perfides du Thrace, et viens dans les bras de Cynthie. »

Louis XVIII perdit sa cause : je quittai ma place, et je me rendis au foyer pour calmer un peu mon émotion et pour respirer plus à l'aise. J'avais pu tuer le premier consul, et je ne l'avais pas fait! Je me dis alors que Louis XVIII lui-même n'aurait pas approuvé cette manière de se défaire d'un ennemi.

Peut-être, continua le marquis en prenant la main d'Alfred, qui l'écoutait avec la plus grande attention, peut-être, quand je me raisonnais ainsi, n'étais-je rien autre chose qu'un jeune homme amoureux à qui les beaux yeux d'une courtisane et l'espoir d'une fortune inespérée faisaient oublier ses haines politiques... je le crois... Convenez alors que l'amour et la fortune sont bons à quelque chose... Une fois que j'eus ainsi changé de sentiments, l'air resserré du foyer ne me suffisant pas, je voulus sortir un moment pour aller respirer à l'aise et plus librement sur les boulevards.

A la porte de l'Opéra, quatre personnes m'entourèrent, deux me forcèrent d'accepter leur bras, et on me fit monter dans une voiture accompagné de mes quatre acolytes. J'étais perdu ; mon mariage était manqué. Ma première pensée fut que j'étais la victime de mon rival, M. Bernard. Ce jeune homme devait être riche, il devait tenir à une famille qui pouvait avoir du crédit. C'était d'autant plus facile à croire que le mariage qui devait l'unir à mademoiselle Van-Burner était un mariage de proposition. M. Bernard avait donc une fortune proportionnée aux richesses de M. Van-Burner ; furieux de se voir supplanté, il avait recherché le nom et les antécédents de celui qu'on lui préférait, avait appris que j'étais un ancien garde du corps, un ancien pensionnaire de la reine. Un émigré m'avait fait passer pour un homme dangereux, et on m'avait arrêté d'autant plus volontiers que le gouvernement consulaire ne devait pas voir avec plaisir qu'un gentilhomme comme moi devînt puissamment riche du jour au lendemain. Je crus donc qu'on me conduisait à Vincennes ou au Temple, et que je serais renfermé dans quelque donjon jusqu'au moment où M. Bernard serait l'heureux époux de la riche héritière. Quoique l'espoir d'épouser mademoiselle Van-Burner fût fort doux pour moi, je regrettais plus ma liberté que mon mariage, en affectant de traiter légèrement un accident qui me troublait néanmoins beaucoup.

« Messieurs, dis-je, où me conduisez-vous? prétendez-vous me retenir long-temps? et d'abord au nom de qui m'arrêtez-vous ?

— Nous exécutons les ordres de M. le ministre de la police, me répondit-on.

— M. le ministre de la police, dis-je, me fait trop d'honneur de s'occuper de moi... il m'aurait rendu le plus grand service s'il ne m'eût fait arrêter que demain; j'ai ce soir des affaires particulières qui n'intéressent la police en aucune façon, et j'ai besoin de ma soirée. »

J'étais entre les mains d'agents subalternes, qui avaient reçu l'ordre de s'emparer de moi sans bruit, sans scandale, et je n'obtins aucune réponse. Heureusement mon voyage en compagnie de ces messieurs ne fut pas long; au bout de dix minutes le fiacre s'arrêta, et on me fit entrer dans l'hôtel de M. le ministre de la police.

« Vous étiez dénoncé? s'écria Alfred, qui jusque-là avait écouté en silence.

— Vous allez voir, répondit le marquis. On m'introduisit dans l'antichambre de M. le ministre, et un jeune homme, un muscadin de la figure la plus ouverte et la plus avenante, demeura auprès de moi pour diminuer sans doute la longueur du temps par les agréments de sa conversation. Je l'aurais volontiers tenu quitte de ce soin, et, si j'avais tenu la dot de mademoiselle Van-Burner, je crois que j'en aurais donné la moitié pour être un instant seul.

— Monsieur sort de l'Opéra? me demanda ce jeune homme.

— Oui, monsieur.

— Pour moi, je le dis sans honte, quoique cela fasse suspecter mon goût, l'Opéra m'ennuie, j'aime mieux Nicolet, et surtout les Variétés amusantes... Avez-vous été quelquefois, monsieur, aux Variétés amusantes?

— Jamais, monsieur; je suis un habitué de l'Opéra.

— Alors vous serez fâché de n'y avoir pas été ce soir... le premier consul y est.

— Je sors de l'Opéra, monsieur, j'ai vu le premier consul.

— A-t-il été bien accueilli, monsieur?

— Monsieur, répondis-je à cette dernière question, j'ai les plus grands torts envers le premier consul.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur... à peine si je l'ai vu, à peine si je sais ce qui s'est passé dans la salle... Je suis amoureux, monsieur, amoureux à en perdre la tête, et à l'Opéra je n'ai vu qu'une seule personne, la femme que j'aime; mes regards ne pouvaient la quitter, je suivais tous ses mouvements, rien de ce qui s'est passé autour de moi n'a pu me distraire, et j'ai le regret de ne pouvoir vous dire...

— C'est comme moi, dit mon interlocuteur officieux, je suis amoureux d'une actrice des Variétés, et, franchement, voilà la cause de ma prédilection

pour ce théâtre! Eh bien! monsieur, quand le consul... car les Variétés, monsieur, sont aussi dignes d'un consul, quand donc le consul Cambacérès paraît à ce théâtre, je ne le vois pas; il entre, il sort sans que je m'en doute, et cependant le consul Cambacérès...

— Est un homme d'un grand mérite, » me hâtai-je d'ajouter.

Et poussant un peu loin la naïveté :

« Pourriez-vous me dire, monsieur, pourquoi M. le ministre m'a fait arrêter?

— Arrêter?... vous êtes arrêté?

— Hélas! oui, monsieur, on m'a enlevé à cette maîtresse que j'aime et qui maintenant doit se demander avec effroi la cause de mon absence.

— Ah! monsieur, quand M. le ministre connaîtra cette circonstance, il sera fâché de n'avoir pas remis à un autre moment le plaisir de vous voir. »

Tout cela était dit d'un air si simple et si naturel, avec tant de politesse et une bonne foi si apparente que je me serais rassuré si j'avais été un autre que j'étais et si l'inspection de ma personne n'eût pas dû produire une preuve fâcheuse contre moi. Je me tus et parus accepter avec dignité l'espèce d'excuse qu'on me faisait.

Au même moment un huissier sortit d'une porte voisine qui conduisait au cabinet du ministre et dit :

« Monsieur de Lancey. »

Je m'avançai et me laissai conduire chez le ministre.

Le ministre de la police était debout dans son cabinet, et, quoiqu'il tournât le dos à la cheminée qui était garnie de deux flambeaux, une lampe placée sur un bureau me permit de voir parfaitement sa figure, qui m'était tout à fait nouvelle, comme vous pouvez le croire, et qui depuis m'est devenue familière. Fouché était alors encore républicain, et, quoiqu'il secondât les vues ambitieuses du premier consul et qu'il devinât peut-être déjà la dictature que l'empereur ferait peser sur la France, c'était un de ces hommes dont les convictions premières ne s'effacent jamais entièrement, et d'autant plus coupables quand ils changent d'opinions qu'ils n'obéissent alors qu'à un sentiment d'égoïsme, semblables à ces amants qui quittent une maîtresse aimée et s'attachent à une autre femme tout en regrettant la première. Bonaparte ne s'y est jamais trompé, il ne s'est fié à Fouché qu'à demi, et, dans son intérêt, il aurait mieux fait de ne s'y fier jamais.

Cet homme, qui devait être un jour le duc d'Otrante, avait la figure blême, les yeux vifs et petits, la taille élevée, et, quoique sa manière de parler fût très-persuasive, sa façon adroite et son langage apprêté ôtaient quelque chose à son talent de convaincre. Il m'aborda néanmoins librement. J'étais dans ses mains comme l'oiseau déjà pris dans les rêts du chasseur, et traiter avec moi ce n'était d'ailleurs qu'un jeu pour un homme aussi adroit et aussi puissant que lui. Il fit quelques pas vers moi, et, me saluant avec politesse, il me nomma par mon nom.

« M. de Lancey, me dit-il, pardonnez-moi la manière un peu vive dont je m'y suis pris pour obtenir l'honneur de votre visite. J'ai craint que, si je vous priais par écrit de passer à mon hôtel, cela ne vous causât quelque émotion, et j'ai chargé un de mes amis.....

— Un de vos amis, monsieur le ministre! quatre vous voulez dire? »

Fouché parut étonné d'apprendre que quatre personnes s'étaient saisies de moi; il se fit raconter tous les détails de mon arrestation, qu'il savait mieux que personne, et après s'être confondu en excuses :

« Parlons d'affaires, me dit-il, le premier consul est fort content de vous...

— De moi, monsieur le ministre! ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

— Oui, de vous; vous avez quitté l'Angleterre pour rentrer dans votre patrie, vous avez abandonné le parti des ennemis de la France pour vous rallier aux vrais patriotes; en touchant le sol du pays, vous vous êtes empressé de vous faire radier de la liste des émigrés. C'est très-bien. »

En me parlant ainsi, sa bouche souriait d'une façon singulière, et de la main il me montrait sur une console le buste de Bonaparte, la tête ceinte de lauriers, et il me répétait :

« Le premier consul est enchanté de vous, monsieur de Lancey, mais moi je vous en veux. »

Un peu étourdi de cet accueil auquel j'étais loin de m'attendre et ne sachant pas si Fouché était ma dupe, ou si cette entrevue n'allait pas finir d'une façon tragique pour moi, je me hâtai de dire :

« Je n'ai jamais eu l'honneur d'approcher de vous, monsieur le ministre, et je ne croyais pas avoir été assez malheureux pour...

— Oui, oui, dit-il avec légèreté; je vous en veux, monsieur de Lancey.... Que diable! pourquoi marchez-vous toujours armé ainsi que vous le faites?... Savez-vous qu'il y a des gens logés à Vincennes pour beaucoup moins? Et cela serait fâcheux, n'est-il pas vrai? un homme comme vous, qui ce soir a tant d'affaires... Rendez-vous de mariage, rendez-vous d'amour.... Voulez-vous me donner le pistolet que vous avez dans votre poche? »

Stupéfait, anéanti, je tirai mon pistolet de ma poche et je le présentai à Fouché.

Je n'étais pas au bout de mes étonnements.

Fouché prit négligemment le pistolet, le regarda avec attention, le tourna, le retourna dans ses mains et dit avec nonchalance :

« Mon Dieu, c'est pure fantaisie, car cette arme n'est pas dangereuse. »

En parlant ainsi, il prenait sa baguette et la faisait résonner dans le canon vide.

« Vous vous souvenez, mon ami, continua le marquis, que j'avais chargé mon pistolet avant de par-



tir pour l'Opéra; en voyant ce pistolet vide, cette arme qui n'était pas sortie de mes mains, je crus à la magie.

— Monsieur, me dit Fouché en me congédiant, maintenant que vous êtes des nôtres, je puis vous parler avec franchise; renvoyez le petit domestique que vous avez amené de Londres, je doute qu'il vous soit jamais utile, et à moi *il ne m'est* plus nécessaire. »

J'allais sortir, la figure couverte de rougeur; il me rappela :

« Vous comprenez, me dit-il, que je ne crois nullement que vous ayez jamais pensé à faire un mauvais usage de ce pistolet... De ma nature, je ne suis pas soupçonneux; je pense seulement que vous ne vous croyez pas en sûreté, la nuit, dans les rues de Paris, et voilà ce qui me blesse. Soyez tranquille, monsieur de Lancey, la police veille sur vous, comme sur les autres citoyens. Il ne vous arrivera rien de fâcheux. »

Je promis au ministre de la police d'aller désormais sans armes dans les rues de Paris.

« Surtout sans armes anglaises, » ajouta-t-il avec le sourire fin qui lui était particulier.

Je pris enfin congé de Fouché. Quand je me trouvai dans la rue, je passai la main sur mon front, pouvant à peine me persuader que j'étais libre; c'était cependant hors de doute; mon pistolet seul était prisonnier; pour moi il m'était loisible de prendre tel chemin qui me plairait. Je pris la route de l'Opéra. Quand j'arrivai sous le péristyle du théâtre, la première pièce venait de finir, et je vis sans être vu mademoiselle Van-Burner qui, suivie de son père, remontait dans son équipage. La vieille dame, cette prétendue connaissance de ma famille et que j'avais alors des raisons de croire mieux avec le ministre de la police qu'elle n'avait jamais été avec aucun Lancey, ne tarda pas à me joindre.

« Où vous êtes-vous caché durant les deux derniers actes, cher marquis, me dit-elle, j'ai cru que quelques belles dames vous avaient enlevé?

— J'ai été voir, lui répondis-je, un de mes amis intimes... une visite que je ne pouvais remettre.

— Vous êtes libre, maintenant, marquis?

— Comme l'air, madame. »

Nous prîmes un fiacre pour nous rendre à l'hôtel qu'occupait M. Van-Burner et mon introductrice me présenta comme un de ses amis intimes qui arrivait d'Angleterre, et qui pourrait donner à l'ex-fournisseur quelques détails sur différentes maisons de commerce de Londres. M. Van-Burner me prit à part, et laissant de côté toute ruse et tout détour :

« Ma fille vous aime, monsieur, me dit-il ; elle a rompu pour vous un mariage très-avancé : je vous l'offre. »

Je me précipitai aux genoux de mademoiselle Burner, et je m'apprêtais à me confondre en remercîments auprès de son père, mais il m'arrêta :

« Vous devez comprendre, me dit-il en baissant les yeux, que je n'agis pas librement ; je cède aux instances de ma fille, qui me menace de mourir si je ne lui donne pas le mari qu'elle aime. Un père ne doit pas offrir une fille telle que la mienne, belle, remplie des plus excellentes qualités, et riche ; il attend qu'on la lui demande ; je le fais par force, mais il dépendra de vous que je pense bientôt comme ma fille..... Vous êtes honnête homme, monsieur, rendez ma fille heureuse.

— Monsieur, lui dis-je, je n'accepte pas le cadeau précieux que me fait votre fille ; ce n'est pas d'elle-même que je veux le tenir, c'est de vous. Ouvrez-moi votre maison, et jugez-moi. »



Vous sentez, mon cher Alfred, continua le marquis, que je négligeai tout à fait les affaires importantes dont la citoyenne Fulvie avait à m'entretenir. Les messages de son petit domestique à livrée bleue

furent inutiles. Je m'attachai à mademoiselle Berthe Van-Burner, et ce fut du fond du cœur que je dis quelques jours après à son père :

« Mon cher monsieur Van-Burner, je ne vous dirai pas que je souhaiterais que votre fille n'eût rien que sa beauté et sa vertu, cela ne serait pas vraisemblable, quoique cela fût vrai, je voudrais seulement que vous fussiez moins riche.

— Mon gendre, assez, répondit M. Van-Burner, ma fille a fait un bon choix, allons à la municipalité. »

Je devins l'époux de Berthe, continua le marquis; et riche au delà de mes vœux, possesseur de cette belle terre dont vous dédaignez le gibier par amitié pour moi, mon cher Alfred, j'abandonnai pour toujours ma place à l'Opéra et vins vivre ici avec ma femme et mon beau-père. J'ai été heureux de tout le bonheur qu'il est donné à un homme d'avoir dans ce monde. Fouché avait raison. En venant en France, en faisant un riche et heureux mariage, j'étais devenu des leurs. J'oubliai des princes immobiles dans leurs façons de voir et d'agir; et enfin, oubliant la liberté comme tant d'autres, je fus fasciné par la gloire et par le génie de cet homme que j'avais voulu assassiner. Les jours de triomphe passèrent; deux fois j'ai vu les étrangers souiller le sol de mon pays, et ces princes pour lesquels j'avais émigré, je les ai vus rentrer, ramenés par l'étranger et avec la honte sur le front. Je perdis successivement mon beau-père et ma femme, et mes infortunes privées se trouvèrent ainsi liées aux malheurs publics. Seul, isolé, je résolus de ne pas sortir de cette terre où vivaient pour moi tous mes souvenirs de bonheur.

Quelques affaires litigieuses m'amenèrent à Paris, et je résolus d'aller voir Fouché, devenu le duc d'Otrante, et dont, pendant l'Empire, je n'avais pas négligé la fréquentation. Il me reçut comme une ancienne connaissance, comme quelqu'un qui lui rappelait une époque brillante de sa vie, une époque où il était fier de son passé, où il ne répudiait aucun de ses actes. Dans le moment où je le vis, tout était changé, il ne rencontrait que des gens ennemis; il était préoccupé, inquiet, agité; sa conversation était brusque, saccadée, et il passait sans transition d'un sujet à un autre. Comme il se plaignait de sa santé, qui avait subi quelque altération, il s'interrompit tout d'un coup pour me dire :

« Avouez-le, monsieur le marquis, vous avez voulu tuer l'empereur?

— Jamais, monsieur le duc.

— Je me trompe, reprit-il, le premier consul. »

Je baissai les yeux.

« Ce diable de Bonaparte, continua-t-il, était un homme habile; il ne faisait pas comme ceux-ci, qui crient à la conspiration dès qu'un rapport de police leur apprend que deux hommes se sont parlé dans le tuyau de l'oreille, qui inventeraient des complots plutôt que de s'en laisser manquer. A moins d'une évidence palpable, Bonaparte écrasait les complots dans leur germe, et après il les niait. Un complot, en effet, met en doute la légitimité du pouvoir, sa force, son existence..... A propos j'ai un pistolet à vous. »

Et Fouché passa dans un cabinet attenant à la pièce où nous nous trouvions, et il en rapporta ce pistolet que je connaissais si bien; il le considéra, le retourna dans ses mains comme il avait fait vingt ans auparavant.

« Savez-vous, me dit-il, qu'avec ce pistolet et une bonne histoire qu'il serait facile d'arranger, où on me ferait bien noir et Bonaparte bien soupçonneux et bien sanguinaire, il y aurait de quoi avoir dans un certain pavillon que je ne veux pas nommer une bonne pension d'abord, ensuite la croix de Saint-Louis, et peut-être mieux. »

Je m'emparai du pistolet que je mis dans ma poche, et je priai monsieur le duc de changer de conversation; mais Fouché ne paraissait pas disposé à me satisfaire.

« Savez-vous, me dit-il, que votre petit domestique anglais était un drôle fort intelligent? Il a été pendu à Londres pour un vol d'argenterie... ce petit John : c'était John que vous l'appeliez?

— Oui, monsieur le duc.

— Ce petit John me coûtait très-cher; moitié plus que les ci-devant comtesses que j'employais... Eh! mon Dieu! votre comtesse, à vous, l'ancienne amie de votre famille, vous ne l'avez plus revue, n'est-il pas vrai?

— Jamais, monsieur le duc.

— Je m'en doutais... Une femme très-rusée, marquis; elle s'était glissée dans l'intimité de votre beau-père... Elle est morte depuis long-temps.

— Dieu lui fasse paix! monsieur le duc.

— Vous n'avez pas d'idée, reprit Fouché, combien j'aime à revenir sur le temps passé; il y a des gens qui croient que j'aime à éloigner certains souvenirs; ils se trompent. A propos, et la citoyenne Fulvie? j'espère que vous avez profité de sa bonne volonté? »

Je répondis que décidé à épouser mademoiselle Van-Burner, j'avais cru devoir être fidèle même avant le mariage. Fouché admira ma sagesse et m'apprit que la citoyenne avait amassé beaucoup d'argent et qu'en 1806 il l'avait mariée à un bon gentilhomme, à l'heure où il me parlait, fort bien en cour; car la police, me dit-il, n'abandonne jamais ses serviteurs.

— Quoi! m'écriai-je, celle-là aussi était des vôtres?

— Hélas! me répondit-il, il faut bien avoir des amis partout. »

MARIE AYCARD.



PARIS AU BAL.

I.

HOMMAGE AU GRAND HOMME.

Comment écrire sur le carnaval sans consacrer tout d'abord quelques pensées plus ou moins grandioses à l'homme qui, du haut de sa chaise, que dis-je! de son trône, dirige tout un peuple de débardeurs avec un petit sceptre noir qui, de loin, ressemble à un vulgaire fragment de manche à balai, mais qui, de près, a un faux air de bâton de réglisse!

O Musard, ô mon roi! tu accueilles toujours avec un aimable sourire de bienveillance les génuflexions de tous tes admirateurs, permets donc que je me génuflexionne! — et si je ne demande pas avec la foule idolâtre qui t'entoure à baiser la poussière de tes bottes, c'est que je suis trop pressé pour attendre mon tour, et que, d'ailleurs, les rues de Paris, en tout temps, m'effraient un peu sur les suites de cet usage oriental aussi distingué que malpropre.

Avant Musard il y avait bien en France, si vous voulez, des espèces d'orchestres composés d'un plus ou moins grand nombre de violons, clarinettes, flûtes, contre-basses et trombones; — ces braves musiciens, voulant gagner loyalement leur argent, clarinettaient et trombonaient avec toute la force de leurs poumons et de leurs bras, et le tout produisait une musique turque, bonne tout au plus à faire polker l'ours noir de la mer Glaciale avec la sultane favorite de Schahabaham!

Ça faisait pitié, — et, chose plus triste encore, ça faisait mal aux oreilles.

C'était une barbarie complète; nous tournions aux Vandales, aux Iroquois, aux chiens savants!

> Enfin Musard parut, et, le premier en France,
> Fit sentir dans nos pas une juste cadence

Mon Dieu! qu'il est beau, Musard, quand il commence un de ses immortels quadrilles, celui des *Chaises cassées*, par exemple, chaises sur lesquelles il a établi la base de sa renommée!

Ce n'est plus un homme, c'est un dieu! que dis-je, un dieu!... mais je suis forcé de me contenter de cette dénomination puisque la langue française n'est pas assez riche pour me fournir un autre mot digne de Musard... O Musard! t'en contenteras-tu?

Quelques-uns de ces individus qui ne sont jamais contents de rien, ne sont pas entièrement satisfaits de la figure de Musard; ils vont même jusqu'à dire qu'il est laid!



Musard est jaune, c'est vrai, mais il est très-grêlé; — or, qu'y a-t-il de plus distingué que la grêle en 1845, en ce temps de vaccine générale, où le moindre petit ferblantier a la peau lisse comme un fils de pair de France?

La seule manière de ne pas être comme tout le monde, à notre époque, c'est d'être comme Musard.

Quant à la nuance orange de son visage, c'est encore un bel apanage qu'il a de commun avec l'or et le soleil... et aussi, je l'avoue, avec les gens qui ont la jaunisse.

Et puis, ce que Musard possède en propre, bien en propre (vous voyez que je ne veux pas parler de son habit), c'est son admirable modestie.

Musard a été porté trois cent quarante-cinq fois en triomphe, ce qui fait trois cent quarante-quatre fois de plus que Napoléon : eh bien! Musard ne cherche pas à s'en faire accroire, et il a formellement manifesté l'intention de ne laisser placer sa statue en haut d'une colonne quelconque qu'après sa mort.

Bien plus, et vous me croirez si vous voulez, il rend le salut à Meyer-Beer; et une fois il a consenti à donner une poignée de main à Rossini.

Aussi il faut voir avec quel respectueux empressement, au bal de l'Opéra, la foule vient entourer le grand homme, tellement chacun est avide de pouvoir contempler, ne fût-ce que de profil, cette face auguste.

Les plus hardis débardeurs osent à peine toucher les basques de son habit, et les plus fringantes lorettes ne se sont jamais permis de le tutoyer, — ce qui se fait cependant généralement dans les meilleures sociétés en temps de carnaval.

Et son petit bâton noir, est-il lorgné aussi celui-là! — Il n'y a pas de bâton de maréchal de France qui soit plus glorieux que ce bout de bois de réglisse, — du moins telle est l'opinion aussi consciencieuse que respectable de Musard lui-même. C'est pourtant sous ce bâton que se donnent, chaque nuit de bal masqué, trois ou quatre cents rendez-vous! — Il s'en donne tant même que bientôt on ne pourra plus se retrouver dans la foule, et le seul moyen bientôt sera de se donner rendez-vous non pas *sous*, mais *sur* le bâton de Musard.

Il est vrai que, pour se livrer à cet exercice périlleux, il faut être d'une certaine force sur la gymnastique; mais qui n'est pas un peu élève d'Auriol dans notre siècle d'acrobates!

Nous nous plaisions tout à l'heure à qualifier Musard de dieu; hélas! il n'est dieu que dans la nuit du samedi au dimanche, et à sept heures du matin il redevient simple mortel, et, plus que personne, il connaît toutes les fatigues d'une nuit passée sans sommeil.

Musard, le grand Musard, sait alors ce qu'il en coûte pour amuser les Parisiens.

Le dimanche et le lundi, enveloppé d'une large robe de chambre et en tête-à-tête avec un vaste pot de tisane, le dieu de la veille est en proie à toutes les misères de la pauvre humanité, et, comme le roi d'Yvetot, il se plaît à cacher sa couronne sous un gigantesque bonnet de coton.



Alors encore il est beau, mais d'une autre façon.

II.

LES COSTUMES EXCENTRIQUES.

Sous prétexte qu'il était né *malin*, le Français ne connut, pendant assez long-temps, qu'une seule manière de se travestir en carnaval : c'était d'acheter une petite veste de velours, un pantalon dito, puis d'orner son chapeau de huit ou dix mètres de ruban rouge.

Les Parisiens économes, qui ne voulaient pas se mettre trop en frais, n'avaient même pas besoin de faire emplette de ce costume ; ils l'empruntaient au commissionnaire du coin ; — moins les rubans, — les Auvergnats ne se croyant pas suffisamment malins pour avoir le droit d'en porter toute l'année à leur chapeau, lequel chapeau est d'ailleurs d'ordinaire une casquette.

Il y a huit ou dix ans, les Parisiens entrèrent dans une voie toute nouvelle : reconnaissant qu'un bal masqué n'offre un joli coup d'œil qu'à condition d'y rencontrer des costumes différents, ils résolurent de varier leur travestissement, — et se mirent tous en pierrots.

Il faut rendre cette justice aux pierrots, c'est qu'ils évitèrent, autant que possible, la monotonie : — les uns étaient pierrots blancs, et les autres pierrots à carreaux.

Il y avait bien par-ci par-là quelques audacieux qui se mettaient en frais considérables, et qui apparaissaient dans toute la splendeur du costume oriental, un pantalon cosaque blanc et un gilet rouge de savoyard français, — ou bien quelques romantiques audacieux se montraient en Robert Macaire, pendant que de rares classiques obstinés venaient en arlequin et en polichinelle ; — mais sans cela, partout et toujours, pierrots, pierrots et repierrots !

Du reste, il faut convenir que c'était un costume excellent... pour attraper une fluxion de poitrine en sortant du bal. — Nous ne savons si tous ces infortunés pierrots sont décédés à fleur d'âge, mais le fait est que toute cette nombreuse nichée disparut à la suite de l'hiver 1834, conjointement avec les hannetons qui tourmentaient le département du Calvados en général et M. Romieu en particulier.

Qu'on dise encore que les hivers rigoureux ne servent à rien !

C'est à peine si de temps en temps on aperçoit maintenant, dans les bals masqués, un ou deux pierrots fossiles. — Il y en a qui, pour rafraîchir leur costume tant soit peu fripé, ont bien soin de se faire brosser à la porte du bal par un décrotteur plein de zèle, qui, pour empêcher qu'on aperçoive le gris de la poussière, couvre le dos de sa pratique d'une couche noire de cirage.



Depuis quelques années, les feuilletons de M. Théophile Gauthier ont porté leurs fruits, et, à part les *postillons de Longjumeau* et les *débardeurs* qui ont fait école, chaque amateur de bal masqué n'a plus connu, pour autre guide dans l'art du travestissement, que la *fantaisie !*

Divine fantaisie qui, par exemple, nous a procuré plus de *Caliban* que d'*Ariel.*

Chicard, l'illustre Chicard, le premier en France arbora le drapeau de l'indépendance, pris sous le point de vue de la culotte et de la réforme considérée sous l'aspect de l'habit vert à queue de morue.

Et à tous ceux qui hésitaient encore, il cria de sa voix si puissante quand elle n'est pas enrouée : « Enfants, qui m'aime me suive ; Montjoie et saint Musard ! ralliez-vous à mon panache rouge, vous le trouverez toujours sur le chemin qui conduit.... au violon ! »

Tel que l'a fait l'aimable liberté dont nous jouissons, au moins en fait de costumes, le bal masqué de l'Opéra offre le tableau touchant de la fraternité qui régnait du temps de l'âge d'or, car tous les rangs y sont confondus.

Là on voit un prince cosaque faire plus qu'épouser une bergère, car il danse publiquement le cancan avec elle ; — plus loin on aperçoit un marquis donnant le bras à une simple titi, et un tourlourou donnant du pied à un général, sans que ce chef magnanime daigne seulement avoir l'air de s'en apercevoir.

L'année dernière, les principaux personnages du roman des *Mystères de Paris* figuraient fort avantageusement dans tous les bals masqués ; — mais,

par malheur, le Maître d'école, Bras-Rouge et autres gueux de même farine se confondaient avec les Robert Macaire déjà bien usés, et il était difficile de reconnaître le prince Rodolphe en tenue de la rue aux Fèves d'avec les plus simples gamins.

En 1846, grâce au *Juif errant*, les amateurs ont pu se procurer la satisfaction de travestissements d'un genre complétement constitutionnel.

Voici, par exemple, Morok, le grand dompteur



d'animaux aussi féroces qu'empaillés. — C'est avec ses deux lions sous les bras qu'il s'apprête à faire vis-à-vis à une panthère du quartier Breda.

Plus loin nous apparaît le Juif errant qui, du mo-



ment où il aime à courir sans jamais s'arrêter, ne pouvait mieux faire que de venir prendre part au grand galop de Musard, quatre lieues à l'heure, — comme la malle-poste, — et on culbute de temps en temps, toujours comme la malle-poste. Voyez la chaussure du Juif errant; à force de marcher, ses bottes, privées de semelles, sont arrivées à la hauteur du mollet. — C'est la seule manière dont cet infortuné, qui n'a que cinq sous dans sa poche, puisse les remonter!

Remarquez également comme tout son système capillaire est inculte et flotte au gré des vents! — il est vrai qu'en cela notre Juif est blâmable; car, s'il n'a pas dix sous pour se faire tailler les cheveux, du moins devrait-il se les faire friser moyennant vingt-cinq centimes. — Ses moyens le lui permettent.

Plus loin on rencontre Djalma, suivi d'un étrangleur, qui, tenant toujours son cordon à la main, a l'air, au premier aspect, d'un portier indien.

Plus loin encore, Rose et Blanche ayant l'air aussi candide que peut se le procurer une habituée du bal de l'Opéra. — Par exemple, on voit surtout une foule de reines Bacchanale et de Rose Pompon. — Il n'y a que la pauvre Mayeux qui ne fasse pas son apparition!

Enfin, voici Dagobert qui, lui du moins, a l'agrément d'être parfaitement chaussé; — bottes gigantesques et vénérables qui furent le berceau des deux jumelles, ce qui n'empêche pas M. Eugène Süe de prouver dans la suite que ces jeunes filles descendent d'une tige infiniment plus illustre!



Dagobert, ayant appris que les jésuites se fourrent partout, va les chercher jusqu'au milieu du bal Musard, et il passe hardiment devant le contrôle

en demandant : La rue Saint-François, s'il vous plaît?

Vieux farceur de Dagobert, va!

Profonds politiques et à la piste de toutes les nouvelles étrangères, les disciples du grand Musard lisent exactement le *Moniteur* pour connaître où en est la question d'Orient, la question chinoise ou la question Pomaré : — le tout, pour prendre des travestissements analogues à la circonstance.

Aussi cette année, le *Mandarin*, fort négligé depuis quelque temps, a-t-il repris faveur; — seulement, lorsque ce fonctionnaire du Céleste-Empire veut trop faire sa tête en portant une queue d'une longueur effrayante, il fait bien de s'en entourer la taille en guise de cordelière, sous peine de vexations nombreuses que lui font éprouver les Européens impolis ou distraits.



Les affaires de Taïti ont amené une foule d'autres désagréments sur les épaules des amateurs, qui avaient eu l'idée de se mettre en *Pritchard*, — c'est-à-dire de faire la charge de prendre l'habit rouge britannique; mais, comme une foule de débardeurs faisaient ensuite la charge d'administrer des coups de pied et des renfoncements à ce genre de personnages, l'habit Pritchard a décidément été regardé comme très-mal porté.

M. Pritchard est encore capable de demander une indemnité pour les renfoncements qu'il a eus en effigie aux bals masqués! — et alors, comme M. Loyal, il dira volontiers : « Frappez, frappez, j'ai cinq enfants à nourrir! »

Pour consolation, les monomanes du genre polynésien se sont rabattus sur l'uniforme des officiers de sa majesté Pomaré.

Autre inconvénient! Des sergents de ville, trouvant que cet uniforme, composé uniquement d'un casque en plumes et d'une bretelle mise en ceinture, est trop décolleté pour la France et pour les yeux de M. Musard, couvrent de leur manteau virginal et bleu de roi les épaules de ces Taïtiens, — puis poussent même l'attention jusqu'à les conduire dans un asile contre toute espèce de persécution française, c'est-à-dire dans un poste défendu par quinze hommes et un sergent.



Il est un costume encore plus dangereux que celui de Taïtien ou de Pritchard, et nous engageons bien vivement les amateurs de travestissements excentriques à s'en méfier, — c'est une peau d'ours, de loup ou autre tigre quelconque.

On est bien fourré, si vous voulez, et parfaitement à l'abri de rhumes de cerveau; mais il est fort dangereux de revenir chez soi autrement qu'en ci-



tadine, — heureux encore si, à votre aspect carnassier, les chevaux de ce véhicule ne prennent pas le mors aux dents.

Si vous revenez à pied, méfiez-vous surtout des rues où demeurent des bouchers et par conséquent des dogues!

Soyez donc loup pour ne pouvoir seulement pas vous faire respecter d'un chien!

III.

ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT.

Les soirs de bals masqués, le boulevard commence à prendre un air de fête dès dix heures du soir; — c'est-à-dire que deux ifs lumineux, formés de vulgaires lampions ou de gaz aristocratique, s'allument tout à coup, et révèlent au bon bourgeois qui rentre chez lui pour se coucher que cette nuit il y aura grand festival à l'Opéra, à l'Opéra-Comique ou à l'Ambigu, — suivant le degré de longitude où se trouvent ledit bourgeois et lesdits lampions.

A cette illumination joyeuse, une foule de braves Parisiens, qui jusqu'alors n'ont jamais mis le pied dans un bal masqué, sentent naître au fond du cœur un extrême désir d'aller prendre part à une fête qui se révèle à leurs yeux par des dehors si éblouissants?

Aussitôt, saisi d'une espèce de vertige, notre homme, complétement marié, oublie la mortelle inquiétude dans laquelle il va plonger femme, enfants et portière; — lui aussi veut à tout prix aller au bal, — pourvu toutefois que cela ne lui coûte pas plus de cinq à six francs.

Mais ce n'est rien que de jeter son bonnet de coton d'homme marié et rangé par-dessus les moulins; il faut encore attendre l'heure solennelle de minuit, et c'est là le plus difficile.

Cent vingt mortelles minutes doivent parcourir leur route sur le cadran solaire de l'éternité avant que l'on puisse entrer dans le sanctuaire; — et comme cent vingt minutes passées sur le boulevard au mois de janvier ou de février formeraient beaucoup plus de deux heures, — le Parisien se voit obligé ou de renoncer à son plan voluptueux, et de rentrer chez lui en maudissant M. Musard qui ne fait les honneurs de son salon qu'à minuit précis, ou d'entrer dans un café pour se placer en tête-à-tête d'un verre d'eau sucrée, toujours pour se monter l'imagination.

Pendant le premier quart d'heure, notre bourgeois lit le *Messager;* — durant le second quart d'heure, il relit le *Messager;* — quand commence le troisième quart d'heure, il est parti, ou il dort sur la table de marbre jusqu'à quatre heures du matin. — Du reste, il a l'agrément quelquefois de rêver qu'il est au bal.

Cette heure tardative pour le commencement des plaisirs du carnaval fait perdre au moins deux ou trois mille francs de recette par bal.

Les débardeurs les plus éveillés éprouvent eux-mêmes le besoin de tuer le temps de dix heures à minuit, et c'est alors que, pour se distraire, ils se livrent à une foule de facéties; ils cassent les queues de billard, vont parler politique et cancan avec la dame de comptoir, et jettent impitoyablement à la porte le garçon qui vient leur donner sa parole



d'honneur que d'ordinaire on ne fume pas dans l'établissement.

Les jeunes gens tout frais échappés de collége, les



étudiants en droit de première année, ayant entendu

dire à leurs anciens qu'il ne faut jamais aller au bal sans s'être d'abord bien mis en gaieté par une petite collation préalable, se mettent d'ordinaire tellement en train que ceux qui ont le vin tendre pleurent comme des faons qu'on aurait séparés de leur biche, — pour nous servir d'une comparaison aussi pastorale que possible.

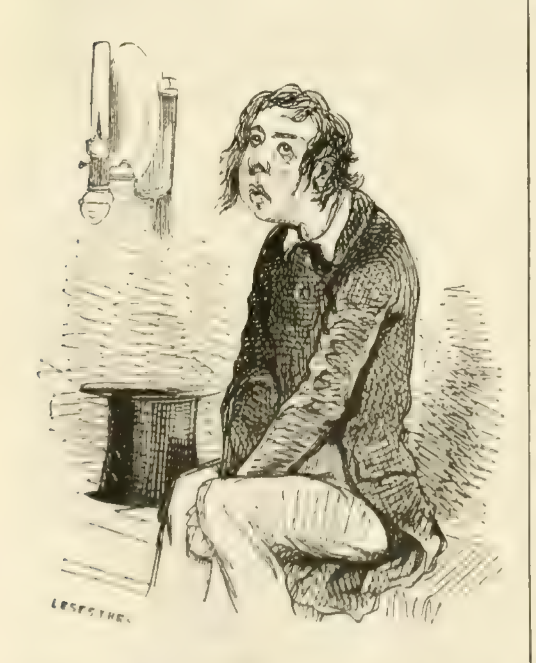
Les anciens en sont quittes pour les confier aux soins maternels d'un garçon de café, — et ils viennent les rechercher le lendemain matin à sept heures.

Ce qui ne les empêche pas d'écrire le lendemain à leurs camarades qui ont encore à faire une année au collége, — qu'ils se sont fièrement amusés à leur premier bal de l'Opéra, et qu'on ne peut pas s'imaginer ce que c'est si l'on n'a pas passé par-là.

Puis quelquefois même l'échappé de collége termine sa lettre par le catalogue des marquises et comtesses qui, — toutes plus espagnoles les unes que les autres, — ont pris un domino pour venir se disputer son cœur.

Notre collégien, qui lit tous ces détails en cachette à la clarté d'un quinquet fumeux, envie le sort de son bienheureux camarade, et se lamente sur ce qu'il ne pourra goûter tous ces plaisirs que dans un an ! — ou même dans deux ans, s'il est refusé à son premier examen de bachelier ès-lettres !

Notre infortuné est obligé d'aller se coucher à



neuf heures, juste une heure avant qu'on allume les ifs de la porte de l'Opéra, — et il maudit le ciel, la grammaire grecque et les pions !

IV.

LE BAL DE L'OPÉRA.

A notre époque, tout le carnaval parisien se résume à peu près dans le bal de l'Opéra.

Mais aussi quel Opéra et quel bal !

Il faudrait Martinn, ce fameux artiste anglais qui ne consent à peindre que le déluge, le festin de Balthazar ou autres petits tableaux du même genre, pour retracer dignement sur la toile le coup d'œil offert par l'immense salle de l'Opéra, quand cinq ou six mille danseurs, aux costumes tous plus fantastiques les uns que les autres, se livrent à des poses infiniment plus fantastiques encore.

Je n'ai jamais vu un grand roût chez Lucifer ; mais je suppose que les choses ne doivent point se passer différemment qu'au bal Musard.

Jugez donc notre embarras pour vous dépeindre ce pandæmonium, nous qui, au lieu du pinceau de Martinn, ne possédons qu'une plume Perry, et Cham lui-même, notre spirituel dessinateur, n'a en ce moment à sa disposition, pour faire le tableau de ce lieu gigantesquement folâtre, qu'un panneau de bois de deux pouces carrés. — Ce n'est réellement pas assez.

Les vieux Parisiens, qui ne connaissent le carnaval que par la promenade du bœuf gras, et qui se rendent sur les boulevards, dans l'espérance de voir défiler ces antiques cavalcades qui faisaient les délices de nos pères, — sont fort surpris de voir qu'ils ne voient rien, — et ils rentrent chez eux en secouant tristement la tête et en disant : « On ne s'amuse plus comme de notre temps ! »

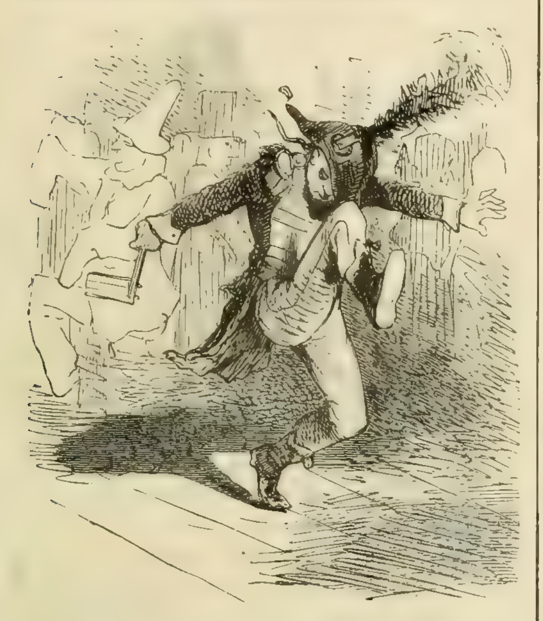
Avec tout le respect que je leur dois, je me permettrai de traiter ces personnages de vieux radoteurs !

Ces respectables patriarches ont raison, s'ils tiennent absolument à ce que, pour s'amuser, on se mette en espagnol pour aller patauger dans la rue des boues de Paris ; — mais je doute qu'à aucune époque de l'Empire ou du Directoire on ait jamais dansé avec plus de frénésie qu'actuellement.

Et il faut croire que les milliers de débardeurs s'amusent grandement, puisqu'ils continuent leurs exercices jusqu'à ce que le préfet de police arrête les bras des violons et les jambes des danseurs au nom de la raison, de la vertu et du carême.

Si, par une fantaisie de l'Almanach, le jour de Pâques vient à tomber une fois vers l'époque de la Toussaint, les Parisiens seront capables de danser

pendant trois cents jours et trois cents nuits de suite sans quitter leur costume de caractère.



Ce qui prouve mieux que tous les discours du monde l'immense développement pris par le bal de l'Opéra depuis quelques années, c'est le chiffre des bénéfices d'une entreprise qui jadis n'avait que des chances de perte. — Malgré les frais énormes d'orchestre et de luminaire, malgré un fermage de quarante mille francs payé au directeur du théâtre, la société qui exploite les bals de l'Opéra est arrivée à avoir l'hiver dernier soixante mille francs de bénéfices gagnés en deux mois ; — et le carnaval de 1846 leur en a valu au moins soixante-dix mille, car presque toutes les recettes de chaque bal se sont élevées à quatorze mille francs.

Quand on présente ce chiffre aux partisans de l'ancien système du carnaval à Paris, leurs soupirs ne font que redoubler, et ils crient à la profanation, parce que les Parisiens se permettent de danser sur un théâtre... spécialement consacré à la danse.

Ne semble-t-il pas que c'était un bien heureux temps que celui où l'on allait au bal de l'Opéra uniquement en habit noir et en cravate blanche, — toilette de nuit qui, pour le résultat auquel on arrivait généralement, aurait été bien plus avantageusement remplacée par une robe de chambre et un bonnet de coton.

Actuellement on ne dort plus à l'Opéra ; — c'est une justice qu'il faut rendre à Musard et à sa grosse caisse.

S'il est des gens qui se procurent encore de temps en temps cette satisfaction au fond d'une loge, ils doivent avoir un sommeil furieusement agité dans les moments où les quadrilles de Musard vont *crescendo*, — et, règle générale, dans tous ses quadrilles, Musard va toujours *crescendo.*



« Les femmes honnêtes ne peuvent plus aujourd'hui aller au bal de l'Opéra. » Telle est la phrase lamentable que se plaisent surtout à répéter les partisans de l'ancien régime.

Mais, franchement, nous ne comprenons pas trop ces doléances. — D'abord, est-ce bien la place d'une femme honnête qu'un bal masqué quelconque, où elle peut être tutoyée par son coiffeur sans qu'elle ait le droit de se formaliser le moins du monde?

Et en second lieu, une femme honnête court-elle plus de danger dans un bal où on danse des pas un peu trop folâtres, si vous voulez, mais qu'elle a droit de ne pas regarder plus long-temps qu'il ne lui convient, — que dans un bal où elle se rend uniquement pour intriguer et être intriguée ?

Or, vous savez quel est le fond de toute conversation entamée sous le masque ? — l'amour et les maris en font toujours les frais.

Infortunés maris !

Il est des personnes qui trouvent ce divertissement plus honnête que de voir danser un léger cancan. — Chacun son opinion ! — mais pourtant j'avoue franchement que celle-là me semble singulière.

Du reste, que les *femmes* dites *honnêtes* se rassurent, elles trouveront encore moyen de causer, en 1847, au bal de l'Opéra, dans le foyer qui a été spécialement réservé à ce genre de délassement ; — et les amoureux eux-mêmes bénissent la grosse caisse de Musard, puisque, grâce à son bruit assourdissant, ils ont droit de risquer toutes les phrases les plus

passionnées. — On peut tout dire à une femme quand elle est censée ne rien entendre.



Mais l'*intrigue au bal* est un sujet trop délicat pour que nous ne lui fassions pas l'honneur d'un chapitre spécial.

V.

L'INTRIGUE AU BAL.

Jamais l'esprit d'intrigue, — pardon si je me sers de ce mot d'esprit dans cette circonstance, — jamais l'intrigue, si vous aimez mieux, ne fut peut-être portée à un plus haut degré qu'à notre époque, toujours quoi qu'en disent les vieux amateurs aux souvenirs infiniment trop rétrospectifs.

Il est vrai que, si l'intrigue est générale au foyer de l'Opéra, en revanche elle se borne à : « Je te connais, beau masque » (il est d'usage au bal d'appeler *beau masque* tout individu qui est là en habit plus ou moins noir et à visage entièrement découvert) ; — puis, après ces mémorables paroles de : « Je te connais, beau masque, » le domino ajoute quelques phrases qui prouvent que d'ordinaire il ne vous connaît pas du tout, — ou bien qu'il vous a reconnu tout d'abord pour un galant homme parfaitement susceptible de lui offrir un souper.

Du reste, mieux vaut encore tomber sur un de ces dominos sans façon, qui n'ont aucun préjugé, — pas même celui de la grammaire française, — que d'être accroché par un domino bas-bleu ou sentimental qui, pendant deux heures, vous tient des propos non pas à dormir debout, parce que je crois peu de personnes susceptibles de pouvoir se livrer à ce difficile exercice, — mais du moins des propos suffisamment opiacés pour vous faire bâiller d'une manière démesurée, — même au foyer de l'Opéra.



Dans le temps où la police s'amusait à faire courir des bruits plus ou moins étranges pour occuper les badauds, elle fit, entre autres choses, croire aux Parisiennes qu'il se rencontrait infiniment souvent au bal de l'Opéra des princes russes et des barons allemands qui ne demandaient qu'à déposer leur cœur, leur main et leur baronnie aux pieds des dominos qui parvenaient à les captiver. — Astucieuse police !

Rien n'a pu déraciner cette idée de la tête d'une foule de lorettes superstitieuses, qui, du reste, ont toutes les faiblesses de croire aux cartes, au marc de café et aux princes russes !



Il n'y a qu'en leur propre vertu qu'elles ne croient pas.

Tous les samedis, à minuit, heure des revenants, on voit descendre, des différentes rues qui serpentent sur les flancs de la butte Montmartre, des jeunes personnes qui, accompagnées de leur mère ou de leur tante, se rendent au bal de l'Opéra pour faire la connaissance du prince russe qui doit définitivement les épouser. — Et comme un domino, qui sait ce que c'est que le monde, ne sort jamais sans un chaperon, à défaut de parente respectable, notre lorette se fait accompagner par sa femme de ménage; comme elle l'a prise pour tout faire, elle lui fait faire la tante.

Il est une chose certaine, c'est qu'au foyer de l'Opéra, les messieurs gris-pommelé, ayant du ventre et un nez quelque peu kalmouck, ont infiniment plus d'agrément que les plus jolis cavaliers du monde.

Un joli garçon est, aux yeux de la lorette, un joli garçon, certainement elle s'y connaît trop pour dire le contraire, — mais ce n'est qu'un joli garçon; — tandis qu'en voyant le monsieur gris-pommelé, ayant du ventre et un nez kalmouck, la lorette, émue, se dit immédiatement : « Voilà le prince russe de mes rêves! »

Vingt fois, cent fois trompée dans son fol espoir de devenir sujette de sa majesté le czar, la lorette n'en persiste pas moins dans sa recherche opiniâtre; — et pour la cent et unième fois elle reprend son fol espoir quand elle retrouve le signalement du boyard tant désiré. — Sans hésiter, notre domino aborde ce personnage au nez retroussé, quand bien même il aurait l'uniforme d'un sergent de ville. A



ses yeux le sergent de ville prend l'apparence d'un prince russe travesti.

Les *femmes honnêtes* qui se rendent en cachette au bal de l'Opéra n'y vont pas du moins pour courir après de fantastiques boyards : — d'abord elles ont un époux, et ça leur suffit.

Mais elles y cherchent d'autres personnes à intriguer, — plaisir bien innocent, — que souvent cet imbécile de mari a la petitesse de prendre en mauvaise part, et c'est avec des manières parfois brutales



qu'il prétend ramener sa femme dans le chemin de la vertu et du domicile conjugal!

VI.

DE LA POLKA, DE LA MAZOURKA ET DU CANCANKA.

Il est un fait qu'on ne peut nier, c'est que la danse française a fait d'immenses progrès depuis une dizaine d'années!

Les gens qui trouvaient que les Français dansaient en marchant négligemment et d'un air ennuyé doivent être satisfaits; — on ne marche plus aujourd'hui, au bal masqué, que sur les pieds des curieux. — Du reste, quels bonds! quels sauts! quelle télégraphie des jambes et des bras!

Quand le cavalier seul va en avant dans la naïve figure de la Pastourelle, il se livre surtout à toute l'improvisation de son génie, et sur cinq cents danseurs pas un n'imite son voisin.

Il en est même dont le génie s'allume tellement que le garde municipal est obligé de venir calmer cet excès d'enthousiasme.

Il faudrait un volume entier rien que pour cataloguer tous les pas créés par les Vestris des bals publics, — depuis la *Chaloupe orageuse* jusqu'à l'avant-deux du *Taureau furieux*.

Car notez que chaque hiver la mode change com-

plétement; et tel étudiant qui brillait à la Chaumière en 1840 serait traité de perruque et de rococo, au moins autant que feu M. Trénis, si, en 1846, il revenait du fond de la province avec son pas de caractère qui l'avait fait proclamer grand homme par le père Lahire lui-même.

Une seule chose reste toujours de mode dans tous les quadrilles de bals champêtres quelconques, — c'est, lorsqu'on va en avant-deux avec une dame, de la serrer contre son cœur.

C'est galant, délicat, de bon goût, enfin, c'est vraiment français!



Grâce à la pudeur naturelle de leur sexe et à leur jupe qui les gêne beaucoup, les danseuses se livrent à des écarts moins prodigieux que les cavaliers.

Aussi la plupart de ces dames affectionnent-elles beaucoup le costume masculin pour se rendre au bal masqué. — On ne voit que débardeuses, que hussardes, etc., etc., — sauf ensuite à se montrer excessivement prudes les soirs où elles viennent au bal en domino.

Du reste, une autre remarque assez singulière et que Legouvé a oublié de signaler dans son poème du *Mérite des femmes*, c'est que la danseuse la plus frêle, la débardeuse la plus mignonne, supporte infiniment mieux la fatigue du bal Musard que le fort de la halle le plus vigoureusement constitué.

C'est vraiment inconcevable.

Au bout de vingt-sept contre-danses et de cinq galops, un hussard, quelque Chamboran qu'il soit, commence déjà à sentir un peu de roideur dans les articulations; — mais sa hussarde, plus frétillante que jamais, commence seulement à entrer en haleine, et, à sept heures du matin, elle serait capable de faire le tour du Champ-de-Mars en cinq minutes, et de gagner le prix royal, si ce genre de course était encouragé par le gouvernement. — Mais le gouvernement n'y a pas encore songé; il faut espérer que cela viendra un jour ou l'autre.

L'introduction toute récente des danses hongroises en France a influé sur le cancan national et l'a rendu plus sautillant que par le passé; car, dans l'ancien système, le bras dansait au moins autant que la jambe.



Par exemple, toutes les poses polkantes et mazourkantes autorisées par le préfet de police, puisqu'elles font le principal ornement des bals de la meilleure société et que ces danses sont admises dans le salon de M. de Rambuteau lui-même, — ces poses allemandes, disons-nous, ont eu pour effet de brouiller complétement les idées de la garde municipale française.

Ces braves municipaux, défenseurs nés de la morale qu'ils se chargent de protéger à vingt-cinq sous par nuit, sont mis à chaque instant dans la perplexité la plus cruelle, d'autant mieux que le débardeur, qui d'ordinaire a la langue bien pendue en sa qualité d'étudiant en droit et de futur avocat, plaide sa cause et défend son pas avec une logique et une volubilité désespérantes.

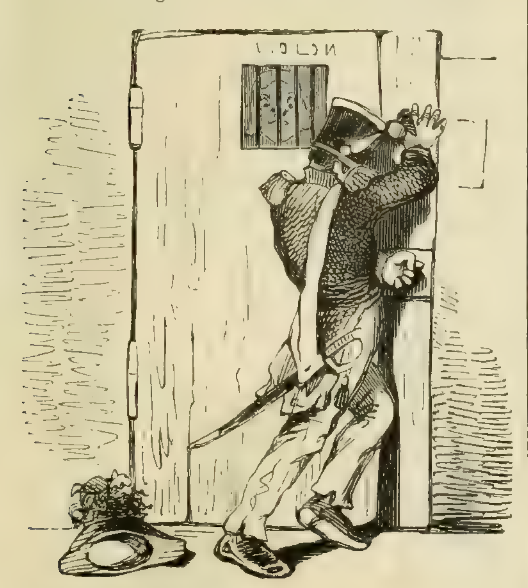
A croire le débardeur, tout est polka, tout est autorisé; — il n'est pas jusqu'aux coups de poing et aux coups de pied administrés dans un moment de discussion générale qu'il ne veuille ensuite faire passer pour un divertissement également hongrois.

Le garde municipal n'a qu'un argument à opposer

à tant de raison, mais cet argument est victorieux : — c'est le violon.



Le nom seul de cet instrument gouvernemental fait sauter encore bien plus le débardeur, qui assez souvent est rageur : c'est là son moindrr défaut. —



Ajoutons que presque toujours force reste à la loi et aux verrous de sûreté.

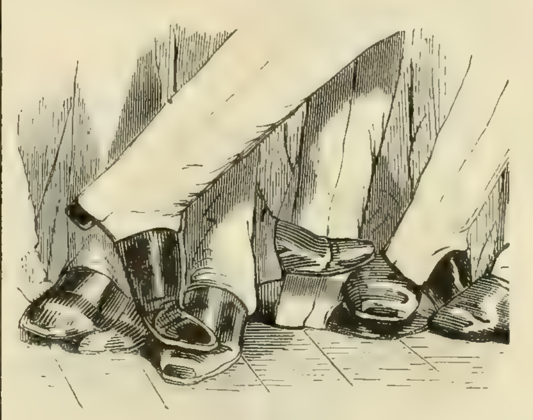
VII.

LES PETITS MALHEURS DU BAL MASQUÉ.

Il ne faut pas croire, ô candide provincial, sur la foi des feuilles publiques et de la Renommée, autre craqueuse, que le parfait bonheur sur terre se rencontre au bal de l'Opéra, et que, pour goûter des jours heureux, il suffit d'y passer toutes ses nuits de carnaval.

Ce tes, le bal masqué a bien son charme; mais pourtant, outre que l'âme naïve, qui se rend en ce lieu pour chercher une autre âme non moins naïve qui corresponde à son cœur, se trouve bien souvent volée; — outre ce premier inconvénient, disons-nous, le bal masqué en a d'autres qu'il serait trop long de détailler et que nous nous contenterons d'indiquer.

Si quelquefois le cœur est froissé, les pieds le sont bien davantage encore, — surtout lorsqu'on est en train de faire queue à la porte de l'Opéra, de onze heures et demie à minuit; — par exemple, une fois qu'on a eu le bonheur de pénétrer dans le foyer, c'est encore pire.



Si, pour échapper à cette Saint-Barthélemy de cors, à ce massacre de durillons, un brave rentier, possesseur d'une figure tant soit peu candide, se met à fuir le corridor aux dominos où il n'a ren-



contré que des noirs, et pénètre dans la salle où s'agitent les débardeurs et autres danseurs, il ne tarde pas à être entrepris par quelque jeune titi

mâle ou femelle, qui lui tient des propos qui lui font rougir jusqu'au coton qui se trouve dans ses oreilles.

Car notez que tout se dit à l'Opéra ; — si les visages sont masqués, en revanche les mots ne sont pas même gazés. — Cela fait compensation.

L'homme qui a de la vertu se sauve alors sans demander même au contrôle une contre-marque, — que d'ailleurs on ne lui donnerait pas.

D'autres bourgeois, plus lovelaces et ne voulant pas quitter le bal sans avoir au moins ébauché une bonne fortune, arrêtent tous les dominos qui se promènent seuls, et, règle générale, tous les dominos seuls se laissent accoster, — à moins pourtant qu'ils ne vous accostent eux-mêmes tout d'abord.

Le domino qui erre sentimentalement dans les corridors de l'Opéra semble toujours poursuivi par une idée ; — et c'est l'idée de se faire payer n'importe quoi par n'importe qui.



Ce n'est d'abord qu'une modeste orange qu'elles demandent pour apaiser la soif qui les dévore, — soif que le galant se plaît à expliquer en pensant que c'est l'indice d'un amour brûlant qui s'allume en sa faveur. — Aussi mord-il immédiatement à l'orange.

Une fois arrivé devant le comptoir, le domino change d'idée, ou plutôt ses idées se multiplient ; — c'est-à-dire qu'elle prend trois oranges, — à vingt sous pièce, — plus un léger bâton de sucre de pomme.

Il faudrait être un Bedouin pour refuser si peu de chose à une femme qui doit être charmante ; aussi notre monsieur paye-t-il le tout, montant à neuf francs.

Quand on vient de solder pour neuf francs de douceurs, on croit bien pouvoir se permettre d'en déduire quelques-unes par-dessus le marché. — Mais au premier mot, le domino, qui a fourré toutes ses provisions dans les poches de son domino, poches qui doivent éclipser celles de Bertrand lui-même, le domino, disons-nous, répond : « Monsieur, je ne vous comprends pas ! »

Le monsieur, croyant avoir affaire à une danseuse un peu vertueuse, ce qui ne lui donne que plus de charme, cherche à devenir plus intelligible ; et alors notre domino, quittant le bras du lovelace, s'éloigne avec un air de dignité en laissant tomber d'un masque dédaigneux ces nobles paroles : *Monsieur, je ne vous reverrai de ma vie !*

Le monsieur, stupéfait, reconnaît alors qu'il n'a pas eu affaire à une danseuse, et se dit que c'est une grande dame.

Il est certain qu'il existe à l'Opéra une foule de dominos qui, pour le tour de l'orange, sont d'une adresse qui surpasse de beaucoup celle du fameux escamoteur du boulevard Bonne-Nouvelle lui-même. Philippe fait sortir une multitude de fleurs du même chapeau ; — mais faire entrer une multitude de fruits dans la même poche me semble encore plus miraculeux.

N'êtes-vous pas de mon avis?

Je ne m'explique ce tour qu'en pensant que ce sont toujours les mêmes oranges que se font payer ces dames, qui les rapportent à la marchande, en partageant à la fin du bal les dividendes de cette société en commandite, dont le monsieur inflammable est actionnaire.

D'autres fois la mystification est plus complète encore : c'est quand un domino, doué d'un robuste appétit, se fait payer un souper à dis... ou plutôt à indiscrétion.



Le naïf amphitryon, en voyant disparaître les ailes et les cuisses de poulet, les bouteilles de bordeaux, puis du champagne, les omelettes soufflées et non

soufflées, s'étonne d'avoir affaire à une dame jouissant d'une santé si formidable, tout en ayant une petite voix enrhumée. — Puis au dessert tout s'explique : cette demoiselle est bonnet à poil dans la garde nationale!

Mais en 1846 il faut arriver de bien au delà de Pézenas pour se laisser encore attraper de la sorte; — les compatriotes de M. de Pourceaugnac eux-mêmes ne s'y laissent plus prendre.

Au nombre des petits malheurs des bals masqués, nous ne comptons pas les foulards égarés et les bourses qui ne se retrouvent pas. — Ceci n'est pas l'apanage exclusif du bal public, cela arrive journellement dans les meilleures sociétés. — Un vieux dicton du temps de l'Empire nous apprenait qu'on ne pouvait pas se réunir à trois sans qu'il y eût un agent de police.

De notre temps tout cela est changé; et quand vous voyez trois individus rassemblés, dites hardiment : — Sur ce nombre il y a au moins deux filous.

Si vous êtes sous le péristyle de la Bourse, vous courez risque de vous tromper dans ce calcul : ce n'est plus deux filous, mais trois qu'il faut peut-être compter.

Autres temps, autres additions.

Dans les jours gras, l'allégresse publique redoublant, l'esprit des individus travestis croit devoir imiter l'allégresse; et presque tous les débardeurs croiraient manquer à leur mission sociale s'ils n'apostrophaient chaque individu qu'ils rencontrent par cette phrase de rigueur : « Ohé, ohé, c'te tête! »

Les plus spirituels disent *c'te balle!* — mais il faut être très-fort pour en venir là.

Les pierrots et autres arlequins ont conservé une



autre tradition de Venise et de l'époque de Napoléon, c'est de lithographier, à l'aide de leur latte, des grenouilles et des rats sur les habits ou sur les joues des personnes qu'ils jugent à propos d'honorer de cette marque de familiarité.

Un autre petit malheur du bal masqué, c'est d'y aller en chapeau rond et en tenue aussi bourgeoise et aussi respectable que possible, et d'en revenir tête nue ou, pis que cela, avec la tête couverte d'un chapeau de général à plumet gigantesque, unique débris trouvé sur le champ d'une bataille livrée aux sergents de ville par une troupe de balochards indisciplinés!

Un respectable médecin fut un matin obligé de rentrer ainsi chez lui avec cette coiffure de fantaisie,



et sa portière ne voulait pas le laisser monter, croyant avoir affaire à un marchand de thé suisse.

VIII.

LES JOBARDS AU BAL.

Il est un fait qu'il faut reconnaître, c'est qu'il y a beaucoup de jobards dans notre belle patrie; — nous nous plaisons à croire qu'ils ne sont pas Français, et qu'ils ont seulement été attirés à Paris par la douceur du climat et des sergents de ville.

Quoiqu'on prétende que les pauvres d'esprit sont heureux (sorte de fiche de consolation qu'on leur a donnée et qu'ils ont acceptée), pourtant ils ne jouissent pas en général d'une béatitude complète dans les bals masqués.

Il est certaines gens qui semblent porter écrit en lettres moulées sur leur large figure : « Attrapez-

moi, je vous en prie, faites-moi le plaisir de m'attraper! »

Les débardeurs et débardeuses sont trop polis pour se refuser à une invitation si pressante; et, après le cancan, il n'est pas de plus grande satisfaction que de mystifier les âmes candides et primitives qui veulent bien les honorer de leur confiance.

Très-souvent, pour être encore plus facilement reconnu dans la foule, le jobard prend un travestissement. — Il est vrai que ce travestissement consiste en un nez de carton. Il n'est sorte d'avanies auxquelles ne soit exposé le malheureux nez de carton. — De guerre lasse, et ne sachant où se fourrer, il finit par se mettre au fond de la poche de son propriétaire, et alors le jobard est mystifié à visage complétement découvert. — Ça le change un peu.



Quand il est bel homme, et il arrive assez souvent que le jobard soit un bel homme, il ne se contente pas de venir au bal en se costumant avec un nez en carton; il choisit un travestissement qui avantage plus son physique, et il se pose en magnifique Castilian ou en superbe Andalou, — toque à plumes et petit manteau de satin, ou culotte de velours et feutre orné de toute une boutique de marchand de rubans.

Enfin un travestissement à mollet! Rien n'a rendu le bel homme malheureux comme l'apparition du pantalon en France; ce vêtement le prive d'exhiber aux regards ébahis tous les agréments d'un tibia calqué sur celui de l'Apollon du Belvédère.

Notre Espagnol, costumé de la sorte, se pavane sur le boulevard en comte Almaviva dès dix heures du soir, — sans le moindre manteau, car cela gâterait l'harmonie de son costume; et, avant d'entrer au bal, il attrape généralement un rhume de cerveau, plus cinq ou six boules de neige, attendu que le gamin de Paris, dans son orgueil patriotique, aime beaucoup à humilier les puissances étrangères dans la personne d'un de leurs plus magnifiques représentants.



C'est surtout vers deux ou trois heures du matin que l'on trouve une bonne collection de têtes qui font faction vis-à-vis de chacun de ces grands hommes de l'Opéra.

Rameau, Lulli et autres musiciens célèbres ne se doutaient guère qu'après leur mort ils serviraient de signes de ralliement aux amoureux du dix-neuvième siècle, et, par suite, aux jobards de la même époque.

Il n'est pas de domino qui, outre un, deux, ou même trois rendez-vous sérieux, n'en donne une douzaine d'autres imaginaires; tous ces soupirants



sont impitoyablement envoyés faire faction devant

le même buste, — en face duquel ils posent à qui mieux mieux!

Heureux encore celui qui en est quitte pour une faction, et qui s'en va, après deux heures d'attente, en maudissant une inexacte beauté!

Quelquefois le domino n'est que trop fidèle au rendez-vous du souper, et alors le jobard maudit encore bien plus son étoile et son bonheur.

C'est quand il paye à souper à une vieille femme.

La stupéfaction de notre homme à bonne fortune est à son comble, et ne peut être comparée qu'à celle qu'éprouve une autre classe de jobards lorsqu'ils se rendent au bal masqué.

Nous voulons parler de ces familles vénérables qui, venues à Paris du fond de leur vertueuse province pour visiter, quinze jours durant, tout ce que



la capitale offre de curieux, ne croient pouvoir se dispenser d'aller passer une soirée dans un de ces bals publics que les journaux les plus politiques et les plus graves recommandent vivement à leurs lecteurs, à la colonne des *réclames*, en disant que *le bal *** est plus que jamais le rendez-vous de l'élite de la société parisienne!*

Le monsieur de Quimper-Corentin ou de Brives-la-non-Gaillarde frémit, pâlit et rougit, le tout dans l'espace de la même minute, lorsqu'ayant été reçu, moyennant ses trois francs, dans ce lieu de réunion de l'élite de la société parisienne, il s'aperçoit qu'il procure à sa vertueuse épouse et à son non moins vertueux moutard le spectacle d'une danse qui n'a pas même de nom à Quimper-Corentin!

Comme il ne peut pas croire qu'un journal comme le *Constitutionnel* ou la *Presse* l'ait abusé, notre homme retourne dans son chef-lieu en emportant une détestable idée de la société parisienne, — dont même il n'a vu que l'élite!

IX.

LES JOURS SPÉCIALEMENT GRAS.

Il est certains jours de l'année que l'on est convenu de nommer gras, nous ne savons trop pourquoi, à moins qu'ils n'aient emprunté cet adjectif au bœuf qui est le plus bel ornement de la fête nationale qui se pratique à Paris depuis des siècles, de père en fils et de bœuf en veau.

A cette mémorable époque qui clôture le carnaval, les danseurs parisiens ne sont plus des fous ordinaires; ce sont des fous furieux, auxquels il faudrait presque mettre une camisole de force aux jarrets.

Je plains vivement les chefs arabes d'avoir quitté Paris avant les jours gras, car c'est dans ce moment surtout qu'ils auraient pu acquérir une haute idée de la civilisation française prise au point de vue.... de la bête à cornes.

Il est certain que, lorsqu'on voit le bœuf gras se promener dans les rues, on prend en pitié l'éléphant de la Bastille, et, en voyant ce Lepeintre jeune des ruminants, on est réellement fier d'être Français! surtout quand on y joint encore la qualité de Normand.

Pauvre bœuf, il ne lui sera pas donné, à lui, de revoir sa Normandie!

Après ça, il faut avouer que la brillante cavalcade qui entoure ce monarque des abattoirs rehausse singulièrement l'éclat de sa royale promenade!



Car le peuple est ainsi fait : si un roi, fût-il excessivement puissant, se promène comme un simple

bourgeois dans la rue, sans le moindre attribut, personne n'y fait attention, personne même ne songerait à lui trouver un air majestueux; — mais qu'il ait seulement une dizaine de gardes, fussent-ils espagnols, soudain on s'écrie et on se récrie! — J'avoue que les écuyers cavalcadours ordinaires de sa majesté le bœuf gras mériteraient seuls une foule de hurrahs.

Poussons donc des hurrahs et pour le bœuf normand et pour les écuyers espagnols!

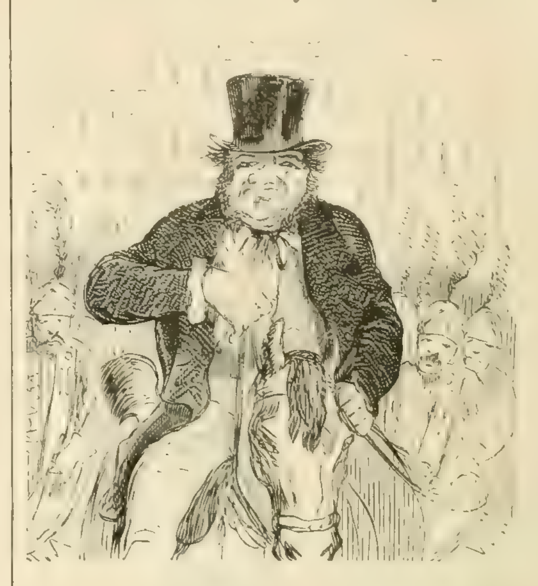
On en chercherait de pareils de rencontre qu'on n'en trouverait pas; je crois qu'on les a fait confectionner exprès, et ce sont toujours les mêmes qui servent depuis cinquante ans. — Ah! les beaux Espagnols, les superbes Espagnols!

C'est un bien grand honneur que d'accompagner ainsi le bœuf gras dans sa tournée triomphale; mais, comme tous les honneurs du monde, il n'est pas sans quelque danger.

Dans le cours de ses visites officielles aux principales autorités de l'État, le bœuf ne se conduit pas constamment en mouton; et il arrive parfois, soit qu'il ait des vapeurs, soit qu'il lui répugne d'aller mettre une carte chez un ministre dont il ne partage pas les opinions politiques; — il arrive, disons-nous, que le bœuf se conduit en véritable sauvage vis-à-vis de ceux qui l'accompagnent, et d'un coup de tête il les envoie voltiger dans les airs comme des papillons, — sans s'inquiéter s'ils iront se poser sur des roses ou sur des pavés.



Mais cet incident ne suspend pas la cérémonie, et l'auguste cortége ne tarde pas à reprendre sa marche, aux acclamations générales; — et comme le bœuf est, en général, assez taciturne, c'est son précepteur ou son acquéreur qui se charge de saluer à droite et à gauche et d'adresser un aimable sourire aux dames qui agitent leur mouchoir et qui manifestent même l'intention de jeter leur bouquet.



Il est un suprême honneur réservé probablement au bœuf gras de la présente année, c'est d'être servi sur la table de la reine Victoria, — sinon tout entier, au moins sous la forme d'un léger beefsteack, en échange de l'hommage britannique offert dernièrement avec tant de cordialité.

Les petits, non, je veux dire les gros aloyaux entretiennent l'amitié!

Ah! si le bœuf gras s'était douté de son bonheur, il aurait été capable, dans sa joie, de faire voltiger huit ou dix sauvages de plus que d'habitude.

Quand un bœuf est joyeux, il aime que tout le monde se ressente de sa félicité.

X.

MABILLE, VALENTINO, LE PRADO, ETC., ETC.

A Paris, le cancan est comme l'amour, il est de toutes les saisons; et c'est surtout en fait de bals publics qu'on peut dire : Quand il n'y en a plus, il y en a encore!

Mabille et Lahire se disputent les danseurs d'été, Valentino et le Prado s'arrachent les danseurs d'hiver, — lesquels du reste sont absolument les mêmes.

Mais que parlons-nous de Lahire et de Mabille! — ces grands noms n'existent plus désormais que sur les tablettes d'airain de l'histoire!

Le père Lahire, qu'il n'est plus permis maintenant que d'appeler respectueusement M. Lahire depuis

qu'il est électeur, éligible et presque député, a vendu tout récemment son fonds de danse à un personnage dont le nom n'est pas encore arrivé jusqu'à nos oreilles, mais qui deviendra célèbre dès le printemps prochain, quand, à l'instar de son illustre prédécesseur, il sera là en personne pour faire la paternelle police de son établissement mazurkant.

Le prix de la vente de la Grande-Chaumière a été fixé à la bagatelle de cinq cent mille francs. — Vous voyez qu'il faut furieusement de contredanses à quatre sous pour faire cette somme.

Quant au non moins illustre Mabille, il est actuellement aux Champs-Élysées, mais non pas à ceux qui sont auprès de l'arc-de-triomphe de l'Étoile ; — dans les premiers jours de janvier, il a passé le Styx sur la barque à Caron, barque à péage, qui est le pont des Arts de l'endroit !

Du reste, pleurez sur l'homme, mais ne pleurez pas sur l'établissement, le bal Mabille restera plus que jamais le bal Mabille ; sa veuve continue son commerce, même rue, même numéro, aux Champs-Élysées, le trois cent quatre-vingt-septième arbre à main gauche.

Les bals publics non travestis ont un avantage sur les bals masqués, c'est d'offrir aux yeux du public idolâtre certaines héroïnes qui, à dix heures, donnent la représentation d'une polka ou d'une mazourka toute spéciale !

La Grande-Chaumière a rendu célèbres Maria et Clara, qui ont partagé le public en deux grandes factions, les *Marionnettes* et les *Clarinettes*.

Mabille montre avec orgueil la reine Pomaré et Céleste Mogador.



Le Ranelagh possède aussi ses illustrations, et presque toutes les dames ont eu les honneurs de la biographie, de la lithographie et du vaudeville !

Aussi ont-elles de nombreuses rivales, qui toutes également aspirent à la gloire et à la gravure sur bois.

Voilà pourtant ce que c'est que la renommée. — Une polka vous rend aussi illustre que la plus grande bataille du monde !

De tous les établissements dansants, le plus ancien est aujourd'hui le Ranelagh, qui a survécu à Tivoli et au jardin Marbeuf, ses contemporains, qui brillèrent avec lui d'un si vif éclat pendant le Directoire et le règne de Napoléon.

Bien de grands personnages ont été culbutés, bien des trônes se sont écroulés ; mais au milieu de ces catastrophes, les clarinettes et les cors du Ranelagh,



semblables à l'homme intrépide dont parle Horace, ont toujours soufflé dans leur instrument avec le même calme, sans s'inquiéter de tous ces débris qui tombaient de toutes parts, et qui pouvaient endommager leur tête.

La seule révolution dont ils aient ressenti les effets, c'est que leur cornet du temps de l'Empire a partagé les progrès de la civilisation et a consenti à se laisser pistonner.

Du reste ils continuent à jouer avec le même calme, — et nous ajouterons avec le même sans-gêne !

La Grande-Chaumière date aussi d'une époque lointaine, elle est également âgée presque d'un demi-siècle : — bien des palais n'ont pas duré autant.

Cette réflexion, aussi profonde que peu neuve, n'est pas de moi ; elle est d'un architecte de mes

amis, qui, à ses moments perdus, fait un peu de philosophie.

Le bal Valentino est de tous le plus récent, il ne remonte guère qu'à une huitaine d'années; — vous n'ignorez pas qu'on le nomme *Valentino* parce qu'il est situé rue *Saint-Honoré* et qu'il a été fondé par M. *Chabrant*.

Quant au bal du Prado, il a une légende assez curieuse, et, pour un instant, nous allons faire le chroniqueur à la façon d'Alexandre Dumas, — sauf que tout sera parfaitement véridique.

Une foule de gens s'imaginent qu'on ne danse sur les ruines d'un monastère qu'à l'Opéra, et encore seulement au troisième acte de *Robert le Diable*. Erreur! Le Prado est une preuve vivante et polkante de la fausseté de cette opinion.

Le bal du Prado est établi sur les fondations de l'ancienne église Saint-Barthélemy, l'un des monuments les plus intéressants du Paris moyen âge.

On voit encore deux débris de cette église Saint-Barthélemy : ce sont deux colonnes auprès desquelles s'agenouillaient jadis des moines et contre lesquelles s'appuient aujourd'hui des gardes municipaux, qui, du reste, sont là aussi pour adresser des prières... aux étudiants qu'ils supplient de modérer l'ardeur de leur polka.

Quand la prière ne suffit pas, ils joignent à leur supplique une pantomime vive et animée qui aide beaucoup à les faire comprendre.



L'église Saint-Barthélemy ne se transforma pas immédiatement en une salle de bal; mais sa première métempsycose ne fut pas moins profane, car c'est là que fut établi le théâtre sur lequel, il y a cinquante ans, débutèrent deux des plus grandes illustrations comiques de l'époque, Potier et Brunet.

Il y a cinquante ans, tout comme au temps de Bilboquet, l'art dramatique était dans le marasme; le directeur de ce théâtre tourna au Cabochard.

Les maçons vinrent alors prendre possession de ce lieu et le transformèrent en paroisse du *Grand-Orient*. — On prétend que Napoléon lui-même, au temps où son nom se prononçait Bonaparte, assista à plusieurs des réunions qui eurent lieu dans ce local; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit encore aujourd'hui au Prado un fauteuil doré dont l'impératrice Josephine fit présent à un vénérable de loge. Ce fauteuil sert de trône à la reine du lieu, à Clara Ire.

Car nous voici arrivés à l'époque où l'église Saint-Barthélemy cesse d'être théâtre et temple maçonique pour porter le nom de Prado et devenir succursale de la Terpsichore parisienne. C'est là que le dimanche, le lundi et le jeudi, une foule de nonnes, un peu plus vêtues, il est vrai, que celles de *Robert le Diable*, mais non moins folâtres, se mettent à polker et à mazurker pour séduire les jeunes étudiants qui jouent le rôle de Robert et qui, à l'instar du chevalier normand, ne tardent pas à se laisser aller aux attraits du cancan.

Grande-Chaumière de l'hiver, le Prado voit maintenant sous ses plafonds les ébats chorégraphiques que couvrent les ombrages du père Lahire depuis la saison des petits pois jusqu'à celles du chasselas. Il a tout autant de vogue et ne compte pas moins de municipaux que son rival d'été; la seule différence, c'est qu'on danse chez Lahire en pantalon blanc, et qu'au Prado les gens économes, qui veulent économiser les frais du vestiaire, ont le droit de faire un avant-deux avec un manteau garni de



fourrures, ce qui lui donne un faux air de l'ours

de Schahabaham se livrant à son plus gracieux exercice.

Outre la Chaumière, Mabille, le Prado et Valentino, il y a encore une foule d'autres lieux où l'on danse à Paris; mais le catalogue en serait beaucoup trop long, et nous laissons ce soin aux amateurs de ce genre de travail.

Il nous suffira de dire qu'un document officiel nous apprenait que, le jour du mardi gras de l'année 1846, on comptait, à Paris ou hors barrière, trois cent quatre-vingt-sept établissements publics, tels que théâtres, salles de bal et salons de restaurateurs ou de marchands de vin, où l'on dansait avec la permission de l'autorité et sous les yeux approbateurs d'au moins un garde municipal, sergent de ville, ou gendarme *extra muros*.

XI.

SUITES FACHEUSES DE LA DANSE.

Si l'on pouvait toujours prévoir au juste ce qu'il doit en coûter pour aller au bal masqué, bien des bourgeois se refuseraient ce délassement, — qui, pour suite la plus immanquable, produit le lendemain une courbature générale.

Mais, à moins d'être l'ami intime de Barestadamus, qui, en sa qualité d'auteur de l'*Almanach prophétique*, lit plus couramment dans les astres que vous dans n'importe quoi, il est difficile de savoir ce qui doit arriver le lendemain d'un bal de l'Opéra.

Je sais bien qu'à la rigueur on a le marc de café, qui est une denrée coloniale aussi prophétique au moins que les étoiles; mais j'aurais peu de goût pour cette consultation, car on doit ne voir dans ce résidu que des choses fort noires, — et même très-amères quand l'épicier a mis moitié chicorée dans sa livraison de confiance. — Or, la plupart du temps il met trois quarts de chicorée, et alors il profite de cela pour vendre son café comme étant entièrement moka.

Du moment où ils ne savent déchiffrer ni dans le marc de café ni dans la voie lactée, les mortels vont donc au bal, dans la pleine confiance qu'ils en seront quittes pour les déboursés portés au tarif, c'est-à-dire le fiacre ou le décrotteur, le billet d'entrée, un bouquet de violettes et une bavaroise au lait pour souper à sept heures du matin : — souper doublement économique, puisqu'il sert en même temps de déjeuner.

Outre le chapitre des rhumes plus ou moins de cerveau, auxquels on ne songe jamais, et qui pourtant sont une suite si fréquente des nuits de carnaval, il y a le chapitre de bonnes fortunes, qui vont souvent beaucoup plus loin qu'on ne pensait.

Alors vous maudissez la nature qui vous a fait naître si joli garçon!

Quand cette bonne fortune ne conduit que rue Notre-Dame-de-Lorette ou Breda street, c'est bien; le plus fâcheux qu'il puisse vous arriver, c'est de vous rencontrer deux ou trois visiteurs accrochés, au même instant au même cordon de sonnette.

Stupéfaction, — tableau!



Après la condition sociale du cheval d'omnibus, je ne connais pas d'emploi plus fatigant que celui de cordon de sonnette, rue Notre-Dame-de-Lorette.

Mais il arrive des rencontres bien autrement fâcheuses que celles du cordon de sonnette Breda street!



Un beau matin, au lever de l'aurore, on se trouve

nez à nez avec un monsieur qui s'est également levé avec l'aurore, mais qui n'arrive pas avec un visage couleur de rose; il est du jaune le plus safran, le plus conjugal que l'on puisse imaginer; et, sous prétexte que vous l'avez blessé, il veut absolument vous tuer! Quelle singulière manière de raisonner!

Fort heureusement que tous les maris n'ont pas cette rage de dépopulation de la France, et bon nombre d'entre eux se contentent d'appeler leur adversaire sur le terrain de la police correctionnelle — et de faire empoigner par la gendarmerie leur infidèle moitié.

Un statisticien officiel du ministère de la justice et des maris chagrinés a relevé dernièrement le chiffre exact des couples en faveur desquels les juges ont prononcé la séparation de corps dans le cours de l'année 1845: — ce chiffre monte à huit mille sept cent vingt-trois.

Paris en réclame deux mille pour son contingent; — et sur ces deux mille, Musard peut bien en réclamer quinze cents pour sa part!

Qu'on vienne encore nous chanter que l'hymen est un lien charmant! Il paraît qu'il n'a que médiocrement charmé les huit mille couples en question.

Or, comme il en coûte environ cinq cents francs pour tous les frais de paperasses qu'entraîne une séparation de corps, il s'ensuit que, si cet agrément était mis à la portée de toutes les fortunes, ou, si vous aimez mieux, de toutes les infortunes, ce total déjà si respectable de huit mille sept cent vingt-trois sinistres conjugaux serait porté à un chiffre au moins triple, en statistiquant sans la moindre exagération.

L'année 1846 s'annonce d'une manière bien plus fâcheuse encore en fait de sinistres conjugaux : depuis le 1er janvier, les papiers publics ne sont remplis que d'anecdotes qui font frémir la nature en général et les maris en particulier! — toujours par suite de l'immense succès des bals de l'Opéra!

On ne voit que des récits de lettres interceptées, d'amants surpris dans des armoires ou dans des p ts à beurre, de fiacres à rideaux rouges arrêtés dans leur course par des maris aussi infortunés qu'essoufflés, etc., etc.

Et notez que nous sommes encore à la bienheureuse époque de l'année où l'influence des étrennes se fait sentir, c'est-à-dire où toutes les femmes et toutes les portières sont dans leur lune de fidélité et de douceur.

Du reste, ce qui prouve mieux que toutes les statistiques et tous les totaux du monde la situation conjugale en France depuis l'abolition du bienheureux divorce, c'est que, parmi les centaines d'industriels qui ont établi des milliers de sociétés en commandite pour assurer les hommes et même les bêtes à cornes contre le feu, — la pluie, — le tonnerre, — la jaunisse, — les rhumes de cerveau, — la grêle et autres tremblements, il ne s'est pas rencontré un seul spéculateur assez hardi pour assurer les maris contre les sinistres conjugaux.

En présence des effrayants calculs du statisticien du ministère de la justice, M. Gabriel Delessert, le plus moral de tous les préfets de police, avait songé un instant à défendre tout bal public ou privé; — mais un autre statisticien, non moins officiel et non moins consciencieux, lui ayant prouvé, plume et chiffres en main, que, dans les villes de France où Musard et son bal n'avaient pas encore été inventés, les sinistres conjugaux n'étaient pas moins nombreux, M. Delessert a toléré jusqu'à nouvel ordre et Musard et sa polka.

Mais ce ne fut pas sans accorder une larme aux maris qui devaient être victimes de son indulgence pendant le carnaval de 1846.

Une larme à partager entre huit mille infortunés, — c'est bien peu!

Enfin, que voulez-vous, le meilleur préfet de police du monde ne peut donner que ce qu'il a de disponible.

Aussi donc, maris, si vous voulez m'en croire, prenez un travestissement quelconque, et allez vous-



mêmes au bal pour surveiller vos trop légères moitiés!

XII.

LA DESCENTE DE LA COURTILLE ET LE MERCREDI DES CENDRES.

La descente de la Courtille serait un des spectacles les plus curieux que l'on pût imaginer ; — mais, par malheur, on ne peut même pas l'imaginer!

Cette fameuse cérémonie est encore une de ces traditions inventées par la police impériale pour occuper les badauds de tous les régimes.



Chaque année, la descente de la Courtille se compose uniquement de piétons qui montent la rue du faubourg du Temple pour aller jouir du spectacle dont eux seuls sont les acteurs.

Comme ces personnages ont les joues cramoisies et le nez bleu, — grâce au froid piquant qui règne toujours à six heures du matin dans le mois de février, — cette agréable teinture donne à nos flâneurs un air de masque en paletot, et chacun est convaincu que son voisin est un satané farceur qui vient de passer la nuit au bal.

En réalité, tous les individus qui sont à la Courtille n'en descendent pas le mercredi des Cendres, à sept heures du matin, par la raison excellente qu'il est impossible de retrouver l'usage de leurs jambes avant six ou huit heures du soir de la même journée.

Ce qui n'empêche pas que, jusqu'à la fin des siècles et du carnaval, les Parisiens se laisseront éternellement mystifier, et ne manqueront pas de répéter à leurs enfants, qui le rediront à leurs petits-neveux, que la descente de la Courtille est un spectacle excessivement curieux.

Seulement, chacun ajoute qu'il ne l'a jamais pu bien contempler, parce que, pendant dix ans de suite, il s'est rendu au faubourg du Temple, le mercredi des Cendres, une heure trop tôt, et que, pendant dix autres années, il est constamment arrivé une heure trop tard.

Au bout de vingt tentatives infructueuses, notre Parisien, se croyant poursuivi par un guignon tout particulier, renonce la plupart du temps à cet exercice par trop matinal ; mais il engage bien son fils à le remplacer et à tâcher d'être plus heureux que son enguignonné de père!

Du reste, si c'est pour prendre une haute leçon de morale et de philosophie que l'on se rend au faubourg du Temple, il n'est pas besoin pour cela d'attendre le jour spécial du mercredi des Cendres.

Toutes les fois que l'on sort du bal vers six heures du matin, on se trouve nez à nez dans les rues de Paris avec des balayeuses qui, mieux que personne au monde, peuvent vous dire les paroles sacramentelles : « Souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière. »

Et ce discours vous fait apercevoir que, tout en



bâillant d'une manière démesurée, vous mettez les pieds dans un énorme tas de boue!

Morale. — Allez au bal, mais revenez toujours en voiture.

Louis HUART.

LE MORT MAGNÉTISÉ.

En fait de bonnes histoires, en voici une qui m'a été racontée par un homme digne de foi, qui la tenait lui-même de l'ami d'un ami d'un témoin oculaire qui a joué un grand rôle dans le drame que je vais vous dire en deux mots, non pas sans faire des vœux bien ardents pour que la présente histoire soit portée avant peu aux honneurs du théâtre, le plus rare honneur, comme chacun sait, qui se puisse envier de nos jours!

Il n'y a pas de cela six semaines, un jeune Anglais nommé Belfort se mourait tout simplement de la poitrine et de quelques folles années follement dépensées. Ce jeune homme, tout mourant qu'il était, ne tenait guère à la vie, car il avait eu sa bonne part dans les amours, dans les duels, dans les protêts, dans les bals masqués, dans les pique-nique et même dans les beaux sermons, en un mot sa part dans toutes les joies parisiennes. Un sien ami, homme de science et du reste un assez bon homme, voyant que ce Charles Belfort allait en venir bientôt à son dernier souffle, s'en vint lui dire de sa plus douce voix: « Si cela ne vous déplaisait pas trop, mon cher malade, je prendrais mon temps pour vous magnétiser, et je choisirais le moment où vous rendrez l'âme; il me semble que l'expérience serait belle et qu'elle n'a rien qui vous puisse déplaire; qu'en dites-vous?

— Non-seulement, reprit l'autre, votre expérience ne me déplaît pas, mais encore elle me paraît très-gaie, très-plaisante, et je vous remercie d'avoir jeté les yeux sur mon individu pour cette épreuve, qui sera décisive. Comptez sur moi, mon cher docteur, vous serez content de ma patience, je l'espère, et j'aurai soin de vous prévenir aussitôt que l'instant sera venu. » A ces mots, nos deux amis se donnent une poignée de main et se séparent pour se revoir bientôt. Ils étaient pleins d'espoir l'un et l'autre, et il eût été difficile de décider lequel des deux était le plus content, du moribond ou du magnétiseur.

Deux jours se passent, — deux siècles, — le magnétiseur attendait impatiemment cette agonie, qui ne voulait pas commencer pour tout de bon; l'agonisant, de son côté, perdait patience, et il disait à son ami : « Que diable! mon cher, ce n'est pas ma faute si la mort y met tant de mauvaise volonté; mais ce qui me console, c'est que vous ne perdrez rien pour attendre, et que je ferai un magnifique sujet. »

La nuit qui suivit cette conversation, le malade s'embarrassa pour tout de bon; il tomba dans l'extase comatique; il se mit à filer d'un doigt fantastique les fils de la Vierge, et cependant, au milieu des plus abominables grimaces, il eut encore la présence d'esprit de dire à son camarade : « Il faudrait me hausser la tête, cacher la lumière qui me fatigue les yeux. »

L'autre obéit. Il place son moribond sur son séant, il écarte toute lumière importune, et il se met à opérer, c'est-à-dire que jamais, au grand jamais, on n'avait fait de plus belles passes et contre-passes, en un mot, tout l'attirail accoutumé. Le magnétiseur était en nage; mais enfin, quand il eut enveloppé de son fluide tout-puissant le moribond, qui se prêtait à tout avec une complaisance exemplaire, quand il vit que son sujet était arrivé à la perfection magnétique, notre magnétiseur se mit à l'interroger. « Que faites-vous, Belfort? où en êtes-vous? — Mon cher ami, dit l'autre, je viens de mourir; vous m'avez pris juste au moment où mon souffle sortait de mon corps, et maintenant il ne tiendra qu'à vous de me laisser achever mes fonctions, ou de me planter là, entre l'être et le non-être, ce qui ne me paraît pas un état très-désagréable jusqu'à présent.

— Attendons, dit le magnétiseur, rien ne nous presse, ami Belfort. » Et là-dessus le magnétiseur s'en va dîner, sans prendre soin de démagnétiser son ami.

Le lendemain le faiseur de magnétisme reparaît dans la chambre mortuaire; chaque chose était à sa place, et surtout le cadavre. « Belfort, dit le savant, après quelques passes préalables, qu'avez-vous fait depuis que vous êtes mort? — Ma foi, mon cher, reprit le mort, j'ai bien été obligé de vous suivre partout où vous êtes allé! » Et là-dessus le mort raconte au vivant tout ce que le vivant a fait la veille : — Il a dîné dans une gargotte, et de là il est allé se poser sur les marches du café de Paris; on lui a donné un billet pour le Vaudeville, et il a vu d'assez jolies

personnes, mais quelques-unes chantaient faux ; enfin il est rentré, et il a lu un morceau de roman qu'il avait ramassé dans son chemin ; — et si vous me permettiez une observation, disait le mort, tant que je vous serai attaché par un lien que vous seul pouvez briser, faites un meilleur dîner, je vous prie, en songeant que j'en prends ma part. Vous savez que j'aime la musique, ne m'exposez pas à entendre les petites voix chevrotantes qui gâteraient les plus beaux visages. Tout seul ici je m'ennuie, et je ne serais pas fâché que vous lussiez de temps à autre un bon roman, mais au moins, par pitié, lisez-le d'un bout à l'autre ; enfin, couchez-vous, s'il vous plaît, un peu moins tard ; je m'ennuie à ne pas dormir, moi qui devrais dormir depuis vingt-quatre heures du sommeil éternel. » A ces mots, notre homme retomba dans son repos, et le magnétiseur quitta la chambre, quelque peu dégoûté de l'étrange espion qu'il avait à ses trousses.

Le lendemain revient l'homme vivant, et il trouva son mort quelque peu engourdi. Il le réchauffe par un nouveau fluide magnétique ; il lui rend, sinon la vie, du moins la parole et la couleur. « Ah ! fit le mort en se relevant, vous êtes sans charité pour moi ! Comment ! vous allez voir des malades si hideux, et il faut que je les entende tousser, cracher, hurler, gémir, et le reste ! Vous suivez dans la rue une horrible femme qui sent le musc, une femme en vieux souliers et en jupon sale, et il faut que je sois à votre suite comptant les trous et les taches de cette créature immonde ! Puis de là vous allez dans une réunion de jeunes gens, et vous leur racontez votre bonne fortune ! D'une coureuse vous faites une duchesse, et d'un tablier de coton un jupon de soie ! Tenez, quand on est mort, ça fait mal, le mensonge. Ce qui fait encore plus mal quand on est mort, c'est la bêtise ; tel bon mot qui m'eût fait rire quand j'étais de ce monde, me paraît d'une niaiserie achevée aujourd'hui que j'entends votre esprit aux oreilles de mon esprit. Tâchez donc de parler mieux, mon cher, et, si cela vous était égal, de ne pas faire vos orgies avec du vin frelaté, vous me ferez plaisir ; j'ai la gorge toute déchirée de l'alcool que vous avez avalé. »

Qui fit une grimace ? ce fut le vivant, et il commençait à trouver que son mort était diablement dégoûté ; car enfin l'orgie de la veille n'était pas digne de ce mépris ; et, quant à la dame aux souliers éculés, le vivant n'avait pas vu le soulier, il n'avait vu que le pied et un petit bout de la jambe. Cependant il tenait à son mort, et il résolut de bien s'observer lui-même, afin de ne pas donner à ce pauvre Belfort un nouveau sujet de mécontentement.

Quand il retourna le surlendemain, il trouva le défunt dans un état d'excitation incroyable. Le mort suait à grosses gouttes, l'indignation se faisait lire sur ce visage bouleversé. D'abord le magnétiseur se mit à calmer cette colère : il souffla son souffle le plus doux sur ces nerfs irrités, il apaisa de son mieux ce cœur immobile et glacé qui battait par souvenir. « Qu'y a-t-il, maître Belfort ? à qui en avez-vous ? et, par Dieu ! que vous a-t-on fait ?

— Ce qu'on m'a fait, répondit le cadavre après un grand silence, ce qu'on m'a fait, imbécile que vous êtes ! Maudits soient les fils d'airain qui me tiennent à un niais de votre sorte ! Ce qu'on m'a fait ! Mais, mon cher, depuis deux jours vous marchez de sottises en sottises ! Avant-hier, c'est vrai, vous vous êtes fait beau et paré, mais vous avez trop serré votre ceinture, et j'ai manqué en étouffer. Vos bottes, ou plutôt nos bottes étaient bien vernies, mais elles étaient trop courtes ; et, si je pouvais encore marcher, je suis sûr que je boiterais du pied droit. Je n'ai rien à redire au beau salon où vous m'avez mené ; c'était beau et c'était calme : la lumière en était douce, les toilettes n'avaient rien de criard, les bonnes dames se tenaient à leur place, laissant la belle rangée aux jeunes filles ; on n'a pas exécuté la plus petite sonate, on n'a pas lu le plus petit sonnet ; on parlait d'une bonne voix, ni trop haut ni trop bas, et l'on disait de jolis petits riens, mais légers, bienveillants et sonores. Bref, n'eût été votre ceinture et notre chaussure, je vous aurais béni de m'avoir conduit en si beau lieu. Mais, juste ciel ! avez-vous été assez gauche, assez maladroit, assez absurde ! Dans un coin du petit salon à gauche était assise la plus belle dame que j'aie jamais vue de mes yeux mortels ; à force d'attention et de volonté, par votre entremise terrestre, j'avais attiré l'intérêt bienveillant de cette aimable dame ; déjà elle me regardait avec une certaine tendresse, elle allait me sourire, nos deux âmes ne faisaient plus qu'une âme, et nous allions nous aimer quand vous avez détourné la tête comme un sot pour saluer je ne sais quel bel esprit empesé ; alors l'image de ma belle dame s'est enfuie, et vous vivriez cent ans que vous ne retrouveriez ni un si beau visage ni un si noble cœur.

Butor que vous êtes ! ceci fait, que faites-vous ? vous savez que j'ai laissé de belles dettes criardes, et que je n'ai même pas un tombeau ! vous-même vous n'avez pas le sou, vous vivez de bric et de broc, votre loyer n'est pas payé et ne le sera jamais ; bref, vous êtes pauvre comme un poëte et un comédien réunis, c'est-à-dire abominablement pauvre ! Eh bien ! on vous met à une table de lansquenet, vous hasardez en tremblant une malheureuse pistole, et, la pistole gagnée, vous l'empochez en vous sauvant comme un voleur ! Or, savez-vous ce que vous avez fait là, monsieur le sot ? vous avez renoncé à toucher une somme ronde de quatre beaux mille louis d'or ; car ton jeu passait treize fois, mon enfant ! Avec tes quatre mille louis tu avais un car-

rose, et moi un enterrement de première classe ; tu avais un habit neuf et moi un linceul brodé ; tu envoyais chercher à ton souper les chœurs de l'Opéra, et moi j'envoyais chercher M. Gannal. Fi donc! pauvre intelligence, tu ne peux pas te servir de ton petit bon sens, et tu t'amuses à traîner l'intelligence d'un autre homme avec toi! Va, tu me fais pitié, malheureux vivant que tu es!

Quand notre magnétiseur comprit enfin que chacune de ses actions lui attirait à coup sûr un blâme ou une ironie, notre homme se tint coi ; maintenant qu'il se sentait suivi et observé de très-près par je ne sais quoi d'invisible qu'il avait retenu sur les limites des deux mondes, notre savant n'osait faire un pas dans la rue, à peine s'il osait répondre *oui* ou *non* à la plus simple des questions qui lui étaient adressées, il était comme un muet, il était cómme un sourd; de temps à autre il se demandait à lui-même si ce n'était pas lui l'homme magnétisé, et si le magnétiseur ce n'était pas ce grand cadavre sans mouvement, mais non sans voix, dont la vue seule avait fini par le faire tressaillir : tant c'est une chose puissante l'idée, la pensée, même indépendantes de la vie ! l'idée vous poursuit, vous obsède, plus tenace que l'ombre, aussi éloquente que le remords ou l'espérance, pleine de sursauts, d'excitations, de périls ! Cependant notre homme revint à son ami Belfort au bout de trois jours. Cette fois encore un grand changement se fait sentir sur sa figure inanimée ; le mépris pur et simple avait remplacé l'indignation et la colère ; l'œil à demi fermé avait l'air de dire : — Fi donc ! ces lèvres contractées exprimaient un dédain impossible à décrire ; chaque muscle, détendu de haut en bas, tenait un mépris suspendu à chacun de ces fils qui touchent à l'âme : « Qu'y a-t-il encore, mon ami ? s'écria l'homme vivant, vous voilà comme hébété ? Vous ne direz pas cette fois que j'aie fait une sottise ou que j'en aie dit, car je suis resté chez moi, seul, tout entier à mes pensées. — Oh ! mon cher, reprit le mort, c'est cette contemplation de tes pensées qui me donne la nausée. Immobile que tu étais, j'étais forcé de regarder au fond de ce chaos que tu appelles ton âme. Mais quel animal es-tu donc pour t'occuper de tant de choses ignobles, frivoles, honteuses ? Quand je vivais et que je t'appelais : Mon ami ! chacun disait que tu étais un galant homme ; tu passais pour un bel esprit, même éloquent ; on t'accordait de la philosophie, de la probité et du savoir-vivre. Depuis trois jours, et malgré moi, je te regarde bien attentivement ; mais, mon cher, tu es un pur galimatias ! Ce que tu sais, tu le sais mal ; ce que tu ne sais pas, tu le remplaces par des mots vides comme ton cerveau ; ta bonté, c'est une certaine faiblesse d'organes qui finira par te rougir les yeux, et voilà tout ; ton esprit est représenté par quelques rouages mécaniques qui tournent sur eux-mêmes comme l'eau du moulin ramenant sans cesse le même *tic-tac ;* ton courage ! je l'ai vu à fond, ton courage ! c'est un masque de carton qui fait peur aux enfants ! Ta probité, parlons-en de ta probité ! elle est écrite sur les marges du Code de commerce et du Code pénal ! Honte à tes vices, vices d'enfant mal élevé ! Je ne donnerais pas quatre sous de tes vices; ils me font pitié, tes méchants vices honteux : ils ressemblent à des hâbleries ! Quant à tes vertus, on me les donnerait pour rien que je n'en voudrais pas pour les donner à mon laquais ; c'est quelque chose de pâteux et de vaniteux, ta vertu et ça ne ressemblent pas mal à une bouillie mal cuite. Ah ! je ne te conseille pas de montrer à nu ce bel intérieur de ton cœur et de ton cerveau : ça n'est pas beau à voir, mais, en revanche, c'est bien triste ! Et quelles idées tu as des autres hommes! et quelles ambitions d'antichambre ! et comme l'envie te travaille, mon pauvre sire ! Mais quoi ! n'as-tu pas honte, ne fût-ce que de tes châteaux en Espagne, quand tu t'amuses à baguenauder des heures entières à travers les rêveries de Petites-Maisons ? Allons, monsieur, disait le mort, brisons là ; mais je suis diablement fâché de t'avoir appelé mon ami ! »

Peu s'en fallut que cette fois le magnétiseur ne détruisît son ouvrage et ne se délivrât de cette pensée importune qui l'obsédait. Il quitta cette chambre mortuaire de très-mauvaise humeur, et en chemin il se disait qu'après tout il était bien bon d'avoir arrêté à mi-chemin l'âme mécontente de ce Belfort. Et puis, se disait notre triste vivant, à quoi cela m'avance-t-il d'avoir retenu ce mort sur le bord de son fossé ? A me faire dire de très-rudes vérités, à m'entendre raconter, d'une façon cruelle ou grotesque, l'histoire de ma vie de chaque jour, à n'être plus seul avec ma conscience, avec mes pensées, avec mes ambitions, avec moi-même. Si tout au moins ce clairvoyant qui voit tout m'indiquait une science inconnue, un remède contre la goutte ou quelque trésor caché et facile à prendre, je serais payé de mes peines ; mais non ! Pour avoir accompli la tâche la plus pénible, le miracle le plus excellent que jamais le magnétisme ait accompli, me voilà traînant à ma suite un inquisiteur bilieux qui n'est content de rien, et qui finira par me jeter moi-même dans mon propre mépris. Ainsi raisonnait cet habile homme ; il était fort chagrin et fort décidé à en finir, coûte que coûte, avec un pareil mécréant.

Comme il ne pouvait pas dormir, le magnétiseur se rendit le soir même chez Belfort, à minuit ; Belfort le regarda entrer, et, sans attendre qu'il l'interrogeât (car le fluide magnétique devient, à ce qu'il paraît, une habitude, et il remplace la vie, comme une bougie bien allumée remplace le soleil d'hiver): « Je vais te dire ce que tu viens faire, aimable doc-

teur, s'écria la tête de mort : tu viens tout bonnement pour m'assassiner ! Oui, tu es jaloux de cette vie factice, tu es furieux de mes révélations, et tu es décidé à me tirer brusquement du sommeil magnétique, afin que je rentre dans la poussière et dans le silence ! C'est beau à vous, monsieur, c'est glorieux ce que vous faites là, venir assassiner..... un mort ! venir troubler dans son cercueil..... un cadavre ! S'attaquer à la pensée d'un homme parce que cet homme, devenu lui-même une partie de la vie éternelle, ne peut plus et ne veut plus vous flatter !.. Eh bien donc, commencez, et faites de moi une poussière ; mais cette poussière, quand vous l'aurez jetée aux vents, appellera à son aide une autre pensée plus hardie à vous suivre à la trace, un autre regard plus clairvoyant pour lire dans le fond de votre âme, un autre vengeur plus implacable, — le remords ! »

A ces menaces, le magnétiseur s'enfuit, et, dans son trouble, il laissa la porte entr'ouverte. Les voisins et les voisines, qui d'abord s'étaient tenus à distance, se hasardèrent, celui-ci d'abord, celle-là ensuite, tous enfin, à venir saluer et interroger le défunt, et ils attrapèrent par-ci par-là d'assez bonnes vérités, je veux dire quelques-unes de ces éternelles vérités toujours vivantes que les morts seuls savent dire convenablement. Les maris, les femmes, les enfants, le locataire, le propriétaire, le maître et le valet, le riche et le pauvre, jusqu'au portier, chacun eut son paquet de justice à son adresse ; le mort disait le mot juste et l'idée juste ; il était vrai, ce qui veut dire qu'il était cruel. On lui demandait où était la fortune, il vous montrait une verrue au bout de votre nez ; on lui parlait d'ambition, il vous parlait modestie, économie, bonhomie. Les voisines le trouvèrent si peu galant qu'elles refermèrent la porte violemment : c'était tout ce que demandait feu M. Bedfort.

Huit jours se passèrent sans que ni le magnétisé ni le magnétiseur se fussent rencontrés ; ils se boudaient, mais évidemment ce n'était pas au mort à faire les premières avances. Notre savant comprit cela enfin, et il revint au chevet de son sujet. « J'ai réfléchi à tout ce qui se passe, lui dit Bedfort, et j'aime autant que vous exécutiez votre projet de l'autre jour ; vous avez raison, éveillez-moi, que j'achève tout doucement de mourir. C'était si bien commencé, quand vous êtes venu tout déranger, que je serais déjà dévoré par les vers et retourné par les mille pores de la décomposition universelle dans l'océan de la lumière et de la vie. Réveillez-moi donc, et je mourrai tout à fait et avec joie, car cette fois je me suis amusé à regarder, non pas votre âme, qui n'est pas belle, mais votre corps, qui est fort laid. L'autre jour encore (je vous ai surpris dans cette agréable occupation) : vous vous racontiez à vous-même toutes vos bonnes fortunes d'autrefois; mais, je vous prie, où donc ces dames avaient-elles les yeux d'aimer un magot comme vous? Vous êtes mal bâti, vous avez une épaule plus haute ou plus basse, celle-ci que celle-là, celle-là que celle-ci ; vos cheveux sont tombés depuis long-temps ou ne tiennent plus qu'à une racine pourrie comme le chaume de l'an passé, après l'hiver ; vos yeux y voient encore, mais j'aperçois s'infiltrer dans votre rayon visuel je ne sais quelles pellicules qui ne me disent rien de bon. Ah ! si vous pouviez voir incrustées à la jointure de vos doigts ces mines de craie jaunâtre qui corrompent vos os et qui vont les briser parcelle par parcelle, comme ferait le brodequin de la torture, mais bien plus lentement, plus sourdement et avec une verve plus acharnée ! Votre cœur est trop gros, mon cher, et la pointe se déchire sur je ne sais quel viscère qui de son côté en est blessé ; votre poumon gauche ne vaut guère mieux que ne valait mon poumon droit ; je vois peu à peu s'infiltrer entre votre peau et vos tendons ramollis des couches d'une graisse épaisse qui vous fera ressembler avant peu à quelque veau marin ; déjà vos dents jaunissent, elles s'ébranlent dans leur alvéole saignante ! Dans votre cerveau je remarque, prêtes à se rompre, des veines gonflées d'un sang apoplectique ; tenez, vous êtes perdu... et — donnez-moi la main, — vous êtes mort ! »

A ces mots lugubres, le magnétiseur demande au magnétisé grâce, pitié, pardon ; et, pour se délivrer de la vision qui l'obsède, pour chasser de sa pensée cette voix qui le poursuit d'un heurt acharné, pour ne pas rester exposé à ces railleries, à ces prophéties de malheur, le magnétiseur se met à contrecarrer le fluide magnétique et à détruire cette vie factice. En vain le mort résiste, il faut que le mort qui est mort cède à celui qui vit encore ; peu à peu la voix s'arrête, elle fait : *ouf !* et ce Belfort si éloquent tout à l'heure n'est plus qu'un je ne sais quoi, ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue ; c'est qu'en effet depuis trois semaines déjà la mort s'était emparée de ce cadavre, et maintenant que le souffle magnétique avait cessé, la corruption et le ver reprenaient leur proie pour ne plus la quitter.

On frémit rien qu'à l'idée que le magnétiseur pouvait mourir avant d'avoir démagnétisé son ami Belfort ; comme l'éternité lui eût paru longue ! à moins que sa pensée, obéissante jusque dans l'abîme ou jusque dans le ciel, n'eût suivi l'âme du magnétiseur, — ce qui était une épreuve à tenter.

JULES JANIN.



ORIGINE DES KEEPSAKE.

A MADAME J. H.

Madame,

Vous avez désiré connaître l'origine de ces Keepsake que nous croyons avoir empruntés aux Anglais, et qui semblent destinés à nous rappeler les pays que nous avons visités dans nos voyages, en mettant sous nos yeux la représentation, et comme on disait autrefois, la *portraiture* des villes les plus célèbres et des lieux les plus pittoresques.

Voici, à ce sujet, une simple anecdote que j'ai empruntée à l'histoire d'un de vos compatriotes, François Hogenberg, de Francfort.

François Hogenberg, de même que tous ces vieux maîtres allemands qui ont excellé dans plusieurs arts à la fois, était peintre, musicien et poète. Peintre, il faisait des portraits *d'après le vif*, suivant l'expression française du XVIe siècle, composait des tableaux d'église, se servant avec la même adresse de l'œuf, de l'huile et de la colle, en peignant sur muraille, sur toile et sur bois, gravait sur argent et sur cuivre, exécutait des *tailles* de bois, écrivait des cartes de géographie; musicien, il composait des motets et airs de danse, touchait du luth et de la guitare, jouait du hautbois et chantait toutes sortes de musiques; poète, il versifiait en diverses langues, il voyageait, il aimait.

Vers l'an 1540, il entreprit un voyage d'artiste dans les Pays-Bas : il parcourut la Flandre et le Brabant en poète, en musicien et en peintre, accompagné d'une femme charmante, Wilhelmine Egger, peintre, musicienne et poète comme lui : ce fut au retour de ce voyage qu'il l'épousa. Dans ces excursions aventureuses à travers les provinces belgiques, où il fut toujours pauvre et joyeux, grâce aux arts et peut-être aussi à l'amour, il prit une vue topographique des villes qu'il avait habitées avec Wilhelmine : tel était son adieu à ces villes hospitalières qu'il quittait ordinairement à regret, tel était le souvenir qu'il voulait emporter des lieux qui avaient été témoins de quelques jours de son bonheur et de ses travaux.

Le recueil de ces vues dessinées au crayon, à la plume et au pinceau, forma un petit livret oblong qu'il fit relier en vélin blanc, aux chiffres de Wilhelmine Egger, et il le lui offrit en présent le jour de leurs noces.

A vingt ans de là, François Hogenberg était en-

core peintre et musicien; mais il n'était plus poète . il avait cessé d'aimer Wilhelmine. Il fut appelé à Bruges pour y peindre des fresques dans l'abbaye de Sainte-Godolève, de l'ordre de saint Benoît: Wilhelmine l'accompagna dans ce voyage. Elle repassa, avec bien des battements de cœur, par les chemins qu'elle avait parcourus naguère avec son amant, devenu depuis son mari. Elle était toujours belle, mais sa beauté n'avait plus l'éclat, la fraîcheur et le parfum de la jeunesse; son esprit et ses talents s'étaient développés, il est vrai, mais aux dépens de son cœur et de ses illusions. Elle se disait tout bas combien elle avait aimé François, et combien ils étaient heureux alors !

François Hogenberg ne rêvait qu'à sa peinture, et ne promenait autour de lui que des regards indifférents ou distraits. Mais, à l'aspect de Bruges qui se levait devant lui au milieu d'une magnifique plaine, et qui se mirait dans les eaux de son canal, tout illuminée par les rayons d'or du soleil couchant, il se sentit saisi d'une émotion indéfinissable, et il se souvint d'avoir, vingt ans auparavant, dessiné cette même vue, qu'il retrouvait avec le même enthousiasme, quoiqu'elle lui parût avoir changé d'aspect dans l'ensemble ainsi que dans les détails. Il demanda à Wilhelmine de lui montrer le livre qui renfermait son dessin; elle le tira d'un étui de chagrin et le présenta en silence à son mari : deux larmes brillèrent au bord de ses paupières.

« Oui, dit-il en examinant ce dessin, qui ne ressemblait plus au paysage qu'il avait sous les yeux, voici d'abord le clocher de la place du Marché, qui domine tous les autres : depuis vingt ans il n'a pas perdu un pouce de sa taille, et il eût été en peine de noircir davantage.

— Vingt ans ! murmura Wilhelmine, qui regardait le peintre avec la suave mélancolie des femmes allemandes.

— Aide-moi à reconnaître dans le dessin ces clochers et ces tours qui se dressent là-bas. D'abord il n'y a pas à s'y tromper : c'est la tour de la cathédrale, cette antique basilique de Notre-Dame, où est le tombeau en cuivre doré d'un fameux duc de Bourgogne.

— Je reconnais, en effet, Notre-Dame et le clocher du Marché, répliqua Wilhelmine; mais, pour les autres églises, couvents et hôtels qu'on voit dans le dessin, je ne les vois pas tels dans la réalité, et je cherche en vain à les nommer par leurs noms.

— Rien n'est plus aisé pourtant, dit François Hogenberg avec ce dépit d'amour-propre qui naît souvent d'une critique juste qu'on est forcé de constater soi-même. Suis bien mon doigt, qui marque sur le papier les points que je signale à l'horizon : voici Saint-Jacques, Sainte-Walburge, l'abbaye d'Hemesdael...

— Oh ! c'est impossible, interrompit Wilhelmine, l'église de cette abbaye a été détruite cette année par un incendie.

— Ce serait donc alors l'abbaye de Sparmaille?

— Bon ! l'abbaye de Sparmaille est située à l'autre extrémité de la ville.

— C'est étrange ! voici trois clochers qui ne sont pas dans mon dessin.

— Il y en a bien plus de trois qui manquent : les aurais-tu oubliés?

— Non, certes; mais un clocher a bien vite poussé, quand on sème un couvent ou un prieuré de moines ou de nonnains.

— En revanche, ton dessin offre plus de vingt tourelles qui ont disparu.

— Vingt ! en vingt ans ! on ne respecte plus les édifices maintenant, et ils ne vivent guère que l'âge d'homme.

— Mon pauvre ami, dit-elle en soupirant, comme tout change en vingt ans !

— C'est-à-dire que mon dessin, qui était fidèle il y a vingt ans, est faux et inexact aujourd'hui : Bruges a vieilli.

— Et Bruges a rajeuni. Quant à nous...

— Wilhelmine ! dit gravement le peintre, qui se mit à la considérer avec tant d'attention qu'elle en rougit, n'est-ce pas un cheveu blanc que j'aperçois dans tes cheveux noirs?

— Dans quelques années tu seras tout à fait chauve, François.

— Le jour où je fis cette vue de Bruges, tu avais la taille si fine que je la mesurais avec mes doigts.

— Tu voulais que je te payasse ce dessin avec un baiser, et je m'enfuyais : tu m'en pris cent, mais je ne t'en donnai pas un.

— Oh ! quelles roses tu avais sur les joues en ces temps-là !

— Les roses ne fleurissent plus en automne, François.

— Quelle distinction et quelle pureté dans les lignes de ton visage ! quelle grâce et quelle noblesse dans ta physionomie ! quel enchantement dans ton sourire ! quel feu et quelle douceur dans ton regard ! Tu étais la plus adorable des femmes !

— Tu n'étais pas alors, toi, maussade, bourru, fâcheux...

— Comme nous étoins pauvres !

— Comme nous étions heureux !

— Chère Wilhelmine ! ce temps-là est bien loin !

— Et nous nous aimions ! Ah ! combien tu m'as aimée, François !

— Ne t'étonne donc plus si les villes changent de même que les cœurs ! »

Wilhelmine reprit l'album en baissant la tête pour cacher ses larmes, et elle le feuilleta tristement jusqu'à son arrivée à Bruges. Elle revit tour à tour

les villes qui étaient dessinées sur son livre, et elle remarqua que pas une n'avait conservé le même caractère depuis vingt ans : elle donna aussi plus d'un coup à son miroir, et elle soupira.

Après la mort de sa femme, en 1572, François Hogenberg grava lui-même les vues des villes de Belgique faites trente-deux ans auparavant, et les plaça dans le grand ouvrage de son ami George Braün, archidiacre de Dortmund, intitulé : *Theatrum urbium præcipuarum*, en deux volumes in-folio. On ne s'aperçut pas que les plans gravés étaient plus anciens que la description topographique. A cette époque, le peintre, vieux et décrépit, avait presque oublié lui-même ses poétiques voyages avec sa maîtresse.

P.-L. JACOB, Bibliophile.



VOYAGE PITTORESQUE

DE PARIS A TOURS.



VUE DE BLOIS

PARIS. — CHOISY-LE-ROI. — ÉTAMPES.

Il fut un temps où, pour emprunter l'expression vulgaire, mais pittoresque, mais expressive surtout, d'un conducteur de wagons, nous faisions, en voyageant, *trois pas dans un boisseau;* où, lorsqu'il s'agissait de s'aventurer à trente lieues au delà du cercle de ses pénates, on assemblait prudemment un conseil de famille; où, dès qu'on mettait le pied dans un coche, on s'exposait à tous les dangers que courut Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique. Pour ceux qui restaient, les indigènes dispersés au delà d'une zone de huit à dix lieues étaient des Cafres ou des Hottentots, et les animaux domestiques à leur usage devenaient des bêtes fauves du plus dangereux contact.

Autre temps, autres moyens de locomotion. Grâce à Watt, à Papin, à Fulton, à tous ces grands hommes à la fois, une révolution immense s'est opérée sous nos pieds; la vapeur a soudainement comblé le vide; la distance n'est plus qu'un vain mot; les dangers seuls sont restés les mêmes, peut-être même ont-ils augmenté : mais on ne peut obtenir tout absolument d'un seul coup. Aujourd'hui nous nous rendons aussi bravement de Tours à Paris et de Paris à Tours, qu'on allait autrefois de Lutèce à Pantin. La patrie de Rapin et de Destouches n'est-elle pas devenue un faubourg de la grande ville? Six heures pour

faire soixante lieues! Songez-y donc! Juste ce que vous demandera tout bon fiacre qui se respecte pour vous disloquer les membres de la barrière du Trône à la barrière de l'Étoile. Que voulez-vous de plus?

Le chemin de fer, nous en convenons, est l'une des plus magnifiques conquêtes de l'industrie; la démonstration la plus belle et la plus bruyante du génie humain; l'innovation la plus chère aux extracteurs de charbon. Mais les bottiers et les touristes ont le droit de s'en plaindre, et nous sommes, nous qui écrivons ces lignes, du nombre des derniers. Le rail-way est l'ennemi né de la chaussure comme il est celui du point de vue. Comment admirer un site, un hameau, un castel, quand on laisse le vent derrière soi, et que les objets, si gros qu'ils soient, vous apparaissent sans forme ni couleur?

C'est pourtant ce qui vous arrive si vous montez en wagon : c'est l'épreuve à laquelle nous venons d'être nous-même soumis, à notre grand regret, en allant pour la première fois de Paris à Tours. Dans la même journée nous avons littéralement dévoré cent vingt lieues, trois tranches de pâté, une bourriche de pruneaux, et nous avons assisté à l'une des plus imposantes cérémonies qu'il soit donné à l'homme de voir : spectacle assurément fort beau; mais, pour être admis à ce splendide festin des yeux et du ventre, savez-vous le nombre de merveilles que nous avons perdues, de sensations qui nous sont échappées, de beautés historiques, pittoresques, artistiques, qui nous ont été brusquement ravies?...

Si vous voulez en avoir la preuve, suivez-nous : que de villes, de villages, de hameaux, de vallées, de viaducs, de ponts et de châteaux, d'abbayes et d'églises, de ravins, de rivières, de coteaux, de toits de chaume, de murs blancs, de volets verts, de champs de blés, de bouquets de bois, de riches vignobles, de joyeux paysans, de fraîches et accortes paysannes, de bergers et de bergères, d'églogues et de bucoliques en action vont se dérouler devant vous dans cette lanterne magique dont nous allons tirer la ficelle, et qui n'a pas moins de 204,874 mètres de longueur! et, dans ces mouvants tableaux, que de faits divers, que de traditions, que de légendes, que d'anecdotes, que de poésie!

Nous sommes à Paris, ce point de départ de tous les rails-ways, comme il est celui, soit dit sans trop d'amour-propre national, de toutes les intelligences, de tous les esprits d'élite, de la civilisation dans la plus large acception du mot. L'aspect que présente l'embarcadère est étrange. Représentez-vous un monument dont les vastes proportions sont d'une simplicité tout à la fois élégante et majestueuse, puis un bataillon d'employés vêtus de vert, la casquette fièrement posée sur le chef, la moustache formant une virgule et la canne du commandement à la main. Une myriade de diligences, de wagons, de machines, symétriquement alignés sous la toiture en forme de forêt qui nous couvre, attendent pour s'ébranler le sifflet du commandement. Les voyageurs à peine encaissés, les portes se ferment, la cloche tinte, le sifflet résonne, le monstre aux flancs de fer pousse un rugissement, éternue (qu'on souffre le mot) un globe immense de vapeur, et de ses narines d'airain, d'où s'échappe encore un râle asthmatique et puissant, semble aspirer l'air au travers duquel il va s'élancer comme la foudre.

Ce moment a quelque chose de solennel, d'imposant, qui frappe, émeut, trouble l'âme. Aux rauques mugissements du vampire, lorsqu'il vient à prendre son élan, un tressaillement vous agite, un frisson vous parcourt le corps. Ce n'est au reste qu'un éclair. Un mouvement de recul se fait sentir sur la ligne, et aussitôt, mordant ses lèvres de fer, le train se dresse et bondit dans l'espace, nuageant l'éther d'une longue traînée de fumée blanche, et jaspant sa route d'une fine et scintillante poussière de coke ou de paillettes embrasées!

En un clin d'œil ont fui derrière nous, comme un oiseau à tire d'ailes, la Gare et ses vastes dépendances; les magasins d'approvisionnement de la compagnie; les spacieux ateliers où se fabriquent les machines, les voitures, les tenders; la réserve affectée aux marchandises qui viennent du midi ou de l'ouest, docks immenses où l'industrie se nourrit en partie d'elle-même. Au delà de ces terrains, dont la toise a coûté si cher, et dont l'exploitation a si largement profité, se présente le mur d'enceinte de Paris, reptile énorme qui étreint Lutèce dans ses épais anneaux de pierre, et sommeille paisiblement sur sa proie. Le reptile enjambé, apparaît la campagne et toutes ses richesses, et toutes ses féeries, sa variété, ses splendeurs.

Ici, c'est *Bercy*, beau domaine aux frais ombrages, aux bouleaux séculaires, aux sources vives et limpides, — Bercy que le marteau du démolisseur aura bientôt sapé par la base; — là, le délicieux village d'*Ivry* et sa maison d'aliénés qu'a rendue célèbre le nom d'Esquirol. C'est à Ivry que mourut l'un des poètes les plus sympathiques dont s'honore la France, l'auteur de la *Marseillaise*, Rouget de L'Isle, que ses vers immortels parviendraient à galvaniser si jamais on les chantait sur sa tombe. Après Ivry, le *Port-à-l'Anglais*, dont le nom rappelle la guerre, sous Charles VI, des Orléanais et des Bourguignons; —*Charenton*, triste asile des misères humaines; — le gros, le fastueux bourg de *Choisy-le-Roi*.

Un de nos confrères et amis, M. Alexandre de Lavergne, vous a raconté, avec ce style élégant qui donne tant de charme aux moindres objets, l'histoire de Choisy — c'est-à-dire de la royale demeure que s'y fit construire l'aventureuse et mélancolique petite-

fille d'Henri IV pour pleurer plus à l'aise l'ingratitude de Lauzun.

Après dix années d'une séparation cruelle, dix années durant lesquelles le perfide gentilhomme, emprisonné à Pignerol, avait songé à toute autre femme qu'à elle qui s'était donnée à lui, il revint. Son retour rendit la vie à Choisy et à sa noble châtelaine. Mais, hélas! deux lustres, et c'est bien long! avaient passé sur la tête de celle que Bossuet appelle la grande Mademoiselle. En vain elle essaya de *réparer du temps l'irréparable outrage;* en vain elle se traîna aux genoux de son amant, lui disant d'un air tendre et plaintif: « Reviens à moi, je t'aime tant! » Loin d'essuyer avec un baiser ses larmes, le volage, il lui répliqua brutalement: « Louise d'Orléans, tu as tort de pleurer, car tu me parais plus vieille et plus laide que jamais! » Atrocité que le grand roi eût assurément payée d'un coup de canne, malgré sa répugnance à lever la main sur un gentilhomme.



Après mademoiselle de Montpensier, le dauphin hérite de Choisy et vient y cacher ses secrètes amours avec la Raisin. Louis XV ensuite s'y installe, et dès lors *Choisy-Mademoiselle*, comme on avait appelé jusque-là cette belle résidence, prend le nom de *Choisy-le-Roi*. Dès lors aussi les jeux, les ris, les plaisirs y reviennent en troupe. Un petit nombre d'élus y sont cependant seuls admis. De même qu'on avait eu ses Marlys, on eut ses Choisys. Moins difficile pour les femmes que pour les hommes, le voluptueux monarque y admet les cotillons les plus à la mode; qu'ils soient beaux, faciles, va sans dire, spirituels, si cela se peut, et les portes leur sont de droit ouvertes, et l'orgie leur tend ses bras séduc-

teurs. Pas de lieu où de plus doux sacrifices s'accomplissent que dans cet autre temple de Gnide dont un roi de France est le grand-prêtre, dont Richelieu, dont Boufflers, dont d'Ayen, sont les plus ardents sacrificateurs.

Louis XV mort, Choisy-le-Roi disparut. La bande noire s'abattit dessus et le fit rentrer dans le néant. Ses débris, statues, boiseries, marbres et tableaux, furent tristement vendus à l'encan. De la fastueuse demeure il ne reste plus qu'un corps de bâtiment, appelé le *Grand-Commun*, et là où se débitèrent tant de galants propos, retentissent les chants animés d'une colonie d'ouvriers.

Laissons maintenant ce bourg opulent sur notre gauche, abandonnons les rives de la Seine, et tournons nos regards dans la direction opposée. Là-bas, au sommet de la colline, cachés comme un nid d'oiseau, dans un bouquet d'arbres, ne voyez-vous pas poindre quelques toits? C'est *Orly* et son château; Orly, que les moines du IXe siècle appelaient, on serait fort empêché de dire pourquoi, *Aurelianum*. A cette distance, ne le prendrait-on pas pour quelque village arabe? Ce troupeau de bœufs et de moutons qui paissent innocemment à sa base, vous représente la *Smála* de Bou-Hamédi, ou, si vous le voulez, d'Abd-el-Kader lui-même.

Quelques pas encore, et nous rencontrons *Villeneuve-le-Roi*, puis *Villeneuve-Saint-Georges*, charmants paysages qui se regardent et que Marilhat ne connaît pas, car il irait assurément s'en emparer et signer sa prise de possession du bout de son pinceau. Vers le soir, à l'heure où le soleil descend lentement derrière les plantureuses *sierras* de la vallée d'Hierres, où la Seine reflète dans ses gracieux méandres les dernières lueurs d'un crépuscule de printemps, ces deux villages, chacun dans son genre, offrent à l'œil le plus ravissant tableau.

A *Ablon* reparaît la Seine, aussi calme dans son lit bordé de prairies, d'arbres de toutes sortes et de fleurs, qu'un fleuve inédit du royaume du Choa ou de Moarangou. Ablon n'est point un village, c'est encore moins une ville ou un bourg. Au XVIe siècle on y voyait l'un des trois temples que l'édit de Nantes avait accordés aux calvinistes de Paris. Sully s'y rendait même fréquemment. Aujourd'hui on y trouve une telle réunion de villas de tous les styles, que les anciens lui donneraient le nom de Tusculum ou de Tibur.

Le coteau de *Mons*, situé à votre droite, est couronné par le château d'*Athis*, dont l'église (construction de Philibert Delorme) et son svelte clocher s'élancent hardiment vers les cieux, et donneraient une idée de l'audacieuse tentative des Titans, s'il pouvait y avoir quelque rapport entre la mythologie et le catholicisme, entre la fiction et la réalité, entre la poésie et l'histoire. Athis était, dit-on, le séjour de prédilection de Philippe-le-Bel. De vigoureux vignobles, d'abondantes moissons, des arbres fruitiers, des fleurs rares, et en très-grand nombre, font du moins de l'endroit une thébaïde charmante.

Après Athis, *Juvisy*. Ce village, dont l'origine, pour employer le mot consacré, se perd dans la nuit des temps, servait autrefois de limite aux royaumes d'Orléans et de Paris. C'est là que l'impudique Isabeau de Bavière fut arrêtée au XIVe siècle; là que Napoléon apprit la capitulation de Paris; là que commence l'embranchement de Corbeil; là que se voit un pont (celui des Belles-Fontaines) entrepris sous le règne de Louis XI; là que l'on trouve un castel dans le principe maison de retraite des Filles de France, aujourd hui propriété de M. de Montessuy; là qu'avait été établi (pourquoi? bien appris qui pourrait nous le dire) un rendez-vous de chasse royale; là enfin



que les avoués de première instance de Paris viennent respirer l'air hygiénique des champs *sub tegmine fagi*.

De Juvisy nous descendrons, si vous le permettez, dans la luxuriante vallée de l'*Orge*. L'art et la nature ont fait de ce coin du globe une sorte de terre de Chanaan, à cette différence que la patrie d'Abraham offrait à l'œil plus de tentes que de châteaux, plus d'oasis que de chaumières, plus de dromadaires que de poneys. Regardez : voici l'hermitage de M. le comte Lemercier; la vapeur en a chassé le propriétaire : quel dommage! et comme la joubarbe, et comme la giroflée jaune, et comme le lierre qui poussent sur ses murs, crevassent le mortier et disjoignent les pierres, sentant l'abandon et la solitude! Voici, au bout de cette avenue majestueuse, l'imposant château de *Savigny*. Fondé au xe siècle, par le prieur Priscillin, restauré et fortifié en 1480, par Étienne de Vèse, chambellan de Charles VIII, il appartient actuellement à madame la princesse d'Eckmühl : un grand nom à côté d'un grand monument. Voici *Grandvaux*, entouré d'une vaste pelouse verte, sorte d'émeraude dont M. le comte Vigier sait faire jaillir les étincelants reflets. A voir cette belle nappe de verdure, si douce au regard qu'on la prendrait pour un tapis de velours, ne serait-on pas tenté d'aller faire la roue dessus comme un écolier en vacances? Voici *Épinay* et son énorme viaduc; voici *Villemoisson*, que l'on prendrait plutôt pour une immense caserne, à l'extérieur, que pour un château; voici *Vaucluse*, dont le nom, si suave et si enchanteur, vous fait tourner la tête en arrière et vous ramène à cet Élysée où l'éloquent et mélodieux ami de Boccace chanta ses amours avec Laure. Peut-être le Vaucluse de M. Dabrin serait-il digne d'un nouveau Pétrarque, s'il possédait une fontaine.

Au delà de Vaucluse, *St-Michel*, et au delà de St-Michel, *Montlhéry*. Vous connaissez Montlhéry; les romanciers anciens et modernes ont célébré à l'envi ses annales, chanté les hauts faits de ses seigneurs, vanté sa forteresse. Sans parler de la ville, que les courtiers en blé, les marrons de la farine et les Orphées de la fécule ont plus d'intérêt que nous à visiter, interrogeons la place au point de vue de l'histoire. Bâtie au commencement du xie siècle par



TOUR DE MONTLHÉRY.

Thibault *File-Etoupe*, garde-forestier du bon roi Robert, elle fut démantelée par Louis VII. Aujourd'hui il n'en reste plus qu'une tour, du haut de laquelle l'orfraie et la chouette peuvent jouir du plus majestueux spectacle. On montre, entre Montlhéry et Longpont, le cimetière dit des *Bourguignons*: c'est un emplacement où furent enterrées les victimes de la bataille qui s'y donna en 1465. Suivant un historien digne de foi, le nombre des morts fut tel qu'on en éleva trois pyramides de plus de vingt pieds de

hauteur sur soixante-dix de circonférence, et que la terre, en les dévorant, a conservé l'empreinte de leurs corps.

Le pied sur ce tumulum, vous apercevez le château de *Lormoy*, que M. Paturle a orné avec un soin paternel. Viennent ensuite, et tour à tour, formant en quelque sorte la chaîne, — *Brétigny*, où ne fut pas signé, quoiqu'on l'ait prétendu, le trop fameux traité du même nom ; la campagnarde, la toute rustique vallée de la *Juine* ; le fief de *Marolles* ; le parc du *Mesnil*, qu'anoblit le nom des Choiseul ; le petit village de *Lardy* ; le gracieux cottage de M. le comte Jaubert ; le castel de *Gillevoisin*, miniature digne de la brosse de Cabat ; *Torfou* et son anguleux télégraphe ; *Charamande* et ses murs de briques et de grès, édifice du XVIIe siècle, où M. le marquis de Talaru vient manger les *castaneæ molles* de son parc. Ce grand bourg maigre, enveloppé dans ses murs comme un marmot dans ses langes, c'est *Étréchy* ! Étréchy-le-Larron. A le voir ainsi recoquevillé sur lui-même, ne dirait-on pas d'un voleur qui met ses mains sur ses poches de crainte d'être volé ? Celui-ci, c'est *Anvers*, celui-là *St-Georges*. Voyez ! les châteaux de *Gravelle* et de *Jeure* sont devant vous. D'un bond, comme au *steeple-chase*, franchissez la Juine, et vous voilà en face de *Morigny*.

En ce moment, la machine souffle à pleins poumons, le conducteur vient de lui serrer le mors : sa rage impuissante s'exhale en jets de vapeur qu'elle semble cracher au visage de celui qui mate ainsi son ardeur. Nous sommes à *Étampes*.

Du point où s'arrête le train qui vous porte, ouvrez largement les yeux. A vos pieds repose une ville d'une seule rue ; au-dessus de votre tête se dresse, brisée et branlante, la tour de Guinette, l'orgueil des Étampois. La tour de Guinette est le dernier membre d'un ancien château-fort construit par ce roi Robert dont nous parlions tout à l'heure. Ce fut dans ses murs qu'il se sépara de la reine Berthe, son épouse.



[illegible]

Jeune, belle, le cœur tendre, le caractère faible et impressionnable, Berthe était demeurée veuve du comte Eudes. Au bout d'un an, qu'elle avait passé loin du [illegible] Robert, elle consentit à lui accorder sa main. Cette union, qui semblait devoir être heureuse, eut les suites les plus déplorables. Les lois ecclésiastiques étaient alors [illegible] parents jusqu'au septième degré, et entre ceux qui [illegible] « et sa commère. » Cousins au quatrième degré, ils avaient servi de parrain et de marraine au fils aîné d'Eudes et de Berthe. Le mariage n'en eut pas moins lieu (998), sur le conseil qu'en donnèrent plusieurs évêques assemblés à cet effet en synode, bien éloignés tous de penser aux conséquences que pourrait avoir leur imprudente décision.

Instruit de cette union *incestueuse*, le pape Grégoire V la déclara nulle, ordonna à Robert de quitter sans délai sa femme, et à tous deux de faire une pénitence de sept ans. Robert était réputé *le plus* [illegible], mais il adorait Berthe, il résista.

Alors le pape, indigné, résolut d'avoir recours aux voies extrêmes. Il priva de la communion ceux qui avaient donné la bénédiction nuptiale aux coupables, jusqu'à ce qu'ils fussent venus faire satisfaction au Saint-Siége, après quoi il lança contre Robert un foudroyant anathème.

En ce temps-là, on fuyait un excomunié comme un lépreux. Obéissant aux volontés du Saint-Siége, les évêques répètent sur tous les points du royaume l'anathème qui pèse sur la tête de Robert, et aussitôt, de ceux qui l'entourent, chacun s'éloigne à la hâte. Courtisans, amis, ministres même, tous le fuient, l'abandonnent, ne veulent plus communiquer avec lui. C'est un réprouvé! les objets qui lui ont servi sont purifiés par la flamme, le reste de ses mets est jeté aux pourceaux; à peine lui accorde-t-on, pour le servir, deux esclaves, et encore n'approchent-ils de sa personne qu'avec précaution.

Au milieu de cet abandon général, qui l'afflige plus peut-être qu'il ne l'effraie, Robert reste inébranlable. Il concentre en lui-même son amour et semble y puiser de nouvelles forces. Tous les matins, tous les soirs, la tête de Berthe penchée sur son épaule, son bras enlacé au sien, rêveur, mais heureux, il se promène sous les frais ombrages de Valvert. Le ciel est si pur, le soleil si doux, la terre si riante et si parfumée, qu'ils ne peuvent ni l'un ni l'autre croire que Dieu se soit retiré d'eux. Confiants en un avenir meilleur, ils pensent qu'on aura bientôt oublié leur faute, et que l'harmonie renaîtra au sein du royaume.

Ne pouvant vaincre leur résistance, le Saint-Père mit en interdit tout le royaume. Pendant ce temps, il est défendu de célébrer l'office divin, d'administrer les sacrements aux adultes, d'enterrer les morts en terre sainte; le son des cloches cesse, on voile les tableaux dans les églises, on descend les statues des saints, on les revêt de noir, on les couche sur la cendre; tout revêt un aspect lugubre.

Profondément affligée des malheurs dont elle est la cause, Berthe a plusieurs fois tenté de se séparer de son époux, de prendre le voile et de renoncer à jamais au monde; mais Robert s'y est toujours opposé. Enfin, pourtant, la désolation des campagnes, l'effroi répandu dans la ville, la consternation de tout un peuple, déterminent la jeune femme à ne plus écouter que ses généreuses inspirations. Après avoir long-temps hésité, se croyant assez forte pour lutter victorieusement contre son propre cœur, elle tombe aux pieds du monarque, puis, les embrassant, elle s'écrie :

« Adieu, Robert!... Quand le malheur ne pesait que sur nous, notre présence nous le faisait aisément supporter; mais que peuvent pour les souffrances de tant de malheureux la tristesse de deux pauvres époux que la terre et le ciel abandonnent? Si je pleurais; tes regards suspendaient bientôt mes larmes; devant mon sourire bientôt s'évanouissaient tes chagrins. Mais ce baume de l'amour, qui distillait de nos blessures mêmes, et savait aussi les guérir, est sans aucune puissance pour le cœur ulcéré de tes sujets!... Adieu, Robert, dépouille le cilice du pénitent, et, vêtu de la pourpre éclatante, remonte sur le trône plus brillant que jamais. Adieu, mon souverain, mon époux, mon ami! Ah! je le sens à l'inépuisable abondance de mon attachement pour toi, ce n'est point en ce monde que doivent espérer les amants. Mais j'y songe, malheureuse! j'ose parler d'un avenir, et l'anathème pèse sur nous, et nous sommes maudits pour l'éternité! Cher Robert! après cette affreuse pensée, où trouver encore la force de te dire adieu?... »

L'âme vivement émue par ces accents si tristes et tout à la fois si enivrants, Robert, la main de Berthe sur son cœur, n'ose proférer un seul mot. Une sorte de stupeur s'est emparée de lui, de grosses larmes coulent silencieusement sur ses joues. Rêve affreux, qui doit bientôt faire place à la réalité la plus douloureuse!... Le bruit des cloches, les cris de joie du peuple, le respect de ses serviteurs ne tardent pas à lui apprendre ce qui s'est passé. Un air de fête règne partout: Berthe s'est éloignée, et avec elle ont disparu la misère, les souffrances et le deuil!

Au delà d'Étampes, changement de décoration à vue. N'étaient les nombreux cultivateurs qui promènent la herse et le soc dans leurs champs, on se croirait en plein Sahara, ou dans la patrie des Madgyars. Ce sont bien là, en effet, ces vastes steppes de la Hongrie, où l'on fait vingt lieues sans rencontrer un seul arbre, sans voir passer un oiseau. Des plaines à perte de vue, et c'est tout. Gargantua et sa robuste cavale ont nivelé le terrain.

Aussi, fermerons-nous les yeux pendant une bonne heure, et ne les rouvrirons-nous que dans la gare d'Orléans. Nous aurons traversé de la sorte *Mondésir*, *Monneville*, *Chicheny*, *Pussay*; *Méréville*, où M. le comte de Laborde s'est fait construire un château royal, forçant, il est vrai, la nature à seconder ses travaux; *Angerville*, où eut lieu le conseil de guerre dans lequel les chefs de l'armée de la Loire, ces valeureux *bandits*, résolurent de se soumettre aux Bourbons; *Thoury*, premier bourg de l'Orléanais, Thoury dont le château, célèbre à deux titres, fut tour à tour occupé par de grands seigneurs féodaux et par les Anglais; *Artenay*, *Chavilly* et *Cercottes*, trois villages qui portent, le dernier surtout, une désignation célèbre dans les fastes de la criminalité.



ORLÉANS.

Orléans, dont le nom évoque de si grands souvenirs, et dont la gloire s'est pour ainsi dire personnifiée dans Jeanne d'Arc; Orléans, la noble cité, mérite toute notre attention.

Située sur les bords de la Loire, dans une vallée moins profonde que fertile et riche, cette ville est d'une antiquité aussi incontestable qu'incontestée. Les Carnutes l'appelaient *Genabum*, les Romains *Aurelianum*. Parcourons à pas de géant son histoire, et nous saurons, ou à peu près, à quoi nous en tenir sur son compte.

Du jour où Marc-Aurèle réédifia ses remparts (ceci remonte à l'an 161 de notre ère), jusqu'au milieu du XIVe siècle, de graves événements s'y passèrent. Attila, par exemple, vint en faire le siége. Mais le *Fléau de Dieu* ne put s'en rendre maitre : au moment, selon les légendaires, où ses Huns s'approchaient des murs, saint Aignan, second évêque d'Orléans, montant sur un bastion, cracha dans leur direction, et soudain un épouvantable orage se fit entendre, à la suite duquel s'éleva de terre un brouillard d'une intensité telle que, ne voyant plus la place qu'il voulait envelopper, le farouche conquérant du Nord battit sur-le-champ en retraite.

Après Attila, les Visigoths. Ils parvinrent à occuper tout le pays, d'où les expulsa la francisque au poing, Clovis; et, après Clovis, Charlemagne. Le grand empereur vint à Orléans pour obtenir la rémission d'un *péché énorme*. De quelle nature était ce péché ? L'histoire est muette sur ce point. Ce que nous savons, c'est que saint Gilles obtint du ciel une cédule d'absolution, laquelle, apportée par un ange, fut, dit Lemaire, gardée dans la châsse des Ozannes jusqu'aux troubles de 1562.

En 1329, la ville d'Aurélien s'adjoignit un bourg nommé *Avenum*, situé à sa porte. Avenum, naguère exposé de la part des Normands aux mêmes dangers que la ville, sa voisine, au temps des premiers envahisseurs, avait dû son salut à un miracle du même genre. Un archer, embusqué derrière une statue de la Vierge que les habitants venaient de placer sur leurs murs, ne sortait pas une flèche de sa trousse qu'elle n'abattît son ennemi. Un Normand, plus habile tireur que les autres, l'aperçoit, épie le moment où il va pour décocher un trait se découvrir, et l'ajuste. Le trait part, mais au même instant la Vierge avançant le genou le reçoit en pleine chair.

On ne lutte pas contre des antagonistes aussi puissamment protégés. Les barbares le sentirent si bien, qu'ils s'éloignèrent aussitôt.

De 1329 à 1428, c'est-à-dire pendant l'espace

d'un siècle, la ville d'Orléans reste plongée dans un sommeil en quelque sorte léthargique. Elle ne sort de son engourdissement qu'au bruit des clairons qui annoncent le jour de sa délivrance, car les Anglais cernent ses murs et sont sur le point de les escalader. Dans les campagnes qui l'environnent, les nourrices bercent leurs enfants au refrain de cette chanson populaire :

Mes amis, que reste-t-y
A ce Dauphin si gentil?
Orléans et Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendy, Vendôme.

C'est qu'en effet la France était à deux doigts de sa perte ; la monarchie, la nationalité, disparaissaient pièce à pièce sous les coups pressés de l'invasion étrangère. Orléans pris, et cela semblait inévitable, l'ennemi marchait sur la Touraine, où Charles VII s'était retiré, mollement plongé dans son apathie Un miracle seul pouvait donc relever ses affaires...

La toute-puissance de Dieu s'étendit sur le malheureux monarque et son peuple. Jeanne paraît, et en un clin d'œil tout change de face. Simple et obscure fille des champs, elle annonce qu'elle a reçu du ciel la mission de chasser l'étranger, de délivrer le pays... Le pays, comme un agonisant qui recueille avidement des paroles d'espérance, entend cette voix et tressaille. Elle dit : *Levez-vous et marchons!* chacun se lève et la suit : *Allons sauver Orléans!* et Orléans est sauvé! L'ennemi tremble à son tour. Jeanne lui renvoie la terreur qu'il semait la veille encore sur ses pas. Il n'attaque plus, il se défend. Il se renferme à l'abri de ses murailles. L'heure de la délivrance a sonné pour les Français, et chaque jour, depuis l'arrivée de la jeune fille, est marqué par de nouvelles conquêtes.

On ne lira pas sans intérêt quelques particularités sur l'intéressante héroïne qui a si étroitement lié son nom à celui de la grande ville dont nous effleurons les fastes.

Jeanne d'Arc reçut le jour à Domrémy, village des bords de la Meuse. Son père, honnête cultivateur, et sa mère, Isabelle Romée, l'élevèrent dans l'amour de Dieu, du roi, du travail. Prier, coudre, filer, mener paître les troupeaux, telles étaient ses occupations quotidiennes. Jeanne vécut ainsi jusqu'à l'âge de dix-sept ans, bonne, douce, simple; si modeste que le moindre éloge la faisait rougir; si indulgente qu'elle ne se plaignait jamais de personne; si charitable qu'elle se privait des choses les plus nécessaires pour les donner aux malheureux.



A cette époque, son existence, si calme jusqu'alors, changea complétement. Agitée de visions surnaturelles, elle entendait, disait-elle, continuellement retentir une voix qui lui commandait d'aller sauver

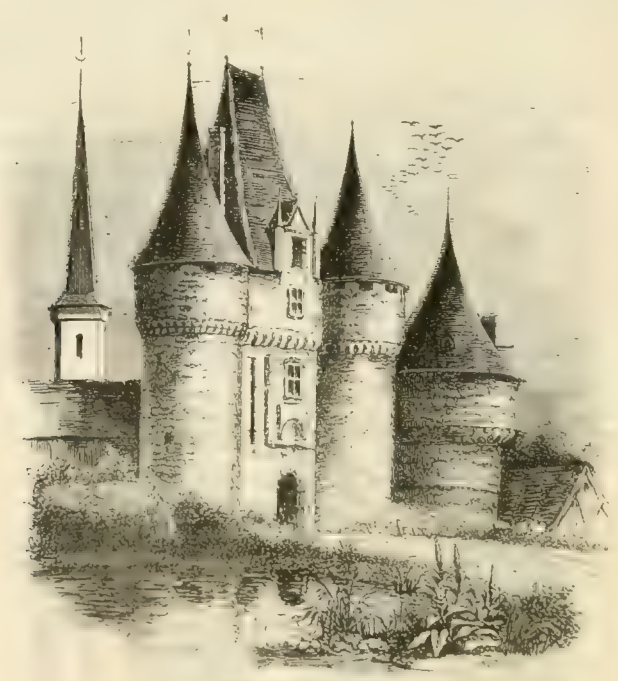
Orléans et conduire le roi de France à Reims. Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, à qui elle s'adressa tout d'abord, repoussa plusieurs fois sa requête ; mais enfin il se décida à l'envoyer à la cour. Un gentilhomme du pays, Jean de Metz, témoin de la naïve et candide assurance de Jeanne, lui promit *par sa foi, la main dans la sienne, que, sous la conduite de Dieu*, il la mènerait au roi. Bertrand de Poulengy, présent aussi à l'entretien, lui fit la même promesse. Tous deux ils voulurent fournir à la dépense de son équipement. Baudricourt, ébranlé, mais non convaincu, refusa d'y contribuer et lui donna seulement une épée. Cependant il fit jurer à ceux qui se chargeaient d'elle qu'ils la remettraient saine et sauve au roi. Une escorte lui fut en outre choisie ; elle se composa de cinq personnes, indépendamment des deux gentilshommes : un des frères de la jeune fille, Pierre d'Arc, deux serviteurs, un archer et un nommé Collet de Vienne.

Avant de partir Jeanne coupa elle-même ses longs cheveux, prit des habits d'homme, fit écrire à son père et à sa mère pour leur demander pardon de sa désobéissance envers eux (car elle s'éloignait contre leur gré), et elle ne voulut se mettre en route que lorsqu'elle fut sûre d'avoir obtenu ce pardon.

C'est ainsi, le 10 février 1429, qu'elle quitta Vaucouleurs, emportant les regrets de ceux qui la connaissaient et qui s'efforçaient de la dissuader de sa périlleuse entreprise. Émue, elle détourna ses yeux attendris du vallon qu'elle ne devait plus revoir, et les éleva vers le ciel en disant :

« *S'il y a des hommes d'armes sur la route, Dieu me fera mon chemin jusqu'à monseigneur le dauphin; c'est pour cela que je suis née.* »

Le voyage se fit de la sorte sans encombre. Jeanne arriva en peu de jours à Chinon, où se trouvait alors Charles VII, après s'être reposée une nuit seulement au château de Romorantin. Le bruit de sa mission



CHÂTEAU DE ROMORANTIN.

l'ayant déjà devancée, les habitants la reçurent avec enthousiasme, comme un Messie depuis long-temps promis et impatiemment attendu. Il n'en fut pas de même au château. On n'accueillit d'abord ses propositions qu'avec une méprisante froideur. Toutefois, elle eut accès à la cour, mais *comme une pauvre petite bergerette*. Elle fut reçue dans une salle éclairée par cinquante torches, et contenant trois cents personnes. Tous les seigneurs étaient plus magnifiquement vêtus les uns que les autres ; Charles, au contraire, couvert à dessein du costume le plus simple, affectait de se confondre au milieu d'eux. Mais Jeanne, douée d'un esprit et d'une sagacité supérieurs, ne pouvait s'y méprendre. Elle le reconnut au soin même qu'il prenait à s'effacer dans la foule, marcha droit à lui, sans hésitation, sans trouble, et dit en l'embrassant par les jambes, suivant l'usage du temps :

« Dieu vous donne bonne vie, gentil roi! »

Charles ayant voulu lui faire prendre le change

en lui montrant de la main un des seigneurs de sa suite, elle ajouta :

« En mon Dieu, gentil prince, c'est bien vous et non tout autre; et je vous dis, très-noble seigneur, que je suis envoyée de la part de Dieu pour prêter secours à vous et au royaume. »

Le roi la prit alors à l'écart et lui adressa une question sur un fait dont seul il pouvait avoir connaissance. Jeanne y répondit avec un si merveilleux à propos, qu'il se déclara pleinement convaincu de la réalité de sa mission.

A partir de ce moment, aussi, on ne douta plus que la bergère ne fût véritablement inspirée. Toutefois, ce n'était pas encore assez. Quelques casuistes, plutôt par amour de la subtilité scolastique que par un véritable scrupule religieux, soulevèrent une autre difficulté : l'inspiration de Jeanne reconnue, était-il prouvé qu'elle ne lui venait pas de l'esprit des ténèbres, plutôt que de Dieu même? Envoyée à Poitiers pour y être interrogée par des docteurs en théologie, son esprit simple et droit, sa modeste et naïve assurance confondirent toutes les arguties.

Enfin, pour bien s'assurer qu'elle n'était point possédée du démon, on la soumit à une dernière épreuve, la visite. Le démon, dans les idées du temps, ne pouvait contracter aucune espèce de pacte avec une vierge. Si donc Jeanne l'était réellement, comme elle l'affirmait, plus de doute, son inspiration provenait du ciel. En conséquence, la jeune fille fut remise aux mains de vénérables matrones, la reine de Sicile et les dames de Gaucourt et de Fiennes, *lesquelles, après vérification, déclarèrent au roi que Jeanne était une vraie et entière pucelle, en laquelle n'apparaissait aucune corruption ou violence.*

Après cette décisive réponse, le doute n'était plus permis : l'héroïne triompha de toutes les préventions, et fit taire toutes les jalousies. Tous les seigneurs se disputèrent l'honneur d'escorter sa bannière, et l'on composa sa maison. Le chevalier d'Aulon devint son écuyer principal; pour pages elle prit elle-même Raymond et Louis de Contes; pour hérauts d'armes, Ambleville et Guyenne, et pour aumônier, frère Jean Pasquerel, lecteur du couvent des Augustins de Tours. Après quoi, ses préparatifs achevés, elle se rendit de Chinon à Tours, où elle logea dans une hôtellerie tenue par une femme appelée La Pau, d'Amboise à Blois, quartier-général de l'armée française, et de Blois à Orléans. Elle entra dans cette ville armée de toutes pièces, montée sur un cheval blanc, et entourée des sires de Gaucourt, de Retz, de Boussac, de La Hire, de Culant. Au moment de



HÔTEL DE JACQUES BOUCHER.

son arrivée, les assiégés avaient eu le soin d'attirer l'ennemi sur le point opposé à celui par lequel on savait qu'elle s'avançait entourée des siens, et le gouverneur de la place la conduisit lui-même à l'hôtel de Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans, qui lui avait été préparé.

Terminons maintenant ces esquisses par le procès de notre héroïne et sa mort.

Orléans délivré, elle retourna en toute hâte auprès du roi, afin de le décider à marcher sur Reims pour s'y faire sacrer.

Le conseil de Charles rejetait l'avis, et voulait porter la guerre en Normandie; mais Jeanne insista avec tant d'opiniâtreté, que sa volonté prévalut. On convoqua les trois États de la Touraine. L'assemblée, tenue à Tours, accorda quatorze mille livres; le roi entreprit le voyage de Reims à la tête de douze mille hommes; enfin, quoique le pays qu'il devait traverser fût presque entièrement sous l'obéissance des Anglais, le jeune monarque arriva heureusement à Reims, et y fut sacré le 11 juillet 1429.

La cérémonie terminée, Jeanne se mit à genoux devant lui, l'*accolant* par les jambes et pleurant à chaudes larmes, si bien que beaucoup pleuraient comme elle :

« Gentil roi, dit-elle, or est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, pour montrer que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir. Voilà ma mission accomplie. »

Jeanne, en effet, à dater de ce jour, demanda avec instance à retourner dans sa famille, alléguant qu'elle n'avait plus rien à faire à la cour.

Mais elle exerçait un trop grand prestige sur le peuple et sur l'armée pour qu'on la laissât partir. Obligée de rester, elle en éprouva un regret sensible. Sa confiance en elle-même l'avait abandonnée ; n'entendant plus *ses voix*, elle se livrait au pressentiment de sa fin prochaine.

Ses craintes ne furent que trop justifiées.

Le duc de Bourgogne assiégeait Compiègne, qui s'était tout récemment rendue aux armes de Charles VII. Jeanne accourut aussitôt de Lagny, et, dès le jour de son arrivée, tenta une vigoureuse sortie contre les Bourguignons. Les Français, après avoir vaillamment combattu, furent obligés, inférieurs en nombre, de se replier sur la place. La Pucelle, toujours la première à l'attaque et la dernière à la retraite, tenait tête aux masses : tous les traits étaient dirigés sur elle. Il fallait cependant qu'opérant à son tour un mouvement rétrograde, elle suivît ses compagnons d'armes. Fatalité! le gouverneur de la ville n'avait laissé ouverte qu'une étroite poterne : Jeanne ne put rentrer à temps dans la place. Environnée par un gros d'ennemis, renversée de cheval, elle eut encore la force de gagner le glacis ; mais là, personne ne la défendant, il lui fallut



bientôt se rendre : un chevalier bourguignon, le bâtard de Vendôme, reçut son épée.

A la nouvelle de cet événement, ce fut une joie sans pareille au camp des assiégeants ; on écrivit à Paris

et dans toutes les villes de la domination anglaise ou bourguignonne : partout le *Te Deum* fut chanté avec grande solennité. Une morne tristesse s'empara au contraire du peuple de France. Charles VII seul, égoïste et ingrat, parut fort peu s'inquiéter du sort de celle à qui il devait sa couronne. Mais la Pucelle se survécut pour ainsi dire à elle-même. *Sa prise et sa mort ne rompirent point le charme* qui avait ramené la victoire sous les drapeaux de son pays, et le parti étranger ne se releva jamais du coup qu'elle lui avait porté.

Livrée à ses ennemis par les grands, abandonnée par son roi, vendue à l'Anglais par les Bourguignons, elle fut enfermée dans une cage de fer et conduite à Rouen, où elle subit une longue torture, après la condamnation la plus inique dont nos annales aient conservé le souvenir.

L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, et un inquisiteur nommé Lemaire, tous deux assistés de soixante assesseurs, furent ses juges. Son procès s'instruisit suivant les formes de l'Inquisition, si mystérieuses, si barbares. A toutes les questions insidieuses, les réticences, les menaces, les violences, les impostures, les faux matériels dont on usa pour l'amener à se compromettre, à s'avouer elle-même coupable, elle repartit avec une justesse, une dignité, une énergie qui déconcertèrent ses interrogateurs.

L'un d'eux lui ayant demandé quelle distinction elle faisait entre l'Église triomphante et l'Église militante, Isambart, un des assesseurs, touché de compassion, lui conseillait de répondre qu'elle s'en rapportait sur ce point au pape.

« Taisez-vous, dit à Isambart l'évêque de Beauvais, d'une voix menaçante, taisez-vous, de par le diable ! »

Jeanne avait plusieurs fois sollicité les secours de la religion. On eut recours à une ruse odieuse. On mit près d'elle un prêtre hypocrite, nommé Loyseleur, chargé de gagner sa confiance et de la pousser par ses conseils à se perdre. Ces lâches artifices ne purent encore fournir la moindre preuve à sa charge.

Indignés de tant d'iniquités, plusieurs juges s'étaient retirés. Pierre Cauchon ne savait plus à quel expédient avoir recours. Le duc de Bedfort tremblait que l'héroïne ne lui échappât.

Le 24 mai 1431, on la conduisit sur la place du cimetière Saint-Ouen, pour y entendre sa sentence. Deux échafauds y étaient dressés; sur l'un se tenaient l'évêque de Beauvais, le vice-inquisiteur, le cardinal de Winchester, l'évêque de Noyon, l'évêque de Boulogne et trente assesseurs; sur l'autre, Jeanne d'Arc et Guillaume Érard, chargé de la prêcher. A quelques pas, se voyait un chariot attelé de quatre chevaux : c'était celui des bourreaux.

Érard prononça un discours d'une frénésie sans égale contre l'accusée, les Français fidèles à leur roi, et contre Charles lui-même.

Le discours achevé, l'appariteur Massieu lut une cédule d'abjuration, et Jeanne fut sommée d'y souscrire.

« Je m'en rapporte, dit-elle simplement, à l'Église universelle, si je dois ou non le faire.

— Tu abjureras présentement, cria le fougueux Érard, ou seras *arse* (brûlée).

— Alors, je me soubmets à la décision de notre Saint-Père le pape. »

Voyant qu'il n'obtiendra rien, l'évêque de Beauvais se lève et lit la sentence préparée la veille; comme néanmoins plusieurs juges insistaient pour que l'accusée abjurât, cet acte devant rassurer, sous un point de vue, leur conscience.

« Signe, lui dit Érard en lui présentant le parchemin; signe, ou sinon, je te le répète, tu finiras aujourd'hui tes jours par le feu. »

La cédule, dont elle venait d'entendre la lecture, ne contenait que l'engagement de ne plus porter les armes, de laisser croître ses cheveux, et de reprendre les vêtements de son sexe.

Jeanne, épuisée par tant d'obsessions, céda.

Pierre Cauchon relut alors de nouveau la pièce... Comble de l'iniquité! l'accusée s'y reconnaissait *dissolue, hérétique, séditieuse, invocatrice des démons*, etc. On avait substitué un acte à un autre : le premier ne contenait que quelques lignes; le second se composait de plusieurs pages!...

Jeanne fut condamnée, suivant le style de l'Inquisition, *au pain de douleur et à l'eau d'angoisse.*

Toutefois, cette issue ne satisfaisait point les ennemis de l'héroïne. Plusieurs chefs, irrités, levaient déjà l'épée sur l'évêque de Beauvais.

« N'ayez cure, dit l'un des juges au comte de Warwick, nous la retrouverons bien. »

Cela ne manqua pas.

A défaut de prétexte pour sévir contre elle, on en fit naître un. Profitant de son sommeil, on lui enleva ses vêtements et l'on y substitua des habits d'homme; puis au moment où, pour se couvrir, elle se résignait à les endosser, plusieurs témoins apostés exprès s'avancèrent. L'évêque de Beauvais fit dresser procès-verbal, et, le sourire sur les lèvres, dit en sortant de la prison, au comte de Warwick :

« *Fare well, fare well*, faites bonne chère, il en est faict. »

Le lendemain, en effet, le tribunal rendait un verdict par suite duquel Jeanne d'Arc était condamnée à la peine de mort, comme *relapse, excommuniée, rejetée du sein de l'Église, et jugée digne, par ses forfaits, d'être abandonnée à la justice séculière.*

Quand le frère Martin l'Advenu vint lui signifier cet arrêt, elle dit avec calme :

« J'en appelle à Dieu, le grant juge, des grans torts et *ingravances* qu'on me faict. »

Elle se confessa et demanda le sacrement de l'Eucharistie.

Mais pouvait-on admettre à la communion une femme retranchée du nombre des fidèles? Chose inouïe ! l'évêque de Beauvais, consulté à cet égard, répondit affirmativement, contredisant de la sorte ses propres décisions à lui-même, et déclarant innocente celle qu'il allait livrer à la mort comme coupable.

« Évêque, lui dit-elle, après avoir reçu le sacrement, je meurs par vous; si vous m'eussiez mise en présence de cour d'Église, cecy ne me fût point advenu. J'appelle de vous devant Dieu ! »

Le 31 mai 1431, à neuf heures du matin, le bourreau s'avança..... Une demi-heure après Jeanne arrivait au lieu du supplice accompagnée des frères Martin et Isambart, entourée de huit cents soldats anglais, et suivie d'un concours de peuple immense.

Au milieu de la place se dressaient deux échafauds, entre lesquels un bûcher. L'un de ces échafauds était occupé par les juges ecclésiastiques et civils, le bailli de Rouen et son lieutenant Laurent-Guerdon, l'autre par huit prélats.

Jeanne protesta de nouveau de son innocence, à genoux, les mains jointes; elle se recommanda ensuite à la piété des assistants, qui tous, peuple, juges, soldats anglais même, attendris, pleuraient à chaudes larmes; après quoi, l'évêque de Beauvais, seul impassible, s'écria d'une voix mensongère :

« Nous vous déclarons relapse, hérétique, et nous vous livrons à la puissance séculière; mais nous la prions de modérer son jugement à votre égard, en vous évitant la mort et la mutilation des membres. »

Il n'ignorait pas, l'indigne, qu'il n'en serait rien fait !

Deux soudoyers saisirent Jeanne et l'entraînèrent au supplice.

« Ah ! Rouen ! Rouen ! dit-elle d'une voix lamentable, seras-tu ma dernière demeure ? »

On lui posa sur la tête la mitre ignominieuse de l'Inquisition, sur laquelle était écrit en gros caractère :

HÉRÉTIQUE, RELAPSE, APOSTATE, YDOLASTRE.

En face du bûcher se lisait sur un écriteau peint en rouge :

Jeanne, qui s'est fait nommer la Pucelle, menteuse, pernicieuse, abuseresse du peuple, devineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, malcréant de la foy de Jésus-Christ, vanteresse, ydolastre, cruelle, dissolue, invocateresse de diables, schismatique et hérétique.

Comme elle demandait un crucifix, un Anglais, qui l'avait entendue, rompit un bâton et en fit une espèce de croix, qu'elle baisa et mit sur son cœur.



Elle monta ensuite sur le bûcher, où on l'attacha à une colonne de plâtre construite exprès.

Pendant ce temps, le feu mis au bois pétillait, enveloppant la pauvre martyre de toutes parts. Voyant

que frère Martin, absorbé par les soins de son pieux ministère, ne s'apercevait pas que la flamme allait l'atteindre lui-même, elle l'en avertit, le priant de se placer en face d'elle, et de l'exhorter toujours et assez haut pour qu'elle pût l'entendre, ce qu'il fit avec un tendre zèle.

« Jésus!... Jésus!... Jésus!... »

Tel fut, au milieu des gémissements, des sanglots, son dernier cri, son dernier soupir.

Et ainsi périt, à vingt ans, après douze mois de captivité, celle qui avait sauvé le roi et la France, sans que le roi ni la France eussent fait aucun effort pour l'arracher elle-même des mains de ses ennemis.



STATUE DE LA PUCELLE.

Orléans, une centaine d'années environ après ce tragique et si honteux épisode, fit une réception magnifique à deux princes rivaux dans leurs succès et leur gloire : François Ier, Charles-Quint. Le roi de France revenait d'Italie, vainqueur de Marignan; l'empereur espagnol allait conquérir de nouveaux lauriers dans les Flandres. L'un fut reçu comme un souverain qui a acquis de nouveaux droits à l'affection de ses sujets, l'autre comme un prince qui passait pour l'un des plus redoutables capitaines de son temps. C'est assez dire que l'on ne négligea rien, quant à celui-ci, pour se montrer à la hauteur de son renom. Il fit son entrée en ville accompagné du roi de France, — auprès duquel caracolait sur une haquenée blanche la belle duchesse d'Étampes, — des deux fils de François Ier, des trois Coligny, d'une noblesse élégante et d'une suite nombreuse d'officiers, de pages et de varlets.

L'empereur fut conduit dans un hôtel du cloître de Saint-Aignan, proche le logis de son royal hôte. Le cloître, pour cette occasion solennelle, avait été orné d'une ingénieuse façon par les soins de Odet de Châtillon, abbé de Saint-Benoit-sur-Loire. Comme on était à cette époque de l'arrière-saison où les



CHARLES-QUINT.

arbres ont perdu leur parure, on y avait suppléé par des feuilles en papier vert du plus ravissant effet. Un Orléanais, caché dans ce feuillage, complétait l'illusion et le charme en imitant d'une façon parfaite le chant du rossignol. Les fontaines, au lieu d'eau, versèrent un jour durant de l'hypocras; des jongleurs étonnèrent la foule par leurs tours; on joua, à ciel ouvert, des mystères; les chevaliers, faisant revivre une ancienne coutume, exécutèrent un tournoi; des jeunes filles et des jeunes garçons dansèrent un branle au son des vingt-quatre violons du roi; enfin des festins dignes des noces de Gamache vinrent clore la journée.

Dans le même temps éclatait en France un volcan dont les premiers germes s'étaient en quelque sorte formés à Orléans sous le souffle régénérateur de Calvin. Jean Calvin, en effet, l'un des élèves en droit les plus distingués de l'Université de cette ville, Jean Calvin popularisait avec son nom ses doctrines. Rien, dans le principe, n'annonçait en lui le hardi logicien qui devait un jour dépasser Luther en audace. Mais bientôt ses idées avaient changé de cours. Prenant l'inspiration pour base de la croyance, il attribuait le salut de l'homme aux mérites seuls de Jésus-Christ, et déclarait mensongers les dogmes relatifs à la confession, à la pénitence, au purgatoire, à la messe, au culte des images, à l'impanation des Luthériens et à la transsubstantiation des Catholiques. Dominé par une foi austère, inaltérable, il n'admettait que le baptême et la cène. Mettant en application l'utopie de quelques esprits distin-

gués de notre époque, il voulait la transformation du monde en un immense couvent : c'était encore, on le voit, la réalisation, sous d'autres espèces, du rêve monarchique de Charles-Quint, de Soliman II et de Napoléon.

Jean Calvin poussait les choses à l'excès. Il prohibait le plaisir et n'accordait à ses adeptes d'autre distraction que la lecture de la Bible. Aussi, dégoûtés du paganisme de Zwingle et du papisme de Luther, les esprits sérieux se rangèrent-ils sous sa loi. Nobles, magistrats, bourgeois, gens du peuple embrassèrent avec ardeur ses principes et professèrent ouvertement la réforme. Les femmes surtout, avides de choses nouvelles, et passionnées dans leurs convictions, prirent en grand nombre une part active à la lutte. A leur tête se distinguèrent deux princesses, Renée et Marguerite.

Plus tard, sous François II, bravant les édits et tenant tête à l'Inquisition, les Bourbon, les Châtillon, les Dandelot, les Montmorency, les Coligny et tant d'autres, se firent résolument calvinistes. Le Parlement lui-même se laissa gagner par la *lèpre*, en atténuant de tout son pouvoir la rigueur des arrêts rendus contre les hérétiques. Plusieurs conseillers, collègues de Cujas, de Coquille, de l'Hospital, d'Olivier, étaient eux-mêmes protestants.

Effrayés, les Guises, au nom du roi, faible et impuissant monarque, prescrivirent de cruelles mesures pour mettre un terme à la contagion. Par leurs ordres les prisons s'ouvrirent, les instruments de la torture fonctionnèrent, et sur les places publiques on vit se dresser des bûchers. Le célèbre imprimeur orléanais Étienne Dolet parut en tête du cortége. Il fut brûlé vif, et le président au parlement de Bordeaux, Minot, son ami, lui fit cette épitaphe :

Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet.



A son exemple, Anne Dubourg, magistrat intègre, et, comme Calvin, l'un des plus illustres élèves de l'Université d'Orléans, marcha courageusement au supplice. Les bourreaux n'épargnèrent même pas les têtes les plus nobles. On sait avec quel acharnement les Guises poursuivirent la maison de Condé.

La mort de François II, qui rendit le dernier soupir à Orléans, dans une chambre de l'hôtel Groslot, mit un terme aux persécutions. Catherine de Médicis, écoutant les sages conseils du chancelier de l'Hospital, se rapprocha des Bourbons et leur donna, pour le moment du moins, des gages de réconciliation avec eux et ceux de leur parti.

Charles IX, encore enfant, avait les protestants en une profonde aversion. Le jour où la Saint-Barthélemy, si impitoyablement résolue, fut mise à exécution, les catholiques d'Orléans, avertis par Sobrin, prédicateur du jeune monarque, tirèrent également l'épée du fourreau. Divisés en quarante-huit escouades, ils envahissent les douze quartiers de la ville, et douze cents personnes tombent égorgées par leurs mains. Des femmes, des enfants, des vieillards, des malades même, arrachés de leurs lits, sont sur-le-champ massacrés.

Ces sanglantes exécutions faites, Charles IX vint à Orléans sous prétexte de rétablir la paix et l'harmonie dans cette *bonne cité*. Son séjour y fut marqué par de pieuses cérémonies et par des fêtes de toutes sortes, contraste étrange et qui peint le versatile caractère de ce prince. Chaque matin il se rendait ré-

gulièrement aux offices, et passait ses soirées en danses et festins.

Ce fut dans ces réunions qu'il rencontra l'une des plus séduisantes femmes de son temps, la seule beauté dont il ait été passionnément épris toute sa vie, Marie Touchet, fille du lieutenant particulier d'Orléans.

« D'où vient donc, lui disait-il un jour, que, depuis mon arrivée à Orléans, je n'ai encore vu ni dame ni demoiselle de la religion réformée? Serait-ce que je leur ferais peur? Au surplus, si je pouvais être redoutable à ces beautés infidèles, vous le savez, ma gente demoiselle, elles le seraient peu pour moi.

— Il est facile, sire, lui répondit Marie, d'en subir l'épreuve. Que Votre Majesté consente à aller attendre nos belles protestantes sur la turcie de Saint-Jean-le-Blanc : c'est le chemin de leur prêche, et...

— La proposition me séduit, je m'y rendrai, répliqua l'amoureux monarque, mais soyez de la partie.»

Ce jour-là, précisément, avait lieu au prêche une grande et solennelle cérémonie : on y mariait plusieurs jeunes filles distinguées. Bon nombre de dames et de demoiselles huguenotes s'y trouvaient.

Suivant sa fatale résolution, le roi, avec Marie Touchet et les principaux seigneurs de la cour, s'était rendu sur la levée, auprès des Capucins.

« Bientôt les nouvelles épousées, dit un histo- » rien calviniste du temps, vindrent à passer, or- » nées de bouquets et chaperons détroussez, en con- » duite des dames et des ministres. »

A la vue de ceux qui les attendaient, elles rabattirent leurs chaperons. Mais un jeune seigneur, témoin du déplaisir qu'en avait éprouvé le roi, s'élance vivement vers l'une d'elles, et s'écrie en levant son voile avec insolence :

« Par la mort-Dieu ! quand on est belle, il convient de l'être pour tous. La beauté n'est-elle pas une fleur que chacun doit pouvoir admirer à l'aise? »

Et Charles IX d'applaudir, en ajoutant lui-même imprudemment :

« C'est une réserve que je tiens pour mal entendue que de nous cacher ainsi vos attraits !...... Par Notre-Dame ! nous sommes connaisseur, et la beauté ne fut jamais hérétique. »

En un instant, imitant leur maître, pages et chevaliers entourent le cortége, les mariées sont *déchaperonnées* et leurs chaperons blancs jetés *emmi les flots* de la Loire. Irrités, les protestants cherchèrent à tirer vengeance de cette audacieuse injure. Une mêlée affreuse eut aussitôt lieu, les épées, les dagues se croisèrent, le sang coula par torrents, et le grand fleuve roula dans ses ondes de nouveaux cadavres.

Marie Touchet, cause involontaire de cette collision, quitta dès lors Orléans et alla habiter Paris, où elle eut de Charles IX deux fils.

Henri III, comme son frère, vint à Orléans, et comme lui s'y fit remarquer par sa vie étrange et pleine de contrastes; le matin, parcourant la ville « ensaché dans un costume de pénitent, la tête nue » et baissée, les mains jointes et faisant glisser entre » ses doigts les grains d'un gros chapelet orné de têtes » de mort; le soir, se plongeant avec ses *mignons*, » au sein des *orgies*, *des saturnales et des joyeu- » setés*. »

Pendant la Ligue, un capitaine, nommé Couldrai, poignarda son lieutenant, dont il croyait avoir à se plaindre; après quoi, se rendant auprès du maréchal de la Châtre, il lui dit froidement :

« J'ai tué Perelle.

— Je vous l'avais défendu, répondit l'ami du duc de Guise.

— Je le sais, monseigneur, mais ma vengeance était légitime.

— C'est possible, mais votre punition sera juste! »

Et à ces mots, le maréchal, tirant son épée, la plongea dans le cœur de Couldrai, l'essuya, la remit au fourreau; puis, allant à son tour rejoindre le duc, qui jouait en ce moment à la paume, il lui dit avec un aplomb imperturbable :

« Couldrai avait tué Perelle, et je viens de tuer Couldrai : je vous demande grâce.

— Je vous l'accorde de bon cœur», répondit le jeune prince.

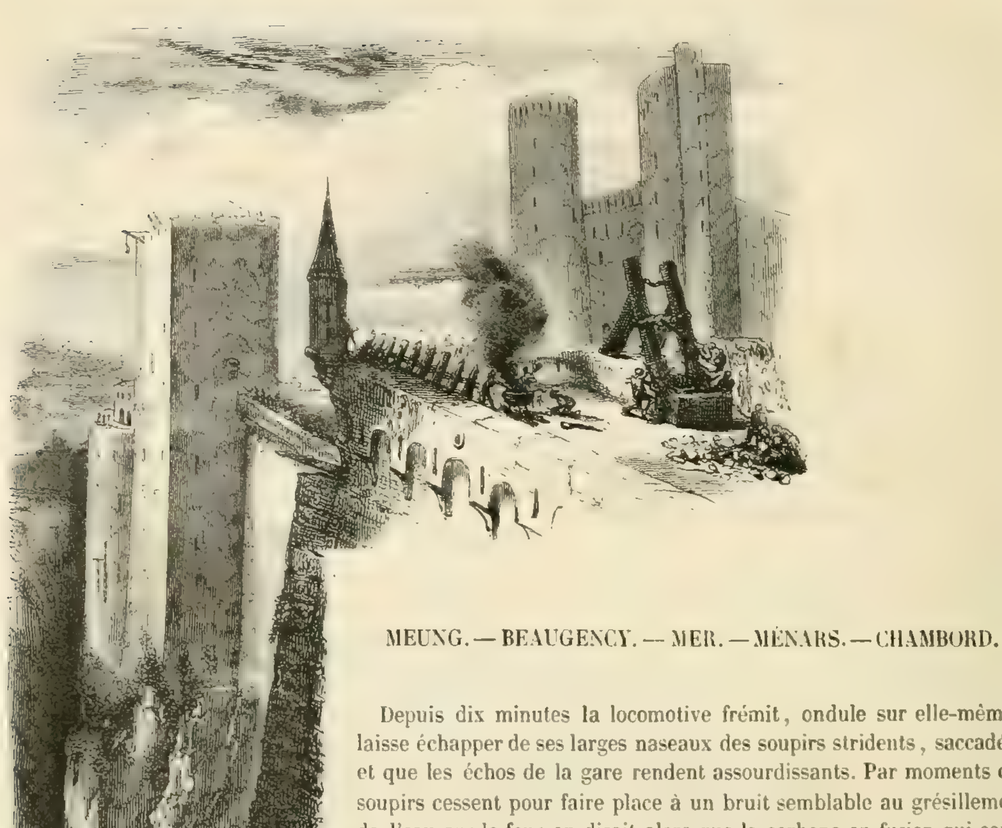
C'est ainsi que, dans leur aveugle fureur, les partis se faisaient justice à eux-mêmes et se pardonnaient leurs excès.

Henri IV, Louis XIII, Richelieu, Mazarin, mademoiselle de Montpensier, l'ambassadeur de la Sublime Porte, Méhémet-Éfendi, et le sanglant couteau de 93, occupent tour à tour une place importante dans les annales d'Orléans.

Mais l'espace actuellement nous manque, et la vapeur nous réclame. Là-bas, sous la gare, les hoquets convulsifs du coursier de bronze qui nous a amené se font entendre; le sifflet du commandement, la cloche du départ, les flocons de fumée que vomit la locomotive nous appellent. A peine nous restera-t-il le temps d'embrasser d'un coup d'œil la grande et belle ville.

Grande, oui; belle... beaucoup prétendent le contraire. Ne soyons pas exclusifs. Orléans ressemble à la comète de 1811, si chère aux amateurs du bon vin : elle se compose, comme elle, d'une grosse tête dont la place du Martroi marque le centre, et d'une longue queue formée par l'interminable faubourg Bannier.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle offre un bien charmant aspect. Mais n'eût-elle à se vanter que de sa cathédrale et de son pont, cela suffirait pour fixer pendant quelques heures toute notre attention.



MEUNG. — BEAUGENCY. — MER. — MÉNARS. — CHAMBORD.

Depuis dix minutes la locomotive frémit, ondule sur elle-même, laisse échapper de ses larges naseaux des soupirs stridents, saccadés, et que les échos de la gare rendent assourdissants. Par moments ces soupirs cessent pour faire place à un bruit semblable au grésillement de l'eau sur le feu; on dirait alors que le carbone en fusion qui coule dans son crâne va le faire éclater et lancer dans l'espace l'audacieux chauffeur qui l'excite. Mais bientôt, obéissant au coup de piston qui lui est donné, comme le coursier fougueux à l'éperon, et semblable à un monstre antédiluvien, repliant, furieuse, ses anneaux, elle recule, comme si elle voulait retourner dans ce sens à Paris; puis, au bout d'un demi-kilomètre, incline brusquement sur la droite et prend son vol effrené vers l'ouest.

En un clin d'œil nous sommes à *Meung*, après avoir passé sous deux faubourgs d'Orléans, le faubourg Bannier et le faubourg Saint-Jean; après avoir doublé Saint-Mesmin, le château de la Source, Cléry, et traversé Saint-Ay, Saint-Pierre, La Chapelle et Chaingy. Ici, spectacle nouveau, imprévu, enchanteur. Autant les plaines de la Beauce sont tristes et d'une fatigante uniformité, autant les campagnes de l'Orléanais paraissent gaies, pleines de vie, de fraîcheur. Celles-ci sont aux premières ce que peut être une toile de Brascassat — pour employer la métaphore du métier — au plat d'épinards d'un rapin. La lumière semble éclairer les unes avec profusion, et s'éteindre au contraire dans les sillons de paille ou de plate verdure des autres. Aussi les tons chauds, vigoureux et variés du pays dans lequel nous entrons, lui donnent-ils une physionomie toute souriante. C'est une églogue en action.

Le faubourg *Bannier*, qui, à lui seul, occupe presque l'étendue d'une poste, et aura bientôt rejoint Étampes avec son chapelet de maisons, de cabarets et de chaumières, et le faubourg *Saint-Jean*, séjour des marchands de pommes et des vitriers, sont traversés par deux tunnels d'une exécution tellement gigantesque, qu'on les prendrait pour un travail du temps des Romains ou des Pharaons. Au moment où le train arrive à l'embouchure du dernier, la vue se déploie sur une forêt d'une vaste étendue, autrefois l'inviolable asile des druides, aujourd'hui la retraite privilégiée du chevreuil et du sanglier.

Saint-Mesmin, assez gros bourg dont l'origine remonte au VIe siècle, époque où des religieux vinrent y fonder une abbaye que Clovis dota d'immunités et de terrains, Saint-Mesmin produit un petit vin clairet de la famille de ceux de Poligny, de Salins et d'Arbois. C'est au bas du coteau sur lequel se dresse

la chapelle du même nom, que le Loiret vient se marier à la Loire, — mariage incestueux, si l'on en croit la géologie, qui veut que le premier reçoive souterrainement la vie de l'autre. On distingue le fils de la mère à la différence tranchée de leurs eaux. A voir la couleur d'émeraude de celles du Loiret, ne les croirait-on pas couvertes de nénuphar ou de graminées fluviatiles? Celles de la Loire, au contraire, ressemblent à un vaste bain de terre de Sienne.

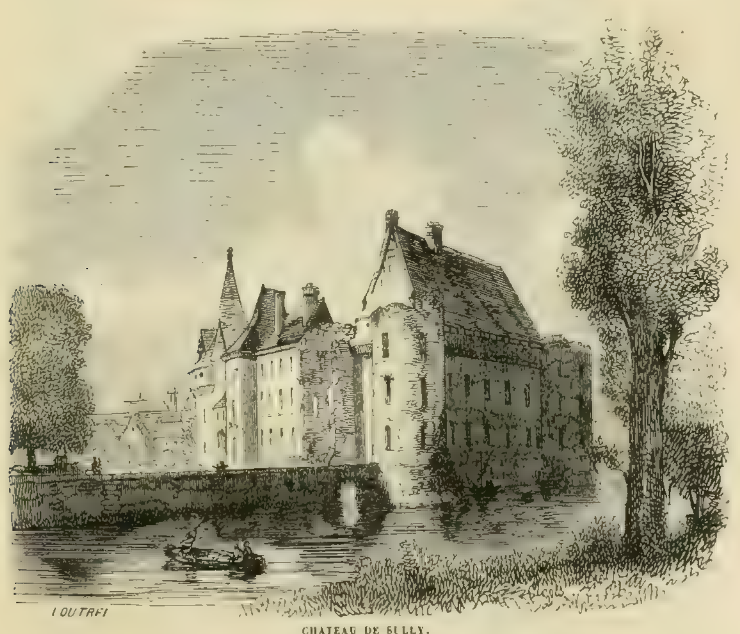
Le château de *la Source* porte un nom dont l'étymologie coule d'elle-même. Dans le principe, le terrain où il s'est élevé s'appelait rustiquement *Sourçon*. Après avoir appartenu tour à tour aux religieux, qui y attachaient fort peu d'importance; à Jean de Marescot, qui y fit diverses constructions; à Jean-le-Vieux, marchand d'Orléans, qui en devint seigneur *à toujours;* à Charles Briçonnet, qui lui donna l'aspect d'un château; à Pierre de Meulles, qui le décora avec magnificence; à madame de Montfermeil, femme d'esprit et de l'école de madame de Staël, — il devint le lieu d'exil du ministre de la reine Anne, le vicomte de Bolingbrocke, disgracié sous Georges Ier.

Bolingbrocke, que M. Scribe, dans le *Verre d'Eau,* a si spirituellement mis en scène, entretint au château de la Source une correspondance active avec toutes les illustrations de son temps, notamment avec Pope et avec Swift. « Le cours général de ma » vie, écrivait-il au dernier, est extrêmement tran- » quille : un estomac qui digère bien, le beau temps » et quelques autres ressorts mécaniques ajoutent » de temps en temps une petite pointe d'agrément à » ma situation, déjà douce en elle-même. Je suis » quelquefois de bonne humeur, mais jamais triste. » — « Lord Bolingbrocke a fait de moi un philosophe, » disait Pope; « Pope a fait de moi un ermite, » répliquait Bolingbrocke.

Cet homme célèbre compta Voltaire au nombre de ses hôtes, et l'illustre écrivain lui lut pour la première fois sa *Henriade.*

Le prince d'Eckmuhl, en 1815, rassembla au château de la Source le quartier-général de l'armée de la Loire. Aujourd'hui M. de Morogues est possesseur de cette terre, une des plus belles de la banlieue d'Orléans, qui les compte cependant par centaines.

Les voyageurs amenés dans le pays ne manquent pas de se rendre au vieux manoir de *Sully*, d'illustration si ancienne, et, en revenant, au château de



CHATEAU DE SULLY.

la *Source*, pour visiter celles du Loiret. Ces sources, au nombre de deux, et appelées, la plus grande, l'*Abîme,* l'autre, le *Bouillon,* jaillissent du milieu des jardins à l'anglaise qui les entourent, comme la source du Danube s'élance du milieu même de la cour du vieux manoir de Donaüeschingen.

En 1588, selon certaines traditions, le gouverneur d'Orléans, M. d'Entragues, fit sonder ces sources, et ne put avec trois cents brasses de corde atteindre le fond. Un siècle après, deux amateurs, placés sur l'abîme, firent une seconde épreuve avec quatre cents toises de corde, et n'obtinrent pas plus

de résultats. Le boulet attaché aux sondes se serait-il trouvé entraîné par des courants souterrains rapides, ou bien les sources auraient-elles une profondeur telle qu'on ne pourrait jamais la mesurer?

Indépendamment de l'*Abîme* et du *Bouillon*, on trouve encore à la *Source* un bassin demi-circulaire appelé le *Gouffre*, sur la profondeur duquel les bonnes gens exercent amplement les ressorts de leur imagination. Lord Bolingbrocke, dit-on, y fit plonger un habile marin pour y chercher un gobelet d'argent qu'on y avait jeté exprès. Le marin piqua une tête et reparut sa récompense à la main ; mais il jura, par le Styx et par le Loiret, que, pour les mines du Potose et de Golconde, il ne tenterait pas une seconde excursion du même genre. Il prétendait — *mirandum visu!* — y avoir aperçu de vastes cavernes, de spacieuses cryptes sous-marines, peuplées de monstres de toute espèce, au milieu desquels il avait failli être entraîné, comme autrefois Jonas dans l'épigastre de la baleine.

Du haut d'un peuplier, au sommet duquel on parvient en s'aidant, comme un ouistiti, du genou et de la patte, vous apercevrez *Cléry*. Suivant la légende de saint Liphard, ce bourg, ainsi que l'indiquait son nom (*Cleriacum*), aurait été bâti dans une clairière réservée au centre d'une forêt, ou plutôt on y aurait élevé en 550 un simple oratoire à la Vierge Marie. Suivant M. Vergnaud Romagnési, au contraire, vers la fin du XIIIe siècle, quelques paysans ayant découvert en ce lieu des armes, des vases, des ossements et une statue de femme (une divinité païenne, sans doute), on en avait induit que ce devait être un *sacellum*.

Quoi qu'il en soit, les habitants, regardant la statue comme un présent du ciel, la portèrent en grande pompe dans l'oratoire de Cléry ; elle y fut inaugurée sous le vocable de *Notre-Dame;* on déposa à ses pieds les objets, assurément très-profanes, trouvés en même temps qu'elle; de toutes parts on y vit bientôt accourir en pèlerinage des manants, des seigneurs, des rois même; et enfin de nombreux miracles signalèrent son intervention en faveur de ceux qui venaient pieusement l'implorer.

L'église collégiale, élevée pour la première fois



ÉGLISE NOTRE-DAME DE CLÉRY.

sous Philippe-de-Valois, en 1330, eut pour premier doyen Renaud de Camperdon, assisté de quatre chanoines. En 1428, le comte de Salisbury prit Cléry, le mit au pillage, dévasta la collégiale, et, dit le chroniqueur Micquellus, « fit faire buffet et vaisselle » d'argent des reliquaires dérobés dans le saint » lieu. » Mais, Salisbury ayant été tué peu de temps après sous les murs d'Orléans, sa mort fut regardée alors comme la juste punition de ses excès.

On sait la dévotion particulière de Louis XI pour sa *Bonne Dame*, *sa chère maîtresse*, *l'ange de douceur*, *la médiatrice du pardon*. Il professait pour elle tant de respect, qu'il portait son image en plomb autour de son feutre, qu'il s'agenouillait devant elle chaque fois qu'il voulait obtenir le pardon d'un crime, que, par ses ordres, un chanoine, nommé Gabriel Marin, fit reconstruire à grands frais la collégiale, laquelle ayant été brûlée sous son règne, fut encore par lui restaurée sous la direction du secrétaire Antoine de Beaune, et qu'il voulut expressément y être enterré — ce qui eut lieu. Il fut, conformément à ses volontés dernières, enseveli dans un

tombeau dont il avait de son vivant débattu le prix avec le receveur-général des finances Duplessis-Buré. Le tombeau achevé, il manda les artistes, l'orfévre de Cologne, Conrad, et le sculpteur, Laurent Weiss, qui s'étaient chargés de son exécution, et l'essaya devant eux — *pour voir si le lieu était juste à son corps et bien proportionné pour le recevoir après sa mort.*

Les huguenots, en 1562, bouleversèrent ce monument funéraire. Louis XIII le fit rétablir tel à peu près qu'il devait être autrefois, par un statuaire orléanais du nom de Michel Bourdin. En 1782, il fut de nouveau profané et rétabli en 1818, par les soins du comte de Choiseul d'Aillecourt, alors préfet du Loiret. « On le voit à genoux, sur son tombeau, écrivait » La Fontaine, après une visite à Notre-Dame de » Cléry, quatre enfants aux coins : ce sont quatre » anges, et ce pourraient être quatre amours, si on » ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre » de roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris » que quand le Bourguignon le mena à Liége.

Je lui trouvai la mine d'un matois;
Aussi l'était ce prince dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourrait être en quelques points suivie.

» A ses genoux sont ses heures, son chapelet et » autres menus ustensiles : sa main de justice, son » sceptre, son chapeau et sa Notre-Dame. Je ne sais » comment le statuaire n'y a point mis le prévost » Tristan... Le tout m'a semblé d'assez bonne main. »

Saint-Ay, que recommandent ses vins, aigrelets fort souvent, il est vrai, mais abondants, et surtout pas chers; et *Saint-Pierre*, que recommandent ses caves, et *la Chapelle*, et *Chaingy*, que ne recommande rien du tout, touchent en quelque façon à *Meung*, et n'en paraissent pour cela pas plus fiers.



JEHAN CLOPINEL.

C'est cependant à Meung qu'est né Jehan Clopinel.

Et puis viendra Jean Clopinel,
Au cueur joly, au cors ysnel,
Qui naistra sur Loire à Meunc.
Il aura le roman si chier
Qu'il le voudra tout parfournir,
Se temps et lieu lui peut venir.

Ces six vers font allusion au fameux roman de la *Rose*, commencé par Guillaume de Lorris et achevé par Jean Clopinel.

Cet écrivain célèbre se nommait Jean de Meung, et ne reçut le sobriquet de *Clopinel* que parce qu'il était boiteux. Il naquit au milieu du XIIIe siècle. Son père était noble et riche, et sa famille, dit-on, existe encore aujourd'hui. Après avoir étudié l'astrologie, la géométrie, l'alchimie et toutes les autres sciences alors en faveur, il cultiva la poésie et y obtint d'éclatants succès. Ses contemporains le surnommaient *le père et l'inventeur de l'éloquence*. Clément Marot l'appelait l'*Ennius français;* Pasquier l'égalait au Dante, dont Jean de Meung fut l'ami; Lenglet-Dufresnoy le regardait comme notre Homère; enfin Jean de Montreuil, secrétaire de Charles VI, tirait fougueusement l'épée contre ses détracteurs.

Sa ville natale, petite mais bien bâtie, et surtout pittoresquement située, possède une église gothique encadrée dans un trumeau de verdure du plus ravissant effet; un château dont les ruines sont de vivantes attestations des ravages de la guerre civile; un pont moderne en fil de fer, de quatre arches; enfin 5,000 habitants.

En 1338, une famine affreuse s'étant déclarée, et les Orléanais se trouvant plus que beaucoup d'autres maltraités, ceux de Meung vinrent à leur secours en leur apportant de la farine et du grain chargés sur des ânes. Savez-vous comment on les récompensa de leur sollicitude? Ce fut en criant: *Allons au pain, voici les ânes de Meung qui arrivent.* Impertinence nonobstant laquelle les pourvoyeurs continuèrent leur noble mission.

De Meung, nous passons à Beaugency, en glissant sur l'orteil de *Baulle*, village qui renferme une fabrique de sucre de betterave, et fait commerce de safran.

Beaugency, où tout est si vieux, sa grande tour, ses églises, son pont, ses maisons, ses remparts, ses habitants même, qu'on pourrait dire de cette ville qu'elle est contemporaine du monde — *congenita mundo*, — Beaugency est située sur le penchant d'un coteau qui semble la repousser dans la Loire, et composée d'un noyau de ruelles, plutôt que de rues, montueuses, étroites, pavées en cailloux à facettes, bordées d'habitations assez pauvres et rarement choyées du soleil. A voir la grisaille épandue sur ses monuments et ses murs, son air triste et comme enrhumé, son frileux aspect, sa solitude, ses impasses, où le jour ose à peine s'aventurer, et où l'air s'engouffre si rarement, ne dirait-on pas d'une sorte de nécropole?

Ses annales sont riches.

En 451 elle fut ravagée par cet Attila qui était pour ses ennemis ce que sont pour les enfants les ogres de Perrault. En 480, Odoacre, roi des Saxons, à son tour y porta le fer et la flamme. Les Normands, trois siècles après, la mirent au pillage. En 1103 un concile y eut lieu dans lequel le roi Philippe Ier fut relevé de l'excommunication prononcée contre lui pour avoir épousé Bertrade de Montfort, du vivant de Foulques, comte d'Anjou, époux de cette princesse. Le prince de Galles, en 1367, fit



comme les Normands, comme les Saxons, comme les Huns. En 1411 et en 1428, les Anglais s'y retranchèrent et en furent chassés un an après par Jeanne d'Arc. Vinrent ensuite le duc d'Orléans, depuis Louis XII, qui s'y enferma en rébellion ouverte contre la cour, ou plutôt contre Jeanne de Beaujeu ; — les guerres religieuses, durant lesquelles ceux de la ville tinrent constamment pour le roi ; — la révolution de 1793, qui, semblable à un tremblement de terre, fit osciller Beaugency. Mais, depuis lors, de cette vieille cité, il est peu question dans l'histoire.

Passez la tête par votre wagon, pendant que le monstre respire et rafraîchit ses griffes enflammées par la course, et regardez : là-bas, au-dessus de cet écheveau de maisons, voyez-vous cet édifice quadrilatéral, sur le crâne dépouillé duquel perchent des milliers de chats-huants et de corneilles ? C'est le donjon de Beaugency. Beaucoup veulent que ce soit une construction des Romains. Nous oserons penser, nous, en l'examinant avec attention, que c'est un monument du moyen âge. Si vous aviez d'assez bons yeux pour distinguer sa maçonnerie, ses arcs en plein cintre, ses piliers, vous seriez aussi de notre avis.

Cet autre édifice, ici, dans la grande rue du *Change*, c'est l'Hôtel-de-Ville. Il date de 1526, et fut élevé sur les dessins de Viart, architecte orléanais d'assez grand mérite. Vous admirerez l'ornementation de sa façade principale, elle est riche, délicate, et caractérise le goût de la *renaissance*. Il y a moins d'un siècle on y voyait encore de fort beaux bas-reliefs, des portraits, la salamandre de François Ier. Le vandalisme révolutionnaire les a détruits en majeure partie.

Le pont, composé de vingt-huit arches, n'a rien de remarquable. Il servait autrefois de communication au donjon avec la rive opposée. Si nous en eussions eu le temps, nous serions allé nous poster sur la pile qui en indique le milieu. De là, en remontant le cours de la Loire, on aperçoit les tours jumelles de Sainte-Croix, et en descendant le fleuve, le bateau à vapeur. Le pont de Beaugency est la terreur des capitaines de M. de La Rochejaquelein. Aussi, arrivés en face de l'arche qu'ils doivent enfiler avec leurs inexplosibles, déploient-ils une grande habileté pour franchir sans dommage ce redoutable écueil. Autrefois, toute la ville était sur la rive, et assistait régulièrement à ce passage. Aujourd'hui, le rail-way seul occupe exclusivement l'attention publique. A peine reste-t-il sur la grève quelques blanchisseuses bistrées par le hâle, et quelques pêcheurs aux jambes nues, pour lesquels le pyroscaphe, les goujons et les eaux du fleuve ont conservé leurs attraits.

Une merveille vous attend à la sortie de Beaugency. Trois petites rivières, les *Mauves*, descendent le tribut de leurs eaux vers la ville en gazouillant et en se frayant passage entre deux collines élevées. Ces deux collines, que l'on dirait séparées, comme Calpé d'Abyla, par quelque cataclysme diluvien, se trouvent remariées par un immense viaduc. Vu de face, ce viaduc offre à l'œil quelque chose d'étourdissant. Construit en pierre de taille et composé de vingt-cinq arches en plein cintre, il est d'une telle élévation, que le train qui le traverse comme la foudre semble suspendu dans les airs, et que l'on croirait plutôt y reconnaître la puissante main des Titans que celle, beaucoup plus vulgaire, mais non moins habile, de simples ingénieurs.

Êtes-vous sujet au vertige? Fermez les yeux, et avant que vous n'ayez eu le temps de les rouvrir, vous serez arrivés en vue de Mer.

Et cependant, vous aurez franchi d'un saut de chèvre un second viaduc, celui de *Tavers*, non loin duquel se récolte le fameux vin de *Guignes*, qui est à l'Orléanais ce qu'est à la Bourgogne le *Pommard;* vous aurez passé à peu de distance d'un massif d'arbres (de gros marronniers, il nous semble), qui nous dérobent la vue du beau château d'*Avaray;* vous aurez enfin laissé sur votre droite le village d'*Aunay*, et, sur votre gauche, ceux de *Courbouson* et d'*Hervilly*, dont les habitants, aussi émus à la vue de notre file de wagons, que le fut Colomb en découvrant l'Amérique, qu'avait découverte avant lui Vespuce, accourent en masse pour nous voir passer, et ne voient rien qu'une trombe de feu qui chasse dans le lointain, et un long panache de fumée qui fuit par l'occiput de la machine, comme la bière de mars par le goulot d'une bouteille.

Depuis quelque temps, vous avez dû le remarquer, nous parcourons sur un travail de remblai les coteaux de la Loire. Au-dessus de nous, comme un immense espalier, s'étalent des vignobles ; au-dessous, la route royale, et, au delà de cette route, la Loire, ce fleuve majestueux dont les flots miroitent aux rayons ardents du soleil, à travers un épais et verdoyant rideau de peupliers.

A *Mer*, patrie du mécanicien Lenoir et du ministre protestant Jurieu, une station. La locomotive y fait de l'eau. A peine abreuvée, elle exhale un râle pulmonique, et reprend son vol, comme l'haridelle d'un coucou, après son parcimonieux picotin, et bientôt nous entrons à Blois.

Mais avant de fouler le sol de cette cité célèbre à tant de titres, soldons nos comptes sur la route. Voici *Suèvres*, voici *Cour-sur-Loire*, voici *Ménars* et *Chambord*.

Suèvres est un gros bourg dont les deux églises réclament, l'une surtout, l'attention des archéologues, et dont les environs sont ornés de deux ma-

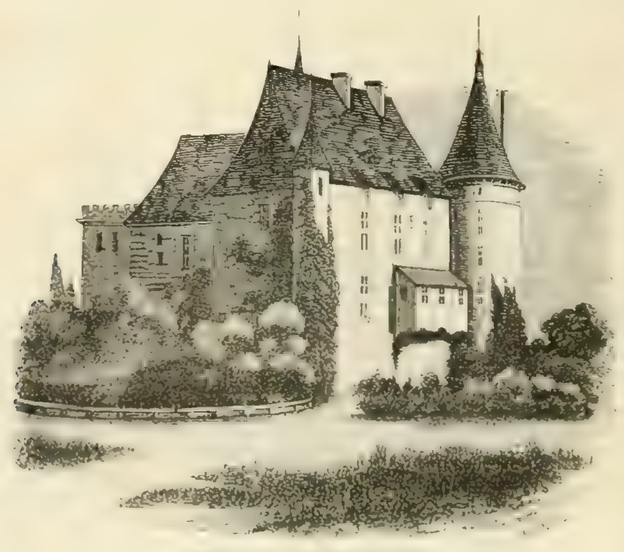
noirs — celui de *Forges*, celui de *Saint-Dizier*. De ces deux manoirs, Saint-Dizier, le plus important, est flanqué de tours reliées entre elles par de nombreuses constructions, et entouré de fossés pleins d'eau alimentés par de limpides fontaines. Que ne nous est-il donné d'en visiter les jardins, les vergers, le parc même ! Peu d'habitations seigneuriales réunissent autant d'agréments. Le castel de Forges, avec sa grosse tour du temps de Philippe-Auguste, a également son mérite. Beaucoup de gens de lettres consentiraient volontiers à en devenir les châtelains. Mais que de lignes de prose à cinquante centimes il faudrait écrire pour en solder la valeur !

Quoique plus modeste, celui de *Cour-sur-Loire* ferait encore fort bien notre affaire. Toutefois ne pouvant, par une foule de raisons dont vous devinerez sans peine la plus péremptoire, pour peu que vous ayez trempé dans un siphon le bec aigu d'une cuthbert, et pratiqué l'éditeur, nous ferons comme le renard en face des raisins. C'est plus sage, sinon plus consolant.

Ménars, localité assez humble, ne doit sa réputation qu'au château du même nom que vous devez de ce côté maintenant découvrir. Situé sur les bords de la Loire, qui coule paisiblement au bas de ses jardins, ce château, au commencement du XVIIIe siècle, avait encore les proportions d'un vieux fief; de fort loin se découvraient, vigoureusement découpés sur le blanc azuré des cieux, ses tourelles, ses pignons, ses créneaux. Le roi de Pologne Stanislas vint y chercher l'oubli des grandeurs, et y acquit le surnom de *philosophe bienfaisant*. Moins modeste, une courtisane le fit abattre et remplacer par un autre plus spacieux. Madame de Pompadour se trouvait à l'étroit là où un roi s'était estimé fort à l'aise. Reconstruit d'après le goût plus fastueux qu'élégant de l'époque, il fut décoré à l'intérieur avec une magnificence royale, et coûta des sommes énormes.

On cite de Louis XV une repartie spirituelle qui lui serait échappée dans ses murs. Poisson, frère de la favorite, sollicitait le cordon-bleu. « Le poisson » est bien jeune pour être mis au bleu », aurait répondu le monarque en souriant. Et comme Poisson avait oublié que la faveur qu'il sollicitait ne s'accordait qu'aux gentilshommes, il fut repoussé avec perte. Mais cet échec coûta cher au roi. Il paya toutes les dépenses faites à Ménars, et les porta au *Livre rouge*, en jurant de ne plus commettre de reparties, serment qu'il tint fidèlement.

Le château de Ménars, du haut duquel vous entrevoyez, soit dit en passant, l'imposant castel de La Ferté Saint-Aignan, après avoir appartenu, sous



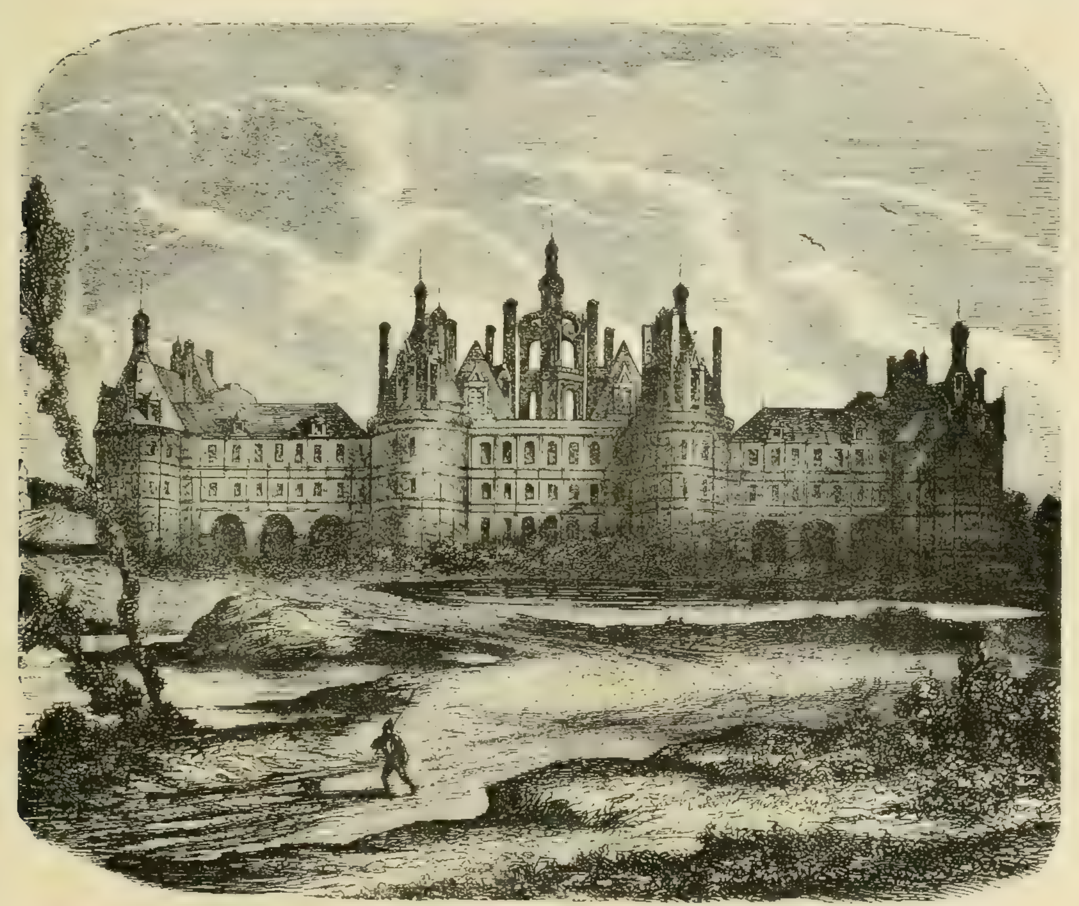
CHATEAU DE LA FERTÉ-SAINT-AIGNAN

la Restauration, au duc de Bellune, est aujourd'hui la propriété d'un philanthrope. M. le prince de Chimay y a fondé, sous le nom de *Prytanée*, un établissement d'éducation comprenant un collége, une école de commerce et d'agriculture théorique, et une école des arts et métiers. C'est d'autant plus dignement employer une grande fortune, que le *Prytanée*, pépinière d'où l'on voit sortir chaque année des élèves qui font honneur à l'établissement, rend en outre de grands services au pays.

En 1577 l'ambassadeur de Venise, Jean Lippomano, s'exprimait ainsi sur *Chambord* : « J'ai vu dans ma vie » plusieurs constructions magnifiques, aucune plus » belle ni plus riche; l'intérieur du parc, dans lequel » le château est situé, est rempli de forêts, de lacs, » de ruisseaux, de pâturages, de lieux de chasse,

» et, au milieu, s'élève ce bel édifice, avec ses cré-
» neaux dorés, ses ailes couvertes de plomb, ses pa-
» villons, ses terrasses, ses galeries... Nous par-
» tîmes de là émerveillés, ébahis, ou plutôt con-
» fondus. »

Situé sur la rive gauche de la Loire, dans une plaine basse et plus giboyeuse que fertile, au centre d'un parc dont les murs présentent une circonférence de huit lieues, enceinte qui renferme une forêt, un village, quatorze étangs, onze fermes, et où l'on pénètre par six portes, décorées chacune d'un pavillon occupé par un garde-chasse, — Chambord, cette *fantaisie de pierre*, comme l'appelle le célèbre touriste prince Puckler-Muskau, est, sans contredit, le plus beau château de France, et peut-être même de l'Europe. François Ier le fit construire sur les ruines d'un vieux manoir que les comtes de Blois possédaient depuis le VIIIe siècle, et le Primatice en donna les dessins. Vous vous ferez une idée de son importance et de ses richesses en tout genre, quand vous saurez que dix-huit cents ouvriers y furent employés pendant douze années sans l'achever; qu'il contient vingt-quatre escaliers, treize grands et onze petits, ceux-ci dissimulés dans l'épaisseur



CHAMBORD

des murailles; quatre cent quarante pièces, toutes à cheminée; autant de fenêtres que de jours dans l'année; que Jean Goujon et Germain Pilon en firent les sculptures; Léonard de Vinci et Jean Cousin les belles fresques, aujourd'hui malheureusement dégradées; et qu'enfin il revint, achevé, à une somme que l'on ne saurait évaluer moins de *cinq millions* de notre monnaie!

Henri II, après le *Restaurateur des lettres*, en poursuivit les travaux pendant tout son règne; Charles IX se vit obligé d'en réparer les premières constructions; Louis XIII le fit embellir sur des plans fournis par le Bolonais Serlio; enfin Louis XIV, tout en lui conservant son caractère féodal, voulut que Mansard y imprimât son cachet. Ce fut là que l'habile architecte essaya pour la première fois ces cellules aériennes auxquelles il légua son nom.

La célébrité de Chambord est européenne, il fau-

drait dire universelle. Il n'est pas un étranger, pas un amateur des beaux-arts, pas un voyageur vulgaire qui n'aient voulu le visiter.

Indépendamment des appartements particuliers du fondateur, aussi spacieux que splendides, nous visiterons ceux qu'occupa Charles-Quint, qui passa « plusieurs jours à Chambord pour la délectation » de la chasse aux daims, qui y étaient là dans » un des plus beaux parcs de France et à très- » grande foison, » disent les chroniqueurs du temps; — le logis plus sévère qu'élégant de l'impétueuse et violente Catherine de Médicis; — celui de l'excellent roi de Pologne Stanislas et de la reine, sa digne compagne : « ils y passèrent doucement » huit années de leur vie. » Nous verrons ensuite le curieux cabinet d'étude de Gaston d'Orléans; — la salle de spectacle où l'on joua pour la première fois l'une des plus spirituelles comédies de Molière, le *Bourgeois gentilhomme;* — le magnifique escalier à double spirale, dans lequel deux personnes peuvent, l'une monter, l'autre descendre, se voir à chaque étage, se parler même, mais non se joindre; — la chambre à coucher sur l'une des vitres de laquelle le vainqueur de Marignan, dans un accès d'humeur noire, écrivit avec un diamant qu'il portait au doigt :

Souvent femme varie,
Mal habil qui s'y fie.



En sortant, nous traverserons la vaste cour où le fameux maréchal de Saxe faisait manœuvrer ses hulans; — l'endroit du parc où le prince de Conti blessa ce grand homme de guerre d'un coup d'épée qui vint

en aide à la fièvre putride pour l'enlever; — enfin l'on nous montrera, avant notre départ, le pavillon où le neveu du maréchal, le comte de Friesen, reçut son dernier soupir, et même la pierre de liais sur laquelle il fut embaumé.

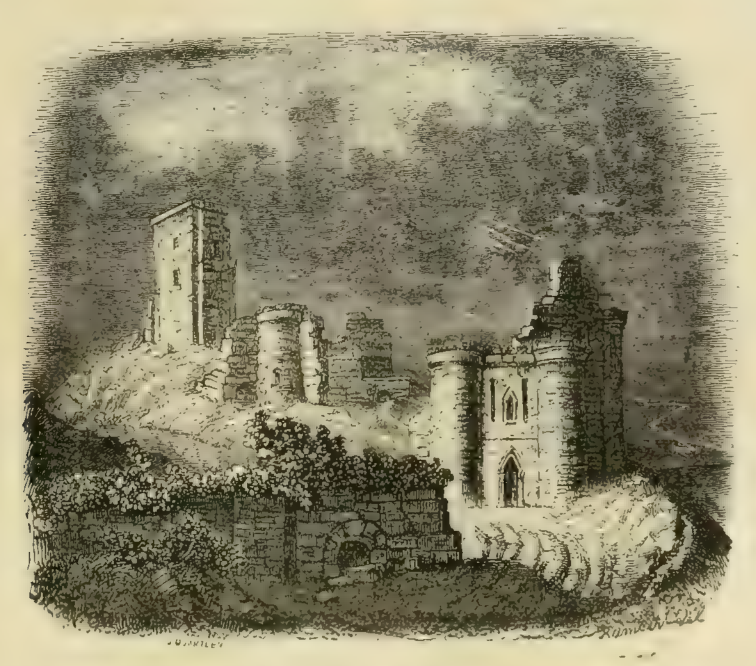
François I[er] a laissé de nombreuses traces de son séjour à Chambord ; dans toutes les sculptures, tous les ornements, on remarque une salamandre avec cette devise : *Nutrisco et extinguo*. François II et Marie Stuart y ont également passé ; rien toutefois n'y rappelle aux yeux leur souvenir. Henri III et le vainqueur d'Ivry en faisaient également leur retraite de prédilection.

Mais le moment approchait où ses destinées allaient se modifier. Le comte de Friesen en devint, par héritage, successeur, et le garda jusqu'en 1783. A cette époque, Louis XVI le lui enleva pour le donner à un homme tout-puissant alors, au marquis de Polignac, qui, sept ans après, en fut lui-même dépossédé par la révolution. Le district de Blois ordonna alors la vente du riche mobilier que l'on y admirait, et, semblables à une volée d'oiseaux de proie, tous les fripiers de la province s'abattirent dessus. Tous les rares et précieux objets que dix règnes y avaient rassemblés furent dispersés en moins de quelques heures. « On eût dit, écrivait un » témoin oculaire, d'une place de guerre livrée au » pillage. »

Sous-l'Empire, autres vicissitudes : la bande noire voulut y porter le marteau et achever ainsi l'œuvre de la destruction ; mais Napoléon s'y opposa. Il en fit d'abord le chef-lieu de la quinzième cohorte de la Légion-d'honneur, dont le maréchal Augereau était le premier dignitaire, et l'offrit, l'année suivante, au prince de Neufchâtel, avec une dotation de 500,000 livres. En 1820, n'ayant pas assez d'argent pour le conserver, la princesse de Wagram fut obligée de l'aliéner, et une souscription nationale l'arracha pour la seconde fois au vandalisme des démolisseurs. Enfin, deux ans avant les journées de juillet 1830, madame la duchesse de Berri vint en prendre possession au nom du duc de Bordeaux, son fils, auquel il appartient encore actuellement. MADAME grava son nom avec un couteau sous la coupole du grand escalier, où vous pouvez encore le lire aisément.

Abandonnée depuis long-temps, cette somptueuse demeure, éblouissante au siècle passé, si belle encore à l'heure où nous écrivons ces lignes, éprouve, quoi qu'il en soit, le sort commun à tous les édifices sur lesquels vient peser le poids des années ; elle se dégrade, elle fléchit chaque jour et menace ruine. Et cependant, que d'événements elle retrace aux yeux ! Que de grands noms elle rappelle à l'esprit ! Que de volumes occuperaient ses fastes !

Sans parler de l'époque où Thibault-le-Bon, en 1190, y rendait ses chartes ; où Catherine de Clermont, qui habitait alors Pithiviers, vint y fixer son séjour, après la mort de Louis de Champagne, son époux, tué en Orient au commencement du XIII[e] siècle ; où Jean de Châtillon, en 1280, y rendit le dernier soupir ; où le manoir devint une place de



RUINES DU CHATEAU DE PITHIVIERS.

guerre, gouvernée par son valeureux châtelain, Hugues de Barbançon; où, en 1359, on y enferma des prisonniers anglais de distinction; où enfin il échut à la maison d'Orléans et fut, sous Louis XII, réuni au domaine de la couronne, arrivons à ce temps où, réédifié de fond en comble il réunit, suivant le mot de Charles-Quint, *tout ce que pouvait créer de mieux l'industrie humaine.*

François Ier, qui l'avait reconstruit, autant par amour pour les grands yeux de la belle comtesse de Toury, dont le castel avoisinait Chambord, que pour venir s'y livrer à la chasse, son plaisir de prédilection, dans le pays le plus giboyeux peut-être du royaume, François Ier y tint une cour brillante. Il y vit et y aima, dit-on, pour la première fois l'incomparable mademoiselle d'Heilly, depuis duchesse d'Étampes, et fut sur le point d'y être assassiné par Guillaume de Saxe, parent de Louise de Savoie, sa mère.

Ce fut à Chambord que Catherine de Médicis, prise de passion pour l'astrologie, fit établir pour la première fois un observatoire dans la campanille du grand escalier, afin de pouvoir y aller observer elle-même *nuictamment les cieux et les estoiles.* Ce fut encore là que Diane de Poitiers fit ôter à M. de Taix la charge de grand-maître de l'artillerie, pour en revêtir M. de Brissac, son amant; là que le trop pudibond Louis XIII s'arma d'une pincette pour aller extraire du corsage de la brune et piquante mademoiselle d'Hautefort un billet qu'elle avait caché dans ce réduit; là que Louis XIV exhala ses premiers soupirs aux pieds de la douce et gracieuse Louise de La Vallière; là que mademoiselle de Montpensier fit connaître au volage Lauzun qu'elle se mourait d'amour pour lui, en écrivant son nom avec le doigt sur une glace ternie par son souffle; là que Maurice de Saxe, comme nous l'avons déjà dit, vint terminer tragiquement ses jours.

Le jour où le maréchal y arriva, dans un équipage à six chevaux magnifiquement harnachés, un maître de poste qui le conduisait, nommé Moreau, trouva plaisant d'entrer à toutes brides jusque dans la salle des gardes.

« Eh bien! où me conduis-tu donc? demanda le héros en mettant la tête à la portière.

— Monseigneur, à votre appartement, » répondit le postillon avec flegme.

En effet, les deux premiers chevaux avaient déjà les pieds posés sur les marches du grand escalier.

La réponse valut à son auteur un large pourboire.

Comme François Ier, Maurice de Saxe tenait à Chambord une véritable cour, et y mena une existence des plus agitées. Tout son temps était partagé entre des revues, où il commandait lui-même ses hommes d'armes; — des courses à pied ou à cheval dans le parc et les bois; — de fréquentes visites au haras, où il élevait avec soin des chevaux de l'Ukraine. Les plaisirs de la table et ceux du boudoir avaient également pour lui leurs attraits. « C'était, suivant » un de ses vieux officiers, le meilleur homme du » monde. On eût dit qu'il n'avait d'ennemi que lui-» même, car il dépensait sa vie avec prodigalité en » excès de toute nature. Il lassait les buveurs, et la » beauté la plus expansive se voyait forcée de lui » demander grâce. »

Mais toute chose a son temps; la nature n'est pas inépuisable. Deux ans d'un pareil régime amenèrent le maréchal aux portes du tombeau. C'est alors (ainsi le prétendit du moins un de ses valets de chambre, Moret), qu'il se serait battu avec le prince de Conti pour une vieille querelle qui datait de Fontenoy, et qu'il aurait reçu le coup mortel. D'autres ont pensé, au contraire, que les excès seuls avaient mis un terme à sa vie. Que ce soit cette raison ou l'autre, toujours est-il qu'il fut bientôt au plus mal. Un courrier en ayant porté la nouvelle à Fontainebleau, le roi envoya aussitôt dans une de ses voitures son médecin, Senac, qui arriva peu d'heures avant le terme fatal.

« Docteur, lui dit Maurice en secouant la tête, il est trop tard. Je sais que la vie n'est qu'un songe. Le mien a été beau, mais court. »

On lui rendit les plus grands honneurs. Autour de son lit de mort on plaça seize drapeaux conquis par lui sur les ennemis de la France; pendant quarante jours six pièces de canon tirèrent d'heure en heure dans les cours du château, et la reine Marie Leczynska prononça, à sa manière, son oraison funèbre en disant :

« Il est fâcheux qu'on ne puisse pas dire un *De profundis* pour celui qui a fait chanter tant de *Te Deum!* »

Après sa prise de possession de Chambord pour son fils, Madame, s'adressant à M. de Calonne, qui en était alors conservateur, lui dit :

« Monsieur, il ne faut pas distraire un denier du revenu de la propriété; tout doit y être dépensé en améliorations et pour le bien du pays. »

« Ce vœu, dit M. de la Saussaye, a été religieuse-» ment accompli : depuis cette époque une somme » de cinquante ou soixante mille francs assure chaque » année le travail de deux à trois cents familles, et » répand l'aisance parmi elles. »



BLOIS.

Avec les grandes villes, les grands événements — la conséquence est forcée. A Blois, importante station du chemin de fer, nous nageons en plein dans l'histoire dramatique, pittoresque, amoureuse, artistique, commerciale — l'histoire générale en un mot.

Redire, même succinctement, et par ordre chronologique, les faits principaux et les noms que porte inscrits sur ses murs le vieux château de l'antique cité de Blois — ce *castrum blesense* des Romains, dont M. de la Saussaye s'est fait si savamment l'historien, ce serait entreprendre un trop long travail.

Un épisode, entre tous, domine dans ce kaléïdoscope historique; faute de temps et surtout d'espace, sinon de bonne volonté, nous nous bornerons à vous le raconter. Vous avez compris qu'il devait s'agir de l'assassinat du duc de Guise.

On sait quel était en 1588 l'état politique du royaume. La Ligue, dirigée par Henri de Guise, le cardinal de Lorraine, le duc de Mayenne et madame de Montpensier, leur sœur, triomphait. Le *Balafré* (surnom d'Henri) aspirait au trône, et la mort du duc d'Alençon favorisait ses projets. Il se prétendait issu des enfants de Charlemagne, et c'est à ce titre qu'il réclamait la couronne de France. Aux yeux des ligueurs Henri III n'était point le souverain légitime du pays: le dépouiller de sa puissance, ce ne serait donc pas forfaire à l'honneur, ce serait redresser une usurpation qui ne durait déjà que depuis trop long-temps. D'après leurs projets, les rebelles devaient sommer le roi d'adhérer à la Ligue, d'établir l'inquisition et de poursuivre à outrance les *suppôts de Satan*. S'il refusait, ils avaient recours à tous les moyens, voire à la violence, pour le forcer d'abdiquer.

Cette combinaison, habilement préparée, échoua par l'imprudence même de ceux qui l'avaient ourdie. Pour se défendre, le duc de Guise imagina de nier toute participation au complot. Il écrivit au roi des lettres de soumission et de fidélité, et les lui envoya par le capitaine Saint-Paul, un de ses affidés. Peu de temps après, il poussa l'audace jusqu'à venir en personne rejoindre Henri III à Chartres, escorté de quatre-vingts gentilshommes. Habitué par l'exercice même du pouvoir à dissimuler, le fils de Catherine de Médicis accueillit son noble cousin d'un air affable, lui tendit les bras et le pressa sur son cœur. Mais, surpris d'une cordialité si étrange, le duc se tint sur la réserve, circonspection dont il eût bien dû ne pas se départir en suivant le roi à Blois, où les États avaient été solennellement convoqués.

Nous n'entreprendrons point de rapporter tout ce qui se passa dans cette célèbre assemblée. Henri III l'avait provoquée dans le but de maintenir ses droits et de relever son influence: il manqua complétement son but. L'impunité réveilla l'audace des Guises; l'inertie et la faiblesse du monarque accrurent le nombre de ses ennemis. « Leur insolence était telle, » dit un mémorialiste du temps, qu'ils ne parlaient » publiquement du roi qu'avec mépris, et que la » duchesse de Montpensier, affectant de le nommer » *frère Henri de Valois*, montrait de petits ciseaux » d'or qu'elle portait toujours à son côté, en disant: « C'est pour faire la couronne monacale à Henri, » quand il sera confiné dans un monastère. »

Un pareil état de choses devenait intolérable ; le supporter plus long-temps, c'était avouer son impuissance, c'était courir à sa perte. « Plus le roi se » rendait souple pour fléchir ces hommes passionnés, » plus ils se roidissaient contre lui, » a dit Pasquier quelque part. Un conciliabule eut lieu auquel furent appelés le maréchal d'Aumont, le conseiller Rambouillet, le sire de Nangis, Louis d'Angennes et le colonel Alphonse Corse.

« Les entreprises de ce Lorrain, leur dit Henri III avec amertume, m'ont réduit à cette extrémité, qu'il faut que je meure ou qu'il périsse. Je suis résolu de le faire tuer dans ma chambre. Il est temps que je sois seul roi. *Qui a compagnon a maître.* »

Le maréchal d'Aumont essaya de faire revenir le roi sur cette résolution que la colère avait dictée et que la réflexion devait modifier. Il proposa de faire juger le *Balafré*. Mais ce *mezzo termine* ne trouva pas d'écho. Il fut unanimement décidé qu'on frapperait un coup décisif, et qu'on s'assurerait en même temps du cardinal de Guise, du prince de Joinville, des ducs de Nemours et d'Elbeuf et du vieux cardinal de Bourbon.

Ce parti pris, il s'agissait de le mettre à exécution, — chose difficile autant que dangereuse ! Le *Balafré* ne marchait jamais qu'entouré d'une armée de gentilshommes dévoués à sa cause, et les Blésois, effrayés par la présence des ligueurs éparpillés dans leurs murs, n'eussent pas été d'un grand secours au roi. Un pareil coup de main exigeait un homme d'une trempe toute exceptionnelle. Henri III jeta les yeux sur le colonel de son régiment des gardes.

« Sire, lui répondit Crillon aussitôt, je suis bon serviteur de Votre Majesté : qu'elle m'ordonne de me couper la gorge avec le duc de Guise, je suis prêt à obéir. Mais que je serve de bourreau et d'assassin, c'est ce qui ne convient ni à un soldat ni à un homme de mon rang. »

Huit officiers de la garde, dirigés par Loignac, premier gentilhomme de la chambre, et par Montsery, furent moins scrupuleux. Ils acceptèrent sans hésitation.

Quoique Crillon, sur la demande du roi, n'en eût pas dit un seul mot, on avait conçu des soupçons. Les amis du *Balafré* l'engagerent a se tenir sur ses gardes. On lui parla d'une prophétie de Nostradamus conçue en ces termes :

Paris conjure un grand meurtre commettre,
Bloys lui fera sortir son plein effect.

On commenta devant lui le quatrain des Centuries :

En l'an qu'un œil en France regnera
La cour sera en un bien fâcheux trouble,
Le grand de Bloys son bon amy tuera,
Le regne mis en mal et doubte double.

Une sorte de fatalité l'entraînait probablement à sa perte : il resta sourd à tous les avis.

La veille de l'assassinat il trouva sur sa table un billet contenant ces mots :

« Donnez-vous de garde, on est sur le point de vous jouer un vilain tour. »

Il se contenta d'écrire au bas :

« On n'oserait ! »

L'exécution devait avoir lieu le 23 décembre.

La veille, Loignac s'était adjoint un capitaine des gardes nommé Larchant, dont il répondait comme de lui-même, et Larchant, à neuf heures du soir, après avoir reçu les instructions du roi, avait fait cacher dans le château les gardes ordinaires appelés les *Quarante-cinq*. Henri III, de son côté, en se retirant à minuit dans les appartements de la reine, avait enjoint à du Halde, son valet de chambre, de l'éveiller à quatre heures.

A l'heure dite, en effet, ce serviteur vint heurter à la porte du roi. La première femme de chambre, Louise de Piolans, éveillée en sursaut, demande : « Qui frappe de la sorte ?

— Dites au roi, répond du Halde, que j'obéis à ses ordres. »

Averti, Henri III se lève, chausse lui-même ses bottines, demande un bougeoir, et, sans qu'aucune agitation se remarque en ses traits, passe dans son cabinet, où l'attendaient le valet de chambre et Bellegarde. Cinq minutes après, Loignac, accompagné de neuf hommes qu'il a fait entrer à petits pas par un escalier dérobé, se présente.

« Messieurs, dit le roi, M. de Loignac a dû vous apprendre ce que j'attends de vous. C'est au nom du pays que je vous interpelle : êtes-vous fermement résolus à me servir ? »

Stimulés par la promesse de grandes récompenses, les neuf gardes s'inclinent en signe d'assentiment.

Aussitôt on les fait passer dans la chambre à coucher attenante au cabinet, et l'huissier Nambu reçoit l'ordre tout à la fois de n'y laisser entrer personne, ni sortir aucun de ceux qui s'y trouvent. En même temps, le roi envoie dire au maréchal d'Aumont de s'assurer du cardinal de Guise et de l'archevêque de Lyon, dès qu'il saura le meurtre consommé. Puis, faisant entrer dans l'oratoire deux chapelains qu'avait amenés Bellegarde :

« Mes pères, leur dit-il à voix basse, priez Dieu en faveur d'une expédition qui va s'accomplir pour le repos du royaume. »

Ce jour-là, de grand matin, il y avait conseil. Le duc et le cardinal de Guise, et l'archevêque de Lyon, Pierre d'Espignac, devaient y assister. Le roi voulait, prétendait-il, expédier le plus promptement possible les affaires pressantes de l'État ; après quoi, la cour se rendrait en pélerinage a Notre-Dame de

Cléry. On touchait à Noël, et Sa Majesté désirait solenniser cette grande fête.

A huit heures seulement le *Balafré* entra au château. Il venait de passer la nuit auprès de la belle marquise de Noirmoutiers, laquelle, éperdument éprise de lui, ne s'était décidée à le laisser sortir qu'après avoir reçu de sa bouche même la promesse qu'il agirait prudemment. Ce qui ne l'empêcha pas, au moment de pénétrer dans les appartements royaux, de repousser encore ses amis en disant :

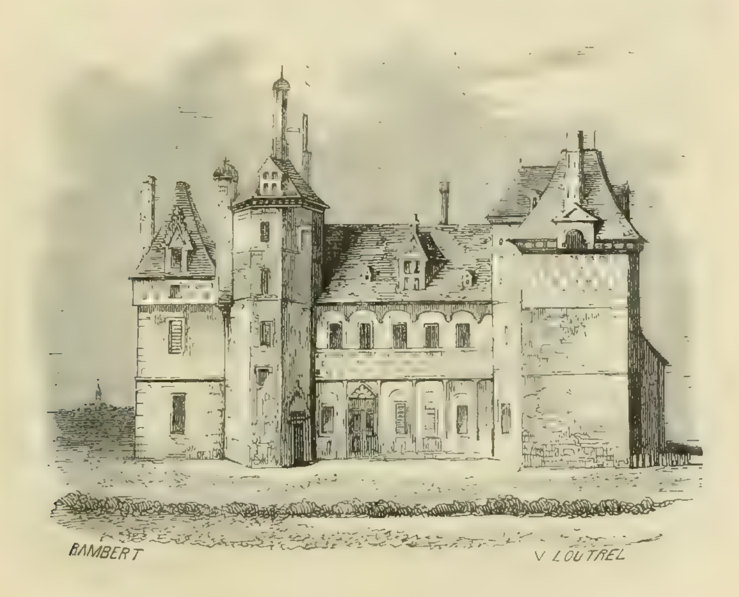
« Quand je verrais la mort entrer par la fenêtre, je n'ouvrirais pas cette porte pour lui échapper. »

Mais il paya cher cet excès de confiance et d'audace!

« Le temps, dit Pasquier, était triste et sombre; une pluie fine et froide tombait par torrents; le ciel semblait pleurer les malheurs qui allaient advenir. »

Afin de justifier la présence des gardes au bas du grand escalier, Larchant s'approche humblement du prince, et lui présente une requête en le suppliant de l'appuyer. Il s'agit de faire obtenir à sa compagnie un arriéré de solde. Le duc promet et passe outre.

C'était ce qu'on voulait. Aussitôt le capitaine et ses gardes se dispersent pour aller occuper les postes qui leur ont été assignés, et Crillon complice, malgré son grand cœur, mais esclave de ses devoirs, fait fermer les portes du château.



D'un autre côté, cependant, les ligueurs étaient en éveil. A la vue de ce mouvement, leurs craintes s'accroissent. Péricard, secrétaire du duc, écrit à la hâte un billet, le cache dans un gant et l'envoie sur-le-champ à son maître.

« Monseigneur, lui disait-il, sauvez-vous, ou vous êtes mort! »

Mais ce billet ne put parvenir à son adresse; le page qui le portait fut repoussé par les gardes.

A la vue du *Balafré*, les cardinaux de Gondy et Vendôme; les maréchaux de Retz et d'Aumont; le conseiller Rambouillet; MM. de Marilhac et de Petremol, maîtres des requêtes; Marcel, intendant des finances, et le trésorier de l'épargne, de Fontenay, se lèvent simultanément et s'inclinent. L'archevêque de Lyon, sortant du cabinet du roi, vient également saluer le prince. Quant à celui-ci, se plaçant près du feu, tout en se plaignant du froid, il garda d'abord le silence. Puis, tout à coup, devenant pâle, il murmura d'une voix faible :

« M. de Fontenay, veuillez prier M. de Saint-Prix de me monter des confitures. »

« Fut-il frappé, s'écrie l'auteur de la *Loire historique,* dont nous avons adopté le récit sur ce point, » — fut-il frappé en cet instant d'un de ces funestes » pressentiments qui traversent quelquefois la pensée de ceux dont le dernier moment approche, ou » les excès auxquels il s'était livré durant la nuit le » firent-ils défaillir? »

Des prunes de Brignoles furent apportées, et le duc en mangea plusieurs, qui parurent le remettre un peu de sa faiblesse. Un instant après, voyant un huissier, nommé Revol, s'avancer pour l'avertir que le roi l'attendait dans son cabinet, il mit quelques prunes dans un drageoir et répandit les autres sur la table en disant :

« Messieurs, à qui en veut. »

Puis, relevant élégamment son manteau, il ajouta d'un ton enjoué et affable, en saluant l'assemblée :

« A bientôt, messieurs! »

« Paroles qui parurent tellement sentencieuses à » plusieurs de ceux qui les entendirent, qu'un frisson parcourut leurs veines, et les fit chanceler sur » leurs jambes, » dit le mémorialiste déjà cité.

Guise, à peine entré, se trouve en présence des *Quarante-cinq*, leur fait un signe amical et va passer outre. « Mais, ajoute M. de La Saussaye, comme » il se dirigeait vers le cabinet du roi, il s'arrête, » et prenant, par un geste d'hésitation, sa barbe » avec la main droite, il se retourne à demi. C'est » en ce moment que Montsery, qui se trouvait près » de la cheminée, le saisit au bras et lui porte un » coup de poignard. « *Mes amis, mes amis, trahison!* » s'écrie le duc. Aussitôt Des Effrenats se » jette à ses jambes, et Sainte-Malines le frappe » derrière la tête. Malgré ses blessures, Guise peut » encore renverser un de ses assassins d'un coup » du drageoir qu'il avait à la main, et bien qu'il eût » les jambes saisies, il ne laissa pas, cependant, » tant il était fort, d'entraîner ses meurtriers d'un » bout de la chambre à l'autre. Mais, poussé par » Loignac, il tombe au pied du lit du roi en criant: » *Mon Dieu!... Miséricorde!...* » — Ce furent ses dernières paroles.



Au même instant, impatient de savoir à quoi s'en tenir, Henri III, le visage cette fois blême, soulevant un coin de la portière, avançait la tête en disant :

« Cela est-il fait? »

La victime gisait sur le dos, dans une mare de sang, au milieu même de la chambre. Il s'approcha et la toucha du pied en murmurant :

« Fi! bête venimeuse! Tu ne jetteras plus ton vénin! »

Pendant ce temps, et sur son ordre, on fouillait le pourpoint du duc : on y trouva un papier où il avait écrit lui-même au crayon :

« *Pour faire la guerre civile en France, il faut » cent mille écus par mois...* »

En ce moment, le *Balafré*, qui tenait encore à la vie, poussa un profond soupir, ouvrit les yeux et les referma pour jamais. Mais si rapide qu'eût été cette dernière attestation d'une existence que la mort emportait, frappé par le rayon visuel du mourant, comme l'ennemi par le trait d'un Parthe, le roi, la sueur au front, se retira à la hâte. Les huissiers couvrirent le duc avec un tapis destiné aux ébats des petits chiens de Sa Majesté, lui placèrent sur la poitrine une croix de paille, et le laissèrent aux prières des deux chapelains prévenus à cet effet.

« Cependant, reprend l'auteur de la *Loire historique*, on avait entendu, de la chambre du con» seil, le tumulte produit par la victime se débat» tant contre ses bourreaux.

— » La France est perdue! dit d'un accent solennel » le maréchal de Retz, qui ignorait l'horrible réso» lution du roi.

— » On tue mon frère! s'écria le cardinal de Guise » en voulant s'élancer vers l'escalier, tandis que » l'archevêque de Lyon se précipitait avec résolution » vers la chambre du roi pour porter secours au » malheureux prince.

» Mais le maréchal d'Aumont, se levant de son » siége, tire son épée et dit aux deux prélats :

— » Ne bougez, messieurs, le roi a affaire à vous!..»
» En effet, le roi avait affaire au cardinal de Guise.
» Ce prélat tomba le lendemain sous les coups d'au-
» tres assassins que ceux du *Balafré*: ceux-ci, catho-
» liques dévotieux, avaient réfusé de lever la main
» sur un prince de l'Église... »

C'est ainsi que mourut Henri de Guise, ce prince à l'air digne, à la taille élevée, aux traits réguliers, au regard doux, quoique perçant, aux manières polies et insinuantes; — ce prince qui avait, au jugement de ses contemporains, une bravoure à toute épreuve, le talent rare de faire valoir ses exploits sans forfanterie, l'esprit du commandement, la discrétion sous l'air de franchise, l'art de persuader qu'il était retenu lors même qu'il agissait sans ménagement, de donner à entendre qu'il était uniquement animé du zèle de la religion quand il ne travaillait, en réalité, que pour ses intérêts propres ou ceux de sa famille.

Les grands forfaits ne restent jamais impunis. Du sang des victimes jaillit des vengeurs. De même que l'assassinat de Coligny et les massacres d'Amboise venaient d'être rachetés par la mort de celui qui les avait ordonnés, de même le meurtre du *Balafré* se trouva plus tard expié par celui d'Henri III. Jacques Clément s'en fit l'instrument.



ASSASSINAT D'HENRI III.

Blois, ville ancienne, réputée pour ses petits pots de crème, ses grisettes et le langage pur de ses habitants, possède, indépendamment de son château, devenu caserne, un aqueduc romain; — une cathédrale gothique; — un palais épiscopal, que construisit Gabriel, architecte de Louis XIV; — une préfecture, bâtiment moderne et de peu de goût; — un hôpital que distingue son jardin botanique; — une ancienne église des Jésuites d'après Mansard; — un pont en pierre de taille jeté sur la Loire et faisant le dos d'âne; — enfin des hôtels où, avant l'invention de la vapeur, le voyageur mangeait généralement fort peu, mais payait fort cher.

Mais, voyez! pendant que nous causons, le temps passe et le convoi aussi. Du fond de la cage à poulets où l'administration nous a emballés, jetez encore un coup d'œil, si vous le pouvez, sur la noble demeure qu'habitèrent des comtes souverains, et où règnent, à l'heure qu'il est, le clairon, le fifre et le tambour; rappelez-vous que ce fut là que l'on vint prendre les premiers livres et manuscrits avec lesquels on forma le noyau de la bibliothèque royale de Paris; là que mourut, bourrelée de remords, la vieille et cruelle Catherine de Médicis; là que se montra pour la première fois dans le monde la douce et tendre La Vallière; là enfin que furent signés les derniers actes du gouvernement impérial... et fuyons!



CHATEAU DE CHENONCEAU.

CHAUMONT. — AMBOISE. — CHENONCEAUX. CHANTELOUP.

Avant d'avoir eu le temps de fermer et de rouvrir trois fois de suite les yeux, nous sommes à Chousy, puis à Onzain, puis à Chaumont, et nous entrons dans Amboise, ou plutôt nous passons sur la crête de l'un des faubourgs de cette petite ville. Un pareil trajet, fait à la mode d'une pierre lancée par la fronde, ou d'un galet fouetté par un poignet vigoureux, sur la nappe unie d'une rivière, n'a-t-il pas quelque chose de vertigineux? Ne se croirait-on pas l'objet d'un conte de Schéhérazade au sultan Schahriar?

Cette impression s'empare d'autant plus de l'esprit du voyageur, qu'il n'a pas le temps de réfléchir, et que, devant lui, de quelque côté qu'il porte ses regards, se développe une suite de tableaux mouvants, colorés, merveilleux. Dans ce pays, qu'a enrichi la nature, et qu'a orné la main de l'homme, que de scènes diverses, en effet, étonnantes, variées, peintes à grands coups de pinceau par le divin ordonnateur de ce cosmos dont M. de Humboldt vient de scalper les entrailles! C'est à ce point qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, du génie de ceux qui agissent, ou de la puissance de celui qui les fait mouvoir; — du panorama qui frappe ainsi l'œil, ou de l'auteur même de ce chef-d'œuvre; — du monticule qui renferme le nid d'une fourmi, ou de la fourmi qui s'en est fait une retraite. En avant, en arrière, sous les pieds, sur la tête, sur les flancs, mille accidents, mille sensations, mille plaisirs : ponts, tranchées, viaducs, terrassements, remblais, Ossa sur Pélion, Pélion sur Ossa, et, au milieu de cet amoncellement, dont la

terre a fourni les éléments principaux : — un grand fleuve qu'une digue immense contient dans son lit; — des collines que décorent des ceps de vigne aussi nombreux là que les grains de poussière sur la voie; des vallées qu'arrosent de petites gaves — et que peuplent de bruyants moulins; — des châteaux — celui de *la Vicomté*, entre autres, — dont on entrevoit au loin les tourelles; — des chaumières où ceux qui les possèdent ont peut-être rencontré un cœur; — des paysans juchés sur un âne, comme le vieux Silène sur le sien, et trottant menu le long d'un ravin; — des bergères, la quenouille au sein droit, et chantonnant un *ranz*, tout en humectant leur chanvre; — des frelons bourdonnant dans l'air ou butinant dans le calice embaumé des fleurs; — des sansonnets, gazouillant leurs amours et se félicitant d'être au monde; — toute la nature, en un mot, s'unissant aux arts pour louer Dieu et le remercier de ses faveurs. Sublime concert, où vous assistez comme au fond d'un rêve, et dont la dernière note ne cesse que pour faire place au formidable soupir du dragon de fer qui vous traîne!

A *Chousy* — rien. Nous nous trompons. A deux pas de distance, dans les terres, pointent encore, à travers les mauves et la ronce, les vénérables ruines de l'ancienne et richissime abbaye de la Guiche, laquelle, fondée en 1227 par Jean de Châtillon, pour les demoiselles nobles du comté, posséda les tombeaux des comtes souverains de Blois, et disparut le jour où les communautés religieuses furent totalement supprimées.

Onzain, gros bourg situé sur la Cisse, se vantait naguère d'un château dont la fondation remontait au XII[e] siècle, d'après l'inscription gravée au-dessus de son entrée principale. Construit dans toutes les conditions voulues, sous le régime féodal, pour résister à un siége, ce manoir avait une ceinture de courtines, de bastions, de machicoulis, de ponts-levis, de créneaux. Catherine de Médicis en fit une prison


CATHERINE DE MÉDICIS.

pour le prince de Condé, après sa défaite à Dreux, et Voltaire y composa, sous les yeux du comte de Varac, son hôte, une partie du poëme de la *Pucelle* — le plus mauvais de ses écrits.

En face de *Chaumont*, deux villages, *Escure* et *Meuves* : le premier, réputé pour le bas de jambe de ses blanchisseuses et le haut du corps de ses laitières, c'est-à-dire la cheville arrondie et le corsage rebondi de ces deux intéressantes fractions de l'espèce humaine; le second, connu pour être habité une partie de l'année par Philémon et Baucis, couple charmant qui *descend le fleuve de la vie* comme autrefois nos grands pères, croissant et multipliant, suivant les préceptes de l'Évangile.

De *Chaumont* que vous dirai-je que vous ne sachiez? Chaumont, que vous apercevez là-bas, par delà la Loire, sur le haut de ce rocher de silex, au milieu d'une masse de verdure, Chaumont oc-

cupe une place dans l'histoire. Fondé par le *Diable de Saumur*, Gilduin, chevalier danois d'une rare vaillance, il fut livré par ses descendants à Thibault-le-Grand, comte de Blois, qui y donna, en 1153, des fêtes de toute sorte, et s'y fit remarquer par son luxe, celui de sa table surtout; après quoi, rasé à plusieurs reprises, rebâti, démembré, agrandi, fortifié, vendu, échangé, revendu, il devint successivement la propriété de la famille d'Amboise, des La Rochefoucauld, de Catherine de Médicis, de Diane de Poitiers, des d'Effiat. Le comte d'Aramont le possède actuellement, et y a fait de nombreuses restaurations en tout genre.

Chaumont a vu naître l'ami, le premier ministre de Louis XII, le fameux cardinal Georges d'Amboise, a reçu dans ses murs la spirituelle fille de Necker, madame de Staël, et a eu pour peintre un grand maître, — Alfred de Vigny. « Construit, nous dit » l'illustre auteur de *Cinq-Mars*, charmant livre » dont nous extrayons un feuillet — construit sur » la colline la plus élevée du rivage, il encadre » ce large sommet avec ses hautes murailles et ses » énormes tours; de hauts clochers d'ardoise les » élèvent aux yeux et donnent à tout l'édifice cet » air de couvent, cette forme religieuse de tous nos » vieux châteaux, qui imprime un caractère plus » grave aux paysages de la plupart de nos provinces. » Des arbres noirs et touffus entourent de tous côtés » cet ancien manoir, et de loin ressemblent à ces » plumes qui environnaient le chapeau du roi Henri; » un joli village s'étend au pied du mont, sur le » bord de la rivière, et l'on dirait que ses maisons » blanches sortent du sable doré; il est lié au châ» teau qui le protége par un étroit chantier qui cir» cule dans le rocher; une chapelle est au milieu de » la colline; les seigneurs descendaient et les villa» geois montaient à son autel, terrain d'égalité placé » comme une ville neutre entre la misère et la gran» deur qui se sont fait trop souvent la guerre. »

Qu'ajouter à cette description? Copierons-nous le livre entier? Peut-être nous laisserions-nous aller au charme du récit; mais déjà, comme nous l'avons dit, comme vous pouvez le voir, nous avons perdu de vue Chaumont, et *Veuves*, et *Canay*, et *Limeray*, et *Rilly*, et *Mosnes*, et *Charyé* — ports de mer où viennent rarement mouiller les navires à trois ponts. Une autre localité maintenant nous réclame : regardons!

« A l'orient de Tours, dit André Duchesne, est la » ville et le château d'Amboise, sur la rivière de » Loire, ville autant gracieuse en séjour et abon» dante en toutes sortes d'aménités qu'on puisse guère » voir en France. Ce n'était, au commencement, » qu'un bourg, assez renommé toutefois, dès le temps » même de saint Martin, qui vivait il y a plus de » douze cents ans, lequel y jeta les premières se» mences de la religion chrétienne et y bâtit les » premières églises. »

Amboise, en effet, dont l'origine remonte aux druides ou tout au moins à César, qui y fit camper



LÉGIONS DE CÉSAR

ses légions, et y creusa dans le roc des greniers; Amboise, où vous arriverez, si vous quittez d'ici le chemin de fer, en traversant l'île dans laquelle Clovis et Alaric déterminèrent à l'amiable les limites

de leurs États respectifs ; Amboise, que les Normands ravagèrent, et dont Adelande et Haimon, ces deux chefs de deux grandes familles, devinrent possesseurs, l'un occupant la ville, l'autre le château ; Amboise aujourd'hui ne fixera pas votre curiosité par sa beauté topographique en elle-même. Ville autrefois animée, florissante, luxueuse, elle a beaucoup perdu de son premier éclat. La révolution lui a été fatale comme à presque toutes les anciennes cités seigneuriales. Les rues, en grand nombre, dont elle est percée, étroites, tortueuses, pavées en pierres aiguës ou tranchantes, traversées d'une petite rivière, ou plutôt d'un large ruisseau dont le courant n'a pas toujours assez de pente, et dont les eaux, souillées par les nombreuses corroieries établies sur ses rives, exhalent souvent des miasmes fétides ; les maisons qui bordent ces rues, en bois pour la plupart, petites, étranglées, n'ayant qu'un étage ; enfin les carroirs, qui s'en partagent l'intérieur, les places publiques, le mail même, au sol souvent détrempé par la pluie et formant de larges cloaques, offrent à l'œil un aspect fort peu séduisant.

Mais s'il en est ainsi, à ne considérer que sa physionomie, par quelle vieille et noble illustration historique ne vient-elle pas, avec son château, réveiller votre indifférence ! Ne dirait-on pas, à la voir groupée, si chétive et si humble, au pied de cet imposant édifice, qu'elle s'est généreusement immolée à sa gloire ?

Voyez : bâti sur une masse de rochers qui commandent majestueusement toute la ville, ce château a ses approches défendues, d'un côté par la Loire, et de l'autre côté, vers la campagne, par un large fossé ménagé dans le roc. Ses murailles, crénelées et soutenues par de massifs contreforts, ses tours rondes et ses toits aigus, le svelte clocher de sa chapelle, enfin la chapelle elle-même, si riche d'ornements, si délicate dans tous ses détails, forment un ensemble gothique d'un frappant aspect.

A l'intérieur, rien de remarquable, quant à la distribution, à l'ameublement, aux peintures ; mais vous y monterez en voiture par une rampe en spirale réservée dans la concavité d'une tour de quatre-vingt-quatre pieds de hauteur, et là vous jouirez d'une vue devant laquelle on reste trois jours de suite en extase, comme en face de la mer, lorsqu'on la voit pour la première fois. Puis, en redescendant, et avant de repasser sous la herse, vous vous rappellerez que Charles VII fit fortifier cette royale demeure ; que Louis XI y institua l'ordre de Saint-Michel ; que Charles VIII y reçut le jour et y rendit l'âme ; que Louis XII y fit exécuter de grands travaux ; que François I[er] y donna l'hospitalité à Charles-Quint ; que Henri II, Marie Stuart, François II, Henri III, y ont passé tour à tour ; que Richelieu en fit une prison d'État ; que le duc de Choiseul l'acheta en 1764 ; que le duc de Penthièvre en devint ensuite acquéreur, et que de ce dernier elle est passée aux mains de son petit-fils, le duc d'Orléans, aujourd'hui le roi Louis-Philippe.

Les annales d'Amboise, de même que celles de Blois, sont du plus haut intérêt. C'est dans cette ville, vous ne l'avez pas oublié, que se passa l'un des plus sanglants épisodes des troubles religieux du XVI[e] siècle. « François II, avons-nous dit[1] dans la TOURAINE *ancienne et moderne*, François II, faible et malheureux monarque, laissant le pouvoir aux mains de la reine-mère, les persécutions exercées contre les réformés sous les deux règnes précédents recommencèrent avec une effrayante rigueur ; l'ère sanglante des Domitien, des Caligula, reparut plus implacable que jamais ; les tribunaux, l'inquisition, la chambre ardente, le parlement, rivalisant de zèle, se disputèrent avec une sorte d'acharnement les victimes. Toutefois, un pareil état de choses ne pouvait longtemps durer. Les excès ont des bornes, et l'on ne saurait impunément les franchir. Une conspiration terrible se forma. Noble élan de jeunes et généreux gentilshommes dont le dévouement devait aboutir à la mort !...

Leur résolution fermement prise, les conjurés s'organisent en secret. Il est résolu qu'on ôtera le gouvernement aux Guises en leur enlevant la personne du roi. Deux chefs dirigent l'entreprise : l'un, le prince de Condé, désirant rester inconnu, n'est désigné que sous le titre de *capitaine muet ;* l'autre, celui-là véritablement l'âme du complot, est un simple gentillâtre, nommé La Renaudie. Homme, dit-on, de méchante réputation et d'une équivoque moralité, calomnie s'il en fut jamais, il déploie dans la conduite de cette grande affaire une infatigable activité, une intelligence, une habileté extraordinaires. Il parcourt toute la France pour s'assurer des esprits ; il se rend en Suisse, à Genève, à Lausanne et jusqu'en Allemagne. Partout il recrute des partisans, des soldats, qui doivent venir le joindre au jour et au lieu indiqués. La Renaudie répond à toutes les objections : à ceux qu'un scrupule de conscience empêche de se rendre, il présente des consultations qui émanent des prédicants les plus renommés, notamment de Théodore de Bèze. Ces consultations, tout en rendant hommage au principe qu'il ne faut pas se révolter contre l'autorité légitime, établissent que les Guises, étrangers au pays, ne gouvernent en France qu'au détriment des princes du sang. Elles les montrent prêts à commettre une plus haute et plus coupable usurpation, celle de la couronne. A d'autres, qui craignent de se compromettre sur la foi d'un aventurier, il exhibe ses pouvoirs et nomme le chef principal. On le voit à Nantes tenir et prési-

[1] Louis Mercier, éditeur, 10, rue de Seine.

der une assemblée de notables conjurés, recevoir leur serment pour le *capitaine muet*, fixer le jour et le lieu où doit éclater la conspiration. De Nantes, allant trouver le prince de Condé, il se rend à Paris pour y « acheminer plus sûrement les affaires. »

La conjuration devait éclater le 10 mars 1560; on était à la fin de février, et rien des projets de La Renaudie n'avait encore transpiré, lorsqu'il eut l'imprudence de se confier à un avocat nommé des Avenelles, chez lequel il logeait. Des Avenelles était aussi huguenot; cependant, soit peur, soit scrupule, il révéla tout au secrétaire du duc de Guise, qui l'envoya lui-même à Blois sur-le-champ. Grand fut l'effroi à la cour. Elle se hâta de se rendre à Amboise. Les Guises imaginèrent d'abord, de concert avec Catherine de Médicis, de faire promulguer un édit de pacification en faveur des réformés, espérant de la sorte les ramener. Ce fut en vain. La Renaudie continua de faire avancer ses bandes vers la Loire. S'il eût aussi bien pu les réunir toutes sans encombre à Amboise, sans nul doute il réussissait. Une nouvelle trahison le perdit. Un gentilhomme du nom de Lignières vint tout découvrir à la reine-mère, le plan, les moyens, les dépôts d'armes, le nombre même des conjurés. Beaucoup d'entre eux, sans méfiance, furent aussitôt arrêtés.

Cet autre échec affecta les conjurés sans abattre leur courage, leur bouillante ardeur. Ils allèrent rejoindre le gros de leurs amis cantonnés dans le bourg de Noizay, à mi-chemin de Tours à Amboise, et s'emparèrent même du château, où le duc de Nemours vint les assiéger avec des forces supérieures. Pendant plusieurs jours leur intention fut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, de s'ensevelir sous leurs ruines plutôt que de se rendre. Mais, deux d'entre eux, Mazères et Raunay, ayant été pris sans armes, sous les murs du château, au moment où ils se promenaient, et comptant d'ailleurs sur la parole du duc, qui leur promettait des conditions honorables, ils entrèrent en accommodement.

Fatale confiance qui leur coûta cher!

En moins de vingt-quatre heures ils furent pour la plupart arrêtés, conduits à Amboise, condamnés à mort et exécutés. On pendit les soldats aux murs du château, aux arbres des chemins; on les jeta sans pitié à l'eau, les pieds, les poings liés. Les chefs seuls, plongés au fond des prisons, furent réservés pour de plus solennels supplices!...



LA TOUR DE VIEURY.

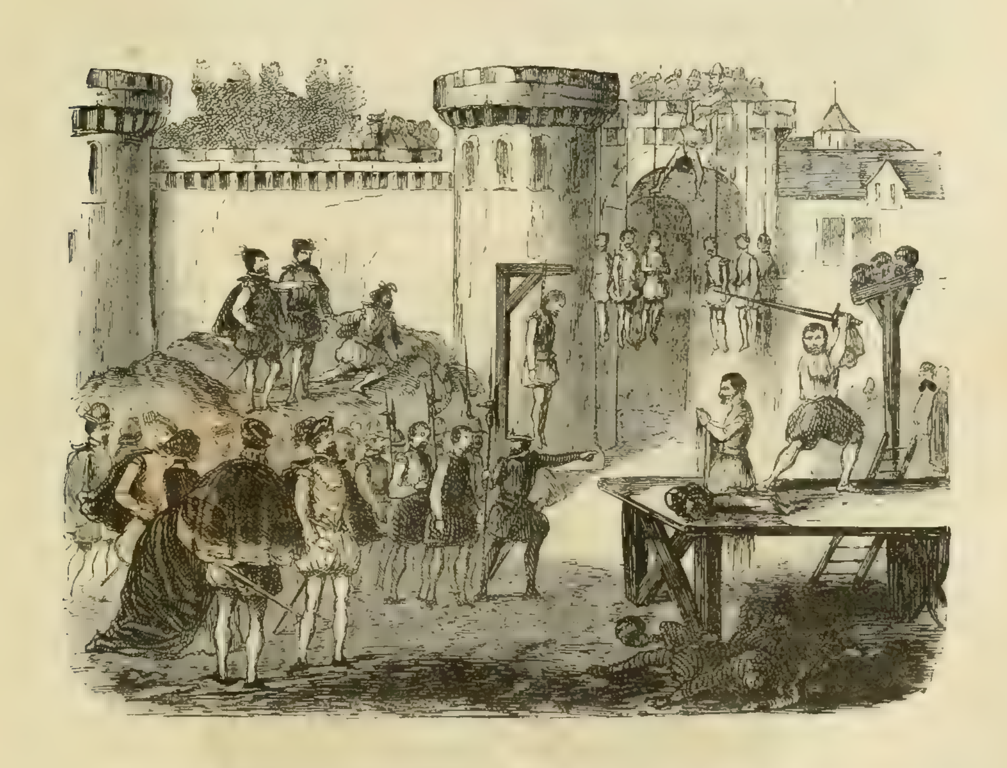
La Renaudie, cependant, continuait la lutte en désespéré. Il faisait de suprêmes efforts pour concentrer sur un seul point ses troupes éparses dans plusieurs villages, et dans le castel de *Vieury*. Sans compter

désormais sur la réussite, il voulait du moins tenter de sauver ses amis. Mais Dieu n'en avait point ainsi décidé. Comme il traversait, faiblement accompagné, la forêt de Châteaurenault, il fut rencontré par un détachement de deux cents chevaux, commandés par son cousin Pardaillan. Les deux parents s'attaquèrent avec fureur. La Renaudie, manqué par Pardaillan, dont le pistolet n'avait pas fait feu, lui plongea son épée dans le cœur, et tomba lui-même presque au même instant frappé d'un coup d'arquebuse par un des valets de Pardaillan. Son corps, porté à Amboise, fut pendu à un poteau, sur le pont de la Loire, avec cet écriteau : *La Renaudie, chef des rebelles;* après quoi on l'écartela.

De l'excès même du danger et des revers jaillit souvent l'héroïsme. La mort de leur chef n'effraya point ses soldats. Commandés par deux capitaines, Lamotte-Baracé et Cocqueville, tous deux jeunes, braves, ardents, dévoués, ils firent une dernière mais infructueuse tentative, et alors ce fut le signal donné aux bourreaux. Plus de quinze cents personnes moururent au milieu des tortures de toute sorte. « Les potences et les échafauds encombraient les » places publiques, dit un témoin oculaire. La Loire » était couverte de longues perches courbées sous » le faix des cadavres. »

Quant aux chefs, réservés, comme nous l'avons rapporté plus haut, pour couronner l'œuvre, ils furent traînés aux portes du château, et là, les Guises, après dîner, « offrirent le passe-temps de leur exécution aux dames. » Accoudés avec elles aux fenêtres du château, ils contemplaient ce spectacle, auquel on faisait assister forcément le roi et ses frères. Le cardinal de Guise leur désignait les victimes « avec les signes d'un homme grandement réjoui », et lorsque l'une d'elles mourait avec plus de courage que les autres : « Voyez, sire, disait-il, ces effrontés et enragés, voyez, la crainte de la mort ne peut abattre leur orgueil ! *Que feraient-ils donc s'ils vous tenaient !* »

Castelnau, que sa capitulation et les promesses du duc de Nemours ne purent sauver, expira la menace à la bouche. Villemongis trempa ses mains dans le sang de ses frères, et les éleva au ciel



avant de mourir : « Seigneur, s'écria-t-il, voici le sang de tes enfants, tu en feras vengeance ! » Seul, peut-être, parmi ses compagnons d'armes, le jeune et intrépide Jean de Lamotte-Baracé parvint à se sauver, et sous le règne suivant (celui de Charles IX) il devint chevalier du roi, gentilhomme de la chambre, et capitaine de cinquante hommes d'armes.

Au-dessus d'Amboise, fuyant à l'horizon, dans la

direction de Bléré, ne distinguez-vous pas la tête d'un édifice étrange, capricieux, fantastique? C'est la pagode du splendide manoir de Chanteloup.

Chanteloup, dont l'étymologie un peu hasardée peut-être (*Chante-loup*), provient, dit-on, de sa situation au milieu d'une forêt considérable, fut bâti, dans le commencement du XVIIIe siècle, pour la célèbre princesse des Ursins, par d'Aubigny, qui était, à l'en croire elle-même, *un peu plus que son intendant*, *un peu moins que son mari*. Après sa chute éclatante en Espagne, la princesse s'étant retirée à Rome, d'Aubigny devint propriétaire de son beau domaine, qu'il laissa lui-même, en 1733, au marquis d'Armentières, son gendre. Le duc de Choiseul en fit l'acquisition vingt-sept ans après, et dès lors Chanteloup devint, pendant l'exil surtout de son nouveau possesseur, une résidence en quelque sorte royale, un Marly, un Fontainebleau, un Versailles; le rendez-vous le plus à la mode des *talons rouges*, des *abbés galants*, des *Pompadours* d'un autre souverain; des *Voitures*, des *Colletets*, des *Chapelains*, d'un autre Mécène; lieu charmant, plein d'ivresse, de voluptés, de séductions, où, selon l'expression de madame du Deffant, « l'on usait sans souci l'existence par les deux bouts à la fois, le plaisir et la dévotion, comme pour la consommer plus promptement, et arriver à fond de train au néant sans pour ainsi dire s'en apercevoir, tant la pente devait être douce et le chemin semé de fleurs. »

A la mort du duc, le trop heureux vizir de cette somptueuse et enchanteresse demeure, Chanteloup passa au duc de Penthièvre, seigneur bienfaisant et peu disposé, par cette raison même, à continuer les ruineuses folies de son prédécesseur. Aussi le joyeux essaim prit-il sa volée pour d'autres contrées.

Aujourd'hui, de Chanteloup, de cet Eldorado, de ce paradis terrestre où se damnèrent avec tant de gaieté le rabat et la poudre, la cape et l'épée, la fine fleur enfin de cette grande noblesse de France qui s'en va, qu'est-il resté debout? Une pagode!

Ce monument, imité de l'architecture chinoise, a cent vingt pieds d'élévation, se compose de sept étages, qui vont toujours se rétrécissant en aiguille, est couronné par une boule dorée, forme le point central de la forêt d'Amboise, où a retenti si souvent le bruit des fanfares, le cri des chasseurs, les aboiements d'une meute, — et appartient à la famille d'Orléans.

De Chanteloup à Chenonceaux il n'y a qu'un pas, et, si nous l'osions, faisant ce qu'en terme de vénerie on appelle *une pointe*, nous irions saluer ce bel assemblage de tous les arts. Mais la vapeur n'est point à nos ordres, et le prote d'ailleurs nous le défend.

Reprenons notre course....

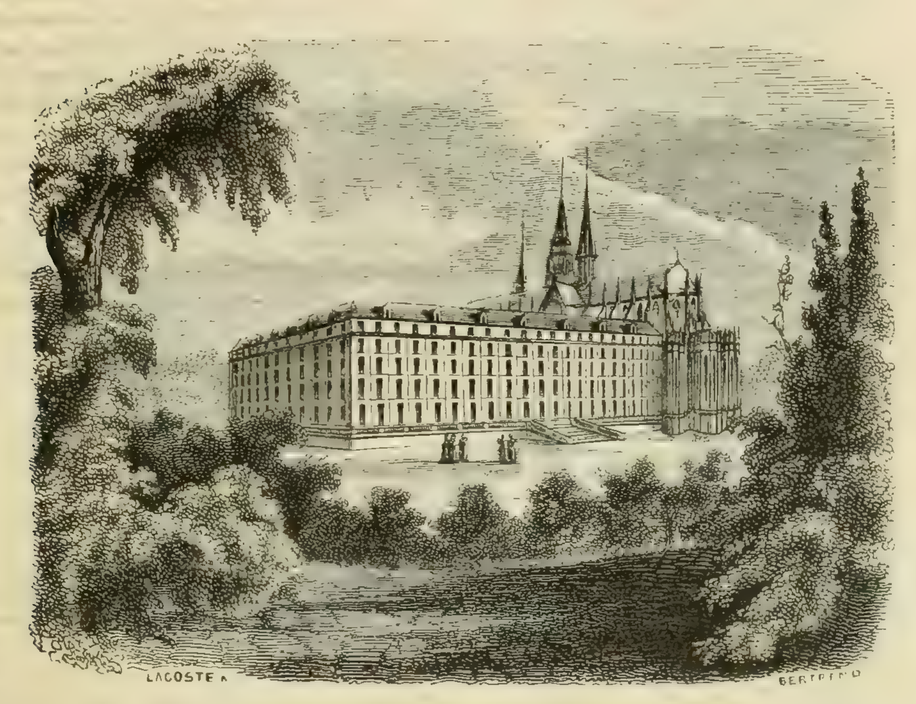
Bien que nous n'en ayons rien dit, après avoir franchi *Veuves*, nous sommes entrés de plain-pied dans le département d'Indre-et-Loire. Et du reste, ne vous en êtes-vous pas vous-même aperçu? N'avez-vous pas remarqué que nous passions dans un nouveau monde, chez un nouveau peuple, sous un nouveau ciel? que les collines y ont une autre forme, le feuillage une autre couleur, les oiseaux un autre langage, les passants une autre tournure, le soleil un plus vif éclat, toutes les fleurs un plus doux parfum, tous les fruits un goût plus exquis, tous les vins plus de malice et d'esprit? Vous ne pouvez, au fait, vous en être pleinement convaincu : mais, encore un peu, et vous saurez, à cet égard, à quoi vous en tenir.

En attendant, suivons des yeux ce beau fleuve dont Gresset a dit dans son ode au *cygne de Mantoue* :

Suspends tes flots, heureuse Loire,
Dans ces vallons délicieux;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des coteaux plus gracieux?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de si beaux cieux!

Où trouver en effet plus de poésie que dans le riant et gracieux paysage qui s'étend d'Amboise jusqu'à Tours? Ici, de pittoresques coteaux échelonnés les uns sur les autres, ruche immense dans les flancs abrupts de laquelle des milliers de villageois se sont creusés une alvéole qu'à défaut d'ailes, ces abeilles d'une autre espèce rejoignent souvent à l'aide d'une échelle ou d'un sentier étroit, taillé dans le roc vif; là, de nombreux hameaux aux toits de tuile, aux murs blancs, aux haies de chèvrefeuille et de jasmin, aux poules gloussantes et pondeuses; plus loin, de gais moissonneurs, vivante image du tableau de Léopold Robert, allant, la fourche à trois branches à la main, le bissac garni de pain bis et de lard frais sur l'épaule, charger leurs avoines; ailleurs, de riantes jeunes filles, andalouses de la Touraine, au sein bruni, au regard éveillé, aux jupes courtes, érussant des feuilles, provende d'hiver pour l'étable, ou ramassant de l'herbe; plus loin encore, le bourg de *Vouvray*, qui s'enveloppe entre deux collines dont la main de Dieu a fait un Éden; le village de *Vernou*, que M. Bacot a rendu célèbre par ses splendides jardins, ses pièces d'eau, ses ponts aériens, ses petits pavillons, ses grands et beaux cygnes; la baronnie de *Rochecorbon* et la menaçante lanterne de son manoir, ruine fameuse dont le seigneur signait audacieusement : *Ego Corbo gratiâ Dei*, formule qu'employaient seuls les rois de France; le curieux escalier de *Saint-Georges*, qui menait au château-fort du même nom; la vieille abbaye de *Marmoutier*, que fonda saint Martin, dans une thébaïde, qui devint l'une des plus importantes du royaume,

et dont vous ne trouverez plus qu'un donjon, deux ou trois tourelles isolées, quelques pignons oubliés par la main du démolisseur, de larges et massifs lambeaux de murs, un jardin immense et des caves;

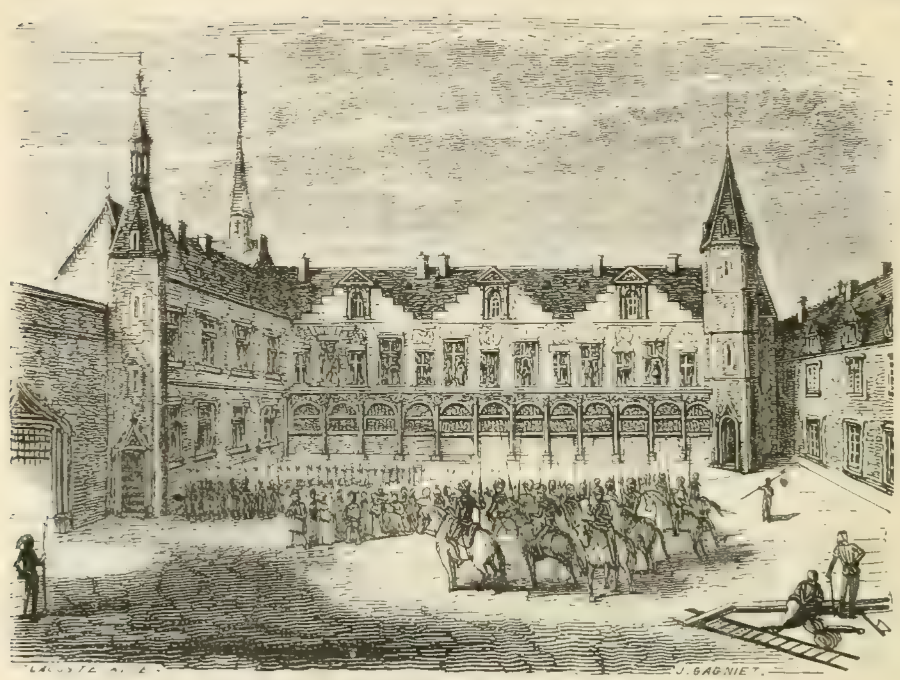


ABBAYE DE MARMOUTIER

enfin, brochant sur le tout, et l'égayant par la diversité de leurs aspects, un nombre incalculable de maisonnettes, de villas, de bastides, de castels, de fabriques, de clochers, de tourelles, de jardins et de charmilles, de pelouses vertes et de terrasses, d'espaliers, de serres chaudes, de taillis, de fontaines, de petites grottes, de vergers, de pépinières, sorte de *val parayso,* à la vue duquel Le Tasse a écrit : *la terra e molle e lieta, e dilettosa;* que le P. Rapin a peinte en ces mots : *magna parens hortorum;* et dont M. Scribe a fait chanter par ses huguenots les délices et les séductions.

Croyez-vous que beaucoup de pays au monde puissent offrir d'aussi puissants attraits que les campagnes de la Touraine, cette terre promise des Anglais, cette Italie des touristes, cette Pompéia des rentiers?... Quelques kilomètres encore, et de nouvelles surprises vous attendent. En face de *Mont-Louis*, ce délicieux village dont le clocher ressemble à la petite enclume renversée d'un ferblantier, et que vous entrevoyez là-bas, de l'autre côté de la Loire, au milieu d'un groupe de noyers, le rail-way décrit une courbe gracieuse et nous ramène vers la Loire. Un moment vous pouvez penser que tout le convoi va se précipiter dans le fleuve et le passer à la nage; détrompez-vous. Après avoir traversé la magnifique levée que fit construire Louis-le-Débonnaire, nous rasons la surface d'un pont dont la hardiesse, l'élégance et la solidité attesteront aux races futures le talent des ingénieurs de notre époque, nous entrons, semblables à une bombe, dans les *varennes* de la *Ville-aux-Dames*, commune que les eaux de la Loire fertilisent comme le Nil les terres de l'Égypte; nous labourons un sol dont les possesseurs sont de parfaits gentilshommes en sabots, en feutre à grands bords, en guêtres de toile blanche, en veste à longues basques, seigneurs suzerains qui portent les cheveux plats, récoltent eux-mêmes leurs pois-riz, viennent à la ville les changer contre des écus, habitent tous des fermes, et pourraient avoir des châteaux; après quoi, laissant derrière nous le canal qui unit le Cher à la Loire, nous abordons à l'immense gare de Tours

Sortons du wagon, s'il vous plaît, et, tout fiers d'avoir fait soixante lieues sans que ce voyage ait dérangé l'économie de notre cravate, froissé notre chevelure et terni nos gants jaunes, pénétrons dans le *Cæsarodunum* des Turones, et faisons nos observations.



LE PLESSIS-LES-TOURS SOUS LOUIS XI.

TOURS.

Au premier coup d'œil, que vous en semble? Des entrées dont rien ne saurait raconter le prestige; un pont qui n'a point son égal en France, en Europe, autant dire dans le monde; des promenades ombragées de grands et beaux arbres; des quais d'où la vue plane sur un bassin ravissant; un champ de mars que le *sport* pourrait métamorphoser en *turf*; des carroirs du milieu desquels jaillissent d'élégantes fontaines; une rue Royale ornée de riches et nombreux hôtels; une cathédrale qui arracha à Henri IV cette exclamation : *Ventre-Saint-Gris, le beau bijou! il ne lui manque qu'un étui!* des monuments auxquels se rattachent les noms célèbres ou vénérés de Charlemagne, de Saint-Martin, du duc de Guise, de Saint-Julien, de Notre-Dame-la-Riche, de Jacques-de-Beaune, de Briçonnet, de Louis XI : à vol d'oiseau, voilà Tours. N'est-ce pas là l'idée que vous vous en étiez faite? Tours, ville de luxe, de plaisir, de bonne chère, d'amourettes, de repos, est pleine de flâneurs qui s'y abreuvent à la coupe de ce *far-niente* qu'on ne trouve que là ou à Naples. Les Anglais y ont planté leur tente en grand nombre, les proscrits y viennent chercher l'oubli de leurs chagrins, les malades un remède à leurs maux, les richards l'emploi de leurs espèces, et ceux qui n'en possèdent pas, le moyen d'en gagner en se croisant les bras, ce qu'on ne peut également rencontrer qu'à Tours, après s'y être fait naturaliser.

Regardez les indigènes : quelle bonne mine! quel air de jubilation! Dans tous leurs traits, quelle satisfaction de soi-même! Ne sont-ce pas bien là les élus de la Providence? Ne semblent-ils pas avoir été mis au monde pour jouir? Modeste, au surplus, est leur ambition; que la destinée leur fasse trois mille livres de rente, leur *ultima spes*, et aussitôt, enfourchant un aliboron, ils courent acheter *une campagne* (c'est leur mot) et s'y retirent, heureux de voir fumer leur toit de chaume, et de pouvoir, quand ils s'en souviennent, répéter avec Virgile : *Deus nobis hæc otia fecit!*

Revenons à leur ville capitale.

Tours « grande, ample et l'une des plus belles cités du royaume, est si bien placée, qu'on ne saurait rencontrer une meilleure assiette, suivant le R. P. Martin-Marteau; Tours, ville coquette, parfumée, séduisante aussi, et par ses pruneaux, qui viennent de Chinon, et par ses grisettes, au petit bonnet rond, et par ses rillettes, que consomme Paris, et

par ses redoutes, peuplées de charmantes femmes, et par son Bourgueil, le nectar du roi, et par son ciel pur, quand il ne pleut pas, et par ses festins, qui durent vingt-quatre heures, et par son champagne, que produit Vouvray, et par ses dindons — quel honneur! — appelés dans le monde tourangeaux, enfin par l'esprit malin, caustique, cancannier, médisant, prime-sautier, amplificateur, pittoresque, abondant, facétieux, meurtrier, sans façon, de bon aloi, de bonne guerre, sentant la pierre à fusil et le salpêtre — de ses habitan...tes; — Tours, est l'une des plus anciennes cités du royaume et en même temps l'une des plus illustres au point de vue de l'histoire et des arts. A elle seule ferait les frais d'un volume.

Mais ne pouvant, et pour cause, vous y retenir trop long-temps, nous irons, si vous le permettez, nous asseoir au point le plus élevé de la *Tranchée*. De là, un panorama dont la plume et le pinceau doivent renoncer à rendre le magique effet, se déroule au regard : ici la Loire, descendant majestueusement dans son large lit, sillonné de voiles blanches, parsemé d'îlots, frais bouquets de verdure; là, le magnifique pont qui unit ses deux rives; à gauche, les ruines si pittoresques de celui que construisit le comte Eudes; en avant, la ville elle-même avec ses grosses tours, ses nombreux clochers et ses dômes; enfin, au loin, à l'horizon, le Cher serpentant dans une vaste plaine, et, sur ses bords, les ruines du Plessis!.. Peut-être pourrait-on trouver ailleurs un ensemble plus saisissant, plus grandiose, mais non d'un aspect plus harmonieux, ni plus riant.

Saint-Gâtien, Saint-Julien, la Tour de Guise, l'Hôtel-de-Ville, le Musée, la tour de Charlemagne, celle de l'Horloge, l'église des Carmes, Notre-Dame-la-Riche, le nouveau Palais de Justice, l'embarcadère du chemin de fer, l'hôtel Gouin, celui de la Cordelière, l'Hospice-général, l'Archevêché, la Préfecture, le Collége royal, le Pont-Neuf, la porte feu Hugon, les places d'Aumont, du Grand-Marché, de la Foire-le-Roi, les rues du Renard, des Trois-Pucelles, du Petit-Gars; enfin, dans ces rues, sur ces places, de vieilles et curieuses maisons : tels sont les monuments, les quartiers, qui frappent d'ici votre vue, et dont nous devrions, en bonne conscience, vous dire quelques mots. Nous vous parlerons des plus apparents, et vous engagerons à voir les autres de plus près.

Saint-Gâtien doit son origine à un centurion romain — ce qui nous reporte à l'époque où le christianisme fut introduit pour la première fois en Touraine. Cornélius (ainsi se nommait le dignitaire), nouvellement admis au baptême, ayant donné sa maison à l'évêque de Tours, Lidoire, le saint prélat en fit une chapelle, qui devint plus tard une église, puis une métropole, sous le nom vénéré qu'elle porte encore aujourd'hui. Détruite plusieurs fois par le feu, et restaurée avec un grand soin, elle a parcouru, dans sa construction générale, cinq périodes : à la dernière phase du style romano-byzantin appartiennent quelques arcades réservées au bas des deux tours; à la période ogivale primitive appartiennent l'abside, le chœur et les chapelles absidales; à l'ogivale secondaire, le transsept et les deux travées de la nef; à l'ogivale tertiaire, la nef, les chapelles accessoires et le portail; enfin à la période de la renaissance, la partie supérieure des tours, dont on atteint la galerie par 305 marches, et le sommet par 392 marches. Mais ne vous semble-t-il pas que le temps, non moins que la main des hommes, ait pris à cœur de respecter cette belle cathédrale, si légère dans ses détails, si puissante dans son ensemble? A voir d'ici l'épaisse couche de rouille que les années, en passant, ont versée de tous côtés sur son dôme, ne diriez-vous pas d'un monument de bronze?

Saint-Julien, église et abbaye, est d'une fondation fort ancienne également. « Entre Tours et Châ-
» teauneuf, non loin des bords de la Loire, il y
» avait autrefois, dit la chronique de Jean Chenu,
» une grande place inhabitée, remplie seulement de
» quelques bois de chastaigniers, prés et pascages,
» auquel lieu les anciens chrétiens avaient fait une
» petite grotte sous terre, en laquelle on descendit
» par des degrés, et de laquelle fut faite une chapelle
» dédiée à l'honneur de la Vierge, appelée pour lors
» *Notre-Dame-des-Escaliers.* » Clovis, vainqueur des Visigoths, à Vouglé, éleva sur la grotte une autre chapelle, dont Licinius, neuvième évêque de Tours, bénit les premiers travaux en 509, et dont l'un de ses successeurs, Ommat, fit la consécration une vingtaine d'années après. Plus tard, des moines d'Auvergne vinrent s'établir alentour, s'y construisirent eux-mêmes des cellules, et formèrent, soumis à la règle de saint Benoît, le noyau d'une abbaye à laquelle Grégoire de Tours confia les reliques de saint Julien, qu'il avait rapportées de Brioude.

L'œuvre des Bénédictins éprouva le sort commun à tous les édifices religieux pendant le IXe et le Xe siècle, elle fut ruinée par les Normands. Relevée par Théotolon, archevêque de Tours, elle eut encore à subir divers sinistres, réparés presque aussitôt par la pieuse main des fidèles. Le décret de l'Assemblée Constituante, en dispersant les Bénédictins, enleva leur église au culte, et depuis lors les marchands chassés du temple y rentrèrent, ramenant avec eux la profanation.

Mais, heureusement, les mauvais jours sont passés, le temps des épreuves est fini. Saint-Julien, une dernière fois restauré, avant peu reconquerra sa destination première, et ce sera justice. Ce beau monument a cet avantage sur les églises du moyen âge, vous le reconnaîtrez en l'examinant avec soin, que, depuis sa base jusqu'à son sommet, suivant l'expres-

sion du chroniqueur, il a été en quelque sorte bâti par la même main, d'un seul jet, et qu'il est vierge de toutes aggrégations d'époques et de styles différents.

La *Tour de Charlemagne* et celle de l'*Horloge*, qui occupent le milieu de la ville, du point où nous sommes, en déterminent effectivement le centre. Elles faisaient autrefois partie de l'ancienne et vénérable église de Saint-Martin. Aujourd'hui la dernière n'a d'autre destination que d'indiquer l'heure aux habitants du quartier, ainsi que vous l'apprennent son nom et l'énorme cadran qu'elle porte sur son front, mais que vous ne pouvez d'ici voir. L'autre, semblable aux pyramides d'Égypte, fut élevée sur



TOURS DE CHARLEMAGNE ET DE L'HORLOGE.

le tombeau de l'une des femmes de Charlemagne, Luitgarde, fille du roi des Obotrites. Cette princesse était aussi belle que courageuse. « Elle aimait, dit » Mézeray, les plaisirs de la chasse, maniant un » cheval avec autant d'adresse que cavalier de sa » cour, et lançant le dard aussi à propos qu'aucun » de ses veneurs. » Chaque matin, pendant son séjour à Tours, elle partait, escortée d'une cour nombreuse, pour la forêt la plus proche, et ne rentrait que fort tard le soir. Un jour, à la suite d'une chasse à laquelle l'empereur avait pris part, et où Luitgarde s'était plus fatiguée que d'habitude, elle fut atteinte de tranchées qui prirent tout d'un coup un caractère de gravité tel qu'en moins de quelques heures « elle passa de vie à trépas. » Charlemagne pleura amèrement sa mort. Il la fit inhumer dans la basilique de Saint-Martin, et présida lui-même à ses funérailles, pour lesquelles on déploya une magnificence impériale.

La Tour de Guise, que vous apercevez là-bas, à votre gauche, sur le quai, faisant partie de l'ancien château de Tours, et rappelle un fait historique important : l'évasion du jeune duc de Guise, fils du *Balafré*. Ce prince avait été renfermé, après la catastrophe de Blois, dans le plus grand donjon de Tours. Il y était depuis deux ans et huit mois, sous la garde des seigneurs d'O et de Rouvray, capitaines de cent hommes, et sous celle de trente archers, deux exempts et douze Suisses, lorsqu'il forma le projet de s'évader. Quoique les archers fussent alternativement chargés de le surveiller, et eussent reçu l'ordre de ne laisser coucher aucun de ses domestiques auprès de lui, il parvint néanmoins à se créer des intelligences au dehors.

Voici, du reste, d'après les documents et rapports officiels déposés à l'Hôtel-de-Ville, comment il réussit dans sa périlleuse entreprise.

« Le 15 août, jour de l'Assomption, le prince » s'était rendu, selon sa coutume, à la chapelle » du château pour y entendre la messe. Ses dé- » votions faites, il revint à la tour; mais, au mo- » ment d'y entrer, il aborda familièrement ses gar-

» des, ce qui lui arrivait souvent, et leur porta un » défi à qui gravirait le plus rapidement, à cloche » pied, l'escalier à vis qui menait à ses appartements. » Les gardes se mirent à rire. Voyant qu'aucun d'eux » n'ose lui répondre, le duc prend brusquement son » élan, franchit les marches quatre à quatre, se » jette dans sa chambre à coucher, et en ferme la » porte aux verrous. Ensuite, ordonnant à ses do- » mestiques de ne point ouvrir, quelques menaces » qu'on leur fasse, et sachant bien que la porte, » doublée en fer, résistera long-temps aux attaques » dont elle va être l'objet, il s'empare d'une corde » qu'on lui avait apportée la veille dans son linge, » l'attache à un bâton qu'il passe entre ses jambes, » après quoi, ouvrant la fenêtre, il se fait descendre » par ses gens.

» Au moment où il allait atteindre la terre, quatre » coups de feu sifflent à ses oreilles : ce sont les » gardes du château qui l'ont aperçu. Effrayés, à ce » bruit, ses domestiques lâchent la corde, et il tombe » d'une hauteur de quinze pieds ; mais, sans s'oc- » cuper de la blessure qu'il s'est faite au genou, il » se relève, stimulé par la voix aiguë d'une vieille » femme qui s'épuise à crier : *Le Guisard se sauve!* » longe les murs de la ville, et gagne le faubourg de » la Riche.

» Là, il s'empare du cheval d'un boulanger, qu'il » trouve attaché à une porte, et s'élance dessus. » Mais à peine a-t-il fait dix pas, qu'il est obligé de » s'arrêter : la selle, désanglée, tourne sous lui. A ce » moment, un soldat le rejoint. C'en est fait, il va » falloir rentrer de bonne grâce en prison. Quel n'est » pas l'étonnement du prince en retrouvant dans » cet homme, nommé Barillet, un ancien ligueur! » Barillet avait une monture meilleure que celle du » fugitif, plus solide et mieux harnachée : tous deux » firent échange, et le duc, prenant le galop, eut en » peu de temps rejoint les siens. »



FUITE DU DUC DE GUISE.

L'hôtel de la Cordelière, le plus curieux monument en son genre qu'il y ait à Tours, est enfoui par malheur dans les méandres d'un quartier sombre, disons-le même, misérable, et depuis long-temps mal famé. Vous ne pouvez découvrir d'ici que le sommet découronné d'une haute tour dans l'intérieur de laquelle se développe la spirale de son escalier principal. Personne jusqu'à présent n'a pu nous apprendre le nom de son fondateur et l'époque, au moins certaine, de sa construction. Tristan l'Hermite, le *compère* de Louis XI, en aurait jeté les premières assises, si l'on en croit les traditions populaires; la science archéologique, au contraire, en attribue l'édification à quelque dame de la cour d'Anne de Bretagne. Une cordelière, placée sur la façade extérieure de l'hôtel, à une hauteur d'envi-

ron cinq pieds, et repliée gracieusement sur elle-même de manière à former une boucle terminée par un gland à franges, a donné naissance à ces deux versions, toutes deux contradictoires, on le voit. Pour quelques-uns, cette cordelière représente la corde à nœud coulant qu'employait le grand prévôt dans ses redoutables expéditions; aux yeux de beaucoup d'autres, elle est l'emblème du veuvage dont la belle héritière de la vieille Armorique ceignait sa taille élégante.

Quoi qu'il en soit, cet édifice, nous le répétons, un des plus curieux de son époque, un des mieux conservés que possède Tours, mérite à tous égards l'attention dont il est l'objet. Les fenêtres, sur trois étages qui le composent, toutes d'inégale grandeur, sont divisées par des croisillons en pierre et couronnées d'un cordon de feuillage appuyé sur des lions couchés. Le pignon, à degrés, est percé d'une quantité de petits trous carrés vraisemblablement ménagés dans l'hospitalière intention de donner asile aux moineaux du voisinage.

Dans la cour, où l'on pénètre par un sombre couloir, autre aspect : les plates-bandes des fenêtres se distinguent par des sculptures d'un genre bizarre, des personnages d'inégale grandeur, des animaux fantastiques, des oiseaux, des feuillages capricieusement disposés. Au-dessus des fenêtres prenant jour au nord, se lisent ces mots, qui ne nous paraissent pas, quelle que soit notre bonne volonté, l'expression du violent chagrin d'une veuve :

ASSEZ AVRONS	ET PEV VIVRONS
PRIE DIEV PVR	PRIE DIEV PVR.

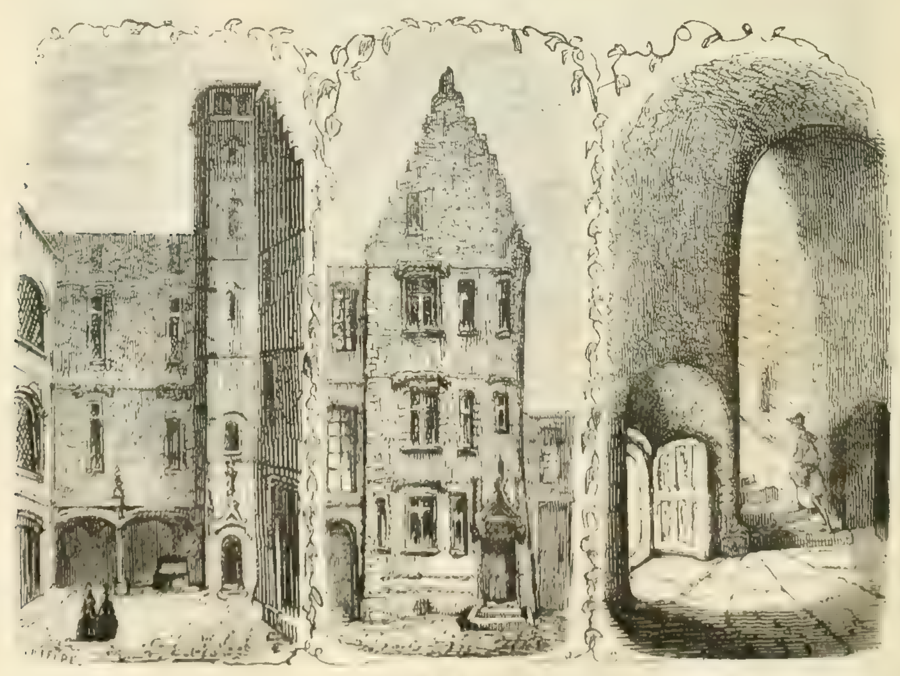
De chaque côté d'une porte ouvrant à l'occident, des anges soutiennent un écusson dégradé. A droite de cette porte, deux arcades cintrées forment un hangar sous l'abri duquel se voit un homme dans une hotte, tenant une cruche à la main, et un puits à margelle, entouré de la cordelière. La cage de l'escalier, dont l'entrée est surmontée de clochetons et d'une double croix en feuilles frisées, dont les parois, la spirale et la voûte sont en briques d'une ordonnance admirable, nous semble un chef-d'œuvre d'exécution.

A l'intérieur, peu de vestiges dignes d'être signalés. Au rez-de-chaussée, seulement, une grande pièce aux lourdes solives peintes en brun et dorées, à l'immense cheminée en bois sculpté avec art. Au-dessus de cette cheminée, un tableau dont il paraît presque impossible de reconnaître le sujet. A droite, un trophée d'armes; à gauche, ce vers latin en lettres d'or :

Vicisti Telemoniadem, tu, dignior armis.

Au-dessous :

Tandem, tandem, justitia obtinet.



HOTEL DE LA CORDELIÈRE.

L'*Archevêché*, la *Préfecture*, le *Collége royal*, l'*Embarcadere du chemin de fer*, l'*Hospice général*, le

Nouveau Palais de Justice sont de forts beaux édifices, spacieux, bien aérés, tenus avec un soin admirable, et parfaitement appropriés au service pour lequel l'édilité tourangelle les a fait construire. Dans une ville, ils produisent un admirable coup d'œil; on passe devant eux avec une sorte de respect. Ils vous font l'effet d'un homme de haute stature à côté d'un Lilliputien.

Le *Pont-Neuf*, que nous traversons en ce moment, a coûté plus de cinq millions, se compose de quinze arches elliptiques, chacune de vingt-cinq mètres d'ouverture, date de la fin du siècle dernier, et a été témoin d'un épisode auquel la rumeur publique a donné de malignes interprétations.

Ceci nous reporte à la fin de l'Empire. « En 1815, » dit le mémorialiste auquel nous empruntons ces » détails, les Prussiens envahissent la France et » paraissent devant Tours. L'entrée de la ville leur » est interdite. Le pont est miné. Une porte, de » chaque côté de laquelle sont braquées deux pièces » de canon, s'élève à la hâte à l'extrémité de ce » pont, du côté de la rue Royale. Deux canonniers, » debout, la mèche allumée, n'attendent qu'un si- » gnal pour faire leur service. Le pont, désigné pour » ligne de démarcation, est transformé en bivouac. » Loin cependant de s'irriter de ces démonstrations, » les Prussiens prennent gaiement leur parti : ils » s'installent dans le faubourg de Saint-Symphorien. » Les habitants leur tiennent compte de cette rési- » gnation. On les voit du 24 juillet, où les alliés » étaient arrivés, au 21 septembre, où ils repar- » tirent, communiquer avec eux, assister à un bal » donné à l'occasion du roi de Prusse, » etc.

Voilà ce que dit le mémorialiste : voici ce qu'ajoute de son côté la chronique :

« Quelques danseurs (au féminin) s'étant attardés, séduits sans doute par le cordial accueil des officiers d'Outre-Rhin, leur courtoisie, leur bonne mine, et ayant dépassé l'heure où l'on fermait rigoureusement la porte, furent obligés de coucher au bivouac. Plus heureux, beaucoup de maris avaient pris les devants, et regagnèrent tranquillement leurs lits, ne se doutant pas qu'ils allaient justifier l'axiome : *Le bien vient en dormant*. Neuf mois après cependant ils s'en aperçurent, — c'est toujours la chronique qui parle, — et quelques-uns, trop riches déjà de pareils dons, protestèrent contre ce nouveau bienfait des Germains; mais le Code civil calma leurs scrupules; le *pater iste est quem nuptiæ demonstrant* leur prouva, trop tard hélas! le danger, pour certaines organisations féminines, de coucher au bivouac après le bal. »

La rue des *Trois-Pucelles* a un nom dont l'étymologie prend sa source dans une tradition empruntée au *Nouveau Palais des curieux*, du chanoine tourangeau Béroald de Verville, ouvrage rare et fort inconnu.

Dans l'ancienne ville de Tours vivait autrefois un juif. Riche et honnête, ce descendant d'Israël avait une fille belle, *plaisante à voir*, et encore plus spirituelle. Lorsqu'elle fut d'âge à songer au mariage, son père lui présenta un pauvre enfant de sa tribu, qui n'avait d'autre fortune que son amour, d'autre espérance que l'avenir. Sarah trouva cette dot flatteuse, assurément, mais insuffisante, et refusa dédaigneusement l'offre.

« Où rencontreras-tu mieux que Tobie? lui dit le bonhomme. Il n'est pas riche, sans doute, peu favorisé de la nature, j'en conviens encore : mais il est simple et sera fidèle, tandis que les enfants du siècle qui te pourront mieux plaire ne seront qu'*orgueil et impiété*. Au surplus, si tu n'en crois pas mon expérience, cherche toi-même, j'y consens, et je veux, avant trois mois, voir à tes pieds un abbé, un chevalier et un prince.

Quelle fille d'Ève eût résisté à pareille proposition? Sarah, suivie d'une nombreuse escorte, partit pour la Bretagne, afin d'y tenter la fortune. Un roi, nous ne savons lequel, mais un roi jeune et beau, riche et puissant, régnait alors dans la vieille Armorique. Sarah parut avec éclat à sa cour, et comme, sous le prétexte d'un vœu, elle refusait de se nommer, on ne la désigna que sous le nom de la *Pucelle inconnue*. Le prince, tout naturellement, devint amoureux fou d'elle, et lui déclara sa flamme. *Conquérir un moine, chose facile*, dit-on vulgairement. Il en fut de même du chevalier; quelques œillades langoureuses le firent tomber dans le piége où s'étaient déjà pris les deux premiers soupirants. Tous trois reçurent la même réponse et le même rendez-vous, à Tours, le jour du Vendredi Saint. Il leur restait à savoir le nom et la condition de leur Armide. Jamais prince, moine ou chevalier, en bonne fortune, ne s'étaient trouvés si embarrassés.

Pour en sortir, le prince envoie ses équipages par toutes les rues s'enquérir d'une belle et ravissante demoiselle, dite la *Pucelle inconnue*. Le moine, pour son couvent, fait une quête dans toutes les maisons : peut-être y rencontrera-t-il la dame de ses pensées. Mais comme il ne se présenta pas dans le quartier des Juifs, il en fut pour sa peine, aussi bien que le prince. Le chevalier ne fut pas mieux inspiré, il porta des *défis à l'univers* et des *appels à la chevalerie* de la Touraine, pour en obtenir le nom de sa belle : l'univers et la chevalerie demeurèrent sourds à sa voix.

Les trois Amadis étaient donc à bout de leurs recherches, lorsqu'ils reçurent chacun un billet leur enjoignant d'aller de porte en porte jusqu'à ce qu'il leur fût répondu : « *Me voilà pour vous*. » Reconfortés par cette idée qu'un regard aimé veille sur eux, ils rentrent en campagne, suivis de Sarah déguisée en page. La jeune fille s'amuse beaucoup sans doute de leurs angoisses; mais il n'en est pas de même

des bons bourgeois de Tours ; ils s'impatientent de ces allées et venues continuelles, et envoient à tous les diables l'introuvable pucelle et ses poursuivants.

Pourtant ceux-ci finissent par arriver au but de leurs désirs. Le bienheureux mot de ralliement a retenti à leurs oreilles. Le moine, le premier, en l'entendant, se précipite dans une pièce vaste et obscure ; le prince arrive à son tour, aperçoit une forme humaine et s'élance... Mais, ô douleur ! ô déception ! au lieu de la délicieuse tête de la jeune fille, c'est la face rubiconde et joufflue, c'est la barbe hérissée du moine qu'il embrasse ! Le moine crie, le prince jure et frappe ; le chevalier, survenant au moment le plus dramatique, tire sa dague, et, sans s'informer de la cause du débat, frappe à tour de bras, de la poignée, sur ses malheureux rivaux, lesquels ne se *portent faute de lui rendre coup pour coup et malédiction pour malédiction.*

Le jour vint enfin mettre un terme à cette lutte : nos trois champions, gonflés de rage et noirs de horions, s'expliquent enfin, et finissent par reconnaître qu'ils ont été mystifiés. Alors s'unissant dans un même sentiment de vengeance, ils recommencent leurs recherches de plus belle, ne rêvant plus cette fois *avec une pensée d'amour*, mais de colère.

... Ils chercheraient encore, dit le naïf légendaire, si, dans la semaine de la Pâque suivante, la malicieuse fille de Jacob ne leur eût envoyé un nouveau billet signé cette fois de sa belle main, leur faisant part de son mariage avec le jeune Tobie, et de son départ pour la ville de Metz. Elle avait reconnu, ajoutait elle, pendant son séjour à la cour de Bretagne, qu'un simple enfant de Moïse était, malgré les apparences, préférable à tous ces brillants fils de Bélial, dont les douces paroles cachaient le *mortel venin et le dard empoisonné qui précipita l'homme hors de l'Eden.*

Par suite de cette aventure, que notre respect pour les mœurs nous a forcé de modifier, la rue où demeurait la belle et aventureuse juive, mondaine trinité qu'avaient en vain poursuivie trois hommes, se nomma la rue des *Trois-Pucelles*. Ce que devinrent les trois amoureux, tous trois éconduits, battus, et sans doute peu contents, c'est ce que le gai Verville n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Tours contient, indépendamment des édifices que nous venons de vous montrer à la course, dix-sept places publiques, douze barrières, deux cimetières, treize fontaines, un vieux pont, trois halles, un abattoir, quatre casernes, un hôtel du commerce, une salle de spectacle, une bibliothèque, un musée, un nombre incalculable de rues et de maisons religieuses.

Mais nous vous les passerons sous silence. La statistique est une fort belle chose, dans un livre de statistique ; dans un voyage pittoresque, elle change complétement de valeur. Si cependant vous y teniez trop, nous vous renverrions à l'excellent Guide de M. le docteur A*** G***. Quoi qu'en ait dit l'un de ses honorables collègues à la société d'archéologie, pour qui toute œuvre issue d'une autre plume que la sienne est une chose éminemment indigeste et fiévreuse, ce petit livre ne porte point *autant de fautes que de lignes ;* on peut le consulter avec fruit, toujours, et surtout avec intérêt.

Quant à nous, notre tâche est finie. Un moment déposant la plume que nous venions d'employer à de plus graves travaux, pour faire une excursion humoristique dans le domaine de la fantaisie, et tout à la fois de la réalité, nous avons tant bien que mal rempli le mandat que nous avaient confié nos amis.

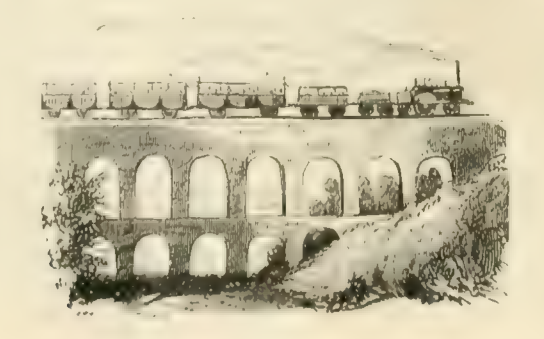
Cher lecteur, faites maintenant comme nous ; la nuit est venue, le convoi de demain vous ramènera en moins de six heures à Paris ; entrez au hasard dans l'une de ces maisons au-dessus de la porte desquelles il doit vous sembler voir écrit en gros caractères :

ICI

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort,
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Peut-être n'y recevrez-vous pas de la maîtresse du logis l'accueil que les lieutenants du roi de Prusse firent si galamment, il y a une trentaine d'années, à leurs jeunes et jolies danseuses ; mais vous y trouverez une bonne table et de joyeux convives.

Stanislas BELLANGER.



NE TOUCHEZ PAS A LA REINE.



I.

Un jeune et gentil cavalier, noble d'origine, comme doit l'être tout enfant bien tourné du galant royaume des Espagnes, orphelin, sans patrimoine aucun, mais riche de ses vingt-deux ans, de sa joyeuse humeur et surtout plein de confiance dans sa bonne mine, sortit un matin de Tolède par la vieille porte mauresque nommée encore aujourd'hui Bab Sahra ou porte des Champs.

Comme il voulait s'assurer, dans le pays des faveurs et des grâces, si son étoile lui devait être heureuse ou fatale, c'est vers la route de Madrid qu'il dirigea sa mule. Bien qu'à l'instar de certaine barque fameuse d'un saint père de Rome, celle-ci portât tout à la fois César et sa fortune, la monture du voyageur n'en cheminait pas moins gaillardement, tant était léger le bagage de don Félix de Valdelirios y Lampourda y Riansarez. Il emportait avec lui tout ce que, pour l'heure, il possédait de biens, c'est-à-dire sa cape brune, son chapeau galamment empanaché, un haut-de-chausses de velours, une

veste de satin, et puis, dans le fond de sa bourse, quelques vieux quadruples dérobés, non sans peine, à l'instinct rapace des créanciers de son père. Enfin, pour compléter l'équipement, il avait noblement attaché à son côté la longue épée de famille, respectable rapière, scellée dans le fourreau depuis cette glorieuse bataille de Lépante, qui coûta cent quatre-vingt-cinq galères au sultan Selim II, et la main gauche à Michel Cervantes Saavedra.

Notre Félix de Valdelirios y Lampourda y Riansarez, insoucieux du passé, point trop mécontent du présent, parce qu'il comptait beaucoup sur l'avenir, marchait tout droit devant lui, ou plutôt il laissait trotter à volonté sa mule. Elle allait bon pas; mais, la course étant longue et le pays fort peu accidenté, le jeune gentilhomme, qui, deçà et delà, cherchait des distractions, afin d'oublier la monotonie de la route, souriait à toutes les jeunes filles que le hasard amenait sur son chemin.

Du plus loin qu'il en pouvait apercevoir une, il arrêtait ou il pressait le pas de sa monture, soit pour attendre, soit pour atteindre celle qu'il venait d'aviser à distance; ensuite il lui faisait poliment compagnie et lui tenait de joyeux propos ou muguetait avec elle, selon qu'il la jugeait rieuse ou coquette. Il parlait si gentiment qu'on ne pouvait se défendre de lui répondre. D'abord il offrait de prendre en croupe sur sa mule la voyageuse qu'il rencontrait sur son passage : on refusait sa proposition obligeante; mais la conversation se trouvait engagée, et don Félix se gardait bien de la laisser tomber, pour peu que la belle lui parût aimer la causerie. Parmi les heureuses rencontres qu'il fit ce jour-là, j'en veux rapporter une.

« Vous marchez bien vite; allez-vous loin, ma belle enfant? » dit-il, en guidant sa mule vers la contre-allée que suivait une jeune paysanne.

Elle se retourna vers lui, et répliqua gaiement :

« Si je vais loin, mon jeune gentilhomme? c'est le secret de celui ou de celle qui m'envoie.

— Pardieu! il ne tiendrait qu'à moi d'avoir une part dans ce grand secret; car, si votre bouche est discrète, vos jolis pieds ne le seront point, et, en vous suivant pas à pas...

— Vous finiriez par vous détourner de votre chemin peut-être, et en seriez-vous plus avancé?

— Je ne sais; mais, en cheminant avec vous, il faudra bien que j'arrive quelque part; et comme je vais partout...

— En ce cas, je ne vous conseille pas de me suivre, mon gentilhomme, car cela ne vous mènera à rien.

— Et moi je vous réponds qu'avec une jeune fille avenante comme vous l'êtes, on finit toujours par aller loin. Riez sous le voile tant que vous le voudrez, ma toute belle : le fils de mon père est garçon d'expérience; il pourra vous apprendre combien le chemin est plaisant à deux.

— Oui, mais cela dépend beaucoup, monsieur, du compagnon de voyage que le hasard nous donne.

— Eh! mais, sans m'en faire trop accroire, il me semble qu'on en rencontre de plus mal tournés que moi.

— Oh! sans doute.

— Ainsi, je ne vous déplais pas?

— Non, monseigneur.

— Fort bien. Ainsi, j'ai le bonheur de vous plaire?

— Non, monseigneur.

— Entendons-nous : dans ce monde, on plaît ou l'on déplaît.

— Ou bien encore il se peut faire qu'on nous soit tout simplement indifférent.

— Indifférent? répéta don Félix, piqué de la réplique; et sans doute je ne vous suis que cela?

— Je ne dis plus non, monseigneur, répondit la jeune fille en baissant malicieusement les paupières.

— Ma chère enfant, je parierais que vous avez au moins un amoureux. Me trompé-je?

— Pariez pour trois, seigneur cavalier; car j'en sais trois que j'aime, et un quatrième qui ne m'aime pas, mais qui serait bien aise de se faire aimer, ne fût-ce que pour tuer le temps.

— Et celui dont vous parlez ne serait-ce pas par hasard votre serviteur, dites, la jolie fille?

— Prenez garde à vous, monseigneur, prenez garde; car vous vous ferez griller au premier *auto-da-fé*.

— D'où vous vient cette mauvaise pensée?

— De ce que je vous crois sorcier; car ce que je n'osais que penser, vous venez de le dire; or, il faut que vous ayez part à la science du démon.

— Vous êtes cruelle en paroles, mon enfant, » continua don Félix en se penchant pour prendre la main de la jeune fille.

Elle se recula brusquement; et, lui montrant du doigt un sentier qui allait se perdre au loin dans la plaine, elle reprit, mais sans sourire cette fois :

« Si je suis cruelle en paroles, il en est trois autres, lesquels ne sont point des femmes, mais bien de robustes garçons, qui m'attendent là-bas pour me faire bonne garde jusque chez nous; et ceux-là, monseigneur, je vous en avertis, ne sont pas tendres en actions.

— Bon! poursuivit don Félix qui s'animait au jeu, tu veux m'effrayer; mais je me risque. »

Il fit mine de vouloir sauter en bas de sa monture. La jeune fille ne recula plus; mais, se baissant, elle dit, en s'armant du petit coutelet national qu'elle portait au nœud de sa jarretière :

« Ayez compassion des veuves que je vais faire, mon gentilhomme, si seulement votre main touche la mienne. »

Don Félix, ainsi que cela a été dit déjà, suivait le bas-côté de la route pour converser de plus près avec la gentille Castillane; à la menace du coutelet, il tourna bride et reprit le pavé.

« Merci du charitable avertissement, dit-il à la Lucrèce de village; Dieu ne m'a pas fait assez solide pour que je puisse sans danger être, par deux fois dans le même jour, atteint si rudement au cœur; passe encore pour les blessures de l'œillade; gardez pour d'autres les coups de poignard. »

Il dit et piqua de l'éperon sa mule docile. La jeune fille le regarda courir; puis elle replaça son coutelet à sa jarretière, non sans penser, à part soi, que d'autres, beaucoup moins prudents que le jeune gentilhomme, n'avaient eu guère à se repentir de leur témérité; mais il leur avait fallu, à ceux-là, assez de présence d'esprit et de courage pour rire de la menace; et le courage, s'il faut l'avouer, n'était pas absolument le fait de don Félix de Valdelirios y Lampourda y Riansarez. D'ailleurs, il ne voulait que s'amuser en chemin.

A celle-ci, d'autres, qui avaient la causerie plus facile, succédèrent sur la route. Le voyageur les accosta toutes, et puis, quand les jeunes filles eurent disparu et qu'il se trouva tout à fait seul, don Félix, cheminant toujours, se récita à lui-même quelques bribes des poésies de Ferdinand de Acuna ou de Gabriel Tellez, ou bien encore il fredonna l'air à la mode de l'illustre Antoine Cabezon :

Vaut bonheur
En galanterie
Mieux qu'honneur
En chevalerie.

Les douze lieues qui séparent Tolède de Madrid ont été si consciencieusement mesurées, qu'à la tombée du jour don Félix suivait encore le chemin poudreux et sans abri qui va de la petite ville d'Illescas à la *Venta* de Torréjon.

« Par la sainte croix de Tolède! il faut que la ville royale soit située aux confins du monde, » se dit le voyageur fatigué d'une si longue promenade. La mule, plus fatiguée encore de ses douze heures de marche, ne répondit à l'exclamation de son maître qu'en ralentissant le pas. Cependant c'était mal choisir son temps pour manquer de courage; car l'atmosphère, saturée des vapeurs de la terre, devenait plus lourde de moment en moment; la lune se cachait sous d'épais nuages, un vent humide et chaud soulevait en tourbillons la poussière de la route, et déjà quelques gouttes de pluie, larges et pénétrantes, annonçaient un orage prochain. Don Félix releva le pan de son manteau pour abriter son panache, et, cherchant à préserver, du mieux qu'il put, son unique haut-de-chausses, il allait presser l'allure de sa mule, quand un bras robuste arrêta tout à coup celle-ci par la bride. Elle recula de deux pas.

« Maladroit! si la nuit vous aveugle, êtes-vous donc sourd, dit le cavalier, puisque vous n'entendez point le bruit de ses pas? Allons, gare! livrez-moi le chemin; il y a au moins place pour deux sur une route royale. »

Il essaya de diriger l'animal à droite, puis à gauche; mais la mule ne bougea pas. Le bras vigoureux du piéton la retenait toujours et comme invariablement clouée à la même place.

« Morbleu! qui que vous soyez, finissez la raillerie; le temps n'est pas favorable à de tels jeux. »

Comme don Félix parlait encore, l'homme à la main de fer, qui ne voulait point lâcher prise, fit briller à deux doigts de l'œil du cavalier la longue et luisante lame d'un estoc bien affilé.

L'enfant de Tolède comprit tout aussitôt à qui il avait affaire; cependant il ne se déconcerta pas, et, prenant même assez gaiement son parti, il continua d'un ton qu'il parvint à rendre facile :

« En vérité, mon brave gentilhomme, vous tombez par un bien mauvais temps sur une bien chétive proie; mais je me rends à Madrid pour y chercher fortune; j'espère, si telle est la volonté de Dieu, qu'elle me tiendra compte, la coquette, du chemin que je fais pour la rencontrer : un jour viendra peut-être où elle et moi nous serons d'accord ensemble. Venez me trouver ce jour-là, je me nomme don Félix Valdelirios y Lampourda y Riansarez, et, quelque poste que j'occupe, soit dans la garde de don Juan d'Autriche, le père de la patrie, soit dans le conseil du roi Charles II, je vous jure, ma foi de gentilhomme, que vous serez le bien arrivé; car alors j'aurai la bourse pleine et des joyaux à vous offrir. »

C'était parler en bon Castillan, mais l'autre, après l'avoir laissé débiter sa harangue, répliqua dans son patois galicien, toujours en s'obstinant à retenir la mule :

« Que saint Jacques vous assiste! mais cette fortune que vous allez chercher à Madrid, elle est pour moi dans la poche de chaque voyageur que je rencontre; aussi vous allez vous laisser fouiller de bonne grâce, ou, sinon, mon maître .... »

Et, pour donner plus de force à cet argument inachevé, il menaça de son terrible estoc la poitrine de don Félix. Le moins brave a son heure de courage : c'est celle d'un péril imminent; or, le jeune gentilhomme, qui avait reculé devant le poignard d'une femme, se sentit assez fortement aiguillonné par le danger pour essayer de repousser le scélérat qui en voulait à sa vie.

Voyant bien qu'il n'y avait pas moyen de discuter avec un adversaire si faible sur la réplique et si entêté dans ses projets, don Félix se mit en devoir

de riposter sur le même ton. Il mit lestement pied à terre, se débarrassa de son manteau, et porta la main à la garde de son épée; mais, quelque effort qu'il fît pour la tirer du fourreau, le temps l'avait si fortement cimentée dans sa gaîne que c'en était fait des belles espérances du gentilhomme tolédain si une main libératrice ne fût tombée à point sur l'occiput du voleur; et cette main frappa d'une telle force que le pauvre diable de bandit resta un moment étourdi sous le coup.

« Courage! seigneur cavalier, dit le libérateur inconnu, tâchez de lui prendre les mains et retenez-les ferme pour qu'il ne joue pas du couteau. »

Animé par le secours de ce renfort inattendu, don Félix seconda vaillamment la bonne volonté de son sauveur; il déboucla le ceinturon auquel pendait son épée, et, ne pouvant percer de la lame, il frappa du fourreau, tandis que l'inconnu employait toutes ses forces à désarmer l'homme à l'estoc. Deux contre un, la partie était belle! Ils la jouèrent si rudement



que le pitoyable coquin n'eut le pouvoir ni de se défendre contre les coups qui pleuvaient sur lui comme grêle, ni la force d'appeler à son secours. Enfin il tomba à peu près mort sur la place, tout couvert de contusions, mais ayant, pour laver ses blessures, l'eau du ciel que l'orage versait à flots sur la terre.

« Soyez mille fois béni, généreux inconnu, dit le jeune Valdelirios dès que le combat eut cessé, et que grâces soient rendues à mon saint patron, qui vous a si utilement amené sur mon chemin alors que j'étais en si grand péril! Sans vous et sans votre courage, je risquais fort de ne pas assister demain aux fêtes du mariage de sa majesté catholique, notre glorieux roi Charles II.

— Vous allez à Madrid? demanda l'inconnu; eh bien! si vous le voulez, nous ferons route ensemble?

— Si je le veux! reprit don Félix, mieux que cela, mon maître, j'exige que vous montiez en croupe avec moi sur ma mule; car la pluie a détrempé le chemin, et puis le temps est si noir que c'est à peine si nous pouvons nous entrevoir, et vous comprenez bien qu'il faut que nous fassions ensemble plus ample connaissance. Vous ignorez qui je suis, et je ne sais rien de vous, sinon que vous êtes courageux et fort, et que mieux vaudrait, en cas de nouvelle attaque sur la route, avoir un seul poing comme les vôtres que deux épées comme la mienne. Prenez donc place sur ma monture, abri sous mon manteau, et pressons le pas; car je sens au frisson qui me parcourt qu'il ne fait pas bon jaser à ciel découvert. »

La mule de don Félix, qui avait profité du combat pour prendre un peu de repos, ne se remit pas en marche de fort bonne grâce, quand elle sentit peser sur sa croupe la surcharge qu'elle devait à la reconnaissance de son maître. Aussi, bien que don Félix la sollicitât incessamment des talons, elle n'en prit qu'à son aise. L'orage était passé, et la nuit fort avancée, quand les deux voyageurs, criblés par la pluie, malgré la respectable ampleur du manteau qu'ils portaient étendu sur leurs têtes, arrivèrent à la porte de la *Venta* de Torréjon.

Il y avait là grande compagnie de gentilshommes, de bourgeois, de moines et de paysans, attirés à Madrid par les cérémonies du mariage du fils de Philippe IV avec Marie-Louise d'Orléans. C'était, dans l'unique salle de l'hôtellerie, un pêle-mêle de gens de toutes les couleurs. Les uns se séchaient à l'immense *brasero* de cuivre où brûlait la *carbonilla;* les autres étaient couchés par terre, soit sur le plancher nu, soit sur les durs et minces matelas que l'hôte n'avait pas cru devoir céder sans murmure à ceux qui avaient offert de les louer livre d'argent monnayé pour livre pesant de laine; il est vrai de dire que les matelas de l'hôtelier ne pesaient guère, et que d'ailleurs la valeur de l'argent ayant cours venait d'être réduite à deux tiers par un nouvel édit de Charles II.

II.

Ce fut à la lueur du foyer, auprès duquel ils ne parvinrent pas sans peine, que les deux nouveaux amis se virent face à face pour la première fois. Ils étaient tous deux à peu près du même âge; mais la physionomie de don Félix de Valdelirios avait quelque chose de plus avenant que celle de son compagnon. Gil Toralva, ainsi se nommait l'autre, était triste et grave; et puis, sa soutanelle noire, sa chevelure arrondie en couronne monacale et son maintien de séminariste n'ajoutaient pas une expression de gaieté à ce visage pâle, à ce front déjà sillonné de rides. Ses regards étaient incertains et timides; quant au sourire qui venait par mégarde se poser sur les lèvres de Gil Toralva, c'était bien le sourire castillan, qui se montre involontairement, et qui s'enfuit, tout honteux qu'il est d'avoir osé se montrer.

Tels étaient les deux jeunes hommes qui se rencontrèrent la veille du mariage royal sur la route de Tolède à Madrid. Ils échangèrent quelques mots, mais sans pouvoir encore en venir aux grandes confidences de l'intimité; il y avait autour d'eux un trop gênant auditoire. Ils attendirent, pour se parler à cœur ouvert, un moment plus favorable.

Quelques-uns des voyageurs, pressés sans doute de gagner Madrid, quittèrent enfin la salle de l'hôtellerie; quelques autres, désireux de jouir du spectacle d'un beau ciel étoilé et de respirer l'air purifié par l'orage, descendirent dans la cour; ce qui restait d'étrangers prit le parti de s'endormir; si bien que Félix de Valdelirios et Gil Toralva se trouvèrent maîtres du *brasero.*

« Puisque nous voilà à peu près seuls, dit le Toledain, car les morts ne comptent pas et ceux qui dorment ne sont pas moins sourds que les morts aux confidences qu'on peut avoir à se faire; je vais, si vous le voulez bien, vous ouvrir mon âme tout entière, afin que vous puissiez y lire couramment. Si ma confiance en vous peut me donner la vôtre, dès ce soir nous serons frères de cœur, comme nous sommes déjà frères d'armes... de poing, je veux dire, ajouta-t-il en riant. »

Gil Toralva sourit à sa manière, puis il tendit la main à don Félix et répondit :

« Seigneur cavalier, une telle fraternité m'est trop honorable pour que je n'accepte pas à l'instant le troc de confidences qu'il vous plaît de me proposer. J'aurai, quant à présent, peu de chose à vous dire; mais, tel que vous me voyez, j'ai une noble ambition; aussi, que Dieu me soit en aide, que les saints m'accompagnent, et j'espère avoir un jour une belle et glorieuse confession à faire à mon frère don Félix de Valdelirios.

— Je le souhaite ! » riposta l'enfant de Tolède.

Il plia le papier de deux cigarettes, en donna une à Gil Toralva; chacun alluma la sienne au brasier, et c'est au milieu des bouffées de fumée qu'ils chassaient devant eux que don Félix fit le récit suivant :

« J'aurai vingt-deux ans vienne la sainte nuit de Noël; je suis né à Tolède, de Miguel Hieronimo de Valdelirios y Lampourda y Riansarez, surnommé le beau gentilhomme par tout ce qu'il y eut autrefois de jolies femmes dans les deux Castilles. Quant au nom de ma mère, jugez, maître, si j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler, puisque je ne vous le révèle pas, à vous pour qui je ne veux plus avoir de secrets. Qu'il vous suffise de savoir que, si la femme du feu roi Philippe IV eût régné sans mari et sans conseil de régence, Hiéronimo, mon père, m'aurait au moins laissé la grandesse d'Espagne pour héritage, et peut-être aussi bien le bâton pastoral de quelque bon archevêché. Respect aux mémoires royales. C'est déjà un don assez beau que celui de la vie.

» A vingt-cinq ans, mon père, car je dois vous parler de lui d'abord, mon père, dis-je, se décida à prendre du service dans les armées du roi : il quitta Tolède, comme j'ai fait aujourd'hui, pour venir solliciter un grade à la cour; mais avec cette différence

entre nous que moi je suis parti seul ce matin, tandis que le beau gentilhomme de Tolède se vit accompagné jusqu'à la demeure de Philippe IV par je ne sais combien de belles délaissées à qui il disait bien : « Je ne vous oublierai pas, » mais que d'autres se hâtèrent de lui faire oublier.

» Il obint ce qu'il était venu demander; que n'aurait-il pas obtenu, mon père ! Cependant il eut à se repentir d'avoir suivi la carrière des armes; car il y perdit sa fortune et risqua de se faire trancher la tête. Hieronimo de Valdelirios était magnifique et généreux : tout son patrimoine s'en alla en fêtes, en tournois. Il était brave : il osa attaquer, avec bonheur cependant, un convoi de troupes françaises. Ce fut une grande faute; car, d'après les lois militaires de l'Espagne, tout capitaine qui offre le combat à l'ennemi sans l'ordre de son supérieur doit monter sur l'échafaud et y perdre la tête. Victoire et défaite sont également punissables; le succès n'absout pas de la rébellion contre la discipline. Mon père fut mis en prison ; il y resta deux ans, attendant l'exécution du jugement qui le condamnait à mort. Le roi, cédant enfin à des prières auxquelles il ne savait point résister, — ceci est une affaire de ménage, — le roi, vous disais-je, commua la peine encourue par l'officier coupable, en celle d'un emprisonnement perpétuel. Peut-être le beau gentilhomme aurait-il fini ses jours sous les verrous, si une femme, — notez bien ceci, une femme! — si elle n'eût formé le projet de sauver mon père. De quel prix paya-t-elle l'infidélité du geôlier? Son confesseur le sait, ne cherchons pas à percer de sacrés mystères. Ce qu'il y a de certain, c'est que le prisonnier trouva un jour la porte de sa cellule ouverte et que personne ne mit obstacle à son évasion.

» Une autre femme plaida de nouveau la cause du condamné fugitif auprès du monarque. Celle-ci avait de si beaux yeux que la sévérité royale n'eut pas grand mérite à fléchir.

» Libre, mais privé de ressources, mon père faisait triste figure dans ce monde, où il avait tant brillé. Une femme encore rétablit la fortune du beau gentilhomme. Celle qui consentit à relever l'éclat de notre maison était une noble et riche veuve qui se disposait à contracter un second mariage; elle allait épouser, par reconnaissance, un brave et pauvre hidalgo qui, depuis un an qu'il s'était hautement déclaré le champion de sa vertu, essayait de réparer, à force de coups d'épée bien adressés, les torts que, par son imprudence et sa légèreté, la dame faisait chaque jour à sa réputation ; car Dieu sait quelle terrible besogne elle taillait à son infatigable chevalier! Trente combats livrés pour elle, vingt blessures reçues en son honneur ne témoignaient pas moins de la malice des médisants de la ville que de la persévérance de ce courageux défenseur de la beauté. Enfin la veuve allait donc lui accorder le prix si bien mérité de ses victoires et de ses revers en champ-clos quand mon père revint à Tolède. Mon père, je vous le dis encore, c'était Hieronimo de Valdelirios, le beau gentilhomme; il parut, et, sans combattre, il obtint de la noble et jeune douairière plus qu'elle n'eût donné à l'intrépide ferrailleur; elle le pria de partager sa fortune, et elle ne lui dit pas : « Épousez-moi. » C'est alors que mon père composa les paroles si connues de cette romance fameuse d'Antoine Cabezon :

> Vaut bonheur
> En galanterie
> Mieux qu'honneur
> En chevalerie.

» Enrichi par une femme, ruiné de nouveau par quelques amis, remis sur un pied d'honorable existence par telle autre, et donnant à celle-ci ce qu'il devait à celle-là, c'est ainsi que le beau gentilhomme de Tolède arriva jusqu'au dernier jour de sa vie, faisant toujours bon visage à la fortune, qui ne lui retirait les biens d'une main que pour les lui rendre de l'autre. Cependant le moment arriva où la capricieuse ferma les deux mains pour ne plus les rouvrir; mais Hieronimo de Valdelirios n'eut pas le déplaisir de voir ce dernier désastre de sa maison ; il mourut une heure avant que la nouvelle de notre ruine complète arrivât jusqu'à nous; il mourut, ayant auprès de lui un fils qui le pleurait de toutes les larmes de ses yeux et de son cœur, et trouvant encore à son chevet une femme à qui il pouvait sourire et répéter son refrain favori.

» Vous savez ce que fut mon père, est-il besoin de vous dire maintenant ce que je veux être ? Quelques heures avant que d'expirer il me parla ainsi :

« Si Dieu me redonnait la jeunesse et la beauté, je ne lui demanderais pas de me faire un sort meilleur; car mon existence a été heureuse et belle. La vie a mille chemins, l'homme ne sait lequel choisir; qu'il s'abandonne sans réserve, sans souci de son avenir, à la première main de femme qui viendra prendre la sienne pour le guider, et, s'il ne va pas toujours à la fortune, c'est au bonheur qu'il sera conduit. Celui-là vaut bien l'autre. » Ces sages paroles se sont gravées sans peine dans ma mémoire; je me les répétais ce matin en quittant le logis paternel, dont nos créanciers sont venus s'emparer, et, fidèle à la morale facile de mon père, je vais tendant la main à celle qui voudra la prendre, heureux que je suis déjà d'avoir eu à presser celle d'un ami. »

Ici s'arrêta la confidence de don Félix, et le regard de l'enfant de Tolède sembla dire à Gil Toralva : « A votre tour, mon frère; je vous écoute. »

III.

« Mon costume, reprit le séminariste, vous dit assez à quel état je suis destiné. Soumis à la volonté de mes parents, et d'ailleurs ne connaissant du monde que le mal qu'en disait le confesseur de ma mère, je n'avais rien à regretter en renonçant au monde. J'entrai au séminaire avec joie ; j'en suis sorti, il y a trois jours, avec douleur, et cependant il me fallait en sortir. J'aurais voulu y mourir : je ne pouvais plus me résigner à y vivre.

» Si je vous disais, mon frère, que je n'ai pas bien compris toutes les circonstances de votre récit, peut-être ne me croiriez-vous pas, et pourtant rien n'est plus vrai. Mais faites la part de l'éducation que j'ai reçue, et il vous sera facile de concevoir comment il m'est impossible de me rendre compte de cette existence de gentilhomme qui va ainsi de l'amour mondain d'une femme à l'amour d'une autre femme. Hélas! devrais-je même savoir ce que c'est que d'en aimer une seule? Regardez mon habit, et ne vous raillez pas de moi.

» J'appartiens à une honnête famille de laboureurs. Ma mère, qui attendit long-temps ma naissance, promit à Dieu de lui consacrer l'enfant qu'elle mettrait au jour. Vous le voyez, j'étais à peine au monde que déjà j'avais ma place marquée parmi les ministres de notre sainte religion. Heureux ceux dont le nid est ainsi fait d'avance ! Heureux ceux qui s'y trouvent couchés si doucement qu'ils ne s'aperçoivent pas que leurs ailes sont poussées ! Une illusion si favorable au repos et à la pureté de l'âme ne m'a point été donnée.

» Je ne vous dirai pas, seigneur cavalier, ce que fut ma première enfance, quels furent mes premiers jeux, mes devoirs, mes études ; mais, quand ma pensée, se repliant sur elle-même, retourne vers le passé, je trouve un charme infini à m'y arrêter long-temps. Je ne vous entretiendrai pas davantage de ma vie paisible du séminaire ; ce qui est intéressant pour moi ne serait que puéril pour vous, et puis vous en pourriez rire, et je respecte trop mon bonheur d'autrefois pour l'exposer aux atteintes d'une plaisanterie.

» L'époque où je devais prononcer mes vœux était prochaine. Encore quelques jours, et j'allais appartenir irrévocablement à Dieu, lorsqu'un matin le supérieur vint me trouver dans ma cellule. Il m'ordonna d'aller rendre mes devoirs de bon fils à ma pauvre mère qui se mourait. Six ans s'étaient écoulés depuis qu'elle et moi nous étions séparés; mais je l'aimais assez tendrement, cette pieuse mère, pour éprouver un saisissement indicible à la funeste nouvelle que le supérieur était venu m'annoncer. Je fis vœu de ne prendre ni repos ni nourriture tant que je n'aurais pas accompli mon saint pèlerinage auprès de celle, hélas ! que je ne devais pas tarder à perdre pour toujours..... Je craignais tant de ne point arriver assez tôt pour l'embrasser une dernière fois !

» Mon couvent est à cinq journées de distance du village où je suis né. Je me mis courageusement en route, sans guide, sans monture et au risque de m'égarer dans le pays montagneux qu'il me fallait traverser. Le peu d'habitude que j'avais d'une si longue course ne me permit de faire assez bien route à pied que durant les deux premières journées. Au milieu de la troisième, j'étais excédé de fatigue. Je demandai, dans les rares habitations que je rencontrai sur ma route, si on ne pourrait pas me louer soit une mule, soit un cheval, et je n'en trouvai point. Je me résignai alors à marcher de nuit et de jour ; car je ne voulais pas m'arrêter en chemin ; cependant je sentais bien que les forces allaient me manquer. Enfin j'eus le bonheur de m'adresser à un paysan qui consentit à me céder sa mule pour quelques jours, moyennant une somme plus forte que celle dont je pouvais disposer ; mais je sus l'intéresser si bien à ma douleur qu'il se contenta de la promesse que je lui fis de compléter la somme exigée avec l'argent que me donnerait mon père.

» Tout ceci, seigneur cavalier, n'est pas fort amusant à raconter au digne fils du beau gentilhomme de Tolède ; mais je ne me suis engagé qu'à vous dire ce qui est, et non pas à lutter avec vous d'esprit et de gaieté.

» Au moment où je me disposais à enfourcher ma mule, un homme vint : c'était un soldat. Il me frappa sur l'épaule, et me dit :

» — Part à deux, mon frère ! je monte en croupe avec vous, si toutefois vous allez à droite.

» — Je suis désespéré de vous refuser, mon frère, repris-je, mais mon chemin est à gauche.

» — En ce cas, vous aurez la bonté de détourner un peu de votre droit chemin ; car voilà deux jours que je marche, et je n'ai pas le temps de me reposer à moitié route.

» — Pas plus que je n'ai, moi, mon frère, le loisir de changer de direction.

» — Alors, jeune moinillon, ajouta-t-il avec un sourire de mépris, tu vas te dépêcher de quitter l'étrier et la bride ; car il faut que tu me cèdes cet animal au prix qu'il t'a coûté.

» — Impossible, mon frère. Et je tournai les talons.

» Cet homme se mit à ma poursuite, et, m'ayant rejoint après quelques pas, il leva le poing sur moi en me disant :

« Mais, moine de malheur, tu ne sais donc pas qu'il y a long-temps que j'ai besoin de battre quel-

que chose, fût-ce une robe de franciscain ? Si tu ne sautes en bas de ta mule, tes épaules se ressentiront de l'envie qui me talonne !

» — Mon frère, répliquai-je avec fermeté, je ne descendrai pas, et vous ne me battrez point !

» Sa main fermée, tombant sur moi, me rendit sa réponse.

» Oh ! alors le démon de la colère s'empara de moi ; je terrassai le brutal, et je lui tins le genou sur la gorge jusqu'à ce qu'il m'eût dit : « Grâce ! grâce pour la vie ! »

» Je n'abusai point de ma victoire ; je ne fus point heureux d'avoir vaincu mon adversaire, mais j'appris que j'étais fort, et, tout en regrettant l'emploi que je venais de faire de ma force, je commençai à me demander si Dieu, qui me l'avait donnée, voulait ou ne voulait pas m'en interdire à tout jamais l'usage.

» Ce fut là ma première incertitude. Elle me traversa l'esprit comme un éclair ; mais tout aussitôt mes craintes filiales me rappelèrent au motif impérieux de mon voyage.

» Je continuai mon chemin sans autre malencontre. J'arrivai chez nous trop tard, ami, trop tard ; ma mère n'était plus !

» A cette nouvelle, je m'évanouis. Ce n'était pas là, direz-vous, le fait d'un homme fort ; mais depuis cinq jours je n'avais rien pris, je n'avais pas dormi un seul moment ; et puis mon émotion était si grande qu'il me fallut bien y céder.

» Je n'ai point à vous dire si je regrette ma mère ; les paroles, si éloquentes qu'elles soient, ne peuvent rendre compte que des douleurs émoussées par le temps. Le silence seul témoigne vraiment bien d'un chagrin vivace et profond. Je me tais et je pleure. »

Ici Gil Toralva fit une pause, car il sentait que sa voix allait s'éteindre. Quand il eut passé son mouchoir sur ses yeux, il reprit courage et continua :

« Quelle qu'en fût la cause, excès de fatigue ou de douleur, je tombai si dangereusement malade que le lendemain de mon arrivée j'étais expirant dans ce même lit où deux jours auparavant ma mère avait rendu le dernier soupir.

» Si Dieu m'eût rappelé à lui en ce temps-là, j'aurais pu, sans craindre d'épuiser les trésors de sa miséricorde, réclamer ma part du ciel ; car ma robe d'innocence n'avait rien perdu de sa blancheur primitive, et, j'ose le dire, c'est à peine si le Tout-Puissant, qui n'a qu'à le vouloir pour compter les grains de sable au plus profond des abîmes de la mer, c'est à peine, dis-je, s'il aurait pu découvrir quelques parcelles de la poussière terrestre dans le fluide transparent dont il a formé mon âme. A parler vrai, cette pureté, dont je me glorifie vaniteusement aujourd'hui, n'était pas cependant fort méritoire. Personne jusque-là ne m'avait heurté, comment aurais-je sali ma robe en tombant ? Aucun orage n'avait grondé en moi, comment les eaux limpides de ma jeune conscience se seraient-elles troublées ? Il m'était réservé d'apprendre plus tard que la vie ne nous est comptée pour quelque chose qu'autant qu'elle a été pour nous une suite d'épreuves difficiles, et que mourir sans avoir eu de dures privations à subir, des ennemis à vaincre et soi-même à combattre, ce n'est pas avoir vécu. La mort, qui passa si près de moi, dédaigna de me prendre. Une crise heureuse me sauva. — Devrais-je dire heureuse ? — Mais ma convalescence devait être longue.

» Mon père, qui n'avait plus que moi à aimer, me voyant si faible, craignit de compromettre ma santé en me laissant repartir trop tôt ; aussi ne voulut-il pas me permettre de retourner au séminaire. Il écrivit au supérieur et obtint l'autorisation de me garder chez lui jusqu'à l'époque de mon entier rétablissement.

» Trois mois durant il me fut impossible d'étendre mes promenades au delà du petit jardin qui attenait à notre maison, attendu que tout exercice mal calculé sur mes forces pouvait me causer une rechute dangereuse. Que faire chez soi quand le mouvement est défendu, quand l'étude nous est interdite ? Il faut bien chercher des distractions dans sa pensée, dans la lecture. Je pensai, je lus ; mais, hélas ! je l'appris alors, toutes les pensées ne sont pas innocentes, tous les livres ne sont pas bons à consulter.

» A portée d'escopette de notre habitation demeurait une vieille femme qui vivait là d'une pension fort honorable que lui faisait une noble dame qu'elle avait servie autrefois. Elle n'était pas seule dans sa maisonnette ; il y avait auprès d'elle une toute jeune personne de seize ou dix-sept ans, si intéressante ! si jolie ! ô mon frère, si jolie ! que la première fois que mes yeux s'arrêtèrent sur les siens je compris sans peine comment Adam, notre père, comment la créature sortie des mains de Dieu sans passer par la souillure humaine avait si facilement cédé aux séductions de la femme.

» Vous souriez ? Moi aussi je me sentis sourire en la regardant, et puis la rougeur qui lui couvrait le visage me fit rougir à mon tour. Je ne devinai point le motif de son pudique embarras ; mais j'étais honteux de sa honte, ému de son émotion. Elle baissa les yeux ; moi, je la regardais toujours.

» Comment m'étais-je trouvé chez elle ? Vous allez le savoir.

» Ce jour-là, me sentant plus fort que les jours précédents, j'allai de maison en maison remercier les bonnes gens du village de l'intérêt qu'ils avaient bien voulu me témoigner durant ma longue maladie.

La vieille Marcelle était venue souvent me visiter : je me rendis à son logis, sans me douter encore de la surprise qui m'y attendait ; car j'ignorais complétement l'existence de sa jeune compagne, de sa fille, de sa pensionnaire.

» Marcelle était sortie, Sylvia me reçut. Vous savez si je la contemplai long-temps. Je fus frappé d'une telle admiration à son aspect que je ne songeai pas même que mon extase pût l'offenser.

» Combien il dut être beau le réveil du premier homme, quand le Seigneur eut accompli son œuvre et rempli sa plus douce promesse ! Voilà ce que je me disais en regardant Sylvia ; car pour moi aussi c'était un étrange et délicieux réveil ! Écoutez-moi sans m'accuser de sacrilége ; je puis parler ainsi maintenant : je n'appartiens plus aux ordres religieux.

» Je dus croire enfin que l'indiscrétion de mon regard l'avait fâchée contre moi ; car je lui parlai et je n'en obtins pas de réponse. Elle me montra un escabeau, et ce fut avec un signe seulement qu'elle m'invita à m'asseoir. J'en avais grand besoin, je vous jure, pour donner à mon pauvre cœur le loisir de se remettre d'une si forte émotion.

» Par deux ou trois fois j'essayai timidement de lui expliquer la cause de ma surprise ; mais Sylvia était alors tout occupée de son rouet et de sa quenouille, qu'elle venait de reprendre. C'est à peine si elle répondit à mes excuses par un léger mouvement de tête.

» Décidément, me dis-je, elle est irritée, et je me résignai à garder le silence. Cependant je ne pouvais pas la croire trop cruellement blessée, lorsqu'à la dérobée mes yeux, se dirigeant malgré moi sur elle, l'apercevaient glissant, tête baissée, un regard plus curieux que mécontent vers son offenseur.

» Vous n'êtes point timide, vous, mon frère : vous ne comprenez pas quel charmant supplice j'éprouvai quand je m'aperçus que j'étais l'objet de son attention. Ce coup d'œil que je rencontrais, venant furtivement à moi, me gênait délicieusement. Oh ! non ! non ! vous ne pouvez pas comprendre cela ; vous ne l'avez pas vue, je ne saurais vous la peindre, cette jeune fille, assise à dix pas de mon escabeau, qui détournait avec une coquetterie toute ingénue sa charmante tête blonde dès que je levais les yeux sur elle, et qui m'attirait du regard aussitôt que j'avais repris mon maintien discret. Je ne me rendais compte de rien encore ; mais je souffrais également et de mon embarras et du sien.

— C'était l'amour ! mon maître, interrompit don Félix.

— Je crus un moment que c'était le démon, riposta le séminariste ; aussi, je me mis en prière, demandant à tous les saints le courage nécessaire pour me lever et sortir, car je ne m'en sentais ni la force ni la volonté.

» Enfin la vieille Marcelle rentra.

» La conversation de Sylvia n'a pas dû vous divertir beaucoup, me dit-elle.

» — Il est vrai qu'elle ne m'a point encore parlé.

» — Eh bien ! mon jeune frère, reprit la bonne femme, vous resteriez là jusqu'aux grandes fêtes de la Saint-Jacques, qu'elle ne vous en dirait pas davantage.

» — D'où vient cela ? demandai-je avec inquiétude.

» Sans me répondre encore, dame Marcelle s'adressa à Sylvia. « C'est notre malade, continua-t-elle en me désignant à la silencieuse fille ; c'est le fils du voisin Christophe Toralva, celui dont je t'ai parlé.

» Un son rauque, et qui n'avait rien de la voix humaine, fit un tel effort pour s'échapper de la poitrine de Sylvia, qu'il sembla la déchirer en passant. Un frisson de terreur me parcourut, mes jambes fléchirent, et j'eus un nuage sur les yeux.

» — Eh bien ! me dit Marcelle, vous savez maintenant pourquoi la pauvre enfant ne vous a pas répondu ?

» — Muette de naissance ? demandai-je.

» — Non pas : muette par un crime ! Oh ! c'est une terrible histoire ! c'est une horrible action que Dieu pourra peut-être pardonner au coupable, mais que, si j'étais la justice du roi et de la sainte inquisition, je ne voudrais pas pardonner, moi !

» Sylvia, qui voyait bien où la bonne femme voulait en venir, joignit les mains et la regarda avec la prière dans les yeux, comme pour lui demander grâce et silence ; mais dame Marcelle, qui avait trouvé un auditeur qu'elle était sûre d'intéresser, ne voulut pas perdre une si belle occasion de faire briller sa verbeuse éloquence.

» Sylvia quitta son rouet et se leva ; je la suivis des yeux, non plus avec admiration, mais tout rempli d'un sentiment de sainte pitié. Ce cri qu'elle avait poussé retentissait encore à mon oreille et me brisait le cœur.

» Pauvre belle ! lui dis-je, et elle partit.

» Dois-je vous révéler ce que m'apprit la bonne femme ? C'est mon histoire seulement que je devrais vous dire ; mais comment pourrai-je vous parler de moi sans mêler à mon récit d'autres noms que le mien ? Dans ce monde, où tant d'existences se croisent, un seul n'est quelque chose que parce qu'il tient à plusieurs, et le plus isolé de tous, peut-être, ne subit avec résignation son isolement que parce qu'il retrouve, au fond de ses souvenirs, un monde tout entier qui peuple sa solitude.

— Va pour l'histoire de la muette, répondit l'enfant de Tolède ; mais soyez bref, mon frère, si vous

ne voulez pas que le grand jour nous surprenne ici. D'ailleurs que nous importe ? reprit-il aussitôt, et comme s'il eût craint de blesser la susceptibilité de Gil Toralva ; le temps est à nous ; Madrid n'est plus qu'à quelques pas ; et, pourvu que nous arrivions d'assez bon matin pour saluer des premiers la reine à son entrée, nous aurons bien employé la nuit.

— Je n'abuserai pas des moments d'attention que votre amitié m'accorde ; d'autant plus, seigneur cavalier, que cette déplorable aventure peut être résumée en quelques mots. »

IV.

« Une noble dame, que vous me permettrez de ne vous point nommer, délaissée par un mari qui ne lui donna qu'un grand nom discrédité en échange d'une prodigieuse fortune, crut que la vengeance était chose permise, et elle se vengea, au prix d'un remords et de son salut, des infidélités ruineuses du coupable prodigue.

» Elle devint mère.

» Si secrète que fût la naissance de cet enfant, le mari découvrit la retraite où l'épouse infidèle faisait élever sa fille. Il se rendit chez la nourrice, s'empara de l'innocente créature : peut-être d'abord voulait-il la tuer ! Il se contenta de la mutiler de telle sorte qu'il devait lui être à tout jamais impossible de dire, en montrant celle qui l'avait mise au jour : « Voilà ma mère. » Puis il revint auprès de sa femme ; et, prenant avec elle le ton de la raillerie, il lui dit :

» — Il est des secrets si importants pour le repos et l'honneur d'une famille, qu'on ne saurait les mettre trop bien à l'abri de l'étourderie et de l'inexpérience des enfants. J'ai vu votre Sylvia, madame, et j'ai tremblé pour votre réputation, car les petites filles sont si causeuses ! Mais rassurez-vous ; grâce à mes soins, elle ne révélera jamais à personne le mystère de sa naissance.

» D'abord la pauvre mère crut que sa fille était morte, et elle pensa mourir aussi ; mais, lorsque son mari lui eut appris froidement comment il avait accompli cet acte de lâche cruauté, elle remercia Dieu et le bourreau de Sylvia de ce que celle-ci existait encore.

» — Eh bien ! oui, elle vivra, dit-il, mais à cette condition, madame, que vous ne la reverrez jamais. C'est là le prix que je mets à ma clémence.

» La mère consentit à tout ce qu'on exigeait d'elle. Sylvia vécut. Et puis des années passèrent.

» La pauvre dame avait tant pleuré, elle avait eu tant à pardonner à son mari, qu'elle se croyait elle-même bien digne de pardon.

» — Permettez-moi, dit-elle un jour au comte de... ah ! pardon, j'allais le nommer ; permettez-moi, lui dit-elle, d'aller embrasser mon enfant.

» Il la regarda avec des yeux étincelants de fureur, comme si l'injure n'eût daté que de la veille.

» — L'embrasser ! dites-vous, madame ? Mais ne savez-vous donc pas que j'ai juré devant Dieu que la première caresse maternelle qu'elle recevrait de vous serait le signal de sa mort ?

» — Il y a quinze ans, monsieur le comte, que j'expie mon erreur dans les larmes.

» — Il y a quinze ans, madame la comtesse, que la vie de cette enfant me pèse et que je combats le besoin de satisfaire ma vengeance. Soit ! allez l'embrasser aujourd'hui, mais en même temps dites pour elle les prières des morts, car demain chacun de nous aura obéi à l'élan de son cœur.

» — Je me résigne, dit la comtesse.

» Et elle alla s'enfermer dans son appartement. Une heure après, sortie furtivement du château, elle courait à pied par des chemins de traverse, afin d'enlever son enfant aux bonnes gens à qui elle l'avait confiée. La comtesse, accompagnée de l'intéressante créature, arriva alors dans notre village ; elle frappa à la porte de dame Marcelle, l'ancienne caméristе de sa mère ; elle lui raconta ce que je viens de vous dire, lui remit Sylvia en garde, et, heureuse de savoir celle-ci à l'abri des poursuites du barbare, elle alla se livrer aux effets d'une colère qui devait bientôt lui ouvrir les portes du tombeau.

» La seule pensée qui me domina pendant le récit de Marcelle fut aussi une pensée de sang et de vengeance. Je me rappelai qu'un jour l'amour filial m'avait rendu fort ; je compris au mouvement d'indignation qui précipitait mon sang dans mes veines, qu'un autre amour, celui de la justice peut-être, pourrait me pousser à faire un nouvel essai de ma force et de mon courage contre le bourreau d'une enfant. J'éprouvais le besoin de lui aller demander compte, les armes à la main, de l'irréparable malheur auquel il avait condamné un être innocent et faible.

» Ainsi, vous le voyez, mon frère, depuis ma sortie du séminaire, toutes ces idées de calme et de charité, qu'on avait pris soin de cultiver en moi, s'effaçaient de jour en jour de mon esprit, et, sous la robe du lévite, le cœur de l'homme de guerre se faisait jour.

» J'ai parlé de livres, je crois ; il en est un qui acheva de me perdre, si toutefois c'est se perdre que de sortir d'une voie dans laquelle on ne peut plus marcher le cœur en repos, la conscience pure, et sans laisser à chaque pas un regret derrière soi. Ce livre qui m'éclaira sur ma véritable destinée, vous le nommerai-je ? c'est l'immortel ouvrage de

notre Michel Cervantes, c'est l'*Histoire de don Quichotte.* »

Ici don Félix de Valdelirios partit d'un éclat de rire si bruyant que peu s'en fallut que toute la chambrée ne fût réveillée en sursaut. Cet accès de gaieté ne déconcerta pas le conteur.

« Libre à vous, maître, de ne voir dans ce livre qu'un sujet de plaisanterie; quant à moi, je le pris au sérieux, et pour cela j'eus peu de chose à faire. Mais d'abord réfléchissez à ce que j'étais quand ce livre me tomba sous la main. Simple novice d'un couvent, je n'avais lu jusqu'alors que des ouvrages de piété; ceux-là ne m'entretenaient que des œuvres de Dieu et des miracles des saints; comme je n'avais en moi ni l'esprit divin ni la puissance des bienheureux, je m'humiliais devant les sacrés mystères sans essayer de les comprendre.

» Cervantes fut le premier qui me parla des actions des hommes; enfin je vis agir, je vis combattre mes semblables. Sans trop de présomption, il me fut possible de me croire leur égal, de m'inspirer de leurs inspirations, de juger leurs erreurs, de me rendre compte de leurs sensations en m'étudiant moi-même.

» Celui-là, c'est moi, me disais-je. Celui-ci, c'est moi encore. Voilà ce que je suis, voilà ce que je pourrais être; voilà ce que je ne voudrais pas faire. » Enfin, je sortis de cette lecture le cœur, pour ainsi dire, retrempé dans la vie humaine et plein de respect pour les nobles erreurs du héros de Saavedra.

» Avouez-le, bien qu'il soit venu trop tard au monde pour servir utilement l'humanité, l'insensé qui s'est trompé seulement de date a des droits à l'estime de tous les gens de cœur; car il est beau de ne pas être de son époque, quand on appartient à une époque où le comble du ridicule est de se faire le champion du faible contre le fort, de l'opprimé contre les oppresseurs. Le temps serait mal choisi pour discuter sur ce grave sujet; mais, si j'ai bien saisi la pensée de l'illustre écrivain, non, mon frère, non, la critique de Michel Cervantes ne s'adresse pas au chevalier errant : elle frappe sur tout un siècle, si fort engagé dans des voies d'aveuglement et d'erreur qu'il ne lui fut pas possible de comprendre que ses vices, que ses crimes étaient trop nombreux pour qu'on pût espérer de les vaincre avec les armes loyales de la chevalerie. Voilà ce que le bon soldat de Lepante, ce que l'intrépide esclave des pirates d'Alger, a voulu dire aux hommes de son temps. Mais dans quel siècle les hommes ont-ils jamais su découvrir la vérité là où il fallait la chercher?

— Vous êtes habile, mon frère, à sonder le fond des choses et la pensée des gens; quant à moi, qui ne saurais me donner pour aussi grand docteur que votre seigneurie, je vous le dis en toute ignorance, je n'ai jamais vu dans ce livre fameux autre chose que l'accès de gaieté d'un esprit bouffon assez privilégié du ciel pour pouvoir, sans reprendre souffle, prolonger un éclat de rire au delà des limites accordées à la respiration humaine. Mais voyons, maître, ce qu'il advint de votre goût subit pour les entreprises chevaleresques, et surtout n'oubliez pas que je me suis laissé grandement affriander au portrait de votre pauvre et jolie muette. Si novice que vous fussiez alors, l'histoire de vos amours n'a pas dû s'arrêter en si beau chemin. Vous baissez les yeux? Vous soupirez, mon frère? Hâtez-vous de parler, car voilà que je me fais votre roman.

— S'il doit porter atteinte à la vertu de Sylvia, au respect que je devais à son malheur, à la chasteté que mon état m'imposait, reprit vivement Gil Toralva, à qui une longue pause n'avait point été inutile, soufflez sur l'édifice que votre imagination vient de construire, seigneur cavalier, car vous avez bâti à faux. Je n'ai point à vous faire un de ces récits scandaleux qui pénètrent le cœur des mondains d'une joie infernale et qui les font applaudir avec les démons à la chute d'un fils indigne de l'Église. Je bronchai, oui; mais je ne tombai pas.

— Du moins vous revîtes Sylvia?

— Tous les jours, mon frère, répondit le séminariste en baissant la voix. J'avais beau, durant ma promenade accoutumée, prendre mille détours pour fuir un danger que je ne m'expliquais pas, mais dont j'avais la conscience; j'étais au milieu de nos campagnes comme dans un labyrinthe dont toutes les routes viennent se réunir au même point. Quelque part que je dirigeasse mes pas, toujours je me retrouvais devant la porte de Marcelle? M'abandonnais-je au hasard? le hasard, complice de l'invincible attrait dont je cherchais vainement à me défendre, me ramenait comme par la main à deux pas de cette porte où la perdition m'attendait.

— J'entends, interrompit don Félix, et, comme la perdition est, après tout, une assez douce chose, lorsque c'est dans deux beaux yeux que s'est réfugié le feu de l'enfer, vous laissiez agir le charme attirant, et dame Marcelle avait souvent l'honneur de votre visite.

— Je voulais résister; oui, mon frère, je le voulais sincèrement; mais le pouvais-je? Si, mieux armé contre la tentation, je parvenais à m'éloigner de la maison de Marcelle sans que mon pied en touchât le seuil, ce cri, vous savez, le cri déchirant de Sylvia, m'arrêtait en chemin. Elle m'avait vu passer, elle m'appelait, et, par pitié pour elle, mais sans prudence pour moi, je revenais sur mes pas, et le fruit de mes prières et de mes pieuses résolutions était encore une fois perdu.

» Cependant les jours s'écoulaient; ma convalescence tirait à sa fin, j'avais à peu près recouvré

mes forces; et le supérieur, instruit de mon retour à la santé, me rappelait au bercail.

— Voilà qui ne va pas bien pour vous, observa le jeune gentilhomme; l'amour est un rude maître, mon frère; quand on s'est mis au service de celui-là, il devient malaisé d'en servir d'autres.

» Jusque-là, poursuivit Gil Toralva, je ne m'étais pas trop mis en peine de ma rentrée au séminaire; mais, quand le jour de mon départ fut sérieusement arrêté, je m'interrogeai avec une rigoureuse attention, et mon sévère examen de conscience me prouva que j'avais bien des pénitences à subir, bien des sacrifices à offrir à Dieu avant que d'être digne de reprendre ma place parmi nos jeunes et pieux compagnons d'études.

» De toutes les résolutions que je pris pour rentrer en état de grâce, la plus pénible fut celle de ne plus revoir Sylvia. Quoi qu'il m'en dût coûter, je m'y résignai cependant; et, durant les deux jours que je pouvais encore consacrer à mon père, j'eus assez de courage pour ne pas même regarder du côté de l'habitation de Marcelle.

» Je fis mes adieux à tout le voisinage; la bonne vieille et Sylvia furent seules exceptées. Pourtant ce n'était pas celles-ci que je quittais avec le moins de regrets; mais j'avais promis à Dieu de ne point les revoir, et mon bon ange me protégea si bien que je tins ma promesse.

— Et c'est ainsi que finit l'histoire? demanda don Félix. Peste! quelle conclusion! Voilà justement ce que nous appelons un dénoûment en queue de poisson; on croit tenir quelque chose, et rien ne vous reste dans la main.

— Prenez patience, mon frère, je ne vous ai pas tout dit. »

Le fils du beau gentilhomme de Tolède se remit en devoir d'écouter, mais un peu plus par charité chrétienne que par intérêt de curiosité; car, à vrai dire, il commençait à trouver l'histoire passablement filandreuse; et puis le jour venait de poindre et le vent apportait jusqu'à lui le bruit des canons de la ville, qui annonçaient à coups répétés les fêtes qui se préparaient à Madrid. Gil Toralva reprit la parole.

« Mon père me souhaita bon voyage, et je partis. Il me fallait passer devant la maison de Marcelle pour gagner la grand'route. Je m'armai d'une belle résolution; mais, quand je fus à dix pas de la demeure de Sylvia, le tremblement me prit. Je baissai la tête et je fis le signe de la croix pour rassurer mes pas et mon cœur. L'ange gardien de mon salut entendit ma prière, et Dieu, qui me rappelait à mes pieux devoirs du séminaire, — je le croyais du moins! — Dieu permit que la porte et les contrevents fussent encore fermés quand j'arrivai devant cette maison, où j'étais entré un jour avec toute l'innocence de l'âme, et dont je sortis épouvanté du désordre de mon esprit et de l'intraduisible hardiesse de mes pensées.

» Cependant le charme attirant ne laissa pas que d'agir lorsque je traversai ce passage périlleux. Malgré moi, il me fallut lever les yeux sur la fenêtre où plus d'une fois j'avais aperçu, non sans effroi, Sylvia qui souriait de loin à mon approche. Bien que la matinée fût déjà fort avancée, au dehors tout était clos, et aucun bruit du dedans ne vint frapper mon oreille.

» Le croiriez-vous, mon frère? au lieu de rendre grâces au Seigneur de ce qu'il prenait visiblement soin d'épargner une nouvelle épreuve à ma faiblesse, je fus tenté de m'arrêter en chemin et de frapper à cette porte pour m'enquérir du motif de ce silence inaccoutumé à pareille heure. Pourtant je passai outre; mais tel est l'orgueil humain que je fis honneur à mon courage d'une victoire d'autant plus facile que personne ne m'avait offert le combat.

» A une faible distance de mon village, je me croisai avec un régiment de troupes aragonaises qui changeait de garnison. Cette rencontre, à peine remarquable pour tout autre, avait pour moi toute l'importance d'un spectacle nouveau. C'était la première fois que je voyais un régiment sous les armes. Accoutumé dès l'enfance à l'appel monotone des cloches, au chant solennel de l'orgue, je ne me faisais aucune idée de cet accord puissant des tambours et des clairons qui va réveiller le courage jusqu'au fond du cœur de l'homme et qui force le pied à suivre la mesure. L'impression que ces bruits d'armes et d'instruments produisirent sur moi fut si profonde, si durable, que long-temps après, quand cette marche militaire, que je ne pus jamais tout à fait oublier, me revenait en mémoire, je voyais toutes les illusions de la gloire poser devant mes yeux; le démon des conquêtes égarait mon esprit; je respirais l'odeur de la poudre; mes mains, jointes pour la prière, manœuvraient l'arquebuse, et je sentais mes artères battre à l'unisson des baguettes qui frappaient le tambour.

» Peut-être me direz-vous que ce sont là des jeux d'enfant: erreur, mon frère, c'était une vocation d'homme qui se manifestait hautement. Le régiment passa, et moi, je restai long-temps fixé à la même place, oubliant le vœu de ma mère au jour de ma naissance, oubliant le séminaire qui réclamait toutes mes pensées, oubliant Sylvia elle-même! Je m'enivrais de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais, et, sans mépriser ma robe de novice, à l'aspect de ces brillants uniformes, l'envie se glissait en moi, et je me disais: — « Heureux ceux qui marchent sous ce drapeau; heureux ceux qui sont armés pour le défendre! » Et quand le régiment fut loin, si loin que ma vue ne pouvait plus atteindre

usqu'à lui, quand le bruit se fut éteint dans les détours de la route, je posai mon oreille contre terre pour surprendre encore quelques fragments épars de cet air de marche que le vent n'apportait plus jusqu'à moi que par lambeaux d'harmonie.

— Si quelques manants, soufflant dans des tubes de cuivre plusou moins recourbés, si une douzaine de baguettes d'ébène frappant sur de la peau d'âne ont pu vous causer une telle extase, dit l'enfant de Tolède, il n'y a point à en douter, mon frère, l'exercice à feu vous eût rendu complétement fou.

— Ou plutôt criminel, sacrilége, reprit le séminariste; oui, si j'avais vu le régiment rangé en ordre de bataille! oh! alors, je le sens, j'aurais déchiré ma robe et demandé place pour moi dans les rangs des soldats. Dieu, qui me protégeait toujours, ne voulut pas sans doute soumettre ma raison à si rude épreuve. Je me remis en marche, lui demandant pardon de la malheureuse vivacité de mon esprit à s'impressionner de tout ce qui pouvait le distraire de ses devoirs religieux. Encore une fois, la prière calma mon agitation, et je finis par reprendre confiance dans cet avenir, où je me voyais à l'abri des tentations périlleuses et des mauvaises pensées qui n'avaient cessé de m'assiéger depuis mon départ du séminaire. Je m'en allais ainsi, au petit pas de ma mule, quand j'entendis quelqu'un m'appeler par mon nom. Je tournai les yeux du côté d'où la voix était partie, et je reconnus dame Marcelle qui m'attendait, assise au bord d'un fossé. Imaginez ma surprise, ma terreur, ma coupable joie. Sylvia était auprès d'elle!

» Je crus d'abord qu'elles se trouvaient là toutes deux par hasard; mais non, parties avant moi du village, elles étaient venues guetter mon passage sur le chemin; et, priez pour moi, mon frère! ce n'était pas seulement pour recevoir mes adieux. Deux mulets, chargés de selles de voyage, me firent soupçonner qu'elles ne devaient pas me quitter de sitôt. Je ne me trompai point dans mes suppositions; car la bonne vieille, dès que je fus près d'elle, me dit que nous allions marcher de concert jusqu'à mon avant-dernier jour de route.

— Mort de mon âme! interrompit alors don Félix, voilà une charitable femme. Oh! la bonne gardienne de la vertu des filles qui amène ainsi sa brebis sous la dent du louveteau!

— Si vous saviez, poursuivit Gil Toralva, quel doux regard de reproche Sylvia laissa tomber sur moi lorsque je cherchai à faire excuser mon départ précipité. Il me fallut mentir, et je crois qu'un mensonge à Dieu même m'eût été moins pénible que celui-là. Comment lui dire, à elle, qui se souvenait si bien de moi : « Je vous ai oubliée? » Elle me fit un signe de tête qui me prouva qu'elle n'en croyait rien. Je rougis; mais je lui sus bon gré de ce qu'elle doutait moins de mon cœur que de la vérité de mes paroles.

» — C'est mal d'oublier des amis, me dit dame Marcelle; mais que le péché vous soit remis, mon frère; tout n'est-il pas réparé, puisque nous allons faire route ensemble pendant quatre jours?

» Un froid mortel me saisit, et mon cœur battit à se rompre dans ma poitrine. Je n'eus pas la force de demander à la bonne vieille pourquoi elle avait résolu de me conduire si loin. Je regardai Sylvia avec surprise et frayeur. La malice et la joie illuminaient ses yeux.

» — Vous comprenez bien, reprit dame Marcelle, qui ne demandait qu'à être interrogée pour répondre, vous comprenez bien, mon jeune frère, que ce n'est pas tout à fait pour avoir l'avantage de vous accompagner que nous nous mettons ainsi en route. Tout intéressant qu'il soit pour nous de savoir si vous êtes arrivé sain et sauf au séminaire, il y a un intérêt plus puissant encore qui nous oblige à faire ce grand voyage.

— Gageons, dit le gentilhomme, que les paroles de la vieille ne vous furent point douces au cœur.

— Vous gagneriez l'enjeu, maître, riposta le conteur; car je me sentis chagrin en les entendant, et pourtant il fallait bien qu'il en fût ainsi. Quels droits avais-je à une telle démarche de la part de ma jolie muette?

» — D'où vient que vous ne me demandez rien? continua dame Marcelle, qui tenait absolument à être questionnée. Cependant vous ne pouvez pas savoir encore la grande histoire, puisqu'elle est toute fraîche d'hier, et que ce matin nous avons quitté le village sans en rien dire à personne. Voilà ce que c'est : mon frère, nous allons être riches, Sylvia, je veux dire; oui, riche comme une héritière de Lima ou de Santa-Crux de la Sierra. Le comte de... nous rappelle.

» — Comment, le père de Sylvia?

» — Le mari de sa mère du moins. Il a des remords, le mécréant; ça lui pousse enfin! Lui qui ne savait rien de ce que c'est que la crainte salutaire de Dieu, il n'ose plus, maintenant qu'il se voit au moment redoutable et préfixe où il va lui falloir rendre compte de ses crimes, il n'ose plus partir pour l'autre monde avant d'avoir essayé de les réparer. Il ne peut pas redonner la vie à sa femme, la parole à cette innocente enfant; mais il peut lui léguer des biens, et c'est pour la rétablir dans ceux de sa malheureuse mère qu'il a envoyé vers nous un exprès avec une lettre signée de sa scélérate de main.

» La bonne femme me débita cela tout d'une haleine, et puis elle mit sous mes yeux la lettre du bourreau de Sylvia. Je vis qu'en effet, pour essayer de se réconcilier avec sa conscience, le comte, cé-

dant aux sévères conseils de son confesseur, avait fait chercher de province en province la demeure de Sylvia, et qu'étant parvenu à la découvrir, il rappelait auprès de lui la jeune fille pour la nommer, avant que de mourir, et son unique héritière et son enfant d'adoption. Il voulait ne fermer les yeux à la lumière du jour qu'après avoir remis lui-même dans les mains de sa victime le testament que son confesseur lui avait dicté en faveur de Sylvia. Je bénis le sort qui rendait une fortune à l'intéressante pensionnaire de dame Marcelle; mais, tout en me sentant bien de sa présence, je n'osai pas m'estimer heureux d'une circonstance qui m'obligeait à devenir pendant quatre longues journées le cavalier servant de celle que j'aurais voulu fuir jusque dans l'éternité. Et elle paraissait heureuse! Cependant il y aurait eu lâcheté, n'est-ce pas, mon frère, à reculer devant le danger?

— Il y aurait eu sottise, répliqua don Félix, à ne point accepter le bonheur quand il venait s'offrir à vous. J'estime qu'il est mal d'appeler le tentateur; mais, quand il nous apparaît sous une forme séduisante, on ne saurait lui faire trop bon accueil. D'ailleurs, à des femmes en voyage, le bras d'un homme est indispensable, et pouviez-vous refuser à Sylvia le secours du vôtre?

— C'est ce que je me dis, seigneur cavalier, et nous partîmes.

» Ainsi, pendant quatre jours, mes regards la suivirent pas à pas. Pendant trois nuits, nous dormîmes sous le toit de la même hôtellerie, séparés seulement par une légère cloison, le plus souvent mal close; et, quand je dis que nous dormîmes, cela n'est pas exact, car je ne fermai pas l'œil un seul moment. Le silence de la nuit est un terrible silence, mon frère, surtout lorsqu'il est de temps en temps interrompu par un bruit léger, mais qui retentit dans tout notre être, le bruit des soupirs et de la respiration d'une jeune fille. Oui, je l'entendis plus d'une fois soupirer : je crus même une nuit surprendre ses sanglots; cette nuit était la dernière que nous dussions passer tout près l'un de l'autre. Et le matin, au réveil, lorsque, craignant d'attribuer à notre séparation prochaine les larmes qui, malgré l'obstacle placé entre nous, étaient tombées de ses yeux sur mon cœur, lorsque je fus sur le point de lui demander la cause de ses soupirs et de ses sanglots, ma langue s'embarrassa, la voix me manqua et je gardai le silence, de peur qu'elle ne vînt à rougir des indiscrétions de mon insomnie.

» Si vous ne vous rendez pas bien compte de la lutte que j'eus à soutenir contre les mouvements tumultueux de mon âme tant que dura ce malheureux voyage, c'est qu'il m'est impossible de vous peindre l'expression du regard de Sylvia quand la jeune fille tournait vers moi ses beaux yeux, où je lisais des choses qui me faisaient désespérer de pouvoir jamais regagner ma place au ciel. C'était à damner une légion d'anges!

» Sylvia, après quelques pas dans la campagne, voulait monter sur sa mule, c'est ma main qu'elle cherchait pour lui servir d'appui. Que ma main tremblait donc en prenant la sienne! Et, comme si c'eût été trop peu de ce simple contact pour rallumer ma fièvre, je sentais une pression, une brûlure, veux-je dire, qui me faisait mal à crier merci. Sylvia, fatiguée de l'allure de sa mule, voulait marcher, et c'est sur mon épaule qu'elle s'appuyait encore pour mettre pied à terre. Et comme elle s'y appuyait bien! Il n'en eût pas fallu davantage, voyez-vous, pour tourner la tête et bouleverser le cœur de Hieronimo votre noble père, tout homme d'expérience qu'il devait être en fait de semblable manége. Moi, j'avais des vertiges. J'appelais avec des cris d'angoisse l'heure de ma délivrance. Elle sonna.

» Nous étions vers le midi de notre quatrième jour de marche, quand nous parvînmes au carrefour d'un bois où plusieurs routes allaient se perdre dans les profondeurs de la perspective. Dame Marcelle, qui avait habité autrefois ce pays, me tendit la main et me dit :

— » Grand merci, mon jeune frère, de la bonne compagnie que vous nous avez faite en chemin. Il faut nous quitter maintenant, car nous n'allons plus du même côté. Bon courage jusqu'à demain; voici la route qui vous mènera droit à votre couvent; voilà celle que nous devons suivre; nous n'avons plus qu'à tourner à gauche, et dans une heure nous serons aux portes du château de sa seigneurie. Ne nous oubliez pas dans vos prières, et que le b n Dieu soit avec vous!

» Je m'inclinai respectueusement, baissant la tête pour cacher l'émotion pénible que ce moment prévu, que ce moment désiré même, me causait; oui, je le désirais cet instant-là, et quand il fallut me dire : « Le voilà venu », j'osai le maudire, mon ami! quoique je dusse pourtant le regarder comme le terme d'une épreuve où les forces auraient fini par me manquer. Sylvia était folle, je crois, car elle aussi me tendit la main, j'y posai en frémissant le bout de mes doigts; elle porta sa main à mes lèvres avec un mouvement d'impatience et de dépit, comme si elle eût voulu me dire :

« Maladroit! »

» Tout tremblant que j'étais, je levai les yeux pour lui reprocher son action imprudente. Le regard de Sylvia, qui attendait le mien, me dit de nouveau avec une irrésistible éloquence : « Ne nous quittez pas encore! » Oh! alors mon âme, depuis trop long-temps tourmentée, se révolta contre la tentatrice qui semblait se faire un jeu cruel de mes

tortures, et je tournai bride en murmurant : Anathème sur elle ! Innocente créature, peut être n'essayait-elle de me retenir ainsi que parce qu'elle pressentait le péril dont elle était menacée! Je l'entendis pousser vers moi son cri d'adieu... Tout mon corps frissonna; mais je ne me retournai pas.

— Vous étiez bien dur à vous-même, observa le fils du beau gentilhomme de Tolède, et, pour ma part de paradis, je n'aurais pas eu, je vous le jure, le courage de ne point la suivre.

— Ce que vous auriez fait, mon frère, c'est, hélas! ce que je fis moi-même. A peine étais-je au vingtième pas que je m'arrêtai; puis, sautant en bas de ma monture, je l'attachai par la bride à un tronc d'arbre. Alors guidé, il faut le croire, encore plutôt par une inspiration divine que par mon cœur, je suivis de loin, mais bien mystérieusement, les deux voyageuses dans le sentier où elles venaient de s'engager.

» Jugez, seigneur cavalier, si je dus remercier le ciel de cette résolution, que je me reprochais pourtant comme un crime, quand, de l'endroit où j'étais, j'aperçus deux hommes sortir tout à coup du plus épais du bois, et accoster, le poignard au poing, dame Marcelle et Sylvia. Ces hommes, dont je suivais tous les mouvements, se placèrent sur le chemin des deux femmes pour leur barrer le passage; ils s'emparèrent des brides de leurs mules, et les entraînèrent, malgré leurs cris, dans le fourré d'où ils avaient guetté leurs victimes. Je n'avais pas d'armes, mais je m'en fis une de la branche la plus solide que je trouvai à portée de ma main.

» J'avais en ce moment-là assez de force pour déraciner un chêne!

» Courir sur les scélérats en brandissant la massue dont je venais de m'armer, tomber au milieu d'eux comme tomberait la foudre, frapper deçà et delà, coucher du premier choc un des assassins par terre, mettre l'autre en fuite, ce fut l'œuvre d'un moment. Avec les courroies des montures, j'entourai de liens les membres du brigand que j'avais mis hors de combat; puis je relevai la pauvre vieille, qui déjà saignait de plus d'une blessure. Quant à Sylvia, elle n'avait été que menacée par le poignard. Dieu m'avait donné le vol de l'aigle pour arriver à temps et détourner le bras qui allait la frapper. »

— Têtebleu! mon camarade, s'écria don Félix, je ne m'étonne plus maintenant que vous ayez eu si promptement raison de notre coquin d'hier soir. Si vous n'étiez bon catholique, et bon même entre les meilleurs, comme je me plais à le reconnaître, je vous croirais issu de la race de Samson. Il n'eût pas fait bon, j'imagine, de vous retenir de force au séminaire, maître Toralva, car vous en eussiez déraciné les portes comme fit l'autre de celles de Gaza.

L'élève du couvent laissa tomber cette mauvaise plaisanterie sans essayer de la relever, et il continua en ces termes :

« Je ne devais plus quitter mes compagnes de voyage avant de les savoir à l'abri de tout danger. Après un long temps, nécessaire à ces dames pour se remettre de leur saisissement, j'allai reprendre ma mule, et je plaçai comme je le pus dame Marcelle sur sa monture. La blessée était si faible qu'elle ne pouvait s'y tenir assise sans le secours de quelqu'un. Sylvia d'un côté, moi de l'autre, nous la soutenions chacun d'une main, les doigts de la jeune fille croisés sur les miens. Vous le voyez bien, mon frère, je n'en pouvais réchapper; Dieu ne le voulait pas! Dame Marcelle avait besoin des secours d'un chirurgien, car, malgré nos soins, Sylvia et moi nous étions trop inhabiles pour panser convenablement ses blessures. Nous allions au petit pas, si bien que nous fûmes plusieurs heures en route avant de gagner le plus prochain village. Enfin nous y arrivâmes. Je déposai Sylvia et la malade dans la maison du frater de l'endroit. J'allai chez l'alcade, à qui je racontai notre événement du bois, et tout aussitôt il requit main-forte pour faire barrer les environs, et transporter jusqu'à la prison le scélérat que j'avais laissé solidement ficelé dans les broussailles du sentier. Ces dispositions prises, je me rendis seul chez le comte de ..... afin de lui annoncer l'arrivée de sa fille adoptive.

» Le comte était au lit, malade, presque agonisant même, quand je fus introduit dans sa chambre à coucher. Le confesseur venait de quitter son chevet. Le moribond me fit approcher de son lit; ses regards, presque éteints, se ranimèrent, et sa voix sembla reprendre quelque force pour me demander :

» — Eh bien, est-ce fait?

» Tout coupable que je le savais d'autrefois, je n'avais pu m'empêcher d'éprouver un sentiment de compassion en le voyant en si piteux état; mais le ton qu'il prit pour m'adresser cette question, à laquelle cependant je ne comprenais rien encore, me causa un mouvement d'horreur, et je restai bouche béante, sans savoir ce que je devais lui répondre.

» Il tira une bourse de dessous son oreiller, et il ajouta en me la glissant dans la main :

» — N'oubliez pas que vous devez faire dire une messe et pour vous et pour moi.

» A ces mots, je crus entrevoir la vérité, et, repoussant la bourse qu'il me tendait toujours, je lui dis :

» — Votre seigneurie se trompe; je ne viens lui rendre compte d'aucune mission, ni recevoir aucune récompense.

» — Que me veux-tu donc alors? me demanda-t-il avec une expression de terreur qui m'éclaira complétement sur l'erreur du méchant vieillard.

» — Ce que je veux? répliquai-je; annoncer à votre seigneurie l'arrivée de dona Sylvia.

» Il me regarda comme si mes paroles étaient inintelligibles pour lui, et ses lèvres répétèrent tout bas le nom de la jeune fille.

» — Oui, poursuivis-je, dona Sylvia, que j'ai eu le bonheur de délivrer d'entre les mains de deux scélérats, et qui attend, sous la protection de l'alcade d'un village de Quistello, que votre seigneurie envoie pour l'accompagner bonne et fidèle escorte.

» A peine avais-je achevé de parler que le mourant se leva sur son séant; son visage devint pourpre, puis bleu, puis noir; ses yeux roulèrent comme deux globes de sang dans leur orbite, et il s'écria avec rage et désespoir :

» — Elle existe!... ah! damné! elle existe!

» Je reculai d'horreur. Alors ses deux longues mains s'allongèrent pour saisir un paquet cacheté qui se trouvait sur une petite table placée près de son lit. Je compris que c'était le testament promis à Sylvia, et qu'il voulait l'anéantir. Je m'avançai pour le lui disputer; mon empressement fut inutile; car la machine humaine, brisée par cet effet de colère, retomba comme une masse de plomb sur le lit. J'appelai : on vint; il était trop tard pour secourir le corps : l'âme du coupable était déjà devant Dieu.

» Vous comprenez quelle avait été l'infernale combinaison imaginée par le mourant. Pour obéir à son confesseur il avait testé en faveur de la jeune muette; et pour assurer sa vengeance il avait posté des assassins sur la route de l'héritière.

» Voilà quel fut, mon frère, le plus grand, je pourrai dire, l'unique événement de ma vie. Sylvia prit dès le lendemain possession des biens nobles du comte. Vous dirai-je qu'elle voulut me retenir auprès d'elle? Mais le devoir, que j'avais trop longtemps méconnu, me rappelait au séminaire. Je quittai la jeune comtesse et je revins m'enfermer dans ma cellule. Hélas! je n'y retrouvai plus le repos que j'avais laissé en partant. Luttant contre un souvenir qui me poursuivait jusque dans le sommeil, j'essayai pendant dix-huit mois de le vaincre à force de jeûnes, de pénitences et de prières. Souffrances et privations, rien ne put étouffer cette voix qui me criait sans cesse :

« Sors d'ici, indigne! le monde te réclame. Appartiens donc tout à fait au monde; car on ne peut pas n'appartenir à Dieu qu'à demi. »

» Enfin, il y a trois jours, fatigué d'un combat où mes forces renaissaient toujours pour être toujours



vaincues, je me suis décidé à aller me jeter aux pieds du supérieur : Mon père, lui ai-je dit en baisant ses

sandales, mon père, l'encensoir s'échappe de mes mains: c'est une lourde épée qu'il me faut: la plus puissante cuirasse m'accablerait moins que cette robe qu'il ne m'est plus permis de porter saintement. Réservez pour d'autres, plus heureux que moi, votre patience, votre bonté et le pain mystérieux de votre pieux savoir. La paix et le silence qui règnent ici me donnent de trop coupables pensées: où d'autres âmes se sauveraient, la mienne se perd; j'ai besoin, pour mon salut, de mouvement, de bruit et de combats dans l'espace. Oh! par charité, laissez-moi partir!

» Il ne m'a répondu que par ces mots :

» — Allez, mon fils, et gardez avec vous la crainte du Seigneur.

» Alors j'ai mouillé ses mains de mes larmes, je suis parti, et me voilà. »

— Où allez-vous? demanda don Félix.

— Chercher fortune.

— Mais vous en avez une qui vous attend, celle de dona Sylvia.

— Depuis un an dona Sylvia est mariée! répondit tristement Gil Toralva.

— En ce cas, à Madrid!

— A Madrid! » répéta le séminariste. Et les deux amis sortirent de l'hôtellerie.

V.

C'était fête partout, fête pompeuse, galante et magnifique du *Buen Retiro à la puerta del Sol*, de la place Mayor à la cathédrale. C'était fête à tous les étages, et pour toutes les classes et dans presque tous les cœurs, voire même dans celui de ce monarque de piètre mémoire qui eut nom Charles II, corps grelottant et souffreteux, où se morfondait une pauvre âme royale que le beau ciel de l'Espagne ne pouvait ranimer, et qui attendait de l'amour d'une jeune et gracieuse femme cette douce et pénétrante chaleur qui redonne la vie et fait éclore la pensée.

» Donc, c'était grande fête lorsque don Félix de Valdelirios y Lampourda y Riansarez et son ami Gil Toralva, qui s'étaient replacés, au sortir de la Venta de Torrejon, sur le dos de la même monture, firent, non sans grande peine, comme on va le voir, leur entrée dans la ville de Madrid, par la porte de Tolède.

Parvenus au débouché du pont du Mançanarès, ils mirent pied à terre, attendu qu'il n'y avait nulle possibilité de chevaucher au milieu de la fourmilière humaine qui s'engouffrait en bourdonnant dans une issue trop étroite ce jour-là, et que l'affluence de curieux rendait à chaque instant de moins en moins praticable. Ici, comme à chacune des différentes entrées de la ville capitale des seize provinces espagnoles, la foule était si considérable, elle formait un tout si compacte, que bien heureux dut s'estimer le fils de Hieronimo, le beau gentilhomme de Tolède, d'avoir eu pour compagnon de route un aussi beau jouteur que l'était maître Gil Toralva; car sans le secours des rudes poignets et des coudes solides de celui-ci, il y a tout lieu de croire que notre ami Félix de Valdelirios ne se serait pas tiré tout entier de la gêne qui le pressait de toute part; admettant d'abord qu'il eût pu se faire ouverture dans cette muraille mouvante d'où s'échappaient indiscontinûment des cris de femmes et d'enfants qu'on foulait aux pieds.

Grâce à l'intrépidité du robuste séminariste, l'enfant de Tolède parvint à trouver jour favorable pour se glisser dans la foule; il s'y engagea résolument, et même sans trop avoir à souffrir de la puissante pression qui, par-ci, par-là, broyait comme sous la meule tel imprudent qui s'était laissé entraîner par le flot vivant, sans avoir à l'avance bien consulté le pouvoir résistant de ses forces. Plus d'un y laissa la vie, plusieurs autres en furent pour un membre ou deux grandement endommagés; quant à don Félix, que Gil Toralva protégeait toujours, il n'eut guère à regretter que la moitié de son manteau, sa vieille épée de famille et cette bonne mule, qu'il avait eu la prétention d'entraîner avec lui à travers la multitude, mais dont il ne tenait plus que la bride quand il se vit enfin au delà des limites de ce détroit si périlleux à franchir.

Le populaire courbatu, rompu, moulu, qui boitant, qui se tâtant les côtes froissées, endolories, qui se tenant la mâchoire compromise, se répandit dans les différents quartiers de la ville; mais les deux amis, assez satisfaits de se voir hors de ce mauvais pas, se rangèrent à l'écart pour reprendre haleine et se rendre compte de leurs pertes. Après un regret donné à la mémoire du pauvre animal qui s'était si mal trouvé de la fête, le jeune gentilhomme détacha l'agrafe qui ne retenait plus qu'un fragment de manteau, et songea à réparer le désordre de son costume. Quand il eut défripé sa veste de satin, redonné avec la main le lustre à son vêtement de velours, lissé son feutre et recourbé coquettement les plumes de son panache, il se trouva en assez bon équipage pour faire figure convenable aux cérémonies du mariage royal. Il n'en était pas de même de Gil Toralva; plus d'un de ceux qu'il avait heurtés, froissés, étouffés en se frayant passage, s'était vengé de sa propre faiblesse sur la robe du séminariste. Elle avait eu à subir de nombreuses avaries au plus fort de la presse; si bien que, lorsqu'il eut tout loisir de se contempler, il trouva son pardessus si complétement tailladé, troué, déchiré, qu'on peut dire qu'un mendiant ne se fût

pas baissé pour ramasser le misérable lambeau d'étoffe qui lui pendait en haillons sur le corps. Maître Gil se débarrassa de la guenille qui ne le couvrait plus, et se trouva, pour tout habit de cérémonie, vêtu seulement d'un haut-de-chausses sans pourpoint.

« Voilà, dit en riant don Félix, qui n'est guère de mise pour aller à la rencontre de la glorieuse reine que la France nous envoie. Si nous ne pouvons trouver pour vous, mon frère, meilleure et plus sortable parure, je vous conseille de vous réfugier dans quelque chétive *casa de posada* bien fermée; car, pour marcher par les rues, fait comme vous l'êtes, ne vous y aventurez pas, ne fût-ce que par orgueil national. Gardez-vous de vous montrer sur le passage de la reine : elle ne pourra se défendre de nous remarquer, ajouta-t-il en arrangeant avec fatuité les plis de sa fraise, et nous ne devons pas donner à Marie-Louise d'Orléans, que Dieu conserve, si mauvaise opinion de l'élégance espagnole.

— Soit, reprit tristement Gil Toralva, honteux de se voir si mal costumé; je ferai mon profit de l'avis que vous me donnez. D'ailleurs je ne suis pas venu à Madrid pour assister aux fêtes qui s'y préparent, mais bien pour demander un mousquet et l'habit de soldat. Que notre rencontre ne soit pas un obstacle aux plaisirs que vous vous êtes promis. Vous voilà où vous vouliez être; suivez maintenant la bonne étoile qui vous protége. Au revoir, mon frère, si toutefois Dieu permet que nous nous retrouvions un jour. Pour moi, je vais chercher un gîte jusqu'à demain.

— Comment l'entendez-vous? répliqua Valdelirios en arrêtant le séminariste par sa manche de chemise. Si vous croyez que je vous laisserai partir ainsi, vous faites erreur, mon brave compagnon. Certes, j'ai trop de vanité pour me montrer avec vous dans Madrid tant que vous ne serez pas en plus décent costume; mais, plutôt que de vous abandonner tristement à vous-même en si joyeuse journée, j'aimerais mieux perdre mon nom de gentilhomme et ma brillante fortune à venir. »

Gil Toralva essaya vainement de combattre la généreuse résolution de don Félix. Il eut beau faire pour le décider à suivre le torrent qui se précipitait vers les rues et places où devait passer le cortége, Valdelirios persista dans son dessein de demeurer durant toute cette journée avec le séminariste. Bien que le canon proclamât la prochaine entrée de la reine à l'autre bout de la ville, il ramassa sa moitié de manteau, prit courageusement le bras de son camarade sans pourpoint, et tous deux se mirent en quête d'une auberge, afin de s'y tenir discrètement cachés jusqu'au lendemain.

S'il nous en souvient, don Félix avait la bourse assez bien garnie, grâce à la prudente soustraction qu'il avait cru devoir se permettre au préjudice des créanciers de son père; mais eût-il eu sur lui assez d'or pour acheter toute une maison, que sa belle fortune ne lui eût pas fait trouver un seul gîte à Madrid dans un pareil jour.

Les amis parcoururent en vain plusieurs quartiers sans pouvoir, même au plus haut prix, obtenir un asile.

« Cent réaux, dit-il au maître d'une hôtellerie qu'il trouva sur son chemin, cent réaux pour votre plus mauvaise chambre à deux lits. »

C'était la dixième fois qu'il faisait une telle proposition.

« En fait de lits, reprit l'hôtelier, il n'y a plus de libre ici que celui de ma servante. »

A ce propos, Gil Toralva se voila la face par pudeur; mais don Félix, qui n'avait point la conscience aussi timide, poursuivit :

« Eh bien! va pour le lit de la servante! » et il allait ajouter : — « La donzelle est-elle avenante? » — quand une pâle, maigre et vieille figure de Murcienne s'avança sur la porte de l'auberge.

« J'en demande pardon à vos seigneuries, dit la vieille, mais je viens de faire marché de ma chambre pour cette nuit. Que n'êtes-vous arrivés plus tôt, messeigneurs? vous auriez eu la préférence. »

Ce fut au tour du jeune gentilhomme à se couvrir les yeux pour ne pas voir cette laide image que le séminariste affronta sans danger, comme on peut le supposer.

« Merci! » dit l'enfant de Tolède, et, encore une fois, il passa outre comme il avait déjà passé devant dix autres hôtelleries.

« Tenez, reprit Toralva quand ils furent à quelques pas de là, nous nous gênons mutuellement, je le vois bien; c'est assez de votre bonne volonté pour mériter ma reconnaissance, je suis confus de toutes les peines que vous vous donnez pour moi : aussi ne veux-je pas abuser plus long-temps de cette amitié, qui ne vous cause que des ennuis. Laissez-moi m'arranger aujourd'hui comme il plaira à Dieu. Un homme trouve toujours à se caser quelque part; allez, mon frère, et ne vous occupez plus que de vous-même.

— Ma foi non! répliqua don Félix; je ne vous fausserai pas compagnie. Aussi bien je roule dans ma tête certain projet, ajouta-t-il en souriant, qui nous permettra de parcourir la ville sans que votre méchant attirail fasse tort plus long-temps à notre bonne tournure. Si je puis obtenir seulement pour une heure abri sous un toit, je vous réponds qu'on nous verra avant peu figurer fort honorablement sur la place Mayor. »

Il quitta le bras de son ami, après avoir ainsi parlé, et marcha au hasard. Il allait interrogeant toutes les portes de la rue, il levait les yeux vers

toutes les fenêtres, il s'aventurait jusque dans l'intérieur des maisons; entrait, sortait, frappait légèrement aux portes et n'obtenait aucune réponse, attendu que toutes les habitations étaient désertes. Gil Toralva le suivait avec inquiétude; car il ne pouvait se dissimuler que dans cette rue sans habitants ils avaient bien la mine tous deux de malfaiteurs qui cherchent fortune. Cependant, au second petit coup que Valdelirios venait de frapper au contrevent de la fenêtre d'un rez-de-chaussée, car il avait cru entendre parler dans cette maison, la porte s'ouvrit, et une jeune Catalane, au teint brun, aux yeux étincelants, dit mystérieusement à notre gentilhomme de Tolède :

« Entrez, c'est ici ! »

Valdelirios entra en saluant poliment.



La porte se referma sur lui. Don Félix, se voyant subitement séparé de son ami, eut un léger frisson, il voulut retourner du côté de la rue; mais la jeune fille lui dit :

« On ne sort pas par là, vous devez le savoir.

— Par Dieu non! reprit-il sans trop élever la voix; car, au travers d'une porte entr'ouverte, il voyait aller et venir dans la salle basse plusieurs individus enveloppés de manteaux.

— Êtes-vous donc ami ou ennemi? lui demanda la Catalane.

— Ami, répliqua-t-il vivement. »

Ses regards venaient de s'arrêter sur la trappe levée d'une cave; et au bas de l'escalier obscur qui fuyait devant lui il crut apercevoir deux yeux qui brillaient.

« Pourquoi donc alors, ajouta la Catalane, voulez-vous sortir?

— C'est que je ne suis pas seul, répondit en balbutiant le mal assuré gentilhomme. J'ai là un ami qui ne tardera pas à venir vous demander de mes nouvelles.

— Et cet ami, est-ce un frère?

— Si c'est un frère? Pour toujours et partout, riposta don Félix en cherchant à enfler sa voix pour imposer à la jeune fille. »

A ces mots : — Toujours et partout, — la Catalane se pencha du côté de la cave, et cria, en se couvrant la bouche de ses deux mains, comme pour étouffer le bruit de sa voix :

« Ferme la trappe, Benavente; il a dit le mot d'ordre; c'est un des nôtres. »

Puis la trappe parut se baisser d'elle-même. Don Félix cherchait encore dans son esprit quel pouvait être ce bienheureux mot d'ordre qui lui était ainsi venu par fortune, et dont il n'avait plus aucun souvenir, quand la Catalane le poussa dans la salle basse, où l'on voyait à peine à deux pas de soi.

Il se trouva au milieu de gens qu'il ne connaissait point, et qui l'accueillirent cependant comme une connaissance. On lui tendit la main, mais on ne lui dit pas un seul mot. Sans appui aucun, et passablement effrayé de se trouver en pareille compagnie, l'enfant de Tolède se donna, du mieux qu'il put le faire, l'apparence de la tranquillité; il endossa un manteau vert qu'on lui mit sur les épaules, sans manifester la surprise que lui causait cette singulière formalité, que du reste on avait fait subir à tous les autres assistants; ensuite on lui posa silencieusement la main sur un livre, qu'un des assistants tenait ouvert devant lui sur une petite table; et puis, lorsque celui qui paraissait présider l'assemblée eut fait un mouvement de tête qui semblait dire : C'est bien! Valdelirios alla s'asseoir dans un coin de cette salle, où Gil Toralva, conduit par la Catalane, ne tarda pas à entrer. Le premier mouvement des deux amis fut de courir l'un au-devant de l'autre; mais un instinct secret les avertit que cet empressement pourrait les compromettre, et ils se contentèrent d'échanger un regard d'intelligence, tandis que les étranges habitants de cette maison continuaient à se promener de long en large, murmurant, lèvres closes, des paroles qui ressemblaient à une prière des morts. A Gil Toralva aussi on mit le manteau vert sur les épaules.

« Au moins, pensa don Félix, il y gagne d'être plus décemment couvert, mais que diable veulent donc ces gens-là avec leur distribution de manteaux? »

Une voix, qui partit soit des poutres du plafond, soit des parois de la salle, ne dit qu'un mot : « Allez! » Soudain ceux qui marchaient s'arrêtèrent, ceux qui s'étaient assis se dressèrent sur leurs jambes, et tous les assistants formèrent un cercle au milieu duquel le président prit place. Gil Toralva et Valdelirios, qui suivaient tous les mouvements de

ces hommes mystérieux, se rangèrent comme ils avaient vu les autres se ranger. Le chef de la bande, en comptant ses gens, disait un mot à l'oreille de chacun d'eux, et sur la réponse, rendue aussi discrètement que la demande avait été faite, le silencieux président consultait une liste qu'il tenait à la main et faisait une croix sur le papier. Don Félix jugea qu'il s'agissait d'une vérification de noms, et il commença à se sentir on ne peut plus mal à l'aise.

A mesure que l'homme à la liste marquée de croix faisait un pas de plus vers le jeune gentilhomme, le cœur défaillait à celui-ci, et ses genoux ployaient sous le poids de la peur. Le séminariste non plus n'était pas fort rassuré; car il n'était point de force à se défendre contre un tel nombre d'ennemis, si toutefois ces gens-là avaient intérêt à se venger de son introduction, plutôt fortuite que volontaire, dans leur assemblée. Déjà le président se penchait à l'oreille de maître Gil, quand des coups précipités retentirent en même temps à la porte et au contrevent de la fenêtre. En une seconde la salle fut désertée; Toralva et Valdelirios suivirent ceux qui fuyaient précipitamment, et ils se trouvèrent tous sur une petite place où plusieurs ruelles venaient aboutir.

On se dispersa sans se dire : Au revoir.

Par mesure de prudence, les deux amis prirent chacun d'un côté différent; mais, après avoir marché pendant quelques secondes dans une direction contraire, ils revinrent sur leurs pas, et se rencontrèrent enfin seul à seul.

« Voilà une étrange aventure! dit le gentilhomme en jetant sur une borne le manteau vert qu'il n'avait pas cru devoir refuser tout à l'heure, mais qui lui pesait sur les épaules.

— Il y a peut-être là-dedans la source d'une grande fortune pour nous, reprit le séminariste.

— Il y a la corde ou les présides pour vous qui n'êtes pas noble, poursuivit don Félix, si l'on vous rencontre avec ce signe de ralliement; car, je n'en doute pas, ce drap vert cache quelque chose.

— Oui, il cache un poignard dans sa doublure, ajouta Gil Toralva en se fouillant.

— Faites comme moi, mon frère, jetez tout cela et sortons de ce quartier; on y respire une odeur de potence qui me fait trembler jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la pointe des cheveux.

— Éloignons-nous, je le veux bien, reprit l'homme fort : mais, quant à moi, je me garderai bien de me dépouiller de cette pièce de conviction qui pourra servir à éclairer la justice sur un complot que je ne comprends pas, mais qui n'en est pas moins très-réel.

— Je crois que le *san-benito* m'effraierait moins que ce manteau, riposta don Félix, et, à vous parler franc, mon frère, je vous avouerai que je vous aimais encore mieux dans votre négligé de ce matin qu'avec cette dangereuse pièce d'étoffe sur le corps.

— Si la peur vous tient de cette force, seigneur cavalier, laissez-moi aller tenter l'aventure; nous sommes sur les traces d'un crime sans doute; et quelque chose me dit que si Dieu nous a conduits dans cette maison, c'est pour mettre obstacle aux mauvais desseins de nos soi-disant complices.

— Il faut que vous m'ayez ensorcelé, répondit don Félix en donnant le bras à Gil Toralva; car, en pareille occurrence, j'aurais évité même de passer à côté de mon père, et voilà que je ne me sens pas le courage de vous quitter. Qu'il soit donc fait comme vous le voulez; mais que le Seigneur nous protége; nous en avons grandement besoin. »

Alors ils traversèrent les beaux quartiers de la ville. Nous l'avons dit : c'était fête partout; des banderoles flottaient à toutes les fenêtres, de riches tapisseries déguisaient les devantures des portes et se drapaient à tous les balcons; les rues étaient jonchées de verdure, jalonnées d'arcs de triomphe; partout des fleurs, partout des femmes, partout d'ingénieuses devises qui témoignaient de la galanterie du peuple castillan.

Là passaient des processions de jeunes filles qui se rendaient au-devant de leur reine, bannière blanche déployée, et qui chantaient avec les anges protecteurs de l'Espagne. « Je vous salue, Marie. »

Ici des légions de moines de toutes les robes, chaussés et pieds nus, le capuchon rejeté en arrière, les mains jointes, entonnaient le *Veni Creator* et le *Te Deum laudamus* comme au jour d'une victoire. Et ces moines, blancs, noirs et carmélites, se croisaient avec des régiments de soldats de toutes les armes, dont les mousquets, les lances et les javelines étaient entourés de fleurs et de rubans. Le canon grondait plus haut, les cloches tintaient d'accord, les chœurs se répondaient, la joie était dans tous les yeux, le luxe dans tous les costumes, et ce cri : « La voilà! la voilà! » dominant tous les autres bruits, guidait vers la large rue d'Alcala les deux amis, qui faisaient route avec des myriades de curieux au-devant du cortége royal. Bien que l'impression de frayeur de don Félix de Valdelirios s'effaçât bientôt devant l'émotion de surprise que lui causa l'aspect de cette population en habits de fête, l'enivrement général le gagna, il s'efforça d'oublier le passé et n'eut plus qu'une pensée, celle de distraire Gil Toralva de la préoccupation qui l'empêchait de prendre franchement part à la fête.

Le séminariste, portant les yeux à droite, à gauche, était absorbé par l'unique désir de découvrir parmi ces milliers d'inconnus un seul des visages qu'il venait d'entrevoir dans la maison mystérieuse. A quelque prix que ce fût, quelque danger qu'il pût

courir, il était résolu à s'attacher aux pas de celui qu'il parviendrait à reconnaître, pour savoir enfin d'où venait que, dans un jour d'allégresse, il se trouvait à Madrid une réunion d'hommes où l'on distribuait silencieusement des poignards. Maître Gil chercha en vain un second manteau vert dans la foule : lui seul en portait un.

« Eh bien, se dit-il, si ma mémoire n'est pas assez fidèle pour me désigner un de mes complices, ce signe de ralliement me fera reconnaître par quelqu'un d'entre eux; celui-là aura peut-être la charité de me prévenir du péril que je brave en gardant ce manteau révélateur, et alors je saurai bien le forcer à parler pour les autres coupables devant le corrégidor d'épée. »

Il se disait cela quand les *vivat*, gagnant de proche en proche, l'avertirent que la reine n'était pas loin. On cria : « Au large ! au large ! » et des deux côtés de la rue, le peuple, se rangeant, fit aussitôt belle place à sa souveraine. Don Félix eut grand soin de se glisser au premier rang.

Une marche militaire bouleversa tout à coup les sérieuses pensées de Gil Toralva ; le cœur lui bondit, la tête lui tourna, car jamais il n'avait entendu harmonie si entraînante, jamais il n'avait vu tant de brillants uniformes, comme jamais aussi don Félix, dans ses songes d'adolescent, n'avait rêvé de femmes si magnifiquement parées que celles qui allaient au-devant de Marie-Louise de France ; le front, le cou et les mains de celle-ci semblaient ruisseler les diamants et les perles.

A chaque roulement de tambours, à chaque rentrée des clairons et des trompettes, Gil Toralva serrait convulsivement la main de son ami, et cette pression instantanée lui était bien rendue par don Félix, surtout lorsqu'au balcon d'une fenêtre ou dans la foule quelqu'une des mille beautés qui s'offraient aux yeux éblouis de l'enfant de Tolède venait à fixer, même par hasard, un regard distrait sur lui.

« Qu'est cela ? » se demandaient l'un à l'autre les deux jeunes hommes dès qu'un objet nouveau se présentait à leurs yeux.

Comme il y a partout des gens qui, par vanité, encore plus que par obligeance, se plaisent à tout expliquer, ils n'eurent pas besoin de réitérer souvent leur question.

« Ceux-ci sont les alguazils de la cour, dit un curieux à nos deux amis; mais d'abord, en tête, vous voyez les massiers avec leur masse d'argent. Bon ! voilà maintenant les congrégations religieuses : les dominicains, les trinitaires, les frères de la Merci. Il n'y a pas moins de vingt communautés comme celles-ci à passer. Entendez-vous ce bruit de trompettes ? c'est la marche de la garde mayor. Elle est vêtue, mais pour aujourd'hui seulement, des livrées de la reine. Ceux qui viennent après, ce sont les alcades de la cour. Admirez ! admirez les chevaliers des trois ordres ! Voilà Saint-Jacques de l'Épée avec sa grande bannière, qui porte sur son écu d'or l'épée rouge et la coquille du pèlerin. Distinguez-vous là-bas, sur un étendard blanc, l'image de la sainte Vierge qui appuie ses pieds nus sur un croissant ? C'est Calatrava avec ses menottes et sa croix rouge. Plus loin vous apercevez le drapeau d'Alcantara, n'est-ce pas ? On le reconnaît facilement à sa large couronne qui protége les armes de Castille et de Léon. Prenons garde à nos pieds, car les chevaux relèvent aujourd'hui trop haut la tête pour se mettre en peine de savoir si, en passant, ils écrasent ou non quelque pauvre piéton.

— Faisons-nous minces et petits, reprit don Félix; voilà d'autres massiers qui viennent à nous d'un air menaçant. Bien; maintenant la rue a toute sa largeur; on dirait que les maisons ont fait en arrière retraite de deux pas en faveur du cortége de la reine.

— Un genou en terre, mes maîtres, continua le bourgeois, j'aperçois les *Monteros de Espinosa*, ceux-là qui veillent nuit et jour aux portes de l'oratoire et de la chambre à coucher de la reine d'Espagne.

— Et une reine d'Espagne dort-elle quelquefois toutes portes ouvertes ? demanda gaiement Valdelirios.

— Je ne saurais vous dire, répondit en toute ingénuité l'explicateur; mais, cela fût-il ainsi, nul, excepté Sa Majesté, n'a le droit de fermer la porte de sa chambre à coucher.

— Ainsi en pareil cas, le montero qui est de faction regarde dormir la reine ?

— Vous croyez rire, mon jeune gentilhomme; mais pareille chose est arrivée sous le règne précédent; le montero en question, à ce que m'a dit ma mère, était un certain Lampourda y Riansarez... »

L'honnête bourgeois allait entamer une belle histoire de la chronique scandaleuse du règne de Philippe IV, quand un frémissement parcourut d'un bout à l'autre la longue ligne de curieux. Marie-Louise d'Orléans venait d'entrer dans Madrid.

Suivant l'ordre de marche réglé par l'étiquette, douze menins chamarrés d'or entouraient son superbe cheval andalou, que le grand-écuyer menait au pas par la bride. La reine promenait sur la multitude un regard naturellement bienveillant, mais dont la profonde tristesse traduisait visiblement les regrets qui lui poignaient le cœur. A chaque instant elle tournait la tête vers le chemin qu'elle avait déjà parcouru, comme si elle n'eût pas encore dit son dernier adieu à la France. L'émotion qu'elle éprouva en quittant sa patrie où on l'aimait, cette cour de Louis-le-Grand où elle avait aimé, survivait à tous les hommages dont on l'accablait. Elle n'avait d'au-

tre souci, durant les acclamations qui retentissaient autour d'elle, que celui d'écouter si une voix connue ne se mêlait pas à tant de voix étrangères pour lui crier : « Courage ! » et, ne l'entendant pas, cette voix chérie, elle se détournait pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux, malgré ses résolutions de force et de résignation.

« Vive Dieu ! mon frère, s'écria don Félix en saisissant une main qui se posait dans la sienne, la reine m'a remarqué ! Voilà deux fois qu'elle se retourne de ce côté... C'est pour moi ! »

Il allait continuer sur ce ton, quand il s'aperçut que ce n'était pas une main d'homme qui pressait la sienne. Gil Toralva n'était plus là !

Voilà ce qui s'était passé :

Tout à l'heure, tandis que l'enfant de Tolède était tout occupé à contempler la jeune et belle princesse que la politique de Louis XIV envoyait régner en Espagne pour préparer les voies du trône de Pélage aux petits-fils de la maison de Bourbon, tout à l'heure un homme qui s'était glissé dans la foule auprès du séminariste lui avait dit à l'oreille :

« A quoi pensez-vous donc, frère ? La place n'est pas favorable ; il fallait être aux portes de la ville. Venez maintenant près de l'arc de triomphe. La reine s'y arrêtera pour prier. »

Gil Toralva se retourna vers cet homme, ayant reconnu en lui un des distributeurs des manteaux verts, il répondit sans hésiter : « Je vous suis. » Et le séminariste s'éloigna avec son guide, au risque de ne plus retrouver don Félix.

VI.

Huit jours durant, les fêtes se prolongèrent ; mais, comme il est vrai qu'ici-bas les meilleures choses doivent avoir une fin, même les réjouissances royales, dans lesquelles on fait au peuple sa bonne part de plaisir, l'étiquette, arrivée au bout de son courage, ayant crié : « Grâce ! » la foule saturée, excédée d'admiration, disant : « Assez ! » et le génie de l'ordonnateur suprême des cérémonies s'étant fatigué jusqu'à l'épuisement, tout allait rentrer dans l'ordre habituel, quand le roi, qui voulait absolument être pour quelque chose dans les fêtes de son mariage, voyant que la jeune et belle princesse qu'on venait de lui sacrifier ne s'était que fort médiocrement amusée, conçut l'ingénieuse idée de lui offrir le spectacle, tout nouveau pour elle, d'un magnifique *auto-da-fé*. C'était là un divertissement intéressant pour les yeux et profitable pour l'âme. On voit que sa glorieuse majesté Charles II savait, comme tous les esprits justes et prudents, asseoir ses plaisirs sur une base solide, et faire marcher du même pas l'utile et l'agréable. Dès que la volonté royale se fut manifestée, on tira des cachots de la très-redoutable Inquisition vingt-deux coupables, ou à peu près ; on les revêtit du *san-benito*, et, bien accompagnés de frères agonisants, ils s'en allèrent processionnellement mourir dans les flammes purificatrices du bûcher de la foi. Quand la pauvre Marie-Louise d'Orléans, assise sous un dais de velours, au beau milieu du large balcon de la *Casa réal de la Panaderia*, voulut détourner la tête pour ne pas voir les condamnés qui, de leur échafaud, lui criaient, comme autrefois les chrétiens du cirque à l'empereur romain : « César, les mourants te saluent ; » quand la gracieuse et sensible femme, disons-nous, qui se souvenait encore des magnificences de Versailles, fit mine de vouloir fermer les yeux devant les pompes religieuses de Madrid, le roi, qui se tenait à deux pas de son fauteuil, lui dit tout bas :

« Vous êtes reine d'Espagne, madame, et le grand inquisiteur vous regarde ! »

Le drame alla jusqu'au dénoûment. Après une si édifiante conclusion, il n'y avait plus qu'à baisser le rideau ; ainsi fit-on. Le règne de la féerie cessa, et chacun songea à retourner au positif de la vie réelle. Alors on s'empressa de déclouer les riches tentures qui, depuis huit jours, tapissaient l'extérieur des maisons ; les devises galantes des poètes de bas et haut étage et les transparents de l'enthousiasme populaire cessèrent d'usurper plus long-temps la place destinée à l'enseigne prosaïque du marchand ; les arcs de verdure, qui faisaient obstacle à la circulation, furent impitoyablement abattus aussi bien que l'échafaud sur lequel venaient de périr les vingt-deux victimes des menus plaisirs du roi ; le vent se chargea de balayer au loin dans le fleuve et jusqu'au pied des *Sierras de Guadarrama*, avec la cendre des morts, le lit épais de feuilles et de fleurs qui dissimulait le pavé des rues de Madrid ; le somptueux habit de gala, soigneusement rétabli dans tous ses plis, retourna au vestiaire attendre qu'une cérémonie nouvelle vînt le remettre au grand jour ; les rivières de pierres précieuses et de diamants rentrèrent dans leur écrin jusqu'au prochain bal de la cour, et tout reprit, dans le palais de Charles II, aussi bien que dans la capitale du royaume, son allure accoutumée.

Peut-être y aurait-il un peu de témérité à affirmer que chacun se retrouva, au bout de ces huit jours, exactement à la même place, avec les mêmes dispositions d'esprit et de cœur que par le passé. Ce n'est jamais impunément qu'on fait sortir de ses habitudes, plus ou moins régulières, une population de quelques centaines de mille âmes. Dans ce heurt continuel de gens qui se retrouvent et se reperdent encore, à dessein ou non, il en est plus d'un ou plus d'une, si vous l'aimez mieux, à qui le bruit et



(On tira des cachots de la très-redoutable Inquisition vingt-deux coupables ou à peu près, et ils s'en allèrent processionnellement mourir dans les flammes purificatrices du bûcher de la foi.)

le mouvement causent d'étranges vertiges. Ce sont des feux follets, des bluettes, des hallucinations fantastiques, qui passent alors dans l'imagination et devant les yeux; on ne sait plus au juste ce qu'on voit, ce qu'on entend; on répond sans se rendre compte de ce qui a été dit. Entraîné dans un tourbillon qui donne le transport au cerveau, on prend, sans y songer, la première main que l'on rencontre, parce qu'on sent le besoin de s'appuyer sur quelqu'un; on s'abandonne au premier guide qui vient s'offrir, attendu qu'on est hors d'état de se conduire soi-même; perdant bientôt toute mémoire de la route qu'il faudrait tenir pour rentrer prudemment au logis, on va follement, au hasard d'une aventure qui conduit si loin, mais si loin quelquefois, que, lorsque la raison, à la fin revenue, permet de mesurer les distances, on se dit, effrayé du chemin que l'on a parcouru : « Je ne veux plus retourner sur mes pas! » ce que, par parenthèse, il ne faudrait se dire en aucun cas, attendu qu'il n'est jamais trop tard pour sortir d'une mauvaise voie. Et voilà l'effet que produit l'agitation de la foule sur certains esprits faibles, sur certains cerveaux malades, et voilà enfin pourquoi il y eut à Madrid bon nombre de ménages décomplétés après les huit jours de fête, qui n'aboutirent cependant qu'à loger un mauvais ménage de plus dans le palais fondé par ce Henri de Transtamare, si justement surnommé le Magnifique.

Que si nous avions le temps et le privilége de pénétrer dans la demeure royale, nous bénirions le sort de ce que nos filles, à nous, ne seront jamais reines. Pauvre enfant de France! nièce infortunée de Louis-le-Grand, elle n'a pas le droit de se plaindre à sa mère de l'indifférence de son époux. Au milieu de cette cour où elle voit le dédain se faire jour, même sous l'apparence du respect, il faut qu'elle relève fièrement la tête sous le poids de cette couronne qui l'accable, et à personne au monde elle ne peut montrer les meurtrissures de son front et les plaies de son cœur. Ces plaies, toutes saignantes, ont des noms que l'on peut dire : c'est la patrie qu'elle ne reverra plus; ce sont ces amitiés d'enfance qui lui étaient chères; c'est sa famille qu'elle regrette; c'est un amour qui devait la proclamer reine aussi, mais reine du pays qu'elle aimait. Voilà ce qui la tue et ce qui fera bientôt asseoir à sa place sur le trône d'Espagne Marie-Anne de Neubourg, la fille de l'électeur palatin.

Laissons l'histoire rapporter, avec ses formes sévères, les deux tristes mariages de ce pitoyable arrière-petit-fils de Charles-Quint, et reprenons notre rôle modeste de conteur.

Parmi ceux qui durent renoncer à se revoir jamais, quand toute ivresse populaire eut cessé, il y eut deux personnes à qui une même aventure faisait un sort bien différent. Tandis que celui-ci, magnifiquement vêtu, se donnait figure de grand d'Espagne dans les cérémonies de la cour, dont une haute protection lui avait ménagé l'accès, l'autre, plongé dans un cachot de *la Carcel de Corte* expiait sur la paille, entre quatre murs humides et nus, au nom de l'impitoyable raison d'État, un acte de dévouement courageux qui devait lui mériter de magnifiques récompenses. L'heureux, c'était don Félix de Valdelirios y Lampourda y Riansarez; grâce à son beau nom, grâce à sa bonne mine de gentilhomme, et surtout grâce au hasard qui fait et défait les fortunes, on le voyait danser au quadrille du grand-maître, s'asseoir à la table du sommelier du corps, et caracoler à la chasse avec la suite du montero mayor, le grand fauconnier de la couronne. Peut-être serait-il bien de dire maintenant comment le fils de Hieronimo avait fait un chemin si rapide; mais, comme le malheur a des droits à la préséance, c'est de Gil Toralva que nous allons nous occuper d'abord.

Il avait donc quitté sa place parmi les curieux pour suivre celui qu'il avait su reconnaître pour un des manteaux verts de la maison mystérieuse. Tous deux, se glissant entre les maisons et le peuple qui formait la haie d'un bout à l'autre de la rue, parvinrent difficilement jusqu'à l'arc triomphal où la reine devait s'arrêter pour recevoir la bénédiction de l'archevêque de Tolède. De distance en distance, Gil Toralva surprenait un regard d'intelligence qui s'adressait à lui, sans qu'il pût savoir comment il devait y répondre. Tantôt on se contentait de lui lancer un coup d'œil; plus loin, c'était une main qui serrait furtivement la sienne; une autre fois on se penchait à son oreille, et on lui disait : « Pour toujours et partout! » Son guide continuait toujours à marcher et il suivait toujours son guide, en dépit des obstacles qui ralentissaient à chaque pas leur voyage à travers la foule.

Ce qu'il vit de plus clair durant cette marche tant de fois empêchée, c'est que ses soi-disant complices, après avoir quitté leurs manteaux, s'étaient échelonnés sur la route que suivait le cortége, et que c'était de là, où son inconnu le conduisait, que devait partir le signal d'une action dont il ne se rendait pas compte. Quelque peine qu'ils éprouvassent à se frayer un sentier dans la ligne droite qu'ils devaient suivre, le séminariste et celui qui marchait en avant, dépassèrent bientôt la tête du cortége.

Quand ils eurent atteint le point où ils devaient s'arrêter, Gil Toralva, poussé par son guide, pénétra dans un groupe qui s'ouvrit complaisamment pour lui faire place. Curieusement inquiet de ce qu'on attendait de lui, il jeta un regard rapide sur ceux qui l'entouraient et il remarqua qu'ils avaient tous un nœud de ruban couleur isabelle attaché au poignet droit de leur pourpoint. C'était comme un mot

d'ordre changé pour dérouter la police. Peu à peu tous ceux qu'il venait de rencontrer sur sa route vinrent se joindre au groupe déjà formé près de l'arc-de-triomphe : si bien que, peu d'instants après son arrivée, il se trouva complétement entouré des hommes aux manteaux verts.

« Eh bien ! frère, lui dit à voix basse l'un de ces inconnus, êtes-vous bien sûr de vous ? Avez-vous autant de bonne résolution que d'imprudence ? »

Il hésita à répondre : « Je ne vous comprends pas.

— Oui, d'imprudence, répéta celui qui venait de l'interpeller. Comment avez-vous pu vous décider à garder ce manteau qui pouvait faire tout manquer si quelque alguazil vous eût aperçu ?

— Mais, murmura le séminariste, sans lui j'aurais été bien mieux remarqué, puisque je n'ai ni veste ni pourpoint.

— C'est juste, c'est juste ! répondit-on.

— Et maintenant, dit un autre, que voilà le moment suprême arrivé, vous sentez-vous ici autant de cœur que vous paraissiez en avoir là-bas ?

— Partout ! dit-il.

— Et toujours ! poursuivit son interlocuteur en souriant, c'est le mot d'ordre ; mais il n'est besoin de le dire qu'une fois. A l'heure qu'il est, les paroles ne sont plus de mise : c'est l'action seulement qui peut compter pour quelque chose.

— Eh bien ! vous me connaîtrez à l'action, répondit Gil Toralva, qui ne savait comment les amener à lui faire la confidence d'un projet dont en apparence il devait être instruit.

— Vous savez, dit un troisième, que c'est au *Credo* qu'il faudra frapper ? »

Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour demander quelle victime on désignait ainsi à son poignard ; mais la prudence retint ses paroles. Cependant il allait, pour la seconde fois, assister au défilé du cortége ; car déjà les alcades de la cour venaient de se ranger des deux côtés du monument de verdure ; l'archevêque s'était levé, l'hymne *O salutaris* retentissait sous l'arc-de-triomphe, et les trois cents encensoirs de vermeil, lancés dans l'espace, retombaient d'accord et remplissaient l'air de vapeurs parfumées.

« Baisez cette croix, mon frère, dit à Gil Toralva un homme qu'il reconnut tout aussitôt pour être le président de l'assemblée, baisez-la ; et si Dieu conduit votre bras, ce soir l'Espagne n'aura plus pour souveraine que notre glorieuse et bien-aimée régente, la reine-mère Marie-Anne d'Autriche. »

Malgré, ou plutôt grâce à la multitude qui les entourait, les conspirateurs pouvaient se parler à ciel découvert : les curieux avaient bien assez à occuper autre part leurs yeux et leurs oreilles pour négliger d'écouter ce qui se passait à côté d'eux. Le clergé, la cour, la maison militaire du roi absorbaient toute leur attention ; encore suffisait-elle à peine au spectacle qui se déroulait devant eux. De sorte qu'en pleine rue et au milieu de la population de Madrid, les complices étaient bien mieux à l'abri des regards de la curiosité que dans la maison de la Catalane.

Gil Toralva savait enfin le véritable motif de la réunion secrète.

« C'est donc à Marie-Louise de France que vous en voulez ? demanda-t-il en tirant son poignard.

— Ne le savez-vous pas ? lui répondit-on en le serrant de près ; qui donc êtes-vous ? Un faux frère, un intrus, un espion ?

— Mort à l'espion ! » murmurèrent quelques voix.

Et, avant qu'il lui fût permis de faire usage de l'arme qu'il tenait à la main, le groupe dont il occupait le milieu se pressa sur lui de toute part comme pour l'étouffer. Les cris de vive la reine, les chants des prêtres, la musique religieuse et la musique guerrière détonnèrent si haut en ce moment que sa voix se perdit dans la masse du bruit. Pourtant il essaya de lutter contre ses ennemis ; mais ses bras étaient retenus collés contre son corps, et, de seconde en seconde, l'espace lui manquait pour respirer. On ne pouvait le frapper ; mais on l'écrasait sous l'effort d'une horrible pression ; et, pour distraire encore mieux la foule de ce meurtre à bas bruit, les assassins poussaient d'assourdissantes clameurs, en se haussant, non pour voir le cortége, mais pour abattre leur victime et la cacher sous leurs pieds.

C'en était fait de l'ami de don Félix, quand une voix, partie d'un balcon, cria :

« Aide et secours, messieurs les alguazils ! On tue un homme là-bas ! »

Au même instant, tous les yeux se dirigèrent vers le groupe meurtrier. La frayeur gagnant les misérables, il se fit un grand mouvement parmi eux. La plupart cherchaient à se glisser parmi le peuple ; mais celui-ci, qui n'aime pas qu'on dérange sa joie, s'empressa de faire main-basse sur ceux qui se fourvoyaient dans ses rangs.

Alcades, régidors, alguazils et bourgeois se mirent de la partie pour secourir le malheureux Gil Toralva, et saisir au collet, puis lier par les mains tous ceux qui s'étaient si cruellement rués sur lui. La victime était en si pitoyable état que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à dire à l'un des hommes de la police : « Mes assassins ont tous un ruban couleur isabelle au poignet droit. » Mais la pâleur des coupables et les efforts qu'ils firent pour s'échapper les signalèrent bien mieux encore que les paroles du mourant aux recherches de la police. On les poursuivit, on les entoura, et, deux minutes après le cri parti du balcon, les conspirateurs subissaient un premier interrogatoire par-devant le corrégidor d'épée, dans le parloir grillé de *la Carcel del Corte*.

L'enlèvement des coupables fut si rapidement exécuté, que, lorsque la reine arriva sous la voûte de fleurs où le chef de l'église des Espagnes l'attendait, elle n'eut pas lieu de se douter du péril qu'elle avait couru.

Séparé de ses assassins, Gil Toralva fut couché dans un bon lit, un médecin vint le visiter; on lui prodigua les soins que son état réclamait, et, l'humanité l'emportant sur les exigences impérieuses de la justice, le corrégidor d'épée remit au lendemain pour l'interroger; seulement il le pria de ne parler au docteur, ni à aucun de ceux qui pourraient l'approcher, de la véritable cause des mauvais traitements dont on l'avait accablé dans ce groupe. Plusieurs jours se passèrent ainsi sans qu'il fût question de l'interrogatoire auquel il était prêt cependant à répondre.

Tout meurtri qu'il fût, Gil Toralva bénissait sa destinée; car il pouvait bien se dire que la reine lui devait la vie. Heureux comme homme de cœur, il l'était aussi comme ambitieux de gloire.

« Comment, pensait-il à part lui, ne trouverais-je pas des protecteurs dans la carrière où le courage me pousse, alors que, pour première recommandation, je n'ai qu'à dire :

» Je suis le sauveur de Marie-Louise d'Orléans ! »

Il se berçait des plus nobles espérances tant que durait le jour; la nuit, il se voyait, dans ses rêves, revêtu d'un brillant uniforme et marchant le premier d'une compagnie de braves comme lui. Tous les soirs, le corrégidor d'épée, s'asseyant à son chevet, lui demandait s'il sentait les forces lui revenir. Le courageux homme disait au magistrat : « Cela va bien; interrogez-moi, monseigneur. » Mais l'autre, fronçant le sourcil, répondait d'un ton embarrassé :

« Demain, mon ami, demain, nous parlerons de cette horrible affaire. »

Un matin, quand Gil Toralva se réveilla, il ne se retrouva ni dans le lit, ni dans la chambre qu'il occupait la veille. Sa litière était de paille; sa fenêtre, élevée plus qu'à hauteur d'homme, avait de solides barreaux de fer; les murs qui l'environnaient portaient écrits çà et là les témoignages des souffrances et du désespoir de ceux qui l'avaient précédé dans cette triste demeure. Quand le séminariste eut rappelé ses souvenirs et se fut prouvé qu'il n'était pas sous la puissance d'un songe, comme il l'avait cru d'abord, en se voyant, au réveil, dans un cachot humide et froid, il essaya de déchiffrer les inscriptions profondément gravées sur la pierre. Il s'arrêta surtout avec terreur devant des dates creusées de la même main, et qui, d'année en année, remontaient jusqu'à un demi-siècle.

« On peut donc vivre cinquante ans ici ? se demanda-t-il en frémissant. Oh ! mais, moi, j'y suis par méprise, parce que le corrégidor d'épée ne m'a pas encore entendu; quelques mots suffiront pour prouver mon innocence. »

Comme il se parlait ainsi, ses regards, toujours attirés vers cette muraille où tant d'infortunes étaient inscrites, rencontrèrent dans un coin ces mots qui semblaient lui prédire son sort :

« Devant la raison d'État le dévouement peut être un crime, et l'innocence mérite la mort. »

La sécurité de Gil Toralva commença à fléchir; il se mit à songer qu'on ne l'avait pas jeté tout éveillé dans ce cachot, mais bien qu'on l'y avait descendu pendant son sommeil.

La porte s'ouvrit, c'était le corrégidor d'épée qui venait le visiter. Cette fois il avait un air grave et froid qui ne faisait rien présager de bon pour le nouvel habitant de *la Carcel de Corte.*



« Ah ! enfin, votre seigneurie vient me délivrer, n'est-ce pas ? lui demanda Gil Toralva, avec un empressement mêlé d'inquiétude.

— Non ! répondit l'autre.

— Mais, pour l'honneur de la justice, je dois sortir d'ici.

— Pour le repos de certaines personnes puissantes, il faut que vous vous résigniez à y finir vos jours.

— Ce que vous dites là est impossible ! on ne peut pas le vouloir; songez donc à ce que j'ai souffert, au service que j'ai rendu à l'état ! au roi ! sans moi, il n'y aurait plus de reine d'Espagne.

— Oui, mon ami, notre gracieuse reine Marie-Louise vous doit la vie, je ne nie pas qu'en d'autres temps c'eût été pour vous un heureux hasard que de tenir le fil d'un pareil complot; mais, à l'époque où nous vivons, il n'est pas bon de se trouver enveloppé, soit comme révélateur, soit comme complice, dans une cause qui touche à de si graves intérêts.

— Ainsi, reprit le séminariste atterré, mieux eût valu pour moi obéir à la peur et tuer la reine ?

— Qui vous dit cela? Parce que la justice ne frappera pas les coupables au grand jour, elle n'en aura pas moins satisfaction de leur crime, et, si vos regards pouvaient atteindre jusque par-delà les barreaux de cette fenêtre, je vous dirais : Tenez-vous éveillé jusqu'au milieu de la nuit, et vous verrez dans cette cour, qui domine votre prison, comment on punit tout bas les régicides.

— Je sais, du moins, répliqua avec amertume le prisonnier, la récompense qu'on accorde à ceux qui se placent entre le poignard des assassins et leur victime.

— Croyez, mon ami, que je déplore le devoir rigoureux que la prudence m'impose; mais j'ai dû m'assurer de votre discrétion, et je n'avais pour cela que deux moyens, ou la prison...

— Ou le cercueil, voulez-vous dire? ajouta Gil Toralva en reculant devant cet homme qui ne venait si ingénument lui livrer les secrets de sa singulière justice que parce que le prisonnier ne pouvait les révéler à personne. Mais savez-vous bien, continua-t-il, soulevé d'indignation contre le prudent corrégidor d'épée, qu'à mon âge il y a quelque chose de plus effrayant que la mort, c'est l'isolement, c'est le cachot! Savez-vous bien, monseigneur, que j'ai quitté le séminaire parce que je ne pouvais régler ma vie sur la vie paisible de mes frères, et que, pour sortir d'ici, je puis prendre tous les chemins, même celui qui mène à l'échafaud?

— Soyez en garde contre vous-même, mon enfant, reprit le corrégidor; ici la violence est cruellement châtiée, et l'excès du malheur ne donne pas des droits à la pitié. En descendant auprès de vous, j'ai fait une démarche que ma conscience jugeait indispensable; il m'a semblé que je devais vous donner la mesure de la résignation qui vous est nécessaire; maintenant je n'ai plus rien à vous dire, sinon qu'il faut savoir plier devant la raison d'état. »

Et il sortit en lui jetant comme paroles d'adieu : « Soumets-toi, chrétien. Songes-y, Dieu a plus souffert encore de l'injustice des hommes.

— Eh bien! lui cria le prisonnier, soyez donc tous maudits comme le furent ses bourreaux!... »

Puis il tomba sur sa litière, et, s'y roulant avec désespoir, il appela à grands cris son ange gardien pour le sauver de la pensée d'un crime.

La nuit suivante, ainsi que l'avait annoncé le terrible corrégidor, justice fut faite des hommes aux manteaux verts. Du fond de son cachot, Gil Toralva ne put rien voir de ce qui se passait dans la cour, mais il entendit comme un bruit confus de voix qui disaient les dernières prières. Bientôt la lueur rougeâtre des torches se projeta à travers les barreaux de sa fenêtre, et elle éclaira tout à coup la paroi parallèle de la chambre. Il resta immobile de stupeur devant le tableau magique où se répétait une partie du terrifiant spectacle qui se passait à quelques pieds plus haut.

Les condamnés de la silencieuse justice se dessinèrent un à un sur le mur; puis, à mesure qu'une ombre passait, il entendait un coup mat, comme celui d'une hache qui tombe sur le billot. L'homme fort ferma les yeux, le cœur intrépide faillit au douzième coup; il se coucha la face contre terre, les mains plaquées sur les oreilles, pour ne plus rien entendre, et il demanda grâce à Dieu pour ceux qu'on envoyait ainsi vers lui, sans confession peut-être!

Cet événement fut le seul dont il eut à charger sa mémoire pendant trois mois que dura son supplice.

Le corrégidor n'était plus revenu; personne, excepté celui qui prenait soin de lui apporter sa pitance quotidienne, n'entrait dans son cachot. Il commençait à désespérer de l'avenir, et, se rappelant le vœu de sa mère, lorsque Dieu avait accordé un fils à ses prières ferventes, il acceptait son sort comme une juste punition de son départ du séminaire, lorsqu'un jour, du fond du corridor qui conduisait à sa prison, il crut entendre une voix qui ne lui était point inconnue; il écouta, et le cœur lui battit; cette voix, c'était celle de don Félix; puis un bruit de pas qui se rapprochaient de sa porte verrouillée lui causa une émotion si puissante que les larmes lui vinrent aux yeux. La voix parla de nouveau; on s'arrêta devant son chenil, la clef tourna dans la serrure, les gonds roulèrent avec bruit; Gil Toralva poussa un cri, tendit les bras, et l'enfant de Tolède se précipita sur le sein du prisonnier en disant :

« Vive Dieu! mon frère, vous voyez que je n'oublie pas mes amis. »

Après les premières étreintes, don Félix, qui ne se sentait nul goût pour une longue visite de prison, s'empressa de dire à Gil Toralva :

— Sortons d'ici, voilà le froid qui me gagne.

— Sortir? répéta le prisonnier, mais je ne le puis.

— Par exemple! croyez-vous donc que je serais venu renouveler vos chagrins en me présentant, moi libre, chez un pauvre prisonnier d'état? Nenni, mon frère; ce n'est pas un encouragement à souffrir, c'est la liberté que je vous apporte, et la preuve, c'est que vous allez me suivre. »

Il fallut quelques minutes au séminariste pour se familiariser avec le sens de ces mots : « Vous êtes libre! » Cependant il finit par comprendre quel immense service venait de lui rendre le jeune gentilhomme, et il pensa en devenir fou de joie.

« Je crois, dit le Tolédain, que vous pouvez laisser le ménage dans l'état de désordre où il est; vous n'avez rien à emporter de précieux?

— Si fait, dit l'autre; j'emporte l'impérissable souvenir de ce que je vous dois. »

Et puis il suivit don Félix. Comme le prisonnier

allait traverser le dernier guichet de la *Carcel del Corte*, il rencontra le corrégidor d'épée qui l'attendait.

« Songez, lui dit sévèrement le magistrat en le prenant à part, que la liberté que vous devez à un miracle ne vous fait pas moins un devoir impérieux de la discrétion, et que votre ami lui-même doit ignorer ce que, pour vous, il eût mieux valu ne pas savoir.

— Soit! répondit Gil Toralva ; je me tairai. »

Et le guichet se referma derrière le prisonnier et son libérateur.

VII.

Un carrosse, qui attendait les deux amis dans la rue d'Atocha, à la porte de la prison, les conduisit, bon pas, jusqu'à la plus belle auberge de Madrid. En chemin, le prisonnier interrogea l'enfant de Tolède; mais celui-ci, qui avait hâte de déjeuner, remit son récit au dessert.

Ils s'attablèrent sous une petite tonnelle de *la Casa de posada*, et, d'un ton qui ne permettait aucune réplique, le gentilhomme demanda du meilleur de la cave, de l'office et de la cuisine.

Une servante alerte, et dont la mine friponne avait le privilége d'aiguiser l'appétit des visiteurs de la maison, plaça successivement devant les deux convives la tranche de bœuf andalou, nourri dans les riches pâturages d'Aracena, la succulente perdrix galicienne, un gâteau de ce bon riz du royaume de Valence, le pot de miel romarin de la province de Cuença, et pour arroser dignement le tout, les vignes du Cordouan fournirent une couple de bouteilles de leur vin renommé *de la Campine*.

« C'est trop! disait Gil Toralva effrayé d'une telle profuson

— D'accord, mon frère, c'est trop pour un prisonnier d'état ou pour un soldat de la sainte milice; mais non pas pour un porte-enseigne dans les gardes wallones.

— De qui voulez-vous parler?

— De vous, pardieu; lisez plutôt, voilà votre brevet.

— Mon brevet! un brevet de porte-enseigne, à moi? s'écria le séminariste en essayant de lire le parchemin que don Félix venait de lui mettre sous les yeux; allons donc! vous vous moquez, mon brave, mon digne frère. Cependant, continua-t-il en essuyant les larmes qui lui troublaient la vue, c'est bien mon nom qu'on écrit là; mais il doit y avoir erreur, autrement ce serait à en mourir de joie!

— Sainte Vierge! reprit le jeune gentilhomme effrayé de la violente émotion que la surprise causa it au pauvre prisonnier, que parlez-vous de mourir, mon frère? Ne vous avisez pas de jouer un si mauvais tour à la fortune quand elle se déclare enfin pour vous; allons, du courage, mon bon compagnon; n'avez-vous donc de force que pour supporter l'adversité? Buvez un grand doigt de ce vin, maître Gil, et songez à vous remettre; car j'ai bien des choses à vous apprendre.

Gil Toralva posa le brevet sur la table, il prit le verre que son ami venait d'emplir comble; et, sans quitter de l'œil le bienheureux parchemin, il approcha, mais fort discrètement, ses lèvres de ce vin qui faisait grand'peur à sa sobriété habituelle.

— Le coude plus haut, mon frère! poursuivit gaiement don Félix; il s'agit de fêter tout à la fois et votre heureuse délivrance et votre glorieuse prise d'armes. Allez-y franchement, comme un homme qui se prépare à porter l'uniforme; vous n'avez le droit de faire ici ni le modeste ni le dégoûté: rappelez-vous que vous êtes soldat, et que le vin de la Campine est bon.

— Soldat! moi, libre! moi, soldat! répéta le sobre convive; et tout cela par vous, parce qu'un hasard a voulu que je vous rencontrasse un soir sur la route de Madrid, où je pouvais passer, cependant, une heure plus tôt, une heure plus tard, et alors...

— Et alors, interrompit don Félix, le fils de mon père courait gros risque de mourir sans confession, par un temps exécrable, au beau milieu d'une route royale.

— Laissons en arrière ce léger service que vous acquittez avec tant de générosité aujourd'hui, dit Toralva, et apprenez-moi plutôt comment, en un temps si court, vous avez fait si beau chemin que vous puissiez déjà protéger puissamment vos amis.

— Avoir confiance en soi, nier les obstacles et toujours marcher en avant, c'est là une des leçons que me donna mon père; j'ajouterai qu'une seule de ces maximes, bien ancrée dans l'esprit, suffit pour faire arriver à la fortune; avec toutes les trois, on a bientôt dépassé l'impossible. Retenez ceci, mon frère, et tâchez d'en faire votre profit pour l'avenir.

— Est-ce grâce à ce beau secret-là que je vous retrouve si galamment vêtu?

— Quant à mon costume, qui, je l'avoue, est du meilleur goût, je ne vous dissimulerai pas que je le dois au tailleur d'habits de Sa Majesté catholique.

— Mais ma délivrance? mon brevet?

— Ah! pour ceux-là, répondit confidentiellement l'enfant de Tolède, laissant percer cette légère pointe d'impertinence qu'aiguise le souvenir d'une bonne fortune de la veille, pour ceux-là je les ai fort gentiment payés; voici le fait. »

Avant d'entamer son récit, don Félix mit à sec la dernière bouteille de vin cordouan, il appela la servante, lui demanda les fruits et le flacon de Xérès; puis, s'accoudant sur la table, se tenant le front

d'une main, et de l'autre se caressant le menton comme un homme qui se fait intérieurement honneur de son passé, il se mit en devoir de satisfaire enfin la curiosité de son ami.

« La reine m'avait regardé! Bien qu'elle saluât tous les autres assistants, ma vanité crut devoir s'attribuer une part de ce gracieux mouvement de tête qui me parut s'adresser plus particulièrement à moi; tout aussitôt je grandis considérablement dans mon estime. Complétement absorbé par une idée audacieusement folle qui se logea dans mon cerveau, je ne prêtais aucune attention à ce qui passait autour de moi : aussi ne remarquai-je pas votre disparition. Comme j'ai grand besoin de communiquer mes impressions rapides à mesure qu'elles m'arrivent, je pris la première main que je rencontrai sous la mienne, croyant fermement que c'était la vôtre; d'autant plus qu'on me rendait pression pour pression. Cependant une pensée me tourmentait; avais-je été ou non remarqué dans la foule par Marie-Louise d'Orléans? J'attendais avec une inexprimable anxiété que la reine se retournât vers moi, ce qui n'était guère vraisemblable; mais je tiens ceci de mon père : le premier coup d'œil d'une femme n'est presque toujours qu'un faux avertissement; c'est le second qu'il faut attendre pour savoir ce que l'on doit craindre ou espérer.

— Espérer quoi? demanda ingénument Gil Toralva.

— Règle générale, mon brave novice, répliqua don Félix, entre une jeune femme, fût-elle reine des Espagnes et des Indes, et un cavalier de vingt-deux ans qui sait se faire estimer ce qu'il vaut, il se glisse toujours une lueur d'espérance qui fait au cœur un bien inappréciable, alors même qu'elle ne brille que pour s'éteindre aussitôt.

» J'attendais donc avec l'agitation du doute et de la crainte quand, par fortune, la reine, après quelques pas, tourna encore une fois les yeux de mon côté. Oh! alors ma raison me fit complétement défaut, mes pensées roulèrent en désordre dans l'abîme de mon imagination, et je serrai avec tant de force la main que j'avais prise au hasard, qu'un petit cri de douleur répondit à mon extravagant enthousiasme. Je jetai alors les yeux sur la personne qui venait de se plaindre d'une voix si douce, et je reconnus, mais sous un autre costume, cette jolie Catalane par qui, le matin, nous avions été si singulièrement accueillis.

» — Tout est manqué, me dit-elle; venez, venez, seigneur cavalier, il ne fait pas bon ici pour vous!

» Moi, qui trouvais que la place m'était favorable, puisque c'était de là que j'avais eu le bonheur d'attirer les regards de notre belle et gracieuse souveraine, je ne me disposais point à suivre le conseil de la jeune fille, qui me pressait tout bas de partir. D'ailleurs, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir retrouvé. Mais elle, se levant sur la pointe du pied pour me parler à l'oreille, ajouta :

» — Il y a une bonne et sûre retraite pour vous chez la marquise Inmaculada Concepcio Manrique de Tovar.

» — Et qu'est-ce que c'est que ta marquise Inmaculada Concepcio, lui demandai-je.

» — Faites donc mine, seigneur cavalier, de ne pas me reconnaître et d'oublier que ma noble maîtresse est la jeune épouse du notaire mayor de Léon; je vous le répète, si vous êtes pris ici, la puissance de la reine-mère elle-même ne vous sauvera pas.

» Après qu'elle m'eut dit ces derniers mots, la Catalane baissa son voile et disparut dans la foule. Sans trop comprendre encore quel danger je pouvais courir en m'obstinant à demeurer en place, je ne songeai pas moins à obéir à la secrète terreur que cette jolie enfant venait d'éveiller en moi. Une jeune femme m'offrait une protection dont je ne me savais pas avoir grand besoin; mais, réfléchissant qu'un tel appui n'est jamais à dédaigner, je me décidai, moitié par curiosité, moitié par instinct de ma propre conservation, à suivre à la trace la mystérieuse fille qui m'eût volontiers jeté, quelques heures auparavant, dans la cave où ce Benavente attendait sans doute une victime, et qui, maintenant, avait si grand souci de me tirer d'un péril que je ne m'expliquais pas.

» Je fis jeu des poings et des coudes pour rejoindre la Catalane, qui s'éloignait en serpentant dans la foule. Poussant et repoussé, j'eus le bonheur de l'atteindre au moment où elle tournait l'angle d'une rue.

« — Pas un mot, me dit-elle comme je m'avançais pour lui parler; suivez-moi, mais toujours de l'autre côté des maisons; passez par où je passerai, entrez où j'entrerai, mais souvenez-vous, pendant la route, que vous ne me connaissez pas, et ôtez vite les rubans couleur isabelle que vous avez aux poignets de votre pourpoint.

» Elle me dit cela sans même m'adresser un coup d'œil, puis elle passa du côté opposé de la rue. Je regardai mes poignets et n'y trouvai point ces rubans dont elle m'avait parlé. Il y avait méprise de sa part, méprise complète; mais tout ce mystère, qui me faisait passablement peur, m'amusait aussi; je devais, au bout du chemin qu'on m'obligeait d'arpenter, trouver ou l'explication de l'énigme, ou une piquante aventure; j'invoquai l'ange gardien de Hieronimo, le beau gentilhomme de Tolède, et je marchai sans perdre des yeux la singulière fille qui me conduisait, je ne savais où, par d'innombrables détours.

» Je dus croire qu'elle n'était pas fort rassurée sur ce qui pouvait m'arriver en route; car à chaque instant elle détournait la tête pour voir si quelqu'un

ne me suivait pas, et lorsque nous avions à traverser une rue un peu plus passagère que les autres, elle hâtait le pas, et, pour m'indiquer qu'il y avait danger pour moi à me trouver trop près des passants, elle prenait le côté que je suivais alors, et me contraignait ainsi à changer de direction.

» Pendant une grande heure elle me promena de la sorte dans plusieurs quartiers de Madrid; tout occupé que j'étais à suivre ses mouvements, je remarquai cependant que nous tournions autour du même cercle, et que plus d'une fois nous repassions dans les mêmes rues et devant les mêmes portes. Cela m'intriguait infiniment, comme vous devez le supposer; enfin nous arrivâmes tout près de cette maison où s'étaient distribués les manteaux verts et les poignards. Le frisson me reprit, je crus voir encore les hommes silencieux, la trappe entr'ouverte et les deux yeux qui brillaient au bas de l'escalier noir.

» Il y a un piége là-dessous, me dis-je, la Catalane pense qu'à force de détours elle m'a fait perdre la mémoire; certes, je ne la suivrai pas plus loin.

» Je m'arrêtai prudemment, elle passa outre, le courage me revint et je fis comme elle.

» Peut-être vous dites-vous, mon frère, que je tire mon récit en longueur, et que j'aurais pu, tout d'une enjambée, passer par-dessus les obstacles du chemin, et vous conduire, sans tant de circonvolutions, chez donna Inmaculada Concepcio Manrique de Tovar. La critique est juste : je l'accepte et m'y soumets; faisons trêve aux détails inutiles; me voilà rendu chez la notairesse mayor de Léon.

» Dans l'oratoire où la Catalane m'introduisit, après m'avoir fait traverser deux petites cours, un long corridor noir, et gravir les marches d'un escalier fort obscur, dans cet oratoire, dis-je, je me flattais de rencontrer une jolie femme qui allait m'accueillir avec quelque bonté; j'en trouvai dix, mon ami! oui, dix jeunes et belles personnes qui me reçurent avec des transports de joie.

» — Encore un de sauvé! dirent-elles, quand la porte se fut refermée sans bruit sur moi, et elles se signèrent pieusement.

» Je ne fus guère surpris du coup d'œil flatteur que ma bonne mine me valait de la part du cercle féminin, la reine m'avait bien regardé à deux fois! Quand celle qui paraissait commander dans la maison m'eut invité, avec une certaine émotion d'intérêt, à m'asseoir auprès d'elle, ce que je fis de la meilleure grâce du monde; car j'avais besoin de me reposer après la course prolongée que m'avait fait faire mon joli guide, elle me tint ce discours :

» — Vous voyez, seigneur cavalier, combien il est dangereux de s'aventurer dans de si coupables entreprises, nos frères, nos maris et d'autres personnes qui ne nous sont pas moins chères que ceux-là, ont imprudemment trempé dans cet abominable dessein; c'est aujourd'hui seulement, et par Mariquitta, ma cameriste et leur confidente, que j'ai connu le motif de leurs conciliabules secrets; aussitôt j'ai fait prévenir mes amies pour qu'elles usassent de tout leur crédit, afin d'empêcher l'accomplissement du crime; mais nous avons eu beau, chacune à part, chercher à détourner les malheureux complices de la fatale idée que le démon leur avait inspirée, ni nos prières, ni nos larmes n'ont eu d'empire sur des cœurs égarés par un faux sentiment d'intérêt national; et, vous excepté, ainsi qu'un autre, que Mariquitta, envoyée par moi, est parvenue à découvrir dans la foule, tout le reste est pris : c'est vous dire assez qu'on ne tardera pas à les envoyer devant Dieu rendre compte de leur conspiration contre les jours de la reine.

» Jusque-là, j'avais laissé parler dona Inmaculada Concepcio, occupé que j'étais à faire bon et consciencieux examen de tous ces yeux bleus et noirs, de tous ces frais visages brunis ou rosés qui m'entouraient; mais à ces mots de conspiration contre la reine, je me reculai avec horreur; le mouvement que je fis fut interprété autrement qu'il aurait dû l'être, car la belle notairesse mayor reprit :

» — Oui, seigneur cavalier, n'en doutez pas, il en coûtera la vie à tous ceux qui ont eu le malheur de se laisser prendre, et même à don Manrique de Tovar, mon époux; mais aussi pourquoi vouloir tuer la reine?

» — On a voulu tuer la reine! m'écriai-je.

» — Ne le saviez-vous pas? dirent en même temps toutes ces femmes.

» — N'êtes-vous donc pas du complot? me demanda avec une visible terreur Inmaculada Concepcio.

» — J'avouerai à vos gracieuses seigneuries, répliquai-je, que c'est d'elles seulement que j'en apprends la première nouvelle.

» — Mais qui êtes-vous donc?

» — Un enfant de Tolède, arrivé ce matin à Madrid par le pont du Mançanarès. En cherchant un gîte, j'ai frappé à plusieurs portes; une seule s'est ouverte; j'ai dit sans le savoir un mot d'ordre à qui je dois vraisemblablement la vie; votre camériste m'a fait pénétrer au milieu d'une vingtaine de muets; on m'a mis un manteau vert sur les épaules; dans ce manteau il y avait un poignard; j'ai jeté le tout dès que je me suis retrouvé dans la rue, et puis j'ai été, comme toute la ville, faire haie au cortége royal dans la rue d'Alcala :

» Si vous aviez vu comme tous les regards s'assombrissaient à mesure que je racontais naïvement mes aventures du matin, et comme toutes ces femmes, qui d'abord avaient paru prendre un si grand intérêt à moi, semblaient maintenant contraintes en

ma présence, et se consultaient étrangement des yeux!

» — Ainsi, murmura la notairesse, vous n'étiez pas de ceux qui en voulaient aux jours de Marie-Louise d'Orléans?

» — Oh! loin de là, repris-je; je me déclare sien à la vie, à la mort; et quiconque la menace est mon ennemi.

» — Or, vous êtes celui de nos maris et de nos frères! dit en se levant l'une de ces dames; et le secret qui devait mourir avec nous, nous venons de le livrer à l'un des cavaliers servants de la Française, de celle qui ne vient en Espagne que pour donner plus tard la couronne de Ferdinand et d'Isabelle aux mauvais catholiques de France?

» — Qu'a donc fait cette étourdie de Mariquitta? demanda la notairesse.

» — Une erreur, mesdames, répondis-je; mais je ne suis pas un homme à en abuser.

» — Nous y mettrons bon ordre, répliqua avec un fort mauvais sourire celle qui venait de me paraître si grandement irritée; et puis elle parla bas à toutes les autres femmes, qui continuaient à me regarder d'un œil qui n'avait plus rien de doux. Que leur disait-elle? je ne le savais pas; mais, bien qu'il soit peut-être honteux de trembler devant les dames, je vous le confesse, mon frère, en les voyant s'entretenir à voix basse, mais avec tant d'agitation, je ne pouvais me défendre d'une certaine crainte, et j'avais bien quelque peine à garder cette attitude tranquille que doit avoir celui qu'en bon espagnol on appelle *senor de si* (maître de soi). Le conciliabule dura long-temps; puis tout à coup la furieuse dont je vous ai parlé s'écria du ton d'une inspirée:

» — Leur salut l'exige. A mort le bel ami de la Française!

» — Elle vint sur moi, me menaçant du *cuchillito* (petit couteau) d'acier qu'elle portait caché sous sa mantille.

» — Non! non! s'écrièrent toutes les autres; nous ne l'avons pas condamné; et elles me firent un rempart de leur corps. Belles et tendres femmes, je ne vous oublierai jamais, ni dans mes amours, ni dans mes prières.

» J'étais là, n'est-ce pas, dans une position bien dangereuse et bien ridicule? Un homme contre dix femmes; un gentilhomme surtout, le fils de Hieronimo de Tolède! Que pouvais-je faire? Me défendre? Mais je n'avais plus ma vieille rapière à mon côté; et, l'eussé-je encore possédée, ce n'est point par l'épée qu'on se fait raison des attaques meurtrières d'une ennemie qu'il est si doux de vaincre avec d'autres armes. D'ailleurs, je ne me sentais point en force, et j'aimai mieux manquer de courage que de galanterie.

» — Mesdames, leur dis-je, quelle est celle qui osera percer un cœur qui se sent coupable de vous aimer toutes? Si vous me croyez digne de mort, parce que le hasard m'a fait surprendre un complot que je ne demandais pas à connaître, prouvez-vous d'abord à vous-mêmes que je suis indiscret, en me donnant à garder chacune ce joli secret qu'un honnête homme ne doit pas révéler même à son confesseur.

» Cette impertinence fit sourire celle qui venait de me menacer. Elle remit le *cuchillito* à sa ceinture, et l'on m'ordonna de me rasseoir.

» — Vous ne parlerez donc à qui que ce soit de ce que vous avez appris?

» — A qui que ce soit.

» — Si vous rencontrez quelqu'une de nous dans le monde, vous oublierez donc que vous l'avez connue?

» — Mon cœur ne s'en souviendra que pour imposer silence à mes lèvres ainsi qu'à mes regards.

» — Êtes-vous prêt à jurer tout cela sur l'Évangile?

» — Je le jure par vos beaux yeux, mesdames.

» — Que Dieu vous condamne, si vous faussez votre serment, reprit la notairesse en posant sur ses genoux le livre saint qu'elle venait de prendre sur son prie-Dieu. Le cercle des femmes se referma; je m'agenouillai devant la belle Inmaculata Concepcio, et je prêtai le serment qu'on exigeait de moi. »

— Un serment sur l'Évangile! mon frère, dit avec effroi le timide Gil Toralva, et vous osez y être infidèle en ma faveur?

— Oh! que ceci n'inquiète en rien votre conscience, répondit légèrement don Félix; tout en jurant à Dieu de garder le secret, je me réservai de vous prendre pour confident de cette étrange aventure, s'il m'était donné de vous retrouver en ce monde.

» Comme je terminais mon serment par ces paroles: « Et ceci, je le jure, moi, don Félix, fils de Hieronimo de Valdelirios y Lampourda y Rianzarès, » au même instant je sentis deux bras s'enlacer à mon cou, des lèvres de femme pressèrent et mes joues, et mon front, et mes cheveux; je me rejetai en arrière pour voir quelle était celle de ces dames qui me témoignait si vivement une si subite amitié; concevez-vous ma surprise? c'était justement celle qui tout à l'heure avait levé le poignard sur moi! Je restai muet de surprise; quant à ses compagnes, elles me parurent sensiblement indignées contre la folle qui se livrait à de pareils transports.

» — Fernande! lui cria la notairesse, que faites-vous?

» — Et ne voyez-vous pas que je remercie Dieu de ce qu'il vient de m'épargner un crime? Celui que je voulais frapper, c'est le fils de mon père!

» — Ma sœur, dis-je, vous êtes ma sœur? et je l'embrassai franchement à mon tour, quoique jusqu'alors j'eusse entièrement ignoré si j'étais ou non l'unique enfant du beau gentilhomme de Tolède.



» Cette reconnaissance, à laquelle elle et moi nous étions loin de nous attendre, jeta un peu de gaieté sur cette triste scène. Je me fis expliquer comment il était possible que nous fussions restés jusque-là si complétement étrangers l'un à l'autre; vous me permettrez, mon ami, de vous passer sous silence l'explication d'un secret sur lequel repose la tranquillité d'une famille. J'appris que j'avais encore quelques frères et sœurs à connaître; mais que, dans l'intérêt de la réputation de leurs mères, je ferais tout aussi bien de m'en tenir à la seule parente que le hasard m'avait permis de rencontrer.

» Tandis que ceci se passait, il nous arrivait, du dehors, d'assez mauvaises nouvelles, de bonnes, veux-je dire : la reine était entrée dans son palais sans courir aucun risque, attendu que les coupables étaient tous arrêtés. Je voulais absolument connaître la véritable cause de cette abominable conspiration contre une jeune et charmante femme, dont la venue en Espagne ne m'inspirait, à moi, que de douces pensées; ma sœur ne répondit à mes questions que par ces mots :

« La reine-mère ne veut pas de petit-fils! »

» Mariquitta, qui s'était rendue encore une fois sur le passage du cortége, revint nous annoncer que le corrégidor d'épée avait fait conduire les conspirateurs à la *Carcel de corte*, et que les alguazils avaient ordre d'arrêter et de retenir impitoyablement ceux-là ou celles-ci qui demanderaient à voir les prisonniers.

» — Et mon mari! disait l'une. — Et mon frère! disait l'autre. Et toutes pleuraient en disant sans doute : Et mon amant! toutes, une seule exceptée : c'était ma sœur.

» — N'avez-vous donc rien à regretter? lui demandai-je.

» — Rien qu'une chose, me répondit-elle d'une voix sombre; c'est que l'exécution du complot ait été confiée à des hommes. Si vous voulez qu'on vous aime, mon frère, ajouta-t-elle, efforcez-vous de ne point aimer les Françaises; vous voyez que celle-là va déja coûter de nobles têtes à l'Espagne.

» — Je vous parie, ma sœur, que la reine fera grâce aux coupables.

» — Le roi seul a droit de faire grâce, répliqua-t-elle, et il n'en use jamais.

» Nous en étions là de notre entretien quand la porte de l'oratoire se rouvrit. Cette fois ce n'était pas Mariquitta qui venait nous interrompre, mais bien un vénérable dominicain qui s'avança vers nous d'un air triste et grave. A son approche chacun se leva respectueusement.

» — Chères filles et vous, mon fils, nous dit-il, il faut oublier ce qui s'est passé aujourd'hui et pleurer en silence sur ceux qui bientôt auront vécu La main qui vous poussait s'est retirée, la pensée qui vous faisait agir a changé de direction. Ce qu'on voulait ce matin, on ne le veut plus, et je vous apporte les paroles suprêmes du conseil de la très-sainte inquisition.

» Ici le vénérable père se signa, nous en fîmes autant, puis il reprit, en s'adressant à ces pauvres femmes qui l'écoutaient en frémissant :

» — Les indulgences accordées ne pourront profiter qu'à ceux qui se condamneront à un éternel silence sur la grave question qui s'est agitée aujourd'hui. Victimes ou fauteurs doivent regarder le passé comme s'il n'avait point eu lieu. Nul ne doit s'en souvenir, excepté Dieu, qui n'oublie pas ce qu'on a fait en son saint nom. Les veuves, car il y aura des veuves, s'éloigneront de Madrid pour qu'on ne voie ni leurs larmes ni leur deuil. Les portes du palais seront ouvertes à ceux ou à celles qui voudront y reparaître, sous la condition que jamais un mot imprudent ne pourra faire soupçonner qu'ils ou qu'elles étaient pour quelque chose dans ce qui n'aurait jamais dû être. Le repentir ou les reproches publics sont également défendus : il n'y a pas eu de complot, il n'y a pas eu de crime, voilà ce que dit le conseil de la très-sainte inquisition, et voilà ce que tout bon chrétien, soumis à ses hautes décisions, doit dire et répéter partout avec elle.

» — Mais alors, demanda vivement Inmaculada Concepcio, on rendra les prisonniers?

» — Hélas ! ma fille, toute sainte cause a ses martyrs, répondit le dominicain ; la politique impose souvent de cruels sacrifices à ceux qui gouvernent les hommes.

» Ayant ainsi parlé, le vénérable père nous conseilla de nous séparer pour aller prier chacun à part en faveur de ceux qui étaient dans les fers; ma sœur voulut m'emmener avec elle dans son carrosse ; mais une secrète pression de main, un coup d'œil que je compris me retint auprès de la belle notairesse ; et, pour donner le change à ma sœur, j'objectai le danger qu'il pouvait y avoir pour moi à sortir quand le jour n'était pas encore tombé.

« — Personne ne vous connaît à Madrid, me dit-elle.

» — Qu'importe, repris-je, je suis superstitieux, et j'ai la conviction que je commettrais une grande faute en sortant de cette maison avant qu'il soit nuit complète.

» — Vous êtes bien le fils de votre père, me répliqua-t-elle avec un sourire dédaigneux ; je reconnais là cette prudence qui a tant de fois désespéré ce noble cœur de ma mère.

» — Eh ! mais, répondis-je tout bas, il y a un vieux refrain qui dit :

Vaut bonheur
En galanterie
Mieux qu'honneur
En chevalerie.

» Elle devina le véritable motif de mon apparente poltronnerie, me serra la main en souriant, et je restai seul avec la belle Inmaculada Concepcio Manrique de Tovar. »

Quand le Tolédain en fut là de ses confidences, Gil Toralva, ému des dernières paroles qu'il venait d'entendre, et pressentant que son ami avait à lui raconter un fait scandaleux, le regarda d'un air singulièrement inquiet.

« Mon frère, lui dit-il avec une sorte de gêne dans l'attitude et dans la voix, n'oubliez pas, je vous prie, que c'est à un séminariste que vous parlez, et, s'il y a dans la suite de votre récit quelque chose qui doive heurter trop violemment ma réserve habituelle, veuillez passer sous silence ce qu'il ne me serait pas permis d'entendre sans rougir.

— Mon frère, lui répliqua le jeune gentilhomme en cherchant à prendre un ton de gravité que démentait le pli moqueur de ses lèvres, que Dieu me garde de causer la plus légère alarme à la précieuse et respectable innocence d'un novice de votre *force ;* mais en même temps veuillez aussi ne pas trop complétement oublier que, par le seul fait de ma protection, le couvent s'est métamorphosé pour vous en caserne de cavalerie, et que votre sainte robe a fait place au glorieux uniforme de nos gardes wallones; ceci soit dit entre nous et pour vous rappeler qu'à l'avenir vous devez tailler vos discours sur la forme de votre pourpoint.

— C'est juste, je ne suis qu'un sot, » reprit maître Gil.

Après cette réplique, don Félix versa à plein bord un second verre de vin de Xérès au scrupuleux porte-enseigne qui fit cette fois, et d'assez bonne grâce même, violence à sa sobriété.

« A la bonne heure donc ! dit l'enfant de Tolède, voyant que son ami ne s'y reprenait plus à deux fois pour vider son verre, voilà que vous vous élevez à la hauteur de votre nouvel état ; on peut causer avec vous ; or, écoutez-moi bien, mon cher compagnon, je continue :

VIII.

« Ma première pensée, je l'avouerai, lorsque je me trouvai dans le discret oratoire, tête à tête avec la belle notairesse, ne fut pas une pensée d'amour divin. Que le Seigneur me pardonne les damnables inspirations qui s'emparèrent de mon esprit dans ce sanctuaire consacré aux prières et à la pénitence ; mais toujours est-il que je me sentis trop vivement touché des grâces enchanteresses de dona Inmaculada Concepcio pour arrêter mon esprit sur la sainteté du lieu où la grâce du Tout-Puissant devait seule agir sur mon âme.

» Je pris assez cavalièrement les mains d'Inmaculada, un sourire encouragea la témérité de mon transport ; je voulus me précipiter à ses pieds, elle me sourit encore et me fit asseoir auprès d'elle.

» — Seigneur don Félix, me dit la ravissante créature en continuant à m'abandonner ses mains



que je couvrais de baisers, combien je vous suis reconnaissante de votre empressement à rester près de moi, quand il vous eût été plus doux sans doute de suivre dona Fernande, votre sœur.

» — Croyez, lui dis-je, qu'en ceci je n'ai fait qu'obéir à ma bienheureuse étoile, et, si l'un de nous doit de la reconnaissance à l'autre, n'est-ce pas le fortuné gentilhomme à qui vous avez daigné ménager ce joli tête-à-tête.

» A ces paroles, que je débitai avec tout l'enthousiasme d'une passion qui ose se faire jour, la notairesse poussa un cri de surprise ; elle fixa sur moi un regard sévère qui me confondit, son sourire s'effaça sous une subite impression de dignité blessée ; nous étions près l'un de l'autre ; elle se recula vivement jusqu'à l'autre bout du siége à dos où elle m'avait fait asseoir, et puis elle se dit tout haut :

» — Que signifie cela? Et qu'a donc pensé de l'épouse de don Manrique de Tovar le seigneur Félix de Valdelirios?

» — Rien que de fort naturel, senora, repris-je, non sans un certain embarras ; jugez-moi : une femme jeune et belle, une femme qu'il faut adorer dès qu'on l'a vue, me dit du regard : « Restez ! » quand déjà une force surhumaine me retenait ici. Une douce pression de sa main confirme ce que ma vanité n'osait croire, et, lorsque ce coup d'œil, si puissant qu'il doit tuer tout autre amour que celui qu'il veut inspirer, lorsque ce coup d'œil, dis-je, a été compris avec joie, avec ivresse ; lorsque l'isolement, enfin, nous protége, voilà que vous semblez indignée de la passion que vous avez fait naître et que vous vous étonnez que j'aie pu concevoir une espérance bien audacieuse sans doute, mais dont

le premier rayon s'échappa de vos yeux pour pénétrer jusqu'au plus profond de mon cœur.

» — Disons les choses comme elles sont, reprit-elle froidement, vous vous croyiez ici en bonne fortune, n'est-ce pas, seigneur cavalier?

» Inmaculada devina mon embarras, et elle me dit: qu'un cavalier si prompt à aimer les dames devait être également porté à les défendre. Arrive que pourra! Partez, don Félix.

» — Je reste, senora, lui dis-je, et, par la mémoire de mon père, je vous jure que vous aurez de moi tel bon office qu'il vous plaira d'exiger.

» Ce serment, je le fis en tout cœur, en toute conscience, sans arrière-pensée; j'avais besoin de me réhabiliter, même dans mon propre esprit, après une méprise qui me rendait presque ridicule aux yeux de dona Manrique de Tovar et aux miens. Dès que j'eus parlé ainsi, elle me tendit la main, et s'écria:

» — Merci, mon Dieu; je n'ai plus rien à craindre maintenant; me voilà un protecteur pour cette nuit.

» — Si je comprends bien le service que vous réclamez de moi, lui dis-je, il s'agit de vous accompagner quelque part dans Madrid cette nuit même?

» — Non, me dit-elle, nous ne sortirons pas d'ici.

» — Mais chez vous, que pouvez-vous avoir à craindre?

» — Tout, reprit-elle confidentiellement, les autres et moi-même!

» — Je n'y suis plus, senora.

» — Quelques mots, poursuivit dona Inmaculada, suffiront pour vous éclairer sur le motif de ma terreur. Don Manrique de Tovar, mon imprudent époux, s'est jeté dans cette conspiration contre la Française, parce qu'il espérait que la reine-mère, Marie-Anne d'Autriche, reprenant sa puissance sur l'esprit du roi, ferait revivre, avec tous ses priviléges, cette charge de notaire mayor qui n'est plus qu'un titre honorifique depuis le règne de Ferdinand-le-Catholique et de la reine Isabelle. Mon mari est-il au nombre des malheureux prisonniers? A-t-il échappé aux régidors? Je ne le sais; mais il n'est plus là pour me protéger quand la protection d'un homme m'est devenue indispensable.

» — Mais encore un coup, madame, lui demandai-je, de quel grand péril vous croyez-vous donc menacée, puisqu'on est venu vous dire, au nom de la très-sainte inquisition, que ceux qui n'avaient point été saisis sur place ne seraient pas inquiétés?

» — Seigneur cavalier, nous ne sommes pas seuls ici.

» — Comment! nous ne sommes pas seuls?

» — Non, je n'ai pas sauvé que vous aujourd'hui; il y a encore quelqu'un que Mariquitta a introduit secrètement dans cette maison, et que j'y dois tenir caché jusqu'à demain.

» — Eh bien! ce quelqu'un-là fera comme moi; il respectera les lois de l'hospitalité.

» — Pour parler ainsi, reprit-elle avec le sourire de l'incrédulité, on voit bien que vous ne connaissez pas Diagonez de Paréja.

» — J'avoue que c'est la première fois que ce nom résonne à mon oreille. Il vous aime donc, ce Diagonez de Paréja?

» — Hélas! me dit-elle du ton d'un doute accablant, il y a des moments où je n'ose me le dire.

» — Mais vous, senora?

» Cette indiscrète question resta sans réponse; la belle notairesse se couvrit le visage de son voile, et moi, je me levai en frappant du talon sur le plancher.

» — Eh! que ne le renvoyez-vous, madame, puisqu'on ne court aucun danger à se montrer dans Madrid?

» — Que le Seigneur me préserve de lui dire cela! Il demanderait peut-être à partir.

» — Tant mieux, puisqu'il vous fait si grand'peur.

» — Oh! dit-elle, je crains bien plus son départ; au moins aujourd'hui il n'ira pas chez elle!

» Vous le voyez, mon frère, la prude était jalouse; deux détestables défauts chez une jolie femme; car, avec celles qui sont ainsi, on se trouve toujours placé entre la témérité qui offense et la réserve qui fait naître les soupçons; on ne peut ni donner son amour, ni le reprendre; défiez-vous de ces conquêtes-là, mon brave compagnon; ah! pardon... je crois toujours parler au porte-enseigne, et c'est encore le séminariste qui m'écoute.

— Frère, répondit Gil Toralva, sous la robe ou sous l'uniforme, il y a dans ce cœur-là un amour qui me préservera de tous les autres.

— Grand bien vous fasse, mon camarade! je reviens à ma notairesse.

« — Il faut cependant, lui dis-je, senora, que vous vous décidiez soit à garder chez vous don Diagonez, soit à le renvoyer.

» — Mon parti est pris : il restera!

» — Et d'ailleurs, observai-je, sa présence ici n'a rien d'alarmant pour vous, puisque vous le tenez à si belle distance qu'il ne peut pas même entendre ce que vous me dites.

» — Sans doute, reprit-elle, en ce moment, je ne crains rien de lui; mais tout à l'heure il me faudra bien aller le délivrer.

» — Qui vous y oblige?

» — Un serment que je lui ai fait, et je ne veux pas lui donner l'exemple du parjure.

» — D'après cela, je vois que nous allons passer la nuit tous trois.

» — Oui, seigneur cavalier, et vous comprenez maintenant pourquoi j'avais si grand intérêt à vous retenir?

» — Je vous avouerai, madame, que je suis profondément humilié d'avoir pris le change ; passe encore s'il s'agissait de rendre un service à don Manrique de Tovar, votre époux ; il y avait quelque héroïsme au moins à le faire.

» — La protection qu'on nous accorde, me dit-elle en me serrant de nouveau la main, reste gravée en notre souvenir. N'oubliez pas, seigneur cavalier, que tout vous est compté dans le cœur des femmes.

» Les yeux de dona Inmaculada sont beaux, mon frère ; mais combien encore le devinrent-ils davantage quand elle y mit cette expression de reconnaissance que je méritais bien de lui inspirer !

» Je me préparai donc à jouer mon rôle d'égide, tout en faisant assez mauvaise figure, je vous prie de le croire. La belle notairesse sortit alors pour aller délivrer le conspirateur caché dans je ne sais quelle partie de la maison ; mais bientôt elle revint sur ses pas.

» — Non, dit-elle, il vaut mieux que vous alliez vous-même, en qualité de compagnon d'infortune, lui expliquer franchement pour quelle raison vous vous trouvez comme lui chez moi. Mariquitta vous montrera le corridor que vous devez suivre et la porte que vous devez ouvrir.

» La commission dont on me chargeait me parut on ne peut plus honteuse, surtout pour un cavalier qui avait d'abord conçu de si belles espérances en se voyant seul avec une jeune femme qui semblait lui vouloir du bien. Je n'osai pas répondre par un refus à la notairesse ; mais je me promis bien, pour me venger de ma méprise, de faire au fortuné Diagonez de Paréja un aveu beaucoup plus franc et beaucoup plus complet que celui que j'avais promis à dona Inmaculada.

» La Catalane, sur l'ordre de sa maîtresse, me conduisit dans un long corridor, elle ouvrit une petite porte qui donnait au pied d'un escalier de dégagement, et, quand je fus là, elle me remit une clef et le bougeoir en me disant : « Encore un étage, tournez à droite, et la porte vous fera face. » Je suivis l'itinéraire qui m'avait été tracé ; je mis la clef dans la serrure, le pêne ne bougea pas.

» — Seigneur Diagonez, lui dis-je à travers la serrure, ce n'est point un rival, c'est un ami qui vient vous tirer de votre retraite maussade ; ouvrez-moi.

» La porte s'ouvrit avec assez de précaution, j'élevai mon bougeoir jusqu'à la hauteur du visage de ce galant prisonnier ; mais, à son aspect, je ne fus nullement prévenu en sa faveur, et, faisant un



retour sur moi-même, je me vis contraint de reconnaître, que ce ne sont pas toujours les plus jolies femmes qui ont le meilleur goût.

» — Pardieu ! me dit cet homme, vous arrivez à propos ; entrez donc, mon cher inconnu.

» Et il me prit le bras d'une telle force, que je fus contraint d'avancer en pirouettant dans cette chambre.

» — Que diable, repris-je tout étourdi de sa brutale invitation, est-ce ainsi qu'on reçoit celui qui vient vous dire : « Vous pouvez vous montrer ; on

n'inquiétera personne; l'inquisition a proclamé l'oubli du passé, il y a indulgence plénière pour aujourd'hui?

» — Alors, interrompit le brutal, j'ai donc bien fait de revenir secrètement pour en finir du premier coup avec ce beau galant-là. »

» Et, m'arrachant le bougeoir des mains, il me montra un fort gentil cavalier, ma foi, qui gisait étendu dans un coin de la chambre.

» — Qu'est-ce donc? repris-je avec horreur.

» — Cela, c'est un chrétien, qu'on appelait ce matin don Diagonez de Paréja.

» — Et vous êtes.... vous?... continuai-je en frissonnant.

» — Moi? on m'appelle don Manrique de Tovar, notaire mayor de Léon. Ah! mes jolis damoiseaux, continua-t-il, vous croyez qu'il vous suffira de vous faire complices du mari dans un complot politique pour conspirer tout à votre aise contre l'honneur de sa femme! J'attendais dona Inmaculada pour lui donner des nouvelles de celui qu'elle a caché ici sous le vain prétexte d'un danger qui n'existait pas pour lui, puisqu'il y a trois jours déjà que son nom est rayé de la liste des coupables, comme il y a deux heures qu'il est lui-même rayé de celle des vivants. Si vous êtes pour lui, dites-le, mon gentilhomme, je vous rendrai bonne raison de ma vengeance; si vous êtes pour moi, vous m'allez aider à descendre ce corps dans la rue.

» Je voulus dire non.

» — Songez-y, jeune homme, reprit-il, ceci n'est point un crime, c'est un mari offensé qui se venge. Mais je veux croire, poursuivit-il en se ravisant, que vous n'êtes point du nombre des galantins qui en veulent si fort au repos de mon ménage, attendu que jamais je n'ai aperçu museau pareil au vôtre flairant à ma porte; je veux croire, dis-je, que c'est réellement pour vous soustraire aux recherches de la police que je vous trouve chez moi, car je vous reconnais pour un des nôtres: vous étiez à la distribution des manteaux; or, je respecterai envers vous les devoirs de l'hospitalité: ainsi donc, vous ne toucherez point à ce cadavre; c'est à ceux qui ont fait entrer le vivant à faire sortir le mort.

» Après ces paroles, il emporta le bougeoir et descendit. J'essayai de le suivre, au risque de me casser le cou, mais, ne pouvant parvenir à retrouver mon chemin, car le terrible Manrique de Tovar était loin déjà, je remontai à tâtons et tâchai de regagner la chambre où le malheureux Diagonez de Paréja avait rendu l'âme à Dieu. Je le cherchai de la main dans le coin où je l'avais vu, j'interrogeai et son souffle et son cœur. Tout était mort, bien mort.

» Quelle scène se passa dans le ménage du notaire mayor? je ne saurais le dire; mais l'entretien du mari et de la femme se prolongea plus d'une grande heure. Enfin, le bruit des pas retentit dans l'escalier, la lumière reparut, et avec elle don Manrique de Tovar, qui faisait marcher devant lui la belle Inmaculada, que sa camériste soutenait en pleurant. Quant à l'infortunée femme, elle ne pleurait pas, elle; ses yeux étaient secs; il y avait de la fermeté dans sa voix; elle portait haut la tête avec la sainte résignation du martyre; sa pâleur seule disait toutes ses souffrances.

» — Le voilà, senora, dit le barbare, en lui montrant le corps de Diagonez près duquel je m'étais assis; n'est-ce pas qu'il est heureux pour votre honneur que je me sois avisé de venir, au moment du danger, chercher justement un asile dans la retraite où vous l'aviez caché? A la faveur de l'obscurité, il ne m'a pas reconnu quand je suis entré ici, et le pastoureau, au risque de vous compromettre devant un indiscret, tel que je pouvais être, a osé dire....

» — S'il a dit que je l'aimais, reprit d'une voix assurée dona Inmaculada, il a dit vrai, senor.

» — Il a dit plus! madame, et voilà pourquoi je l'ai tué!

» — Il a dit plus? répéta-t-elle; alors que Dieu le lui pardonne; mais sa bouche a indignement menti.

» Ensuite, elle s'agenouilla devant le corps sans mouvement, et joignit les mains. Mariquitta, depuis son entrée dans la chambre, s'était mise aussi en prières.

» — Que faites-vous? s'écria le meurtrier.

» — Je prie, senor, et pour vous qui avez commis un crime affreux, et pour celui qui m'a calomniée. Voyez si je l'aimais!

» Spectateur muet de cette scène, j'avais hâte de retourner près de ma sœur, car je ne me trouvais pas bien en présence de cet homme qui faisait un si mauvais parti à ceux qui s'avisaient d'être amoureux de sa femme. Cependant j'étais curieux de savoir comment cela finirait.

» Lorsque dona Manrique de Tovar eut fini de prier, elle se leva, se tourna vers son mari et lui dit:

» — Exigez-vous, seigneur, que j'accomplisse ce que vous avez ordonné?

» — Eh! sans doute, je l'exige, répliqua-t-il. Vous savez le chemin qu'il a pris pour pénétrer ici: eh! bien! qu'il passe par la même porte.

» — Tout ce que vous avez voulu sera exécuté; car vous êtes le maître, répondit Inmaculada.

» Et, se baissant, elle prit le cadavre sous les bras. Ce ne fut pas le cœur, ce furent les forces qui lui manquèrent pour le soulever.

» — Aide-moi, Mariquitta, dit-elle.

» — Ah! sainte Vierge! reprit la camériste, moi toucher à un défunt! Je ne le ferais pas, quand il ne me faudrait que cela pour obtenir la vice-royauté du Pérou.

» — Cependant, je ne peux pas le porter à moi

seule, murmura la pauvre femme, tandis que le notaire mayor, le regard fixe et dans l'attitude de la contemplation, semblait sourire des vains efforts d'Inmaculada.

» — Je vous aiderai, moi, madame! m'écriai-je en m'empressant de prendre ma part de ce triste fardeau.

» — Oh! grand merci, me dit-elle, voilà qui vous sera compté là, elle mit sa main sur son cœur, et là-haut, elle me montra le ciel.

» Nous prîmes le malheureux Diagonez, elle par les bras, moi par les pieds; et nous descendîmes lentement l'escalier à la lueur du bougeoir qui vacillait dans les mains tremblotantes de Mariquitta. Le mari nous cria :

» — Au milieu de la rue, dans le ruisseau, comme un chien!

» Lorsque nous fûmes en bas, Inmaculada me dit :

» — Après ce qui s'est passé, vous comprenez bien que je ne rentrerai pas chez don Manrique de Tovar; fuyez si vous craignez de passer à ses yeux pour mon complice; quant à moi, je reste là jusqu'au jour, près du corps de mon Diagonez, attendant le premier passant charitable pour lui dire : « Aidez-moi à inhumer celui que mon mari a assassiné. » Rentre, ajouta-t-elle en s'adressant à Mariquitta, c'est bien assez de moi ici pour le garder.

» J'essayai, mais inutilement, de la faire changer de résolution; elle s'assit au bord de la pierre où je venais de déposer respectueusement les restes de don Paréja, et, dans son attitude calme et silencieuse, elle était si effroyablement belle, que je ne pouvais la contempler sans terreur. On eût cru voir la mort veillant sur sa proie. Mariquitta, non plus que moi, ne pouvait se décider à laisser, durant toute une nuit, sa maîtresse dans cette rue auprès du corps de la victime. En allant et venant, ses yeux s'arrêtèrent sur un papier plié qui s'était échappé de la poche de Diagonez. Elle le ramassa et le mit dans les mains de dona Manrique de Tovar. « Il a touché ce papier », dit celle-ci, et elle y posa respectueusement ses lèvres. Puis, un moment après, cédant à une pensée qu'elle avait d'abord paru combattre, elle fit signe à Mariquitta d'approcher avec le bougeoir, et elle lut le contenu du billet. A mesure que ses regards le parcouraient, je voyais la colère animer ses yeux, soulever son sein et contracter convulsivement ses lèvres.

» — Sotte! folle! malheureuse! s'écria-t-elle après avoir lu.

» Elle repoussa la tête qui reposait sur ses genoux, rentra précipitamment; nous la suivîmes. A l'approche de sa femme, le notaire mayor recula effrayé, car une joie cruelle brillait dans les regards d'Inmaculada, et sa bouche souriait.

» — Ah! senor! senor! lui dit-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, que vous avez donc bien fait de le tuer!

» L'insensée, car je peux lui donner ce nom, se jeta dans les bras de son mari, et s'y évanouit. Je ramassai prudemment le billet qu'elle avait laissé tomber au plus fort de son délire, et je le mis dans la poche de mon pourpoint.

» Pendant que Mariquitta lui donnait des soins pour la rappeler à la vie, don Manrique de Tovar s'approcha de moi, et me dit à l'oreille :

» — Au fond, je crois à la vertu d'Inmaculada; mais il est toujours bon de se mettre en garde contre les folies des jeunes femmes.

» — Mais alors, dis-je, ce malheureux que vous avez sacrifié?

» — Pour celui-là, me répondit-il mystérieusement, on le connaissait indiscret, il a su des choses qu'il n'aurait pas pu taire, et l'on a cru devoir s'assurer de sa discrétion. Tenez-vous pour averti, mon gentilhomme, vous qui avez aussi votre part du secret : dans les nécessités de la politique, la jalousie d'un mari est un assez bon prétexte pour réduire au silence ceux qui ont la démangeaison de trop parler.

» En me donnant ce conseil, il me reconduisit poliment jusqu'à la porte de la rue; quand je fus sorti, je jetai à la dérobée un regard sur le pauvre gentilhomme qui était couché sur la pierre, et je hâtai le pas; car le frisson me prit. »

— Voilà, mon frère, quelle fut cette bonne fortune dont le récit effarouchait à l'avance votre pudeur. En restai-je là avec dona Inmaculada? Hélas oui! ce fut une faute, me direz-vous; mais qui est parfait?

— Vous faites bien de dire tout franc ce qui en est; car il y a des réticences, observa Gil Toralva, qui sont plus perfides que les paroles les mieux articulées. »

Don Félix sourit d'un air approbateur.

« Mais, continua le séminariste, je ne vois pas encore ce qui vous valut ma délivrance et mon brevet.

— Patience, mon cher compagnon, la journée est longue. J'arrive à ce qui vous regarde personnellement. Mais d'abord, un coup à votre santé, car j'ai besoin de reprendre haleine. »

Après une longue pause, don Félix, ayant recouvré voix et courage, ressaisit le fil de ses aventures à l'endroit où il l'avait laissé échapper, et il acheva de le dérouler devant son ami, qui redoubla d'attention :

« Poursuivi, dit l'enfant de Tolède, par le souvenir des événements de la journée, et croyant toujours voir derrière moi le fantôme de ce malheureux Diagonez que je venais d'apercevoir encore en sortant de la maison maudite du notaire mayor, je mar-

chai vite et au hasard dans les rues de Madrid, sans trop savoir comment il me serait possible de découvrir la demeure de dona Fernande.

» Et encore, me disais-je, alors même que je parviendrais à trouver sa porte, pourrais-je bien me permettre de frapper chez elle? car il n'est plus une heure convenable ni décente pour faire sa première visite à une dame, fût-ce même à sa propre sœur.

» Cependant je ne me sentais pas d'humeur à passer la nuit à la belle étoile; quand je dis belle, j'en ai pardieu bien menti : le temps était noir en diable, et, sans les derniers feux de joie du soir qui achevaient de flamber çà et là dans les carrefours, j'aurais couru gros risque de me heurter le front à l'angle des rues.

» Peut-être remarquez-vous avec peine, mon ami, que jusqu'ici je ne vous ai pas donné grande preuve de souvenir; mais avais-je eu le temps de penser à vous durant cette succession rapide d'accidents plus ou moins tragiques qui m'attendaient chez dona Inmaculada Concepcio? C'est seulement lorsque je me trouvai avec moi-même pour unique compagnie, que la mémoire de votre disparition subite me revint à l'esprit, et, s'il faut vous parler franchement, je vous dirai qu'elle ne m'inquiéta pas beaucoup, car, votre manteau vert eût-il dû vous jouer un mauvais tour et vous donner maille à reprendre avec la police, il y avait mille contre un à parier que vous vous tireriez facilement de la griffe des alguazils, votre innocence ne pouvant faire l'objet d'un doute. Je vous regrettai, mon frère, mais ce fut pour moi, qui savais d'expérience combien l'appui d'un bras tel que le vôtre est précieux pour un pauvre cavalier démonté et sans armes.

» Une vingtaine d'ivrognes couchés épars sur le pavé et dans les jambes desquels les miennes s'embarrassèrent, deux ou trois honnêtes patrouilles qui me firent trembler pour les vieux quadruples que renfermait ma bourse : voilà tout ce que je rencontrai dans ma promenade nocturne. Le froid me piquait au vif, et je me désespérais de ne me savoir aucun abri pour passer plus commodément le reste de la nuit, quand mes yeux avisèrent une maison d'assez belle apparence, dont la porte était ouverte.

» Au travers d'épais rideaux on voyait briller bon nombre de bougies qui jetaient une grande clarté sur le mur faisant face aux fenêtres du premier étage. Je m'approchai de la porte ouverte, et j'entendis le bruit de plusieurs voix qui parlaient haut, et mêlaient à une conversation fort animée de bruyants éclats de rire.

» — Vive Dieu! me dis-je, je suis fils d'un assez noble père pour trouver place en toute compagnie où l'on se divertit. Bourgeois ou gentilshommes me recevront également bien, dès que j'aurai décliné mes noms et qualités; ainsi pas de fausse honte, et, puisque je cherche un gîte, mieux vaut pour moi celui-ci que l'oratoire de ma belle notairesse mayor de Léon.

» Tendant le jarret, me cambrant la taille et portant la tête penchée en cavalier bien appris, j'entrai dans la maison avec cette assurance qui commande partout un bon accueil. En vérité, mon frère, je n'avais pas besoin de faire tant de cérémonies; le respectable asile dans lequel mon bon ange m'avait conduit n'était autre chose qu'un tripot.

» Vous ne me comprenez pas, brave séminariste? — C'est le nom que l'on donne aux maisons de jeu. Le maître du logis, comme bien vous pensez, ne me demanda ni qui j'étais ni d'où je sortais; mais, voyant un nouveau visage, il s'imagina que j'étais un moineau qui venait se faire prendre à la pipée.

» Il me reçut avec force politesses, et m'offrit très-galamment un siége devant la table où il distribuait les cartes Malgré les peines que se donnèrent deux de ses acolytes, dont il avait eu soin de flanquer ma droite et ma gauche pour m'encourager à tenter fortune au jeu, je me gardai bien d'en rien faire, et, assez heureux de me savoir à l'abri de l'injure du temps et de la protection tant soit peu suspecte, des patrouilles du corrégidoriat de Madrid, je cédai au sommeil, qui avait bien le droit de me tourmenter après trente-six heures de veille.

» Un coup de poing violemment porté sur la table de jeu, et qui éparpilla un monceau de pièces d'or, me réveilla en sursaut. Je crus qu'il s'agissait d'un malheureux joueur mis à sec, et vraiment je fus indigné du tonnerre d'éclats de rire qui roula autour de moi; mais j'appris bientôt que cette joie assourdissante, qui faisait trembler les vitres du tripot, était provoquée par un coup de fortune inespéré. La banque venait de sauter, et le maître du logis, les yeux hagards, les cheveux hérissés, tout pâle et tout tremblant, versait à pleines mains de son coffre-fort sur la table, en murmurant des paroles de malédiction contre le jeu, contre les joueurs et contre lui-même.

» — Dégorge! lui criait-on avec un rire inhumain, dégorge, sangsue! Il y a bien assez longtemps que tu nous épuises; le jour de la justice est venu.

» Et l'or roulait de nouveau sur la table, et c'étaient des battements de mains, des trépignements qui tenaient du délire.

» — Ah çà, demandai-je, tout le monde ici a donc gagné, excepté moi?

» — Non, me répondit un de mes voisins qui ne riait pas; il suffit que ce pauvre homme ait été ruiné d'un seul coup pour qu'ils se croient tous vengés de leur maladresse au jeu ou de leur mauvaise fortune.

» Quand le maître du tripot en fut à sa dernière poignée d'or, il tomba avec elle, plus mort que vif, sur la table. Ses amis l'emportèrent dans une autre pièce de l'appartement, et chacun se mit à féliciter celui pour qui la chance avait été si belle. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, assez bien tourné et qui ne paraissait ni fier ni heureux de son bonheur.

» — Voyez, nous dit-il en empilant les pièces d'or dont la table était couverte, ce que c'est que la fortune; il n'y a qu'un quart d'heure, j'en étais à ma dernière piastre; j'avais vu passer dans ce coffre mes terres, mon château, et jusqu'aux diamants de ma femme; j'avais engagé sur parole jusqu'au vêtement que je porte sur moi; j'en étais réduit au sort d'un mendiant, quand une idée qui, eût été criminelle si le succès ne s'était pas chargé de l'absoudre, me passa par la tête. Je n'avais plus le droit d'emprunter: c'était donc le vol seul qui pouvait venir à mon aide; eh bien! j'ai volé!

» Ici je vis tous les autres fouiller pour chercher ce qui leur manquait.

» — Oh! dit-il, je ne suis point un fripon assez adroit pour pouvoir mettre sans danger la main dans la poche d'un homme éveillé.

» Alors je commençai à ouvrir de grands yeux, car je vis tous les regards se diriger sur moi.

» — Vous l'avez deviné, continua le joueur, c'est dans le pourpoint de ce jeune gentilhomme que je trouvai la bourse qui m'aida à reconquérir plus encore que je n'avais perdu; libre à lui ou de me faire condamner ou d'accepter la moitié de ce que je possède; du moins maintenant ma femme et mon enfant seront à l'abri de la mendicité.

» Ce fut à qui applaudirait le plus fort à ce discours; quant à moi, je demeurai stupéfait de surprise. Je ne pouvais croire à ce que j'entendais, et je me disais en me frottant les yeux :

» — C'est impossible! je rêve encore.

» Alors je mis, d'instinct, ma main dans la poche de mon pourpoint, et c'est quand je me fus bien assuré que ma bourse n'y était plus que je commençai à me sentir vraiment éveillé.

» — Eh bien! me demanda mon voleur, que voulez-vous être pour moi, un dénonciateur ou un associé?

» — Ma foi, lui dis-je, soyons tout simplement amis, si cela vous convient; car vous ne me devez rien que ce que je vous ai prêté, vous avez bien pu puiser dans ma bourse tandis que je dormais, puisqu'éveillé je vous eusse prié de l'accepter.

» Cette fois ce fut à moi que les applaudissements s'adressèrent; on me pressa les mains, et l'heureux joueur, qui n'avait point paru ému à l'aspect de tant d'or étalé devant lui, pleura comme un enfant à mes simples paroles; puis, se jetant dans mes bras, il me jura amitié et dévouement pour la vie.

» La somme qu'il venait de gagner était d'un poids trop lourd pour qu'un homme seul pût se flatter de la porter. Quelqu'un alla au poste voisin quérir main forte et respectable escorte pour transporter les sacs et les bien accompagner jusqu'à la demeure du gagnant. Avant de quitter cette maison, qui allait être, disait-il, marquée pour lui à l'avenir d'une croix rouge, car il n'y voulait plus remettre les pieds, mon nouvel ami prit fort libéralement congé de tous ceux qui l'entouraient: chacun reçut une marque généreuse de sa munificence : quant à moi, je n'eus que la bourse qui m'appartenait, et la somme qu'il avait eu le bon esprit de m'emprunter pendant mon sommeil; puis il m'emmena avec lui, prétendant que le compte que nous avions à régler ensemble demandait de trop longues discussions pour être établi sur-le-champ.

» Il était petit jour quand nous arrivâmes chez ce gentilhomme, car vous verrez tout à l'heure qu'il est enfant de bonne maison.

» Quand je vis comme il était honorablement logé, je lui dis :

» — Vraiment, senor, il eût été par trop pénible pour vous de quitter tout cela.

» — Ah! me répondit-il les larmes aux yeux, lorsque je vous aurais présenté à ma femme, vous comprendrez comment il m'a été possible de ne pas reculer devant la pensée d'un crime, pour la préserver de la misère où mon obstination au jeu a failli l'entraîner. Si je vous disais, don Félix, ajouta-t-il, que je ne suis pas naturellement joueur, vous auriez peine à me croire. Rien n'est plus vrai cependant; conduit un soir par un ami dans cet infernal tripot, il ne m'a fallu qu'une circonstance pour me faire hasarder quelques réaux sur la couleur d'une carte; ceux-là perdus, j'ai tenu à honneur de lutter contre le sort, et, de perte en perte, vous savez où la lutte m'a conduit.

» Puis il sonna son valet de chambre.

» — Quand la comtesse sera éveillée, vous me préviendrez.

» — Mais, senor, dit le valet, madame ne s'est pas couchée; elle a attendu toute la nuit le retour de votre seigneurie.

» — Eh bien! poursuivit-il en s'adressant à moi, venez, don Félix; je vais vous introduire chez la comtesse Yanez de Sarmiento. »

A ce nom, Gil Toralva fit un bond de surprise; il poussa un grand cri, et le verre avec lequel il jouait par distraction, pendant le récit de son ami, s'échappa de ses mains et se brisa sur la table.

« La comtesse Yanez de Sarmiento! répétait-il, mais c'est Sylvia! Sylvia, la pauvre muette!

— Qui vous dit le contraire, mon ami?

— Et vous l'avez vue, don Félix?

— J'ai fait plus, je lui ai parlé de vous; mais pourquoi vais-je vous dire cela maintenant et gâter ainsi le reste de mon histoire? Voilà que vous n'êtes plus en état de m'entendre, et pourtant nous allions entamer la partie la plus intéressante du récit.

— Continuez, continuez, mon ami, disait le séminariste en se pressant le front d'une main, en appuyant l'autre sur son cœur, comme pour les comprimer tous deux.

— Ah bien oui! continuez! Mais mieux vaudrait parler à cette bouteille; du moins elle reste en place, tandis que vous voilà dans une agitation à vous faire exorciser. Vrai Dieu! mon frère, je vois qu'il ne fait pas bon vous ménager des surprises; il faut y regarder à deux fois avant de vous annoncer une heureuse nouvelle.

— N'est-ce pas? dit Gil Toralva, qu'elle est bien belle la comtesse de Sarmiento.

— J'avoue, reprit étourdiment son ami, que le deuil lui va fort bien.

— Comment, le deuil? A quel jeu jouons-nous, seigneur don Félix? voulez-vous donc me tuer sur place?

— Allons! bien; se dit tout haut le narrateur, voilà encore que j'ai parlé trop vite.

— La vie ou la mort, mon frère! s'écria en se levant Gil Toralva; dites, dites, quel est ce deuil que porte dona Sylvia?

— Pardieu, ce n'est pas le vôtre sans doute?

— Mais elle n'a pas de parents.

— Elle avait un mari, du moins.

— Il est mort? demanda avec une indicible expression de joie l'amant de Sylvia.

— Voilà qui est d'un mauvais chrétien! répliqua, d'un ton de reproche, l'enfant de Tolède.

— Que Dieu me pardonne! dit Gil Toralva. »

Et il se laissa tomber sur le banc, croisant les bras sur sa poitrine en signe de repentir.

« C'était un bien digne homme que ce comte Yanez de Sarmiento, poursuivit don Félix; un jour, il y a trois semaines de cela, quelqu'un ayant osé lui reprocher publiquement le moyen qu'il avait employé pour recouvrer sa fortune au jeu, don Yanez lui chercha querelle, tua l'indiscret, et s'enfonça ensuite son épée dans le cœur.

— Puisse le Seigneur avoir pitié de son âme!.... Mais sa veuve, où est-elle? Y a-t-il long-temps que vous ne l'avez revue?

— Apprenez, maître Gil, qu'aujourd'hui, à l'heure de midi, un carrosse drapé de noir sortira de Madrid par la porte du Soleil; il conduira au couvent de l'Annonciade la comtesse Yanez de Sarmiento, qui a fait vœu d'y passer son année de veuvage.

— Il est onze heures! dit Gil Toralva; au revoir, mon ami; je veux qu'elle me trouve sur son passage.

— Non, restez; elle ne vous attend que dans un an, à pareil jour. — C'est un caprice de femme, de veuve, qui pis est. — Et alors, comme vous aurez fait un beau chemin dans la nouvelle carrière qui vous est ouverte, peut-être vous jugera-t elle digne de remplacer le père que son fils a perdu.

» — Oh! laissez-moi la voir passer, rien que de loin, de bien loin! cela me donnera tant d'espérance et de courage!

» — Un conseil, mon ami: avec les femmes, voyez-vous, il ne faut jamais de demi-soumission; on doit savoir franchement ou subir toutes leurs exigences, ou désobéir ouvertement à leurs ordres; ce sont les termes moyens qui nous tuent dans leur opinion. Ainsi, vous n'avez qu'à choisir entre ne pas bouger d'ici, ou vous présenter résolument devant elle pour lui dire: « J'ai voulu vous revoir. »

» — Eh bien donc, j'irai!

» — Voilà justement où je voulais vous amener, mon brave compagnon; allons, c'est bien, vous vous formerez. Mais, avant tout cela, ce que j'avais à vous dire est renvoyé, pour le moins, aux prochaines fêtes de Pâques.

» — Pourquoi donc, mon frère? parlez toujours.

» — Je n'ai pas grande confiance en votre attention. Qu'importe? reprit-il, je m'étais promis de vous faire connaître ce matin ma confession générale; aussi, pour l'acquit de ma conscience, je vous dirai le reste en route. »

Don Félix paya la dépense à l'hôtelier; puis, ayant renvoyé le carrosse dans lequel il était venu prendre son ami à la prison de la rue d'Atocha, ils se dirigèrent pédestrement vers la porte du Soleil.

Chemin faisant, le Tolédain raconta à Gil Toralva comment l'amitié de don Yanez de Sarmiento le mit tout aussitôt en état de se présenter d'une façon honorable chez sa sœur; comment la conspiratrice, qui avait rang à la cour de Charles II, l'emmena, dès le soir même, danser au quadrille du grand-maître; puis, quand il fut là, au milieu de la foule titrée et parée qui remplissait les salons du premier officier de la couronne, son nom réveilla bien des souvenirs dans le cœur des beautés d'autrefois, et excita la curiosité des jeunes femmes. « Comme il ressemble à son père! disaient les premières. — Son père était-il mieux que lui? » demandaient les autres. Quelques vieux seigneurs le regardaient d'un œil jaloux, parce que toute leur jalousie du passé s'était ranimée à son aspect, et que, de bien loin, il leur souvenait de défaites éprouvées par le fait d'un gentilhomme qui portait le même nom que lui; d'autres vieillards avaient des souvenirs plus doux: don Félix leur rappelait le joyeux compagnon de leur enfance, et ils se sentaient rajeunir à sa vue; quant aux jeunes gentilshommes, qui savaient, par tradition, à quelle excellente école l'enfant de To-

lède avait été élevé, ils venaient à lui pour lui offrir leur amitié.

Quoiqu'arrivé de la veille de sa province, le fils de Hieronimo faisait noblement les honneurs du nom fameux qu'on lui avait légué. Et chacune d'admirer sa bonne mine, et chacun de le craindre et de venir lui dire à l'oreille : « Celle-ci est à moi ! » Précaution sage, indiscrétion prudente ; attendu qu'il était de sang trop loyal pour arrêter son cœur sur celles d'entre ces dames qui en possédaient déjà plus d'un. Il y eut même, à ce sujet, une convention qu'il ne faut pas passer sous silence.

Don Félix, se trouvant avec une douzaine des *beaux* de la cour dans un petit salon, leur dit gaiement :

« Mes jeunes seigneurs, quand Hieronimo, mon noble père, vint à la cour du feu roi Philippe IV, on fut loin de l'accueillir parmi la jeunesse de son temps aussi gracieusement que vous accueillez aujourd'hui son fils. « Or çà, dit-il, se trouvant avec plusieurs gentilshommes de son âge, comme je me trouve en ce moment avec vous, il y a place au soleil pour les derniers venus comme pour les premiers ; mais que ceux qui sont arrivés le plus tôt veuillent bien marquer la leur, sans quoi ils risqueraient fort de se la voir prendre par ceux qui n'ont pu venir qu'après eux. » On se moqua des sérieuses paroles de mon père ; il crut voir un défi dans cette moquerie, et vous savez, par ouï-dire, comment il a ramassé le gant. Quant à moi, mes jeunes amis, puisque vous voulez bien me permettre de vous donner ce nom, je viens vous dire avec la même franchise : « Il me faut aussi ma place au soleil ; mais je ne veux prendre celle de personne. Dressez donc, pour le repos de ma conscience, l'état des cœurs de ce pays, afin qu'il y ait bonheur, mais non pas usurpation dans mon fait. Je ne m'engage pas à vous dire jusqu'où j'irai ; mais c'est à vous à me prévenir que je ne dois pas me tourner de tel ou tel côté ; j'en appelle à votre franchise, comme je vous engage ma foi de rester fidèle à notre traité. »

La convention fut signée, on dressa la liste scandaleuse avec toute la gravité qu'exigeait un travail de cette importance, et il se trouva que don Félix n'eut de choix à faire que parmi les douairières qui avaient passé la soixantaine.

« Est-ce aussi une raillerie, mes seigneurs ? » leur demanda-t-il.

Un non bien positif fut la réponse des gentilshommes.

« Mais, observa-t-il, êtes-vous bien sûrs de n'avoir omis le nom d'aucune de ces dames ?

» — D'aucune, dirent-ils.

» — Alors, reprit l'enfant de Tolède en pliant la liste qu'il mit dans son pourpoint, j'ai mon choix à faire parmi celles qui ne sont pas inscrites sur ce papier ?

» — Vous le pouvez, répondit-on.

» — Eh bien ! mon choix est fait, » continua-t-il fièrement et sans vouloir s'expliquer davantage. Il rentra dans la salle du bal au moment où la reine en sortait.

Long-temps le regard du gentil cavalier suivit la noble femme qui venait de l'honorer d'un salut en passant ; il s'inclina, et par respect et pour cacher sa rougeur. Comme il était encore là, tête baissée, un des signataires de la convention lui dit malicieusement à l'oreille :

« Il y a un nom que nous avions oublié, et qui devait avoir le pas sur tous les autres. »

Pour la première fois don Félix se sentit un beau mouvement de courage ; car, pressant la main de celui qui venait de lui parler, il répondit :

« Pas un mot de plus, mon gentilhomme : on ne touche pas à la reine !

» — C'est ce que j'allais vous dire, reprit l'autre ; mais on ne serre pas non plus si fort la main de quelqu'un, à moins que ce ne soit comme ami ou comme ennemi.

» — A votre choix, mon maître.

» — Impossible d'accepter aujourd'hui, dit l'autre ; je suis retenu pour huit jours.

» — A huit jours. »

Et la semaine suivante don Félix eut son premier duel.

Sorti heureusement de cette épreuve, qui lui coûta beaucoup moins qu'il ne l'aurait cru d'abord, attendu que le cœur grandit assez pour y loger le courage quand l'amour l'a ouvert à tous les nobles sentiments, don Félix, après ce premier exploit, se mit sérieusement en devoir de chercher Gil Toralva dans Madrid. Ses démarches auprès des chefs de quelques régiments, ses visites dans les casernes ne l'ayant conduit à aucun résultat, il pensa que la police de Madrid serait mieux instruite. D'ordinaire les officiers de la sûreté publique sont peu communicatifs ; mais ce qu'on tait par devoir, on le dit par faiblesse.

C'est sur la faiblesse humaine que l'enfant de Tolède fonda son espoir de succès. Au lieu d'aller droit aux régidors, il commença par la maîtresse d'un alguazil, et il arriva, d'étage en étage, jusqu'à pouvoir confier à Gil Toralva, pendant leur promenade à la porte du Soleil, que la femme du corrégidor d'épée avait une toute petite lentille rose à la cheville du pied droit.

Instruit par la *corregidora* du sort de son ami, il ne songea plus qu'à le sauver. Les moyens qui l'avaient mis à même de découvrir la retraite du séminariste lui servirent à activer sa délivrance. Un jour, Antonia, la célèbre danseuse, qu'il avait su intéresser au malheur et à l'innocence du courageux séminariste, reçut du grand chambellan l'or-

dre, signé par le roi, de faire sortir de *la Carcel de Corte* le prisonnier auquel elle avait daigné s'intéresser; et, par un raffinement de galanterie, cet ordre servait de poignée au bouquet que le grand-chambellan lui envoyait chaque matin par un page.

Quant à l'admission du séminariste dans les gardes wallonnes, cela ne présentait nulle difficulté : le brigadier général de ce brave corps pouvait-il refuser le brevet demandé par la belle danseuse au nom d'un amour qu'il eût obtenu sans partage, si, moins sensible, Antonia avait pu se décider à blesser mortellement le cœur du grand-chambellan?

Don Félix n'était pas au bout de son récit quand ils arrivèrent à l'endroit où le carrosse de la comtesse Yanez de Sarmiento devait passer. L'anxiété de Gil Toralva était trop grande pour qu'il lui fût possible d'écouter son ami.

« Pardonnez-moi mon inattention, lui dit-il, et songez un peu au temps qui s'est passé depuis que je me suis violemment séparé d'elle. Un autre jour, demain, ce soir, je pourrai vous entendre, mais à présent je suis tout à Sylvia. La reine vous a regardé, et vous en avez perdu l'esprit, me disiez-vous? Eh bien ! elle, c'est ma souveraine, à moi ! et, pour le regard que j'attends, je donnerais tout mon bonheur ici-bas et dans le ciel. »

Comme il parlait, le carrosse drapé de noir passa. Gil Toralva, dont les jambes avaient peine à le soutenir, s'avança près de la portière.

« A un an, dona Sylvia ! » cria-t-il.

Une tête de femme se montra à la portière, une main se tendit vers le trop heureux jeune homme, qui, sans le secours de don Félix, n'aurait pas eu la force de faire un pas de plus pour prendre cette main ; mais, poussé, soutenu par son ami, il la saisit en tremblant; puis le carrosse s'éloigna, et dona Sylvia jeta un dernier regard sur Gil Toralva.

« Et maintenant, dit le jeune gentilhomme, chacun à notre devoir. Vous à votre caserne, et moi...

» — Eh bien ! et vous?

» — C'est mon secret, et je le garde. Au revoir, frère, nous savons à présent où nous rencontrer. La route est belle, il ne dépend plus que de nous de faire glorieusement notre chemin. »

IX.

On sait maintenant par quelle suite de biais adroitement pris l'élégant héritier de don Hieronimo de Valdelirios y Lampourda y Rianzarès était parvenu à arracher à l'inexorable raison d'État un prisonnier qu'elle avait résolu d'effacer du nombre des vivants. Quand il se fut galamment acquitté de sa mission de libérateur, don Félix songea à mettre un peu d'ordre dans son inconduite. Fils docile aux leçons du plus regrettable des pères, il savait un peu par lui-même, beaucoup de par le beau gentilhomme de Tolède, qu'il n'est pas plus donné au plaisir qu'on éparpille à tous les vents du hasard d'être profitable au bonheur qu'au grain semé sur la surface d'un fleuve d'ajouter à l'abondance de la récolte. Le Tolédain, qui se sentait vraiment né pour être heureux, s'arrangea de façon à ne pas trop contrarier sa belle vocation, et comme, après tout, le bonheur, tel qu'on peut l'entendre à pareil âge que le sien, n'est pas chose qui exige grande peine et travail forcé, le jeune gentilhomme, pour devenir parfaitement heureux, rompit avec les caprices passagers, et se mit invariablement un amour solide au cœur. Ainsi lesté, il marcha droit dans la voie des illusions, encouragé par une audacieuse espérance.

Sa passion secrète, car il voulait qu'elle fût ainsi, commença par lui procurer de douces distractions; il la caressa d'abord dans le mystère de sa pensée, et se plut à la voir grandir sous l'abri d'une discrétion dont il ne se serait pas cru capable, mais qui la préserva des atteintes de la curiosité intéressée à médire. Peu à peu cet amour si bien caché sous le voile finit par s'emparer si complétement de son esprit qu'il lui faisait oublier quelquefois jusqu'aux devoirs de la galanterie innocente auprès des autres dames.

Quel pouvait être l'objet de son incessante préoccupation? Voilà ce que l'enfant de Tolède laissa à deviner à ses plus intimes.

Cependant les jaloux, attribuant au parjure un silence qui ne paraissait point d'accord avec l'air vantard du gentil cavalier, s'imaginèrent qu'il avait traîtreusement faussé le traité proposé par lui-même, et que, sur la liste de prohibition qu'il s'était fait dresser par un soi-disant scrupule de conscience, lors de son introduction chez le grand-maître du Palais, il se trouvait sans doute tel ou tel nom biffé ou déchiré de la main de leur perfide ami. Un comité de surveillance s'établit aussitôt afin d'épier ses démarches, d'éclaircir les doutes et de le convaincre de félonie; mais, comme toutes les beautés qui hantaient la demeure royale se mirent à manifester hautement leur dépit de ce que don Félix se montrait, depuis quelque temps, trop peu soigneux de leur plaire, la jalousie, habile à s'alarmer, céda à une sécurité complète, et la malignité, qui veut tout exprimer, en vint à penser, pour se rendre raison de l'apparente froideur du jeune Tolédain, que, rameau dégénéré d'une noble branche, il était allé chercher en deçà de la cour à qui faire agréer des hommages qui plus haut, peut-être, n'eussent pas été repoussés. C'est là ce qu'on disait du fils de Hieronimo, et même on le disait assez intelligiblement pour qu'il pût l'entendre.

« Le voilà donc ce grand conquérant qui devait tout envahir ! murmurait-on ironiquement sur son passage. Qu'avait-il donc besoin d'élever si haut la voix pour réclamer sa place au soleil, puisqu'il sait se contenter de triompher à l'ombre ? »

Don Félix riait franchement avec les autres des railleries que sa discrétion provoquait, ou bien il renvoyait, d'un ton léger, épigramme pour épigramme, bon mot blessant pour parole piquante, et il continuait à tenir secret ce mystérieux amour dont il était heureux de ne parler qu'à lui seul. Pourtant ses bons amis de cour, ayant résolu de pousser à bout sa résolution de silence, l'attaquèrent un jour de tant de côtés à la fois que, poursuivi, harcelé dans ses derniers retranchements, il laissa, à l'étourdie, échapper ces imprudentes paroles :

« Vrai Dieu ! mes jeunes seigneurs, qu'avez-vous donc à me jalouser ainsi, et qu'ai-je moi-même à vous envier ? Vous me reprochez sans cesse d'avoir demandé une place au soleil ; mais, en la demandant, n'était-ce pas d'avance rassurer ceux qui, comme vous, se réchauffent aux rayons des astres secondaires ? »

Il en avait trop dit ; aussi comprit-il, à l'instant même, la dangereuse portée de sa réplique inconsidérée ; ne pouvant en atténuer l'effet, il chercha à rejeter dans le vague des conjectures ceux qu'il venait de mettre en pleine trace de la vérité.

« Et ou donc, lui demanda-t-on, se trouve la dame si haut placée au-dessus de nos dames que celles-ci ne font que graviter obscurément autour d'elle ?

» — A mes yeux, reprit-il, c'est celle que j'aime ; libre à chacun maintenant d'en dire autant de la sienne.

» — Ah ! point de faux-fuyants, point de demi-mots, don Félix, ou nous croirons...

» — Vous croirez, interrompit vivement celui-ci, que vous avez oublié au moins un nom sur la liste, et vous aurez raison de le croire, car c'est là ce que j'ai voulu dire.

» — Voilà un aveu qui est bien hardi ! marquis de Valdelirios, lui dit un de ses adversaires.

» — Quand vous aurez surpris mon secret, répliqua don Félix en essayant de garder bonne contenance, il vous sera permis de parler ainsi ; mais, pour l'honneur de votre pénétration, je vous engage à ne pas sortir du cercle au delà duquel les suppositions peuvent avoir de graves dangers pour celui qui se les permet.

» — Ne les intitule-t-on pas crimes de lese-majesté ? »

Cette question perfide lui fut faite à l'oreille et si bas que lui seul l'entendit. Don Felix sentit alors qu'il allait perdre de son assurance, et il coupa court a la discussion en disant :

« Gloire a qui la possede, honte a qui la nomme ! Voilà, je crois, la devise de tout cavalier servant d'une noble dame. Or, quand je suis d'aussi bonne maison que vous, mes jeunes gentilshommes, d'où vient donc que je mentirais plus que vous à ma glorieuse origine ? »

Ceci était bien pour clore un entretien si périlleux à poursuivre ; mais le doute subsistait, car rien de ce qu'il avait dit ne pouvait le détruire. Don Félix jugea que la position ne serait pas tenable tant qu'il n'aurait pas trouvé le moyen de donner le change aux soupçons : c'est pourquoi il se rendit ce jour même, chez la notairesse mayor, qu'il n'avait pas revue depuis l'assassinat de don Diagonez de Paréja. Manrique de Tovar n'était point au logis quand Valdelirios se présenta chez celui-ci, l'esprit trop occupé de ce qu'il avait à dire à la femme pour songer au prétexte dont il devait colorer sa visite aux yeux du mari.

L'enfant de Tolède bénit sa bonne étoile qui lui permettait de rencontrer seule dona Inmaculada Concepcio ; il se fit annoncer ; elle vint à lui, le reçut comme un ami qu'on retrouve avec joie, et il entama avec elle cette singulière conversation :

« Senora, lui dit-il, il faut absolument que vous paraissiez à la cour.

» — Moi, seigneur don Félix ? Mais vous devez savoir que mon mari a juré de n'y jamais remettre les pieds, depuis qu'on l'a oublié dans la distribution de grâces et de cordons qui a été faite à l'occasion du mariage.

» — Mais il me semble qu'après cette malheureuse conspiration, il ne devait pas espérer...

» — Les courtisans qui conspirent sont comme les amants qui trahissent la foi jurée ; leur pardonner, c'est s'engager à leur accorder de nouvelles faveurs.

» — Et, par rancune pour la cour, il vous condamne à l'isolement, madame !

» — Oh ! cet isolement me plaît ; je l'aime, car c'est lui qui me préservera du malheur d'être encore une fois si cruellement trompée.

» — Senora, parlons avec franchise ; ce n'est plus pour vous, c'est pour moi que je viens vous dire : « Sortez enfin de votre triste retraite ; venez briller là où votre beauté, encore plus que les priviléges de votre naissance, vous donne le droit de vous placer au premier rang.

» — Je vous le répète, don Félix, j'ai fait vœu de fuir le monde.

» — Il est une autre promesse qui a précédé celle-ci, et je viens en réclamer l'accomplissement.

» — Je ne vous comprends pas.

» — Souvenez-vous, senora, de ce jour où vous et moi nous allâmes déposer sur la pierre de la rue la victime de don Manrique de Tovar ; vous m'avez dit, dans ce triste moment, que le cœur d'une femme

avait de la mémoire, et que le vôtre n'oublierait jamais que je vous étais venu en aide alors que les forces vous manquaient pour obéir à la cruelle volonté de votre époux.

» — Je ne le nie point, seigneur, ma reconnaissance vous est acquise.

» — Je vais la mettre à une bien rude épreuve, aussi ne sais-je comment vous dire : « Il faut m'aimer, dona Inmaculada ! »

» — Seigneur don Félix, je ne peux plus aimer que Dieu ! répondit-elle effrayée.

» — Vous ne m'avez pas entendu. Ce que je vous demande, c'est de me permettre de feindre auprès de vous un amour que vous devez inspirer à tous les autres.

» — Feindre l'amour ! répliqua la marquise de Tovar profondément blessée, que me proposez-vous? La réalité offenserait le Seigneur et mon époux, mais le jeu est une injure pour moi.

» — Cependant, senora, telle est ma situation embarrassante qu'il faut que celle que j'aime, ou du moins que celle dont on pourra me croire épris soit belle entre toutes les plus belles; il faut que son apparition dans nos cercles brillants excite l'admiration, l'enthousiasme; il faut qu'à son aspect tous les regards soient charmés, que tous les désirs s'éveillent, et que tous les cœurs battent d'amour; et voilà pourquoi je suis venu à vous, à vous qui croyez me devoir de la reconnaissance, et à qui je devrai plus que la vie, si vous ne rejetez pas ma prière.

» — Et quand don Manrique de Tovar me permettrait d'aller à la cour, et quand je me prêterais à l'étrange projet que vous avez conçu, ne savez-vous donc pas, don Félix, qu'il est dangereux même de feindre la passion avec moi? C'est pour un amour joué que le perfide Diagonez est mort.

» — Eh bien ! senora, si je vous disais que meilleur me serait de mourir comme lui et de la même main que d'exister avec les terreurs qui ne cesseront de me poursuivre tant que vous repousserez l'hommage d'un cœur qui serait à vous, s'il s'appartenait encore.

» — Ainsi, dit-elle avec indignation, c'est pour cacher un autre amour que vous venez m'offrir des soins menteurs? C'est pour détourner de je ne sais quelle réputation de femme le déshonneur qui la menace que vous osez me proposer de le rejeter sur moi ! Voilà le noble marché auquel vous avez pu croire que je souscrirais, seigneur don Félix? ah ! ce que vous faites là n'est pas d'un gentilhomme !

» — Senora, Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu vous offenser.

» — En effet, dit-elle, j'ai tort de me plaindre d'un semblable procédé ; ceci est tellement hors de toute raison, vos paroles sont si bien celles d'un insensé que je ne dois point m'en irriter. Se venge-t-on des blessures qu'on reçoit d'un malheureux que Dieu a frappé de folie?

» — Que vous me jugiez fou, reprit don Félix, je le conçois ; car j'ai manqué de prudence; mais c'était pour ne pas manquer de franchise avec vous. Un jour, vous me disiez : « Soyez mon égide » ; aujourd'hui ce sont vos propres paroles que je venais vous répéter, en me les appliquant, à moi, qui ai besoin, à mon tour, d'une sauvegarde. Il m'eût été possible, poursuivit-il avec une certaine fatuité, de vous déguiser le fond de ma pensée ; je pouvais vous suivre à l'église et me prévaloir du regard que vous ne m'auriez pas refusé ; je pouvais enfin, accueilli chez vous, grâce au titre d'ami que vous auriez accordé au frère de dona Fernande, me faire honneur, au dehors, de mon entrée libre dans votre maison, et laisser la calomnie se donner carrière.

» — C'eût été une infamie ! s'écria la notairesse.

» — Aussi ne l'ai-je point fait, senora; au lieu de vous tromper pour abuser les autres, je suis venu, plein de confiance dans cette amitié que vous m'aviez offerte, vous dire : Il y va de ma vie que vous acceptiez un amour que je n'éprouve pas. Ce n'est point pour m'en parer comme d'un trophée que je vous demande la faveur d'un coup d'œil ; qu'il soit doux ou cruel, qu'on me croie amant heureux ou victime de ma passion, je vous l'accorde : ce que je veux, c'est que nous seuls sachions bien que tout cela est mensonge, comédie...

» — Mais je vous le répète, que je consente à tout, et don Manrique vous tuera !

» — Et moi je vous répondrai, senora, ce que j'ai déjà répondu à cette menace qui ne saurait m'arrêter : « Que don Manrique me tue ; car, s'il n'y a que ce moyen de sauver mon secret, eh bien ! arrive le péril, je ne me détournerai pas pour l'éviter. »

Ainsi parla l'enfant de Tolède, celui qui d'abord ne semblait pas doué de qualités fort chevaleresques ; mais l'amour était venu, et avec lui la force du cœur, qui permet de regarder le danger en face, sans pâlir ni trembler.

« Au moins, demanda la notairesse, me direz-vous pour qui vous osez vous exposer ainsi ?

» — Vous l'apprendrez un jour, marquise de Tovar ; et alors, quand vous-même l'aurez deviné, ou qu'une confidence (qui ne viendra pas de moi) vous l'aura révélé, si vous venez à me la nommer, je baisserai les yeux : ce sera ma seule réponse ; car il est un nom que mes lèvres ne prononceront jamais assez hautement pour qu'aucun autre que Dieu puisse l'entendre. »

Dona Inmaculada, qu'intriguait le mystérieux amour du jeune gentilhomme, allait l'interroger de

nouveau, quand l'entretien fut interrompu par l'arrivée de don Manrique. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis leur première rencontre ; cependant le notaire mayor de Léon reconnut du premier coup d'œil le frère de dona Fernande.

« Eh bien, mon jeune cavalier, lui dit-il, on prétend que vous n'êtes point mal vu en cour; il paraît que la conspiration des manteaux verts vous a bien profité? Au fait, comme à tant d'autres, reprit-il. Je vous félicite d'avoir si sagement observé le silence recommandé par la très-sainte inquisition. »

Cette brusque apostrophe ne fut point inutile à don Félix, car la présence du mari l'avait d'abord singulièrement inquiété : il ne savait guère comment justifier sa visite à la belle notairesse; mais, prenant de l'assurance, il ramassa le gant que don Manrique venait si heureusement de lui jeter, et répliqua sans marquer d'embarras.

« — Et qui empêche votre seigneurie d'éprouver si on ne lui veut pas aussi quelque bien à la cour?

» — Moi! répliqua dédaigneusement l'ancien conspirateur, que j'aille montrer mon visage au palais du roi! on croirait que je viens mendier des faveurs.

» — Dites plutôt qu'on serait charmé de voir que vous pensez enfin à réclamer des droits.

» — Eh! mais, des droits, j'en ai tout autant que bien d'autres; mais je ne veux pas me mêler à une foule d'intrigants : et puis, il faut être dans les bonnes grâces de *la Française* pour arriver à quelque chose maintenant.

» — Il est vrai que la Française, comme il vous plaît de nommer sa majesté la reine d'Espagne, a quelque crédit, répondit adroitement le Tolédain : n'a-t-elle pas eu celui de faire nommer le mari de ma sœur Fernande écuyer d'honneur? et croyez-vous qu'elle ne ferait rien pour le notaire mayor de Léon, qui ne s'est point montré si fort son ennemi que les autres? Entre nous, ces choses-là peuvent s'avouer; vous n'étiez point personnellement irrité contre elle?

» — Eh! mon Dieu, non, reprit don Manrique, qui commençait à s'humaniser; je n'en ai jamais voulu à sa majesté; c'est par entêtement bien plus que par conviction que je me suis laissé entraîner dans cette malheureuse affaire.

» — Et, lorsque les plus envenimés contre notre gracieuse souveraine, poursuivit don Félix, ne se font pas scrupule de lui devoir de beaux emplois, vous vous obstinerez à vous tenir à l'écart?

» — Au fait, dit le marquis de Tovar, pourquoi n'ambitionnerais-je pas, comme les autres, la clef dorée d'un gentilhomme de la chambre, ou une place au conseil des millions?... Parlez-moi sans détour, don Félix : vous venez m'apporter des propositions de paix avec la cour, n'est-ce pas?

Ainsi formulée, la question exigeait une réponse positive; don Félix le sentit et répliqua effrontément :

« — Vous l'avez dit, on ne demande qu'à vous être favorable.

» — J'étais bien sûr qu'ils y viendraient! s'écria le notaire mayor en se faisant gros d'orgueil. Ah çà, mon ami, vous êtes donc au mieux là-bas?

» — Mais, reprit avec hésitation le jeune gentilhomme, sans tenir absolument le dé, vous sentez qu'avec un certain nom, les paroles qu'on laisse échapper peuvent avoir quelque importance; et puis, il est telles personnes qu'il suffit de nommer pour appeler sur elles le bon vouloir des princes, et don Manrique de Tovar est de ces personnes-là. Me permettez-vous, ajouta-t-il d'un ton presque mystérieux, de donner à entendre que vous ne refuseriez pas une invitation au grand bal de la cour qui doit avoir lieu demain?

» — Il eût été plus convenable de venir tout d'abord m'offrir l'invitation.

» — J'estime en vous ce trait de fierté bien naturelle à un homme de votre rang; mais songez-y, don Manrique, il est des choses qui ne peuvent être exposées au hasard d'un refus.

» — C'est juste, répondit l'autre, j'accepte l'invitation.

» — Pour vous et pour sa seigneurie la marquise de Tovar. »

Inmaculada Concepcio, qui jusque-là avait suivi attentivement la marche de l'entretien, tremblant qu'à chaque pas don Félix ne se fourvoyât, fit un mouvement que son mari prit pour le signe du refus.

« Senora, lui dit-il, nous leur avons gardé rancune assez long-temps; il est temps d'en finir avec cette bouderie qui me tient hors de mon rang; je vous accompagnerai au bal de la cour.

Don Félix, s'étant levé, prit congé des deux époux ; dans un coup d'œil qu'il adressa à la belle notairesse, il sembla lui renouveler son étrange proposition; elle y répondit par un regard qui ne dut pas le désespérer. Le soir même l'invitation fut adressée à don Manrique de Tovar. Dona Inmaculada parut le lendemain au bal, et elle y obtint un triomphe complet; les soins dont le jeune gentilhomme l'entoura furent remarqués. Personne ne s'étonna plus du peu de souci qu'il avait paru prendre de plaire ou de ne point plaire aux autres dames, et l'on ne mit plus sur le compte d'une ridicule réserve sa conduite passée. Deux jours après le notaire mayor recevait le brevet d'une charge à la cour, non pour lui, mais pour la marquise de Tovar, que la reine Marie-Louise venait d'admettre au nombre des dames de sa maison ; quant à don Manrique, le roi le chargea d'une mission à Lima.

— Ma foi, disait, à quelque temps de là, celui d'entre tous les gentils-hommes qui avait le plus tourmenté don Félix, il faut avouer, marquis de

Valdelirios, que c'est affaire à vous de découvrir la plus belle fleur cachée pour en faire l'ornement du jardin; mais bien vous en a pris d'avoir eu tout à la fois tant d'adresse et de bon goût; car les soupçons allaient vite, et ils montaient haut, je vous le jure, si haut enfin que vos amis s'en effrayaient pour vous.

» — Mais ai-je nommé quelqu'un? demanda don Félix en affectant un air de surprise pour mieux dissimuler la joie que lui causait l'heureuse issue de sa ruse.

» — Grand merci de la discrétion, dit l'autre. Est-il besoin que vous parliez quand vos yeux la nomment si bien?

» — En ce cas, mon gentilhomme, c'est un nom de plus à ajouter à la liste; mais ne dites pas trop haut ce nom-là, car il pourrait en arriver malheur.

» — A qui donc? reprit fièrement le discoureur; est-ce de moi que vous parlez?

» — Je parle de tous ceux qui ne sauront pas se taire. »

La querelle s'anima, et ce fut avec la pointe de l'épée qu'il acheva de clouer dans l'esprit des jeunes et galants seigneurs de la cour de Charles II la con-



viction qu'il était bien l'amant de dona Manrique de Tovar. Celle-ci et une autre personne encore furent les seules qui ne se trompèrent point à l'amour habilement joué du fils de Hieronimo. Un devoir plus puissant que celui de la reconnaissance rendit la belle Inmaculada complice de cette passion factice, qui servait de voile à celle qu'on avait si grand intérêt à cacher.

» — Oh oui! don Félix, vous aviez bien raison de me dire un jour que mieux vaudrait pour vous que don Manrique vous tuât! »

C'est par ces paroles, dites à voix basse par la notairesse, dans un coin du salon d'attente, que le marquis de Valdelirios apprit qu'elle avait pénétré son secret. Comme il l'avait promis, il baissa les yeux, et, pâlissant tout à coup, il mit le doigt sur ses lèvres, comme pour lui dire : « Taisez-vous, senora! » Plusieurs personnes entrèrent, il reprit, auprès de Dona Inmaculada, son rôle de cavalier servant.

X.

Tandis que le fils du beau gentilhomme de Tolède soutenait si bien, par le franc jeu des armes et par les mensonges du regard et de la parole, son personnage de soupirant près de la séduisante marquise de Tovar, qu'était devenu son ami Gil Toralva?

Sa réception dans les gardes wallonnes fut pour lui, pendant huit jours, la source de jouissances qu'il crut inépuisables. Il eut de ces bonheurs complets d'enfant que l'homme redemande vainement à Dieu quand il a passé l'âge des émotions faciles et vraiment bien senties. Ainsi en fut-il de sa prise d'habit militaire, de ses premières promenades au bruit des fanfares. Comme il porta joyeusement son guidon d'abord! Comme il apprit en peu de jours à se maintenir fièrement sur son cheval, qui caracolait en cadence au son des instruments de la musique guerrière!

« Si dona Yanez de Sarmiento pouvait me voir! » se disait-il.

Don Félix le vit et le félicita sur sa belle tenue de cavalier; il lui jura sa foi de gentilhomme qu'aucune femme ne pourrait se défendre d'un sentiment d'admiration en le contemplant ainsi posé sous les armes.

« — Vous n'auriez qu'à le vouloir pour triompher de toutes, lui dit l'enfant de Tolède.

» — Que je sois aimé d'une seule, et qu'on me fournisse l'occasion de lui prouver que je suis digne de l'obtenir, voilà ce que je demande à Dieu et au roi pour être parfaitement heureux. »

Le charme agit merveilleusement bien durant deux ou trois mois; puis, peu à peu, l'habitude venant à émousser les sensations, Gil Toralva perdit quelques-unes des illusions qu'il s'était plu à nourrir touchant la glorieuse destinée que la Providence réservait à son courage. Il comprit, après un temps d'essai qui ne se prolongea guère, qu'autrefois, trop audacieux de pensée et d'action pour un élève du séminaire, il était aujourd'hui trop novice de couvent pour un porte-enseigne d'un régiment de cavalerie.

Si là-bas le tempérament fiévreux de l'homme avait, malgré jeûnes et pénitences, triomphé de l'éducation du séminariste, ici les principes sévères de l'éducation claustrale reprenaient le dessus, et la conscience timide du fils de l'Église paralysait souvent l'âme forte du soldat. On s'aperçut bientôt qu'il y avait en lui un être double, deux natures, qui se livraient un combat continuel; et, comme la malice humaine s'en prend toujours avec une cruelle opiniâtreté aux places faibles du cœur pour les attaquer, inutile est de dire s'il fut en butte aux railleries de ses camarades; si on épargna les durs propos moqueurs, les rires insultants à ce brave sous la robe, à ce réservé sous l'uniforme qui savait se battre tout aussi bien que le plus intrépide, mais qui ne pouvait se défendre de rougir comme une vierge modeste sortie à peine de dessous l'aile de sa mère, lorsque son oreille, accoutumée dès l'enfance aux pieuses et chastes paroles du directeur de ses pensées, venait à être blessée par quelques joyeuses reparties de caserne ou par le récit trop vivement coloré d'une bonne folie de garnison.

Mal à l'aise dans l'enceinte cloîtrée où il avait si tristement passé les belles années de sa jeunesse, il ne se sentait pas mieux à sa place dans la chambre enfumée des officiers du quartier, où son grade lui donnait accès. Ainsi, quelque part qu'il fût : là où le vœu de sa mere devait le retenir, ou bien là où l'avait entraîné sa vocation irrésistible, partout Gil Toralva se trouvait dépaysé.

Il avait répudié le séminaire; le corps de garde ne voulait pas de lui; et, comme il avait souffert de l'inactivité forcée de son courage, il eut grandement à souffrir aussi des scrupules religieux de sa pudeur.

Ce qui l'aurait placé dans la véritable sphère où il eût été beau de le voir graviter, c'eût été une bonne et franche guerre, avec nombre de périls à chercher et des ennemis à combattre corps à corps. Alors, sans doute, toute raillerie eût cessé; les moqueries, l'insulte auraient fait place à l'estime qu'il savait pouvoir mériter; mais, depuis le mariage de Charles II, l'Espagne était en paix avec les puissances de l'Europe, si bien que les gardes wallonnes ainsi que les autres corps de l'armée avaient pour unique passe-temps les cartes, la bouteille, le tabac et les querelles qui pouvaient s'élever d'homme à homme.

Gil Toralva avait le jeu en horreur à l'égal du sacrilége; il fumait, mais modérément; il buvait, mais non sans tremper son vin; il n'était point querelleur; mais, comme il avait le sang vif, les méchants bons mots dont on prenait plaisir à le poursuivre l'obligèrent plus d'une fois à mettre l'épée à la main. Tout alla bien pour lui tant que les choses se passèrent d'égal à égal; malheureusement il n'en devait pas être toujours ainsi.

Un jour il vint trouver don Félix, qu'il ne voyait plus qu'à de rares intervalles.

« — Eh bien, mon brave compagnon, lui dit celui-ci, j'espère que les bonnes leçons qu'il vous a été permis de donner aux railleurs de votre régiment vous ont valu le respect qu'ils n'auraient jamais dû vous refuser?

» — Je me bats demain, mon frère, répondit Gil Toralva.

» — Ah! par Dieu, c'est trop! En voilà, de compte fait, une douzaine que vous blessez depuis à peine six mois que vous portez l'uniforme; le nombre treize est fatal; refusez, croyez-moi, ce nouvel adversaire; vos precédents vous protégent; ainsi, nul ne pourra croire que c'est par couardise.

» — Cette fois je ne le puis, seigneur don Félix; on a levé la main sur moi; mais que votre amitié se rassure, j'ai bien su l'empêcher de tomber sur mon visage.

» — Sainte Vierge! vous avez bien fait, et quel est le brutal qui s'est permis une telle insulte?

« — Le capitaine San-Miguel.

» — Mais vous ne pouvez pas vous battre avec lui.

» — Pourquoi donc? Quand on a deux épées de même longueur, la voix de Dieu pour décider à qui sera la meilleure place sur le terrain, et une bonne colère l'un contre l'autre, deux hommes peuvent toujours se battre.

» — Mais non deux militaires qui n'ont pas le même grade; car, si ce n'est le capitaine qui vous tue, mon pauvre ami, c'est la loi qui demandera votre sang en réparation d'une crime contre la discipline.

» — Oh! les choses se passeront en secret; c'est un duel de bourgeois à bourgeois, et non point d'inférieur à supérieur, qui aura lieu entre nous. Le capitaine, qui ne recule pas plus que moi devant une belle partie à jouer, quittera son uniforme; je

prendrai le haut-de-chausses et le pourpoint que vous ne refuserez pas de me prêter; et nul autre que vous et le second que San-Miguel a choisi hors du régiment ne saura ce qui s'est passé entre nous.

» — Et le duel doit avoir lieu...?

» — Demain matin, à distance de Madrid, derrière la *Casa del Campo.*

» — Il est heureux que ce ne soit pas pour aujourd'hui, car ce soir la reine chasse aux flambeaux, et il m'eût été difficile de vous servir de second. »

Ayant mis à la disposition de Gil Toralva tout ce qu'il possédait, le jeune gentilhomme prit congé de son ami, qu'il ne devait plus revoir qu'à son retour de la chasse.

Resté seul, le porte-enseigne échangea son uniforme contre le plus modeste des habits de ville pour assister au départ de la chasse. Gil Toralva trouva place dans la foule.

Toutes les fenêtres de la demeure royale étaient illuminées, cinq cents valets, la torche au poing, teignaient d'une clarté rougeâtre les visages, les pierres, le pavé, les chaînes de fer, les housses des chevaux et les habits chamarrés d'or des gentilshommes et des écuyers cavalcadours ; c'était un piétinement de chevaux, un bruissement de voix parmi le service de la maison royale, qui annonçaient que la reine ne tarderait pas à sortir de ses appartements. Enfin la camerera mayor parut, et, sur l'ordre qu'elle donna au roi des pages, toutes les voix enfantines crièrent : *La reine!*

Le silence s'établit aussitôt, toutes les têtes se découvrirent, et Marie-Louise parut, précédée des grands-officiers de sa maison. Son pied léger se posa sur le montoir, et, quand la camerera mayor eut relevé, en se baisant, le bas de la longue amazone de velours, brodée de perles et de jais, que portait la reine, celle-ci s'assit, en saluant l'assemblée, sur la housse magnifique dont sa monture était revêtue.

Le peuple a répété avec les grands : Vive la reine! vive Marie-Louise! Le signal du départ est donné, les cors résonnent, soudain un cri épouvantable arrête les clameurs de l'enthousiasme, éteint le bruit des fanfares et jette la terreur dans toutes les âmes. Ces gentilshommes, ces écuyers, ces piqueurs qui se pressaient autour de Marie-Louise reculent et forment un cercle immense, au milieu duquel la reine des Espagnes et des Indes, dont le pied a vidé un des étriers, est emportée par son cheval ombrageux; elle a glissé de dessus sa housse, et elle bat de sa tête royale le pavé de la cour.

C'en est fait de la nièce de Louis-le-Grand, si on ne vient à son secours : personne ne bouge. C'est partout un silence de mort, c'est aussi partout son immobilité. Alors, du milieu de la foule, un homme s'est élancé en même temps que, d'un groupe de gentilshommes, un autre, s'arrachant des mains de ceux qui voulaient le retenir, a couru vers la reine. Ces deux hommes se rencontrent à mi-chemin et se reconnaissent : c'est don Félix, c'est Gil Toralva.

« — Au cheval! s'écrie l'enfant de Tolède, en se cramponnant au mors.

» — A la femme! » dit le porte-enseigne; et en une seconde il a dégagé le pied embarrassé dans l'étrier.

Marie-Louise est évanouie : Gil Toralva prend la reine dans ses bras, et, tout haletant, il la porte jusqu'au pied du grand escalier, où des coussins de velours, des housses de chevaux, des mantes de femmes, des voiles de dentelle ont été jetés pêle-mêle pour lui improviser un lit. Comme l'ami du Tolédan vient de déposer respectueusement son précieux fardeau sur cette couche préparée à la hâte, quelqu'un s'est penché à son oreille et lui a dit : « Fuyez! »

Le sauveur de la reine se retourne, et il ne voit auprès de lui que des visages menaçants.

« Fuyez! » s'écrie de loin une voix qu'il reconnaît pour être celle de don Félix.

Gil Toralva ne devine pas quel est le danger qui le menace; mais il y en a un sans doute, et comme, après tout, Marie-Louise n'a plus besoin de ses secours, il écarte vigoureusement ceux qui pourraient faire obstacle à son passage, il traverse la cour et franchit les barrières.

A son approche, le peuple ouvre ses rangs pressés, et, de toutes parts, on lui répète : « Fuyez! fuyez! »

Déjà des cavaliers se sont mis à sa poursuite.

« Par ici! par là! » disent ceux qui voudraient protéger le fugitif; alors il prend mille détours, se glisse à droite, à gauche, de rue en rue, il gagne les portes de la ville, s'engage dans le premier chemin qui se présente devant lui : on le poursuit toujours. Malheur! cette ruelle dans laquelle il vient imprudemment de s'élancer n'a pas d'issue, et l'entrée est maintenant gardée par vingt arbalétriers.

« — Pour Dieu! dit-il à ceux-ci en se laissant tomber d'épuisement sur la terre; que me voulez-vous et pourquoi me poursuivez-vous avec un tel acharnement?

» — N'est-ce pas vous qui tout à l'heure avez mis la main sur la personne royale? lui demanda le brigadier.

» — Oui; mais sans moi la reine allait périr.

» — Ceci n'est point notre affaire; vous vous en expliquerez avec le corrégidor d'épée. »

Et, pour la seconde fois, Gil Toralva est conduit à la *carcel de Corte*, devant ce terrible magistrat dont la balance n'a qu'un plateau, et dans lequel

les coupables et les innocents pèsent absolument le même poids.

« Il faut avouer, lui dit le corrégidor en le revoyant, que vous êtes bien imprudent, mon ami, ou que vous avez bien du malheur ; quand tout ce qui a l'honneur de s'approcher de notre glorieuse souveraine n'en recueille que des faveurs et des grâces, vous ne pouvez faire un pas vers elle sans heurter l'échafaud.

» — L'échafaud! dites-vous, parce que j'ai exposé ma vie pour sauver la sienne!

» — On n'a pas le droit de sauver une reine d'Espagne autrement qu'à distance respectueuse.

» — Mieux eût donc valu la laisser périr?

» — Dieu est là pour protéger les personnes sacrées, auxquelles la main de l'homme ne peut toucher sans commettre un crime. »

Puis, sans discuter davantage sur le respect dû à la royauté, le corrégidor d'épée envoya Gil Toralva retrouver le lit de paille et les murs humides de ce cachot d'où l'amitié de don Félix l'avait presque miraculeusement tiré six mois auparavant.

Il parut devant ses juges; ceux-ci le condamnèrent. Mais lorsque le président des alcades *de Corte*, ayant réclamé sévèrement silence et respect, prononça la fatale sentence, il fut interrompu par un jeune gentilhomme, qui, caché dans la foule, s'éleva sur la pointe des pieds pour dominer l'auditoire, et s'écria indigné :

« — A mort! c'est impossible. Au temps où nous vivons, cette loi ne peut plus avoir de force : la voix du Seigneur et celle de l'humanité s'élèvent contre elle.

» — Rendez grâces, lui répondit le chef de la justice, à l'intérêt que m'inspire votre âge, sans quoi vos paroles imprudentes seraient rigoureusement châtiées. Allez, enfant, en pénitence de votre témérité, lire l'histoire de votre pays ; vous y apprendrez, entre autres choses bonnes à retenir, que feu sa sacrée majesté le roi Philippe III est glorieusement mort parce qu'il ne voulut jamais permettre que le *brasero* qui l'incommodait fût tiré hors de sa chambre par une autre main que celle qui avait mission de le faire. L'Espagne perdit un bon maître ; mais sa mort fut utile cependant, car elle apprit à ses successeurs comment, au prix même de la vie, on conserve les vieilles institutions. »

Don Félix, car c'était lui qui avait imprudemment laissé échapper le cri d'indignation, sortit du tribunal, tête basse, les yeux humides et le cœur plein de désespoir.

Gil Toralva remercia du regard et de l'âme celui qui n'avait pas craint de braver la colère des juges, et, résigné au sort qui l'attendait, il redescendit dans son cachot. Deux heures après on lui envoya un confesseur pour l'aider à passer en prières sa dernière nuit.

« Non, disait-il au religieux trinitaire qui l'interrogeait, non! je ne me repens pas : car là où il y a eu courage, c'est-à-dire vertu, le repentir serait une lâcheté! »



« — Et vous avez bien raison, mon digne frère, dit l'enfant de Tolède en lui frappant sur l'épaule, de ne pas vous reprocher le bien que vous avez fait. La reine est quitte envers vous, brave compagnon!

» — Comment cela? demanda le prisonnier, étonné

de la présence de don Félix dans son cachot.

» — Parce qu'elle vous paye sa vie sauve en vous rendant la vôtre ! »

C'était encore sa grâce que le jeune gentilhomme venait lui apporter. Le trinitaire, voyant que sa présence était désormais inutile, bénit Dieu, embrassa le prisonnier et sortit.

» Oh ! mon ami, mon digne ami, c'est encore à vous que je dois l'existence !

» — Je ne vous dissimulerai pas que le roi s'est fait un peu prier cette fois, et qu'il a fallu bien des efforts pour arracher le pardon d'une faute dans laquelle je me fais gloire d'avoir été votre complice.

» — Mais, de grâce, apprenez-moi le secret de ce crédit qui m'a été si nécessaire deux fois.

» — Je le veux bien, maître Gil, car ce sera en même temps pour vous une confidence et une leçon. »

Alors il se pencha à l'oreille du porte-enseigne, et à voix basse, bien basse, il lui dit :

« En Espagne, où il y a tant de choses saintes et sacrées, et d'abord Dieu et les personnes royales, ce dont il faut se garder surtout, c'est de toucher PUBLIQUEMENT à la reine.

» — PUBLIQUEMENT ! » répéta le gracié en regardant bien en face le fils du beau gentilhomme de Tolède. Don Félix essaya de sourire, un éclair d'orgueil brilla dans ses regards.



CONCLUSION.

A cinq ans de là, Gil Toralva, parvenu au grade de montero-mayor, grâce à la protection de Marie-Louise d'Orléans et aux immenses richesses qu'il devait à son mariage avec la veuve du comte Yanez de Sarmiento, reçut un jour du confesseur du roi une singulière mission : il lui fut ordonné de se tenir, la nuit suivante, derrière une tapisserie placée dans un corridor qui conduisait à la chambre de la reine.

« Un homme passera, lui dit-on mystérieusement, vous le laisserez passer ; il s'écoulera une heure, deux heures avant son retour dans ce corridor ; vous l'attendrez, et quand il reviendra, vous le tuerez !

» — Pourquoi ? demanda-t-il.

» — Parce que Dieu et le roi veulent qu'il en soit ainsi. »

Le montero-mayor n'était point homme à se charger d'une exécution qui revenait de droit au bourreau ; mais il avait fait tel serment sur l'Évangile, en acceptant son grade, que, sans s'exposer à la damnation éternelle, il ne pouvait manquer à l'ordre, quel qu'il fût, qu'on lui donnait au nom de Dieu et du roi.

Il pesa cependant les paroles du confesseur en se rendant à la chapelle royale où se faisait depuis quelques jours un service extraordinaire pour qu'il plût à Dieu d'accorder un héritier au dernier petit-fils de Charles-Quint. Durant l'office, il chercha des yeux son ami don Félix, et ne le trouva pas à sa place accoutumée.

Tourmenté d'un soupçon qui lui était venu à l'esprit, et qui s'accordait avec le bruit sourd d'une intrigue qui se tramait parmi les ministres de Charles II, pour mettre un terme à la stérilité de la reine d'Espagne, il remarqua que le roi avait l'air plus soucieux que de coutume. Marie-Louise, de son côté, souriait plus péniblement que les autres jours ; elle était plus pâle, et ses yeux portaient les traces de bien des larmes secrètement versées.

A l'heure dite il se rendit au poste qui lui avait été assigné, et se tint caché comme il lui avait été enjoint de le faire. Un long temps s'écoula sans que Gil Toralva entendît venir celui qu'on avait désigne à son épée. Dans les premiers instants, il se demanda s'il n'allait pas commettre une action mauvaise et lâche en tuant un homme sans défense. Petit à petit la réflexion dissipa ses scrupules, il vit clair dans la coupable machination imaginée pour abuser la crédulité du peuple, et continuer une race royale qui devait s'éteindre.

« Que Dieu me pardonne le coup que je vais porter ; mais il faut du vrai sang de Charles-Quint sur le trône d'Espagne, ou bien, s'il est tari, que ce soit donc la Providence qui elle-même nous envoie un roi. »

Dans son entraînement aux sentiments monarchiques, il prit la résolution de ne pas attendre,

pour tuer cet homme, qu'il passât pour la seconde fois devant lui. Un pas léger se fit entendre; alors le montero-mayor tira son épée, prépara son bras, souleva le coin de la tapisserie, et, lorsque l'homme qu'il attendait fut assez près de lui, il le frappa en disant :

« Halte là, malheureux! on ne touche pas à la reine!



» — Je devais m'y attendre, s'écria don Félix en tombant; mais il ne fallait me tuer qu'au retour. »

Gil Toralva n'eut pas plutôt reconnu la voix de son ami, qu'il tomba à genoux, et cria au secours. Quand on vint pour relever le corps du marquis de Valdelirios, on eut toutes les peines imaginables pour l'arracher des bras du malheureux montero-mayor.

Sous le règne de Philippe V, on parlait d'un ancien officier de la cour d'Espagne, fou, silencieux depuis nombre d'années, qui seulement deux ou trois fois par jour répétait d'un ton lugubre ces mots, qui, dans sa bouche, semblaient renfermer un arrêt et une terrible prophétie :

« Ne touchez pas à la reine! »

Michel MASSON.

UNE SATISFACTION.

I.

LE SOUFFLET.

C'était un jeudi, et Babylas Némorin assistait à l'une des plus nombreuses et des plus brillantes réunions du Ranelagh. Babylas est doué d'un cœur excessivement inflammable, et ce qu'il désire le plus au monde après... même avant l'étude d'avoué à laquelle le destine sa clérication actuelle, c'est le renom et la position d'homme à bonnes fortunes. Malheureusement, grisette ou lionne, la femme est pour lui une chimère et il ne sait pas s'en passer; ce qui fait qu'il emploie une moitié de son temps à poursuivre les conquêtes et l'autre moitié à ne pas les attraper.



Ce soir-là, Babylas Némorin espérait être plus heureux ; il venait de recevoir mille fr., montant d'une créance, et il comptait, pour enlever enfin un succès, sur la polka, dont il s'était un des premiers inculqué les charmantes figures et les passes les plus incroyables. Il serait un des rares cavaliers, le seul peut-être en état de faire jouir la galerie du spectacle si recherché de cette danse alors toute nouvelle, et ne pouvait ainsi manquer de produire beaucoup d'effet. Lion de la soirée, il aurait bien du malheur s'il ne rencontrait pas sa lionne.

L'espoir de Babylas commençait à se réaliser : il venait de polker, aux applaudissements de l'assemblée, avec une brune assez piquante, et il avait reconduit madame au milieu de sa compagnie, composée de femmes charmantes. Le clerc était resté près de sa danseuse, désireux de lier connaissance, — beaucoup à cause de la brune qui ne lui déplaisait pas, — un peu aussi à cause de la compagnie, pépinière de beautés où, à son sens, l'heureux mortel qui parviendrait à faire une trouée trouverait

ample provision d'intrigues pour les besoins de l'avenir, de même que le ver une fois logé dans le coin d'une poire l'exploite peu à peu sur toute son étendue et la possède entière à la disposition de son appétit.

Babylas posait donc auprès de ces dames, debout devant leur banquette, et tendait gracieusement son visage où se dessinait un agréable sourire... lorsqu'un énorme soufflet tomba d'aplomb sur sa joue droite.

Il se retourna vivement et vit un gros garçon, de petite taille, épaules et figure rondes, haut en couleur, cheveux épais. Il se précipita, on le saisit au collet.

« Ce n'est pas lui, » fit le gros garçon.



Némorin le secouait rudement.

« Voulez-vous, monsieur, ajouta l'agresseur, que nous boxions dans cette salle? Tout le monde nous regarde, on va faire cercle autour de nous, et les gendarmes ne tarderont pas à intervenir. Il vaut mieux sortir.

— Oui, sortons! »

Babylas était rouge du coup reçu, mais plus encore de rage et de honte.

Dès qu'ils firent dans le vestibule : « Monsieur, dit le gros garçon, je me suis trompé. Une fâcheuse ressemblance de traits et de costume m'a fait vous prendre pour un individu qui venait d'insulter gravement la femme d'un de mes amis que j'avais sous le bras...

— Monsieur... Babylas était si gonflé de fureur qu'il ne pouvait articuler une parole.

— Je vous ai fait publiquement le plus grand outrage qu'un galant homme puisse subir. Si des excuses publiques devaient vous suffire, je vous les adresserais volontiers; mais, comme il est possible que vous ne vouliez pas vous en contenter, échangeons nos cartes... Je me retire; mais permettez-moi de vous dire, quoi qu'il arrive, que je suis bien fâché de tout cela pour vous et pour moi.

— Monsieur... » dit Babylas toujours pourpre et suffoqué... Mais le gros garçon était déjà loin, et la victime lut sur sa carte : *Luc Aimar*, négociant, rue du Croissant, 12.

Un soufflet vaut un duel pour tout homme qui n'est pas un lâche. Babylas ne manquait pas de bravoure; mais, eût-il été le dernier des poltrons, qu'il aurait puisé dans la publicité et les circonstances particulières de l'insulte un invincible courage. Il

avait été frappé en présence de ses camarades, de cent jeunes gens, la crème des oisifs et des fashionables de Paris, et, qui pis est, de femmes à qui il faisait sa cour. Babylas avait assez de cœur pour n'avoir pas besoin de réfléchir que, s'il ne se battait point, il serait déshonoré aux yeux du monde; mais je suis bien sûr que, dans son esprit, toujours ouvert aux préoccupations de femmes, dut naître la pensée qu'il fallait tirer du soufflet une réparation d'autant plus éclatante qu'il avait été reçu au vu d'une douzaine de dames tenant de près ou de loin à tout ce que Paris renferme de lorettes; or, Babylas, avec le caractère que vous lui connaissez, aurait entrepris des travaux herculéens pour n'être pas mis au ban de cette intéressante classe de la société. Cette dernière circonstance entrait pour beaucoup dans la rage littéralement écumante dont il était possédé, rage qu'il porta chez les deux amis à qui il donna, le soir même, mandat d'aller prendre, le lendemain matin, l'heure de M. Luc Aimar.

II.

LE DÉPART.

A neuf heures du matin, Babylas, à côté d'une paire de pistolets d'emprunt, attendait impatiemment le retour de ses témoins.

Ils entrèrent.

« Eh bien! faut-il partir sur-le-champ?

— M. Luc Aimar a quitté Paris de grand matin.

— Ce n'est pas possible!... Une pareille lâcheté... expliquez-vous!

— Nous sommes allés au domicile de M. Aimar; le concierge nous a informés qu'il était parti à l'improviste à quatre heures du matin. — Il n'a laissé aucun papier, aucune commission? avons-nous demandé. — Non. — Et où est-il allé? — A Strasbourg... Nous n'avons pu en apprendre davantage.

— Il avait l'air cependant d'un homme déterminé... Et vous a-t-on dit ce qu'il fait, ce M. Aimar?

— Il représente une forte maison de commerce, ce qui l'oblige à de fréquentes tournées.

— Je comprends : c'est un commis voyageur... Et cela s'appelle négociant! »

Babylas avait senti renaître sa fureur à la nouvelle de ce brusque départ qu'il avait tout lieu de considérer comme une lâche fuite. Il ne pouvait se résoudre à renoncer à l'espoir d'une sanglante vengeance. Il hurlait et trépignait, et ses deux amis s'épuisaient, pour le calmer, en efforts inutiles.

(*Avec explosion.*) « Il fuit, le misérable! Mais qu'il ne croie pas m'échapper!... Je le poursuivrai, s'il le faut, jusqu'au bout du monde. Je pars à l'instant même, et je saurai bien le retrouver à Strasbourg... (*D'un ton plus naturel.*) D'ailleurs je ne suis pas fâché de voir l'Alsace. »

Ses amis ne purent parvenir à le détourner de ce projet et se retirèrent. Il rassembla rapidement quelques hardes, mit les 1,000 fr. en or dans sa poche, et alla voir le concierge de la rue du Croissant, de qui il apprit qu'Aimar était parti par Laffitte et Caillard et n'avait pas dit quand il reviendrait. Babylas eut d'abord l'envie de prendre la poste pour aller plus vite; mais il fit réflexion qu'il ne pourrait rejoindre sur la route son ennemi, qui avait sur lui plusieurs heures d'avance, avec le temps surtout qu'il faudrait perdre pour louer une voiture. Il était près de onze heures, et on lui apprit qu'une diligence pour Strasbourg partait à cette heure aux messageries Notre-Dame-des-Victoires.

« Allons, va pour la diligence!... Conducteur, une place!

— Il n'y en a plus qu'une.

— Laquelle?

— La dernière de la rotonde. »

Plutôt que de rester, Babylas serait parti au milieu des paquets et même par-dessus la bâche. Il se contenta donc de la place offerte et se mit en route, ayant pour compagnons de rotonde : 1° un gros bourgeois de deux quintaux qui s'était muni pour provisions d'un fromage de Marolles; 2° une vieille dame avec un petit chien; 3° une nourrice avec un enfant!

Bon voyage!

III.

LA ROUTE.

Il ne se passa rien de curieux dans la diligence, et nous avons seulement une remarque à enregistrer.

Elle est relative à l'impatience que faisait éprouver à notre héros la lenteur du véhicule, qui pourtant allait passablement, eu égard à sa qualité de diligence. Il soupirait au petit pas des côtes, piétinait à la halte des relais, et même, lorsque les chevaux allaient au grand trot, il se livrait à une gymnastique intime dont certainement doivent avoir usé ceux de nos lecteurs qui se sont trouvés dans une situation analogue : je veux dire qu'il donnait de temps à autre une petite secousse au siége par une contraction musculaire qui lui faisait porter le fémur en avant, comme si cette impulsion, à l'aide de laquelle un enfant peut à la rigueur remuer un fauteuil à roulettes, devait augmenter la rapidité de la lourde machine.

Néanmoins Némorin arriva sans encombre à Nancy.

Il était sept heures du soir et le conducteur avertit Babylas qu'on s'arrêterait quatre heures dans la ville. Cela ne faisait point le compte du voyageur;

non pas qu'il n'eût été bien aise de voir Nancy, cette belle cité aux rues longues et droites, aux vastes places, aux magnifiques plantations : Babylas avait, au contraire, grande envie de contempler l'hôtel-de-ville, la préfecture, les tombeaux des ducs de Lorraine, les débris de la royauté de Stanislas, le faubourg Saint-Pierre, tout enfin ; car dans Nancy, c'est Nancy plus encore que ses monuments qu'il faut visiter. Mais, d'autre part, Babylas était pressé d'arriver à Strasbourg... Quatre heures perdues, et au crépuscule, lorsqu'on peut à peine voir !... Une voiture locale allait partir au moment même : Babylas se décide à la prendre, quoiqu'il eût payé sa place dans la grande diligence jusqu'à Strasbourg.

« En revenant, se dit-il, j'aurai tout le temps de voir Nancy... si je vis encore... Conducteur, une place !

— Il n'y en a qu'une.

— Pas dans la rotonde ?

— Non.

— Ah ! tant mieux !

— Sur l'impériale, au milieu. »

Quoique la nuit menaçât d'être un peu fraîche, Némorin préféra cette position à celle que lui avaient faite l'homme au marolles, la vieille dame au chien et la nourrice à l'enfant. Il partit donc, et arriva sans trop de désagrément à Strasbourg... Il n'avait qu'eu froid pendant douze heures.

IV.

LE SÉJOUR.

Babylas, tout transi, fit porter ses effets à l'hôtel de la Maison-Rouge, et, comme il mourait de faim, il commanda à déjeuner. En attendant qu'on le servît, il réfléchissait en lui-même sur les moyens de retrouver son fugitif, lorsqu'il fut illuminé d'une idée soudaine.

« Pardieu, pensa-t-il, je suis dans un hôtel qu'on m'a dit être fréquenté par les commis-voyageurs. Peut-être le mien y est-il. Il ne coûte rien de vérifier ; j'en serais quitte après pour aller m'informer au bureau des diligences Laffitte et Caillard. »

Et il demanda le registre, sous prétexte de voir s'il n'avait point de connaissances dans l'hôtel. Il y lut, après vingt noms, celui de Luc Aimar...

« Je le tiens donc enfin !

— Garçon, vous avez ici un M. Luc Aimar ?

— Oui, monsieur.

— Qui est arrivé, il y a quelques heures de Paris ?

— Précisément.

— Où puis-je le trouver ?

— Il est parti à sept heures du matin par le bâteau à vapeur de la compagnie de Dusseldorf. »

Babylas était atterré !

« Et où va-t-il ?

— Je n'en sais rien. Voyez, il a écrit sur le registre : *allant en Allemagne.*

— En Allemagne..., c'est bien vague. Vous ne pouvez rien me dire de plus précis ?

— Non ; mais le propriétaire, qui le connaît, pourra peut-être vous donner d'autres renseignements. »

Babylas alla trouver le propriétaire.

« Savez-vous dans quelle ville se rend M. Luc Aimar, qui est parti ce matin ?

— Non, monsieur ; il était si pressé que j'ai eu le temps à peine de le voir. Il m'a dit seulement qu'une affaire des plus importantes l'appelait sur le Rhin... Quelque opération de commerce, sans doute.

— Oui, oui, de commerce, dit tout bas Babylas en se mordant les lèvres... Et il a bien dit *sur le Rhin ?*

— Quant à cela, j'en suis positivement sûr. C'est dans une ville des bords du Rhin qu'il a affaire.

— J'ai un grand intérêt à le joindre le plus tôt possible.

— Dame, monsieur, vous pouvez prendre le bâteau de la compagnie de Cologne, qui n'est pas encore parti, et qui va coucher ce soir, comme l'autre, à Mayence. Si M. Luc passe la nuit dans cette ville, vous l'y trouverez facilement ; sinon, vous continuerez de le poursuivre : il n'aura toujours que quelques heures d'avance sur vous. »

Toutes ces contrariétés avaient tellement allumé la colère de Babylas, qu'il adopta tout d'abord ce projet. Il lui paraissait dur, il est vrai, de ne point voir la cathédrale de Strasbourg, le tombeau du maréchal de Saxe, le Contade, la citadelle, l'arsenal, la momie du duc de Nassau, et mille autres curiosités qui font de Strasbourg une ville si attrayante pour le touriste. Mais il se demanda s'il ne serait point stupide à lui d'avoir fait si désagréablement cent dix lieues pour revenir à Paris sans avoir atteint le but de son voyage. « Ce but est près de moi, je puis encore le saisir... à Mayence, ce soir peut-être ou demain au plus tard, entre Mayence et Dusseldorf. Ce dernier effort n'est rien en comparaison de ceux que j'ai faits jusqu'à présent ; je puis bien passer vingt-quatre heures en bâteau à vapeur après en avoir passé quarante-huit en diligence... Il ne sera pas dit que ce misérable m'ait échappé et qu'il ait ainsi lassé ma poursuite. Je m'embarquerai... D'ailleurs, je ne suis pas fâché de voir ces rives du Rhin qu'on dit si pittoresques, et que j'ai toujours eu l'intention de visiter. Me voici tout porté à Strasbourg ; le temps est beau, profitons-en. Je verrai, en revenant, les curiosités de la ville... si je suis encore vivant.

» Garçon, avez vous remarqué que M. Aimar ait

dans son costume ou ses paquets quelque chose de particulier qui puisse me servir à prendre des informations sur la route?

— Ma foi, non... Attendez pourtant... Il a pour tout bagage un petit porte-manteau de cheval et sa boîte à guitare... Ah! c'est qu'il est très-fort sur la guitare!

— Une boîte à guitare? Tant mieux! c'est un bon signe particulier... Et à quelle heure part le bateau de la compagnie de Cologne?

— A onze heures... Vous avez tout juste le temps d'y arriver en vous pressant.

(Un autre garçon entrant). Le déjeuner de monsieur est servi.

— Je vais rapidement...

— Oh, non! vous manquerez le bateau, et vous serez obligé d'attendre à demain. »

Babylas se leva brusquement, paya le déjeuner comme s'il l'avait consommé, prit le chemin du bureau, arrêta sa place, acheta un *Guide du voyageur sur le Rhin*, et s'embarqua, moins ivre de fureur peut-être, mais plus entêté de vengeance que l'avant-veille à Paris.

V.

LES RIVES DU RHIN VUES DE JOUR.

Il n'arriva rien de remarquable à Babylas Némorin sur le bateau à vapeur, si ce n'est de pouvoir déjeuner, chose qui, pour lui, commençait à pouvoir être taxée d'extraordinaire.

Il faisait un temps superbe; mais malheureusement il n'y a rien à voir sur la partie du Rhin comprise entre Strasbourg et Mayence.

Quelques minutes après que le bateau eut dépassé Philipsburg, Babylas entendit un touriste anglais dire qu'on serait bientôt en vue de Spire... A ce nom historique, il feuilleta bien vite son *Guide*, et y lut :

« Spire, sur le Speirbach, 6,400 habitants; autrefois ville impériale et une des plus anciennes du Rhin. On y admire l'église de Saint-Jean-du-Weidenberg et le dôme fondé par Conrad le Salique. Ce magnifique monument d'architecture dans le style grec fut terminé en 1097, et son caveau renferme les restes de neuf empereurs. Incendié et dévasté plusieurs fois, il est maintenant complétement réparé et passe pour un des plus beaux et des plus augustes temples de l'Allemagne. On y voit de beaux tableaux : une *Ascension*, *Saint Jean dans le désert*, et la belle copie de la *Madona del Sisto*. De la galerie qui couronne l'édifice, on a la vue la plus étendue sur Heidelberg, Manheim, l'Hard, etc.; malheureusement on ne peut pas y monter. Spire contient beaucoup d'antiquités; les plus remarquables sont l'*alta Porta*, vieille tour assez haute; la tourelle des Païens (*Heidenthürmchen*); le Rilscher, où se tenaient les diètes de l'empire, etc. »

— Tant mieux, se dit Babylas, je pourrai passer là un moment agréable; mais ce damné Aimar m'en laissera-t-il le temps? Il n'est guère probable qu'il se soit arrêté à Spire; le *Guide* ne dit pas que ce soit une ville commerçante.

Le bateau était déjà amarré au pont du débarcadère. Némorin demanda aux commissionnaires du port si de la *vapeur* de la compagnie de Dusseldorf il était descendu le matin un monsieur ayant dans son bagage une boîte à guitare.

« Il n'est arrivé, répondit l'un d'eux, que trois dames et cinq militaires.

— Et pas de boîte à guitare?

— Non.

— Je le prévoyais bien... il allait plus loin. »

Et Némorin soupira en songeant qu'il fallait renoncer pour le moment au plaisir de visiter le dôme, de voir les tombeaux de neuf empereurs et la tourelle des Païens. « Je verrai tout cela en revenant... si je suis encore en vie. »

Il apprit bientôt qu'on approchait de Manheim et consulta son *Guide*.

« Manheim, ville détruite et rebâtie trois fois, l'une des plus belles de l'Allemagne par sa régularité. Construite sur un plan parfaitement uniforme, elle a conservé de l'harmonie non-seulement entre toutes les maisons dans chaque rue, mais aussi entre toutes les rues. Elle a près de vingt mille âmes. On remarque parmi les principaux édifices : 1° le *château*, résidence de la grande-duchesse douairière Stéphanie, où il y a une galerie d'excellents tableaux et estampes, etc.; 2° l'église des Jésuites; 3° le théâtre, très-beau monument; 4° un observatoire pourvu d'excellents instruments, mais que sa situation et son arrangement intérieur rendent peu propres aux observations; 5° l'arsenal; plus l'hôtel des Marchands, l'Hôtel-de-Ville, deux églises catholiques, l'église réformée, la place de la Parade avec sa belle fontaine de Crepello, la place du Marché avec un beau groupe de Brandt, la promenade du Mahlau, les magnifiques plantations entre le Rhin et le château, la route au delà du pont de Nècre et le Lindenhof, etc. C'est une des cités qui offrent le plus d'agréments aux visiteurs.

— Fort bien, dit Babylas! j'aurais plaisir à voir tout cela... »

Au débarcadère il réitéra aux portefaix sa question : « Est-il descendu du bateau de la compagnie de Dusseldorf un voyageur avec une boîte à guitare?

— Non, monsieur. J'ai vu sur le bateau une boîte à guitare parmi les effets, mais la boîte et par conséquent le maître ont continué leur route.

— C'est clair, il aura poussé jusqu'à Mayence... à moins qu'il ne se soit arrêté à Worms. C'est en-

core l'affaire de quelques heures... Mais j'aurais été curieux de parcourir les belles promenades de Manheim et ses rues parfaitement alignées; de visiter le château de la princesse Stéphanie, le théâtre, les églises et les admirables fontaines... Ah! ma foi, je verrai tout cela en revenant... si je ne laisse pas ma peau là-bas. »

Le jour commençait à tomber lorsque le nom de la ville de Worms, prononcé sur le pont, appela l'attention de Babylas sur son *Guide*.

« Worms, ville classique, soit pour l'histoire, soit pour la poésie héroïque; elle a été le séjour des Romains et des rois francs, et même de Charlemagne. C'est à Worms qu'ont été tenues les diètes les plus importantes, et, entre autres, celle de 1521, où Charles-Quint fit comparaître Luther. De 30,000 âmes, Worms a été réduite à moins de 8,000. Ses édifices sont: la cathédrale, vénérable monument du huitième siècle, l'un des plus simples et des plus imposants qui soient au monde; quelques églises catholiques et l'église luthérienne de la Trinité. A côté des belles promenades de Herrnsheim, de l'île Rosenwald et du bosquet, ce que les étrangers visitent avec le plus de curiosité, il faut même dire de respect, c'est la maison isolée de M. Menger, sur le Rhin, théâtre d'une des poésies les plus romantiques du moyen âge, le poème des *Niebelungen*. C'est là que, selon la tradition populaire, le valeureux Siegfried tua le dragon ou Lindwurm. Près de Worms, on voit à Pliffligheim l'orme sous lequel se reposa Luther, et, non loin de Bergstrasse, la célèbre abbaye de Lorsch, la plus illustre de toute l'Allemagne. Le commerce de Worms se borne aux productions du pays, qui consistent en huile, grains et vins, dont le meilleur est le *lait de la vierge*, remarquable boisson qui serait d'un usage universel si elle n'avait pas la propriété de donner la colique. »

Ce dernier article arracha un nouveau soupir à Némorin, qui prévit que M. Luc Aimar ne se serait point arrêté à Worms; car il était peu probable qu'il fût commis-voyageur pour le *lait de la vierge*. En effet, les portefaix lui affirmèrent qu'aucune boite à guitare n'était descendue à Worms.

« Allons, dit-il, c'est décidément pour Mayence. Cependant cette ville historique, avec ses débris d'antiquité et de moyen âge, pique ma curiosité; il doit être beau de voir cette imposante cathédrale et le siége de la diète, de saluer le berceau du poëme des Niebelungen et de s'asseoir sous l'arbre où reposa le grand réformateur... Bast! je ferai tout cela en revenant... si Dieu m'accorde la grâce de revenir. »

Un mouvement inaccoutumé sur le bateau annonça l'approche de Mayence. « C'est là probablement, pensa Némorin, qu'est le terme de mes peines. Je pourrai du moins m'arrêter... Voyons ce qu'il y a de remarquable.

« Mainz ou Mayence, ville de 30,000 âmes, autrefois résidence du premier électeur de l'empire, aujourd'hui capitale de la Hesse rhénane, avec une garnison de 8,000 Autrichiens ou Prussiens. Mayence a toujours joué un grand rôle dans l'histoire, et c'est de là que partit l'idée de la Hanse, célèbre ligue des villes rhénanes, qui détruisit, au treizième siècle, tous les châteaux du Rhin, repaire de nobles brigands, et dont on voit encore les ruines si pittoresques. C'est aussi à Mayence que Guttenberg appliqua, au quinzième siècle, sa sublime découverte de l'imprimerie; et, à ce titre, sa statue nouvellement inaugurée au moyen d'une souscription européenne sur la place du Marché, est l'objet de la vénération des voyageurs. On visitera l'ancien port franc; le Dôme, immense église au vaste clocher rouge, avec des chœurs recouverts de magnifiques boiseries, et où l'on voit le tombeau de Fastrade, épouse de Charlemagne, et celui de l'évêque Humann, frère du pair de France; l'église de Saint-Ignace, l'église de Saint-Pierre et une foule d'autres; l'ancienne maison Teutonique, maintenant palais grand-ducal; la citadelle, les casernes et les fortifications; par-dessus tout l'ancienne *Favorite*, aujourd'hui magnifique jardin anglais, du haut duquel on découvre le Rhin dans un parcours de plusieurs lieues et l'embouchure du Mein, ce qui forme un admirable point de vue. Le Musée de peinture, quoique ayant peu de tableaux, possède de remarquables richesses : on y trouve des Dominicain, des Carrache, des Guerchin, des Jordaens, des Albert Durer, des Rubens, et l'illustre madone de Laurent Sciarpellone. La bibliothèque contient les premiers produits de la naissante imprimerie. »

« Bravo! dit Babylas, voilà de quoi compenser les privations que j'ai eues à subir jusqu'à présent dans mon voyage. Mon gaillard de Luc s'est nécessairement arrêté à Mayence pour y passer la nuit, puisque les bateaux y séjournent... à moins que cet enragé coureur n'ait continué sa route par la voie de terre. »

Il prit ses informations auprès des commissionnaires, et apprit qu'un voyageur avec une boite à guitare était effectivement débarqué.

« Savez-vous où il s'est fait conduire?

— A l'hôtel des Trois-Couronnes.

— Très-bien. Il paraît qu'il séjourne à Mayence, puisqu'il n'est pas allé directement à la diligence... Serait-il, par hasard, commis voyageur en jambons?... Commissionnaire, conduisez-moi à l'hôtel des Trois-Couronnes. »

Cinq minutes après, Babylas entrait à l'hôtel. Il était neuf heures du soir.

« Monsieur couchera sans doute? lui demanda le maître de la maison

— Je l'espère.

— Monsieur soupera-t-il?

— Certainement... Un voyageur du bateau de Dusseldorf est entré ici, il y a quelques heures, avec une boîte à guitare?

— C'est vrai.

— Et...

— Et il est reparti par la voiture qui correspond avec ce bateau.

— Reparti!... Mais c'est donc le Juif errant, cet homme-là!... Reparti! pour quel endroit?

— Il a retenu sa place jusqu'à Coblentz. Le bureau des diligences est précisément dans cet hôtel.

— C'est donc à Coblentz qu'il se rend?

— Je ne saurais vous le dire. Nos voitures, en Allemagne, ne vont que d'une ville à l'autre; mais elles correspondent avec d'autres voitures qui partent immédiatement et en assez grand nombre pour recevoir tous les voyageurs qui se présentent... De telle sorte que, bien qu'il ait retenu sa place jusqu'à Coblentz seulement, le monsieur, dont vous parlez, va peut-être jusqu'à Dusseldorf.

— Damnation! je ne pourrai donc jamais le rejoindre!

— Vous avez un moyen tout simple pour ne pas lui laisser prendre plus d'avance sur vous.

— Lequel?

— C'est de partir immédiatement vous-même par la voiture correspondant avec le bateau qui vous a conduit ici.

— Et cette voiture...

— Part vingt minutes après l'arrivée du bateau... Or, il y a déjà dix minutes.

— Je ne pourrais donc pas souper?

— Non, si vous tenez à réjoindre ce monsieur.

— Si j'y tiens! si j'y tiens!... (*Avec explosion.*) Gardez-moi une place. »

Puis, quand il fut seul :

« Dire qu'il y a tant de belles choses à voir dans Mayence! les soldats prussiens, les soldats autrichiens, le pont de bateaux, la statue de Guttenberg, le Dôme et le tombeau de M. Humann, la plus vieille Bible, et les Albert Durer, les fortifications et le magnifique coup d'œil de *La Favorite!*... Allons, pas de faiblesse! Je verrai tout cela en revenant... si je dois revenir. »

La voiture était attelée, et, comme Némorin dit qu'il mourait de faim, on lui proposa d'emporter un jambon de Mayence.

« Emporter un jambon?... Il n'y a pas d'enfants au moins dans la voiture?

— Non, monsieur.

— J'emporte. »

VI.

LES RIVES DU RHIN CONTÉES DE NUIT.

On n'y voyait goutte, et il commençait même à pleuvoir quand la diligence sortit de la ville.

Dans l'intérieur, où Némorin avait été obligé de prendre une place à reculons, bien que cette position lui donnât des maux d'estomac, il y avait deux sous-officiers prussiens n'entendant que leur langue maternelle, deux dames qui s'endormirent au départ, et, vis-à-vis de notre héros, un Allemand parfaitement éveillé. La conversation ne tarda pas à s'engager entre ces deux derniers personnages.

« Monsieur est Français? dit l'Allemand.

— Oui, monsieur, j'habite Paris.

— Ah! ah! j'y vais souvent à Paris, moi... Y a-t-il indiscrétion à vous demander où vous demeurez?

— Cité Bergère, 16.

— Tiens! c'est précisément à l'hôtel vis-à-vis que je suis descendu quand mes affaires m'ont appelé à Paris... c'était pour être plus à portée de mon avoué, qui demeure dans la même maison que vous, au n° 16.

— M. Décrocho?

— Précisément.

— Je suis l'un de ses clercs.

— Comme ça se rencontre!

— C'est votre patron qui m'a représenté dans la succession de feu ma femme qui était de Paris... Vous n'étiez pas à cette époque chez Me Décrocho, je crois?

— Il n'y a pas encore un an que je suis entré dans son étude.

— N'importe, c'est tout comme si nous étions des connaissances, bien que nous n'ayons jamais eu d'affaire chez votre patron depuis assez long-temps. Il y a dix-huit mois que je n'ai vu Paris; la dernière fois que j'ai fait le voyage, j'y ai conduit ma fille... Et vous, monsieur, connaissez-vous l'Allemagne?

— C'est la première fois que j'y viens.

— Quoi! vous n'avez jamais descendu le Rhin, et pour aller de Mayence à Coblentz, vous choisissez la nuit; et vous vous enfermez dans une voiture? C'est un meurtre, monsieur!

— Une affaire urgente qui ne me permet pas de choisir mes moments...

— Fort bien... je ne vous interroge pas... Vous ne savez donc point que les rives du Rhin, de Mayence à Coblentz, sont ce qu'il y a de plus merveilleux? La vue y est sans cesse charmée, et c'est à peine si l'on a le temps de tout admirer. »

Ces phrases enthousiastes étaient autant de coups de poignard pour notre pauvre voyageur. « Hélas ! soupirait-il, je verrai ce beau panorama en revenant... pourvu que je revienne.

— Maintenant, poursuivit l'Allemand, nous passons devant le château de Biberuck, résidence du grand-duc régnant de Nassau. Cet édifice s'étend aux bords du Rhin, sur l'autre rive... C'est une perspective ravissante. »

Babylas mit le nez à la portière... on n'y voyait absolument rien et il pleuvait à grosses gouttes. (*Soupir.*

« Nous allons bientôt passer devant le Johannisberg, cet exellent clos du prince de Metternich, que l'on connaît bien de réputation à Paris. De quel point de vue, monsieur, on jouit à l'endroit où nous sommes! La plaine semble un magnifique verger au milieu duquel le palais se joue sur les bords argentés du Rhin; vis-à-vis est Mombach, adossé à une colline couverte d'un bois de sapins; de ce côté-ci, les belles montagnes bleues du Rhingau, le fleuve semblable à un grand lac, et les environs de Scherstein, d'Elfeld et de Wulluft; dans le lointain, le Johannisberg et le Rochusberg, au bas duquel le trou de Bingen, où le Rhin disparaît. Derrière, Mayence et ses hauts dômes, et l'immense ruban du Rhin qui serpente... C'est sublime, monsieur, c'est sublime! »

La pluie et l'obscurité redoublaient. (*Gros soupir.*)

« Nous entrons maintenant dans la partie où le Rhin est resserré en un étroit espace par de belles montagnes. Les hauteurs, le long du rivage, s'élèvent en terrasses couvertes de vignes, et à l'entrée de cette magnifique lisière, précisément au point où nous sommes maintenant, on se trouve comme dans un amphithéâtre demi-circulaire dont le Rhin occupe le foyer. C'est superbe! »

L'obscurité était si profonde que Babylas ne distinguait pas même ses voisins. (*Énorme soupir.*)

« Nous arrivons à un endroit plus remarquable encore, Geissenheim et Rudesheim. Il y a là, au-dessus de nous, la hauteur de Niederwald. Vous parvenez, par de jolis sentiers qui traversent les bois, à une colonnade circulaire... Regardez, et à l'aspect de l'immense bassin qui est sous vos pieds, vous serez saisi d'une superstitieuse terreur... Le Rhin s'y déroule environné de forts villages, de coteaux chargés de pampres, de montagnes couvertes des plus beaux arbres. Vis-à-vis, vous voyez Bingen baigné par le Rhin, et au-dessus les restes du castrum de Drusus; à votre gauche, le mont Saint-Roch et sa vieille chapelle; à votre droite, la Nahe, qui tombe dans le Rhin, et la tour des Rats, contre laquelle le fleuve mugit et va se perdre sous les couches d'ardoise qui semblent couvrir un précipice. Gagnez de là la Kossel, pointe encore plus avancée, et vous frémirez de voir le profond et sombre abîme que forment des deux côtés les montagnes colossales; elles sont de schiste et d'ardoise, et leur noire couleur ajoute encore à l'horreur du coup d'œil. Les ruines de l'Ehrenbourg sont suspendues comme le nid d'un vautour, à peine étayées sur une pierre friable. C'est ce que vous pouvez voir de plus admirable.

— Mais je ne puis pas le voir, monsieur, puisque je ne vous vois pas vous-même, » répondit Babylas commençant à s'impatienter de ces séduisantes descriptions, qui avaient l'air d'autant d'amères ironies.

Tandis que la diligence trottait lourdement sur le bord du Rhin où le voyageur passe entre deux lignes de *burgs* en ruines, pressés sur la crête des montagnes, comme dans une revue le général passe entre deux rangs de soldats; le loquace Allemand poursuivait, dans les ténèbres, son rôle de cicerone officieux. Voigtsberg, Reichenstein, Soneck, le Heimbourg, Fursteneck, Nollingen, Reindiebach, Furstemberg, Bacharach, Pfalz, qui, bâti sur une île de rocher, semble un navire voguant au milieu du Rhin; Schomberg, le fameux Lurley, dont l'écho répond quinze fois; Rheineck, le Markusbourg, Lanhec et cent autres eurent successivement les honneurs d'une relation spéciale, accompagnée du récit de ces vieilles traditions si attrayantes, et qui, par leur poésie pleine de charme, donnent un si vif désir de voir les lieux que la tradition leur assigne pour berceau. A chaque description, comme s'il le faisait exprès pour tourmenter son auditeur, l'Allemand ne manquait jamais d'ajouter : « Vous ne pouvez rien voir de plus beau. »

Babylas, enfoncé dans les profondeurs d'une voiture, où, par un temps pluvieux et la nuit la plus noire, un froid humide pouvait seul pénétrer, se rongeait les lèvres de dépit. Il était véritablemeut le Tantale du tourisme.

Pour se consoler, il en revenait toujours à son refrain mental : « Je verrai tout cela en revenant. » Enfin, pour échapper par une distraction à la faconde descriptive de son voisin, il s'avisa de tailler dans le jambon de Mayence, et il en offrit à l'Allemand, par reconnaissance d'abord, et aussi dans l'espoir qu'en la lui remplissant, il finirait par fermer la bouche à cet infatigable discoureur.

Mais il fut trompé dans sa double attente. En premier lieu, il trouva exécrable ce jambon cru et fumé; en second lieu, loin de ralentir la verve du cicerone, la viande salée sembla donner un nouvel élan à sa loquacité, comme fait le vin pour les perroquets. Tout en mâchant d'énormes quartiers de jambon, l'Allemand continua son récit, et entama l'énumération des curiosités de Coblentz, dont on n'était plus qu'à une lieue. Le patient y gagna seule-

ment une élocution plus empâtée et parfumée de lard rance.

« Coblentz est une ville charmante pour un promeneur, mais beaucoup moins curieuse pour un visiteur. Quand on a vu la Vieille-Ville, l'hôtel du comte de la Leyen et ses beaux jardins, l'église de Saint-Castor, celle de Saint-Florent, celle de Notre-Dame, le château, la salle de spectacle, quelques belles collections particulières, l'ancienne Chartreuse... — Je prendrais volontiers un autre morceau du jambon! — le pont de la Moselle, le Pétersberg, les tombeaux de Hoche et de Marceau... ma foi! c'est tout. Mais ce qu'on ne saurait négliger, si l'on n'est un Welche, un barbare, c'est la magnifique forteresse d'Ehrenbreitstein, construite sur un roc immense, et l'une des plus formidables de l'univers... — Donnez-m'en un morceau, s'il vous plaît? vous voyez que j'agis sans cérémonie. — De là, vous avez la vue la plus étendue, et vous ne distinguez pas moins de trente villes.

— Je ne demande pas mieux que d'avoir le temps d'y monter; mais j'ai si peu de chance que je n'ose l'espérer.

— Je le souhaite pour votre plaisir, bien que je doive y perdre; car je m'estimerais heureux de pouvoir continuer avec vous le voyage jusqu'à Cologne. Moi, je vais à quelques lieues plus loin, dans un village où se trouve ma propriété.

— Vous êtes bien heureux, monsieur.

— Si vous ne vous arrêtiez pas à Coblentz, ce que nous aurions de mieux à faire serait de prendre le bateau à vapeur, qui partira un quart d'heure après l'arrivée de cette voiture; on est mieux sur le bateau que dans une diligence. — Encore un morceau de jambon, s'il vous plaît?

— Je vous fais compliment de votre appétit. Il paraît que, comme moi, vous n'avez pas eu le temps de dîner à Mayence?

— Mais non... j'ai gardé la table depuis quatre heures jusqu'à neuf heures. »

On arrivait à Coblentz.

Le premier soin de Némorin fut de s'informer à la poste s'il n'était pas arrivé un voyageur du nom de Luc Aimar. On lui répondit affirmativement; mais on ajouta que ce voyageur n'avait fait que changer de voiture, et qu'il était immédiatement parti pour Cologne. Le directeur, qui connaissait personnellement M. Luc Aimar, voulut bien donner quelques informations au questionneur. « Aimar m'a raconté, dit-il, qu'il avait à traiter à Cologne une affaire extrêmement grave, mais qui ne le retiendrait, il l'espérait du moins, que quelques heures; après quoi il se remettrait en route pour une autre affaire moins grave, mais non moins pressée : ce sont là ses propres paroles.

— Et vous a-t-il dit dans quelle direction il se remettrait en route?

— J'allais le lui demander lorsque la voiture est partie. »

Voilà des renseignements peu précis, mais enfin ce sont des renseignements. Il devenait certain que Luc Aimar s'arrêterait quelques heures au moins à Cologne. Babylas commença à soupçonner que son ennemi pouvait bien être un commis-voyageur en eau de Cologne.

« Quelques heures! dit-il, Mais ce maudit coureur a ces quelques heures d'avance sur moi; chaque minute perdue est une chance de moins de le trouver. Embarquons-nous donc : le bateau va plus vite que la diligence, et j'aurai bien du malheur si je ne joins pas le fuyard à Cologne. »

Et Némorin jetait un coup d'œil désolé sur Ehrenbreitstein, qui dressait devant lui sa tête crénelée, comme pour le narguer. « En route, en route! je verrai cela en revenant, si le dieu des combats m'est favorable. »

Et bientôt il retrouva son bavard Allemand dans la cajute du bâtiment à vapeur.

VII.

LES RIVES DU RHIN VUES DANS LE BROUILLARD.

La pluie qui tombait encore rendait le pont inhabitable. Or il n'y a rien de plus triste qu'un bateau à vapeur en temps de pluie.

« C'est bien dommage, mon cher monsieur, dit l'Allemand, que nous soyons confinés dans une maussade chambre; il y a encore, de Coblentz à Bonn, de belles choses à voir sur les rives. »

Babylas suivait mélancoliquement de l'œil, sur la carte de son *Guide*, les sinuosités que parcourait alors leur embarcation, et il lisait avec amertume les descriptions que l'auteur avait écrites aussi emphatiquement que l'Allemand les parlait.

Un moment ils s'aperçurent que la pluie avait cessé. « Sur le pont! sur le pont! » cria l'indigène.

Il ne pleuvait plus, en effet; mais sur le Rhin régnait un épais brouillard, qui ne permettait pas d'apercevoir les rives, et qui s'élevait jusqu'à mi-côte, laissant distinguer seulement la cime des montagnes.

« Au moins, dit Babylas, nous pourrons voir les ruines pittoresques des châteaux forts.

— On ne trouve plus guère de châteaux depuis Coblentz jusqu'à Cologne, et les collines sont insignifiantes. Ce qu'il y a de curieux à voir, ce sont les charmants villages qui se baignent dans le Rhin.

— C'est cela... précisément ce qui est caché dans les brouillards! »

Quelque temps après, la pluie tomba de nouveau et força nos voyageurs à chercher un asile dans le salon.

« Mon cher monsieur, dit l'Allemand, j'espère que vous allez me faire le plaisir de déjeuner avec moi. Je vous dois la revanche de votre jambon. »

Babylas ne pouvait refuser; son estomac avait accepté tout d'abord.

« Très-bien, je n'aime pas les façons. Je sais que vous ne goûtez pas beaucoup le jambon de Mayence, et je vais vous mettre à un régime qui conviendra à la délicatesse de votre palais français... D'abord de la choucroûte, cela va sans dire ; c'est le fondement de tout dîner germanique. »

Némorin goûta la choucroûte et fit une affreuse grimace. L'Allemand mangea tout.

Puis vint un plat de saucisses garni de gelée de groseille. Némorin goûta et trouva ce mélange repoussant. L'Allemand mangea tout.

Puis un gigot aux pruneaux. Némorin goûta et déclara *in petto* cette alliance contre nature. L'Allemand mangea tout.

Enfin le repas fut couronné par une salade de chicorée mêlée de pommes de terre à la maître d'hôtel. Cette combinaison de chaud beurré et de froid acide faillit révolutionner l'estomac de Babylas. L'Allemand mangea tout.

Le jeune Français grava profondément dans sa mémoire le nom de ces divers mets pour ne jamais en demander.

D'après l'échantillon que je viens d'en fournir, on voit que le Prussien avait amplement déjeuné. Il était rond au physique comme au moral, et la tendresse suintait avec le vin du Rhin à travers les pores de son visage enflammé.

Il prit Babylas sous le bras et lui dit : « Mon cher ami, il faut absolument que vous veniez passer quelques jours à ma propriété.

— Monsieur... balbutia le jeune homme, ne sachant que répondre à cette brusque invitation.

— Pas de cérémonies, s'il vous plaît... Je connais votre maison, je connais votre avoué, nous sommes donc des connaissances.

— Mais, je ne pourrai...

— Tout s'arrangera. Une affaire urgente vous appelle, dites-vous, à Cologne? Vous allez vous y arrêter et la terminer. Puis, ne vous amusez pas à visiter la ville ; un étranger, même avec le meilleur domestique de place, la voit toujours mal. Venez tout bonnement chez moi, à Zons; demandez M. Frantz Baffremann, et tout le monde vous indiquera. Vous avez besoin de repos après une traite forcée comme celle que vous venez de faire ; eh bien ! vous séjournerez chez moi aussi peu de temps que vous voudrez, après quoi je vous reconduirai moi-même à Cologne, où je vous montrerai tout dans le plus grand détail. »

Ce plan souriait beaucoup à Némorin, qui véritablement était harassé de fatigue ; mais, malgré tout ce que l'Allemand mettait de bonhomie bienveillante dans son invitation, le parisien n'osait accepter. Baffremann continua :

« Ma fille, qui en mon absence est allée voir ma sœur, près de Spa, sera sans doute de retour et m'aidera à vous recevoir. C'est une charmante enfant, et l'an dernier, au grand bal qui fut donné dans la salle de Gurzenich, à Cologne, elle était sans contredit la plus jolie. Vous causerez de Paris ; je vous ai déjà dit que je l'y ai menée.

Ces derniers mots produisirent sur l'inflammable clerc de notaire le même effet que le flair lointain d'une pièce de gibier sur un chien de chasse. Aussi sommes-nous fort embarrassés pour dire si c'est à cette considération toute-puissante ou aux pressantes instances de son amphitryon que Babylas finit par céder.

En ce moment le bateau fut obligé de faire une longue halte pour tirer du sable un confrère engravé. Il ne fallut pas moins d'une heure avant que l'embarcation pût se remettre en marche. Les deux voyageurs se séparèrent à Cologne, non sans que M. Baffremann eût forcé son compagnon de renouveler la promesse d'une prochaine visite.

VIII.

IL TOUCHE LE BUT.

Némorin apprit à la poste qu'un voyageur avec une boîte à guitare était arrivé six heures auparavant et avait fait transporter son bagage à l'hôtel de Russie. Bien.

Il courut à cet hôtel, et apprit que M. Aimar, après avoir commandé un déjeuner, était allé bien vite chez un banquier de la ville, qu'il était revenu une heure après, avait pris son repas et s'était fait reconduire à la diligence.

Babylas lâcha un juron à faire envie aux *sacrament tarteifle* les plus ronflants de la Confédération Germanique. Il retourna, pas accéléré, aux bureaux de la poste, et, à force de questions, il parvint à savoir que M. Aimar était parti, il y avait trois heures, avec sa boîte à guitare, pour Aix-la-Chapelle.

Il y avait de quoi aller se jeter tout droit dans le Rhin. — Aix-la-Chapelle !... mais cela mène partout, en Hollande comme en France. Comment poursuivre cet entêté vagabond dans ce nouveau trajet? Qu'il arrive à Liége et se jette sur le chemin de fer de la Belgique, plus d'espoir de le retrouver ! La boîte à guitare, qui a servi jusqu'à présent de fil

conducteur, se confondra dans cet immense mouvement de voyageurs et cessera d'être un moyen de reconnaissance. Tous les efforts de la prudence humaine sont déjoués, et il n'y a plus qu'à s'abandonner à la grâce de Dieu.

« Mais pourquoi donc, pensait avec humeur Babylas, cet infernal commis a-t-il emporté sa guitare, puisqu'il voulait faire trois cents lieues à la volée, comme un pigeon voyageur ? »

Un jeune homme s'approcha de lui et lui dit :

« Je viens de vous entendre questionner le commis de la poste ; puisque vous désirez savoir où va M. Luc Aimar, je puis vous en instruire. Je suis caissier d'une maison de commerce de Cologne avec laquelle il traite beaucoup d'affaires et j'ai le plaisir de le voir souvent. J'ai déjeuné ce matin même avec lui.

— Eh bien ! monsieur?

— Après être venu de Paris ici sans perdre une minute...

— J'en sais quelque chose.

— Il a eu la chance de terminer en deux heures l'opération des plus urgentes qu'il avait à conclure ici et il retourne à Paris par la Belgique aussi rapidement qu'il est venu. Il est extrêmement pressé.

— (*A part.*) Oui, pressé de me fuir.

— Il est parti de Paris avec tant de précipitation, qu'à défaut de sa malle, qui était chez le sellier, il a été obligé de distribuer le peu de linge qu'il avait besoin d'emporter dans un petit porte-manteau de cheval... et vous ne devineriez jamais où... dans la boîte de sa guitare. Nous en avons ri ensemble ce matin.

— Ah ! voilà qui m'explique..... Vous êtes bien sûr qu'il retourne à Paris ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr.

— Et il ne vous a pas dit qu'il eût à repartir pour un autre voyage ?

— Non, il espère ne pas se déplacer de tout l'hiver.

— Mille remercîments, monsieur. Et quand il fut sorti : — Dieu soit loué ! Puisqu'il est à Paris, où je suis sûr de le retrouver, je ne vois pas pourquoi je me presserais tant pour y retourner. Si son prétendu voyage d'affaires n'a pas été une fuite déguisée, il saura par mes témoins que je suis allé à sa poursuite ; or, qu'importent huit jours de plus ou de moins, pourvu qu'il ne m'échappe pas ? Je veux avoir le temps d'admirer ces magnifiques rives du Rhin que je n'ai pu même apercevoir ; et, pour me refaire de la courbature que la lassitude m'a donnée, je vais aller aujourd'hui même passer deux jours à Zons, et vérifier si la fille de ce bon M. Baffremann est aussi jolie qu'il le prétend. Après quoi je reprendrai le Rhin, et je commencerai, en remontant, le cours de mes explorations.

Némorin, ainsi décidé, retourna au port où stationnaient plusieurs bateaux à vapeur. Il demanda celui qui descendait du côté de Dusseldorf, et s'y installa. D'ailleurs, pour ne pas se tromper, il eut soin de remarquer que l'avant était en effet dirigé du côté du nord. Le voilà donc en route, lisant son *Guide* à l'article Cologne, y trouvant que c'est une des villes les plus considérables de l'Allemagne, et celle peut-être, après Nuremberg, qui a conservé le mieux son caractère moyen âge ; qu'on ne saurait trop admirer sa cathédrale inachevée, le plus beau monument du monde ; l'église de Saint-Géréon, dont la nef se divise en trois galeries ascendantes ; l'église Notre-Dame-du-Capitole, fondée par la mère de Charles Martel ; Saint-Pierre, où fut baptisé Rubens ; Sainte-Ursule, où sont entassés, à titre de reliques, les os des onze mille vierges, dont les peintures du chœur retracent avec des légendes en vers la lamentable histoire ; l'église des Jésuites avec son banc de communion de marbre blanc et ses bas-reliefs ; le riche musée avec ses admirables bahuts ; l'Hôtel-de-Ville et son portail de marbre au double rang d'arcades ; la grande salle de la Hanse-Rhénane ; l'arsenal, les places publiques, l'eau de Jean-Marie Farina..... tout enfin dans cette cité si vieille, si étrange, si catholique et si célèbre. M. Baffremann me fera voir tout cela, et cent autres choses aussi dont le *Guide* ne fait pas mention... Enfin ! enfin ! je puis respirer à l'aise !

Et Némorin se dilatait dans sa joie, tandis que le bateau voguait toujours au milieu de la brume. Il en trouvait le mouvement beaucoup moins rapide que de Strasbourg à Cologne ; mais cette remarque ne le préoccupant guère, il se bornait à l'exprimer en fredonnant :

Qu'il va lentement le navire
Auquel j'ai confié mon sort, etc.

IX.

UNE AVENTURE.

Babylas, dans l'expansion de son contentement, aurait voulu trouver un interlocuteur ; mais il n'apercevait autour de lui que des figures germaines et n'entendait que le barbare jargon allemand. Enfin, il découvrit, modestement assise en un coin, une jeune fille blonde à la fraîche carnation, aux brillantes couleurs ; en un mot, d'une naïve et touchante beauté. A cet aspect, le cœur de Némorin battit, ce qui n'avait rien de bien extraordinaire, son cœur étant habitué à battre à l'aspect de toutes les femmes ; mais ce cœur ressentit une émotion plus vive et moins banale lorsque le clerc remarqua que la jeune fille lisait une traduction française de *Tom-*

Jones. Comme l'assurance était ce qui lui manquait le moins, il s'approcha d'elle et lui dit :

« Veuillez excuser ma hardiesse, mademoiselle ; je suis Français et je crois que, par extraordinaire, vous



êtes la seule personne sur le bateau de qui un Parisien puisse se faire entendre.

— Je suis Allemande, monsieur, et je parle mal le français, répondit la jeune fille en rougissant et avec une voix d'une charmante douceur.

— Vous allez à une très-petite distance sans doute, mademoiselle ?... car je crois que vous êtes seule. »

La jeune fille rougit encore davantage, parut embarrassée et ne répondit rien.

Cet isolement et ce silence suggérèrent à Némorin des soupçons peu charitables, que démentaient, du reste, la tournure distinguée et la physionomie pleine de modestie et d'ingénuité de la jolie voyageuse. Aussi les chassa-t-il... ou à peu près.

« Je suis fâché, dit-il, de n'avoir que quelques lieues à faire, sans quoi j'aurais sollicité la faveur d'être votre cavalier.

— Monsieur va peut-être jusqu'à Bonn ?

— Comment, jusqu'à Bonn ? je vais du côté de Dusseldorf.

— Vous vous trompez, monsieur. Ce bateau remonte le Rhin, et il s'arrêtera ce soir à Coblentz.

— En voici bien d'une autre !... Mais c'est impossible ! .. J'ai demandé...

— Vous aurez mal entendu la réponse.

— J'ai bien examiné, et l'avant était dirigé vers le courant du fleuve.

— Vous ne savez donc pas que les bateaux à vapeur tournent avant de prendre leur direction ? »

Babylas était anéanti.

« Si vous n'êtes pas trop pressé, le malheur est facile à réparer. Vous en serez quitte pour descendre à la première station et pour revenir pendant une ou deux heures sur vos pas.

— Oh ! c'est en effet un accident peu grave, et je m'applaudirais d'une erreur qui m'a fait rencontrer une aussi charmante personne, si cette erreur ne devait me laisser le regret de la quitter trop tôt... »

La jeune fille le remercia et dit : « En vous entendant annoncer que vous êtes Parisien, j'avais espéré que vous retourniez à Paris...

— *Espéré*, mademoiselle... vous aviez espéré.... interrompit avec vivacité Némorin, que ce mot avait fait tressaillir et qui commençait à porter beaucoup d'intérêt à sa compagne de voyage. — J'aurais donc pu vous être utile ?...

— Je ne dis pas.... cela.... Mais à quoi bon s'occuper d'un mot insignifiant qui m'est échappé..... puisque vous allez retourner à Cologne ?

— Vous ne me donnerez pas le change, mademoiselle. Vous me cachez quelque chose... dont vous m'auriez parlé si j'avais dû ne pas quitter ce bateau. Parlez, parlez ! Je n'ai point un intérêt si grave à retourner immédiatement en arrière que je ne puisse retarder mon débarquement si je dois vous rendre service. »

Babylas parlait avec feu et la jeune fille était embarrassée et confuse. Enfin il la circonvint avec tant d'instances qu'il la décida à parler.

« Ne jugez point mal, monsieur, ce que je vais

vous dire. Ma situation est fort étrange, sans doute; mais, quand vous m'aurez entendue, vous comprendrez que j'ai pu... que j'ai dû me confier à vous. »

Némorin était absorbé. Toute sa vie s'était concentrée dans son cœur et dans ses oreilles.

« D'ailleurs, monsieur, votre air probe et honnête m'encourage à vous dire mon secret... » Vous, lecteurs, qui connaissez les dispositions peu candides de notre héros à l'égard des femmes, vous devez vous demander quel peut être cet air honnête et probe dont la jeune voyageuse lui fait honneur. Je m'empresse de vous apprendre que c'est sans doute un certain air niais et vulgairement dit Jobard dont il n'a jamais pu se défaire vis-à-vis du sexe, et auquel une demoiselle aussi inexpérimentée que la narratrice pouvait donner la traduction libre que vous venez d'entendre. Revenons.

« Si je ne vous ai rien répondu quand vous m'avez demandé où je vais, c'est... qu'il m'était difficile... de vous dire que... je vais à Paris.

— Seule ! ! !

— Oui, je me réfugie en France pour fuir un mariage que je déteste. Mon père, qui est bien le meilleur, mais le plus entêté des hommes, veut absolument que j'épouse quelqu'un... que je ne puis souffrir. Si je restais près de lui, je ne pourrais résister à la contrainte qu'il m'impose... Vous devez connaître *Tom-Jones*, monsieur ? Eh bien ! mon père est un autre Squire Western. J'ai fait comme Sophie, et je me suis enfuie.

— Mais... avez-vous... votre Jones? Babylas tremblait d'émotion en adressant cette demande, qui provoqua chez la jeune fille une vive rougeur... et pas de réponse...

— J'ai pris, dis-je, le parti de me retirer chez ma tante, une sœur de ma mère, qui habite Paris. Dès que je serai sous sa protection, je n'aurai plus rien à craindre, car elle saura bien faire revenir mon père. J'ai profité de l'absence de ce dernier pour exécuter mon projet, et vous me voyez entreprenant seule le voyage de Paris.

— Mais pourquoi prendre une route plus longue du double ?

— Par précaution. Mon père, qui va revenir d'un moment à l'autre, se doutera que je suis partie pour Paris, et il me fera poursuivre sur la voie la plus directe. De plus, comme il revient lui-même de ce côté, il ne pourra s'imaginer que j'aie choisi la direction où je courais risque d'être rencontrée par lui. D'ailleurs sur le Rhin, où l'on change trois ou quatre fois de bateau et de voiture, j'ai moins peur d'être découverte dans le nombre des voyageurs, et j'ai plus de chances de rencontrer la protection sans laquelle il me sera bien difficile d'accomplir mon voyage. Cette protection, j'aurais voulu la demander à une femme ou à un homme d'âge mûr ; mais je n'ai pas la liberté du choix. Après tout, si, comme vous me l'avez dit, vous ne connaissez personne en Allemagne...

— Rien absolument, ni lieux ni habitants.

— Ma confidence, en ce cas, ne me fait pas courir de grands risques d'indiscrétion. Je ne vous ai dit ni mon nom ni ma demeure.

— Dites, mademoiselle... vous pouvez dire.

— Ce serait inutile, quand bien même vous pourriez me rendre le service que j'ai un moment espéré de vous. »

La beauté de la fugitive, le romanesque de la situation, et par-dessus tout le caractère essentiellement Faublas de Babylas, lui faisaient trouver un charme indicible à cette rencontre, qui présentait toutes les apparences d'une magnifique aventure. La confiance de la jeune fille, qui flattait son amour-propre, ce rôle si étrange de protecteur, qui souriait à son imagination, ce doux et calme visage tourné vers lui, étaient autant d'attraits irrésistibles. Il calculait vaguement combien le personnage qu'il serait appelé à jouer pourrait offrir de bonnes occasions dont une adroite galanterie saurait profiter ; et, escomptant la reconnaissance de sa protégée au profit de l'amour, il se voyait déjà triomphalement rentrer à Paris avec une conquête enlevée à l'Allemagne. Beaucoup d'hommes sages, en pareille occurrence, auraient à peu près raisonné comme Babylas ; Babylas est donc bien excusable, lui que nous connaissons si peu sage.

Il était dans ces dispositions, lorsque le bateau arriva à sa première station, ce qu'il n'aperçut pas, ou ce qu'il fit semblant de ne pas apercevoir. La jeune fille l'avertit : — C'est ici que vous devez descendre, monsieur, si vous voulez retourner à Cologne. Et elle le regardait avec une expression à la fois si engageante et si modeste que le pauvre garçon n'y tint plus.

« Je reste, dit-il, je reste auprès de vous, pour vous épargner l'embarras de renouveler une confidence pénible et même le danger de ne trouver personne à qui la faire.

— Merci, monsieur ; mais si cette complaisance dérangeait par trop vos affaires ou même vos caprices, je ne pourrais l'accepter... Vous comprenez que de moi à vous, dans notre position, des obligations trop grandes...

— Je comprends à merveille ; mais rassurez-vous : en écrivant une lettre, je serai quitte envers tout ce que je laisse derrière moi. »

Pour peu que son interlocutrice eût hésité, Babylas aurait fini par la supplier lui-même de le laisser rester.

Comme pour s'encourager dans la détermination chevaleresque qu'il venait de prendre, il se dit : « Je m'excuserai auprès de M. Baffremann sous le

premier prétexte venu. Quant à Cologne, je me priverai d'en voir les curiosités, et ce sera comme si je n'étais allé que jusqu'à Coblentz. Ma compagne vaut bien ce petit sacrifice. »

Le bateau avait déjà franchi la station : le pacte était définitif.

X.

LE RETOUR.

Babylas rêvait de maîtresse et d'amour et un immense horizon de félicité se déroulait devant lui. « Au moins, pensait-il, je n'aurai pas fait un voyage complétement inutile. Cette rencontre est venue à point pour donner un résultat à ma campagne sur le Rhin. Il sera curieux qu'après avoir si long-temps cherché en vain une femme à Paris, j'en rafle une en un seul jour en Allemagne. »

Luc Aimar, cause accidentelle de son aventure, devenait lui-même moins odieux à sa pensée.

« Maintenant, mademoiselle, vous ne me cacherez plus votre nom ?

— Pourquoi vous le dirais-je? en quoi est-il nécessaire au service que vous avez eu la bonté de m'offrir? Vous ne pouvez douter de ma confiance, je vous en ai donné une assez grande preuve; permettez-moi donc de vous cacher une chose qui est grave pour moi et insignifiante pour vous, puisque mon nom vous est nécessairement inconnu.

— (*A part.*) Au fait, son nom ne peut m'être bon à rien.

— Ce n'est pas vous qui avez besoin de mon nom, c'est moi qui ai besoin du vôtre.

— Vous?

— Sans doute. Je ne puis pas être une jeune fille voyageant avec un jeune homme; cela ne serait pas convenable et donnerait lieu à des soupçons. Si vous aviez quarante ans, je pourrais être votre fille : il faut donc que je sois, pour ne pas être remarquée, ou votre sœur...

— Ou ma femme... Vous serez ma femme, j'aime mieux cela.

— C'est en effet plus prudent. On voit voyager plus d'époux que de frères de notre âge. Vous voyez, monsieur, que je me fie entièrement à votre loyauté.

— Vous ne vous en repentirez pas. (*Bas.*) Tout va pour le mieux. Maintenant il est impossible qu'elle m'échappe. »

Babylas ne se sentait pas de joie. Il s'était commodément installé à l'arrière pour admirer les paysages variés qu'offre cette partie du Rhin et qu'alors le brouillard ne cachait plus. « Ne restons pas sur le pont, monsieur, lui dit sa compagne; si par hasard nous nous croisions avec mon père, il pourrait m'apercevoir de son bateau, et ce serait échouer à peine à la sortie du port. » Babylas, qui se trouvait très-bien auprès de la jeune fille, descendit avec elle au salon, où l'on ne voit rien.

En apercevant les clochers de Bonn, où le bâteau s'arrêta un moment pour vider les voyageurs, Babylas eut bien quelques regrets de ne point visiter la douzaine de curiosités que lui promettait son *Guide*; mais sa nouvelle position l'occupait tant, et d'ailleurs une halte eût été alors si imprudente, que ce regret ne fut que passager. Némorin se promit de se dédommager en contemplant à son aise, avec sa fausse épouse, les innombrables beautés que la rapidité de son voyage lui avait déjà dérobées.

A cinq heures, lorsqu'on fut en vue de Coblentz, Babylas s'approcha de sa compagne et lui dit :

« Minna...

— Pourquoi m'appelez-vous Minna?

— Il faut bien que vous ayez un nom. Je vous en choisis un allemand.

— Et vous faites une sottise. C'est au contraire un nom français que la prudence commande de me donner.

— Eh bien! je vous appellerai Aimée...

— Joli !

— Oui, vous serez aimée... vous méritez de l'être. »

Babylas avait singulièrement attendri l'expression de son regard pour le mettre en harmonie avec la tendresse de ce calembour; mais il en fut pour ses frais, car l'invasion des portefaix de Coblentz sur le bateau ne permit pas à la nouvelle baptisée de l'entendre.

Dès qu'ils furent arrivés à l'hôtel des *Trois-Suisses* : « Nous aurons le temps, dit Babylas, avant qu'il soit tout à fait nuit, de monter à Ehrenbreitstein, puis demain nous visiterons les rues, le pont de la Moselle et tout le reste.

— Que parlez-vous d'Ehrenbreitstein et de demain? Vous voudriez me faire rester si près de Cologne, de manière à ce que mon père pût me retrouver dès sa première recherche? Allons donc! vous n'y pensez pas, monsieur.

— Cependant...

— Il nous faut prendre bien vite la route de Mayence par la voiture de six heures. Il en est cinq et demie... Allez vite retenir deux places. »

Babylas n'osait répliquer, mais son visage était soucieux et mécontent.

« Ah! n'oubliez pas surtout de les prendre pour vous et votre femme! »

Ce mot fit une heureuse diversion, et Némorin se vit tout à coup assis, toute une nuit, à côté d'une jolie femme; il connaissait trop bien sa théorie galante pour ignorer tout ce que la voiture a de favorable aux amours : aussi s'empressa-t-il d'obéir.

« J'y vais.

— Très-bien. En attendant, je vais commander le dîner. »

Babylas retint les deux places pour M. et madame Némorin. A son retour, il trouva Aimée (nous lui ratifierons ce nom) assise devant une table garnie de deux couverts.

« Vite, vite! nous avons à peine un quart d'heure. Il eût été trop long de faire un dîner : j'ai pris ce qu'il y avait de prêt.

— Vous avez bien fait, car je meurs de faim. »

Il s'assit... Miséricorde! le repas se composait d'un gigot aux pruneaux.

« Je n'aime pas cela...

— Nous n'avons plus que dix minutes... Il est temps de partir.

— Je puis bien encore demander un fricandeau.

— Impossible ! Nous manquerions la voiture. »

Il fallut marcher.

Némorin eut bientôt oublié ce léger désagrément, lorsqu'il se sentit, dans la diligence, tout près, bien près d'Aimée. La voiture était pleine et les voyageurs se tenaient serrés. Son pied touchait le pied de sa compagne, son bras touchait son bras, et l'heureux clerc bénissait le ciel : « Vive la voiture! disait-il. Le bateau ne vaut rien, et vous y êtes encore au milieu du monde; mais la voiture vous isole deux, même au milieu de six. La voiture, c'est deux mains qui se cachent sous le manteau, quand on est d'accord; c'est, quand on ne l'est pas, une pression qui semble être involontaire. C'est charmant, la voiture! »

Cependant le cœur de Babylas se serrait à l'idée qu'il traversait pour la seconde fois au milieu des ténèbres de la nuit ce magnifique ruban d'eaux, de ruines et de collines; et quand les descriptions de M. Baffremann lui revenaient à la mémoire, il se prenait à chercher de l'œil, au sein de l'obscurité, les vieux châteaux démolis par la Hanse, les riants villages, le sombre abîme de Bingen, la colonnade circulaire, les coteaux tapissés de pampre, les montagnes ardoisées, le long écho, le château de Biberich et l'immense plaine... Être là, et ne point voir cette nature si majestueuse et si variée!... c'est folie... Alors le dépit contractait son visage et... La tête d'Aimée endormie vient de se poser sur son épaule. Adieu le château de Biberich, l'abîme de Bingen, les ruines et les sublimes montagnes! Babylas n'est plus sur la terre : il est monté au ciel dans une pensée d'amour.

Comme tous ces gens-là dorment bien! Si elle s'éveillait, elle, que le tête-à-tête serait doux! mais non; Aimée a le sommeil profond, et, pour ne pas déranger le point d'appui que ce front charmant a choisi sur son épaule, Babylas est obligé de garder toute la nuit, à la place du milieu, la position la plus fatigante. C'est au point du jour seulement, et aux portes de Mayence, que la belle dormeuse le délivre, en ouvrant les yeux, de sa torture. Il a du feu dans le cœur et des crampes dans tout le corps.

« Nous allons donc voir Mayence! dit-il. Je suis curieux d'admirer son dôme avec la statue de M. Humann, de visiter ses casernes d'Autrichiens et de Prussiens, et de jouir du coup d'œil qu'offre la *Favorite*...

— Comme vous voudrez, monsieur. Vous comprenez que j'ai intérêt à partir par le bateau qui va se diriger sur Manheim; mais, comme ce bateau ne partira que dans deux ou trois heures, nous emploierons ce temps à voir ce qui vous fera plaisir.

— Vous êtes adorable, mademoiselle.

— Je tiens à ne pas abuser de votre complaisance. Mais vous me promettez bien, vous, de ne pas me faire manquer le bateau? Il est si important que je gagne de l'avance!

— Je m'y engage. »

Ils sont à l'hôtel des *Trois-Couronnes*.

« Vite, un domestique de place. » En même temps qu'il donnait cet ordre, Babylas feuilletait son *Guide* pour voir l'énumération de toutes les curiosités.

« Nous commençons par la statue de Guttenberg.

— A quelle heure, demanda Aimée au maître d'hôtel, le bateau part-il pour Manheim et Strasbourg?

— Deux heures plus tôt, à cause des eaux basses... (Regardant la pendule.) Dans trente minutes.

— Tout juste le temps de déjeuner.

— Comment? se récria Babylas interloqué; je ne pourrai donc rien voir encore? Il vaut mieux ne pas partir.

— Vous me l'avez promis, monsieur.

— Mais...

— Allons!... soyez donc gentil. »

Ces mots furent accompagnées d'un sourire si plein de mignardise amicale qu'il désarma Némorin, dont l'amour crut y voir un heureux symptôme.

« Vous devriez, monsieur, aller veiller sur les paquets qu'on décharge à la voiture, tandis que je ferai apprêter quelque chose pour notre déjeuner.

— Surtout pas de gigot aux pruneaux... ni de saucisses à la gelée de groseille.

— Fi donc! des saucisses! »

Quand le chef de la communauté fictive revint, l'unique plat de ce déjeuner matinal était servi.

« Vous voyez, monsieur, que je ne vous ai point fait servir de saucisses, puisque vous ne les aimez pas...

— Merci, mademoiselle... Qu'est-ce que c'est que cela?

— Des côtelettes à la gelée de groseille... »

Babylas bondit sur sa chaise.

« Qu'avez-vous donc?

— Ce n'est pas la saucisse que je déteste, c'est cet abominable mélange.

— Il fallait le dire. Une autre fois j'y veillerai... Mais le temps presse.

— Je voudrais bien demander un fricandeau.

— Impossible! J'entends d'ici le premier coup de cloche du bateau. »

Némorin se mit en marche avec mauvaise humeur. Aimée vint en riant passer son bras sous le sien; alors la mauvaise humeur cessa et la marche continua.

A Worms il voulut aussi mettre pied à terre pour voir la belle cathédrale, l'arbre sous lequel s'assit Luther et le berceau de Nibelungen. « Songez, dit Aimée, que mon père peut me poursuivre, et que nous devons sans perdre de temps continuer notre route sur ce bateau. » Et elle lui prit familièrement la main. Il n'en fallut pas davantage pour faire céder Némorin.

A Manheim même jeu. Il manifesta l'intention de voir les promenades, les rues larges et régulières, le palais de la princesse Stéphanie et l'Observatoire. « A quoi bon? fit Aimée; votre *Guide* dit que les rues et les maisons sont toutes bâties sur le même plan; il vous suffit donc des quelques maisons que vous voyez d'ici; supposez-en trois mille, et vous connaissez Manheim. Quant au palais de la princesse Stéphanie, c'est, il faut en convenir, quelque chose de bien curieux pour un Parisien qui a vu le palais des Tuileries, le palais de Saint-Cloud et le palais de Versailles! En ce qui concerne l'Observatoire, votre *Guide* lui-même annonce qu'il n'est pas propre aux observations...Que voulez-vous donc y voir? Tout cela vaut-il la peine de m'exposer?... Oh! c'est bien cruel à vous, monsieur! »

Une larme coula de ses beaux yeux, Babylas prit la main d'Aimée et la porta à ses lèvres... Le bateau repartit.

Toutefois, le clerc de notaire trouvait que ses affaires n'avançaient pas assez vite.

« Une tête sur l'épaule, un sourire amical, une main tendue, un baiser sur les doigts, c'est quelque chose sans doute, mais c'est peu; et, s'il a fallu quarante lieues pour en arriver là, je puis tout au plus espérer d'être admis, à la barrière de Paris, à déposer paternellement sur son front un timide baiser. Je dois frapper un coup décisif; il n'y aura peut-être pas de succès immédiat, mais cela me servira du moins à sonder le terrain. J'ai mon idée. »

Cette idée fut mise à exécution à Spire, où le bateau, retardé par les eaux basses, n'arriva que fort tard. Babylas déclara que, pour le coup, il voulait à tout prix voir le Dôme avec les restes des neuf empereurs, et la Madone del Sisto, puis la Tour des Païens...

« Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur, objecta la jeune fille. S'il faisait jour, vous pourriez prendre une ou deux heures pour satisfaire ce caprice; mais maintenant il faudrait passer la nuit à Spire et attendre le matin; pouvons-nous, dans notre situation périlleuse, prodiguer à ce point le temps? Savez-vous bien que deux heures perdues seraient peut-être le malheur de ma vie entière? Si nous ne profitons pas de la voiture qui va partir, nous devrons séjourner jusqu'à demain midi. Est-ce possible! »

Jusqu'alors, par une sorte de réserve qui n'étonnerait pas chez un homme bien élevé, mais qu'on aurait pu ne pas s'attendre à trouver en Némorin qui l'avait été fort mal, il s'était abstenu de parler à Aimée en présence d'étrangers autrement que par d'insignifiants monosyllabes, afin d'éviter le double écueil, — ou d'un langage trop familier qui aurait pu choquer la jeune personne, — ou d'un respect trop marqué qui n'eût pas été naturel entre époux. Mais cette fois il voulut changer de méthode, et lorsque Aimée eut achevé de parler, il profita du moment où les gens de l'hôtel étaient présents pour lui dire :

« Tu as raison, ma bonne amie; il suffit d'ailleurs que tu le désires; tu sais bien que je n'ai pas d'autre volonté que la tienne. »

Et il l'embrassa.

Aimée parut un instant interdite et garda le silence; mais lorsqu'ils furent seuls, elle dit d'un ton sec et avec beaucoup de dignité : « Vous vous êtes mal conduit, monsieur.

— C'est sans mauvaise intention, mademoiselle. Partout, sur les registres d'auberge, j'écris M. et madame Némorin. Ce que j'ai fait avait uniquement pour but de donner plus de vraisemblance à notre fable.

— Ne vous justifiez pas. Il n'est pas d'un homme d'honneur d'abuser de sa position comme vous vous l'êtes permis. Ma confiance est déjà beaucoup ébranlée; et si pareille chose devait se renouveler, j'aimerais mieux continuer seule mon voyage. . »

Babylas, tout penaud, s'excusa du mieux qu'il put, et protesta qu'à l'avenir il supprimerait toute légèreté. La paix fut faite sous la condition d'un départ immédiat.

On parla de souper, et dès que ce mot fut prononcé, Némorin s'empressa de demander un fricandeau. Il n'y en avait pas à l'hôtel, et on lui offrit, en place, de la choucroûte.

Dans la voiture, il fut assis, comme auparavant, auprès d'Aimée; mais depuis la scène de tantôt elle lui inspirait un certain respect; et, quoique le pardon eût été franc et sans réticence, il ne pouvait se défendre d'une sorte de confusion. Il aurait eu besoin d'une causerie intime, qui lui rétablît un peu le moral; mais comment l'espérer? Aimée dormait comme la nuit précédente : il n'y avait qu'une dif-

férence, c'est qu'elle n'appuyait plus sa tête sur l'épaule de son compagnon.

Némorin avait, comme on dit vulgairement, fait son deuil des rives du Rhin, et au lieu de son refrain primitif : « Je verrai tout cela à mon retour, » il disait maintenant : « Je reviendrai l'année prochaine. »

Arrivé à Strasbourg, il se faisait une fête de voir la flèche de la cathédrale, le tombeau du maréchal de Saxe et la Contade; mais la sortie d'Aimée à Spire l'avait refréné d'une manière si complète, qu'il n'osait pas même en exprimer le désir. Ce fut la jeune fille qui, le voyant inquiet, lui dit avec bonté :

« Je ne serai rassurée que lorsque j'entrerai à Paris chez ma bonne tante; toutefois le danger n'est plus assez pressant ici pour que je vous demande de renoncer au plaisir de voir les curiosités de la ville. Nous allons passer le reste de la journée à Strasbourg, et nous repartirons par la voiture du soir. Votre bras, monsieur, et commençons par la cathédrale. »

Babylas, doublement heureux de la concession faite et de l'initiative prise par Aimée, sortit avec elle. Au moment où il franchissait le seuil de l'hôtel, un voyageur y entrait; à son aspect, Aimée s'était détournée brusquement, et quand le voyageur se fut suffisamment éloigné, elle demanda à un garçon :

« Ce monsieur loge-t-il ici ?

— Oui, madame, depuis hier.

— Repart-il aujourd'hui ?

— Non, madame; il a retenu une place dans la loge de l'hôtel, au spectacle. »

Après ce rapide *a-parte*, Aimée entraîna Babylas dans la rue et lui apprit que ce voyageur était un ami de son père. « Je crains, ajouta-t-elle qu'il ne m'ait reconnue, bien que je me sois cachée soigneusement de lui. Dans tous les cas, il est impossible que nous restions dans cet hôtel, et ce n'est que pour partir que nous pouvons le quitter sans faire naître des soupçons... D'ailleurs ce monsieur va parcourir aussi la ville, et nous courrions le risque de le rencontrer dans nos courses... Le parti le plus prudent pour moi serait de m'éloigner sur-le-champ de Strasbourg, où je ne suis plus en sûreté; mais je ne veux pas mettre votre complaisance à cette épreuve : je puis m'enfermer jusqu'au soir dans une chambre tandis que vous vous promènerez dans la ville...

— Y pensez-vous? Vous abandonner seule, lorsque peut-être ce monsieur vous a reconnue et vous fait suivre? Non, non, j'ai déjà laissé derrière moi tant de villes sans les voir, que je puis bien me passer de voir cette dernière ville. Partons le plus tôt possible... Je reviendrai l'année prochaine. »

Ils étaient alors sur le Breuil, non loin de la poste. C'était l'heure du départ de la malle, et, à tout hasard, Némorin s'informa, bien qu'il n'espérât guère trouver de place. Il eut la chance d'arriver juste un quart d'heure après qu'un habitant de Strasbourg, tombé subitement malade, venait de faire dire qu'on pouvait disposer de deux places retenues par lui. Némorin les prit, et bientôt il fit quatre lieues à l'heure sur la route de Paris.

La malle-poste s'arrêta cinquante minutes à Nanci, et Némorin aurait pu voir quelques-unes des rues alignées, la statue du roi Stanislas et le tombeau des ducs de Lorraine; mais, n'ayant pas déjeuné à Strasbourg, il avait un appétit d'enfer, et il put d'autant moins résister aux attraits de la table, qu'on venait d'y servir un fricandeau. « Mangeons; je reviendrai à Nanci l'année prochaine. »

Reconnaissante de l'empressement avec lequel Babylas avait offert de quitter Strasbourg, Aimée fut pour lui souriante, prévenante et affable, mais toujours avec mesure et dignité. Ce retour aux manières primitives ranima les espérances éteintes de Némorin et le mit plus à son aise, sans qu'il fût tenté pourtant de renouveler les gentillesses de Spire. En un mot, le reste du voyage se passa fort bien.

Babylas voyait arriver avec un serrement de cœur le moment où il faudrait quitter sa compagne. Quand la voiture entra dans Paris, il lui demanda d'une voix émue où il devrait la conduire.

« Je me rendrai chez ma tante, monsieur : mais, bien que je ne me défie pas de vous (je vous l'ai suffisamment prouvé), la même raison de prudence qui m'a fait vous cacher mon nom m'oblige à ne pas vous laisser connaître l'adresse de ma tante. Elle n'est pas éloignée, et je m'y rendrai avec une voiture de place; je vous saurai gré de ne pas chercher à découvrir où je vais.

— Quand dois-je espérer... de vous revoir ?

— Je ne puis vous le dire encore; mais vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais. Soyez sûr que je ne négligerai aucune occasion de vous en témoigner ma reconnaissance. Laissez-moi votre adresse : dès que je pourrai... bientôt, j'espère... je vous donnerai de mes nouvelles. »

La malle poste était arrivée dans la cour de l'hôtel.

« Adieu, monsieur.

— Adieu, mademoiselle. Babylas était près de pleurer.

— Et vous ne me serrez pas la main? est-ce ainsi qu'on doit se quitter entre amis ? »

Entre amis! Ce mot, prononcé d'une voix charmante, avait fait tressaillir Babylas. *Entre amis!* C'est assez pour compenser tous ses sacrifices, et le payer largement de toutes ses peines. *Entre amis!* Lorsqu'il revit sa chambre de la cité Bergère, le voyageur était encore sous l'impression du bonheur dont l'avait tout à coup inondé cet *entre amis*.

XI.

LE DÉBOTTÉ.

Si le lecteur veut prendre la peine de récapituler, peine inutile du reste, puisque notre devoir est de la lui épargner, il s'apercevra que notre héros a passé au milieu des plus rudes fatigues six nuits entières sans dormir. Il est donc tout naturel que, harassé comme il devait l'être, et en dépit des émotions qui agitaient son cœur, il se soit incontinent endormi. Peut-être le lecteur trouvera-t-il moins naturel un phénomène que produisit cette grande lassitude, à savoir que le sommeil de Babylas, commencé à cinq heures du matin, persista durant toute la journée et la nuit suivante, pour ne cesser que le lendemain. On a pourtant plus d'un exemple de cette particularité, surtout à la suite de longs voyages.

Ce fut donc seulement vingt-quatre heures après son arrivée que Némorin rouvrit les yeux à la lumière. Bientôt il vit entrer son portier, qui lui dit :

« Voici deux lettres que je n'ai pas osé vous remettre hier... Vous dormiez si bien!... L'une a été apportée par le facteur deux heures après votre départ; j'ai eu un moment envie de la rendre à la poste pour vous faire suivre.

— Il n'aurait plus manqué que cela !

— L'autre a été remise, il y a trois jours, par un monsieur qui est venu vous demander.

— C'est bon. »

Babylas lut la première lettre :

« Monsieur,

» Je reçois à quatre heures du matin une nouvelle d'où résulte pour moi un devoir grave et pressant; je suis obligé de partir immédiatement pour Strasbourg et de là pour Cologne, sans pouvoir vous prévenir autrement que par cette lettre que je vais jeter à la poste.

» Une confidence entière pourra seule excuser un départ que son inopportunité rend si fâcheux pour moi... Sachez donc que j'apprends à l'instant même la banqueroute imminente d'un banquier de Cologne, avec lequel la maison que je représente fait d'immenses affaires ; il y va d'un million au moins pour nous. En arrivant à temps je puis encore sauver la créance : mais je dois compter les heures. Je suis obligé de passer par Strasbourg, où j'ai un pouvoir et un dossier à prendre ; mais j'y resterai une demi-heure à peine ; de là j'irai à Cologne, en combinant les bateaux à vapeur avec les voitures de manière à ne pas perdre une minute. Sans prendre de repos et en négligeant même un intérêt personnel beaucoup plus précieux pour mon cœur, je reviendrai par la Belgique afin d'être plus tôt à Paris pour vous donner la satisfaction que je vous dois, et que je retarderai, vous pouvez y compter, le moins possible.

» Encore une fois, excusez-moi; il n'y a pas de ma faute, et c'est le diable qui s'en mêle.

» Aussitôt après mon arrivée, je viendrai me mettre à votre disposition.

» Agréez, etc. LUC AYMAR. »

« Fort bien! se dit Babylas; penser que, si j'avais patienté deux heures de plus, je me serais épargné ce pénible voyage !... Oui, mais je n'aurais point rencontré mon Aimée... que je ne tarderai pas à revoir, mon cœur me le dit. »

Il lut la seconde lettre.

« Monsieur,

« A peine arrivé à Paris, je me suis mis à votre disposition, suivant ma promesse, et j'ai appris que vous étiez parti depuis cinq jours. Vos témoins, dont j'ai trouvé la carte chez moi, m'ont affirmé que vous étiez allé me chercher à Strasbourg. Je suis fâché de ce déplacement inutile, que vous aurait épargné ma première lettre, et qui n'a rien de flatteur pour moi. C'est moi maintenant qui attends votre retour; je suis à vos ordres.

» Agréez, etc. LUC AYMAR. »

Babylas alla bien vite trouver ses témoins, qui rendirent visite à M. Aimar, et la rencontre fut convenue pour le lendemain matin à huit heures, au bois de Vincennes.

Ce jour-là Némorin était debout à six heures. A peine fut-il habillé qu'on frappa à sa porte. « Ce sont peut-être mes témoins, dit-il... à moins que ce ne soient les nouvelles qu'Aimée a promis de me donner... »

Il ouvrit... c'étaient des agents de police qui l'arrêtèrent au nom de la loi et le conduisirent à la préfecture.

XII.

UN CRIME.

Babylas fut favorisé : il n'attendit pas plus de dix heures au milieu des escrocs et des assassins son premier interrogatoire.

Un bon gendarme vint le quérir, et le détenu suivit cette autorité constituée avec une satisfaction peu ordinaire en pareil cas. « Je vais donc savoir, pensait-il, de quoi l'on m'accuse... Du diable si je m'en doute!... à moins que ce ne soit encore un tour de cet abominable Aimar pour faire manquer le duel. Ce gaillard-là est bien capable d'avoir des rapports avec la magistrature ; je ne sais pas encore au juste ce qu'il fait : peut-être est-il commis-voyageur pour la librairie de droit et de jurisprudence.»

« Votre nom, etc. ?... (Celui qui parle est le juge d'instruction assisté de son greffier.)

Les préliminaires consommés, le magistrat continua :

« Vous êtes accusé d'un enlèvement de mineure, crime prévu par les articles...

— Moi, un enlèvement de mineure!... Mais je n'y comprends rien!... Il y a là sans doute un quiproquo! Est-ce donc pour cela que vous m'avez fait arrêter?



(Il ouvrit... c'étaient des agents de police qui l'arrêtèrent au nom de la loi et le conduisirent à la préfecture.)

— Greffier, écrivez que l'accusé a écouté nos questions avec une impassibilité complète, ce qui dénote un grand endurcissement dans le crime.

— J'arrive d'Allemagne; où voulez-vous que j'aie enlevé...

— C'est précisément cela; on vous inculpe d'avoir détourné une mineure à Cologne et de l'avoir conduite à Paris. »

Babylas fut un moment stupéfait, et, dans le vague effroi que lui causait une accusation appuyée, sinon sur un fait coupable, du moins sur une dangereuse apparence, il ne sut d'abord que répondre.

— Greffier, écrivez que l'accusé s'est troublé dans son interrogatoire, ce qui dénote une conscience bourrelée.

— Il est vrai, monsieur, que je suis revenu, il y a trois jours, de Cologne; mais je jure sur l'honneur que je n'ai détourné personne..... (*Plus bas.*) C'est bien plutôt moi qu'on a détourné.

—. Ainsi vous niez? Nous allons vous confronter avec le plaignant... Qu'on le fasse entrer! »

Un homme entra : c'était M. Baffremann...

Babylas recula épouvanté.

« Ah! monsieur, dit l'Allemand à la fois suffoqué de douleur et de colère, j'étais loin de m'attendre...

Le juge. — Pas de récriminations en présence de la justice... Procédons par ordre. Vous avez déclaré, monsieur, qu'en arrivant de voyage, vous croyiez trouver chez vous votre fille, mademoiselle Maria Baffremann; que, ne l'y trouvant pas, vous aviez supposé qu'elle était encore chez votre sœur, près de Spa; mais qu'ayant su par un billet de ladite sœur que ladite demoiselle l'avait quittée la veille, vous aviez conçu des soupçons qui ont été confirmés par une lettre de votre fille.

M. Baffremann. — La voici.

Le juge. — Lettre où il est dit : « Je fuis, mon père, un mariage odieux que votre ascendant finirait par m'imposer, et qui ferait le malheur de ma vie. Adieu! Puissiez-vous revoir bientôt

» Votre infortunée fille, Maria. »

M. Baffremann. — A la lecture de ce billet, je pris mes dispositions pour me mettre à la poursuite de ma fille dans la direction de la France.

Le juge. — Quelle circonstance vous faisait supposer qu'elle était à Paris plutôt qu'ailleurs?

M. Baffremann. — J'ai présumé qu'elle se réfugierait chez sa tante, ma belle-sœur, qui habite votre capitale et qui était opposée au projet de mariage que j'avais formé pour ma fille, projet dont la réalisation devait suivre mon retour. En outre, je me suis souvenu alors qu'il m'avait été parlé de je ne sais quel amour que ma fille aurait eu pour un Français et que j'avais regardé comme une fable, n'en ayant jamais rien remarqué.... Ah! par exemple, j'étais loin de croire que c'était monsieur!

Le juge. — Après?

M. Baffremann. — J'aurais poursuivi par la route de Belgique, mais j'ai rencontré une connaissance qui m'a affirmé avoir vu ma fille monter sur le dé-

barcadère à Cologne ; dès lors j'ai pris des informations de ce côté et j'ai appris qu'une jeune personne seule, et dont le signalement répondait à celui de mon enfant, s'était embarquée sur le *Prince-Royal-de-Prusse*. J'ai fait diligence, et j'ai découvert qu'une demoiselle, avec la même mise et le même signalement, avait pris la messagerie à Coblentz, en compagnie d'un jeune homme qui avait arrêté les deux places en même temps, sous le nom de *monsieur et madame Némorin*. Ce nom m'a frappé... c'était celui d'un voyageur avec qui j'avais passé la nuit et la matinée l'avant-veille, qui m'avait offert du jambon dans la voiture, et qui...

Le juge. — Le jambon ne vous aurait-il pas par hasard incommodé ?

M. Baffremann. — Nullement. J'ai dépeint mon homme ; c'était bien lui... Oui, monsieur que voilà.

Le juge. — Après?

M. Baffremann. — Je l'avais invité, comme une bonne connaissance de voyage, à venir passer quelques jours chez moi, et je me souviens qu'il avait refusé. Ce n'est que lorsque je lui ai parlé de ma fille qu'il a sur-le-champ accepté... Je puis le prouver par les personnes qui étaient sur le bateau.

Le juge. — Cette circonstance est importante. Poursuivez.

M. Baffremann. — C'est ce que je fis. Je poursuis encore, et il me fut facile de retrouver les traces des fugitifs à Mayence, à Spire, etc., où les registres d'auberge portaient tous : « Monsieur et Madame Némorin. » Vous voyez donc bien que c'est lui, car monsieur n'avait pas de femme quand je l'ai rencontré, et il en a emmené une de Cologne.

Le juge. — C'est vrai, et les preuves abondent Que répondez-vous à cela, accusé ?

Babylas. — Je réponds que je n'ai point enlevé la fille de M. Baffremann.

Le juge. — Vous êtes revenu pourtant avec une femme que vous faisiez passer pour votre épouse ?

Babylas. — Je l'avoue. C'est ma maîtresse que j'étais allé chercher à Cologne.

M. Baffremann. — Mensonge, monsieur le juge. J'ai rencontré à Strasbourg un de mes amis, qui a vu ma fille au bras de quelqu'un qui, d'après le portrait qu'il m'en a fait, ne pouvait être que monsieur. Il avait positivement reconnu Maria ; mais, comme il avait peine à s'expliquer sa présence en pareille compagnie, il s'était cru abusé par une ressemblance.

Babylas. — C'est peut-être, en effet, une ressemblance...

Le juge. — En ce cas, c'est facile à constater : vous n'avez qu'à représenter la femme avec qui vous êtes revenu de Cologne. Vous le pouvez sans peine, puisque c'est votre maîtresse. »

Babylas était pris au piége, et il aurait fallu, pour se tirer de ce mauvais pas, plus de sang-froid et d'adresse que le pauvre diable n'en possédait. C'est pourquoi, poussé à bout, il prit le parti de tout avouer, et raconta ce que vous venez de lire.

« Voilà la vérité tout entière, dit-il en terminant. Je vous jure que cette jeune fille m'était tout à fait inconnue et que je ne savais pas même son nom.

M. Baffremann. — Mensonge ! L'aubergiste de Spire m'a dit que vous la tutoyiez et que vous l'avez embrassée... C'est ignoble, monsieur... Cet homme déposera.

Le juge. — Vous voyez, accusé, que tous vos systèmes de défense sont battus en brèche. Vous feriez mieux d'avouer.

Babylas. — Que voulez-vous donc que j'avoue? Où aurais-je connu la fille de monsieur, puisque je n'étais jamais allé en Allemagne? Je puis le prouver, moi aussi.

M. Baffremann. — La belle avance ! monsieur loge précisément dans la maison où je descends quand je viens à Paris et que ma fille a habitée avec moi plusieurs semaines, il y a un an et demi.

Le juge. — En convenez-vous, accusé?

Babylas. — C'est vrai ; mais je persiste à soutenir que je n'avais jamais vu mademoiselle Maria Baffremann.

M. Baffremann. — Qu'en avez-vous fait, du moins? Rendez-moi ma fille !

Babylas. — Je vous ai dit et je répète qu'elle s'est séparée de moi dans la cour de l'hôtel des Postes, sans vouloir se laisser accompagner ; elle m'a dit seulement qu'elle allait chez sa tante.

Le juge. — Vous avez sans doute pris des informations chez madame votre belle-sœur ?

M. Baffremann. — Certainement. Mais elle est à la campagne, et par conséquent elle était absente la nuit en question. Vous voyez donc bien que monsieur ment. Est-il vraisemblable, d'ailleurs, que l'on quitte ainsi une femme avec qui on a voyagé depuis Cologne et que l'on a embrassée à Spire ?

Le juge. — C'est en effet d'une invraisemblance choquante.

Babylas. — Il y a, monsieur le juge, un moyen bien simple de suivre la piste de mademoiselle Baffremann, et ce ne devrait pas être à moi, prévenu, à l'indiquer à la justice. Mademoiselle est partie des Postes dans une voiture de place ; or la police a des moyens de retrouver le cocher.

Le juge. — C'est juste... Greffier, prenez note... Une question encore : Qui a payé, depuis Cologne, les dépenses du voyage ?

Babylas. — C'est moi qui soldais partout, puisque je passais pour le mari.

Le juge. — Il y avait donc bien enlèvement, en ce sens que vous étiez complice de la fuite, en fournissant les moyens de l'accomplir. C'est très-grave.

— Greffier, écrivez...

Babylas. — Vous ne me laissez pas le temps d'ajouter que mademoiselle Maria m'a forcé d'accepter le remboursement intégral de tous les frais faits pour elle.

Le juge. — Ainsi, elle avait soustrait des capitaux à son père, et vous vous êtes rendu complice de cette soustraction en acceptant une partie des fonds. C'est encore plus grave.... Greffier, écrivez. Votre position est fâcheuse, accusé. Ce père à qui vous offrez du jambon pour vous faire inviter à venir dans son domicile ; cette jeune personne que vous faites passer pour votre femme et qu'aujourd'hui vous dérobez à son père et à la justice... C'est terrible, accusé ! Ma foi, si les tribunaux français se déclarent incompétents pour un crime commis à l'étranger, vous pouvez vous attendre à être conduit de brigade en brigade à Cologne, où vous serez jugé en vertu des lois prussiennes... Greffier, vous ferez rechercher le cocher, si cocher il y a, ce dont je doute. — Gendarmes, reconduisez l'accusé.»

XIII.

JUSTIFICATION.

L'infortuné clerc était profondément abattu. En voyant tant de circonstances innocentes transformées contre lui, par un perfide hasard, en présomptions accablantes, il ne comprenait pas comment il pourrait se tirer de cette terrible accusation ; et, par moments, il arrivait même à se croire réellement coupable de rapt. « Si Maria ne se retrouve pas, je serai condamné sans aucun doute », se disait-il avec amertume. Et déjà il se voyait recommençant, les fers aux mains, entre deux gendarmes, ce fatal voyage, qui ne devait jamais être pour lui un voyage d'agrément... Aussi, malgré le vif intérêt qu'il portait à la jeune fille, désirait-il qu'on parvînt à la découvrir, afin que sa déposition le tirât du guêpier où la fatalité l'avait fourvoyé.

Puis, lorsqu'il songeait que c'était Luc Aymar qui lui avait attiré toutes ces traverses, le ressentiment de l'outrage du Ranelagh devenait plus violent encore : il trépignait de rage, et appelait à grands cris la liberté pour s'abreuver immédiatement de vengeance.

Le lendemain il promenait ses sinistres pensées dans la cour de la Conciergerie, lorsqu'il fut mandé par le magistrat, qui lui dit :

« La justice, à qui rien n'échappe, a eu l'heureuse idée de faire interroger tous les cochers qui se trouvaient en station près de l'hôtel des Postes la nuit de votre arrivée ; l'un d'eux a déclaré avoir conduit une jeune personne seule rue du Mail, 7; ce qui est en effet la demeure de la sœur de M. Baffremann ; mais cette dame était absente, circonstance qui a paru vivement contrarier la jeune personne. Le cocher a ajouté qu'elle s'est fait conduire alors à je ne sais plus quelle adresse, que vous pouvez voir du reste au dossier, et qui est celle d'un jeune homme aimé de mademoiselle Maria et favorisé par la tante. Celle-ci, à son retour de la campagne, qui a eu lieu hier, a rapproché le père et la fille, et a fait consentir M. Baffremann à un mariage qui arrange tout. La déclaration de mademoiselle Maria est de tous points conforme à la vôtre. Il n'y a donc plus de charges contre vous, et vous êtes libre. »

Babylas remercia le magistrat et regagna son domicile, où il trouva une lettre d'excuses de M. Baffremann, qui lui confirmait le récit du juge, et lui disait qu'il espérait, ainsi que sa fille, avoir le plaisir de sa visite, rue du Mail, 7, chez la tante. La révélation de l'amour de Maria et l'annonce de son prochain mariage avaient ulcéré trop profondément le cœur de Némorin pour qu'il songeât à mettre à profit cette invitation. Il n'avait qu'une pensée, la vengeance; il ne formait qu'un désir, celui de se trouver face à face avec cet atroce Aimar.

La rencontre fut de nouveau convenue pour le lendemain par un échange de lettres, et cette fois, de peur d'accident, Babylas ne coucha pas chez lui ; il ne put fermer l'œil et veilla avec sa haine.

XIV.

LE DÉNOUMENT.

A huit heures du matin, il y avait dans un coin du bois de Boulogne quatre témoins chargeant des pistolets et deux hommes placés à vingt-cinq pas l'un de l'autre.

Au moment où le signal allait être donné, une voix qui sortait d'un fiacre avançant au galop cria : « Arrêtez ! arrêtez ! » Puis une femme, se précipitant vers Luc Aimar, lui dit : « J'ai tout su par ta lettre que j'ai surprise, et par bonheur j'arrive ici à temps. Tu ne te battras pas ! »

Babylas regarda cette femme... C'était Aimée, je veux dire mademoiselle Maria.

Elle reprit en désignant Némorin :

« Monsieur est celui qui m'a conduite près de toi et à qui nous devons une reconnaissance éternelle.

— Quoi ! monsieur est.. . C'est vous qui... Ah ! monsieur, quel service vous m'avez rendu, et que je vous sais gré de votre généreux procédé ! Il est désormais impossible que je me batte contre vous. Tuez-moi, si vous voulez; souffletez-moi à votre tour, ou, si vous aimez mieux, je vais me souffleter moi-même... Mais faire feu sur vous, jamais! Je

n'aurai pas assez de toute ma vie pour vous remercier et vous bénir, car c'est à vous que je dois Maria et le bonheur.

— Il a raison, dit Maria, ce duel est impossible.

— Vous me rendrez cette justice, M. Némorin, que je n'ai pas voulu le fuir. La meilleure preuve, c'est que j'ai eu la force de passer à Cologne sans chercher à voir, ne fût-ce qu'une minute, celle que j'aime de toutes les forces de mon âme, et à qui j'ai laissé ignorer mon voyage. Mon temps vous appartenait tout entier, et je n'en ai distrait que ce qu'a réclamé le devoir sacré d'empêcher la ruine de mes commettants. La ruine de mes plus chères espérances, à moi, quoique non moins imminente, ne m'a pas arrêté un seul instant. »

Les témoins s'interposèrent. Luc Aymar fit de tout cœur des excuses dont il fallut bien que Babylas se contentât, et Maria, prenant les mains des deux adversaires, les réunit en une étreinte pacifique.

Un témoin restant à Chaillot, on s'empila six dans le fiacre de Maria; et Némorin, pour payer la course, changea le dernier écu des mille francs de la succession.

« Singulier voyage que j'ai fait là! disait Babylas; j'aurais pu l'accomplir aussi bien et à moins de frais en lisant tranquillement cet hiver mon *Guide* au coin du feu... C'est égal, j'irai revoir les rives du Rhin l'année prochaine. En attendant, il me fallait une satisfaction et je l'ai eue.

ALTAROCHE.





UN COEUR D'ACTRICE.

1765.

Un matin, vers dix heures, mademoiselle Luzy, de la Comédie-Française, fredonnait, dans son boudoir, à demi couchée sur un sofa, au coin du feu. On était alors au mois de septembre 1763; et, quoique la saison fût tiède encore, l'actrice, frileuse comme toutes les personnes nerveuses, avançait vers le brasier ses petits pieds frissonnants. Un jour tendre pénétrait dans le boudoir, le feu pétillait, et l'on n'entendait pas d'autre bruit que les frémissements de mille étincelles et les murmures de l'actrice blottie comme une chatte sur le sofa.

Une brochure, quelque manuscrit confié sans doute par un pauvre auteur, avait roulé jusqu'à terre; une corbeille pleine de rubans et de dentelles reposait sur un guéridon; la main de la nonchalante y puisait parfois quelque chiffon de satin qu'elle tortillait autour de son doigt; mille fleurs s'éparpillaient sur son corps mollement incliné, comme si la main d'un esprit invisible avait cueilli pour l'en parer les moissons odorantes du matin; les yeux de l'actrice se fermaient à demi et son regard humide semblait suivre dans les plis soyeux des tentures, au milieu des vases de porcelaine, entre mille guirlandes d'amours, une image charmante et fugitive qui souriait à son rêve et l'appelait.

Quand elle était ainsi seule à bâtir des châteaux en Espagne dans son boudoir, mademoiselle Luzy faisait répondre aux importuns qu'elle travaillait.

En ce moment un léger bruit retentit dans une pièce voisine : mademoiselle Luzy souleva ses paupières et pencha sa tête hors du sofa comme un oiseau surpris au nid. Le bruit augmenta; c'était comme le chuchotement rapide de plusieurs voix animées; la main de l'actrice chercha sur le guéridon, y prit une sonnette et l'agita.

« Qu'y a-t-il donc par là, Palmyre? demanda-t-elle à la camériste, dont la tête mutine venait de surgir derrière une portière.

— C'est un chevau-léger qui insiste pour parler à madame.

— Un chevau-léger! Je n'en connais point.

— C'est peut-être un dragon de la reine ou quelque officier de la maison du roi; Almanzor ne se connaît guère en uniformes. »

Almanzor, petit garnement haut tout au plus de quatre pieds, se glissa derrière la soubrette. Le drôle avait la mine la plus éveillée qui se pût voir; il arriva se mordant les lèvres pour ne pas rire et marchant sur la pointe du pied.

« Le royal-dauphin veut entrer à toute force, madame, dit-il; il prétend avoir des choses de la plus haute importance à vous communiquer.

— Le connais-tu?

— Ma foi, madame, il porte un grand chapeau rabattu sur le nez et un manteau qui monte jusqu'aux yeux. Je n'ai rien vu que le louis d'or qu'il m'a donné pour vous présenter sa requête.

— Au moins sais-tu son nom?

— Oh! pour cela, oui; il me l'a dit.

— Parle donc vite, méchant vaurien!

— Il s'appelle M. de Mercieul.

— M. de Mercieul! s'écria l'actrice, qui d'un bond se trouva sur pied. Mais il était encore ici il y a une heure à peine! N'importe, introduis-le et au plus tôt. »

Un instant après M. de Mercieul entrait dans le boudoir; mademoiselle Luzy fit un signe, Palmyre et Almanzor disparurent, et l'actrice demeura seule avec le visiteur.

A peine les plis de la portière se furent-ils abaissés sur la soubrette et le petit laquais, que mademoiselle Luzy s'élança vers M. de Mercieul.

« Quel mystère, s'écria-t-elle, vous oblige à vous cacher? »

L'étranger laissa tomber son manteau.

Mademoiselle Luzy repoussa la main que dans son empressement elle avait déjà prise et se recula vivement avec un petit cri d'oiseau effarouché.

Elle avait devant les yeux un inconnu de bonne mine, revêtu du costume des gardes-du-corps.



« Monsieur, est-ce une plaisanterie, et que prétendez-vous? dit la comédienne en prenant un petit air de majesté offensée.

— Veuillez me pardonner, mademoiselle, répondit le garde-du-corps; si j'ai insisté pour pénétrer jusqu'à vous, c'est que j'ai à vous parler de choses importantes qui ne souffrent aucun retard.

— Quelque déclaration, pensa mademoiselle Luzy; mais elle reprit tout haut : Ces choses si importantes qui ne souffrent aucun retard, exigeaient-elles aussi que vous prissiez le nom d'un gentilhomme de mes amis?

— Ma foi, mademoiselle, je prends mon bien où je le trouve. Le nom de M. de Mercieul est le mien.

— Quoi!...

— Henri est mon cousin. S'il ne vous a jamais parlé de Gonzague de Mercieul, permettez qu'il se présente lui-même devant vous. »

Mademoiselle Luzy sourit et s'inclina; puis elle reprit :

« Je vous connaissais de nom, mais je vous croyais en mission quelque part.

— C'est-à-dire que je chassais en Bourgogne, chez notre oncle le mestre-de-camp ; je suis de retour depuis cinq ou six jours à peu près. Vous comprenez maintenant pourquoi je me suis servi de mon nom pour forcer votre porte ; on me l'a dit tout-puissant en ces lieux ; mes prévisions ne m'ont pas trompé. Quant au mystère dont vous parliez tout à l'heure, il avait pour motif de me déguiser aux yeux de mon bienheureux cousin, si, par hasard, il avait été près de vous. Était-ce là une précaution inutile?

— Non vraiment, car il me quittait à peine lorsque vous êtes entré.

— Voilà une visite que mon cher Henri a dû commencer bien tard ou bien tôt. Elle me fait espérer que vous m'écouterez avec attention ; les choses que j'ai à vous dire concernent mon cousin.

— Je suis tout oreilles, monsieur.

— Henri vous aime, mademoiselle, reprit le garde-du-corps en s'asseyant près de l'actrice sur le sofa.

— Je le crois du moins, et ça revient au même.

— Maintenant que je vous vois, j'en suis certain. C'est un bien grand malheur, mademoiselle !

— Le trouveriez-vous si vous étiez à sa place? répondit mademoiselle Luzy en jetant un regard coquet sur la glace qui reflétait sa gracieuse silhouette?

— Bien davantage encore. J'aurais trop grand' peur de vous perdre et je pleurerais votre infidélité le reste de ma vie.

— Mais en attendant cette perfidie dont si galamment vous me prêtez l'intention, le malheureux de qui nous parlons n'aurait-il pas eu quelques jours de bonheur?

— Achèteriez-vous un paradis de quatre mois au prix d'un enfer de vingt ans, mademoiselle?

— Si c'est un enfer de me perdre, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on reste au paradis le plus qu'il est possible?

— Tenez, mademoiselle, jouons cartes sur table; si nous causions long-temps comme ça, vous me prouveriez que j'ai tort et ce n'est pas mon affaire. Je me suis mis dans la tête qu'Henri ne devait plus vous aimer, et, mordieu, je n'en aurai pas le démenti, dussé-je y laisser mon nom !

— Prenez garde, vous courriez grand risque de ne plus vous appeler du tout. Au moins, pour mener à vos fins cette vilaine entreprise, ne comptez-vous pas sur moi, j'imagine?

— Mais au contraire! je ne sais que vous qui puissiez accomplir ce miracle.

— Je puis bien, en y mettant un peu de bonne volonté, parvenir à me faire aimer; mais je ne suis pas aussi sûre de me faire détester. Et d'ailleurs, est-ce bien nécessaire?

— Indispensable, mademoiselle. C'est dans les coulisses de l'Opéra-Comique qu'Henri a commencé de vous aimer. Cet amour vous a suivie à la Comédie-Française ; il est en train de vous suivre au bout du monde. Quant à vous, mademoiselle, depuis quand, s'il vous plaît d'excuser mon indiscrète curiosité, répondez-vous à ses feux?

— Oh ! il y a un temps inouï! cinq ou six mois, je crois.

— Et combien de temps pensez-vous que cette belle flamme puisse durer encore?

— Tant que ça brûlera. Toujours peut-être.

— Mettons encore cinq ou six mois. Ça fera un an en tout ; après quoi Henri restera avec un regret de plus et un héritage de moins.

— Un héritage! voilà un mot bien grave.

— Il doit vous prouver que ma démarche elle-même est sérieuse. Ce qui me reste à vous dire est fort délicat, mademoiselle, et je ne sais comment m'y prendre?

— Parlez tout net, monsieur, franchement et sans phrases; point de diplomatie surtout ; un garde-du-corps contre une comédienne, vous ne seriez pas de force.

— Sachez donc que mon oncle, le mestre-de-camp dont je vous parlais tantôt, prétend marier Henri.

— Ah ! mon Dieu !

— Et mon cher cousin ne consentira jamais à ce mariage, tant que vous l'aimerez. La demoiselle noble qu'on veut lui faire épouser apporte en dot un bon million et les épaulettes de colonel.

— Voilà une charmante personne.

— Vous en douterez encore moins, quand vous saurez qu'elle est parente du ministre de la guerre, et qu'en faveur de cette union mon oncle assure son héritage à M. Henri de Mercieul. Ah! si vous pouviez enchaîner votre cœur, je serais le premier à dire à mon cousin que tous ces biens ne valent pas la possession de votre personne, mais oseriez-vous bien jurer que vous lui serez constante à jamais?

— Ah! monsieur! qu'un serment téméraire nous expose à pécher !

— Ne pensez-vous donc pas que la chose mérite la peine d'être prise en considération?

— Plus que cela même, j'estime qu'elle doit être faite.

— Ainsi, vous consentirez à ne plus aimer le chevalier, mon cousin.

— Je ne dis pas cela ; depuis qu'on veut me l'enlever, il me devient plus cher encore ; mais je lui suis assez attachée pour lui fermer ma porte quand il se présentera.

— Eh! mademoiselle! il rentrera par la fenêtre.

— C'est vrai. Si je lui écrivais que je pars ?

— Dans cinq minutes il serait ici.

— Dois-je lui faire supposer que j'en aime un autre ?

— Il ne le croira pas. Henri est un peu fat.

— Pauvre garçon ! Trouvez donc un moyen.

— Il en est un ; mais l'adopteriez-vous ?

— Est-il praticable ?

— On ne peut pas plus facile. Cette infidélité dont vous parliez tout à l'heure, il faut la lui prouver.

— Quoi ! vous voulez que je trahisse ce pauvre Henri ?

— Oh ! pour l'obliger seulement. C'est une bonne action dans laquelle bien des gens seraient charmés de vous aider.

— En connaîtriez-vous quelqu'un par hasard ? demanda mademoiselle Luzy avec un malin sourire.

— J'en connais mille ; mais je ne pense qu'à un seul. »

La comédienne partit d'un éclat de rire, puis, froissant ses petites mains l'une contre l'autre, elle reprit :

« Ah ! si je consentais à ce que vous me dites, quelle preuve d'amour ne donnerais-je pas à Henri !

— La plus belle de toutes ; et moi, son cousin, je vous en aurais une éternelle reconnaissance. »

Le garde-du-corps se pencha sur une toute petite main blanche qui chiffonnait un nœud de ruban et la baisa avec tout l'esprit qu'aurait pu mettre dans cette muette déclaration M. Baron, de la Comédie-Française.

L'actrice s'inclina, non sans rougir légèrement, et le comte Gonzague de Mercieul se retira.

Quand mademoiselle Luzy se trouva seule, elle demeura un instant silencieuse, la tête appuyée sur sa main, puis elle se leva vivement, écarta les boucles de cheveux qui voilaient son front, et se courbant vers la glace qui lui renvoyait son frais sourire :

« Allons, dit-elle du bout des lèvres, le sauver de cette manière, c'est au moins original. »



Or, tandis que ces choses se passaient dans le boudoir de la comédienne, M. Henri de Mercieul chassait à courre aux environs de Satory. Bien qu'il y eût nombre de femmes élégantes galopant après le cerf dans les bois, le jeune amoureux n'en voyant aucune qui fût à comparer à made-

moiselle Luzy; il est même à croire qu'il n'y prenait pas garde.

« C'est vraiment dommage, disait la fille d'un conseiller au parlement nouvellement mariée à un capitaine de vaisseau, qu'un si charmant cavalier s'oublie au point d'aimer une fille de théâtre! »

Mais si le charmant cavalier entendait ces propos, il ne s'en souvenait guère, et il le prouva bien en quittant la fête au moment où le bal s'ouvrait après la chasse.

Mademoiselle Luzy était encore à la comédie lorsque Henri se présenta chez elle. Almanzor, qui connaissait les habitudes du gentilhomme, lui ouvrit la porte du boudoir. Les fleurs semées le matin par sa maîtresse se fanaient sur le tapis, le feu pétillait dans le foyer, et les coussins du sofa gardaient encore les molles empreintes du joli corps qui les avait pressés.

Henri s'étendit sur le meuble coquet, tisonna le brasier, laissa tomber sa tête sur la soie, ferma les yeux, et, murmurant tout bas le nom chéri de son amante, s'abandonna aux douces illusions du silence et du souvenir. Ses membres, fatigués par un violent exercice, se baignaient dans une atmosphère de senteurs enivrantes; une mollesse invincible détendait ses nerfs; mille rêves confus flottaient dans son esprit; déjà, quand il soulevait les paupières, ses regards noyés saisissaient vaguement les formes indécises des bergères en panier courant sur les trumeaux, et bientôt il s'endormit profondément.

Des songes aimés faisaient éclore un sourire radieux sur ses lèvres, lorsqu'une des portières souleva ses plis flottants. Était-ce un rêve ou une réalité? une main d'albâtre écartait la soie lentement, et dans l'obscure clarté du boudoir le fantôme charmant d'une femme se glissa. Timide, elle s'avança vers le beau dormeur, retenant son haleine et frôlant à peine le tapis du bout de son pied de fée. Si quelque flamme rayonnant du foyer illuminait les tentures et faisait s'entr'ouvrir les paupières du jeune homme, il voyait à la lueur de l'éclair comme une ombre pâle se pencher sur son front; soudain il abaissait les cils, afin de ne pas effaroucher le doux rêve de la nuit, et le sommeil étendait de nouveau ses voiles sur son cœur. Un instant il crut sentir la tiède pression d'un baiser sur son front, mais les lèvres invisibles l'effleurèrent comme l'aile rapide d'un papillon, et bientôt le fantôme s'évanouit avec la dernière flamme du brasier.

Cependant un bruit de chevaux piaffant sur les dalles réveilla M. de Mercieul. Il se leva; autour de lui la nuit était profonde; un hennissement partit de la cour. Henri courut vers la fenêtre et poussa les rideaux. A la porte de l'hôtel un carrosse attelé semblait attendre un voyageur. Bientôt, sous les clartés pâles de la lune, passèrent une jeune femme et un jeune homme au bras l'un de l'autre. Tout le sang de ses veines reflua vers le cœur d'Henri. La femme sauta comme un oiseau dans la voiture, le cavalier la suivit; le postillon fit claquer son fouet, les chevaux frappèrent le sol de leurs sabots retentissants, et tout s'effaça comme une apparition.

Henri passa les deux mains sur son visage; ainsi qu'un homme atteint par le vertige, il chancelait sur ses jambes; puis brusquement il saisit au hasard une sonnette et l'agita vivement.

Palmyre accourut un flambeau à la main.

« Ta maîtresse, où donc est-elle? s'écria M. de Mercieul.

— Monsieur le chevalier le sait bien, répondit la soubrette. Mademoiselle a dû le lui dire avant de partir.

— Partie! elle? Elle est partie?

— Mademoiselle est entrée dans le boudoir où M. le chevalier l'attendait; puis elle s'est éloignée, a pris sa mante, et, les chevaux de poste étant arrivés, elle est partie.

— Avec qui? demanda M. de Mercieul pâle comme un mort.

— Je l'ignore.

— Sais-tu du moins où elle est allée?

— Mademoiselle n'en a rien dit. »

Henri se sentait défaillir. Elle était venue, il avait senti ses lèvres sur son front, et il ne l'avait pas retenue! Faisant un effort violent sur lui-même, il écarta Palmyre, franchit d'un bond l'antichambre, descendit dans la cour et sauta dans la rue. Une voiture roulait dans l'éloignement. Henri s'élança du côté d'où venait le bruit; mais bientôt il s'éteignit dans la distance, et l'amoureux, ne sachant où courir, brisé par la fatigue et la douleur, tomba presque évanoui sur une borne, où il se prit à fondre en larmes.

Le lendemain, il se réveilla dans son appartement sans savoir comment il y était arrivé. Toutes ses alarmes lui revinrent avec le souvenir; il se dirigea vers la demeure de mademoiselle Luzy. On ne l'avait point encore revue; trois jours se passèrent sans nouvelles. Vers la fin du quatrième, Henri apprit, dans les coulisses de la Comédie-Française, que la fugitive avait demandé et obtenu un congé le soir même de son départ. Il lui écrivit dix lettres; elles restèrent toutes sans réponse. Au bout d'une semaine, M. Gonzague de Mercieul entra dans la chambre de son cousin. Henri, la tête entre ses mains, parlait tout haut. Gonzague s'arrêta sur le seuil pour écouter. C'était une épître que l'amoureux venait de composer sur l'inconstance.

Le garde-du-corps pensa que le malade allait mieux, puisqu'il rimait.

« Tu penses donc toujours à... elle »? dit Gonzague. Le nom de mademoiselle Luzy n'avait pas pu

sortir de ses lèvres : un soupir, peut-être un remords, l'avait étranglé.

« Toujours, répondit Henri de la voix d'un martyr.

— Une infidèle ne mérite pas tant de regrets, dit le garde-du-corps en s'asseyant d'un air de compassion hypocrite auprès de sa victime. Il faut l'oublier.



— C'est impossible ! Tu ne la connaissais pas, toi !

— Mais au contraire.

— Tu l'avais donc vue ?

— Une ou deux fois à la Comédie-Française ; oh ! de fort loin, se hâta de répondre le traître.

— Que de charmes ! Que de grâces ! Que d'esprit !

— Certainement elle a... elle doit avoir tout cela, mais enfin il y a d'autres femmes sur la terre.

— Il n'y en a qu'une pour ceux qui l'ont aimée. Si tu l'avais aimée, tu comprendrais cela. »

Gonzague baissa les yeux ; il y eut un instant de silence pendant lequel le garde-du-corps tambourina sur les vitres la marche des mousquetaires gris. Puis tout à coup il s'écria comme un homme qui prend un parti décisif :

« Morbleu ! mon cher, il n'y a qu'un remède à ce malheur : il faut te marier.

— Me marier ? répliqua le cousin tout étourdi de la proposition.

— Un million, un régiment et deux beaux yeux font oublier bien des trahisons », continua le garde-du-corps. Et, sans donner à son cousin le temps de répondre, il accompagna de mille superbes commentaires ce merveilleux début.

Le million et les beaux yeux étaient d'une médiocre importance pour un cœur épris, mais le régiment éblouit le chevalier.

Tout en parlant, Gonzague s'anima ; il se montra délicat dans la peinture des grâces virginales de la jeune inconnue qu'on destinait à Henri ; il fut magnifique dans la description des fêtes dont l'hôtel de Mercieul deviendrait le théâtre, grâce au million de la fiancée, mais surtout il déploya une superbe éloquence lorsqu'il fit manœuvrer aux regards d'Henri le régiment de Saintonge qui devait lui être offert en cadeau de noces. Une perfide comédienne, qui ne craignait pas de trahir l'amour le plus tendre, méritait-elle bien qu'on lui sacrifiât tant et de si belles choses, une femme, une fortune, des épaulettes ?

« C'est, ma foi, vrai ! s'écria Henri subjugué par la verve de Gonzague et la magnificence de cette péroraison.

— Sans doute ! reprit l'autre. Ma voiture est en bas. Allons rendre visite à la jeune personne ! Une visite n'engage à rien ; si elle ne te plaît pas, hé bien ! tu seras toujours libre de refuser.

— Certainement.

— Prends ton épée et partons.

— Me voilà prêt ; mais ne va pas croire au moins que j'accepte.

— Je n'y compte guère.

— Je suis même très-décidé à me laisser mourir de chagrin.

— C'est entendu.

— Et ce que j'en fais n'est que pour t'obliger.

— Je n'en disconviens pas. »

Tout en causant de la sorte, les deux cousins montèrent en carrosse et prirent le chemin d'un beau château situé à douze ou quinze lieues de Paris, aux environs de Rambouillet.

Huit jours après, M. le chevalier Henri de Mercieul épousait, en présence de son cousin et de son oncle, le mestre de camp, mademoiselle Élisabeth de la Gondraie. Le matin même, le ministre de la guerre avait expédié le brevet de colonel du régiment de Saintonge au jeune mari, qui ne pensait plus du tout à mourir.

M. de Mercieul présenta sa femme à la cour; elle était jolie et spirituelle; on lui fit bon accueil, et ce fut d'abord à Paris, à Versailles où la cour habitait, à Fontainebleau où le régiment du nouveau colonel avait ses cantonnements, une vie de fêtes et de plaisirs. Mais à quelque temps de là, Henri dut intervenir dans une affaire de famille d'où dépendait le bonheur d'une personne à laquelle il était tendrement affectionné. Cette personne était madame de Gonzague de Mercieul, sa cousine.

Six mois avant l'union d'Henri avec mademoiselle de la Gondraie, Gonzague s'était lui-même marié à une jeune personne d'un grand nom qui n'avait pour toute fortune que la protection d'une parente fort considérée à la cour. L'avenir de Gonzague dépendait de cette dame, qui, en retour de ses bontés, ne demandait rien que le bonheur de sa filleule. Durant quelques mois, Gonzague répondit aux vœux de sa protectrice; mais depuis cinq ou six semaines un changement aussi brusque qu'inattendu était venu troubler les joies de la jeune femme. Gonzague semblait ne plus l'aimer; il restait souvent plusieurs jours sans la voir. A peine répondait-il à ses caresses, et quand il rentrait au logis conjugal, après des absences inexpliquées, c'était pour remplir sa bourse et s'éloigner au plus tôt.

Un jour Henri surprit sa cousine tout en pleurs et il apprit toute la vérité.

« Ce n'est pas seulement sur mon bonheur détruit que je pleure, disait-elle, mais c'est encore sur l'avenir de Gonzague; si la duchesse de N.... devine mes alarmes, elle lui retirera sa protection et mon mari n'aura plus que des disgrâces à attendre de la cour. »

Henri épia les démarches de Gonzague; bientôt il ne put pas douter qu'une maîtresse inconnue ne fût la cause de son brusque changement. Mais quelle était cette maîtresse? Henri questionna vainement les laquais de son cousin; ils ne savaient rien. Les gardes-du-corps eux-mêmes ne purent lui donner aucun renseignement. Quant à s'adresser à Gonzague, il n'y fallait pas penser. Au premier mot, il tournait les talons.

Henri ne se tint pas pour battu; il s'embusqua au coin des rues, s'attacha aux pas de son cousin comme un jaloux aux pas de sa maîtresse et finit par découvrir que trois ou quatre fois par semaine il sortait à cheval par la porte Saint-Honoré, gagnait la campagne et disparaissait derrière les murs d'un jardin dont la porte s'ouvrait sur la route de Saint-Germain.

Henri investit la place dont le génie familier se cachait à tous les yeux. Il commença d'abord par oublier quelques louis dans la main d'un jardinier qu'il se proposait de faire jaser; le jardinier prit les louis et ne parla pas. Henri comprit que son cousin payait mieux et plus souvent. Il abandonna cette partie de la garnison et se tourna du côté des femmes. De ce côté-là il y avait une petite fille qui allait et venait autour des charmilles, chantant comme un pinson. Henri cette fois ne tira rien de ses poches, mais embrassa la belle enfant sur les deux joues.

« Ta maîtresse est-elle visible? dit-il après.

— Dame! monsieur, elle l'est pour ceux qui la voient, répondit la petite fille en montrant ses dents blanches à travers un sourire.

— Parbleu! reprit le chevalier que les deux baisers avaient mis en verve, je ne suis pas venu de Paris tout exprès pour apprendre ce que je sais.

— Alors, monsieur, il ne fallait pas me le demander.

— Tu es un petit diable aussi joli que rusé, ma charmante, mais, tiens, prends ce bout de papier, fais lire à ta maîtresse le nom que j'écris dessus; elle comprendra tout de suite que je viens de la part de son meilleur ami et s'empressera de me recevoir. Va! »

La petite fille prit le papier, regarda le chevalier, hésita et partit enfin après un troisième baiser.

« J'en étais sûr! pensa M. de Mercieul quand il vit revenir la messagère. Le nom devait être un passeport.

— Eh bien! dit-il à la petite fille qui accourait toute essoufflée, faut-il que j'entre?

— Suivez-moi bien vite. Ma maîtresse est fort pressée de vous voir, » répondit l'enfant.

Cinq minutes après Henri passait la porte d'un boudoir où sur un sofa de damas rose une femme en déshabillé de soie tourterelle était à demi couchée.

« Bonjour, Henri, » dit-elle au chevalier en lui tendant la main.

Le chevalier poussa un cri. Il était devant mademoiselle Luzy.

« Eh bien ! reprit la comédienne. Est-ce ainsi que dans le régiment de Saintonge on aborde ses amies ? Voilà dix secondes que vous me regardez et vous ne m'avez pas encore embrassée ? Faut-il que je commence ? »

Elle aurait pu parler un quart d'heure encore avant que M. de Mercieul fût en état de lui répondre ; peut-être même sa stupéfaction eût-elle duré plus long-temps s'il n'avait senti sur ses joues les lèvres embaumées de l'actrice.

« Perfide ! s'écria-t-il ; est-ce bien vous que je revois ?

— Ah ! mon Dieu ! reprit mademoiselle Luzy, de quel air vous me dites cela ! serait-ce donc pour m'adresser de ces beaux compliments que vous avez pris la peine de galoper jusqu'ici ? »

Le sang-froid de l'actrice étourdit le chevalier ; il fit un effort désespéré pour surmonter son trouble, et, d'une voix plus calme, il ajouta :

« Non, mademoiselle, un motif plus sérieux m'a conduit ici ; si j'avais su que mademoiselle Luzy se trouvât dans ce logis, peut-être aurais-je moins insisté pour y entrer ; mais, puisque j'y suis, veuillez me permettre de vous expliquer la cause de ma visite.

— C'est inutile. Je la connais.

— Vous la connaissez ?

— Vous en faut-il la preuve ? Écoutez-moi. Vous avez appris qu'un aimable gentilhomme languissait dans les fers d'une nymphe inconnue, comme dirait M. Dorat. Le gentilhomme, un garde-du-corps si vous voulez, tout entier à son nouvel amour, négligeait sa jeune femme. Ne sachant à qui conter sa peine et se gardant bien d'en rien dire à une fort respectable douairière dont la colère pouvait briser l'avenir du bel ingrat, la pauvre abandonnée a choisi son cousin pour confident, et le confident, plein d'un tendre zèle, est accouru jusque dans l'ermitage de la mystérieuse enchanteresse pour lui redemander le cœur de l'inconstant. Est-ce bien cela ? »

Henri ne put répondre que par un geste muet. Il était assez tenté de croire qu'une fée avait pris la forme de mademoiselle Luzy.

« Parfaitement, reprit la comédienne, vous vous asseyez et votre front se déride ; la fureur a fait place à la surprise ; que sera-ce donc lorsque je vous avouerai que votre visite était attendue, j'ajouterai même espérée ? On revoit toujours avec plaisir un ancien ami. Le mariage ne vous a pas changé, Henri.

— Mademoiselle, s'écria le chevalier, est-ce votre dessein de me railler après m'avoir trahi ?

— Puisque le souvenir du passé vous trouble si fort, parlons du présent. Il y a donc une âme bien affligée au château de Mercieul ?

— C'est parler avec beaucoup de légèreté d'un sujet pénible pour tous ceux de mon nom, mademoiselle ; vous aviez le cœur plus compatissant autrefois.

— Mon Dieu ! que vous prenez tragiquement les choses. Je ne suis pourtant pas bien féroce. Voyons, parlez vous-même. Que voulez-vous que je fasse ?

— La solitude où vous vous êtes renfermée me fait croire à une si vive passion, que je n'oserais jamais vous proposer le seul remède....

— Je vous entends ! Je n'y vois point d'obstacles de mon côté....

— Vous ne l'aimeriez pas ? interrompit le chevalier avec transport.

— Si j'avais quelque vanité, mon pauvre Henri, voilà un cri qui me ferait croire à un peu d'amour. Ne me regardez donc plus avec ces yeux-là, ou je finirai par être sûre que toute rancune s'en est allée. Où en étais-je donc ?.... ah ! au remède.... S'il ne s'agissait que de moi, ce serait une chose bientôt faite ; mais il y a lui qui m'aime.

— En peut-il être autrement ? murmura le chevalier entre deux soupirs.

— Et il est homme à m'adorer toujours, si je lui en laisse le temps. Cependant il n'est rien que je ne sois disposée à faire pour cette chère cousine que je ne connais pas, et aussi pour vous que je connais un peu. Cherchez donc avec moi. »

— Je ne sais que vous conseiller.

— Vraiment, vous ne trouvez rien ?

— Rien.

— Alors c'est moi qui trouverai ! Votre main, Henri, et suivez-moi.

Trois ou quatre heures après cette scène, un cavalier arrêtait devant la porte du jardin un cheval tout écumant ; il en jeta la bride au jardinier incorruptible que nous connaissons et se dirigea vers le pavillon. Il était vide et silencieux. Après avoir vainement parcouru les appartements, Gonzague de Mercieul, car c'était lui, redescendit lestement au rez-de-chaussée, où il finit par découvrir Almanzor gravement assis devant un pot de confitures qu'il achevait.

« Ah ! çà, drôle, que fais-tu là, tandis que je carillonne depuis une heure ? s'écria le chevalier. Ne m'entendais-tu pas ?

— Au contraire, monsieur le comte ; mais comme il n'y a personne dans la maison, je croyais que c'était le vent qui s'amusait avec les sonnettes.

— Comment personne, et ta maîtresse ?

— Oh ! elle est partie.

— Seule ?

— Non pas ; les routes ne sont pas sûres, et ma maîtresse a trop peur de voyager seule la nuit.

— Qui donc l'accompagne ?

— Ma foi ! je crois bien avoir vu quelque part le cavalier qui lui donnait la main ; mais il commen-

çait à faire obscur quand ils sont montés en voiture; et je ne l'ai pas bien reconnu.

— Ah! tu dis qu'ils sont partis en voiture?

— Dans celle de monsieur le comte.

— De quel côté se sont-ils dirigés? demanda Gonzague pâle de colère.

— Je n'en sais rien, et puis monsieur le comte sait bien que le chemin bifurque à cinq minutes d'ici. On peut aller à Versailles comme à Paris.

Gonzague comprit qu'il n'avait rien à espérer d'Almanzor; il sortit brusquement du pavillon, sauta sur son cheval et partit ventre à terre.

Sa course effrénée le conduisit à Paris au logis de la comédienne; mais il eut beau frapper, personne ne répondit. Cependant une lumière rapidement aperçue derrière les persiennes et rapidement éteinte au premier coup lui donnait à croire que l'hirondelle était rentrée au nid.

Gonzague mesurait déjà la façade de la petite maison pour voir si aucun balcon n'aiderait l'escalade qu'il méditait, lorsque le souvenir d'une certaine porte secrète, dont il devait avoir la clef quelque part, lui revint à l'esprit. Il tourna autour de la maison et trouva la porte qui était pratiquée dans le coin d'une arrière-cour. Mais il n'avait pas la clef sur lui, et il ne fallait pas penser à franchir le mur. Quant à la porte, elle ne bougea non plus qu'une borne sous les efforts désespérés du comte. Las enfin de se meurtrir les mains et les épaules, Gonzague prit le parti de courir à son hôtel, où certainement la clef devait être serrée dans quelque tiroir. Le cheval ruisselant de sueur et rendu de fatigue dut encore galoper.

Mais Gonzague bouleversa vingt tiroirs avant de mettre la main sur cette clef, et quand il retourna au logement de mademoiselle Luzy il faisait jour déjà.

Empaqueté dans un grand manteau qui lui donnait la mine d'un étudiant espagnol, le comte se glissa dans la cour sans être aperçu. Les fenêtres étaient clauses et tout semblait dormir dans la maison. Un escalier dérobé conduisit le jaloux jusqu'aux appartements de la comédienne; autour de lui tout était silencieux. La crainte lui vint que, tandis qu'il courait à son hôtel, la perfide et son complice ne se fussent échappés; cette pensée lui fit pousser brusquement la porte du boudoir où une première fois, six semaines auparavant, il avait pénétré, et il se trouva nez à nez avec Henri de Mercieul qui s'apprêtait à battre en retraite.

Mademoiselle Luzy avait tout prévu, sauf la petite clef.

Les deux cousins reculèrent l'un l'autre à leur aspect. Un instant ils se regardèrent à la pâle clarté qui filtrait entre les rideaux baissés.

Enfin le comte éclata.



« Morbleu! monsieur le chevalier, vous m'en rendrez raison! s'écria-t-il.

— Quoi! c'est vous qui m'appelez en duel? La provocation est plaisante!

— Votre conduite ne l'est guère, mordieu! et j'en tirerai une éclatante vengeance.

— Ah! çà, monsieur le comte, reprit le chevalier dont la tête commençait à s'échauffer, il me semble que, si l'un de nous a quelque satisfaction à exiger de l'autre, c'est à moi que ce droit revient.

— La prétention est au moins singulière. Je vous

ai donné un million et un régiment; de quoi diable vous plaignez-vous?

— Et moi je vous rends la protection d'une parente qui d'un mot peut vous perdre; à quel propos vous fâchez-vous?

— Assez de paroles, mon beau cousin; nos épées s'entendront mieux et plus vite.

— Vrai Dieu! monsieur le comte, votre proposition me ravit.

— Au point du jour donc, au bois de Vincennes.

A peine les deux rivaux avaient-ils franchi la porte qu'un rideau s'entr'ouvrit, et mademoiselle Luzy, les bras nus sous un peignoir blanc, parut dans le boudoir.

« Les fous! dit-elle avec un joli rire argentin, si je les laissais faire, ils seraient capables de se massacrer l'un l'autre. Heureusement que j'étais là et que j'ai tout entendu. Oh! les hommes sont-ils singuliers! reprit-elle en chiffonnant du bout de ses doigts les boucles mutines qui s'échappaient de son bonnet! En voilà un, le comte, à qui je donne une preuve d'amour toute semblable à celle que j'ai donnée d'après ses propres conseils à son cousin, et il se fâche! Conçoit-on rien à cela? »

Mademoiselle Luzy interrompit ses réflexions philosophiques sur l'originalité des hommes en matière de galanterie pour écrire deux billets. Après qu'elle eut signé elle sonna.

« Palmyre, dit-elle à la soubrette, ce billet à monsieur le comte de Mercieul et cet autre à monsieur le chevalier. »

Une heure après, au détour d'une rue, Gonzague rencontrait Henri.

« Parbleu! cher cousin, cela se trouve à merveille! J'allais chez vous, s'écria le garde-du-corps.

— Et moi je courais à votre hôtel.

— Voyons, chevalier, tenez-vous beaucoup à me pourfendre? Quant à moi, je vous avoue que depuis ce matin j'ai fort médité sur notre duel. Bref, je ne tiens plus guère à vous tuer.

— Et puis, cher cousin, ce n'est pas d'un très-bon goût.

— C'est tout au plus bon pour des hobereaux. Je ne conçois pas comment j'ai pu avoir un instant cette pensée. Si donc vous ne m'en voulez plus...

— Puisque vous retirez votre provocation!

— Entre cousins, et pour une coquette! ah! fi!

— Touchez donc là, Gonzague.

— Embrassons-nous, Henri.

— La peste m'étouffe si je revois la comédienne!

— La fièvre me serre si je ne vous imite pas!

— Adieu, je cours chez le ministre.

— Et moi chez ma femme. »

Vers le coucher du soleil, deux cavaliers, après être sortis par la porte Gaillon, se trouvèrent botte à botte, comme ils allaient franchir le pont Arcans, juste à l'endroit où la rue de Provence rencontre aujourd'hui la Chaussée-d'Antin, qui était alors un terrain vague, semé de potagers et de petites maisons.

« Henri!

— Gonzague! s'écrièrent à la fois les deux cavaliers.

— Moi-même, se hâta de répondre le chevalier, je vais à Versailles, où le ministre s'est rendu pour prendre les instructions du roi; mais, comme je n'ai affaire au château que vers onze heures, je suis un chemin de traverse.

— Parbleu! je fais aussi comme vous l'école buissonnière; je suis attendu à Verrières, chez monsieur le duc d'Harcourt, mais je n'y arriverai pas avant d'avoir touché à Courbevoie, où un garde-du-corps de mes amis est malade d'une chute de cheval. »

Les deux cousins cheminèrent cinq minutes ensemble, frappant les arbres de leurs houssines; au premier sentier l'un prit à droite, l'autre à gauche.

Une heure après, on pouvait voir à la pâle clarté du crépuscule deux cavaliers courant bride abattue dans la direction d'une maison de plaisance à demi cachée comme un nid dans un massif de feuillage. Ils arrivaient avec une égale vitesse, courbés sur leurs chevaux. Quelques bonds les amenèrent en un instant au point où les deux sentiers se confondaient.

« Gonzague!

— Henri! »

Les chevaux retenus s'arrêtèrent brusquement.

« Est-ce ici la route de Versailles, chevalier? s'écria Gonzague.

— Est-ce ici le chemin de Verrières? mon cher comte? reprit l'autre.

— Au diable la dissimulation! continua le garde-du-corps. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous cacher une vérité dont votre amour-propre souffrira; mais en amour, mon cher, la victoire est voisine de la défaite. Puisqu'il faut tout vous dire, je vais chez mademoiselle Luzy, où je suis appelé.

— Et je m'y rends aussi sur une invitation.

— C'est une excellente plaisanterie; mais vous me permettrez d'ajouter toute créance à ce billet. Parbleu! je l'ai là dans ma poche; lisez vous-même, Henri. Sans rancune, au moins. »

Henri prit le papier. Aux premiers mots il partit d'un éclat de rire.

« Si je n'étais sûr d'avoir encore sur moi certaine lettre de mademoiselle Luzy, je croirais vraiment l'avoir laissée entre vos mains, dit-il. Attendez donc que je cherche. Ah! la voici. Lisez vous-même, cher Gonzague, et sans rancune au moins. »

Le garde-du-corps ouvrit le papier; à la première ligne il se mordit les lèvres jusqu'au sang

« Eh bien! reprit son cousin, n'est-ce pas abso-

lument conçu dans les mêmes termes? C'est, ma foi, une circulaire d'un adorable style.

— C'est une indigne mystification! oh! l'abominable personne! s'écria le comte qui, n'ayant pas eu comme son cousin le temps de s'habituer à la perfidie de sa maîtresse, ne pouvait pas montrer autant de philosophie. Si c'était un homme! reprit-il, que j'aurais du plaisir à lui passer mon épée au travers du corps! »

Tandis qu'il exhalait sa colère, cent lumières brillèrent parmi les ombrages de la petite maison.

« Qu'est-ce que cela? murmura Gonzague, serait-ce encore une trahison?

— Voilà un petit drôle qui va nous l'apprendre, » dit Henri en montrant du bout de sa cravache une espèce de paysan qui sortait du milieu des taillis et s'avançait vers eux.

Quand il fut à trois pas, le paysan salua.

« Parbleu! c'est Almanzor! s'écria Gonzague.

— Lui-même, répondit le petit laquais en montrant ses dents blanches; lui-même, qu'une belle dame a chargé de deux billets, l'un pour monsieur le chevalier, l'autre pour monsieur le comte. »

Tandis que les deux cousins brisaient les cachets, Almanzor disparut.

« Écoutez, s'écria Henri, qui avait parcouru le sien d'un coup d'œil.

« Mon cher chevalier,

» Votre cousin a eu la partie, vous avez eu la revanche; partant quittes.

» C. Luzy. »

— Est-ce assez laconique?

— Ma lettre l'est moins, mais elle est aussi claire; lisez, dit Gonzague.

« Mon cher comte,

» J'ai fait pour vous ce que j'ai fait pour *lui;* vous savez si l'on peut pousser le dévouement plus loin! Au lieu de vous fâcher, bénissez-moi donc. Je tiens de votre galanterie un charmant pavillon bien coquet, bien mystérieux, tout embelli de mille choses adorables; je vous le rends tel que je l'ai reçu; il n'y manque rien, pas même une femme. Madame de Mercieul vous y attend avec sa cousine; je l'ai prévenue par un petit mot. Vos absences sont expliquées par les soins que vous avez mis à rendre le nid digne de l'oiseau. L'estimable parente dont le courroux vous menaçait va vous proclamer le plus honnête des maris, et vous me devrez d'être un jour chevalier des ordres de sa majesté. Quant à moi, je vous quitte. Plus tard vous me remercierez. Adieu, cher Gonzague, tout est perdu, sauf l'amitié.

» C. Luzy. »

Comme Henri terminait la lecture de cette lettre, on entendit un bruit de pas dans les allées du jardin. Des robes blanches passaient entre les arbres et des voix joyeuses se répondaient. Mille flammes illuminaient le pavillon.

Henri et Gonzague échangèrent un regard.

« Je vais embrasser ma femme, dit Henri avec un sourire; toi, Gonzague, cours embrasser la tienne.

— Partant quittes, reprit le garde-du-corps avec un soupir. »

Amédée ACHARD.



LE COMBAT DES RATS

ET

DES GRENOUILLES.

Tout le monde connaît de réputation le fameux poème comique d'Homère intitulé La Batrachomyomachie, ou *le Combat des rats et des grenouilles*, mais c'est à peine si quelques érudits ont lu cet ouvrage, qui pourtant est curieux à plus d'un titre. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant une traduction à la fois élégante et fidèle de ce poème, illustré par Trimolet, jeune dessinateur de la plus belle espérance, qui a été enlevé aux arts au moment où il allait placer son nom à côté de celui de Grandville.

Je commence par prier le chœur des muses de descendre de l'Hélicon en mon âme pour chanter une querelle immense, œuvre tumultueuse de Mars, que je vais écrire sur mes genoux, désirant apprendre à tous les hommes comment les rats très-vaillants marchèrent contre les grenouilles, et imitèrent les œuvres des géants fils de la Terre. Voici ce qu'on racontait parmi les mortels, et quel fut le commencement de la lutte. Un rat, échappé à la dent d'une belette, et altéré par sa fuite, vint tremper dans un marais sa barbe délicate, et boire avec délices l'eau douce comme miel. Une grenouille babillarde l'aperçut et lui parla ainsi :

« Étranger, qui es-tu ? d'où viens-tu vers ce bord ?



qui t'a engendré ? Dis la vérité en toutes choses, de peur que je ne te surprenne mentant. Car, si je reconnais que tu es un ami digne de moi, je te conduirai dans ma maison, et je te ferai, à pleines mains, les dons hospitaliers. Moi, je suis la reine Joufflue, honorée dans ce marais comme gouver-

nant les grenouilles. Mon père FOUILLEBOUE m'a engendrée, s'étant uni d'amour à REINE-DES-EAUX, sur les bords de l'Éridan. Et toi aussi, je vois à ta force et à ton excellente beauté que tu es un roi porte-sceptre et courageux en guerre. Mais allons, dis-nous vite quelle est ta race. » PILLE-MIETTES lui répondit en ces termes :

« Tu me demandes quelle est ma race, amie ? Elle est connue de tous les hommes, de tous les dieux, et de tous les oiseaux du ciel. PILLE-MIETTES est mon nom. Je suis le fils du magnanime RONGE-PAIN. LÈCHE-GALETTE, fille du roi CROQUE-LARD, est ma mère. Elle m'enfanta dans une cabane, et m'y donna pour nourriture des noix, des figues et toutes sortes d'autres aliments. Mais comment me traiterais-tu en ami, moi dont la nature n'a rien de semblable à la tienne? car, toi, tu vis dans les eaux; tandis que moi j'ai coutume de me nourrir de tout ce qui se mange parmi les hommes. Rien ne m'échappe, ni le pain de farine trois fois moulue qui se met dans des corbeilles rondes, ni ces larges galettes de sésame, ni les tranches de jambon, ni les foies aux blanches tuniques, ni le fromage nouvellement fait d'un lait plein de douceur, ni ces gâteaux de miel rafraîchissants, dont les dieux mêmes sont avides, ni toutes les choses enfin que les cuisiniers apprêtent pour la table de l'homme, relevant leurs mets d'assaisonnements de toutes sortes. Je ne mange pas de raves, ni de choux, ni de coloquintes. Je ne me nourris pas de poirée verte ni d'ache ; car telle est votre nourriture à vous autres habitantes des marais. Jamais, non plus, je n'ai fui la terrible clameur de la guerre ; mais, allant droit au combat, je me mêle aux premiers rangs. Je n'ai pas peur de l'homme, quoiqu'il porte un grand corps ; mais, allant à son lit, je lui mords le bout du doigt, ou je le pince au talon, et aussitôt que la douleur l'atteint, le doux sommeil l'abandonne. Mais il y a deux choses que je crains par-dessus tout, sur cette terre : l'épervier et la belette, qui m'apportent un grand deuil, et la douloureuse ratière où se cache une mort rusée. Je crains surtout la belette, comme la plus redoutable, et comme allant me chercher jusque dans mon trou. » A cela, en souriant, JOUFFLUE répondit : « Étranger, tu te vantes beaucoup à propos de ton ventre ; et nous aussi nous avons un grand nombre de choses admirables à voir dans nos marais et sur la terre. Car le fils de Saturne a donné aux grenouilles un double pâturage et des maisons partagées entre deux éléments ; nous pouvons sauter sur la terre ou cacher notre corps dans les eaux. Si tu veux connaître aussi ces merveilles, cela est facile. Monte-moi sur les épaules, et tiens-moi ferme de peur de périr, afin que, joyeux, tu pénètres dans ma demeure. » Elle dit ainsi, et lui présente la croupe. PILLE-MIETTES aussitôt y saute d'un bond léger, et de ses mains s'attache au tendre cou de la grenouille. Et d'abord il se réjouit, tant qu'il se voit près du port, et il se complaît à la natation de JOUFFLUE. Mais lorsqu'il se sent mouillé par les flots éclatants, il pleure, il se repent en vain, et s'arrache les poils de la tête, et retire ses pieds sous son ventre.

Et au dedans de lui son cœur bat violemment par la nouveauté de sa situation, et il voudrait revenir à terre, et il gémit profondément sous l'impression d'une crainte glacée. D'abord il déploie sa queue sur l'eau, et s'en sert comme d'une rame, puis il supplie les dieux de le ramener à terre ; mais, les eaux le mouillant toujours, il pousse alors de grands cris, et s'exprime en ces termes :

« Non, ce ne fut point de la sorte que le taureau



transporta sur ses épaules son fardeau amoureux, lorsqu'à travers les flots il conduisit Europe en Crète ; il y mit certes plus de soin que n'en met cette grenouille à me transporter à sa demeure en élevant son dos pâle au-dessus de l'eau blanchissante. » Tout à coup une hydre apparaît, terrible spectacle pour

tous les deux, et elle tient droite au-dessus de l'eau sa tête. A cette vue, JOUFFLUE plonge, ne songeant pas quel ami elle va laisser à la mort; elle plonge dans les profondeurs de l'étang et échappe à une sombre fin.

Or, PILLE-MIETTES, ainsi abandonné, tombe aussitôt à la renverse, et il contracte ses mains, et il pousse des cris aigus. Tantôt il s'enfonce sous l'eau; tantôt, frappant du pied, il remonte à la surface. Mais il ne pouvait fuir sa destinée. Ses poils mouillés, pesant fardeau, l'entraînent. Enfin, près de mourir, il prononce ces mots : « Ton crime et ta ruse ne resteront pas cachés, JOUFFLUE, qui m'as précipité de ton dos, comme d'un rocher. Tu ne m'aurais pas vaincu sur terre, scélérate, soit au pancrace, soit à la lutte, soit à la course; mais, m'ayant trompé, tu m'as jeté dans l'eau. Dieu a un œil vengeur. Tu seras punie par l'armée des rats, et tu ne leur échapperas point » Ayant ainsi parlé, il expire dans les eaux. Mais LÈCHE-PLAT, assis sur la molle rive, avait été témoin de cette mort; il pousse des hurlements affreux, et, courant, il va tout annoncer aux rats.

A cette nouvelle, une rage terrible les saisit tous. Et alors ils ordonnent à leurs hérauts de convoquer, au point du jour, l'assemblée dans la maison de RONGE-PAIN, père de l'infortuné PILLE-MIETTES, qui était étendu mort, sur le dos, dans le marais, et qui, malheureux! n'était plus sur la rive, mais flottait au milieu des eaux.

Lorsqu'ils furent arrivés en hâte avec l'aurore,



RONGE-PAIN se leva le premier, irrité à cause de son fils, et il parla en ces termes : « O mes amis! quoique je sois le seul qui ait souffert des maux nombreux de la part des grenouilles, certes une destinée mauvaise est préparée pour tous. Mais maintenant je suis digne de pitié, car j'ai perdu trois fils. Le premier a servi de souper à ce grand animal qui mange les rats : il fut surpris assaillant un jambon; le second, les hommes cruels l'ont conduit à la mort par un engin nouveau, un piége de bois, qu'ils appellent ratière, et qui est le fléau des rats; le troisième restait, cher à moi et à sa vertueuse mère; JOUFFLUE l'a étouffé, en l'entraînant dans l'abîme. Mais, allons, armons-nous, et marchons contre elles, après avoir orné nos corps de notre armure dédaléenne [1]. » Par ce discours, il leur persuade à tous de s'armer; et Mars, qui préside à la guerre, les excite. Ils entourent d'abord leurs jambes de cnémides [1] faites avec art : ce sont des cosses de fèves nouvelles, qu'ils ont rongées pendant la nuit. Pour cuirasses, ils ont des peaux, qu'ils ont savamment préparées, et qu'ils serrent autour d'eux avec du chaume; ces peaux sont la dépouille d'une belette écorchée par eux. Leur bouclier est le couvercle d'une lampe [2]; leur lance, une très-longue aiguille d'airain, ouvrage de Mars. Pour casque, ils ont une coquille de noix sur les tempes. Ainsi s'arment les rats. Dès que les grenouilles s'en aperçoivent, elles sortent de l'eau, et s'étant réunies en un même lieu, elles tiennent conseil sur ces apprêts de guerre. Tandis qu'elles cherchent d'où peut venir ce soulè-

[1] Digne de Dédale, célèbre ouvrier.

[1] Armure grecque assez semblable aux jambards de nos vieilles panoplies.

[2] Voici la forme des lampes antiques : à l'un des bouts est le manche, à l'autre la mèche, et au milieu l'ouverture, par où l'on versait l'huile : c'est le petit couvercle de cette ouverture qui servait de bouclier aux rats.

vement, et que signifie ce tumulte, un héraut s'avance vers elles, tenant son sceptre dans ses mains : c'est le fils du magnanime TAILLE-FROMAGE, TROUSSE-MARMITE.

Il annonce la mauvaise nouvelle de la guerre, et s'exprime en ces termes : « O grenouilles ! les rats menaçants m'ont envoyé vous dire que vous vous armiez pour la guerre et le combat ; car ils ont vu



dans l'eau PILLE-MIETTES, que JOUFFLUE, votre reine, a tué. Combattez donc, vous toutes qui êtes les plus vaillantes d'entre les grenouilles. » Ainsi parle TROUSSE-MARMITE ; et son discours, pénétrant dans les esprits, trouble les grenouilles superbes. Et comme elles murmuraient, JOUFFLUE, se levant, dit : « O mes amies ! je n'ai pas tué le rat ni ne l'ai vu mourir ; c'est lui seul qui s'est noyé en jouant dans le marais et en voulant nager comme les grenouilles. Et ces perfides m'accusent maintenant, moi qui suis innocente. Mais, allons, cherchons un moyen pour détruire les rats rusés. Pour moi, je vais dire celui qui me paraît le meilleur. Après nous être armées, tenons-nous toutes sur la crête du rivage, où le sol est escarpé. Et lorsque, se précipitant, les rats viendront sur nous, que chacune saisisse par le casque l'ennemi qui lui sera opposé, et le jette aussitôt, avec son armure, dans le marais. Car, ayant ainsi étouffé dans les eaux cette race qui ne sait pas nager, nous élèverons joyeusement ici un trophée de rats morts. » Par ce discours, elle les fait toutes s'armer. Elles enveloppent leurs jambes de feuilles de mauves. Pour cuirasses, elles ont de larges feuilles de poirée verte ; et elles ont habilement façonné en boucliers des feuilles de choux. Pour lance, chacune saisit un jonc aigu et long, et de minces coquilles, finissant en pointe, leur couvrent la tête. Ainsi armées, elles se placent sur la crête du rivage, brandissant leurs lances et pleines d'ardeur.

Or, Jupiter, ayant appelé les dieux dans le ciel étoilé, et leur montrant cette foule guerrière, ces combattants nombreux, grands, robustes, portant de longues piques, et semblables à l'armée des centaures ou des géants, demande en souriant qui des dieux sera l'auxiliaire des grenouilles ou des rats repoussés ; et, s'adressant à Minerve : « O ma fille, dit-il, iras-tu secourir les rats ? Car ils sautent toujours dans ton temple, alléchés par l'odeur des sacrifices et par la chair des victimes. » Ainsi parle le fils de Saturne. Minerve lui répond : « O mon père, jamais je n'irai au secours des rats repoussés ; ils m'ont fait trop de mal, déchirant mes couronnes et buvant l'huile de mes lampes. Mais voici un trait qui m'a surtout blessée : ils m'ont rongé un voile très-fin que j'avais filé et tissé soigneusement ; ils me l'ont tout troué. Or, le raccommodeur me presse et veut que je le paye, ce qui me rend furieuse. Et il exige l'intérêt de ce que je lui dois ; et cela est dur pour des immortels. Enfin, j'avais emprunté pour faire ce tissu, et je n'ai pas de quoi rendre. Mais je ne prétends pas, pour cela, secourir les grenouilles ; il n'y a pas davantage à compter sur elles. Hier encore, revenant d'un combat, toute brisée de fatigue, et ayant besoin de sommeil, elles ne me permirent pas, avec leur vacarme, de fermer un instant les yeux. Et moi, je restai étendue sans dormir, la tête malade, jusqu'au chant du coq. Mais allons, ô dieux ! renonçons à les secourir, de peur que l'un de nous ne soit percé d'un trait aigu, d'une lance ou d'un glaive ; car ils sont gens à ne pas reculer, même s'ils avaient un dieu pour adversaire. Tous donc, du haut du ciel, jouissons du spectacle de cette lutte. » Elle parle ainsi, et tous les autres dieux lui obéissent et se pressent dans un même lieu.

Cependant les deux hérauts s'avancent, portant les signes de la guerre. Alors, des moucherons, ayant de longues trompes, sonnent le bruit terrible des batailles; et, du haut du ciel, Jupiter, fils de Saturne, tonne : présage d'un combat sanglant.

La première, Braille-Fort, blesse de sa lance



Lèche-pouce, qui se tient au premier rang; elle le frappe dans le ventre au milieu du foie. Lèche-Pouce tombe la tête en avant et souille de poussière ses poils délicats. Troufouille attaque Bourboyante, et lui plante sa forte lance dans la poitrine. La mort noire prend la grenouille tombée, et l'âme s'envole du corps. Trousse-Marmite abat Suce-Poirée en la frappant au cœur. A cette vue, la douleur saisit Basilicide, et d'un jonc aigu elle perce Trousse-Marmite. Ronge-Pain frappe au ventre Coicoax; celle-ci tombe la tête en avant, et son âme s'envole. Fleur-des-Marais, voyant Coicoax mourante, attaque Troufouille, et le blesse, au-dessous de la nuque, d'une pierre semblable à une meule. Les ténèbres enveloppent les yeux du rat. Mais Pique-Pouce, de sa lance éclatante, vise Fleur-des-Marais, et l'atteint juste au foie. Ce que voyant Croque-Chou, elle se jette du haut de la rive, mais sans, pour cela, se retirer de la lutte; car, d'un trait, elle perce Pique-Pouce. Celui-ci tombe et ne peut plus se relever, et le marais est teint de la pourpre de son sang. Lui-même est étendu sur le bord, et ses gras intestins font irruption par ses flancs ouverts. Sur cette même rive, Croque-Chou immole Taille-Fromage. Apercevant Croque-Lard, Belle-Menthe a peur, et, fuyant, elle saute dans le marais, après avoir jeté son bouclier. L'irréprochable Ronfle-en-Bourbe égorge Tranche-Panais. Fleur-des-Eaux tue le roi Happe-Lard, en le frappant d'un caillou au sommet de la tête; la cervelle coule par les narines, et la terre est souillée de sang. Lèche-Plat, fondant sur l'irréprochable Ronfle-en-Bourbe, le perce de sa lance. Les yeux du héros se couvrent de ténèbres; il tombe avec bruit, et ses armes retentissent. Croque-Poireau, apercevant Flaire-Cuisine, le saisit par un pied, l'entraîne et le noie dans le marais, en le tenant par le tendon. Pille-Miettes venge ses amis morts, et perce Croque-Poireau, avant qu'elle ait regagné le rivage. Celle-ci tombe la tête en avant, et son âme va aux enfers. A cette vue, Bourboyante lance à Pille-Miettes une poignée de vase, et lui en couvre le front; il est presque aveuglé. Furieux, il saisit dans sa forte main une pierre énorme, poids de la terre, et en atteint Bourboyante au-dessous du genou. Toute la jambe droite est fracassée, et la guerrière tombe à la renverse dans la poussière. Mais Criarde la venge, et marchant contre Pille-Miettes, elle le frappe au milieu du ventre. Le jonc aigu entre tout entier, et Criarde le retirant d'une main vigoureuse, tous les intestins se répandent à terre. A ce spectacle, Sac-a-Grain se retire en boitant du combat, car il souffre cruellement, et il se jette dans un fossé pour fuir une mort fâcheuse. Ronge-Pain frappe Joufflue à l'extrémité du pied. Se sentant blessée, Joufflue saute vite dans le marais. Algue-Verte, voyant qu'elle respire encore à moitié, vole aux premiers rangs, et pousse un jonc aigu contre Ronge-Pain.

Mais elle ne peut briser le bouclier, et sa lance s'arrête à la surface. Mais un autre adversaire atteint le casque à trois aigrettes de Ronge-Pain; c'est la divine Origane, l'émule de Mars lui-même, et qui, parmi les grenouilles, se distingue le plus dans la mêlée. Tous les rats fondent sur elle. A cette

vue, elle n'attend pas le choc des puissants héros, et plonge dans les profondeurs du marais.

Il y avait, parmi les rats, un jeune chef, l'emportant sur les autres, habile à combattre de près, fils bien-aimé de l'irréprochable Guette-Pain, et faisant voir en lui Mars lui-même, Avale-Tout, qui parmi



es rats se distinguait le plus dans la mêlée. Il ouvre une noix par la moitié, et dans chaque coquille il fourre une de ses mains. Mais les grenouilles effrayées sautent toutes dans le marais. Et lui, debout sur le bord, seul, loin des autres, il déclare qu'il va exterminer la race des belliqueuses grenouilles. Et peut-être l'eût-il fait, car une grande force était en lui, si le père des dieux et des hommes ne l'eût sur-le-champ prévu. Et alors le fils de Saturne eut pitié des grenouilles périssantes; et, secouant la tête, il prononça ces mots : « O dieux immortels ! certes, une grande affaire est là sous mes yeux. Je n'ai pas été peu épouvanté par Avale-Tout, se vantant, près du marais, d'exterminer les grenouilles. Mais sur-le-champ nous allons envoyer la belliqueuse Pallas ou Mars même, qui l'écarteront du combat, tout robuste qu'il est. » Ainsi parle le fils de Saturne. Mars lui répond en ces termes : « Ni la force de Minerve, fils de Saturne, ni celle de Mars ne suffiront pour détourner des grenouilles la ruine qui les menace. Il faut aller tous à leur secours; ou plutôt saisis ta grande arme, cette meurtrière des Titans, cet instrument formidable avec lequel tu les as tués, quoique les plus vaillants d'entre tous, avec lequel aussi tu as brisé Capanée, cet homme terrible, et cloué à terre Encelade et la race farouche des géants. Lance donc, et ainsi périra même le plus fort guerrier. » Il dit, et Jupiter jette sa foudre. Il tonne d'abord, et ébranle le grand Olympe; puis, il envoie son arme effrayante; elle part, en tournoyant, de la main du dieu, et en effet, il épouvante ainsi les rats et les grenouilles. Mais il n'arrête point les premiers : et ils allaient poursuivre plus ardemment encore leur œuvre d'extermination, si, du haut de l'Olympe, Jupiter n'eût eu pitié des grenouilles et ne leur eût aussitôt envoyé du secours.

Tout à coup arrivent des guerriers au dos d'enclume, aux pinces crochues, à la marche oblique et tortueuse, à la bouche tranchante comme des ciseaux, à la peau d'écaille, au dos large et osseux, aux épaules brillantes, aux jambes torses, aux mains tendues en avant, voyant par la poitrine, ayant huit pieds, deux têtes, et blessant qui les touche; on les appelle crabes. Ils coupent avec leur bouche les queues, les pieds et les mains des rats; les lances même sont faussées. Frappés d'épouvante, les malheureux rats ne résistent pas davantage, et se tournent vers la fuite. Mais déjà le soleil se couchait, et cette guerre fut achevée en un jour.

TRADUIT D'HOMÈRE
PAR HENRY TRIANON.



LA DUÈGNE.

La *duègne* ! Que de douleurs cachées dans ce mot-là ! que d'illusions à jamais perdues ! et comme, à tout prendre, c'est une chose triste de voir cette femme assise, comme Marius, sur les ruines de sa jeunesse, sur les débris de sa beauté ! La jeunesse de cette femme était toute sa dignité, son beau visage lui donnait son rang dans le monde des êtres heureux, l'esprit et la grâce de son talent plaçaient sur son front adoré ces faciles rayons qui forment l'auréole dont le vulgaire est ébloui, ses fraîches matinées se passaient dans tous les enchantements de la vanité et de l'orgueil, sa nuit même était rayonnante d'étoiles, elle dépensait sa vie dans le mensonge charmant de toutes les passions riantes ; tout ce que la *morbidezza* italienne a de plus tendre, de plus animé, de plus touchant, resplendissait sur ce beau visage tout neuf, reluisant de l'émeri, brillant d'une complète santé ; autour de cette déesse publique circulaient, roucoulaient, batifolaient, chantaient les beaux petits jeunes gens de la comédie, les espiègles de Molière, les talons rouges de Marivaux, les enamourés de quinze ans que Beaumarchais nous a montrés, poussés tout à la fois par l'amour charnel et idéal ; pour elle seule M. le marquis Nicandre frisait sa perruque blonde, ornait d'un nœud d'argent, d'un nœud nouveau sa frêle épée ; pour elle seule il serrait sa fine taille dans cet habit doré, son joli pied dans cet escarpin sémillant ; pour elle seule il mettait à son doigt ce gros diamant détaché des roues du char d'Apollon. Le nom de cette femme, mêlé de louanges et de menaces, d'admiration et de blasphème, était dans toutes les bouches, dans toutes les célébrités, dans tous les cœurs : les poètes célébraient à l'envi sa belle tournure, ses belles dents, ses levres brillantes du carmin de la vingtieme année, ses yeux fiers bien fendus et remplis d'un feu si doux... La presse, de ses cent voix matinales, fatiguait le monde à répéter le nom de cette femme. — O grands dieux ! quels changements soudains, quelles révolutions cruelles dans toute cette personne si vantée ! Un beau matin, cette merveille se réveille surannée, perdue, oubliée ; c'est à peine si elle a encore un reste de vieux nom, et ce vieux nom, effacé si vite, n'agite plus que des souvenirs passés de mode ; la fleur brillante s'est fanée, le parfum suave s'est évanoui, l'amphore joyeuse ne contient plus qu'une lie parasite ; c'en est fait, cette beauté n'est plus qu'un songe ! Le temps, ce rabat-joie de toutes les joies, ce trouble-fête de toutes les têtes bouclées, cet impitoyable, qui démolit en silence toutes choses, a touché notre princesse de son aile dédaigneuse, et soudain cette malheureuse créature, chassée du nombre des jeunes femmes, s'est vue désharnachée des attraits qui faisaient toute sa gloire. Plus de miroirs, plus de dentelles, plus de poésie et plus de louanges ; pas un jeune homme ne veut plus chanter à cette porte silencieuse l'éternel et fugitif : *Lydia*, *dormis?* La voilà désarmée, même de son sourire, à plus forte raison de ses caprices ; hélas ! désormais la pauvre dame aura plus d'avantage à montrer son esprit que son visage ; folâtre naguère, et qui concluait volontiers à toutes les conclusions plus ou moins permises, aujourd'hui elle n'a plus d'autre ressource que de devenir un dragon de vertu ; son tendre cœur..... son chien de cœur n'a plus rien à faire qu'à surveiller, qu'à troubler les amours des jeunes gens ; Agnès est devenue la dame suivante qui prêche d'une voix rèche la modestie et l'honnêteté des vieux temps ; Iphigénie aux longs voiles, qui laissaient entrevoir sa beauté, se vante gravement d'être la première baillive « qui ait porté des prétentailles dans la ville de

Bayonne ! » Marton l'espiègle est venue parmi les dames sérieuses ; elle est passée *ancêtre* tout d'un coup, et elle tient gravement sa place parmi les générations renfrognées. Pauvres femmes ! c'est à ne plus s'y reconnaître ! L'éclair est moins rapide que leur jeunesse, le printemps passe moins vite que leur beauté. Dans ce sursaut qui les frappe, elles se demandent si elles ne sont pas le jouet d'un rêve, elles s'interrogent elles mêmes, pour bien s'assurer que le *moi* d'aujourd'hui est en effet la suite du *moi* d'avant-hier ! Pour qui les prend-on, je vous le demande, de les placer si vite parmi les automates de la royauté ou de la vieille finance ? Pour qui les prend-on, de les précipiter, d'un bond subit, de leur trône de fleurs dans l'abîme affreux d'une position si peu éclatante ? De là des cris, des larmes, des gémissements et toutes les récriminations d'une âme qui maudit son rôle, et les étonnements de ces oiseaux dépouillés, frêles oisons qui s'écrient que l'aigle ne laisse pas tomber une seule plume de son aile ! Pareille histoire se rencontre dans une tragédie de cet homme qui avait tant d'esprit dans ses drames les plus terribles, Sénèque *le tragique*, comme on l'appelle. C'est une bonne scène ; on y voit comme même les plus grandes dames qui aient jamais régné sur un grand peuple, et au milieu des plus profondes infortunes, ne peuvent pas se consoler de vieillir. Par Jupiter ! c'est Hécube elle-même qui ne veut pas être confondue avec les duègnes, et qui s'inquiète du maître que le sort lui va désigner :

Andromaque. Eh bien ! quel est mon maître ? De quel soldat suis-je l'esclave désormais ?

Hélène. Andromaque appartient au prince de Scyros.

Andromaque. Et Cassandre ?

Hélène. Cassandre suivra dans Argos le roi des rois.

A ces mots, les deux illustres captives se résignent ; Andromaque et Cassandre se consolent au fond de leur âme en songeant qu'elles ont été désignées pour la plus noble part du butin, et que le sort les a données du moins à des maîtres jeunes encore et tout-puissants. Cassandre non plus qu'Andromaque ne pousse pas une seule larme, elles se résignent, car elles conservent au moins l'autorité des belles personnes ! Hécube cependant s'impatiente de n'avoir pas de maître ; elle se demande pourquoi donc elle n'a pas été tirée au sort la première, comme c'était le droit de sa royauté perdue ? N'est-elle donc plus la reine, la mère d'Hector ? Hélas ! non, madame, vous n'êtes plus la reine, vous n'êtes plus que la duègne ; vous n'êtes qu'une femme vulgaire, bonne tout au plus à servir d'épaules aux jeunes femmes. Dans le sac de Troie en flammes, vous avez laissé plus que votre couronne, vous avez laissé votre beauté et ce reste de jeunesse que reconnaissaient les courtisans menteurs, lorsqu'ils murmuraient autour du trône glorieux : — *Notre reine rajeunit tous les jours !*

Hécube. Et moi donc, en suis-je venue là que je ne trouverai même pas un maître dans l'esclavage universel !

Hélène. O reine ! l'urne vous donne au roi de la fertile Ithaque ; mais votre nouveau maître se plaint amèrement de son partage : il dit qu'il n'a que faire d'une vieille esclave qui va mourir.

Hécube. Dieux cruels ! qui faites un vil présent au roi à qui vous donnez une vieille reine ! » Toute l'histoire de la duègne, elle se trouve dans cette scène de Sénèque.

C'est la loi du monde, et surtout c'est la loi du théâtre : il faut vieillir, mais avec cette différence cependant que la vieillesse, au théâtre, est tout simplement horrible : dans cette vie de futilité et de mensonge, la vieillesse est la seule chose qui soit vraie, irrécusable, manifeste ; en vain vous voulez résister au flot envahissant, le flot monte toujours ; encore un jour, dites-vous, encore une heure ! Pas un jour ! pas une heure ! Jette à ta fille les fleurs de tes cheveux ! laisse là tes vêtements pimpants pour les robes à la grand'gorge ; oublie le gazouillis des amoureux pour ne plus écouter que les conseils de l'austère raison ; ne faisons plus rien au-dessus de notre âge, ma bonne dame, et devenons, il le faut, de bonnes personnes bien sages, bien calmes, d'un beau sang-froid, d'un sens rassis, soyons vieilles de bonne foi et de bonne humeur, et à cette condition seulement vous verrez que l'on peut vivre encore sous une perruque à frimats. Allons, mettons-nous en route, il est temps, si nous voulons marcher encore ! On va encore bien loin quand on est las ; mais on ne va pas du tout quand on a les jambes brisées ! Ainsi doit-on parler à ces malheureuses détrônées qui en sont réduites à renoncer aux rôles d'amour ; ce sont là les seuls conseils qui se puissent donner aux jeunesses qui ont fait leur temps. De rudes conseils, je le sais bien ! Robin se souvient toujours de ses flûtes, la comédienne se souvient toujours qu'elle a été jeune, c'est-à-dire fêtée, entourée, louangée. On a beau lui dire : « Tu es vieille ! » La belle consolation ! comme si le temple de l'amour-propre n'était pas ouvert nuit et jour !

Cette *duègne* que vous voyez là chargée de malédictions et d'outrages, l'effroi des jeunes femmes, la terreur des jeunes gens, le plus triste remède qui se puisse trouver à l'amour, cette malheureuse beauté éclopée, qui n'a d'autre ressource que de se rire au nez à elle-même et de faire la parodie de ce qu'elle était autrefois, ce philosophe au vieux visage qui avale, sans les mâcher, les pilules amères que l'on jette à sa vieillesse, elle a été cependant une des fringantes comédiennes que Molière, et Regnard,

et Marivaux, et Beaumarchais ont fait agir, ont fait parler, ont fait aimer! Volcans éteints dont il ne reste plus que la lave! flambeaux qui n'ont produit qu'un peu de cendre et de fumée, flammes d'un jour! Elles riaient d'un rire si frais et si jeune! elles chantaient d'une voix si limpide et si pure les douces paroles, elles parlaient les gais propos avec tant de naïveté et d'abandon! elles étaient lestes, animées, fleuries, vivantes! elles roulaient d'un air si abandonné sur ces deux pivots de leur vie l'heure de ce matin et l'heure de tantôt; elles menaient si grand train le vagabondage et le décousu de cette vie de théâtre qui ressemble si peu à la vie réelle.... Et maintenant il vous serait impossible de les reconnaître! Leur visage, comme leur âme, a été bouleversé par les plus faciles et par les plus absurdes passions! La belle maigreur rebondie et blanche a fait place à l'affreux embonpoint qui désole et qui dévore; à peine elles touchaient le sol, et les voilà qui balancent tristement leur corpulence d'un pas sénile; c'est le revers de la tapisserie! Vous aviez sous les yeux des scènes riantes, la bergère et le berger sous l'arbre enchanté; le ruisseau qui jase, l'oiseau qui chante, la fleur qui s'épanouit dans les bois, tout le printemps! Tournez la laine tissue, ce ne sont que flocons malséans d'une laine pêle-mêlée des plus incertaines couleurs. — Et pourtant il faut des duègnes à la comédie, comme il faut des amoureuses; pas de maître sans valet, pas de seigneur sans confident, pas de dame sans sa suivante, pas de jeune premier sans barbon.

De sa nature la duègne est l'ennemie jurée de tout ce qui est la joie, le plaisir, le bonheur. « Elle veut » à toute force que l'approche d'un homme déshonore une fille, elle nous sermonne perpétuellement » sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes » comme des diables qu'il faut fuir. » Elle paraît, soudain s'en va toute gaieté et toute espérance; elle est la voix qui gronde, la voix qui menace; elle fait taire la voix qui promet ou qui donne; vous la voyez apparaître à tous les moments difficiles et charmants; elle est, de sa nature, impitoyable, acariâtre, querelleuse, maussade, ennemie du rire, amie du *comme il faut*, prévoyante et vaine, difficile et vaniteuse; elle ne dort que d'un œil, ne mange que d'une dent; mais en revanche elle est tout yeux et tout oreilles; elle en veut à tout ce qui est jeune, galant, amoureux, paré; dangereuse ennemie, et d'autant plus dangereuse qu'à chaque mot qui n'est pas pour elle, elle se souvient avec amertume du triomphe de ses beaux jours.

Hélas! s'écrie Polyxène dans l'*Hécube* d'Euripide, j'étais une souveraine parmi les femmes troyennes, j'égalais des déesses en toutes choses... excepté peut-être l'immortalité! et maintenant j'attends l'ordre d'un maître qui me fera balayer sa maison, pétrir son pain et tisser la laine de ses manteaux! » Ou bien c'est Clytemnestre, passée à l'état de duègne couronnée, qui murmure entre ses dents jaunies de violentes menaces contre son esclave Cassandre. « Me faut-il donc attendre cette femme? (J'ai *pensé* » *attendre*, disait Louis XIV.) Vous verrez qu'elle » n'obéira qu'à un frein ensanglanté! » Rude combat des vieilles choses contre toutes les choses qui commencent! C'est la différence du ciel à l'enfer: *toto cœlo!* Certes, en présence de tant de labeurs, et quand on repasse en soi-même le désenchantement de tant de malheureuses femmes forcées par l'âge de jouer le rôle odieux dans la même comédie dont elles ont rempli si long-temps l'emploi brillant et passionné, on ne peut s'empêcher de leur souhaiter la vie et la mort de cette jeune fille dans ce vers charmant qui me revient en pensée :

Elle tomba, rit et mourut.

Mourir, ce n'est rien dans le monde des arts, *vieillir* c'est tout. Ce n'est pas parce qu'elle est tombée dans une position infime que la duègne est à plaindre, c'est parce qu'elle est vieille. La comédie ne sait que cela de triste, la vieillesse; peu lui importe tout le reste. Le maître et le valet, le monarque et le sujet, la dame et la soubrette, tous sont égaux devant la comédie; elle n'a de malédictions que pour les vieillards. L'esclave, si elle est jeune, la suivante, si elle est belle, nous en aurons fait bien vite autant de grandes dames, reines des fêtes et des élégantes; si tu le veux, Briséis, la belle esclave, Achille t'achètera une reine troyenne pour te servir. La soubrette, c'est un peu la duègne, mais une duègne de dix-huit ans; jeune et jolie, elle prend le parti de ce qui est beau, de ce qui est jeune; elle prêche pour le jeune homme, elle est l'ennemie naturelle du vieillard; elle a sa part, et sa bonne part, dans les intrigues galantes dont elle est la cheville ouvrière; Horace la chante à l'égal de Nééra, et Ovide s'en inquiète autant, pour le moins, que de Lesbie, et l'*Art d'aimer* se demande si la servante doit passer avant ou après la maîtresse? Duègne rieuse, duègne couleur de rose celle-là, elle joue, elle aussi, le rôle subalterne, mais avec quelle grâce, quelle coquetterie et quel esprit! Rien ne la trouble, rien ne la gêne, elle s'en va, d'un pas leste et vif, entre tous les périls; elle a nom Dorine ou Suzanne, ou bien tout simplement elle s'appelle Marton, un peu moins élégante, toujours vive et dévouée, et de bon sens. Suzanne rit au nez de Marceline et de son argent; Dorine se moque de madame Pernelle. Placée un peu plus bas dans l'ordre social que la duègne, la soubrette l'emporte de toute l'influence qui sépare l'agréable humeur de l'esprit morose; la duègne est un espion, la soubrette est une camarade;

la soubrette est de cet avis que, lorsqu'on tient en main de bonnes cartes, le cœur est toujours de l'atout, et enfin le grand mal ! et qu'est-ce que cela coûte « de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ! »

Dans la comédie et dans le drame des anciens, la duègne était volontiers la *nourrice*, bonne femme aux mamelles taries, qui ne pourrait soutenir de comparaison avec le fichu écorné et la cornette effrontée de Lisette. La nourrice d'Oreste, dans les *Coéphores*, raconte à ce jeune homme qui a bien autre chose à entendre les moindres détails de ses langes et de son berceau. Jouez donc ce rôle de nourrice, quand depuis vingt ans le rôle d'Électre était de votre domaine ! Œnone, la nourrice de Phèdre, est, j'en conviens, une nourrice complaisante comme le serait une soubrette, mais voilà le malheur ! on sait des complaisances qui ne conviennent qu'à la jeunesse ; Œnone est exécrée pour un conseil que Dorine eût fait excuser peut-être. Une autre duègne, une duègne de Molière, madame Frosine, l'ambassadrice de joie, est à peine supportable dans ce métier-là, parce que ce rôle manque de jeunesse, c'est-à-dire qu'il manque d'excuse. Mais qu'y faire? la nécessité le veut ainsi ! Aussitôt que vous avez attaché à votre front pâli et ridé les froides bandelettes de l'âge de raison, vous êtes condamnée au bon sens, aux bonnes mœurs, à la décence pour le reste de vos jours. Œnone fait horreur, Frosine est déplaisante ; dans un rôle à peu près le même, Lisette est à ravir :

> Je suis ce que le ciel m'a faite,
> Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.

Le beau métier vraiment pour une femme qui a joué les grands rôles, qui a porté tour à tour le sceptre, la houlette et l'éventail, dont tout le métier consistait à soulever les passions, à charmer les âmes, à faire battre les cœurs, de tomber soudain dans cette morte-mort des rôles raisonneurs, et de n'être plus que le témoin oisif des passions qui vous entourent ! Grande misère de changer son jupon de soie contre un jupon de bure! Vous n'êtes plus rien qu'un œil qui y voit à peine, plus rien qu'une oreille qui entend ; vous flottez entre le ridicule ou la haine, vous êtes Marceline ou madame d'Escarbagnas ; vous êtes tout au plus la dame de compagnie des amours et des grandeurs auxquels naguère vous commandiez d'un geste souverain ; nul ne vous fait plus l'honneur de vous adorer et de vous haïr ; la grande coquette vous raconte son intrigue, et, vous toisant du haut en bas, elle sourit de votre humiliation mal déguisée; l'Agnès nouvelle éclose vous fait la confidente de ses transports, et, l'envie dans le cœur, vous êtes forcée d'accabler cette horrible petite fille de vos amitiés *maternelles*. O misère ! de toute nécessité, vous la reine déchue des élégances, vous que l'on citait hier encore comme un modèle dans l'art de s'habiller, le plus grand des arts pour une femme, vous êtes forcée, par votre nouvel emploi, de vous affubler d'un habit ridicule, d'un chapeau ridicule ; que dis-je? on ne vous trouve pas assez laide, malheureuse créature, et si vous n'y prenez garde, l'huissier du théâtre vous portera l'ordre d'avoir à ajouter des rides à vos rides ; votre dent est trop blanche, prenez-y garde ! votre main est trop fine, c'est un crime ! Que voulez-vous faire de ce pied leste et pimpant, qui jure avec les soixante ans dont vous vous êtes chargée à plaisir ? En même temps, couvrez-vous de cheveux blancs, amortissez le feu de vos vives prunelles, prenez garde que quelques étincelles de feu et d'esprit ne sortent malgré vous de la cendre des morts où vous vous êtes ensevelie ; surtout point de réminiscence de jeunesse, méfiez-vous des rechutes dans vos tendresses passées ; étouffez dans votre âme navrée cette espérance qui nous pique et nous mène d'ordinaire jusqu'à la mort ; oubliez tout le passé et souvenez-vous que désormais vous devez vous contenter d'ouvrir la porte aux passions qui attendent sur le seuil de la comédie, et de les introduire avec de grandes salutations. — Entrez donc, et soyez les bien-venues, passions d'autrefois, passions éternelles, apportées par des messagères d'un instant, la vieille portière qui vous ouvre la porte n'a pas le droit de vous regarder en face. *Janitrix!* dit Plaute, le nez aigu, le sourire béant, l'œil chassieux, c'est plutôt un menton qu'un visage. O l'horrible vieille ! C'était elle autrefois qui frappait à cette porte, ou plutôt la maison s'ouvrait dès que le pas léger s'était fait entendre sur ce seuil frémissant de joie et de plaisir ; horrible vieille ! Aujourd'hui vêtue de trous et de taches, vieux manteau dépenaillé, vieilles mains ridées, vieille tête parcheminée de toutes les laideurs, c'était naguère la belle Cydalise, la belle Amynthe, la charmante Angélique. Oh ! ces poëtes grecs et ces poëtes latins ! ils sont sans pitié pour la duègne, ils la traitent comme la dernière des scélérates, ils la frappent à tout rompre, ils l'accablent d'injures et d'immondices, ils ne laissent pas une seule trace de l'idée divine sur ces têtes défigurées par le ravage des passions ; ils nous montrent la duègne chancelante dans l'ivresse, infirme, malade, jouant le rôle d'un chien de garde, d'un chien hargneux et galeux, attaché par une chaîne de fer à la porte de ces maisons pleines de licences ! C'est surtout sur la tête de ces mégères qu'il faudrait écrire le *cave canem !* traditionnel ; *prends garde au chien !* « Elle a une vieille esclave sale et mal vêtue, c'est un grand signe de sagesse ! » — métier de comparse et de comparse dont on ne sait plus ni l'âge, ni le nom, ni les mœurs !

Molière, et à son exemple tout notre théâtre, est plus bienveillant pour la duègne que ne l'ont été les poètes antiques, et l'on dirait qu'il a prévu qu'une duègne fermerait de sa main pédante tout le grand siècle. La duègne est donc un personnage très-rare dans les comédies de notre poète, et toutes les fois qu'il peut employer un homme à ces basses œuvres de la comédie, il n'y manque guère. Dans l'*Étourdi*, vous rencontrez quatre barbons; les femmes sont de la première jeunesse! Dans le *Dépit amoureux*, tout le monde est jeune, et même M. Métaphraste et M. La Rapière; les *Précieuses ridicules* sont deux duègnes qui s'amusent à changer

En faux printemps leur véritable automne;

mais, au demeurant, ce sont deux vieilles filles très-supportables. Dans la comédie intitulée *Sganarelle*, et dans l'*École des Maris*, Sganerelle joue le rôle de la duègne, il s'appellera Bartholo plus tard; quelle fleur plus fraîche que l'*Ecole des Femmes!* Silence! voici le *Misanthrope*, la prude Arsinoé tourne déjà à la duègne; Arsinoé, une fois qu'elle aura pris son parti de ce triste *fidelium*, se fera dévote ou bas-bleu, elle sera madame Philaminte ou mademoiselle Belise, ce type inimitable des coquettes sur le retour. Ce gai Molière trouvait évidemment que la vieille femme comme l'entend la comédie, la vieille femme dépouillée de la considération et du respect qui sont dus aux vieillesses sérieuses, eût attristé sa comédie; aussi en trouvez-vous le moins possible dans toutes ses œuvres sérieuses et charmantes; la Martine du *Médecin malgré lui* est une commère encore avenante et gaie, et tournée à merveille; Martine a de grandes affinités avec la servante du *Bourgeois gentilhomme*, elles ont le même âge, de trente à quarante ans; or la soubrette finit là, la duègne ne commence pas encore; dans les *Fourberies de Scapin* on rencontre une nourrice, Nérine, qui est une assez bonne diablesse; la comtesse d'Escarbagnas est une vraie charge, un de ces rôles qui désolent les grandes coquettes de comédie, lorsqu'enfin la nécessité, cette raison étranglante et sans réplique, force ces dames à renoncer aux beaux rôles. — « Eh! ventre-bleu, s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point vos jurements, ce sont vos actions! » La femme du Malade imaginaire, Bélise, est une douairière plus que maussade, impudente au demeurant. Le seul rôle de la duègne qui se trouve dans les comédies de Molière, la duègne qui est restée la plus belle duègne du théâtre, c'est madame Pernelle, du *Tartufe*. — « Donnez-moi deux rôles comme madame Pernelle, nous disait mademoiselle Mars, et je reste au théâtre encore dix ans. » Quelle plus belle louange, quand on a été Célimene toute sa vie, consentir à n'être plus que madame Pernelle!

La coquette a des droits bien plus beaux que la prude.

L'autre jour, par cette absence complète, absolue, heureuse pour tout le monde de toute nouveauté dramatique, je repassais à part moi les cent mille accidents de la vie littéraire et dramatique, et je trouvais, en fin de compte, que cet être si disgracié dans la comédie, la duègne, avait pourtant fini par faire son chemin dans le roman et dans le monde. Voyez! la duègne est partout; elle commande, elle règne, elle éclipse tout ce qui est la beauté, tout ce qui est la grâce et la jeunesse; dans le roman, on ne peut guère plus commencer à aimer qu'après trente ans bien sonnés, et encore est-on un peu jeune; au théâtre, pendant qu'une fille de vingt ans à peine, mademoiselle Crosnier, est forcée d'accepter les rides de madame Pernelle, la duègne joue les beaux rôles des jeunes transports; le barbon a trente ans à peine, l'Achille en a cinquante; dans le monde, la jeune femme est effacée, et la duègne passe la tête haute et vêtue des habits du printemps; ces beaux romans où l'artiste est traité de Turc à More, où le génie jeune, inspiré, réel, dévoué, charmant, est sacrifié aux caprices menteurs de prétendues grandes dames réduites à calomnier même leur vie passée, c'est la duègne qui les écrit, c'est la duègne qui les compose avec un fiel aigri beaucoup plus qu'avec ses souvenirs; aujourd'hui personne ne veut plus, personne ne sait plus vieillir. La femme de bonne foi, et qui avoue son âge, est tout étonnée un beau jour d'être plus vieille que sa propre mère; la comédienne, cette chose autrefois si passagère, est devenue immortelle, et pour que cette rose reste toujours fraîche et pimpante, il faut que les plus jeunes se fassent les mamans de ces fraîches sempiternelles! Plus de duègne passé vingt-cinq ans! Plus de dame Pernelle qui veuille renoncer au bleu de ciel! Plus de jeunesse sans fard, plus de vieillesse naturelle! Avant peu, si cela dure, on cherchera vainement à reconnaître même les types les plus tranchés de la comédie; on ne trouvera qu'incertitude, erreur, confusion. Où sont-elles ces vieilles femmes à qui l'on trouvait *bon visage*, et qui répondaient en souriant: « C'est déjà beaucoup d'avoir un visage! » Où sont-ils ces bons et sincères vieillards qui répondaient: « Ça va bien, mais nous mourrons bientôt! »

Aujourd'hui surtout on peut le dire, dans les arts et dans le monde, on ne sait plus ni qui vit ni qui meurt.

JULES JANIN.



LE CHAUDRON DE BICÊTRE.

I.

JEAN.

En 1835, j'allais régulièrement à Bicêtre trois fois la semaine pour suivre les cours que professait sur l'aliénation mentale un de nos plus spirituels et savants docteurs, F***. Le reste de la journée était employé à des études anatomiques et de dissection, dans lesquelles me dirigeait un interne de l'établissement, M. le docteur Émile D***, à qui l'art chirurgical doit aujourd'hui un livre des plus remarquables sur les accouchements.

Nous avions, pour nous servir et nous seconder dans la partie la plus rebutante de nos travaux, un pensionnaire de la maison, que l'épilepsie avait réduit, du moins en apparence, à un état voisin de la stupidité. C'était une machine qui recevait, avec une facilité remarquable, l'impulsion qu'on lui donnait, et qui l'exécutait avec une perfection mécanique. Il ne restait jamais en deçà et n'allait jamais au delà de l'ordre qu'il avait reçu. Il ne comprenait pas à demi-mot, mais en revanche il ne tombait pas dans l'inconvénient le plus périlleux des subalternes qui visent à l'intelligence : il n'interprétait pas et ne cherchait point à se rendre compte. Je le vois encore, avec sa démarche vacillante, ses joues hâves, ses yeux au fond de l'orbite desquels scintillait une prunelle fauve, et sa bouche tant de fois défigurée par d'horribles convulsions.

Fidèle porteur d'un chaudron de cuivre qui ne le quittait jamais, il parlait peu, et sa voix ressemblait

aux sons ébréchés qui sortent d'un larynx maladif. Du reste, attentif sans lenteur, adroit sans forfanterie, humble sans bassesse, il ressemblait à ces génies qu'un talisman soumet aux volontés d'un magicien et qui se résignent à un pouvoir qu'ils savent invincible. Plus d'une fois je soupçonnai chez Jean, c'est ainsi qu'il se nommait, plus d'intelligence qu'il ne consentait à en montrer : un mot, un geste, un regard le trahissait; mais aussitôt il reprenait son allure vulgaire, se tenait en garde contre mes observations et parvenait presque toujours à les déconcerter.

Un soir cependant je résolus de pénétrer le mystère dont il s'entourait, — si toutefois il s'entourait de mystère. — Retenu par le mauvais temps et obligé de coucher à Bicêtre, je laissai sur la table, après le souper, une bouteille de vin de Champagne Jean avait l'habitude de s'approprier notre desserte; il prit donc possession, comme de coutume, de tout ce qui se trouvait sur la table.

Quand il en arriva à la bouteille de vin de Champagne, il la prit avec la conviction de la trouver vide, et il resta tout surpris lorsque le poids lui apprit qu'elle était presque pleine. Une sorte de tremblement convulsif passa dans tous ses membres noués et crispés par la maladie. Son œil vitreux resplendit comme la pupille d'un chat dans l'obscurité, et il reposa la bouteille sur la table. Après quoi il examina lentement les murs de la chambre et arrêta son regard de fou sur le cabinet où nous nous trouvions. Dans cette attitude, il interrogeait et il attendait à la fois.

Après quelques secondes, il revint à la table, boucha hermétiquement la bouteille, et alla la placer avec l'argenterie dans le vieux buffet de chêne qui formait, avec deux chaises boiteuses, l'ameublement de la salle à manger.

Cela ne faisait point mon compte.

« Cette bouteille est pour vous, Jean, lui criai-je.»

Il tressaillit, et je crus un moment qu'il allait être frappé d'un accès d'épilepsie; son visage se couvrit d'une lividité encore plus sépulcrale que d'habitude et ses genoux se dérobèrent sous lui Il parvint cependant à maîtriser son émotion; mais il lui fallut s'asseoir et ouvrir la fenêtre pour rendre une respiration énergique à sa poitrine oppressée.

Curieux de voir ce qui allait suivre, je résolus d'étudier Jean sans qu'il se crût surveillé. Je fermai donc la porte qui communiquait entre la salle à manger et le cabinet où nous nous tenions d'ordinaire. Après quoi j'éteignis la lampe, et je feignis de m'en aller par une autre issue.

Au lieu de sortir, j'appliquai mon œil au trou de la serrure.

Jean était encore là tout ému et assis en face de la bouteille

A la fin il se leva, prit cette bouteille et la plaça entre son œil et la chandelle, de façon à éclairer la liqueur contenue dans l'enveloppe du verre. Durant cette contemplation, un sourire sans intelligence et dans lequel se lisait hautement l'instinct de la gourmandise entr'ouvrit la bouche de l'épileptique et laissa voir ses longues dents jaunes. On aurait dit qu'il étudiait chacune des bulles d'air qui jaillissaient du fond de la bouteille pour s'épanouir à la surface du liquide. Peu à peu le visage de Jean se rembrunit, l'intelligence reparut et effaça l'expression matérielle dont je vous ai parlé. Mille souvenirs pleins d'amertume et de désespoir apparurent devant l'imagination du pauvre homme; une larme tomba sur ses joues creusées par la misère. Tout à coup il sortit de cette morne tristesse par un effort brusque et violent, s'élança sur la bouteille, en arracha le bouchon, la porta à ses lèvres et y but à longues gorgées.

Quand il replaça la bouteille sur la table, elle était plus d'à moitié vide. Jean n'était plus reconnaissable, une légère rougeur colorait ses pommettes saillantes, son front moite semblait délivré de l'étreinte de la maladie, sa démarche prit une allure solide et ferme; enfin ses mains se joignirent par un mouvement plein de pétulance, sa poitrine se souleva et huma largement l'air.

« Ah ! s'écria-t-il avec un geste plein de jeunesse et plein de pétulance, je me sens rajeuni de vingt ans. »

Il but de nouveau et ajouta :

« Il me semble voir, comme autrefois, la main blanche de Gabrielle me verser rasade. On dirait que Désaugiers me présente encore son verre pour le choquer gaiement avec le mien ! »

Et il fredonna un de ces refrains bachiques que jadis les membres du Caveau répétaient au bruit des flacons et au milieu de bruyants chorus.

J'ouvris alors la porte et j'entrai. Jean vint à moi, me tendit la main et m'aborda avec des manières de gentilhomme.

« Votre vin est délicieux, » s'écria-t-il.

Curieux de le rejeter tout à coup de la hauteur de son exaltation dans l'humilité de sa position réelle, je feignis de me heurter à son chaudron de cuivre, et je dis avec une fausse mauvaise humeur :

« Que fait ici votre chaudron, Jean ? »

Il regarda froidement cet ustensile, dont par une sorte de monomanie il ne se séparait jamais, et qu'il employait à divers usages plus bizarres les uns que les autres; puis le repoussant du pied :

« Au diable ce chaudron ! dit-il, je n'en ai plus besoin ; car, après tout, la vie est une bonne chose, et je veux vivre, moi ! »

En achevant cette phrase d'épicurien, il jeta le

chaudron à dix pas derrière lui, et étendit de nouveau vers la bouteille une main caressante.

« Pourquoi rudoyez-vous ainsi votre vieil ami, votre compagnon inséparable ?

— Parce que je veux vivre, je vous le répète.

— Comment la présence de ce chaudron peut-elle être nuisible à votre santé ?

— On voit bien que vous ne connaissez pas son histoire. Je ne le portais avec moi que dans l'espérance de mourir bientôt, car il jette malheur sur tous ceux qui le touchent. Du reste, en me laissant vivre, il ne démentait pas son influence maudite; car si vous saviez avec quelle ardeur j'appelais la mort à mon aide! Tout à l'heure encore je l'eusse reçue comme un bienfait; mais j'étais fou. Eh! vraiment, la vie est une bonne chose, n'est-ce pas, mon ami ? »

Il me tapa sur la cuisse en m'adressant cette question joviale et remplit son verre jusqu'aux bords.

« Quelle est donc l'histoire de votre chaudron ?

— D'abord ce chaudron est une marmite, reprit-il d'un air goguenard; seulement il y manque le couvercle, et on a remplacé ses oreilles par un manche de fer. Voici bien des années que cette marmite se trouve à Bicêtre; elle y fut apportée au XVIIe siècle, et n'a pas laissé que d'y jouer, depuis ce temps-là, un rôle dramatique. Pardieu, mon cher, je veux vous conter cela; vous en écrirez, je le tiens pour certain, quelque chose de bon; je serai charmé de vous faire ce petit cadeau. Voyons, approchons de la cheminée; allez chercher votre lampe, car cette odeur de chandelle et de suif m'est odieuse. Ravivez le feu par un bon sarment et écoutez-moi :

« Avez-vous visité Rouen ? oui; eh bien! vous avez remarqué, sans doute, une vieille maison qni se trouve à deux cents pas de l'église cathédrale, et dont le pignon pointu se termine par une goule en forme de dragon à tête de femme. Un teinturier occupait il y a vingt ans cette maison.

» Au XVIIe siècle, elle servait d'officine à un apothicaire célèbre dans toute la ville, et qui passait pour se mêler quelque peu d'alchimie. Le fait est qu'il possédait, non-seulement une pharmacie des mieux achalandées et d'un revenu considérable, mais encore vingt mille écus. Vous le savez, dans ce temps-là vingt mille écus représentaient une somme à peu près double de la valeur qu'ils auraient aujourd'hui.

» Diane Daupats, fille de l'apothicaire, était donc un des plus riches partis de Rouen: bon nombre de prétendants vinrent la demander en mariage à son père. Celui-ci répondit à tous avec douceur que sa fille ne se trouvait point encore d'âge à prendre mari; que, du reste, il pensait qu'un peu d'amour, pour se mettre en ménage, n'était pas chose inutile, et que, par conséquent, Diane épouserait le jeune homme pour lequel son cœur se sentirait du penchant. Diane ne comptait que seize ans, et, quoiqu'elle fût une des plus jolies filles de Rouen, elle n'avait, grâce aux soins de sa mère, que peu de coquetterie.

» Elle mettait sa plus grande joie à aller entendre les offices le dimanche et à faire des parties de volant avec l'un des apprentis de son père. Celui-ci, pauvre fils de paysan et habitué aux rebuffades des deux autres apprentis, ses compagnons, témoignait cependant en toute occasion une intelligence que ne tarda point à remarquer maître Daupats.

» L'apothicaire le mit à l'essai : satisfait de la manière dont Salomon de Cans se tira des diverses épreuves qui lui furent imposées, il le nomma son premier apprenti et lui donna autorité pleine sur ceux qui naguère l'écrasaient sous leur domination.

» Le jeune homme n'abusa point de ce pouvoir, ne rendit point aux deux gars les vexations dont ils l'avaient accablé, et finit par se faire à peu près pardonner la faveur dont il jouissait.

» Cette faveur, je vous l'ai dit, ne se bornait pas à confectionner, sous les yeux de son maître, les potions et les médicaments compliqués dont la médecine se montrait prodigue à cette époque. Dame Daupats le traitait avec bienveillance, et Diane trouvait que personne ne savait, comme Salomon, manier une raquette et lancer un volant. Il en advint que peu à peu l'apothicaire et sa femme s'habituèrent à regarder le jeune homme comme un membre véritable de leur famille. Aussi, quand ils le virent tomber peu à peu dans une tristesse profonde, éprouvèrent-ils une véritable inquiétude; maître Daupats eut recours à tous les élixirs les plus spécifiques pour triompher de cette mélancolie qu'il attribuait aux humeurs peccantes, et dame Gertrude épuisa toutes ses ruses et toute sa perspicacité de femme pour pénétrer les motifs d'un si mystérieux chagrin. Les drogues de l'apothicaire ne servirent qu'à rendre plus pâle le teint du malade, et l'inquisition de la bonne femme qu'à faire renfermer Salomon dans une réserve encore plus absolue.

» Un matin, Salomon alla trouver son maître et lui déclara, en balbutiant, l'intention où il était de quitter Rouen, et d'aller chercher fortune à Paris.

» Maître Daupats jeta sur lui ce regard froid et amer qu'excitent la présence et les mauvais procédés d'un ingrat.

» — Vous êtes libre de partir quand bon il vous plaira, répliqua-t-il à la requête de Salomon.

» Salomon essuya une larme, et sortit sans ajouter une parole.

» Quand on apprit dans la maison le départ de l'apprenti favori de chacun, tout le monde s'émut et partagea les sentiments de maître Daupats sur l'apprenti qui, sans motifs et pour l'appât hasardeux

d'une fortune chanceuse, quittait ceux qui l'avaient traité et aimé comme leur véritable enfant.

» Il supporta les reproches muets de cette famille blessée sans essayer de se justifier et sans revenir sur sa détermination.

» Cependant maître Daupats, si juste d'ordinaire, grondait ses apprentis sans motifs ; dame Gertrude laissait brûler le rôti qu'une servante faisait cuire sous sa direction ; enfin, Diane pleurait et cachait ses larmes en feignant de lire des prières dans son livre d'Heures.

» Quand le soir arriva dans cette maison désolée, dame Gertrude, en traversant le corridor où se trouvaient les chambrettes des apprentis, entendit des sanglots qui partaient de l'une des cellules. Elle s'arrêta, elle prêta l'oreille : c'était Salomon qui pleurait ainsi.

» Émue de pitié, elle ouvrit la porte et trouva l'apprenti qui se livrait aux témoignages du plus violent désespoir. A la vue de dame Gertrude, il voulut réprimer sa douleur ; mais il ne le put, et ses pleurs coulèrent encore avec plus d'abondance.

» — Mon enfant, dit-elle, si vous regrettez un moment d'erreur, il ne faut pas qu'une fausse honte vous empêche de revenir sur une résolution dont vous vous repentez. La jeunesse mérite indulgence, et nous sommes disposés à l'oubli d'une folle pensée, bien naturelle d'ailleurs à votre âge.

» — Je ne mérite point le bonheur dont vous me comblez, dit-il, il faut que je parte ! En partant, je vous donne une preuve de mon dévouement et de ma reconnaissance.

» — Alors, il faut partir, répliqua dame Gertrude, presqu'aussi vivement émue que le jeune homme. Adieu, Salomon, que Dieu veille sur vous et que sa bonté vous protége.

» Elle quitta l'apprenti, et alla trouva son mari. Elle lui raconta ce que venait de lui dire Salomon et ajouta :

» — Comprenez-vous maintenant, mon ami, pourquoi votre apprenti veut partir ?

» — Je ne comprends qu'une chose, c'est qu'il commet une sottise avec la conscience de sa faute.

« — Je vois plus clair que vous dans tout ceci, interrompit dame Gertrude, et si vous me laissez faire, je pense que personne ne pleurera plus au logis ; car Salomon n'est pas seul, dans notre maison, qui verse des larmes.

» — Eh ! qui donc pleure encore ?

» — Notre fille Diane.

» L'apothicaire, absorbé par la préparation des médicaments les plus difficiles à confectionner, leva la tête et regarda sa femme en face. Puis il laissa échapper une de ces exclamations que ne saurait traduire en aucune langue, aucune combinaison des lettres de l'alphabet.

» — Fais ce que tu voudras ajouta-t-il après un moment de réflexion, et quand il fut revenu de sa première surprise.

» Dame Gertrude sauta au cou de son mari et remonta dans la chambrette de Salomon, occupé à fourrer ses hardes dans un havre-sac de voyage.

» — Salomon, dit-elle, il faut que vous différiez de huit jours votre voyage. Mon mari a besoin de vous d'ici là ; vous serez libre ensuite de nous quitter, si vous persistez dans votre résolution, et si vous croyez encore devoir quitter Rouen.

» Salomon parut tout à la fois triste et charmé de l'incident qui l'obligeait à différer son départ. Il ôta de son havre-sac les vêtements et le linge qu'il y avait logés, et replaça les objets un à un et symétriquement dans la petite armoire de sa chambre.

» Après quoi il descendit et reprit dans la pharmacie sa place habituelle. »

Ici Jean interrompit son récit, et me montra du doigt la bouteille. Je lui versai tout ce qu'elle contenait encore ; il soupira en la voyant vide, porta son verre à ses lèvres, et but lentement le vin couronné de mousse. Il en huma jusqu'à la dernière goutte, fit claquer sa langue contre son palais pour mieux savourer l'arome, soupira de nouveau et me regarda.

II.

ACHAT DE NOCES.

Jean regarda encore une fois le vide de son verre, se prit à sourire avec l'ironie dédaigneuse d'un fashionable qui daigne s'asseoir à la table mal servie d'un bourgeois, et haussa légèrement les épaules. Puis, croisant les jambes et s'approchant du feu, dont il accapara sans façon presque toute la chaleur à lui seul :

« Où diable en étais-je de mon histoire ? me demanda-t-il cavalièrement... Ah ! j'y suis maintenant.

» Je n'ai pas besoin de vous dire quelles pensées de toutes natures assaillirent et préoccupèrent Salomon pendant le reste de la journée et durant la nuit.

» Le lendemain matin, le vieil apothicaire fit appeler son apprenti, et, après avoir soigneusement fermé les portes de son laboratoire, de manière à ce que personne ne pût entendre ce qu'il allait dire :

» — Salomon, murmura-t-il d'une voix à peine articulée, un grand malheur vient de me frapper. Dans le désir d'augmenter considérablement ma fortune, j'avais frété à mes dépens un vaisseau pour envoyer chercher aux Indes un chargement de plantes médicinales. Non-seulement toute ma fortune se trouvait engagée dans cette entreprise, mais

il m'avait fallu même recourir à des emprunts..... Eh bien ! le bâtiment, de retour, vient de sombrer en face des côtes de Normandie : ma ruine est complète ; il ne me reste plus de pain pour mes vieux jours ! Dès que l'on connaîtra ce malheur, mes créanciers me feront jeter en prison. Ce n'est point ma destinée que je déplore : mon imprudence l'a méritée ; mais ma femme, mais ma fille, que vont-elles devenir ?

» Salomon regarda le vieux chimiste avec un mélange de surprise et de défiance. Le vieillard cacha son visage dans ses mains et semblait verser des larmes amères.

» — Mon maître, répliqua-t-il alors, je ne suis qu'un pauvre apprenti qui ne possède rien au monde. Cependant, une voix intérieure me dit là que je saurai protéger votre femme et votre fille contre l'adversité. Laissez-moi vous faire un aveu que j'étais résolu à vous cacher par mon départ. J'aime Diane ! Sans le coup fatal qui vous frappe, jamais ce secret ne serait sorti de mon cœur ; donnez-moi Diane pour femme.

» — Hélas ! ta générosité te déçoit, mon ami, tu ne sais pas quelles souffrances apporte avec elle la pauvreté d'un père de famille. Garçon, on joue avec elle, on lui rit au nez, et on supporte gaiement ses coups, auxquels on fait riposter l'insouciance et le courage. Mais on ne saurait avoir d'insouciance pour les douleurs d'une femme et d'un enfant ! Ne perds pas ta jeunesse et ton avenir dans une pareille existence.

» — Je suis jeune, et je me sens de la force, s'écria Salomon avec enthousiasme. Je saurai conquérir à ma femme une fortune en échange de celle que le sort lui ravit.

» Le vieillard se recueillit quelques instants.

» Ta confiance dans l'avenir me gagne, dit-il. Deviens l'époux de ma fille. Un mois s'écoulera sans doute avant que l'on ne soupçonne ma ruine ; profitons-en pour accomplir ton mariage ; cet espace de temps me permettra en outre de disposer mes affaires de façon à pouvoir te laisser ma pharmacie. Sans doute elle se trouvera entre tes mains grevée d'hypothèques énormes qui en absorberont presque tous les bénéfices ; mais du moins tu ne resteras pas aux prises avec l'adversité et sans armes pour la combattre.

» Il tendit la main à Salomon, qui la porta respectueusement à ses lèvres. Au même instant, dame Gertrude et Diane entrèrent dans le laboratoire.

» — Ma fille, dit l'apothicaire, je viens de vous fiancer à Salomon de Caus, mon apprenti.

» Le charmant visage de Diane se couvrit de rougeur, elle baissa les yeux, et ne répondit pas. Dame Gertrude prit la main de sa fille et la plaça dans celle de l'heureux apprenti.

» Il tomba aux genoux de sa belle promise.

» — Ne voulez-vous pas, demanda-t-il d'une voix qui tremblait d'émotion, ne voulez-vous pas, dites, ratifier mon bonheur par un mot, par un signe ?

» Elle courut se réfugier dans les bras de sa mère avec une délicieuse honte. Comme Salomon semblait triste et inquiet, elle détacha le chapelet bénit qu'elle portait suspendu à sa ceinture, et le glissa dans la main de sa mère. Dame Gertrude le porta à Salomon ; Salomon n'eût point échangé son bonheur contre celui des anges.

» C'était, du reste, comme tous les hommes que le véritable amour marque au front, dans leur jeunesse, de son sceau ardent, un garçon grave, de grande intelligence, et qui se sentait appelé au succès par une organisation supérieure et pleine d'énergie. En prenant la résolution d'épouser une femme pauvre, il ne s'était point dissimulé l'étendue et les conséquences d'un pareil engagement. Il se mit donc à étudier les ressources qu'il pouvait se créer et à organiser les moyens de rester vainqueur dans la lutte qu'il allait entreprendre contre le sort. Sa passion pour Diane lui aplanissait toutes les difficultés, et il entrevoyait déjà de loin la fortune qui lui tendait une couronne d'or.

» Cependant, les apprêts du mariage se faisaient au logis comme si rien n'eût été changé dans la position de maître Daupats. Chacun s'étonnait, dans Rouen, que le riche apothicaire donnât sa fille au fils d'un paysan sans fortune, quand les meilleurs partis s'étaient proposés pour Diane. Déjà se faisaient mille suppositions, telles que s'en montrent prodigues partout les bourgeois et surtout les bourgeoises, voire même les dames de haut rang.

» Salomon, malgré le respect qu'il portait à dame Gertrude et à son mari, ne pouvait s'empêcher de blâmer en lui-même leur conduite imprudente : le riche trousseau de la fiancée, le festin des noces qui devait réunir plus de cent convives parmi les plus riches et les plus considérés de la ville lui semblaient de véritables extravagances. Il ne comprenait pas comment on pouvait ainsi prodiguer l'argent à pleines mains, quand on avait la conscience de sa ruine prochaine et de l'éclat que devait bientôt produire la divulgation publique d'une si funeste nouvelle. Il s'en affligeait, et plus d'une fois il se sentit prêt à en parler à son beau-père et à dame Gertrude.

» L'un et l'autre détournèrent obstinément la conversation et continuèrent leurs prodigalités.

» L'exagération d'un défaut manque rarement de jeter dans un excès contraire ceux qui en pâtissent. Un bavard rend silencieux, un prodigue pousse à l'avarice ; c'est précisément ce qui advint à Salomon. Il se mit à organiser secrètement son ménage futur, et il le fit avec une économie si prudente qu'elle

l'était quasiment trop. Il recourut aux fripiers et aux revendeurs pour acheter les meubles, et estimait conclure une excellente affaire lorsqu'il payait quelques sous moins cher qu'il n'eût coûté chez le fabricant un objet qui avait déjà servi. Donc, le matin et le soir, il allait dans les plus pauvres rues, traquait de droite et de gauche les vieilleries et les marchandait liard à liard.

» Un jour, Salomon aperçut à la porte d'un chaudronnier une marmite de cuivre en bon état, et dont les dimensions lui parurent convenables pour les besoins d'un jeune ménage. Une vieille femme la tenait dans les mains, et l'examinait avec une attention minutieuse. Elle la tâta dans tous les sens, dedans, dessus, sur les côtés, fit sonner le cuivre et s'assura que rien ne gênait les mouvements du couvercle; après quoi elle offrit un prix au marchand.

» Le marchand leva les yeux au ciel comme s'il eût entendu proférer un blasphème, jura qu'il y perdait plus de moitié et refusa la proposition de la vieille.

» Celle-ci insista et fit des concessions.

» Le chaudronnier, de son côté, diminua quelque peu de son prix, et peut-être il allait céder, quand il vit Salomon jeter sur la marmite un de ces regards de convoitise auxquels les marchands ne se méprennent guère. Aussitôt il se montra plus exigeant que jamais; l'aigreur se mit de la partie; la vieille femme s'éloigna mécontente et comme pour renoncer à la partie.

» Aussitôt Salomon, qui trouvait l'affaire bonne, courut près du marchand, lui donna de la marmite le dernier prix que celui-ci en avait demandé à la femme, et se disposait à emporter son acquisition, quand la vieille reparut.

» En voyant la marmite entre les mains d'un autre, elle devint pâle de colère, et ses yeux semblèrent se gonfler de venin, comme ceux d'un animal venimeux.

» — Cette marmite m'appartient, dit-elle d'une voix rauque et menaçante, j'en ai discuté le prix avant vous.

» — Oui; mais moi je l'ai achetée avant vous, répliqua avec ironie Salomon, que le ton brutal de son adversaire avait irrité.

» — Je la veux ! il me faut cette marmite ! répéta-t-elle, en allongeant vers l'objet de sa convoitise deux longues mains sèches, qui rappelèrent involontairement à Salomon les serres dont les sculpteurs du moyen âge ont formé les bras du mauvais ange.

» Salomon recula involontairement, prit la marmite sous son bras, la couvrit de son manteau et l'emporta.

» La vieille le suivit.

» — Cette marmite est bien belle, dit-elle tout bas avec un croassement semblable aux cris des corbeaux quand ils déchiquettent un cadavre; cette marmite est bien belle, mais ce n'est pas la première fois qu'elle s'offre à mes yeux. Le savez-vous, mon beau jeune homme ?

» Salomon ne répondit pas.

» — Je la connais, je l'ai vue souvent entre les mains de Catherine Lestoquoy. Catherine la plaçait dans un carrefour, à onze heures du soir, sur des morceaux de bois qu'elle avait arrachés dans un cimetière à des restes de cercueil.

» Pour allumer ce bois, elle allait chercher du feu à la lanterne du gibet : après quoi la flamme s'élevait large et dévorante; seulement au lieu d'élever ses langues ardentes vers le ciel, elle leur faisait lécher la terre et semblait vouloir y rentrer.

» Vous avez là une belle marmite, mon beau jeune homme.

» Quand le bois était embrasé, Catherine jetait dans la marmite de l'eau puisée à un marais tout couvert de feux errants, et dans lequel on avait enterré le cadavre d'un enfant mort sans baptême. Après quoi elle y ajoutait bien d'autres objets que je ne te nommerai point, profane, mais dont je connais la mystérieuse recette.

» Vous avez là une bien belle marmite, jeune homme !

» Alors des voix plaintives sortaient de la marmite, et d'autres voix lui répondaient du sein de la terre, du gibet et du cimetière lui-même. La lune se cachait sous un nuage sanglant, la croix du carrefour tremblait sur sa base de pierre et des fantômes traversaient les airs.

» Vous avez-là une bien belle marmite, jeune homme !

» Catherine, joyeuse, dépouillait un de ses pieds, prenait un os de mort et remuait l'eau de la marmite. Minuit sonnait alors, et une ronde d'êtres mystérieux venait danser autour du feu. Lorsque Catherine criait trois fois : A moi, le maître ! à moi ! ils battaient des mains, leurs pieds frappaient la terre, et puis tout s'éloignait, tout disparaissait, tout se taisait.

» Vous avez là une belle marmite, jeune homme !

» Une belle marmite pour une sorcière, pour une vieille sorcière comme moi ! Elle m'aurait servi jusqu'au jour où, montée sur un bûcher, comme ma maîtresse Catherine Lestoquoy, j'aurais appelé Satan à mon aide, et réclamé de lui une bonne place en enfer, parmi les diables et leurs femmes.

» Vous avez là une belle marmite, jeune homme !

» Mais pour un fiancé, pour un chrétien qui songe à mourir les mains jointes sur un lit et les yeux tournés vers le ciel, c'est un talisman fatal. Il appelle les démons, il attire le malheur, il jette par-

tout la fatalité. Tu pleureras plus d'une fois de la posséder; plus d'une fois tu te débattras sous la vengeance de la sorcière à qui tu l'as volée.

» Vous avez là une belle marmite, jeune homme !

» Salomon pressait le pas pour se dérober aux poursuites et aux menaces de cette femme.

» Plus il se hâtait, plus elle redoublait de vitesse : rien ne pouvait soustraire l'apprenti à ce murmure sinistre et impitoyable, dont chacun des mots le frappait d'un fouet invisible au cœur.

» Plusieurs fois, il se sentit prêt à jeter à la vieille la marmite qu'elle réclamait avec tant de menaces. Un sentiment de fausse honte l'en empêcha toujours. Il eût rougi de céder ainsi à des craintes puériles, indignes d'un homme, d'un chrétien et d'un savant.

» La sorcière, toujours parlant, toujours maudissant, ne s'arrêta que devant la maison de l'apothicaire; quand elle vit Salomon passer, avec la marmite, la petite porte basse et ornée de sculptures, elle rejeta le manteau en guenilles qui la couvrait, leva les bras au ciel, les rabaissa vers la terre, et un de ses doigts étendu sembla tracer autour d'elle un cercle mystérieux. Salomon, sous l'influence d'une sorte de fascination, regarda à travers la fenêtre. Il vit la hideuse créature se livrer à des gestes bizarres, appeler par des signes cabalistiques des êtres invisibles et remplir tous les rites réprouvés d'une conjuration.

» Elle plaça ensuite ses mains autour de sa bouche, et cria de toute la force de sa voix aigre et perçante :

» — Vous avez là une bien belle marmite, jeune homme !

» En ce moment le guet vint à passer.

» L'officier qui le commandait fit entourer la vieille par ses soldats.

» — Voici trois jours, damnée sorcière, que je suis à votre poursuite, dit-il. Grâce à Dieu, je puis enfin vous arrêter et vous livrer à la justice qui délivrera, il faut l'espérer, la ville de Rouen de vos maléfices.

» La vieille se laissa garrotter par les soldats et ne leur opposa aucune résistance. Seulement, quand ils l'emmenèrent vers la prison, elle se retourna vers la fenêtre où se tenait Salomon, et jeta un éclat de rire qui glaça de terreur l'apprenti.

» Sans hésiter, il prit la marmite et alla la jeter dans la Seine.

» Le lendemain, dame Gertrude revint avec une marmite de cuivre sous son bras.

» — Voici, dit-elle, une excellente affaire que je viens de conclure. J'ai acheté, pour le seul prix du cuivre, cette marmite à des pêcheurs qui l'avaient trouvée dans la Seine.

» Un mois après, la sorcière fut brûlée sur la place principale de Rouen.

» Quand on la mena au bûcher, au lieu de se repentir et de songer au salut de son âme, elle préféra les plus horribles blasphèmes, et quand la flamme commença à mordre ses membres, elle hurla :

» — Ce jeune homme a une bien belle marmite !

» Et puis elle expira. »

— J'ai les lèvres bien sèches, dit alors Jean qui s'interrompit. Rien ne fatigue et n'altère comme de parler ainsi près du feu. A boire ! je vous prie.

Et il me tendit son verre.

III.

UN ENFANT AVEUGLE.

Je feignais de ne point voir Jean, et cependant mes yeux ne se détournaient point de dessus lui. Je ne retrouvais plus rien, en ce pauvre diable, de ses manières habituelles. Sa taille, naguère courbée par une humilité presque servile, avait pris maintenant une attitude pleine de fierté, et il portait noblement sa tête qui ne manquait pas d'expression.

Pour la première fois, je remarquai la forme aquiline de son nez grec; le sarcasme de sa bouche mince et le sourire amer de ses lèvres d'un rouge vif convenaient merveilleusement à un menton relevé avec énergie et à un cou bien emmanché à de puissantes épaules; la lumière qui tombait d'aplomb sur son crâne chauve y laissait lire, dans les caractères mystérieux que Gall le premier nous a enseignés à lire, un vif esprit de saillie, une mémoire puissante, une imagination de poète et un ardent amour du merveilleux ! Enfin, il n'était pas jusqu'à sa main, toute flétrie qu'elle était par de rudes et abjects travaux, jusqu'à son pied nu, sorti du sabot qui le chaussait, sur lesquels on ne remarquât, d'une façon irrécusable, les caractères particuliers aux hommes d'une race pure et d'une organisation d'élite. Sa voix douce, les expressions élégantes et choisies dont il se servait, l'animation de son grand œil bleu, la singulière énergie de ses gestes pleins de distinction ajoutaient encore à ma surprise et me causaient une sorte d'embarras. Je cherchais en vain l'inférieur que j'étais habitué à traiter comme une sorte de machine, propre tout au plus à exécuter, sous une impulsion étrangèrere, quelques grossiers travaux. Je me trouvais en face d'un égal qui, tout à l'heure peut-être, allait étaler sur moi une supériorité dont il avait la conscience.

Aussi, lorsque le conteur se tourna vers moi, et me dit avec l'aisance et le sang-froid d'un ami : « Faites donc venir du vin de Champagne ! » je me levai machinalement pour donner l'ordre à un infirmier d'aller chercher et de m'apporter une seconde bouteille. Le brave homme hesita quelques instants, car la pluie tombait avec violence, la tem-

pête mugissait en fureur; il fallait traverser la cour, et parcourir au moins deux cents pas pour gagner la maison du marchand de vin. Il s'arma néanmoins de résolution, s'enveloppa d'un vieux manteau, et partit.

Jean satisfait reprit son récit :

« A la vue du fatal talisman que dame Gertrude rapportait au logis, et en apprenant la manière étrange dont il avait été retrouvé, Salomon, je vous l'ai dit, s'était senti plein d'une mortelle inquiétude. Les paroles de la sorcière sur le bûcher ne servirent pas à le rassurer, et il résolut de recourir à une nouvelle tentative pour se débarrasser d'un si funeste ustensile. Quelques jours avant ses noces, il sortit de son lit quand il faisait encore nuit, prit la marmite et alla la déposer à l'autre bout de la ville, dans un quartier habité par les plus pauvres ouvriers.

» Il est impossible, se dit-il, que personne ne soit tenté de s'approprier une marmite de cuivre et ne la garde chez soi pour son usage; grâce à Dieu, m'en voici débarrassé !

» Il n'avait point encore regagné son logis que des cris effroyables lui firent retourner la tête et regarder derrière lui. Un gros dogue courait avec une vitesse frénétique, entraînant après lui la fatale marmite que des polissons lui avaient attachée à la queue. L'animal, exaspéré par la douleur, par l'impatience et par la rage, poussait des hurlements, et ses lèvres bavaient d'une écume sanglante. Un bourgeois voulut l'arrêter, le chien lui sauta à la gorge et l'étrangla. Cinq ou six autres firent la même tentative et durent y renoncer après avoir reçu de graves morsures qui les mirent hors de combat.

» Salomon, désespéré d'être la cause involontaire de si grands malheurs, résolut d'y mettre un terme, même au prix de sa vie. Il tira le petit poignard qu'il était alors d'usage de porter sur soi, s'arma d'un bâton noueux, recommanda son âme à la sainte Vierge, et courut sus au chien.

» Alors commença entre les deux adversaires une lutte durant laquelle Salomon faillit plusieurs fois succomber. Il fallut beaucoup de sang-froid et un courage des plus résolus pour tenir tête à ce monstrueux dogue dont la large gueule, armée de longues dents, brisa comme une frêle baguette l'énorme gourdin de l'apprenti. A la fin, résolu de vaincre ou de périr, le jeune homme enveloppa son poignet dans un mouchoir et se jeta sur le chien qu'il saisit corps à corps, et le frappa si heureusement au cœur que le redoutable animal tomba roide mort sur le coup.

» Salomon se releva tout couvert de sang, mais sain et sauf.

» Aussitôt, les acclamations de la foule, témoin de ce rude combat, saluèrent avec enthousiasme l'athlète qui avait si bien combattu et si courageusement triomphé. On s'empressait autour de lui, on lui pressait les mains, on l'embrassait et on finit par le ramener à son logis avec les plus grands honneurs et au milieu de vivats passionnés.

» Insensible à ces témoignages d'admiration rendus à sa bravoure, Salomon, le cœur plein de remords, se reprochait amèrement les malheurs causés par son imprudence. — Dieu veüille, au moins, pensait-il, qu'au prix de ma santé et de mes remords je sois délivré de cette infernale marmite !

» Ce vœu lui parut exaucé, car durant toute une semaine il n'entendit parler de rien, et cette semaine se termina par les fêtes de son mariage. Enfin, quand il fut prêt à donner la main pour conduire sa fiancée à l'autel, son beau-père lui dit :

» — Salomon, pardonnez-moi de vous avoir éprouvé et de m'être assuré par une ruse de la loyauté de votre caractère et de la sincérité de votre amour pour Diane. Je ne suis point ruiné, comme je vous l'avais dit, mon fils; loin de là, vous recevrez une dot de dix mille écus d'or, et je vous céderai en plus l'exploitation de ma pharmacie; car je suis assez riche, cher enfant, pour quitter le commerce et vivre désormais de mes revenus.

» A ces douces et bienveillantes paroles, Salomon se livra franchement à la joie de son bonheur.

» — La fatalité qui me poursuivait, se dit-il, a enfin cessé de s'acharner sur moi : merci à votre miséricorde !...

» Aussi, durant la cérémonie du mariage, pria-t-il avec ferveur et reconnaissance.

» Au sortir de l'église, tous les jeunes gens de la ville, en habit de fête, attendaient les mariés pour leur faire honneur et les reconduire au logis. Ils se formèrent en cortége aux cris de vive la belle Diane ! vive le courageux Salomon !

» Et des arquebusades mêlèrent joyeusement leurs explosions à ces clameurs affectueuses.

» Il fallut, pour complaire à l'empressement général, que la noce, au lieu de retourner directement au logis de maître Daupats, parcourût en pompe les rues principales de la ville. Les dames les plus illustres se trouvaient à leurs balcons, d'où elles jetaient aux mariés leurs bouquets de fleurs; les pauvres gens battaient des mains; enfin jamais on ne vit une pareille fête.

» Ce n'était pas tout : quand le cortége arriva devant l'Hôtel-de-Ville, les échevins en robe se tenaient debout sur le seuil, et deux appariteurs vinrent prier les époux de se rendre devant les magistrats. Ils obéirent avec empressement. Quand ils se furent rendus à cette demande, le maire les invita à s'asseoir sur des fauteuils de velours cramoisi qui avaient été préparés pour la cérémonie. Après quoi, il prononça une longue harangue dans laquelle il

exposa, en termes savants et dignes, le courage dont Salomon avait donné de si nobles preuves huit jours auparavant. Il le compara au demi-dieu Hercule, dompteur des bêtes sauvages, vainqueur du lion de Némée et triomphateur de l'hydre de Lerne.

» — La ville de Rouen, ajouta-t-il pour terminer, a chargé ses magistrats de vous décerner une récompense. Mais que pouvait-on vous offrir, à vous qui épousez une jeune fille aussi riche que belle? Qui peut rémunérer dignement le service que vous avez rendu à vos compatriotes? On a donc résolu de faire dorer la marmite cause des malheurs qui ont affligé Rouen, et auxquels vous avez mis un terme par votre intrépidité. La ville a voulu en outre qu'on y gravât ces mots :

LES ÉCHEVINS ET LES BOURGEOIS
DE ROUEN,
A SALOMON DE CAUS.
XI MAI MDC..

» Tenez, interrompit Jean en me montrant la marmite, regardez, on peut lire encore parfaitement cette inscription. Les derniers chiffres de la date se trouvent seulement effacés.

» Quand le magistrat eut terminé sa harangue, les trompes se mirent à sonner de glorieuses fanfares, et les jeunes gens s'emparèrent de la marmite, qu'ils portèrent solennellement devant Salomon. Le maire présenta la main à la mariée au bruit des cloches, des fanfares, des arquebusades et des acclamations.

» Maître Daupats et dame Gertrude bénissaient Dieu de leur avoir donné un pareil gendre. Diane regardait son mari avec des yeux pleins de larmes d'attendrissement et d'orgueil; Salomon était le plus malheureux des hommes.

» La fatale marmite qu'on portait devant lui semblait, comme l'épée de Damoclès, le malheur et la mort suspendus au-dessus de sa tête. Il le sentait; désormais il n'y avait pour lui de calme possible en ce monde. Les menaces et la vengeance de la sorcière n'étaient que trop réelles. Ce talisman diabolique, dont il ne pouvait se délivrer par aucun moyen, l'attestait suffisamment. L'infortuné se sentait à jamais voué au malheur.

» Arrivés au logis de maître Daupats, les jeunes gens qui portaient la marmite dorée l'accrochèrent au plafond, dans la salle du festin nuptial. Les convives prirent place à la table, et le maire et les échevins s'invitèrent au banquet, qui se prolongea, suivant l'usage de cette bonne vieille époque, fort avant dans la soirée.

» Durant le repas, Salomon s'attendait sans cesse à voir la marmite se détacher du plafond et tomber sur la tête de sa femme. Il n'en fut rien pourtant, et le calme finit par rentrer dans le cœur du jeune époux, quand il lui eut été permis de quitter la salle à manger, dans laquelle il jura de ne jamais mettre les pieds.

» Il n'est point d'impression si vive qui ne finisse par s'effacer à la longue dans notre mémoire. Huit années après, non-seulement Salomon était rentré dans la salle dont il avait juré de ne plus ouvrir la porte, mais encore il ne pensait point à la marmite de la sorcière. On l'avait reléguée dans je ne sais quel coin de la maison, où elle gisait couverte de rouille et de poussière. Salomon, heureux époux et plus heureux père encore, était riche, honoré et aimé de ses concitoyens, qui l'avaient élevé à la dignité d'échevin. Il s'était acquis une réputation brillante par la publication de plusieurs ouvrages scientifiques.

» Comblé d'honneurs, accablé d'affaires, chargé en outre de l'administration de Rouen, il était bien naturel que Salomon de Caus oubliât les terreurs et les superstitions de sa jeunesse.

» D'ailleurs, il possédait encore bien d'autres mo tifs plus puissants que les affaires, la fortune et la renommée : c'était sa femme Diane, dont le temps n'avait fait encore qu'augmenter la beauté; c'était une fille unique de neuf ans, baptisée du doux nom de Marie, d'une grâce angélique et qu'il aimait éperdûment. Pour ne point se séparer de ces deux femmes chéries, il refusa les offres séduisantes que lui adressèrent plusieurs fois des rois et des princes pour attacher à leur personne un savant aussi éminent.

» Il subissait les honneurs municipaux, parce que tout citoyen doit à son pays le tribut de son expérience et de ses lumières; mais il les eût abdiqués avec joie pour rester tout entier aux joies ineffables de sa tendresse et de son bonheur domestique.

» Un matin il sortait de l'Hôtel-de-Ville de Rouen, et il pressait le pas pour gagner promptement sa maison et embrasser sa femme et sa fille qu'il n'avait point encore vues de la journée; il remarqua de loin dans son logis une agitation inaccoutumée. Les apprentis allaient et venaient avec effroi dans la pharmacie. Le cœur serré par de tristes pressentiments, il accourut. Diane éperdue pressait contre sa poitrine la petite Marie, et l'enfant s'écriait :

» — Mère! mère! je ne te vois plus.

» Plein de terreur, il demanda des explications à Diane. Celle-ci eut à peine la force de les donner.

» Marie, en jouant dans la cuisine, s'était imprudemment approchée d'une marmite qui bouillait; quelques gouttes d'eau brûlantes en avaient jailli sur les yeux de l'enfant et l'avaient aveuglée.

» Salomon porta ses regards vers la cheminée; il y vit la marmite de la sorcière.

» — Malheur! s'écria-t-il, malheur! Pourquoi s'est-on servi de ce diabolique ustensile?

» — C'est aujourd'hui l'anniversaire de l'acte héroïque qui t'a valu jadis la reconnaissance de toute

la ville. Je voulais te le rappeler, mon ami, en préparant et en faisant servir le potage dans cette marmite, qui porte une si glorieuse inscription.

» Salomon prit sa fille dans ses bras, et se mit à examiner soigneusement les yeux de la pauvre petite créature; il cherchait à voir s'il restait quelque espoir de la guérir.

» En ce moment, une explosion se fit entendre.

» Le couvercle de la marmite, lancé en l'air par la force de la vapeur, était allé frapper le plafond et venu tomber aux pieds du savant.

» A la vue de ce phénomène, il oublia tout, tout, jusqu'à la douleur de sa femme et la cécité de sa fille. Il tomba dans une rêverie profonde; les mains qui étraignaient Marie se détachèrent de l'enfant, et plusieurs fois Diane lui adressa la parole, sans qu'il lui répondit et sans même qu'il l'entendit. »

— Voici le vin que vous m'avez demandé, dit l'infirmier en ouvrant la porte, et en plaçant deux bouteilles de champagne en face de Jean. »

Celui-ci donna ordre à l'infirmier stupéfait, et qui néanmoins obéit machinalement, d'apporter un second verre. Après quoi, il déboucha la bouteille, et fit lui-même les honneurs et me versa rasade. Puis, emplissant son propre verre, il le porta à ses lèvres avec ce léger salut de tête, plein d'élégance et de distinction, en usage chez les Anglais et chez les Allemands.

IV.

A PARIS.

Jean sabla encore un verre de vin de Champagne et continua son récit :

« Depuis la fatale journée dont je vous ai conté les détails, rien ne put tirer Salomon de la mélancolie profonde dans laquelle l'avait jeté l'accident survenu à sa fille. Quant à la pauvre mère, elle mettait tout son espoir en Dieu; elle passait presque toutes ses journées à l'église, invoquant la Vierge pour son enfant.



» Diane s'expliquait la préoccupation de son mari par le désir qui le dévorait de guérir la petite Marie et de lui rendre la vue.

» — Salomon, se disait-elle, étudie les causes du mal, pour pouvoir ensuite les combattre efficacement et en triompher.

» Il n'en était pas de même des voisins de Salomon, car ils l'accusaient de folie; et on ne pouvait du reste s'abstenir de partager cette supposition en présence des changements survenus dans les manières du père de Marie. Pâle, maigre, le teint hâve, les cheveux en désordre, vêtu d'une manière négligée, il y avait dans son œil éperdu je ne sais quel étrange regard qui n'appartient qu'aux insensés. Six mois l'avaient vieilli autant que dix années. Déjà des cheveux blancs se mêlaient aux longs anneaux qui retombaient en désordre sur son cou, et des rides profondes creusaient son front naguère riant et épanoui.

» Du reste, au milieu de cet oubli absolu de la vie réelle et des intérêts les plus graves, une activité sans exemple le dévorait. Il n'avait pas une minute à donner aux devoirs de sa profession, aux soins de ses affaires, à la direction de la commune dont il était échevin. A peine se souvenait-il qu'il était époux et père; mais il passait les jours et les nuits à se consumer en méditations et en études. A chaque instant il entreprenait de longs et lointains voyages. Il partait pour l'Allemagne, pour l'Angleterre, pour l'Italie, tout à coup et sans motif apparent.

» A peine, avant de se séparer d'elles, embrassait-il négligemment sa femme et sa fille, sa pauvre petite fille qui ne pouvait plus le voir et qui lui tendait les bras en pleurant.

» Quand il quittait ainsi sa maison et sa famille, il oubliait souvent de prendre le linge qui lui était nécessaire; souvent même il s'en allait sans argent, mais jamais il ne négligeait d'emporter la marmite de la sorcière. Elle l'accompagnait dans ses moindres excursions : à peine pouvait-il consentir à s'en séparer, quand il sortait du logis pour y rentrer quelques heures après. Toujours penché sur cet instrument de malheur, il y semblait attaché par un pouvoir magique.

» L'abandon auquel Salomon livrait sa fortune ne tarda pas à produire ses fruits. La pharmacie négligée se désachalanda peu à peu, et un accident en hâta le discrédit.

» Un jour que le mari de Diane se trouvait par hasard dans son comptoir, un bourgeois apporta une ordonnance que venait de prescrire un des médecins les plus renommés de la ville. Salomon prépara lui-même le médicament.

» Une heure après, le malade, qui n'éprouvait naguère qu'une légère indisposition, mourut en proie aux plus atroces douleurs.

» Les docteurs en médecine appelés déclarèrent qu'une erreur pharmaceutique commise par Salomon avait tué la malheureuse victime d'une si coupable distraction. Le coupable fut condamné à payer une amende considérable. Deux mois après, pareille erreur et pareils résultats survinrent de nouveau.

» Cette fois, un arrêt du parlement intervint qui défendit à Salomon de continuer à exercer la profession d'apothicaire, et lui ordonna de vendre, avant trois mois, son établissement, sous peine de le voir confisqué au bénéfice du gouvernement.

» Les larmes et les prières de Diane ne surent point obtenir de Salomon qu'il s'occupât de ses affaires et songeât à obéir à l'arrêt du parlement. Trois mois après, la pharmacie fut fermée; les agents du gouvernement opérèrent la confiscation, et se mirent à grossoyer et à procéder pour faire le payement des amendes. Rien ne fit sortir Salomon de sa préoccupation apathique. Quand Diane désolée lui montrait la misère qui avançait à grands pas vers eux et vers leur enfant, il traçait des figures cabalistiques sur la muraille, dessinait de son pied sur le sable des opérations de géométrie, et sans répondre allait s'enfermer avec la marmite dorée dans une petite chambre qu'il avait louée pour y établir un laboratoire.

» On avait d'abord cru que Salomon était fou; une rumeur vague et perfide ne tarda point à l'accuser tout bas, dans Rouen, de s'occuper de magie, de poursuivre le grand œuvre, et de recourir, pour y arriver, plus à l'aide du démon qu'aux seules lumières de la science. Aussi, lorsque les magistrats, d'un commun accord, lui ôtèrent son titre d'échevin, cette mesure reçut-elle un assentissement général. On ne témoigna pas moins de satisfaction quand on apprit la rigueur avec laquelle le parlement de Normandie le traitait. Il expiait sa popularité d'autrefois par une haine générale. Sortait-il, on le montrait du doigt; les petits enfants évitaient sa présence, et ses anciens amis se détournaient à sa vue pour n'avoir point à le reconnaître et à lui donner un salut.

» Vous pouvez juger du désespoir de Diane; déjà sa fille commençait à souffrir des premières atteintes de la puérilité. La petite aveugle n'avait plus que sa mère pour la servir; il avait fallu renvoyer les domestiques, se loger dans une mansarde et se réduire à vivre du produit d'une mince pension léguée à Marie par sa marraine. Toute la fortune apportée en dot par Diane à Salomon se trouvait anéantie.

» Hélas! d'autres désespoirs et d'autres opprobres étaient encore réservés à l'infortunée.

» Une nuit, Diane, après avoir attendu vainement son mari durant toute la journée, regardait tristement, à la clarté de la lune, le laboratoire que Salomon avait loué à deux cents pas environ de la mansarde qui servait maintenant de logis à celle dont la fortune avait si long-temps assuré le bonheur. Tout à coup un horrible fracas se fit entendre, c'était le laboratoire qui sautait et dont les débris lancés en l'air par une explosion sans exemple retombaient de toutes parts, non sans causer de nombreux accidents. Sept ou huit passants furent blessés et

un enfant mourut la tête fracassée par une large pierre.

» Au milieu du désordre affreux que causa un pareil événement, Diane, éperdue, accourut sur la scène du désastre pour recevoir du moins les derniers soupirs de son mari, qu'elle s'attendait à voir la première victime de l'explosion. A sa grande surprise, elle le trouva sans blessure et occupé à rassembler des papiers épars. Un pareil sang-froid exaspéra les personnes qui en furent témoins; les mots de sorcier, d'âme vendue au démon circulèrent dans la foule, et ne tardèrent point à être criés tout haut avec rage. On s'arma de pierres, on les lança à Salomon; on l'attaqua comme une bête fauve. L'imminence du péril lui rendit de la raison et de la présence d'esprit. Il comprit que la fuite seule pouvait lui procurer quelque chance de salut; il se sauva donc devant les fureurs qui le poursuivaient en criant : Mort au sorcier! mort à l'assassin!

» Il n'aurait point échappé à leur rage sans le secours de Diane. Elle arracha de dessus les épaules de son mari le manteau qui les couvrait, plaça sur sa tête le chapeau de Salomon, et s'exposa de la sorte, pendant plus de dix minutes, aux cailloux qu'on croyait lancer sur l'apothicaire. Quand elle supposa avoir laissé au fugitif le temps de sortir de la ville et de gagner un asile sûr, elle jeta le manteau à ses pieds et apprit au peuple son erreur.

» Les plus forcenés furent touchés d'un pareil dévouement et permirent à Diane de s'éloigner. Quelques-uns, pleins d'admiration et de pitié pour la pauvre femme, résolurent même d'assurer la fuite du mari en faveur du courage de l'épouse. Non-seulement ils la réunirent à Salomon, réfugié chez un de ses parents dans une maison du faubourg, mais encore ils leur procurèrent des chevaux pour s'éloigner de Rouen et gagner Paris; car désormais celui qui avait été si long-temps dans la première de ces villes l'idole des bourgeois ne devait plus s'attendre à y trouver que la haine de ses compatriotes et les rigueurs de la justice.

» Le voyage des exilés fut long et pénible. C'était au milieu des rigueurs les plus âpres de l'hiver que Salomon gagnait Paris avec sa femme et sa fille. Diane s'était dépouillée de ses vêtements les plus chauds pour en couvrir Marie; après quoi, elle avait placé l'enfant sur le cheval qu'elle tenait par la bride, marchant elle-même dans la neige et dans la boue glacée du chemin. Son mari cheminait paisiblement sur son cheval, qu'il laissait presque aller au hasard. La tête penchée sur la poitrine, et tout entier à ses méditations habituelles, on aurait dit qu'il n'avait point de compagnon de voyage et que surtout ces compagnons n'étaient pas sa femme et sa fille.

» Enfin ils arrivèrent à Paris; ils allerent se loger dans une des plus pauvres maisons du faubourg St-Antoine. Là, Salomon reprit ou plutôt continua le cours de ses spéculations inconnues, et Diane se mit à travailler pour gagner du pain à son enfant et à son mari, en attendant qu'un ami dévoué, ancien apprenti de Salomon, leur envoyât le peu de meubles, de linge et d'argent qu'ils avaient laissé à Rouen.

» Près d'un mois s'écoula avant que la navigation interrompue de la Seine permît cet envoi. Enfin il vint rendre un peu d'aisance à la triste famille. Salomon ne se montra attentif et sensible qu'à une seule chose, à la possession de la marmite de cuivre. Il s'en empara avec des transports de joie tels qu'il n'en avait point témoignés depuis long-temps, et alla s'enfermer avec cet objet, comme s'il eût retrouvé un trésor.

» La misère est comme la gangrène : elle dévore ceux qu'elle frappe. Un an s'était à peine écoulé que Diane avait dû vendre son linge, ses meubles, et jusqu'à son propre lit. Épuisée par la fatigue et par les veilles, elle finit par tomber malade. Salomon n'y prit point garde et n'en discontinua pas ses études solitaires.

» Un soir, Marie vint en tâtonnant l'appeler et le supplier de venir trouver sa mère, qui se sentait plus souffrante. Il promit et ne tint pas sa promesse. La jeune aveugle fit de nouvelles instances. A la fin, il céda à regret, quitta le grenier qu'il s'était affecté pour logement, et se rendit près de Diane.

Elle lui tendit la main.

» — Salomon, dit-elle, je vais mourir!

» Ces terribles paroles rendirent Salomon à la vie réelle; il jeta un regard désespéré sur sa femme. L'infortunée ne disait que trop vrai, elle allait mourir; le trépas l'avait déjà marquée de son sceau inexorable.

» — Salomon, reprit-elle, je vais mourir. J'ai bien souffert depuis cinq ans, et j'ai souffert par toi. Eh bien! je mourrai en te bénissant, si tu veux me promettre de renoncer à des projets insensés pour veiller sur ta fille, comme les devoirs de père te l'ordonnent.

» Salomon prit la main de Diane et la baisa en sanglotant.

» — Regarde ton ouvrage! Tu as détruit, pour des rêves impossibles à réaliser, notre bonheur et notre pain. Tu as chassé de notre demeure la fortune, l'amour, les joies de la paternité et jusqu'à l'honneur. La faim nous menace, la justice nous poursuit; notre enfant, aveugle, va rester seule au monde, sans personne pour la guider, elle qui ne peut marcher sans guide : sans pain pour se nourrir, elle à qui la cécité rend impossible le moindre travail! Elle ne saurait même pas mendier, car la séduction et l'outrage flétriraient sans miséricorde sa

jeunesse et sa beauté. Salomon, au nom de ta tendresse d'autrefois, au nom de notre enfant, par le salut de ton âme, écoute-moi ! Jure-moi de consacrer le reste de ta vie et de tes pensées à ta fille ; ne trouble point les derniers moments d'une agonisante. Brûle tous ces livres qui troublent ta raison, pervertissent ton jugement et endurcissent ton cœur ; Salomon, pitié pour notre enfant ! je te le demande les mains jointes.

» — Pardonne-moi ! pardonne-moi ! s'écria Salomon, dont la voix était entrecoupée par d'amers sanglots ; pardonne-moi, Diane ! car c'est moi qui devrais mourir de honte. Maudis-moi dans le ciel où tu vas monter ! Réclame du souverain juge toute la rigueur de sa vengeance, si ma pensée se porte encore une seule fois vers des projets de gloire et d'invention que l'esprit du mal a pu seul me suggérer. Je ne veux plus vivre désormais que pour expier mes fautes et protéger notre enfant ; je t'en fais le serment par le salut de mon âme. Que Dieu me prive de ma part de paradis, si je succombe encore une fois !

» — Dieu t'entende et te donne la force de tenir tes promesses ! Que Dieu te bénisse ! murmura Diane de ses lèvres défaillantes.

» Elle prit la main de Marie, qui pleurait assise à son chevet, l'unit à la main de Salomon et balbutia quelque temps encore des mots confus. C'étaient des prières pour son mari et pour son enfant.

» Peu à peu la voix s'éteignit, le murmure cessa, et l'on n'entendit plus rien. »

Durant toute cette partie de son histoire, Jean avait négligemment et à diverses reprises rempli son verre ; c'était avec la même négligence et sans pour ainsi dire s'en apercevoir qu'il l'avait vidé. Je n'étais pas sans inquiétude, car l'acide carbonique contenu dans le vin de Champagne pouvait aggraver l'état maladif du conteur et le jeter dans un de ces accès terribles dont toutes les descriptions ne sauraient donner même une idée incomplète. Je pris donc la bouteille qui n'avait point été encore entamée et je la plaçai près de moi, de manière à la mettre hors de la portée de Jean.

Jean me jeta un coup d'œil railleur ; puis, saisissant une carafe à demi pleine d'eau, il la vida presque entièrement dans son verre. Cependant il n'en but qu'une petite gorgée qu'il rejeta dédaigneusement et se contenta ensuite de s'humecter légèrement les lèvres.

« Il est bien tard, dit-il ensuite, je me sens la tête fatiguée ; bon soir, monsieur.

— Et la fin de votre récit ?

— Elle est dans cette bouteille, dit-il en montrant le vin de Champagne. Croyez-vous que mon cerveau souffrant et sans force puisse retrouver quelque énergie autrement que par des moyens factices ? Vous craignez de me rendre malade ; rassurez-vous ; loin de là ; je veux que cette petite débauche me soit salutaire. »

Il s'empara de la dernière bouteille de vin de Champagne ; je n'eus point le courage de la lui ôter des mains.

V.

LE SAVANT.

Jean coupa le fil de laiton qui ceignait la bouteille ; le bouchon partit avec une puissante explosion et alla frapper le plafond.

Au même moment une tempête affreuse éclata : tout à coup un éclair brûla nos yeux, et un coup de tonnerre retentit si terriblement, que nous en ressentîmes la commotion dans nos poitrines. Jamais je n'oublierai le regard plein de bravade et de désespoir que le buveur jeta vers le ciel. Un peintre eût voulu donner à un démon foudroyé cette expression à la fois de souffrance et de rage.

Il resta quelques minutes silencieux ; je le voyais lutter contre l'orage qui suffoquait sa poitrine. Des vertiges produits par l'acide carbonique tournoyaient devant ses yeux, et enlaçaient de leurs étreintes invisibles son front, dont je voyais les larges veines bleuir et se gonfler. A diverses reprises il voulut parler et la voix expira toujours en murmure sur ses lèvres convulsives.

A la fin, par un effort surhumain, il domina les sensations sous lesquelles il avait d'abord succombé, et reprit son récit.

Les paroles sortaient péniblement de sa bouche, avec lenteur et une à une, comme Laubardemont prétend qu'il advenait aux possédés de Loudun :

« Salomon avait fait au lit de mort de sa femme un serment, il résolut de le tenir, n'importe à quel prix : c'était son devoir. Tandis que le cadavre était encore là gisant sur le grabat, où il avait rendu l'âme, le père de Marie alla prendre dans son laboratoire tous les papiers qui s'y trouvaient ; il les lança dans la cheminée, qui les dévora, et dont la flamme jeta sa grande et rouge clarté sur le visage de Diane. Puis il passa ses mains sur son front, comme pour en arracher tout à fait une pensée, essuya une larme, et vint s'agenouiller près de la jeune fille aveugle, qui priait devant les restes mortels de sa mère.

» Le lendemain il donna la marmite de la sorcière à un menuisier, en échange d'un cercueil.

» Huit jours après, Salomon remplissait chez un droguiste du voisinage les humbles fonctions de garçon de peine. Il passait les journées entières à piler des drogues et à faire les préparations trop pénibles et trop fatigantes pour le marchand.

» Il avait été réduit à cette extrémité, car partout

où il s'était présenté pour demander du travail, on l'avait éconduit sans vouloir même l'entendre. Un greffier du parlement avait bien voulu lui confier quelques copies à transcrire; mais quand il avait vu la mauvaise écriture de son nouveau commis, il l'avait congédié aussitôt. Comme le fils du roi de la fable, Salomon, qui possédait une intelligence supérieure et dont le savoir était immense, se trouvait réduit à recourir au seul travail de ses bras pour gagner du pain.

» Par malheur, ces bras étaient inhabiles, et faibles surtout. Non-seulement le malheureux père altéra gravement sa santé, mais le droguiste ne tarda point à comprendre qu'un domestique robuste ferait bien mieux son affaire. Un soir il signifia donc à cet homme pâle et chétif, à qui la moins rude besogne faisait cracher le sang et brisait les bras, qu'il ne pouvait plus l'occuper.

» Salomon le pria de révoquer un ordre qui réduisait sa fille au plus absolu dénûment. Il le supplia, l'adjura, il se jeta à ses pieds. Le bourgeois ému lui jeta une pièce de trente sous et lui dit :

» — J'aime mieux vous faire l'aumône que de voir gâter mes marchandises par votre maladresse.

» La misère avait trop écrasé le cœur de Salomon pour qu'il bondît et se révoltât à cette injurieuse aumône. Il ramassa dans la boue la pièce de monnaie, alla chez un boulanger du voisinage, acheta un pain et le porta à sa fille.

» Pendant une semaine, ils vécurent tous les deux avec ce que leur procura cette pièce de trente sous. Les deux derniers jours, Salomon feignit de manger; il cacha son pain sous sa veste, et le donna le lendemain à sa fille.

» Le froid sévissait alors avec une violence extrême, et un vent glacial soufflait sans relâche et sans pitié dans le grenier mal clos des deux infortunés. Hélas! un matin il leur fallut quitter ce misérable asile. On les en chassa sans pitié et par violence. Le propriétaire s'était lassé de loger des étrangers qui, depuis une année, ne lui avaient pas payé un seul double.

» Salomon passa le bras de sa fille dans le sien et s'en alla au hasard à travers les rues de Paris.

» Cette nuit-là, Marie eut un gîte et du pain, car son père mendia et sut arracher quelques sous à la charité des passants.

» Le lendemain, tous ceux auxquels il s'adressa le repoussèrent sans miséricorde. Il mendiait mal d'ailleurs; dès le premier refus il se rebutait et ne savait pas importuner.

» Marie priait Dieu et disait dans ses prières :

» — Seigneur, ne mettrez-vous pas un terme à mon agonie? Ne me réunirez vous pas enfin dans le paradis à ma mère?

» Elle interrompait ses plaintes quand elle entendait son père s'approcher. Seulement, malgré elle, ses mains pressaient convulsivement sa poitrine et ses yeux éteints se tournaient vers le ciel.

» Salomon resta silencieux et immobile près de son enfant jusqu'à la nuit.

» La nuit venue, il se leva, entra chez un boulanger, prit un pain sur le comptoir et l'apporta à Marie.

» — Tiens, dit-il, voici du pain, mon enfant.

» Marie ne lui répondit point.

» Il posa le pain sur les genoux de l'aveugle.

» Les mains de la jeune fille ne firent aucun mouvement.

» Il se pencha vers elle, ses yeux étaient fermés; il posa la main sur son cœur, son cœur ne battait plus.

» Il prit le pain et retourna chez le boulanger :

» — Tenez, dit-il, je vous ai volé tout à l'heure un pain, je vous le rapporte.

» Salomon se prit à rire amèrement :

» — L'aumône! à moi l'aumône! s'écria-t-il; j'ai mendié et j'ai volé pour ma fille; ma fille est morte, je ne veux plus rien de la honteuse pitié des hommes.

» — Votre fille est morte, reprit le boulanger, qui était un homme compatissant et selon l'Évangile : que Dieu vous donne la force de supporter un si rude coup!

» Salomon se rapprocha de lui :

» — Écoutez-moi, dit-il, si vous voulez faire ce que je vais vous demander, il sortira de mes lèvres, de mon cœur, pleins de malédictions, une parole pour vous bénir. Donnez un linceul et une sépulture au cadavre de mon enfant!

» Le boulanger, ému, s'empressa d'aller relever, avec le pauvre père, le cadavre de la jeune fille. Le soir même, Salomon suivit à l'église et au cimetière le cercueil où dormait pour l'éternité l'enfant de Diane.

» Les cérémonies funèbres terminées, il serra en silence la main du charitable boulanger et s'éloigna. Long-temps il erra à l'aventure, oppressé par la douleur et formant le projet de demander un asile à la mort.

» En proie à ces pensées sinistres, il s'assit machinalement contre une porte, et par un mouvement instinctif se blottit du mieux qu'il put pour se soustraire à la rigueur du froid. Une sorte de somnolence douloureuse l'engourdit jusqu'au jour.

» Quand il s'éveilla, il vit une ménagère qui sortait de la maison voisine, une marmite de cuivre à la main. C'était la femme du menuisier qui lui avait jadis donné une bière pour Diane en échange de cet ustensile. La vue de l'objet diabolique qui avait exercé une si fatale influence sur sa vie le ranima tout à coup.

» — Je ne veux pas mourir! s'écria-t-il. La gloire,

la fortune et l'immortalité m'attendent! Je puis marcher sans entraves vers elles : je suis libre aujourd'hui.

» Il se releva, secoua ses haillons et s'éloigna.

» A le voir marcher avec force et avec confiance, comme s'il se fût véritablement dirigé vers un but qu'il avait hâte d'atteindre, personne n'eût reconnu en lui le père qui venait d'ensevelir sa fille et le malheureux qui se mourait de faim. Lui-même se sentait une vigueur et une confiance qu'il n'avait pas éprouvées depuis long-temps. Son cerveau, délivré de la main de fer qui le serrait, formait des pensées pleines d'énergie. Il avait presque retrouvé l'ardeur et la foi de la jeunesse; on aurait dit qu'une voix mystérieuse lui répétait à l'oreille :

» — Le temps des épreuves est fini pour toi.

» A peine avait-il fait deux cents pas, qu'il trouva dans la rue un cavalier renversé par son cheval et gravement blessé à la tête. Salomon fendit la foule, arriva jusqu'au gentilhomme et se mit à le panser avec tant de dextérité, que chacun reconnut sa supériorité et son savoir-faire et lui accorda la déférence que l'on montre en pareille occasion pour un homme spécial. L'apothicaire prescrivit les drogues nécessaires pour compléter les soins qu'il venait de donner, et proposa au malade, sorti de son évanouissement, de le ramener chez lui. Cette offre fut acceptée avec reconnaissance, et Salomon s'installa, en qualité de médecin, près du marquis de Combalet, car c'était à ce seigneur favori du cardinal de Richelieu que le mari de Diane avait rendu des soins si opportuns.

» Le marquis, surpris de trouver dans l'homme qu'il avait rencontré vêtu de haillons tant de savoir et d'intelligence, ne tarda point à se prendre d'une grande affection pour son garde-malade. Il ne voulut recevoir de soins que de Salomon, et refusa même de laisser entrer les médecins que sa famille lui présenta. Il n'eut qu'à se louer de cette résolution, car deux mois après sa chute il se trouvait complétement guéri. Un matin, il se rendit dans le cabinet que Salomon occupait dans l'hôtel, tout près de l'appartement de son malade. Il le trouva occupé à écrire et à dessiner des figures bizarres.

» — Maître Salomon, lui dit-il, je vous dois la vie, je n'ai pas besoin de vous parler de ma gratitude et de mon affection pour vous. Mettez donc un prix à vos services; si je ne puis m'acquitter envers vous, du moins je vous prouverai que je ne suis pas un ingrat. Parlez sincèrement, et n'hésitez pas à m'ouvrir votre cœur. Si vous voulez vous attacher à ma personne, vous comblerez tous mes vœux et vous trouverez en moi, non pas un maître, mais un ami.

» Salomon souleva la tête, jeta un coup d'œil sur ses papiers, comme s'il les eût quittés à regret, et répondit d'un air distrait :

» — Monseigneur, avant peu je posséderai la fortune et la gloire. Encore quelques jours et j'aurai terminé le plan d'une machine destinée à changer la face du monde. Daignez donc m'accorder dans votre hôtel un asile jusqu'à ce que mes travaux soient tout à fait terminés, et obtenez-moi ensuite une audience de monseigneur le cardinal, vous aurez comblé tous mes vœux.

» — J'espère bien faire autre chose pour vous, mon cher Salomon, interrompit le marquis. A tantôt.

» Il descendit dans la cour de l'hôtel et trouva la marquise qui l'attendait sur le perron :

» — Monseigneur, lui dit-elle, votre écuyer m'apprend que vous voulez monter aujourd'hui le cheval indompté qui déjà l'autre jour a failli vous coûter la vie; par affection pour moi, n'en faites rien.

» — Ce serait faiblesse, répliqua le marquis. Il faut que je prouve à ce méchant animal que je ne le redoute point, et que je saurai le mettre à la raison. Soyez sans crainte, madame.

» En disant cela, il embrassa la marquise et s'élança sur le cheval. A peine la fougueuse bête eut-elle senti un homme sur son dos, qu'elle se mit à trépigner, à ruer, et à témoigner la plus grande fureur. Le marquis tint bon et ferme, joua du fouet et des éperons, lutta, résista et mania la bride habilement. Après un quart d'heure, la victoire finit par rester au cavalier, et l'étalon, baigné de sueur, devint souple et docile au mors, comme la plus calme des juments.

» Le marquis, charmé de son triomphe, se tourna en souriant vers la marquise rassurée, la salua de la main et partit au galop.

» Au moment où il allait franchir la porte de l'hôtel, un domestique, qui tenait à la main une marmite, parut à l'extrémité de la rue. Le soleil, qui tombait d'aplomb sur le vase de cuivre, s'y réfléchissait avec splendeur et produisait une lumière éblouissante. A la vue de cette clarté qui blessa subitement ses yeux, le cheval se cabra, jeta son cavalier à terre, d'une ruade lui brisa le crâne, et le tua sur le coup, sous les yeux de la marquise éperdue.

» On ne tarda point à apprendre que le chaudron de cuivre, cause d'un si grand malheur, appartenait à Salomon, qui l'avait fait racheter du menuisier à qui jadis il l'avait vendu. L'intendant profita de ce motif pour chasser de l'hôtel un homme dont le crédit près du marquis l'avait tant de fois rendu jaloux. Salomon céda sans résistance, et se dirigea vers le palais Cardinal, où il sollicita une audience du ministre, et fit valoir le nom de son ancien protecteur pour arriver jusqu'à l'homme qui tenait dans ses mains les destinées de la France.

» Après de longues sollicitations, il parvint à obtenir cette audience. Le cardinal, souffrant, et qu'une

lutte avec le roi avait jeté dans une de ces commotions nerveuses qui lui advenaient si fréquemment, reçut durement Salomon.

« — Voici un mois que vous sollicitez une audience, dit-il de sa voix âpre et basse, que me voulez-vous?

» — Monseignenr, répondit Salomon, je suis possesseur d'un secret qui peut assurer à Sa Majesté très-chrétienne la puissance du monde entier. Désormais les vaisseaux n'auront plus besoin de voiles, et la vitesse de la navigation sera centuplée. Les voitures marcheront sans chevaux.

» — Et quels moyens emploierez-vous pour opérer ces merveilles ?

» — De la vapeur d'eau bouillante.

» Le cardinal prit un sifflet d'argent à sa ceinture et en tira un son aigu.

» Un officier parut.

» Depuis quand laisse-t-on pénétrer jusqu'à moi les fous ? s'écria-t-il. Il faut que l'on chasse cet homme!

» — Monseigneur ! s'écria Salomon, monseigneur! au nom du ciel, ne refusez pas de m'entendre. Quelque impossibles qu'elles vous paraissent, les merveilles dont je vous parle s'exécuteront sous vos yeux, dès que vous le voudrez. Ma vie vous répond du succès, prenez ma tête en otage! La vapeur est une force énergique.

» Le cardinal fit un signe de tête, et on entraîna Salomon.

» Salomon tira son poignard pour résister à ceux qui l'avaient saisi. »



(Le cardinal prit un sifflet d'argent à sa ceinture et en tira un son aigu. Un officier parut.)

Tout à coup Jean s'interrompit, sa main s'étendit vers la bouteille, mais la force lui manqua, et il retomba sur sa chaise. Il voulut parler, sa voix ne sortit point de ses lèvres, et il tomba comme une lourde masse à mes pieds.

Je ne saurais vous dire ce que j'éprouvai alors. La foudre grondait, les éclairs brillaient, la pluie cinglait les vitres. Il s'échappa subitement de la cheminée une masse de fumée et de cendres soulevées par le vent et qui éteignit la lampe.

Je l'avoue, en ce moment, une véritable frayeur s'empara de moi et j'appelai à mon aide.

Deux infirmiers accoururent et se hâtèrent de donner des soins au pauvre Jean qui, malgré leurs efforts, restait sans mouvement et comme si la vie l'eût abandonné.

Les deux hommes, comprenant que leurs secours restaient impuissants pour ranimer l'épileptique, le transportèrent à l'infirmerie.

VI.

LE NOM DE JEAN.

Je passai toute la nuit dans la plus mortelle inquiétude. Plusieurs fois je sortis pour demander à l'infirmerie si la crise fatale qui avait frappé Jean commençait à perdre de sa violence; mais je ne pus parvenir à me faire ouvrir le quartier des épileptiques. Les règlements de Bicêtre défendent expressément de laisser pénétrer la nuit dans l'intérieur des salles toute personne étrangère à la maison ou à son service.

Le lendemain matin je revis Jean. Il avait repris ses allures silencieuses et humbles.

Quand je lui demandai : « Eh bien ! Jean, vous allez donc mieux ce matin ? »

Il se hâta d'ôter sa casquette pour saluer, me regarda d'un air surpris, et répondit d'une voix plus respectueuse encore que de coutume :

« Cela m'arrive si souvent que ce n'est point la peine d'en parler.

— Mais la crise de la nuit dernière a été plus terrible que toutes les autres ?

— La nuit dernière? Monsieur ne se trompe-t-il pas? C'est le soir, au moment de rentrer au quartier, que mon mal m'a pris... Peut-être monsieur a-t-il raison... J'ai sans doute eu deux crises dans la journée... Ma pauvre tête est si malade!.. Je sais à peine me souvenir de ce qui m'est arrivé il y a une heure. »

Il se baissa pour attiser le feu, prit le balai et s'acquitta de ses humbles fonctions en silence. Après quoi il s'avança vers son chaudron et s'apprêta à le placer sur son épaule, comme d'habitude.

« Vous ne pourrez point achever maintenant la

fin de votre histoire d'hier, Jean, repris-je, et pourtant je suis bien impatient de la connaître. »

Il me regarda comme si je lui eusse parlé dans une langue étrangère et d'une chose inconnue : il semblait ne rien comprendre à ma question.

« Une histoire ! répéta-t-il.

— Oui, l'histoire de votre chaudron.

« — Eh ! mon Dieu, reprit-il, cette histoire est bien simple. Ce chaudron a appartenu à un pauvre fou qui a vécu cinquante ans emprisonné dans un



cabanon de Bicêtre, où l'avait jeté l'ordre du cardinal Richelieu. Comme tous les fous, il protestait contre la mesure qui le retenait captif, et il prétendait posséder sa raison. A l'en croire, il savait des secrets merveilleux pour faire marcher les voitures sans chevaux et pour leur donner la rapidité du vol d'un oiseau. Par malheur, il ne manquait jamais d'ajouter qu'il était poursuivi par un maléfice, qu'une sorcière avait jeté un sort sur le chaudron de cuivre trouvé chez lui à Paris, apporté à Bicêtre avec les débris de son mobilier, et dans lequel on lui servait maintenant sa nourriture. Il demandait en grâce qu'on lui ôtât ce chaudron de sa cellule; il entrait dans les plus violentes colères contre le refus des gardiens à ce sujet. Rien n'y fit. On le lui laissa; et, durant les cinquante années qu'il passa dans la maison des fous, il eut cet ustensile devant les yeux.

» Cependant, on lui avait entendu répéter si souvent, durant ce demi-siècle, les vertus funestes du chaudron, qu'à la mort du vieillard personne ne voulut se servir du vase de cuivre. Il resta jusqu'à mon arrivée ici, dans un coin, où il ne laissa pas que de justifier, par deux ou trois accidents, sa funeste renommée. Une fois il tomba du clou auquel on le tenait accroché, et il blessa mortellement à la tête un garçon de cuisine. On le jeta dans la cave, et Dieu sait le temps qu'il y séjourna ! Un jour des enfants s'y trouvèrent, et voulurent s'en servir pour cuire un potage de leur façon : quatre des petits malheureux moururent empoisonnés par le vert-de-gris. Quand je devins infirmier, je vis que ce chaudron était encore en bon état, et que, malgré sa mauvaise renommée, il pouvait rendre quelque service. Je l'adoptai donc, moitié par incrédulité pour ses funestes propriétés et moitié par superstition. Je n'ai plus à redouter que la mort, me disais-je, et, loin de la redouter, je la désire. Peut-être le chaudron diabolique mettra-t-il un terme à mes souffrances.

» Hélas ! monsieur, vous le voyez, je ne suis point mort; mon espoir ne s'est point réalisé et la fatale influence du chaudron ne s'exerce point sur moi. A moins cependant qu'il ne m'ait valu, ajouta-t-il, les attaques d'épilepsie dont je souffre tant et dont je n'avais jamais éprouvé aucun symptôme avant

mon arrivée à Bicêtre. Mais, monsieur, si cette maladie a une cause, il ne faut pas en accuser ce pauvre morceau de cuivre; la misère, les chagrins et l'abandon expliquent trop suffisamment les causes véritables de mes souffrances pour qu'il faille en chercher d'autres. »

En ce moment une cloche sonna, elle donnait le signal de quelque service auquel Jean était appelé. Il prit le chaudron et courut se rendre à son poste.

Trois ou quatre mois s'écoulèrent avant que je pusse revenir à Bicêtre. Un voyage en Flandre m'avait éloigné de Paris durant tout cet espace de temps. A mon retour, je m'empressai d'aller à Bicêtre serrer la main à mon ami le docteur Émile.

Je le trouvai dans la salle de dissection, un cigare à la bouche, le scalpel à la main et fort occupé de chercher dans un cadavre les signes caractéristiques du choléra, dont les premiers symptômes venaient de se déclarer à Bicêtre. Il interrompit sa lugubre besogne pour serrer ma main; puis, me montrant le triste objet placé sur la table de marbre :

« Le pauvre diable a bien souffert, me dit-il, le choléra n'a eu pour aucune de ses victimes des douleurs plus effrayantes et plus cruelles. C'est une observation curieuse à constater, continua-t-il en véritable médecin; peut-être faut-il en chercher la cause dans l'état d'épilepsie du sujet.

« Pauvre père Jean ! ajouta-t-il par un retour sur l'infortuné qui lui fournissait cette réflexion scientifique. Et dire que cet homme a joué un rôle brillant dans l'ordre social ; que tout un parterre s'est levé avec enthousiasme pour saluer le nom du poète dont il venait d'admirer la pièce pleine de grâce et d'esprit; dire que ces mains, tant de fois occupées ici aux plus humbles emplois, ont disposé de la destinée d'un roi !

» Napoléon a honoré cette tête de sa haine ; au faîte de sa puissance, il s'est souvenu du nom de ce vieillard pour le poursuivre de sa vengeance.

— Quel est donc ce nom? m'écriai-je.

— Jean Baudrais.

— Jean Baudrais ! répétai-je.

— Oui, interrompit Émile ; oui, les événements passent si vite en France que ceux qui les ont faits sont bientôt oubliés, de quelque éclat dont ils aient brillé. Écoutez-moi donc, je vais vous redire ce que l'un des employés de la maison m'a tout à l'heure appris à moi-même ; car j'ignorais comme vous, il y a deux heures, ce qu'était Jean Baudrais.

« En 1769, il y avait à Paris un jeune homme charmant, spirituel et marié depuis peu à une jeune femme de seize ans, qu'il aimait avec passion, et dont la grâce égalait l'angélique douceur. Quand on voyait dans un lieu public ce couple si remarquable par sa jeunesse et par sa beauté, on se le montrait avec admiration, et plus d'une fois ils se virent entourés par la foule; on ne parlait à la cour et à la ville que des beaux Tourangeaux. Marie-Antoinette voulut les voir et se les fit présenter; elle remercia Jean Baudrais, dans les termes les plus affables, d'une jolie comédie intitulée : *l'Allégresse villageoise,* qu'il avait composée pour célébrer la naissance du dauphin, et ne les congédia qu'après avoir détaché de son cou un collier de diamants qu'elle pria madame Baudrais d'accepter.

Bien peu d'années après Jean Baudrais se trouvait au Temple. Il y présidait douze municipaux en fonctions, et c'était le 21 janvier ! Devenu membre de la commune, il s'était conquis une sorte de popularité par la violence de ses déclamations démagogiques, et on n'avait trouvé personne plus digne que lui de veiller aux premiers préparatifs de l'épouvantable drame qui allait se commettre. Jean Baudrais reçut donc des mains du roi Louis XVI le testament de ce prince, et il le contresigna avant de le remettre à la commune. Ainsi le nom de ce pauvre hère, que l'on va jeter dans la fosse commune d'un hôpital, se trouve attaché à l'un de ces monuments éternels dont l'histoire effrayée compte à peine deux ou trois exemples.

Ce fut encore Baudrais qui envoya au trésor public les cent vingt-cinq louis d'or trouvés dans le secrétaire de Louis XVI.

En 1817 un procès fut intenté à Baudrais par les héritiers de M. de Malesherbes, qui réclamaient cette somme. Il démontra par des preuves irrécusables qu'elle avait été remise au secrétaire-greffier.

Après la mort du roi, Baudrais, sans doute en récompense des tristes fonctions qu'il avait remplies au Temple, devint l'un des municipaux chargés de la police et de son administration. Il fut dénoncé à cette époque comme *trop facile* pour les jolies solliciteuses. Le fait est que Baudrais se montra toujours compatissant pour les nombreuses victimes de la terreur; que plus d'une personne lui dut la liberté, et que souvent, par son crédit, il arracha des victimes à l'échafaud.

Cette bienveillance fut taxée de faiblesse et de tiédeur patriotique. Robespierre le destitua et le fit jeter en prison. On se disposait à le transférer à la Conciergerie et à le mettre en jugement lorsque Robespierre fut renversé et conduit lui-même à l'échafaud.

Baudrais fut remis en liberté ; mais, quoiqu'il eût failli périr sous les coups du pouvoir qui venait de s'écrouler, on ne l'en tint pas moins à l'écart. Il accepta sans trop de chagrin l'obscurité à laquelle on le condamnait, et il remplit quelque temps les humbles fonctions de juge de paix dans le quartier de la halle au blé. On s'inquiéta néanmoins encore

de sa présence à Paris, et on le fit partir pour la Guadeloupe avec le titre de juge civil criminel et d'appel en matières commerciales. Il se résigna, obéit, s'embarqua et arriva à son poste en 1797.

Trois années après, quoiqu'il ne fût pas sorti de l'île, et qu'il fût resté étranger à tout mouvement politique, il reçut sa destitution et l'ordre de partir sur-le-champ pour Cayenne. Napoléon, qui nourrissait contre lui des sentiments de haine dont les motifs sont restés inconnus, se vengeait en véritable Corse. Sur son ordre, on avait compris Baudrais parmi les cent soixante-treize personnes accusées de complicité dans l'affaire de la machine infernale.

Malgré l'injustice de cette condamnation, il fallut obéir. Baudrais fut déporté à Cayenne. Il y resta quelques années, après lesquelles il trouva moyen de s'évader et de fuir aux États-Unis. Là, il vécut pendant treize années du travail de ses mains. Il remplissait dans une maison de banque les fonctions de garçon de caisse. Il aurait bien voulu être employé comme commis, mais son écriture presque illisible, et d'une irrégularité remarquable, ne le lui permit jamais. Il passait donc la journée à parcourir sans relâche les rues de New-York, un sac pesant sur l'épaule, et faisant de maison en maison la recette des valeurs dont l'échéance était arrivée. Le soir, quand il rentrait dans sa mansarde, il travaillait avec ardeur à la composition d'un poème fort médiocre, sur lequel il fondait de grandes espérances de fortune et de renommée.

En 1817 il résolut de rentrer en France, que la chute de Napoléon lui permettait de revoir. Regnault de Saint-Jean-d'Angely et Réal, exilés à leur tour, et qui avaient retrouvé en Amérique leur ancien ami, se cotisèrent pour donner à Baudrais les moyens de réaliser ce projet, et il arriva à Paris dans les premiers mois de 1818. La plupart de ses anciens collègues se trouvaient au pouvoir, et il recourut à eux. Toutes les portes, même celles des personnes qui lui devaient la vie, restèrent fermées pour l'ancien membre de la commune. Les libraires montrèrent le même dédain pour le manuscrit du poète. Cette dernière déception lui fut peut-être plus douloureuse encore que la première.

Cependant ses ressources achevaient de s'épuiser. La misère était déjà venue et la faim approchait. Madame Baudrais tomba malade, et il fallut qu'elle entrât à l'hôpital. Alors tout courage abandonna le pauvre vieillard; séparé de celle qui, durant tant d'années, avait partagé courageusement sa triste fortune, il tomba malade lui-même, et il fut ramassé un matin dans les rues de Paris, au pied d'une borne, où l'avaient fait tomber sans force le besoin et la fièvre. Le ministre de la police l'envoya à Bicêtre, parmi les bons pauvres. Vous savez le reste, mon ami. Jean Baudrais se résigna courageusement à remplir les humbles fonctions de garçon de salle, et ne recula devant aucun des travaux rebutants de cet emploi. Il pouvait, à ce prix, gagner quelque peu d'argent et l'envoyer à sa femme, dont il était séparé, et qu'il allait voir chaque semaine à la Salpêtrière, où on l'avait placée.

Voici le dénoûment de ce drame, ajouta le docteur en étendant par forme de péroraison sa main vers le cadavre : « Un amphithéâtre de l'hôpital ! »

En ce moment des infirmiers entrèrent avec un cercueil. Ils venaient enlever les restes mortels de Jean Baudrais pour les porter au cimetière.

L'un de ces hommes se heurta la jambe contre le chaudron de cuivre, qui gisait à terre près de la table. Il porta la main à son pied avec les plus vifs témoignages de douleur.

Quinze jours après le docteur Émile vint me voir à Paris. Je lui reprochai affectueusement d'être resté si long-temps sans me visiter.

« Il n'y a point de ma faute, répondit-il en me serrant la main. J'ai eu à soigner un pauvre garçon de salle. Il s'était fait à la jambe une blessure insignifiante en apparence; la négligence qu'il a mise à la soigner a produit de l'inflammation; l'inflammation a causé la désorganisation et la gangrène. Bref, il a fallu l'amputer avant-hier.

— Va-t-il mieux, enfin?

— Il est allé rejoindre Jean Baudrais, dit-il en soupirant.

— Quelle étrange fatalité est attachée à ce chaudron ! m'écriai-je. »

Émile haussa les épaules.

« Vous voilà bien, vous autres poètes, répliqua-t-il, qui cherchez partout l'extraordinaire ; n'allez-vous pas croire que ce chaudron est enchanté ? Mon pauvre garçon, examinez avec un peu d'attention tous les événements de la vie de tous les hommes, et vous y verrez un pareil enchaînement de fatalités. Ne savez-vous pas que le roi Gustave III est mort parce que son secrétaire avait brisé ses lunettes, et qu'il ne put lire à son maître une lettre où on lui donnait avis du complot ! Remontez de cause en cause, vous arriverez...

— A Dieu, interrompis-je.

— C'est la conclusion où je voulais vous amener, répliqua le docteur en s'inclinant avec respect devant l'auguste nom que j'avais prononcé.

S. Henri BERTHOUD.



LE PREMIER PIANO.

I

Les deux héros de cette histoire, les deux personnages de cette comédie qui va se jouer aux sons du piano, au bruit harmonieux des chefs-d'œuvre de Gluck et de Piccini, ont débuté, ont marché, et se sont arrêtés dans la vie de ce monde, avec des chances, avec des idées et d'une façon, hélas! bien différentes : le premier commença par être riche, et devint pauvre tout à coup, à force d'extravagance, de dissipation et de galanterie ; le second commença par être pauvre, et devint riche un beau jour, à force de courage, d'intelligence et de travail. L'un se glorifiait à plaisir de son titre de grand seigneur; l'autre vantait à qui voulait l'entendre son titre modeste de roturier. L'homme de la cour portait dans son blason les armes d'une des familles les plus puissantes de la France aristocratique ; l'homme du peuple n'avait pour armoiries que les attributs d'un artisan, dont la seule puissance était le génie. Le courtisan pailleté des salons de Versailles fit pâlir dans ses mains l'éclat d'une grandeur illustre ; l'hôte laborieux d'un atelier de Paris fit briller sur son front l'auréole d'une illustration nouvelle. L'un expira sur une place publique, sur l'échafaud de 93, condamné par la colère de la nation et renié par le mépris de la noblesse ; l'autre se laisse mourir, sous le ciel de la famille, au milieu de ses amis, de ses ouvriers, de ses admirateurs, couronné par l'industrie, décoré par une main royale et chanté par la poésie. Enfin, le premier se nommait Armand de Gontaut, duc de Lauzun ; le second se nommait tout simplement Sébastien Erard.

A l'époque dont il s'agit, au commencement de cette histoire, Sébastien Érard était encore un pauvre artisan, que des revers de fortune avaient forcé de quitter Strasbourg, sa ville natale, pour venir à Paris, seul, sans argent, sans amitiés, sans protections, à la recherche du pain quotidien.

A l'âge de seize ans, Sébastien Érard se trouvait bien malheureux dans ce monde, et, ma foi! il avait raison : dans son enfance, dans sa première jeunesse, il avait étudié le dessin, l'architecture, les sciences exactes ; il s'était promis, à l'ombre de la maison paternelle, de devenir un artiste; et jugez de sa douleur, de sa colère, de son désespoir : il n'était encore qu'un ouvrier, un manœuvre, un facteur de clavecins; il avait honte de ses habitudes, de son abaissement et de sa misère!

Par bonheur, Sébastien Érard avait quelque chose que n'ont pas d'ordinaire les simples artisans : la tristesse qui fait rêver, l'intelligence qui fait penser, l'ambition qui fait agir! Le jeune rêveur aperçut d'abord, à travers les prestiges de sa rêverie, la gloire et la fortune qui lui souriaient de loin dans un beau nuage de l'horizon ; il chercha, par la pensée, le chemin mystérieux qui devait le conduire à la conquête du talent, de la réputation et de l'opulence; il comprit qu'il y avait de la place au soleil des bienheureux de la terre pour tous les travailleurs d'élite, et il se mit à souffrir sans se plaindre, à attendre et à travailler.

Sébastien Érard daigna se réconcilier avec l'état qu'il avait choisi pour vivre, et qui devait empêcher son nom de mourir. Parfois il se plaisait à examiner attentivement, non pas à la manière d'un ouvrier aveugle, mais à la façon ingénieuse d'un observateur habile, le mécanisme imparfait de ces pauvres clavecins, de ces tristes épinettes qui charmaient les oreilles de la cour et de la ville; malheureux instruments qui avaient la voix si aigre, si criarde, et qui filaient, avec leurs petites lèvres d'ivoire, les sons les plus discordants, les plus aigus, les plus affreux, les plus insupportables! Il semblait à Sébastien que de pareils accents, presque faux, toujours équivoques, ne valaient, à dire d'experts, que le triste honneur de se mêler au bruit des couplets, des ponts-neufs et des sornettes lyriques ; il lui semblait que c'était là un crime de lèse-mélodie, et il se promit en secret de châtier les coupables en les reléguant dans la solitude des greniers, dans la poussière des mansardes. Dès ce moment Érard méprisa le babillage du clavecin; il eut horreur du caquetage de l'épinette, et il devina l'harmonieuse éloquence du piano. Les merveilles du clavier de Silbermann l'empêchaient sans doute de dormir : en un jour, en un clin d'œil, par la grâce du travail et de l'inspiration, l'artisan devint un artiste; et le hasard, qui est le dieu le plus juste de ce monde, voulut bien accourir à son aide sous les traits de monseigneur le duc de Lauzun.

Je vous ai dit en peu de mots les préoccupations laborieuses et les secrètes pensées du pauvre ouvrier; permettez-moi de vous apprendre ou de vous rappeler, aussi brièvement qu'il me sera possible, les rêves mondains et les passe-temps futiles du grand seigneur.

Le duc de Lauzun avait imaginé de faire revivre à la cour de Louis XVI les caprices dangereux, les brillantes folies de ce règne spirituel qui avait naguère gouverné la France en deux galantes personnes : Louis XV et le régent. Une belle figure, beaucoup d'esprit, beaucoup d'argent, une gaieté inépuisable, de la galanterie, une bravoure noble comme son origine : voilà M. le duc de Lauzun à l'âge de vingt-cinq ans; et, certes! c'était bien plus qu'il n'en fallait pour mériter l'estime des hommes et pour conquérir la douce adoration des femmes. A vrai dire, le jeune et frivole héritier du maréchal de Biron ne sut mettre à profit ni ses qualités, ni sa fortune, ni son courage, ni rien de tout ce qu'il appelait lui-même son petit mérite : il abusa de sa beauté pour devenir un coureur de ruelles, un aventurier de boudoirs ; de son esprit et de sa verve joyeuse, pour devenir un fat et un bavard ; de son patrimoine, pour devenir un joueur et un prodigue ; de sa témérité, pour devenir un spadassin, un infatigable duelliste ; de sa galanterie, pour provoquer un scandale royal en se faisant tour à tour l'amoureux et l'ennemi de la reine.

Si l'on devait en croire les auteurs qui ont écrit sur les dernières années du XVIIIe siècle, il faudrait attribuer la haine subite de Marie-Antoinette contre M. de Lauzun à une aventure de bal masqué, à une demande un peu équivoque ou à une réponse un peu indiscrète; il n'en fut point ainsi, et la cause mystérieuse de cette aversion se rattache précisément à l'histoire du premier piano de Sébastien Érard.

II

Malgré le bel amour apparent de M. de Lauzun pour la reine de France, le soudain enthousiasme du jeune duc pour la jolie marquise de Milleroy n'était plus un mystère pour personne, ni dans les salons de Paris, ni dans les appartements de Versailles; la position personnelle, la position officielle de madame de Milleroy, donnait une certaine importance de curiosité, d'intérêt et de scandale à ce caprice qu'elle avait inspiré au célèbre gentilhomme amoureux : la marquise était l'amie à peu près intime de Marie-Antoinette, et plus d'une fois elle avait porté ombrage à l'intimité jalouse de cette autre favorite que l'on nommait la belle comtesse de

Polignac. Comme la comtesse, la marquise avait eu l'honneur de se faire attacher à l'éducation première des enfants de France ; comme la comtesse, la marquise avait reçu de sa royale protectrice l'hospitalité du château de Versailles, avec le droit de s'installer et de vivre dans cette délicieuse partie du palais qui touche à la Provence de l'Orangerie.

M. de Lauzun, qui savait marcher à propos dans le difficile domaine de la *carte de Tendre,* trouva sans doute fort plaisant de composer, en collaboration avec madame de Milleroy, une de ces petites comédies de cœur que l'on appelle des *piques d'amour;* le rusé don Juan se mit à la besogne, et la marquise se prêta de la meilleure grâce, c'est-à-dire avec toute la bonne grâce amoureuse, à la composition de cette galante fantaisie ; par malheur, la chute de l'ouvrage fut complète : la première scène, rien que l'exposition de la pièce, valut de la part de Marie-Antoinette beaucoup de dédain à M. de Lauzun et beaucoup de haine à madame de Milleroy ; entre ces deux femmes belles et frivoles, ce fut, à compter de ce jour, une rivalité de tous les instants, au profit du plaisir, du luxe, de la dissipation et de la mode, une véritable lutte qui ne devait céder un peu plus tard qu'au bruit des orages de la place publique, aux éclats de la foudre révolutionnaire.

Les chances de cette petite guerre d'éventails n'étaient pas tout à fait inégales : de ces deux ennemies, l'une était une jeune souveraine, jolie, adroite, audacieuse et coquette ; elle commandait aux hommes par l'autorité de ses charmes, aux femmes par l'autorité de son esprit, à tout le monde par l'autorité de sa grandeur; elle disposait à son gré des trésors de l'État, de l'influence de la royauté, de toutes les ressources magiques de la suprême puissance, et sa voix seule opérait des prodiges. L'autre avait aussi de la jeunesse, de la beauté, de la coquetterie et de l'audace ; elle avait de brillants serviteurs, des sujets empressés qui lui obéissaient à la ronde, sans être forcés de lui obéir; elle avait autour d'elle un cercle de femmes charmantes, qui lui enviaient la perfection de sa ravissante figure ; elle avait tout près d'elle, à ses genoux, des auditeurs attentifs qui lui enviaient la cruauté spirituelle de sa malicieuse parole ; elle avait un royaume qu'elle gouvernait à sa douce manière, un peuple qui vivait à l'ombre de sa couronne de fleurs, des esclaves amoureux qui la regardaient en extase, qui l'admiraient avec enthousiasme et qui l'aimaient jusqu'à l'adoration ; enfin, elle avait une fortune considérable, une liste civile princière, une opulence royale qui lui donna le pouvoir de lutter contre Marie-Antoinette, de l'humilier sur son passage, de la dépiter en riant, de l'égaler à force de prodigalité, de folie, de magnificence et d'orgueil.

Il faut être juste : la rouerie de M. de Lauzun et l'extravagance de madame de Milleroy produisirent un jour quelque chose d'utile ; le dépit amoureux du grand seigneur dota la France d'une industrie nouvelle; la jalouse coquetterie de la grande dame lui donna un artisan illustre, un noble artiste de plus !

Marie-Antoinette avait beau dire et beau faire pour ressembler à une française : l'Autrichienne, comme on l'appelait déjà dans les faubourgs de Paris, se souvenait encore de sa véritable patrie, de la patrie de son enfance et de sa jeunesse; entre nous, vraiment, n'avait-elle pas raison ?

Le pays que l'on a vu du fond d'un berceau, en ouvrant tout à coup les yeux au soleil ; le pays où nous avons grandi, joué dans les fleurs, et murmuré devant Dieu notre première prière ; le pays où notre bouche a commencé de parler, où notre esprit a commencé de comprendre, où notre cœur a commencé de sentir et de battre, n'est-il pas toujours le pays le plus poétique et le plus admirable de ce monde ?

Bien souvent la reine de France se prenait à regretter l'Allemagne, l'Autriche, les palais de Vienne, les ombrages fleuris du Prater et les vapeurs mystérieuses du Danube. Seule, les yeux fixés sur des portraits de famille, la main sur une couronne qui pesait trop sur sa jolie tête, elle se laissait aller à ces regrets impatients, à ces plaintes de la mémoire, à ces mirages du cœur si cruels et si doux, que l'on appelle le mal du pays : alors, elle oubliait un instant sa patrie d'adoption, et, pour se guérir de ce mal affreux sans doute, elle recherchait, elle adorait, elle protégeait à plaisir les modes, les costumes, le langage, les arbustes, les livres, les tableaux, la musique de sa première patrie, tout ce qui lui apportait un ruban, une épingle, une parole, une fleur, une page, un trait, une note, un rien de sa chère et bienheureuse Allemagne !

Un jour elle voulut avoir un clavecin de Vienne, et bientôt elle reçut dans ses petits appartements de Versailles un clavecin magnifique, emprunté, pour lui plaire, au mobilier somptueux d'une résidence impériale. Marie-Antoinette résolut de ne chanter sur ce précieux instrument que des élégies allemandes, et, afin que nulle gloire ne manquât à l'inauguration, au sacre lyrique du clavecin royal, la reine daigna mander à la cour de France un musicien dont elle était l'écolière, un homme de génie qui avait composé des chefs-d'œuvre, un illustre allemand qui se nommait le chevalier Gluck.

Comme tous les événements de ce monde se suivent et s'enchaînent à souhait ! Madame de Milleroy, qui assistait, par la grâce de Dieu et du tabouret, au concert de M. Gluck, à Versailles, voulut avoir à son tour au milieu de son splendide salon un musicien étranger, un compositeur célèbre et un clave-

cin magnifique. On parlait déjà parmi les savants, parmi les amateurs, d'un nouvel instrument de musique inventé, en Saxe, par Silbermann : la marquise, qui raffolait des beaux-arts et des artistes, demanda à M. de Lauzun un *piano*, mais un piano de fabrique française, et M. de Lauzun se mit à la recherche d'un artisan parisien assez habile pour se charger du fardeau de cette difficile besogne ; le complaisant adorateur de madame de Milleroy se hâta de frapper à la porte de tous les ateliers de Paris, et ce fut à grand' peine qu'il découvrit, dans la maison de je ne sais quel facteur inconnu, un ouvrier jeune, intelligent, plein d'enthousiasme, un pauvre diable de génie qui lui jura de réaliser en France l'invention mélodieuse de Silbermann : ce jeune homme, cet ouvrier, cet artisan audacieux, c'était Sébastien Érard.

On offrit à Érard une salle, un atelier improvisé dans l'hôtel du duc de Lauzun, et le lendemain Sébastien commença l'exécution de son premier piano.

Sébastien Érard avait imaginé, pour le piano de madame de Milleroy, un moyen de mettre tous les morceaux de musique au diapason des voix en donnant au clavier une mobilité qui l'obligeait à monter et à descendre au gré du chanteur ; le même instrument servit à la première application de l'*orgue expressif* dont la découverte faisait dire plus tard à l'immortel Grétry : *c'est la pierre philosophale en musique qu'une pareille trouvaille !* Grâce à la magnificence de M. de Lauzun, le premier piano d'Érard se cachait fièrement sous une enveloppe de laque dorée ; les pédales étaient couronnées d'un groupe mythologique, dessiné par le statuaire Houdon ; les parois intérieures étaient couvertes de petites peintures de Boucher, de Greuse et de Vanloo ; et, pour que rien ne manquât au triomphe de la belle marquise, le duc de Lauzun résolut de faire essayer le piano de son protégé, dans une réunion solennelle, par un musicien célèbre, par un compositeur qui en voulait à la gloire du chevalier Gluck, par un étranger qui se nommait Piccini.

Ce soir-là le piano de Sébastien Érard obtint à la fois tous les genres de succès, dans les appartements de l'Orangerie, dans les salons de madame de Milleroy.

Enfin, le piano de Sébastien Érard eut le bonheur de provoquer l'admiration du roi et d'exciter surtout l'envie de la reine : Marie-Antoinette, qui avait honoré bon gré mal gré de son auguste présence la solennité musicale de la marquise, hasarda quelques pas dans les salons, au bras de l'ambassadeur de Naples, le spirituel marquis de Caraccioli ; elle aperçut le duc de Lauzun qui devisait avec le baron de Besenval, et les deux interlocuteurs s'inclinèrent respectueusement devant la reine...

« Messieurs, leur demanda Marie-Antoinette, ce piano que je viens d'entendre, que je viens d'admirer, est-il d'origine allemande ?

— Non, madame, répondit le baron, il est d'origine française.

— Ah !... Et comment se nomme l'habile facteur de ce précieux instrument ?

— Sébastien Érard, répliqua le duc de Lauzun.

— Je me souviendrai de ce nom !..... La petite merveille dont je parle appartient à notre bienheureuse marquise ?

— Non, madame, elle n'appartient qu'à moi seul.

— A vous, monsieur de Lauzun ? Et qu'en voulez-vous faire, s'il vous plaît ?

— Le plus bel ornement de mon hôtel, madame, et la plus douce distraction de ma paresse.

— Pourquoi me tromper ?... Le logis d'un colonel de hussards n'est point fait pour un semblable trésor, qui ne siérait qu'au boudoir d'une jolie femme.

— Votre Majesté a peut-être raison...

— Eh bien ! monsieur de Lauzun, je l'avoue : j'adore ce nouveau chef-d'œuvre dont les accents m'ont ravie, transportée, enivrée ; voulez-vous accepter une offre que je vous adresse..... en tremblant ?

— Laquelle, madame ?

— Mon clavecin d'Allemagne contre votre piano de France...... et mes remercîments par-dessus le marché.

— Votre Majesté me pardonnera, je l'espère ; mais comment pourrais-je lui offrir aujourd'hui ce que j'offrirai demain sans doute...

— A qui ?

— A madame la marquise de Milleroy. »

La reine s'éloigna bien vite afin de cacher son dépit et sa colère. M. de Lauzun s'avisa de sourire en osant la suivre des yeux, et dès ce moment c'en était fait de son avenir à la cour de Marie-Antoinette. Certes, la reine avait le droit de se venger de cet insolent gentilhomme, et la vengeance ne se fit pas attendre. La mort du maréchal de Biron laissait à la disposition du roi le commandement des gardes-françaises ; M. de Lauzun, qui héritait des titres de son oncle, réclama la survivance de ce poste militaire, si important et si honorable ; les ministres parlaient en sa faveur, et Louis XVI partageait l'avis des conseillers de la couronne. Marie-Antoinette protesta contre les prétentions de M. le duc de Lauzun, et lorsque le successeur présomptif du maréchal osa paraître devant elle pour la supplier ou pour se plaindre, l'inexorable Majesté se contenta de lui répondre avec le plus cruel de ses sourires :

« Monsieur le duc me pardonnera, je l'espère ; mais comment le roi pourrait-il lui donner aujourd'hui ce que je donnerai moi-même demain à M. Duchâtelet ? »

M. de Lauzun fut exclu du commandement des gardes-françaises : il déserta presque aussitôt le parti de la cour, pour se consacrer aux intérêts de l'opposition populaire. Il écrivit des pamphlets contre la royauté de Versailles; il composa des satires contre la reine ; il rima des épigrammes contre la noblesse... et le piano de Sébastien Érard continua de chanter de plus belle dans les salons de la marquise de Milleroy.

III

Les chants avaient cessé ! — Un soir, un triste soir, hélas ! il n'y eut que du silence et de l'obscurité dans les serres-chaudes galantes de l'Orangerie de Versailles ; les appartements du palais tout entier n'étaient plus qu'une sombre solitude, qui commençait à se peupler de fantômes, de souvenirs, de regrets et de terreurs. La reine était au Temple, où elle jouait déjà le cinquième acte de sa tragédie ; la comtesse de Polignac avait suivi les exilés volontaires de l'émigration royaliste ; Madame de Milleroy souriait, en regardant le ciel, à travers les barreaux de Saint-Lazare, et le duc de Lauzun, prisonnier à Sainte-Pélagie, se préparait, comme il le disait lui-même, à exhaler le dernier soupir de la noblesse de France !



Un matin, Paris révolutionnaire inonda les places publiques, les avenues, le château et les jardins de Versailles : on brisa toutes les portes de la résidence royale ; le peuple, qui ne manquait pas d'une certaine logique dans les terribles élans de sa colère, se prit à ravager avec une juste préférence les appartements luxueux de l'ancienne favorite de Marie-Antoinette, la comtesse de Polignac ; or, de cette riche demeure au logis de madame de Milleroy, il n'y avait guère que la distance d'une hache, d'une pique ou d'un marteau : en une minute, en un froncement de sourcils, en un éclair de rage populaire, tout fut brisé, déchiré, éparpillé dans les vastes salons de la marquise... Je me trompe : le piano d'Érard était encore debout, toujours beau, toujours brillant, toujours radieux, et prêt à chanter encore les airs de Gluck et de Piccini. Soudain, un orateur de la foule, un tribun, frappa du pied sur l'instrument de musique... et le clavier fit entendre une plainte mystérieuse, comme s'il eût voulu protester, dans l'intérêt de l'art et de la poésie, contre les profanations de la violence et de la prose ; mais, il eut beau gémir et se plaindre : des mains vigoureuses soulevèrent le piano jusqu'aux bords d'une croisée, et c'en était fait peut-être du premier chef-d'œuvre de Sébastien Érard !..... Au même instant un jeune homme se précipita dans le salon, traversa les flots pressés de la foule, et se mit à crier d'une voix retentissante :

« Citoyens ! grâce ! grâce ! Je réclame de vous la grâce du coupable !

— Où est le coupable ? demanda le tribun du faubourg.

— Le voilà ! répondit le jeune homme ; c'est ce malheureux piano que vous allez mettre à la lanterne, que vous allez exécuter par la fenêtre...

— Et que diable veux-tu faire de ce maudit instrument qui a résonné pour les aristocrates ?

— Je veux l'obliger à chanter pour les patriotes !

Il chantait autrefois les airs favoris d'une reine et d'une marquise : eh bien ! qu'il chante donc aujourd'hui le *Réveil du Peuple* et la *Marseillaise !*

Cette proposition fut accueillie par les rires, par les applaudissements de la foule, et le jeune homme ouvrit le piano...

Il faut plaindre ce jeune homme, et voici pourquoi : né dans les rangs du peuple, il aimait la liberté sans doute, mais il détestait les cris, le désordre et l'agitation de la place publique ; élevé dans une province qui avait l'amour de l'indépendance, il souriait peut-être aux principes indépendants de la révolution, mais il avait peur des révolutionnaires ; et puis, il avait été protégé par madame de Milleroy, soutenu par M. de Lauzun, encouragé par Marie-Antoinette, breveté par le roi lui-même : le moyen, après cela, de jouer sans trembler, de gaieté de cœur, les hymnes plébéiens du *Réveil du Peuple* et de la *Marseillaise !*... Pourtant l'artiste se résigna de son mieux, en frémissant de regret et d'impatience; il ouvrit donc le piano de la marquise, qu'il voulait sauver à tout prix, comme un beau souvenir de sa première jeunesse, comme une précieuse relique de son premier travail ; il préluda d'une main tremblante ; il essuya furtivement une larme, au souvenir de sa noble protectrice ; il appela à son aide toute sa force, tout son courage, et il se mit à jouer sur le clavier aristocratique les refrains du répertoire populaire, sauf à purifier, pensait-il, les touches de son clavier avec le répertoire de Marie-Antoinette.

A la fin, le terrible auditoire daigna pardonner à l'instrument en faveur de l'intention apparente du jeune instrumentiste; nul ne songea plus à le profaner, à le briser, comme un vilain meuble inutile; le peuple se retira bientôt, en répétant la *Marseillaise,* et ce fut ainsi que Sébastien Érard sauva de la tourmente le premier piano de son illustre fabrique. Bienheureux piano, vraiment ! qui sortit un jour des mains habiles de son maître, en chantant les notes les plus douces de ce monde ; qui fut baptisé par Piccini, à grands flots de mélodie italienne ; qui eut pour baptistère un splendide salon de Versailles, pour parrain monseigneur le duc de Lauzun, pour marraine madame la marquise de Milleroy, et pour cortége d'honneur toutes les beautés célèbres, toutes les grâces, tous les sourires, tous les nobles esprits, toutes les gloires de la cour de Marie-Antoinette, la belle Autrichienne, la jolie folle couronnée, la malheureuse reine de France !....

Louis LURINE.



ÉRARD.

D'après un portrait fait en 1828.

LE BOA.



Je pourrais, comme tant d'autres à qui l'on ouvre les feuillets de ce recueil, vous conter aujourd'hui un de ces drames intimes passés sous vos yeux, et qui ont occupé vos loisirs au moment même où ils se déroulaient avec toutes leurs péripéties ; mais vous êtes déjà trop cuirassés contre de telles secousses; vous êtes déjà trop façonnés à ces dissections du cœur humain, pour que je veuille entrer en lice avec mes confrères, plus heureux que moi. Ce que j'ai à vous dire n'est pas une scène isolée, un de ces rares épisodes qui se révèlent à de longs intervalles et vous surprennent au milieu de votre paisible sommeil ; ce que j'ai à vous dire, c'est un drame de tous les jours, de toutes les heures, et si vous n'en avez pas été témoin, c'est que le mouvement vous énerve, c'est que tout déplacement est pour vous une fatigue, c'est que vous n'aimez la vie que dans un milieu calme et tiède, et que le récit seul des colères océaniques vous glace d'épouvante.

N'importe, je replonge dans mon passé si orageux ; je recueille mes souvenirs les plus précis, je vois l'île redoutable où j'ai promené ma curiosité insatiable et périlleuse, et je jette sur le papier mes brûlantes émotions comme si elles ne dataient que d'hier, comme si elles ne dataient que dè ce matin.

Oh ! c'est que les ténèbres ont aussi leur clarté, c'est que vous n'avez rien autour de vous qui vienne vous distraire de vos pensées profondes ou mélancoliques, c'est que, n'ayant rien devant vous que le chaos qui vous environne, il ne vous reste, pour égayer votre vie, que le passé, le passé seul, resplendissant de toutes ses illusions, de tous ses rayonnements, de tous ses prestiges.

N'est-ce pas, ô mes amis ! ô mes ennemis ! que voila un bien triste privilége?...

La douleur qui n'est plus n'a jamais existé,

a dit le poete : mais le bonheur ! oh ! celui-ci, quand il est perdu, quand il s'est enfui sans retour, c'est alors qu'on en sent tout le prix, et que l'âme se noierait dans le désespoir, si une pression de main fra-

ternelle, si une parole amie ne vous apprenaient encore l'harmonie des couleurs, la suavité des sentiments, la poésie du mouvement et de la distance; et puis, n'avez-vous jamais été heureux la nuit?.... Donc, laissez-moi vivre et me souvenir; écoutez :

Veillez à vos pieds, veillez sur votre tête, veillez autour de vous : car l'ennemi est là, là et là. Il est immobile et blotti comme s'il voulait éviter votre présence, allongé comme s'il voulait opposer une barrière à votre course, onduleux comme s'il voulait vous séduire par une caresse, et cependant il rêve de sang, de bave et de mort. Oh! malheur à vous si vous êtes à portée de ses étreintes, car il étouffe sans colère, car il tue sans venin. Il est l'ennemi de tout ce qui vit, de tout ce qui se meut; on dirait qu'il n'exerce sa force à chaque instant contre les troncs séculaires qui pèsent sur le sol qu'afin de s'assurer plus tard de la victoire contre tout ennemi vivant qui osera l'attendre. Il n'est pas exact de dire qu'il rampe, mais il est plus vrai d'assurer qu'il bondit léger comme le tigre, se précipite vif comme la gazelle, ou vole rapide comme le vautour.

Je vais vous conduire auprès de lui.

Voici un soleil de plomb, une chaleur écrasante, des eaux silencieuses, une odeur de soufre et de bitume s'exhalant de toutes parts, comme si le pied reposait sur un volcan près de s'ouvrir, et une lassitude lourde et pénible engourdissant les membres, ainsi que le ferait une longue torture.

C'est le jour, ce sont les heures où le soleil, après avoir quelque temps obliquement regardé la terre, se lève dans toute sa majesté pour darder sur elle ses rayons les plus verticaux et la calciner jusque dans ses entrailles.

Quand la nuit vient, quand les sueurs du sol remontent à des régions plus élevées, quand les oiseaux fatigués se raniment à la brise de mer, un peu de repos arrive à l'âme et au corps. On respire à l'aise, et l'envie vous prend de vous mettre en marche comme pour insulter aux bouffées brûlantes qui vous ont emprisonné dans les cabanes éparses çà et là le long des plages torréfiées.

Mais voyez le contraste!

Tandis que, dévoré par l'ardeur d'un ciel de bronze, le peuple ailé se tait sous la verdure dont il s'est fait un vaste parasol, vous entendez, au sein d'un chaos de feuilles à demi pulvérisées, bruire un frôlement galvanique; et si vous avez le courage d'interroger du regard les souples mouvements qui ondulent la distance séparant les arbres les uns des autres, vous remarquez des courbes harmonieuses serpentant dans une allée, étreignant un tronc vigoureux, d'abord lentement, puis s'agitant avec violence et parcourant, ainsi que le ferait un dard lancé d'une main robuste, un espace à fatiguer votre vue.

C'est le boa.

Dès qu'il s'éveille et chemine, tous les reptiles de second ordre, ainsi que les insectes épouvantés, cherchent à fuir; mais, cloués à leur place par une peur invincible, ils s'agitent fébrilement et vont, pour ainsi dire d'eux-mêmes, s'engloutir dans la gueule béante du monstre qui règne en dévastateur dans ces forêts éternelles.

L'île dont je vous parle, et où le voyageur remarque cette immobilité et cette vie, est appelée *Timor*. *Timor*, conquête bâtarde des Hollandais descendus à *Conpang*, et des Portugais parqués à *Dielhy; Timor* aux crêtes noires, aux volcans toujours irrités et inspirant leur turbulence aux anthropophages habitants de *Fialarang* ou de *Batouguédé*, cônes éteints, résonnant sous les pieds comme une peau de tambour; *Timor* l'indomptée, riche de la plus belle végétation du globe, sans cesse menacée par les terribles tremblements de terre qui ravagent même les îles les plus éloignées de sa base rocheuse.

La sombre forêt où j'ai vu ce que je vous raconte s'élève à peu de distance de la vile de Dielhy, que j'appelle ville, parce que notre langue est pauvre pour exprimer certaines choses que nous ne pouvons traduire que par d'interminables périphrases.

Sur le petit terrain où sont groupées une cinquantaine de bâtisses entourées d'enclos, et plus bizarres les unes que les autres, vivent et meurent quelques Européens maladifs et un assez grand nombre de Malais à la tournure guerrière, au teint cuivré, au regard fauve, aux dents noircies par le bétel, l'arech et la chaux. Ils vivent là, et près d'eux, pouvant les atteindre d'un seul élan, vit aussi le boa, le terrible constrictor, qui ne s'emplit de myriades d'insectes qu'alors seulement qu'il n'a pas cerclé un buffle dans sa course rapide.

Le buffle est la nourriture du boa. Dès que celui-ci en saisit un par les flancs, il le traîne contre l'un des plus épais géants de cette forêt, il l'entoure, le presse, l'étouffe en dépit de ses cornes aiguës, de ses horribles beuglements et de la vigueur de ses épaules; il bave dessus; de sa langue raboteuse il le caresse et l'injecte à la fois; il le pétrit, il l'allonge, il triture ses os; et quand ces hideux préparatifs sont achevés, quand son instinct de reptile a compris que la victime peut être dévorée, il la laisse tomber, se place tout de son long en face de la tête du buffle sans vie, ouvre ses mâchoires, dont l'élasticité épouvante la raison, fait crier ses anneaux en les rapprochant les uns des autres, aspire encore; le quadrupède entre par saccades, et quand celui-ci est à moitié englouti, le vorace boa se calme, s'assoupit et s'endort enfin comme s'il succombait à la

lassitude d'une lutte qui aurait épuisé ses forces.

Si le boa était seul avant l'attaque, si sa femelle dort loin de lui, approchez-vous maintenant, vous n'avez rien à craindre de sa force, de sa bave et de sa gueule ouverte comme une large fournaise : il dort, je vous l'ai dit, mais il serait plus exact d'écrire qu'il est mort, car il est là aussi insensible qu'un tronc d'arbre.

Il n'y a nulle gloire, vous le comprendrez, à tuer le boa dans cet état de torpeur où le jette ce repas commencé ; mais, comme ce n'est pas la gloire qu'on cherche dans ces combats de chaque jour, livrés à ce hideux reptile, on est sage de le saisir au milieu de son festin, de s'agenouiller depuis sa tête jusqu'à ses flancs, de même qu'on se tiendrait devant une idole vénérée, puis de placer sur une corde faite d'intestins de poissons une flèche aiguë empoisonnée, et, à un signal donné, de lancer tous les dards à la fois contre ce Lucullus rampant, qui trouve la mort au sein de l'orgie.

Ainsi en agissent les Malais de Timor et ceux de Conpang, mais surtout ceux de l'établissement de Dielhy, dès que le rugissement d'un troupeau de buffles aux abois leur dit par une halte instantanée qu'un de leurs camarades vient d'être saisi dans les plis du terrible constrictor. Mais cela ne s'appelle pas une chasse, cela s'appelle une rencontre ; et, quand le monstre a cessé de vivre, on le laisse là, immobile, afin que lui et sa victime servent de pâture aux autres reptiles qui, à leur tour, subiront tôt ou tard le même sort.

La chasse au boa est autrement périlleuse, et, pour moi, j'aimerais cent fois mieux avoir à combattre dans le désert un tigre ou un lion affamé que le redoutable constrictor au sein de sa forêt. La balle est impuissante contre celui-ci ; car le moyen, je vous le demande, de pouvoir la bien diriger au milieu de ses rapides ondulations, pareilles aux caprices de la flamme ? Et puis encore, où est votre ennemi ? Vous croyez l'entendre s'agiter sous vos pieds, tandis que, suspendu par les derniers anneaux de sa queue à une branche élevée, il se balance comme la fronde du Baléare, et se précipite pour vous enlacer et vous broyer ainsi que je vous ai dit qu'il le faisait du buffle. Peut-être, puisqu'il n'y a pas de venin à redouter, aurez-vous assez de sang-froid pour séparer, à l'aide du glaive dont vous êtes armé, le corps du reptile ; mais moi, je me déclare vaincu par lui dès que son ventre gélatineux me serre dans ses replis, et je ne croirai au succès de votre défense que si vous m'assurez que vous êtes Malais et que vous habitez Timor.

Cependant la guerre faite aux buffles appartenant aux Européens et aux Rajahs, tributaires du résident de Dielhy, par les boas de la forêt qui touche presque à cette triste colonie, devenait si meurtrière, que le gouverneur José-Pinto-Alcoforado-de-Azevedo-e-Sonza résolut enfin d'organiser des chasses pour la destruction ou du moins l'éloignement de ces reptiles. Il enrôla à cet effet, au prix de quelques étoffes fabriquées dans le pays, des hommes de cœur et d'énergie, qui ne craignirent pas de pénétrer le jour et la nuit dans la forêt ténébreuse, et d'y combattre ces terribles dominateurs. Leurs armes étaient le redoutable crish, dont la lame ondoyante est presque toujours trempée dans la gomme jaunâtre du bohon-hupas, et des flèches aiguës, dentelées, courtes et placées en éventail devant leur poitrine, et qu'ils lancent contre le monstre lorsqu'ils le surprennent endormi. Mais le reptile fit tant de victimes, qu'il fallut bientôt renoncer à ces attaques, pour lesquelles on employait souvent des hommes condamnés à de sévères châtiments. M. Pinto m'a dit que, s'étant trouvé assailli de trop de demandes pour aller à la destruction du boa, il se vit contraint de diminuer la solde des combattants façonnés aux grands périls, et après, à la curée des pièces d'étoffe données par le résident.

Après ces tentatives, qui auraient fini par dépeupler la colonie plus rapidement que les fièvres pernicieuses et la dysenterie, M. Pinto se décida à porter la flamme dans le bois infesté et à exposer l'île à un incendie général. Il usa cependant de prudence ; et dès que les buffles qu'il envoyait en holocauste aux reptiles lui annonçaient la présence d'un ou de plusieurs de ces monstres, il faisait circonscrire l'endroit désigné par une coupe immense. Or, comme, après son repas, le serpent reste dans l'engourdissement pendant quelques mois, le travail des courageux bûcherons n'était interrompu que par les reptiles à jeun, qui, tous, n'osaient pas s'attaquer à une armée d'hommes prêts à les recevoir.

Sitôt que les troncs séculaires étaient abattus avec leurs rameaux si riches, si bizarres, si variés, d'immenses brassées de feuilles sèches étaient jetées au milieu ; le feu y pénétrait, maintenu, rapproché par un nouvel aliment lancé au delà de la première ligne ; et c'est alors qu'on voyait à travers les ondulations de la flamme se dresser, dans le cirque embrasé, les redoutables boas tourbillonnant pour échapper à la mort, grimper d'un seul jet au sommet des arbres, atteindre les branches les plus élevées et tenter de franchir les flamboyantes barrières qui les étreignaient. Efforts impuissants ! ils tombaient épuisés, à moitié dévorés au milieu de la fournaise, et rendaient le dernier soupir dans de hideuses contorsions attestant les horreurs de la torture.

On en a vu cependant, me dit M. Pinto, s'élancer au delà des flammes, et loin de fuir le danger auquel ils venaient d'échapper, se précipiter sur les Malais intrépides, et en immoler plusieurs avant d'être vaincus eux-mêmes.

Mais c'est lorsque le boa, impatient de jour et de soleil, s'échappe de ses sombres et silencieuses forêts pour parcourir la plaine, que la vie des hommes court de grands risques jusque dans les habitations les mieux closes. Ainsi que le chacal et le tigre, le constrictor a des ruses et de l'hypocrisie ; il se traîne en sournois à travers les barrières, et ses ondulations suivent exactement les sinuosités du terrain, afin de ne faire aucun bruit en heurtant les obstacles. Il courbe la tête sous les branches et les feuilles des arbustes ; et, quand il la relève, c'est avec prudence, écoutant bien d'abord s'il n'y a pas là près de lui une proie facile à saisir ; puis il rampe encore vers le lieu qu'il a choisi pour son attaque, et c'est dans ce moment que, par des bonds rapides et des évolutions dont la flamme au grand mât d'un navire peut seule donner l'idée, il tourne à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, comme s'il était atteint de vertige. C'est que le boa, dans cette fièvre ardente, choisit sa victime, et son œil avide a parfaitement jugé celle qui lui procurera une plus longue digestion.

Aussi, qu'ont imaginé les naturels de Timor employés sur les plantations ouvertes à toute attaque? Ils ont fortement lié par le naseau, et à l'aide de cordes solides, un buffle à un arbre ou à une roche, et se sont préparés pour eux-mêmes des retraites assurées dans de petites cages dentelées, à travers lesquelles ils peuvent suivre la marche de leur ennemi. Le boa s'élance, et les beuglements étouffés du buffle ne tardent pas à annoncer le triomphe et le repas de leur ennemi.

Toutefois, quand la faim aiguillonne un peu trop le monstre, il ne faut pas croire qu'il appelle à son secours la prudence dont je vous parlais tout à l'heure : au contraire, ses allures sont franches et décidées ; il se dresse fièrement au-dessus des hautes bruyères, poussant à l'air des rafales pareilles aux sifflementsde la tempête, et suivant une ligne directe comme un trait lancé d'une main vigoureuse.

Oh ! alors, malheur à l'homme contre lequel va se ruer le hideux reptile ! Rien ne peut le sauver de la formidable étreinte; et l'on a vu souvent plusieurs individus lui servir de pâture dans cette course de géant bien autrement rapide que celle du tigre le plus agile. On a peine à comprendre l'immense lasticité des mâchoires du boa. La tête n'est pas plus grosse que les deux poings réunis d'un homme; eh bien ! la gueule s'ouvre, se dilate sans beaucoup d'efforts, et elle engloutit des masses énormes. Ainsi, quand le corps du buffle a pénétré tout entier dans ce tombeau vivant, vous voyez des dômes se dessiner sur la peau écaillée, et les cornes de la victime se dresser comme des crêtes aiguës prêtes à percer la dure enveloppe qui les emprisonne.

Tout cela est imposant et terrible à voir, tout cela tient en haleine les hardis explorateurs, qui ont assez à lutter contre les maladies de ce pays, si funeste surtout à la vie des Européens, pour qu'ils n'aillent pas encore tenter des excursions plus périlleuses en traquant le boa jusqu'au sein de ses domaines.

Mais nul spectacle au monde n'est plus curieux et plus effrayant à la fois qu'une lutte entre deux serpents boas pour la possession d'une femelle ou d'un buffle.

Un soir, M. Pinto et moi, mais de loin, de bien loin, nous osâmes assister à un pareil combat, qui nous avait été annoncé par la fuite rapide des Malais, habiles à prédire ces grands événements dans la forêt, au bord de laquelle ils se reposent avec leurs troupeaux.

Nous étions sur un haut belvéder, et de là, quoique éloignés de près de mille pas du lieu de la scène, nous entendions, semblables à de violentes rafales, les sonores aspirations des deux monstrueux reptiles qui allaient en venir aux prises. Nous vîmes les rameaux épars sur le sol s'agiter, tournoyer dans les airs par les rapides évolutions des deux adversaires irrités, et s'élançant plus tard comme des fusées envahissant l'espace. Les deux boas atteignirent d'un seul bond les robustes branches de deux arbres voisins l'un de l'autre; il y eut ici un moment de calme, trahi cependant par la vibration fébrile des feuillages épais, au sein desquels les terribles jouteurs s'étaient enroulés.

Tout à coup les arbres frémissent, deux câbles vigoureux s'élancent l'un sur l'autre, et ces câbles sont les deux reptiles acharnés, qui, suspendus par les derniers anneaux de leur queue, se tenaient enlacés l'un à l'autre ainsi que les pierres cimentées d'un pont planant sur l'abîme. La courbe se dessinait tantôt de haut en bas, tantôt de bas en haut, souvent et long-temps immobile, et pourtant sous cette apparence d'immobilité se pressaient, se broyaient, se trituraient des anneaux durs et serrés; sous ce calme apparent, il y avait aussi de la douleur, de la rage, du désespoir. Un cadavre de boa devait tomber à terre, et l'autre s'assoupir à ses côtés.

La lutte durait depuis un quart d'heure, quand les deux champions, comme s'ils en fussent convenus à l'avance, se dénouèrent et regagnèrent leur première station en attendant la reprise des hostilités. Elles s'annoncèrent par un troisième sifflement étouffé, mais plus prolongé que les deux premiers, après quoi les monstres glissèrent le long du tronc lisse de l'arbre que chacun d'eux avait pris pour champ de bataille, et là il y eut attaque violente, prompte comme l'éclair; il y eut, pour ainsi dire, coup fourré et dernière agonie de l'un des combattants. L'un d'eux en effet attira à lui son adversaire, dont les anneaux de la queue cédaient

petit à petit le terrain. Les corps si monstrueux se trouvèrent alors placés côte à côte, de bout en bout; mais celui-ci immobile, l'autre plus mouvementé que jamais, et se roulant avec de grandes précautions autour de l'arbre, et y étouffant enfin son ennemi vaincu.

Quoique plusieurs voyageurs aient assuré que le boa constrictor n'osait jamais affronter le passage des rivières, je puis encore, sur la foi de M. Pinto et de ses officiers, attester que non-seulement le monstre reptile s'attaque à ces obstacles, mais que souvent même il s'élance dans les flots océaniques alors que mugit la tempête, et qu'il se perd dans l'horizon pour revenir quelques heures après dans ces tranquilles solitudes, comme de retour d'une promenade ou de la conquête d'un empire en révolution. M. Pinto ajouta que ces expéditions si téméraires se faisaient quelquefois par bandes, et que jamais il n'avait été témoin d'aucun combat de ces reptiles sur l'Océan.

La peur est mère de l'exagération, et je craindrais d'ajouter trop de foi aux assurances que m'a données M. Pinto que le nombre de ces monstres dans les forêts qui avoisinent le Dielhy est immense. Les voyageurs doivent s'abstenir de pareilles assertions, sous peine de se voir appliquer cette maxime si connue de la sagesse des peuples : « A beau mentir qui vient de loin. »

Ni à Conpang ni à Dielhy, nul des officiers de M. Pinto, gouverneur de la ville portugaise, n'a vu de vipères ou d'autres reptiles que le boa. C'est que toutes les autres races inférieures auront disparu dans les entrailles de ce vorace dominateur.

Quand les tempêtes océaniques nous ont long-temps ballotés, quand un soleil à pic a écaillé notre peau, quand les glaces polaires ont figé notre sang, quand nous avons eu tant de peine à résister aux atteintes des fièvres dévorantes, du scorbut, de la dysenterie et de la nostalgie, le plus mortel ennemi du voyageur, ne nous reprochez pas un peu de pusillanimité en face de certains adversaires si hideux à voir, si difficiles à vaincre, ou ne nous accusez qu'après avoir vous-mêmes essayé davantage. J'ai témérairement étudié certains actes de la vie du boa constrictor qui épouvante Dielhy; les autres renseignements m'ont été fournis par M. Pinto; et je ne crois guère au mensonge que lorsqu'il rapporte au narrateur gloire ou bénéfice personnel.

J'ai vu (je voyais alors!) le peuple malais de Timor, j'ai vécu avec lui, j'ai assisté à ses joies qui sont des tempêtes, à ses fêtes qui sont des meurtres, à ses orgies qui sont des massacres. Je me suis long-temps promené coude à coude avec ces hommes de lave, qui s'endorment, sans jamais s'émouvoir, aux rugissements des volcans sur lesquels ils reposent, et qui ne craignent pas d'attendre à quelques pas d'eux les redoutables crocodiles dont la rade de Conpang est infestée.

Le premier mouvement du Malais à son réveil est une caresse à ses armes empoisonnées; sa dernière pensée, alors qu'il s'assoupit sur la terre humide ou sur sa natte de manille, est un regret ou un remords, quand son crish ou javelot ne garde aucune trace de sang.

Dois-je rapporter ici les récits de quelques voyageurs attestant que, dans une partie des îles malaises, ils ont vu des naturels, armés de leurs crish et de leurs flèches, aller à la chasse des boas et venir presque toujours à bout de ces dangereux reptiles? Les flèches, au lieu de pointes d'os ou de fer, étaient armées d'un croissant très-tranchant qui arrêtait le monstre dans sa course rapide; et les Malais, à l'aide de leur crish, parvenaient à briser un anneau du constrictor, ou séparaient même le monstre en deux parties. Je ne sais quelle foi il faut avoir en ces faits merveilleux.

Quant à moi, qui ai vu à l'œuvre M. Rouvière au cap de Bonne-Espérance, qui ai souvent étudié les mœurs belliqueuses du Patagon et du Gaoucho allant défier le jaguar au sein des plus vastes solitudes, je crois tout possible en fait d'audace et de succès, lorsque entrent en lice des hommes tels que ceux qui vivent et meurent à Timor, tels que ceux encore qu'on trouve jetés çà et là au milieu du vaste océan Pacifique.

C'est que chez nous, dormant sous la lassitude de la paresse et du désœuvrement, on ne se réveille guère qu'aux ridicules querelles du ménage, aux cris d'une meute de chiens errants, aux disputes de deux cochers avinés ou aux roulements des tambours annonçant une parade; c'est que chez nous, mollement étendu sur la soie ou le velours, on aime le repos parce que rien dans la vie n'a assez d'intérêt ou de majesté pour nous forcer à nous tenir debout et en alerte. Les pays dont je vous parle n'ont pas le même privilége, et les hommes qui les parcourent sont autrement charpentés que nous ne le sommes. Des ouragans à faire trembler les montagnes, des volcans à soulever ou à engloutir des îles immenses, une zone de feu, et le boa constrictor qui se promène au milieu des populations.

Je n'ai pas tout dit :

C'était en 1818, l'archipel malais était, pour ainsi dire, troué par un de ces soleils à pic qui donnent le vertige, atteignent les oiseaux au vol, les lancent à terre, frappent les hommes jusque dans les eaux qui ne peuvent les abriter... Nulle brise ne soufflait à l'air depuis un mois; on eût dit la nature engourdie, affaissée sous une puissance dominatrice.

Aucun habitant de Timor n'osait sortir de sa cabane bâtie sur pilotis que long-temps après que le soleil s'était caché sous l'horizon, et quoique la rade

fût noire de crocodiles jetant au-dessus des vagues silencieuses leurs rostres squameux afin de s'arracher aux exhalaisons sulfureuses dans lesquelles ils pataugeaient, pour ainsi dire, sans rien voir devant eux, le sauvage habitant de Conpang, insoucieux de la vie, se baignait aussi, et, chose étrange, l'amphibie le respectait, comme si un secret pressentiment l'eût averti que, tous les deux, ils allaient être victimes d'un ennemi commun.

La route à demi tracée de Conpang à Bacanassi, séjour de l'empereur Pierre, le patriarche des rajahs de toutes les îles malaises, quoiqu'il eût à peine cinquante-cinq ans, était pavée de cadavres de buffles, de quadrupèdes de toute espèce, de coqs, de poules, de porcs et même d'hommes abattus par les flèches d'un soleil inexorable...

Java, au sol tourmenté, aux pics anguleux; Limao, que vous prendriez pour un jardin féerique; Denka, aux naturels farouches; Baho, dont le gouverneur hollandais fait sa demeure d'été; Ombay, toute composée de basaltes et où s'agitent dans une turbulence perpétuelle les anthropophages les plus sanguinaires du monde, se dépeuplaient insensiblement et paraissaient attendre une catastrophe qui devait tous les engloutir.

La veille avait été une journée terrible, effrayante pour la colonie entière; dès le matin le ciel s'était rétréci, un point noir parti de l'horizon avait étendu ses bras gigantesques, et en moins d'une heure l'espace s'était trouvé envahi; les arbres s'agitaient et frémissaient comme si une brise folle se promenait au milieu de leur épaisse chevelure, et cependant, à leurs pieds, à peine sentait-on cette fraîcheur presque éternelle qui donne tant de force et de vie aux colosses tropicaux dont nos chênes ne seraient que les humbles tributaires. Les ruisseaux descendaient plus lentement le long des montagnes, les bestiaux de la plaine couraient çà et là épouvantés, et allaient se réfugier pêle-mêle dans les cabanes envahies. On s'attendait à une grande catastrophe, mais on ne savait si elle devait arriver des eaux du ciel ou de la terre... Il y eut là quelques heures de mortelles angoisses.

Cependant des gouttes larges, rapides, verticales, tombent comme des aérolithes et font crier le sol; la mer en est flagellée, les arbres gémissent et pleurent sous leurs atteintes; bientôt plus promptes, plus pressées, plus meurtrières, elles se détachent des masses vésiculaires qui les emprisonnent et brisent les toitures élastiques qui jusqu'alors avaient résisté aux tempêtes et aux ouragans les plus formidables.

Le tableau change: ce ne sont plus des gouttes d'eau qui descendent sur l'île, c'est une masse immense, compacte, s'affaissant pareille à un corps solide, qui fait de Timor submergé un vaste étang où vont s'engloutir les habitations, les temples, les forêts.

La crise fut courte, et lorsque, d'une roche élevée, l'œil osait mesurer la grandeur du désastre, vous auriez cru voir non point les eaux se retirer, mais la végétation monter petit à petit et reconquérir son empire... Le monde renaissait du chaos.

Un déluge de feu devait succéder à celui-ci.

Voyez maintenant: le soleil se lève blafard, onduleux, violacé, comme un disque de feu près de s'éteindre... le ciel est pur; ni à l'horizon ni au zénith l'azur n'est léopardé par aucun nuage, et cependant le zigzag de sinistres éclairs sillonne de temps à autre le disque lumineux sur lequel se dessinent et luttent entre elles des taches fantastiques.

Tout à coup la mer, unie comme une nappe d'huile, se ride à la surface sans que la plus légère brise vienne la caresser; petit à petit elle gonfle son sein et pétille: vous diriez qu'un feu sous-marin la met en ébullition; et tandis que des myriades de poissons bondissent pour échapper à l'ennemi qui les poursuit et s'élancent sur la plage, vous voyez ici briller et s'éteindre comme des étincelles électriques les petites parcelles de quartz ou de mica oubliées, pour ainsi dire, au milieu de monceaux immenses de laves pulvérisées par le frottement des siècles.

Fialarang seul, au sein de cette crise dont on attendait l'issue avec une anxiété profonde, était encore immobile et calme; Fialarang, le redoutable volcan qui plane sur Timor dont il est né et qu'il écrasera un jour. Mais bientôt ses flancs se déchirent et vous voyez serpenter de la cime à la base des langues de feu éclatantes d'abord, puis s'effaçant pour reparaître plus éblouissantes et plus larges.

Lentement, lentement une fumée noire, fétide, s'échappe de l'extrémité du cône; elle monte en spirales, et tandis que sa tête se dessine terreuse sur un ciel bleu, sa base se colore insensiblement, et dans ses flancs se jouent, comme autant de ballons capricieux, des blocs de rocher gigantesques, des troncs d'arbres déchiquetés, des gerbes d'eau bouillonnante, que l'on dirait jetées là pour éteindre l'incendie.

L'irruption a lieu, elle se décide par un épouvantable roulement de tonnerre que les îles voisines répercutent à intervalles inégaux. Oh! dès ce moment la mer devient furieuse, elle lève la tête, elle dresse sa crinière d'écume, elle se précipite, et les plus solides mamelons s'écroulent avec un fracas horrible sous ses attaques réitérées.

La végétation s'efface; elle est calcinée, elle est morte; les buffles meurtris sont lancés aux flots, tandis que les requins sont vomis sur le rivage; tout se mêle, tout se confond, la terre s'ébranle, des îles se montrent au-dessus des vagues et disparaissent

à l'instant même. Conpang n'existe plus, un grand nombre des habitants sont ensevelis sous leurs demeures en lambeaux; et, quelques heures après, quand d'affreux torrents de lave se sont fait jour à travers les mille ouvertures de Fialarang et de Boutouguédé, frères par la destruction, le soleil resplendit de nouveau, la mer se balance avec mollesse, de petits nuages coquets se lèvent et courent les uns après les autres comme d'immenses troupeaux de chèvres folles. Les habitants de Conpang, de Dielhy et d'Ombay se dressent, cheminent, se menacent, étonnés de vivre encore et de se sentir rafraîchis par des bouffées qui leur apportent une seconde fois des consolations, la force et l'audace.

Timor était redevenu Timor, calme à la surface, mais toujours effrayant dans sa base..... Le lendemain, les Malais pensèrent à leurs excursions quotidiennes, à leurs guerres de tous les jours, à leurs bestiaux errants dans les solitudes; et quand ils voulurent pénétrer dans une de ces éternelles forêts qui écrasent et protégent à la fois le sol, ils virent entassés, liés, confondus, mais pleins de vie et de bonheur, une immense quantité de boas abrités les uns sur les autres, et pour ainsi dire insensibles aux menaces de la lave qui bouillonnait encore autour d'eux.

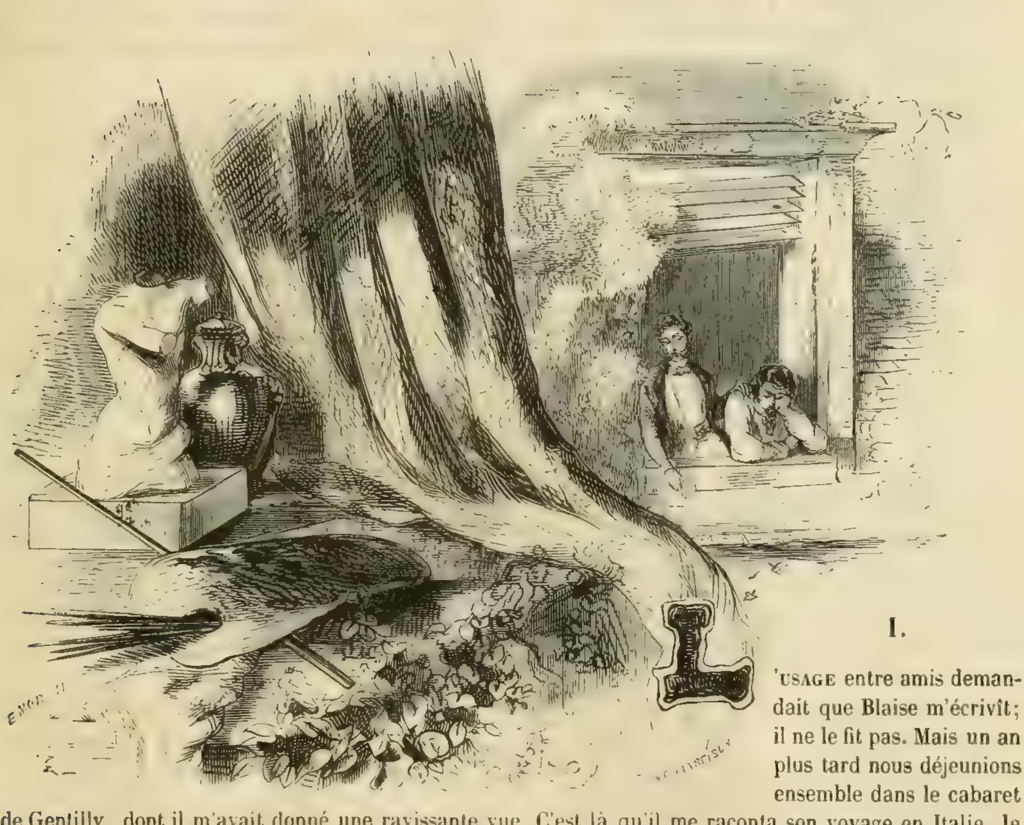
Un grand nombre de ces reptiles disparut à cette époque, et lorsque j'arrivai à Timor je trouvai dans presque toutes les habitations de magnifiques peaux de boa dont les naturels se fabriquaient des chaussures et des cuirasses contre les atteintes des insectes et des branches épineuses.

Encore une colère de Fialarand, et que la race de ces hideux reptiles disparaisse enfin des îles malaises, où la civilisation vient de planter son pavillon régénérateur.

Jacques ARAGO.



LA VILLA MARAVIGLIOSA.



I.

L'usage entre amis demandait que Blaise m'écrivît; il ne le fit pas. Mais un an plus tard nous déjeunions ensemble dans le cabaret de Gentilly, dont il m'avait donné une ravissante vue. C'est là qu'il me raconta son voyage en Italie. Je le laisse parler.

« Il est d'usage, dit Blaise, que les poetes espagnols ajoutent au titre de leurs pièces de théâtre l'épithète de fameuse : *la fameuse comédie ;* cela ne tire pas à conséquence ; on ne les lit pas davantage. Les Italiens sont Espagnols en tout ce qui concerne les monuments de leur patrie. La pierre la plus brute a été témoin d'un grand crime. Pour cinquante francs, ils vous vendent le crime et la pierre. Je ne pouvais pas faire un pas dans Gênes, où je débarquai, sans marcher sur un souvenir, au dire de mon cicérone. D'abord la rue était célèbre dans la ville ; ensuite la maison était célèbre dans la rue ; la croisée était célèbre dans la maison ; il y avait un clou célèbre sous la croisée. On me vola ma montre devant le palais Doria, du grand Doria, qui avait été le plus vertueux homme de son temps.

» Dans les rues de Gênes, je rencontrai beaucoup de chiens errants de la poésie européenne, de ceux à qui la faculté de médecine du goût conseille les voyages en Italie pour se remonter un peu l'imagination. A les voir, on dirait qu'ils veulent emporter tous les monuments dans leur valise : ils mangent les palais, les cathédrales, les arcs-de triomphe ; ils dinent avec du marbre de Carrare, et se désaltèrent avec

l'air venu de Rome. Ils feraient supposer que nous n'avons pas d'air en France. Comme ils voyagent, non pour voyager, mais pour avoir voyagé, selon la spirituelle expression d'Alphonse Karr, ils remplissent des vessies d'air bleu; ils plient soigneusement des rayons de soleil dans leurs cravates; ils mettent des échos de la vague sonore dans leurs portefeuilles, et, de retour en France, ils versent les rayons, le bleu, la vague, le sonore dans leurs amplifications, et ils font avaler, sous le titre de *Voyage*, un grog mousseux peu enivrant, mais facile à boire.

» En débarquant à Gênes, j'eus la fièvre du pays, maladie qu'on doit à l'air bleu et à la vague sonore. Après mon rétablissement, je n'eus rien de plus pressé, comme tu l'imagines, que de chercher à m'introduire dans les galeries de peinture de cette célébrité, qui a des jardins sur les toits, parce qu'elle ne peut en avoir de plain-pied.

» Le possesseur de la première galerie que je désirais connaître mariait sa fille : l'entrée me fut refusée. On réparait l'escalier de la seconde galerie, et je fus prié d'attendre quelques mois pour la visiter. Le maître de la troisième galerie, n'aimant pas les Français, ne leur accordait pas la faveur de la leur montrer. Trois motifs principaux d'exclusion auxquels on doit s'attendre, et qui existent depuis qu'il y a des galeries en Italie : le mariage de la fille de la maison, la réparation d'un escalier, une inimitié politique.

» Je partis donc de Gênes pour Florence, n'ayant encore admiré que l'air bleu et n'ayant entendu que la vague sonore. J'arrivai à Florence. Le comte de Frontifero, à qui j'étais recommandé, n'était pas aussi fier que la plupart des seigneurs italiens; il ne se proclamait pas issu d'Hercule comme la famille d'Este, ni de Mars, comme beaucoup d'autres maisons florentines; il ne prétendait descendre, assurait-il avec beaucoup de candeur, que d'Énée, nom dont il ne prenait que la première initiale, par une modestie encore plus louable. Il signait E. Frontifero. Quoiqu'il ne tînt pas de la succession d'Énée sa belle *villa Maravigliosa*, située à quelques lieues de Florence, sur l'Arno, il n'est pas moins vrai que cette superbe propriété appartenait depuis un temps immémorial, mais non avant Énée cependant, à sa famille, fière d'avoir donné trois papes à l'Église, six gonfaloniers à la ville de Florence, et un incomparable amateur aux beaux-arts. Cet incomparable amateur, c'était, cela va sans dire, le comte Énée de Frontifero.

» Il résidait toute l'année à sa villa Maravigliosa, renommée pour ses eaux, ses jardins, ses bois, et surtout pour sa galerie de tableaux.

» Ce mot de villa éveille, dans la mémoire de ceux qui ont admiré les colossales vues de Piranisi, des constructions gigantesques, auprès desquelles Fontainebleau et Versailles sont des joujoux. Mais quand on ne connaît la villa Panfili (aujourd'hui villa Doria), la villa Corsini et la villa Ferroni que d'après ce dessinateur, on n'imagine pas que ces résidences se composent d'une maison fort bourgeoise, d'un jardin où il y a beaucoup d'eau, parce que l'eau ne coûte rien à Rome, et d'une foule de petits tombeaux, parce qu'il est plus facile, en creusant le sol romain, de trouver des tombeaux que de n'en pas trouver.

» Mais j'étais alors, continua Blaise, sous le coup de soleil de l'enthousiasme. J'appelais pin d'Italie le plus contrefait des arbres; palais, un monstrueux amas de marbres; je m'agenouillais avec ferveur devant la première villageoise venue pour l'adorer comme une madone. Je jouais en Italie le rôle de Don Quichotte en Espagne. Est-ce que l'Italie n'aura pas un jour son Cervantes?

— Je le souhaite de tout mon cœur, ajoutai-je en versant à boire à mon ami Blaise.

— La réception que me fit le comte Énée de Frontifero me ravit, et j'avoue encore à présent que sa villa justifie le titre de merveilleuse qu'elle porte, quoique Piranisi ne l'ait pas honorée de son crayon exagérateur.

» Dès ma première visite le comte mit un noble empressement à me montrer les tableaux de sa galerie, qu'un jour très-doux voilait d'un bout à l'autre. Des rideaux d'un vert tendre répandaient une ombre uniforme et imprimaient à l'âme attentive ce mystère religieux particulier aux églises. Sous cette influence de lumière affaiblie et de respect, les ouvrages sévères de l'école romaine se faisaient pardonner l'insuffisance de leur couleur, et les peintures de l'école vénitienne n'éblouissaient pas, aux dépens de la pensée, par leur éclat trop vif.

— Bref, tu fus enchanté, Blaise, de ta première visite au comte de Frontifero?

— Si enchanté que je n'avais joui que par une faveur exceptionnelle de la liberté de parcourir sa galerie, ce qu'il m'apprit après m'en avoir laissé jouir dans ses moindres détails. Mes éloges le payèrent, du reste, de sa complaisance. J'épuisai avec lui le vocabulaire de l'admiration : beau! très-beau! corrosif! sublime! emportant! frémissant! hennissant! A la fin je ne louais plus, je trépignais, j'étais en convulsion, en colère. Me portant à des excès blâmables d'exaltation, je fus sur le point de sauter sur les épaules du comte. Son grand âge et le nom d'Énée me retinrent seuls. Cependant l'usage était pour moi. Les étrangers ne louent pas autrement. Il fut content. Pour l'être absolument de mon côté, j'aurais désiré voir ses tableaux dans un jour, sinon meilleur, du moins plus grand. Mais je modérai cette envie, comptant sur une prochaine visite, et heu-

reux de me ménager des jouissances pour la durée de mon séjour à Florence.

» — Préparez-vous à contempler, me dit ensuite le comte de Frontifero quand nous fûmes parvenus à la dernière travée de sa galerie, le plus précieux de mes tableaux, celui que je ne montre pas à tous les yeux.

» — Un Tintoret?

» — Mieux que cela.

» — Un Raphaël? m'écriai-je pour couper court.

» — Mieux que cela.

» — Mieux que Raphaël!

» — Ma fille. Regardez.

» Le comte tira un rideau, et je vis une jeune personne occupée à peindre une Vénus d'après le Titien.

» — Elle s'appelle Vénus comme son modèle.

» La jeune fille se leva.

» — Elle est digne de ce nom, m'écriai-je.

» Mademoiselle Vénus rougit, et me pria de lui dire mon avis sur la copie qu'elle peignait.

— Te voilà amoureux, mon pauvre Blaise! je gage.

— Amoureux fou. O Italie! pensai-je, patrie du soleil, des arts et de la beauté! Dieu créa la beauté pour l'Italie et la laideur pour les autres pays. Quels cheveux sabins avait mademoiselle de Frontifero! quels regards toscans! quel cou volsque! quelles mains saintes! quelle peau campanienne! quelle grâce de bas-relief dans sa tournure! Odieux! murmurai-je encore en l'admirant, odieux! cent fois odieux le souvenir des Françaises, et des Parisiennes surtout! Il n'y a pas une Parisienne qui soit sculptée, qui ait du style. Ce sont de jolies femmes, voilà. Et qui est-ce qui n'est pas jolie femme! Pour m'achever, mademoiselle Vénus de Frontifero parlait le français comme l'italien...

— C'était un prodige.

— Elle avait même l'accent de Versailles. Je trouvai sa copie admirable de tous points.

» Nous allâmes déjeuner ensuite sous un bosquet de ses jardins, les plus ravissants de la terre. Les arbres de la France sont des bourgeois à côté de ces princes de la végétation. Quel poëme que les fleurs d'Italie! nos roses et nos jasmins infectent, comparés à ces fleurs! O Florence! la bien nommée, la ville des fleurs! Je ne te parle pas de tes fruits. De même que le prince Carraccioli trouvait que la lune de Naples était plus chaude que le soleil de Londres, de même, moi, je trouvais que les écorces des citrons de Florence valaient mieux que les pêches de Montreuil

— Enfin?

— Bourré d'admiration, d'enthousiasme et d'amour à la fin de cette première et délicieuse visite, je pris congé du comte de Frontifero et de sa fille mademoiselle Vénus. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à la grille de la *Villa Maravigliosa*, me faisant promettre de venir les revoir bientôt.

» Comme je les saluais pour retourner à Florence, le comte de Frontifero me dit : « Le lien des arts est celui de l'amitié. Permettez-moi de vous donner un avis, quelque familier qu'il va vous paraître : Florence est une ruine pour les étrangers. Où est la nécessité de se ruiner? Pardon, encore une fois, de ravaler votre attention à des détails mesquins de la vie. Mais la vie existe. Je sais un hôtel noble, décent, commode, à deux pas d'ici. Vous y serez bien nourri, parfaitement logé, à un prix raisonnable. J'insisterais pour que vous y allassiez, quand même je n'aurais pas un éminent intérêt à vous savoir notre voisin.

» — Mais comment! Comte, je serai trop heureux d'être à deux pas de votre palais. C'est moi qui dois me confondre en excuses de voir un homme de votre rang, de votre naissance, de votre fortune, de votre talent, s'abaisser à me chercher un logement. Je me rends de ce pas à l'hôtel que vous m'indiquez.

» — A l'enseigne de *Brutus sacrifiant ses fils*.

» — Beau pays! m'écriai-je en saluant le noble comte Énée. Jusqu'aux enseignes de l'Italie qui sont une moralité et une peinture! Question résolue pour l'Italie : Ramener à la vertu par les enseignes de cabaret.

» J'oublie de te dire une chose, ajouta Blaise avant de terminer cette première partie de son récit : le comte de Frontifero portait un habit de velours rouge. »

Moi, j'ai oublié d'en dire une autre bien plus importante au lecteur. Blaise avait soixante mille livres de rente. Il peignait par goût et non par nécessité.

II.

« Je me logeai, comme je te l'ai dit, à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*. Il n'était pas des plus élégants, mais de mes croisées j'apercevais la Villa Maravigliosa, et cet avantage valait bien le plus fastueux mobilier du monde. Ensuite rien ne m'était facile comme de me figurer que le *Dominiquin* avait occupé ma chambre, et que je me servais du pot à eau de Paul Véronèse. Mon aubergiste n'était pas homme à égorger ma chimère avec son couteau de cuisine. Au contraire; si bien que lorsqu'il m'arrivait de lui dire : Signor Policastro, ne serait-ce pas chez vous que Bramante, se trouvant dans l'impossibilité de payer un plat de haricots à l'un de vos aïeux fort âpre à l'endroit de la carte, dessina sur le mur le portrait de ce plat et de ces haricots, et s'acquitta de cette manière pittoresque?

» — Comment! si c'est ici!. où voudriez-vous que ce fût?

» — Me montreriez-vous ce souvenir d'un grand homme?

» Ici le signor Policastro balbutiait et se rejetait sur les Français, spoliateurs universels de l'Italie. Évidemment les Français avaient emporté le dessin et le mur dans un fourgon. Outre son amour pour les arts, mon aubergiste avait un prodigieux talent de cuisinier. La cuisine italienne, mon ami, rien ne l'égalait à mes yeux. Je souriais de mépris au souvenir de la cuisine parisienne, sans poésie et sans fromage! cuisine de la décadence, propre à produire des peintres de genre et une foule d'autres maladies. Mais la cuisine historique est là : du fromage partout, du fromage dans les légumes, du fromage dans la viande, du fromage dans les fruits, du fromage cuit dans du fromage.

» — Rien ne manque à notre gloire nationale, s'écria un jour il signor Policastro en posant devant moi six mets au fromage.

» — Rien, ajoutai-je, signor Policastro, si ce n'est de mettre du fromage dans le café.

» Je laisse un instant il signor Policastro pour passer à son noble voisin le comte Énée de Frontifero et à sa gracieuse fille, *Venere di Frontefero*. Mes visites à la Villa Maravigliosa se multiplièrent. Je fus de la maison au bout de deux mois. Ma passion pour mademoiselle Vénus marcha du même pas que mon enthousiasme pour la galerie de son père, la cuisine de leur voisin, mon aubergiste Policastro, et que mon ravissement pour l'air bleu et les rayons jaunes. La vérité m'oblige à dire que le comte m'interdit peu à peu, sous divers prétextes, l'entrée de sa galerie.

» Tu t'imagines peut-être que j'aimais sa fille à la française, naturellement et avec discrétion, ramassant son gant pour toucher sa main. C'était un amour lyrique et par stances; je lui adressai une canzona de Pétrarque; elle me répondit par un sonnet. Il est bien entendu que je ne lui déclarai point ma flamme dans un salon, sur un prosaïque fauteuil, entre un chambranle et un cordon de sonnette. Nous nous parlions d'amour italien, chaud, ardent, mêlé de fleurs et de poison, dans les jardins de la Villa Maravigliosa, tout pleins de ruines, de cyprès, de tombeaux. Le jour fortuné où je lui exprimai un aveu qui la rendit rouge comme un laurier rose, elle était entourée de pierres funéraires. Sous ses pieds on lisait :

DIS MANIBUS.

» Sa main droite flottait sur cette inscription :

AELIAE. ROMANAE.
CONIVGI. DULCISSIMAE.

» Et quand je portai mes lèvres à son front, manière antique de recueillir une douce réponse, je lus au-dessus de sa tête :

SUB ASCIA DEDICAVIT.

» Que ta pudeur se rassure, bientôt devaient se célébrer mes fiançailles avec mademoiselle Vénus de Frontifero.

— Et tu l'as épousée? Et la galerie est à toi? et la belle Villa Maravigliosa t'appartiendrait?

— Écoute, je n'étais pas fâché de connaître dans le pays la réputation de mon futur beau-père avant de me lier pour toujours à sa fille. La villa est un bourg, et chaque maison de ce bourg, hôtellerie, magasin, atelier, dépend de la villa! Juge si les locataires me dirent du bien du seigneur Frontifero, leur propriétaire. On me savait son ami; je répéterais les rapports élogieux qu'ils m'en feraient; de là quelque adoucissement au prix de leur loyer. Il y eut apologie universelle. Mais un événement me fournit les moyens d'apprécier plus directement le caractère et les mœurs du comte, mon futur beau-père.

» Un soir que, retiré dans ma chambre, je dessinais un buste d'après l'antique, j'entendis du bruit à côté. Minuit sonnait. Les chiens avaient cessé d'aboyer, les chanteurs de se mêler aux aboiements des chiens; un calme universel régnait dans la maison et dans les greniers. Conduit par le bruit que faisaient deux voix, je me dirigeai vers la cloison, et à travers les fentes j'aperçus Policastro, mon aubergiste, éclairant le comte de Frontifero, qui entra et s'assit dans un fauteuil. Policastro posa la lampe sur la table et s'assit également. Policastro ouvrit un livre qu'à sa forme et à ses taches de graisse je reconnus pour être celui des recettes journalières. C'était un grand livre au fromage. Le comte prit une plume, et après avoir parcouru avec une gravité qui semblait alarmer son compagnon, il se mit en posture d'écrire.

» — Voyons, messire Policastro, vous dites :

Dîner pour une famille anglaise.

Deux pollastri	30 fr.
Un jambon rôti.	50
Un bricoli stracinato	10
Fegato à la milanaise . . .	12
Pasta Frolla	8
Total. . .	110 fr.

» Rien que 110 francs! Tous les jours donc la hauteur de vos additions diminue, à l'exemple des pyramides d'Égypte. Vous vous ensablez, signor Policastro. Vous vous ravalez. Les Anglais ne voudront plus venir chez nous. Ils aimeront autant faire des économies en France qu'ici. 110 francs!

Vous vous imaginez sans doute qu'on obtient des canards avec des œufs d'araignée.

» — Mais, seigneur comte, les Anglais ont encore accusé la carte d'être bien pesante.

» — Qu'ils restent chez eux, ces voleurs! Bientôt ils ne nous laisseront pas un seul Caracalla sur pied ni un seul tombeau; ils emportent tout à Londres. Dans peu c'est à Londres qu'on ira voir l'Italie. Mais revenons au foie à la milanaise. Une fois pour toutes et par Bacchus, voulez-vous doubler vos prix, oui ou non?

» — Mais on dit que j'écorche et que je lapide les voyageurs.

» — Lapidez! On leur en montrera des villas comme la mienne! Belles eaux, superbe galerie, pour des bricoli stracinati à 10 francs! Puisque vous n'avez pas le courage de votre profession, Policastro, je vais vous assigner l'invariable prix de chaque mets; si vous y dérogez, je vous chasse.

» Et le comte écrivit sur le tableau où étaient gravés les noms de tous les mets qu'on trouvait à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*, les prix de chacun d'eux.

» — Mais, signor, s'écriait à chaque ligne l'honnête Policastro, personne ne demandera plus de poisson frit ni de légumes bouillis, si vous les portez si haut. Respectez au moins les ragoûts de fromage; vous les dénaturaliserez par vos exagérations de prix. Vous exilez les *tagliarini*, vous perdez les *ravioli*. Ah! seigneur comte, grâce pour les macaroni! Ne les profanez pas. Depuis cinq cents ans c'est un prix fait. Les peuples antiques n'y ont pas touché. C'est un prix sacré. Vos pères l'ont fondé. Votre aïeul Énée!...

» L'impitoyable comte de Frontifero, appuyant sa main gauche sur son épée, comme pour soutenir son bon droit, traça sur la carte le prix onéreux et nouveau des macaroni, et il se leva. Policastro saisit les pans de son habit rouge.

» — Je vous dirai tout ce que je pense maintenant. Aucune considération ne me retient plus. Votre conduite est odieuse. Malheur à la maison d'Énée! Sa destruction approche.

» — Taisez-vous, Policastro, ou je saurai vous remplacer.

» — Vous ne l'oseriez, comte!

» — Qui m'en empêcherait?

» — Votre intérêt.

» — Bah!

» — Voulez-vous donc que je fasse connaître ce qu'est votre villa?

» — Policastro, *mio caro!*

» — Faut-il que je dise ce qu'est votre fille?

» — Policastro! Policastro! mon associé. Voyons, ne nous fâchons pas, je rabattrai quelque chose sur les macaroni, et que la paix règne entre nous.

» D'un trait de plume Frontifero modifia le tarif des macaroni, et l'aubergiste et le comte se serrèrent la main, comme deux souverains heureux, après un congrès orageux, de terminer l'entrevue par une plus étroite alliance.

— Blaise, ton comte est un fou.

— Pas si fou, tu t'en convaincras plus tard. Je le fus, moi, quand j'eus été témoin de cette scène, où mon beau-père, descendant d'Énée, m'était apparu sous les traits d'un restaurateur, et où il avait été si mystérieusement question de la Villa Maravigliosa, de sa galerie et de la belle Vénus, celle qui m'apportait en dot la Galerie de la villa. Y avait-il quelque tache à sa réputation? *Voulez-vous que je vous dise ce qu'est votre fille?* cette menace de l'aubergiste Policastro tonnait à mes oreilles. Vénus était-elle coupable?

» Quand la paix fut conclue entre l'aubergiste et le comte, celui-ci ôta son habit rouge et l'accrocha au mur, posa son chapeau sur un coin de la cheminée, dénoua son épée, et releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes.

» — Quand tu voudras, fit-il ensuite à Policastro, je suis prêt.

» Policastro sonna, et aussitôt il courut vers l'escalier, où j'entendis du bruit. Il revint; après avoir fermé la porte à triple tour, il vida sur une longue table des légumes, des poissons, des volailles et des fruits en quantité; il ouvrit ensuite une armoire dans laquelle il prit des vases de cuivre de toute façon.

— Mais c'étaient donc des sorciers, Blaise, que ces gens-là?

— C'étaient des cuisiniers.

» Armé d'un coutelas, le comte dépeçait les volailles, taillait les légumes, hachait les uns avec les autres, tandis que mon aubergiste allumait le feu de l'âtre et aromatisait avec des épices au fond des casseroles les comestibles que son illustre compagnon y précipitait.

» Imagines-tu ma stupéfaction à l'aspect d'un descendant d'Énée transformé en sous-chef de cuisine, et la nature de mes réflexions voyant le poétique possesseur de la poétique *Villa Maravigliosa* éplucher des carottes? Jusqu'à deux heures de nuit, il éventra ainsi des poulets sans laisser paraître sur son visage la moindre honte. Quand tout fut en train de cuire, et qu'il jugea son ministère accompli, il se lava les mains, rabattit ses manches et ses manchettes, passa son habit, renoua son épée, et, le chapeau sur l'oreille, il attendit que Policastro l'éclairât jusqu'à la porte par laquelle ils étaient d'abord sortis tous les deux. Rien ne se peut comparer à la rapidité avec laquelle s'opéra dans l'aubergiste le changement de manières. L'égal du comte une minute auparavant, il redevint, devant l'habit rouge,

le vassal respectueux, le locataire timide, le valet le plus empressé. Son bonnet dans la main gauche, le chandelier dans la main droite, le corps en double, il reconduisit le comte en l'assurant de son éternelle fidélité.

III.

» Je ne renvoyai pas à une seconde entrevue avec mademoiselle Vénus de Frontifero, tu le penses bien, l'occasion d'éclaircir les paroles qui m'avaient frappé derrière la cloison. Le difficile était d'entamer le sujet. Il est probable que je ne serais pas arrivé à mes fins sans le hasard d'une promenade dans la villa.

» — Les souverains ont eu quelquefois des faiblesses auxquelles on a peine à croire : ainsi, Vitellius lavait sa vaisselle ; Trajan mettait son vin en bouteilles ; Constantin taillait ses sandales ; Louis XIII faisait ses confitures ; Louis XIV peignait ses chiens ; Louis XV faisait son café. Je conçois pourtant des petitesses, ajoutai-je précipitamment, de peur que mon érudition ne voilât pas assez le coup que je portais ; elles délassent par leurs trivialités des occupations de la royauté. Il ne faut pas qu'un arc soit toujours tendu ; sans cela il casse, pensait fort judicieusement Socrate, qui dansait, et qui dansait peut-être comme un arc. Votre noble père aime beaucoup Socrate, quoiqu'il ne danse pas, ne lave pas sa vaisselle, ne peigne pas ses chiens, et ne fasse pas son café ni ses confitures.

» — Il a cependant ses manies, répondit en rougissant mademoiselle Vénus.

» — Il fait peut-être des vers ? c'est un bien noble travers quand on a son imagination.

» — Pas précisément.

» — Il s'occupe peut-être d'alchimie ?

» — Je ne pense pas qu'il se soit élevé aussi haut.

» — J'entends. Il s'est arrêté à la chimie ?

» — A ses applications utiles, répondit Vénus.

» — La chimie en a tant, qu'il est difficile de deviner celle qu'honore de ses veilles et de ses recherches le noble comte votre père. C'est de la chimie que de l'eau de Cologne, le vulnéraire suisse, les briquets phosphoriques et la cuisine.

» — C'est peut-être à cette dernière branche de la chimie qu'il s'est voué.

» — Il n'y aurait rien en cela qui me blessât, m'empressai-je de dire ; les erreurs des grands hommes sont sacrées. Celle-là a son coin d'originalité. Ainsi, votre père est comte le jour...

— Et restaurateur la nuit, ajouta, achevant ma phrase, la naïve Vénus. Je vous devais cet aveu, puisqu'un jour nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre. Mais ne parlez jamais à mon père de ces singularités. Il rougirait pour nos aïeux et pour lui.

» Je tenais enfin le mot d'une de mes trois énigmes. Mon futur beau-père était aubergiste par originalité. Lalande mangeait des araignées ; le comte voulait faire manger des macaroni. Cela n'empêchait pas le premier d'être un grand astronome ; ceci n'était pas une raison pour que le second ne fût pas d'une haute naissance, d'une immense fortune et le possesseur de la *Villa Maravigliosa* et de sa galerie de peinture, deux trésors qui m'appartiendraient en acquérant un troisième trésor, sa fille, Vénus de Frontifero.

» Quel était le mot de la seconde énigme, ou plutôt de la seconde menace de Policastro : *Je dirai ce qu'est votre galerie !*

» — Pourquoi votre noble père, charmante Vénus, lui qui m'a comblé de tant de bontés et qui les multiplie sans cesse autour de moi, ne m'a-t-il laissé voir que trois fois sa galerie dont je me suis montré le si juste admirateur ?

» — Vous le saurez. Mon père entreprit l'an dernier un voyage en France et en Angleterre dans l'unique dessein de connaître les galeries de tableaux qui enrichissent ces deux contrées. Quels furent son étonnement et sa colère quand il se vit repoussé de toutes les portes d'amateurs, d'accord entre eux pour lui ménager cette avanie !

» A force de chercher la cause d'une impolitesse si blessante, il apprit qu'un Anglais, irrité contre lui, avait été l'unique machinateur de cette conspiration. Cet Anglais, que mon père, pour des raisons particulières, n'avait pas voulu admettre dans sa galerie, s'était vengé à son tour en lui faisant interdire l'entrée de toutes les galeries de l'un et de l'autre côté de la Manche. En homme de cœur, mon père ressentit l'outrage ; mais en Italien il sut le retenir dans le fond de sa poitrine. De retour à Florence, il arrêta que sa galerie ne serait plus ouverte à aucun étranger, de quelque rang qu'il fût. Il a fallu toute l'estime que vous lui avez inspirée, jointe à notre affection mutuelle, pour qu'il ait violé en votre faveur une promesse scellée par la vengeance. Maintenant vous comprenez comment, conciliant sa haine pour les amateurs étrangers et son amitié pour vous, il vous a d'abord accordé et ensuite retiré la permission d'admirer ses tableaux.

» En voilà encore une d'éclairée, dis-je en moi. Mais, en m'adressant à ma future : — Quand nous serons mariés, j'espère que l'interdit sera levé. Devenu son gendre, les tableaux m'appartiendront.

» — Sans nul doute. Et, si je croyais vous être agréable dans ma proposition, j'offrirais de vous introduire dans la galerie par une porte secrète, sous la condition que vous vous contenterez du jour qui y règne sans tenter d'augmenter la clarté en tirant les rideaux, car si mon père vous surprenait, il vous

serait impossible de remettre sur-le-champ les choses en l'état où vous les auriez trouvées.

» Jamais amant entendant un aveu longtemps soupiré, jamais ingénieur voyant sourdre à dix pieds d'un puits artésien l'eau dont il n'attendait le jaillissement qu'après avoir creusé trois cents pieds dans le roc, n'éprouvèrent une joie pareille à la mienne. Les femmes sont en général plus heureuses de la joie qu'elles causent que de la joie qu'elles éprouvent. C'est encore de l'égoïsme de femme au fond; mais c'est un égoïsme plus intelligent et plus délicat que celui de l'homme. Vénus partagea mon bonheur, et, voulant le doubler, elle me remit la clef de la porte secrète de la galerie. Lovelace eût au moins attendu la nuit pour profiter de la facilité offerte de s'introduire auprès d'un objet aimé; plus fortuné que Lovelace, je n'attendis pas la nuit. Vénus n'était pas encore rentrée dans son palais, que j'étais déjà dans la galerie de la Villa Maravigliosa, à genoux d'enthousiasme devant trois ou quatre cents tableaux des plus grands maîtres de l'univers, italiens, français, espagnols, flamands, allemands, anglais. Je vivais dans les siècles de ces rares génies, j'entrais dans leurs ateliers sévères par les marches antiques et dorées des cadres; je sortais de chez Giotto pour saluer Pérugin, derrière son portique; Raphaël me souriait de sa fenêtre ciselée; adossé à son mur de cuivre, Michel-Ange, le sombre maître, m'étalait ses démons et ses damnés, tandis que le rude Albrecht Dürer alignait pour moi ses belles vierges allemandes contre des cloisons de chêne.

— Tu étais métaphorique en diable. Tu veux dire que tu passais, dans ton extase, de la peinture sur cuivre à la peinture sur bois.

— Tout simplement. Mais je n'ai pas achevé ma phrase.

— Achève-la.

— Tandis que j'éprouvais ces ineffables jouissances, la porte du fond de la galerie s'ouvre et je vois entrer...

— Le comte Énée de Frontifero, je gage, accompagné de sa fille. C'était un guet-apens.

— Accompagné de l'aubergiste Policastro.

— Je n'y suis plus.

— Je n'eus que le temps de me cacher derrière une statue colossale de Pollion. Malheureusement, en vrai Romain, Pollion n'avait pas de manteau. Je maudis sincèrement le nu.

» A quelque distance que s'arrêtassent le comte et l'aubergiste, je n'évitais pas de les entendre. Renvoyés par les voussures de la salle, les échos m'apportaient leur conversation, que j'ai retenue avec la plus scrupuleuse fidélité, trop intéressé alors à ne pas en perdre un seul mot.

» — Il n'en reste plus que deux, comte, dit le premier, l'aubergiste, et ce ne sont pas les moins bons, sauf le respect que je vous dois.

» — Hélas! la remarque n'est que trop cruellement vraie, mon excellent Policastro. Mes aïeux...

» — Vos aïeux étaient des prodigues. N'avaient-ils donc rien de mieux à faire que de manger en fêtes, en galas, en soupers, tant de vierges d'un si beau coloris, tant de saints personnages d'un si ravissant dessin? C'est presque de l'anthropophagie.

» — Policastro, notre rang a ses exigences. On n'est pas noble pour vivre comme des laboureurs : respect à la mémoire de mon grand aïeul; passons le rideau sur leurs fautes.

» — Et sur les tableaux qu'ils vous ont laissés surtout, quoique le jour approche où le rideau sera impuissant pour déguiser leurs fatales substitutions. Si je pardonne à votre aïeul d'avoir dévoré le côté droit de cette galerie, parce qu'il était prince et obligé de figurer à la cour de l'empereur; s'il a falsifié six martyrs, deux transfigurations, huit amours, neuf enlèvements, quatre cloîtres et dix-sept vues de Venise, pour avoir des carrosses, les premiers cuisiniers de France, et les plus adroits cochers de Londres, je suis impitoyable pour votre père, qui, joueur acharné, a dévalisé le côté gauche de la galerie. Oui; et pourquoi? Pour mettre à la merci d'une carte ces trente-neuf portraits de papes qui sont là, ces vingt-huit portraits d'abbesses des Camaldules, et la collection entière de flâneurs de cette travée.

— Mais s'ils sont encore là, ces portraits de papes et d'abbés, aussi bien que les tableaux de la galerie droite, et d'ailleurs je les aperçois d'ici, me disais-je, je ne comprends pas comment le père de mon beau-père a pu les perdre au jeu, pas plus que je ne devine comment son aïeul a dépouillé ce musée pour avoir des carrosses et des cuisiniers, si rien ne manque.

» — Encore si toutes les copies qu'ils ont fait faire des tableaux vendus étaient bonnes, seigneur comte, reprit Policastro; mais ce sont de déplorables imitations, sans goût et sans adresse. Je vous le répète, l'ombre de ces rideaux n'a plus la puissance de cacher tant de hideux mensonges.

» — Policastro, l'enthousiasme est un grand coloriste; pour t'en convaincre, je te citerai ce riche jeune homme qui sera bientôt mon gendre. Il a pris ceci pour un véritable Caravage.

» — Bon jeune homme! répliqua l'aubergiste d'un air narquois.

» — Ceci pour un Giordano.

» — Ame noble et sans fard!

» — Ceci pour un Jules Romain.

» — Sa mère sera bénie entre toutes les femmes.

» — Ceci pour un Michel-Ange.

» — C'est un saint.

» — Et ceci, Policastro, pour un Raphaël.

» — Il ira au paradis : c'est un dieu.

» Et l'aubergiste et le comte se prirent à rire d'une façon si ironique et si bruyante que, dans ma colère, je crus entendre rire toutes ces exécrables copies devant lesquelles je m'étais agenouillé. Dieu me pardonne, l'infâme Romain devant lequel j'étais blotti riait lui-même. Pollion devait être aussi une copie.

» — Et s'il savait, reprit l'aubergiste, que ce tableau qu'il croit de Raphaël, l'honnête jeune homme, est de vous et moi. Je l'ai dessiné et vous l'avez peint. L'original court les champs depuis dix ans, si je sais bien compter.

» — Policastro, vous vous flattez ; vous n'avez presque pas mis la main à cet ouvrage.

» — Vous me raviriez ma gloire ! c'est peu généreux, seigneur. Est-ce que je ne conviens pas de la part que vous prenez à la confection de mes ragoûts? Vous êtes mon associé en cuisine, que je sois le vôtre en matière d'art.

» — Le talent avec lequel tu te seras tiré des deux dernières copies que tu as faites d'après ce Dominiquin et ce Carlo Dolci décidera de l'estime que je puis t'accorder.

» — Il est bien temps, comte, de m'estimer, lorsque nous n'avons plus de copies à exécuter. Que copierons-nous? Il n'y a plus rien à copier ici.

» — Je sais ce que je dis. Je marie bientôt ma fille à cet étranger, et j'ai besoin que l'illusion dure jusque-là. Si je ne pouvais plus lui refuser l'entrée de la galerie, et qu'il s'aperçût, par ta maladresse, de l'erreur universelle qui règne ici, je perdrais un gendre et les soixante mille livres de revenus qu'il apporte dans ma maison.

» — Ah çà ! mais de quelle fille parlez-vous ? de mademoiselle Vénus ? Mais elle n'est pas votre fille.

» — Pas tout à fait : elle est ma nièce, la fille de mon frère, mort en France.

» — Vous lui ferez épouser une copie, à ce Français.

» Vénus n'était pas sa fille ! J'étais sur le point de renverser Pollion et de m'écraser ou de les écraser sous ses ruines.

» — Mais, seigneur comte, pourquoi lui avoir caché qu'elle n'était que votre nièce ?

» — C'est qu'il est fou de tout ce qui est italien, et n'estime rien de ce qui ne l'est pas : peintres italiens, femmes italiennes, villas italiennes.

» — Est-ce qu'elle n'est pas italienne, mademoiselle Vénus ?

» — Elle est née, mon cher Policastro, je te l'ai cent fois dit, près de Paris, à Montreuil.

» O Pollion ! Pollion ! une galerie de croûtes prise pour un musée incomparable, et sur le point de se marier avec une demoiselle de Montreuil, croyant épouser une Italienne. Et la taille étrusque, et les pieds volsques, et le cou sabin ! De nouveau, le comte et l'empoisonneur au fromage se prirent à éclater d'une si indécente manière, que je dus devenir plus pâle que Pollion. Un instant, je crus n'être plus qu'une copie aussi.

» Quelques minutes après, j'entendis un bruit ; j'avançai la tête, et je vis le comte et son acolyte, l'un grimpant à une échelle, l'autre la calant avec le pied, consommant le dernier sacrifice dont la magnifique galerie Maravigliosa pût être encore victime. Un beau Dominiquin et un divin Carlo Dolci furent décrochés, et à leur place furent installées les deux copies qu'en avait faites Policastro.

» — Pas mal, Policastro, pas mal ; tu n'as été qu'ignoble cette fois-ci. Je te salue, le premier copiste de l'Europe. »

» Cependant lorsque les deux tableaux furent à terre, le comte ne les vit pas sans regret entre les mains de Policastro, qui allait sans doute les livrer à l'heureux acquéreur. Il les prit, les posa sur un fauteuil et les regarda long-temps avec attendrissement. Des longues poches de son vieil habit rouge il sortit un mouchoir et s'essuya le yeux. Le comte était ému.

» — Policastro, ce sont mes deux fils, mes deux plus beaux, mes derniers. Quelle suave couleur ! quel dessin ! quelles draperies ! seraient-ils encore moins beaux, comment les abandonnerait-on sans douleur?

» — Seigneur comte.... Les sanglots étouffaient la voix de Policastro, qui baisait les mains du comte. Seigneur comte, la Providence ne vous laissera pas toujours ainsi. Espérez.

» — L'espérance n'est pas même permise aux vieillards, Policastro ; mais mes maux passés étaient légers comparés à celui-ci. Adieu, Dominiquin ! adieu, Carlo Dolci ! qu'ont vus mes aïeux, qui avez réjoui les regards de mes pères, qui avez été mon orgueil devant les étrangers ! Adieu, mes enfants ! adieu !

» Et le comte appliqua ses lèvres tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, les baisant avec toute l'effusion italienne. Au bruit de ces caresses multipliées, on eût dit que les personnages du tableau les lui rendaient. Un seule pensée jetait son ombre jalouse sur la sensibilité de l'aubergiste. Son amour-propre d'auteur (si un copiste est un auteur) était singulièrement torturé par ces admirations du comte pour les deux tableaux dont il croyait au moins avoir égalé le mérite par ses deux copies. Quant à moi, ma douleur était fort tempérée par l'idée que, si le comte n'avait plus de tableaux à vendre, il lui restait néanmoins sa villa, qui valait deux millions.

— Celle que tu espérais avoir en épousant la fille du comte?

— Précisément.

» — Courage, seigneur, lui dit Policastro ; montrez-vous plus grand que vos aïeux. S'ils avaient eu

votre caractère, ils vous auraient légué un peu plus de tableaux originaux et un peu moins de copies. Encore si ces copies valaient les miennes! Mais pourquoi vous lamenteriez-vous tant? Est-ce que votre nièce n'est pas sur le point d'épouser ce peintre français?

» — Ce mariage n'est pas encore fait, Policastro. J'ai des ennemis; si l'un d'eux révélait à ce Français que la superbe Villa Maravigliosa ne doit jamais passer aux étrangers, que la loi m'oblige à la transmettre directement à quelqu'un de mon nom, et par conséquent à l'un de mes neveux, crois-tu que cet étranger ne renoncerait pas aussitôt à la main de ma nièce, et ne quitterait pas sur-le-champ Florence et l'Italie?

» — Ce n'est que trop vrai, comte, les villas, fût-ce la villa Borghèse, fût-ce la villa Doria, ne peuvent être vendues, puisque nos lois ne sanctionnent pas, qu'elles réprouvent et cassent au contraire ces sortes de ventes; à plus forte raison, les villas ne peuvent passer aux étrangers, elles sont le patrimoine du pays. Ainsi ceux qui, comme vous, comte, en possèdent, sont forcés de manquer de tout, de mourir de faim au milieu des oiseaux, des fleurs, des eaux, des marbres et des superbes galeries; à moins que, vous imitant, ils ne se fassent aubergistes à la porte de leur palais.

» — Après avoir remplacé, ajouta douloureusement le comte, les tableaux originaux de leur galerie inaliénable par autant de copies.

» Ces singulières révélations achevées, j'aurais pu, en toute conscience, paraître aux yeux du comte et lui dire en face: La comédie est jouée, faites-moi ouvrir les portes; mais le comte et l'aubergiste se retiraient emportant les deux tableaux.

» Une fois en liberté, j'eus honte de me trouver dans cette infâme galerie dont j'avais été dupe. Ma croyance fanatique, surprise et revenue à la raison, s'indignait de la présence de ces faux dieux, auxquels elle avait prostitué ses adorations. Une révolution s'était opérée en moi: il y avait de quoi.

» Avoir vénéré des comtes qui font la cuisine, s'être enthousiasmé pour des galeries de copies, avoir aimé une Italienne de Montreuil! Si je retirai ma parole de mariage à mademoiselle Vénus de Frontifero, ce n'est pas parce qu'elle n'était ni riche ni fille de comte, c'est parce qu'elle m'avait rendu ridicule.

» Je sortis de la villa; mais, avant de quitter la Toscane et l'Italie, je montai au dôme de l'église de Sainte-Marie-del-Fiore, à Florence, et de cette hauteur je fis tomber un grand éclat de rire, en guise de malédiction sur cette terre de mystification perpétuelle. »

— Tu nous reviens donc pour toujours, Blaise?

— Pour toujours.

— Tu peindras encore des paysages?

— Beaucoup de paysages, de blanchisseuses et de choux; et que je sois de l'Institut si je perds jamais les tours de Montlhéry de vue!

Blaise a tenu parole, il est aujourd'hui un de nos premiers paysagistes.

On lit sur la porte de son atelier:

« Ici, on est prié de ne pas parler de l'Italie. »

LÉON GOZLAN.





HISTOIRE

DU

CHANDELIER AUX DOUZE BRANCHES.

Un derviche vénérable par son âge tomba malade chez une femme veuve depuis longtemps et qui vivait dans une grande pauvreté dans le faubourg de Baisora. Il fut si touché des soins et du zèle avec lesquels il avait été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit : « J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez point assez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla ; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnaître en lui les obligations que je vous ai de vos soins. » La bonne femme reçut sa proposition avec joie, et le derviche partit avec le jeune homme en l'avertissant qu'ils allaient faire un voyage qui durerait près de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué ; enfin il en eut autant de soin qu'il en aurait eu de son fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il était reconnaissant de ses bontés ; mais le vieillard lui disait toujours : « Mon fils, c'est par les actions que la reconnaissance se prouve ; nous verrons en temps et lieu. »

Ils se trouvèrent un jour, en continuant leur voyage, dans un endroit écarté, et le derviche dit à Abdalla : « Mon fils, nous voici au terme de nos courses ; je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre et fasse une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que la terre renferme dans son sein. Auras-tu bien le courage de descendre dans ce souterrain ? » continua-t-il. Abdalla lui jura qu'il pouvait compter sur son obéissance et sur son zèle. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta du parfum ; il lut et pria quelques moments à la fin desquels la terre s'ouvrit, et le derviche lui dit : « Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songe qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service et que voilà peut-être la seule occasion de me témoigner que tu n'es point un ingrat. Ne te laisse point éblouir par toutes les richesses que tu vas trouver, ne pense qu'à te saisir d'un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d'une porte, il m'est absolument nécessaire ; viens aussitôt me l'apporter. » Abdalla promit tout et descendit plein de confiance dans le souterrain ; mais, oubliant ce qui lui avait été si expressément recommandé, dans le temps qu'il remplissait ses

vêtements de l'or et des diamants dont le souterrain renfermait des amas prodigieux, l'ouverture par laquelle il était entré se ferma. Il eut cependant la présence d'esprit de saisir le chandelier de fer que le derviche lui avait si fort recommandé, et, quoique la situation où il se trouvait fût des plus terribles, il ne s'abandonna pas au désespoir; et ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvait devenir son tombeau, il comprit que le souterrain ne s'était refermé que parce qu'il n'avait pas exactement suivi les ordres du derviche; il se rappela les bontés et les soins dont il l'avait accablé, se reprocha son ingratitude et finit par s'humilier devant Dieu. Enfin, après beaucoup de peines et d'inquiétudes, il fut assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverne obscure.



Ce ne fut à la vérité qu'après l'avoir suivi un assez long espace de temps qu'il aperçut une petite ouverture couverte de ronces et d'épines, par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'apercevrait point le derviche; mais ses soins furent inutiles; il voulait lui remettre le chandelier qu'il avait tant d'envie d'avoir et formait le dessein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu'il avait pris dans le trésor pour se passer de son secours.

N'apercevant point le derviche et ne reconnaissant aucun des lieux où il avait passé, il marcha quelque temps au hasard et fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyait très-éloigné. Elle lui demanda des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui était arrivé et le danger qu'il avait couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu'il avait eue; ensuite il lui montra les richesses dont il s'était chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avait voulu que faire l'épreuve de son courage et de son obéissance, et qu'il fallait profiter du bonheur que la fortune lui avait présenté; ajoutant que telle était sans doute l'intention du saint derviche. Pendant qu'ils contemplaient ces trésors avec avidité, qu'ils étaient éblouis et qu'ils faisaient mille projets en conséquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla se reprocha son ingratitude et sa désobéissance; et, voyant que le chandelier de fer avait résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a promis, il dit en se prosternant : « Ce qui m'arrive est juste, j'ai perdu ce que je n'avais pas envie de rendre, et le chandelier que je voulais remettre au derviche m'est demeuré : c'est une preuve qu'il lui appartient et que le reste était mal acquis. Les premières fautes que l'on commet sont ordinairement accompagnées de remords, mais ils ne sont pas de durée. » En achevant ces mots, il plaça le chandelier au milieu de leur petite maison.

Quand la nuit fut venue, Abdalla, sans aucune réflexion, mit dans ce chandelier la lumière qui devait les éclairer. Aussitôt ils virent paraître un der-

viche qui tourna pendant une heure et disparut après leur avoir jeté un aspre (petite monnaie). Ce chandelier avait douze branches. Abdalla, qui fut occupé tout le jour de ce qu'il avait vu la veille, voulut juger de ce qui pourrait arriver le lendemain, s'il mettait une lumière dans chacune ; il le fit, et douze derviches parurent à l'instant : ils tournèrent également pendant une heure et leur jetèrent chacun un aspre en disparaissant. Il répéta tous les jours cette même cérémonie, elle eut toujours le même succès; mais jamais il ne put la faire réussir qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que leur donnaient les derviches était suffisante pour les faire subsister dans une certaine opulence, sa mère et lui : pendant longtemps il n'avait pas désiré davantage pour être heureux ; mais elle n'était pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune. C'est toujours avec danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses : la vue de ce qu'ils avaient cru posséder, les projets qu'ils avaient formés sur l'emploi qu'ils en feraient, toutes ces choses avaient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdalla que rien ne pouvait les effacer. Ainsi, voyant le peu d'avantage qu'il retirait du chandelier, il prit le parti de le reporter au derviche, dans l'espérance qu'il pourrait obtenir le trésor qu'il avait vu ou du moins retrouver les richesses qui s'étaient évanouies à ses yeux, en lui rapportant une chose pour laquelle il avait témoigné un si grand désir. Il était assez heureux pour avoir retenu son nom et celui de la ville de Magrebi, qu'il habitait. Il partit donc au plus tôt pour s'y rendre, fit ses adieux à sa mère et se mit en marche avec ce chandelier qu'il faisait tourner tous les soirs, et qui lui fournissait par ce moyen de quoi vivre sur sa route sans avoir besoin d'implorer le secours et la compassion des fidèles. Quand il fut arrivé à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison Abounadar était logé; il était si connu que tout le monde lui enseigna sa demeure. Il s'y rendit aussitôt et trouva cinquante portiers qui gardaient la porte de sa maison ; ils avaient chacun un bâton avec une pomme d'or à la main ; les cours de ce palais étaient remplies d'esclaves et de domestiques; jamais enfin le séjour d'aucun prince n'avait étalé tant de magnificences. Abdalla, frappé d'étonnement et d'admiration, ne pouvait se déterminer à passer plus avant. « Certainement, disait-il en lui-même, ou je me suis mal expliqué, ou ceux à qui je me suis adressé ont voulu se moquer de moi en me voyant étranger : ce n'est point ici la demeure d'un derviche, c'est celle d'un roi. » Il était dans cet embarras, quand un homme vint à lui et lui dit : « Abdalla, sois le bien arrivé, mon maître Abounadar t'attend depuis longtemps. » Ensuite il le conduisit dans un jardin magnifique, où le derviche était assis. Abdalla, frappé de toutes les richesses qu'il voyait de tous les côtés, voulut se prosterner à ses pieds ; mais Abounadar l'en empêcha et l'interrompit quand il voulut se faire un mérite du chandelier qu'il lui présenta : « Tu n'es qu'un ingrat, lui dit-il ; crois-tu m'en imposer? Je n'ignore aucune de tes pensées, et si tu avais connu le mérite de ce chandelier, jamais tu ne me l'aurais apporté. Je vais te faire connaître sa véritable utilité. »

Aussitôt il mit une lumière dans chacune de ses branches, et, quand les douze derviches eurent tourné quelque temps, Abounadar leur donna à chacun un coup de bâton, et dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de sequins, de diamants et d'autres pierres précieuses. « Voilà, lui dit-il, l'usage que l'on doit faire de cette merveille. Au reste, je ne l'ai jamais désirée que pour la placer dans mon cabinet comme un talisman composé par un sage que je révère, et que je suis bien aise de montrer à ceux qui de temps en temps viennent me rendre visite. Et pour te prouver, ajouta-t-il, que la curiosité est le seul objet de la recherche que j'en ai faite, voici les clefs de mes magasins, ouvre-les, et tu jugeras quelles sont mes richesses, tu me diras si le plus insatiable des avares ne s'en contenterait pas. » Abdalla lui obéit et parcourut douze magasins d'une grande étendue, si remplis de toutes sortes de richesses qu'il ne pouvait distinguer celles qui méritaient le plus son admiration, mais toutes méritaient et produisaient son désir. Cependant le regret d'avoir rendu le chandelier et celui de n'en avoir pas connu l'usage déchirèrent le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s'en apercevoir : au contraire, il le combla de caresses, le garda quelques jours dans sa maison, et voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avait fixé pour son départ, il lui dit : « Abdalla, mon fils, je te crois corrigé, par ce qui t'est arrivé, du vice affreux de l'ingratitude; cependant je te dois une marque de reconnaissance pour avoir entrepris un si grand voyage dans la vue de m'apporter une chose que j'avais désirée; tu peux partir, je ne te retiens plus ; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter : je t'en fais présent, aussi bien que d'un esclave qui conduira jusque chez toi deux chameaux chargés d'or et de pierreries que tu choisiras toi-même dans mes trésors. » Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur sensible à l'avarice peut exprimer quand on satisfait sa passion, et vint se coucher en attendant le jour du lendemain fixé pour son départ.

Pendant la nuit il fut toujours agité, sans pouvoir penser à autre chose qu'au chandelier et à ce qu'il produisait. « Je l'ai eu, disait-il, si longtemps en ma puissance ; jamais Abounadar n'en aurait été pos-

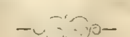
sesseur sans moi. Quel risque n'ai-je point couru dans le souterrain ? Pourquoi possède-t-il aujourd'hui ce trésor des trésors ? Parce que j'ai eu la bonne foi ou plutôt la sottise de le lui rapporter, il profite de mes peines et des dangers que j'ai pu courir dans un si grand voyage. Et que me donne-t-il en reconnaissance ? Deux méchants chameaux chargés d'or et de pierreries ; en un moment le chandelier en fournit dix fois davantage. C'est Abounadar qui est un ingrat, disait-il. Quel tort lui ferais-je en prenant ce chandelier ? aucun assurément ; car il est si riche, et moi que possédé-je ? » Ces idées le déterminèrent enfin à faire son possible pour s'emparer du chandelier ; la chose ne lui fut pas difficile : Abounadar lui avait confié les clefs de ses magasins. Il savait où le chandelier était placé ; il s'en saisit, le cacha au fond d'un des sacs qu'il remplissait de pièces d'or et des autres richesses qu'on lui avait permis d'emporter, et le fit, comme tout le reste, charger sur ses chameaux. Après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ses clefs et partit avec son cheval et ses deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balsora, il vendit son esclave, ne voulant point avoir un témoin de son ancienne pauvreté ni de la source de ses richesses. Il en acheta un autre et se rendit sans obstacle chez sa mère, qu'il voulut à peine regarder, tant il était occupé de ses trésors. Son premier soin fut de mettre les charges de ses chameaux et le chandelier dans une chambre au fond de la maison ; et, dans l'impatience où il était de repaître ses yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier. Les douze derviches parurent ; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute sa force, dans la crainte de manquer aux lois du talisman ; mais il n'avait pas remarqué qu'Abounadar tenait, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, se servit de sa droite, et les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richesses, tirèrent aussitôt de dessous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent si longtemps et si fort, qu'ils le laissèrent presque mort, et disparurent en emportant les charges des chameaux, les chameaux, le cheval, l'esclave et le chandelier.

Ainsi, pour n'avoir pas su se contenter d'une fortune immense bien acquise, Abdalla retomba dans la misère et n'en sortit jamais : digne châtiment de son ingratitude et de sa sordide avarice.



LE DERVICHE ET LE VOLEUR.



Un roi fit un jour présent d'une robe de grand prix à un derviche. Un voleur des plus fins et des plus adroits en eut nouvelle et conçut aussitôt le dessein de la lui enlever. Pour le faire réussir, il alla trouver le derviche à son ermitage et le pria de le recevoir à son service et sous sa discipline, en feignant qu'il voulait abandonner le monde et apprendre de lui les maximes de la vie spirituelle. Le derviche le reçut avec beaucoup d'humanité; mais au bout de quelques jours le voleur abusa de l'estime et de la confiance qu'il s'était déjà acquises auprès du derviche : il s'empara de la robe une belle nuit et disparut.

Le lendemain matin, quand le derviche ne vit plus ni le novice ni la robe, il n'eut pas de peine à juger que le novice était un voleur et qu'il l'avait emportée. Pour tâcher d'en avoir nouvelle, il sortit aussitôt de son ermitage et prit le chemin de la ville. Occupé de la perte qu'il avait faite, comme il marchait avec action, il rencontra deux béliers qui se battaient et qui se heurtaient la tête si furieusement l'une contre l'autre, que le sang ruisselait des blessures qu'ils se faisaient, et un renard qui se trouva là par hasard léchait le sang répandu sur le champ de bataille. Les béliers animés continuaient le combat, et ils s'avançaient tête baissée l'un contre l'autre. Après plusieurs assauts le renard se rencontra entre eux : ils le heurtèrent en même temps chacun d'un coup si furieux par le milieu du corps, qu'ils lui crevèrent le cœur et qu'il demeura mort sur la place. Un accident si peu ordinaire surprit le derviche, qui en fit le profit qu'il devait et passa outre.

Il était si tard lorsqu'il arriva à la ville, qu'il trouva les portes fermées et qu'il fut obligé de chercher un logement dans le faubourg, et comme il cherchait un gîte, il rencontra un cordonnier qui, par vénération envers les derviches, se fit un plaisir de le mener chez lui et d'ordonner à sa famille de prendre soin de lui et de le bien régaler pendant qu'il était obligé de faire compagnie à quelques amis qui l'avaient invité à un régal.

La femme du cordonnier avait une intrigue d'amour avec un cavalier qui n'avait pas moins d'amour pour elle qu'elle en avait pour lui. Leur entremetteuse était la femme d'un chirurgien, si adroite et si insinuante qu'elle eût été capable par ses discours d'accorder le feu et l'eau, de faire descendre les étoiles du ciel en terre, d'amollir l'acier comme de la cire et de réduire en poussière le rocher le plus dur, si elle s'en fût mêlée. La cordonnière ne vit pas plutôt que son mari s'absentait, qu'elle prit cette occasion pour se divertir et qu'elle manda à la chirurgienne de donner avis à son amant de venir la nuit suivante.

Sur cet avis, le cavalier ne manqua pas de venir au rendez-vous. Mais, dans le temps qu'il était à la porte et qu'il attendait que la cordonnière ouvrît, le cordonnier arriva et l'aperçut. Comme il avait déjà quelque soupçon de ce qui se passait, il ne fut pas plutôt entré chez lui, ardent de colère, qu'il pensa assommer sa femme de coups; non content de ce traitement, il l'attacha à un pilier et il se coucha.

Cela scandalisa fort le derviche, qui crut d'abord que le cordonnier battait sa femme par caprice ou parce qu'il avait bu, et il se reprocha de ne s'être pas présenté pour empêcher ce désordre. Il était encore occupé de cette pensée lorsqu'il entendit la voix de la chirurgienne, qui avait trouvé la porte ouverte, le mari, dans sa précipitation, ayant oublié de la fermer : « Voisine, criait-elle à la cordonnière d'une voix basse, voisine, à quoi pensez-vous? pourquoi vous faites-vous attendre si longtemps? C'est une honte, venez vite et ne perdez pas l'occasion. » La cordonnière l'appela d'une voix triste, et quand elle fut près d'elle : « Voyez, lui dit-elle, l'état où je suis et si vous êtes raisonnable de me reprocher ma négligence. Mon mari a vu l'ami à la porte, il est venu à moi comme un démon enragé, il m'a

battue cruellement et liée comme vous voyez, et il dort présentement. Elle ajouta avec de grands soupirs : « Si, dans ce misérable état, je pouvais vous toucher de compassion, vous me détacheriez et vous souffririez que je vous attachasse à ce poteau pendant que j'irais m'excuser d'avoir fait attendre mon amant si longtemps, et je reviendrais d'abord vous délivrer et me remettre à la même place; vous feriez aussi plaisir à celui que j'aime, qui ne manquerait pas de vous en témoigner de la reconnaissance. » Par amitié et par compassion, la chirurgienne lui accorda ce qu'elle demandait et se laissa attacher. La cordonnière alla trouver le cavalier, qui l'attendait avec impatience; et alors le derviche, qui en-



tendait tout ce qui se passait, comprit le sujet de la colère du mari et jugea qu'il n'avait pas tort.

Pendant que la cordonnière était dehors, le cordonnier s'éveilla et l'appela. La chirurgienne se garda bien de répondre, parce qu'elle eût tout gâté. Après avoir appelé plusieurs fois sans tirer aucune parole, l'impatience prend au cordonnier, il se lève, court à la chirurgienne, qu'il croyait être sa femme, avec un couteau à la main, lui coupe le bout du nez et le lui met dans la main : « Envoie cela à ton galant, lui dit-il, c'est un beau présent à lui faire. » La pauvre chirurgienne, de la peur qu'elle avait d'être découverte, souffrit cet outrage sans ouvrir la bouche, en disant en elle-même : « Étrange aventure! le personnage que je fais est singulier : la cordonnière se divertit, et moi, j'en porte la peine. »

La cordonnière revint enfin et fut extrêmement affligée quand elle sut que son amie était sans nez. S'étant fait rattacher au pilier, elle rompit le silence au bout d'une heure, et adressa cette prière à Dieu à haute voix afin que son mari l'entendît : « Seigneur, dit-elle, qui commandez dans tout l'univers, Dieu créateur de toutes choses, Dieu tout-puissant, qui maintenez et qui conservez toutes les créatures, rien ne vous est caché, la vérité vous est connue : vous savez que mon mari m'a fait ce mauvais traitement par une action condamnable et pour un fait dont je suis innocente. C'est pour cela que j'implore votre bonté et votre miséricorde. Je vous supplie de rétablir cette partie de mon visage, qui en faisait l'ornement, comme elle était auparavant. Faites paraître mon innocence avec éclat; ôtez le voile de l'imposture qui la cache, et délivrez-moi d'une infamie qui va me déshonorer pour jamais si je parais devant le monde en l'état où je suis. »

Le mari, qui s'était éveillé et qui avait entendu cette prière hypocrite : « Effrontée, lui cria-t-il, infâme, quelle sorte de prière adresses-tu à Dieu? Tremble que quelque mauvais génie ne vienne te prendre pour te reporter aux enfers d'où tu t'es échappée. »

La femme, sûre de son fait, interrompit le mari : « Lève-toi, cruel! s'écria-t-elle, viens, et vois une marque de la puissance infinie de Dieu, qui a eu pitié de mon malheur et qui a exaucé ma prière afin que mon innocence soit connue! Oui, Seigneur, vous savez que je suis innocente, et je vous remercie mille fois de la grâce que vous me faites et de ce que vous me lavez du déshonneur dont j'allais être noircie. »

A ce discours, le mari, qui ne savait pas la fin de l'aventure et qui jamais ne se fût douté d'une si grande malice, se lève avec grand étonnement, se procure de la lumière, et voit en effet que sa femme avait le nez en son entier : « J'ai tort, lui dit-il en la déliant, et je vous demande pardon : jamais il ne m'arrivera de vous traiter de la sorte ; je vous laisse le gouvernement du ménage et la liberté entière de faire ce que vous voudrez. »

La chirurgienne, avec le nez coupé, était de retour chez elle dans une grande inquiétude, et elle cherchait de quelle manière elle cacherait son malheur, quel prétexte elle donnerait à son mari, à ses parents et aux voisins, et comment elle se tirerait d'affaire. Elle était encore plongée dans ces pensées et dans l'irrésolution lorsque, un peu avant le jour, le chirurgien, qui s'était éveillé, se leva et demanda son étui pour aller panser une plaie. La chirurgienne lui dit de se donner patience, le fit attendre longtemps, et comme le mari la pressait, elle tira un rasoir de l'étui et le lui jeta en grondant et en demandant si c'était ce qu'il voulait. Le mari, qui était déjà dans l'impatience, lui rejeta le rasoir avec des injures, et c'était ce qu'elle demandait. Elle prit avantage de ce qu'il n'était pas encore jour et se mit à crier : « Ah ciel ! j'ai le nez coupé ! » Et en même temps elle se jeta contre terre et se roula par la chambre avec grands cris Le mari demeura confus, et les voisins et les parents qui accoururent furent dans un grand étonnement de voir sa femme sans nez et tout en sang. Ils chargèrent le mari d'injures, et le mari était tellement troublé qu'il ne pouvait même ouvrir la bouche pour nier ou pour avouer le fait. Le jour parut, les parents assemblés se saisirent de lui et le conduisirent au juge, chez qui le derviche était déjà, parce qu'il était sorti de chez le cordonnier de grand matin pour faire des poursuites contre le prétendu novice qui l'avait volé.

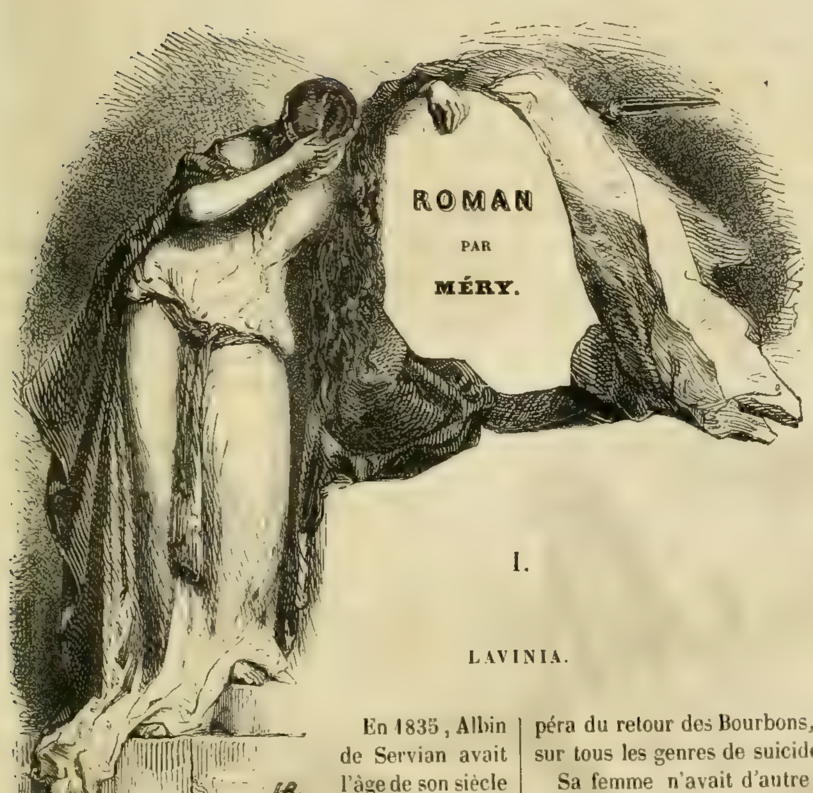
Pour développer toute l'affaire, le derviche raconta ce qui lui était arrivé et toutes les choses dont il avait été témoin, et en finissant il ajouta : « Si je ne me fusse pas laissé prévenir par l'ambition de faire des disciples, je n'eusse pas reçu un voleur dans mon ermitage et je ne lui eusse pas donné lieu de me faire le vol qui m'a amené ici ; si le renard n'eût pas été gourmand et avide de sang, les béliers ne l'eussent pas écrasé, et le cordonnier n'eût pas coupé le nez à la chirurgienne si elle ne se fût pas mêlée du négoce infâme que je viens de vous raconter. Pour conclusion, rien n'est plus vrai que ce que nous savons tous : « Ne faites pas de mal, on ne vous en fera pas. »

Sur cette déposition du derviche, le chirurgien fut absous de la plainte, et aussitôt après il répudia cette méchante femme, que ses parents, honteux de leur méprise, ne voulurent ni recevoir ni regarder.

TRADUIT DU PERSAN
PAR PETIS DE LA CROIX ET CAYLUS.



LE DERNIER FANTÔME.



I.

LAVINIA.

En 1835, Albin de Servian avait l'âge de son siècle et n'en avait pas les mœurs. C'était un homme primitif; on citait sa candeur, son austérité, sa franchise et surtout sa fidélité patriarcale dans les relations.

Son père, le comte Godefroy de Servian, émigré français, voyageait en Irlande en 1793. Il oublia long-temps ses malheurs et les malheurs de sa patrie, en étudiant, au point de vue de l'art français, les belles Irlandaises de Dublin. A la nouvelle de la victoire de Marengo, le comte de Servian désespéra du retour des Bourbons, et, après avoir médité sur tous les genres de suicide, il se maria.

Sa femme n'avait d'autre noblesse que celle de l'âme; c'était la fille d'un agriculteur du comté de Kerry, lequel avait renoncé à être homme des champs parce qu'il ne connaissait pas son bonheur. La mésalliance s'était déguisée, aux yeux du gentilhomme français, sous une dot de quarante mille livres sterling que le beau-père avait conquises en élevant la patate de Killarney à un degré de succulence fluide inconnu à Parmentier. Si Versailles avait encore pu voir du coin de son Œil-de-Bœuf une pareille mésalliance, il aurait voilé de noir sa façade en signe de deuil; mais l'œil du géant royal était fermé.

Le comte de Servian, ayant fait des adieux éter-

nels à la France et à ses révolutions, vécut à Dublin dix-huit ans, fort estimé du peuple et de la noblesse, malgré ses nombreuses fautes. On lui avait tout pardonné parce qu'il avait tout aimé. Sa femme lui survécut de quelques années. FEMME ADORABLE, ANGE DE DOUCEUR, DE MODESTIE ET DE BONTÉ : ainsi s'exprime son épitaphe au cimetière de Dublin ; et, chose merveilleuse ! l'épitaphe ne ment pas !

Rentrons dans 1835, époque où commence cette simple histoire, plus claire que le jour, comme toutes les histoires de nuit, et qui renferme de graves leçons.

En ce temps-là florissait aussi à Dublin un jeune Écossais de trente ans, nommé, par conséquent, Macdougall. Notre héros, indigent et noble par ses aïeux, tourmenté de l'appétit de l'or, et ne pouvant extraire que du vieux fer de sa claymore rouillée, était descendu de ses montagnes pour se mettre à la hauteur du siècle. Macdougall, aquilin et rusé comme tous les montagnards, avait voulu ajouter quelque chose encore à sa perspicacité naturelle, en étudiant le cœur humain dans Addison et Walter Scott. Avec ce double trésor d'expérience, armé pour l'attaque, cuirassé pour la défense, il ne craignait ni la perfidie de l'homme, ni la grâce de la femme : il courait à la fortune en chemin de fer.

Encore un voyage de Kingstown à la Nouvelle-Orléans, et Macdougall était la première maison de Dublin.

De montagne en montagne, notre jeune Écossais descendait de Rob-Roy. — Il y a bien encore, se disait-il, deux ou trois chefs de clans ruinés, ayant vendu leur dernier drapeau pour acheter un premier pantalon, qui pleurent sur mon déshonneur industriel ; mais, lorsque je serai dix fois millionnaire, ils me chanteront leur amende honorable, ils rougiront de ne me faire descendre que de Rob-Roy, et placeront le berceau de mes ancêtres à dix étages de brouillards plus haut dans la famille d'Ossian.

On comprend qu'une certaine conformité de naissance et de fortune avait étroitement lié, à leur première entrevue, le descendant de Rob-Roy et le fils du gentilhomme parisien mésallié. Macdougall, après une intimité fort longue et ses études sur le cœur humain, connaissait à fond toutes les vertus d'Albin de Servian, et, dans l'occasion, il exploitait ses vertus comme on exploite des vices. Servian recevait toutes les confidences du jeune Écossais, à l'exception d'une seule. Servian ignorait que Macdougall, pour se distraire de ses occupations industrielles, se rendait clandestinement tous les soirs dans les coulisses du Théâtre-Royal pour saluer une jeune actrice adorée de Dublin, mademoiselle Cora, première chanteuse, qui parlait bien et chantait faux. La salle s'écroulait sous un tonnerre de *hurrahs* lorsque l'actrice favorite avait l'intention de chanter la romance de *Fra Diavolo*.

Look on this hill.

Auber, le charmant père de cette musique, n'aurait pas reconnu sa fille dans le gosier de mademoiselle Cora. Mais le jeune Macdougall, qui n'avait entendu que les voix enrhumées des bardes d'Ossian, s'extasiait de bonheur devant les faussetés mélodieuses de la première cantatrice de Dublin.

A côté de ce caprice, Macdougall entretenait une habitude qui de jour en jour s'élevait à la hauteur d'une passion. On parlait beaucoup alors d'une jeune veuve connue sous le nom de mistress Lavinia. Elle était citée, à Dublin, comme le modèle des veuves, et beaucoup de jeunes demoiselles, en écoutant cet éloge perpétuel, faisaient, dans leur candide cœur, des vœux naïfs pour mériter un jour le même éloge. Mistress Lavinia se donnait vingt-six ans, deux ans de moins que son acte de naissance, soustraction raisonnable pour une veuve ; elle avait une taille suave de ciselure, un visage de chérubin déguisé en femme, un pied espagnol, des cheveux noirs de haute futaie, des yeux couleur de la baie de Dublin quand elle est calme ; et tous ces charmes étaient encore relevés par cette grâce naturelle que le même maître enseigne, à leur insu, à toutes les jolies femmes de l'univers.

Lavinia ne manquait jamais de visiter tous les jours le tombeau de son époux ; là, elle se recueillait pieusement, et, ce devoir rempli, elle rentrait dans la ville des vivants, en reprenant à la porte le sourire mondain qu'elle y avait déposé.

Le veuvage est une position fort difficile à tenir, par la faute de l'antiquité. Voici encore un paradoxe. L'antiquité n'a fait que des sottises ; nous l'excusons parce qu'elle était jeune de son temps et sans expérience. L'antiquité avait une belle occasion de placer l'état du veuvage dans des conditions humaines et acceptables ; au lieu de cela, qu'a-t-elle fait ? elle a inventé une veuve Artémise, laquelle, non contente d'élever à son époux, le roi Mausole, un mausolée de cinquante millions de notre monnaie, ce qui était déjà un exemple inimitable, avait encore contracté l'habitude d'avaler chaque matin une cuillerée des cendres de son mari. En posant le veuvage sur ce terrain, l'antiquité a jeté le découragement dans le cœur de toutes les veuves à venir. Aucune veuve n'ose entrer en concurrence avec Artémise. Les veuves qui seraient disposées à élever un tombeau de cinquante millions reculent devant la cuillerée quotidienne ; d'ailleurs, pour avaler des cendres de mari, il faut brûler un mari, et le bûcher est supprimé par l'administration des pompes funèbres. Que font alors les veuves ? elles volent à de secondes noces lorsque le deuil de la

robe est expiré. C'est la faute d'Artémise. Il fallait inventer une autre Artémise, élevant un tombeau d'argile, à peu de frais, laissant les cendres conjugales dans l'urne, portant une robe d'Érèbe toute la vie, et conservant le nom de son époux jusqu'à la mort.

Cette simplicité de douleur n'aurait découragé personne, et toutes les veuves restaient fidèles, par imitation facile, à la mémoire des morts. Quand une femme accomplit un pénible devoir, elle trouve sans doute sa plus belle récompense en elle-même; cependant elle n'est pas fâchée de trouver sur ses pas un petit bruit d'admiration. Or, de nos jours, une veuve qui voudrait unir la satisfaction du devoir privé et l'encens de l'hommage public serait forcée de bâtir deux mausolées et d'avaler deux cuillerées de cendres à son repas du matin. Il est beaucoup plus simple de se remarier au temps légal. Soyons indulgents, nous, dans notre sexe trop rigide envers les femmes. Si les hommes pouvaient être *veuves*, ils se remarieraient tous avant l'expiration du deuil.

Ces réflexions établies, j'annonce avec moins de peine à mes lecteurs le mariage de Macdougall avec mistress Lavinia.

Un jour, en revenant de sa visite ordinaire au tombeau de son mari, la belle Irlandaise rencontra



devant Phœnix-Park un équipage superbe, chargé de deux nègres et d'un cocher poudré. On disait parmi le peuple : Voilà le nouvel équipage du riche Macdougall.

Ces paroles si simples frappèrent vivement la veuve inconsolable. Depuis deux mois elle recevait les respectueuses visites de Macdougall, et détournait avec beaucoup d'art la conversation vers un sujet quelconque, lorsque le jeune Écossais la plaçait sur le terrain délicat du mariage.

La rencontre du *Phœnix-Park* bouleversa Lavinia et humanisa sa douleur. Ce doit être bien doux pour une jeune femme, pensa-t-elle avec l'aide du démon, de descendre de voiture devant un palais de *Sakville-Street* et d'avoir deux nègres pour marchepied !

Nous aurions tous excusé notre mère Ève, si elle avait oublié ses devoirs pour un châle de Cachemire ou un équipage orné de deux nègres; mais Ève ne devait pas nous exposer aux horreurs de l'hiver de

1815 pour un mauvais fruit normand, intolérable avant l'invention de la charlotte et du sucre raffiné.

Nous excusons tous la faiblesse de mistress Lavinia.

Ce jour-là même, lorsque Macdougall prononça lentement les voluptueuses syllabes du mot mariage, Lavinia pensa aux deux *grooms* du Sénégal; et, baissant ses yeux d'un vert lumineux sur un fichu agité, elle ne répondit pas.

Le silence est la plus désirable des réponses en certaines occasions.

En haine des détails intermédiaires et des froides transitions, j'arrive au commencement de cette histoire. Ma préface est déjà intolérable de longueur.

Le mariage était donc décidé.

Macdougall n'avait plus qu'un dernier voyage à faire à la Nouvelle-Orléans, pour une superbe opération de haute contrebande en popelines de Dublin. Entre Américains et Anglais, la contrebande est une vertu. Toute morale change selon les lieux et les époques. Alexandre-le-Grand a inventé la contrebande. Il rapporta de l'Inde à Babylone, sans payer les droits, une immense cargaison d'étoffes de Cachemire et du Gange; et Alexandre est honoré comme un dieu... en rhétorique. Macdougall avait expliqué Quinte-Curce à l'Université d'Édimbourg, et il se souvenait toujours des paroles de son professeur : *Oh! young men follow the steps of Alexander! O jeunes gens, suivez les traces d'Alexandre!* Et le docile Macdougall suivait les traces du héros. Les professeurs doivent bien peser leurs paroles dans les universités.

Avant de s'embarquer à Kingstown, Macdougall proposa timidement à mistress Lavinia de célébrer la cérémonie des fiançailles selon le rit écossais.

Alors une voix douce glissa sur deux lèvres de velours, et dit : « Monsieur Macdougall, les fiançailles portent malheur; on ne se fiance plus, depuis la Lucie de Lammermoor. Dès qu'on est fiancé, on ne se marie pas.

— Adorable ! s'écria l'heureux Macdougall ; lorsque deux cœurs s'entendent et se comprennent, ils sont fiancés. Vous avez raison, madame... Quel jour expire votre deuil ?

— Le 24 de ce mois, à six heures et demie du matin.

— A mon retour de la Nouvelle-Orléans, je vous trouverai donc avec vos robes de joie et de fête

— J'attends de Londres deux robes de mousseline blanche ; elles sont commandées chez Everington. »

On se fit des adieux entremêlés de respect et de tendresse, et Macdougall se dirigea sur le quai du port, ou l'attendait son austère ami Albin de Servian.

« C'est un simple voyage de deux petits mois, mon cher Albin, dit Macdougall. J'arrive, je vends, j'achète et je repars. Lavinia est adorable. Quelle candeur ! quelle douceur ! quelle naïveté ! Si je n'avais pas connu son mari, je ne la croirais pas veuve. Langage et maintien de pensionnaire, avec des préjugés de jeune fille. Mon cher Albin, je lui ai annoncé tes visites ; elle te recevra comme un frère, à toute heure du jour et du soir. Lavinia est grave ; au fond, c'est un esprit sérieux. Ce sont les sociétés que tu recherches, toi ; il faudra lui parler de choses sérieuses ; lui faire des lectures substantielles. Tu as un beau devoir à remplir. Deux mois, ce n'est pas long.... Albin, tu m'as bien entendu ?

— Et bien compris, dit Albin avec l'accent austère de son naturel. J'accepte ce devoir ; il est doux à mon cœur. L'amitié a souvent des obligations à remplir envers l'amour. Heureux d'avoir échappé aux orages des passions, je n'ai pas l'intolérance et la rigidité de mon caractère. Je ne veux partager que les souffrances et jamais les plaisirs de ceux qui me sont chers. Voilà ma seule volupté dans ce monde. Je bénis le ciel et ma mère qui m'ont fait ainsi. Oui, en ce siècle de corruption et de sensualisme matériel, on éprouve une certaine douceur à s'interroger et à se dire en toute humilité : Si je ne suis pas meilleur que les autres, du moins je ne leur ressemble pas. Adieu, Macdougall, partez ; allez au delà des mers. Mon esprit et mon amitié vous suivront. La femme que vous avez choisie pour votre compagne est jeune et naïve. Ces qualités ont leurs périls. Ne pouvant placer auprès d'elle un second ange gardien, vous placez un ami. J'espère que vous ne regretterez pas l'ange. Adieu, Macdougall. »

Albin de Servian était saisi d'une émotion véritable. Sa figure, son regard, son accent respiraient la franchise et la conviction. La gravité de son maintien avait quelque chose de séraphique. On aurait cru entendre la voix d'une mère parlant à son fils bien-aimé.

C'était une grande consolation pour Macdougall, au milieu des cuisantes douleurs d'un pareil départ, de confier une femme adorée à un pareil ami, jeune homme déjà mûr, austère dans ses mœurs jusqu'à la rigidité, négligent dans son maintien et son costume, comme un philosophe qui n'a rien à conquérir en ce monde que la vertu.

Le dernier adieu de Macdougall fut accompagné de cette recommandation : « Albin, songe à l'affaire du tombeau, dont je t'ai parlé l'autre jour. »

Albin fit un signe de tête affirmatif, et voila ses yeux pour cacher ses larmes.

Quelle était cette affaire du tombeau, dernière pensée de Macdougall partant pour l'autre monde?

Une étourderie chronique du sculpteur tumulaire de Dublin avait ajouté à la nomenclature obligée des vertus du mari de Lavinia ce refrain si connu : *Sa veuve* INCONSOLABLE *lui a élevé ce monument.*

Souvent, dans les derniers entretiens, la candide Lavinia, baissant le front, disait à Macdougall, avec un sourire traversé d'une larme, que la fin de cette épitaphe lui donnait quelque scrupule, et que cela lui servirait de leçon pour une autre fois.

Macdougall, trop amoureux pour s'arrêter à cette dernière réflexion, alarmante et naïve à la fois, ne songeait qu'à faire disparaître le mot devenu menteur qui troublait la conscience de sa femme future, de la veuve consolée.

Albin de Servian, toujours sérieux et dévoué dans ses paroles et ses actions, toujours accomplissant une œuvre avec ce soin scrupuleux et fervent qui fait de l'amitié une seconde religion, se rendit sans perdre un instant à l'enclos funèbre où était le tom-



beau du mari de Lavinia, et arrêta un plan nouveau qui en changeait les dispositions. Hélas ! s'écria le sage Albin en joignant ses mains et secouant la tête avec mélancolie, voilà bien dans tout son relief désolant la folie et la sagesse humaine ! Oui, oui, promettez-vous bien de toujours pleurer, ô femmes frivoles ! un jour vient où ce marbre, aussi froid que votre cœur, vous donne un démenti. Nos yeux ont peu de larmes, et personne ne nous en prête quand le réservoir est épuisé. Alors il faut rire, et c'est une épitaphe qui pleure pour nous !

Le tombeau du mari de Lavinia était d'ailleurs fort simple : une longue dalle de marbre, horizontalement placée sur un tertre de gazon, et une épitaphe racontant, en style lapidaire, les vertus que le défunt avait demandées toute sa vie au ciel.

Albin de Servian se rendit chez le sculpteur, et choisit un beau sarcophage d'occasion qu'il paya sans marchander. Il fit graver sur le plus large côté le nom et les vertus du défunt, entre deux statues de femmes éplorées sous leurs cheveux épars, et conseilla d'ajouter une arabesque de larmes en ronde-bosse pour encadrement.

Le lendemain, avant le lever du soleil, le mari de Lavinia reposait dans le plus beau sépulcre de Dublin.

Après avoir donné ses derniers ordres, Albin de Servian quitta ce chantier funèbre, et fit une promenade sur *Stephen-Bridge* pour méditer sur les misères du cœur humain. Il appartenait à la secte des lakistes, secte paisible qui ne donne aucune inquiétude au gouvernement, et regarde en pitié toutes les choses civiles, militaires et politiques du monde constitutionnel. A cette époque, les lakistes des trois royaumes étaient convoqués à une séance solennelle aux bords du lac de Killarney. Le lakiste est un penseur isolé pendant cinq ans ; mais, ce période révolu, il se met en congrégation ambulante, et va méditer avec ses confrères sur les abîmes granitiques du lac de Killarney.

Sur un trottoir du pont de Stephen, Albin de Servian côtoya un lakiste de ses amis nommé Luke O'Farrell, lequel se rendait au meeting de Killarney. Ils se serrèrent la main et engagèrent un entretien fort court, car le pèlerin avait fait vœu de ne jamais s'arrêter que sur le bord d'un lac, et il avait les ponts en horreur, parce qu'il n'y a de ponts que sur les rivières, et jamais sur les lacs.

« Avez-vous ceint vos reins pour le voyage ? demanda Luke O'Farrell.

— Je vais les ceindre, répondit Albin de Servian, et j'espère arriver peu de jours après vous.

— Nous serons nombreux cette année, dit Luke ; nous interrogerons le grand lac, et nous arracherons peut-être une vérité secrète à la nature. Le lac parlera.

— Si la vérité descend un jour ici-bas, dit Albin, elle choisira notre Irlande, *cette première fleur de la terre, cette première perle de la mer*, comme dit l'hymne sacré.

— Allons où est la vérité, dit Luke, elle est dans l'abîme de la méditation. »

Et Luke O'Farrell, craignant de manquer le meeting, salua froidement son ami et continua sa marche vers les lacs supérieurs, en jetant un dernier regard de mépris sur le pont.

Albin de Servian le suivit long-temps des yeux dans une attitude d'admiration respectueuse, et, après avoir donné ses ordres à son domestique pour un voyage au lac de Killarney, en chaise de poste, il se dirigea vers la modeste maison de mistress Lavinia, car il avait de pieux devoirs à remplir envers la future épouse de son ami.

II.

LE RÊVE.

L'ameublement du salon de mistress Lavinia rendait hommage à la vertu de la belle veuve. Les quatre murs attendaient tous quelque chose d'indispensable ; mais, lorsque la jeune femme entrait dans ce salon modeste, on oubliait tout ce que le tapissier avait oublié ; on ne regardait qu'elle. Les panneaux resplendissaient d'or et de lapis-lazzuli comme au boudoir du palais Serra.

Au reste, notre sage Albin de Servian n'était pas homme à perdre un regard sur un meuble de bois de sapin ou d'acajou. Sa pensée était trop grave pour descendre à ces bagatelles. Il causait avec Lavinia, et ses yeux, fixement attachés à la ceinture de la jeune veuve, remontaient, à longs intervalles, jusqu'à son visage. En France on aurait dit c'est un trappiste, en Irlande un quaker.

« Cela vous amuse donc beaucoup, ces voyages au lac de Killarney ? disait la veuve en croisant ses bras, et faisant tomber en arrière deux cascades de cheveux, dans un mouvement de tête enfantin.

— C'est un pèlerinage qu'il faut que j'accomplisse, madame ; ne faut-il pas faire quelque chose pour l'âme, dans ce monde sensuel, où la créature ne pense qu'à son corps ?

— A votre âge, monsieur de Servian, vous parlez déjà comme un vieillard. C'est triste !

— La vieillesse commence à notre berceau, madame. Un berceau est souvent une tombe.

— Parlez-vous toujours sur le même ton, monsieur de Servian ?

— Je parle comme pense mon âme. La bouche doit être toujours l'organe du cœur.

— Viendrez-vous me revoir, monsieur de Servian, après votre pèlerinage au lac de Killarney ?

— Tous les jours, madame. J'en ai pris l'engagement avec celui qui doit être votre époux. Madame, nous habitons un monde plein de mensonges, de déceptions et de frivolités. Tous ces vices portent un visage et un nom, quelquefois un titre. Eh bien ! je vous félicite de ne pas avoir égaré votre choix d'épouse sur une tête indigne. Macdougall est un honnête homme, et si le bonheur n'est pas une chimère inventée par les malheureux, vous serez heureuse avec Macdougall.

— Mais je l'espère bien ainsi, monsieur de Servian. Je resterais veuve, si je ne l'espérais pas.

— Excusez mon indiscrétion, madame ; avez-vous été heureuse avec votre premier mari ?

— Oh ! nous avons vécu si peu de temps ensemble, que je n'ai pas eu le temps d'être heureuse ou malheureuse. Mon mari a fait trois voyages aux Indes en six ans. J'étais souvent veuve avant sa mort.

— Quelle charmante naïveté ?

— Cependant, monsieur, j'avais bien juré de ne jamais me remarier.

— Juré solennellement, madame ?

— Oh ! non... vous savez... ce sont des choses que les femmes se disent quelquefois dans un moment de chagrin... Un matin, là... devant mon miroir, en arrangeant mes cheveux... il pleuvait à torrents... c'était au mois d'octobre ; j'avais sonné trois fois ma femme de chambre... il me prit un accès de vapeur, et je me mis à crier comme une folle : Non, je ne me marierai plus !... C'est sans conséquence, comme vous voyez.

— Oui, cela n'engage à rien. C'est un moment d'humeur contre la vie... Je croyais que vous aviez pris quelque engagement avec votre défunt époux...

— Ah ! ceux qui vous ont dit cela vous ont fait un affreux mensonge, monsieur de Servian, dit la jeune femme avec une vivacité singulière qui contrastait avec son indolence naturelle.

— Personne ne m'a parlé, madame.

— Je n'ai rien promis à mon mari... Écoutez-moi, monsieur de Servian, puisque nous sommes sur ce chapitre... vous êtes un homme grave, vous... et vous allez me juger. Il faut que je dise tout, moi ; c'est mon caractère, je ne puis rien garder... Eh ! quel souvenir !... Mon mari était agonisant ; je me tenais debout auprès de son lit... Il me dit : « Chère Lavinia, promets-moi de ne jamais te remarier... » Je ne sais pas trop ce que j'allais répondre à mon mari, mais je sais que je ne répondis rien. Au même moment je fus entraînée malgré moi, par des personnes de ma famille, dans une salle voisine, et je ne parlai plus que le lendemain... Dans la nuit, mon mari était mort.

— Peut-être auriez-vous promis, madame...

— C'est possible, mais je n'ai rien promis.

— En êtes-vous bien sûre, madame ?

— Est-ce qu'une femme oublie ces choses-là, monsieur ?

— Au reste, pardonnez-moi d'avoir mis la conversation sur un sujet aussi triste... Je sais, madame, que vous aimez les lectures graves et substantielles, et j'ai apporté, tout exprès pour vous, la *Revue de Belfast*, dans laquelle on trouve aujourd'hui un article du plus haut intérêt... Permettez-vous, madame, que je vous fasse cette lecture ?

— Pourquoi pas ? Si cela vous amuse un instant... lisez, lisez, mon cher monsieur.

— C'est un article du célèbre Fullerton... Vous connaissez les ouvrages de Fullerton ?

— Lisez toujours, monsieur de Servian... De quoi parle le célèbre Fullerton dans cette revue ?

— Fullerton, madame, traite, comme vous savez, les hautes questions de métaphysique. Son dernier article est intitulé : *Fonctions de l'âme dans les rêves.*

— Justement, monsieur de Servian, j'ai fait un rêve cette nuit, dit la belle veuve en écartant ses cheveux avec ses doigts d'ivoire, comme pour donner à son front la fraîcheur et la liberté du souvenir.

— Nous arrivons à la vérité par le rêve, madame; c'est l'opinion de Fullerton... donc, je commence... *Fonctions de l'âme...*

— Vous ne voulez pas écouter mon rêve, monsieur de Servian?

— Oui, certes, madame... nous trouverons peut-être quelque chose de plus satisfaisant dans les théories de Fullerton... je me recueille pour mieux vous écouter.

— J'ai rêvé que j'allais me marier avec M. Macdougall; il était vieux et très-petit, et ne ressemblait pas du tout à mon futur époux... Vous savez que les rêves ôtent leurs figures aux gens et leur laissent leurs noms.

— Mystères de l'âme! mécanisme à rouage inconnu! Fullerton a très-bien...

— Voulez-vous bien m'écouter, monsieur de Servian... Mais regardez-moi donc un peu en face; est-ce que je vous fais peur? vos yeux sont toujours sur le bout de vos pieds.

— Madame, toute chose extérieure est une distraction; l'homme doit toujours écouter et regarder ce qui se passe en lui-même; il doit donner une audience perpétuelle à son cœur. A chaque instant du jour de grands secrets roulent emportés dans le tourbillon de nos pensées intimes; il faut donc à chaque instant être prêt à saisir au vol ces secrets profonds ensevelis dans les plus sombres recoins de notre âme.

— Ah! mon Dieu! que je vous suis obligée d'avoir fini cettte phrase, monsieur de Servian... est-ce que par hasard mon futur époux, M. Macdougall, parle dans le même genre? il y aurait un cas de divorce au bout de quinze jours.

— Votre époux, madame, n'a pas adopté la métaphysique de Fullerton.

— Ah! tant mieux.

— Il appartient à la secte spirituelle de Macbrake.

— Monsieur de Servian, il me semble qu'un mari devrait faire connaître tous ses défauts à sa femme avant de l'épouser. Pourquoi M. Macdougall ne m'a-t-il pas dit qu'il appartient à cette secte?

— Aimeriez-vous mieux qu'il appartînt à la secte intolérante d'O'Brien?

— Je voudrais qu'il appartînt à la secte de la femme qu'il doit épouser.

— Savez-vous, madame, qu'O'Brien nie l'intervention de l'âme dans le mécanisme des rêves?

— Cela m'est bien égal.

— Et qu'il se fonde sur les rêves des chiens de chasse qui aboient au cerf en dormant?

— C'est vrai, j'en ai entendu...

— O'Brien proclame la glorification de la matière...

— En attendant, je ne vous ai pas conté mon rêve, monsieur de Servian.

— Ah! pardon, madame, excusez cette petite digression. Maintenant j'écouterai votre rêve avec le plus grand intérêt.

— Je rêvais donc que j'allais me marier avec M. Macdougall, qui ne se ressemblait pas du tout à lui-même, comme dans les portraits des peintres d'Écosse. J'assistais à mon bal de noces dans la belle maison isolée devant Phœnix-Park, que mon futur mari a fait meubler pour moi, comme vous savez.

— C'est une maison superbe, madame, je l'ai visitée hier.

— Vous n'avez j'amais vu de bal en rêve, monsieur de Servian?

— Ni en réalité, madame; les hommes graves ont peu de goût pour ces divertissements.

— Tant pis pour vous. Eh bien! vous saurez que mon bal était magnifique. Le vice-roi n'en donne pas de plus beau. Il y avait un escalier au fond d'une galerie, avec deux balustrades de cristal et des arcades de fleurs; et je voyais monter par cet escalier, et s'élancer dans la galerie, toutes nos belles Irlandaises, les pieds nus et les cheveux tressés dans des torsades de diamants. Toutes ces femmes couraient devant moi, me souriaient et faisaient glisser leurs lèvres sur mon front. Il n'y avait pas de lustres, pas de bougies, et la clarté du bal était plus brillante que le jour du soleil. Cette clarté semblait sortir des larges miroirs qui tapissaient les murs et dans lesquels je voyais tourbillonner à l'infini des têtes d'anges, des éclairs de pierreries, des sourires célestes, des nuages de cheveux. Un danseur est venu m'engager; il se courbait devant moi, je ne voyais que son front, un front pâle comme l'ivoire dépoli, et garni de petites touffes d'herbes grasses. Quand il s'est relevé, je l'ai reconnu, et des frissons aigus ont brûlé les racines de mes ongles et de mes cheveux. C'était mon mari!... le mort!... J'ai voulu quitter mon fauteuil pour le suivre; impossible. Mon corps était comme un bloc de pierre; je n'ai pu me remuer. Une voix sourde, mêlée à un craquement de squelette, m'a dit : Allons, madame, suivez-moi... J'ai fait un effort violent, je me suis levée, au milieu des éclats de rire du bal. J'étais tout habillée de haillons et de guenilles tachées de boue, comme la pauvre Anna qui demande l'aumône devant l'église de Saint-Patrick. J'ai poussé un cri de honte, un cri désolant qui m'a réveillée en sursaut, comme

si j'avais reçu un coup de masse de fer sur le front; et, en ouvrant les yeux, j'ai vu luire le premier rayon de l'aube dans les rideaux de mon lit, ce qui m'a plus effrayée que mon rêve; il me semblait que des fantômes blancs, rangés en cercle, assistaient en riant à mon réveil. »



Pendant ce récit, Albin de Servian n'avait pas cessé de regarder la pointe de ses pieds, en déroulant machinalement les feuillets de la *Revue de Belfast*.

Après une pause la jeune veuve lui dit :

« Eh bien! monsieur de Servian, que dites-vous de ce songe?

— Ce songe, madame, dit Servian, toujours les yeux sur ses pieds, ce songe doit être classé dans l'espèce des rêves que Fullerton nomme les *rêves de forte préoccupation mentale*.

— Eh bien! alors qu'arrive-t-il quand on l'a classé comme cela?

— Il n'arrive rien. Le devoir de la science psychologique est de classer. Ce devoir accompli, l'homme doit se taire et respecter les arcanes de la nature.

— Moi, monsieur de Servian, je ne veux pas me taire, et je crois que ce songe signifie quelque chose.

— Cela vous est permis, madame; mais la science est inflexible; elle n'a de complaisances pour personne, pas même pour vous, madame.

— Enfin, monsieur de Servian, vous venez de m'adresser quelque chose qui ressemble à un compliment. Il paraît que vous ne gâtez pas les femmes par la galanterie, vous?

— Je respecte infiniment les femmes; je les honore, je les protége, je les conseille, et je ne les flatte jamais.

— Vous n'avez jamais eu envie de vous marier, monsieur de Servian?

— Jamais, madame; j'ai long-temps réfléchi sur le mariage, et j'ai admis invinciblement que la tranquille association de deux existences était un fait impossible dans sa continuité. Un homme apporte à la communauté sa force, sa domination, sa gravité, son caractère anguleux; une femme apporte sa faiblesse, sa légèreté, sa soumission, ses caprices enfantins, son caractère arrondi. Ces éléments opposés

ne peuvent faire un tout viable ; au premier pas, il y a choc, violente secousse, antagonisme, perturbation. Voilà ce que tous les esprits sérieux ont reconnu.

» Une chose à considérer, madame, la voici. Tous les hommes qui ont senti en eux gronder la voix d'une vocation quelconque ne se sont pas mariés. Dans les temps antiques, les hommes de génie ont voué un culte au célibat. Platon, Homère, Virgile, Horace, ces premiers flambeaux du monde, sont morts garçons, et les cris de leurs enfants ne les ont jamais distraits de leurs ouvrages. Socrate seul a voulu faire exception, et il s'est repenti : sa femme l'a tué avant la ciguë. Les deux plus grands capitaines de l'antiquité ont honoré le célibat; Alexandre et Annibal ont conquis le monde parce qu'ils étaient garçons. César, après avoir soumis les Gaules, étant célibataire, se maria ; et, les soucis du ménage ayant altéré sa raison, il fut assassiné. On sait d'ailleurs, et lui-même en a fait un proverbe, on sait que la conduite de la femme de César a été l'objet de violents soupçons. Vos grands poètes, vos grands publicistes, vos historiens anglais sont purs de mariage. Byron a essayé, nous savons ce qui est advenu. Le mariage est un admirable élément bourgeois qui féconde les villes; le célibat est un élément noble qui féconde les esprits.

— Mon Dieu ! comme vous avez étudié la question, monsieur de Servian, dit Lavinia en joignant ses mains; quel bonheur pour vous d'avoir eu un père de l'élément bourgeois !

— Respect à la cendre de mon père, madame!

— Dieu me garde de manquer de respect à cette cendre. Seulement, je vous fais observer que votre père n'a pas honoré le célibat comme Alexandre et Annibal : c'est ce qui vous procure en ce moment l'avantage d'exalter les héros antiques morts garçons.

— Mon père, madame, a lutté long-temps. Les malheurs de l'émigration l'ont poussé au mariage. D'ailleurs, mon père avait la frivolité charmante de sa nation. Il dédaignait les choses sérieuses et les études substantielles. C'était un gentilhomme français dans toute l'acception du mot. Il suivait des traditions de famille Les femmes ont occupé sa vie, et le devoir de son fils est d'effacer par une conduite nouvelle bien des souvenirs encore vivants à Dublin. Je connais mes obligations ; je les remplirai. Ma ligne est toute tracée dans le sillon que suivent les esprits sérieux.

— Et alors, monsieur de Servian, les esprits sérieux ne se marient pas ?

— On a vu, madame, des esprits sérieux se marier ; mais dans un noble but, dans une intention toute philosophique. Ceux-là se sont dévoués pour étudier le mariage avec leurs propres yeux, et faire servir leur expérience personnelle à la cause de l'humanité conjugale. Ames d'élite qui ne se dissimulaient point les périls de l'entreprise, et bravaient les orages de l'hymen pour les signaler à l'univers. Ainsi de hardis navigateurs se lancent sur une mer inconnue pour en découvrir les écueils à leurs risques et périls et les faire remarquer aux pilotes qui vogueront sur les mêmes flots. Les cœurs généreux se dévouent au mariage comme à la navigation.

— Et vous, monsieur de Servian, vous n'êtes pas tenté de vous dévouer comme ces cœurs généreux?

— La vocation me manque, madame ; je laisse cette noble mission à de meilleurs que moi. »

Albin de Servian prononçait toutes ces paroles avec une solennité sacerdotale, et ses yeux, presque toujours fermés ou fixés sur ses pieds, ne s'ouvraient mollement qu'à de longs intervalles pour regarder le plafond, à défaut du ciel.

III.

UN ARTICLE DE FULLERTON.

La coquetterie est une qualité peu connue des dames irlandaises. Cependant il est des occasions où l'instinct de la femme se réveille à son insu : alors la moins coquette fait un progrès immense dans son art naturel, à la première leçon qu'elle se donne. Sans doute notre jeune veuve, presque fiancée à son second mari, n'avait aucune idée de lui donner un concurrent, même honoraire, dans la personne d'Albin de Servian ; mais elle ressentait vaguement un certain dépit mêlé de chagrin en se trouvant dans un absurde tête-à-tête avec un homme jeune qui lui tenait des discours ennuyeux et graves, comme si elle eût été vieille ou dépourvue d'attraits. Aux derniers mots de son pédantesque interlocuteur, elle se leva vivement et jeta un rapide regard à son miroir, comme pour se convaincre qu'elle n'avait rien perdu de ses charmes. Un sourire de satisfaction rayonnant dans le miroir lui prouva que sa chevelure était toujours belle, son teint toujours frais, ses yeux toujours charmants, son écrin de perles toujours de l'émail le plus pur à ses lèvres de chérubin. Albin de Servian était donc l'homme le plus froid de son sexe, puisqu'il ne daignait pas honorer d'un regard ou d'une parole cette forme éblouissante qui venait de sourire dans le cadre de son miroir.

Comme tous les hommes qui, sous prétexte de gravité, vivent dans une perpétuelle contemplation d'eux-mêmes, Albin de Servian ne prêtait aucune attention aux innocentes coquetteries des femmes. Quand la belle veuve se leva, il ouvrit sa *Revue de Belfast*, et chercha l'article de Fullerton.

« Madame, dit-il, cette lecture est maintenant de

circonstance ; elle arrive tout naturellement après notre conversation. Vous goûterez beaucoup mieux la théorie ingénieuse du grand métaphysicien anglais.

— Il faut prendre son parti, murmura la jeune femme d'un air résigné. Voyons la théorie. Je vous écoute, monsieur de Servian. Laissez-moi prendre dans mon fauteuil une bonne position pour vous écouter, et permettez-moi de continuer le travail d'aiguille que je tiens en ce moment.

— Je commence, madame.

— Commencez. »



Albin de Servian se mit à psalmodier la prose nébuleuse de Fullerton avec l'accent d'un méthodiste en prière. Le débit était lent et monotone, et faisait pressentir une lecture éternelle, uniquement faite pour les oreilles des statues d'airain.

Mistress Lavinia s'endormit.

Le lecteur, qui souvent ajoutait un commentaire aux théories de Fullerton, arrivé au passage le plus obscur, adressa une question à Lavinia.

« Madame, dit-il, nous touchons à la fin de ce beau travail ; j'arrive à une phrase qui est un véritable élixir de la pensée du maître, et qui va présenter les fantômes de la nuit sous un jour tout nouveau. Écoutez bien, et vous me répondrez franchement. »

Albin lut la fameuse phrase, et ajouta :

« Madame, avez-vous bien compris la pensée de Fullerton ? »

Point de réponse. Albin de Servian répéta sa demande et la phrase ; même silence.

Il fit alors violence à sa pudeur et à sa gravité habituelles, et il osa fixer un long regard sur la figure de mistress Lavinia.

De Servian, qui n'avait d'étonnement et de stupéfaction que pour les mystères de la nature, et n'en accordait jamais aux vulgaires accidents de la vie, bondit sur son fauteuil en murmurant du bord des lèvres, comme un souffle articulé, cette phrase de surprise :

« Grand Dieu ! elle dort ! »

Et la *Revue de Belfast* s'échappa de ses mains.

La même phrase fut redite en mineur, comme la même heure est répétée par une pendule à répétition, machinalement.

Troubler le sommeil d'une femme, chez elle, parut à de Servian une inconvenance ; il se résigna donc à

respecter ce sommeil ; il pensa même qu'il pouvait en tirer bon parti dans l'intérêt de la science, en essayant de découvrir sur le visage de la belle endormie si quelque rêve passait dans son cerveau.

Albin se leva sur la pointe de ses pieds avec la précaution d'une jeune mère qui craint de troubler le premier sommeil de son premier enfant, et il se mit à examiner, dans l'intérêt de la science psychologique, le doux visage de Lavinia.

C'était un tableau d'intérieur ravissant à voir, même pour un observateur grave, habitué, dès son enfance, à n'étudier que le côté sérieux des questions. Lavinia ne s'était jamais exercée dans l'art de dormir gracieusement devant témoins; et, à son premier essai, elle dormait comme Ève, qui avait eu pour professeur l'ange du sommeil. Sa tête charmante reposait sur un massif ouaté de boucles de cheveux, comme sur un chevet d'ébène luisant; et toute la suavité de la splendide carnation irlandaise rayonnait à merveille dans ce cadre si favorable arrangé par le hasard. L'ovale du front se dessinait avec une pureté exquise entre deux lignes déliées de cheveux ondoyants, qui laissaient à découvert l'ivoire ciselé des oreilles. Une respiration enfantine agitait mollement l'humide velours des lèvres, et l'étoffe agrafée à l'échancrure du sein.

Albin de Servian avait pris d'abord la pose de l'observateur qui procède à un examen psychologique. Les rides de la pensée en travail gerçaient son front; ses yeux à demi fermés, pour s'affranchir de la distraction extérieure, annonçaient le recueillement de l'âme; ses bras, étroitement croisés sur sa poitrine, semblaient vouloir réchauffer et exciter sa poitrine et son cœur, pour les disposer à cette œuvre de patiente méditation. Hélas ! il ne garda pas long-temps cette pose scientifique. Un attrait irritant et invincible rayonnait sur le visage endormi. Les bras de l'observateur se détachèrent peu à peu, et vinrent s'arrondir de langueur en se liant à leur extrémité par la chaîne des doigts. Les rides de la pensée grave s'effacèrent sur le front, les yeux s'ouvrirent dans leur dimension surnaturelle, en s'humectant à leurs angles de pudiques larmes de l'émotion virginale. Le premier sourire humain sillonna le marbre amolli du visage métaphysicien. Albin de Servian s'interrogea, et pour la première fois la science lui fit défaut : il regarda au fond de son cœur, et vit éclater dans cet abîme une révolution psychologique dont Fullerton, O'Brien et Macbreke ne lui avaient jamais parlé.

Une heure s'écoula dans cette contemplation délicieuse. Albin avait dormi, jusqu'à l'âge de trente-quatre ans, dans les ténèbres de la science; il se réveillait en ce moment aux doux rayons de mistress Lavinia.

Un bruit de roues et de chevaux ébranla le pavé voisin. Lavinia, troublée dans son sommeil, ouvrit les yeux, se leva vivement, et un joyeux éclat de rire accompagna ces paroles : « Ah ! mon Dieu ! je crois que je me suis endormie ! Excusez-moi, monsieur de Servian; avez-vous fini votre lecture? Continuez, continuez, je n'ai rien perdu. »

Albin cherchait le premier mot d'une réponse introuvable, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et la femme de chambre de mistress Lavinia vint annoncer que la chaise de poste et les domestiques de M. de Servian attendaient dans la rue.

« On attendra, dit Albin.

— Ne vous dérangez pas pour moi, dit Lavinia en courant à la fenêtre pour voir la chaise de poste; je ne veux pas que vous négligiez les lakistes pour moi. Nous reprendrons nos lectures à votre retour. Ainsi, bon voyage, M. de Servian; ne m'écrivez pas. Soyez tout entier à votre œuvre. Le lac de Killarney vous attend....

— Oh ! madame, le lac ne quittera pas son lit, dit Albin avec son second sourire, je ne crains pas de le manquer au rendez-vous.

— Il me semble que vous venez de faire une espèce de plaisanterie, dit Lavinia ouvrant de grands yeux. Sérieusement, monsieur, dites, avez-vous essayé de plaisanter? Vous vous moquez des lacs à présent?

— Madame, dit Servian avec une voix émue, comme il me serait impossible de répondre à la plus facile de vos questions, en ce moment du moins, vous allez me permettre de me retirer.

— Mais, monsieur de Servian, je n'ai pas l'intention de vous retenir prisonnier.

— Adieu donc, madame, jusqu'à demain.

— Vous ne partez donc pas aujourd'hui?

— Il m'est impossible de partir aujourd'hui, madame, le jour est trop avancé.

— Vous allez vous brouiller avec les lakistes.

— Que m'importe ! si vous me gardez un peu d'amitié.

— Monsieur de Servian, je vous préviens que vous finirez par avoir de l'esprit.

— Madame, heureux ceux qui n'en ont pas, ils ne le perdront jamais. »

De Servian s'inclina respectueusement et sortit du salon.

Dans la rue, il congédia ses domestiques et sa chaise de poste, et marcha d'un pas rapide du côté du parc, pour réfléchir sur sa situation dans les allées solitaires de cette promenade.

Évidemment une révolution organique s'opérait en lui; il sentait la mystérieuse infusion d'une nature nouvelle; son cerveau se dégageait d'une épaisse brume, et sa pensée, légère, vive, sensuelle, semblait abandonner la région des brouillards, pour courir, avec le souffle de l'été, sur le velours des

pelouses et dans les feuilles des arbres, avec les ailes des oiseaux. Comme il poursuivait son interrogatoire, une jeune et brillante dame l'aborda familièrement en lui adressant d'un ton leste cette question :

« Je ne crois pas me tromper, monsieur, vous êtes l'ami intime de M. Macdougall?

— Oui, madame, répondit de Servian avec son troisième sourire et un mouvement de tête et de torse qui s'essayait aux belles manières.

— Pardon, monsieur, veuillez bien me donner votre bras et causons. »

De Servian arrondit son bras avec une aisance naturelle, et prit officieusement, des mains de la dame inconnue, le long lacet de soie au bout duquel aboyait un *king-charles* de la plus petite espèce.

C'était la première fois que de Servian donnait le bras à une dame, et, à défaut de témoin, il étalait sa fierté de novice devant les arbres du parc.

« Monsieur, poursuivit la dame, voyons! donnez-moi des nouvelles de votre ami Macdougall.... Est-il retourné en Écosse? est-il encore à Dublin?

— Madame, il est parti hier matin pour la Nouvelle-Orléans.

— Très-bien ! Il est charmant, M. Macdougall. . Ah ! il est parti !

— Je l'ai accompagné au rail-way de Kingstown.

— Vous me connaissez, sans doute, monsieur; ainsi je puis me dispenser de vous dire mon nom.

— Excusez-moi, madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Vous voulez rire?...

— C'est la première fois, madame, que j'ai l'honneur de vous voir.

— Et de m'entendre ?

— Et de vous entendre aussi, madame.

— Monsieur ne va donc jamais à notre théâtre royal ?

— Jamais, madame.

— En voilà un d'original ! s'écria la dame avec un éclat de rire qui fit rougir de Servian ; comment, monsieur, vous ne connaissez pas les belles traductions anglaises de *Norma*, de *Fidelio*, de *Fra-Diavolo*, de *l'Ours et le Pacha*, des *Puritains* ?

— Non, madame, répondit Albin avec le ton du criminel qui avoue une coupable action.

— Vous n'avez donc jamais entendu chanter par miss Cora le fameux air de Bellini :

Come, dearest, the moon shines !

— Jamais, madame.

— Mais d'où diable sortez-vous donc, monsieur? Vous paraissez avoir trente ans, vous êtes un assez beau garçon, et vous ne savez rien ! On n'a pas d'idée d'une pareille ignorance! Vous êtes arrivé des bancs d'Oxford par le dernier paquebot ? Avouez, il n'y a pas de mal à cela. En effet, il est vêtu comme un vieux écolier.

— Madame, c'est ainsi; je ne sais rien, dit le savant au comble de l'humiliation.

— Mon Dieu ! quelle éducation étrange on donne aux jeunes gens dans ce pays ! En Italie, à l'âge de quinze ans, tous les gentilshommes sont ténors ou barytons..... Comment se fait-il que Macdougall ne vous ait pas un peu civilisé ? Je vous ai rencontré cent fois avec lui, dans *Sakeville-Street*, devant la poste... Ah ! il est parti pour la Nouvelle-Orléans ! et sans me dire un petit adieu ! il est très-cavalier dans ses façons d'agir, M. Macdougall ! C'est un homme que j'ai comblé de politesses. Il entrait dans les coulisses comme chez lui. Souvent même il oubliait de payer sa stalle... Sérieusement, est-ce qu'il descend de Rob-Roy ?

— Oui, madame.

— On dit, monsieur, que Macdougall est riche et spirituel. Avec moi, il cache son esprit et surtout sa richesse. Au reste, je me soucie fort peu de son argent. Je gagne douze cents livres par an au Théâtre-Royal, avec une représentation à bénéfice et un congé d'un mois que je fais prospérer dans les trois grandes villes du comté de Lancastre..... Mais l'argent, pour nous, artistes, est la moindre des choses; je fais litière de bank'notes. Ce que nous demandons aux dieux, c'est la considération. Nous voulons tenir un rang, comme les pairesses et les baronnettes. Il y a une cantatrice du Théâtre-Italien de Paris qui vient d'épouser un prince allemand..... Vous savez cela, peut-être, monsieur?

— Non, madame.

— Macdougall n'est pas un prince anglais, mais il descend de Rob-Roy, c'est la première noblesse du monde. Je lui ai souvent dit : « Voyons, monsieur Macdougall, faisons une affaire, épousez-moi. — Eh ! me répond-il toujours, je pourrais rencontrer plus mal ; nous parlerons de cela. — Parlons-en, lui dis-je, puisque nous en parlons..... Alors Macdougall m'objecte ses affaires, ses voyages, ses associés, la douane.., que sais-je, moi ? toutes sortes de choses folles pour ne pas m'épouser. Oui, cent fois, dans les coulisses, je l'ai demandé en mariage à lui-même, et il me répète toujours, au bout de ses raisons, une vieille plaisanterie qu'il n'a pas inventée : — Nous nous marierons comme on se marie au théâtre, si vous le voulez, miss Cora.

— Ah ! c'est abominable ! dit Albin de Servian, d'un air scandalisé.

— Macdougall, mon cher monsieur, ajouta l'actrice en jouant un air de Lucrèce, Macdougall est arriéré de cent ans dans les mœurs des coulisses. Il ne sait pas que maintenant, dans notre profession, la sagesse et la vertu sont un métier. La bonne conduite nous mène à la fortune, et nous donne au

moins la couronne de duchesse. Quand on a le malheur d'être millionnaire et stupide comme Macdougall, on se laisse épouser par la première actrice de Dublin, une reine comme une autre, et qui veut bien consentir à descendre de son char de triomphe pour s'allier au sang de Rob-Roy..... Qu'en dites-vous, monsieur?

— Madame, si Macdougall y consent, je ne serai pas un obstacle, moi.

— Pouvez-vous me donner son adresse à la Nouvelle-Orléans?

— Madame, votre lettre ne le rencontrerait probablement pas. Macdougall arrive, vend ses marchandises, et nous revient.

— Un voyage de deux ou trois mois, n'est-ce pas, monsieur?

— Trois au plus.

— C'est bien, monsieur; nous voici à la grille, et ma voiture est avancée. Je vous remercie, monsieur de...

— De Servian.

— Monsieur de Servian, je suis charmée de savoir votre nom. Une prière : lorsque M. Macdougall arrivera, laissez votre carte à la porte de miss Cora, première chanteuse du Théâtre-Royal. Adieu, monsieur de Servian... Ah! que vous êtes distrait! Vous emmenez mon petit chien! Donnez-le à mon valet de pied. Adieu. »

De Servian salua profondément l'actrice et s'achemina vers sa maison avec une idée qui rendait son pied léger et son front radieux.

Nous verrons l'idée au chapitre suivant.

IV.

LE CABINET DU COMTE GODEFROY DE SERVIAN.

Dans ses dernières volontés, écrites la veille de sa mort, le comte Godefroy de Servian disait à son fils: « Mon cher Albin, si tu tiens au bonheur, évite les hommes et surtout les femmes. Je crois pourtant que, fidèle au sang de ta race, tu n'écouteras que la première moitié de cette recommandation. Songe toutefois à mes derniers avis. Quand tu ressentiras les premières inquiétudes d'une passion, ouvre l'armoire grise de mon cabinet, et décachète le grand pli de parchemin scellé de mes armes, qui est fixé à un clou d'or. »

Albin de Servian n'avait jamais ouvert le cabinet de son père. Il savait que l'auteur de ses jours était passé maître dans l'art des séductions, et, par respect pour cette mémoire chérie, il ne voulait pas affliger ses yeux et son cœur au spectacle de cet asile secret, où trop de choses lui rappelleraient sans doute de paternels écarts, sur lesquels il fallait jeter le voile des enfants de Noé.

Ces touchantes dispositions filiales venaient de s'évanouir ce jour-là même Albin de Servian, frappé d'une révélation soudaine, comprit que le doux et grave naturel héritage de sa mère cessait de le gouverner, et qu'une crise de hasard lui rendait, dans toute sa pureté, le sang d'un père, son meilleur ami et son plus digne conseiller.

Rentré chez lui, il ouvrit avec une émotion inconnue ce cabinet abandonné depuis si long-temps. On aurait dit que le maître venait d'en sortir, car toute chose était à sa place comme de son vivant. Quatre grands pastels ornaient les murs. Ils représentaient Cupidon décochant une flèche au dieu Mars; — les colombes de Vénus prises au filet par Vulcain; — un grand berger chargé de poudre, d'amidon et de rubans bleus, nouant à sa houlette le mouchoir de percale brodé par sa bergère; — la bergère de ce berger nouant à sa houlette un ruban bleu.

Sur la cheminée s'élargissait une pendule de cuivre doré, représentant une forêt d'arbres en fils de laiton, traversée par un vol de cœurs ailés. Cupidon, déguisé en chasseur, perçait tous ces cœurs à coups de flèche avec un sourire malin. Sur le soubassement de marbre on lisait un quatrain qui avait procuré à l'auteur une pension de quinze cents livres et un appartement de six pièces à l'hôtel Conti. Voici ce chef-d'œuvre :

O petit Dieu malin qu'on adore à Cythère,
Toi, redouté partout, et toi qui ne crains rien,
Si tu pouvais percer le cœur de ma bergère,
Je te pardonnerais d'avoir percé le mien.

Un bureau colossal d'acajou massif, crénelé comme une citadelle, comblait la moitié du cabinet. Aux deux extrémités de son immense corniche s'élevaient deux ouvrages de petite sculpture en terre cuite, l'un représentant le Parnasse avec les neuf Muses et Apollon écrasant les serpents de l'envie; — l'autre, le *Panthéon de l'Amour*, avec les statuettes du cardinal de Bernis, de l'abbé Grécourt, de l'abbé de Chaulieu, de Dorat, de Gentil-Bernard et de deux autres chastes poëtes qui ont chanté en épigrammes joyeuses la *Guerre des Dieux* et la vierge d'Orléans. Heureux siècle où le Français savait rire! Hélas! que notre siècle est triste! que nos poëtes sont larmoyants après tant de poëtes si gais! On a bien raison de nous répéter ce refrain tous les jours, lorsque notre immoralité coule à pleins bords!

Albin de Servian prodigua des sourires de complaisance filiale à toutes ces richesses du siècle dernier, qui pour lui était le siècle présent. Un parfum de régence et de rouerie blasonnées s'exhalait de ce musée de Cupidon. On ne voyait aucune ligne

sérieuse dans cet ameublement; tout y était bizarre, tortillé, fou, goguenard et froidement libertin. L'âme la plus candide aurait pu s'y corrompre après quelques jours, en s'exilant au milieu de cette société de bergères, de figurines, de miroirs sans glaces et de fauteuils qui semblaient tous avoir quelque chose de scandaleux à raconter. Grâce à la nouvelle disposition de son esprit, Albin éprouvait un charme singulier à promener ses regards ou ses mains sous les poudreuses futilités de l'héritage paternel. Il croyait même rendre un secret hommage à la mémoire du comte Godefroy en admirant, avec le scrupule des détails, ces magnificences que son père aima et recueillit avec tant de soin.

Cette dette légitime d'admiration filiale ayant été largement payée, Albin fit un retour sur lui-même et regarda l'armoire grise où reposait à son clou d'or le précieux parchemin. Aussitôt l'armoire fut ouverte et exhala un parfum âcre de papiers rongés et de vers rongeurs. C'est l'atmosphère vénérable des reliquaires de famille, et de Servian le respira quelque temps avec une volupté d'archéologue. Le panneau intérieur de la porte était illustré de médaillons qui frappèrent le candide de Servian. Il y avait un quatrain au-dessous de chaque peinture, presque tous signés de noms célèbres; ainsi :

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,
Je n'aurai rien dit de nouveau;
Ce n'est un secret que pour elle.

DE FLORIAN.

Que ne suis-je la fougère,
Où, sur le soir d'un beau jour,
Vient reposer ma bergère
Sur les ailes de l'amour!

MONTESQUIEU.



Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'être bien?
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien.

J.-J. ROUSSEAU.

C'est l'aimable et jeune bergère
Par qui, sous les lois de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Reviendront-ils, hélas! de semblables moments?

LA FONTAINE.

Etc., etc., etc., toujours avec des bergères.

« Ah! mon Dieu! s'écria, quoique seul, de Servian, tous ces grands hommes-là ont aimé des bergères! quel horrible goût! Et sans doute ils faisaient des folies pour elles, puisqu'ils leur adressaient des vers! Et qu'auraient-ils donc fait s'ils avaient connu mistress Lavinia! Et mon père, mon noble père, lui aussi a fréquenté les laiteries et les étables! Oh! combien son cœur paternel serait réjoui s'il voyait son fils élever ses amours jusqu'aux grandes dames, aux femmes de velours et de dentelles, aux femmes qui ont des doigts mignons, polis et parfumés sous les gants!... Que de duels mon père doit avoir eus avec des bergers! Un gentilhomme! respect à sa mémoire! Si je me montre quelque jour digne de lui, je ne ferai pas mes premières armes dans une bergerie, entre une pauvre fille et des moutons. »

Disant cela, il détacha le parchemin, le baisa respectueusement et rompit le sceau. Des larmes inondaient ses joues, il reconnut l'écriture de son père et il lui sembla qu'il décachetait une lettre écrite le matin. Le caractère du défunt comte revivait tout entier dans ce manuscrit. C'était bien le style épistolaire de ce cabinet.

Albin de Servian la lut avec une lenteur friande. A chaque ligne, la transmission de l'âme paternelle s'opérait en lui; il n'avait déjà plus rien de ce que lui avait laissé sa mère. Albin sentait son nouvel instinct se développer et grandir : encore quelques occasions auxiliaires, et il se jugeait digne de continuer le galant comte Godefroy de Servian.

Voici les conseils :

« Quand tu ouvriras cette lettre, mon cher fils, tu seras tourmenté légèrement par une pensée de galanterie. C'est convenu entre nous.

» Ah! si je vivais, je te donnerais une bonne leçon *ex professo*, et ta bergère serait à tes pieds, douce comme un agneau.

» Mais j'ai le malheur d'être mort, hélas! et dans ma position, il est assez difficile de diriger les pas d'un jeune et novice desservant de Cypris.

» Un premier amour est comme un premier combat. Il faut vaincre à tout prix. Si tu es battu dans un premier engagement, les hommes se moqueront

de toi, et les femmes ne t'estimeront pas. Songe à gagner l'estime des femmes, mon fils. Ne sois jamais envieux; c'est un vilain défaut. Il vaut mieux être envié.

» Si tu es en rivalité d'amour avec un ami, il faut que l'un des deux ait du bon sens, à condition que ce ne sera pas toi.

» Ne te hâte pas de dévoiler ton caractère à la femme que tu veux aimer; attends de connaître le sien, et c'est celui que tu te donneras. Si elle est vive, tu seras vif; si elle est douce, tu seras calme; si elle est mélancolique, tu seras triste. Il n'y a qu'une exception; si elle parle beaucoup, sois muet et écoute; si elle parle peu, parle toujours.

» Ne commets pas la faute de t'élever trop haut dans son estime, à votre première entrevue; le lendemain tu serais obligé de descendre. Suis la marche contraire. En 1786 j'aimais une bergère charmante dont j'ai oublié le nom; mais je n'ai pas oublié que M. Louvet de Couvray me la souffla. Maintenant que je suis mort, je puis avouer hautement que j'avais autant d'esprit que M. Louvet; mais le drôle était plus rusé que moi en amour. Nous commençâmes notre attaque le même jour, lui à midi, moi à cinq heures du soir. Je dépensai dans ce premier assaut une centaine de saillies du meilleur aloi et une foule de madrigaux. Que diable! on ne peut pas avoir tous les jours cette artillerie d'esprit dans son arsenal! Le lendemain je réduisis mes madrigaux et mes saillies à moitié, et ma décadence suivit cette même proportion. M. Louvet avait procédé tout différemment. A sa première visite, il fut vulgaire comme un bourgeois du Tiers: de sorte qu'arriva le jour où nous nous rencontrâmes tous deux chez notre belle, lui rayonnant, moi éteint. Le lendemain un valet de la bergère me pria d'oublier le numéro de la maison. Je fis incontinent rosser ce valet par le mien, et j'attendis M. Louvet sous le réverbère des Théatins, où je lui donnai un coup d'épée au bras droit. Nous nous embrassâmes, et tout fut dit.

» Que cela te serve de leçon, mon fils! les fautes des pères font les vertus des enfants.

» Mon cher fils, ne redoute pas les femmes, mais fais toujours le semblant de les redouter. Elles aiment à voir trembler les hommes. Habitue-toi à trembler dans tes moments de loisir. Ne crains pas les flèches de Cupidon, elles ont du velours à la pointe. Tu es riche, eh bien! suis la profession de ton père, adore la beauté. Regrette tous les instants perdus loin des amours.

» Fils du comte Godefroy de Servian, ne dégénère jamais! Regarde nos armes: notre maison *porte d'argent au tison enflammé de gueules en pal* avec cette devise: *Flamme aux belles, torche aux ennemis!* Albin, souviens-toi toujours de ton père et honore sa mémoire et son blason. »

Après cette lecture, la transformation était complète; l'âme du père était toute dans le corps du fils.

Albin se fit subir un dernier interrogatoire, et il retira de son cœur la conviction qu'il était à la veille d'être amoureux de mistress Lavinia.

Une terrible réflexion, jusqu'à ce moment inédite, le cloua par les pieds sur le tapis au moment où il allait consulter un miroir pour connaître sa figure et son costume, choses auxquelles il n'avait jamais songé quand il était métaphysicien.

Cette réflexion se serait présentée à un autre assez naturellement; mais Albin était un être exceptionnel dans une position exceptionnelle. Si mon héros eût ressemblé au vulgaire, je n'écrirais pas son histoire en ce moment.

« Mistress Lavinia, se dit Albin dans un monologue mental, doit se marier dans trois mois avec Macdougall, et Macdougall est mon ami. Il me semble que le code paternel n'a pas prévu ce cas. »

Il réfléchit en posant le bout de l'index de sa main droite entre ses dents, ce qui aide singulièrement la réflexion dans les cas difficiles.

« Non, non, ajouta-t-il en regardant le miroir invalide qui ne lui rendit pas son regard, il est impossible que Macdougall aime la belle Lavinia. S'il l'aimait, il n'irait pas en Amérique chercher sa mort ou sa ruine. Il l'aurait épousée ce matin... c'est évident... S'il l'aimait, il ne rendrait pas des visites à cette miss Cora, qui m'a l'air d'un démon habillé de soie, et qui doit payer sa riche toilette avec l'argent de son prochain. Oui, l'esprit du comte Godefroy m'éclaire; Macdougall n'aime pas mistress Lavinia: il m'est donc permis de l'aimer. »

Autour de ces réflexions, Albin de Servian en voyait flotter confusément une foule d'autres qui toutes lui donnaient le même conseil. Or, comme il ne s'était jamais occupé dans sa vie des questions morales de probité amoureuse dans les relations d'amitié, il ne discernait pas dans cette affaire, à son point de vue d'homme primitif, tous les ménagements et toutes les délicatesses que la civilisation a introduits dans nos mœurs.

Bien rassuré, parce que d'ailleurs il voulait l'être à tout prix, Albin entra dans le salon le mieux meublé de sa demeure pour se regarder devant des miroirs qui avaient conservé le privilége de la reproduction. Là, il fit connaissance avec lui-même, car du premier coup il ne se reconnut pas et son premier mouvement fut d'ôter son chapeau et de se saluer. Les hommes absorbés dans les études abstraites des hautes sciences peuvent seuls comprendre cela. Le premier coup d'œil qu'Albin daigna s'adresser au miroir ne lui donna pas une haute idée de ses avantages physiques: la contemplation habituelle des lacs avait donné à son torse une ligne

courbe assez désagréable; sa chevelure étalait naïvement le désordre d'une forêt vierge; sa barbe seule conservait malgré lui cette grâce sauvage et virile, privilége de tous les fils d'Adam avant la découverte du menton par l'acier de Thubalcaïn.

Albin fit subir aussi un long examen à son costume. Le corps remplissait un habit dont la mode se perdait dans la nuit des temps irlandais · sa couleur variait selon l'état du ciel et de la température. Il portait un gilet d'ancêtre et un pantalon de lakiste avec les nuances des nombreux rivages qu'il pressait sous ses genoux. Sa chaussure avait oublié plusieurs fragments de cuir sur les montagnes arides du Kerry, et plusieurs générations de castors s'étaient éteintes, aux bords de l'Horican, depuis la mort de celui qui avait coiffé le jeune Albin.

Hélas! c'est avec ce costume qu'on arrive aux sommets ardus de la métaphysique; mais aucune femme ne vous arrête en chemin.

Albin brisa violemment la ligne courbe de son torse, et sonna un domestique « Quel est le plus habile tailleur de Dublin ? » lui demanda-t-il.

Le domestique recula trois pas et se fit répéter la question.

« Avez-vous entendu ? redemanda le maître.

— Le meilleur tailleur de Dublin est M. Fulstone, répondit le domestique foudroyé par ce mystère.

— Partez et amenez-moi Fulstone sur-le-champ. »

Le domestique sorti, Albin continua sa conversation avec les miroirs : « Quelle horreur! s'écria-t-il en s'échappant de son habit comme d'une prison et le foulant aux pieds, j'ai honteusement passé ma vie dans ces deux aunes de drap londrin, cousu avec du fil de laiton! J'ai perdu mes plus beaux jours à regarder mes pieds, sans m'apercevoir que ma chaussure éclatait en lambeaux! Avec la jeunesse, la vigueur et l'or, trois choses qui donnent tout!... Vraiment, je rougis de moi devant moi; je me demande pardon à moi-même de ma stupidité... Il fallait que mistress Lavinia s'endormît devant moi pour opérer un miracle. Ce bienheureux sommeil m'a réveillé. J'étais mort, ou du moins je vivais comme un coquillage sur la grève d'un lac!... Avec un père comme le mien!... Une femme m'a changé en homme. Reconnaissance éternelle à Lavinia! »

Le tailleur Fulstone apporta une cargaison d'habits confectionnés, avec toutes les pieces accessoires d'un costume de dandy. Albin, saisi du transport de joie d'Achille découvrant des armes au gynécée de Scyros, acheta tout; il proposa ensuite à Fulstone de l'acheter lui-même. Quand les folies de jeune homme arrivent tard, elles ont un immense arriéré de sagesse à combler; et, si l'amour a fait éclater ces folies, on leur assignerait difficilement un terme; le cœur et le cerveau sont d'accord pour exiler le bon sens à perpétuité.

La métamorphose du physique suivit de près celle du moral. Les miroirs d'Albin ne le reconnurent pas, lorsqu'il vint se pavaner devant eux, dans la dernière enveloppe du journal des modes. Albin, qui n'avait jamais d'autre miroir que celui des lacs, ne pouvait se détacher de sa propre contemplation; il éprouvait la joie délirante qui enivrerait l'homme s'il entrait dans la vie à trente ans, avec la conscience, la santé, la richesse de ses passions, sans avoir flétri son front sous les larmes du berceau, du collége et du noviciat mondain. Notre héros se recueillait par intervalles pour se remettre en souvenir les gracieuses et nobles inflexions que le comte Godefroy savait si bien donner à son corps lorsqu'il abordait une femme qui n'était pas la sienne. Quelles poses charmantes il savait se dessiner lorsque, debout et mollement renversé sur le marbre d'une console, une jambe tendue, l'autre négligemment raccourcie et croisée, la tête penchée en arrière et inclinée sur l'épaule, il racontait quelque joyeuse équipée de Versailles aux Irlandais ébahis! Que de regrets brûlaient en ce moment le cœur de son fils au souvenir de tant de leçons perdues! Quelle femme aurait résisté à ce fils, continuant par tradition exacte l'esprit et la grâce d'un père gentilhomme parisien!

Toutefois, Albin de Servian ne désespéra point d'imiter son père, du moins comme la lune imite le soleil. Il voulut consacrer le reste de cette journée à cette grave étude de souvenir. D'ailleurs, avant de se présenter à mistress Lavinia, il éprouvait le besoin de se familiariser davantage avec lui-même à l'aide de ses miroirs. Il fit une répétition générale de la scène qu'il se proposait de jouer le lendemain chez la belle veuve. Il se salua cent fois avec son chapeau neuf; il se présenta douze fauteuils; il s'assit, en ménageant avec mollesse le mouvement toujours gauche des jambes; il se demanda comment il se portait, et se répondit par une saillie bouffonne, dite avec un visage sérieux et un œil riant; il racontait une anecdote de ville aux fauteuils, en promenant ses regards sur chacun d'eux en particulier, pour n'exciter la jalousie de personne; il se levait avec une ondulation nonchalante, et se rapprochait d'un groupe de chaises pour écouter, le sourire aux lèvres, une causerie d'intimes pleine d'attraits. Puis il s'exerçait à sortir d'un salon sans trop de bruit et de silence, voulant éviter l'affectation et désirant être remarqué. Cette scène d'intérieur se terminait par une étude de tête à tête avec mistress Lavinia. Il mettait alors dans son organe un timbre particulier; il essayait des gammes; il modulait un soupir; il se ciselait des sourires tristes, et se composait des regards pleins de tendresse ou de douce émotion. Les miroirs paraissaient assez contents de lui, et il les remercia.

Pour achever son éducation, trop précipitée peut-être, attendu l'urgence, Albin résolut de consacrer ses dernières heures de loisir studieux à la lecture de la bibliothèque privée de son père. Il dévora tous les ouvrages moraux des deux derniers siècles, ne lisant que les gravures, à peu près. Il admira les contes du bon La Fontaine, les poésies de Reynier, la comédie d'*Amphitryon*, la *Religieuse* de Diderot, le *Sopha*, les *Liaisons dangereuses*, les facéties de Piron, les *Baisers* de Dorat, les *Mémoires de Faublas*, et cent autres œuvres du même genre, que la jeunesse immorale de notre époque ne connaît pas. De temps en temps une phrase retenait le regard et la pensée d'Albin, et il la méditait avec soin; celles-ci, par exemple : « Le vicomte de Blanzé faisait la conquête d'une femme en prenant une prise de tabac. — Le malheureux Sainval soupira quinze grands jours. — Hélas! il est passé le temps des cinq maîtresses. — Tu l'as connu, ma chère Éléonore! — Les pères et les maris adressèrent une pétition à Colbert pour faire exiler le marquis de Florval à cinquante lieues de Paris, dans l'intérêt de leur tranquillité domestique. — Le comte de Volanges avait, aux deux fenêtres de son boudoir, deux rideaux, l'un brun, l'autre blond, tissus tous deux avec les cheveux de ses maîtresses, et il se plaignait encore de son isolement! »

« Quels hommes! quels amours! quel heureux pays! se disait Albin de Servian; allons! il est temps de se lever et d'être fils! »

Neuf heures du matin sonnaient à toutes ses pendules; la nuit s'était écoulée au vol; il se croyait encore à la veille, il était au lendemain; ses bougies expiraient au grand soleil.

» Tant mieux! dit-il; cette nuit, au moins, ne sera pas perdue pour le jour qui commence! »

Un domestique entra et lui remit une lettre. Albin regarda d'abord la signature : elle était de Lavinia : il lut :

« On m'a dit, monsieur, que mon futur époux vous a confié en partant une mission secrète qui blesse ma délicatesse. M. Macdougall n'avait pas le droit de me donner un surveillant — je ménage le terme — et vous n'aviez pas le droit d'accepter un emploi de ce genre. Excusez la rudesse de ce préambule; vous savez que la franchise est ma vertu.

» Je ne crois pas aux choses que le monde dit; mais je crois à ce que dit le monde lorsque je l'ai pensé avant lui. Votre langage, votre conduite, vos manières, votre costume même, vos lectures n'annoncent pas un jeune homme qui me rend des visites pour l'unique plaisir de me les rendre. Vous avez pris si adroitement vos mesures que la pureté de vos intentions est claire comme le jour, à mes yeux et aux yeux du monde. Vous ne voulez pas me compromettre, afin de pouvoir mieux me garder. Votre respect et votre gravité m'épouvantent. Je meurs d'ennui à l'idée d'avoir à mes côtés, pendant trois mois, un surveillant qui me liera les pieds et les mains avec les articles métaphysiques de Fullerton. A votre âge, monsieur, vous devez aimer une femme; eh bien! allez surveiller cette femme, et respectez la tristesse des derniers jours de mon deuil.

» LAVINIA »

Ayant lu deux fois cette lettre, Albin de Servian frappa son front pour en faire jaillir une idée qui resta dans le front : il regarda tous les bergers au pastel du cabinet de son père, toutes les figurines en terre cuite, tous les habits neufs apportés par le tailleur, et poussa un long soupir de désolation et d'abattement; puis le hasard fit tomber ses yeux sur le blason paternel, étalé en cire rouge sur la lettre des conseils amoureux. A cette vue, il bondit au milieu de ses fauteuils, et, frappant l'air avec son poing, il dit avec le calme du héros : « Mon père, tu seras content de moi! »

V.

HAMLET AU THÉATRE DE DUBLIN.

C'était une soirée de *grande attraction*, comme disent nos voisins. L'élite des acteurs anglais jouait *Hamlet*, pièce désolante, moitié femme divine, moitié monstre fabuleux; sphinx colossal sculpté par le grand statuaire tragique William. Les rayons du soleil hydrogène ruisselaient sur les frises des coulisses, dans le vallon de l'orchestre, aux cent girandoles des loges, et mettaient en relief, sur un fond de tenture écarlate, douze guirlandes circulaires de femmes et de pierreries, dans une éblouissante mosaïque de toutes les étoffes de Dublin.

Dans une loge, M. Edmond Goldrige, joyeux vieillard de soixante-quatre ans, et sa nièce, mistress Lavinia, causaient des nouvelles du jour et des jolies femmes de la salle, lorsque le prince de Danemark n'était pas en scène. La jeune femme avait quitté la dernière robe sombre chargée de continuer le deuil de la veuve, et, pour se consoler du chagrin d'avoir abandonné une nuance d'étoffe si flatteuse pour ses épaules et ses bras, elle avait prié son oncle de l'accompagner au Théâtre-Royal.

On remarqua dans le monde élégant des premières loges découvertes ce mouvement de curiosité ondoyante qui, au théâtre, accompagne l'entrée d'un personnage de distinction. Un jeune homme, arrivé assez tard, prenait sa place au premier rang du balcon, et avant de s'asseoir il recevait à droite et à gauche des serrements de mains, et distribuait des saluts et des sourires comme un prince en voyage.

Ce jeune homme aurait été remarqué partout à cause de la distinction de sa figure, de ses manières et de son costume ; mais dans une réunion de spectateurs irlandais, à faces candides, douces, moroses et primitives, il se détachait comme un lis sur une touffe d'herbes vulgaires et sans nom.

« Ah ! voilà notre jeune homme à la mode, dit l'oncle Edmond à sa nièce ; il fait sensation. Heureusement, il est arrivé dans un entr'acte. Comment le trouvez-vous, Lavinia ?

— Il paraît fort bien ; et surtout il est mis avec une élégance pleine de distinction.

— On l'a surnommé le Dorsay de Dublin. Il ne va dans le monde que depuis un mois environ.

— Et comment le nomme-t-on ?

— Attendez... c'est un nom fort connu... surtout à cause du père.... Vous avez entendu mille fois le nom de son père... Aidez-moi un peu, Lavinia...

— Enfin, cela n'a rien de très-urgent. Qu'importe le nom !... ce jeune homme est fort distingué...

— M'y voici ! dit l'oncle en détachant sa main droite de son front, c'est M. Albin de Servian.

— M. Albin de Servian ! répéta Lavinia, dans un mélodieux éclat de rire. Il paraît, mon cher oncle, que votre mémoire ne vous rend service que la seconde fois. Cherchez un autre nom, vous serez, je crois, plus heureux. »

L'oncle, foudoyé par l'éclat de rire, fit une pantomime d'humilité, replaça sur son front sa main, et regarda le lustre.

« Albin de Servian ! poursuivit la jeune veuve, avec de légères roulades d'un rire contenu. Mon Dieu ! est-il possible de tomber sur ce nom, au milieu de tant de noms !... Mon oncle, ah ! laissez-moi rire à mon aise..... je crois que je serai obligée de rire toute ma vie en songeant à cela... Si vous saviez tout ce qu'il y a de bouffon pour moi là-dessous... C'est que, voyez-vous, je connais M. Albin de Servian...

— Eh ! justement, ma nièce, il vient de diriger sa lorgnette sur vous.

— Qui ?

— Ce jeune homme qui n'est pas Albin de Servian, puisque vous vous y opposez.

— Pour peu que cela vous contrarie, mon cher oncle, vous pouvez lui donner ce nom, je ne m'y oppose pas.

— Eh bien ! maintenant, je l'affirme ! dit l'oncle en frappant avec son poing le cadre de la loge. Je viens de le saisir en face, au grand jour ; c'est bien M. Albin de Servian ; c'est lui.

— Mon oncle, je ne suis pas riche, et le dernier châle, présent de mon pauvre mari, est vieux. Avez-vous un châle de vingt livres à perdre dans un pari ?

— En conscience, je ne veux pas vous gagner vingt livres, Lavinia.

— Je ne vous les donnerai pas, si vous gagnez.

— Oui, ma nièce ; à cette condition, j'accepte le pari.

— Donnez-moi votre main.

— Justement, ma nièce, je connais beaucoup M. Kendall, qui cause avec le jeune homme ...

— Adressez-vous à M. Kendall, mon oncle.

— Croyez-vous, ma nièce, que ce soit bien convenable ?

— Ah ! voilà qu'il recule déjà... J'ai besoin d'un châle, mon oncle, et le pari est engagé.

— Oui, oui, engagé... Mais me croirez-vous sur parole, lorsqu'à mon retour je vous dirai : C'est bien Albin de Servian ; M. Kendall vient encore de me l'affirmer.

— Attendez, mon oncle ; je vous autorise, en ce cas, à dire au jeune dandy que mistress Lavinia serait bien aise de connaître son domicile, pour lui envoyer un numéro de la *Revue de Belfast*. Questionnez-le sur cette revue, vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Est-ce un piége, cette revue !

— C'est une précaution que je prends contre vous.

— Comme vous voudrez, ma nièce. Vous allez être satisfaite, je vais aux galeries.

— Encore un mot, mon oncle, dit Lavinia en retenant par le bras M. Goldrige, je veux un châle de la manufacture de Dingle ; il travaille mieux qu'Ellison.

— C'est bon ! c'est bon ! ma nièce ; attendez mon retour. »

Après quelques minutes, M. Goldrige rentra.

« Vous avez beau prendre un air de vainqueur, dit Lavinia, je suis tranquille, moi, comme la victoire.

— Ma nièce, vous aurez demain un châle de la manufacture de Dingle, dit l'oncle en s'assayant.

— Ah ! mon cher oncle, vous êtes charmant. On ne peut s'exécuter de meilleure grâce.

— Il est bien permis à un oncle de faire un cadeau à sa nièce, n'est-ce pas, Lavinia ?

— Oui, je dirai partout que c'est un cadeau, pour vous sauver la petite honte d'avoir perdu un pari.

— Bon ! c'est cela, ma nièce ; mais écoutez-moi... J'ai demandé à M. Kendall le nom du jeune homme. — Albin de Servian, m'a-t-il répondu. — J'aurais deux mots à lui dire en particulier, ai-je ajouté ; ménagez moi un entretien d'une minute avec lui. M. Kendall m'a rendu ce service. Alors j'ai fait votre commission de la *Revue de Belfast*. — Monsieur, m'a répondu Albin de Servian, je vous prie de me mettre aux pieds de votre belle nièce mistress Lavinia, et de lui dire que je suis brouillé avec les articles de Fullerton, depuis qu'ils ont fermé comme de l'opium les plus beaux yeux de Dublin. »

A mesure que l'oncle parlait, le sourire s'éteignait

par gradations rapides sur le visage de Lavinia.

Elle était sérieuse et légèrement émue ; ses lèvres s'entr'ouvrirent ; elle allait parler, elle se tut.

« Au reste, ajouta l'oncle, il m'a demandé la permission de vous faire une petite visite, au prochain entr'acte, et je n'ai pas cru devoir venir prendre votre permission pour lui dire que nous le recevrions avec plaisir. »

Le jeune homme désiré ou redouté ne se fit point attendre. Un léger coup d'un doigt ganté effleura la porte de la loge. M. Goldrige ouvrit; Lavinia se revêtit de cette assurance d'emprunt que les femmes savent toujours trouver, au moment critique, chez un prêteur inconnu, et Albin de Servian entra. A deux pas, impossible de ne pas le reconnaître, malgré sa merveilleuse métamorphose ; c'était bien lui.

Avec quelle grâce respectueuse il salua la jeune veuve ! Quel sourire charmant illumina sa noble figure, et fit jaillir deux rayons d'intelligence de ses yeux noirs ! Quelle distinction suprême accompagnait la souplesse de ses mouvements ! Quelle douceur mélodieuse s'exhala de ses lèvres avec sa première parole ! et dans toute sa personne, quel prestige de séduction, sans turbulence puérile et présomptueuse fatuité !

Le noviciat n'avait pas été long ; l'influence pater-



nelle achevait son œuvre, ou pour mieux dire, le père revivait dans le fils, avec ses qualités brillantes, et peut-être ses défauts cachés.

On échangea quelques paroles insignifiantes, car mistress Lavinia garda sa stupéfaction au fond de son cœur, et reçut Albin de Servian comme une connaissance rencontrée la veille et revue le lendemain.

M. Goldrige, qui remarqua une ombre d'embarras dans la parole et le maintien de sa nièce, fit la question obligée en ces sortes d'occasions. Les rencontres au théâtre ont cela de bon qu'elles fournissent toujours un début d'entretien.

« Êtes-vous content d'Hamlet, monsieur de Servian ? demanda l'oncle.

— De l'acteur ou de la pièce ? dit Albin.

— Eh ! je suppose que vous connaissez la pièce.

— Avec M. de Servian, ne supposez rien, mon oncle, dit la jeune femme, un peu remise de son émotion.

— Madame a raison, dit Albin, et je le prouve; je ne connaissais pas *Hamlet*.

— Ah! dit l'oncle avec un léger éclat de rire poli et composé.

— Vous voyez, mon oncle, dit Lavinia, M. de Servian est Français d'origine, et nous connaissons les opinions des Français sur notre Shakspeare.

— Moi, madame, dit Albin, je n'ai point de prévention. L'autre soir, ici, j'ai vu jouer *Macbeth*; j'ai trouvé cela superbe. C'est la tragédie par excellence, la seule tragédie véritable qui existe en Angleterre : sombre comme la mort et la nuit dans une mare de sang humain. C'est sans doute une pièce posthume de Shakspeare; il l'a écrite dans sa tombe avec des ossements rougis, et il l'a donnée au fossoyeur pour le payer et l'enrichir.

— M. de Servian dit cela très-gracieusement, remarqua l'oncle en essayant de copier la pose d'Albin.

— En effet, dit Lavinia, *Macbeth* est une chose épouvantable à voir... Il y a surtout un fantôme qui donne les frissons de la mort.

— Et un fantôme qui ne parle pas, dit Albin, c'est ce qui le rend plus affreux encore.

— Oh! ne plaisantez pas sur ces choses, monsieur de Servian, dit Lavinia en riant; vous me feriez regretter une lecture de Fullerton.

— Eh bien! madame, dit Albin, je vais parler sérieusement : c'est ainsi que j'ai commencé, lorsque vous m'avez fait la grâce de me recevoir dans votre loge... Il me semble que je viens de traiter *Macbeth* avec une gravité assez sombre...

— Je n'aime pas trop la gravité assez sombre; d'ailleurs cela ne vous convient plus. Vous avez déposé le costume de métaphysicien; vous fréquentez, dit-on, le beau monde depuis un mois; prenez, je vous prie, le ton de votre nouveau costume et de votre monde... Voyons, que pensez-vous de l'exposition d'*Hamlet?*

— Madame, j'ai vu le premier acte dans la coulisse, et à ce point de vue, je l'ai jugé, je crois, un peu légèrement.

— Voyons toujours, monsieur.

— Je crains, madame, de vous déplaire, soit pour le fond, soit pour la forme de mon jugement.

— Ne craignez rien; au contraire, suivez vos inspirations; je veux connaître les progrès que vous avez faits depuis votre lecture de Fullerton.

— Madame, dit Albin, toujours debout et appuyé avec une gracieuse négligence sur un panneau de la loge, je n'ai pas trouvé de place dans la salle; je suis donc entré dans les coulisses, un peu avant le lever du rideau. J'ai rencontré dans un couloir un chevalier français, armé de toutes pièces, qui se promenait en fredonnant la chanson du marin :

Poll crie et pleure,
Que le diable la remercie!

— Monsieur, ai-je dit à ce chevalier français, pourriez-vous m'indiquer la loge du directeur?

— M. Clarke n'est pas encore venu, m'a-t-il répondu?

— C'est bien, je l'attendrai... Vous jouez dans la pièce, sans doute, monsieur?

— Je fais le rôle principal.

— Vous jouez Hamlet?

— Non, monsieur, je joue le fantôme.

— Je vous remercie, monsieur.

Le fantôme m'a salué sans ôter son casque, — il avait un casque, — et je me suis appuyé contre une muraille de citadelle de carton, pour voir et écouter l'exposition d'*Hamlet*. Voilà, me suis-je dit, une chose qui renverse toutes les idées que je m'étais faites sur les fantômes, lorsque j'étais métaphysicien. Quoi! le fantôme d'*Hamlet* porte un costume complet de chevalier des croisades! J'avais cru jusqu'à ce jour qu'un fantôme s'habillait le plus simplement du monde, avec le premier linceul venu, comme doit s'habiller une âme, lorsqu'elle est délivrée de la peine de porter son corps. J'avais cru qu'il y avait pour les fantômes une mode éternelle, établie par Samuel à Endor, et que tout fantôme était obligé de suivre cette mode jusqu'à la vallée de Josaphat, sous peine d'être destitué. Comme je réfléchissais sur les mœurs des fantômes, j'ai entendu une voix de contre-basse qui me disait : S'il vous plaît, monsieur, faites quelques pas en arrière, vous m'empêchez de passer. — C'était le fantôme qui parlait ainsi. En effet, le passage était exigu; le fantôme était fort gras et largement cuirassé... Vous voyez, madame, qu'avec la meilleure volonté du monde d'être grave, j'étais fort mal servi par le hasard, à la première scène d'*Hamlet*.

— Continuez, continuez, monsieur de Servian, dit Lavinia d'un ton amical et gai; — maintenant, j'aime à vous entendre causer ainsi sur les fantômes; cela me rassure un peu.

— Et moi aussi, madame, je craignais les fantômes comme un enfant, poursuivit Albin avec un sérieux imperturbable. Quelle race infernale! me disais-je, et quel Hercule chrétien en délivrera la terre! Je croyais encore que le fantôme était leste dans son apparition et concis dans ses paroles; ces deux qualités doublaient ma terreur. Lorsque le fantôme ne parlait pas, il était plus intolérable que de coutume. Ainsi j'avais habitué mes cheveux à se hérisser devant le fantôme de Job et le fantôme d'Apulée, deux fantômes d'une espèce rare; le premier souffle une syllabe sans voyelles à l'oreille de Job; le second est encore plus concis, il fait un signe avec l'os de son doigt. Mille fois dans mes

nuits nerveuses j'ai craint d'entendre ce souffle, et de voir ce doigt formidable dans un éclair de phosphore. Je serais mort de peur.

— Mon Dieu! vous me faites frémir, monsieur de Servian! dit Lavinia en voilant ses yeux avec ses petites mains. Continuez.

— Aussi, madame, avec de telles idées sur les fantômes, je ne m'expliquais pas les premières scènes d'Hamlet. Le fantôme y prodigue ses entrées et ses sorties, de telle manière que les sentinelles s'habituent à lui, et l'invitent à déjeuner. Ma foi! si je voyais un fantôme très-gras et bien vêtu en chevalier entrer à chaque instant dans ma chambre, je finirais par lui offrir un fauteuil et causer avec lui. Hamlet a bien raison de dire aux siens: *Alas! poor ghost!* — *Hélas! pauvre fantôme!* — Le mot est juste. Enfin, madame, mon étonnement a été à son comble lorsque j'ai entendu la tirade du pauvre fantôme, à la cinquième scène. Job, Saül, Apulée, Brutus, Ammien Marcelin, tous les héros enfin qui ont vu des apparitions véritables et sanctionnées par l'histoire, riraient comme des fous de cette longue tirade, où le *ghost* d'Hamlet donne même la recette du poison à la jusquiame. Quand le fantôme, rentrant dans la coulisse, est passé devant moi: « Monsieur, lui ai-je dit, combien de vers venez-vous de



réciter à votre dernière apparition? — Quatre-vingt-dix, monsieur, m'a-t-il répondu. Et je me suis écrié, moi, dans un *à parte* désolant: Quel progrès, depuis le souffle de Job, le doigt d'Apulée et les deux doigts d'Ammien Marcelin!

— Monsieur de Servian, dit Lavinia, ornée de son plus charmant sourire, décidément je vous pardonne la lecture de Fullerton, qui m'a étouffée le mois dernier.

— Madame, il y a aux galeries des jeunes gens hospitaliers qui m'ont donné généreusement la moitié d'une place dans leur loge; je suis obligé de les rejoindre après l'entr'acte, avec le désespoir de vous quitter.

— C'est très-convenable et très-juste, dit Lavinia, mais j'espère que cette fois l'entr'acte ne durera pas cinq semaines....

— Et deux jours, madame....

— Ah! monsieur, on peut se tromper de deux jours quand on ne compte pas.

— Mais j'ai compté, madame, moi.

— On le voit bien, monsieur, et cela même m'étonne beaucoup, car il paraît que vous avez eu de nombreuses occupations. Vous devez avoir employé tout votre temps à oublier ce que vous saviez, et à...

— Apprendre ce que je ne savais pas. J'achève votre phrase, madame.

— Cela vous est permis, puisque vous vous en acquittez si bien. Adieu, monsieur, ne négligez pas vos amis.

— De quels amis parlez-vous, madame?

— De ceux qui vous attendent dans leur loge aux galeries. Le troisième acte va commencer.»

Albin de Servian s'inclina respectueusement et sortit.

L'oncle Goldrige, qui s'était tenu à l'écart pendant cet entretien, en faisant défiler devant sa lorgnette tout le personnel féminin du théâtre, se rapprocha de sa nièce au moment du lever du rideau et lui dit: « Une autre fois, Lavinia, j'espère que vous aurez plus de confiance en mes yeux. Les vôtres sont bien beaux, ma chère nièce, mais ils se trompent et perdent des paris. Comment cela se fait-il? Vous connaissiez M. Albin de Servian, et vous ne l'avez pas reconnu à cette distance?

— Que voulez-vous, mon oncle, c'est ainsi. La lumière du gaz est trop vive sur ce fond rouge : on dirait qu'il y a deux soleils ici. »

Le troisième acte commença. Au milieu de la quatrième scène, l'oncle Goldrige fit cette observation : « Je remarque l'attitude d'Albin de Servian. Il est grave comme un vieillard et ne répond jamais à ceux qui l'interrogent, il paraît que la tragédie absorbe son attention. »

Lavinia ne répondit rien.

En ce moment deux personnes regardaient la scène et paraissaient écouter la pièce avec un soin religieux. Tout ce qui se faisait ou se déclamait était vu et entendu avec enthousiasme par la salle entière, ces deux spectateurs exceptés; ils ne regardaient rien et n'écoutaient rien.

Après le spectacle, M. Goldrige accompagna sa nièce, et prit congé d'elle sur le seuil de sa porte.

Lorsque la belle veuve fut seule dans sa chambre à coucher, elle éprouva une inquiétude vague qui mouilla ses yeux et assombrit son visage, où le sourire n'avait plus de témoins à tromper. Elle réfléchit longtemps sur ce mystérieux et inconcevable jeune homme qu'elle avait vu sous deux masques si opposés, à cinq semaines d'intervalle. Puis, comme si elle eût pris au sérieux la conversation de la loge, elle tressaillait de peur enfantine au moindre murmure de la nuit, et promenait des regards effarés dans les longs plis des rideaux et dans l'ombre nébuleuse des miroirs. Saisie d'un frisson de fièvre, elle n'eut pas la force de faire sa toilette de nuit, et elle se jeta tout habillée sur son lit, sans éteindre ses flambeaux. Avant de s'endormir, elle entendit ou crut entendre une voix qui disait sous ses fenêtres : « *Hélas! pauvre fantôme!* » C'était sans doute, pensa-t-elle, quelque spectateur attardé qui déclamait machinalement cette phrase, comme on fredonne un motif de l'opéra du soir en sortant du théâtre.

Cependant Lavinia n'osa ouvrir les yeux de peur de voir passer dans son alcôve quelque chose d'informe et d'effrayant; peu à peu la brume du sommeil s'épaissit dans son cerveau ; un soupir, adressé aux malheurs de toute veuve isolée, fut la dernière et vague expression de sa pensée somnolente; elle arrondit son bras droit sous sa tête et s'endormit.

VI.

LA LETTRE.

Le sommeil mal commencé dure peu, — axiome des monts Cimmériens, patrie du sommeil. — L'*Angelus* sonnait au clocher catholique de Saint-Patrick lorsque la belle veuve se réveilla. Elle était encore en toilette de loge, et elle s'effraya de sa robe. Il faut quelques minutes de réflexion pour renouer le lendemain à la veille, quand on ouvre des yeux encore chargés de la brume des songes. Lavinia fit ce mouvement de tête qui signifie : Ah! je me souviens! et elle sauta légèrement sur son tapis. Le soleil d'été souriait aux cimes des arbres; les clochers saluaient le ciel, les oiseaux saluaient le jour, et les fantômes des ténèbres se repliaient avec leurs linceuls vers les montagnes du couchant.

Lavinia, jeune, belle et pauvre, — trois nobles qualités qui ont le tort de ne pas s'arrêter après la seconde, — était toujours tourmentée de cette peur vague et fébrile que l'isolement donne aux organisations nerveuses. Elle avait aussi le défaut de ces sortes d'organisations, celui de rechercher avec frénésie tout ce qui agite et bouleverse les nerfs et le sang. La veille elle s'enivrait de la poésie sombre et fatale de Shakspeare, et de la théorie des fantômes d'Albin de Servian, sachant très-bien que la nuit, cette mère de l'effroi, l'attendait dans une alcôve solitaire, où la voix de son mari semblait toujours murmurer dans les plis des rideaux. Lavinia éprouvait donc une sorte de joie aux premiers rayons du jour; elle regardait la nuit comme un long péril ténébreux, à travers lequel il fallait dormir en sursaut, et elle se réjouissait d'avoir échappé à une nuit comme à un véritable danger.

A l'aurore de ce jour, elle éprouva deux sentiments bien distincts : le plaisir toujours nouveau que lui donnait la gaieté des heures matinales, et la tristesse sourde qu'elle avait rapportée de sa ren-

contre au théâtre avec M. de Servian. Le sourire et la gravité pensive se succédaient sur son charmant visage, et ses yeux tantôt renvoyaient au soleil son premier rayon, tantôt se voilaient du nuage qui manquait au ciel. Ordinairement elle avait une consolation toute prête dans ses crises de mélancolie indéterminée ; la pensée d'un second mariage lui montrait un prochain avenir si brillant, que la tristesse de l'heure présente s'évanouissait devant ce mirage nuptial plein de pierreries et d'or ; elle était l'épouse du riche Macdougall ; elle contemplait avec des yeux ardents le luxe de sa maison de reine, le tourbillon bigarré de ses domestiques, l'éclat de ses festins et de ses bals ; elle écoutait le piétinement de ses chevaux sur le pavé de Sakeville, les murmures enthousiastes de la foule, les saluts empressés des jeunes cavaliers, courant dans la poussière de l'hippodrome du parc de Dublin pour voir madame Lavinia Macdougall. Eh bien ! ce jour-là notre belle veuve plongea ses yeux dans cet avenir si doux sans en retirer sa consolation accoutumée. Pour ressaisir sa gaieté habituelle de tous les matins, elle aurait voulu être assise une seconde fois dans une loge au théâtre, et prêter l'oreille à M. de Servian, qui développerait une nouvelle théorie sur le fantôme de *Macbeth*. Ce jeune homme avait pris possession de la pensée de Lavinia, par des procédés assez étranges, et qui avaient le mérite de s'écarter de la ligne vulgaire : c'était beaucoup pour une femme du caractère de Lavinia.

Allant et venant de la fenêtre à la porte de sa chambre, Lavinia remarqua, au dixième tour, sur le marbre d'un guéridon, une lettre qui semblait tomber du plafond en ce moment, chose simple, mais effrayante en pareille occasion. La jeune femme recula de peur, comme si cette lettre eût été un serpent ; puis elle fit le tour du guéridon les mains ouvertes et les bras tendus, non pour prendre la lettre, mais pour la repousser, si elle voulait bondir sur son sein, comme l'aspic de Cléopâtre. Tout est probable quand on a peur. Dans un excès de précaution, elle se rapprocha de sa fenêtre pour demander du secours contre cette lettre au moment du danger. La lettre, en attendant, gardait son immobilité horizontale, et laissait voir dans un effrayant relief majuscule le nom de Lavinia. Les lourdes voitures qui passaient dans la rue, se rendant au marché, agitaient les planchers de la maison : les rideaux de l'alcôve tremblaient et faisaient grincer les tringles ; on aurait dit que le mystérieux facteur venait de se blottir dans la ruelle du lit, après avoir déposé la missive sur le guéridon.

Les femmes de chambre ont été inventées pour ces moments de crise bourgeoise. Le coup de sonnette est quelquefois un tocsin domestique. Lavinia eut recours à cet expédient sauveur. Elle sonna. La demande obligée amena cette réponse : — Hier soir, à neuf heures, un valet de pied a apporté cette lettre ; elle a été déposée sur le guéridon.

Lavinia fut donc assurée contre une idée surnaturelle : ce qu'elle craignait avant tout, c'était d'entrer en correspondance avec les morts, par des messagers invisibles. La joie qu'elle ressentit en se voyant délivrée de ses terreurs la rendit tolérante envers les vivants et leurs épîtres, même insolemment apportées par un valet de pied. D'ailleurs, depuis vingt mois, la jeune veuve avait reçu une si grande quantité de lettres des mains de sa femme de chambre : elle connaissait d'avance si bien tout ce que ces missives renfermaient en protestations d'amour et fautes d'orthographe, qu'elle ne se faisait plus aucun scrupule de briser un cachet. Les jeunes gens oisifs et les quadragénaires rentiers avaient enrichi la petite poste en affranchissant et en pliant, *franco*, tout le papier épistolaire de Dublin, à l'adresse de Lavinia. Comme elle ne répondait jamais, la jeune femme ne croyait pas devoir se refuser au moins l'innocent bonheur de respirer cet encens manuscrit et timbré qui fumait aux mains de tous les facteurs d'Irlande.

Lavinia ouvrit la lettre, et son premier regard courut à la signature. L'auteur ne gardait pas l'anonyme : on lisait : *Albin de Servian*, en lettres rondes et claires, dont le genre appartient à la calligraphie du dix-huitième siècle et du café Procope.

« Puisque j'écoute ce qu'il me dit, pensa la jeune veuve, je puis lire ce qu'il m'écrit. — Et elle lut :

« Madame,

» Il y a cinq semaines environ, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire une lettre que j'ai comprise. Je me suis retiré. Ce soir, en sortant du théâtre, où vous venez de m'accueillir avec une grâce qui ressemble à un pardon, j'ai hâte de vous demander la permission de me présenter demain chez vous à l'heure du *lunch*. Vous m'avez exilé pour un crime d'innocent ; j'avais brisé votre âme et votre corps sous le poids de l'ennui ! Mais je ne voudrais pas laisser supposer et dire, par le monde causeur, que j'ai été congédié pour vous avoir manqué de respect. Voilà pourtant ce que le monde dira, et votre bonté ne laissera pas accréditer une pareille calomnie. J'espère, madame, que la porte de votre salon ne sera pas fermée quand je me présenterai chez vous.

» Tout ce qu'il y a d'hommages et de respect au fond de mon cœur, je le mets à vos pieds, madame.

» ALBIN DE SERVIAN. »

Lavinia relut ce billet trois fois, pour éloigner autant que possible le moment où elle occuperait sa pensée du souvenir de ce jeune homme ; elle se sentait vivement émue, et elle voulait donner un démenti à son émotion. Enfin, elle sourit gracieusement, comme si un témoin pouvait recueillir ce

sourire, et elle se dit à elle-même : « Voilà un bien singulier personnage ! On est vraiment obligé de penser à lui comme si c'était un châle des Indes ou une parure de diamants. Il se présente chaque fois sous un aspect nouveau. D'abord, c'est un philosophe lakiste fort ennuyeux. Je chasse le lakiste, et je retrouve un dandy superbe, galant et léger, causant des sujets funèbres avec une gaieté entraînante. Maintenant le voilà plein de respect, de délicatesse, de soumission dans une lettre, contre laquelle il m'est impossible de me mettre en colère. Ce jeune homme compose à lui seul toute une société ; il peuplerait un salon. Véritable remède vivant contre les ennuis du veuvage et de l'isolement forcé... Cependant il ne faut pas le recevoir... Oh ! mon Dieu, ce n'est pas lui que je crains... c'est ce monde méchant... Toutes les veuves de Dublin qui sont furieuses de n'avoir pas épousé le riche Macdougall, comme si M. Macdougall pouvait épouser toutes les veuves, mettraient ma réputation en lambeaux et se partageraient mon futur mari à son retour.

Cette résolution mit du calme dans le cœur de Lavinia. Il était bien reconnu que tous les avantages d'Albin de Servian tournaient à son désavantage, et qu'il était trois fois plus dangereux qu'un autre visiteur.

Une heure avant le *lunch*, la jeune veuve donna l'ordre de ne pas recevoir M. de Servian ; ordre que la femme de chambre se fit répéter plusieurs fois en disant, avec l'ingénuité de l'emploi, qu'elle n'avait pas bien entendu. On peut tromper un père, un frère, un époux, mais sa femme de chambre, jamais. Cependant, malgré sa détermination bien arrêtée, Lavinia voulut se ménager le malin plaisir de voir, à travers une imperceptible fente de persienne, le mouvement d'indifférence ou de contrariété que ferait Albin de Servian lorsqu'il serait arrêté sur le seuil de la porte par un glacial : Madame n'est pas visible aujourd'hui.

La persienne fut minutieusement disposée à cet effet ; Lavinia, inclinée à son observatoire, éprouvait une assez grande émotion ; mais cette fois la cause de l'émotion n'était pas un mystère, et ne donnait aucune inquiétude à la jeune veuve. Une curiosité enfantine et railleuse agitait les nerfs impressionnables d'une femme qui, dans ses ennuis isolés, accordait un vif intérêt au moindre incident. C'était du moins ainsi que Lavinia expliquait son émotion.

L'émotion redoubla lorsque la jeune femme aperçut, à l'extrémité de la rue, un promeneur qui marchait avec une lenteur calculée. En général les passants n'ont rien de remarquable, — il ne faut pas les confondre avec les promeneurs, — les passants ont une allure étourdie, et semblent marcher au hasard, pour rendre service à une rue qui serait déserte sans eux ; ils ont quelquefois des affaires écrites sur le visage et dans le balancement des bras ; ils n'ont jamais de passions. Le passant cherche un homme, comme Diogène : le promeneur cherche une femme, comme un sujet de Romulus. Heureux les passants !

Dans la foule des passants le promeneur aperçu se détachait, au milieu des curieux turbulents, comme une statue le jour de son inauguration : chaque pas qui le rapprochait de l'observatoire retentissait dans la chambre de Lavinia ; et pour elle les autres passants de la même rue semblaient marcher sur du velours.

Albin de Servian, car c'était lui, s'acheminait avec la nonchalance insoucieuse du sauvage qui soupçonne un ennemi sous chaque pierre et dans chaque buisson. Ses yeux paraissaient tout regarder, et ils ne regardaient qu'une chose, la maison de Lavinia. Il étudiait de loin la physionomie de cette maison pour deviner, au jeu des fenêtres, des persiennes et des balcons de fleurs, si quelque heureux symptôme lui annonçait un favorable accueil. Toutes les autres maisons lui semblaient des tombes ; une seule avait une âme, un langage, un sourire, un mouvement. A quelques pas de la porte sainte, le jeune homme sentit la terre trembler sous lui, et sa main oublia le mécanisme des doigts en se posant sur le marteau de cuivre poli. La main n'eut pas la force de soulever le marteau, et cependant la porte s'ouvrit, comme la porte de *Sézame* des *Mille et une Nuits*, laquelle n'avait ni sonnette ni marteau.

« Madame reçoit-elle aujourd'hui ?

— Oui, monsieur ! dit la femme de chambre. »

Et elle ouvrit la porte du salon. Albin de Servian entra au ciel.

L'énergique détermination de Lavinia ne s'était pas soutenue jusqu'au bout : elle venait de donner un contr'ordre, au moment où la main d'Albin se posait sur le marteau. N'importe ! rendons hommage à une fermeté à laquelle il n'a manqué qu'un instant de plus pour être un héroïsme accompli.

Albin de Servian attendit longtemps et savoura le charme de l'attente. Il aurait voulu attendre toujours, parce que la pensée de Lavinia était sans doute à lui dans cet heureux moment. Hélas ! ce moment ne pouvait être éternel ! La jeune femme entra de cet air riant que les femmes prennent quand elles ne veulent pas rire, et elle commença lestement par une phrase préparée au miroir.

« Ah ! monsieur de Servian, dit-elle en montrant un fauteuil au visiteur, vous avez oublié hier un chapitre à votre théorie des fantômes !

— C'est une lacune, madame, dit Albin en se faisant une voix. Eh bien ! on peut la remplir.

— Que pensez-vous, monsieur, du fantôme de *Macbeth* ?

— Oh ! madame ! j'ai une haute opinion de lui !

Ce fantôme me paraît irréprochable; il réhabilite dans mon esprit William Shakspeare, qui s'était complétement fourvoyé dans *Hamlet* sur ce chapitre. Le fantôme de *Macbeth* connaît son métier. Il ne parle pas. Il épouvante avec son silence. Il se met à table, sans façon, comme un parasite du tombeau. Il a deux tisons de l'enfer dans les cavités osseuses de ses yeux. Fantôme parfait.

— Monsieur de Servian, j'aime à parler de ces choses, à cette heure, au grand soleil; mais cela me donne toujours quelques légers frissons. Je vous remercie de votre supplément : il me contente; je tâcherai de l'oublier un peu avant la nuit, pour m'en souvenir demain. Parlons d'autre chose... Monsieur de Servian, voulez-vous m'être agréable? ne m'écrivez plus de lettres... Vos lettres sont fort respectueuses sans doute, mais le respect n'est pas écrit sur l'adresse ; il faut les ouvrir, les persiennes voisines ont des yeux à toutes leurs lames, et elles lisent mes lettres, sans les ouvrir, entre les mains du facteur. Dans ma position, j'ai des ménagements à garder, et je vais consigner toutes lettres à ma porte. Il me serait pénible de penser que les vôtres, si respectueuses, sont comprises dans la proscription.

— Madame, cette consigne s'étendra-t-elle aux visites?

— Eh! mon Dieu! tout le monde reçoit des visites! seulement, il ne faudrait pas que le même visiteur renouvelât les siennes trop souvent. La calomnie en tirerait mieux parti que des lettres.

— C'est fort juste, madame.

— Les étourdis qui m'écrivent par désœuvrement ignorent ma position ; mais vous la connaissez, vous, monsieur de Servian. Je suis pour ainsi dire fiancée à votre ami, M. Macdougall. »

Le jeune homme tressaillit comme s'il eût appris cela pour la première fois.

« Encore six semaines, poursuivit Lavinia, et voilà M. Macdougall de retour à Dublin. Vraiment, j'ai de sérieux devoirs de conduite à remplir, il faut que j'agisse avec la plus grande circonspection... Qu'en pensez-vous, monsieur de Servian?

— Avec la plus grande circonspection, » répondit Albin, comme un écho en retard.

Lavinia croisa les bras sur son sein et ses pieds sur un tabouret, inclina la tête et se recueillit, comme pour méditer sur cet avenir de six semaines, à l'extrémité duquel apparaissait un second mari.

Albin de Servian profita de ce recueillement pour examiner la jeune femme; cette pose de méditation était favorable à sa toilette et à sa grâce de veuve. Ses bras se faisaient deviner, dans leur ciselure suave, à travers le réseau complaisant d'une mousseline d'illusion; sa tête, penchée avec bonheur, laissait voir le demi-cercle du cou avec son exquise pureté de contour : sa robe blanche et simple était admirablement faite, et le corps semblait avoir fait la robe. La candeur de Lavinia ne permettait pas de croire qu'elle se recueillait ainsi dans une grave méditation pour paraître avec tous ses avantages; cependant avec les veuves irlandaises il ne faut jurer de rien.

VII.

LE CHALE DE DINGLE.

La porte du salon s'ouvrit et dérangea le recueillement de Lavinia et l'admiration ardente d'Albin. C'était la femme de chambre qui apportait un châle à sa maîtresse; et, comme Lavinia s'étonnait, la camériste lui dit :

« On vient, madame, d'apporter cela; vous savez d'où cela vient, a dit le porteur; c'est un cadeau; on veut que vous acceptiez ce châle comme un cadeau; on a bien appuyé sur ce mot et on a ajouté que ce châle sort de la manufacture de Dingle.

— Ah! c'est juste, dit Lavinia rayonnante de joie; oui, oui, j'y suis maintenant, un châle de Dingle, un cadeau... Le porteur est-il encore là?

— Oui, madame.

— Dites-lui que je remercie et que j'accepte le cadeau. »

Albin de Servian sentait courir tour à tour sur son visage l'écarlate de la vie et la pâleur de la mort.

Lavinia déployait son châle et donnait un sourire de béatitude à toutes ses arabesques, à toutes ses fleurs. Albin était supprimé. Elle était en tête-à-tête avec son châle.

« Quel malheur d'être en plein été! disait la jeune femme; il faut attendre trois mois pour faire honneur à ce cadeau... et dans trois mois j'aurai une mine de châles dans ma seconde corbeille de noces... Ah! une idée!... Je puis fort bien porter ce châle le soir... à minuit... en sortant du Théâtre-Royal... Quand on n'a pas de voiture, il faut avoir un châle de Dingle... sur les épaules... les nuits sont si fraîches... Monsieur de Servian, que joue-t-on au théâtre demain?

— *Othello*, madame, dit Albin avec une voix d'Othello.

— Tant pis! je n'aime pas *Othello*... Il n'y a pas de fantôme...

— C'est une erreur, madame, il y en a un.

— Ah!... c'est singulier, je ne l'ai jamais vu... Monsieur de Servian, vous qui êtes un homme de goût... ne trouvez-vous pas que les fleurs de mon châle sont un peu trop grandes!...

— Un peu trop, madame, dit Albin sans regarder les fleurs.

— Ce fond bleu ne me plaît pas... Et comment se nomme-t-il, monsieur de Servian, le fantôme d'*Othello*.

— La jalousie.

— Ah ! vous appelez cela un fantôme !... Alors il y a des fantômes partout... J'aurais mieux aimé un fond rouge à mon châle... Auriez-vous le courage, vous, monsieur de Servian, de faire ce qu'Othello a fait ?

— Je ferais mieux que lui, madame.

— Vous tueriez deux fois? dit Lavinia en riant sur son châle déployé.

— Non; je laisserai vivre ma femme, avec ses remords pour toute société. Je serais son geôlier. Il ne faut jamais tuer personne, pas même sa femme.

— Au fond, vous avez l'air jaloux... Vous qui connaissez la mode, monsieur de Servian, porte-t-on, à Dublin, les châles de Dingle en pointe ou en carré ?

— Comme il vous plaira, madame.

— En pointe, c'est plus avantageux pour le châle; mais en carré, c'est plus avantageux pour la femme... Malheureusement, les comédiennes les portent en pointe... Combien estimez-vous ce châle, monsieur de Servian ?

— Madame, je serais fort embarrassé... je ne me connais guère en châles... Si la personne qui vous a fait ce cadeau est riche, ce doit être un châle de prix.

— Je l'estime trente livres, moi... Je ne me trompe pas de dix schillings... Maintenant, je devine, monsieur de Servian, pourquoi vous n'êtes pas marié... Vous craignez de donner *une société de remords* à votre femme et d'être son geôlier... Quel jaloux !

— Mais, madame, si j'étais marié, je ne serais pas jaloux de ma femme; je laisserais ce supplice à ceux qui ne l'auraient pas épousée.

— Ah ! cela ressemble à quelque chose de clair; mais c'est fort obscur... du moins pour moi.

— C'est possible, madame; je parle selon les inspirations du moment !... et quelquefois je me mets en contradiction avec moi-même, à cinq minutes d'intervalle.

— Je comprends, vous êtes amoureux.

— Oui, madame.

— Ah ! voyons, contez-nous un peu cela. J'aime les confidences comme une vieille femme... Il y a cinq ou six semaines, vous n'aviez pas du tout l'air d'un amoureux... lorsque vous parliez de Fullerton... vous étiez habillé comme un professeur de latin du collége de Belfast, avec deux aunes de drap londrin qui s'était taillé au hasard lui-même, et des souliers bien assis sur leurs clous. Avec ce costume on peut aimer un lac, une forêt, une colline, mais on n'aime pas une femme... Eh bien ! monsieur de Servian, croyez-moi, en vous voyant métamorphosé subitement en dandy, j'avais deviné que vous étiez amoureux. M. Macdougall sera bien surpris à son retour.

— Oh ! bien surpris, madame, je vous en réponds.

— Il vous proposera de faire une double noce le même jour, la sienne et la vôtre... vous verrez.

— C'est bien possible, madame.

— Voilà donc le secret de votre absence pendant six semaines, monsieur de Servian !

— Oui, madame; je courais le monde; je me formais aux mœurs de la société; je cherchais une passion...

— Et vous l'avez trouvée ?...

— Hélas ! oui, madame.

— Voilà un *hélas* ! bien flatteur pour la passion. Heureusement, la femme aimée ne l'a pas entendu. Les absents quelquefois sont bien heureux !

— Mon ami Macdougall, par exemple... il est dans l'autre monde, et il ne sait pas ce qui se fait dans celui-ci.

— Et quand il le saurait, monsieur de Servian ?

— Oh ! je ne dis pas qu'il eût à se plaindre, madame... mais...

— Mais ?...

— Eh bien... vous savez, madame... on est stupide, injuste quand on aime .. Qui sait ! au lieu d'être absent, s'il était ici... il ne serait pas content du fond et des fleurs de ce châle de Dingle. Vous auriez beau dire, pour excuser les imperfections du châle, que c'est un cadeau, il critiquerait peut-être le cadeau...

— Charmant ! adorable ! monsieur de Servian ; je vous l'avais bien prédit que vous auriez de l'esprit quelque jour ! dit Lavinia dans un long éclat de rire. Mon Dieu ! que nous sommes loin de Fullerton ! Que vous étiez naïf alors ! que vous êtes méchant aujourd'hui !... Voyons, continuez; reprenez votre sourire malin... Voilà le châle; je vous le livre; dessinez-le, et envoyez le portrait de ce cadeau à votre ami, M. Macdougall.

Et disant ces mots elle plaça le châle sur le bras de Servian.

— Pardon, madame; je vois avec peine que vous revenez à votre premier jugement sur moi. Je me suis éloigné de vous longtemps pour me disculper de l'odieux soupçon d'être un surveillant aposté par votre futur époux. Rappelez-vous votre lettre, madame. Voulez-vous que je m'éloigne encore, je m'éloignerai.

— Non, monsieur, je ne vous ferai pas une seconde fois cette injure, dit la jeune femme avec un brusque changement de ton et un délicieux sourire de bienveillance. La première fois je n'ai pas donné congé au surveillant incommode, mais à l'homme ennuyeux; je puis vous dire cela franchement aujourd'hui, après votre métamorphose physique et morale. Je ne crains pas les surveillants dans l'inté-

rieur de ma maison. Pourquoi les craindrais-je?... Ce que je crains, c'est un soupçon injuste, monsieur de Servian. Or, vous venez de me soupçonner... Ne m'interrompez pas, je vous prie... Vous avez mis dans vos yeux et dans votre sourire une malignité de démon...

— Oh! madame!... s'écria de Servian en se levant.



— Écoutez-moi donc jusqu'au bout, mon cher monsieur... Jusqu'à présent nous avons été dissimulés dans notre langage, vous et moi, vis-à-vis l'un de l'autre; un instant de franchise mutuelle, s'il vous plaît; ensuite nous recommencerons à parler sous le masque, si cela nous amuse... Monsieur de Servian, je ne veux pas que vous rapportiez d'ici une idée fausse et injurieuse, et pour me satisfaire

tout à fait sur ce point, vous allez vous rendre de ce pas à la maison que je vais vous indiquer.

— Expliquez-vous, madame, je...

— Voulez-vous me rendre un service, monsieur de Servian ?

— Je vous donnerai ma vie, madame.

— Taisez-vous ; point d'exagération... Allez de ce pas à *Sea-Road*, 39 ; vous demanderez M. Goldrige, c'est mon oncle ; c'est ce vieillard que vous avez vu hier dans ma loge ; un excellent homme qui n'est pas riche, que je vois très-rarement, et qui m'aime beaucoup ; et vous le remercierez pour moi, en termes à votre convenance, de son joli cadeau. Il sera très-flatté de votre visite, je le sais.

— Comment ! madame, dit Albin avec une expression de joie qu'il s'efforçait de contenir et qui se trahissait dans son geste, son organe, son visage. Comment ! ce châle ?

— Est un cadeau de mon oncle : presque en votre présence, il me l'avait promis hier soir, au Théâtre-Royal.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria l'imprudent Albin, les mains largement ouvertes sur son visage empourpré d'émotion.

— Qu'avez-vous donc, monsieur ? dit la jeune femme, convulsivement émue et luttant avec un sourire faux contre l'expression sérieuse de sa figure. Vous vous trouvez mal, monsieur de Servian ? je ne vous comprends pas... Craignez-vous d'aborder mon oncle ?... »

Albin de Servian n'était pas encore arrivé, malgré les lectures morales du cabinet paternel, à ce degré de perfection qui amollit la délicatesse dans les relations d'amour et d'amitié. Il comprit toute l'imprudence de l'exclamation involontaire qui venait de retentir dans le salon où était confiée à sa surveillance la future épouse de son ami. Ce cri, dans pareille circonstance, était un aveu de sa passion ; aveu inopportun, maladroit et même coupable La réponse sollicitée par les questions insidieuses d'une femme qui avait tout compris le jetait dans un embarras cruel, encore plus compromettant que son cri de joie. Cependant il fallait répondre.

« Madame, dit-il, vous avez sans doute compris le sens de mon émotion ?...

— Pas du tout, monsieur de Servian ; si je l'avais compris, je ne vous interrogerais pas. »

Lavinia reprenait toute sa présence d'esprit et tout le courage qui manquait à son interlocuteur ; elle avait dans sa voix et sur son visage une ingénuité pleine de naturel. L'embarras d'Albin lui causait une sorte de joie triomphante, et, sans trop se préoccuper des suites d'un pareil entretien, étourdiment engagé, elle voulait pousser à bout M. de Servian et lui arracher un aveu qu'elle accueillerait selon l'inspiration du moment. Il est permis à une veuve accablée d'ennui de mettre cette cruauté charmante dans ses plaisanteries de salon.

« Eh bien ! madame, dit Albin, ce cri de joie que j'ai poussé, mettez-le dans la bouche de votre futur mari et vous le comprendrez. Je croyais que vous veniez de recevoir un cadeau de... de...

— D'un jeune homme, d'un amoureux,... tranchez le mot, monsieur de Servian ; je comprends : et vous vous êtes alarmé pour mon futur époux, votre ami.

— Vous achevez ma pensée, madame.

— Vous avez été rassuré, toujours pour mon futur époux, lorsque je vous ai dit que c'était un cadeau de mon vieil oncle.

— Madame... l'amitié est un sentiment...

— J'entends, j'entends, vous vous êtes réjoui par procuration.

— Madame, vous dites cela d'un air et d'un ton...

— Oh ! monsieur de Servian, votre explication est si naturelle... on comprend très-bien ces scrupules de l'amitié... Enfin, ne parlons plus de cela, tout est expliqué. »

Lavinia prononça ces derniers mots avec une intonation équivoque, qui pouvait signifier que tout n'était pas expliqué. Albin de Servian se leva pour prendre congé, car un plus long entretien lui paraissait impossible et dangereux. On échangea ces deux phrases encore : « Monsieur de Servian, j'espère que cela ne vous fera pas oublier la petite commission de *Sea-Road*, 39 ? — Madame, je vais chez M. Goldrige, votre oncle, en vous quittant. »

Et on se sépara.

Après le départ d'Albin, Lavinia devint pensive, et se mit face à face avec son miroir pour ne pas être seule. Dans cette position, elle regarda le fauteuil abandonné par le jeune homme, et elle se dit : « M. de Servian m'aime.. et moi... moi... il m'est impossible de l'aimer... Ah ! j'ai trop précipité l'affaire avec M. Macdougall ! »

La commission faite, Albin de Servian regagna sa maison en quittant M. Goldrige : quoique arrivé à un âge où souvent l'amour n'est plus que le souvenir d'une illusion perdue, il était encore, lui, à l'enfance de l'art d'aimer, chanté par Ovide et psalmodié par Gentil-Bernard, qui n'est plus que Bernard aujourd'hui. En présence de la veuve aimée, c'était encore l'adolescent timide et naïf, avec une grande inexpérience du cœur humain des femmes ; mais après, rendu à son isolement, il se sentait au cœur une énergie, une audace, une violence de caractère à l'épreuve de tout. Ces qualités ou ces défauts naturels avaient été développés promptement et complétement par l'éducation morale des dernières semaines. Auprès de Lavinia, l'écolier se trahissait quelquefois dans ses paroles et ses gestes ; loin d'elle, il se réhabilitait à ses propres yeux, en se recon-

naissant l'expérience du maître consommé. C'est à cause de ce conflit intérieur de tous les instincts de l'enfant et de l'homme qu'Albin de Servian paraissait changer de caractère, d'organisation et de langage tous les jours. Il marchait à tâtons à la découverte d'une physionomie qui lui convînt dans sa position nouvelle; et en cherchant il se transformait avec une mobilité de toutes les heures. Ce personnage n'a pas été prévu par les législateurs, qui ont passé leur temps à écrire des codes en vers sur la manière de peindre les héros. Albin de Servian, entre autres soucis qu'il donne à son historien, contrarie singulièrement la maxime d'Horace qui exige dans son code, sous peine d'une forte amende et d'un lustre de prison dans les cachots du Parnasse, que tout héros se ressemble à lui-même, depuis le commencement jusqu'à la fin d'un ouvrage[1]. Il faut remarquer, en passant, que le législateur latin qui veut qu'un homme naisse, vive et meure de la même façon, a crié vive Brutus et vive César! a chanté le vin de Falerne et l'eau de Blandusie, a célébré les doux sommeils sur l'herbe et sur la pourpre impériale du Mont-Palatin, a maudit la guerre civile et a fait la guerre civile, a aimé les femmes de toute nuance, de toute condition, de toute couleur, de tout sexe, de tout pays, a pris les armes au Champ-de-Mars, dans un moment de courage, et les a jetées sur la grande route, dans un moment d'effroi. Vraiment ces législateurs de l'an Ier de l'empire d'Auguste se moquaient de 1845! Rendons-leur le mal pour le mal et poursuivons.

VIII.

L'EX-LAKISTE.

A quelques pas de sa maison, Albin de Servian avisa un être non classé, assis sur le seuil de sa porte. La reconnaissance fut bientôt faite. C'était le lakiste O'Farrell, l'adversaire hydrophobe des rivières et des ponts. La sage Angleterre a inventé une série de fous, inconnus de notre peuple frivole et léger : l'histoire de Lingard et de Hume ne parle pas de ces gens.

« Comment! c'est vous! monsieur de Servian! s'écria le lakiste O'Farrell; je vous ai reconnu à cause de votre maison. Vous êtes vêtu comme un prince de Galles, et moi, voyez, je suis chaussé avec la peau de mes talons; je suis coiffé avec mes derniers cheveux; et je crains, si je fais un pas de plus, de laisser tomber sur le pavé les toiles d'araignée qui ont été le drap de mes habits.

— Entrez, entrez chez moi, monsieur O'Farrell, dit Albin en ouvrant sa porte et d'un ton qui annonçait que cette rencontre lui était favorable, puisqu'elle faisait diversion à ses amoureux ennuis du jour.

— Avant tout, monsieur de Servian, faites-moi servir un lac de porter Barclay-Perkins; je meurs de soif; après, je vous parlerai de mon appétit.

— Ce pauvre O'Farrell!... attendez un instant; mon domestique va vous désaltérer... Je croyais que vous ne buviez que de l'eau.

— Depuis que j'ai l'honneur de présider la société de tempérance de Dublin, je regarde l'eau et je ne la bois jamais.

— Vous avez bien raison, O'Farrell.

— Monsieur de Servian, l'eau creuse les vallons et les estomacs... Nous vous avons attendu à Killarney, et vous n'êtes pas venu.

— Mes affaires m'ont retenu à Dublin, mon pauvre O'Farrell... Eh bien! qu'avez-vous fait à Killernay? comment se portent les lacs?

— Monsieur de Servian, ne me parlez pas de ces choses .. j'ai donné ma démission; il n'y a que de l'eau à boire dans ce métier.

— Vous n'êtes plus lakiste, O'Farrell?

— Eh! voulez-vous que je reste lakiste toute la vie, si cela ne me rend pas un *penny!*

— Et vos confrères ne viennent donc pas à votre aide?

— Mes confrères! monsieur de Servian, oh! si vous saviez!

— Dites, je saurai.

— Histoire triste, monsieur de Servian... Je vais vous la conter en deux mots... Votre porter est excellent; si cela ne fatigue pas votre domestique, il peut continuer à m'en servir jusqu'au coucher du soleil... Voici l'histoire... J'ai fait un recueil de petits poèmes lakistes... les titres seuls vous indiqueront l'esprit de ce travail : *Haine aux rivières! — Ponts, écroulez-vous! — Lac, réponds-moi! — La vérité est au fond des lacs; cités folles, comblez vos puits...* Cela vous donne une idée du reste. J'arrive à Killarney avec mon manuscrit et une liste de souscription. Nous étions quatre cent soixante-trois lakistes... c'était juste le nombre de souscripteurs qu'il me fallait pour payer mes frais d'impression... Savez-vous ce que j'ai trouvé, monsieur de Servian?... c'est incroyable!... j'ai trouvé quatre cent soixante-trois confrères qui, tous, avaient en poche, comme moi, un manuscrit à faire imprimer par le même procédé!

— Quel déluge de poèmes, mon pauvre O'Farrell! Si tout cela paraissait au jour, les lacs seraient inondés.

— Mais pas un seul ne paraîtra.

— Heureusement.

— Pourtant je veux que mon livre soit imprimé,

[1] *Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.*

moi. Voulez-vous, comme échantillon, entendre seulement le début de *Haine aux rivières* (traduction libre)?

> Dites, où courez-vous, rivières insensées!
> Faites-vous lacs, dormez dans votre lit;
> Nul front rêveur sur vous n'incline ses pensées,
> Et la mer vous ensevelit.

— Voilà un beau début, O'Farrell; mais arrêtons-nous là. Buvez encore quelques tasses de porter, et laissez couler les rivières. Voyons, quel était votre but en venant me voir?

— Franchement, monsieur de Servian, je venais vous prier de me donner la vie.

— Eh bien! si cela dépend de moi, je vous la donne.

— Vous consentez donc à faire imprimer mon livre à vos frais?

— A mes frais?... Et pourquoi pas? Cela m'oblige-t-il à le lire?

— Non, monsieur de Servian.

— Alors, c'est une affaire faite. »

O'Farrell tomba aux genoux d'Albin, qui le releva.

« Mais, poursuivit Albin, avant de faire imprimer votre livre, il faut vous habiller. J'ai là, dans mon vestiaire, une collection d'habits du tailleur Fulstone. Vous allez être vêtu comme un baronnet. Entrez, nous nous reverrons à dîner ce soir. Je vais parler à mon domestique; il aura soin de vous. »

O'Farrell allait se précipiter une seconde fois aux genoux de son bienfaiteur, mais deux bras vigoureux l'arrêtèrent à mi-chemin du parquet.

Délivré de la reconnaissance d'O'Farrell, Albin de Servian entra dans le cabinet paternel, et lut deux contes moraux de Marmontel, six gravures des contes du bon La Fontaine, gravées sur acier par Lejay, place Dauphine, et un délicieux petit volume intitulé : *le Miroir des Veuves*. Il y a dans ce livre trois charmantes veuves qui sont désolées de ne pas être six, et qui, après bien des obstacles, trouvent des époux au dénoûment.

« Heureuse époque! disait avec un soupir Albin de Servian, les hommes se reposaient tranquillement chez eux, et les femmes les accablaient de messages, de galanteries et de séductions! La révolution de 89 a tout bouleversé. »

Disant ces mots, il sortit pour cueillir quelques distractions à la promenade de *Phœnix-Park*. C'était un jour de *fashion*; il y avait dans ce parc tout le beau sexe de Dublin, qui est en effet très-beau.



Cette complaisance du ciel, qui a mis tant de jolies femmes dans une seule ville, a quelque chose de touchant. Albin regardait onduler autour de lui les plus doux visages, les plus beaux yeux, les cheveux les plus opulents des trois royaumes, et ce spectacle lui causa une sorte de désespoir et d'effroi. Il acquit une terrible conviction en assistant à cet éblouissant défilé. A ses yeux, toutes ces créatures étaient de simples mortelles qui seraient toutes éclipsées par la déesse Lavinia, si elle se montrait à la

promenade du parc. Cette splendide réunion de toutes les femmes d'une ville ne donnait pas un battement de cœur au malheureux Albin. En dehors de l'horizon tracé par la frange de la robe de Lavinia, il n'y avait donc plus de femmes! Le bonheur d'un homme se résumait sur une seule tête. En supprimant Lavinia, on exilait l'amour de ce monde; on était condamné à perpétuité aux intolérables ennuis du célibat. L'épreuve venait d'être faite. Épreuve décisive. Lavinia ou le néant. Dilemme affreux!

Il n'y avait donc pas à balancer, il fallait céder à l'influence inexorable du sang paternel et conquérir la seule femme de l'univers, avant que l'univers la connût; surtout si Macdougall, le seul rival redoutable, plus amoureux du commerce que d'une veuve, avait oublié Lavinia en remontant le Mississipi.

Lorsqu'Albin se fut bien démontré qu'une seule âme donnait la vie à son corps, et que cette âme se nommait Lavinia, il se livra aux réflexions les plus profondes, aux calculs les mieux établis, afin d'arriver sûrement au résultat sauveur. Il soumit le triomphe de son amour à toutes les chances, à toutes les éventualités possibles; il fouilla l'arsenal du hasard pour surprendre les combinaisons inattendues et funestes, et les naturaliser par l'exactitude mathématique de ses calculs. Il se mit en lutte avec toutes les positions hostiles, infernales ou humaines, et il trouva d'avance des armes pour en triompher à tout prix. « Il faut vivre, dit-il en déchirant l'air avec son poing; je suis dans le cas de légitime défense contre tout homme qui voudrait m'arracher la vie, en m'arrachant Lavinia. »

Cependant il reconnut qu'il avait toujours beaucoup de ménagements à garder, surtout à cause des voisins. Dans ces sortes de cas les voisins sont toujours maudits et redoutés. Hélas! les villes sont peuplées de voisins! J'en ai vu poindre même à Bouc, la ville que nous avons inventée en collaboration, Alexandre Dumas et moi; ville si heureuse lorsqu'elle n'existait pas et lorsque son peuple se composait d'un aubergiste absent. Il y a des voisins aujourd'hui à Bouc! des voisins payant trois millions de douane au Trésor, et le Trésor leur refuse une fontaine, sous prétexte qu'il est inutile de donner de l'eau à des gens qui n'existent pas. — Excusez cette digression.

Macdougall avait autorisé Albin à rendre une visite quotidienne à sa future épouse; mais les voisins ignoraient cette recommandation de Macdougall; et d'ailleurs, depuis qu'Albin était amoureux de Lavinia, il lui semblait que les voisins, lisant ce secret sur sa figure, allaient le lui crier, à son passage, du haut des toits.

Le soir de ce jour il eut quelque distraction en dînant avec O'Farrell. L'ex-lakiste était coiffé, vêtu, chaussé comme un gentilhomme; le drap neuf le rajeunissait. Seulement sa figure portait encore quelques traces de l'abstinence, fléau des poètes dans les pays vierges où la prose n'a pas pénétré.

C'était le premier dîner d'O'Farrel: il en usa largement, et ne répondit à toutes les demandes d'Albin que par des monosyllabes en pantomime, car un oui ou un non lui auraient fait perdre un morceau. Il faut être poète lakiste pour connaître la valeur et l'étendue d'une syllabe perdue entre deux plats. Quand le porto et le xérès, ces desserts liquides, arrivèrent sur la table dégarnie, O'Farrell hasarda quelques mots et quelques sourires.

« Croyez-vous, lui dit Albin, ne jamais regretter le verre d'ale et la patate cuite sous la cendre que vous dévoriez dans une chaumière aux bords des lacs? »

O'Farrell poussa un éclat de rire si long, qu'il paya sur-le-champ l'immense arriéré de joie accumulé dans de sombres méditations.

— Et maintenant, poursuivit Albin, avez-vous songé à prendre un gîte quelque part? Avez-vous une pierre pour reposer votre tête cette nuit?

— Non, répondit O'Farrell de l'air insouciant d'un philosophe qui n'a jamais admis l'existence d'un lendemain.

— Écoutez, O'Farrell, dit Albin. Ce soir je vous donne l'hospitalité chez moi; demain je vous établirai dans une bonne maison. Vous serez content. Vous dînerez chez vous comme ici, et mieux qu'ici, parce que vous ne parlerez à personne; vous mangerez seul. Ensuite, je n'oublie pas ma promesse. Les frais de vos poésies lakistes sont à ma charge... Oh! n'allez pas vous précipiter une troisième fois à mes genoux... Vous êtes reconnaissant, je le vois... C'est bien, mais soyez calme comme un ingrat. »

O'Farrell prit le calme de l'ingratitude.

« Voulez-vous savoir mes conditions maintenant? poursuivit Albin.

— Je me soumets à toutes les conditions. Je serai même ingrat, s'il le faut.

— C'est beaucoup plus facile que d'être ingrat. Voici mes conditions: vous ne parlerez à personne de ce que j'ai fait pour vous et de ce que je ferai; même, si on vous parle de moi, vous répondrez, comme dans la Bible: Je ne connais pas cet homme.... Vous vous étonnez de cela, O'Farrell! la raison en est pourtant bien simple; je suis à mon aise; mais, hélas! je n'ai pas le bonheur d'être millionnaire. Si vous allez dire partout que vous êtes mon ami et mon obligé, vous allez me mettre sur les bras les quatre cent soixante-trois lakistes, qui cherchent des souscripteurs au fond des lacs.

— Ah! mon Dieu! c'est très-juste! monsieur de Servian.

— C'est donc dans votre intérêt que vous devez garder le silence sur tout ceci.

— Soyez tranquille, monsieur de Servian.

— Si j'avais la fortune du duc de Northumberland, je ferais une pension de cinquante livres à chaque lakiste, et lui donnerais une chambre garnie dans mon palais de *Charing-Cross;* mais je fais ce qui est en mon pouvoir. Je dois me souvenir que j'ai été lakiste, moi aussi, et je dois assurer le bonheur d'un confrère, d'un seul. Vous êtes le premier venu, vous serez cet homme... Seulement, si quelque jour j'ai besoin de vous... pour un service quelconque, je vous trouverai prêt, n'est-ce pas? »

O'Farrell leva les yeux au plafond, et mit énergiquement la main sur son cœur.

« Il est tard, ajouta de Servian en se levant, je vous rends à votre liberté. Demain matin vous recevrez mes dernières instructions par écrit. »

Le lendemain Albin se leva dévoré du désir de rendre uue visite à la belle veuve, car il ne l'avait pas vue depuis quinze heures, ce qui est l'éternité ou à peu près pour un véritable amoureux. Il fallait pourtant laisser passer midi et arriver au *lunch;* et, le moment convenable sonnant à l'horloge, il se dirigea vers la rue bienheureuse et s'arrêta entre les deux angles, immobile comme un monument public. Les voisins étaient plus abondants que de coutume; à toutes les croisées des masses de cheveux balayaient la vitre; à tous les balcons une main blanche arrosait des fleurs, et l'œil de cette main ne regardait pas les vases; à toutes les portes, un serviteur des deux sexes s'acharnait sur les marteaux de cuivre, comme pour les changer en or. Il fallait passer sous les feux croisés de ce monde pour atteindre la terre promise, le sanctuaire de Lavinia; et, si le courage d'Albin le déterminait à cette périlleuse campagne, on courait la chance de trouver au bout une femme irritée, un visage sévère et le juste reproche de prodiguer les visites pour compromettre une virginale réputation.

Ces réflexions arrêtèrent Albin, et il se résigna même avec moins de peine à ce sacrifice en songeant qu'il verrait à coup sûr Lavinia le soir au théâtre. On jouait *Othello*. La jeune femme n'aimait pas cette tragédie; or, si elle venait ce soir, c'était en souvenir de leur dernier entretien, et une sorte de politesse adroitement significative envers Albin de Servian.

A l'ouverture des portes du Théâtre-Royal, notre héros entra pour examiner le terrain et choisir ses positions. D'après ses plans, la soirée devait être décisive.

Albin s'établit dans un quart de cercle du corridor des loges supérieures, et par toutes les lucarnes et les portes ouvertes, il interrogeait les basses régions des loges particulières, où il présumait que le soleil de sa nuit se lèverait une seconde fois.

Les corridors et les escaliers étaient remplis du fracas joyeux des soirées à grande attraction. On entendait passer et rire les jeunes femmes; on voyait l'amphithéâtre se parer d'étoffes précieuses, d'éblouissantes pierreries, de têtes charmantes, de fleurs indiennes, d'éventails chinois. Un murmure de gaieté mélodieuse glissait, comme une brise d'avril, sur ces bouquets vivants, formés par des grappes de jeunes mères et de jeunes filles, toutes radieuses d'un bonheur enfantin.

Aux yeux d'Albin de Servian, cette constellation de femmes était une espèce de voie lactée perdue aux limites de l'horizon dans un lointain nébuleux.

Enfin la porte de la loge dévorée s'ouvrit, et l'astre attendu se leva. L'oncle Goldrige servait encore de tache obligée à ce soleil, et doublait son éclat avec une complaisante abnégation.

IX.

INTERVENTION DE L'AMÉRIQUE.

Albin de Servian, retranché incognito dans l'angle le plus favorable du corridor, ouvrait ses yeux dans leur plus grande largeur, et suivait tous les gracieux mouvements de Lavinia, ouvrant le libretto, posant les écrans, essayant les lorgnettes, disposant les coussins. Pendant qu'il s'enivrait dans cette contemplation, il tressaillit et se retourna : une main légère venait de le frapper au coude du bras droit.

« Vous ressemblez à un levrier à l'affût, monsieur de Servian. Venez donc un instant, j'ai deux mots à vous dire. Ah! il est charmant, votre monsieur Macdougall! »

C'était miss Cora qui parlait ainsi. L'actrice était belle comme toujours et en toilette de gala; mais Albin crut voir la laideur incarnée dans une enveloppée de haillons et il recula de peur.

« Eh bien! mon beau jeune homme, poursuivit l'actrice, avez-vous perdu l'usage de la parole dans un pari, comme le jeune fou Thomas Herson? Savez-vous que je suis furieuse contre M. Macdougall?... Venez dans ma loge, je vous conterai ça.

— Impossible, madame, dit Albin poussé à bout; je suis ici en famille. On m'attend. Je ne connais pas *Othello;* je ne veux pas en perdre un vers.

— Vous moquez-vous de moi, jeune homme! Tiens! il ne connaît pas *Othello!* Vous serez bien avancé quand vous aurez fait sa connaissance. C'est un vieux conte de ma nourrice : un vilain noir qui, pour se débarrasser de sa femme, la poignarde avec un matelas. Une vieille chose qui n'est plus dans nos mœurs.

— Nous avons encore un instant, miss Cora, dit Albin avec une affectation de sérieux qui éloigne la familiarité importune. Voyons, qu'avez-vous à me dire sur M. Macdougall ?

— Ah ! le monstre ! je lui avais demandé deux perruches, et il m'en envoie quatre....

— Deux de plus que votre demande ! Où est le tort ?

— Il m'envoie quatre perruches empaillées !... Oui, monsieur, je viens de les recevoir à l'instant, et avec une lettre absurde.

— Qu'y a-t-il donc dans cette lettre ?

— Rien du tout ! pas un dollar ! Voilà pourquoi elle est absurde. M. Macdougall s'est promené un an autour de moi dans les coulisses du Théâtre-Royal ; il m'a fait un tort considérable : il a éloigné deux lords et un duc timides qui m'auraient épousée.... Tout Dublin connaît cette histoire. Voyez l'avarice et l'ingratitude des hommes ! M. Macdougall est en Amérique, le pays où l'on fait de l'or comme ici de la popeline, et il m'envoie quatre perruches empaillées, et quatre pages qui malheureusement ne le sont pas ; c'est un style écossais qui m'a donné les vapeurs du pays.

— Vous avez reçu ces nouvelles, madame, par le courrier d'aujourd'hui ? demanda de Servian d'un air soucieux.

— Je les reçois à l'instant par le courrier du *rail-road* de Kingstown. Je vais lui renvoyer ces perruches demain, avec un épagneul empaillé... Vous ne voulez donc pas venir un instant dans ma loge, monsieur de Servian ?... Allons, c'est compris, vous êtes en bonne fortune. Respect ! C'est demain jour d'opéra... Comment peut-on s'amuser à des tragédies ! Adieu ! Venez me voir demain ; je chante comme un ange ma grande cavatine. Adieu, Servian. »



Miss Cora s'élança vers sa loge, en fredonnant *Chaste Goddess*, au moment où le rideau se levait sur *Othello*.

Entrer dans la loge de Lavinia, sous les yeux d'une actrice évaporée qui suivait toutes les intrigues de la salle, par désœuvrement, par curiosité, par haine contre la tragédie, c'était livrer la réputation de la jeune veuve aux médisances des coulisses. Cette idée arrêta M. de Servian. Il prit même, dans cette extrémité, un parti assez adroit, et qui indiquait la sagacité naturelle d'Albin en matière d'amour. Il résolut d'observer, pendant toute la représentation, la contenance de Lavinia, et de tirer des conjectures de tout ce qu'il allait observer.

Lavinia ne soupçonnait pas qu'un œil invisible et scrutateur venait de s'attacher à tous ses mouvements : elle s'abandonna avec trop d'étourderie à ses impressions naturelles.

Albin de Servian n'avait rien perdu et avait tout expliqué en sa faveur. L'amour malheureux n'est pas exigeant, et il se donne facilement quelque satisfaction.

Avant le tomber du rideau, il descendit rapidement l'escalier du théâtre pour ne pas se mêler à la foule et n'être pas reconnu. Son visage rayonnait de joie ; son cœur palpitait sous l'impression d'une volupté inconnue. Plus de doute, il avait occupé pendant trois heures de tragédie la pensée de Lavinia ; dans cette soirée, son absence avait rempli le théâtre aux yeux de la belle veuve ; elle n'avait cherché que lui dans tout ce monde brillant ; elle aurait donné le peuple de la salle pour le spectateur qui lui man-

quait. L'espoir, ce puissant aiguillon de l'amour, découvrait une région nouvelle à notre héros et prêtait de nouveaux charmes à Lavinia. La passion grandissait avec vitesse et confiance, car elle ne redoutait plus rien de l'avenir.

« A demain ! à demain ! » se dit-il en se donnant un rendez-vous à lui-même ; et il sonna un air triomphal avec le marteau de la porte de sa maison.

Le domestique qui ouvrit lui remit une lettre marquée au timbre d'outre-mer. Albin prit un flambeau, s'assit et ouvrit la lettre ; elle était signée Macdougall et datée d'Amérique ; en voici le contenu :

« Nous avons fait une heureuse et courte traversée, cher Albin. En mettant le pied sur le sol américain, je vous écris. Ma première pensée est à vous.

» Le commerce va bien. En arrivant ici, j'ai reçu des lettres d'Yucatan qui m'annoncent que le bois de campêche a subi une baisse d'une livre et huit shillings, ce qui rend mon opération magnifique. J'ai nolisé deux cents tonneaux pour mon campêche sur le navire le *Shark*, sous charge pour Liverpool. Le *Shark* entrera en Mersey dans trente jours au plus tard. C'est juste l'époque où les teinturiers s'approvisionnent. Affaire d'or.

» Mes popelines ont été enlevées au débarquement. Le bénéfice n'a pas été considérable ; par malheur, je suis tombé en Amérique avec trois concurrents.

» On est friand ici de l'or anglais ; j'ai vendu mes lingots à onze pour cent au-dessus du tarif de Dublin.

» Je serai bientôt prêt ; un paquebot à vapeur doit partir dans la quinzaine pour Kingstown et Liverpool. Il ne faut rester en Amérique que le temps nécessaire pour récolter son argent.

» Vous ne sauriez croire, cher Albin, le plaisir singulier que j'éprouve en songeant que je vais traverser l'Océan pour me marier... »

Jusqu'à ce passage Albin de Servian avait lu tout d'une haleine cette lettre de Macdougall ; il souriait même de temps en temps à l'idée que le commerce avait tué le projet de mariage. Mais, arrivé à ces dernières lignes, notre héros froissa le papier et tira de sa poitrine un soupir déchirant. Il fallait pourtant lire jusqu'au bout. C'est ce qu'il fit avec une répugnance nerveuse que pouvait seul vaincre l'infernal désir de tout savoir.

« Que de charmantes choses vous allez m'apprendre en arrivant ! Que d'entretiens délicieux vous devez avoir eus avec mistress Lavinia ! Avec quels soins fraternels votre amitié intelligente aura formé son esprit et son cœur par des lectures et des paroles graves, comme elle les aime ; car je la connais très-sérieuse, cette divine Lavinia !

» En recevant cette lettre vous irez, comme un autre moi-même, à la boutique de Kilburn, et vous commanderez une corbeille de noces, comme pour la fille du vice-roi. Sondez adroitement les goûts féminins de ma future épouse, et faites vos emplètes selon ses goûts.

» Heureux Albin, vous ne connaissez pas ces tourments et ces inquiétudes ! Malheureux Albin, vous ne connaissez pas ces douceurs.

» J'écris à mistress Lavinia par le même paquebot ; je lui envoie toutes les tendresses de mon cœur, et à vous toute la reconnaissance de mon amitié.

» MACDOUGALL. »

Albin était un novice ; son passé virginal ne l'avait pas cuirassé contre un pareil coup de foudre. Ses pieds fléchirent sous le poids de cette lettre, tombée sur son front comme une masse d'airain : il se sentit étouffer par ses veines, et, poussant un cri de détresse, comme un naufragé aux abois, il s'évanouit.

Le lendemain de cette triste soirée, si triomphalement commencée au Théâtre-Royal, Albin de Servian se réveilla brûlant de fièvre, entre quatre rideaux et deux médecins.

En Irlande la médecine est une profession très-facile à exercer à cause de l'absence de la maladie. Cet heureux pays a toutes les conditions naturelles qui donnent la santé : air pur, collines d'aromates, saisons modérées, bains d'atmosphère maritime, ciel humain. Ses habitants ont les vertus primitives de l'homme ; ils sont surtout sobres et tempérants, car la richesse ne les a jamais corrompus.

A Dublin il y a quelques médecins honoraires pour les étrangers ; mais, comme les voyageurs sont très-rarement malades, puisqu'ils voyagent, la science des docteurs est rarement exercée à l'état de pratique ; elle ne sort presque jamais de la théorie, domaine serein qui ne coûte de larmes précoces à aucune famille, et ne fait pleuvoir ni anathèmes, ni comédies de Molière sur la vénérable Faculté.

Il y a dans Phœnix-Park une allée nommée l'*Allée des Médecins*. Là se promènent dans une indolence perpétuelle les docteurs de Dublin, comme Hippocrate et Galien aux Champs-Élysées, causant de la nature des choses et des maladies de l'âme, ces honteuses filles du corps social.

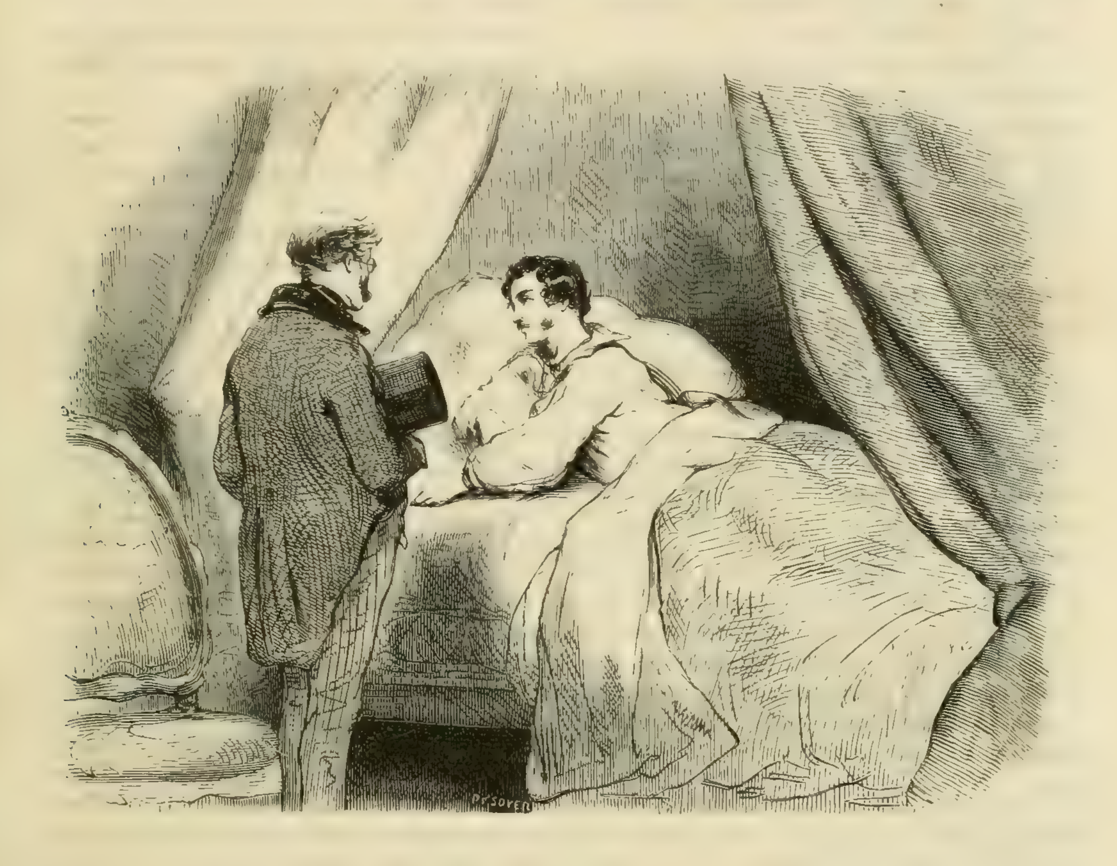
Ce préambule doit expliquer l'embarras qu'éprouvaient les deux médecins appelés auprès du lit d'Albin de Servian. Ils se consultèrent du regard et du geste pendant une heure. Enfin l'idée arriva ; ils ordonnèrent d'ouvrir les fenêtres et de donner de l'air à l'appartement. Hygiénique recette qui sauve comme une autre, quand Dieu le veut, et ne compromet jamais le médecin.

Tous les matins, pendant six jours, la même consultation eut lieu et le même traitement fut répété. Le septième jour Albin de Servian était en bonne convalescence, et pouvant recevoir la visite de l'oncle

Goldrige, qui venait chaque soir s'enquérir de l'état du malade.

« Eh bien! dit l'oncle en entrant, je vous dois une visite, et je n'aurais pas voulu vous la rendre ici dans une chambre de fiévreux.

— Asseyez-vous, monsieur Goldrige, dit Albin



d'une voix encore faible; — je veux vous voir, là, tout près de mon lit.

— Vigoureux comme vous êtes, dit l'oncle en appuyant sa main sur le lit, que diable avez-vous eu de vous faire malade en été? J'ai demandé plusieurs fois à vos médecins le nom de votre maladie, ils m'ont répondu en me montrant le ciel.

— Ils ont bien répondu, monsieur Goldrige.

— Oui; mais si j'avais, moi, des médecins qui me traitassent en regardant les nuages, je les enverrais se faire payer là haut... Enfin, vous voilà rétabli, c'est l'essentiel... On ne vous voyait plus, on s'étonnait, on s'inquiétait même; enfin on a dit : il faut demander de ses nouvelles à sa maison.

— De quel *on* parlez-vous là, monsieur Goldrige?

— Eh bien! de moi, de ma niece, de vos amis; on cherchait aux endroits accoutumés M. Albin de Servian; éclipse totale. Vous n'étiez pas à *Othello* dernièrement?

— Non, monsieur.

— Ce soir-là ma niece a gagné une impression d'air: le lendemain elle a gardé la chambre, et m'a fait appeler... Ne vous découvrez pas ainsi, monsieur de Servian... gardez la position horizontale... vous êtes en moiteur.

— Vous disiez que mistress Lavinia...

— Avait eu une légère indisposition... Il faut vous dire que la tragédie lui donne des accès nerveux... Ah! c'est incroyable! on dirait d'un enfant... L'autre soir elle était furieuse contre *Othello*... Mon Dieu! disait-elle, si j'avais un mari blanc comme ce noir, je m'adresserais aux *doctors communs* pour obtenir le divorce... Une naïveté de jeune femme... Cela vous fatigue peut-être, monsieur de Servian?

— Non, non, monsieur Goldrige... Au contraire j'ai l'ennui du convalescent, et vous me faites plaisir..... Mistress Lavinia est pourtant remise de sa légère indisposition?

— Oh! nous sommes tout à fait bien... Et puis je vous dirai en confidence qu'elle a reçu des nouvelles du futur époux.

— Ah! elle a reçu des nouvelles de M. Macdougall?

— Une lettre pleine de tendresse, une lettre d'a-

mant, pour trancher le mot... Vous souffrez, monsieur de Servian? Changez de position...

— Ne prenez pas garde, monsieur Goldrige, dit Servian d'une voix faible. Ouvrez une fenêtre, s'il vous plaît... je manque d'air.

— C'est cela, vous êtes incommodé par la chaleur. La journée est brûlante... c'est d'ailleurs un bien : la transpiration vous mettra sur pied en quelques jours. Il n'y a pas de meilleur médecin que l'été. Vous devez avoir eu un chaud et froid, comme ma nièce. Je suis sujet à ces petites maladies, moi aussi. Les nuits sont fraîches, il faut bien se couvrir en sortant du théâtre... Mon frère Georges est mort à Londres d'un rhume négligé : il sortait d'*Adelphi*, un soir du mois de juin; on jouait *Antoni* de Dumas; une salle pleine et chaude comme un tison. En passant devant le marché d'Hungerford, au Strand... vous savez qu'il y a un escalier glacé qui descend à la Tamise... Voulez-vous que j'ouvre l'autre fenêtre, monsieur de Servian?

— Oui, monsieur Goldrige, ayez cette complaisance...

— Vous êtes tantôt rouge, tantôt pâle, monsieur de Servian... Je suis comme cela aussi, moi, dans ces indispositions... Mon frère Georges...

— Monsieur Goldrige, dit Albin d'une voix brisée, excusez ma faiblesse d'esprit; quand on est malade, on n'aime pas à s'entretenir de ceux qui sont morts...»

Goldrige fit un mouvement de stupéfaction niaise, et son visage exprima ce regret candide qui suit une sottise, soudainement reconnue par son auteur.

— Parlons des vivants, poursuivit Albin... Vous disiez donc que M. Macdougall avait écrit... Et après?

— Il a écrit une lettre pleine d'affection, — poursuivit Goldrige, du ton d'un homme qui est charmé d'avoir trouvé le sujet qu'affectionne son interlocuteur. — Lavinia m'a montré cette lettre. Il paraît que ce drôle de Macdougall est riche comme le Pérou... et je vous avoue, monsieur de Servian, ajouta Goldrige avec un sourire visant à la finesse, je vous avoue, moi qui connais un peu les femmes, que cette lettre n'a pas peu contribué à guérir l'indisposition de Lavinia. Ma foi! c'est naturel; soyons juste. Voilà une pauvre veuve qui aime le monde, la toilette, les promenades, une foule de petits caprices, enfin, et qui n'a que cent livres de rente pour contenter son ambition. Macdougall se présente avec ses millions; il est enlevé; c'est dans l'ordre : nous comprenons tous la joie de Lavinia. »

Albin appuya son torse sur le coude de son bras droit, et regardant fixement Goldrige, il fit un violent effort pour prendre un accent calme et naturel, et dit :

« Monsieur Goldrige, je suis charmé d'apprendre le rétablissement de mistress Lavinia... Elle a donc été bien... joyeuse en recevant cette lettre de M. Macdougall?... Elle a manifesté sa joie... par... avec...

— Oh! monsieur de Servian, elle est trop rusée, Lavinia, trop... femme pour faire éclater une joie folle en recevant une lettre d'un époux futur... Une veuve a toujours des considérations à garder, même devant un oncle... Mais je connais les femmes... j'ai été marié deux fois... je sais comment il faut expliquer leur silence ou leurs paroles en ces occasions...

— Alors, dit Albin avec une voix plus ferme, sa joie a été concentrée en elle-même... C'est vous qui...

— Oui, c'est moi qui ai deviné cette joie... Une joie extrêmement dissimulée.. oh! très adroitement. A propos, monsieur de Servian, j'ai quelque chose à vous demander de sa part.

— De la part de Lavinia? demanda le jeune homme, d'un ton qui aurait pu trahir son amour aux yeux d'un interlocuteur plus intelligent.

— Eh! oui! ma nièce m'a prié de vous demander si le même courrier vous avait apporté des nouvelles de votre ami, M. Macdougall. »

Après un moment d'un silence réfléchi :

« Oui, dit Albin, j'ai reçu une lettre.

— Contient-elle quelque chose d'intéressant pour Lavinia?

— Mais... je ne crois pas... Oh! mon Dieu non!.. M. Macdougall me parle de ses affaires de commerce... il a acheté du bois de campêche... il a vendu des lingots...

— Voilà tout, monsieur de Servian?

— Oui... il me semble... Ma maladie a mis un peu de trouble dans ma mémoire... Cependant je crois que c'est là ce que me dit Macdougall.

— Alors, rien de tout cela n'intéresse notre jeune veuve... Monsieur de Servian, ajouta Goldrige en se levant, je ne veux pas abuser de votre convalescence. Ménagez-vous bien. J'espère que vous serez tout à fait rétabli pour la noce.

— Quelle noce? demanda le convalescent d'un air stupéfait.

— Ah! voilà une fameuse distraction, dit Goldrige avec un éclat de rire; de la noce de Macdougall et de Lavinia. »

Un soupir courut dans l'alcôve.

« Ah! c'est juste! dit Albin avec un accent violemment naturel; oui, j'étais distrait... La noce aura lieu bientôt, en effet, n'est-ce pas, monsieur Goldrige?

— La lettre de M. Macdougall est expresse sur ce point. On se marie vingt-un jours après l'arrivée de l'époux à Kingstown. Les vingt-un jours légaux pour la publication des bans... et M. Macdougall peut arriver aujourd'hui, demain, après-demain... Vous voyez que le veuvage de Lavinia est sur le point d'expirer. »

Il y eut un long moment de silence.

« Monsieur de Servian, poursuivit Goldrige, je vois que vous avez besoin de repos. Je vous ai fait causer un peu trop... Adieu... Vous n'avez rien à m'ordonner?

— Rien, dit une voix sourde.

— Adieu! monsieur de Servian.

— Adieu, monsieur, » dit une bouche qui mordait un oreiller.

Et cependant, ô profondeur des misères humaines! Albin de Servian aurait voulu le retenir long-temps encore, le retenir toujours là, auprès de son lit, cet innocent assassin, qui le poignardait à chaque mot avec une si douce naïveté. Certes, le convalescent avait à craindre une rechute fatale en poursuivant cet entretien; mais l'infortune extrême se complaît en elle, et ne connaît pas les timides précautions et les soigneux ménagements du bonheur. Quand la blessure est faite et semble incurable, le blessé se délecte à l'envenimer davantage; il y a dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique des Catons qui se laissent appliquer un baume sur leur plaie par la main d'un ami, comme pour rendre service à cet ami qui n'a point de plaie; mais, si le malheur grandit, si l'ennemi approche, ils portent alors sur eux des mains violentes, et déchirent l'appareil sauveur avec une féroce volupté.

X.

AVIS AUX ASSURANCES MARITIMES.

Comme les blessures morales diffèrent des autres, il arrive souvent que la nature capricieuse sauve le blessé malgré lui. Il y a de mystérieux agents hygiéniques qui fonctionnent dans notre corps à notre insu et donnent la guérison par le même procédé qui a donné le mal. On a beau vouloir déchirer l'appareil et empoisonner le dictame, la nature, qui par contrariété veut prendre soin de nous lorsque nous méprisons son aide, la nature nous infuse la santé de l'âme et du corps à l'heure suprême du désespoir, et sur le seuil du tombeau. La nature aime à nous faire des surprises. En pareil cas, il faut nous résigner au malheur de ne plus souffrir. Lorsqu'on se montre trop friand de la douleur, on est cruellement désappointé; car la douleur, qui tient à son nom et à ses prérogatives, nous abandonne et va se divertir ailleurs aux dépens d'un autre futur cadavre humain. Ce nouveau paradoxe posé, on s'étonnera moins du prompt rétablissement d'Albin. Le sang avait accompli son effet; il reprenait son cours ordinaire dans les veines et rendait le calme au cerveau. Notre jeune homme employa utilement les derniers jours de sa convalescence; il se recueillit dans le silence de son alcôve, et trouva de nouvelles ressources pour affronter de nouveaux événements.

Dès qu'Albin se sentit la force de remuer une plume et d'aligner des mots sur une feuille de papier, il écrivit une longue lettre à l'ex-lakiste O'Farrell, lettre confidentielle s'il en fut, et qui, avant d'être écrite, avait été méditée sur ses nombreux articles, dans le délire de la fièvre et dans le calme réfléchi de la convalescence. Nous ne transcrivons pas cette singulière épître; sa place n'est pas ici: les hors-d'œuvre sont ennuyeux, même dans un repas, quand on a faim.

Une résolution quelconque est le remède souverain dans les maladies que l'âme donne au corps. Albin avait dévoré ce remède, et il se trouva bientôt en parfaite santé. Après quelques ordres donnés à ses domestiques, il passa de son alcôve dans une berline de voyage, et il s'élança vers ce bienheureux horizon où l'Irlande, ennuyée de ses lacs, embrasse la mer Atlantique.

Albin de Servian essayait la sagesse: il visita les cités lointaines, et il n'y trouva point de distraction. Partout des hommes ressemblant à d'autres hommes; des femmes ressemblant à d'autres femmes; des rues courtes ou longues, bordées de maisons avec des numéros; des marchands tranquilles tourmentés par des acheteurs; des enfants égarés sur le chemin des écoles; un chaos de passants, de roues, de voitures et de chevaux, tous entremêlés les uns aux autres, et comptant sur la Providence pour se débrouiller. Il visita les campagnes monotones et tristes, inondées de sueurs humaines, quand la pluie ne tombe pas; les vallées pleines de chaumières et de cœurs naïfs, qui demandent des rentes et un château; les lacs et les montagnes solitaires, choses charmantes un seul jour, dans la poésie du rêve, et si ennuyeuses le lendemain, dans la prose de la réalité. Albin épuisa le domaine de la distraction; à chaque relais, quand il posait un point d'interrogation devant son cœur, le cœur répondait Lavinia. Tout ce qu'avait créé cette magnifique nature d'Irlande ne pouvait arracher un sourire, un geste, une parole d'admiration au jeune voyageur. « Cette nature, se disait-il avec amertume, au lieu de dépenser tant de puissance à bâtir tant de montagnes et à creuser tant de lacs inutiles, aurait bien dû créer deux Lavinia. » Hélas! il n'y en avait qu'une et ils étaient deux!

Deux hommes tiennent bien peu de place sur ce globe, où il y a beaucoup d'hommes et beaucoup de place; et souvent de ces deux hommes il y en a un de trop sur trois pieds carrés de terrain.

A Killarney, Albin reçut la lettre d'O'Farrel annonçant la nouvelle inévitable. Macdougall était arrivé à Kingstown! il ne faut jamais compter sur les naufrages en pareil cas. Les assureurs qui avaient

assuré le vaisseau porteur de Macdougall volaient impunément les assurés. Quand un homme s'embarque pour aller se marier il assure le vaisseau. Le programme médité par Albin prévoyait tous les incidents; aussi notre voyageur devait avoir désormais ses ressources toutes prêtes contre les éventualités du présent et de l'avenir. Sur-le-champ il écrivit cette lettre à Macdougall :

« Killarney, août 1835.

» J'ai reçu au fond de l'Irlande, cher Macdougall, votre lettre d'Amérique. Il m'a donc été impossible de m'acquitter de votre commission. D'ailleurs, vous ne pouviez choisir un commissionnaire plus inexpérimenté que moi en fait de corbeilles de noces : à coup sûr, vous eussiez été obligé d'en acheter deux. En votre absence, j'ai failli partir pour l'autre monde, celui d'où on ne revient pas. Il m'est tombé dans le cerveau une maladie que les médecins attribuent à un excès de santé. Elle n'a pas encore un nom dans le monde médical; c'est ce qui lui ôte le privilége de tuer. On lui cherche un nom pour ne pas irriter les autres maladies, qui sauraient trouver le moyen de se venger aux dépens du genre humain. Mon cher Macdougall, je vous écris sur ce ton badin pour vous rassurer complétement; le malade en veine de bonne humeur est guéri.

» Ne vous mariez pas sans moi, je vous prie. Je n'ai jamais dansé à un bal de noces, je danserai au vôtre; cela vous portera bonheur. Malheureusement je ne sais pas danser. J'ai pris un maître qui enseigne la figure anglaise en dix leçons. Voilà, j'espère, un beau dévouement d'amitié. Je ne veux pas non plus déshonorer votre bal par mon ancien costume de philosophe montagnard. Un dandy de mes amis m'a donné des leçons de frac noir, de gants blancs et de maintien civilisé. Vous ne me reconnaîtriez pas en me voyant. A notre première entrevue je me nommerai pour vous éviter la peine de deviner une énigme. Je ne me reconnais moi-même que depuis quelques jours. Dans la première semaine de ma métamorphose, je me traitais en étranger et j'aurais craint de me tutoyer devant un miroir. Tout cela je l'ai fait pour vous.

» Je vous écris à tout hasard à Dublin. Cette lettre ne m'y attendra pas long-temps.

» Votre vraiment dévoué,

» ALBIN DE SERVIAN. »

Après avoir écrit sa lettre, Albin eut à combattre certains scrupules : il les calma en se donnant ces raisons : « Macdougall m'a toujours dit qu'il était mon ami ; quant à moi, je n'ai jamais été le sien. — Macdougall n'aime pas Lavinia. C'est un caprice d'homme riche et ennuyé, qui veut se guérir du *spleen* avec le mariage. — Il m'a dit de veiller sur sa femme en son absence. Eh bien ! je n'ai pas trahi sa confiance. Ma bouche est pure et mon cœur a gardé son secret. »

Cependant avant de mettre la lettre dans le gouffre de la poste, il s'arrêta.

La rue était déserte. « Si la première personne qui passe, dit-il, est une femme, ma lettre partira ; si c'est un homme, elle est mise en lambeaux. »

Une mendiante doubla l'angle de la rue et vint brusquement lui demander l'aumône. Albin lui donna sa bourse d'une main et de l'autre précipita la lettre, en disant : « Destin, fais ton œuvre !

— Que Dieu vous bénisse, mylord ! » dit la mendiante en pleurant.

L'Achéron de la poste ne rend jamais sa proie. La lettre, attelée de quatre chevaux, faisait douze milles à l'heure et volait vers Dublin. Elle rencontra sur la porte de sa maison M. Macdougall qui rendait à sa future épouse sa troisième visite depuis son arrivée. Chemin faisant, Magdougall lut la lettre et il la lisait encore en entrant chez mistress Lavinia.

« Enfin, nous avons des nouvelles de notre ami, dit Macdougall en s'asseyant sur le fauteuil désigné par Lavinia ; voici une lettre de cet excellent Albin.

— Ah ! M. de Servian vous écrit? — dit la jeune femme, d'un ton impossible à noter ; — ce doit être amusant, s'il écrit comme il parle. Où donc avez-vous découvert cet ours, monsieur Macdougall ? Je n'ai jamais connu d'homme plus ennuyeux. Il a failli me faire prendre votre sexe en horreur.

— Il paraît, ma chère future épouse, que le voyage et la maladie l'ont changé... Voilà sa lettre... ; s'il vous plaît de la lire, lisez-la, c'est une lettre folle. Si je ne connaissais pas son écriture, je ne croirais pas qu'elle est de lui. Un philosophe lakiste devenu extravagant et dandy ! »

Lavinia, sans laisser percer sur son visage la moindre envie de lire la lettre, allongea nonchalamment le bras vers Macdougall, et la prit du bout des doigts : elle lut d'un œil hautain, indifférent et dédaigneux, et la rendit en faisant un léger mouvement d'épaules. Le clair-obscur du salon déroba une teinte vive qui colora le visage de Lavinia, et qui n'était pas en harmonie avec la froide négligence de son maintien.

« Eh bien ! que dites-vous de cela ? dit Macdougall en riant,

— Oh ! dit la jeune femme d'un ton somnolent, j'ai parcouru ces deux pages à la hâte... Il m'a paru que l'esprit de votre ami n'était pas sain.

— C'est ce que je crois aussi, dit Macdougall... Vous figurez-vous Albin habillé en dandy ?... un ours dansant l'anglaise ?...

— Cela fait pitié, vraiment, monsieur Macdougall... et on regrette le temps perdu à parler de ces folies tristes...

Il paraît que sa maladie a intéressé le cerveau...

— C'est possible.

— Au reste, ma chère future, vous avez raison ; nous avons à nous occuper de choses plus intéressantes... Vous êtes-vous décidée enfin à fixer le jour où je dois prévenir l'enregistreur du district pour commencer la publication des bans?

— Oui, monsieur Macdougall, dit Lavinia d'une voix qui s'efforçait de dissimuler une terrible irritation intérieure, sans doute produite par la lettre d'Albin.

— Ah! que Dieu soit béni! dit Macdougall en croisant ses mains à la hauteur de son visage; nous pouvons célébrer la cérémonie dans vingt-un jours, ou dans sept jours par licence spéciale, accordée par l'enregistreur du district; c'est à vous, ma chère dame..., voyez... votre choix peut me faire perdre quatorze jours de bonheur...

— Demandez une licence spéciale, dit Lavinia d'une voix pleine de larmes et les yeux baissés. »

Macdougall ne manqua pas, selon l'usage humain, d'interpréter cette vive émotion en sa faveur, et se levant d'une façon triomphante :

« Chère Lavinia ! dit-il, je cours, sans perdre un instant, chez l'enregistreur du district. »

Il prit la main que Lavinia se laissa prendre, la porta vivement à ses lèvres, et sortit.

La jeune femme s'abîma dans ses réflexions, et conserva pendant une heure une immobilité de statue. L'observateur le plus profond, témoin de ce recueillement, aurait dit : Voilà une jeune veuve pleine de sagesse et bien avisée, qui connaît par expérience les inquiétudes du mariage, et qui, à la veille d'en contracter un second, ne peut se défendre d'un accès de tristesse involontaire. C'est un nuage qu'il faut laisser courir. Vienne la corbeille de noces, vienne le bal, et ce beau front se déridera, et la veuve prendra la bonne humeur étourdie de la jeune fille de quinze ans.

Les observateurs les plus profonds peuvent se tromper.

Au coup de marteau de Macdougall, Lavinia composa vivement sa figure et son maintien et prit un ouvrage de broderie pour se donner une contenance et occuper ses yeux.

Macdougall entra hors d'haleine, et bégaya quelques mots en essuyant la sueur de son front avec un foulard. Il entra fort mal à propos. Un souvenir involontaire venait de replacer dans ce même salon, aux yeux de Lavinia, le jeune comte Albin de Servian, non Albin de Fullerton, mais le brillant étourdi du Théâtre-Royal. Sur ce même fauteuil s'asseyait en ce moment un autre jeune homme vieilli de dix années par les soucis de la contrebande, ayant les habitudes incurables d'un montagnard d'Écosse, et dans son torse les oscillations perpétuelles de l'amoureux novice qui cherche l'aisance, les idées et les expressions, apportant toujours avec lui une atmosphère de bois de campêche, que les lingots d'or ne pouvaient anéantir. Cependant, malgré ces différentes espèces de défauts, il était accepté comme époux, et les deux noms de Lavinia et de Macdougall étaient inscrits depuis une heure aux archives du district.

« Ainsi, dans sept jours, ma chère épouse, dit Macdougall, qui ne savait plus que dire, vous quitterez cette triste maison. Avant mon départ, vous savez que j'ai fait meubler à votre goût une charmante maison contiguë à la promenade. Nous aurons un très-beau découvert sur *Phœnix-Park*, une terrasse bien ombragée avec toutes sortes de fleurs... Vous aimez beaucoup les fleurs, n'est-ce pas?... Vous en serez la reine, belle Lavinia... J'ai fait planter, il y a trois mois, des rosiers de Chine, des *spondeas*, des *stanhopeas oculatas*, des *yucas gloriosas*, tout cela, belle dame, à votre intention.

— C'est très-galant, monsieur, dit Lavinia en essayant un sourire par-dessus la broderie.

— Oh! si je n'avais pas eu les tracasseries du commerce dans ces derniers temps, poursuivit Macdougall en prenant l'accent de l'homme d'affaires, je vous aurais mis tout un jardin zoologique, comme celui de Liverpool, dans votre corbeille de noces; mais l'homme de négoce ne s'appartient pas quelquefois, il appartient aux affaires. La maison Hugues-Blakson de New-York m'a donné beaucoup de soucis. On concevait quelques inquiétudes sur elle. J'avais vingt mille livres compromises sur ce comptoir... J'ai perdu cinquante pour cent sur une opération de peaux de buffles. Il est vrai que j'ai regagné cela dans les cotons de Kentucki. Il faut deux Anglais pour lutter avec un Américain. Moi, en affaires, j'ai le coup d'œil prompt. Je dis tout de suite ceci est bon, ceci est mauvais. Cependant je ne suis pas infaillible. L'essentiel est de ne pas s'entêter dans la perte. J'ai du sang-froid, beaucoup de sang-froid... Il est vrai que maintenant je suis au port, et j'y reste. Je ne veux plus aventurer une chaloupe en mer... »

Et, prenant cette inflexion de voix tendre qui produit un effet si discordant chez les hommes que la grâce a oubliés, il ajouta :

« Je n'avais qu'un trésor à gagner, un trésor sans prix, et le plus heureux des mariages va me donner ce trésor... cette divine Lavinia!... elle est timide comme une enfant!... Vraiment, Lavinia, vous avez toute la timidité d'une jeune fille... Eh bien! j'aime cela, moi!... oui, franchement, j'aime cela..... Dans ce monde et dans cette ville surtout, on voit tant de femmes... je ne dirai pas éhontées, mais avec des airs... qui font de la peine à voir, vraiment... Tenez, aux États-Unis... il y a des dames

des meilleures maisons qui me faisaient baisser les yeux! Une effronterie dont on n'a pas d'idée!... La femme, la véritable femme comme il faut, doit connaître ses devoirs et les obligations de son sexe. La pudeur est le plus bel ornement de la femme... »

Et, reprenant l'inflexion de tendresse, si irritante pour les nerfs délicats, il ajouta :

« Belle Lavinia, vous êtes une femme accomplie, vous. Si j'avais une couronne à mettre sur une tête, je la placerais sur votre front... Seulement permettez-moi de vous faire une petite observation... Vous permettez, belle Lavinia?

— Faites votre observation, monsieur Magdougall!

— Il me semble qu'avant mon départ, vous étiez plus gaie, plus... causeuse, plus... »

Lavinia détacha ses yeux de sa broderie, et donna à Macdougall un regard énigmatique, dépouillé de toute signification.

« Allons! allons! dit l'heureux Macdougall! c'est bien! c'est bien! je comprends... elle est adorable, Lavinia! En attendant, j'oublie nos affaires, et il n'y a pas de temps à perdre... Sept jours sont vite passés... je n'ai pas encore ouvert notre maison matrimoniale de Phœnix-Park. Il y a là bien des choses encore à mettre en ordre. J'avais tout fermé hermétiquement, mais je trouverai beaucoup de poussière. C'est un travail de deux jours. Heureusement mes ouvriers sont sous ma main... Vous permettez, ma chère dame, que j'aille donner mes ordres pour disposer votre maison à vous recevoir?

— Mais, monsieur Macdougall, dit la jeune femme avec un demi-sourire, vous savez ce qu'il faut disposer. Moi, j'ignore tout. J'ai en vous pleine confiance, monsieur Macdougall.

— Charmante! adorable!... Vous me dites toujours un très-sec et très-froid *monsieur Macdougall...* Au reste j'aime cela... Oui... Il faut demeurer sur le pied d'une respectueuse familiarité... en attendant le mariage. »

Un instant après, Lavinia était seule, et donnait un long regard de tristesse au sillon d'air que son futur époux avait déplacé en sortant.

Macdougall n'était pas à son aise dans son nouvel état; il avait besoin de s'encourager à être heureux. Après tant d'affaires commerciales, il déposait difficilement les habitudes de sa profession ; il aimait la belle veuve d'un amour modéré qu'il regardait comme une bonne affaire, et il traitait son mariage comme une spéculation en bonheur.

« Mon calcul est bon, se disait-il, et surtout parfaitement raisonné. En quittant les affaires, je brise de vieilles habitudes et je me prépare de longs ennuis. Donc je dois me marier. Avec ce mariage je prends d'autres habitudes, d'autres goûts ; et, à la longue, j'oublie le commerce et je vis heureux. »

Disant cela, il était arrivé, suivi de deux domestiques, devant sa maison nuptiale de Phœnix-Park.

On ouvrit la porte avec beaucoup de peine; les ressorts ne jouaient pas dans la serrure ; il fallut la forcer.

Une humidité pestilentielle régnait dans le vestibule et les appartements inférieurs. On ouvrit les croisées basses, et Macdougall stupéfait reconnut que le rez-de-chaussée était inhabitable. Les tentures suintaient, comme si les murs renfermaient des sources d'eau ; les lambris se bariolaient de lézardes; les meubles étaient humides, les miroirs dépolis, les parquets disjoints. On aurait cru voir l'ameublement d'un vaisseau retiré du fond de la mer après un naufrage. Macdougall croisait ses mains et prononçait des monosyllabes confus.

La chambre nuptiale était plus inhabitable encore; l'infiltration des eaux y avait tout détruit. Macdougall ne reconnut aucun des meubles qui la décoraient.

« Quel remède y a-t-il à cela? » demanda Macdougall consterné au plafond.

Les domestiques firent en duo le signe de la tête qui veut dire : Hélas! il n'y a point de remède.

« Je n'ai qu'un appartement de garçon, dit Macdougall, au second étage dans ma maison de *Hart-Street*. Impossible de mettre Lavinia dans un hôtel garni... Et je me marie dans sept jours!... Ma position est bien embarrassante... Nous verrons. »

Il fit fermer cette malheureuse maison, et il en sortit en secouant l'humidité de ses pieds.

XI.

MAISON A VENDRE.

Le lendemain, à midi, Macdougall descendit de son appartement de garçon pour visiter les marchands de pierreries dans Sakeville-Street. En passant devant le monument de Nelson, il tomba dans les mains d'Albin de Servian. Exclamation d'usage entre les deux amis. La joie dépensée à cette rencontre suspendit le flux et le reflux des passants.

« J'arrive à l'instant et j'allais chez vous, dit Albin; je vous croyais encore en Amérique; j'allais prendre des informations auprès des gens de votre maison.

— Ce cher Albin! dit Macdougall, comme le voilà dandy! Vous aviez raison, je ne vous aurais pas reconnu. La santé maintenant est bonne, j'espère?... Il y a encore un peu de pâleur sur le visage; mais cela vous va bien avec cette moustache noire. Moi, comme vous voyez, je suis toujours un gros garçon bien réjoui. En mer nous faisions trois repas; à chaque repas de la viande fraîche et du claret à discrétion...

Ah ! çà, vous arrivez à propos, vous me servirez de témoin.

— Vous avez un duel? dit Albin avec une physionomie bouleversée.

— Oui, avec une femme! »

Et Macdougall foudroya les passants d'un éternel éclat de rire en *si-bemol;* puis il ajouta dans un entr'acte :

« Vous serez mon témoin au temple dans sept jours. Je me marie dans sept jours... Eh ! que dites-vous? Je mène lestement la besogne, n'est-ce pas? »

Albin se donna le courage du *post-captain* qui va mettre le feu aux poudres et faire sauter son vaisseau, et riposta par l'éclat de rire le plus faux qui ait agité la poitrine d'un diplomate au désespoir.

« Dans sept jours, cher Macdougall, dit-il, vous vous mariez! A-t-on publié vos bans au district?

— C'est fait, mon cher Albin. J'ai une licence spéciale : il y avait à choisir entre vingt-un jours et une semaine; mais ma belle épouse a choisi la semaine.

— Ce fat de Macdougall! comme il dit cela d'un air triomphant!

— Que le diable me caresse, si je mens! Au reste, la belle veuve vous le dira elle-même de sa belle bouche : alors vous le croirez.

— Oh! les femmes! dit Albin d'un ton singulier.

— Eh bien! quoi les femmes? que trouvez-vous là d'étonnant, Albin?

— Moi, rien ne m'étonne, Macdougall, rien... Ainsi dans sept jours vous voilà marié?

— Ce n'est pas l'embarras, mon cher Albin, j'aurai de la peine à tout terminer dans ce court délai; mais il le faut, il le faut. Mistress Lavinia l'a décidé elle-même, et, dussé-je doubler la semaine, en ne pas dormant, je serai prêt.

— La corbeille de noces est-elle achetée, Macdougall?

— Toutes mes emplettes sont terminées... ou à peu près.

— Eh bien! alors, Macdougall, vous trouverez encore vos sept jours trop longs.

— C'est que vous ignorez ce qui m'arrive, mon cher Albin.

— Que vous arrive-t-il?

— Une catastrophe, Albin, rien que cela! Ma petite maison de Phœnix-Park est inhabitable.

— Cette charmante maison que vous avez fait meubler? ce bijou inhabitable?

— C'est un vrai lac, mon cher Albin ; il y a sans doute des infiltrations du grand canal de la ville. Bref, c'est inhabitable. J'avais dépensé là pour ameublement deux mille livres au moins. Tout est perdu.

— Que me dites-vous là, Macdougall! dit Albin en s'arrêtant au milieu de la rue, comme cloué sur le pavé par l'étonnement. Ah! maintenant je conçois votre embarras; et qu'allez-vous faire? avez-vous un projet? Si vous appelez les maçons à votre aide, vous vous marierez dans un an.

— Diable! cela n'amuserait pas trop Lavinia, cher Albin, elle qui déjà aime mieux sept jours que vingt-un.

— Mon Dieu! pourquoi mettez-vous votre esprit à la torture, mon cher Macdougall? Votre appartement de *Sakeville-Street* est très-convenable, très-décent, même pour de nouveaux mariés.

— Y songez-vous, Albin? j'y étouffe, moi, et je suis seul. Trois pièces larges comme la main et meublées d'échantillons de cannelle, de poivre, de campêche, de girofle, de sang-de-dragon!

— Oui, c'est juste, c'est juste, » dit Albin en s'arrêtant, comme pour réfléchir, en regardant le pavé; et il simulait très-bien la réflexion. Son père aurait été content de lui.

« Voyons, que feriez-vous à ma place, cher Albin?... Notez bien que vous n'avez que sept jours devant vous.

— Ma foi! cela ne s'improvise pas, Macdougall... il faut voir... il faut examiner... Dublin ne manque pas de maisons.

— Oui, Albin; mais il faut une maison choisie, une maison *ad hoc.*

— Je comprends... je comprends, dit Albin, toujours absorbé par ses réflexions; une maison qui ne soit pas une tente de passage, une maison qui ne vous expose pas aux ennuis d'un déménagement dans la lune de miel; une maison que vous puissiez garder.

— Justement, Albin.

— Écoutez, Macdougall, dit Albin en relevant vivement son front, comme s'il eût reçu une inspiration soudaine, écoutez : nous voilà dans le voisinage de l'office de *Dublin Chronicle;* achetez quelques numéros de ce journal et lisez les annonces de la semaine; vous trouverez peut-être quelque chose à votre convenance.

— Bien pensé, Albin... Où est l'office?

— Là, au coin de la rue, à vingt pas. »

Macdougall entra au bureau et sortit avec les derniers numéros de *Dublin-Chronicle.*

« Mettons-nous un peu à l'écart, dit Macdougall; là, devant la grille du *Square,* et parcourons la série des immeubles à vendre... *A vendre... Maison à quatre étages, pouvant servir d'usine... Maison garnie, ancien hôtel du Lion-Rouge... Maison avec les eaux du canal...* Merci!... *Maison d'éducation avec dortoirs..*, etc., etc., etc... tout dans le même genre... Ah! voici peut-être quelque chose... *Maison meublée, avec joli jardin et cottage,* 21, *Saint-Martin square...*

— Je n'aime pas les logements sur les *squares.*

moi, dit Albin... Ce n'est pas assez animé; on ne voit passer personne dans la rue...

— Ah! nous ne sommes pas du même avis, dit Macdougall; j'aime le calme, moi, quand je dors le matin..... et puis, quand on se marie avec une jolie femme, il y a toujours assez de passants dans la rue... Au reste, qui nous empêche de voir cela?

— Voyons cela, si cela vous amuse, dit Albin d'un air indifférent. *Saint-Martin square* est ici tout près. »

La maison indiquée par l'annonce du journal avait une fort belle apparence. Elle était séparée des maisons voisines par deux petites cours. Les deux façades principales regardaient le nord et le midi, exposition la plus désirable; un toit conique, couvert d'ardoises vertes, donnait à cette maison une physionomie pleine de gaieté.

Un gilet rouge, animé par un valet de pied imperceptible, ouvrit la porte au troisième coup de marteau et introduisit Albin et Macdougall dans un salon du côté du jardin.

Le gilet rouge sortit en indiquant avec ses manches qu'il allait avertir le maître de la maison.

« Ma foi, dit Macdougall; voilà un salon délicieux. Cette pièce est d'un bon augure pour le reste.

— Ce Macdougall est étonnant! dit Albin en regardant un tableau avec négligence. Ce Macdougall s'enthousiasme avec une facilité incroyable! Le voilà maintenant à genoux devant ce salon... Il paraît, Macdougall, que vous avez oublié le luxe et le bon goût de votre salon de la maison de Phœnix-Park?

— Eh bien! Albin, franchement, je préfère celui-ci.

— A la bonne heure! comme vous voudrez. Certainement, ce salon est bien; mais il n'y a pas de quoi crier au miracle. »

Sur ces mots entra le maître de la maison.

C'était un homme d'environ trente-six ans, vêtu avec le plus grand soin, calme et grave dans sa démarche et dont la figure joyeusement enluminée formait un contraste assez singulier avec le maintien solennel du reste du corps.



« Cette maison est à vendre? dit Macdougall en saluant.

— Oui, » répondit le maître avec la concision économique d'un propriétaire.

Albin, après avoir salué, continuait négligemment l'inspection des tableaux.

« A vendre tout de suite ? demanda Macdougall.

— C'est-à-dire après les formalités légales...

— Bien entendu... Vous la vendez ainsi toute meublée ?

— Au choix de l'acheteur... Je ne vous cache pas que je tirerais mieux parti des meubles, si je pouvais les vendre à part. Une maison que j'ai pris la peine de décorer, le mois dernier, de la cave au toit et que je suis obligé de vendre!... non par besoin... mais par l'effet de ma nouvelle position. Une lettre de Calcutta, reçue le 26 du mois dernier... Mon oncle maternel Luke Barlow est mort et il m'a institué son légataire universel aux Indes... Il faut partir, il faut quitter Dublin, et pour toujours. J'avais meublé cette maison en vue d'un établissement... Dans ce monde on a beau former des projets... ah !

— Enfin, monsieur, dit Macdougall gaiement, si l'héritage a quelque valeur, on peut se consoler de perdre le reste.

— C'est un héritage dans les colonies; vous savez ce que c'est. Il y a toujours beaucoup à rabattre sur l'estimation des hommes de loi. Mon oncle, d'ailleurs, négligeait ses plantations, à ce qu'on dit. Je compte sur une indigoterie qui ne rendrait pas mal. Enfin nous prendrons ce qu'il y aura. Si ma présence aux Indes n'était pas indispensable, je resterais à Dublin; oh! bien sûr, j'y resterais !

— S'il vous plaît, monsieur, de nous faire visiter votre maison, dit Macdougall. Albin, nous accompagnez-vous ?

— Monsieur, dit Albin au maître de la maison, vous avez là deux eaux-fortes assez belles.

— Elles sont d'Hogarth, dit le maître en mettant le pied sur l'escalier du premier étage; j'en ai quelques autres dans mon cabinet. Mais ce sont là des curiosités que je me réserve dans la vente.

— Eh! des eaux-fortes d'Hogarth! dit Albin en se dandinant sur la rampe de l'escalier, je crois bien qu'un amateur doit y tenir. Je donnerais, moi, une maison pour ces bagatelles.

— Voici mon premier étage, dit le propriétaire en introduisant les deux visiteurs; vous verrez un ameublement simple, mais propre. Personne n'a mis le pied ici... Je me suis fait pour moi une petite chambre de lit sous la toiture. Eh! mon Dieu! quand on n'a ni femme ni enfants, on est bien partout.

— Voyons la chambre du premier étage, » dit Macdougall...

Cette pièce était meublée avec un goût exquis. Il y avait un luxe croisé de velours, de mousseline, de broderies, d'édredon, de soie transparente, de toutes les fantaisies flottantes inventées pour séduire les jeunes femmes et leur donner l'amour du chez-soi. Un parfum léger, doux comme l'essence du cinname, était l'atmosphère de ce voluptueux réduit. En y entrant tout vous engageait à ne plus en sortir. Pas un coin anguleux, pas une étoffe rude, pas un meuble lourd, n'y chagrinaient les yeux. Tout s'arrondissait en inflexions suaves, au regard et sous la main. La lumière, brisée sur le vert mat des persiennes, s'infiltrait dans l'alcôve avec des reflets tranquilles et tremblait mollement sur les fleurs sans nombre des rideaux.

Albin s'assit dans un fauteuil, prit une pose américaine et promena son lorgnon dans toute la chambre.

« Voilà certainement, dit le propriétaire, la pièce que je regrette davantage... J'avais une idée en la faisant décorer ainsi !... Hélas ! »

Le propriétaire parut essuyer quelques larmes, et Macdougall en fut ému un instant.

« Oui, dit-il après sa légère émotion, cette chambre est en effet très-bien...

— Un peu colifichet, dit Albin.

— Monsieur, dit le propriétaire, sans daigner regarder Albin, cette critique ne peut s'adresser à moi. C'est le fameux décorateur Barber qui a fait le dessin de cette chambre. Les meubles sont de Thorn; les tentures de Lawson. Voilà, j'espère, trois noms connus à juste titre, et ils ne signent pas des colifichets. »

Albin s'inclina, et Macdougall fit un signe d'approbation.

Les autres appartements, quoique décorés dans des proportions inférieures de luxe, étaient en harmonie exacte avec la chambre principale. Macdougall visita tout avec un soin méticuleux; et, sur un signe que lui fit Albin, il modéra sa satisfaction pour ne pas donner trop d'orgueil au propriétaire, qui pouvait lui demander un prix exorbitant.

Macdougall fit le signe qui veut dire : je comprends, c'est juste, vous avez raison.

Le propriétaire avait gardé le jardin pour le morceau final de l'exhibition. Ce jardin ne craignait aucune comparaison. Il était découpé en petites allées capricieuses, formées d'arbres superbes. Le parterre étalait à l'ombre toutes les familles des nobles fleurs. Deux gerbes d'eau jaillissaient sur la terrasse, en réjouissant l'oreille et les yeux.

« Il faut quitter tout cela! dit le propriétaire avec un soupir. Oh! la vie est une étrange chose !

— Voyons, messieurs, dit Macdougall, asseyons-nous et causons un peu... Là, sans marchander, à quel prix raisonnable pourrais-je avoir cette maison si je voulais sérieusement l'acheter ?

— Monsieur, dit le propriétaire, en appuyant sur chaque mot avec une lenteur prudente, avant toute autre condition, et vu mon prochain départ, je demanderais à être payé comptant... Vous comprenez..

— C'est compris, dit Macdougall; cela ne ferait pas obstacle...

— Vous me laissez les meubles ? demanda le propriétaire.

— Et que ferez-vous des meubles ? Si j'achète, j'achète tout, meubles et maison. »

Le propriétaire se recueillit ; il regarda le parquet, puis le plafond, et remua ses lèvres, agitées sans doute par un calcul mental.

« Sans marchander, monsieur, dit le propriétaire en faisant descendre ses yeux du plafond, je vous laisserai le tout, meubles et maison, au prix de quatre mille deux cents livres. »

Albin de Servian bondit sur son fauteuil et fit une pirouette en fredonnant un air inconnu ; puis s'inclinant devant le propriétaire :

« Monsieur, dit-il, nous avons l'honneur de vous souhaiter un bon voyage aux Indes... Venez, Macdougall, allons faire un tour de parc avant dîner.

— Pardon, messieurs, dit le propriétaire avec une inflexion de voix maligne, veuillez bien me dire lequel de vous deux est l'acheteur ?

— Moi, monsieur, dit Macdougall.

— Alors, poursuivit le propriétaire, c'est avec vous seul que je dois traiter.

— M. Macdougall est mon ami, dit Albin, et il doit m'être permis, j'espère, de lui donner un conseil, lorsqu'on lui demande quatre mille deux cents livres d'une bicoque qui n'en vaut pas la moitié.

— Voulez-vous la faire estimer, monsieur, cette bicoque, dit le propriétaire en se levant de dépit, vous me donnerez le prix d'expertise... Ah !

— Parbleu ! si vous nommez les experts, dit Albin en riant.

— Eh bien ! vous les nommerez, vous... Ah !

— Voyons, dit Macdougall, ne perdons ni notre temps, ni nos paroles... Je me connais suffisamment en immeubles pour me passer d'experts, moi..... Albin, mon ami, je m'entends aux affaires autant que vous, croyez-le bien..... Monsieur, à quatre mille livres comptant, pouvez-vous me toucher la main ? »

Le pied d'Albin froissa le parquet.

« Je vous déduirai cent livres, dit le propriétaire, pas un crown de moins.

— Eh bien ! dit Macdougall, pouvez-vous me céder votre maison dans quatre jours, sous-seing privé. Je vous donne votre prix comptant, et nous légaliserons cela, s'il y a lieu, avec votre procureur fondé. Que vous importe ! vous tiendrez l'argent. »

Albin fredonnait devant la fenêtre un autre air qui ne peut pas exister.

Le propriétaire consulta de nouveau le parquet et le plafond ; puis :

« Dans quatre jours, dit-il, c'est aller un peu vite.

— Eh ! que risquez-vous, monsieur ? dit Macdougall, je suis connu à Dublin ; et ce qui vaut mieux, je vous apporte dans trois jours votre argent... En avez-vous besoin demain ?

— Il y a dans le jardin, dit le propriétaire, un *hibiscus* en boutons, et j'aurais voulu cueillir quelques roses de Chine pour...

— Belle difficulté ! on vous gardera les fruits de votre *hibiscus*. Dans sept jours je me marie, et je vous invite à mon bal si vous n'êtes pas parti. »

Les propriétaires gardent un sérieux glacé tout le temps qu'ils traitent une affaire ; mais l'affaire conclue et les obstacles détruits, ils s'humanisent et font des sourires affectueux.

« Monsieur, dit le propriétaire souriant, c'est une vente traitée de gré à gré, à la vieille mode d'Irlande. Donnez-moi votre main, cette maison est à vous. »

Les deux mains se lièrent étroitement en signe de parafe et de signature, et l'achat fut consommé.

XII.

LES CONFIDENCES.

A dix pas de la maison dont Macdougall venait de faire l'acquisition, Albin s'arrêta, croisa les bras, secoua la tête, et apostrophant Macdougall :

« Mon cher ami, lui dit-il, je ne suis pas commerçant, c'est vrai ; je n'entends rien aux affaires, c'est vrai ; mais si j'eusse traité l'achat de cette propriété, je vous gagnais cinq cents livres comme un schilling.

— Eh bien ! mon cher Albin, cela ne me ruinera pas, et je tiens la maison.

— C'est égal ; moi, je regrette les cinq cents livres.

— Bah ! n'y pensons plus, Albin ; j'ai fait un marché d'or. La chambre seule vaut mille livres comme un shilling. Allons, mon cher Albin, je veux vous réconcilier avec le propriétaire, et je vous charge de le voir pour terminer cette petite affaire. Moi, je suis accablé d'occupations. Mon mariage m'occupe beaucoup, et j'ai encore plus d'un souci commercial. On m'a saisi à la douane de Kingstown une forte partie de tabac en poudre, que les Américains préparent avec une mixtion d'ébène jaune, de bois de Guinée et de bois de la Jamaïque. Il y à toutes sortes d'ingrédients, excepté du tabac. La douane a confisqué le tout et me fait un procès. Moi, j'attaque la douane, parce qu'il faut toujours attaquer la douane ; c'est mon système. Voilà le dix-huitième procès de ce genre que je vais perdre.

— Vous le perdrez, Macdougall.

— Le beau miracle ! je suis jugé par les douaniers !

— Et vous serez condamné à... ?

— A une amende de trois cents livres, d'après l'acte 29, chapitre 68, de Georges III.

— Oh ! que vous êtes fort sur le code de la douane !..

— Il le faut bien, Albin. J'ai voulu connaître à fond les armes de mes ennemis... Vous voilà donc fixé sur mes affaires extérieures... Soyez assez bon pour voir le propriétaire.

— Oh ! demandez-moi tout au monde, exigez de moi toute espèce de service, mais ne m'imposez pas cette corvée. J'ai des répugnances nerveuses invincibles, et votre propriétaire me donne des spasmes à mourir.

— Alors, Albin, n'en parlons plus. Demain mon associé arrive de Kingstown, et il me bâclera cette affaire... C'est que je vous dirai confidentiellement que je mets cette charmante maison dans la corbeille de noces de Lavinia.

— Vous lui donnez cette maison ?.... Ah ! c'est très-bien ! je ne serais pas si généreux, moi ; mais j'aime et j'admire chez les autres les vertus que je n'ai pas. Sera-t-elle ravie, la belle veuve !

— Oh ! c'est une surprise qui va la mettre à mes pieds ! Je vais lui annoncer sa maison de ce pas... Venez, Albin... accompagnez-moi ; vous avez assisté à la vente, vous assisterez à la donation et vous jouirez du bonheur de Lavinia.

— Votre idée n'est pas bonne, Macdougall, dit Albin avec un calme d'un naturel parfait, vous diminuez votre bonne action en lui donnant un témoin. Donnez votre maison, mais donnez-la simplement, sans faste, sans éclat, comme on donne un bouquet de fleurs ;... ensuite je vous dirai confidentiellement, à mon tour, que je ne suis pas du tout dans les bonnes grâces de mistress Lavinia... Elle me déteste à la mort.

— Bah !

— Je produisis sur elle l'effet que le propriétaire produit sur moi.

— Possible, Albin ?

— Très-possible, Macdougall. La première impression m'a perdu à tout jamais dans son esprit... Je suivis vos conseils ; je lui fis une lecture substantielle, au mois de juillet ; elle s'endormit : je fus perdu...

— Que me dites-vous là, cher Albin ?... En effet... Maintenant il me revient à l'esprit... Oui, elle m'a parlé de vous en des termes...

— Bon ! vous le saviez !... Au reste, elle m'a rendu service à son insu. J'ai beaucoup réfléchi sur cette scène ; et j'ai changé de naturel. Je me suis apprivoisé. Le beau monde de Dublin m'a ouvert ses portes à deux battants... et je puis dire sans fatuité que toutes les belles dames de Dublin n'ont pas eu pour moi les yeux de mistress Lavinia.

— Vous vous amusez donc beaucoup dans le monde ?

— Comme un dieu, c'est le mot.

— Ce n'est pas vous, Albin, qui mettriez volontairement à vos mains et à vos pieds les chaînes du mariage ?

— Le mariage ! ô Macdougall ! ce mot seul me paralyse des orteils à la cime des cheveux ! j'aime toutes les femmes comme j'aime toutes les fleurs. J'adore l'inconstance, cette voluptueuse divinité qui a inventé les harems libres dans les villes d'Europe ! Je laisse le mariage aux infortunés qui ne peuvent arriver à une femme qu'en passant sur un contrat civil rayé de lingots d'or.

— Bravo ! mon cher Albin ! ceci est à mon adresse. Eh bien ! j'aime assez mon infortune et je ne la changerais pas contre votre bonheur.

— Je ne fais point d'allusion personnelle, Macdougall. Ma sortie philosophique s'adresse à la généralité des humains. Tous les hommes n'épousent pas des mistress Lavinia. Votre épouse future vaut à elle seule tout un harem de sultan. Vous serez heureux à cause de votre caractère froid et doux. Moi, si j'épousais une femme comme Lavinia, je briserais mon nœud au trentième jour de la lune de miel.

— Et pourquoi, Albin ?

— Pourquoi ! Vous demandez pourquoi, Macdougall ? Parce que je suis jaloux comme Othello ; parce que Lavinia, toute vertueuse qu'elle est, me paraît avoir un malheureux penchant à la coquetterie, et que ce charmant défaut suffirait pour me rendre fou, si je ne plaçais deux bras de l'Océan, le canal de Saint-Georges et la Manche, entre mon épouse et son époux.

— En vérité ! dit Macdougall en roulant des yeux ternes, comme un homme qui n'a pas eu le temps, à cause de ses affaires, de songer à la jalousie ; ah ! vous êtes jaloux à ce point, Albin ?

— Je suis inconstant, Macdougall, par spéculation adroite. L'inconstance supprime la jalousie. »

Ils étaient arrivés à l'angle de la rue de mistress Lavinia. Macdougall prit la main d'Albin.

« C'est donc décidé, dit-il ; vous ne m'accompagnez pas dans ma visite ?

— A quoi bon, Macdougall... Je rendrai mes hommages à mistress Lavinia au bal, et après votre mariage, je ferai mes visites de politesse les jours de réception.

— Mon cher ami, dit Macdougall, je serais au désespoir de vous contrarier dans la moindre chose... Je vous verrai probablement demain, n'est-ce pas ?

— Nous nous verrons tous les jours, Macdougall. Adieu. »

Macdougall entra et retrouva la jeune veuve comme il l'avait quittée la veille, froidement polie et affectueuse ; ce qui ne l'étonna point ; il avait deviné le motif : touchante pudeur de fiancée.

Le futur époux fit, à lui seul, presque tous les frais de la conversation. Lorsqu'il raconta la catastrophe

de la maison de Phœnix-Park, et qu'il fit la peinture des ravages que l'humidité y avait faits, Lavinia suspendit son travail de broderie, et ouvrit des yeux de somnambule, qu'elle fixa sur Macdougall. Une pâleur subite couvrit le visage de la veuve; un frisson convulsif agita ses épaules, et sa main brûlante portée à son front le sentit glacé.

L'offre et le don de la maison de quatre mille deux cents livres fit une diversion assez heureuse. Lavinia paya cette maison avec un sourire. Voici la réflexion qu'elle fit : « Puisque je suis condamnée à épouser un homme que je n'aime pas, il faut que je prenne quelques dédommagements avec ses libéralités. Il fut donc convenu que Lavinia quitterait sa triste maison de veuve dans trois jours et qu'elle irait s'établir avec son oncle Goldrige dans la délicieuse maison présent de noces de son époux. Macdougall, au comble d'une joie relative, se leva, prit respectueusement la plus belle des mains et la couvrit de ses lèvres écossaises.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte du salon et dit avec un sourire de raillerie :

« Ah! j'avais oublié de vous dire, ma chère Lavinia, qu'Albin de Servian est à Dublin. »

Le mouvement que fit Lavinia fut imperceptible; elle le combina d'ailleurs très-bien avec une secousse légère donnée par ses mains à sa robe, comme si elle eût voulu en arranger les plis.

« Je lui ai proposé de m'accompagner ici, chez vous, poursuivit Macdougall ; il a refusé.

— Il a bien fait, dit la jeune femme, en peignant ses boucles avec deux doigts devant son miroir.

— Savez-vous ce qu'il m'a dit? ajouta Macdougall en riant.

— Voyons. — Et elle poussa du pied un tabouret pour le mettre en symétrie avec l'autre.

— Il m'a dit : Mistress Lavinia me déteste.

— Ah! il ne se trompe pas! Et elle accompagna ces mots d'un rire sérieux.

— Allons! allons, dit Macdougall avec un ton compatissant, ma chère Lavinia, il ne faut pas garder rancune à ce jeune homme. Je veux vous réconcilier... Au fond, il ne vous a fait aucun mal. Vous le détestez par caprice de femme... sans motif grave... n'est-ce pas ?

— On déteste les gens parce qu'on les déteste, dit Lavinia d'un ton rapide et sec. il y a des répugnances naturelles comme cela. »

Macdougall haussa les épaules jusqu'à la hauteur des oreilles, s'inclina, mit une seconde fois sous ses lèvres la main de la veuve et sortit.

Le soir de ce jour la rue était très-sombre; le hasard ou un accident calculé avait éteint la lanterne de gaz placée devant la maison de Lavinia. Dix heures sonnaient à Saint-Patrick. Les voisins dormaient. Une ombre souple et mystérieuse se glissa sur le trottoir avec la légèreté d'une âme qui ne traîne plus son corps. L'ombre, qui, malgré son allure surnaturelle, paraissait craindre les hommes de la police terrestre, s'arrêta devant une fenêtre basse de la maison de Lavinia, et plongea des regards avides dans le salon à travers les lames de la persienn e.

Le salon était noir et silencieux : l'ombre fit un mouvement de satisfaction, puis elle leva la tête, comme pour rapprocher, autant que possible, les oreilles de l'étage supérieur. Cette maison dormait comme les autres. L'ombre parut contente de son exploration; elle reprit son vol et s'évanouit.

Tout le monde ne dormait pas.

Une autre ombre, debout, immobile et sans souffle, allongée derrière les persiennes sombres du balcon, regardait passer le mystère de la rue avec une délicieuse terreur.

Lavinia regardait passer Albin de Servian.

L'horloge ambulante criait dans le lointain d'une voix sourde, lente et mélancolique, l'heure de la nuit : *Half past ten!*

A dix heures du matin, la veille du septième jour, M. Goldrige installa sa nièce, mistress Lavinia, dans la maison nuptiale de Saint-Martin square, où il s'était choisi lui-même, pour résidence définitive, l'appartement du propriétaire prédécesseur.

Une donation en bonne forme rendait mistress Lavinia maîtresse absolue de cette charmante maison.

XIII.

UN PIEUX PÈLERINAGE.

Au dernier jour de son veuvage la jeune femme crut devoir, suivant l'ancienne coutume des veuves du Kerry, rendre une dernière visite au tombeau de son premier mari. Politesse sans conséquence et préférable, sans doute, aux coutumes incendiaires des veuves du Malabar.

Lavinia profita de l'occasion pour rentrer quelques heures dans une de ces jolies robes de deuil qui divinisaient la blancheur de son cou et l'éclat de son teint. Tout pèlerinage pieux devant être accompli à pied, elle suivit modestement, comme une simple mortelle, les rues des vivants qui mènent toutes aux fosses des morts; ce pèlerinage lui procura l'enivrant bonheur de marcher entre deux haies d'admiration et d'extase publiques.

Des groupes de jeunes hommes graves et de vieillards étourdis, se donnèrent le plaisir innocent de suivre à distance convenable la belle Lavinia.

Et l'on disait parmi les groupes de curieux : « Pauvre femme! pauvre veuve! comme elle est touchante dans son malheur! quel mari adoré cette inconsolable épouse a perdu! Sa couronne nuptiale n'om-

brage plus qu'une source intarissable de larmes ; Sa vie n'est plus qu'une nuit cruelle et non interrompue, et bientôt elle sera elle-même passée à l'état d'ombre légère !



Le monde, ce grand trompé, dit toujours des choses comme celles-là.

Lavinia connaissait très-bien l'itinéraire de la *Nécropolis* de Dublin. [1] Elle suivait l'allée de cyprès et de jeunes sapins aboutissant au tombeau de son mari, et, arrivée sur le terrain familier à son ancienne douleur, elle poussa un cri sourd et recula quelques pas en ouvrant ses plus grands yeux, et leur donnant l'éclat d'une émeraude phosphorescente qui luit sur les herbes dans les nuits du milieu de l'été.

Le tombeau de son mari avait disparu. Impossible de se tromper sur la place. Tous les marbres qui s'élevaient autour, et qui servaient de point de reconnaissance, étaient debout. Un seul manquait à ce quartier de la cité des morts.

La jeune veuve, appuyée contre le bois poli et creux d'un cyprès mort, se rappela soudainement cette promesse terrible que son époux agonisant allait lui arracher ; promesse qu'elle ne formula pas il est vrai, mais par un motif que le hasard lui envoya comme un secours.

« Il s'est vengé, se dit Lavinia toute tremblante. Il s'est vengé! il m'a retiré son tombeau... Mon pauvre mari?... il était si bon quand il vivait!... il ne m'aurait pas donné une secousse aussi affreuse... Comme les caractères changent avec le temps!... Il a enterré son tombeau!... Il a tort d'ailleurs... Je n'ai rien promis... Je lui ai gardé fidélité deux ans... Mistress Anna Hodges, ma cousine, s'est remariée le treizième mois, et personne ne s'en est formalisé. »

Insensiblement Lavinia s'habituait à l'absence du tombeau et ses yeux parcouraient les diverses épitaphes voisines, lorsqu'un second cri d'effroi sortit de sa poitrine avec un nouvel accès de terreur ; le tombeau n'était pas absent. Il était là, devant elle, mais étincelant de ce luxe posthume que les morts comme il faut aiment à déployer sur leurs cendres. Le nom de Lavinia y brillait en lettres d'or et l'épithète

[1] J'ai lu ce mot *Necropolis* sur la porte de beaucoup de cimetières dans le nord de l'Angleterre.

inconsolable était supprimée, sans doute, pensait la veuve, par la main de l'époux furieux. Aux quatre angles se tordaient quatre statues, versant des larmes de marbre à travers l'inondation d'une chevelure au désespoir. Quatre épigrammes sculptées contre Lavinia et toujours, sans doute, par la même main!

La raison de Lavinia était si violemment troublée, qu'il lui sembla que ce tombeau venait de s'élever en ce moment au-dessus des herbes. « Il n'était pas là, dit-elle, en le désignant du doigt, il n'était pas là quand je suis arrivée! »

Un frisson glacial courut sur son corps et elle s'éloigna précipitamment, de peur de voir apparaître le mort à la suite de son tombeau. Le frôlement de sa robe l'épouvantait dans sa fuite et, quand une arête de plante épineuse accrochait un pli de l'étoffe et la faisait grincer, elle se précipitait à genoux sur le gazon, les mains jointes, pour demander grâce à l'ombre invisible qui l'arrêtait. Puis, en reconnaissant l'erreur, elle souriait pour se donner du courage, et versait ensuite quelques larmes pour éteindre ce sourire involontaire et scandaleux. Enfin elle respira sur le seuil du domaine des vivants.

Elle rentra dans sa charmante propriété de *Saint-Martin square*, où elle fut reçue par son oncle, sa femme de chambre et le fidèle Norris, vieux domestique de son mari, congédié pour cause de pauvreté aux premiers mois de veuvage et revenant aujourd'hui, avec la richesse, dans cette splendide maison.

XIV.

LES PRÉPARATIFS.

A quel degré de tendresse, d'affection ou d'indifférence se trouvait à cette heure Albin de Servian dans la pensée de Lavinia? C'est ce que l'observateur le plus subtil n'aurait pu préciser. Albin n'avait plus reparu, même la nuit, dans la rue, à l'état d'ombre, sous les fenêtres de la veuve: il n'était pas oublié; il était voilé. L'opulence improvisée laisse quelquefois les hommes assez calmes, mais elle enivre les jeunes femmes, car à leurs yeux presque toujours le principe du bonheur est un ruisseau d'or monnayé. Il est possible qu'elles n'aient pas tort. Les femmes ont sans cesse des prévisions maternelles même à leur insu; et elles songent, bien plus que les hommes, à l'aisance dorée de leurs enfants avant le berceau. Chez nous l'amour de la richesse est un sentiment égoïste; chez les femmes un sentiment maternel. Cette cause d'enivrement spontané admise ou exclue, notre jeune et assez légère Lavinia s'élança d'un pied de gazelle sur l'escalier de sa maison, pour l'admirer dans tous ses détails et s'en réjouir devant tous ses miroirs. La chambre nuptiale surtout lui arracha une longue série de cris enfantins. Chaque étoffe, chaque meuble, chaque fantaisie, chaque rien, fut honoré d'un regard, d'un sourire, d'un éloge, d'une estimation approximative. Les domestiques et l'oncle suivaient Lavinia et psalmodiaient après ses monologues de surprise un chœur de ravissement comme dans la tragédie grecque. On ouvrit les fenêtres du balcon, et le jardin, orné de son cottage, se révéla aux pieds de la jeune femme avec toute sa parure d'été. En ce moment le voluptueux démon de midi parlait cette langue amoureuse, formée du murmure des feuilles, du bruit des eaux vives et des chansons des petits oiseaux. Lavinia posa son coude droit sur l'acajou du balcon, et, soutenant son menton d'ivoire avec sa main, elle se mit à rêver. Probablement elle avait oublié la scène du tombeau... Bientôt, hélas!...

Au commencement de ce siècle florissait un romancier illustre dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à vous. Il se nommait Ducray-Duminil, je crois. C'était un écrivain doué de candeur et de quelques autres vertus non littéraires. Lorsqu'il arrivait au passage le plus effrayant de son histoire, il avait contracté l'habitude de s'écrier avec un accent inimitable de conviction : « Mais n'anticipons pas sur les » événements! Des malheurs menacent notre héros, » et ils me font trembler moi-même, qui suis son » historien! » A l'époque littéraire où ces naïvetés, dignes de l'âge d'or, avaient cent éditions, l'Empereur passait en revue la garde impériale sur le Carrousel et gagnait la bataille d'Austerlitz.

Mais n'anticipons pas sur les événements! comme disait ce bon Ducray, qui avait gagné vingt-cinq mille livres de rente avec cette exclamation et qui a fondé l'hôtel Montesquieu, où il se logeait gratis comme un orphelin du hameau.

A l'heure du lunch Macdougall vint faire sa dernière visite de célibataire à mistress Lavinia. Son maintien perdait insensiblement ses anciennes formes respectueuses et montrait une tendance légère vers la familiarité. Cette fois il aventura ses lèvres sur le front de la jeune femme, dont le veuvage tombait avec le soleil. On se promenait sur la terrasse sous un abri de feuilles doublées d'une tente de coutil chinois. « Enfin! ma chère mistress, disait Macdougall toujours essoufflé, tout est terminé. Mes invitations courent le monde. Nous aurons demain à notre bal de noces le beau monde de Dublin. Il y en a beaucoup de ceux de la noblesse qui viendront. C'est promis. Demain, à l'aube, cinquante ouvriers entreront par la petite porte du jardin et changeront cette terrasse en vaste salle de bal. J'ai mille invités. Le *Dublin-Chronicle* annonce notre mariage. On ne parle que de cela; c'est la nouvelle du jour. Je suis

envié, ah! comme il n'est pas possible de l'être davantage! Demain, à quatre heures, nous nous rendons, chacun de notre côté, vous avec vos parents, moi avec mes amis, à la maison de l'office matrimonial; je ferai stationner mon carrosse de Milne chez l'enregistreur du district. A cinq heures, au temple; à six, festin de noces; cinquante couverts; la musique des dragons de *Cold-Stream* dans le jardin; des fleurs partout; des fontaines de rafraîchissements partout. On parlera de notre mariage dans mille ans. Après-demain nous partons pour mon cottage de *Clinton-Hill*, où nous passons notre premier mois. Cela vaut bien mieux qu'une hôtellerie, comme *Star-and-Garter*, où les nouveaux mariés de Londres vont savourer leur lune de miel... Que dites-vous de ce plan, ma chère Lavinia? »

Lavinia marchait à côté de son futur époux; elle tenait ses bras négligemment croisés sous le sein; et, la tête un peu inclinée, elle paraissait examiner avec beaucoup d'attention la pointe de ses pieds au bas de sa robe. La demande de Macdougall lui arracha un sourire tiraillé avec cette réponse :

« Mais, monsieur Macdougall, votre plan me paraît bon et je ne puis que l'approuver.

— Maintenant, chère Lavinia, je n'y changerai pas une syllabe. Un plan approuvé par vous est sacré... J'ai choisi mes deux témoins pour la cérémonie... deux vieux amis de collége; je vous les présenterai demain...

— Leurs noms? demanda Lavinia d'un ton indifférent.

— MM. Simpson et Gooday, armateurs à Kingstown. J'avais songé à ce fou d'Albin de Servian; mais il est absorbé par ses propres affaires. Je l'ai vu hier. Il sortait de chez l'enregistreur. Il se marie dans dix-huit jours... Vous vous êtes blessée au pied, Lavinia? s'écria Macdougall, en inclinant son torse pour examiner le terrain, — votre pied a heurté ce caillou... oui... donnez-moi le bras... appuyez-vous sur moi... Reposez-vous un instant... là... sur cette banquette... L'autre jour aussi, je me suis heurté du bout du pied contre une brique... Oh! j'ai failli m'évanouir... Nous avons dans les nerfs de là-bas une sensibilité... Vous vous trouvez mieux, Lavinia?... Oui, il n'y a qu'un instant de douleur, mais elle est vive. Cela vous a fait pâlir, c'est singulier! bon! vous souriez, nous sommes guéris. »

Macdougall prit la main de Lavinia et la serra tendrement.

Et il s'assit ensuite familièrement à ses pieds, sur le gazon.

« Cela m'a fait oublier le sujet de notre entretien, dit-il en regardant la cime des arbres, nous causions de... de...

— Nous causions de l'hôtellerie de *Star-and-Garter*, dit Lavinia d'une voix faible, mais qui avait un ton naturel, quoique imposé par la nécessité; je crois que c'est l'enseigne de l'hôtellerie de Richmond, n'est-ce pas?

— Justement, dit Macdougall; c'est une hôtellerie qu'on peut appeler nuptiale... A vrai dire, chère Lavinia, j'aime beaucoup cet usage de notre pays. En France, les nouveaux époux restent en ville, dans leurs maisons, au sein de leurs familles et assiégés par les visites de leurs amis.... Eh bien! c'est gênant.... c'est.... que vous dirai-je? Je ne sais pas quoi... vous comprenez .. l'usage anglais vaut cent fois mieux. On se marie; on disparaît. En rentrant dans le monde, il semble que le mariage est déjà vieux de dix ans... Approuvez-vous notre usage, belle Lavinia?

— Oui, monsieur Macdougall.

— Quel excellent naturel!... Chère femme! elle approuve tout... Oh! vous me contrarierez bien un peu dans l'avenir! Il y a tant de choses où des époux ne sont jamais d'accord; l'éducation des enfants, par exemple. Moi, j'ai un système, je suis l'ennemi de l'éducation publique... nos enfants seront élevés chez nous; j'ai déjà deux précepteurs sous la main; deux savants de Belfast, ville où les savants abondent, comme les mendiants ici. Quant aux filles, je vous les abandonne, Lavinia; vous les élèverez à votre fantaisie : je me réserve les garçons. A chaque précepteur, je donne cent livres d'honoraires, la table et le logement. Maîtres de français, d'italien, de musique et de dessin... Eh! que dites-vous de mon système, adorable Lavinia?

— Je l'approuve, monsieur Macdougall... Je ne sais si je me trompe... mais il me semble que, tout à l'heure, vous aviez parlé du mariage de... d'un de vos amis...

— Oui, Lavinia... oui... c'est juste; vous m'y faites penser... Ce fou d'Albin... il se marie!... Ne voulait-il pas me faire consentir à retarder mon mariage pour le célébrer avec le sien!

— Quelle idée!

— Mais Albin n'a que des idées comme celle-là.

— Vous a-t-il nommé la personne... qu'il...

— Sa future?... Ah! vraiment, Lavinia, je n'ose vous la nommer.

— Vous la connaissez, monsieur Macdougall?

— Si je la connais? Tout le monde la connaît! et elle connaît tout le monde. Vous nommeriez toutes les femmes de Dublin, Lavinia, et vous ne devineriez pas la future comtesse de Servian.

— Voilà qui excite ma curiosité d'une façon singulière, dit Lavinia en jouant avec la frange de son écharpe d'azur, je devine très-difficilement, moi, monsieur Macdougall.

— Il faut venir à votre secours, Lavinia, car vous chercheriez toute votre vie. Albin épouse miss ou mistress Geraldina.

— Demoiselle ou veuve ?

— Dieu le sait.

— Que dites-vous là, monsieur Macdougall !

— Écoutez, Lavinia... avez-vous vu jouer *Othello?»*

La jeune femme tressaillit et regarda fixement Macdougall, qui répéta sa question.

La seconde fois Lavinia fit un signe affirmatif.

« Eh bien ! poursuivit Macdougall, alors vous connaissez miss ou mistress Geraldina. C'est elle qui joue Desdemona. »

Les yeux de Lavinia prirent une nuance qui n'existe pas sur la palette de notre soleil.

« Et qui vous a dit cela ? demanda-t-elle après une pause, qui vous a dit cela, monsieur Macdougall ?

— Lui. »

Une rosée ardente humecta le front de Lavinia, et la pâleur de l'agonie couvrit son visage.

« Oh ! ne vous effrayez pas, ne vous alarmez pas, poursuivit le candide Macdougall, je devine vos craintes; Albin est mon ami, et le sera tant qu'il voudra l'être; mais quant à sa femme, c'est autre chose. Qu'il épouse des comédiennes si bon lui semble ; personne n'a le droit de s'y opposer, à condition que madame Geraldina de Servian ne mettra jamais le pied chez madame Lavinia Macdougall. Entre hommes, c'est sans conséquence. Nous nous rencontrerons, Albin et moi, dans la rue, à la promenade : adieu, mon cher; bonjour; un serrement de main, en courant, et rien de plus. Nos deux femmes ne se visiteront jamais. Soyez bien tranquille sur ce point, ma chère Lavinia. Vous aurez des amies de votre rang, des amies dignes de vous, et qui ne vous feront jamais rougir, car vous les choisirez, avec votre délicatesse et votre raison... Êtes-vous contente de moi, Lavinia ?

— Très-contente, monsieur Macdougall, dit la jeune femme en reprenant encore un courage très-fugitif. »

Macdougall se leva et prit une pose fière. Ses lèvres semblaient répéter les dernières phrases de sa tirade, sans l'émission de la voix.

— Il faut voir des choses bien étranges en ce monde ! dit Lavinia d'un ton philosophique.

— Bien étranges ! bien étranges ! c'est le mot, Lavinia, — dit Macdougall en se promenant majestueusement, avec l'idée que la jeune femme l'admirait beaucoup dans cette circonstance ; — oui, bien étranges, vous l'avez dit. Ces demoiselles ou ces dames de coulisses ont des prétentions de duchesses, à cette heure ; elles veulent toutes s'établir avec des gentilshommes de haut rang. Il faut dire qu'il y a des imbéciles parmi la noblesse qui justifient ces prétentions. Albin n'est pas le premier et ne sera pas le dernier... Au reste, rien ne m'étonne de la part de cet original. Il a joué tous les rôles. Je l'ai connu froid et muet comme la pierre de cette fontaine. Aujourd'hui il tranche de l'homme charmant : vous ne sauriez croire avec quelle légèreté il m'a annoncé son mariage : « Eh bien ! m'a-t-il dit en se suspendant à mon bras, il y a une épidémie de célibataires à Dublin. Tout le monde se marie pour échapper au fléau. Je suis des vôtres, moi aussi. Une femme m'épouse. Hier, on a enregistré mon écrou au greffe du district. Il faut bien faire dans sa vie une sottise, pour ne pas humilier nos voisins. Connaissez-vous la belle dame qui m'aura ? C'est l'artiste à la mode ; c'est la princesse Geraldina ; c'est lady Macbeth ; c'est Ophélia. Je me marie avec le sérail de Shakspeare. Ma future donne une représentation à bénéfice vendredi prochain ; elle gagne ses dernières deux mille livres, à deux livres le billet, et le lendemain elle donne congé à son directeur et au public.

— Oh ! je le reconnais bien à ce langage d'étourdi ! dit Lavinia ; il me semble que je l'entends..... Quelle folie ! Laissez-moi rire à mon aise, monsieur Macdougall...

— Eh bien ! je ne ris pas, moi, chère Lavinia. Il y a des actions qui excitent la pitié. Je plains de Servian. Cette femme le ruinera, vous verrez.

— Mon Dieu ! que m'importe cela ! dit la jeune femme avec indifférence, chacun est libre de se marier comme il lui plaît.

— Comme il lui plaît ; c'est juste, Lavinia ; vous avez raison. A quoi bon d'ailleurs nous occuper des autres, en ce moment surtout ? »

Il croisa ses mains, allongea les bras, pencha sa tête sur l'épaule, et mit sur sa ronde et fraîche figure la contraction sentimentale du bonheur.

« Oui, belle Lavinia, poursuivit-il, ma vie, ma véritable vie commence demain. Qu'ai-je fait jusqu'à ce moment ? j'ai gagné de l'or, voilà tout. Richesse inutile si je ne pouvais la déposer à vos pieds. Demain ! demain ! chère Lavinia !... Oh ! pourquoi demain n'est-il pas aujourd'hui !

— Monsieur Macdougall, dit Lavinia en se levant et ajustant les plis de sa robe, si demain était aujourd'hui, vous ne seriez pas prêt. Vous avez encore bien des choses à faire dans ces vingt-quatre heures. Songez que vous avez invité tout Dublin à votre bal, et qu'il faut beaucoup de préparatifs pour recevoir Dublin ici.

— Adorable ! adorable !... dit Macdougall ; il est impossible de me congédier avec plus de grâce. Vous avez et vous aurez éternellement raison. Je veux faire inscrire cette maxime dans notre contrat de mariage. Oui, j'ai bien des choses à terminer ; mais ici, auprès de vous, j'oublie tout, même mon mariage.

— Songez, monsieur Macdougall, que nous au-

rons après-demain beaucoup de temps à vivre ensemble.

— Toute notre vie, ma divine épouse !

— Vous voyez que ce sera long, monsieur Macdougall.

— Pas aussi long que l'éternité, malheureusement.

— Ah ! vous êtes trop exigeant, monsieur Macdougall : contentez-vous de la vie. Vous demanderiez mille fois le divorce avant la fin de l'éternité.

— Au nom du ciel ! ma belle Lavinia, dites-moi un mot, un seul mot de tendresse.

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui, monsieur Macdougall. Si vous avez vos dernières occupations de célibataire, j'ai les miennes aussi. Il me faut changer quatre fois de robe demain, et je n'ai pas encore fait mon choix. J'attends mes femmes de toilette. Il me faut un entourage de conseillers comme au vice-roi. Ah ! je connais le mariage, monsieur Macdougall ! Je ne sors pas du couvent.

— Ainsi, ma chère femme, recevez mon dernier adieu de célibataire. Je vous quitte, pour ne plus vous quitter. A demain, à quatre heures précises, à l'office du magistrat du district. Quel siècle ! »

Des larmes violemment contenues coulèrent sur les joues de la jeune femme, quand Macdougall fut sorti. « Il m'aimait, il m'aime encore, ce malheureux Albin ! se dit-elle en couvrant sa figure avec son écharpe, il se marie par désespoir... c'est sûr... Il épouse une femme indigne de lui..... c'est une espèce de suicide ; et moi, moi ! je suis obligée de me sacrifier !..... Albin s'est sacrifié à son ami..... Pauvre jeune homme ! »

Elle essuya ses larmes et entra dans la maison pour songer sérieusement aux préparatifs de ses toilettes de mariage. Heureux naturel de femme irlandaise ! touchant héroïsme de la résignation !

Elle joua jusqu'à la nuit avec sa corbeille de noces, et à dix heures elle se retira dans sa chambre nuptiale, et congédia ses domestiques sur le seuil.

La chambre avait une physionomie joyeuse, et pourtant Lavinia éprouvait par intervalles de légers frissons, comme si elle eût habité l'appartement démeublé de quelque vieux château suspect. L'impression toute récente de sa funèbre visite du matin revivait en elle sans doute ; et c'est ainsi qu'elle s'expliquait ses accès intermittents de terreur. La fraîcheur amie lui arrivait des fenêtres ouvertes, mais voilées par les persiennes, et l'invitait à s'approcher du balcon. Une idée subite vint aussi faire diversion aux inquiétudes du moment. Lavinia se persuada qu'Albin de Servian viendrait une dernière fois se glisser comme une ombre sur le trottoir de *Saint Martin square*, et quoique cet homme fût perdu pour elle sans retour, elle aurait été ravie de le voir innocemment une dernière fois. Les bougies éteintes et la veilleuse de porcelaine allumée, elle se voila des persiennes abattues, et plongea ses yeux dans les ténèbres nocturnes, sillonnées de rayons de gaz. Le *square* était désert et triste. Au milieu de la pelouse s'élevait une statue, dont la roide immobilité fatiguait le regard. De temps en temps l'ombre mélancolique d'un bourgeois de Dublin s'arrêtait devant une porte, secouait son marteau, faisait aboyer un chien, et le silence, un moment interrompu, reprenait son caractère sinistre. Les clochers catholiques et les clochers protestants se renvoyaient avec monotonie les quarts de toutes les heures et un chœur général exécuta bientôt les douze coups de minuit, en les mêlant les uns aux autres dans une psalmodie de voix d'airain.

L'ombre d'Albin de Servian ne parut pas.

Lavinia secoua mélancoliquement la tête et poussa un soupir.

Elle tressaillit ; il lui sembla que ce soupir avait trouvé un écho. Elle soupira une seconde fois ; l'écho resta muet. C'était une erreur : la nuit est la mère des erreurs.

Une pesanteur de cerveau, qui ressemblait au besoin du sommeil, l'attira machinalement vers le lit. Elle venait de fermer ses fenêtres, et, trop faible pour se déshabiller, elle se coucha presque assoupie, après avoir ôté fort peu de chose à sa toilette de jour.

Elle regarda une dernière fois la lumière pâle qui tremblait dans la veilleuse et semblait faire vivre et danser en rond les figures peintes sur la porcelaine. Puis Lavinia ferma les yeux.

Elle les rouvrit subitement, et, se levant à demi sur ses mains crispées par la terreur, elle jeta dans la chambre un regard rapide et désolé.

Une voix souterraine et gémissante venait de lui dire à l'oreille son nom : Lavinia !

XV.

LA NUIT AVANT LA NOCE.

La jeune femme était belle à ravir, dans la pose que sa terreur lui avait dessinée ; sa tête, pâle et charmante, illuminée de ses regards sibyllins, flottait entre deux cascades de cheveux noirs, ruisselant jusqu'à ses genoux. Le torse s'appuyait sur les mains largement ouvertes ; le reste du corps gardait l'immobilité horizontale, comme s'il eût été paralysé par l'effroi.

Un silence profond régnait dans la chambre et au dehors. A peine si on entendait le bruit sourd des fontaines qui coulaient, pour amuser les étoiles, de l'autre côté de la maison. Ce murmure léger avait un charme ineffable ; c'était comme une voix amie qui disait à la jeune femme : rassure-toi ; ton

oreille est dupe d'une erreur; c'est ma naïade qui a prononcé ton nom, parce qu'elle est jalouse de ta beauté.

Lavinia se laissa mollement retomber sur l'édredon, et ferma les yeux pour s'essayer au sommeil.

« Lavinia! Lavinia! Lavinia! »

Oh! cette fois le doute était impossible. Ce nom fut prononcé trois fois, et avec cette mélodie lamentable que Weber a notée, dans l'évocation du *Freyschütz*, sur le clavier des rêves infernaux.

La jeune femme n'eut pas la force d'ouvrir les yeux, de peur de voir face à face quelque horrible apparition, intolérable au premier regard.

Un soupir funèbre courut dans le rideau de l'alcôve, et la voix dit : « Lavinia, veuve folle, tu as oublié ta promesse. Tu as vendu la cendre de ton époux, Lavinia, pour un peu d'or! Le fantôme te poursuivra sur ton lit de noce, coupable Lavinia! »

La voix était si voisine de Lavinia, que chaque syllabe, lentement prononcée, glissait avec un souffle sur son oreille, et il semblait même que la mousseline des rideaux tremblait sous l'aspiration de deux



lèvres ouvertes sur le chevet. C'était horrible à entendre. Lavinia sentait jaillir des étincelles aux racines de ses cheveux, et le frisson de la mort agitait ses tempes et glaçait son front. Le sens de l'ouïe, nerveusement excité, dans ces crises, a une perception merveilleuse; l'oreille ne perd pas une seule aspiration des voix funèbres qui se lamentent dans le silence des nuits. Ainsi le veut la nature; elle double à propos nos facultés, pour mieux nous faire souffrir : respectons les mystères de sa bienveillance!

En ce moment, un écho étrange semblait redire, en s'affaiblissant jusqu'au souffle, les paroles de menace adressées à Lavinia. Cet écho n'avait pas ce timbre agreste et joyeux qui court dans un vallon après la voix; on aurait cru entendre le râle glacial et prolongé d'un agonisant qui redirait, du fond de sa poitrine, le dernier adieu prononcé par ses lèvres. C'était aussi comme ce murmure caverneux qui roule longtemps dans un gouffre lorsqu'une pierre tombe, et agite les ténébreuses profondeurs de ses eaux. Les murs avaient des harmonies vagues et dolentes, comme s'ils eussent été d'airain creux, et que la main d'un géant aux mille doigts eût essayé

leurs parois sonores pour en faire un clavier. Une multitude d'instruments d'orchestre, abandonnés par les musiciens sur une bruyère exposée au vent furieux de la nuit, aurait apporté les mêmes harmonies à l'oreille de Lavinia. Toute la maison semblait avoir une âme, semblait souffrir et se plaindre. Par intervalles, une voix sinistre articulait des syllabes sourdes, comme prélude d'une phrase qui expirait de langueur au premier mot : on aurait dit alors que le lambris s'abaissait avec les rideaux de l'alcôve, que les quatre murs se rapprochaient en gémissant, et qu'une étroite prison de pierre allait étouffer la jeune femme dans son lit.

Le cri de détresse, ce cri déchirant que la femme tient en réserve pour l'heure des calamités suprêmes, ne put s'échapper de la poitrine de Lavinia. Elle fit des efforts convulsifs, comme dans l'étouffement d'un rêve; le cri roula dans le larynx, comme s'il eût été arrêté par le lacet de la strangulation.

Alors toutes les horreurs, filles du délire fiévreux, assaillirent l'esprit de Lavinia. Les yeux du corps peuvent se fermer, les yeux de l'imagination restent toujours ouverts. Elle vit le tombeau de son époux, non plus dans l'irradiation joyeuse d'un jour d'été, mais voilé des ténèbres fulgurantes, avec des statues qui sanglotaient sous leur épiderme de marbre, et ouvraient de grands yeux vivants et humides. Un spectre, couvert du suaire des morts, fendait un angle du tombeau, et les ossements de ses doigts, grinçant avec rage sur l'épitaphe, en effaçaient tous les mots menteurs.

Elle ouvrit involontairement les yeux dans une excitation nerveuse pour ne pas voir les fantômes de son cerveau, et cette fois le cri trouva une issue, et la maison retentit de ce hurlement féminin qui épouvante même les soldats dans les villes prises d'assaut.

Les yeux de Lavinia ne s'étaient ouverts qu'un instant, mais cet instant avait suffi pour lui montrer la plus intolérable apparition. Quand toute la machine nerveuse fonctionne, le regard le plus fugitif a une perception merveilleuse qui embrasse un vaste tableau dans tous ses détails.

La chambre était remplie de cette odeur nauséabonde qui s'exhale d'une veilleuse mal éteinte. Une lueur de carrefour infernal papillonnait sur les murs, sur les lambris, sur les rideaux; et dans un cadre bien distinct, couleur clair de lune d'automne, se détachait une forme grêle, livide, anguleuse, traînant un suaire terreux, et agitant à l'extrémité de l'os du bras droit un index menaçant, aigu comme la pointe d'un fuseau.

Lavinia n'avait jamais vu son mari sous cette forme exceptionnelle; pourtant, elle n'hésita pas à le reconnaître, comme on admet tout de suite la ressemblance d'un portrait mal réussi, lorsqu'on arrive devant lui avec une prévention favorable. La jeune veuve eut à peine la force de penser confusément ces trois mots : « Oui, c'est lui!... » Ensuite, elle ne pensa plus.

Tout état violent dure peu, surtout dans les organisations vigoureuses, dont les nerfs ont la flexibilité du jonc vert. Quand notre jeune veuve rentra dans la jouissance de ses facultés normales, quatre heures du matin sonnaient aux clochers de la ville, et l'oncle Goldrige était assis à côté du lit, dans une attitude d'observation mélancolique.

Lavinia tressaillit en ouvrant les yeux; mais, reconnaissant tout de suite le vieux Goldrige, elle éprouva un sentiment de plaisir ineffable.

« Ah! c'est vous, mon oncle? dit-elle en lui tendant la main. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Depuis quelques heures, ma chère nièce, dit le vieillard assez embarrassé de sa réponse. Je me suis dit : Lavinia est peureuse dans les maisons nouvelles, je veux veiller auprès de son lit.

— Et par où êtes-vous entré, mon oncle?

— Par la porte... elle était ouverte.

— Et qui vous a dit que j'avais peur?

— Ma chambre est à côté de la tienne, Lavinia... les vieillards dorment peu ou d'un sommeil léger ; j'ai entendu tes cris .. poussés dans un rêve sans doute, et je suis venu.

— Merci, merci, mon oncle!... oui, c'est juste... j'ai eu peur... Ah! quelle leçon pour les veuves!... La nuit sera-t-elle encore longue?

— Regarde, Lavinia, voilà les premiers rayons du jour sur tes persiennes.

— Ouvrez, ouvrez, mon oncle, ouvrez mes fenêtres... faites entrer la lumière et la vie... Est-ce vous qui avez allumé ces bougies, mon oncle?

— Oui, Lavinia, ta veilleuse était éteinte, quand je suis entré ici.

— C'est juste!... elle était éteinte, dit la jeune femme en fixant sur le mur des yeux hagards, et caressant avec sa main son front, comme pour y rassembler exactement tous ses souvenirs.

— Demain tu auras un compagnon, Lavinia, dit l'oncle avec un ton facétieux; tu auras un mari jeune, un montagnard écossais qui n'a pas peur, lui, et qui te donnera son courage. Cela prouve que le métier d'une jeune femme, et surtout d'une veuve, est de se marier.

— C'est votre avis, mon oncle?

— Mais c'est l'avis de tout le monde.

— Eh bien! mon oncle, ce n'est pas le mien.

— Alors, tu te maries contre ton avis, Lavinia?

— Mon oncle, dit la jeune femme à demi levée, mon oncle, je suis veuve, et je reste veuve.

— Jusqu'à six heures du soir?

— Jusqu'à ma mort.

— Lavinia, dit l'oncle avec un éclat de rire, ma

chère nièce, tu dors encore ; ouvre donc tes yeux ; tu continues un rêve.

— Ah ! vous croyez cela, mon cher oncle ! Eh bien ! vous verrez la suite, et vous ne le croirez plus.

— Elle dort ! elle dort ! les yeux ouverts ; comme une somnambule.

— Voyez si je dors, mon oncle. Cette fleur que je touche sur mon rideau est une rose blanche et sa voisine une azaléa jaune.

— C'est vrai, ma nièce.

— Eh bien ! il est aussi vrai que je ne me marie pas.

— Tu poursuis la plaisanterie ?

— Rien de plus sérieux, mon oncle... Laissez-moi seule quelques instants, quand le soleil sera levé. Allez faire vos préparatifs de départ, et je ferai les miens.

— De départ ?

— Oui, mon oncle, de départ. Je m'explique clairement, quoique ma tête soit pleine de confusion.

— Et où vas-tu, chère nièce ?

— Je vais chez vous, mon oncle.

— Seule ?

— Non, avec vous et avec mes domestiques.

— Eh ! que dira M. Macdougall, ton mari de ce soir ?

— Il dira ce qu'il voudra, cela m'est bien égal. »

En ce moment, le soleil, ce brillant destructeur de fantômes, illumina les vitres et fit rayonner le sourire sur le visage de Lavinia.

— Mon oncle, dit la jeune veuve d'un ton résolu, en traversant le corridor, dites à ma femme de chambre de venir m'habiller tout de suite. Dans un quart d'heure vous serez prêt, n'est-ce pas ? Je compte sur vous. »

L'oncle fit une pantomime qui signifiait : Je ne comprends rien à tout ceci, mais je vais obéir aveuglément.

La toilettte du matin ne fut pas longue, car une demi-heure après cet entretien, Lavinia, sa femme de chambre, son vieux domestique et son oncle entraient dans la maison de *Sea-Road*, où M. Goldrige connut bientôt, dans un tête-à-tête, les secrets de la dernière nuit.

Cependant les ouvriers, conduits par l'intendant de Macdougall, entraient dans le jardin de la maison nuptiale, à Saint-Martin square, et envahissaient la terrasse pour la changer en vaste salle de bal. Ce travail s'accomplissait avec des précautions minutieuses, pour ne pas troubler le sommeil de Lavinia.

La maison était déjà déserte. Lavinia dormait tranquillement, dans la chambre de son oncle, à l'autre extrémité de Dublin ; et ce bienheureux repos, savouré cette fois sans remords et sans crainte, dans le calme des heures matinales, était le baume qui soulageait les nerfs et le sang après les tortures de la funèbre vision.

La salle de bal s'élevait comme par enchantement. Ses quatre faces, par imitation de l'architecture de *Grammar-School* à Birmingham, étaient du style gothique, et se couvraient de larges rosaces avec les écussons de tous les comtés. Les étoffes de Perse, de Chine, du Bengale et de Dublin se croisaient partout, avec des nuances infinies, comme les brillants nuages que le soleil couchant éclaire à l'horizon du Coromandel. Les fleurs des tropiques se courbaient en arcades à toutes les issues ; les girandoles d'argent se tordaient à tous les angles pour faire jaillir des gerbes mobiles de gaz et rallumer le jour à l'approche de la nuit.

Les passants, toujours curieux, franchissaient le seuil de la porte du jardin et suivaient les travaux avec une curiosité acharnée. Beaucoup d'invités entraient aussi pour donner quelques détails précoces à leurs familles et marquer de l'œil les meilleures places du bal. Toutes les bouches disaient : « Ah ! ce sera une fête superbe ! Ce sera bien beau ! »

L'intendant de Macdougall envoyait à chaque instant des émissaires à son maître pour l'instruire des progrès de la salle de bal. Macdougall sillonnait en voiture toutes les rues de Dublin ; il se multipliait à l'infini ; il célébrait son bonheur à toutes les oreilles ; il était roi d'Irlande ; il touchait encore la terre du bout de son pied, par vieille habitude, mais il habitait le ciel.

Dublin, de son côté, bouillonnait d'agitation. Il semblait que chaque famille de cette grande cité avait reçu sa lettre d'invitation à la fête. La Bourse faisait relâche. On voyait se pencher d'inquiétude, à tous les balcons, de jeunes femmes qui attendaient un coiffeur, une lingère, une modiste en retard. Les jeunes gens du commerce fermaient leurs comptoirs et couraient dans *Sakeville-street* pour lancer à la poste les dernières lettres d'une correspondance abrégée, et faire leur toilette de bal en pleine liberté.

A l'heure convenue, le plus beau carrosse sorti des ateliers de Milne, à Edgar-Road, s'arrêta devant l'office matrimonial du district de l'époux du jour. Macdougall, suivi de ses témoins, de ses parents, de ses amis, descendit sur le trottoir d'un pas triomphant, et monta lestement l'escalier du bonheur légal.

« Le premier au rendez-vous ! dit-il en entrant à l'office ; c'est dans l'ordre : en pareil cas le devoir de l'homme est de montrer de l'empressement ; celui de la femme est de le dissimuler. »

Le magistrat civil approuva cette sentence par un signe de tête.

On s'assit et on attendit M. Goldrige et mistress Lavinia.

Les yeux consultaient fréquemment la pendule de la salle, et des symptômes d'inquiétude se manifestaient sourdement.

Macdougall se levait souvent, prenait une pose devant un miroir, marchait vers la porte, écoutait les bruits de l'escalier; puis, s'asseyant encore, il disait en appuyant ses bras comme deux anses sur ses genoux; ce n'est pas étonnant! ce n'est pas étonnant! une toilette de mariée est une affaire d'état!

Le magistrat civil lisait les annonces d'un journal, et, par intervalles, il murmurait entre lèvres et dents des phrases dont le ton paraissait brusque. Le futur époux répondait par un sourire mêlé de consternation.

Une heure s'était écoulée, et la future épouse n'arrivait pas.

Le magistrat déposa le journal sur son bureau, et dit :

« Mais cependant il faut prendre un parti, messieurs.

— Certainement, dit Macdougall, il faut prendre un parti... Je cours moi-même au-devant de mistress Lavinia; je ne demande que cinq minutes à monsieur l'officier civil. »

L'officier civil s'inclina et dit d'un air maussade : « Nous attendrons cinq minutes. »

Macdougall partit comme un cerf relancé; il arriva en quatre élans de ses chevaux à Saint-Martin square, et sa main ébranla la porte de la maison de Lavinia sous une volée de coups de marteau.

Il n'y eut d'autre réponse que cet écho bourgeois et railleur qui vient s'établir dans les maisons dès qu'elles sont abandonnées. Macdougall regarda les fenêtres; elles étaient presque toutes ouvertes, et les rideaux jouaient au vent et s'enflaient au dehors ; mais aucune tête humaine ne paraissait aux balcons.

Macdougall doubla l'île de *Square*, et vint attaquer les mystères de la maison du côté du jardin. Là, un tableau tout différent. On aurait dit que la fête était commencée. Les musiciens préludaient sur une estrade. Les lampistes essayaient l'illumination. Les tapissiers agrafaient les étoffes. Les charpentiers donnaient leurs derniers coups de marteau. Une foule immense circulait partout; et, au milieu d'un groupe d'ouvriers, on distinguait, à son incomparable élégance, Albin de Servian qui donnait des conseils ou des ordres avec l'autorité d'un maître de maison.

Macdougall fit signe à de Servian d'approcher. « Y a-t-il longtemps que vous êtes ici dans le jardin?

— Mais oui, assez longtemps... pourquoi me faites-vous cette question?

— Pour rien, Albin... avez-vous vu sortir quelqu'un de la maison?

— Personne... Vous paraissez bien ému, Macdougall?

— En effet, je suis très-ému, dit Macdougall avec une voix rauque; il se passe en ce moment quelque chose d'extraordinaire... Suivez-moi, sortons du jardin.

— Vous m'effrayez, Macdougall!

— Suivez-moi, vous dis-je, Albin... Ici, nous pouvons causer... »

Albin croisa les bras, se recueillit, et parut écouter convulsivement le court et mystérieux récit de Macdougall.

« Eh bien! que pensez-vous de cela? dit Macdougall en finissant.

— Je pense... je pense..., dit Albin les yeux sur la terre; je pense qu'il y a là-dessous quelque diablerie de femme.

— De quelle femme? Albin.

— Je n'en sais rien, Macdougall. Je ne suis pas dans vos secrets, moi... Aujourd'hui même, ne m'est-il pas arrivé, à moi, quelque chose de ce genre?... Ceci est en intime confidence, Macdougall...

— Oh! vous savez combien je suis discret, Albin...

— Oui, Macdougall... D'ailleurs, je ne cite pas de noms propres... En deux mots, car le temps presse... j'ai une intrigue en ville...

— Vous m'avez conté cela... Miss Geraldina... celle que...

— Non, une autre... C'est une dame... une dame de la société... à peu près veuve... Son mari est à Macao. Ce matin, je vais lui présenter mes hommages; elle me ferme sa porte à bout portant. Une ligne de plus, elle me fendait le front... Les femmes sont atroces dans ces moments-là... Vous comprenez ma surprise, au premier quart d'heure... Cette conduite me paraissait inexplicable... Plus tard je l'ai expliquée très-bien. Il y avait une autre femme là-dessous... une femme déguisée en lettre anonyme. Ma future épouse, miss Geraldina, jalouse comme une panthère en robe de soie, m'avait perdu aux yeux de cette dame...

— Et comment, Albin?

— Par un moyen bien simple, Macdougall. Geraldina avait envoyé sous pli un billet fort tendre, écrit de ma main, avec la date du jour, et commençant ainsi : *Ma chère Geraldina...*

— Quel démon de femme!

— Oh! les femmes passent de l'ange au démon et du démon à l'ange avec une merveilleuse facilité. Voilà pourquoi nous les adorons.

— Albin... je réfléchis... oui... c'est cela... vous me donnez une idée... On m'a trahi!

— Ah! voilà bien votre caractère, Macdougall!

vous accusez avant les preuves. Examinez la chose avec lenteur...

— Avec lenteur, dites-vous!... Oui, comme si j'en avais le loisir!... On m'attend à l'office des mariages, Albin.

— Eh bien! laissez attendre; les marieurs sont payés pour cela.

— Oui, oui, Albin! la chose est sûre; je suis trahi!... trahi!

— Bon, voilà déjà des convives qui arrivent à votre dîner! Regardez, Macdougall... sont-ils pressés ceux-là!

— Trahi par cette infâme!...

— Là je vous arrête, Macdougall, je connais le caractère de mistress Lavinia; vous l'accusez injustement; mistress Lavinia ne vous a pas trahi.

— Eh! je ne vous parle pas de Lavinia, mon cher Albin.

— Alors c'est différent; je ne réponds pas des inconnus.

— Mon Dieu! quand on arrive d'Amérique; quand on est à la veille de se marier éternellement; quand on est trois fois millionnaire, on peut faire une sottise... il faut bien se donner quelques agréments aux derniers jours de son célibat.

— Énigme! énigme! Macdougall.

— Hélas! elle est claire pour moi, cher Albin!... Mon Dieu! ma tête brûle... je sens que la raison s'échappe de mon cerveau.

— Regardez, Macdougall, voilà de nouveaux convives qui vous arrivent... Tout votre monde entrera par la porte du jardin.

— Albin! Albin! c'est miss Cora qui m'a trahi!

— Miss Cora du Théâtre-Royal?

— Elle-même!

— Miss Cora était donc en coquetterie avec vous, Macdougall?

— Miss Cora m'a poursuivi, depuis mon retour, avec un acharnement impitoyable.

— Heureux mortel!

— Oui, Albin, en toute autre occasion, heureux mortel ..mais comprenez-vous ma faiblesse... chaque jour je rendais une visite à miss Cora...

— Je ne vois pas de mal à cela; vous n'êtes pas marié, demain vous seriez criminel.

— Ah! mon cher Albin... un homme est faible comme un enfant!

— C'est une vieille maxime, Macdougall.

— Albin, vous avez votre sang-froid, vous; ne m'abandonnez pas; venez avec moi au district... je vous ai négligé ces jours derniers. C'est un tort d'ami, ne me gardez pas rancune. Cette miss Cora me désolait, m'arrachait la raison du cerveau. J'ai négligé tous mes amis pour elle... l'infâme! »

Macdougall serra les mains d'Albin, fit avancer sa voiture, en disant : « Mon cher ami, accompagnez-moi aux bureaux de l'état civil. Allons voi quel dénoûment la fatalité doit donner à mon histoire. — Allons! » dit Albin.

En mettant le pied sur l'escalier de l'office, Macdougall tomba dans les bras d'un parent qui descendait les marches, par enjambée de quatre, et lui criait : « Elle est arrivée! elle est arrivée! On n'attend plus que vous, Macdougall. »

Macdougall répondit par un cri de joie, e Albin lui témoigna la sienne par d'énergiques serrements de main.

« Vous vous êtes croisées en route, dit Albin.

— Nous nous sommes croisés, dit Macdougall, plus essoufflé que de coutume.

— Arrivez donc, monsieur, arrivez donc; » dit l'officier marieur avec un accent de colère concentrée par la gravité de sa profession. »

Macdougall prodigua les saluts et s'inclina respectueusement devant la jeune mariée, assise au milieu de ses parents.

Selon l'usage des familles protestantes, la mariée avait le visage voilé. Sa tête pudiquement inclinée sur le sein fit un mouvement imperceptible pour saluer le futur époux.

Les parents de la mariée étaient graves comme des statues en prières.

« Nous allons commencer la cérémonie, dit l'officier. Parents et témoins, approchez-vous. »

La mariée se leva lestement, et dit à voix basse quelques paroles à l'oreille de l'officier civil, qui fit un geste de dépit et s'écria : « Mon Dieu! cela ne finira donc jamais! »

Et il ouvrit un cabinet voisin en disant :

« Monsieur Macdougall, avant la cérémonie, madame me demande la permission de vous communiquer quelque chose d'important et de secret, en particulier. Entrez ici, tous deux... Oh! nous n'en finirons pas aujourd'hui! » ajouta le magistrat en frappant la table avec son poing.

Macdougall suivit la mariée dans le cabinet, dont la porte fut fermée avec précipitation par une main habituée à fermer des portes.

La mariée saisit un bras de Macdougall, et, relevant son voile opaque, elle dit :

« Ce n'est pas l'autre... c'est moi! »

Macdougall poussa un cri intérieur, un cri de rêve, et se laissa tomber sur un fauteuil.

C'était miss Cora, l'actrice du Théâtre-Royal.

L'actrice allongea le pied droit, cambra son torse muet, pencha sa tête sur l'épaule gauche, croisa les bras sous le sein, et prenant le ton de la raillerie la mieux distillée :

« Ah! monsieur le contrebandier! dit-elle, c'est ainsi que vous fraudez la douane du Théâtre-Royal! Aujourd'hui vous n'en serez pas quitte à bon marché, foi de Cora

— Madame, dit Macdougall avec des gestes suppliants, au nom du ciel, ne me perdez pas!

— Eh! je veux vous perdre, moi! cela m'amuse. Les hommes sont singuliers; ils croient avoir le privilége exclusif de faire du mal au sexe voisin! ils jouent à la femme! Jeu comme un autre!... On ne joue pas la comédie hors du théâtre, monsieur!... entendez-vous? Les affaires du monde sont sérieuses, monsieur, je vous l'apprendrai.



— Madame, laissez-moi sortir... Qu'exigez-vous pour ma rançon?

— Oh! l'argent! toujours l'argent! Je n'exige rien, monsieur, rien... j'exige une chose légitime... »

Le doigt osseux et irrité du magistrat retentit sur la porte du cabinet, avec cette phrase : « Est-ce un jeu, monsieur Macdougall? Se moque-t-on de moi? Voulez-vous vous marier, oui ou non?

— Mêlez-vous de vos affaires! s'écria l'actrice d'une voix de soprano aigu, et laissez-nous tranquilles. »

La voix d'Albin s'infiltra dans la serrure et dit : « Mon cher Macdougall, terminez vite ce colloque; on vient de nous annoncer que les convives du festin de noces sont tous réunis dans votre jardin. »

Macdougall frappa son front et poussa un soupir déchirant.

« Macdougall, dit l'actrice, n'allez pas vous évanouir; cela ne vous réussirait pas. Quand deux douaniers de Kingstown vous ont pris en flagrant délit de contrebande, vous ne vous êtes pas évanoui : vous avez acheté un douanier.

— Qui vous a dit cela, madame?

— Le douanier qui n'a pas été acheté : il est là, dans la salle de l'office, avec sa dénonciation au criminel... Monsieur Macdougall, vous oubliez toujours quelque chose; c'est un grand défaut. »

Les deux poings du magistrat civil ébranlèrent la porte, et sa voix retentit dans un tourbillon de colère formidable.

La porte s'ouvrit, et la tête pudiquement voilée de la mariée parut, en jetant ces mots à la figure du magistrat : « Monsieur, si cela vous ennuie, partez! »

La porte se referma vivement.

Le magistrat se couvrit en signe de détresse, et il allait s'élancer sur l'escalier, lorsqu'Albin de Servian le retint, en disant avec une voix pleine d'une mélodie irrésistible :

« Monsieur, attendez encore un instant, au nom du ciel! Excusez la vivacité d'une jeune femme sans expérience. Soyez impassible comme la loi. »

Le magistrat balbutia quelques paroles et s'assit.

Les parents de Macdougall, arrivés d'Écosse avec leur naïveté montagnarde, étaient plongés dans la consternation. Albin de Servian leur prodiguait des paroles empreintes d'une ineffable douceur, et ces braves gens disaient :

« Si ce jeune homme n'avait pas arrangé l'affaire, nous allions tous coucher en prison. »

Albin se pencha sur la table matrimoniale et se mit à causer avec le magistrat.

XVI.

BAL ET FESTIN DE NOCES.

Si j'étais un des lecteurs de cette histoire, je désirerais savoir ce qui se passe, au même moment, dans le jardin de Saint-Martin square et dans la maison de l'oncle de mistress Lavinia. Il faut satisfaire ma double curiosité.

Quarante convives des deux sexes, enrichis de toilettes nuptiales, attendaient dans le jardin une foule de choses en retard qui n'arrivaient pas. On consultait beaucoup de montres; et les yeux inquiets qui venaient d'interroger les cadrans remontaient vers le ciel pour suivre, sur les franges des nuages d'été, le dernier sourire du soleil.

Le festin de noces, préparé par les soins du célèbre Landlord de Grammes-Hôtel, s'offrait à l'appétit furieux des convives sous les arbres du quinconce. Le potage de tortue, incendiaire liquide, et volcan en miniature, fumait au centre de la table, dans un cratère de vermeil, et répandait au loin les parfums épicés de Manille, de Java, de Ceylan. On allumait déjà les lanternes chinoises, ornées des initiales unies L. M., Lavinia, Macdougall. Les curieux se promettaient un effet superbe de cette illumination.

Tout était prêt pour la noce; il ne manquait à la fête que les époux.

La maison de Goldrige est à l'extrémité méridionale de Dublin, à deux milles environ du jardin où s'étalait le festin de noces. Lavinia venait de savourer ce sommeil réparateur qui suit les crises nerveuses et les guérit. Elle se levait au soleil couchant et se faisait ouvrir la porte du jardin pour s'enivrer de ces voluptés aériennes qui descendent du ciel aux heures tranquilles du soir.

Le jardin avait tous les secrets intimes qui charment les ennuis. Son gazon caressait les pieds avec cette élasticité de velours qui excite aux longues promenades; ses arbres chantaient à toutes les branches avec la voix des oiseaux; ses fontaines croisaient leurs mélodies sur la mousse et la pierre; ses immenses corbeilles offraient aux yeux, avec mille nuances, toutes ces familles adorantes, aimées d'Alphonse Karr, le poète des femmes et des fleurs.

Quand les ennuis, les chagrins, les douleurs morales ont perdu le cadre de localité qui les vit naître, ils s'évanouissent insensiblement. Si le cœur souffre, l'œil rend complices de cette souffrance tous les accessoires voisins. Il faut dépayser le mal pour arriver à la guérison, qui souvent n'est que l'oubli. En voyant d'autres arbres, d'autres fleurs, d'autres pierres, d'autres horizons, la sérénité revient à l'âme. Il semble que cette nouvelle nature, innocente de votre malheur passé, promet à votre avenir l'inaltérable complaisance de ses soins maternels.

Au reste, ceci n'est pas une vérité absolue; certaines organisations d'élite peuvent seules en faire leur profit, à l'exemple de Lavinia.

Notre belle veuve avait laissé les fiévreuses alarmes de la dernière nuit dans le sommeil de ce jour. Elle se promenait dans le jardin avec la joyeuse insouciance d'un enfant, et communiquait sa gaieté à l'oncle Goldrige, dont l'obligeance ne s'était pas démentie un instant. Surtout Lavinia s'estimait heureuse d'avoir pris une énergique résolution qui assurait à jamais la tranquillité de ses jours et de ses nuits.

Certes, il est doux d'être de moitié dans les millions d'un mari; il est doux d'être femme et d'être riche, d'échanger de viles pièces d'or sans valeur contre les adorables caprices des diamants, des dentelles, des fleurs, des étoffes, contre toutes les fantaisies qui complètent la femme, et lui donnent une auréole de rayons; mais ce bonheur est à répudier bien vite, s'il faut l'acheter par des terreurs nocturnes, même au-dessus du courage viril; s'il faut jouir du triomphe de sa divinité humaine à condition de voir surgir dans son alcôve, au coup de minuit, la hideuse forme d'un mari vengeur, squelette anguleux, voilé d'un suaire, et traînant avec lui la poussière grasse des tombeaux. Pour se délivrer de cet effroi chronique, une veuve irlandaise refuserait d'épouser le Pérou incarné en mari.

Aussi Lavinia faisait joyeusement le sacrifice de ses millions. Le riche Macdougall était oublié.

Cependant, elle venait de céder à une exigence de curiosité maligne, que les femmes et même les hommes comprendront en l'excusant. Son vieux domestique, inconnu dans le quartier de *Saint-Martin square*, avait été dépêché, muni d'instructions minutieuses, pour explorer le voisinage de la maison de noces, et recueillir tout ce qu'il verrait nécessairement de curieux, afin de le rapporter à sa maîtresse. L'oncle et la nièce riaient beaucoup de cette idée, en attendant le retour de l'envoyé.

« Nous sommes en sûreté ici, disait Lavinia; personne ne connaît l'asile où je me suis réfugiée; personne n'a le droit d'entrer dans la maison de mon oncle. La loi anglaise me protége; je ne crains rien. Je laisse passer les événements; d'ailleurs, la retraite me plaît; j'aime le monde par fantaisie. Avec vous, mon oncle, avec ce joli jardin, avec cette société d'arbres et de fleurs, je vivrai heureuse, et je ne regretterai rien. Mes nuits seront tranquilles, mes jours seront sereins. Quant à l'avenir, il sera ce qu'il voudra; nul ne peut le gouverner.

— Pourtant, ma nièce, disait Goldrige, tu t'intéresses encore un peu au monde; tu envoies un domestique aux renseignements. Tes goûts pour la retraite ne me paraissent pas encore bien établis.

— Oh! mon oncle, ceci est un enfantillage innocent! Je veux connaître le dénoûment de cette journée. Il y a un festin de noces et un bal commandés; je ris comme une folle en songeant à ces malheureux invités qui ne souperont pas et ne danseront pas. Je crois que cela n'est jamais arrivé à Dublin; qu'en dites-vous, mon oncle?

— Tout est arrivé, ma chère nièce; cependant, j'avoue que le cas est rare.

— Eh bien! quand le temps sera venu de parler, je parlerai, je conterai mon histoire, je la ferai insérer dans le *Dublin-Chronicle*. Il faut donner une bonne leçon aux veuves. Oui, maintenant je reviens à mon ancienne opinion: une femme honnête ne doit se marier qu'une seule fois. Quelle horreur de faire métier du mariage toute la vie!

— Ma nièce, tu t'aperçois que la nuit tombe, dit l'oncle en souriant avec malice, tu as peur.

— Vous êtes méchant, mon oncle... Eh bien! vous verrez si je change d'avis là-dessus. Je vous dirai la même chose demain au grand soleil... Mais vous ne croyez donc pas à la vertu d'une femme, mon oncle?

— Je crois à la vertu de toutes les femmes, ma nièce; mais je crois aussi que la vertu n'empêche pas une honnête veuve de se remarier.

— Et ensuite, vous voyez ce qui arrive...

— Et qu'arrive-t-il, ma nièce?

— Ah! ce cher oncle, il me demande ce qui arrive!

— Lavinia, je suis Irlandais, mais je ne crois pas aux fantômes.

— Pas même au mien?

— Tu l'as rêvé, ma nièce...

— Je l'ai rêvé!... Mon oncle, ne répétez pas cela, je vous en prie; vous me chasseriez de chez vous.

— Ne te fâche pas, ma chère nièce; ne t'irrite pas à propos de ton fantôme. J'approuve la détermination que tu as prise; qu'exiges-tu de plus? En voici la raison: rêve ou réalité, erreur du cerveau ou des yeux, tu as bien fait de briser ton mariage. Si c'est un véritable fantôme, tu as bien fait; si c'est un rêve, tu as encore mieux fait, parce que de pareils rêves, entretenus par les pensées du jour, deviennent chroniques, et peuvent troubler la tranquillité d'une vie entière... Suis-je raisonnable, Lavinia?

— Mais, mon oncle, ce n'est pas un rêve!

— A la bonne heure. Donne à la chose le nom que tu voudras, j'approuve tout. »

Un coup de marteau retentit dans le vestibule; Lavinia et Goldrige, dérogeant à leur dignité, s'empressèrent d'aller ouvrir la porte à leur domestique. La jeune veuve trépignait de joie en songeant aux comiques détails que lui rapportait son envoyé de retour.

Le vestibule était faiblement éclairé. La porte s'ouvrit et se referma presqu'au même instant... Lavinia poussa un cri, et s'appuya contre le mur. L'oncle ouvrit la bouche et les bras dans toutes leurs dimensions anatomiques... Albin de Servian était entré.

« C'est moi! dit-il avec sa voix la plus douce, on ne m'attendait pas à cette heure. Je conçois votre étonnement.

— Oui, bégaya l'oncle, en consultant du regard Lavinia; oui, monsieur de Servian, votre visite à cette heure nous étonne beaucoup.

— Je ne dérange personne, au moins, dit Albin... Je n'espérais pas avoir l'honneur de rencontrer ici mistress Lavinia; je venais rendre visite à M. Goldrige, et lui raconter les événements du jour... cela ne manque pas d'un certain intérêt... Cependant si ma visite désoblige, je me retire à l'instant même. »

L'oncle cherchait sa réponse dans la bouche de Lavinia et, en attendant, il hasardait quelques monosyllabes décousus.

Lavinia étendit la main droite pour lui donner une direction: elle allait montrer la porte de la rue au jeune visiteur; mais le courage lui manqua, elle montra la porte du salon, et entra la première dans l'appartement. La main droite de l'oncle suivit automatiquement le signe hospitalier de la nièce, et on quitta le vestibule.

Albin de Servian n'eut pas l'air de s'apercevoir de ces hésitations; il suivit d'un pas ferme et dégagé l'oncle Goldrige et Lavinia.

« Ma surprise a été grande, monsieur, dit la jeune femme, et, je ne vous le cache pas, ce n'est pas vous que nous attendions. »

Et elle traversa le salon pour entrer au jardin.

« Madame, dit Albin en s'arrêtant sur le seuil de la porte du jardin, dans une attitude charmante et respectueuse, je vous prie de recevoir mes hommages; Dieu me préserve d'être importun, dans cette maison surtout. Permettez-moi seulement, madame, d'échanger quelques paroles avec M. Goldrige, c'est l'unique but de ma visite.

— Si vous demandez un entretien particulier, dit Lavinia, je vais vous laisser dans ce jardin, mon oncle et vous, monsieur de Servian ; si vous pouvez parler devant témoin, je resterai dans votre société.

— Je n'ai rien de confidentiel à dire, madame. »

Lavinia fit le signe qui dit : Eh bien ! parlez, nous vous écoutons.

Nos trois personnages se promenaient sur la terrasse du jardin. L'ombre des arbres et l'ombre de la nuit dissimulaient fort heureusement les diverses expressions qui, dans cette rencontre imprévue, devaient contracter le visage de Lavinia.

Albin de Servian était en toilette de bal ; sa silhouette se dessinait même dans le clair-obscur avec une suprême élégance, et dans tous les bruits charmants que le jardin écoutait à cette heure, il n'y en avait pas de plus doux que le son de sa voix.

« Madame, dit-il, je respecte et j'ignore les motifs qui vous ont rendu aujourd'hui la liberté du veuvage ; vous aviez un dernier jour de volonté pour régler votre existence à votre guise, et vous avez saisi au vol ce jour, car le lendemain n'avait plus à vous donner que des regrets et des chaînes. Il est impossible de mieux ménager son temps. J'approuvai le mariage, j'approuve la rupture. Tout ce qu'une jeune et jolie femme accomplit à propos est respectable et bien fait. Madame — ajouta le jeune homme avec un accent plein d'une émotion ravissante, — personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur, et je viens vous en donner une preuve modeste. Ce que je venais dire à votre oncle, je puis le dire à vous, grâce à votre bienveillant accueil de ce soir. Soyez sans inquiétude sur l'issue de la détermination violente que vous avez prise. Tout va bien à cette heure ; demain tout ira mieux...

— Expliquez-vous ! expliquez-vous ! dit la jeune femme avec un empressement mal déguisé ; que fait-on à *Saint-Martin square?* »

Albin ouvrait la bouche pour répondre, lorsque le domestique envoyé aux renseignements entra dans le jardin.

« Vous pouvez parler tout haut, lui dit Lavinia ; dites-nous ce que vous avez vu. Excusez-moi, monsieur de Servian, si je vous interromps... Nous aurons le temps de causer ensuite.

— Madame, dit le domestique, je me suis mêlé à la foule qui entoure la maison de la fête. Quand j'ai entendu crier : Voici les époux ! voici les époux ! je me suis glissé jusque sur le trottoir, devant la porte, et j'ai vu descendre de voiture M. Macdougall et la mariée ; ils paraissaient fort contents l'un de l'autre, et le peuple criait *hourah* pour monsieur et mistress Macdougall !

— Mon bon vieux serviteur, dit Lavinia avec un éclat de rire fou, vous vous acquittez à merveille des commissions que je vous donne... Voilà un messager intelligent ! N'importe ! merci, merci... une autre fois vous verrez mieux et vous entendrez mieux.

— Mais j'ai très-bien vu, madame, dit le serviteur ; j'ai très-bien entendu.

— Je vous crois, je vous crois... voilà bien les serviteurs anciens, monsieur de Servian, dit Lavinia, en se tournant vers le jeune homme pour lui parler bas. — Il soutiendrait cela jusqu'à demain, ce brave homme !

— Et il aurait raison, dit froidement Albin.

— Comment, il aurait raison ! s'écria la jeune femme avec un accent impossible à noter ; vous aussi, monsieur de Servian, vous me soutiendrez que la mariée vient d'entrer à *Saint-Martin square*, dans la maison de M. Macdougall ?

— Certainement, je le soutiendrai, dit Albin avec un léger sourire.

— Oh ! ceci est trop fort, monsieur de Servian !

— Mistress Lavinia, veuillez bien faire retirer ce domestique et même votre oncle, et je vous expliquerai cette énigme... J'ai bien d'autres choses à vous expliquer. »

Un instant après, Lavinia et Albin étaient seuls sur la terrasse du jardin. L'oncle s'était assis sur la porte extérieure de la salle-basse, dans une attitude de surveillant.

Albin fit alors le récit de l'aventure de l'actrice miss Cora, et termina ainsi : « Macdougall se trouvait donc dans une situation fort critique. Le magistrat civil était arrivé au comble de l'irritation ; il céda violemment à son dernier accès d'impatience, et abandonna l'office des mariages. C'est alors que j'ai cru devoir donner à Macdougall un conseil qui arrangeait tout, du moins pour le moment, et c'était l'essentiel. L'employé subalterne de la douane de Kingstown a reçu sur-le-champ une gratification de mille livres. Miss Cora, en toilette de mariée, a pris place dans la voiture à côté de Macdougall, après avoir obtenu devant quatre témoins, moi compris, une bonne promesse de mariage. A cette condition, soutenue encore d'un cadeau préalable de quatre mille livres, l'actrice consentit à passer la nuit dans la maison de *Saint-Martin square*, avec toute sa famille, et sans se montrer au festin et au bal qui doit se prolonger jusqu'au jour. En ce moment on est à table, et Macdougall a déjà fait dire à tous les invités que madame, ayant été saisie d'une indisposition subite, ne pourra paraître au bal

— Quelle horreur ! dit Lavinia en croisant ses mains et les élevant sur la tête, et j'allais épouser un pareil homme, moi !

— Écoutez encore, madame, et vous excuserez mieux ce que vous pouvez regarder comme une trahison faite par moi à l'amitié en ce moment. Lorsque

Macdougall est descendu de ses montagnes, il était pauvre et affamé d'or; il exploita ma crédule inexpérience. J'étais bien novice alors, et lui bien rusé. Je lui confiai presque toute ma fortune; avec ces éléments d'emprunt il a bâti la sienne. Le bonheur ou, pour mieux dire, l'adresse l'ont favorisé; j'étais, moi, en péril de ruine totale, et lui ne risquait que mon argent. Cependant je dois dire, car il faut être juste, que tout ce qu'il m'a emprunté m'a été rendu. Il a continué depuis à m'appeler son ami, et vous voyez, madame, que cette amitié a failli me coûter fort cher. Il était fort tard quand j'ai ouvert les yeux, mais je ne les ai plus fermés. Ma vie intelligente date de votre sommeil de Fullerton; cette vie je vous la dois, madame; elle sera toujours à vous.

— A moi, monsieur de Servian, dit la jeune femme avec un accent railleur, vous osez dire cela, monsieur, quand vous allez vous marier, comme M. Macdougall, avec une femme de théâtre!

— Cela est faux, madame. C'est une fable que j'ai contée à Macdougall et qu'il vous a redite.

— Et pourqui cette invention, monsieur de Servian?

— Elle entrait dans mes plans, madame. »

Il y eut un long silence. Albin et Lavinia marchaient sur la même ligne, les yeux baissés. Lorsque l'entretien devient embarrassant pour deux interlocuteurs qui se complaisent dans un tête-à-tête, la promenade silencieuse est une excellente ressource: on peut même la prolonger à l'infini, si l'inspiration secourable n'arrive pas.

XVII.

LES AVEUX.

Albin subissait les angoisses du criminel qui veut soulager sa conscience par un aveu et ne trouve pas de formule lénitive pour amener le début de sa confession. Renonçant à découvrir l'impossible, il renoua brusquement ainsi l'entretien:

« Me permettez-vous, madame, de vous demander votre avis sur un cas fort singulier dont les papiers publics parlaient l'autre jour?

— Voyons, monsieur de Servian.

— Un jeune homme adorait une femme, une femme divine comme ces étoiles n'en éclairent qu'une seule en ce moment. L'amour était tout d'un côté; il y avait de l'autre une amitié affectueuse, bien peu de chose, comme vous voyez.

— Je ne vois pas cela, monsieur de Servian.

— Dieu me garde de l'amitié d'une femme que j'aimerais. C'est mon opinion, madame. Au reste, il ne s'agit pas de cela. Le jeune homme avait un rival, sinon aimé, du moins sur le point de l'être: un soir, au retour de la chasse, il aperçut dans la grande allée de son château cet heureux rival aux genoux de la femme aimée: il avait une arme dans ses mains, il fit feu, et la femme tomba toute couverte de sang. On l'arrêta, on le jugea, on le condamna. Comme il n'y avait pas de préméditation, il n'y eut pas de peine de mort. La femme survécut à sa blessure, et maintenant, mistress Lavinia, je vous prie de me dire ce qui est advenu?

— Mais quel étrange conte me faites-vous là, monsieur de Servian?

— Au nom du ciel, madame, répondez à ma question.

— Veuillez bien me dire, monsieur de Servian, quel rapport existe entre cet assassinat et les aventures d'aujourd'hui?

— Au nom du ciel, madame, répondez à ma question?... Si votre oncle n'avait pas les yeux sur moi, je vous ferais cette question à genoux.

— Allons, puisque cela vous tient au cœur, monsieur de Servian, je vais essayer de vous satisfaire.

— La femme blessée d'une balle est guérie; elle avait une amitié affectueuse pour l'un et certain penchant équivoque pour l'autre... Qu'est-il arrivé?

— Laissez-moi réfléchir un instant, monsieur de Servian ..Si cette femme avait une imagination vive, un cœur exalté, une fibre romanesque; elle a aimé son assassin après l'assassinat.

— Vous l'avez deviné, dit Albin en applaudissant avec ses mains. Bravo! mistress Lavinia. Oui, elle l'a aimé; elle l'a consolé dans sa prison; elle veut consacrer sa vie à demander la grâce de son assassin; et elle l'épousera.

— Cela ne m'étonne point, monsieur de Servian... Maintenant je vous ai obéi; j'ai répondu à votre question, et j'ai même été assez heureuse pour vous donner la réponse attendue. Soyez obéissant, à votre tour, et expliquez-moi l'énigme de cette question.

— Madame, je ne vous demande pas de m'aimer, dit Albin avec une voix d'un timbre inouï; mais je vous conjure de me pardonner...

— De vous pardonner? dit Lavinia, émue vaguement jusqu'au fond de l'âme; et quel crime avez-vous donc commis?

— Madame, la nuit dernière, la fatalité m'a poussé à une action criminelle... j'ai été votre assassin. »

L'ombre de la nuit voila une pâleur mortelle sur le visage de la jeune femme... Elle fit un sourire faux et bégaya ces paroles:

« Mon assassin!... ah... quelle étrange plaisanterie!... monsieur...

— Lavinia! Lavinia! Lavinia! dit Albin avec la voix du fantôme. »

Lavinia fut saisie d'une convulsion nerveuse et se suspendit un instant au bras d'Albin.

« Cela vous explique tout, madame, dit Albin en tremblant; vous alliez vous perdre, j'ai voulu vous sauver; j'allais mourir, j'ai voulu me sauver. Un homme qui est mon esclave, Luke O'Farrell, a servi tous mes projets; il a ravagé la maison de Phœnix-Park. Il a été avec mon or l'acquéreur et le vendeur de la maison de *Saint-Martin square*, où tout a été disposé pour les apparitions de la nuit dernière. Luke O'Farrell a suivi tous vos pas; je savais que vous aviez cherché un asile chez votre oncle, ce soir; et je suis venu pour recevoir votre mépris ou mon pardon, ma vie ou ma mort. Mais j'aurais mieux aimé mourir à la fin de ce jour que vous abandonner une seconde fois aux terreurs d'une autre nuit. Il m'en a trop coûté la première! Maintenant, madame, je mets à vos pieds un amour digne de toute votre haine ou de toute votre bonté. »

Tous les sentiments, enfouis dans le trésor du cœur, avaient agité Lavinia : elle jeta un regard rapide sur Albin de Servian, et vit poindre des larmes dans ses yeux noirs et lumineux. D'une voix presque éteinte, elle bégaya ces mots :

« Monsieur, vous avez fait une action horrible... et indigne de pardon... indigne... retirez-vous.

— C'est bien! madame; c'est bien! votre sentence est juste... et je sais ce que je dois faire demain pour expier mon horrible action... je me retire... »

Albin salua respectueusement, et marcha vers la porte du jardin, où était assis M. Goldrige. Lavinia continua sa promenade sur la terrasse, sans regarder du côté de la maison.

« Eh bien! dit Goldrige sur un ton gaiement familier, vous nous quittez, monsieur de Servian; vous partez à la plus belle heure du soir? Nous jouissons ici d'une fraîcheur délicieuse; puis, — baissant la voix, et montrant Lavinia dans le lointain, il ajouta : — Quelle tête! quelle femme! a-t-on jamais vu rien de pareil? Rompre un mariage de cette façon! et si on savait pourquoi? .. Ah!... elle ne vous a rien dit en confidence?

— Rien, monsieur Goldrige, dit Albin, sans penser à ce qu'il disait.

— Alors, je ne vous dis rien .. mais plus tard, nous parlerons... Vous verrez, c'est une comédie.

— Bonne nuit, monsieur Goldrige... »

Albin serra la main de l'oncle, et fit un pas dans le salon ; au même instant il entendit une voix mal affermie, qui disait : « Monsieur de Servian, un dernier mot, s'il vous plaît. »

Il traversa la terrasse et reprit auprès de Lavinia sa première position.

« Il me semble, lui dit la jeune femme, que vous avez mis une menace dans votre dernière phrase, là, tout à l'heure, avec moi.

— C'est une erreur, madame, je n'ai menacé personne, pas même moi. D'autres vous diraient qu'ils vont se porter à un acte violent de désespoir, à un suicide; moi, je ne voudrais pas gagner votre bienveillance à ce prix. Voici l'expiation de ma faute; c'est la peine du damné que je m'impose : demain je quitte Dublin; j'irai où va le premier vaisseau qui partira; je vous aimerai toujours, et je ne vous verrai plus. Macdougall sera plus heureux, il vous oubliera sans peine, car il ne vous a jamais aimée.

— C'est bien, monsieur, dit Lavinia en saluant, voilà tout ce que je voulais savoir.

— Madame, dit Albin d'une voix faible et déchirante, vous avez tout demandé?

— Oui, monsieur, tout. »

On se sépara une seconde fois, et Albin de Servian ne fut plus rappelé.

Avoir fait jouer tous les ressorts de l'intelligence, avoir usé de tous les moyens permis et non permis pour conquérir une femme, et la perdre sans retour! C'était accablant!

L'infortuné jeune homme traversa la ville à pied pour se rendre à sa maison, et y passer une dernière nuit. A Saint-Martin square il entendit l'orchestre du bal, et souriait avec amertume en songeant à ce qu'on appelle les joies du monde. On disait parmi le peuple : « C'est un mariage d'amour; la jeune mariée est folle de son époux, qui est le plus bel homme de Dublin et le plus riche. Après la signature du contrat, elle s'est évanouie de joie, et les médecins lui ont défendu d'assister au repas de noces et au bal. Si j'étais le mari, je ferais finir le bal, parce que cette pauvre femme a trop de bruit dans sa maison, elle a besoin de repos. »

Les histoires dont parle le monde sont toutes arrangées de cette façon.

Lavinia s'était retirée dans sa chambre, non pas pour dormir, mais pour penser. Sa longue veille fut un long combat intérieur de résolutions contradictoires; elle formait des plans et les brisait autant de fois que l'aiguille franchit une minute sur le cadran. Deux voix plaidaient au fond de son âme : l'une disait toujours : « Ce jeune homme a commis un crime sans nom, il faut lui donner toute ma haine; » l'autre disait : « Albin de Servian s'est élevé jusqu'à l'héroïsme de la passion; il faut lui rendre tout mon amour. »

Quand le jour parut, après une nuit mortelle, l'une de ces deux voix avait triomphé.

Le plus complaisant des oncles reçut à son lever des instructions et des confidences minutieuses données avec une exacte précision. Il quitta son domicile de *Sea-Road*, et entra dans la ville pour recueillir des renseignements aux meilleures sources. Il apprit que le bal avait duré toute la nuit, et qu'à la pointe du jour Macdougall était parti en chaise de poste avec la prétendue mariée pour Kingstown. Il apprit aussi que le mariage de l'actrice miss Geral-

dina et d'Albin de Servian était une fable, attendu que miss Geraldina était une dame mariée depuis deux ans avec un jeune-premier du théâtre de *Hay-Market*.

Alors, conformément à ses instructions, M. Goldrige se rendit chez Albin de Servian.

Le jeune homme faisait activement ses préparatifs de départ. Après les premières civilités, M. Goldrige, invité à prendre un siége, dit :

« Monsieur de Servian, c'est la seconde fois que je viens dans cette maison; la première, vous étiez bien malade.

— La seconde, je suis mort, interrompit Albin d'une voix sourde.

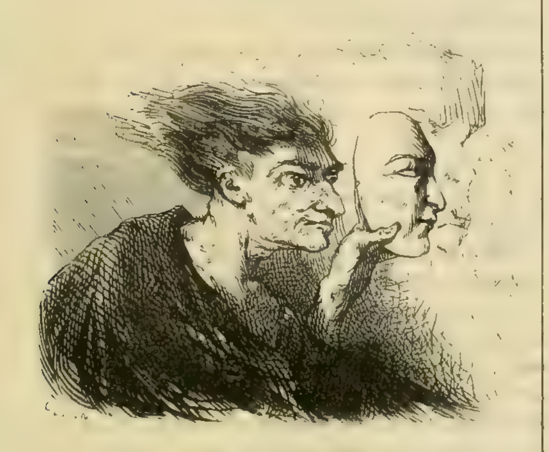
— Ce n'est pas ce que j'allais dire, poursuivit Goldrige; et vous allez voir que vous vous trompez...

— Monsieur Goldrige, dit Servian avec brusquerie, vous ignorez tout ce qui se passe, ainsi...

— Je sais tout, au contraire, monsieur de Servian. Lavinia m'a tout dit; elle ne me fait ses confidences intimes qu'à la dernière extrémité.

— Vous savez tout? dit Albin en fixant des yeux démesurés sur son interlocuteur. Vous savez tout, et vous venez chez moi avec cette physionomie amicale!

— Et que voulez-vous, dit l'oncle en riant; je suis le plus tolérant des oncles de comédie. J'ai eu mes folies de jeunesse aussi, et j'ai le bon sens de m'en souvenir devant les jeunes gens. Il est vrai que vous avez abusé de la folie, vous, mon cher Albin; mais c'est un peu la faute de Lavinia; je suis juste. C'est elle qui vous a mis les armes à la main avec sa passion nerveuse pour les fantômes d'*Hamlet*, de *Macbeth*, et tous les fantômes possibles et surtout impossibles...



— Alors, c'est mon pardon que vous m'apportez, monsieur Goldrige? dit Albin avec un sourire de résurrection.

— Je vous apporte mieux que cela, mon cher neveu. »

Et Goldrige tendit les deux mains au jeune homme, qui poussa un cri de joie à faire trembler la maison.

Albin garda ensuite un long silence, mais tout son corps parlait avec une expression délirante, qui remplaçait avantageusement la voix.

« Modérez-vous, asseyez-vous, mon cher Albin, dit l'oncle après une pause. Recevez donc le bonheur avec tranquillité, comme vous avez reçu le malheur.

— Je veux la voir! je veux la voir! monsieur Goldrige, pas un mot de plus, au nom du ciel, sortons.

— Oh! vous ne la verrez pas aujourd'hui ni demain, mon cher neveu; je veux ménager ma nièce, moi, et vous serez raisonnable, vous, à votre tour... Je vous servirai d'ambassadeur à tous deux. J'ai plein pouvoir pour arranger l'affaire à la satisfaction commune. Écoutez, mon cher Albin, les mariages n'éprouvent aucun obstacle entre un homme de trente-quatre ans et une femme de vingt-huit. Vous n'avez ni père ni mère à consulter; vous vous donnez à vous-même votre consentement, et tout est terminé, si le prêtre vous a donné sa bénédiction.

— Oui, oui, oui, dit Albin exalté et serrant les mains de Goldrige.

— Mais écoutez encore, mon cher Albin, il y a des convenances à observer...

— Sans doute, il y a des convenances à observer...

— Il y a des ménagements à prendre pour le monde...

— C'est juste, pour le monde...

— Laissez-moi donc parler, mon cher Albin...

— A quoi bon parler, monsieur Goldrige? Tout cela est inutile. Nous sommes mariés.

— C'est ce qui vous trompe, mon cher neveu. Vous n'êtes pas mariés... Ah! que les oncles ont raison d'exister!... Vous ne pouvez pas vous marier à Dublin... Comprenez-vous, mon cher neveu?...

— Eh bien! nous nous marierons ailleurs. On se marie partout.

— Voilà donc ce qu'il faut régler.

— Réglons.

— Mon cher Albin, nous partirons pour l'Italie, ma nièce et moi, et vous vous marierez à Florence, où mon frère et ma sœur sont fixés depuis quinze ans. Nous serons en famille.

— Et quand partirez-vous, monsieur Goldrige?

— Dans trois jours, Albin.

— Et que ferai-je pendant ces trois siècles?

— Je viendrai vous rendre deux visites, le matin et le soir, et nous parlerons de Lavinia... Acceptez-vous ces conditions?

— Mon oncle, j'accepterais la mort si elle me venait de Lavinia.

— Vous acceptez donc la vie avec elle ?

— Partez vite, quittez-moi, mon oncle; partez vite pour faire avancer les trois jours. »

COURT ÉPILOGUE.

En 1835, dans une fête au village de la *Loggia*, chez madame Catalani, en Toscane, on me montra dans un quadrille le comte et la comtesse de Servian : ils étaient dans leur soleil de miel et leur bonheur réconciliait beaucoup d'hérétiques avec le mariage. A la même époque, tous les soirs, au coup de minuit, au palais de la noble comtesse Lipona, l'ex-reine de Naples, on psalmodiait des histoires de revenants; et une invitation auguste m'accordait souvent l'honneur d'être l'historien de tous les fantômes. Après deux mois de ces contes nocturnes, j'avais épuisé mon répertoire, assez riche pourtant. Un matin le comte de Servian me communiqua son aventure de Dublin, et c'est par elle que je terminai mon cours de fantasmagorie. Dix ans après, le mois dernier, à Paris, j'ai revu, au Salon, le comte de Servian et sa femme. Ils ont conservé la même jeunesse et le même bonheur. La comtesse tenait par la main une charmante demoiselle de six ans, portrait en miniature de la mère : c'est le plus beau produit de race croisée humaine qui se puisse voir. M. de Servian, dont le véritable nom n'a que trois lettres de plus, a lu cette histoire en manuscrit et en a autorisé la publication.

L'actrice miss Cora, qui devait son mariage avec Macdougall à l'intervention artificieuse d'Albin, lui a envoyé ses actions de grâces dans une lettre datée de Calcutta.

MÉRY.





HISTOIRE

DU ROI BEDREDDIN-LOLO ET DE SON VIZIR ATALMULC.

CONTE TRADUIT DU PERSAN.



La ville de Damas est une des plus peuplées et des plus florissantes de l'Orient; les voyageurs et les caravanes arrivent de tous les pays du monde dans cette capitale d'un riche royaume. Ses souverains ont le titre de princes des croyants, et leur personne est sacrée.

Bedreddin-Lolo, roi de Damas, avait pour grand-vizir un homme de bien, à ce que rapporte l'histoire de son temps. Ce ministre, qui se nommait Atalmulc (présent fait au royaume), était digne du beau nom qu'il portait : il avait un zèle infatigable pour le service du roi, une vigilance qu'on ne pouvait tromper, un génie pénétrant et fort étendu, et avec cela un désintéressement que tous les peuples admiraient; mais il fut surnommé le vizir triste, parce qu'il paraissait ordinairement plongé dans une profonde mélancolie; il était toujours sérieux, quelque action qu'il vît faire à la cour, et il ne riait jamais, quelque plaisante chose qu'on pût dire devant lui.

Un jour le roi entretenait ce vizir et Seyd-Elmulouk, son favori; et leur contait, en riant de tout son cœur, les tribulations suivantes arrivées à un vieil avare.

LES DEUX PANTOUFLES.

« Il y avait à Bagdad un marchand nommé Abou-Cassem-Tambouri, fort célèbre par son avarice. Quoiqu'il fût très-riche, ses habits n'étaient que piè-

ces et morceaux : son turban, d'une toile grossière, était si sale que l'on ne pouvait plus en distinguer la couleur ; mais de tout son habillement ses pantoufles étaient ce qui méritait le plus l'attention des curieux : les semelles étaient armées de gros clous, les empeignes étaient toutes rapiécetées. Jamais le fameux navire Argo n'eut tant de pièces, et depuis dix ans qu'elles étaient pantoufles, les plus habiles savetiers de Bagdad avaient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étaient même devenues si pesantes, qu'elles avaient passé en proverbe, et lorsque l'on voulait exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Cassem étaient toujours l'objet de comparaison.

» Un jour ce négociant se promenant dans le grand bazar de la ville, on lui proposa d'acheter une partie considérable de cristal ; il conclut le marché parce qu'il était avantageux : ayant appris, quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avait pour toute ressource de l'eau de rose à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme et lui acheta son eau de rose pour la moitié de sa valeur ; cette excellente affaire l'avait mis de belle humeur : au lieu de donner un grand festin, selon l'usage des négociants de l'Orient qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain où il n'avait pas été depuis longtemps.

» Comme il ôtait ses habits, un de ses amis, ou du moins qu'il prenait pour tel (car les avares en ont rarement), lui dit que ses pantoufles le rendaient la fable de toute la ville et qu'il devrait bien en acheter d'autres. — J'y songe depuis longtemps, répondit Cassem ; mais enfin elles ne sont pas si délabrées qu'elles ne puissent encore servir. Tout en causant, il fut déshabillé et entra dans l'étuve.

» Pendant qu'il se lavait, le cadi de Bagdad vint aussi se baigner. Cassem, étant sorti avant le juge, passa dans la première pièce ; il reprit ses habits et chercha en vain ses pantoufles : une chaussure neuve étant à la place de la sienne, notre avare, persuadé, parce qu'il le désirait, que c'était un présent de celui qui l'avait si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnent le chagrin d'en acheter d'autres, et sort du bain plein de joie.

» Quand le cadi se fut baigné, ses esclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur maître ; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure, qui fut aussitôt reconnue pour celle de Cassem : les huissiers courent après le prétendu filou et le ramènent saisi du vol ; le cadi, après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en prison. Il fallut financer pour sortir des griffes de la justice ; et, comme Cassem passait pour être aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

» De retour chez lui, l'affligé Cassem jette de dépit ses pantoufles dans le Tigre, qui coulait sous ses fenêtres ; quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, y trouvèrent les pantoufles de Cassem. Les clous dont elles étaient garnies avaient brisé les mailles du filet.

» Les pêcheurs, indignés contre Cassem et contre ses pantoufles, imaginèrent de les jeter dans son logis par les fenêtres qu'il avait laissées ouvertes. Les pantoufles, lancées avec force, atteignirent les flacons qui étaient sur les corniches et les renversèrent : les bouteilles furent fracassées et l'eau de rose fut perdue.

» On se figurera, si l'on peut, la douleur de Cassem à la vue de tant de désordre. — Maudites pantoufles, s'écria-t-il en s'arrachant la barbe, vous ne me causerez plus de dommage ! Il dit, et, prenant une bêche, il fit un trou dans son jardin pour y enfouir ses savates.

» Un de ses voisins, qui lui en voulait depuis longtemps, l'aperçut remuant la terre ; il court aussitôt avertir le gouverneur que Cassem a déterré un trésor dans son jardin : il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avait point trouvé de trésor, qu'il avait seulement voulu enfouir ses pantoufles, le gouverneur avait compté sur de l'argent, et l'affligé Cassem n'obtint la liberté que pour une fort grosse somme.

» Notre homme désespéré, donnant ses pantoufles au diable de bon cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyait pour le coup qu'il n'en entendrait plus parler ; mais le diable, qui n'était pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles tout justement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accourent pour réparer le dommage ; ils trouvent et portent au gouverneur la chaussure de Cassem, déclarant qu'il avait fait tout le mal.

» Le malheureux maître des pantoufles est remis en prison et est condamné à une amende plus forte que les deux autres : le gouverneur qui avait puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, lui rendit fidèlement ses précieuses pantoufles. Cassem, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avaient causés, résolut de les brûler ; comme elles étaient imbibées d'eau, il les exposa aux rayons du soleil sur la terrasse de la maison.

» Mais la fortune n'avait pas encore épuisé tous ses traits contre lui, et le dernier qu'elle lui réservait était le plus cruel de tous. Un chien d'un voisin aperçut les pantoufles : il s'élance de la terrasse de son maître sur celle de notre avare, il prend dans sa gueule une des pantoufles, et, en jouant, la lâche dans la rue ; la funeste savate tombe directement sur la tête d'une femme enceinte qui passait devant la maison. La peur et la violence du coup occasionnèrent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au cadi, et Cassem est con-

damné à payer une amende proportionnée au malheur dont il est la cause.

» Il retourne chez lui, et prenant ses deux pantoufles dans ses mains : — Seigneur, dit-il au cadi avec une véhémence qui fit rire le juge, voilà l'instrument fatal de toutes mes peines; ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté, daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasionneront sans doute encore. Le cadi ne put pas lui refuser sa demande, et Cassem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles. »

Le vizir l'écouta si sérieusement, que Bedreddin en fut choqué. « Atalmulc, lui dit-il, vous êtes d'un étrange caractère, vous avez toujours l'air sombre et triste ; depuis dix ans que vous êtes à moi, je n'ai jamais vu paraître sur votre visage la moindre impression de joie. — Seigneur, répondit le vizir, Votre Majesté ne doit pas s'en étonner : chacun a ses peines, il n'est point d'homme sur la terre qui soit exempt de chagrin. — Votre réponse n'est pas juste, répliqua le roi ; parce que vous avez sans doute quelque secret déplaisir, est-ce à dire pour cela que tous les hommes en doivent avoir aussi ? Croyez-vous de bonne foi ce que vous dites ? — Oui, seigneur, repartit Atalmulc, telle est la condition des enfants d'Adam; notre cœur ne saurait jouir d'une entière satisfaction ; jugez des autres par vous-même, sire ; Votre Majesté est-elle parfaitement contente ? — Oh ! pour moi, s'écria Bedreddin, je ne puis l'être : j'ai des ennemis sur les bras, je suis chargé du poids d'un empire, mille soins partagent mes esprits et troublent le repos de ma vie ; mais je suis persuadé qu'il y a dans le monde une infinité de particuliers dont les jours heureux coulent dans des plaisirs qui ne sont mêlés d'aucune amertume. »

LE VIZIR ATALMULC ET LA PRINCESSE ZÉLICA.

Le vizir Atalmulc soutenait toujours ce qu'il avait avancé ; de sorte que le roi, le voyant fort attaché à son opinion, lui dit : « Si personne n'est exempt de chagrin, tout le monde du moins n'est pas, comme vous, possédé de son affliction : vous me donnez, je l'avoue, une vive curiosité de savoir ce qui vous rend si rêveur et si triste; apprenez-moi pourquoi vous êtes si insensible aux ris, qui font les plus doux charmes de la société ? — Je vais vous obéir, seigneur, répondit le vizir, et vous découvrir la cause de mes secrets ennuis en vous racontant l'histoire de ma vie.

« Je suis fils unique d'un riche joaillier de Bagdad. Mon père, qui se nommait Cogia Abdallah, n'épargna rien pour mon éducation : il me donna, presque dès mon enfance, des maîtres qui m'enseignèrent diverses sortes de sciences, comme la philosophie, le droit, la théologie, et surtout il me fit apprendre toutes les langues différentes qui se parlent dans l'Asie, afin que, si je parcourais un jour cette partie du monde, cela me pût être utile dans mes voyages.

» J'aimais naturellement le plaisir et la dépense ; mon père s'en aperçut avec douleur ; il tâcha même, par de sages remontrances, de détruire en moi ce penchant ; mais quelles impressions peuvent faire sur un fils libertin les discours sensés d'un père ? J'écoutais sans attention ceux d'Abdallah, ou je les imputais aux chagrins de la vieillesse. Un jour que je me promenais avec lui dans le jardin de notre maison et qu'il blâmait ma conduite à son ordinaire, il me dit : — O mon fils ! j'ai remarqué jusqu'ici que mes réprimandes n'ont fait que te fatiguer ; mais tu seras bientôt débarrassé d'un censeur importun ; l'ange de la mort n'est pas éloigné de moi ; je vais descendre dans l'abîme de l'éternité et te laisser de grandes richesses : prends garde d'en faire un mauvais usage, ou du moins, si tu es assez malheureux pour les dissiper follement, ne manque pas d'avoir recours à cet arbre que tu vois au milieu de ce jardin ; attache à une de ses branches un cordeau funeste, et préviens par là tous les maux qui accompagnent la pauvreté.

» Il mourut effectivement peu de temps après, comme il l'avait prédit. Je lui fis de superbes funérailles et pris ensuite possession de tous ses biens. J'en trouvai une si prodigieuse quantité, que je crus pouvoir impunément me livrer au penchant que j'avais pour le plaisir. Je grossis le nombre de mes domestiques, j'attirai chez moi tous les jeunes gens de la ville, je tins table ouverte et me jetai dans toutes sortes de débauches ; de manière qu'insensiblement je mangeai mon patrimoine ; mes amis m'abandonnèrent aussitôt, et tous mes domestiques me quittèrent l'un après l'autre. Quel changement dans ma fortune ! mon courage en fut abattu : je me ressouvins alors, mais trop tard, des dernières paroles de mon père. Que je suis bien digne de la situation où je me trouve, disais-je ; pourquoi n'ai-je pas profité des conseils d'Abdallah ? Ce n'était pas sans raison qu'il me recommandait de ménager mon bien : est-il un état plus affreux que celui d'un homme qui sent la nécessité après avoir connu l'abondance ? Ah ! du moins je ne négligerai pas tous ses avis ; je n'ai point oublié qu'il me conseilla de terminer moi-même mon destin si je tombais dans la misère ; j'y suis tombé, je veux suivre ce conseil, qui n'est pas moins judicieux que l'autre ; car enfin, quand j'aurai vendu ma maison, la seule chose qui me reste et qui ne suffira tout au plus qu'à me nourrir quelques années, que faudra-t-il que je devienne ? Je serai réduit à demander l'aumône, ou à mourir de faim : quelle alternative ! il vaut mieux que je me pende tout à l'heure ; je ne saurais trop tôt affranchir mon esprit de ces idées cruelles.

» En disant cela, j'allai acheter un cordeau, j'entrai dans mon jardin et m'approchai de l'arbre que mon père m'avait marqué et qui me parut en effet fort propre pour mon dessein. Je mis au pied de cet arbre deux grosses pierres, sur lesquelles étant monté, je levai les bras pour attacher à une grosse branche la corde par un bout; je fis de l'autre un nœud coulant que je me passai au cou, ensuite je m'élançai en l'air de dessus les deux pierres. Le nœud coulant, que j'avais très-bien fait, allait m'étrangler, lorsque la branche où le cordeau fatal était attaché, cédant au poids qui l'entraînait, se détacha du tronc, auquel elle ne tenait que faiblement, et tomba avec moi.

» Je fus d'abord très-mortifié d'avoir fait un effort inutile pour me pendre; mais en regardant la branche qui avait si mal servi mon désespoir, je m'aperçus avec surprise qu'il en sortait quelques diamants et qu'elle était creuse, aussi bien que le tronc de l'arbre. Je courus chercher une hache dans la maison et je coupai l'arbre, que je trouvai plein de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses; j'ôtai vite de mon cou le nœud coulant et passai du désespoir à la joie la plus vive.

» Au lieu de m'abandonner au plaisir et de vivre comme auparavant, je résolus d'embrasser la profession de mon père. Je me connaissais bien en pierreries, et j'avais lieu d'espérer que je ne ferais point mal mes affaires; je m'associai avec deux marchands joailliers de Bagdad, qui avaient été amis d'Abdallah et qui devaient aller trafiquer à Ormus. Nous nous rendîmes tous trois à Basra, nous y affrétâmes un vaisseau, et nous nous embarquâmes sur le golfe qui porte le nom de cette ville.

» Nous vivions en bonne intelligence, et notre vaisseau, poussé par un vent favorable, fendait légèrement les flots. Nous passions les jours à nous réjouir, et le cours de notre navigation allait finir au gré de nos souhaits, quand mes deux associés me firent connaître que je n'étais pas entré en société avec de fort honnêtes gens. Nous étions près d'arriver à la pointe du golfe et de prendre terre, ce qui nous mit de bonne humeur. Dans la joie qui nous animait, nous n'épargnâmes pas les vins exquis dont nous avions eu soin de faire provision à Basra; après avoir bien bu, je m'endormis au milieu de la nuit, tout habillé, sur un sofa. Tandis que je dormais d'un profond sommeil, mes associés me prirent entre leurs bras, et, par une fenêtre du vaisseau, me précipitèrent dans la mer. Je devais trouver la mort dans ses abimes, et je ne comprends pas comment il est possible que je vive encore apres cette aventure; mais la mer était grosse, et les vagues, comme si le ciel leur eût défendu de m'engloutir, m'emportèrent jusqu'au pied d'une montagne qui resserrait d'un côté la pointe du golfe; je me trouvai même sain et sauf sur le rivage, où je passai le reste de la nuit à remercier Dieu de ma délivrance, que je ne pouvais assez admirer.

» Dès que le jour parut, je grimpai avec beaucoup de peine au haut de la montagne, qui était très-escarpée; j'y rencontrai plusieurs paysans des environs qui s'occupaient à tirer du cristal pour l'aller vendre ensuite à Ormus; je leur contai à quel péril ma vie venait d'être exposée, et il leur sembla comme à moi que je n'en étais échappé que par miracle. Ces bonnes gens eurent pitié de mon sort; ils me firent part de leurs provisions, qui consistaient en miel et en riz, et ils me conduisirent à la grande ville d'Ormus aussitôt qu'ils eurent leur charge de cristal. J'allai loger dans un caravansérail, où la première personne que j'aperçus fut un de mes associés.

» Il parut assez surpris de voir un homme qu'il croyait avoir déjà servi de pâture à quelque monstre marin; il courut chercher son camarade pour l'avertir de mon arrivée et concerter la réception qu'ils me feraient tous deux. Ils eurent bientôt pris leur parti; je les vis un moment après l'un et l'autre; ils vinrent dans la cour où j'étais et se présentèrent devant moi sans faire semblant de me connaître. « Ah! perfides, leur dis-je, le ciel a rendu votre trahison inutile; je vis encore, malgré votre barbarie; remettez promptement entre mes mains toutes mes pierreries; je ne veux plus être en société avec de si méchants hommes. A ce discours, qui devait les confondre, ils eurent l'impudence de me faire cette réponse : — O voleur! ô scélérat! qui es-tu et d'où viens-tu? Quelles pierreries, quels effets avons-nous qui t'appartiennent? » En parlant ainsi, ils me donnèrent plusieurs coups de bâton, et comme je les menaçais de m'aller plaindre au cadi, ils me prévinrent, et se rendirent chez ce juge; ils lui firent de profondes révérences, et après lui avoir présenté quelques pierreries qu'ils avaient sur eux, et qui peut-être étaient à moi, ils lui dirent : « O flambeau de l'équité, lumière qui dissipez les ténèbres de la mauvaise foi! nous avons recours à vous. Nous sommes de faibles étrangers, nous venons du bout du monde trafiquer ici; est-il juste qu'un voleur nous insulte, et permettrez-vous qu'il nous enlève par une imposture ce que nous n'avons acquis qu'après mille travaux et au péril de nos vies? — Qui est l'homme dont vous vous plaignez? leur dit le cadi. — Monseigneur, lui répondirent-ils, nous ne le connaissons point, nous ne l'avons jamais vu. J'arrivai chez le juge dans ce moment-là; ils s'écrièrent dès qu'ils m'aperçurent : — Le voilà, monseigneur, le voilà, ce misérable, ce voleur insigne, qui même est assez hardi pour venir jusque dans votre palais s'exposer à vos regards, qui doivent épouvanter les coupables. Grand juge, daignez nous protéger. »

» Je m'approchai du cadi pour parler à mon tour;

mais n'ayant point de présents à lui offrir, il me fut impossible de me faire écouter. L'air ferme et tranquille que me donnait le témoignage de ma conscience passa même dans son esprit prévenu pour une marque d'effronterie; il ordonna sur-le-champ à ses asas (archers) de me conduire en prison, ce qu'ils exécutèrent fort exactement; de sorte que, pendant qu'on me chargeait de fers, mes associés s'en retournèrent triomphants et bien persuadés que j'aurais besoin d'un nouveau miracle pour me tirer des mains du cadi.

» Je n'en serais pas en effet sorti peut-être aussi heureusement que du golfe, sans un incident qui survint et qui était encore un effet visible de la bonté du ciel. Les paysans qui m'avaient amené à Ormus apprirent par hasard qu'on m'avait emprisonné : touchés de compassion, ils allèrent trouver le cadi; ils lui dirent comment ils m'avaient rencontré, ils lui firent un détail de tout ce que je leur avais conté dans la montagne. Le juge, sur leur rapport, ouvrit les yeux, se repentit de n'avoir pas voulu m'entendre et résolut d'approfondir l'affaire. Il envoya chercher les deux marchands au caravansérail, mais ils n'y étaient plus; ils avaient déjà regagné leur vaisseau et pris le large; car, malgré la prévention du juge, je ne laissais pas de leur causer de l'inquiétude. Une si prompte fuite acheva de persuader au cadi que j'étais en prison injustement : il me fit mettre en liberté, et voilà quelle fut la fin de la société que j'avais faite avec ces deux honnêtes joailliers.

» Échappé de la mer et de la justice, j'aurais dû me regarder comme un homme qui n'avait pas peu de grâces à rendre au ciel; mais j'étais dans une situation à ne lui pas tenir grand compte de m'avoir conservé : sans argent, sans amis, sans crédit, je me voyais réduit à subsister de charité ou à me laisser mourir de faim. Je sortis d'Ormus sans savoir ce que je deviendrais et marchai vers la prairie de Lar, qui est entre les montagnes et la mer du sein Persique. En y arrivant, je rencontrai une caravane de marchands de l'Indostan qui en décampait pour prendre le chemin de Schiras; je me joignis à ces marchands, et, par les petits services que je leur rendis, je trouvai moyen de subsister; j'allai avec eux à Schiras, où je m'arrêtai; le roi Schah Tahmaspe tenait sa cour dans cette ville.

» Un jour, comme je revenais de la grande mosquée au caravansérail où j'étais logé, j'aperçus un officier du roi de Perse; il était vêtu de riches habits et parfaitement bien fait; il me regarda attentivement, m'aborda et me dit : « O jeune homme, de quel pays es-tu? Je vois bien que tu es étranger, et je ne crois pas que tu sois dans la prospérité. » Je répondis que j'étais de Bagdad, et qu'à l'égard de sa conjecture, elle n'était que trop véritable; ensuite je lui racontai mon histoire assez succinctement : il parut l'écouter avec attention et se montra sensible à mon malheur. « Quel âge as-tu? me dit-il. — Je suis, repartis-je, dans ma dix-neuvième année. » Il m'ordonna de le suivre; il marcha devant moi et prit le chemin du palais du roi, où j'entrai avec lui; il me mena dans un fort bel appartement où il me dit : « Comment te nommes-tu? » Je lui répondis, que je m'appelais Hassan. Il me fit encore plusieurs autres questions, et, satisfait de mes réponses : « Hassan, reprit-il, je suis touché de ton infortune et je veux te servir de père. Apprends que je suis le capi-aga (capitaine de la porte de la chambre du roi) du roi de Perse; il y a une place de page vacante; je te choisis pour la remplir. Tu es beau, jeune et bien fait; je ne puis faire un meilleur choix : il n'y a point de casodali (page de la chambre du roi) présentement que tu ne surpasses en bonne mine. »

» Je remerciai le capi-aga de toutes les bontés qu'il me témoignait; il me prit sous sa protection et me fit donner un habillement de page. On m'instruisit de tous mes devoirs, et je commençai à m'en acquitter d'une manière qui m'attira bientôt l'estime de nos zuluflis (officiers des pages) et fit honneur à mon patron.

» Il était défendu sous peine de la vie à tous les pages des douze chambres, de même qu'à tous les officiers du palais et aux soldats de la garde, de demeurer la nuit dans les jardins du sérail après une heure marquée, parce que les femmes s'y promenaient quelquefois. J'y étais un soir tout seul, et je rêvais à mes malheurs; je m'abandonnais si bien à mes réflexions, que, sans m'en apercevoir, je laissai passer le temps prescrit aux hommes pour se retirer. Je sortis pourtant de ma rêverie; et jugeant que le moment de la retraite ne devait pas être éloigné, je marchai avec précipitation pour rentrer dans le palais, lorsqu'une dame, au détour d'une allée, se présenta tout à coup devant moi. Elle avait un port majestueux, et, malgré l'obscurité de la nuit, je remarquai qu'elle avait de la jeunesse et de la beauté.

« Vous allez bien vite, me dit-elle; qui peut vous obliger à courir ainsi? — J'ai mes raisons, lui répondis-je; si vous êtes de ce palais, comme je n'en doute pas, vous ne pouvez les ignorer. Vous savez qu'il est défendu aux hommes de se trouver dans ces jardins après une certaine heure, et qu'il y va de la vie de contrevenir à cette défense. — Vous vous avisez un peu tard de vous retirer, reprit la dame, l'heure est passée; mais vous en devez savoir bon gré à votre étoile; car sans cela vous ne m'auriez pas rencontrée. — Que je suis malheureux, m'écriai-je sans faire attention à d'autres choses qu'au nouveau danger où je voyais mes jours : pour-

quoi faut-il que je me sois laissé surprendre par le temps? — Ne vous affligez pas, dit la dame, votre affliction m'outrage; ne devriez-vous pas être déjà consolé de votre malheur! Regardez-moi; je ne suis point mal faite; je n'ai que dix-huit ans; et pour le visage, je me flatte de ne l'avoir pas désagréable. — Belle dame, lui dis-je, quoique la nuit dérobe à mes yeux une partie de vos charmes, j'en découvre plus qu'il n'en faut pour m'enchanter; mais entrez dans ma situation et convenez qu'elle est un peu triste. — Il est vrai, répliqua-t-elle, que le péril où vous êtes ne présente pas à l'esprit des idées bien riantes; votre perte pourtant n'est peut-être pas aussi assurée que vous vous l'imaginez; le roi est un bon prince qui pourra vous pardonner. Qui êtes-vous? — Madame, lui répondis-je, je suis casodali. — Ah! vraiment, interrompit-elle, pour un page, vous faites bien des réflexions; l'etmadeddolet (le grand-vizir de Perse) n'en ferait pas davantage. Hé, croyez-moi, n'ayez point d'inquiétude aujourd'hui de ce qui doit vous arriver demain, vous ne le savez pas; le ciel s'en est réservé la connaissance et vous a déjà peut-être préparé une voie pour sortir d'embarras; laissez donc là l'avenir et ne soyez occupé que du présent. Si vous saviez qui je suis et tout l'honneur que vous fait cette aventure, au lieu d'empoisonner des moments si doux par des réflexions amères, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes. »

» Enfin la dame, à force de m'agacer, dissipa la crainte qui m'agitait. L'image du châtiment qui me menaçait s'effaça insensiblement de mon esprit, et, me livrant tout entier aux flatteuses espérances qu'on me laissait concevoir, je ne songeai plus qu'à profiter de l'occasion. J'embrassai la dame avec transport; mais bien loin de se prêter à mes caresses,



elle fit un cri en me repoussant très-rudement, et aussitôt je vis paraître dix ou douze femmes qui s'étaient cachées pour entendre notre conversation.

» Il ne me fut pas difficile alors de m'apercevoir que la personne qui venait de me donner si beau jeu s'était moquée de moi. Je jugeai que c'était quelque esclave de la princesse de Perse qui, pour se divertir, avait voulu faire l'aventurière; toutes les autres femmes accoururent promptement à son secours en éclatant de rire, et la trouvant un peu tremblante de la frayeur que je lui avais causée : « Calé-Cairi, lui dit une d'entre elles; avez-vous encore envie de prendre de pareils passe-temps? — Oh! pour cela non, répondit Calé-Cairi, cela ne m'arrivera plus; je suis bien payée de ma curiosité. »

» Les esclaves commencèrent ensuite à m'environner et à plaisanter. « Ce page, disait l'une, est un peu vif, il est né pour les belles aventures. — Si

jamais, disait une autre, je me promène toute seule la nuit, je souhaite de n'en pas trouver un plus sot. » Quoique page, j'étais fort déconcerté de toutes leurs plaisanteries, qu'elles accompagnaient de longs éclats de rire : quand elles m'auraient raillé pour avoir été trop timide, je n'aurais pas été plus honteux.

» Il leur échappa aussi des railleries sur l'heure de la retraite que j'avais laissé passer ; elles dirent que c'était dommage que je périsse ; et que je méritais bien qu'on me sauvât la vie, puisque j'étais si dévoué au service des dames. Alors celle que j'avais entendu nommer Calé-Cairi, s'adressant à une autre, lui dit : « C'est à vous, ma princesse, c'est à vous, d'ordonner de son sort ; voulez-vous qu'on l'abandonne, ou qu'on lui prête du secours ? — Il faut le délivrer du danger où il est, répondit la princesse ; qu'il vive, j'y consens : il faut même, afin qu'il se souvienne plus longtemps de cette aventure, la rendre encore plus agréable pour lui. Faisons-le entrer dans mon appartement, qu'aucun homme jusqu'ici ne peut se vanter d'avoir vu. » Aussitôt deux esclaves allèrent chercher une robe de femme et me l'apportèrent ; je m'en revêtis, et, me mêlant parmi les personnes de la suite de la princesse, je l'accompagnai jusque dans son appartement, qu'éclairaient une infinité de bougies parfumées qui se faisaient agréablement sentir ; il me parut aussi riche que celui du roi : l'or et l'argent y brillaient de toutes parts.

» En entrant dans la chambre de Zélica Bégume, c'est ainsi que se nommait la princesse de Perse, je remarquai qu'il y avait au milieu, sur le tapis de pied, quinze ou vingt grands carreaux de brocart disposés en rond : toutes les dames s'allèrent jeter dessus, et l'on m'obligea de m'y asseoir aussi ; ensuite Zélica demanda des rafraîchissements. Six vieilles esclaves, moins richement vêtues que celles qui étaient assises, parurent à l'instant ; elles nous distribuèrent des mahramas (serviettes), et servirent peu de temps après, dans un grand bassin de martabani (porcelaine), une salade composée de lait caillé, de jus de citron et de tranches de concombres. On apporta une cuiller de cocnos à la princesse, qui prit d'abord une cuillerée de salade, la mangea et donna aussitôt sa cuiller à la première esclave qui était assise auprès d'elle à sa droite ; cette esclave fit la même chose que sa maîtresse, si bien que toute la compagnie se servit de la même cuiller à la ronde, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien dans le bassin. Alors les six vieilles esclaves dont j'ai parlé nous présentèrent de fort belle eau dans des coupes de cristal.



» Après ce repas, l'entretien devint aussi vif que si nous eussions bu du vin ou de l'eau-de-vie de dattes. Calé-Cairi, qui par hasard ou autrement s'était placée vis-à-vis de moi, me regardait quelquefois en

souriant et semblait me vouloir faire comprendre par ses regards qu'elle me pardonnait la vivacité que j'avais fait paraître dans le jardin. De mon côté, je jetais les yeux sur elle de temps en temps, mais je les baissais dès que je remarquais qu'elle avait la vue sur moi ; j'avais la contenance très-embarrassée, quelque effort que je fisse pour témoigner un peu d'assurance sur mon visage et dans mes actions. La princesse et ses femmes, qui s'en apercevaient bien, tâchèrent de m'inspirer de la hardiesse. Zélica me demanda mon nom et depuis quand j'étais page de la casoda.

» Après que j'eus satisfait sa curiosité, elle me dit : « Hé bien ! Hassan, prenez un air plus libre ; oubliez que vous êtes dans un appartement dont l'entrée est interdite aux hommes ; oubliez que je suis Zélica ; parlez-nous comme si vous étiez avec de petites bourgeoises de Schiras ; envisagez toutes ces jeunes personnes, examinez-les avec attention, et dites franchement quelle est celle d'entre nous qui vous plaît davantage. »

» La princesse de Perse, au lieu de me donner de l'assurance par ce discours, comme elle se l'imaginait, ne fit qu'augmenter mon trouble et mon embarras.

« Je vois bien, Hassan, me dit-elle, que j'exige de vous une chose qui vous fait de la peine ; vous craignez sans doute qu'en vous déclarant pour l'une, vous ne déplaisiez à toutes les autres ; mais que cette crainte ne vous arrête pas, que rien ne vous contraigne ; mes femmes sont tellement unies, que vous ne sauriez altérer leur union ; considérez-nous donc et nous faites connaître celle que vous choisiriez pour maîtresse s'il vous était permis de faire un choix. »

» Quoique les esclaves de Zélica fussent parfaitement belles, et que cette princesse même eût de quoi se flatter de la préférence, mon cœur se rendit sans balancer aux charmes de Calé-Cairi ; mais, cachant des sentiments qui me semblaient faire injure à Zélica, je dis à cette princesse qu'elle ne devait pas se mettre sur les rangs ni disputer un cœur avec ses esclaves, puisque telle était sa beauté, que partout où elle paraîtrait on ne pourrait avoir des yeux que pour elle. En disant ces paroles, je ne pus m'empêcher de regarder Calé-Cairi d'une manière qui lui fit assez juger que la flatterie seule me les avait dictées. Zélica s'en aperçut aussi : « Hassan, me dit-elle, vous êtes trop flatteur ; je veux plus de sincérité ; je suis persuadée que vous ne dites pas ce que vous pensez ; donnez-moi la satisfaction que je vous demande ; découvrez-nous le fond de votre âme, toutes mes femmes vous en prient ; vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir. » Effectivement, les esclaves m'en pressèrent ; Calé-Cairi surtout se montrait la plus ardente à me faire parler, comme si elle eût deviné qu'elle y était la plus intéressée.

« Je me rendis enfin à leurs instances ; je bannis ma timidité, et m'adressant à Zélica : « Ma princesse, lui dis-je, je vais donc vous satisfaire. Il serait difficile de décider qui est la plus belle dame ; vous avez toutes une beauté ravissante, mais l'aimable Calé-Cairi est celle pour qui je me sens le plus d'inclination. »

» Je n'eus pas plutôt achevé ces mots, que les esclaves commencèrent à faire de grands éclats de rire, sans qu'il parût sur leurs visages la moindre marque de dépit. Sont-ce là des femmes ? dis-je en moi-même. Zélica, au lieu de me laisser voir que ma franchise l'eût offensée, me dit : « Je suis bien aise, Hassan, que vous ayez donné la préférence à Calé-Cairi, c'est ma favorite, et cela prouve que vous n'avez pas le goût mauvais. Vous ne connaissez pas tout le prix de la personne que vous avez choisie ; telles que vous nous voyez, nous sommes toutes d'assez bonne foi pour avouer que nous ne la valons pas. » La princesse et les esclaves plaisantèrent ensuite Calé-Cairi sur le triomphe que venaient de remporter ses charmes, ce qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit. Après cela, Zélica fit apporter un luth, et le mettant entre les mains de Calé-Cairi : « Montrez à votre amant, lui dit-elle, ce que vous savez faire. » L'esclave favorite accorda le luth et en joua d'une manière qui me ravit ; elle l'accompagna de sa voix et chanta une chanson dont le sens était que lorsqu'on a fait choix d'un objet aimable, il faut l'aimer toute sa vie. En chantant, elle tournait de temps en temps vers moi les yeux si tendrement, qu'oubliant tout à coup devant qui j'étais, je me jetai à ses pieds, transporté d'amour et de plaisir. Mon action donna lieu à de nouveaux éclats de rire qui durèrent jusqu'à ce qu'une vieille esclave vint avertir que le jour allait bientôt paraître, et que, si l'on me voulait faire sortir de l'appartement des femmes, il n'y avait point de temps à perdre.

» Alors Zélica, de même que ses femmes, ne songeant plus qu'à se reposer, me dit de suivre la vieille esclave, qui me mena dans plusieurs galeries, et, par mille détours, me fit arriver à une petite porte dont elle avait la clef ; elle l'ouvrit, je sortis, et je m'aperçus, dès qu'il fut jour, que j'étais hors l'enceinte du palais.

» Voilà de quelle manière je sortis de l'appartement de la princesse Zélica Bégume et du nouveau péril où je m'étais imprudemment jeté moi-même. Je rejoignis mes camarades quelques heures après. L'oda-baschi (maître des pages) me demanda pourquoi j'avais couché hors du palais. Je lui répondis qu'un de mes amis, marchand de Schiras, qui venait de partir pour Basra avec toute sa famille, m'avait retenu chez lui et que nous avions passé la nuit à

boire. Il me crut, et j'en fus quitte pour quelques réprimandes.

» J'étais trop charmé de mon aventure pour l'oublier; j'en rappelais à tous moments jusqu'aux moindres circonstances et particulièrement celles qui flattaient le plus ma vanité, c'est-à-dire qui me faisaient croire que je m'étais attiré l'attention de l'esclave favortie de la princesse. Huit jours après, un eunuque vint à la porte de la chambre du roi et dit qu'il voulait me parler. Je l'allai trouver pour lui demander de quoi il s'agissait. « Ne vous appelez-vous pas Hassan? me dit-il. — Je lui répondis que oui. » En même temps il me mit entre les mains un billet et disparut aussitôt. On me mandait que, si j'étais d'humeur à me trouver encore la nuit prochaine dans les jardins du sérail après l'heure de la retraite, au même endroit où l'on m'avait rencontré, j'y verrais une personne qui était très-sensible à la préférence que je lui avais donnée sur toutes les femmes de la princesse.

» Quoique j'eusse soupçonné Calé-Cairi d'avoir pris du goût pour moi, je ne m'attendais point à recevoir cette lettre. Enivré de ma bonne fortune, je demandai à l'oda-baschi permission d'aller voir un derviche de mon pays, fraîchement arrivé de la Mecque, ce qui m'ayant été accordé, je courus, je volai dans les jardins du sérail dès que la nuit fut venue. Si la première fois je m'étais laissé surprendre par le temps, en récompense il me parut bien long dans l'attente des plaisirs que je me promettais alors; je crus que l'heure de la retraite ne viendrait jamais. Elle vint pourtant, et j'aperçus peu de temps après, une dame que je reconnus, à sa taille et à son air, pour Calé-Cairi.

» Je m'approchai d'elle, tout transporté de plaisir et de joie, et me prosternant à ses pieds, je demeurai le visage contre terre, sans pouvoir dire une parole, tant j'étais hors de moi-même. « Levez-vous, Hassan, me dit-elle; je veux savoir si vous m'aimez : pour me le persuader, il faut d'autres preuves que ce silence tendre et passionné. Parlez-moi sans déguisement : est-il possible que vous m'ayez trouvée plus belle que toutes mes compagnes et que la princesse Zélica même? croirai-je qu'en effet vos yeux me sont plus favorables qu'à elle? — N'en doutez pas, lui répondis-je, trop aimable Calé-Cairi; lorsque la princesse et ses femmes forcèrent ma bouche à prononcer entre vous et elles, il y avait déjà longtemps que mon cœur s'était déclaré pour vous. Depuis cette heureuse nuit, je n'ai pu me distraire un moment de votre image, et vous auriez toujours été présente à mon esprit, quand vous n'auriez jamais eu de bonté pour moi.

» — Je suis ravie, repartit-elle, de vous avoir inspiré tant d'amour; car de mon côté, je l'avouerai, je n'ai pu me défendre de prendre de l'amitié pour vous. Votre jeunesse, votre bonne mine, votre esprit vif et brillant, et, plus que tout cela peut-être, la préférence que vous m'avez donnée sur de fort jolies personnes, vous a rendu aimable à mes yeux : la démarche que je fais le prouve assez; mais, hélas! mon cher Hassan, ajouta-t-elle en soupirant, je ne sais si je dois m'applaudir de ma conquête, ou si je ne dois pas plutôt la regarder comme une chose qui va faire le malheur de ma vie.

» — Eh! madame, lui dis-je, pourquoi, au milieu des transports que votre présence me cause, écoutez-vous un noir pressentiment? — Ce n'est pas, repartit-elle, une crainte insensée qui vient en ce moment troubler nos plaisirs; mes alarmes ne sont que trop bien fondées, et vous ne savez pas ce qui fait ma peine. La princesse Zélica vous aime, et s'affranchissant bientôt du joug superbe auquel elle est liée, elle doit vous annoncer votre bonheur. Quand elle vous avouera que vous avez su lui plaire, comment recevrez-vous un aveu si glorieux? L'amour que vous avez pour moi tiendra-t-il contre l'honneur d'avoir pour maîtresse la première princesse du monde? — Oui, charmante Calé-Cairi, interrompis-je en cet endroit, vous l'emporterez sur Zélica. Plût au ciel que vous puissiez avoir une rivale encore plus redoutable, vous verriez que rien ne saurait ébranler la constance d'un cœur qui vous est asservi! Quand Schah Tahmaspe n'aurait point de fils pour lui succéder, quand il se dépouillerait du royaume de Perse pour le donner à son gendre et qu'il dépendît de moi de l'être, je vous sacrifierais une si haute fortune. — Ah! malheureux Hassan, s'écria la dame, où vous emporte votre amour? Quelle funeste assurance vous me donnez de votre fidélité! Vous oubliez que je suis esclave de la princesse de Perse. Si vous payez ses bontés d'ingratitude, vous attirerez sur nous sa colère, et nous périrons tous deux; il vaut mieux que je vous cède à une rivale si puissante, c'est le seul moyen de nous conserver.

» — Non, non, répliquai-je brusquement, il en est un autre que mon désespoir choisira plutôt, c'est de me bannir de la cour; ma retraite vous mettra d'abord à couvert de la vengeance de Zélica et vous rendra votre tranquillité, et tandis que peu à peu vous oublierez le malheureux Hassan, il ira dans les déserts chercher la fin de ses malheurs. J'étais si pénétré de ce que je disais, que la dame se rendit à ma douleur et me dit : — Cessez, Hassan, de vous abandonner à une affliction superflue; vous êtes dans l'erreur et vous paraissez mériter qu'on vous détrompe. Je ne suis point une esclave de la princesse Zélica; je suis Zélica même : la nuit que vous êtes venu dans mon appartement, j'ai passé pour Calé-Cairi et vous avez pris Calé-Cairi pour moi. A ces

mots, elle appela une de ses femmes qui, sortant d'entre quelques cyprès où elle se tenait cachée, accourut vite à sa voix, et je reconnus en effet cette esclave pour la dame que je croyais être la princesse de Perse.

» — Vous voyez, Hassan, me dit Zélica, vous voyez la véritable Calé-Cairi ; je lui rends son nom et je reprends le mien ; je ne veux pas me déguiser plus longtemps ni vous cacher l'importance de la conquête que vous avez faite ; connaissez donc toute la gloire de votre triomphe. Quoique vous ayez plus d'amour que d'ambition, je suis persuadée que vous n'apprenez pas sans un nouveau plaisir que c'est une princesse qui vous aime. »

» Je ne manquai pas de dire à Zélica que je ne pouvais concevoir l'excès de mon bonheur, ni comment j'avais mérité que du faîte des grandeurs où elle était élevée elle daignât descendre jusqu'à moi et me venir chercher dans le néant, pour me faire un sort digne de l'envie des plus grands rois du monde. Enfin, surpris, enchanté des bontés de la princesse, je commençai à me répandre en discours pleins de reconnaissance ; mais elle m'interrompit : « Hassan, me dit-elle, cessez d'être étonné de ce que je fais pour vous ; la fierté a peu d'empire sur des femmes renfermées ; nous suivons sans résistance les mouvements de notre cœur : vous êtes aimable, vous m'avez plu, cela suffit pour mériter mes bontés. »

» Nous passâmes presque toute la nuit à nous promener et à nous entretenir, et le jour nous aurait sans doute surpris dans les jardins, si Calé-Cairi, qui était avec nous, n'eût pris soin de nous avertir qu'il était temps de nous retirer. Il fallut donc nous séparer ; mais avant que je quittasse Zélica, cette princesse me dit : « Adieu, Hassan, pensez toujours à moi ; nous nous reverrons encore, et je promets de vous faire bientôt connaître jusqu'à quel point vous m'êtes cher. » Je me jetai à ses pieds pour la remercier d'une promesse si flatteuse, après quoi Calé-Cairi me fit faire les mêmes détours que j'avais faits la première fois, et me mit hors l'enceinte du sérail.

» Aimé de l'auguste princesse que j'idolâtrais, et me faisant une image charmante de ce qu'elle m'avait promis, je m'abandonnai le lendemain et les jours suivants aux plus agréables idées qui pussent se présenter à l'esprit. C'était alors qu'on pouvait dire qu'il y avait sur la terre un homme heureux, si toutefois l'impatience de revoir Zélica me permettait de l'être : enfin je me trouvais dans la situation qui fait le plus de plaisir aux amants, c'est-à-dire que je touchais au moment qui devait combler mes vœux, lorsqu'un événement imprévu vint tout à coup m'enlever mes orgueilleuses espérances. J'entendis dire que la princesse Zélica était tombée malade, et, deux jours après, le bruit de sa mort se répandit dans le palais. Je ne voulais pas croire cette funeste nouvelle, et il fallut, pour y ajouter foi, que je visse préparer la pompe funèbre. Mes yeux, hélas ! en furent les tristes témoins, et voici quel en fut l'ordre :

» Tous les pages des douze chambres marchaient les premiers, nus depuis la tête jusqu'à la ceinture : les uns s'égratignaient les bras pour témoigner leur zèle et leur douleur; les autres y faisaient des caractères, et moi, profitant d'une si belle occasion de marquer le regret sincère ou plutôt le désespoir dont j'étais saisi, je me déchirai le corps, je me mis tout en sang et je versai plus de larmes que n'aurait pu en contenir un vase lacrymatoire de raisonnable grandeur. Nos officiers nous suivaient d'un pas lent et d'un air grave ; ils avaient derrière eux de longs rouleaux de papier de Chine déroulés et attachés à leurs turbans, et sur lesquels étaient écrits divers passages de l'Alcoran avec quelques vers à la louange de Zélica, qu'ils chantaient d'un air aussi triste que respectueux. Après eux paraissait le corps dans un cercueil de bois de sandal, élevé sur un brancard d'ivoire que portaient douze hommes de qualité, et vingt princes, parents de Schah Tahmaspe, tenaient chacun le bout d'un cordon de soie attaché au cercueil. Toutes les femmes du palais venaient ensuite en faisant d'affreux hurlements, et quand le corps fut arrivé au lieu de sépulture, tout le monde se mit à crier : *Laylah illallah* (il n'y a point d'autre Dieu que Dieu).

» Je ne vis point le reste de la cérémonie, parce que l'excès de ma douleur et le sang que j'avais perdu me causèrent un long évanouissement. Un de nos officiers me fit promptement porter dans notre chambre, où l'on eut grand soin de moi ; on me frotta le corps d'un excellent baume; si bien qu'au bout de deux jours je sentis mes forces rétablies; mais peu s'en fallut que le souvenir de la princesse ne me rendît insensé : « Ah ! Zélica, disais-je en moi-même à tous moments, est-ce ainsi que vous dégagez la promesse que vous me fîtes en vous quittant? est-ce là cette marque de tendresse que vous vouliez me donner? » Je ne pouvais me consoler; et le séjour de Schiras me devenant insupportable, je sortis secrètement de la cour de Perse trois jours après les obsèques de la princesse Zélica.

» Possédé de mon affliction, je marchai toute la nuit sans savoir où j'allais ni où je devais aller. Le lendemain matin m'étant arrêté pour me reposer, il passa près de moi un jeune homme qui avait un habillement fort extraordinaire; il vint à moi, me salua, me présenta un rameau vert qu'il tenait à la main, et, après m'avoir obligé par ses civilités à l'accepter, il se mit à réciter des vers persans pour m'engager à lui faire l'aumône. Comme je n'avais rien, je ne pouvais rien lui donner ; il crut que je

n'entendais pas la langue persane, il récita des vers arabes; mais, voyant qu'il ne réussissait pas mieux d'une façon que de l'autre, et que je ne faisais pas ce qu'il souhaitait, il me dit : — Frère, je ne puis



me persuader que tu manques de charité, je crois plutôt que tu n'as pas de quoi l'exercer. — Vous êtes au fait, lui répondis-je ; tel que vous me voyez, je n'ai pas seulement un aspre et je ne sais où donner de la tête. — Ah! malheureux! s'écria-t-il, quelle étrange condition est la tienne! tu me fais pitié, je veux te secourir.

» J'étais assez surpris d'entendre ainsi parler un homme qui venait de me demander l'aumône, et je croyais que le secours qu'il m'offrait n'était autre chose que des prières et des vœux, lorsque, poursuivant son discours : — Je suis, ajouta-t-il, un de ces bons enfants qu'on appelle faquirs : quoique nous vivions de charité, nous ne laissons pas de vivre dans l'abondance, parce que nous savons exciter la pitié des hommes par un air de mortification et de pénitence que nous nous donnons. Véritablement il y a des faquirs qui sont assez simples pour être tels qu'ils paraissent, qui mènent une vie si austère, qu'ils seront quelquefois dix jours entiers sans prendre la moindre nourriture. Nous sommes un peu plus relâchés que ceux-là ; nous ne nous piquons pas d'avoir le fond de leurs vertus, nous en conservons seulement les apparences. Veux-tu devenir un de nos confrères? J'en vais trouver deux qui sont à Bost; si tu es d'humeur à faire le quatrième, tu n'as qu'à me suivre. — N'étant pas accoutumé, lui dis-je, à vos pratiques de dévotion, je crains de m'acquitter mal... — Tu te moques, interrompit-il, avec tes pratiques; je te le répète encore : nous ne sommes pas des faquirs rigides, en un mot, nous n'en avons que l'habit.

»Quoique ce faquir par ses paroles me fît connaître que ses confrères et lui étaient trois libertins, je ne refusai pas de me joindre à eux. Outre que je me trouvais dans un état misérable, je n'avais pas appris parmi les pages à être scrupuleux sur les liaisons. Aussitôt que j'eus dit au faquir que je consentais à faire ce qu'il souhaitait, il me conduisit à Bost en me faisant subsister sur la route de dattes, de riz et d'autres provisions qu'on lui donnait dans les bourgs et les villages par où nous passions. D'abord

qu'on entendait son grelot et son cri, les bons musulmans accouraient avec des vivres dont on le chargeait.

» Nous arrivâmes de cette manière à la ville de Bost; nous entrâmes dans une petite maison située dans les faubourgs où demeuraient les deux autres faquirs. Ils nous reçurent à bras ouverts, et parurent charmés de la résolution que j'avais prise de vivre avec eux. Ils m'eurent bientôt initié à leurs mystères, c'est-à-dire qu'ils m'enseignèrent toutes leurs grimaces. Quand je fus bien instruit dans l'art de tromper le monde, ils m'habillèrent comme eux et m'obligèrent d'aller dans la ville présenter aux honnêtes gens des fleurs ou des rameaux et leur réciter des vers. Je revenais toujours au logis chargé de quelques pièces d'argent qui servaient à nous faire faire bonne chère.

» J'étais encore trop jeune et j'aimais trop le plaisir naturellement pour pouvoir résister au mauvais exemple que ces faquirs me donnaient; je me jetai dans toutes sortes de débauches, et par là je perdis insensiblement le souvenir de la princesse de Perse. Ce n'est pas qu'elle ne s'offrît quelquefois à ma pensée, et qu'elle ne m'arrachât des soupirs; mais, au lieu de nourrir ces faibles restes de douleur, je n'épargnais rien pour les détruire, et je disais souvent : « Pourquoi penser à Zélica, puisque Zélica n'est plus? Quand je la pleurerais toute ma vie, de quoi lui serviront mes pleurs? »

» Je passai près de deux années avec ces faquirs, et j'y aurais demeuré bien davantage si celui qui m'avait attiré parmi eux, et que j'aimais plus que les autres, ne m'eût proposé de voyager. « Hassan, me dit-il un jour, je commence à m'ennuyer dans cette ville, il me prend envie de courir le pays. J'ai ouï dire des merveilles de Candahar; si tu veux m'accompagner, nous verrons si l'on m'en a fait un rapport fidèle. » J'y consentis, poussé par la curiosité de voir de nouveaux pays, ou, pour mieux dire, entraîné par cette puissance supérieure qui nous fait agir nécessairement.

» Nous partîmes donc tous deux de Bost; et, après avoir passé par plusieurs villes du Ségestan, sans nous y arrêter, nous arrivâmes à la belle ville de Candahar, qui nous parut revêtue de fortes murailles. Nous allâmes loger dans un caravansérail où l'on nous reçut fort charitablement en faveur des habits que nous portions, et c'était en effet ce que nous avions de plus recommandable. Nous trouvâmes tous les habitants de la ville dans un grand mouvement, parce qu'on devait le lendemain célébrer la fête du Giulous. Nous apprîmes qu'à la cour on n'était pas moins occupé, tout le monde voulant signaler son zèle pour le roi Firouzschah, qui se faisait aimer des bons par son équité, et encore plus craindre des méchants par la rigueur avec laquelle il les traitait.

» Comme les faquirs entrent partout sans que personne puisse les en empêcher, nous allâmes à la cour le jour suivant pour voir la fête, qui n'eut pas de quoi charmer les yeux d'un homme qui avait vu le Giulous du roi de Perse. Pendant que nous étions attentifs à regarder tout ce qui se passait, je me sentis tirer par le bras. En même temps je tournai la tête et j'aperçus auprès de moi l'eunuque qui, dans le palais de Schah Tahmaspe, m'avait donné une lettre de la part de Calé-Cairi, ou plutôt de Zélica.

« Seigneur Hassan, me dit-il, je vous ai reconnu malgré l'étrange habillement qui vous couvre. Bien qu'il me semble toutefois que je ne me trompe point, je ne sais si je ne dois pas me défier du rapport de mes yeux. Est-il possible que je vous rencontre ici! — Et vous, lui répondis-je, que faites-vous à Candahar? Pourquoi avez-vous quitté la cour de Perse? la mort de la princesse Zélica vous en aurait-elle écarté comme moi? — C'est, reprit-il, ce que je ne puis vous dire présentement; mais je satisferai pleinement votre curiosité si vous voulez vous trouver seul ici demain à la même heure. Je vous apprendrai des choses qui vous étonneront; d'ailleurs je vous avertis qu'elles vous regardent. »

» Je lui promis de revenir seul au même endroit le jour suivant, et je ne manquai pas de tenir ma promesse. L'eunuque parut, il vint à moi et me dit : « Sortons de ce palais, cherchons un lieu plus commode pour nous entretenir. » Nous allâmes dans la ville, nous traversâmes plusieurs rues, et enfin nous nous arrêtâmes à la porte d'une assez grande maison dont il avait la clef. » Nous y entrâmes. Je vis des appartements fort bien meublés, de beaux tapis de pied, de riches sofas, et j'aperçus un jardin très-cultivé au milieu duquel il y avait un bassin plein d'une fort belle eau et bordé de marbre jaspé.

« Seigneur Hassan, me dit l'eunuque, trouvez-vous cette maison agréable? — Fort agréable, lui répondis-je. — J'en suis bien aise, reprit-il, car je l'ai louée hier pour vous telle que vous la voyez. Il vous faut aussi quelques esclaves pour vous servir; je vais vous en acheter pendant que vous vous baignerez. En me disant cela, il me conduisit dans une chambre où il y avait des bains préparés. — Au nom de Dieu, lui dis-je, apprenez-moi pourquoi vous m'avez amené ici et quelles sont ces choses que vous aviez à me dire! — On vous le dira, repartit-il, en temps et lieu. Qu'il vous suffise de savoir présentement que votre sort a bien changé depuis que je vous ai rencontré, et que j'ai ordre d'en user comme j'en use. En même temps il m'aida à me déshabiller, ce qui fut bientôt fait. Je me mis au bain, et l'eunuque sortit en me priant de ne pas m'impatienter. »

» Ce mystère qu'on me faisait me donna beaucoup à penser; mais j'eus beau fatiguer mon esprit pour

tâcher d'être au fait, je fis des efforts superflus. Schapour me laissa dans l'eau fort longtemps, et je commençais à perdre patience lorsqu'il revint suivi de quatre esclaves, dont deux étaient chargés de linges et d'habits et les autres de toutes sortes de provisions. « Je vous demande pardon, seigneur, me dit-il, je suis fâché de vous avoir tant fait attendre. » Aussitôt les esclaves mirent leurs paquets sur des sofas et s'empressèrent à me servir. Ils me frottèrent avec des linges fins et neufs, ensuite ils me firent prendre une riche veste avec une robe magnifique et un turban. Où tout ceci doit-il aboutir? disais-je en moi-même. Par l'ordre de qui cet eunuque me traite-t-il de cette manière? J'avais une impatience d'en être éclairci que je ne pouvais modérer.

» Schapour s'en aperçut bien. « C'est à regret, me dit-il, que je vous vois en proie à votre inquiétude, mais je ne puis vous soulager. Quand il ne m'aurait pas été expressément défendu de parler, quand, trahissant mon devoir, je vous instruirais de tout ce que je vous cèle, je ne vous rendrais pas plus tranquille : d'autres désirs encore plus violents succéderaient à ceux qui vous pressent. Vous ne saurez que cette nuit ce que vous souhaitez d'apprendre. »

» Quoique je n'eusse qu'un bon augure à tirer des discours de l'eunuque, je ne laissai pas d'être, pendant tout le reste de la journée, dans une cruelle situation. Je crois que l'attente d'un mal fait moins souffrir que celle d'un grand plaisir. Cependant la nuit arriva, l'on alluma partout des bougies et l'on prit soin particulièrement de bien éclairer le plus bel appartement de la maison. J'y étais avec Schapour, qui, pour adoucir mon ennui, me disait à tout moment : « On va venir, encore un peu de patience. » Enfin nous entendîmes frapper à la porte; l'eunuque alla lui-même ouvrir et revint avec une dame, qui n'eut pas plutôt levé son voile que je la reconnus pour Calé-Cairi. A cette vue, ma surprise fut extrême, car je croyais cette dame à Schiras. « Seigneur Hassan, me dit-elle, quelque étonné que vous soyez de me voir, vous le serez bien davantage quand vous entendrez ce que j'ai à vous raconter. » A ces mots, Schapour et les esclaves sortirent et me laissèrent seul avec Calé-Cairi. Nous nous assîmes tous deux sur le même sofa, et elle prit la parole en ces termes :

« Vous vous souvenez bien, seigneur Hassan, de cette nuit où Zélica choisit pour se découvrir à vous, et la promesse qu'elle vous fit en vous quittant ne doit pas être encore sortie de votre mémoire. Le lendemain je lui demandai quelle résolution elle avait prise et quel témoignage de tendresse elle prétendait vous donner. Elle me répondit qu'elle voulait vous rendre heureux et avoir souvent avec vous de secrets entretiens, quelque péril qu'il y eût à courir. Je ne vous nierai point que, révoltée contre ses sentiments, je n'épargnai rien pour les affaiblir. Je lui représentai que c'était une extravagance à une princesse de son rang de songer à vous et de s'exposer pour un page à perdre la vie; en un mot, je combattis son amour de tout mon pouvoir, et vous devez me le pardonner puisque tous mes raisonnements ne servirent qu'à fortifier sa passion. Quand je vis que je ne pouvais la persuader : — Madame, lui dis-je, je ne saurais envisager sans frémir les périls où vous allez vous jeter; et puisque rien n'est capable de vous détacher de votre amant, il faut donc chercher un moyen de le voir sans commettre vos jours ni les siens. J'en sais un qui flatterait sans doute votre amour, mais je n'oserais vous le proposer, tant il me paraît délicat.

» — Parlez, Calé-Cairi, me dit alors la princesse; quel que soit ce moyen, ne me le cachez pas. — Si vous l'employez, lui répliquai-je, il faut vous résoudre à quitter la cour pour vivre comme si le ciel vous faisait naître dans la plus commune condition; il faut que vous renonciez à tous les honneurs qui sont attachés à votre rang : aimez-vous assez Hassan pour lui faire un si grand sacrifice? — Si je l'aime! repartit-elle en poussant un profond soupir : ah! le sort le plus obscur me plaira davantage avec lui que toutes ces apparences fastueuses qui m'environnent. Dites-moi ce que je dois faire pour le voir sans contrainte, et je le ferai sans balancer. — Je vais donc, lui dis-je, céder à votre penchant, puisqu'il est inutile de le combattre. Je connais une herbe qui a une vertu assez singulière : si vous vous en mettez dans l'oreille une feuille seulement, vous tomberez en léthargie une heure après; vous passerez pour morte; on fera vos funérailles, et la nuit je vous ferai sortir du tombeau.

» — A ces paroles, j'interrompis Calé-Cairi. — O ciel! m'écriai-je, serait-il bien possible que la princesse Zélica ne fût pas morte? Qu'est-elle devenue? — Seigneur, me dit Calé-Cairi, elle vit encore. Mais je vous prie de m'écouter, vous allez apprendre tout ce que vous souhaitez savoir. Ma maîtresse, continua-t-elle, m'embrassa de joie, tant ce projet lui parut ingénieux; mais se représentant bientôt combien il était difficile à exécuter, à cause des cérémonies qui s'observent aux funérailles, elle me dit ce qu'elle en pensait; je levai toutes les difficultés, et voici de quelle manière nous conduisîmes cette grande entreprise.

» Zélica se plaignit d'un mal de tête et se coucha. Le lendemain, je fis courir le bruit qu'elle était dangereusement malade. Le médecin du roi vint, qui s'y laissa tromper et ordonna des remèdes qu'on ne prit point. Les jours suivants, la maladie augmenta, et quand je jugeai à propos que la princesse fût à l'extrémité, je lui mis dans l'oreille une feuille de

l'herbe en question. Je courus aussitôt avertir Schah Tahmaspe que Zélica n'avait que quelques instants à vivre et demandait à lui parler. Il se rendit promptement auprès d'elle, et remarquant, parce que



l'herbe opérait, que son visage changeait de moment en moment; il s'attendrit et se mit à pleurer. — Seigneur, lui dit alors sa fille, je vous conjure, par la tendresse que vous avez toujours eue pour moi, d'ordonner que mes dernières volontés soient exactement suivies : je veux, qu'après ma mort, aucune autre femme que Calé-Cairi ne lave mon corps, ne le frotte de parfums; je souhaite que mes autres esclaves ne partagent point cet honneur avec elle; je demande encore qu'elle me veille seule la première nuit, et que personne qu'elle n'arrose de ses larmes mon tombeau ; je veux que ce soit cette esclave zélée qui prie le prophète de me secourir contre les assauts des mauvais anges.

» Schah Tahmaspe promit à sa fille que je lui rendrais ces tristes devoirs, comme elle le désirait. — Ce n'est pas tout, seigneur, lui dit-elle, je vous prie que Calé-Cairi soit libre d'abord que je ne serai plus, et donnez-lui, avec la liberté, des présents qui soient dignes de vous et de l'attachement qu'elle a toujours eu pour moi. — Ma fille, répondit Schah Tahmaspe, ayez l'esprit en repos sur toutes les choses que vous me recommandez; si j'ai le malheur de vous perdre, je jure que votre esclave favorite, chargée de présents, pourra se retirer où il lui plaira.

» A peine eut-il achevé ces paroles, que l'herbe produisit tout son effet : Zélica perdit le sentiment, et son père, la croyant morte, se retira dans son appartement tout en pleurs : il ordonna que moi seule laverais le corps et le parfumerais, ce que je fis; je l'enveloppai ensuite d'un drap blanc et le mis dans le cercueil; après cela, on le porta au lieu de sa sépulture, où, par ordre du roi, on me laissa seule la première nuit. Je regardai partout pour voir si quelqu'un ne s'était point caché pour m'observer, et n'ayant trouvé personne, je tirai ma maîtresse du cercueil et de sa léthargie; je lui fis prendre une robe que j'avais sous la mienne avec un voile, et nous nous rendîmes toutes deux à un endroit où Schapour nous attendait.

» Ce fidèle eunuque emmena la princesse dans une petite maison qu'il avait louée, et moi je revins au tombeau passer le reste de la nuit. Je fis un paquet d'étoffe de la forme d'un cadavre, je le couvris du drap qui avait servi à envelopper Zélica, et je l'enfermai dans le cercueil.

» Le lendemain matin, les autres esclaves de la

princesse vinrent prendre ma place, que je ne quittai point sans faire auparavant toutes les grimaces dont est ordinairement accompagnée la fausse douleur. On rendit compte au roi des marques d'affliction qu'on m'avait vu donner, ce qui l'aurait excité à me faire des présents, quand il n'y aurait pas été déjà déterminé : il fit tirer de son trésor dix mille sequins qu'on me compta, et il m'accorda la permission que je lui demandai de me retirer et d'emmener avec moi l'eunuque Schapour. Après cela, j'allai trouver ma maîtresse pour me réjouir de l'heureux succès de notre stratagème. Le jour suivant, nous envoyâmes l'eunuque à la chambre du roi avec un billet par lequel je vous priais de me venir voir ; mais un de vos zulufflis lui dit que vous étiez indisposé et qu'on ne pouvait vous parler. Trois jours après, nous l'y renvoyâmes ; il apprit que vous n'étiez plus au sérail et qu'on ne savait ce que vous étiez devenu. »

» J'interrompis en cet endroit Calé-Cairi : « Hé ! pourquoi, lui dis-je, ne m'avoir pas averti de votre projet ? pourquoi ne m'en fîtes-vous pas instruire par Schapour ? Ah ! qu'un mot m'aurait épargné de peines ? — Ah ! plût au ciel, interrompit à son tour Calé-Cairi, qu'on ne vous en eût pas fait un mystère ! Zélica vivrait avec vous présentement dans quelque endroit du monde, et il n'a pas tenu à moi que vous n'ayez été heureux l'un et l'autre. A peine eûmes-nous formé notre dessein, que je fus d'avis de vous le faire savoir, mais ma maîtresse ne le voulut point. — Non, non, me dit-elle, il faut lui faire sentir ma perte, il sera plus sensible au plaisir de me revoir ; et sa surprise sera d'autant plus agréable, que l'opinion de ma mort lui aura causé plus de chagrin.

» Je ne pouvais goûter ce raffinement de tendresse, comme si j'en eusse pressenti les tristes suites : aussi Zélica s'en est-elle bien repentie ; je ne puis vous dire jusqu'à quel point elle fut affligée de votre retraite. « Ah ! malheureuse que je suis ! s'écriait-elle sans cesse, de quoi me sert d'avoir tout sacrifié à l'amour, s'il faut renoncer à Hassan pour jamais. Nous vous fîmes chercher par toute la ville ; Schapour ne négligea rien pour vous trouver, et quand nous en eûmes perdu l'espérance, nous sortîmes de Schiras, nous marchâmes vers l'Indus, parce que nous nous imaginâmes que vous aviez peut-être porté vos pas de ce côté-là ; et nous arrêtant dans toutes les villes qui sont sur les bords de ce fleuve, nous faisions sur vous des perquisitions aussi exactes que vaines. Un jour, en allant d'une ville à une autre, bien que nous fussions avec une caravane, une grosse troupe de voleurs nous enveloppa, battit les marchands et pilla leurs marchandises ; ils se rendirent maîtres de nous, prirent l'or et les pierreries dont ils nous trouvèrent saisies, nous menèrent ensuite à Candahar et nous vendirent à un marchand d'esclaves de leur connaissance.

» Ce marchand n'eut pas plutôt entre ses mains Zélica, qu'il résolut de la faire voir au roi de Candahar. Firouzschah en fut charmé dès qu'elle s'offrit à ses yeux, il lui demanda d'où elle était. Elle dit qu'Ormus l'avait vue naître, et elle ne répondit pas avec plus de sincérité aux autres questions que ce prince ne manqua pas de lui faire. Il nous acheta, nous mit dans le palais de ses femmes, et nous y donna le plus bel appartement. »

» Calé-Cairi cessa de parler à cet endroit, ou plutôt je l'interrompis. « O ciel ! m'écriai-je, dois-je me réjouir de rencontrer Zélica ? Mais que dis-je ? est-ce la retrouver que d'apprendre qu'un puissant roi la tient enfermée dans son sérail ? Si, rebelle à l'amour de Firouzscha, elle ne fait que traîner des jours languissants, quelle douleur pour moi de la voir souffrir ! Et si elle est contente de son sort, puis-je l'être du mien ? — Je suis ravie, me dit Calé-Cairi, que vous ayez des sentiments si délicats ; la princesse les mérite bien : quoique passionnément aimée du roi de Candahar, elle n'a pu vous oublier, et jamais on n'a ressenti tant de joie qu'elle en eut hier lorsque Schapour lui dit qu'il vous avait rencontré. Elle fut hors d'elle-même le reste de la journée ; elle chargea sur-le-champ l'eunuque de louer un hôtel meublé, de vous y conduire aujourd'hui et de ne vous y laisser manquer de rien. Je suis venue de sa part pour vous éclaircir de toutes les choses que je vous ai dites, pour vous préparer à la voir demain pendant la nuit : nous sortirons du palais et nous nous rendrons ici par une petite porte du jardin, dont nous avons fait faire une clef pour nous en servir au besoin. » En prononçant ces derniers mots, l'esclave favorite de la princesse de Perse se leva et sortit, accompagnée de Schapour, pour retourner auprès de sa maîtresse.

» Je ne fis pendant cette nuit que penser à Zélica, pour qui je sentis tout mon amour se rallumer. Le sommeil ne put un moment fermer mes yeux, et le jour suivant me parut un siècle. Enfin, après avoir été la proie de la plus vive impatience, j'entendis frapper à la porte de ma maison. Mes esclaves allèrent ouvrir, et bientôt je vis entrer ma princesse dans mon appartement. Quel trouble, quel saisissement, quels transports ne me causa point sa présence ! De son côté, quelle joie n'eut-elle pas de me revoir ! Je me jetai à ses pieds, je les tins longtemps embrassés sans pouvoir parler. Elle m'obligea de me relever, et après m'avoir fait asseoir auprès d'elle sur un sofa : « Hassan, me dit-elle, je rends grâces au ciel qui nous a rassemblés ; espérons que sa bonté n'en demeurera pas là et qu'elle voudra bien lever le nouvel obstacle qui nous empêche d'être ensemble. En attendant un temps si heureux,

vous vivrez ici tranquillement et dans l'abondance. Si nous n'avons pas le plaisir de nous parler sans contrainte, nous aurons du moins la consolation de pouvoir apprendre tous les jours de nos nouvelles et



de nous voir quelquefois secrètement. Calé-Cairi, poursuivit-elle, vous a conté mes aventures, apprenez-moi les vôtres. »

» Je lui peignis la douleur que m'avait causée l'opinion de sa mort, et je lui dis que j'en avais conçu un si vif déplaisir, que je m'étais fait faquir. « Ah! mon cher Hassan, s'écria Zélica, faut-il que pour l'amour de moi vous ayez vécu si longtemps avec des gens si austères! Hélas! je suis cause que vous avez beaucoup souffert. »

» Si elle eût su la vie que j'avais menée sous cet habit religieux, elle m'aurait un peu moins plaint. Mais je n'eus garde de l'en instruire, et je ne songeai qu'à lui tenir des discours passionnés. Avec quelle rapidité s'écoulèrent les moments de notre entretien! Quoiqu'il eût duré trois heures, nous nous fâchâmes contre Schapour et Calé-Cairi lorsqu'ils nous avertirent qu'il fallait nous séparer. « Ah! que les personnes qui n'aiment point sont incommodes, leur disions-nous; il n'y a qu'un instant que nous sommes ensemble, laissez-nous en repos! » Cependant, pour peu que nous eussions encore continué de nous entretenir, le jour nous aurait surpris, car il parut peu de temps après que la princesse se fut retirée.

» Malgré les agréables pensées qui m'occupaient, je ne laissai pas de me ressouvenir du faquir avec qui j'étais venu à Candahar; et, me représentant l'inquiétude qu'il devait avoir d'ignorer ce que j'étais devenu, je sortis de chez moi pour l'aller trouver. Je le rencontrai par hasard dans la rue. Nous nous embrassâmes. « Mon ami, lui dis-je, j'allais à votre caravansérail pour vous informer de ce qui m'est arrivé et vous mettre l'esprit en repos. Je vous ai sans doute causé quelques alarmes. — Oui, répondit-il, j'étais fort en peine de vous. Mais quel changement! sous quels habits vous présentez-vous à mes yeux! Vous avez l'air d'être en bonne fortune. Tandis que l'incertitude de votre destinée m'affligeait, vous passiez, à ce que je vois, agréablement votre temps. — J'en conviens, repris-je, mon cher ami, et je t'avouerai que je suis encore mille fois plus heureux que tu ne saurais te l'imaginer. Je veux que tu sois témoin de tout mon bonheur et que tu en profites même. Laisse là ton caravansérail et viens loger avec moi. » En disant cela, je le conduisis à ma maison, je lui en montrai tous les appartements; il les trouva beaux et bien meublés. A chaque moment il s'écriait: « O ciel! qu'a donc fait Hassan plus que les autres pour mériter

que vous répandiez sur lui tant de biens? — Comment donc, faquir, lui dis-je, est-ce que tu verrais avec chagrin l'état où je suis? Il me semble que ma prospérité t'afflige. — Non, me répondit-il, au contraire, j'en ai beaucoup de joie; bien loin de porter envie à la félicité de mes amis, je suis charmé de les voir dans une situation florissante. » En achevant ces mots, il me serra étroitement entre ses bras pour mieux me persuader qu'il parlait à cœur ouvert. Je le crus sincère, et agissant de bonne foi avec lui, je me livrai sans défiance au plus lâche, au plus envieux, au plus perfide de tous les hommes. « Il faut, lui dis-je, que nous fassions aujourd'hui la débauche ensemble. » En même temps je le pris par la main et le menai dans une salle où mes esclaves avaient dressé une petite table à deux couverts.

» Nous nous y assîmes tous deux, on nous apporta plusieurs plats de riz de différentes couleurs avec des dattes conservées dans du sirop. Nous mangeâmes encore d'autres mets, après quoi j'envoyai un de mes esclaves acheter du vin dans un endroit de la ville où il savait qu'on en vendait secrètement; on lui en donna d'excellent, et nous en bûmes avec si peu de discrétion, que nous n'aurions osé paraître en public; nous ne nous y serions pas montrés impunément.

» Dans le fort de notre débauche, le faquir me dit: « Apprends-moi, Hassan, toute ton aventure, découvre-m'en le mystère; tu ne risques rien, je suis discret, et de plus ton meilleur ami. Tu ne peux douter de ma foi sans me faire un outrage; ouvre-moi donc le fond de ton âme et me fais connaître toute ta bonne fortune, afin que nous puissions nous en réjouir ensemble; d'ailleurs je me pique d'être homme de bon conseil, et tu sais qu'un confident de ce caractère n'est pas inutile. »

» Échauffé du vin que j'avais bu et séduit par les témoignages d'amitié qu'il me donnait, je me rendis à ses instances. « Je suis persuadé, lui dis-je, que tu n'es pas capable d'abuser de la confidence que je vais te faire; ainsi je ne veux te rien déguiser. Lorsque je te rencontrai, te souviens-tu que j'étais fort triste? Je venais de perdre à Schiras une dame que j'aimais et dont j'étais aimé. Je la croyais morte, et toutefois elle vit encore; je l'ai retrouvée à Candahar, et, pour te dire tout, elle est favorite du roi Firouzschah. » Le faquir laissa paraître un extrême étonnement à ce discours. « Hassan, me dit-il, tu me donnes une idée charmante de cette dame; il faut qu'elle soit pourvue d'une merveilleuse beauté, puisque le roi de Candahar en est épris. — C'est une personne incomparable, lui repartis-je; avec quelque avantage qu'un amant puisse te la peindre, il n'en saurait faire un portrait flatteur. Elle ne manquera pas de venir ici bientôt; tu la verras: je veux que tes propres yeux jugent de ses charmes. »

À ces paroles, le faquir m'embrassa avec transport en me disant que je lui ferais beaucoup de plaisir si j'accomplissais ma promesse. Je lui en donnai de nouvelles assurances; après quoi nous nous levâmes tous deux de table pour nous aller reposer. Un de mes esclaves mena mon ami dans une chambre où on lui avait préparé un lit.

» Dès le lendemain matin, Schapour m'apporta un billet de Zélica. Elle me mandait que la nuit prochaine elle viendrait passer quelques heures avec moi. Je montrai la lettre au faquir, qui en témoigna une joie infinie. Il ne fit pendant toute la journée que m'entretenir de la dame dont je lui avais vanté la beauté, et il attendit la nuit avec autant d'impatience que s'il eût eu les mêmes raisons que moi pour souhaiter qu'elle arrivât. Cependant je me disposai à recevoir Zélica; j'envoyai chercher les meilleurs mets et de cet excellent vin dont nous avions si bien fait l'essai le jour précédent.

» Quand la nuit fut venue, je dis au faquir: « Lorsque la dame entrera dans mon appartement, il ne faut pas que vous y soyez. Peut-être le trouverait-elle mauvais. Laissez-moi lui demander la permission de vous présenter à elle comme mon ami, je suis sûr que je l'obtiendrai. » Nous entendîmes bientôt frapper à la porte, et c'était la princesse. Le faquir se cacha dans un cabinet; j'allai au-devant de Zélica, je lui donnai la main, et après l'avoir conduite à mon appartement: « Ma princesse, lui dis-je, je vous prie de m'accorder une grâce. Le faquir avec qui je suis venu à Candahar est logé dans cette maison; je lui ai donné un appartement, c'est mon ami, voulez-vous souffrir qu'il soit de notre souper? — Hassan, me répondit-elle, vous ne songez guère à ce que vous exigez de moi. Au lieu de m'exposer aux regards d'un homme, vous devriez m'y soustraire avec soin. — Madame, repris-je, c'est un garçon sage et discret, et dont l'amitié m'est connue. Je réponds que vous n'aurez aucun sujet de vous repentir de m'avoir donné la satisfaction que je vous demande. — Je ne vous puis rien refuser, répondit Zélica; mais j'ai un pressentiment que nous en aurons du chagrin. — Eh non, ma princesse, lui dis-je, soyez là-dessus sans inquiétude. Reposez-vous sur ma parole, et qu'aucune crainte ne vous empêche de partager le plaisir que j'ai de vous voir.

» En achevant ces mots, j'appelai le faquir, et le présentai à Zélica. Elle lui fit, pour me plaire, un accueil fort gracieux; et après bien des compliments de part et d'autre, nous nous mîmes tous trois à table avec Calé-Caïri. Mon camarade était un homme de trente ans, il avait beaucoup d'esprit; il fit bientôt connaître aux dames, par ses saillies et ses bons mots, qu'il ne haïssait pas le plaisir, ou plutôt qu'il déshonorait son habit. Aussitôt que nous eûmes mangé de tous les mets qui nous furent servis, on

apporta du vin ; les esclaves nous en versèrent dans des coupes d'agate. Le faquir ne laissait pas longtemps la sienne vide ; il la faisait remplir à tous moments, de sorte qu'à force de boire, il se mit bientôt dans un bel état. Il n'était pas fort respectueux naturellement, ainsi le vin irrita son audace, et lui fit perdre le peu de retenue qu'il avait conservée jusque-là. Il ne se contenta pas d'attaquer la pudeur des dames par des discours effrontés, il jeta brusquement ses bras autour du cou de la princesse de Perse, et lui déroba insolemment un baiser.

» Zélica fut indignée de la hardiesse du faquir, et



la colère lui prêta des forces pour s'arracher de ses mains insolentes. « Arrête, misérable, lui dit-elle, et n'abuse point de la bonté qu'on a de te souffrir ici ; tu mériterais que je te fisse punir par les esclaves qui sont dans cette maison ; mais la considération que j'ai pour ton ami me retient. » En parlant de cette manière elle prit son voile, se couvrit le visage, et sortit de mon appartement ; je courus après elle en lui demandant pardon de ce qui s'était passé ; je tâchai vainement de l'apaiser ; elle était trop irritée. « Vous voyez présentement, me dit-elle, si vous avez eu tort de vouloir que ce faquir fût de notre partie de plaisir ! ce n'était pas sans raison que j'y résistais ; je ne remettrai point le pied chez vous pendant qu'il y sera logé ! » A ces paroles, elle se retira, quelque chose que je pusse lui dire pour l'arrêter.

» Je revins trouver mon ami dans mon appartement : « Ah ! qu'avez-vous fait, lui dis-je? fallait-il manquer de respect à la favorite de Firouzschah ! Par ce transport indiscret vous vous êtes attiré sa haine, et peut-être ne me pardonnera-t-elle jamais de l'avoir obligée à paraître devant vous. — Ne t'afflige pas, Hassan, me répondit-il, tu connais mal les femmes, si tu crois celle-ci véritablement fâchée ; sois plutôt persuadé que dans le fond elle en est ravie ; il n'y a point de dame à qui de pareils transports déplaisent ; la colère qu'elle a fait éclater est feinte. Sais-tu bien pourquoi elle s'est révoltée contre ma hardiesse ? c'est que tes yeux en étaient témoins ; si j'avais été seul avec elle, je suis sûr que je l'aurais trouvée plus humaine. »

» A ce discours, qui marquait assez qu'il était pris de vin, je cessai de lui faire des reproches ; j'espérai que le lendemain il entendrait mieux raison, et qu'il reconnaîtrait sa faute. J'ordonnai à un de mes esclaves de le mener à son appartement, et moi je demeurai dans le mien, où les réflexions que je fis sur ce qui s'était passé ne me permirent pas de reposer tranquillement. Le jour suivant, le faquir le prit en effet sur un autre ton ; il me témoigna qu'il était très-mortifié de m'avoir donné du chagrin, et que pour se punir lui-même de son indiscrétion, il avait résolu de s'éloigner de Candahar ; il me parla d'une manière qui me toucha ; j'écrivis sur-le-champ à la princesse que notre faquir se repentait de son

audace, et la suppliait très-humblement avec moi de la pardonner au vin, qui la lui avait inspirée.

» Comme j'achevais d'écrire, Schapour arriva ; il m'apprit que sa maîtresse était toujours fort irritée ; je le chargeai de ma lettre ; il retourna sur ses pas, et revint quelques heures après avec une réponse. Zélica me mandait qu'elle voulait bien excuser l'insolence du faquir, puisqu'il l'assurait qu'il s'en repentait, mais à condition qu'il ne demeurerait pas plus longtemps chez moi, et qu'il sortirait de Candahar dans vingt-quatre heures. Je montrai le billet de la favorite de Firouzschah à mon ami, qui me dit devant Schapour qu'en cela ses sentiments étaient conformes à ceux de la dame ; qu'il n'oserait plus paraître devant elle après l'action téméraire qu'il avait eu le malheur de commettre, et qu'il prétendait à l'heure même sortir de la ville de Candahar. L'eunuque reprit aussitôt le chemin du palais, et alla rendre compte à Zélica de la disposition où il avait laissé le faquir.

» Je fus ravi de voir ainsi succéder le calme à la tempête qui m'avait effrayé. Je l'avouerai pourtant, j'étais fâché de perdre mon ami, et je le retins encore ce jour-là : « Attendez, lui dis-je, vous partirez demain ; je veux encore aujourd'hui me réjouir avec vous ; peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Ah! puisque nous devons nous séparer, retardons un peu du moins le triste moment de notre séparation. » Pour mieux célébrer nos adieux, j'ordonnai un grand souper; quand il fut prêt, nous nous mîmes à table. Nous avions déjà goûté de plusieurs mets, lorsque nous vîmes entrer Schapour, qui portait un plat d'or dans lequel il y avait un ragoût : « Seigneur Hassan, me dit-il, je vous apporte un ragoût qu'on vient de servir au souper du roi ; Sa Majesté l'a trouvé si délicieux qu'il l'a fait porter sur-le-champ à sa favorite, qui vous l'envoie. » Nous mangeâmes de ce ragoût, et il nous parut en effet excellent. Le faquir, pendant le repas, ne pouvait se lasser d'admirer mon bonheur, et il me dit vingt fois : « O jeune homme, que ton sort est charmant ! »

» Nous passâmes la nuit à boire ; et d'abord qu'il fit jour, mon ami me dit : « C'est à présent qu'il faut nous quitter. » Alors j'allai chercher une bourse pleine de sequins, que Schapour m'avait apportée le jour précédent, de la part de ma maîtresse, et la donnant au faquir : « Prenez, lui dis-je, ma bourse, elle peut vous servir dans l'occasion. » Il me remercia ; nous nous embrassâmes ; il sortit ; et après son départ, je demeurai assez longtemps dans une triste situation. « O trop imprudent ami ! disais-je, c'est toi qui es cause que nous nous séparons ! tu devais te contenter de voir Zélica, et de jouir d'une si belle vue. »

» Comme j'avais besoin de repos, je me jetai sur un sofa et je m'endormis. Au bout de quelques heures, un grand bruit qui se fit entendre dans ma maison me réveilla ; je me levai pour aller voir ce qui le causait, et j'aperçus avec beaucoup d'effroi que c'était une troupe de soldats de la garde de Firouzschah. « Suivez-nous, me dit l'officier qui était à leur tête, nous avons ordre de vous conduire au palais. — Quel crime ai-je commis, lui répondis-je, de quoi m'accuse-t-on ? — C'est ce que nous ne savons pas, répliqua l'officier ; il nous est seulement ordonné de vous mener au roi ; nous en ignorons la cause ; mais je vous dirai, pour vous rassurer, que si vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre ; vous avez affaire à un prince équitable qui ne condamne point légèrement les personnes accusées d'avoir commis quelque forfait ; il faut des preuves convaincantes pour le porter à prononcer un arrêt funeste : il est vrai qu'il punit rigousement les coupables ; si vous l'êtes, je vous plains. »

» Il fallut suivre l'officier. En allant au sérail, je disais en moi-même : Firouzschah a sans doute découvert l'intelligence que j'ai avec Zélica; mais comment l'a-t-il apprise ? Quand nous fûmes dans la cour du palais, je remarquai qu'on y avait dressé quatre potences, je jugeai bien que cela me regardait, et que ce genre de mort était le moindre châtiment que je devais attendre du ressentiment de Firouzschah. Je levai les yeux au ciel et le priai de sauver au moins la princesse de Perse.

» Nous entrâmes dans le sérail : l'officier qui me conduisait me mena dans l'appartement du roi. Ce prince y était avec son grand-vizir seulement, et le faquir, que je croyais déjà loin de Candahar. Dès que j'aperçus ce perfide ami, je connus toute sa trahison. « C'est donc toi, me dit Firouzschah, qui as des entretiens secrets avec ma favorite ? Ah ! scélérat, il faut que tu sois bien hardi pour oser te jouer à moi ! Parle et réponds précisément à ce que je vais te demander. Lorsque tu es arrivé à Candahar, ne t'a-t-on pas dit que je punissais sévèrement les criminels ? » Je répondis que oui. « Eh bien ! reprit-il, puisqu'on t'en a averti, pourquoi as-tu commis le plus grand de tous les crimes ? — Sire, lui dis-je, que les jours de Votre Majesté puissent durer jusqu'à la fin de tous les siècles; mais vous savez que l'amour rend la colombe hardie; un homme épris d'une passion violente n'appréhende rien ; je suis prêt à servir de victime à votre juste colère ; et à quelques tourments que vous puissiez me réserver, je ne me plaindrai point de votre rigueur si vous faites grâce à votre favorite. Hélas ! elle vivait tranquille dans votre sérail avant mon arrivée ; et, contente de faire le bonheur d'un grand roi, elle commençait à oublier un malheureux amant qu'elle croyait ne revoir jamais : elle a su que j'étais dans cette ville, ses premiers feux se sont rallu-

més ; c'est moi qui viens l'arracher à votre tendresse : c'est donc moi seul que vous devez punir. »

» Dans le temps que je parlais ainsi, Zélica, qu'on était allé chercher par ordre du roi, entra suivie de Schapour et de Calé-Cairi ; et ayant entendu mes dernières paroles, elle courut se jeter aux pieds de



Firouzschah : « Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à ce jeune homme ; c'est sur la coupable esclave qui vous a trahi que vos coups doivent tomber. — Ah ! perfides, s'écria le roi, n'attendez aucune grâce l'un et l'autre, vous périrez ! L'ingrate ! elle n'implore ma bonté que pour le téméraire qui m'offense ! et lui ne se montre sensible qu'à la perte de ce qu'il aime ; ils osent tous deux faire éclater à mes yeux leur amoureuse fureur : quelle insolence ! Vizir, ajouta-t-il en se retournant vers son ministre, faites-les conduire au supplice, qu'on les attache à des potences, et qu'après leur mort ils deviennent la proie des chiens et des oiseaux !

» — Arrêtez, sire ! m'écriai-je alors ; gardez-vous de traiter avec ignominie une fille de roi ; que votre jalouse colère respecte en votre favorite l'auguste sang dont elle est formée ! » A ces paroles, Firouzschah parut étonné : « Quel prince, dit-il à Zélica, est donc l'auteur de votre naissance ? » La princesse me regarda d'un air fier, et me dit : « Indiscret Hassan, pourquoi avez-vous découvert ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même ? J'avais en mourant la consolation de voir qu'on ignorait le rang où je suis née : en me faisant connaître, vous me couvrez de honte. Eh bien ! Firouzschah, poursuivit-elle en s'adressant au roi de Candahar, apprends donc qui je suis : l'esclave que tu condamnes à une mort infâme est fille de Schah Tahmaspe ! En même temps elle lui conta toute son histoire, sans en oublier la moindre circonstance.

» Après qu'elle eut achevé ce récit, qui augmenta l'étonnement du roi : « Voilà, seigneur, lui dit-elle, un secret que je n'avais pas dessein de vous révéler, et que la seule indiscrétion de mon amant m'arrache. Après cet aveu, que je ne fais pas ici sans une extrême confusion, je vous prie instamment d'ordonner qu'on m'ôte promptement la vie, c'est l'unique grâce que je demande à Votre Majesté.

» — Madame, lui dit le roi, je révoque l'arrêt de votre trépas ; je suis trop équitable pour ne vous point pardonner votre infidélité ; ce que vous venez de me raconter me la fait regarder d'un autre œil ; je cesse de me plaindre de vous, et je vous rends même libre ; vivez pour Hassan, et que l'heureux Hassan vive pour vous ! Je donne aussi la vie et la liberté à Schapour et à votre confidente ; allez, parfaits amants, allez passer ensemble le reste de vos jours, et que rien ne puisse jamais arrêter le cours de vos plaisirs ! Pour toi, traître, continua-t-il en se tournant vers le faquir, tu seras puni de ta tra-

hison : cœur bas et envieux, tu n'as pu souffrir le bonheur de ton ami, et tu es venu toi-même le livrer à ma vengeance. Ah ! misérable, c'est toi qui serviras de victime à ma jalousie ! » A ces mots, il ordonna au grand-vizir d'emmener le faquir, et de le mettre entre les mains des bourreaux.

» Pendant qu'on allait faire mourir ce scélérat, nous nous jetâmes, Zélica et moi, aux pieds du roi de Candahar; nous les mouillâmes de nos larmes dans les transports de reconnaissance et de joie qui nous animaient; et enfin, nous l'assurâmes que, sensibles à sa bonté généreuse, nous en conserverions un éternel souvenir; nous sortîmes ensuite de son appartement avec Schapour et Calé-Cairi, nous prîmes le chemin de la maison où j'avais été arrêté, mais nous la trouvâmes rasée; le roi avait ordonné qu'on la démolît, et les soldats qu'il avait chargés de cet ordre l'avaient si promptement exécuté, que tous les matériaux avaient déjà été enlevés et transportés ailleurs; il n'y restait pas seulement une pierre; le peuple s'en était aussi mêlé : ainsi tous les meubles avaient été pillés.

» Quoique charmés de nous voir ensemble la princesse et moi, quoique fort amoureux l'un de l'autre, nous ne laissâmes pas d'être un peu étourdis de ce spectacle. Cette maison, à la vérité, était un hôtel meublé qu'on avait loué, et dont par conséquent les meubles ne nous appartenaient pas; mais Zélica y avait fait porter par Schapour une infinité de choses précieuses qui n'avaient pas été respectées dans le pillage; nous avions peu d'argent, nous commençâmes à consulter l'eunuque et Calé-Cairi sur le parti que nous avions à prendre; et après une longue délibération, nous fûmes d'avis d'aller loger dans un caravansérail.

» Nous étions prêts à nous y rendre, lorsqu'un officier du roi nous aborda : « Je viens, nous dit-il, de la part de Firouzscha, mon maître, vous offrir un logement; le grand-vizir vous prête une maison qu'il a aux portes de la ville, et qui est beaucoup plus belle que celle qu'on vient de raser; vous y serez logés fort commodément; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire; prenez la peine de me suivre. » Nous y allâmes avec lui; nous vîmes une maison de grande apparence et parfaitement bien bâtie; le dedans répondait au dehors; tout y était magnifique et de bon goût : nous y trouvâmes plus de vingt esclaves qui nous dirent que leur maître venait de leur envoyer ordre de nous fournir abondamment toutes les choses dont nous aurions besoin, et de nous servir comme lui-même pendant tout le temps que nous voudrions rester chez lui.

» Deux jours après, nous reçûmes une visite du grand-vizir, qui nous apporta de la part du roi une prodigieuse quantité de présents. Il y avait plusieurs paquets d'étoffes de soie et de toiles des Indes, avec vingt bourses, chacune de mille sequins d'or. Comme nous nous sentions gênés dans une maison empruntée, et que les présents du roi nous mettaient en état de nous établir ailleurs, nous nous joignîmes bientôt à une grosse caravane de marchands de Candahar, et nous nous rendîmes heureusement avec eux à Bagdad.

» Nous allâmes loger dans ma maison, où nous passâmes les premiers jours de notre arrivée à nous reposer et à nous remettre de la fatigue d'un si long voyage. Après cela je parus dans la ville et cherchai mes amis. Ils furent assez étonnés de me revoir.

« Est-il possible, me dirent-ils, que vous soyez encore vivant? Vos associés, qui sont revenus, nous ont assuré que vous étiez mort. » D'abord que j'appris que mes joailliers étaient à Bagdad, je courus chez le grand-vizir, je me jetai à ses pieds et lui contai leur perfidie. Il les envoya sur-le-champ arrêter l'un et l'autre; il m'ordonna de les interroger tous deux en sa présence. « N'est-il pas vrai, leur dis-je, que je me réveillai lorsque vous me prîtes entre vos bras, que je vous demandai ce que vous vouliez me faire, et que, sans me répondre, vous me précipitâtes dans la mer par un sabord du vaisseau? » Ils répondirent que j'avais apparemment rêvé cela, et qu'il fallait que moi-même en dormant je me fusse jeté dans le golfe.

» — Eh pourquoi, leur dit alors le vizir, n'avez-vous pas fait semblant de le connaître à Ormus? Ils repartirent qu'ils ne m'avaient point vu à Ormus. — Eh que direz-vous donc, traîtres, répliqua-t-il en les regardant d'un air menaçant, quand je vous ferai voir un certificat du cadi d'Ormus, qui prouve le contraire? » A ces paroles, que le vizir dit pour les éprouver, mes associés pâlirent et se troublèrent. « Vous changez de visage! leur dit-il : eh bien! avouez vous-mêmes votre crime; épargnez-vous les supplices qu'on vous apprête pour vous arracher cet aveu. »

» Alors ils confessèrent tout, et sur cette confession il les fit emprisonner, en attendant que le calife, qu'il voulait, disait-il, informer de cette affaire, ordonnât de quel genre de mort il souhaitait qu'ils mourussent; mais ils trouvèrent moyen de tromper la vigilance de leurs gardes, ou d'en corrompre la fidélité. Ils s'échappèrent de leur prison, et se cachèrent si bien dans Bagdad, qu'on ne les put découvrir, quelque recherche qu'en fît le grand-vizir. Cependant tous leurs biens furent confisqués et demeurèrent au calife, à la réserve d'une petite partie qu'on me donna pour me dédommager de ce qu'on m'avait volé.

» Je ne songeai plus après cela qu'à mener une vie tranquille avec ma princesse; nous passions nos jours dans une parfaite union, et je ne faisais point de vœux au ciel que pour le prier de me laisser le

reste de ma vie dans l'heureuse situation où je me trouvais. Inutiles souhaits ! Les hommes peuvent-ils longtemps jouir d'un sort agréable ? Les chagrins, les malheurs ne troublent-ils pas sans cesse leur repos ? Un soir, je revenais de me divertir avec mes amis, je frappais à ma porte ; j'avais beau frapper rudement, personne ne venait ouvrir. J'en fus surpris, et j'en conçus, sans savoir pourquoi, un triste présage. Je redouble mes coups, aucune esclave ne vient : mon étonnement augmente. Que faut-il que je pense de ceci? disais-je en moi-même. Est-ce quelque nouvelle infortune que j'éprouve? Au bruit que je faisais, plusieurs voisins sortirent de leurs maisons ; et, aussi étonnés que moi de ce que mes domestiques ne répondaient point, ils m'aidèrent à enfoncer la porte : nous entrons, nous trouvons, dans la cour et dans la première salle, mes esclaves égorgés.

» Nous passons dans l'appartement de Zélica. O spectacle effroyable ! je vois Schapour et Calé-Cairi tous deux sans vie et noyés dans leur sang : j'appelle



ma princesse, elle ne répond point à ma voix ; je parcours toute ma maison, et n'y rencontrant point celle que je cherche, je sens chanceler mon corps, je tombe sans sentiment entre les bras de mes voisins. Heureux, si l'ange de la mort m'eût enlevé dans ce moment ! mais non, le ciel voulait que je vécusse pour voir toute l'horreur de ma destinée.

» Lorsque mes voisins m'eurent rappelé à la vie par leur cruel secours, je leur demandai comment il était possible qu'on eût fait un si grand carnage dans ma maison sans qu'ils eussent ouï le moindre bruit. Ils me dirent qu'ils n'en étaient pas moins surpris que moi. Je courus aussitôt chez le cadi, qui mit son nayb (lieutenant) en campagne avec tous ses asas (archers) ; mais leurs perquisitions furent inutiles, et chacun pensa ce qu'il voulut de ce tragique événement.

» Pour moi, je jugeai, comme beaucoup d'autres, que mes associés pouvaient en être les auteurs ; et j'en conçus tant de chagrin, que j'en tombai malade. Je traînai longtemps à Bagdad des jours languissants ; je vendis ensuite ma maison et j'allai demeurer à Moussel avec tout ce que je pouvais avoir de biens. Je pris ce parti, parce que j'avais un parent que j'aimais beaucoup, et qui était attaché au premier vizir du roi de Moussel. Ce parent me reçut fort bien, et en peu de temps je fus connu du ministre, qui, croyant voir en moi du talent pour les affaires, me donna de l'occupation. Je m'attachai à bien faire les choses dont il me chargeait, et j'eus le bonheur d'y réussir. Il devint de jour en jour plus content de moi ; je gagnai peu à peu sa confiance, et insensiblement j'entrai dans les plus secrètes affaires de l'État. Je lui aidai même bientôt à en soutenir le poids. Quelques années après, ce ministre mourut, et le roi, peut-être trop prévenu en ma faveur, me donna sa place ; je la remplis pendant deux ans au gré du roi et au contentement de ses peuples. Et même ce monarque, pour témoigner combien il était satisfait de mon ministère, me nomma Atalmulc. Je vis bientôt l'envie armée contre moi. Quelques grands seigneurs devinrent mes ennemis secrets et résolurent de me perdre. Pour mieux en venir à bout, ils me rendirent suspect au prince de Moussel,

qui, se laissant prévenir par leurs mauvais discours, demanda ma déposition à son père. Le roi n'y voulut pas d'abord consentir; mais il ne put résister aux pressantes instances de son fils : je sortis de Moussel et vins à Damas, où j'eus bientôt l'honneur d'être présenté à Votre Majesté.

» Voilà, sire, l'histoire de ma vie et la cause de cette profonde tristesse où je parais enseveli. L'enlèvement de Zélica est toujours présent à ma pensée et me rend insensible à la joie. Si j'apprenais que cette princesse ne vit plus, j'en perdrais peut-être comme autrefois le souvenir; mais l'incertitude de son sort la retrace sans cesse à ma mémoire et nourrit ma douleur. »

Quand le vizir Atalmulc eut achevé le récit de ses aventures, le roi lui dit : « Je ne suis plus surpris que vous soyez si triste, vous en avez un juste sujet; mais tout le monde n'a pas perdu comme vous une princesse, et vous avez tort de penser que parmi tous les hommes on n'en trouvera pas un qui soit parfaitement content. »

Le roi de Damas voulant faire voir à son grand-vizir qu'il y avait des hommes fort contents de leur sort, dit à son favori Seyf-Elmulouk : « Allez vous promener dans la ville, passez devant les boutiques des artisans, et amenez-moi tout à l'heure celui qui vous paraîtra le plus gai. » Seyf-Elmulouk obéit et revint trouver Bedreddin quelques heures après. « Eh bien ! lui dit ce monarque, avez-vous fait ce que je vous ai ordonné ? — Oui, sire, répondit le favori ; j'ai passé devant plusieurs boutiques; j'ai vu toutes sortes d'artisans qui chantaient en travaillant et qui m'ont semblé fort satisfaits de leur destinée ; j'ai remarqué entre autres un jeune tisserand, nommé Malek, qui riait à gorge déployée avec ses voisins ; je me suis arrêté pour lui parler. — Ami, lui ai-je dit, vous me paraissez bien gai. — C'est mon humeur, m'a-t-il répondu ; je n'engendre point de mélancolie. — J'ai demandé aux voisins s'il était vrai qu'il fût d'un caractère si agréable ; ils m'ont tous assuré qu'il ne faisait que rire du matin au soir. Alors je lui ai dit de me suivre, et je l'ai amené au palais. Il est dans votre appartement, voulez-vous que je l'introduise dans votre cabinet ? — Faites-le entrer, dit le roi ; il faut que je lui parle ici. »

Aussitôt Seyf-Elmulouk sortit du cabinet de Bedreddin et y rentra dans le moment, suivi d'un jeune homme de très-bonne mine qu'il présenta au roi. Le tisserand se prosterna devant le monarque, qui lui dit : « Levez-vous, Malek, et m'avouez franchement si vous êtes aussi content que vous semblez l'être; on dit que vous ne faites que rire et chanter tous les jours en exerçant votre métier ; vous passez pour le plus heureux de mes sujets, et l'on a lieu de penser que vous l'êtes en effet : apprenez-moi si l'on juge mal de vous et si vous êtes satisfait de votre condition; c'est une chose qu'il m'importe de savoir, et j'exige de vous surtout que vous parliez sans déguisement.

— Grand roi, répondit le tisserand après s'être relevé, puissent les jours de Votre Majesté durer autant que le monde, et être tissus de mille plaisirs qui ne soient mêlés d'aucune disgrâce ! Dispensez votre esclave de satisfaire vos désirs curieux. S'il est défendu de mentir devant les rois, il faut avouer aussi qu'il y a des vérités qu'on n'ose révéler ; je puis vous dire seulement qu'on a de moi une fausse opinion : malgré mes ris et mes chants, je suis peut-être le plus malheureux des hommes ; contentez-vous de cet aveu, sire, et ne m'obligez point à vous faire un détail de mes infortunes. — Eh pourquoi, reprit Bedreddin, craignez-vous de me raconter vos aventures ? est-ce qu'elles ne vous font point d'honneur ? — Elles en feraient au plus grand prince, repartit le tisserand ; mais j'ai résolu de les tenir secrètes. — Malek, dit le roi, vous irritez ma curiosité, et je vous ordonne de la contenter. » Le tisserand n'osa répliquer à ces paroles, et commença de cette sorte l'histoire de sa vie.

MALEK ET LA PRINCESSE SCHIRINE.

« Je suis fils unique d'un marchand de Surate ; peu de temps après la mort de mon père, je dissipai la meilleure partie des grands biens qu'il m'avait laissés. J'achevais d'en consumer le reste en débauches avec mes amis, lorsqu'un étranger, qui passait par Surate pour aller, disait-il, à l'île de Serendib, se trouva par hasard un jour à ma table. La conversation roula sur les voyages ; les uns vantaient leur utilité, leurs agréments, et les autres en représentaient les périls ; quelques personnes de la compagnie, qui avaient voyagé, nous firent des relations de leurs voyages ; les choses curieuses qu'ils disaient avoir vues m'excitaient en secret à voyager, et les dangers qu'ils disaient avoir courus m'empêchaient d'en prendre la résolution.

» Après que je les eus tous écoutés, je leur dis : « On ne peut entendre parler du plaisir qu'on prend à parcourir le monde sans se sentir un extrême désir de voyager ; mais les périls où s'expose un voyageur m'ôtent le goût des pays étrangers. Si l'on pouvait, ajoutai-je en souriant, aller d'un bout de la terre à l'autre sans faire de mauvaises rencontres en chemin, je sortirais dès demain de Surate. » A ces paroles, qui firent rire toute la compagnie, l'étranger me dit : « Seigneur Malek, si vous avez envie de voyager et que le seul danger de rencontrer des voleurs vous empêche de vous y déterminer, je vous enseignerai, quand vous voudrez, une manière d'aller impunément de royaume en royaume. » Je crus qu'il plaisantait ; mais après le repas, il me prit en

particulier et me dit que le lendemain matin il se rendrait chez moi et me ferait voir quelque chose d'assez singulier.

» Il n'y manqua pas ; il revint me trouver et me dit : « Je veux vous tenir parole ; mais vous ne verrez que dans quelques jours l'effet de ma promesse ; car ce que j'ai à vous montrer est un ouvrage qui ne saurait être fait aujourd'hui ; envoyez chercher un menuisier par un de vos esclaves, et qu'ils reviennent tous deux chargés de planches. » Cela fut exécuté sur-le-champ.

» Quand le menuisier et l'esclave furent arrivés, l'étranger dit au premier de faire un coffre en forme d'oiseau, long de six pieds et large de quatre, de laisser le dessus ouvert de manière à y placer un homme assis ; l'ouvrier mit aussitôt la main à l'œuvre. L'étranger de son côté ne demeura pas oisif ; il fit ou apporta plusieurs pièces de la machine, comme des espèces d'ailes, des roues et des ressorts ; ils travaillèrent l'un et l'autre plusieurs journées, après quoi le menuisier fut renvoyé. L'étranger passa un jour à placer les ressorts et à perfectionner l'ouvrage.

» Enfin le sixième jour le coffre se trouvant achevé, on le couvrit d'un tapis de Perse et on le porta dans la campagne, où je me rendis avec l'étranger, qui me dit : « Renvoyez vos esclaves et demeurons ici seuls ; je ne suis pas bien aise d'avoir d'autres personnes que vous pour témoin de ce que je vais faire. » J'ordonnai à mes esclaves de retourner au logis, et je restai seul avec l'étranger. J'étais fort en peine de savoir ce qu'il ferait de cette machine lorsqu'il arracha le tapis et qu'il entra dedans ; en même temps le coffre s'éleva de terre et fendit les airs avec une vitesse incroyable ; dans quelques instants il fut fort loin de moi, et un moment après il revint descendre à mes pieds.

» Je ne puis exprimer à quel point je fus surpris de ce prodige. « Vous voyez, me dit l'étranger en sortant de la machine, une voiture assez douce, et vous devez être persuadé qu'en voyageant de cette manière on ne craint pas d'être volé sur la route : voilà ce moyen que je voulais vous donner pour faire des voyages sûrement ; je vous fais présent de ce coffre, vous vous en servirez s'il vous prend envie quelque jour de parcourir les pays étrangers. Ne vous imaginez pas, poursuivit-il, qu'il y ait de l'enchantement dans ce que vous venez de voir ; ce n'est point par des paroles cabalistiques, ni par la vertu d'un talisman que ce coffre s'élève en l'air ; son mouvement est produit par l'art ingénieux qui enseigne les forces mouvantes, je suis consommé dans les mécaniques, et je sais faire encore d'autres machines aussi surprenantes que celle-ci. »

» Je remerciai l'étranger d'un présent si rare, et je lui donnai par reconnaissance une bourse pleine de sequins. « Apprenez-moi, lui dis-je ensuite, comment il faut faire pour mettre ce coffre en mouvement? — C'est une chose que vous saurez bientôt, » me répondit-il. A ces paroles, il me fit entrer dans la machine avec lui, puis il toucha un ressort, et aussitôt nous fûmes élevés en l'air; alors me montrant de quelle manière il fallait s'y prendre pour se conduire sûrement : « En tournant cette vis, me dit-il, vous irez à droite, et en tournant celle-là, vous irez à gauche; en touchant ce ressort, vous monterez ; en touchant celui-là, vous descendrez. J'en voulus faire l'essai moi-même; je tournai les vis et touchai les ressorts; effectivement le coffre, obéissant à ma main, allait comme il me plaisait, et j'en précipitais à mon gré ou ralentissais le mouvement. Après avoir fait plusieurs caracoles dans les airs, nous prîmes notre vol vers ma maison et allâmes descendre dans mon jardin, ce que nous fîmes aisément, parce que nous avions ôté le tapis qui couvrait la machine, à laquelle il y avait plusieurs trous, tant pour y avoir de l'air que pour regarder.

» Nous fûmes au logis avant mes esclaves, qui ne pouvaient assez s'étonner de nous voir de retour; je fis enfermer le coffre dans mon appartement, où je le gardai avec plus de soin qu'un trésor, et l'étranger s'en alla aussi content de moi que je l'étais de lui. Je continuai à me divertir avec mes amis jusqu'à ce que j'eusse achevé de manger mon patrimoine; je commençai même à emprunter, de sorte qu'insensiblement je me trouvai chargé de dettes. D'abord qu'on sut dans Surate que j'étais ruiné, je perdis mon crédit; personne ne voulut plus me prêter, et mes créanciers, fort impatients de ravoir leur argent, me sommèrent de le leur rendre. Me voyant sans ressource, et par conséquent près d'essuyer des chagrins et des affronts, j'eus recours à mon coffre; je le traînai, une nuit, de mon appartement dans ma cour; je m'y enfermai avec quelques provisions et le peu d'argent qui me restait. Je touchai le ressort qui faisait monter la machine; puis tournant une des vis, je m'éloignai de Surate et de mes créanciers sans craindre qu'ils missent des asas (archers) à mes trousses.

» Je fis aller le coffre pendant la nuit le plus vite qu'il me fut possible, et je croyais surpasser la vitesse des vents. A la pointe du jour, je regardai par un trou pour observer les lieux où j'étais. Je n'aperçus que des montagnes, que des précipices, qu'une campagne aride, qu'un affreux désert. Partout où je portai ma vue, je ne découvris aucune apparence d'habitation. Je continuai de parcourir les airs toute la journée et la nuit suivante. Le lendemain je me trouvai au-dessus d'un bois fort épais auprès duquel il y avait une assez belle ville située dans une plaine d'une très-grande étendue.

» Je m'arrêtai pour considérer la ville aussi bien

qu'un palais magnifique qui s'offrit à mes yeux à l'extrémité de la plaine ; je souhaitais passionnément de savoir où j'étais, et je songeais déjà de quelle manière je pourrais satisfaire ma curiosité, lorsque je vis dans la campagne un paysan qui labourait la terre. Je descendis dans le bois, j'y laissai mon coffre et m'avançai vers le laboureur, à qui je demandai comment s'appelait cette ville. « Jeune homme, me répondit-il, on voit bien que vous êtes étranger, puisque vous ne savez pas que cette ville se nomme Gazna. L'équitable et vaillant roi Bahaman y fait son séjour. — Et qui demeure, lui dis-je, dans ce palais que nous voyons au bout de la plaine ? — Le roi de Gazna, repartit-il, l'a fait bâtir pour y tenir enfermée la princesse Schirine sa fille, qui est menacée par son horoscope d'être trompée par un homme. Bahaman, pour rendre cette prédiction vaine, a fait élever ce palais qui est de marbre et que de profonds fossés d'eau entourent. La porte en est d'acier de la Chine, et outre que le roi en a la clef, il y a une nombreuse garde qui veille jour et nuit pour en défendre l'entrée à tous les hommes. Le roi va voir une fois la semaine la princesse sa fille ; ensuite il s'en retourne à Gazna. Schirine n'a pour toute compagnie, dans ce palais, qu'une gouvernante et quelques filles esclaves. »

» Je remerciai le paysan de m'avoir instruit de toutes ces choses, et je tournai mes pas vers la ville. Comme j'étais près d'y arriver, j'entendis un grand bruit, et bientôt je vis paraître plusieurs cavaliers magnifiquement vêtus et tous montés sur de fort beaux chevaux qui étaient richement caparaçonnés. J'aperçus, au milieu de cette superbe cavalcade, un grand homme qui avait sur la tête une couronne d'or et dont les habits étaient parsemés de diamants ; je jugeai que c'était le roi de Gazna qui allait voir la princesse sa fille, et j'appris en effet dans la ville que je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture.

» Après avoir fait le tour de la ville et satisfait un peu ma curiosité, je me ressouvins de mon coffre ; et quoique je l'eusse laissé dans un endroit qui devait me rassurer, je devins inquiet. Je sortis de Gazna, et je n'eus point l'esprit en repos que je ne fusse arrivé où il était. Alors je repris ma tranquillité. Je mangeai avec beaucoup d'appétit ce qui me restait de provisions ; et, comme la nuit vint aussitôt, je résolus de la passer dans ce bois. J'avais lieu d'espérer qu'un profond sommeil ne tarderait pas à se rendre maître de mes sens, car mes dettes, aussi bien que la mauvaise situation où je me trouvais, me causaient peu d'inquiétude ; cependant je ne pus m'endormir ; ce que le paysan m'avait conté de la princesse Schirine se présentait sans cesse à ma pensée. « Est-il possible, disais-je, que Bahaman soit effrayé d'une prédiction frivole? Était-il nécessaire de faire bâtir un palais pour enfermer sa fille? n'aurait-elle pas été assez en sûreté dans le sien? D'un autre côté, si les astrologues percent en effet l'obscur avenir, s'ils lisent dans les astres les événements futurs, il est inutile de vouloir éluder leurs prédictions ; il faut nécessairement qu'elles s'accomplissent. Toutes les précautions que peut prendre la prudence humaine ne sauraient détourner de dessus nos têtes un malheur tracé dans les étoiles. Puisque la princesse de Gazna doit avoir de la faiblesse pour un homme, c'est en vain qu'on prétend l'en garantir. »

» A force de m'occuper de Schirine, que je me peignais plus belle que toutes les dames que j'avais vues, quoique j'en eusse vu à Surate et à Goa un assez grand nombre qui pouvaient passer pour de très-belles femmes, et qui n'avaient pas peu contribué à me ruiner, il me prit envie de tenter la fortune. « Il faut, dis-je en moi-même, que je me transporte sur le toit du palais de la princesse et que je tâche de m'introduire dans sa chambre ; j'aurai peut-être le bonheur de lui plaire. Peut-être suis-je le mortel dont les astrologues ont vu l'heureuse audace écrite dans le ciel. »

» J'étais jeune, par conséquent étourdi ; je ne manquais pas de courage. Je formai cette téméraire résolution, et je l'exécutai sur-le-champ. Je m'élevai en l'air et conduisis mon coffre du côté du palais ; l'obscurité de la nuit était telle que je la pouvais désirer. Je passai sans être aperçu par-dessus la tête des soldats, qui, dispersés autour des fossés, faisaient une garde exacte.

» Je descendis sur le toit auprès d'un endroit où je vis de la lumière ; je sortis de mon coffre, et me glissai par une fenêtre ouverte, pour recevoir la fraîcheur de la nuit, dans un appartement orné de riches meubles, où, sur un sofa de brocart, reposait la princesse Schirine, qui me parut d'une beauté éblouissante ; je la trouvai au-dessus de l'avantageuse idée que je m'en étais formée. Je m'approchai d'elle pour la contempler ; mais je ne pus, sans transport, envisager tant de charmes ; je me mis à genoux devant elle et lui baisai une de ses belles mains. Elle se réveilla dans le moment, et apercevant un homme dans une attitude à l'alarmer, elle fit un cri qui attira bientôt auprès d'elle sa gouvernante, qui dormait dans une chambre prochaine. « Mahpeïker, lui dit la princesse, venez à mon secours. Voici un homme : comment a-t-il pu s'introduire dans mon appartement? ou plutôt n'êtes-vous pas complice de son crime? — Qui, moi? repartit la gouvernante ; ah ! ce soupçon m'outrage ; je ne suis pas moins étonnée que vous de voir ce jeune téméraire : d'ailleurs, quand j'aurais voulu favoriser son audace, comment aurais-je pu tromper la garde vigilante qui est autour de ce château? Vous savez de plus qu'il y a vingt portes d'acier à ouvrir avant que d'arriver

ici ; que le sceau royal est sur chaque serrure et que le roi votre père en a les clefs. Je ne comprends pas de quelle manière ce jeune homme a pu surmonter toutes ces difficultés. »



LA PRINCESSE SCHIRINE.

» Pendant que la gouvernante parlait de la sorte, je rêvais ce que je leur dirais, et il me vint dans l'esprit de leur persuader que j'étais le prophète Mahomet. « Belle princesse, dis-je à Schirine, ne soyez point surprise, non plus que Mahpeïker, si vous me voyez paraître ici. Je ne suis point un de ces amants qui prodiguent l'or et emploient toutes sortes d'artifices pour parvenir au comble de leurs vœux ; je n'ai point de désir dont votre vertu doive s'alarmer : loin de moi toute pensée criminelle. Je suis le prophète Mahomet ; je n'ai pu sans pitié vous voir condamnée à passer vos beaux jours dans une prison, et je viens vous donner ma foi pour vous mettre à couvert de la prédiction dont Bahaman votre père est épouvanté. Ayez désormais, comme lui, l'esprit en repos sur votre destinée, qui ne saurait être que pleine de gloire et de bonheur, puisque vous serez l'épouse de Mahomet. D'abord que la nouvelle de votre mariage se sera répandue dans le monde, tous les rois craindront le beau-père du grand prophète et toutes les princesses envieront votre sort. »

» Schirine et la gouvernante se regardèrent à ce discours, comme pour se consulter sur ce qu'elles en devaient penser ; j'avais lieu de craindre, je l'avoue, qu'il ne trouvât peu de créance dans leurs esprits ; mais les femmes donnent volontiers dans le merveilleux. Mahpaïker et sa maîtresse ajoutèrent foi à ma fable. Elles me crurent Mahomet et j'abusai de leur crédulité. Après avoir passé la meilleure partie de la nuit avec la princesse de Gazna, je sortis de son appartement avant le jour, non sans lui promettre de revenir le lendemain. Je regagnai au plus vite ma machine, je me mis dedans et m'élevai fort haut pour n'être point aperçu des soldats. J'allai descendre dans le bois : j'y laissai le coffre et pris le chemin de la ville, où j'achetai des provisions pour huit jours, des habits magnifiques, un turban de toile des Indes à raies d'or, avec une riche ceinture ; je n'oubliai pas les essences et les meilleurs parfums. J'employai tout mon argent à ces emplettes, sans m'embarrasser de l'avenir ; il me semblait que je ne devais plus manquer de rien, après une si agréable aventure.

» Je demeurai toute la journée dans le bois, où je m'occupai à me parer et à me parfumer. Dès que la nuit fut venue, j'entrai dans le coffre et me rendis sur le toit du palais de Schirine. Je m'introduisis dans son appartement comme la nuit précédente. Cette princesse me témoigna qu'elle m'attendait

avec beaucoup d'impatience. « O grand prophète! me dit-elle, je commençais à m'inquiéter et je craignais que vous n'eussiez déjà oublié votre épouse. — Ah! ma chère princesse, lui répondis-je, pouviez-vous écouter cette crainte; puisque vous avez reçu ma foi, ne devez-vous pas être persuadée que je vous aimerai toujours? — Mais apprenez-moi, reprit-elle, pourquoi vous avez l'air si jeune? Je m'imaginais que le prophète Mahomet était un vénérable vieillard. — Vous ne vous trompiez pas, lui repartis-je, c'est l'idée qu'on doit avoir de moi, et si je paraissais devant vous tel que j'apparais quelquefois aux fidèles à qui je veux bien faire cet honneur, vous me verriez une longue barbe blanche avec une tête des plus chauves; mais il m'a semblé que vous aimeriez mieux une figure moins surannée. C'est pourquoi j'ai emprunté la forme d'un jeune homme. » La gouvernante, se mêlant alors à notre entretien, me dit que j'avais fort bien fait, et que, quand on voulait faire le personnage d'un mari, on ne pouvait être trop agréable.

» Je sortis encore du château sur la fin de la nuit, de peur qu'on ne découvrît que j'étais un faux prophète; j'y retournai le lendemain, et je me conduisis toujours si adroitement, que Schirine et Mahpeïker ne soupçonnèrent pas seulement qu'il pût y avoir là-dedans de la tromperie. Il est vrai que la princesse prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela ne contribua pas peu à lui faire croire tout ce que je lui disais; car quand on est prévenu en faveur de quelqu'un, on ne soupçonne point sa sincérité.

» Au bout de quelques jours, le roi de Gazna, suivi de ses officiers, se rendit au palais de la princesse sa fille; et, trouvant les portes bien fermées et son cachet sur les serrures, il dit à ses vizirs qui l'accompagnaient : « Tout va le mieux du monde. Pendant que les portes de ce palais seront dans cet état, je crains peu le malheur dont ma fille est menacée. » Il monta seul à l'appartement de Schirine, qui ne put s'empêcher de se trahir à sa vue. Il s'en aperçut et en voulut savoir la cause. Sa curiosité augmenta le trouble de la princesse, qui, se voyant enfin obligée de le satisfaire, lui conta tout ce qui s'était passé.

» Votre Majesté, sire, peut s'imaginer quelle fut la surprise du roi Bahaman, lorsqu'il apprit qu'il était, sans le savoir, beau-père de Mahomet. « Ah! quelle absurdité! s'écria-t-il. Ah! ma fille, que vous êtes crédule! O ciel! je vois bien présentement qu'il est inutile de vouloir éviter les malheurs que tu nous réserves; l'horoscope de Schirine est rempli, un traître l'a séduite! » En disant cela, il sortit avec beaucoup d'agitation de l'appartement de la princesse, et visita le palais du haut jusqu'en bas. Mais il eut beau chercher partout, il ne découvrit aucune trace du suborneur; son étonnement en redoubla. « Par où, disait-il, l'audacieux a-t-il pu entrer dans ce château! C'est ce que je ne puis concevoir. »

Alors il appela ses vizirs et ses confidents : ils accoururent à sa voix, et, le voyant fort ému, ils en furent effrayés. « Qu'y a-t-il, sire? lui dit son premier ministre, vous paraissez inquiet, agité. Quel malheur nous annonce le trouble qui paraît dans vos yeux? » Le roi leur conta tout ce qu'il avait appris, et leur demanda ce qu'ils pensaient de cette aventure. Le grand-vizir parla le premier : il dit que ce prétendu mariage pouvait être vrai, bien qu'il eût tout l'air d'une fable; qu'il y avait dans le monde de puissantes maisons qui ne faisaient nulle difficulté d'attribuer leur origine à de pareils événements, et que, pour lui, il regardait comme une chose très-possible le commerce que la princesse disait avoir avec Mahomet.

» Les autres vizirs, par complaisance peut-être pour celui qui venait de parler, furent tous de son sentiment; mais un courtisan, s'élevant contre cette opinion, la combattit en ces termes : « Je suis surpris de voir des gens sensés donner créance à un rapport si peu digne de foi. Des personnes sages peuvent-elles penser que notre grand prophète soit capable de venir chercher des femmes sur la terre, lui qui dans le séjour céleste est environné des plus belles houris? Cela choque le sens commun, et si le roi veut m'en croire, au lieu de se prêter à un conte ridicule, il approfondira cette affaire; je suis persuadé qu'il découvrira bientôt le fourbe qui, sous un nom sacré, a eu l'audace de séduire la princesse. »

» Quoique Bahaman fût naturellement assez crédule, qu'il tînt son premier ministre pour un homme de grand jugement, et qu'il vît même que tous ses vizirs croyaient Schirine effectivement mariée avec Mahomet, il ne laissa pas d'être pour la négative. Il résolut de s'éclaircir de la vérité; mais, voulant faire les choses prudemment et tâcher de parler lui-même sans témoins au prétendu prophète, il renvoya ses vizirs et ses courtisans à Gazna. « Retirez-vous, leur dit-il, je veux demeurer seul cette nuit dans ce château avec ma fille. Allez et revenez demain me joindre ici. Ils obéirent tous à l'ordre du roi. Ils regagnèrent la ville, et Bahaman se mit à faire de nouvelles questions à la princesse en attendant la nuit; il lui demanda si j'avais mangé avec elle. « Non, seigneur, lui dit sa fille, je lui ai vainement présenté des viandes et des liqueurs, il n'en a pas voulu, et je ne lui ai vu prendre aucune nourriture depuis qu'il vient ici. — Racontez-moi encore cette aventure, répliqua-t-il, et ne m'en célez aucune particularité. » Schirine lui en fit un nouveau détail, et le roi, attentif à son récit, en pesait toutes les circonstances.

» Cependant la nuit arriva. Bahaman s'assit sur

un sofa et fit allumer des bougies qu'on mit devant lui sur une table de marbre. Il tira son sabre pour s'en servir s'il était nécessaire, et laver dans mon sang l'affront fait à son honneur. Il m'attendait à tous moments, et dans l'attente où il était de me voir paraître tout à coup, je ne crois pas qu'il fût sans agitation.

» Cette nuit là, par hasard, l'air était fort enflammé. Un long éclair frappa les yeux du roi et le fit tressaillir; il s'approcha de la fenêtre par où Schirine lui avait dit que je devais entrer, et apercevant l'air tout en feu, son imagination se troubla, quoiqu'il ne se passât rien qui ne fût fort naturel, elle lui fit voir dans les nuages des figures fantastiques que dominait celle d'un vieillard vénérable, tel qu'on nous dépeint le prophète. Il ne regarda point ces météores comme des effets de quelques exhalaisons qui s'enflammaient dans l'air, il aima mieux croire que ces feux ardents annonçaient à la terre la descente de Mahomet, et que le ciel n'était si lumineux que parce qu'il ouvrait ses portes pour laisser sortir le prophète.

» Dans la disposition où était l'esprit du roi, je pouvais me présenter impunément devant ce prince. Aussi, loin de se montrer furieux lorsque je parus à la fenêtre, il fut saisi de respect et de crainte, il laissa tomber son sabre, et, se prosternant à mes pieds, il les baisa et me dit : « O grand prophète ! qui suis-je, et qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père? » Je jugeai par ces paroles de ce qui s'était passé entre le roi et la princesse, et je connus que le bon Bahaman n'était pas plus difficile à tromper que sa fille. Je fus ravi d'apprendre que je n'avais pas affaire à un de ces esprits forts qui auraient fait subir au prophète un examen embarrassant; et profitant de sa faiblesse : « O roi ! lui dis-je en le relevant, vous êtes, de tous les princes musulmans, le plus attaché à ma secte et par conséquent celui qui me doit être le plus agréable. Il était écrit sur la table fatale que votre fille serait séduite par un homme, ce que vos astrologues ont fort bien découvert par les lumières de l'astrologie; mais j'ai prié le Très-Haut de vous épargner ce déplaisir mortel et d'ôter ce malheur de la prédestination des humains. Ce qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, à condition que Schirine deviendrait une de mes femmes; à quoi j'ai consenti pour vous récompenser des bonnes actions que vous faites tous les jours.»

» Le roi Bahaman n'était point en état de se détromper. Ce faible prince crut tout ce que je lui dis; charmé de faire alliance avec le grand prophète, il se jeta une seconde fois à mes pieds pour me témoigner la reconnaissance qu'il éprouvait de mes bontés. Je le relevai encore, je l'embrassai et l'assurai de ma protection. Il ne pouvait trouver des termes assez forts à son gré pour m'en remercier. Après cela, croyant qu'il était de la bienséance de me laisser avec sa fille, il se retira dans une autre chambre.

» Je demeurai avec Schirine pendant quelques heures; mais, quelque plaisir que je prisse à son entretien, j'étais attentif au temps qui s'écoulait : je craignais que le jour ne me surprît et qu'on n'aperçût mon coffre sur le toit; c'est pourquoi je sortis sur la fin de la nuit et regagnai le bois.

» Le lendemain matin les vizirs et les courtisans se rendirent au palais de la princesse. Ils demandèrent au roi s'il était éclairci de ce qu'il voulait savoir : « Oui, leur dit-il, je sais à quoi m'en tenir : j'ai vu le grand prophète lui-même et je lui ai parlé. Il est l'époux de ma fille, rien n'est plus véritable.» A ce discours, les vizirs et les courtisans se tournèrent vers celui qui s'était révolté contre la possibilité de ce mariage, et lui reprochèrent son incrédulité; mais ils le trouvèrent ferme dans son opinion; il la soutint avec opiniâtreté, quelque chose que le roi pût dire pour lui persuader que Mahomet avait épousé Schirine. Peu s'en fallut que Bahaman ne se mît en colère contre cet incrédule, qui devint la fable du conseil.

» Un nouvel incident qui survint le même jour acheva d'affermir les vizirs dans leur opinion. Comme ils s'en retournaient à la ville avec leur maître, un orage les surprit dans la plaine. Leurs yeux furent frappés de mille éclairs, et le tonnerre se fit entendre d'une manière si terrible, qu'il semblait que ce jour-là dût être le dernier du monde. Il arriva par hasard que le cheval du courtisan incrédule prit l'épouvante; il se cabra et jeta par terre son maître, qui se cassa une jambe. Cet incident fut regardé comme un effet de la colère céleste. « O misérable ! s'écria le roi en voyant tomber le courtisan, voilà le fruit de ton opiniâtreté ! Tu n'as pas voulu me croire, et le prophète t'en punit. »

» On porta le blessé chez lui, et Bahaman ne fut pas plutôt rendu dans son palais, qu'il fit publier à Gazna qu'il voulait que tous les habitants célébrassent par des festins le mariage de Schirine avec Mahomet. J'allai ce jour-là me promener dans la ville, j'appris cette nouvelle aussi bien que l'aventure du courtisan tombé de cheval. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point ce peuple était crédule et superstitieux. On fit des réjouissances publiques, et l'on entendait partout crier : « Vive Bahaman, le beau-père du prophète ! »

» D'abord que la nuit fut venue, je regagnai le bois et je fus bientôt chez la princesse. « Belle Schirine, lui dis-je en entrant dans son appartement, vous ne savez pas ce qui s'est passé aujourd'hui dans la plaine? Un courtisan qui doutait que vous eussiez Mahomet pour époux a expié ce doute : j'ai suscité un orage qui a effrayé son cheval, le courtisan est

tombé et s'est cassé une jambe ; je n'ai pas jugé à propos de pousser la vengeance plus loin ; mais je jure par mon tombeau, qui est à Médine, que, si quelqu'un s'avise de douter encore de votre bonheur, il lui en coûtera la vie ! » Après avoir passé quelques heures avec la princesse, je me retirai

» Le jour suivant, le roi assembla ses vizirs et ses courtisans. « Allons tous ensemble, leur dit-il, demander pardon à Mahomet pour le malheureux qui a refusé de me croire, et qui a reçu le châtiment de son incrédulité. En même temps ils montèrent à cheval et se rendirent au palais de la princesse. Le roi lui-même ouvrit les portes, qu'il avait fermées et scellées de son sceau le jour précédent. Il monta, suivi de ses vizirs, à l'appartement de sa fille. « Schirine, lui dit-il, nous venons vous prier d'intercéder auprès du prophète pour un homme qui s'est attiré sa colère. — Je sais bien ce que c'est, seigneur, lui répondit la princesse, Mahomet m'en a parlé. Alors elle leur répéta ce que je lui avais dit la nuit, et leur apprit que j'avais juré d'exterminer tous ceux qui douteraient de son mariage avec le prophète.

» Lorsque le bon roi Bahaman entendit ce discours, il se tourna vers ses vizirs et ses courtisans et leur dit : « Quand nous n'aurions point ajouté foi jusqu'ici à tout ce que nous avons vu, pourrions-nous présentement n'être pas persuadés que Mahomet est mon gendre? Vous voyez qu'il a dit lui-même à ma fille qu'il a suscité cet orage pour se venger d'un incrédule. » Tous les ministres et les autres demeurèrent convaincus qu'elle était femme du prophète. Ils se prosternèrent devant elle et la supplièrent très-humblement de me fléchir en faveur du courtisan blessé, ce qu'elle leur promit.

» Pendant ce temps-là, je mangeai tout ce que j'avais de provisions, et comme il ne me restait plus d'argent, le prophète Mahomet commençait à ne savoir plus où donner de la tête; je m'avisai d'un expédient. « Ma princesse, dis-je une nuit à Schirine, nous avons oublié d'observer une formalité dans notre mariage. Vous ne m'avez point donné de dot, et cette omission me fait de la peine. — Eh bien ! cher époux, me répondit-elle, j'en parlerai demain à mon père, qui m'enverra sans doute ici



toutes ses richesses. — Non, non, repris-je, il n'est pas besoin de lui en parler, je me soucie peu de trésors, les richesses me sont inutiles ; il suffira que vous me donniez quelques-uns de vos bijoux, c'est la seule dot que je vous demande. » Schirine me voulut charger de toutes ses pierreries pour rendre la dot plus honnête; mais je me contentai de prendre deux gros diamants que je vendis le jour suivant à un joaillier de Gazna. Je me mis par ce moyen en état de continuer à faire le personnage de Mahomet.

» Il y avait déjà près d'un mois qu'en passant pour le prophète je menais une vie fort agréable, lorsqu'il arriva dans la ville de Gazna un ambassa-

deur qui venait de la part d'un roi voisin demander Schirine en mariage. Il eut bientôt audience, et dès qu'il eut exposé le sujet de son ambassade, Bahaman lui dit : « Je suis fâché de ne pouvoir accorder ma fille au roi votre maître, je l'ai donnée en mariage au prophète Mahomet. » L'ambassadeur jugea par cette réponse que le roi de Gazna était devenu fou. Il prit congé de ce prince et retourna vers son maître, qui crut d'abord comme lui qu'il avait perdu l'esprit; ensuite imputant à mépris ce refus, il en fut piqué; il leva des troupes, forma une grosse armée et entra dans le royaume de Gazna.

» Ce roi, nommé Cacem, était plus fort que Bahaman, qui d'ailleurs se prépara si lentement à recevoir son ennemi, qu'il ne put l'empêcher de faire de grands progrès. Cacem battit quelques troupes qui voulurent s'opposer à son passage, s'avança en diligence vers la ville de Gazna et trouva l'armée de Bahaman retranchée dans la plaine devant le château de la princesse Schirine. Le dessein de cet amant irrité était de l'attaquer dans ces retranchements; mais comme ses troupes avaient besoin de repos, et qu'il n'arriva que sur le soir dans la plaine, il remit l'attaque au lendemain matin.

» Cependant le roi de Gazna, instruit du nombre et de la valeur des soldats de Cacem, commença de trembler. Il assembla son conseil, où le courtisan qui s'était blessé en tombant de cheval parla en ces termes : « Je suis étonné que le roi paraisse avoir quelque inquiétude en cette occasion. Quelles alarmes, je ne dis pas Cacem, mais tous les princes du monde ensemble peuvent-ils causer au beau-père de Mahomet? Votre Majesté, sire, n'a qu'à s'adresser à son gendre. Implorez le secours du grand prophète, il confondra bientôt vos ennemis; il le doit, puisqu'il est cause que Cacem est venu troubler le repos de vos sujets. »

» Quoique ce discours ne fût tenu que par dérision, il ne laissa pas d'inspirer de la confiance à Bahaman. « Vous avez raison, dit-il au courtisan, c'est au prophète que je dois m'adresser; je vais le prier de repousser mon superbe ennemi, et j'ose espérer qu'il ne rejettera pas ma prière. » A ces mots, il alla trouver Schirine : « Ma fille, lui dit-il, demain, dès que le jour paraîtra, Cacem doit nous attaquer; je crains qu'il ne force nos retranchements : je viens ici prier Mahomet de nous secourir. Employez tout le crédit que vous avez sur lui pour l'engager à prendre notre défense. Unissons-nous ensemble pour nous le rendre favorable. — Seigneur, répondit la princesse, il ne sera pas fort difficile d'intéresser le prophète dans notre parti; il dissipera bientôt toutes les troupes ennemies, et tous les rois du monde apprendront, aux dépens de Cacem, à vous respecter. — Cependant, reprit le roi, la nuit s'avance et le prophète ne paraît point. Nous aurait-il abandonnés?

— Non, mon père, non, repartit Schirine, ne croyez pas qu'il puisse nous manquer au besoin. Il voit du ciel où il est l'armée qui nous assiége, et peut-être est-il prêt à y mettre le désordre et l'effroi.»

» C'était en effet ce que Mahomet avait envie de faire. J'avais pendant la journée observé de loin les troupes de Cacem, j'en avais remarqué la disposition et j'avais pris garde surtout au quartier du roi. Je ramassai de gros et de petits cailloux, j'en remplis mon coffre, et au milieu de la nuit je m'élevai en l'air. Je m'avançai vers les tentes de Cacem, je démêlai sans peine celle où reposait le roi : c'était un pavillon fort haut, bien doré, fait en forme de dôme et que soutenaient douze colonnes de bois peint enfoncées dans la terre; les intervalles des colonnes étaient fermés de branches de diverses sortes d'arbres entrelacées; vers le chapiteau, il y avait deux fenêtres, l'une à l'orient et l'autre au midi.

» Tous les soldats qui étaient autour de la tente dormaient, ce qui me permit de descendre jusqu'à une des fenêtres sans être aperçu. Je vis le roi couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau de satin. Je sortis à moitié de mon coffre, et jetant un gros caillou à Cacem, je le frappai au front et le blessai dangereusement. Il fit un cri qui réveilla bientôt ses gardes et ses officiers. On accourt à ce prince, on le trouve couvert de sang et presque sans connaissance. On crie, l'alarme se met au quartier, chacun demande ce que c'est. Le bruit se répand qu'on a blessé le roi, on ne sait de quelle main ce coup est parti. Pendant qu'on en cherche l'auteur, je m'élève jusqu'aux nues et laisse tomber une grêle de pierres sur la tente royale et aux environs. Quelques soldats en sont blessés et s'écrient qu'il pleut des pierres. Cette nouvelle se répand, et pour la confirmer je jette partout des cailloux. Alors la terreur s'empara de l'armée, l'officier comme le soldat crut que le prophète était irrité contre Cacem et qu'il ne déclarait que trop sa colère par ce prodige. Enfin les ennemis de Bahaman prirent l'épouvante et la fuite; ils se sauvèrent même avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leurs équipages et leurs tentes en criant : « Nous sommes perdus! Mahomet va nous exterminer tous. »

» Le roi de Gazna fut assez surpris, à la pointe du jour, lorsqu'au lieu de se voir attaqué, il s'aperçut que son ennemi se retirait. Aussitôt il le poursuivit avec ses meilleurs soldats. Il fit un grand carnage des fuyards et atteignit Cacem, que sa blessure empêchait d'aller fort vite. « Pourquoi, lui dit-il, es-tu venu dans mes États contre tout droit et raison? Quel sujet t'ai-je donné de me faire la guerre? — Bahaman, lui répondit le roi vaincu, je m'imaginais que tu m'avais refusé ta fille par mépris, et j'ai voulu me venger. Je ne pouvais croire que le prophète Mahomet fût ton gendre; mais je n'en doute

point présentement, puisque c'est lui qui m'a blessé et qui a dissipé mon armée.»

» Bahaman cessa de poursuivre les ennemis et revint à Gazna avec Cacem, qui mourut de sa blessure le jour même. On partagea le butin, qui fut si considérable, que les soldats s'en retournèrent chez eux chargés de richesses. On fit des prières dans toutes les mosquées pour remercier le ciel d'avoir confondu les ennemis de l'État; et lorsque la nuit fut arrivée, le roi se rendit au palais de la princesse. « Ma fille, lui dit-il, je viens rendre au prophète les grâces que je lui dois. Vous avez appris par le courrier que je vous ai envoyé tout ce que Mahomet a fait pour nous; j'en suis si pénétré, que je meurs d'impatience d'embrasser ses genoux. »

» Il eut bientôt la satisfaction qu'il souhaitait : j'entrai par la fenêtre ordinaire dans l'appartement de Schirine, où je m'attendais bien qu'il serait. Il se jeta d'abord à mes pieds et baisa la terre en disant : « O grand prophète ! il n'y a pas de termes qui puissent vous exprimer tout ce que je ressens. Lisez vous-même dans mon cœur toute ma reconnaissance.» Je relevai Bahaman et le baisai au front. « Prince, lui dis-je, avez-vous pu penser que je vous refuserais mon secours dans l'embarras où vous étiez pour l'amour de moi? J'ai puni l'orgueilleux Cacem, qui avait dessein de se rendre maître de vos États et d'enlever Schirine pour la mettre parmi les esclaves de son sérail. Ne craignez plus désormais qu'aucun potentat du monde ose vous faire la guerre. Si quelqu'un avait la hardiesse de venir vous attaquer, je ferais tomber sur ses troupes une pluie de feu qui les réduirait en cendres.»

» Après avoir de nouveau assuré le roi de Gazna que je prenais son royaume sous ma protection, je lui contai comment l'armée ennemie avait été épouvantée en voyant pleuvoir des pierres dans son camp. Bahaman, de son côté, me répéta ce que Cacem lui avait dit; ensuite il se retira pour laisser en liberté Schirine et moi. Cette princesse, qui n'était pas moins sensible que le roi son père à l'important service que j'avais rendu à l'État, m'en témoigna aussi beaucoup de reconnaissance et me fit mille caresses. Je pensai pour le coup m'oublier : le jour allait paraître lorsque je regagnai mon coffre; mais je passais si bien alors pour Mahomet dans l'esprit de tout le monde, que les soldats m'auraient vu en l'air, qu'ils n'auraient pas été désabusés. Peu s'en fallait que je ne me crusse moi-même être le prophète, après avoir mis une armée en déroute.

» Deux jours après qu'on eut enterré Cacem, à qui, quoique ennemi, l'on ne laissa pas de faire de superbes funérailles, le roi de Gazna ordonna qu'on fît des réjouissances dans la ville, tant pour la défaite des troupes ennemies que pour célébrer solennellement le mariage de la princesse Schirine avec Mahomet. Je m'imaginai que je devais signaler par quelque prodige une fête qui se faisait en mon honneur. Pour cet effet, j'achetai dans Gazna de la poix blanche avec de la graine de coton et un petit fusil à faire du feu; je passai la journée dans le bois à préparer un feu d'artifice; je trempai la graine de coton dans la poix, et, la nuit, pendant que le peuple se réjouissait dans les rues, je me transportai au-dessus de la ville; je m'élevai le plus haut qu'il me fut possible, afin qu'à la lueur de mon feu d'artifice on ne pût pas bien distinguer ma machine; alors j'allumai du feu et j'enflammai la poix, qui fit avec la graine un fort bel artifice; ensuite je me sauvai dans mon bois. Le jour ayant paru peu de temps après, j'allai dans la ville pour avoir le plaisir d'entendre ce qu'on y dirait de moi. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Le peuple tint mille discours extravagants sur le tour que je lui avais joué; les uns disaient que c'était Mahomet, qui, pour témoigner que leur fête lui était agréable, avait fait paraître des feux célestes, et les autres assuraient même l'avoir vu au milieu de ces nouveaux météores.

» Tous ces discours me divertissaient infiniment. Mais, hélas ! tandis que je prenais ce plaisir, mon coffre, mon cher coffre, l'instrument de mes prodiges, brûlait dans le bois : apparemment une étincelle dont je ne m'étais pas aperçu prit à la machine pendant mon absence, et la consuma. Je la trouvai réduite en cendres à mon retour. Un père qui, en rentrant dans sa maison, aperçoit son fils unique percé de mille coups mortels et noyé dans son sang, ne saurait être saisi d'une plus vive douleur que celle dont je me sentis agité. Le bois retentit de mes cris et de mes regrets; je m'arrachai les cheveux et déchirai mes habits. Je ne sais comment j'épargnai ma vie dans mon désespoir.

» Cependant le mal était sans remède, il fallait que je prisse une résolution, et il ne m'en restait qu'une à prendre, c'était d'aller chercher fortune ailleurs. Ainsi le prophète Mahomet, laissant Bahaman et Schirine fort en peine de lui, s'éloigna de la ville de Gazna. Je rencontrai une caravane de marchands égyptiens qui s'en retournaient dans leur patrie; je me mêlai parmi eux et me rendis au grand Kaire, où je me fis tisserand pour subsister. J'y ai demeuré quelques années, ensuite je suis venu à Damas, où j'exerce le même métier. Je parais fort content de ma condition, mais ce sont de fausses apparences. Je ne puis oublier le bonheur dont j'ai autrefois joui. Schirine vient s'offrir sans cesse à mon esprit; je voudrais pour mon repos la bannir de ma mémoire, j'y fais même tous mes efforts, et cet emploi, qui n'est pas moins inutile que pénible, me rend très-malheureux.»

» Voilà, sire, ajouta Malek, ce que Votre Majesté m'a ordonné de lui dire. Je sais bien que vous n'approuverez point la tromperie que j'ai faite au roi de Gazna et à la princesse Schirine; je me suis même aperçu plus d'une fois que mon récit vous a révolté et que votre vertu a frémi de ma sacrilége audace. Mais songez, de grâce, que vous avez exigé de moi que je fusse sincère, et daignez pardonner l'aveu de mes aventures à la nécessité de vous obéir. »

Le roi de Damas renvoya le tisserand après avoir entendu son histoire; et le vizir Atalmulc, prenant la parole, dit: « L'amour fait le tourment de la vie de presque tous les hommes; ce qui doit nous étonner, c'est l'indifférence du calife notre maître, pour lequel les femmes ne sont qu'un objet de plaisir sans passion.

— Vous êtes dans une grande erreur, répondit Bedreddin, de croire que je ne suis point amoureux, parce que vous ne me voyez point de maîtresse. Pour vous désabuser, je vous dirai que j'aime comme vous, et que l'amour seul m'empêche aussi d'être heureux. Ce n'est point une princesse qui règne dans mon cœur, c'est une femme d'une condition ordinaire qui m'occupe. Je vais vous conter cette histoire. Je n'avais pas dessein de vous faire une pareille confidence, mais vous m'en donnez une occasion que je ne veux pas laisser passer.

LA BELLE AROUYA

Il y a quelques années, demeurait à Damas un vieux marchand nommé Banou. Il avait une fort belle maison de campagne près de la ville, deux magasins remplis de toiles des Indes et de toutes sortes d'étoffes d'or et de soie, avec une jeune femme qui, pour la beauté, pouvait fort bien entrer en comparaison avec la reine d'Astracan.

Banou était un homme de plaisir. Il aimait la dé-



pense et se piquait de générosité. Il ne se contentait pas de régaler ses amis, il leur prêtait de l'argent; il assistait ceux qui avaient besoin de secours. Enfin, il n'aurait pas été satisfait de lui-même s'il eût passé un jour sans avoir rendu quelque service. Il trouva tant d'occasions d'exercer son humeur bienfaisante, qu'il gâta peu à peu ses affaires. Il s'aperçut bien qu'il s'incommodait, mais il ne put se résoudre à changer de conduite, de sorte que, se dérangeant de plus en plus tous les jours, il fut obligé de vendre sa maison de campagne, et il tomba insensiblement dans la misère.

Lorsqu'il vit sa fortune renversée, il eut recours à ses amis; il n'en reçut aucune assistance; ils l'abandonnèrent tous. Il crut que du moins ses débiteurs lui rendraient ce qu'il leur avait prêté; mais

les uns nièrent la dette et les autres se trouvèrent hors d'état de s'acquitter, ce qui causa tant de chagrin à Banou, qu'il en tomba malade.

Pendant sa maladie, il se ressouvint par hasard d'avoir prêté mille sequins d'or à un docteur de sa connaissance. Il appela sa femme et lui dit : « O ma chère Arouya ! il ne faut point encore nous désespérer ; je viens de rappeler dans ma mémoire un de mes débiteurs que j'avais oublié; je lui ai autrefois prêté mille sequins d'or : c'est le docteur Danischmende. Je ne le crois pas d'aussi mauvaise foi que les autres. Va chez lui, puisque je ne puis y aller moi-même, et lui dis que je le prie de m'envoyer la somme qu'il a reçue de moi. »

Arouya prit aussitôt son voile et se rendit à la maison de Danischmende. On la fit entrer dans l'appartement de l'alfakih (jurisconsulte), qui la pria de s'asseoir et de lui dire ce qui l'amenait. « Seigneur docteur, répondit la jeune femme en levant son voile, je suis l'épouse de Banou le marchand. Il vous souhaite toutes sortes de prospérités avec le salut, et vous conjure d'avoir la bonté de lui rendre les mille sequins d'or qu'il vous a prêtés. »

A ces paroles, que la belle Arouya prononça d'un air doux et gracieux, le docteur, plus rouge que le feu, attacha ses yeux sur la femme du marchand, et lui répondit en faisant l'agréable : « O visage de fée ! je vous donnerai volontiers ce que vous demandez, non comme une chose due à votre mari, mais à vous-même, pour le plaisir que vous me faites de venir chez moi. Je sens que votre vue me met hors de moi-même. Vous pouvez me rendre le plus heureux des alfakihs. Répondez, de grâce, aux sentiments que vous venez de m'inspirer : aussi bien votre époux est dans un âge trop avancé pour mériter votre affection. Si vous voulez combler mes désirs, au lieu de mille sequins, je vais vous en donner deux mille, et je vous jure sur ma tête et sur mes yeux que je serai toute ma vie votre esclave. »

En parlant de cette manière, le trop passionné docteur, pour prouver par ses actions qu'il n'était pas moins épris qu'il le disait, s'approcha de la jeune femme et voulut la presser entre ses bras ; mais elle le repoussa très-rudement et lui dit en le regardant d'un air qui ne lui présageait rien de favorable : « Arrêtez ! insolent, et cessez de vous flatter



que je vous écoute. Quand vous m'offririez toutes les richesses de l'Égypte, s'il dépendait de vous de me les donner, vous ne pourriez corrompre ma fidélité. Remettez seulement entre mes mains les mille sequins que vous devez à mon époux, et ne perdez pas le temps à contraindre un cœur qui se refuse à vos vœux. »

L'alfakih avait trop d'esprit pour ne pas juger par ce discours de ce qu'il devait attendre de la vertueuse Arouya. Il perdit l'espérance de la réduire ;

et comme c'était un homme très-brutal, il changea bientôt de langage. « Il faut, lui dit-il avec beaucoup d'emportement, que tu sois bien effrontée pour me demander de l'argent ! Je ne dois rien à Banou, ton mari, et si ce vieux fou s'est ruiné par une conduite extravagante, je ne suis pas assez sot pour contribuer à le rétablir. » A ces mots, il la fit sortir brusquement de sa maison, et peu s'en fallut même qu'il ne la frappât.

La jeune femme s'en retourna tout en pleurs au logis. « Mon cher Banou, dit-elle à son mari, le docteur Danischmende n'est pas plus honnête homme que vos autres débiteurs. Il a eu le front de me soutenir qu'il ne vous devait rien. — O l'ingrat ! s'écria le vieux marchand, est-il bien possible qu'il m'abandonne au besoin ? Mais, que dis-je, m'abandonne ? il est même d'assez mauvaise foi pour nier une somme qu'il a reçue. Le fourbe ! il paraissait un homme de probité ; je lui aurais confié toute ma fortune lorsqu'il m'a demandé mille sequins ! A qui donc faut-il se fier aujourd'hui ? Que ferai-je ? poursuivit-il. Dois-je le laisser tranquille ? Non, je veux en avoir raison. Va trouver le cadi : c'est un juge sévère et l'ennemi juré des injustices ; conte-lui toute la perfidie du docteur. Je suis assuré qu'il aura pitié de moi et me rendra justice. »

La jeune femme du vieux marchand alla chez le cadi. Elle entra dans une salle où ce juge donnait audience au peuple, et elle se tint à l'écart. La majesté de sa taille et son grand air la firent bientôt remarquer. Le cadi aimait naturellement le beau sexe. D'abord qu'il aperçut Arouya, il lui fit signe d'approcher et la conduisit lui-même dans son cabinet. Il l'obligea de s'asseoir sur un sofa et de lever son voile ; mais il ne vit pas plutôt l'extrême beauté dont elle était pourvue, qu'il en fut aussi charmé que l'alfakih. « O canne de sucre ! s'écria-t-il, déjà tout transporté d'amour, belle rose du jar-



din du monde, apprends-moi de quoi il s'agit, et sois assurée par avance que je ferai pour toi tout ce que tu voudras !

Alors elle lui parla de la mauvaise foi de Danischmende, et le supplia très-humblement d'interposer son autorité pour obliger le docteur à restituer ce qu'il devait à son mari. « Cela est trop juste, interrompit le cadi, qui se sentait enflammer de plus en plus, je saurai bien l'y contraindre ; il rendra les mille sequins, ou je lui ferai arracher les entrailles. Mais, charmante houri, continua-t-il en se radoucissant, songe, de grâce, que l'oiseau de mon cœur se trouve pris dans les filets de ta beauté ; accorde-moi ce que tu as refusé à l'alfakih, et je vais tout à l'heure te faire présent de quatre mille sequins d'or. »

A ce discours, Arouya fondit en pleurs. « O ciel ! dit-elle, n'y a-t-il donc point de vertu parmi les hommes ? Je n'en puis trouver un qui soit véritablement généreux. Ceux mêmes qui sont chargés de

punir les coupables ne se font pas un scrupule de commettre des crimes. »

Le cadi tâcha vainement d'essuyer les larmes de la jeune femme. Comme il persistait à exiger d'elle des faveurs et qu'il assurait que sans cela elle ne devait attendre de lui aucun service, elle se leva et sortit de son hôtel pénétrée d'une vive douleur.

Lorsque Banou vit revenir sa femme, il ne lui fut pas difficile de juger qu'elle n'avait pas une bonne nouvelle à lui annoncer. « Je vois bien, lui dit-il, que vous n'êtes pas fort contente du cadi; il vous a refusé sa protection : le docteur Danischmende est sans doute de ses amis? — Hélas! répondit-elle, j'ai perdu ma peine; il ne veut pas nous rendre justice. Il ne nous reste plus aucune espérance. Qu'allons-nous devenir? — Il faut, reprit Banou, s'adresser au gouverneur de Damas. Je lui ai vendu plusieurs fois des étoffes à crédit; il me doit encore de l'argent : implorons son appui. Je crois qu'il voudra bien employer son autorité pour nous. »

Le lendemain, Arouya, couverte de son voile, ne manqua pas d'aller chez le gouverneur. Elle demande à lui parler. On la mène à son appartement. Il la reçut avec beaucoup de civilité et la pria de se découvrir. Comme elle en connaissait les conséquences, elle voulut s'en défendre, mais il n'y eut pas moyen; il la pressa si galamment de lever son voile, qu'elle ne put s'en dispenser.

Si la vue de cette jeune femme avait enflammé le docteur et le cadi, elle ne fit pas moins d'effet sur le gouverneur, qui était un de ces vieux seigneurs qui courent toutes les beautés qui se présentent à leurs regards. « Que de charmes! s'écria-t-il. Je n'ai jamais rien vu de si piquant. Ah! l'aimable personne! Dites-moi, poursuivit-il, qui vous êtes et ce qu'il y a pour votre service. — Monseigneur, répondit-elle, je suis femme d'un marchand nommé Banou, qui a eu quelquefois l'honneur de vous vendre des étoffes. — Oh! que je le connais bien, interrompit-il; c'est un des hommes du monde que j'aime et que j'estime le plus. Qu'il est heureux d'avoir une si charmante femme! Que son sort est digne d'envie! — Il est bien plutôt digne de pitié, interrompit à son tour Arouya. Vous ne savez pas, seigneur, dans quel état est réduit l'infortuné Banou. » En même temps elle lui représenta la mauvaise situation des affaires de son mari, et lui dit les raisons qui l'obligeaient à le venir chercher.

Le gouverneur, sachant de quoi il était question, fut fort prompt à promettre qu'il emploierait son autorité à contraindre le docteur Danischmende à payer ce qu'il devait à Banou, mais il ne fut pas plus généreux que le cadi. « Je vous accorde ma protection, dit-il à la jeune femme : j'enverrai chercher l'alfakih, et s'il ne restitue pas de bonne grâce les mille sequins qu'il a reçus, il pourra bien s'en repentir. En un mot, je m'engage à vous les faire rendre, pourvu que dès ce moment vous commenciez à reconnaître ce que je prétends faire pour vous, car, nous autres seigneurs, nous voulons que la reconnaissance précède le service.

Comme la belle Arouya n'avait pas plus d'envie de contenter la passion du gouverneur que celle des autres, elle se retira toute désolée. « O Banou! dit-elle à son mari, il ne faut plus compter sur rien. Personne ne veut entrer dans nos peines ni nous secourir en quelque manière que ce soit. » Ces paroles mirent le vieux marchand au désespoir. Il fit mille imprécations contre les hommes, et il allait les renouveler, quand sa femme lui dit : « Cessez de maudire les auteurs de nos maux. Quel soulagement recevrez-vous des plaintes vaines qui vous échappent? Il vaut mieux rêver à d'autres moyens de retirer votre argent, et j'en imagine un que Mahomet lui-même m'inspire. Ne me demandez pas, ajouta-t-elle, quel est ce moyen : je ne juge pas à propos de vous en instruire. Contentez-vous de l'assurance que je vous donne qu'il fera beaucoup de bruit et que nous serons pleinement vengés de l'alfakih, du cadi et du gouverneur. — Fais tout ce qu'il te plaira, lui dit Banou; je m'abandonne à ton industrie. »

La jeune marchande sortit aussitôt de sa maison, et après avoir traversé deux ou trois rues, elle entra dans la boutique d'un bahutier. Le maître la salua et lui dit : « Belle dame, que souhaitez-vous? — O maître! répondit-elle, j'ai besoin de trois coffres, je vous prie de me les donner bien conditionnés. » Le bahutier lui en montra plusieurs de différentes grandeurs. Elle en choisit trois qui pouvaient sans peine contenir chacun un homme. Elle les paya et les fit sur-le-champ porter chez elle; puis elle s'habilla de ses plus riches habits, se para de toutes les pierreries que sa mauvaise fortune ne l'avait pas encore réduite à vendre pour subsister, et elle n'oublia pas les parfums.

Dans un état si propre à charmer, elle alla trouver l'alfakih, et employant tous les airs libres et gracieux qu'une fausse effronterie lui permettait de prendre, elle ôta son voile sans attendre que le docteur la priât de se découvrir; puis le regardant avec des yeux capables de donner de l'amour aux hommes les plus insensibles : « Seigneur alfakih, lui dit-elle, je viens vous prier encore de rendre les mille sequins que vous devez à mon mari. Si vous les restituez pour l'amour de moi, vous pouvez compter sur ma reconnaissance. — Belle dame, répondit le docteur, je suis toujours dans les mêmes sentiments : j'ai deux mille sequins à vous donner aux conditions que je vous ai proposées. — Je vois bien, reprit Arouya, que vous n'en démordrez point; il faut donc me résoudre de bonne grâce à vous satisfaire. Je vous attends cette nuit, poursuivit-elle

en lui tendant une de ses belles mains qu'il baisa avec transport : apportez l'argent que vous m'avez promis et venez à dix heures précises frapper à la porte de ma maison. Un esclave fidèle vous ouvrira et vous introduira dans mon appartement, où nous passerons la nuit ensemble. »

L'alfakih, à ces paroles qui lui promettaient tout ce qu'il pouvait souhaiter, ne fut pas maître de lui; il embrassa la jeune femme sans qu'elle pût sans défendre. Mais elle se débarrassa de ses mains promptement, et le voyant dans une position à ne pas manquer au rendez-vous qu'elle lui donnait, elle sortit de chez lui pour aller faire le même personnage à l'hôtel du cadi.

D'abord qu'elle fut en particulier avec ce juge, elle lui dit : « O monseigneur! depuis que je vous ai quitté je n'ai pas goûté un moment de repos. J'ai mille fois rappelé dans ma mémoire toutes les choses que vous m'avez dites. Il m'a paru que je ne vous déplaisais pas et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous avoir pour amant. Quelle satisfaction pour une bourgeoise de se voir la maîtresse d'un cadi jeune et bien fait! Ma vertu, je l'avoue, n'est point à l'épreuve d'un sort si agréable. »

Ce début enchanta le cadi. « Oui, ma reine, s'écria-t-il, vous serez si vous voulez la première dame de mon sérail et la maîtresse souveraine de mes volontés. Abandonnez le vieux Banou et venez demeurer chez moi. — Non, seigneur, répondit Arouya, je ne puis me résoudre à lui causer un si grand déplaisir. D'ailleurs, par cette conduite, je me perdrais de réputation. Je veux éviter l'éclat et n'avoir avec vous qu'un commerce secret. — Hé! dans quel lieu, répliqua le cadi, pourrais-je vous entretenir? — Dans mon appartement, repartit la marchande; c'est l'endroit le plus sûr. Banou couche dans le sien. C'est un homme accablé de vieillesse et d'infirmités, il ne doit point nous causer d'inquiétude. Venez dès cette nuit chez moi si vous le souhaitez, ajouta-t-elle; soyez à la porte de notre maison sur les onze heures; mais soyez-y sans suite, car je serais au désespoir que quelqu'un de vos gens sût la faiblesse que j'ai pour vous. »



Les précautions que prenait la jeune femme, bien loin d'être suspectes au cadi, lui semblaient augmenter le prix de sa bonne fortune. Il ne manqua pas de témoigner à la dame le plaisir qu'il avait de la voir dans des sentiments si favorables pour lui. Il lui fit des caresses dont elle eut soin de modérer la vivacité, et lui promit de se rendre chez elle à l'heure marquée. Là-dessus ils se séparèrent fort satisfaits, quoiqu'ils eussent tous deux des pensées bien différentes.

Voilà déjà deux amants disposés à donner dans le piége qu'elle leur tendait. Il ne restait plus que le gouverneur à tromper, ce qui ne fut pas fort difficile. La jeune marchande eut l'adresse de l'amorcer comme les autres. Il crut de bonne foi tout ce qu'elle lui dit, et le résultat de leur entretien fut qu'elle lui donna rendez-vous à minuit chez elle et qu'elle lui jura de s'y trouver seule pour faire les choses avec la discrétion qu'elle souhaitait.

« Grand prophète! dit Arouya lorsqu'elle fut hors du palais du gouverneur, ô protecteur des fidèles musulmans! Mahomet, vous qui du ciel, où vous êtes, avez les yeux ouverts sur les démarches que je fais, vous voyez le fond de mon âme; achevez de faire réussir mon dessein et ne m'abandonnez pas dans les périls de l'exécution! »

Quand la jeune marchande aurait eu dessein de rendre heureux ses amants, elle n'aurait pas fait de plus grands préparatifs que ceux qu'elle fit pour les recevoir.

Le docteur Danischmende, entre autres, se tenait alerte et, comme premier en date, il ne manqua pas d'être à la porte de Banou à dix heures précises. Il frappe, la vieille esclave ouvre, le fait entrer et le conduit à l'appartement de sa maîtresse en lui disant tout bas : « Prenez bien garde de faire du bruit, de peur de réveiller le vieux marchand qui repose. »

Aussitôt que Danischmende vit Arouya, qui s'était parée avec autant de soin que s'il eût été question de recevoir un amant aimé, il fut ébloui de l'éclat de ses charmes et lui dit d'un air passionné : « O phénix de la prairie de la beauté, je ne puis assez admirer mon bonheur ! Voilà, poursuivit-il en jetant une bourse sur une table, les deux mille sequins que je vous ai promis ; ce n'est pas trop payer une si bonne fortune. »

Arouya sourit à ce discours ; elle tendit la main à l'alfakih, et, après l'avoir fait asseoir sur un sofa, elle lui dit : « Seigneur docteur, ôtez votre turban et votre ceinture, mettez-vous à votre aise. Vous êtes ici comme chez vous. Dalla Moukhtala, continua-t-elle en s'adressant à la vieille esclave, viens m'aider à déshabiller mon amant, car ses habits le gênent. » En parlant ainsi, la dame défit elle-même la ceinture de Danischmende et l'esclave lui ôta son turban ; elles le dépouillèrent ensuite toutes deux de sa robe, de manière qu'il demeura en veste et la tête nue. « Commençons, lui dit alors la jeune marchande, par les rafraîchissements que je vous ai préparés. » En même temps ils se mirent à manger des confitures et à boire des liqueurs.

Sur la fin de ce repas, que la dame avait soin d'égayer par des discours qui charmaient l'alfakih, on entendit du bruit dans la maison. Arouya en parut alarmée comme si elle n'eût pas su ce que c'était. « Dalla, dit-elle à la vieille esclave d'un air inquiet, va voir ce qui peut causer le bruit que nous entendons. » Dalla sortit de la chambre et y revint un moment après en disant à sa maîtresse avec beaucoup de trouble et d'altération : « Ah ! madame, nous sommes perdues ! votre frère vient d'arriver du Kaire ; il est en ce moment avec votre mari, qui va vous l'amener ici tout à l'heure. — O fatale arrivée ! s'écria la femme de Banou en affectant un grand chagrin, le fâcheux contre-temps ! ce n'est pas assez qu'on vienne troubler mes plaisirs, il faut encore qu'on me surprenne avec mon amant et que je passe pour une femme infidèle dès le premier pas que je fais contre mon devoir ! Que vais-je devenir ? Comment puis-je prévenir la honte que je crains ? — Vous voilà bien embarrassée, dit la vieille esclave. Que le seigneur Danischmende s'enferme dans un des trois coffres que votre mari a fait faire pour y



mettre des marchandises qu'il veut envoyer à Bagdad : ils sont dans votre cabinet et nous en avons les clefs. »

Le conseil de Dalla fut approuvé. Le docteur passa dans le cabinet et se mit dans un des trois coffres, qu'Arouya elle-même ferma à double tour en disant à Danischmende : « O mon cher alfakih! ne vous impatientez pas. Aussitôt que mon frère et mon mari se seront retirés, je viendrai vous rejoindre, et nous passerons ensemble le reste de la nuit d'autant plus agréablement que nos plaisirs auront été interrompus. »

La promesse qu'Arouya faisait au docteur de le venir tirer de sa prison et l'espérance qu'elle lui donnait de le bien dédommager des mauvais moments qu'il allait passer dans le coffre, l'empêchèrent de s'affliger d'une aventure qui devait avoir des suites encore plus désagréables pour lui. Au lieu de soupçonner la sincérité de la dame et de s'imaginer que l'état où il se voyait pouvait être un piége qu'on lui avait tendu, il aima mieux se persuader qu'on 'aimait et se livrer aux plus douces illusions dont se repaissent les amants qui se flattent en vain d'obtenir l'accomplissement de leurs désirs.

La jeune marchande le laissa dans son cabinet et revint dans sa chambre en disant tout bas à son esclave : « En voilà déjà un qui a donné dans mes filets ; nous verrons si les autres m'échapperont. — C'est ce que nous saurons bientôt, répondit Dalla, car il est près de onze heures, et je ne crois pas que le cadi manque de se trouver au rendez-vous. La vieille esclave avait raison de penser que ce juge ne serait pas moins exact que le docteur. En effet, on entendit frapper à la porte de Banou même avant l'heure marquée. Dalla courut ouvrir et, voyant que c'était un homme, elle lui demanda son nom. « Je suis, dit-il, le cadi. — Parlez bas, lui répondit l'esclave, vous pourriez réveiller le seigneur Banou. Ma maîtresse, qui a un grand faible pour vous, m'a ordonné de vous introduire dans son appartement ; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre, je



vais vous y mener. » Le juge sentit redoubler sa flamme à ces paroles. Il suivit Dalla, qui le conduisit à l'appartement de la jeune marchande.

« O ma reine! s'écria-t-il en abordant la belle Arouya, je vous vois enfin! Avec quelle impatience ai-je attendu cet heureux moment! Il m'est donc ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, il m'est donc permis de concevoir les plus charmantes espérances! Non, il n'est point de bonheur qui soit comparable au mien. » La jeune marchande, relevant le cadi, le

pria de s'asseoir sur le sofa et lui dit : « Seigneur, je suis bien aise que vous ayez un peu de goût pour moi, puisque vous êtes l'homme du monde pour qui j'en ai le plus, ou, pour mieux dire, la première personne qui se soit attiré mon attention. Cette vieille esclave vous le dira : depuis le dernier entretien que j'ai eu avec vous, je ne fais que languir ; je lui parle de vous sans cesse, et ma passion ne me laisse pas un moment de repos. »

Quand le cadi entendit parler Arouya dans ces termes, peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit : « Haut cyprès! lui dit-il, vivante image des houris! vous m'enchantez par de si douces paroles : achevez, de grâce, de mettre le comble à mes vœux! Mais, ma princesse, hâtez-vous de me satisfaire, je vous en conjure, car vous m'avez mis hors de moi-même et je ne me possède plus. — Je suis ravie, reprit la dame, de vous voir si amoureux. Cela flatte agréablement ma tendresse, et votre impatience me fait trop de plaisir pour différer plus longtemps à la contenter. Je vous avais préparé des rafraîchissements et je voulais boire des liqueurs avec vous; mais, puisque vous êtes si passionné, il faut que je cède à vos instances. Déshabillez-vous donc et vous couchez dans ce lit que vous voyez. Je vais cependant dans l'appartement de mon mari pour savoir si le vieillard repose, et dans un moment je reviendrai vous trouver. »

Le juge, à ce discours, s'imaginant qu'il tenait déjà dans ses bras l'objet de ses désirs, ôta promptement ses habits et se mit au lit. A peine fut-il couché qu'il entendit du bruit. Un instant après, Arouya revint fort émue et lui dit : « Ah! seigneur cadi, vous ne savez pas ce qui vient d'arriver? Nous avons ici un vieil esclave que je n'ai pas voulu mettre dans ma confidence, parce qu'il m'a paru trop attaché à mon mari : il vous a vu entrer dans ma maison, il en a averti son maître, qui l'a sur-le-champ envoyé chercher mes parents pour être témoins de mon infidélité. Ils vont tous venir dans mon appartement. Je suis la plus malheureuse personne du monde! » En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer, ce qu'elle fit avec tant d'art, que le cadi la crut fort affligée.

« Consolez-vous, mon ange, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre. Je suis le juge des musulmans, et je saurai bien par mon autorité imposer silence à vos parents et à votre mari. Je les menacerai tous ; je leur défendrai de faire aucune éclat, et vous devez être persuadée qu'ils craindront mes menaces. — Je n'en doute pas, monseigneur, reprit la jeune marchande; aussi n'est-ce pas le ressentiment de mon époux ni la colère de mes parents que j'appréhende. Je sais bien qu'appuyée de votre protection je suis à couvert des châtiments; mais, hélas! je vais passer pour une infâme, et je deviendrai l'opprobre et le mépris de ma famille. Quel sujet de douleur pour une femme qui jusqu'ici n'a pas donné la moindre occasion de soupçonner sa vertu! Que dis-je, soupçonner? j'ose dire qu'on me regarde comme le modèle des femmes raisonnables. Je vais perdre en un moment une si belle réputation! » A ces mots, elle recommença à pleurer et à se lamenter d'un air si naturel, que le juge en fut attendri.

« O lumière de mes yeux! s'écria-t-il, je suis touché de ton affliction. Mais cesse de t'y abandonner, puisqu'elle t'est inutile. Que te sert-il de répandre tant de larmes pour un malheur inévitable? » Dalla Moukhtala interrompit en cet endroit le juge et dit : « Grand cadi des fidèles et vous belle rose du jardin de la beauté, écoutez-moi l'un et l'autre. J'ai de l'expérience, et ce n'est pas la première fois que j'ai fait plaisir à des amants embarrassés. Pendant que vous ne songez tous deux qu'à vous attendrir, je pense aux moyens de vous tirer d'embarras; et, si monseigneur le cadi veut, nous allons tromper le seigneur Banou et les parents de ma maîtresse. — Et comment cela? dit le juge. — Vous n'avez, reprit la vieille esclave, qu'à vous enfermer dans un certain coffre qui est dans le cabinet d'Arouya. Je suis bien assurée qu'on ne s'avisera pas de vous en demander la clef. — Ah! très-volontiers, répondit le cadi : je consens pour quelques moments de me mettre dans ce coffre, si vous le jugez à propos. » Alors la jeune dame témoigna que cela lui ferait plaisir et assura le juge qu'un instant après que son mari et ses parents auraient visité son appartement et se seraient retirés, elle ne manquerait pas de le venir tirer du coffre.

Sur cette assurance et sur la promesse que la marchande fit au cadi de payer avec usure la complaisance qu'il voulait bien avoir pour elle, il se laissa enfermer comme l'alfakih.

Il ne restait plus que le gouverneur, qui vint aussi à minuit se présenter à la porte. Dalla l'introduisit de même que les deux autres, et Arouya le reçut de la même manière. Elle lui fit bien des caresses, et lorsqu'elle s'aperçut que le vieux seigneur devenait trop pressant, elle fit un signe dont elle était convenue avec Dalla, qui sortit. Un moment après on entendit frapper assez rudement à la porte de la rue, et bientôt la vieille esclave entra dans la chambre avec précipitation en disant d'un air effrayé : « Ah! madame, quel contre-temps! le cadi vient d'entrer, on le conduit dans l'appartement de votre mari. — O ciel! s'écria la jeune marchande, quel fatal événement! Ma chère Dalla, poursuivit-elle, va doucement écouter ce que ce juge dit à Banou et reviens nous en instruire. » La vieille esclave sortit une seconde fois; et pendant qu'elle faisait sem-

blant d'être occupée de la commission dont sa maîtresse l'avait chargée, le gouverneur dit à la dame : « Qui peut amener ici le cadi à l'heure qu'il est? Banou aurait-il quelque mauvaise affaire? — Non, répondit Arouya, et je ne suis pas moins étonnée que vous de l'arrivée de ce juge. »

Dalla, peu de temps après, revint sur ses pas et dit à sa maîtresse : « Madame, j'ai prêté une oreille attentive aux discours qui se tiennent dans l'appartement du seigneur Banou, et j'en ai assez entendu pour savoir de quoi il s'agit. Le cadi vient dans cette maison pour vous interroger en présence de Danischmende dont il est accompagné. Ce docteur soutient qu'il vous a rendu les sequins que votre époux lui a prêtés. Le grand-vizir, qu'on a informé de cette affaire, a chargé le cadi de l'approfondir dès cette nuit pour lui en rendre compte demain matin. »

Là-dessus, Arouya eut recours aux larmes, et pria le gouverneur de vouloir bien se cacher en lui disant : « Monseigneur, je vous conjure d'avoir pitié de moi. Le cadi, Banou et Danischmende vont venir ici : épargnez-moi la honte de passer pour une femme infidèle; ayez quelque égard à la faiblesse que j'ai pour vous; entrez dans mon cabinet et permettez que je vous enferme dans un coffre pour quelques instants. » Comme le vieux seigneur marquait avoir quelque répugnance pour ce qu'on lui proposait, la dame se jeta à ses pieds et eut enfin le pouvoir de le persuader.

Le gouverneur fut mis dans le troisième coffre. Alors la femme du marchand ferma le cabinet et alla trouver son mari pour lui conter tout ce qui s'était passé. Après s'être tous deux réjouis aux dépens des trois amants infortunés, Banou dit : « Hé! de quelle manière prétendez-vous dénouer cette aventure? — Vous le saurez demain, répondit Arouya. Souvenez-vous seulement que je vous ai promis de nous venger d'une manière éclatante, et soyez assuré que je vous tiendrai parole. »

En effet, le jour suivant elle se rendit à mon palais et se glissa dans la salle où je donnais audience à mes peuples. Aussitôt que je l'aperçus, son air noble et la beauté de sa taille attirèrent mon attention. Je la fis remarquer à mon grand-vizir. « Voyez-vous, lui dis-je, cette femme bien faite? dites-lui de s'approcher de mon trône. » Le vizir lui dit de s'avancer. Elle fendit la presse et vint se prosterner devant moi. « Quel sujet vous amène ici? lui dis-je; levez-vous et parlez. — O puissant monarque du monde, répondit-elle après s'être relevée, puissent les jours de Votre Majesté être éternels ou du moins ne finir qu'avec les siècles! Si vous voulez avoir la bonté de m'entendre, je vais vous conter une histoire qui vous surprendra. — Je le veux bien, lui dis-je, je suis dispose a vous écouter.

— Je suis femme, reprit-elle, d'un marchand nommé Banou, qui a l'honneur d'être votre sujet et de demeurer dans votre ville capitale. Il prêta, il y a quelques années, mille sequins au docteur Danischmende, qui soutient qu'il ne les a pas reçus. J'ai été chez cet alfakih les lui demander. Il m'a répondu qu'il ne devait rien à mon mari, mais qu'il me donnerait deux mille sequins si je voulais satisfaire les désirs qu'il m'a témoignés. J'ai été me plaindre au cadi de la mauvaise foi du docteur. Le juge m'a déclaré qu'il ne me rendrait pas justice, à moins que je n'eusse pour lui la complaisance que Danischmende a exigée de moi. Confuse, indignée du mauvais caractère du cadi, je l'ai quitté brusquement et me suis adressée au gouverneur de Damas, parce que mon mari est connu de lui. J'ai imploré son secours; mais je ne l'ai pas trouvé plus généreux que le cadi, et il n'a rien épargné pour me séduire. »

J'avais de la peine à croire ce qu'elle me racontait, ou plutôt je soupçonnais Arouya d'inventer cette fable pour rendre auprès de moi un mauvais office à Danischmende, au cadi et au gouverneur.

« Non, non, lui dis-je, je ne puis ajouter foi au discours que vous me tenez. Je ne saurais me persuader qu'un docteur soit capable de nier qu'il ait reçu une somme qu'on lui a prêtée, ni qu'un homme que j'ai choisi pour rendre justice au peuple vous ait fait une insolente proposition. — O roi du monde! me dit la femme de Banou, si vous refusez de me croire sur ma parole, du moins j'espère que vous en croirez les témoins irrécusables que j'ai de tout ce que je dis. — Où sont-ils ces témoins? repris-je avec étonnement. — Sire, répartit-elle, ils sont chez moi. Envoyez-les, s'il vous plaît, chercher tout à l'heure, leur témoignage ne sera point suspect à Votre Majesté. »

J'envoyai sur-le-champ des gardes à la maison de Banou, qui leur livra les trois coffres où étaient les amants. Les gardes les ayant apportés en ma présense, Arouya me dit : « Mes témoins sont là dedans. » En achevant ces paroles, elle tira de dessous sa robe trois clefs et ouvrit les coffres.

Jugez quelle fut ma surprise, de même que celle de toute ma cour, lorsque nous aperçûmes le docteur, le gouverneur et le cadi, tous trois presque nus, pâles, défaits et très-mortifiés du dénoûment de l'aventure! Je ne pus d'abord m'empêcher de rire de les voir dans cette situation, qui ne manqua pas d'exciter les ris de tous les spectateurs; mais je pris bientôt un air sérieux et j'apostrophai les amants dans des termes qu'ils méritaient. Après leur avoir fait publiquement des reproches, je condamnai le docteur Danischmende à donner quatre mille sequins d'or à Banou, je déposai le cadi, et

confiai le gouvernement de la ville de Damas à un autre seigneur de ma cour. Ensuite, ayant fait ôter les coffres, j'ordonnai à la jeune marchande de lever son voile : « Montrez-nous, lui dis-je, ces traits dangereux dont la vue a été si fatale à ces trois personnes qui s'en sont laissé charmer. »



La femme de Banou obéit. Elle leva son voile et nous fit voir toute la beauté de son visage. L'émotion que cet événement et la nécessité de demeurer exposée aux regards de toute ma cour lui causaient, ajoutait un nouvel éclat à son teint. Je n'ai jamais vu rien de si beau qu'Arouya. J'admirai ses charmes et je m'écriai dans l'excès de mon admiration : « Ah ! qu'elle est belle ! » L'alfakih, le cadi et le gouverneur ne me paraissaient plus si coupables.

Je ne fus pas le seul qu'elle frappa. A la vue de son incomparable beauté, il s'éleva dans ma cour un murmure d'applaudissement. Tout le monde n'avait des yeux que pour elle ; on ne pouvait se lasser de la regarder ni de la louer. Comme je témoignai que je souhaitais d'entendre un détail circonstancié de l'histoire qu'elle venait de nous conter succinctement, elle nous en fit un récit avec tant d'esprit et de grâce, qu'elle augmenta encore notre admiration : la salle d'audience retentit de louanges ; et ceux qui connaissaient Banou, malgré le mauvais état de ses affaires, le trouvaient trop heureux d'avoir une si charmante femme.

Après qu'elle eut satisfait ma curiosité, elle me remercia de la justice que je lui avais rendue et se retira chez elle. Mais, hélas ! si elle cessa d'être devant mes yeux, elle ne cessa point de s'offrir à ma pensée. Je fus sans cesse occupé de son image, je ne pus m'en distraire un seul moment ; et enfin, m'apercevant qu'elle troublait mon repos, j'envoyai secrètement chercher son époux. Je le fis entrer dans mon cabinet, et je lui parlai de cette sorte : « Écoutez, Banou, je sais la situation où vous a réduit votre cœur généreux, et je ne doute point que le chagrin de ne pouvoir plus vivre comme vous avez toujours vécu jusqu'ici ne vous soit plus sensible que votre misère même ; j'ai résolu de vous mettre en état de régaler vos amis, vous pourrez même faire plus de dépense que vous n'en aurez jamais fait sans craindre de retomber dans la pauvreté. En un mot, je veux vous accabler de biens, pourvu que de votre côté vous soyez disposé à me faire un plaisir que j'exige de vous. Je suis épris d'une passion violente pour votre femme : répudiez-la, et me l'envoyez. Faites-moi ce sacrifice, je vous en conjure, et par reconnaissance, outre toutes les richesses que je veux vous donner, je consens que vous choisissiez la plus belle esclave de mon sérail ; je vais vous mener moi-même dans l'appartement de mes femmes,

et vous prendrez celle qui vous plaira davantage.

— Grand roi, me répondit Banou, les biens que vous me promettez, quelque considérables qu'ils puissent être, ne sauraient me tenter, s'il faut les acheter par la perte de ma femme. Arouya m'est cent fois plus chère que toutes les richesses du monde. Jugez, sire, de mes sentiments par les vôtres, et vous verrez si je puis être ébloui de la fortune brillante que vous m'offrez. Cependant tel est l'amour que j'ai pour mon épouse, que je suis capable de préférer sa propre satisfaction à la mienne. Je vais de ce pas la trouver, lui apprendre l'effet que sa beauté a produit sur vous, et les offres que vous me faites pour que je vous cède sa possession; peut-être que, charmée d'une conquête si glorieuse, elle me laissera voir une secrète envie d'être répudiée, et si cela est, je jure que je la répudierai sans balancer, malgré la tendresse que j'ai pour elle. Je m'immolerai à son bonheur, quelque chagrin que me puisse causer sa perte. »

Il ne me disait rien qu'il ne fût effectivement capable de faire. Aussitôt qu'il m'eut quitté, il alla chez lui rendre compte à sa femme de l'entretien qu'il venait d'avoir avec moi. « Arouya, lui dit-il, après lui avoir conté tout ce que je lui avais proposé; ma chère Arouya, puisque vous avez charmé le roi, profitez de votre bonne fortune; allez vivre avec ce jeune monarque : il est aimable et plus digne que moi de vous posséder. En faisant son bonheur, vous jouirez d'un sort plus beau que celui d'être associée à mes malheurs. » Il ne put achever ces paroles sans répandre quelques larmes. Sa femme en fut vivement touchée. « O mon ami! lui répondit-elle, vous imaginez-vous me causer quelque joie en m'apprenant l'amour du roi? Pensez-vous que la grandeur me touche? Ah! détrompez-vous, si vous avez cette pensée, et croyez plutôt, tout malheureux que vous êtes, que j'aime mieux vivre avec vous qu'avec aucun prince du monde. »

Banou fut enchanté de ce discours. Il embrassa sa femme avec transport. « Phénix du siècle, s'écria-t-il, que vous méritez de louanges! vous êtes digne de régner sur le cœur auquel vous me préférez. Il n'est pas juste qu'une épouse si charmante soit le partage d'un homme tel que moi. Je suis déjà dans un âge fort avancé, et vous n'êtes encore qu'au commencement de vos beaux jours; je ne suis qu'un infortuné, et vous pouvez, en m'abandonnant, vous faire la plus heureuse destinée. C'est demeurer trop longtemps liée à un homme qui n'a rien qui vous parle en sa faveur que votre vertu. Ne vous refusez point au rang où l'amour vous appelle, et, sans envisager quelle sera ma douleur quand je vous aurai perdue, consentez que je vous répudie, pour rendre votre sort plus agréable. »

Plus Banou témoignait vouloir me céder Arouya, plus elle résistait. Enfin, après un long combat où l'amour conjugal demeura le plus fort, le marchand dit à sa femme : « O ma chère épouse! contentez-vous donc de régner sur mon cœur, puisque vous bornez là tous vos désirs! Mais que dirai-je au roi? il attend ma réponse, et il se flatte sans doute qu'elle sera telle qu'il la souhaite. Si je vais lui annoncer vos refus, que n'avons-nous point à craindre de son ressentiment? songez que c'est un souverain. Vous savez qu'il peut tout; peut-être emploiera-t-il la violence pour vous obtenir. Je ne pourrai vous défendre contre un rival si puissant.

— Je vois bien, répondit Arouya, le malheur qui nous menace; mais il n'est pas impossible de l'éviter. Au lieu d'aller trouver le roi et de l'irriter en lui apprenant que je renonce à l'honneur qu'il me veut faire, prenez tout l'argent qui vous reste, emportons ce que nous avons de plus précieux, éloignons-nous de Damas; fuyons et nous recommandons au prophète : il ne nous abandonnera point. » Banou goûta cet avis et résolut de le suivre.

Ils n'eurent pas plutôt formé cette résolution qu'ils l'exécutèrent. Ils sortirent de la ville dès le jour même et marchèrent vers le Grand-Kaire. J'appris tout cela le lendemain de Dalla Moukhtala, qui n'avait pas voulu accompagner sa maîtresse, et qui me fut amenée par un homme de confiance que j'avais envoyé chez Banou, dans l'impatience où j'étais de le revoir. Si j'eusse été moins maître de mes passions et que j'eusse absolument voulu me satisfaire, j'aurais bientôt eu Arouya malgré elle dans mon sérail : je n'avais qu'à faire courir sur ses pas; mais c'eût été commettre une action injuste, et je n'ai jamais aimé à contraindre les cœurs.

Je laissai donc à la femme du marchand la liberté de me fuir et de se retirer où il lui plairait, et je m'étudiai à vaincre un amour malheureux, étude qui ne fut pas moins vaine que pénible. Arouya, malgré tous les efforts que je faisais pour l'éloigner de ma pensée, m'était toujours présente; sa beauté et sa vertu l'établirent dans mon cœur, et depuis plus de vingt années son souvenir me rend insensible aux charmes de mes esclaves les plus belles; les plus piquantes m'amusent sans m'occuper.

Bedreddin-Lolo finit en cet endroit son histoire. Le vizir Atalmulc et le prince Seyf-Elmulouk lui demandèrent s'il ne savait point ce qu'Arouya pouvait être devenue. Il répondit que non, et qu'il n'en avait reçu aucune nouvelle depuis qu'elle avait quitté Damas.

Le sultan de Damas, par l'histoire qu'il venait de raconter, avait apporté un nouvel argument en faveur de l'opinion de son vizir, qu'il n'existait aucun homme parfaitement heureux; cependant, il ne se tenait pas pour battu. « Atalmulc, vous excepté, il ne m'approche que des hommes avec des visages

riants; il est impossible qu'aucun d'eux ne jouisse d'une félicité parfaite. Je veux interroger mes généraux, mes courtisans et tous les officiers de ma maison. Allez, vizir, ajouta-t-il; faites-les-moi venir ici l'un après l'autre. »

Atalmulc obéit; il amena d'abord les généraux. Le roi leur commanda de dire hardiment si quelque chagrin secret empoisonnait la douceur de leur vie, en les assurant que cet aveu ne tirerait pas à conséquence. Aussitôt ils dirent tous qu'ils avaient leurs déplaisirs, qu'ils n'avaient pas l'esprit tranquille. L'un confessait qu'il avait trop d'ambition, l'autre trop d'avarice; un autre avouait qu'il était jaloux de la gloire que ses égaux avaient acquise et se plaignait de ce que le peuple ne rendait pas justice à son habileté dans l'art de la guerre. Enfin, les généraux ayant découvert le fond de leur âme, et Bedreddin voyant qu'aucun n'était heureux, dit à son vizir que le jour suivant il voulait entendre tous ses courtisans.

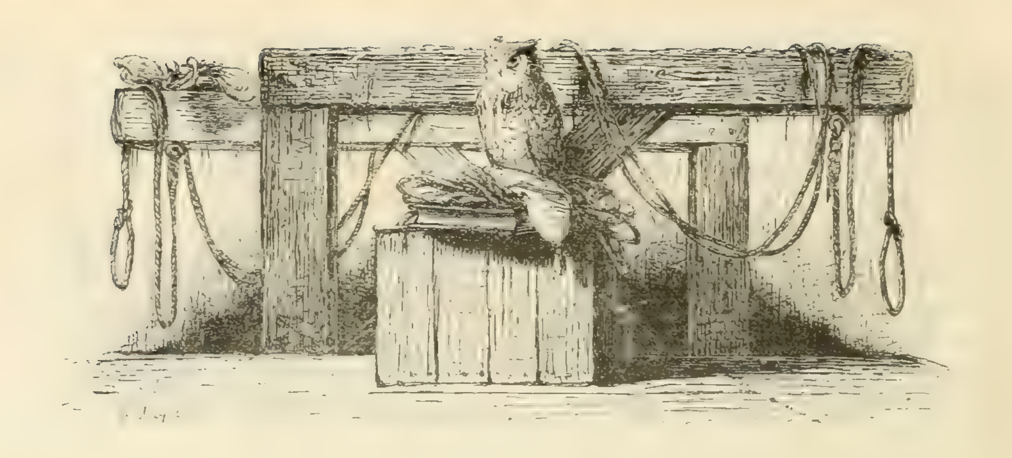
En effet, ils furent interrogés tour à tour. On n'en trouva pas un seul qui fût content. « Je vois, disait celui-ci, diminuer mon crédit tous les jours. On traverse mes desseins, disait celui-là, et je ne puis parvenir à ce que je souhaite. Il faut, disait un autre, que je ménage mes ennemis et que je m'étudie à leur plaire. Un autre enfin, qu'il avait dépensé tout son bien et même épuisé toutes ses ressources au profit de l'État et n'en était pas récompensé.

Le roi de Damas, ne trouvant point parmi ses courtisans non plus qu'entre ses généraux l'homme qu'il cherchait, crut qu'il pourrait être parmi les officiers de sa maison. Il eut la patience de leur parler à tous en particulier, et ils lui firent la même réponse que les courtisans et les généraux, c'est-à-dire qu'ils n'étaient point exempts de chagrin. L'un se plaignait de sa femme, l'autre de ses enfants; ceux qui n'étaient pas riches disaient que leur misère causait leur infortune, et ceux qui possédaient des richesses manquaient de santé ou avaient quelque autre sujet d'affliction.

Bedreddin-Lolo, ayant interrogé tant de gens dont pas un n'était content de son sort, se rangea enfin à l'opinion d'Atalmulc, et, dans sa résignation à la destinée, dit à son favori et à son vizir : « J'en suis convaincu maintenant, il n'est point d'hommes qui n'aient leurs chagrins; les plus heureux sont ceux dont les peines sont les plus supportables. Rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a favorablement traités en proportionnant nos malheurs au courage dont il nous a doués. »

TRADUIT DU PERSAN
PAR CARDONNE ET PETIS DE LA CROIX.





UNE VENGEANCE.

(HISTORIQUE.)

I

Au pied du versant d'une montagne de la Sierra-Morena, sur les bords riants du Guadalquivir, s'élevait, au XIVe siècle, une petite habitation enveloppée de roseaux et de plantes, marines, et baignée, pour ainsi dire, par les eaux du fleuve. Le voyageur qui eût pénétré dans cette maisonnette, un certain jour, à l'heure de la sieste, aurait pu y contempler un ravissant tableau. Une tête de femme douce et gracieuse était appuyée sur l'épaule d'un beau jeune homme à la physionomie mâle et passionnée. A les voir se presser la main en silence, se regarder longtemps, se parler ce muet langage du cœur, si empreint de charme, d'éloquence, de poésie, on eût deviné bien vite quel tendre sentiment les unissait. Le jeune homme s'appelait Gil Perez; il exerçait à Séville la profession de cordonnier, et plus d'une noble senora, en se rendant le matin à la cathédrale, tournait furtivement les yeux vers l'échoppe de l'artisan. La jeune fille s'appelait Julietta : c'était bien la plus jolie créature, la plus délicieuse enfant qui jamais eût tressé les mailles d'un filet!

Tandis qu'ils étaient là, seuls, sans témoins importuns pour épier leur bonheur, pour intimider leur amour, la cabane s'ouvrit soudain, et un homme entra. Il portait les pantalons relevés et le pauvre vêtement d'un pêcheur. Sa taille était haute et maigre, sa figure rude et basanée. Il sembla mécontent de rencontrer chez lui quelqu'un dont il ne désirait pas la visite; puis s'avançant vers Perez et Julietta, il détacha brusquement leurs mains entrelacées. A ce mouvement inattendu, Gil fit quelques pas en arrière et jetant un regard inquiet sur le pêcheur : « Qu'as-tu donc aujourd'hui, Gomez? dit-il avec une surprise douloureuse. Ne sais-tu pas que j'aime ta fille de toutes les forces de mon âme? N'as-tu pas vu depuis deux années ce sentiment grandir chaque jour, devenir le but constant de mes efforts, ma plus chère espérance? Pourquoi séparer nos mains, puisque l'amour les rapproche et que Dieu bientôt les unira? — Non, Gil, répliqua le vieillard d'une voix brève, Julietta ne peut t'appartenir; elle ne sera jamais la femme... d'un lâche! — D'un lâche! dis-tu... Mais quand donc Perez a-t-il pâli devant un danger... refusé son bras à la faiblesse... mis à la vie un prix qu'un homme ne doit point y attacher? — Lâche, trois fois lâche est l'enfant qui ne venge point son père! » Gil Perez demeura immobile. « Au nom du ciel, explique-toi plus clairement, Gomez... Quel fatal mystère est renfermé dans tes paroles?... Déchire le voile épais qui m'a caché la vérité... Lors de la mort de mon père j'étais loin de Séville; j'avais suivi mon oncle à Carmona... A mon retour, Antonio Perez n'existait plus... Tout était lugubre et glacé dans les lieux où j'avais laissé le calme et la joie... Bien jeune alors, je ne compris que vaguement l'étendue du malheur qui venait de frapper ma famille... Cependant je voulus en connaître la cause; j'interrogeai avidement ma mère; elle se contenta de me répondre : « Plus tard! » — Et ce terme n'est point encore arrivé, n'est-ce pas?... C'est que son cœur a faibli, Perez..., son amour pour toi s'est trouvé plus fort que sa douleur... elle t'a préféré à sa haine. — Oh! parle, parle, Gomez. J'ai vingt ans maintenant; je dois tout savoir! » Julietta était devenue tremblante; elle s'élança vers le vieillard, comme pour retenir les paroles sus-

pendues à ses lèvres : « Silence, mon père, silence, si vous m'aimez ! — Non, dit le pêcheur, le moment est venu... Approche, Gil, et écoute-moi. Il y a dix ans, le bonheur habitait la maison du cordonnier Perez... Ton père avait acquis beaucoup de réputation dans son état, et l'avenir lui promettait une fortune bien acquise, honnêtement amassée... Sur ces entrefaites, le chanoine Henriquez vint se fixer à Séville... Rejeton d'une maison illustre, parent d'Albuquerque, doué de tous les mérites d'un courtisan accompli, ce prêtre était l'un des favoris du roi don Pèdre. Cependant, cette position si enviée et si brillante ne le rendait point heureux ; une difformité faisait le tourment de sa vie... Il était boiteux. Instruit du talent de Perez, il eut recours à lui ; mais toute l'habileté d'Antonio échoua contre une difformité si prononcée. « Ta maladresse mériterait la potence ! » s'écria le chanoine en lui lançant les sandales au visage. Quoique ouvrier, ton père était homme : il avait sa dignité, tout aussi bien que s'il eût porté une soutane ou une épée. « N'accusez, lui répondit-il, que la maladresse de la nature. » A cette réponse, la colère d'Henriquez se convertit en fureur. Il se leva, saisit un bâton, et en appliqua un coup si terrible sur la tête d'Antonio, que ton père tomba pour ne plus se relever ! »

Les mains de Gil se serrèrent convulsivement.

« Que te dirai-je ? Quand ta mère vit apporter le cadavre d'Antonio, un délire furieux s'empara de son esprit et de son cœur ; elle s'arma d'un poignard, et voulut venger dans le sang du chanoine le meurtre de son époux ; mais elle se ressouvint alors qu'elle avait un enfant, un pauvre orphelin pour lequel elle devait se conserver ; elle crut que la justice lui viendrait en aide pour frapper l'assassin ; elle porta ses larmes et sa douleur aux pieds du chapitre. Dieu sait quelles touchantes prières elle adressa à ces interprètes de la loi, quelles humbles paroles son désespoir lui inspira pour les attendrir. Les juges l'écoutèrent avec intérêt et émotion ; ils lui promirent une réparation éclatante... et huit jours après le chanoine fut condamné... — A être pendu ?... interrompit Perez. — A s'abstenir du chœur pendant un an ! »

Il y eut un long silence. Gil se leva.

« Je te remercie, Gomez, dit-il les lèvres pâles et les dents serrées ; mais tu t'es trompé tout à l'heure : l'enfant qui ne venge pas son père est plus qu'un lâche ; — c'est un infâme ! »

En regardant ce visage défait et livide, le vieux pêcheur ressentit un poignant regret d'avoir soulevé un orage de passions dans le cœur jusqu'alors si calme et si paisible de Perez.

« Où vas-tu, Gil ? lui demanda-t-il avec anxiété.— Embrasser ma mère ! — Et après ? — Adieu, Julietta..., adieu, Gomez ! — Oh ! mon père, dit en sanglotant la jeune Espagnole, mon père, qu'avez-vous fait ? »

II

Un jeune homme se promenait tantôt à pas lents, tantôt à pas précipités sur l'obscur emplacement qui bordait à cette époque l'un des côtés de l'Alcazar. Ses vêtements étaient poudreux et en désordre ; ses cheveux épars et souillés retombaient le long de ses tempes, et l'on pouvait lire toute une histoire de douleurs dans l'éclat sombre de ses yeux, la vivacité convulsive de ses mouvements, le mélange d'accablement et de haine que respirait sa physionomie. Il resta ainsi longtemps, le regard attaché sur les colonnes du palais, comme s'il eût voulu déchiffrer les inscriptions que les Maures, partant pour l'exil, avaient laissées sur les murs de l'ancienne mosquée. Peu à peu le crépuscule répandit son brouillard vaporeux sur Séville, éclipsant sous ses ténèbres les dômes des académies arabes et les flèches dorées des églises. Tout à coup, l'inconnu s'arrêta et tressaillit, en distinguant dans l'obscurité un moine qui s'avançait dans la direction de l'Alcazar. Une longue soutane de satin, soutenue autour des reins par une cordelière à glands d'or, descendait jusqu'aux talons du moine et ne recouvrait qu'à demi d'élégantes sandales de velours. Quand le nouveau venu ne fut plus qu'à une très-courte distance du jeune homme qui l'observait avec une avide fixité, celui-ci quitta soudain l'endroit où depuis un instant il se tenait caché, et s'élança vers le moine en s'écriant : « Don Henriquez... c'est moi ! — Mais qui donc es-tu ? murmura le chanoine d'une voix où la surprise le disputait à la crainte. — Tu ne me connais pas ?... répéta Gil avec un accent sauvage ; tu ne connais pas le fils d'Antonio Perez ! Tu as oublié que ta victime avait un enfant, et que cet enfant deviendrait un homme..... Il y a huit jours que je guette ici ton passage, pour te trouver enfin seul à seul et te dire : « Tu as tué mon père ; tu as condamné ma mère à dix lentes années de désespoir.... Ton souvenir s'est placé comme un sanglant obstacle entre moi et le bonheur ! Prie Dieu, assassin, le moment de l'expiation est venu... Tes cris seront sans échos à cette heure ; ton sang ne se verra pas dans l'ombre ! »

En entendant les paroles de l'artisan, en voyant ses yeux étincelants, ses lèvres pâles, tous ces symptômes d'une colère inflexible, d'une résolution inébranlable, don Henriquez, qui avait pu croire jusqu'alors que le caractère dont il était revêtu intimiderait le fils de Perez, sentit s'évanouir cette espérance ; il comprit que l'abaissement, l'humilité, la prière, étaient les seuls moyens de salut qui lui restassent en ce moment terrible, l'unique bouclier qui pût peut-être protéger sa vie. « Un meurtre involontaire n'est pas un crime, dit-il en joignant les

mains ; j'ai tué ton père, mais le ciel sait que je ne désirais pas sa mort. D'ailleurs est-il de faute que le remords ne puisse effacer ? Que veux-tu ? que désires-tu ?... Si élevée que soit ton ambition, j'ai le pouvoir de la satisfaire..... Je t'arracherai à la misère, je t'assurerai une fortune brillante ; je te ferai puissant, considéré... — Et heureux, n'est-ce pas ? — Peut-être ! — Tes dons ressusciteront-ils ta victime ? — Ils serviront à lui élever une tombe... — Et tu penses qu'à ces conditions je pardonnerai à son assassin ? — Jésus-Christ a pardonné à ses bourreaux.... Tu oublieras ma faute pour ne plus voir que mon repentir ! — Oh ! non, non, s'écria Gil Perez, tu ne rachèteras pas ton crime par des larmes, quand tu devrais passer ta vie entière à en répandre.... Ton or a bien pu corrompre la justice, mais je serai moins vénal que la loi... Je serai plus sévère que Dieu ! » En parlant ainsi, le fils du cordonnier saisit le chanoine à la gorge. Une lutte affreuse mais courte s'engagea. Elle se termina par un coup de poignard et par un indicible cri de douleur. Gil se baissa sur le corps d'Henriquez, comme pour y chercher un reste de vie qu'il n'y trouva pas ; la sueur ruisselait à larges gouttes sur son front ; il regarda avec une amère tristesse, avec une secrète épouvante, le sang qui tachait ses vêtements et ses mains : « Oh ! Gomez, Gomez, s'écria-t-il, qu'il faut de courage pour venger son père par l'assassinat ! »

III

Avec une police aussi vigilante que celle de don Pèdre, un tel meurtre ne pouvait rester ignoré, et il était impossible que son auteur échappât longtemps aux recherches et au châtiment. En effet, Perez ne tarda pas à être arrêté. L'instruction se fit avec une extrême rapidité, Gil ayant tout avoué sans hésitation. Les magistrats, ne tenant aucun compte des circonstances qui diminuaient la gravité de son crime, le condamnèrent à être pendu. Sa prison fut impitoyablement interdite à tous ceux dont le malheureux était aimé. En vain sa mère erra le jour et la nuit devant les sombres murailles de son cachot ; en vain Julietta essaya de toucher par ses pleurs le cœur de fer des geôliers ; en vain Gomez voulut parvenir jusqu'à Perez, pour solliciter son pardon de l'infortuné qu'il avait poussé dans l'abîme ; tout échoua devant une consigne barbare, et Gil dut chercher en lui-même la force de supporter cette horrible solitude, à laquelle le bourreau seul devait l'arracher ! Cependant l'arrêt de mort ne tarda pas à s'ébruiter dans Séville. Instruit de cette affaire, le roi, curieux d'en connaître les particularités, ordonna qu'on conduisît le condamné en sa présence. — Don Pèdre, jeune alors, dans la première période de son règne, pur encore des excès et des cruautés qui, plus tard, vinrent déshonorer sa mémoire, se piquait d'une grande vénération pour la justice. Gil se présenta devant don Pèdre, calme et froid, sans jactance comme sans faiblesse. « Tu es accusé du meurtre de don Henriquez ? lui dit le roi. — Je l'ai commis. — Pour quel motif ? — Pour venger mon père, indignement assassiné ! — Don Henriquez était noble..... — Don Henriquez était homme ! » Et en quelques mots, avec ces accents de sincérité qui ne peuvent partir que d'un noble cœur, Gil conta son histoire à don Pèdre, les raisons qui l'avaient décidé à la vengeance, la manière dont elle s'était accomplie. Gil fut éloquent, persuasif et vrai. Le roi cependant ne manifesta aucune émotion, ne laissa échapper aucune marque d'intérêt, aucun signe de sympathie ; mais se tournant vers le *primer assermente* : « A quelle peine, demanda-t-il, fut condamné naguère le meurtrier d'Antonio Perez ? — A s'abstenir du chœur pendant une année. » Don Pèdre fronça les sourcils. « Par saint Jacques ! s'écria-t-il, la loi ne saurait admettre de différence ni connaître de privilégiés. Nous cassons l'arrêt du chapitre, et nous condamnons le fils du cordonnier à s'abstenir de faire des souliers pendant un an. »

A ces paroles si peu attendues, à cette grâce soudaine et inespérée, le visage de Gil pâlit ; ses jambes chancelèrent et il tomba sans connaissance aux pieds du roi. La joie tue comme la douleur ; mais Gil apparemment ne voulut pas mourir. Quand il revint à la vie, après un évanouissement de plusieurs heures, il se trouva transporté à l'ombre des poétiques montagnes de la Sierra-Morena, sur les rives fleuries du Guadalquivir, devant la petite maison de Gomez, en face du ciel et des flots qu'il n'espérait plus revoir. Il entendit la voix rude du pêcheur, qui disait : « Tu es un brave jeune homme, Gil ! » la voix reconnaissante de sa mère, qui disait : « Sois béni, mon fils ! » la douce voix de Julietta, qui disait : « Prions Dieu, mon époux ! »

Bénédict GALLET.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.





